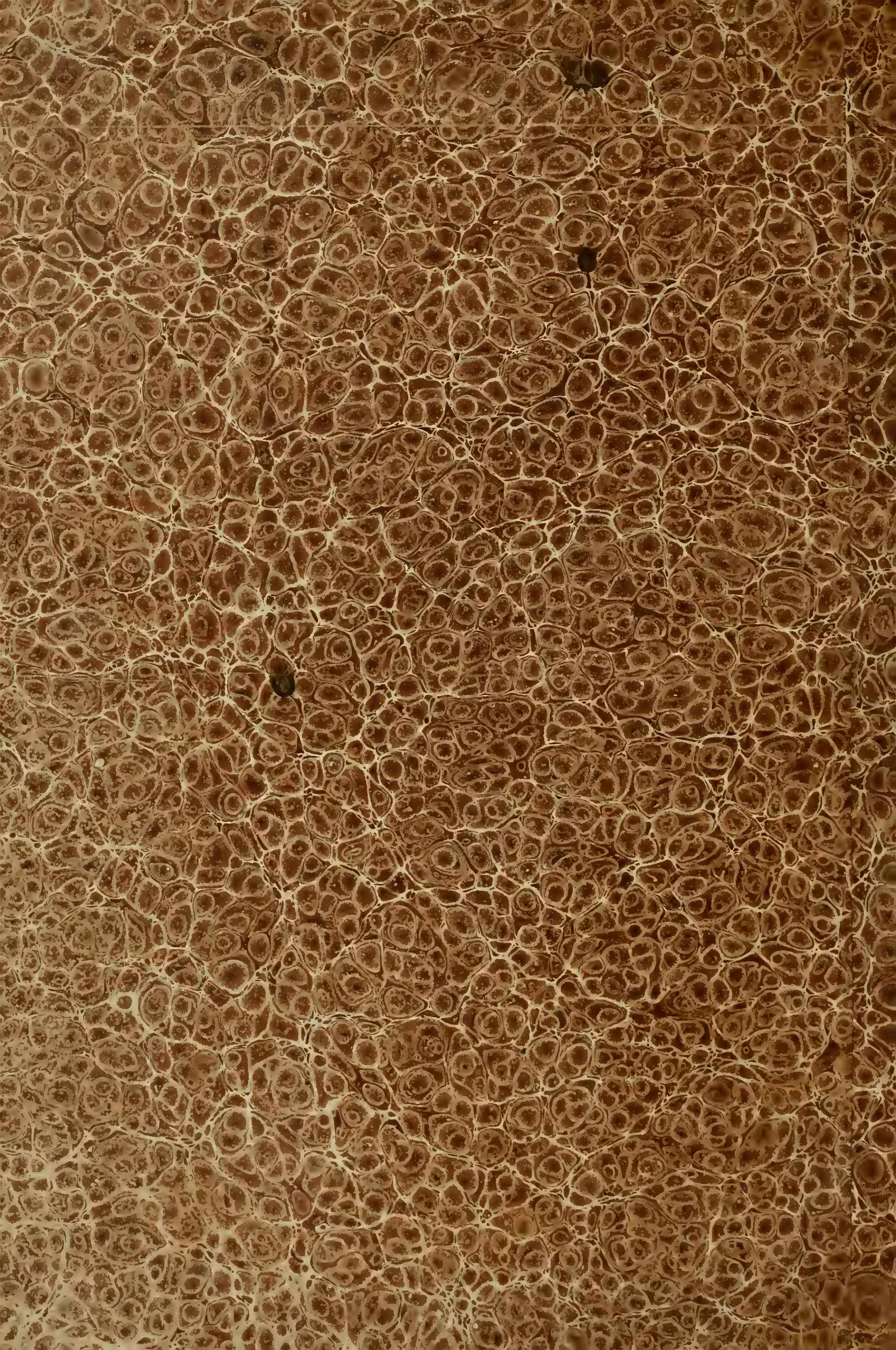








LES

MARIAGES DU PÈRE OLIFUS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

LE PRENEUR DE CORBEAUX.

Un matin du mois de mars 1848, en passant de ma chambre à coucher dans mon cabinet de travail, je trouvai, comme d'habitude, sur mon bureau, une pile de journaux, et, sur cette pile de journaux, une pile de lettres.

Parmi ces lettres, il y en avait une dont le large cachet rouge attira tout d'abord mes regards. Elle ne portait le timbre d'aucune poste, et était adressée tout simplement : « A monsieur Alexandre Dumas, à Paris » ; ce qui indiquait qu'elle avait été remise par une personne tierce.

L'écriture avait un caractère étranger, flottant entre l'écriture anglaise et l'écriture allemande : celui qui l'avait tracée devait avoir l'habitude du commandement, une certaine fermeté de résolution dans l'esprit, le tout mitigé par des élans de cœur et des caprices de pensées qui, parfois, faisaient de lui un tout autre homme que l'homme apparent.

J'aime assez, quand je reçois une lettre d'une écriture inconnue, et que cette lettre me paraît venir de quelque personne considérable, j'aime assez à me faire d'avance et d'après les lignes insignifiantes tracées par cette personne sur la suscription, une idée de son rang, de ses habitudes, de son caractère.

Mes réflexions faites, j'ouvris la lettre et je lus ce qui suit :

« La Haye, 22 février 1848.

« Monsieur,

» Je ne sais si monsieur Eugène Vivier, le grand artiste » qui est venu nous visiter dans le courant de l'hiver, et » dont j'ai été assez heureux pour faire la connaissance, » vous a dit que j'étais un de vos lecteurs les plus assidus, » et je puis le dire, si nombreux qu'ils soient, car dire » avoir lu *mademoiselle de Belle-Isle*, *Amaury*, *les Trois* » *Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *Bragelonne* et *Monte-* » *Christo*, ce serait vous accorder un compliment par trop » banal.

» Il me tardait donc depuis longtemps de vous offrir un » souvenir et de vous faire connaître en même temps un » de nos plus grands artistes nationaux, monsieur Back- » nisen.

» Permettez-moi donc, monsieur, de vous adresser, ci- » joint, quatre dessins de cet artiste, lesquels représentent » les scènes les plus saillantes de votre roman des *Trois* » *Mousquetaires*.

» Maintenant, je vous dis adieu, et vous prie de me » croire, monsieur, votre affectionné,

» GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE. »

J'avoue que cette lettre, datée du 22 février 1848, c'est-à-dire du jour où éclatait la révolution parisienne, reçue le lendemain ou le surlendemain d'un jour où on avait voulu me tuer sous prétexte que j'étais *un ami des princes*, me fit un sensible plaisir.

En effet, pour le poëte, l'étranger c'est la postérité, l'étranger placé en dehors de nos petites haines littéraires, de nos petites jalousies artistiques ! L'étranger, comme l'avenir, juge l'homme sur ses œuvres, et la couronne qui passe la frontière est tressée des mêmes fleurs que celles que l'on jette sur une tombe.

Cependant la curiosité l'emporta sur la reconnaissance. Je commençai par ouvrir le carton qui était déposé dans un coin de mon bureau, et j'y trouvai en effet quatre charmans dessins : l'un représentant l'arrivée de d'Artagnan et de son cheval jaune à Meung ; l'autre, le bal où Milady coupe les ferrets de diamans au pourpoint de Buckingham ; le troisième, le bastion de Saint-Gervais ; le quatrième, la mort de Milady.

Puis j'écrivis au prince pour le remercier.

Au reste, je connaissais depuis longtemps le prince pour un artiste. Je le savais compositeur distingué, et deux autres princes qui ne se trompaient guères en hommes et en arts m'en avaient parlé souvent, le duc d'Orléans et le prince Jérôme Napoléon.

On sait que le duc d'Orléans gravait d'une façon charmante. J'ai des épreuves sortant de ses mains et qui sont des modèles d'eau-forte et d'aqua-tinta.

Quant au prince Napoléon, j'ai de lui, chose qu'il a probablement oubliée, des vers républicains qui lui avaient valu un rude pensum au collége de Stuttgard, et qui m'ont été donnés à Florence, en 1839 ou 1840, par la belle princesse Mathilde.

J'avais surtout entendu parler de la princesse d'Orange comme d'une de ces femmes supérieures qui, lorsqu'elles ne s'appellent pas Élisabeth ou Christine, s'appellent madame de Sévigné ou madame de Staël.

Il en résulte que lorsque le prince d'Orange fut appelé à succéder à son père sur le trône de Hollande, il me vint naturellement à l'esprit cette idée de faire le voyage d'Amsterdam pour assister au couronnement du nouveau roi, et de présenter tous mes remercîmens à l'ex-prince d'Orange.

Je partis donc le 9 mai 1849.

Le 10, les journaux annoncèrent que je me rendais à Amsterdam pour faire une relation des fêtes du couronnement.

On avait annoncé la même chose, quand, le 3 octobre 1846, je partis pour Madrid.

J'en demande pardon aux journaux qui veulent bien s'occuper de moi; mais quand je vais aux noces des princes, j'y vais comme convive et non comme historien.

Ceci posé, je reviens à mon départ.

Outre le plaisir de la locomotion, outre ce besoin de respirer de temps en temps un autre air que celui qu'on respire habituellement, une excellente surprise m'était réservée.

Comme j'allais passer du salon d'attente sous la gare, je sentis qu'on me tirait par le pan de ma redingote.

— Où allez-vous donc comme cela? me demanda celui qui venait d'attirer mon attention à l'aide de ce geste.

Je jetai un cri de surprise.

— Et vous?

— En Hollande.

— Mais moi aussi.

— Voir le couronnement?

— Oui.

— Mais moi aussi. Êtes-vous invité directement, vous?

— Non; mais je sais le roi un prince artiste, et comme, depuis la mort du duc d'Orléans, il n'y a plus beaucoup de princes artistes, je veux aller voir couronner celui-là.

Mon compagnon de voyage, c'était Biard.

Vous connaissez Biard de nom, si vous ne le connaissez pas personnellement. Biard, vous le savez, c'est le spirituel pinceau qui a fait *la Revue de la garde nationale dans un village, le Baptême du Bonhomme Tropique, les Honneurs partagés*. C'est le pinceau poétique qui vous a montré, au pied de cette montagne de glace qui craque et qui se fend, ces deux Lapons qui passent chacun dans une pirogue, et qui s'embrassent en passant; c'est l'auteur enfin de tous ces ravissans portraits de femmes pleins de coquetterie et de lumières, que vous avez pu voir à la dernière exposition, et encore à celle-ci; mais c'est surtout, et plus que tout cela, car j'ai la mauvaise habitude de mettre l'homme avant l'artiste, c'est l'esprit charmant, l'infatigable conteur, le voyageur du midi et du nord, l'ami bienveillant, le confrère sans jalousie, qui s'oublie quand il parle des autres; c'est enfin un compagnon de voyage comme j'en souhaite un à mon lecteur pour faire le tour du monde, et comme j'étais enchanté d'en avoir trouvé un pour aller en Hollande.

Il y avait un ou deux ans que nous ne nous étions vus. Étrange vie que la nôtre; on s'aime quand on se rencontre, on est heureux de se voir, on passe des heures, des jours, une semaine toute joyeuse de cet accouplement que le hasard a fait; on revient dans le même vagon, on se fait reconduire par le même fiacre; on se serre la main en se disant le plus sérieusement du monde : — « Ah çà! mais, c'est stupide de ne pas se voir; voyons-nous donc un peu; » et l'on ne se revoit pas.

Car chacun rentre dans sa vie, se rejette dans son œuvre, bâtit son édifice de fourmi ou de géant, auquel la postérité seule assignera sa véritable hauteur, le temps sa véritable durée.

Ce fut une bonne nuit que cette nuit passée sur la route de Bruxelles, entre Biard et mon fils. Il y avait cinq ou six autres personnes avec nous, dans la même diligence; ont-elles compris quelque chose à ce que nous avons dit? j'en doute; au bout de cinquante lieues de route et de cinq ou six heures de voyage, étions-nous pour elles des gens d'esprit ou des imbéciles? je n'en sais rien; notre esprit à nous autres est si étrange! il saute si rapidement des hauteurs de la philosophie dans les bas-fonds du calembourg! il a un cachet si particulier, si individuel, si excentrique! il appartient tellement à une caste, qu'il faut en quelque sorte une longue initiation à cet esprit-là pour le comprendre!

Mais, comme on se lasse de tout, même de rire, vers deux heures du matin la conversation tarit; vers trois heures, nous nous endormions; vers cinq heures, on nous réveilla pour visiter nos malles; enfin, vers huit heures, nous arrivâmes à Bruxelles.

A Bruxelles, tout était parfaitement tranquille, et si on n'y avait pas entendu dire en français tant de mal de la France, on aurait pu y oublier que la France existât.

Nous étions rentrés en pleine monarchie.

Singulier pays que la Belgique, pays qui garde son roi parce que son roi est toujours prêt à s'en aller.

Il est vrai que c'est un homme d'infiniment d'esprit que le roi Léopold Ier.

A chaque révolution qui se fait en France ou à chaque émeute qui gronde à Bruxelles, il accourt sur son balcon, met le chapeau à la main, et fait signe qu'il veut parler.

On écoute.

— Mes enfans, dit-il, vous savez qu'on m'a fait roi malgré moi. Je n'avais pas envie de l'être avant de l'avoir été, et, depuis que je le suis, j'ai le désir de ne l'être plus; si donc vous êtes comme moi, et si vous avez assez de la royauté, donnez-moi une heure, je ne vous en demande pas davantage; dans une heure, je serai hors du royaume : je n'ai encouragé les chemins de fer que pour cela. Seulement, soyez sages, ne cassez rien; vous voyez que ce serait inutile.

Ce à quoi le peuple répond :

— Nous ne voulons pas que vous vous en alliez. Nous éprouvons le besoin de faire un peu de bruit, voilà tout; nous l'avons fait, nous sommes contens. Vive le roi!

Après quoi, le roi et le peuple se quittent plus satisfaits l'un de l'autre que jamais.

Tout le long de la route, Biard m'avait dit : soyez tranquille, en arrivant à Bruxelles, je vous mènerai voir quelque chose que vous n'avez pas vu.

Et, dans mon orgueil, à chaque fois qu'il me faisait cette promesse, je haussais les épaules.

J'ai été dix fois peut-être à Bruxelles. Dans ces dix voyages j'avais vu le Parc, le jardin Botanique, le palais du prince d'Orange, l'église de Sainte-Gudule, le boulevard de Waterloo, les magasins de Méline et Cans, le palais du prince de Ligne. Que pouvait-il donc me rester à voir?

Aussi, à peine arrivé :

— Allons voir ce que je n'ai pas encore vu, dis-je à Biard.

— Venez, me dit-il laconiquement.

Et nous partîmes, Biard, Alexandre et moi.

Notre guide nous conduisit droit à une assez belle maison, située aux environs de la cathédrale, s'arrêta à une porte cochère, et sonna sans hésitation.

Un domestique vint ouvrir.

Son aspect me frappa tout d'abord. Il avait le bout des doigts ensanglanté, son gilet et son pantalon étaient littéralement couverts de plumes ou plutôt de duvet appartenant à la dépouille de toutes sortes d'oiseaux.

De plus, il avait un singulier mouvement de tête, mouvement semi-circulaire et semblable à celui du torcol.

— Mon ami, lui dit Biard, voulez-vous avoir la bonté de prévenir votre maître que des étrangers qui passent à Bruxelles désirent visiter sa collection ?

— Monsieur, répondit le domestique, mon maître n'y est pas, mais, en son absence, je suis chargé de faire les honneurs de ses cabinets.

—Ah diable! fit Biard. Puis, se retournant de mon côté : Ce sera moins curieux, dit-il, mais n'importe, allons toujours.

Le domestique attendait; nous lui fîmes un signe de tête et il marcha devant nous.

— Regardez-le marcher, me dit Biard, c'est déjà une curiosité.

En effet, le brave homme qui nous conduisait n'avait pas l'allure d'un homme, mais d'un oiseau, et l'oiseau auquel il paraissait avoir le plus particulièrement emprunté son allure, c'était la pie.

Nous traversâmes d'abord une cour carrée peuplée d'un chat et de deux ou trois cigognes. Le chat paraissait défiant; les cigognes, au contraire, immobiles sur leurs longues pattes rouges, semblaient pleines de confiance.

Pendant tout le temps qu'il traversa la cour, je ne remarquai rien d'extraordinaire dans la marche de notre guide, si ce n'est ce tournoiement de tête que j'ai indiqué, et une allure grave que lui donnait sa façon de mettre une jambe devant l'autre.

En effet, comme je l'ai dit, il marchait à la manière des pies, quand les pies marchent gravement.

Nous arrivâmes au jardin.

Le jardin est une espèce de petit jardin des plantes, carré comme la cour, mais plus grand, avec une multitude de fleurs étiquetées et divisées en une quantité de plates-bandes séparées par des allées, de manière à ce qu'on puisse faire facilement la toilette de ces plates-bandes.

A peine dans le jardin, l'allure de notre guide changea.

De la marche grave il passa au sautillement.

A trois ou quatre pas de distance, il apercevait un insecte, une chenille, un coléoptère; aussitôt, avec un mouvement de reins que rien ne peut rendre, il faisait à pieds joints deux ou trois petits sauts en avant, puis un saut de côté, retombait sur un pied, se penchait du même coup, pinçait l'animal, sans jamais le manquer, entre le pouce et l'index, le jetait dans l'allée et retombait dessus avec le pied qu'il tenait en l'air, de toute la pesanteur de son corps.

De cette façon, il n'y avait pas une seconde perdue entre la découverte, l'arrestation et le supplice de l'animal.

L'exécution terminée, il se retrouvait, par un petit saut de côté, dans la même allée que nous.

Puis, à la première vue d'un animal quelconque, il recommençait la même opération; mais cela, je le répète, si rapidement que nous pouvions, sans nous arrêter, continuer notre route vers un pavillon qui paraissait le numéro premier de l'exposition.

La porte était toute grande ouverte.

Le pavillon, de forme carrée, était plein de casiers.

A la première vue, il me sembla que ces casiers étaient plein de graines. Je me crus chez quelque savant horticulteur, et je m'attendais à voir d'intéressantes variétés de pois, de haricots, de lentilles et de vesces; mais, en m'approchant et en regardant avec attention, je m'aperçus que ce que je prenais pour des légumes secs, c'étaient tout simplement des yeux d'oiseaux : yeux d'aigles, yeux de vautours, yeux de perroquets, yeux de faucons, yeux de corbeaux, yeux de pies, yeux de sansonnets, yeux de merles, yeux de pinsons, yeux de moineaux, yeux de mésanges, yeux de toute espèce enfin.

On eût dit du plomb de toutes les dimensions, depuis les balles de douze à la livre, jusqu'à la plus fine cendrée.

Grâce à une préparation chimique, inventée sans doute par le propriétaire de l'établissement, tous ces yeux avaient conservé leur couleur, leur solidité, et je dirai presque leur expression.

Seulement, tirés de leurs orbites et privés de leurs paupières, ces yeux avaient pris une expression féroce et menaçante.

Au-dessus de chaque casier, une étiquette indiquait à quel volatile ces yeux appartenaient.

— Oh ! Coppélius ! docteur Coppélius! fantastique enfant d'Hoffmann, vous qui demandiez toujours des *youx*, de beaux *youx*, si vous étiez venu à Bruxelles, comme vous eussiez trouvé là ce que vous cherchiez avec tant de persévérance pour votre fille Olympia.

— Messieurs, nous dit notre guide lorsqu'il crut que nous avions suffisamment examiné cette première collection, voulez-vous passer dans la galerie des corbeaux ?

Nous nous inclinâmes en signe d'assentiment, et nous suivîmes notre guide, qui nous introduisit dans la galerie des corbeaux.

Jamais galerie n'a mieux justifié son titre. Imaginez-vous un long corridor, large de dix pieds, haut de douze, éclairé par des fenêtres donnant sur un jardin, et entièrement tapissé de corbeaux cloués sur le dos avec les ailes étendues, les pattes et le cou tirés.

Ces corbeaux formaient le long de la muraille les rosaces les plus fantastiques, les dessins les plus extravagans.

Les uns tombant en poussière, les autres à tous les degrés de putréfaction; les autres frais, les autres enfin s'agitant et criant.

Il pouvait y en avoir huit ou dix mille.

Je me retournai vers Biard, plein de reconnaissance pour lui : en effet, je n'avais jamais rien vu de pareil.

— Et, demandai-je au domestique, c'est votre maître qui se donne la peine de tracer sur la muraille toutes ces figures cabalistiques!

—Oh! oui, monsieur, personne ne touche que lui à ses corbeaux. Ah bien! il serait content si l'on y mettait la main.

— Mais il a donc par toute la Belgique des fournisseurs de corbeaux ?

— Non, monsieur, il les prend lui-même.

— Comment! il les prend lui-même? et où cela?

— Là, sur le toit.

Et il me montra un toit, sur lequel je voyais en effet une espèce de mécanique dont je ne pouvais distinguer les ingénieux détails.

Je suis grand chasseur aux oiseaux, quoique je ne pousse pas l'amour de l'ornithologie jusqu'à la rage, comme le faisait notre digne Bruxellois. J'ai fort pratiqué, dans ma jeunesse, la pipée et la marette; ce détail commençait donc à m'intéresser.

— Mais, dis-je au domestique, voyons : dites-moi un peu comment s'y prend votre maître. Le corbeau est un des oiseaux les plus fins, les plus subtils, les plus rusés, les plus défians qui existent au monde.

— Oui, monsieur, contre les vieux moyens, contre le fusil, contre la noix vomique, contre le cornet englué; mais pas à l'endroit de la basse.

— Comment! pas à l'endroit de la basse?

— Sans doute, monsieur; le corbeau peut se défier d'un homme qui tient un fusil, et même d'un homme qui ne tient rien; mais comment voulez-vous qu'il se défie d'un homme qui joue de la basse.

— Ainsi, votre maître, comme Orphée, attire les corbeaux en jouant de la basse?

— Je ne dis pas cela précisément.

— Que dites-vous donc?

— Tenez, je vais vous expliquer la chose ; mon maître a un traître.

— Un traître!

— Oui, un corbeau apprivoisé. Tenez, ce vieux gueux qui se promène là dans le jardin.

Et il nous montra un corbeau qui sautillait dans les allées. C'était un corbeau à mantelet, presque blanc de vieillesse.

— Il se lève à quatre heures du matin.

— Le corbeau ?

— Non, mon maître. Ah, oui! le corbeau; est-ce qu'il dort, lui : le jour comme la nuit il a les yeux toujours ouverts. Il rumine le mal. Moi, je crois que ce n'est pas un vrai corbeau, mais un démon. Mon maître se lève donc à quatre heures du matin, avant le jour; il descend en robe de chambre; il met son vieux gueux de corbeau au milieu du filet que vous voyez là-haut sur le toit, à l'autre bout du jardin; il attache à son pied la ficelle, qui correspond au filet; il prend sa basse, il se met à jouer : *Une fièvre brûlante;* son corbeau crie; les corbeaux de Sainte-Gudule entendent cela, ils descendent, ils voient un camarade qui mange du fromage blanc, un monsieur qui joue de la basse. Ils ne se doutent de rien, vous comprenez, ces animaux. Ils descendent auprès du traître, plus il en descend, plus mon maître fait avec son archet *ron-ron-ron.* Puis, tout à coup, zing! il tire le pied, crac! le filet se ferme, et les imbéciles sont pris. Voilà.

— Et votre maître alors les cloue?

— Oh! mon maître, alors, voyez-vous, ce n'est plus un homme, c'est un tigre. Il lâche sa basse, il détache sa ficelle, court au mur, grimpe à l'échelle, prend les corbeaux, saute à terre, met des clous plein sa bouche, empoigne un marteau, et pan! pan! voilà un corbeau crucifié; il a beau faire coua! coua! Ah bien! oui, ça l'excite, mon maître. D'ailleurs, vous voyez bien.

— Et il y a longtemps que cette maladie-là a pris votre maître ?

— Oh! monsieur, voilà dix ans! c'est sa vie, cet homme. S'il était trois jours sans prendre de corbeaux, il en tomberait malade; s'il était huit jours, il en mourrait. Maintenant, voulez-vous voir la galerie des mésanges.

— Volontiers.

Cette tenture de cadavres emplumés, cet air tout imprégné de miasmes d'une fétidité sèche, ces mouvements convulsifs et les cris des corbeaux agonisans, tout cela me soulevait le cœur.

Nous traversâmes le jardin à nouveau, et c'est alors, en regardant le corbeau à mantelet d'un œil et notre domestique de l'autre, que je m'aperçus de la similitude de leurs mouvemens dans la recherche et la punition des insectes. Il était évident que le corbeau avait copié le domestique ou le domestique imité le corbeau.

Quant à moi, comme de notoriété publique le corbeau avait cent vingt ans, et que le domestique n'en avait que quarante, je soupçonne le domestique d'être le plagiaire.

Nous arrivâmes à la galerie des mésanges : c'était un petit pavillon placé à l'autre angle du jardin, tout tapissé d'ailes et de têtes de moineaux francs, brodé d'ailes, de têtes et de queues de mésanges.

Figurez-vous une grande tenture grise avec des dessins jaunes et bleus.

Ces dessins représentaient des roues, des rosaces, des étoiles, des arabesques, enfin toutes les fantaisies que peut dessiner, avec des corps, des pattes et des becs d'oiseaux, une imagination malade.

Dans les intervalles des dessins, il y avait des têtes de chats appliquées à la muraille, la gueule ouverte, la face ridée, les yeux étincelans; ces têtes de chats surmontaient des pattes de chats croisées comme ces os dont le funèbre ornement accompagne d'ordinaire les têtes de mort.

Ces têtes étaient surmontées elles-mêmes de légendes conçues en ces termes :

Misoûf, condamné à la peine de mort, le 10 janvier 1846, pour avoir endommagé deux chardonnerets et une mésange.

Le Docteur, condamné à la peine de mort, le 7 juillet 1847, pour avoir dérobé une saucisse sur le gril.

Blucher, condamné à la peine de mort, le 10 juin 1848, pour avoir bu à même d'une jatte de lait réservée pour mon déjeuner.

— Ah! ah! fis-je, il paraît que votre maître, comme nos anciens seigneurs féodaux, s'est arrogé le droit de justice basse et haute.

— Oui, monsieur, comme vous voyez; et il en use sans appel. Il dit que si chacun faisait comme lui et détruisait les pillards, les voleurs et les assassins, il ne resterait bientôt plus sur la terre que les animaux doux et bienfaisans, et qu'alors les hommes, n'ayant que de bons exemples, en deviendraient meilleurs.

Je m'inclinai devant cet axiome; je respecte les collectionneurs sans les comprendre. J'ai visité à Gand un amateur qui faisait collection de boutons; eh bien! la chose paraissait ridicule au premier abord et finissait par devenir intéressante; il avait divisé ses boutons par séries depuis le IXe siècle jusqu'à nous. La collection commençait à un bouton de la robe de Charlemagne et finissait par un bouton de l'uniforme de Napoléon; il y avait des boutons de tous les régimens qui avaient existé en France, depuis les francs-archers de Charles VII, jusqu'aux tirailleurs de Vincennes; il en avait en bois, en plomb, en cuivre, en zinc, en argent, en or, en rubis, en émeraudes et en diamans; sa collection, valeur matérielle, était estimée 100,000 francs; elle lui avait coûté 300,000 francs peut-être.

J'ai connu à Londres un Anglais qui faisait collection des cordes de pendus. Il avait voyagé dans une portion du globe et dans l'autre; il avait des correspondans; par lui et par ses correspondans, il s'était mis en relation avec les bourreaux des quatre parties du monde. Aussitôt un homme pendu en Europe, en Asie, en Afrique ou en Amérique, l'exécuteur coupait un bout de la corde, et envoyait cela avec un brevet d'authenticité à notre collectionneur, lequel en échange lui retournait le prix de son envoi; il y avait une de ces cordes qui lui avait coûté cent livres sterling : il est vrai qu'elle avait eu l'honneur d'étrangler Sélim III, étranglement auquel, comme chacun le sait, la politique anglaise n'avait pas été totalement étrangère.

Je venais de copier l'épitaphe de maître Blucher, le buveur de lait, lorsque la demie après neuf heures sonna à Sainte-Gudule; nous n'avions plus qu'une demi-heure pour gagner le chemin de fer d'Anvers; je joignis mon offrande à celle qu'avait déjà donnée Biard en entrant, et nous sortîmes tout courant de cette nécropolis.

Notre guide, plein de reconnaissance, nous accompagna en sautillant jusqu'à la porte, et nous suivit des yeux, tout en se tordant le cou, jusqu'à l'angle de la rue.

Nous arrivâmes au débarcadère comme la machine jetait son cri de départ.

II

GAUFRES ET CORNICHONS.

Nous arrivâmes à Anvers à onze heures. Pour ne pas manquer le bateau, qui partait à midi, nous allâmes déjeuner sur le quai en face du bateau même. A midi, nous étions installés à bord. A midi cinq minutes, nous partions, accompagnés d'une jolie petite pluie fine que je crois particulière à Anvers, attendu que je l'y ai constamment retrouvée à chacun des voyages que j'ai faits dans cette ville.

Biard n'était pas sans inquiétude sur la façon dont nous nous logerions à Rotterdam, à La Haye et à Amsterdam, une cérémonie comme celle à laquelle nous allions assister devant amener un grand concours de voyageurs.

Mais je suis homme de précaution. D'ailleurs, quelle est la ville où je ne connaisse pas quelqu'un ?

En 1840, je descendais le Rhône. Embarqué à Lyon à quatre heures du matin, je m'étais endormi vers onze heures ou midi, sur le pont, à l'ombre de la tente, doucement caressé par cette brise fraîche qui court à la surface des fleuves.

C'était une si douce chose que ce sommeil, que, deux ou trois fois éveillé à moitié par un accident quelconque, je n'avais pas voulu rouvrir les yeux de peur de m'éveiller tout à fait. J'étais donc resté immobile, la raison suspendue au-dessus de ce vague qui accompagne le crépuscule du sommeil, quand, tiré de ma béate rêverie par une troisième ou quatrième secousse, je sentis pénétrer pour ainsi dire, dans le demi-jour de mon cerveau, quelques mots prononcés en français par des voix de femmes teintées d'un léger accent anglais.

Je rouvris tout doucement les yeux, et, regardant avec précaution autour de moi, je distinguai, entre mes paupières closes aux trois quarts, un groupe composé de deux jeunes femmes de dix-huit à vingt ans, d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit, et d'un homme de trente-quatre à trente-six.

Les deux femmes étaient charmantes, non-seulement de leur propre beauté, mais encore de cette grâce naïve et presque nonchalante toute particulière aux Anglaises.

Les deux hommes étaient remarquables de distinction.

Il y avait discussion dans le groupe.

La discussion roulait sur l'itinéraire à suivre : descendrait-on à Avignon, pousserait-on jusqu'à Arles?

C'était fort grave et surtout fort embarrassant pour des étrangers qui n'avaient d'autre guide que Richard.

Il faudrait, hasarda une des deux femmes, que quelqu'un qui eût fait le voyage par Arles et par Avignon voulût bien nous renseigner.

Ce souhait semblait envoyé à mon adresse. J'avais fait trois ou quatre fois la route de Lyon à Marseille par le Rhône et par chacune de ces deux villes. Je pensai que le moment était venu de me présenter, et que le service que j'allais rendre à la société voyageuse me ferait pardonner ma hardiesse.

Je rouvris les yeux tout à fait, et, m'inclinant à moitié :

— Si ces messieurs veulent permettre à l'auteur des *Impressions de voyage* de les éclairer sur cette grave question, interrompis-je, je dirai à ces dames que mieux vaut aller par Arles que par Avignon.

Les deux jeunes femmes rougirent; les deux hommes se retournèrent de mon côté avec le sourire de la courtoisie sur les lèvres. Il était évident qu'ils me connaissaient avant que je ne leur parlasse, et que pendant mon sommeil on leur avait dit qui j'étais.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît? me demanda l'aîné des deux voyageurs.

— D'abord, parce qu'en passant par Arles, vous verrez Arles, qui vaut bien la peine d'être vue. Puis, d'Arles à Marseille, vous aurez un chemin sans poussière et extrêmement curieux, en ce qu'il longe d'un côté la Camargue, c'est à dire l'ancien camp de Marius, et de l'autre la Crau.

— Mais il faut que nous soyons à Marseille après-demain.

— Nous y serons.

— Nous partons par le bateau de Livourne.

— Je pars par le même bateau.

— Nous voulons être à Florence pour la Saint-Jean.

— J'y suis attendu pour cette époque.

— Comment irons-nous d'Arles à Marseille?

— J'ai ma calèche sur le bateau. Nous sommes cinq, on y tient six; nous prendrons des chevaux de poste. Nous irons en pique-nique, et tout le long de la route je serai votre cicérone.

Nos deux voyageurs se retournèrent vers les deux jeunes femmes, qui firent de la tête un signe presque imperceptible; la chose était décidée.

On en était encore à la lune de miel dans le double ménage, et, pendant la lune de miel, la femme, on le sait, a l'initiative de la décision.

Nous fîmes un charmant voyage. A Arles, nous visitâmes les Arènes et achetâmes des saucissons. A Marseille nous fûmes reçus par Méry et mangeâmes chez Courty. Enfin à Florence nous vîmes les courses de chars chez monsieur Finzi et les illuminations de l'Arno chez le prince de Corsini.

Enfin, il fallut nous quitter. Je restais à Florence, et mes compagnons de voyage devaient parcourir toute l'Italie. Nous nous fîmes force promesses de nous revoir. Nous échangeâmes nos adresses dans le cas où ces messieurs viendraient à Paris, et où j'irais en Hollande.

De la part des voyageurs, les cartes étaient : l'une, celle de monsieur Jacobson à Rotterdam, l'autre celle de monsieur Wittering à Amsterdam.

Contre les habitudes de ces sortes de promesses, elles furent tenues, plus que tenues même, car monsieur Jacobson, de voyageur s'est fait mon ami, et, dans une circonstance, m'a rendu un service que beaucoup d'amis ne rendraient pas.

Au moment de partir pour la Hollande, j'avais donc écrit d'avance à monsieur Jacobson, à Rotterdam, lui annonçant mon arrivée.

Ce qui m'assurait une hospitalité royale, d'abord chez lui, ensuite chez monsieur Wittering.

En effet, monsieur Jacobson est non-seulement un voyageur plein d'esprit, un banquier plein d'honneur, mais encore c'est un cœur tout artiste.

Nos plus charmans tableaux de Decamps, de Dupré, de Rousseau, de Scheffer, de Diaz, que nous voyons partir pour la Hollande, c'est lui qui nous les enlève; aussi à peine eus-je prononcé son nom, que Biard fut rassuré.

Quant à La Haye, huit jours auparavant Jacquand devait y être arrivé, avec son tableau de *Guillaume le Taciturne vendant sa vaisselle à des juifs, pour soutenir la guerre de l'indépendance*.

Il avait dû me retenir une chambre à l'hôtel de la Cour-Impériale.

Nous pouvions donc nous laisser aller tranquillement au cours de l'Escaut, et, pendant les rares instans où le vent et la pluie nous permettaient de monter sur le pont, jeter un coup d'œil sur les Paul Potter, les Hobbema, et les Van de Velde que nous côtoyions.

Nous traversâmes Dordrecht à travers une forêt de moulins près desquels les moulins de Puerto-Lapice ne sont que pygmées. A Dordrecht, tout le monde a son moulin; il y en a au bord de l'eau, il y en a dans les jardins, il y en a sur les maisons, il y en a de petits, il y en a de grands, il y en a de gigantesques, il y en a pour les enfans, pour les hommes, pour les vieillards; tous ont la même forme, mais chacun peint son moulin à sa fantaisie; il y en a de gris avec des ourlets blancs qui ont l'air de veuves en demi-deuil, il y en a de carmélites avec des ourlets noirs qui ont l'air de capucins désolés, il y en a de blancs avec des ourlets bleus qui ont l'air de pierrots en goguette. Rien de plus original que ces grands corps immobiles, rien de plus fantastique que toutes ces grandes ailes qui tournent. A côté de ces moulins, à leur ombre, pour ainsi dire, de petites maisons rouges à persiennes vertes, propres, époussetées, charmantes, apparaissant derrière des allées d'arbres à la chevelure frisée, aux tiges peintes à la chaux, et tout cela passant avec la rapidité de deux cent vingt chevaux : c'est un charmant panorama.

En approchant de Rotterdam les bâtimens foisonnent à leur tour : les navires glissant sur l'eau font concurrence aux moulins immobiles sur le sol. Il y en a aussi de toute grandeur, des trois-mâts, des bricks, des sloops, des chasse-marée; il y en a surtout qui ont un aspect tout particulier, avec leur grande voile écrue et leur petite voile azurée au haut du mât; on dirait d'immenses pains de sucre encore enveloppés de leur papier gris et bleu et que l'on a mis fondre dans le fleuve; et je dis fondre, parce qu'au fur et à mesure qu'ils s'éloignent ils ont l'air de s'enfoncer dans l'eau. Tout cela est vivant, actif, marchand, on sent qu'on s'approche de cette vieille Hollande, qui n'est qu'un

immense port, et qui essaimait tous les ans dix mille vaisseaux.

A huit heures du soir, le bateau stoppa devant le quai de Rotterdam. A peine une communication fut-elle établie entre le paquebot et la terre, que j'entendis prononcer mon nom; c'était un commis de Jacobson m'annonçant que son patron était parti le jour même pour Amsterdam, où j'étais attendu avec impatience par son beau-frère Wittering, chez lequel était déjà depuis la veille installé Gudin.

Encore une bonne nouvelle! Gudin venait comme moi et comme Biard pour assister au couronnement; c'était non-seulement un ami, mais encore un confrère. Gudin est pour le moins aussi poëte que peintre; rappelez-vous le naufragé n'ayant plus qu'un mât pour se soutenir et qu'une étoile pour se guider.

Nous sautâmes à terre; il n'y avait pas de temps à perdre, le chemin de fer partait à neuf heures pour La Haye, il était huit heures et demie; nous traversâmes toute la ville avec cet air affairé qui n'appartient qu'aux gens qui courent après les locomotives.

Comme à Bruxelles, nous arrivâmes à temps.

Trois quarts d'heure après, nous heurtions une folle kermesse, pleine de bruit, de danses, de cris, de sons d'instrumens, de baraques foraines, de boutiques de marchands de gaufres et d'échoppes de détailleurs de cornichons.

Les détailleurs de cornichons et les marchands de gaufres sont les deux spécialités industrielles qui méritent la peine d'être consignées ici, attendu que l'équivalent de ces deux spéculations nous manque complétement en France.

En Hollande, on se grise avec des cornichons et des œufs durs, et l'on se dégrise avec des gaufres et du punch.

Celui qui veut se mettre en goguette s'arrête tout simplement devant l'échoppe d'un détailleur de fruits au vinaigre, il dépose cinq sous sur une des tablettes, prend une fourchette de la main droite et un œuf dur de la main gauche.

Puis il pique avec la fourchette dans un grand baquet où nagent comme des poissons rouges des portions de concombres de la grosseur d'un cornichon ordinaire.

Il en tire une de ces portions qu'il dévore, et sur laquelle il applique immédiatement un œuf dur.

Et il alterne ainsi tant que son estomac ne crie pas *assez;* tant mieux pour ceux dont la capacité gastrique est double, triple, quadruple : il ne leur en coûte pas plus cher qu'aux autres.

C'est cinq sous pour tout le monde.

Les médecins de tous les pays ont fait des remarques scientifiques et morales sur les différentes ivresses : ivresse d'eau-de-vie, ivresse de vin, ivresse de bière, ivresse de gin, tout a été étudié.

Il n'y a que l'ivresse de cornichons sur laquelle je crois qu'il n'a encore été fait aucun rapport.

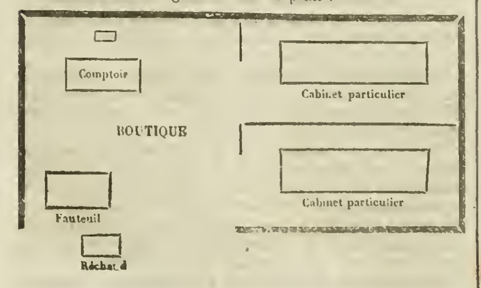
Je vais essayer de combler la lacune.

A peine le Hollandais est-il ivre de cornichons, qu'il éprouve le besoin de faire des folies.

Il s'approche en conséquence des boutiques des marchandes de gaufres.

Ces boutiques méritent une description toute particulière.

C'est un carré long dont voici le plan :



Quatre femmes tiennent ordinairement ces boutiques, deux d'âge incertain, deux jeunes et jolies.

Toutes quatre portent le costume frison.

Le costume frison consiste dans un casaquin plus ou moins élégant, dans une robe plus ou moins élégante. Ce n'est pas là que gîte son originalité.

Son originalité consiste dans une double calotte de cuivre doré, qui, de chaque côté, en serre les tempes. Deux petits ornemens d'or se dressent à l'extrémité extérieure de chaque sourcil : on dirait deux petits chenets.

Sur ces plaques de cuivre, on incruste d'ordinaire deux ou trois boucles de faux cheveux.

Sur le tout, on monte un bonnet à barbes.

Eh bien! en général, cet assemblage étrange de cuivre qui donne à la tête l'aspect d'un crâne doré, de cheveux poussant sur du cuivre, et de dentelles éteignant les lumières trop vives sur toutes les parties qu'elles recouvrent, fait un ensemble très agréable à voir.

Ces dames font le métier que font les almées en Égypte, et les bayadères dans l'Inde, excepté qu'elles ne dansent ni ne chantent.

Les deux femmes d'un âge raisonnable se tiennent, l'une sur le fauteuil qui est à la porte, l'autre sur le fauteuil qui est derrière le comptoir.

Elles y sont incrustées.

Celle qui est à la porte fait les gaufres.

Celle qui est au comptoir sert le punch.

Les deux jeunes filles font.... c'est assez difficile de dire ce qu'elles font, surtout après avoir dit ce qu'elles ne font pas.

Elles reconnaissent à la première vue les gens ivres de cornichons et leur font des signes.

Quand les signes ne suffisent pas, elles sortent de la boutique et vont les chercher.

Une fois entré dans la boutique, le consommateur disparaît dans un des cabinets particuliers.

Une Frisonne le suit.

Puis une assiette de gaufres et un demi-bol de punch y sont introduits.

Puis les rideaux, qui interceptent aux passans et aux habitans de la boutique l'intérieur des cabinets, retombent avec une naïveté toute hollandaise.

Un quart d'heure après, l'homme sort complétement dégrisé.

Voilà ce que nous vîmes le 10 mai au soir, vingt-quatre heures juste après avoir quitté Paris.

Nous avons fait, grâce à tous les tours et à tous les détours de l'Escaut, cent soixante lieues pendant ces vingt-quatre heures.

Sur quoi, ayant trouvé nos lits préparés par les soins de notre ami Jacquand, nous nous couchâmes au son de la plus infernale musique que j'aie jamais entendue.

III

FEMMES MARINES ET SIRÈNES.

Souvenir, doux présent du ciel à l'aide duquel l'homme revit dans son existence passée, miroir magique qui reflèchit les objets en leur prêtant la vague poésie du crépuscule, le suave contour de la distance, c'est près de moi surtout que ta presence est réelle, ton entraînement irrésistible! Je prends la plume dans l'intention bien arrêtée de traverser l'espace à vol d'oiseau, dans le seul désir de partir et d'arriver. Mais voilà que tout le long de la route le souvenir a posé des jalons qu'il retrouve. Voilà que je ne m'appartiens plus, que je suis corps et âme au passé. Voilà que mon esprit, qui voulait traverser l'espace rapide comme l'éclair, flotte incertain, pareil à la bulle de savon qu'emporte le souffle du vent, et qui en se baignant dans le saphir, le

rubis et l'opale, réfléchit sur son globe éphémère les maisons, les champs, le ciel, c'est-à-dire un monde éternel dans un monde d'un instant.

C'est cependant vrai : je voulais dans un seul chapitre franchir la France, traverser la Belgique, descendre l'Escaut, gagner Amsterdam, et m'embarquer pour Monnikendam, où nous devions trouver le père Olifus. Mais voilà que sur la route j'ai rencontré Biard, le roi des Belges, l'homme à la basse, les moulins de Dordrecht, les bâtimens d'Ysselmonde, la lettre de Jacobson, Jacquand, la kermesse de La Haye, les détailleurs de cornichons, les marchands de gaufres, les Frisonnes aux bonnets d'or; voilà que je me suis arrêté à chacune et à chacun, aux hommes et aux choses; voilà que j'ai tendu la main, détourné la tête, ralenti le pas : voilà qu'au commencement de mon troisième chapitre, j'en suis encore, où? à La Haye, à la veille du couronnement; voilà que je n'aurai pas trop de ce chapitre encore pour parler du roi, de la reine, d'Amsterdam avec ses trois cents canaux, ses trente mille étendards, ses deux cent mille habitans. Que mes lecteurs me pardonnent; Dieu m'a fait ainsi, qu'ils me prennent donc comme Dieu m'a fait, ou qu'ils ferment le livre.

Je ne perds pourtant pas l'espérance d'arriver à Monnikendam à la fin de ce chapitre. — Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Comme les bateaux de papier que les enfans mettent sur un ruisseau, qui pour eux est un fleuve, je vais donc me laisser aller au cours de mon récit, au risque de chavirer aujourd'hui et de n'arriver que demain.

J'avais une lettre du roi Jérôme Napoléon pour sa nièce la reine de Hollande. Dès mon arrivée, j'avais fait remettre cette lettre à son adresse; de sorte que je fus réveillé par un messager du palais.

J'allongeai ma tête hors du lit de plume dans lequel j'étais enseveli, et m'informai de la cause de mon réveil.

L'aide de camp du roi me faisait passer, de la part de Sa Majesté, une autorisation de prendre, avec mes compagnons de route, le convoi spécial, et m'envoyait des cartes pour assister au couronnement dans la tribune diplomatique.

Le convoi spécial partait à onze heures, il en était neuf; je remerciai le messager et essayai de me tirer hors de mon lit.

Je dis que j'essayai de me tirer de mon lit, et c'est le mot propre; ce n'est pas chose facile que de se tirer d'un lit hollandais, fait en forme de caisse et garni de deux matelas bourrés de plume, dans lesquels on creuse son moule et qui se referment sur vous.

Il y a une chose incroyable, c'est la variété apportée dans les accessoires et dans la forme d'un meuble qui, dans tous les pays du monde, a le même but, celui de reposer le corps humain. Les esprits sédentaires croient que partout l'on doit se coucher de la même manière, ou à peu près; ceux-là se trompent grandement.

Mettez à côté les uns des autres un lit anglais, un lit italien, un lit espagnol, un lit allemand et un lit hollandais, faites-les étudier par un savant parisien qui n'aura jamais vu d'autre lit qu'un lit français, et vous aurez un volume de conjectures, plus curieuses les unes que les autres, sur les différens usages auxquels peuvent êtres employés ces différens meubles.

Il leur assignera cent destinations différentes avant de deviner que ce sont des machines à sommeil.

Heureusement je suis depuis longtemps familiarisé avec les lits les plus extravagans, et j'avais parfaitement dormi dans mon lit hollandais.

Il n'en était pas de même d'Alexandre et de Biard, qui étaient depuis sept heures du matin à la recherche d'une maison de bains. Ils espéraient que l'eau les remettrait de la plume, et la baignoire de la couchette.

Ils revinrent à neuf heures et demie, ayant fait trois fois le tour de La Haye, ayant visité tous les musées, tous les magasins de bric-à-brac, mais n'ayant pas pu découvrir une seule maison de bains.

Il est vrai que la mer n'est qu'à une lieue de La Haye.

Il me restait juste le temps d'aller moi-même au musée.

Il y avait une chose que je voulais voir, à part les Rembrandt, les Van Dick, les Hobbéma, les Paul Potter et tous les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise, c'était, dans les salles basses, au milieu de ce musée pittoresque, une case vitrée dans laquelle on conserve plusieurs échantillons de femmes marines.

La femme marine est un produit particulier à la Hollande et à ses colonies.

Comme on le sait, ou comme on ne le sait pas, la femme marine se divise en deux classes :

La sirène et la néréide.

La sirène, c'est le monstre antique, à tête de femme et à queue de poisson. Ce sont les filles de Parthénope, de Ligée et de Leucosie. S'il faut en croire les auteurs du XVIe, du XVIIe et même du XVIIIe siècle, les sirènes ne sont point rares. Le capitaine anglais John Smith vit en 1614, dans la Nouvelle-Angleterre aux Indes-Occidentales, une sirène ayant la partie supérieure du corps parfaitement semblable à celle d'une femme. Elle nageait avec toute la grâce possible, lorsqu'il l'aperçut au bord de la mer. Ses yeux grands, quoiqu'un peu ronds, son nez bien fait, quoiqu'un peu camus, ses oreilles d'une jolie forme, quoiqu'un peu longues, en faisaient une personne fort agréable, à laquelle de longs cheveux verts donnaient un caractère d'étrangeté qui n'était pas sans charmes. Malheureusement la belle baigneuse fit une culbute, et le capitaine John Smith, qui commençait à en devenir amoureux, s'aperçut qu'à partir du nombril la femme n'était plus qu'un poisson.

Il est vrai que ce poisson avait une double queue, mais une double queue ne remplace pas deux jambes.

Le docteur Kircher constate, dans un rapport scientifique, qu'une sirène fut prise dans le Zuyderzée, et disséquée à Leyde par le professeur Pierre Paw; et, dans le même rapport, il parle d'une sirène qui fut trouvée en Danemarck, et qui apprit à filer et à prédire l'avenir. Cette sirène avait une longue chevelure, formée, non de poils, mais de filets charnus. Elle avait le visage agréable, les bras plus longs que ceux des hommes, les doigts des mains joints par un cartilage en forme de patte d'oie, les mamelles rondes et fermes, la peau couverte d'écailles si blanches et si fines que, de loin, on pouvait les prendre pour une peau blanche et grasse. Elle racontait que tritons et sirènes forment une population sous-marine qui, tenant pour l'adresse du singe et du castor, se construisent, dans des lieux inaccessibles aux plongeurs, des grottes de rocailles, où ils étendent des lits de sable, sur lesquels ils se reposent, dorment et aiment.

Jean-Philippe Abelinus rapporte, dans le premier volume de son *Théâtre de l'Europe*, qu'en l'an 1619, des conseillers du roi de Danemark, naviguant de la Norwège à Copenhague, virent un homme marin se promenant dans la mer, et portant une botte d'herbes sur sa tête. On lui jeta un appât qui cachait un hameçon. L'homme marin était gourmand, à ce qu'il paraît, comme un homme terrestre. Il se laissa prendre au morceau de lard, y mordit, et fut attiré à bord du vaisseau. Mais à peine fut-il sur le pont, qu'il se mit à parler le plus pur danois et à menacer le bâtiment de sa perte. Aux premières paroles qu'il prononça, les matelots, comme on le pense bien, furent fort étonnés. Mais quand des simples paroles il passa aux menaces, leur étonnement se changea en épouvante. Ils se hâtèrent de rejeter l'homme marin à la mer en lui faisant toutes sortes d'excuses.

Il est vrai que, comme c'est le seul exemple d'homme marin qui ait parlé, les commentaires d'Abelinus prétendent que ce n'était point un triton, mais un spectre.

Johnston raconte qu'en 1403, on prit une femme marine dans un lac de Hollande où elle avait été jetée par la mer. Elle se laissa habiller, s'accoutuma à manger du pain et du lait, apprit à filer, mais resta muette.

Enfin, pour finir comme un feu d'artifice, c'est-à-dire

par le bouquet, Dimas Bosque, médecin du vice-roi de l'île de Manara, raconte, dans une lettre insérée à l'*Histoire d'Asie* de Barthole, qu'étant à se promener au bord de la mer avec un jésuite, une troupe de pêcheurs vint tout courant inviter le père à entrer dans leur barque pour voir un prodige. Le père se rendit à leur invitation, et Dimas Bosque l'accompagna.

Dans cette barque se trouvaient seize poissons à figure humaine, neuf femelles et sept mâles, que les pêcheurs venaient de prendre d'un seul coup de filet; on les tira sur le rivage et on les examina minutieusement. Leurs oreilles étaient éminentes comme les nôtres, cartilagineuses et couvertes d'une peau mince. Leurs yeux étaient semblables aux nôtres par la couleur, la forme et la situation, ils étaient enfermés dans des orbites cachés sous le front, étaient garnis de paupières, et n'avaient pas, comme ceux des poissons, différens axes de vision. Le nez ne différait du nez humain qu'en ce qu'il était un peu aplati comme celui du nègre, et légèrement fendu comme celui du boule-dogue. La bouche et les lèvres étaient parfaitement semblables aux nôtres. Les dents étaient carrées et serrées l'une contre l'autre. Ils avaient la poitrine large et couverte d'une peau extrêmement blanche, qui laissait apercevoir les vaisseaux sanguins.

Les femelles avaient les mamelles rondes et fermes, et sans doute quelques-unes nourrissaient, car, en pressant les mamelles, on en faisait jaillir un lait très blanc et très pur. Leur bras, longs de deux coudées, plus pleins que les nôtres, étaient sans jointures, les mains étaient attachées au cubitus. Enfin le dessous du ventre, à commencer aux hanches et aux cuisses, se partageait en une queue double, pareille à celle des poissons.

On comprend qu'une pareille prise fit grand bruit. Le vice-roi traita de ce coup de filet avec les pêcheurs, et fit cadeau, en la détaillant, de toute cette société de tritons et de sirènes à ses amis et connaissances.

Le résident hollandais reçut pour sa part une sirène, qu'il adressa à son gouvernement, lequel la retourna au musée de La Haye.

On comprend qu'une véritable sirène, une sirène authentique, une sirène casée et étiquetée dans un musée, une sirène que la science a déclaré n'être point de la famille des Lazarille de Tormes ou de Cadet-Roussel-Esturgeon, mais bien une descendante authentique du fleuve Achéloüs et de la nymphe Calliope, était bien autrement curieuse qu'une galerie de corbeaux, y eût-il dix mille corbeaux dans cette galerie.

Car enfin des corbeaux, on en voit tous les jours, et les sirènes au contraire deviennent de plus en plus rares.

Si bien que ne sachant pas si je viendrais jamais à La Haye, je ne voulais pas manquer cette occasion de voir une sirène.

Mais, si pressé que je fusse de me donner ce plaisir, je fus arrêté court en entrant.

Je savais que c'était dans ce même musée que se trouvait exposé le costume complet que portait Guillaume de Nassau, prince d'Orange, que l'histoire a surnommé le Taciturne, lorsqu'il fut assassiné à Delft, par Balthazar Gérard, le 10 juillet 1584.

Ce souvenir historique avait pour moi un attrait positif qui valait bien celui des sirènes et des femmes marines de tous les pays.

Je priai donc le cicérone de m'indiquer d'abord la case où étaient enfermés les vêtemens de Guillaume, ensuite l'armoire où était le cadavre de la femme marine.

La dépouille du fondateur de la république hollandaise, de l'auteur de l'union d'Utrecht, de l'époux de la veuve de Téligny, se trouve à gauche en entrant dans la première salle; depuis deux cent soixante-quatre ans, elle est exposée à la vénération du peuple pour lequel fut le dernier soupir de Guillaume.

— Seigneur, ayez pitié de mon âme et de ce pauvre peuple! dit le Taciturne en tombant.

Le pourpoint, la veste et la chemise teints de sang sont là, avec la balle qui lui traversa la poitrine, avec le pistolet d'où elle sortit.

C'est un malédiction vivante et éternelle contre l'assassin.

Je ne sais rien qui pousse à la méditation, au rêve, à la poésie, comme la vue des objets matériels.

Que de choses dans le couteau de Ravaillac! que de choses dans la balle de Balthazar Gérard!

Qui dira ce que trois pouces de fer ou une once de plomb pèsent dans la destinée des peuples!

Hasard, providence ou fatalité, le monde blanchira sur ces trois mots.

Le sphinx qui veille sur eux, c'est le doute.

Je reviendrai à La Haye rien que pour revoir cette chemise teinte de sang, ce pistolet et cette balle.

Mais il était onze heures moins un quart, je n'avais plus que quelques minutes à moi. Je demandai à voir ma sirène; on me conduisit à la case nº 449 : cette case contenait trois monstres : un faune, un vampire et une sirène.

C'était à la sirène que j'en voulais. Je laissai de côté le vampire et le faune.

Elle était desséchée et à peu près de la couleur d'une tête de Caraïbe. Ses yeux étaient fermés; le nez s'était aplati; les lèvres s'étaient collées aux dents, devenues jaunes; le sein était évident, quoique déprimé; quelques cheveux rares et courts se hérissaient sur sa tête; enfin la partie inférieure du corps se terminait en queue de poisson.

Il n'y avait rien à dire : c'était bien une sirène.

Interrogé par moi, mon cicérone me raconta alors l'histoire du médecin Dimas Bosque, du père jésuite, du vice-roi de Manara et du résident hollandais, telle que je l'ai racontée.

Puis, comme il vit que j'insistais pour avoir d'autres détails :

— Il paraît, me dit-il, que vous êtes curieux de renseignemens sur ces sortes d'animaux.

Je trouvai mon cicérone assez impertinent de ranger au nombre des animaux une créature ayant la tête d'une femme, les mains d'une femme et le sein d'une femme; mais comme je n'avais pas le temps de discuter avec lui :

— Très curieux, lui répondis-je, et si vous pouviez m'en donner...

— Oh! pas moi précisément; mais je puis vous indiquer où vous en trouverez.

— Où cela? dites vite.

— A Monnikendam.

— Qu'est-ce que c'est que Monnikendam?

— C'est un bourg à deux lieues d'Amsterdam, au fond d'un petit golfe du Zuyderzée.

— Et je trouverai là des renseignemens sur les sirènes?

— Oh! bien oui, sur les sirènes! sur les femmes marines, ce qui est bien plus curieux encore.

— Il y en a donc une dans le musée de Monnikendam?

— Non, mais il y en a une dans le cimetière; vous verrez son mari et ses enfans, ce qui sera bien aussi amusant.

— Elle s'est donc mariée? elle a donc eu des enfans? votre femme marine.

— Elle s'est mariée et elle a eu des enfans. Il est vrai que ses enfans la renient, mais son mari vous racontera tout, lui.

— Parle-t-il français?

— Oh! il parle toutes les langues. C'est un vieux loup de mer.

— Et vous le nommez?

— Le père Olifus.

— Où le trouverai-je?

— Peut-être à Amsterdam même; il a un bateau avec lequel il passe les voyageurs d'Amsterdam à Monnikendam. Si vous ne le trouvez pas à Amsterdam, vous le trouverez

à Monnikendam, où sa fille Marguerite tient l'hôtel du *Bonhomme Tropique*.

— Le père Olifus, vous dites?

— Le père Olifus.

— Bon.

Je jetai un dernier regard à la sirène, dont Biard fit un croquis, et nous sautâmes dans notre remise en criant :

— Au chemin de fer.

IV

L'AUBERGE DU BONHOMME TROPIQUE.

La Hollande est la patrie des chemins de fer. De La Haye à Amsterdam, les ingénieurs hollandais n'ont pas eu un ravin à combler, pas une taupinière à fendre.

Au reste, le pays est toujours le même : une vaste prairie toute coupée de cours d'eaux, des bouquets de bois du vert le plus frais, des moutons ensevelis dans leur laine, des vaches avec des paletots.

Rien n'est plus scrupuleusement vrai que les paysages des maîtres hollandais. Quand on a vu Hobbema et Paul Potter, on a vu la Hollande.

Quand on a vu Teniers et Terburg, on a vu les Hollandais.

Et cependant que ceux qui n'ont pas été en Hollande y aillent. Même après Hobbema et Paul Potter, la Hollande est belle à voir; même après Teniers et Terburg, les Hollandais sont bons à connaître.

En deux heures, nous fûmes à Amsterdam.

Un quart d'heure après, nous montions le perron d'une charmante maison située sur le Keisergratz; et, signalés par le domestique qui nous attendait, nous voyions accourir au-devant de nous madame Wittering, messieurs Wittering, Jacobson et Gudin.

Madame Wittering était bien toujours la charmante femme que j'avais déjà eu l'honneur de voir trois fois, belle, modeste, rougissant comme une enfant, gracieux mélange de la Parisienne et de l'Anglaise.

Sa sœur, madame Jacobson, était à Londres.

Ce fut pendant cinq minutes un cliquetis d'embrassades et une gymnastique de poignées de mains.

Gudin était là, je l'ai dit, arrivant d'Écosse.

La table était mise.

Je viens de parler avec mes habitudes françaises, en disant « la table était mise. »

En Hollande, la table est toujours mise : c'est là que la maison est hospitalière dans toute l'acception du mot.

Chacun de nous avait sa chambre toute préparée dans cette charmante maison, qui tenait à la fois du château et du chalet.

C'était plaisir de voir ces vitres transparentes, ces boutons de porte reluisans, ces tapis dans les salles, dans les corridors, dans les escaliers; ces domestiques qu'on ne voit jamais et qu'on devine toujours, occupés de propreté, d'élégance et de bien-être.

Tout en nous conduisant à la table, madame Wittering nous rappela que le roi faisait son entrée à trois heures, et que nous avions, chez une de ses amies, une fenêtre pour assister à cette entrée.

Nous mîmes les morceaux doubles, et, à trois heures moins un quart, nous nous acheminâmes vers la maison où nous étions attendus.

Nous étions arrivés au 11 mai. Il y avait sept jours que j'avais vu à Paris la fête du 4 mai. A sept jours de date et à cent cinquante lieues de distance, je voyais une seconde fête qui, au premier aspect, semblait une continuation de la première. A Amsterdam comme à Paris, à Paris comme à Amsterdam, nous passions sous une voûte de drapeaux tricolores, au milieu des cris de la population. Seulement les drapeaux français portent les trois couleurs *en pal*, les drapeaux hollandais portent les trois couleurs *en fasce*; seulement à Paris on criait : *A bas la royauté!* et à Amsterdam : *Vive le roi!*

Nous fûmes présentés à nos hôtes d'un instant. C'était un nouvel échantillon d'une maison hollandaise : elle était un peu plus grande que celle de Wittering, était située, comme la sienne, entre un canal et un jardin, la façade sur le canal, le derrière sur le jardin.

Le plafond était orné de belles peintures.

Je m'attendais à rencontrer à chaque pas en Hollande les meubles de laque, les vases de porcelaine, la Chine et le Japon, entassés dans les salles à manger et dans les salons; mais les Hollandais sont comme ces propriétaires dédaigneux qui n'estiment pas ce qu'ils ont. Je vis force étagères françaises, quelques figurines de Saxe, mais peu de paravens, peu de potiches, peu de chinoiseries.

A trois heures un quart, nous entendîmes un grand bruit qui nous fit courir aux fenêtres. C'était le commencement du cortége. Nous vîmes déboucher d'abord la musique, puis la cavalerie, puis du peuple et des voitures mêlés ensemble, puis enfin une garde nationale à cheval, vêtue en habits bourgeois, sans autre arme qu'une cravache, sans autre distinction qu'un grand cordon de velours cramoisi.

Le tout était précédé de deux ou trois cents ouvriers et gamins qui jetaient leurs casquettes en l'air et chantaient l'hymne national de la Hollande.

Seulement, il y a cela de remarquable, que l'hymne national des Hollandais, c'est-à-dire du peuple le plus républicain de la terre, est un hymne monarchique.

Pendant que je rêvais à toutes les entrées royales que j'avais déjà vues dans ma vie, le cortége défilait, et le roi venait à nous au milieu d'une douzaine d'officiers généraux ou de grands officiers de son palais.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, blond, avec des yeux bleus auxquels il sait donner tour à tour une grande expression de douceur et de fermeté, et une barbe qui lui couvre le bas du visage.

L'ensemble de la physionomie était sympathique, les saluts étaient affables et reconnaissans.

Je m'inclinai à son passage, et lui, se retournant, me salua particulièrement de l'œil et de la main.

Je ne pouvais croire que ce double salut s'adressât à moi; aussi me retournai-je pour savoir qui venait de recevoir cet honneur royal.

Jacobson comprit mon mouvement.

— Non, non, me dit-il, c'est bien vous que le roi a salué.

— Moi que le roi a salué? Impossible, il ne me connaît pas.

— Voilà justement pourquoi il vous a reconnu. Il sait toutes nos figures par cœur. Il a vu une figure étrangère, il a dit : C'est mon poëte.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'était vrai, et que le lendemain le roi me le dit lui-même.

Le roi était à cheval, et portait l'habit d'amiral.

Une grande voiture dorée venait ensuite ; elle était traînée par huit chevaux blancs, tenus chacun à la bride par un valet en livrée. Aux deux côtés de la voiture, en équilibre sur des marchepieds, on reconnaissait les pages à leur uniforme rouge et or.

Une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, deux enfans de six à huit ans, étaient dans la voiture et saluaient.

Les enfans, sans songer à rien, la femme en songeant trop peut-être.

Cette femme et ces deux enfans, c'étaient la reine, le prince d'Orange et le prince Maurice.

Il est impossible de voir une figure plus gracieuse et plus mélancolique à la fois que celle de la reine : c'est la femme dans toute sa grâce, la princesse dans toute sa majesté.

J'ai eu l'honneur d'être reçu trois fois par elle pendant

les deux jours que je suis resté à Amsterdam ; pas un mot de ce qu'elle m'a dit, je ne l'ai oublié.

Que son peuple lui soit bon et fidèle, et que Dieu ne change jamais sa mélancolie en douleur!

Le cortége passa, s'éloigna et disparut. Vision étrange, dans cette époque où les rois semblent marqués du *tau* fatal!

Hélas! qui a eu raison d'eux ou des peuples?

La voilà cette grande énigme à laquelle ont été sacrifiés Charles Ier et Louis XVI.

La restauration de 1660 a donné tort au peuple.

La révolution de 1848 a donné tort aux rois.

L'avenir décidera. Seulement, je parierais pour les peuples.

Le cortége passé, disparu, je n'avais plus affaire à Amsterdam que le lendemain à onze heures. Je demandai donc congé à mes hôtes, en les priant de me donner des renseignemens sur la façon dont je pouvais me rendre à Monnikendam.

Cette fantaisie leur parut étrange. Que pouvais-je avoir à faire à Monnikendam?

Je me gardai bien de leur dire que j'étais à la recherche d'une femme marine.

J'insistai seulement pour aller à Monnikendam.

On me donna pour m'accompagner le frère de Wittering.

Alexandre se sépara de moi ; il voulait aller à Brock.

Biard demeura attaché à ma fortune, et déclara qu'il m'accompagnerait à Monnikendam.

Biard, je le crois, était un peu honteux d'avoir été au cap Nord, d'avoir, de l'extrémité la plus avancée de l'Europe, vu deux mers, et, dans ces deux mers, de n'avoir pas rencontré une seule femme marine.

Il comptait sur mon étoile, à défaut de la sienne.

Arrivé sur le port, je me mis, ou plutôt je priai mon guide de se mettre à la recherche du père Olifus.

La recherche fut longtemps infructueuse ; la barque était bien là, mais le patron n'y était pas.

Enfin on le découvrit dans une espèce d'affreuse taverne où il avait des habitudes. On le prévint qu'un voyageur qui partait pour Monnikendam ne voulait partir qu'avec lui.

Cette préférence le flatta ; il consentit à quitter son grog, et s'avança tout souriant vers moi.

— Voilà le père Olifus, me dit l'homme qui, sur la prière de Wittering, avait bien voulu se mettre à sa recherche.

Je donnai un florin à mon dénicheur d'homme.

Le père Olifus aperçut le florin, et, voyant le prix que je l'estimais, devint plus aimable que jamais.

Pendant ce temps, je l'examinais avec une curiosité proportionnée à son importance.

Biard le croquait.

C'était, comme on me l'avait dit, un vieux loup de mer de soixante à soixante-quatre ans, ayant plus du phoque que de l'homme. Cheveux blancs et barbe blanche, tous deux longs d'un pouce ; cheveux et barbe raides comme les poils d'un écouvillon ; yeux ronds, d'un bleu faïence, à prunelles humides ; bouche fendue jusqu'aux oreilles, laissant percer deux dents jaunes, plantées de haut en bas comme des dents de morse ; teint acajou.

Il était vêtu d'un large pantalon, qui autrefois avait été bleu, et d'une espèce de paletot à capuchon, sur les coutures duquel on pouvait distinguer encore quelques ornemens qui assignaient à ce paletot une origine espagnole ou napolitaine.

Une de ses joues était gonflée par une énorme chique comme par une fluxion.

De temps en temps un jet de salive noire s'élançait de sa bouche avec ce sifflement tout particulier aux chiqueurs.

— Ah ! vous êtes Français, me dit-il.

— D'où le savez-vous?

— Bon ! ça ne serait pas la peine d'avoir vu les quatre parties du monde, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, si on ne reconnaissait pas un homme du premier coup. Français, Français, Français!

Et il se mit à chanter :

Mourir pour la patrie...

Je l'arrêtai court.

— Ah ! pas cela, père Olifus, hein ! autre chose.

— Pourquoi cela?

— Parce que je connais ce refrain-là.

— Bon, comme vous voudrez. Vous désirez donc aller à Monnikendam?

— Oui.

— Et vous tenez à ce que ce soit le père Olifus qui vous y mène, vous, pas bête?

— Oui.

— Eh bien ! on va vous y mener, et sans faire de prix encore...

— Et pourquoi sans faire de prix?

— Parce qu'on a des yeux, et qu'on a vu, ça suffit ; y couchez-vous, à Monnikendam?

— Oui.

— Eh bien ! je vous recommande l'auberge du *Bonhomme Tropique.*

— C'est justement là où je vais.

— Elle est tenue par ma fille Marguerite.

— Je sais cela.

— Ah ! fit le père Olifus ; ah ! vous savez cela. Bon?

Et il eut l'air de réfléchir.

— Eh bien ! si nous partions, père Olifus?

— Oui, oui, partons. Puis, se retournant de mon côté : Je sais pourquoi vous venez, vous.

— Vous le savez?

— Je le sais ; vous êtes un savant, et vous voulez me faire parler.

— Est-ce que ça vous fait de la peine de parler, père Olifus, quand on arrose le commencement de la conversation avec du tafia, le milieu avec du rhum, et la fin avec du rack?

— Tiens ! vous connaissez la gradation?

— Oh ! ma foi! non ; c'est par hasard.

— Eh bien ! on parlera, mais pas devant les enfans, entendez-vous?

— Et où sont-ils, les enfans?

— Vous allez les voir.

Il se tourna vers trois directions différentes, et siffla.

Le sifflement du père Olifus ressemblait fort au cri d'une locomotive.

A ce sifflement, je vis venir dans des directions différentes cinq grands garçons qui s'acheminaient vers un centre commun.

Ce centre commun, c'était Biard, le père Olifus et moi.

— Çà, Joachim ! çà, Thomas ! çà, Philippe ! çà, Simon et Jude ! cria-t-il en hollandais, dépêchons-nous un peu. Voilà de la pratique pour nous et pour votre sœur Marguerite.

Au nom de Marguerite, et à la façon dont le père Olifus parlait aux cinq grands gaillards qui s'avançaient vers nous, je compris à peu près ce qu'il venait de dire.

— Ah çà ! père Olifus, est-ce que c'est là un échantillon de cette belle famille dont on m'a parlé?

— A La Haye, n'est-ce pas, au musée? Il faudra que je lui fasse une remise, à ce vieux coquin-là. Oui, ce sont mes cinq fils.

— Alors vous avez cinq fils et une fille?

— Une fille et cinq fils, dont deux jumeaux, tout autant, Simon et Jude : le plus vieux a vingt-cinq ans.

— Et tous de la même mère? demandai-je avec une certaine hésitation.

Olifus me regarda.

— De la même mère, oui ; de ce côté-là, c'est sûr. Je n'en dirais pas autant du côté du.... Mais, chut ! voilà les enfans ; pas un mot devant eux.

Les enfans passèrent devant moi en me saluant et en regardant avec défiance leur père; il leur avait semblé sans doute que le bonhomme avait déjà bavardé.

— Allons, allons, les enfans, à la barque! dit le père Olifus, et montrons à monsieur que nous ne serions pas déplacés sur un bâtiment de quatre-vingts.

Trois des jeunes gens descendirent assez vivement dans la barque, tandis que les deux autres tiraient la chaîne pour la rapprocher du bord.

Nous sautâmes sur l'arrière, où le père Olifus descendit assez légèrement encore. Puis enfin les deux derniers fils, Simon et Jude, nous suivirent, et équipage et passagers se trouvèrent au complet. Il me parut que Simon et Jude ne se quittaient jamais, car ils s'occupaient à relever le petit mât qui était couché au fond de la barque, tandis que le père s'asseyait au gouvernail, que Joachim détachait la chaîne, et que Philippe et Thomas, armés chacun d'un aviron, manœuvraient au milieu des milliers de barques et de bâtimens qui encombrent le port.

Une fois débarrassés des obstacles, nous pûmes hisser la voile. Le vent était bon; nous avançâmes rapidement. Au bout de dix minutes, nous avions doublé le petit cap qui nous interceptait la vue, et nous voguions en plein Zuyderzée.

Au bout d'une demi-heure, nous passâmes entre Tidam et l'île de Marken.

Olifus me toucha du bout du doigt.

— Regardez bien ces grands roseaux-là, dit-il.

— Sur le bord de l'île? demandai-je.

— Oui.

— Eh bien! je les regarde.

— C'est là que je l'ai trouvée.

— Qui?

— Chut!

En effet, Joachim avait vu le mouvement, s'était retourné de notre côté, et avait, en haussant assez irrespectueusement les épaules, lancé un regard de reproche à son père.

— Eh bien! quoi, les enfans? dit celui-ci; rien.

Tout rentra dans le silence.

Au bout de cinq minutes, nous étions dans le petit golfe, et nous commencions à distinguer le village qui s'élevait à notre gauche.

Les jeunes gens avaient plusieurs fois jeté les yeux du côté du midi, et, quoique leurs regards ne fussent pas inquiets, ils étaient occupés.

— Qu'ont donc vos enfans? demandai-je; ils ont l'air d'attendre quelque chose.

— Oui, ils attendent quelque chose qu'ils aimeraient autant ne pas voir venir.

— Et qu'attendent-ils?

— Le vent...

— Le vent?

— Oui, le vent, le vent du midi; et ce soir il faudra probablement veiller aux digues. Tant mieux pour nous...

— Pourquoi tant mieux pour nous?

— Oui, nous serons tranquilles et nous pourrons causer.

— Cela ne vous contrarie donc pas de parler de...

— Moi, au contraire, ça me soulage le cœur. Mais c'est comme s'ils s'étaient donné le mot pour prendre le parti de cette carogne de la Buchold. Bon, voilà que j'ai laissé échapper le mot, et qu'ils l'ont entendu. Regardez les yeux que me font Simon et Jude. Ce sont pourtant les plus jeunes, ils n'ont pas vingt ans. Eh bien! ils sont déjà comme les autres.

— Qu'est-ce que la Buchold?

Les jeunes gens se retournèrent en fronçant le sourcil.

— Bien! voilà que vous répétez le mot. Vous allez vous faire bien venir, vous.

En effet, nos cinq matelots paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Je me tus.

Nous approchions du petit village, qui, à mesure que nous avancions, semblait sortir de l'eau.

— Ne faites semblant de rien, me dit le père Olifus, et regardez à votre gauche.

Je vis un cimetière.

Il cligna de l'œil d'un air triomphant.

— C'est là qu'elle est, dit-il.

Je compris, et cette fois je me contentai de répondre par un petit hochement de tête.

Mais notre dialogue, quoiqu'à moitié muet, n'avait point échappé à Thomas, qui, en opposition sans doute avec le sentiment de satisfaction que paraissait éprouver son père, poussa un soupir et fit le signe de la croix.

— Tiens, vos enfans sont catholiques? lui demandai-je.

— Oh! mon Dieu, oui! ne m'en parlez pas, ils ne savent qu'imaginer pour me faire enrager, ces gaillards; au reste, j'ai tort de leur en vouloir : ce n'est pas leur faute, mais celle de leur mère.

— Ah! leur mère était...

— Le jour où je l'ai trouvée, je l'ai laissée traîner un instant. Crac, pendant ce temps-là le curé l'a baptisée.

— Mon père! dit Philippe, qui était le plus près de nous en se retournant.

— Bon! dit-il, on parle de saint Jean, qui a baptisé Notre-Seigneur dans le Jourdain, et pas d'autre chose.

En même temps, se levant, il fit avec son bonnet un signe de salut.

— Eh! Marguerite!... eh!... cria-t-il à une belle fille de dix-neuf à vingt ans, debout sur le seuil de sa porte, prépare ta plus belle chambre, et fais un bon souper; je t'amène de la pratique.

— Allez devant, et attendez-moi dans votre chambre. Pendant qu'ils seront aux digues, je monterai chez vous, et, tout en fumant une pipe et en buvant un verre de tafia, je vous conterai la chose.

Je lui fis un signe d'assentiment, auquel il répondit par un coup d'œil narquois; et ayant mis pied à terre avec l'aide de Simon et de Jude, nous nous avançâmes vers l'auberge du *Bonhomme Tropique*, sur le seuil de laquelle, le sourire aux lèvres, nous attendait notre belle hôtesse.

V

PREMIER MARIAGE DU PÈRE OLIFUS.

Nous fûmes parfaitement accueillis par mademoiselle Marguerite Olifus.

Elle nous conduisit à une chambre à deux lits, et nous demanda si nous voulions être servis dans notre chambre, ou manger dans la chambre commune.

L'espérance que le père Olifus nous raconterait ses aventures nous fit préférer d'être servis dans notre chambre.

Invités à déclarer ce que nous préférions pour notre souper, nous déclarâmes nous en rapporter entièrement à la bonne volonté de mademoiselle Marguerite.

Toute cette conversation, bien entendu, se faisait par signes; mais ces signes, ridicules entre hommes qui s'impatientent, deviennent une langue fort agréable parlée avec une jolie femme qui vous sourit.

Il en résulta que, quoique pas une parole n'eût été prononcée entre nous, au bout de dix minutes nous nous étions entendus à merveille.

Le père Olifus ne s'était pas trompé; le vent continuait de souffler en augmentant de force : il n'y avait rien à craindre, mais cependant on devait, par précaution, veiller aux digues.

De la fenêtre nous vîmes trois des fils du père Olifus se diriger vers la côte; les deux autres, Simon et Jude, entrèrent dans une maison où nous apprîmes plus tard qu'ils faisaient la cour aux deux sœurs.

Pendant que nous suivions des yeux, du milieu des premières ombres de la nuit qui allaient toujours s'épaissis-

sant, le mouvement de la rue et du port, notre table se couvrait d'abord d'un plat de saumon sur le gril et d'un plat d'œufs durs fumant.

Ces œufs, gros comme des œufs de pigeon, étaient verts et tachetés de roux; ce sont des œufs de vanneau, que l'on trouve en abondance au mois de mai, et qui sont bien autrement délicats que les œufs de poule.

Une bouteille de vin de Bordeaux s'élevait au milieu de cette exposition des produits nationaux, comme un clocher grêle et vacillant au moindre choc.

Nous nous mîmes à table avec un appétit de navigateur. Tout était excellent, vin et comestibles.

D'ailleurs, le souper pour nous n'était qu'un accessoire; ce que nous attendions avec le plus d'impatience, c'était l'apparition du père Olifus.

Au dessert, nous entendîmes dans l'escalier le bruit d'un pas à la fois lourd et furtif. La porte s'ouvrit, et le père Olifus, une bouteille sous le bras, et la pipe à la bouche, fit son entrée en riant silencieusement.

— Chut! dit-il, me voilà.

— Et en bonne compagnie, à ce qu'il paraît.

— Oui. J'ai dit : ils sont deux Français, allons-y quatre pour être de force. J'ai pris une bouteille de tafia, une bouteille de rhum, une bouteille de rack, et me voilà.

— En vérité, père Olifus, lui dis-je, plus je vous écoute, plus vous m'étonnez; vous parlez le français, non pas comme un matelot de Sa Majesté Guillaume III, mais comme un marin de Sa Majesté Louis XIV.

— C'est que je suis Français au fond, dit le père Olifus en clignant de l'œil.

— Comment, au fond?

— Oui, mon père était Français et ma mère Danoise; mon grand-père était Français et ma grand-mère Hambourgeoise. Quant à mes enfans, je m'en vante, ils ont un père français et une mère... Oh! quant à la mère, je ne me hasarderai pas à dire ce qu'elle était : quant à eux, ce sont de vrais Hollandais; ce qui ne serait pas arrivé si j'avais été là pour soigner leur éducation; mais j'étais aux Indes.

— Cependant, vous reveniez de temps en temps! demandai-je en riant.

— C'est ce qui vous trompe, je ne revenais pas.

— Mais votre femme allait vous y trouver?

— Non et oui.

— Comment, non et oui?

— Voilà justement où le chapelet s'embrouille, voyez-vous. Il paraît que la distance n'y fait rien, quand on a une femme sorcière.

— Enfin?

— Oui, voilà. En tout cas, je vais tout vous raconter; mais, avant, un verre de tafia; c'en est du vrai, celui-là, je vous en réponds. A votre santé!

— A la vôtre, mon brave!

— Donc, comme je vous disais, je suis Français, fils de Français, matelot de père en fils, de la race des loups de mer et des veaux marins; je suis venu au monde sur la mer, j'espère bien mourir sur la mer.

— Avec cette vocation-là, comment n'êtes-vous pas entré dans la marine militaire?

— Oh! j'ai servi du temps de l'Empereur; mais, en 1810, bonsoir! j'ai été pincé et envoyé en Angleterre, pour y apprendre l'anglais probablement; ça m'a servi plus tard, comme vous verrez.

En 1814, je revins ici, à Monnikendam; c'était là que l'Empereur m'avait pris. J'étais industrieux, je faisais toutes d'ouvrages en paille, là-bas sur les pontons, et puis je les vendais aux dames anglaises qui venaient nous visiter; de sorte que j'arrivai ici avec une petite somme, quelque chose comme trois ou quatre cents florins.

J'achetai une barque, je me fis patron, et je m'amusai à mener les voyageurs à Amsterdam, à Purmeren, à Edam à Hoorn, tout le long de la côte enfin.

Ça alla comme cela de 1815 à 1820. J'avais trente-cinq ans; on me disait toujours : « Vous ne vous mariez pas père Olifus? » Je disais : « Non. Je suis un homme marin, je ne me marierai pas tant que je n'aurai pas trouvé une femme marine. — Et pourquoi voulez-vous une femme marine, père Olifus? — Tiens, répondis-je, parce que les femmes marines, ça ne parle pas. »

Il faut vous dire qu'il y a deux ou trois cents ans, on a trouvé, comme cela, sur le sable, une femme marine échouée; on lui a appris à faire la révérence et à filer; mais on n'a jamais, au grand jamais! pu lui apprendre à parler.

— Oui, je sais. Eh bien?

— Vous comprenez : une femme qui fait la révérence, qui file et qui ne parle pas, c'est un trésor; mais ce qu'il y a de vrai, voyez-vous, c'est que je ne croyais pas aux femmes marines, et que j'étais décidé à ne pas me marier.

Un jour, c'était le 20 septembre 1823, je n'oublierai jamais la date, il avait fait gros temps la veille; le vent soufflait de la mer du Nord. En venant de conduire un Anglais à Amsterdam, et comme je passais entre le cap Tidam et la petite île de Marken, juste à l'endroit où il y avait des roseaux et que je vous ai montré en venant, nous apercevons quelque chose comme un animal qui bat l'eau.

Nous nageons; plus nous nageons, plus nous croyons reconnaître une créature humaine. Nous lui crions : « Tenez bon! courage! nous voilà! » Mais plus nous crions, plus le vacarme redouble. Nous arrivons, et nous apercevons, quoi! une femme qui barbotte.

Il y avait un Parisien dans l'équipage, un farceur, il me dit : — Tiens, père Olifus, une femme marine, c'est bien votre affaire.

Voyez-vous, à ce mot-là, j'aurais dû me sauver. Pas du tout; curieux comme un marsouin, je m'avance toujours, et je dis : Ma foi vrai! que c'est une femme, et qui est en train de se noyer, encore. Faut la prendre, faut l'emporter.

— Elle n'est guère vêtue, dit le Parisien.

En effet, elle était toute nue.

— Oh! n'as-tu pas peur? que je lui fis.

Et, en même temps, je sautai à l'eau, et je la pris dans mes bras.

Elle venait de s'évanouir.

Nous voulûmes la tirer des roseaux; mais, je ne sais pas comment elle s'y était prise, les herbes lui avaient fait un nœud à la jambe, que les nœuds de marinier ça n'est que de la Saint-Jean.

On fut obligé de couper les herbes.

Nous la déposâmes dans la barque, nous la couvrîmes de nos manteaux, et nous mîmes le cap sur Monnikendam.

Nous présumions qu'il y avait eu quelque naufrage dans les environs, et que la pauvre femme avait été poussée à la côte, où elle s'était empêtrée dans les roseaux.

Le Parisien seul secouait la tête. Il disait que la femme s'était évanouie de peur en nous apercevant, et il soutenait que c'était une néréide, et non pas une naufragée.

Et puis il levait un coin de nos manteaux, et regardait. Moi, je regardais aussi, et, je l'avoue, je trouvais même du plaisir à regarder.

C'était une jolie créature, qui paraissait avoir vingt ou vingt-deux ans tout au plus. Beaux bras, belle gorge; seulement des cheveux tirant sur le vert, mais, comme elle était très blanche, ça lui allait assez bien.

Pendant que je la regardais, elle ouvrit un œil. L'œil était vert aussi, mais il n'en était pas plus laid pour cela.

Quand je vis qu'elle avait ouvert l'œil, je laissai retomber le manteau, en lui demandant pardon de mon indiscrétion, et en lui disant qu'à Monnikendam j'irais emprunter la plus belle robe de la fille du bourguemestre Vanclief, pour la lui donner.

Elle ne répondit pas; je crus que c'était par honte; je fis signe aux autres de ne rien dire, seulement je les encourageai à ramer. Tout à coup les manteaux se soulèvent, elle prend son élan pour sauter à l'eau. Imbécile que j'ai été de ne pas la laisser faire!

— Vous l'avez retenue?

— Par ses cheveux verts, justement; mais alors il se passa quelque chose qui aurait bien dû m'ouvrir les yeux, à moi; c'est que toute seule qu'elle était, elle manqua venir à bout de nous tous qui étions six. Le Parisien entre autres reçut d'elle une tape sur l'œil... Ah! il l'a dit, jamais à la Courtille il n'avait rien vu de pareil.

Moi, je crus que c'était une folle qui voulait se détruire. Je l'empoignai à bras le corps, et quoiqu'elle eût la peau glissante comme celle d'une anguille, je parvins à la maintenir, tandis que mes compagnons lui liaient les pieds et les mains.

Une fois les pieds et les mains liés, ça fut fini; elle jeta quelques cris, elle versa quelques larmes, puis elle se décida à se tenir tranquille.

Il n'y en avait pas un de nous qui n'eût reçu sa calotte; mais la meilleure, c'était celle du Parisien; de cinq minutes en cinq minutes il se bassinait l'œil avec de l'eau de mer. Si jamais vous recevez quelque torgniole, c'est souverain, voyez-vous! l'eau de mer.

Bref, nous abordâmes. Quand on sut la trouvaille que nous avions faite, tout le village accourut.

Nous portâmes la femme dans la maison, et je fis prévenir la fille du bourguemestre Vanclief pour qu'elle voulût bien mettre une de ses robes à la disposition de la naufragée. Que voulez-vous? quand on ne sait pas.

La fille du bourguemestre accourut, apportant un costume; je la fis entrer dans la chambre où était notre prisonnière, couchée sur un lit et toujours liée et garrottée.

Il faut croire qu'elle la reconnut pour une créature de son espèce, car, ayant fait signe à la jeune fille de lui délier les mains, et celle-ci s'étant empressée de lui rendre ce service, elle commença à la regarder avec curiosité, à toucher ses habits, à les soulever comme pour voir s'ils ne faisaient point partie de son corps, à regarder dessous sa robe et dans son corset; ce à quoi la fille du bourguemestre se prêta avec la plus grande complaisance, lui montrant la différence qu'il y avait entre la chair et la toile, se déshabillant et se rhabillant pour lui faire comprendre le secret de la ressemblance qu'il y avait entre elles quand elles étaient nues, et de la différence quand elles étaient habillées.

Oh! voyez-vous, la coquetterie est un vice naturel à la femme sauvage comme à la femme civilisée, à la femme civilisée comme à la femme marine; la nôtre, au lieu de chercher à fuir, au lieu de continuer de crier et de pleurer, s'amusa à regarder les robes et les casaquins, les bonnets et les ornemens dorés de la coiffure; après quoi, elle fit signe qu'elle voulait s'habiller; elle n'avait vu qu'une fois comment tout cela se défaisait et se mettait. Bah! elle était presque aussi savante que si elle n'avait fait, toute sa vie, que s'habiller et se déshabiller. Quand sa toilette fut finie, elle chercha de l'eau pour se mirer dedans. La fille du bourguemestre lui présenta une glace; elle se regarda, jeta un cri de surprise, et se mit à rire comme une folle.

C'est dans ce moment-là que le curé entra, et, à tout hasard, se mit à la baptiser. Seulement, quand le curé voulut lui ôter son bonnet, elle faillit arracher les yeux au curé. Il fallut lui faire comprendre que ce n'était que pour un moment qu'on lui découvrait la tête; mais elle ne lâcha ni le bonnet, ni les ornemens d'or, qu'elle rajusta toute seule aussitôt que le curé fut sorti.

Je mourais d'envie de la voir. Aussi je montai en demandant à la fille du bourguemestre si je pouvais entrer; celle-ci m'ouvrit la porte. Mes cinq compagnons étaient derrière moi; ils se tenaient serrés dans le corridor; le Parisien venait le dernier, avec une compresse d'eau et de sel sur son œil.

Je cherchais où était la femme marine. Je ne la reconnaissais pas. Je voyais une belle Frisonne, avec des cheveux un peu verts, voilà tout; mais le vert et l'or, vous savez, cela va très bien ensemble.

La fille du bourguemestre me fit une grande révérence.

La femme marine regarda comment s'y était prise son amie, et en fit autant. Ce que c'est que la femme, monsieur; quel être hypocrite ça fait! Il n'y avait que deux heures qu'elle avait fait connaissance avec des créatures humaines, et elle pleurait, riait, se regardait dans un miroir, et faisait déjà la révérence. Oh! cela aurait bien dû m'éclairer; mais ce qui est écrit est écrit.

Je commençai une conversation par signes avec elle.

Je lui demandai si elle n'avait pas faim. Je sais que c'est par la gourmandise qu'on se fait aimer des animaux; et, que voulez-vous? j'avais l'idée, ne fût-ce que par curiosité, de me faire aimer de cette femme. Elle fit signe que oui; alors je lui apportai des melons d'eau, des raisins, des poires, tout ce que je pus me procurer de fruits, enfin.

Elle connaissait tout cela. Dès qu'elle les vit, elle sauta dessus. Seulement, quand elle eut mangé les fruits, elle voulut manger l'assiette, et l'on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que cela ne se mangeait point.

Cependant le curé avait déjà fait des siennes. Il avait expliqué à la fille du bourguemestre que la femme marine avait beau être un poisson, c'était un poisson qui ressemblait trop à une femme pour rester chez un garçon. De sorte que, comme elle achevait son repas, le bourguemestre vint la chercher avec sa femme et son autre fille.

Les deux nouvelles amies s'en allèrent bras dessus, bras dessous.

Seulement la femme marine marchait nu-pieds; elle n'avait pu mettre les souliers qu'on lui avait apportés, non pas qu'ils fussent trop petits, au contraire; mais cette partie de son accoutrement fut la dernière à laquelle elle put s'habituer.

En arrivant à la porte de la maison, elle jeta un coup d'œil sur la mer; peut-être avait-elle envie de rentrer dans son ancien domicile, mais il fallait traverser toute la population qui était réunie par la curiosité; d'ailleurs c'était gâter ses beaux habits. La nouvelle débarquée secoua la tête et prit tranquillement son chemin vers la maison du bourguemestre, suivie de toute la population de Monnikendam, qui criait « *la Buchold! la Buchold!* » ce qui en patois veut dire *la fille de l'eau.*

Comme elle n'avait pas de nom de famille, ce nom lui resta.

J'avais dit cent fois que je n'épouserais qu'une femme marine. J'étais servi à mon souhait. Aussi le même soir tous les camarades burent-ils à mon prochain mariage avec la Buchold : elle était jeune, elle était jolie, elle m'avait regardé avec ses yeux verts d'une certaine façon qui ne m'avait pas déplu, elle était muette; ma foi! j'y bus comme les autres.

Trois mois après, elle savait faire tout ce que sait faire une femme, excepté de parler; elle était, avec son costume frison, la plus jolie fille, non-seulement de toute la Hollande, mais de toute la Frise; elle avait l'air de ne pas me détester, et j'en étais amoureux comme une bête. J'avais tous droits sur elle, puisque c'était moi qui l'avais trouvée; il n'y avait pas d'opposition à craindre de la part de ses parens.

Je l'épousai.

Elle fut mariée à la mairie sous le nom de Marie la Buchold, monsieur le curé ayant jugé à propos, en la baptisant, de lui donner le nom de la mère de Notre-Seigneur.

Je donnai un grand dîner, puis un grand bal, dont la nouvelle Marie fit tous les honneurs par signes, buvant, mangeant, dansant comme une femme ordinaire, seulement muette comme une tanche.

Ce n'était qu'un cri parmi tous les invités; en la voyant si jolie, si gracieuse et si muette, chacun disait : Est-il heureux, ce diable d'Olifus! est-il heureux!

Le lendemain, je me réveillai à dix heures du matin. Elle était déjà réveillée et me regardait dormir. J'ouvris les yeux tout à coup, et il me sembla lire sur sa figure

une singulière expression de raillerie et de méchanceté. Mais aussitôt qu'elle eut vu mon regard se fixer sur elle, sa figure reprit son expression habituelle, et je ne pensai plus à l'autre.

— Bonjour, ma petite femme, lui dis-je.

— Bonjour, mon petit mari, répondit-elle.

Je poussai un cri de désespoir; la sueur me monta au front; ma femme parlait.

Il paraît que le mariage lui avait coupé le filet.

Ceci se passait le 22 décembre 1823.

— A votre santé, monsieur, dit le père Olifus, en avalant un second verre de tafia, et en m'invitant ainsi que Biard à en faire autant, et n'épousez pas une femme marine!

Puis il passa le dos de sa main sur ses lèvres et continua :

VI

TRIBULATIONS CONJUGALES.

Cependant, comme l'usage de la langue semblait n'être venu à ma femme que pour me dire des douceurs, je me consolai de n'avoir pas une femme muette.

Il y a même plus : pendant un mois, je fus assez heureux. Tout le monde me faisait des complimens; il n'y avait que le Parisien qui, lorsque je lui vantais mon bonheur, me répondait en chantant :

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Il faut lui rendre cette justice, il n'avait jamais eu confiance dans la Buchold, lui.

Au bout d'un mois de calme, je crus m'apercevoir que le temps s'assombrissait: il y avait encore, par-ci, par-là, du calme; mais c'était le calme qui précède la tempête. Moi, comme marin, vous comprenez, je connaissais cela, et je m'apprêtai à y faire face.

Ça commença à propos d'un voyage que j'avais fait à Amsterdam : elle prétendit que j'avais été faire visite à une ancienne amie à moi, qui demeurait sur le port, que j'y étais resté toute la nuit, et que si cette amie avait été muette la veille, rien ne se serait opposé à ce qu'elle parlât le lendemain.

Ah! il faut vous dire qu'en moins de huit jours ma femme avait appris à tout dire, et qu'elle en aurait remontré, au bout de ce mois, à tous les maîtres de langue d'Amsterdam, de Rotterdam et de La Haye.

Ce qui me mit en colère dans ce qu'elle disait de ma visite sur le port d'Amsterdam, c'est que c'était vrai; on aurait dit que la sorcière m'avait suivi, qu'elle était entrée dans la maison, et qu'elle avait vu tout ce qui s'était passé.

Je niai comme un beau diable, mais elle n'en persista pas moins à croire ce qu'elle voulut et à me menacer, la première fois que pareille chose m'arriverait, de m'en faire souvenir.

Je pris la menace pour ce que vaut d'ordinaire une menace de femme, et comme rien au monde ne m'est plus insupportable qu'une figure maussade, je cajolai si bien la Buchold que le lendemain elle n'y pensait plus, ou du moins avait l'air de n'y plus penser.

Quinze jours se passèrent assez tranquillement. Le seizième jour, je conduisis des voyageurs à Edam. Ils devaient revenir le même soir à Monnikendam; mais c'étaient des peintres, ils avaient trouvé des dessins à faire; ils me déclarèrent qu'ils me gardaient jusqu'au lendemain. Je pouvais revenir et leur dire que puisqu'ils ne tenaient pas leurs conventions, je ne tenais pas les miennes, mais, vous comprenez, on ne quitte pas comme cela de bonnes pratiques. D'ailleurs, j'avais une ancienne amie à Edam. je ne l'avais pas vue depuis mon mariage avec la Buchold; elle m'avait fait, comme je passais dans la rue, un petit signe derrière son rideau, et moi j'avais cligné de l'œil; ce qui voulait dire : « C'est dit, si j'ai un instant, j'irai te faire ma visite. « J'avais plus qu'un instant, j'avais toute la nuit.

Et puis, cette fois, j'étais bien tranquille. Comme mon amie avait des précautions à prendre, quand je la visitais avant mon mariage, c'était la nuit, en franchissant un mur de jardin, en ouvrant une petite porte qui fermait une haie, et en entrant dans sa chambre par la fenêtre.

Personne n'avait jamais rien su alors de ces expéditions nocturnes, personne n'en saurait rien maintenant.

A onze heures, par une nuit noire comme de l'encre, je m'acheminai donc vers le mur, que j'enjambai; vers la porte, que je franchis; vers la fenêtre que j'escaladai, et au haut de laquelle je trouvai deux jolis bras qui me reçurent tout ouverts.

— Pardieu! dit Biard, vous avez une manière de raconter, père Olifus, qui fait venir l'eau à la bouche. A la santé de la propriétaire de ces deux jolis bras.

— Oh! monsieur, buvez plutôt à la mienne, dit le père Olifus d'un air mélancolique et en avalant un troisième verre de tafia.

— Bah! et que devait-il donc vous arriver dans cette petite chambre où vous étiez si agréablement attendu.

— Ce n'était pas dans cette petite chambre, monsieur, c'était en sortant.

— Allez, père Olifus, nous vous écoutons; vous racontez comme Sterne, allez.

— Eh bien! en sortant, c'était avant le jour, vous comprenez bien; elle avait des précautions à prendre, comme je vous ai dit, et moi-même, après ce qui m'était arrivé à la maison à mon retour d'Amsterdam, je ne me souciais pas d'être vu; eh bien! en sortant, après avoir franchi la petite porte et la haie, je trouvai un obstacle au milieu de l'allée, un rien, une ficelle, un fil de carret, une chose tendue sur mon chemin : j'avais mon couteau dans ma poche, je l'ouvris et, crac! je coupai le fil.

Mais au même instant, voyez-vous, je reçus un coup de bâton sur les reins, mais un coup! « Ah! gredin, » m'écriai-je, et je saisis le bâton. Mais il n'y avait personne, qu'un poirier auquel le bâton était ajusté par une mécanique des plus ingénieuses; en coupant ce fil, je lâchais le bâton, le bâton lâché, il frappait.

Je me sauvai en me frottant les reins. Ma première idée avait été que le père ou les frères s'étaient douté de quelque chose et que, n'osant pas venir m'attaquer en face, ils avaient préparé cette embuscade.

Au reste, comme personne n'avait ri, comme personne n'avait soufflé le mot, comme personne n'avait bougé même, je me retirai sur la pointe du pied et rentrai à l'auberge.

A dix heures, nous quittâmes Edam, une demi-heure après, nous étions dans le port de Monnikendam.

Du plus loin que je pus apercevoir ma maison, je vis la Buchold sur la porte; elle m'attendait d'un air de mauvaise humeur qui me sembla de méchant augure : moi, au contraire, je pris une physionomie riante. Mais, à peine eus-je passé le seuil, qu'elle referma la porte derrière moi.

— Ah! dit-elle, voilà une jolie conduite pour un homme qui a six semaines de mariage.

— Quelle conduite? demandai-je d'un air innocent.

— Oh! il ose encore interroger! dit-elle.

— Sans doute.

— Taisez-vous, et répondez.

Ses yeux verts étincelaient.

— Où avez-vous été cette nuit, à onze heures? dites. Où êtes-vous resté de onze heures à cinq heures du matin? Que vous est-il arrivé, en sortant de l'endroit où vous avez passé ces six heures?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ah! vous ne savez pas!

— Non.

— Je vais vous l'apprendre, alors. Vous êtes sorti de l'auberge à onze heures, vous avez franchi un mur, vous avez ouvert une porte, vous avez escaladé une fenêtre, vous êtes entré dans une chambre, où vous êtes resté jusqu'à cinq heures du matin. A cinq heures du matin, vous êtes sorti, vous avez reçu un coup de bâton, et vous êtes rentré à l'auberge en vous frottant les reins. Dites un peu que ce n'est pas vrai !

Je niai tout de même. J'avoue que je n'avais pas le même aplomb cette fois que l'autre ; d'ailleurs, je portais ma condamnation avec moi, attendu que j'avais la marque du bâton sur les épaules.

Mais, tout en niant, je faisais de l'œil à la Buchold. J'attrapais une main par-ci, une joue par-là, et, toute grognante encore, elle finit par me pardonner en me disant :

— Prenez garde; la première fois, vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

— Oh ! dis-je en moi-même, la première fois, va, je prendrai si bien mes précautions, que nous verrons un peu.

Elle me fit un signe de la tête qui semblait dire : « Oui, *nous verrons !* »

Cette sorcière de Buchold, on eût dit qu'elle lisait jusqu'au fond de ma pensée.

Enfin, cette fois-là encore, nous nous raccommodâmes.

Huit jours après, je conduisis des voyageurs à Stavorin.

La course était longue, il n'y avait pas moyen de revenir le même jour, je ne savais que faire de ma soirée, quand tout à coup je me souvins que j'avais une amie dans les environs.

C'était une jolie meunière qui demeurait sur le bord d'un joli petit lac situé entre Bath et Stavorin. Quand autrefois j'allais lui faire des visites, je traversais le petit lac à la nage, et comme la fenêtre donnait sur l'eau, elle n'avait qu'à me tendre la main, et, crac ! j'étais dans sa chambre.

Cette fois-là, c'était encore bien plus commode : le lac était gelé.

J'empruntai une paire de patins. A dix heures, je partis de Stavorin ; à dix heures un quart, j'étais au bord du lac ; à dix heures vingt-cinq minutes, j'arrivais sous la fenêtre de ma meunière.

Je fis le signal convenu : la fenêtre s'ouvrit.

Mon mariage était connu au moulin. La meunière avait bonne envie de bouder ; mais c'était une excellente femme, de sorte que la dispute ne fut pas longue.

A six heures, je pris congé ; j'étais bien tranquille ; le lac était parfaitement désert ; personne ne m'avait vu venir ; personne ne me verrait m'en aller. Je pris mon élan, et, b'zt ! je partis.

Au troisième ou quatrième coup de patin, il me sembla que je sentais la glace qui craquait sous moi. Je voulus revenir sur mes pas, il était trop tard. Je me sentis emporté vers un endroit où j'entendais clapoter l'eau; la glace avait été rompue pendant que j'étais chez ma meunière. Il y avait devant moi comme un fossé liquide; j'eus beau peser sur mes talons, j'arrivai au trou, et bonsoir ! plus personne, j'étais dans le lac.

Heureusement que je plonge comme un phoque. Je retins ma respiration et je cherchai l'ouverture. Ça n'est pas commode de s'orienter sous la glace, allez ! Enfin, je vis une espèce de bande plus transparente. Je nageais vers la bande, lorsque tout à coup je sentis quelque chose qui m'empoignait par la jambe et qui m'attirait au fond de l'eau. J'avais la bouche ouverte pour respirer ; mais, au lieu d'une bouffée d'air, j'avalai une gorgée d'eau. Ce n'est pas la même chose. J'y vis tout bleu.

J'entendis un bourdonnement dans les oreilles ; je compris que si je ne me débarrassais pas, et plus vite que cela, de ce qui me tirait en bas, j'étais un homme flambé; j'allongeai un coup de pied de toute ma force ; je sentis que le coup avait porté ; la chose qui m'entraînait me lâcha. Je profitai de ma liberté pour remonter à la surface de l'eau. Pendant deux ou trois secondes encore, je donnai du crâne contre la glace ; enfin, étouffant, à moitié mort, presque évanoui, je parvins à la solution de continuité, comme disent les mathématiciens. Je sortis la tête hors de l'eau, je respirai des yeux, du nez et de la bouche à la fois, je me cramponnai à la glace, mais la glace s'écaillait au fur et à mesure que j'essayais de remonter. Enfin, par une vigoureuse impulsion, je glissai sur le ventre; le poids occupant une large dimension, la glace résista. Je me relevai, je donnai un coup de patin. Oh ! voyez-vous ! il n'y a pas de vaisseau courant devant le vent qui aille le train que j'allais. Je filais trente nœuds à l'heure; mais, en arrivant au bord du lac, j'étais au bout de mes forces. Je tombai sans connaissance, et quand je revins à moi, je me trouvai dans un lit bien chaud, et je reconnus la chambre de l'auberge d'où j'étais parti la veille.

Des paysans, qui allaient au marché, m'avaient trouvé étendu par terre, à moitié mort, aux trois quarts gelé ; ils m'avaient mis dans leur charrette et m'avaient ramené à Stavorin, où l'hôtesse, qui me connaissait, avait eu toutes sortes de soins de moi.

Deux heures après, grâce à un bol de punch que j'avalai tout flambant, je n'y pensais plus.

Nos voyageurs avaient fini leurs affaires vers dix heures du matin ; ils étaient pressés de revenir, et moi aussi; car je n'étais pas sans inquiétude sur ce qui m'attendait à la maison. Nous partîmes à onze heures ; le vent était bon. Il y avait douze lieues à peu près de Stavorin à Monnikendam, nous les fîmes en six heures. C'était bien marcher.

Cette fois, ce n'était pas sur le seuil de la porte que m'attendait la Buchold, c'était au bord de la mer. Ses yeux verts brillaient dans l'ombre comme deux émeraudes. Elle me fit un signe de la main de marcher devant elle et de rentrer à la maison. Je ne fis pas d'observations, bien décidé, si elle m'ennuyait par trop, à lui donner une de ces petites corrections conjugales dont on dit que les femmes ont besoin tous les trois mois si l'on veut en faire des épouses parfaites. Je rentrai donc et refermai la porte moi-même.

Puis, allant m'asseoir :

— Eh bien ! après? lui dis-je.

— Comment, après? s'écria-t-elle.

— Oui. Que me voulez-vous?

— Ce que je vous veux? Je veux vous dire que vous êtes un homme infâme de courir comme vous faites au risque de vous noyer et de laisser votre pauvre femme veuve avec un enfant sur les bras.

— Comment, un enfant?

— Oui, malheureux, je suis enceinte, vous le savez bien!

— Ma foi! non.

— Eh bien ! si vous ne le savez pas, je vous le dis.

— Ça me fait plaisir.

— Ah ! ça vous fait plaisir?

— Voulez-vous que je vous dise que cela me fait de la peine?

— Voilà comme vous me répondez au lieu de me demander pardon.

— Pardon de quoi?

— De courir la nuit comme un loup-garou, d'aller faire la cour aux meunières. Est-ce que c'est une heure pour patiner, je vous le demande, que six heures du matin?

— Ah ! lui dis-je, tenez, je commence à en avoir assez de vos espionnages ; et si vous ne me laissez pas tranquille...

— Que ferez-vous?

J'avais un joli bambou de l'Inde, pliant comme un jonc, et qui me servait à battre mes habits du dimanche. Je le pris dans un coin et je le fis siffler aux oreilles de la Buchold.

— Je ne vous dis que cela, ma mie.

— Oh ! fit-elle, tu me menaces ! attends.

Ses yeux lancèrent deux éclairs verdâtres. Elle sauta sur mon bambou, me l'arracha des mains avec autant de facilité que j'eusse fait de celles d'un enfant, et, grinçant des dents, me donna une volée, ah mais! voyez-vous, que le diable en aurait pris les armes.

— Bah! fîmes-nous.

— J'avais oublié l'affaire du bateau, moi, où elle avait manqué nous rosser tous les six, vous savez; mais aux premiers coups que je reçus, je m'en souvins; je voulus résister, c'était une grêle! Je commençai par menacer, par jurer, par sacrer, et je finis par demander pardon. J'avais mon compte, comme on dit, et même plus que mon compte.

Quand elle vit que j'étais à genoux, elle cessa de frapper.

— La! dit-elle, c'est bien! cela passera encore comme cela cette fois-ci, mais que je ne vous y reprenne plus, ou, la première fois, vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

— Peste! murmurai-je, à moins de m'assommer tout à fait...

— Silence! et couchons-nous, dit-elle; d'ailleurs vous devez être fatigué.

J'étais mieux que fatigué, j'étais moulu.

Je me couchai sans rien dire; je tournai le nez du côté de la ruelle; je fermai les yeux; je fis semblant de dormir, mais je ne dormis pas.

VII

FUITE.

Vous comprenez que je ne perdais pas mon temps; cette vie-là ne me paraissait pas tenable: je ruminais un moyen de me tirer des griffes de la Buchold et de me venger d'elle tout à la fois. Je ne savais pas pourquoi j'avais une idée sourde que c'était elle qui avait organisé l'affaire du bâton à Edam et cassé la glace du lac à Stavorin.

Il y avait plus. Vous vous rappelez que j'avais senti que quelque chose me tirait par la jambe au fond de l'eau, et que je ne m'étais débarrassé de cette chose qu'à l'aide d'un grand coup de pied.

Or, j'avais encore dans l'esprit que c'était non pas quelque chose, mais quelqu'un qui m'avait tiré par la jambe, et que ce quelqu'un c'était la Buchold.

Un jour ou l'autre, me disais-je tout en ruminant, je saurai bien si c'est elle.

— Et comment? dis-je interrompant le père Olifus.

— Dame! vous comprenez, j'avais mes patins aux pieds. Pour donner le coup de pied, je n'avais pas pris la précaution d'ôter mon patin. Ce n'est pas sain un coup de pied avec un patin, surtout quand ce coup de pied porte d'aplomb. Eh bien! mon coup de pied avait porté d'aplomb, et si c'était la Buchold qui avait reçu le coup de pied, elle devait en avoir la trace quelque part.

— C'est juste.

— Je me disais donc: il faut dissimuler, avoir l'air d'oublier le coup de bâton d'Edam, la noyade de Stavorin, la volée de Monnikendam; si c'est elle, elle paiera tout à la fois.

Cette résolution prise, je me retournai.

Le lendemain, comme elle dormait encore, je levai le drap, et je regardai; elle n'avait pas la plus petite trace de patin sur tout le corps.

Seulement, je remarquai qu'au lieu de mettre son bonnet de nuit comme d'habitude, elle avait gardé son bonnet de cuivre.

Bon! dis-je, si tu ne l'ôtes pas demain, c'est qu'il y a quelque chose là-dessous.

Mais je ne fis semblant de rien, vous comprenez; je commençai à me rhabiller; pendant que je me rhabillais, la Buchold se réveilla.

Son premier mouvement fut de porter la main à son bonnet de cuivre.

Bon! dis-je encore, nous verrons bien.

Mais je disais cela en dedans, tout en faisant semblant de rire. Elle, de son côté, c'était une justice à lui rendre, quand le premier moment était passé, elle avait l'air de n'y plus songer; il est vrai que le premier moment était rude.

La journée s'écoula sans que ni l'un ni l'autre de nous parlât de ce qui s'était passé la veille; nous avions l'air de deux tourtereaux.

Le soir venu, nous nous couchâmes.

Comme la veille, la Buchold se coucha avec son bonnet de cuivre.

Toute la nuit j'avais une envie du diable de me lever, d'allumer la lampe et de pousser le petit ressort qui fait ouvrir le diable de bonnet; mais c'était comme un fait exprès, on eût dit que la Buchold avait la fièvre. Elle ne faisait que se tourner et se retourner. Je pris patience, espérant que, la nuit suivante, elle aurait le sommeil plus tranquille.

La nuit suivante arriva; je ne m'étais pas trompé. Cette nuit-là elle dormait comme un chien de plomb. Je me levai tout doucement; j'allumai la lampe. La Buchold était justement couchée sur le côté. Je pinçai le ressort, la plaque s'ouvrit, et, sous la plaque, au-dessus de la tempe, je vis une ligne à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

La lame du patin avait coupé la peau de la tête, et, sans ses maudits cheveux verts, qui avaient amorti le coup, elle lui aurait ouvert le crâne.

J'étais fixé. Non-seulement c'était ma femme qui avait préparé la mécanique d'Edam, c'était ma femme qui avait cassé la glace du lac, mais encore c'était ma femme qui m'avait tiré par la jambe dans l'intention de me noyer.

Moi noyé, elle revenait à Monnikendam, et, comme nous nous étions tout passé au dernier vivant, elle héritait de moi, pauvre petite chatte!

Vous comprenez qu'il n'y avait plus de considérations à garder vis-à-vis d'une pareille créature. Mon parti était pris d'avance. J'avais mis tout ce que j'avais d'argent dans un sac, avec cet argent je m'embarquais pour n'importe quel pays, et, dans ce pays, peu m'importe ce qui devait m'arriver, je vivrais toujours tranquille et heureux, pourvu que je vécusse loin de la Buchold.

En conséquence, décidé à mettre ce projet à exécution, j'éteignis la lampe, je m'habillai doucement, je pris mon sac dans l'armoire, et je gagnai la porte sur la pointe des pieds.

Comme je mettais la main sur la clef, je sentis une griffe qui m'empoignait par le col et qui me tirait en arrière.

Je me retournai: c'était cette sorcière de Buchold; elle avait fait semblant de dormir et elle avait tout vu.

— Ah! dit-elle, c'est comme cela que tu t'y prends? après m'avoir trompée, tu m'abandonnes, et, en m'abandonnant, tu me ruines! attends! attends!

— Ah! et toi, après m'avoir battu tu casses la glace, après avoir cassé la glace tu veux me noyer! attends! attends!

Elle prit le bambou dans un coin de la chambre. Mais, moi, je pris un chenet au coin du feu. Nous nous frappâmes tous les deux en même temps; seulement, moi, je restai debout, et elle tomba.

Elle tomba comme une masse, en jetant un cri, ou plutôt en poussant un soupir, et, une fois à terre, elle ne bougea plus.

— Bon! dis-je, elle est morte; ma foi! tant pis; je ne lui ai fait que ce qu'elle voulait me faire!

Et, tâtant si mon sac était bien dans ma poche, je m'élançai hors de la maison, fermai la porte derrière moi, jetai la clef dans la mer, et me mis à courir à travers la prairie, du côté d'Amsterdam.

Une demi-heure après, j'étais au bord de la mer.

J'éveillai un pêcheur de mes amis qui dormait dans sa cabane. Je lui racontai que j'étais si malheureux avec ma femme, que, cette nuit même, j'avais résolu de m'expatrier. Je le priai, en conséquence, de me conduire à Amsterdam, où je saisirais la première occasion de quitter la Hollande.

Le pêcheur s'habilla, poussa sa barque à la mer, et mit le cap sur Amsterdam.

Une demi-heure après, nous entrions dans le port. Un magnifique trois-mâts s'apprêtait à partir pour l'Inde, et appareillait en ce moment même.

J'ai la résolution prompte.

— Ah! par ma foi! dis-je à mon ami, voilà mon affaire, et si le capitaine est raisonnable et ne demande pas trop cher pour la traversée, il y aura moyen de faire affaire ensemble.

Et je hêlai le capitaine.

Le capitaine s'approcha du bordage.

— Holà! de la barque, qui appelle? demanda-t-il.

— Moi...

— Qui... vous?

— Quelqu'un qui voudrait savoir si vous avez encore de la place pour un passager.

— Oui, tournez à tribord, vous trouverez l'escalier.

— C'est pas la peine, envoyez-moi une tire-veille.

— Bon! vous êtes du métier, à ce qu'il paraît.

— Un peu.

Je me retournai vers le pêcheur.

— Quant à toi, mon ami, lui dis-je, je veux que tu boives à ma santé, et voilà une pièce de dix florins.

— Ah! mille tonnerres, qu'est-ce que c'est que cela?

— Qu'est-ce que c'était? demandai-je.

C'était que je venais d'ouvrir mon sac, et qu'au lieu d'être plein d'or, il était plein de cailloux.

— Ma foi! mon ami, dis-je au pêcheur en lui montrant mon sac, tu le vois, la bonne volonté y était, mais je suis volé.

— Ah bah!

— Oui, parole d'honneur!

Et je vidai mon sac dans la barque.

— Eh bien! tant pis, père Olifus, dit le brave homme. Que voulez-vous? la bonne intention y était; ça ne m'empêchera pas de boire à votre santé, soyez tranquille.

— Ohé! cria une voix du haut du pont; voilà le grelin demandé.

Je donnai une poignée de main au pêcheur, j'empoignai la manœuvre et je grimpai comme un écureuil.

— Me voilà, dis-je en sautant sur le pont.

— Eh bien! demanda le capitaine, et vos malles?

— Est-ce qu'il y a besoin de malle pour être matelot?

— Matelot? Vous avez dit passager.

— Passager?

— Oui.

— Alors c'est la langue qui m'a tourné. J'ai voulu dire : Avez-vous encore de la place pour un matelot?

— Eh bien! tu m'as l'air d'un bon diable, dit le capitaine. Oui, j'ai place pour un matelot, et pour un matelot à quarante francs par mois encore, attendu que je suis capitaine au service de la compagnie des Indes, et que la compagnie des Indes paie bien.

— Si elle paie bien, on la servira bien, voilà tout.

Le capitaine ne m'en dit pas plus, je ne lui en répondis pas davantage; l'engagement était fait aussi valable que si tous les notaires du monde y avaient passé.

Le surlendemain, nous étions en pleine mer.

VIII

UN HOMME A LA MER.

La première terre que nous aperçûmes, après avoir perdu de vue les côtes de France, fut la petite île de Porto-Santo, située au nord de Madère. Madère, caché dans un brouillard plus épais, n'en sortit que deux heures après. Nous laissâmes le port de Funchal à notre gauche, et nous continuâmes notre route. Le quatrième jour, après avoir doublé Madère, nous eûmes connaissance du pic de Ténériffe, qui se montrait et disparaissait dans les ondulations de la vapeur, laquelle semblait comme une seconde mer, le battre son flanc de ses vagues. Nous passâmes sans nous arrêter, et nous commençâmes à entrer dans une mer verdoyante qui ressemblait à une vaste cressonnière; des couches épaisses de varech d'un vert sombre, passant au jaune, couvraient la surface de l'Océan, et formaient ces grappes que les matelots appellent raisin des tropiques.

Ce n'était pas la première fois que je faisais de pareils voyages. J'avais été deux fois à Buénos-Ayres, et j'avais vu ce que les marins nomment les eaux bleues. Je me retrouvais donc dans mon élément; je respirais tout à mon aise. Le bâtiment était bon voilier et filait sept à huit nœuds à l'heure. Chaque nœud m'éloignait d'un mille de la Buchold, je n'avais rien à désirer.

Nous passâmes la ligne, il y eut fête à bord comme d'habitude. J'y présentai mon certificat, signé du bonhomme Tropique, et, au lieu d'en recevoir, ce fut moi qui versai de l'eau sur la tête des autres.

Le capitaine était bon diable : il avait ouvert la soute au rhum, de sorte que je m'étais couché un peu en train. Tout à coup, j'étais comme on dit, vous savez, entre le ziste et le zeste; je roupillais, moitié chantonnant, moitié ronflant, chassant avec ma main les cancrelats, que je prenais pour des poissons volans, quand il me semble voir une grande figure blanche descendre par l'écoutille et s'approcher de mon hamac.

A mesure qu'elle approchait, je reconnaissais la Buchold; peut-être que je ronflais encore, mais je vous en réponds, je ne chantais plus.

— Ah! me dit-elle, après m'avoir défoncé deux fois le crâne, une fois d'un coup de patin et une autre fois d'un coup de chenet, au lieu de te repentir, au lieu de faire pénitence, voilà donc l'état dans lequel tu te mets, ivrogne!

Je voulus lui répondre; mais c'était drôle. C'était elle qui parlait maintenant, et c'était moi qui étais devenu muet.

— Oh! c'est inutile, continua-t-elle; non-seulement tu es muet, mais tu es paralysé; essaie un peu de t'en aller, essaie.

Elle voyait bien ce qui se passait en moi, la maudite Buchold, et que je faisais des efforts surhumains pour enjamber par-dessus mon hamac. Mais bah! ma jambe était raide comme le mât de misaine, et il aurait fallu le cabestan pour me faire bouger.

J'en pris mon parti. Je mis en panne et je restai immobile comme une bouée.

Heureusement que je pouvais fermer les yeux et ne pas la voir, c'était une consolation; mais malheureusement, je ne pouvais pas fermer les oreilles et ne pas l'entendre. Elle m'en dit tant, elle m'en dit tant, que ça finit pas bourdonner sans que j'entendisse les mots; puis je n'entendis plus même le bourdonnement; puis j'entendis piquer l'heure; puis la voix du contre-maître qui criait :

— Le deuxième quart sur le pont.

— Vous savez ce que c'est que les quarts? me demanda le père Olifus.

— Oui, lui répondis-je, allez toujours.

— J'étais donc du deuxième quart. C'était moi qu'on appelait. J'entendais qu'on m'appelait ; je ne pouvais remuer ni pieds ni pattes. Seulement je me disais : Ton compte est bon, Olifus, tu vas en avoir, des coups de garcette. Mais, malheureux, on t'appelle ; mais, paresseux, lève-toi donc !

Monsieur, tout cela se passait au dedans. Au dehors, bonsoir; rien ne bougeait.

Tout à coup, je sens qu'on me secoue ; je crois que c'est la Buchold. Je me fais petit ; on me secoue plus fort; je ne bouge pas. Enfin, j'entends un juron à faire fendre le bâtiment, et une voix qui me dit :

— Ah çà ! mais es-tu mort?

Bon ! je reconnais la voix du maître timonnier.

— Non ! non ! je ne suis pas mort ! non, père Videcome, me voilà. Seulement, aidez-moi à descendre de mon hamac.

— Comment ! que je t'aide?

— Oui, impossible de me bouger moi-même.

— Je crois, Dieu me pardonne ! qu'il n'est pas encore désoulé. Attends, attends.

Et il prend le manche d'un balai quelconque qui traînait.

Je ne sais pas si c'est la peur qui me donna des forces, ou si c'est que mon engourdissement était passé; mais j'étais léger comme un oiseau. Je saute en bas de mon hamac, et je dis : — Voilà ! voilà ! C'est cette drôlesse de Buchold ! Décidément, elle est née pour mon malheur, cette créature-là.

— Buchold ou non, que ça ne t'arrive pas demain, dit le maître timonnier, ou bien nous verrons...

— Oh ! demain, fis-je en passant mes pantalons et en grimpant l'échelle de l'écoutille, il n'y a pas de danger.

— Oui, demain tu ne seras plus ivre, je le comprends ; pour aujourd'hui, je te le passe : ce n'est pas tous les jours la fête du bonhomme Tropique. Allons, allons, sur le pont.

J'y étais ; jamais je n'ai vu pareille nuit.

Ce n'était plus des étoiles qu'il y avait au ciel, monsieur, c'était de la poudre d'or. Quant à la mer, elle était ridée par une petite brise qu'on n'en demanderait pas une autre pour aller en paradis.

Ce n'était pas tout. Le bâtiment semblait enflammer les vagues en les divisant. Il n'y avait rien à faire. Le bâtiment marchait toutes voiles dehors, cacatois et bonnettes au vent, comme une jeune fille qui va le dimanche à la messe.

Je me penchai donc hors de la muraille, et je me mis à regarder l'eau.

Voyez-vous, vous ne pouvez pas vous figurer quelque chose de pareil. On dit que c'est des petits poissons qui font ça; moi, j'aime mieux dire que c'est le bon Dieu. C'était comme s'il y avait eu cinquante chandelles romaines le long de la carcasse du navire. C'étaient des feux d'artifice sans fin qui s'en allaient faire bouquet dans le sillage du bâtiment. Tout cela se détachant sur la teinte sombre des vagues, comme un étendard de flammes dont on secouerait les longs plis au fond de l'eau.

Tout à coup, au milieu de ces flammes, il me semble voir se jouer comme une forme humaine. La forme se fait de plus en plus visible, et qu'est-ce que je reconnais? la Buchold !

Il ne faut pas me demander si je voulus faire un bond en arrière ; mais, ouiche ! collé sur la muraille du bâtiment, collé comme une morue sèche, impossible de m'en aller de là. Tout au contraire, en se jouant dans l'eau, en piquant des têtes, en tirant des coupes, en faisant la planche, c'étaient des signes, c'étaient des agaceries, c'étaient des sourires, que je sentais mes pieds qui quittaient la terre, mon ventre qui glissait; ça m'attirait comme un vertige; je voulais me retenir, je ne trouvais rien; je voulais crier, plus de voix; ça m'attirait toujours. Ah ! maudite sirène ! Je sentais mes cheveux se dresser; il y avait une goutte d'eau à chaque poil, et je glissais, je glissais, et la tête emportait le derrière, et je sentais que je m'en allais que je m'en allais. Maudite sirène! va.

Tout à coup, on m'empoigne par le fond de ma culotte.

— Ah çà mais ! tu es donc enragé, Olifus? me dit le maître timonnier en m'attirant à lui. A moi, deux hommes ! deux vigoureux ! deux solides ! à moi donc.

Ils arrivèrent ; il était temps ! je l'entraînais avec moi. Je retombai sur le pont. Ouf !

Monsieur, j'étais trempé comme une soupe; je grinçais des dents, je tournais les yeux.

— Bon ! dit le maître timonier, quand on est épileptique, on le dit, du moins. C'est un cas rédhibitoire. La ! voilà qui est joli, un matelot qui a des attaques de nerfs. C'est du propre. Petite maîtresse d'Olifus, va !

— C'est vrai, monsieur, je gigottais, tout en disant. Non, ce n'est pas l'épilepsie, c'est la Buchold. Est-ce que vous ne l'avez pas vue?

— Quoi ?

— La Buchold; elle était là, jouant dans l'eau et dans le feu, comme une salamandre; elle m'appelait, elle m'attirait, c'était elle ! Ah ! maudite sirène, va !

— Qu'est-ce que tu parles de sirène ?

— Rien, rien...

— Voyez-vous, reprit le père Olifus, si vous faites de longs voyages, monsieur, il ne faut jamais parler aux matelots, ni de sirènes, ni de néréides, ni de femmes marines, ni d'hommes marins, ni de poissons évêques. A terre, c'est encore bon; à terre, ils en plaisantent, les matelots, mais en mer ils n'aiment pas cela; ça leur fait peur. Tant il y a, que j'avais manqué faire le plongeon, et que, sans le maître timonnier, va te promener, je buvais un coup à la grande tasse.

J'allai m'asseoir au pied de l'artimon; je passai mon bras dans un cordage, et j'attendis le jour.

Le jour venu, il me sembla que tout cela était un rêve; seulement, comme j'avais une fièvre de cheval, je compris qu'il y avait un fond de réalité dans tout cela. Or, la réalité, c'était bien simple : j'avais donné un coup de chenet à la Buchold ; le coup de chenet était bien appliqué, si bien appliqué qu'elle en était morte; et c'était son âme qui venait me demander des prières.

Malheureusement, sur les bateaux de la compagnie des Indes, il n'y a pas de chapelain; s'il y avait eu un chapelain, je lui eusse fait chanter une messe, et tout était dit. Alors, je m'avisai d'un autre moyen, d'un moyen connu.

Je pris une noix muscade, j'y écrivis le nom de la Buchold; je l'entortillai dans un linge, j'enfermai le tout dans une boîte de ferblanc, je fis sur le couvercle deux croix séparées par une étoile, et, le soir venu, je jetai le talisman à la mer, avec un *de Profundis*, puis j'allai me fourrer dans mon hamac.

Je n'y étais pas plus tôt que j'entendis crier :

— Un homme à la mer !

Vous savez, quand on entend ce cri-là, c'est pour tout le monde ; car, dans un bâtiment, c'est le tour de mon camarade aujourd'hui, ce sera peut-être le mien demain. Je sautai au bas de mon hamac, et je courus sur le pont.

Il y eut un moment de confusion. Chacun disait : Qu'est-ce donc? Qui est à la mer? Est-ce moi, est-ce toi, est-ce lui? Mais n'importe, comme dans un navire bien tenu il y a toujours un homme armé d'un couteau près de l'aiguillette de la bouée de sauvetage, ou après l'échappement qu'il faut abandonner pour laisser tomber la bouée à la mer, l'homme avait déjà fait sa besogne, et la bouée était dans le sillage du bâtiment.

Pendant ce temps, le capitaine criait :

— La barre dessous ; défaites les hautes voiles; larguez les drisses et les écoutes.

Voyez-vous, c'est une manœuvre comme cela. Quand il tombe un homme à la mer, on met le bâtiment en panne; et, pour mettre le bâtiment en panne, si on ne larguait pas les drisses et les écoutes, on aurait, pendant le temps qu'il fait son olofée, pas mal de boutehors cas-

sés, de bonnettes déchirées, surtout s'il court grand largue.

En même temps, on hissait le canot au moyen de ses palans; on prenait un bout de filin assez fort pour le supporter; on passait le bout de dessus en dessous, dans un chaumard accolé au porte-manteau. Bref, on mettait un canot à la mer.

Pendant ce temps-là, tout le monde était à l'arrière; c'était une vraie bouée de sauvetage qu'on avait laissée, avec un feu d'artifice pour éclairer; le feu d'artifice brûlait; de sorte qu'on pouvait voir un individu qui nageait, qui nageait, qui nageait.

Quand je dis qu'on pouvait voir, je me trompe, il n'y avait que moi qui voyais; et j'avais beau dire : « Voyez-vous? voyez-vous? » les autres disaient : « Non, nous ne voyons pas. »

Puis, en regardant tout autour d'eux, les matelots disaient :

— C'est drôle, me voilà, te voilà, le voilà, nous sommes tous là. Qui donc a vu tomber un homme à la mer?

Tout le monde disait :

— Pas moi, pas moi, pas moi.

— Mais enfin, qui a crié un homme à la mer?

— Pas moi, pas moi, pas moi.

Personne n'avait vu, personne n'avait crié. Pendant ce temps-là, le nageur ou la nageuse avait gagné la bouée, et je voyais distinctement une personne cramponnée dessus.

— Bon, dis-je, il la tient.

— Quoi?

— La bouée.

— Qui?

— L'homme qui est à la mer.

— Tu vois quelqu'un sur la bouée, toi?

— Tiens, parbleu!

— Dis donc, Olifus qui voit quelqu'un sur la bouée, dit le maître timonnier. Jusqu'ici il paraît que j'avais de bons yeux, mais je me trompais, n'en parlons plus.

Le bateau était à la mer et ramait vers la bouée.

— Ohé! du bateau! cria le maître timonnier, voyez-vous quelqu'un sur la bouée?

— Personne.

— Dites donc, il me vient une idée, dit le maître timonnier en se retournant vers les matelots

— Laquelle?

— C'est que c'est Olifus qui a crié : *un homme à la mer!*

— Ah! par exemple!

— Dame! personne ne manque, personne ne voit la bouée occupée; il n'y a qu'Olifus qui prétend qu'il manque quelqu'un; il n'y a qu'Olifus qui voit un individu sur la bouée; il faut qu'il ait ses raisons pour cela.

— Je ne dis pas qu'il manque quelqu'un, je dis qu'il y a quelqu'un sur la bouée.

— Nous allons bien voir; voilà le canot qui la ramène.

En effet, le canot avait joint la bouée, et l'avait amarrée à son arrière, de sorte qu'elle suivait dans le sillage.

Je voyais distinctement une personne assise sur la diable de bouée, et plus le canot approchait, mieux je distinguais.

— Ohé! du canot, cria le maître timonnier, que nous amenez-vous là?

— Rien.

— Comment rien! m'écriai-je, vous ne voyez-pas.

— Eh bien! mais qu'a-t-il donc? on dirait que les yeux vont lui sortir de la tête.

En effet, voyez-vous, je venais de reconnaître mon affaire, et je disais : « Bon! je suis toisé! » Monsieur, la personne qui était sur la bouée, c'était la Buchold que je croyais avoir jetée à la mer dans une boîte de ferblanc.

— Ne la ramenez pas! m'écriai-je. Jetez-la à la mer... Ne voyez-vous pas que c'est une sirène? ne voyez-vous pas que c'est une femme marine? ne voyez-vous pas que c'est le diable?

— Allons, allons, dit le maître timonnier, décidément il est fou : liez-moi ce gaillard-là, et prévenez le chirurgien.

En un tour de main je fus lié et porté dans un cadre; puis le chirurgien vint avec sa lancette.

— Oh! dit-il, ce n'est rien; une fièvre cérébrale, voilà tout. Je vais le saigner à blanc, et si dans trois jours il n'est pas mort, il y aura de la chance qu'il en revienne.

Je ne me souviens plus de rien, si ce n'est que j'éprouvai une douleur au bras, que je vis couler mon sang et m'évanouis.

Mais cependant je ne m'évanouis pas si vite que je n'entendisse le capitaine dire tout haut :

— *Personne*, n'est-ce pas?

Et tout l'équipage de répondre :

— Personne.

— Ah! brigand d'Olifus, je lui promets bien une chose, c'est de le jeter sur la première terre que nous rencontrerons.

Ce fut sur cette douce promesse que je perdis connaissance.

IX

LA PÊCHE DES PERLES.

Le capitaine était homme de parole; quand je revins à moi, j'étais effectivement à terre. Je m'informai dans quelle portion du monde je me trouvais, et j'appris que le trois-mâts *Jean de Witt*, c'était le nom de mon bâtiment de la compagnie des Indes, m'avait déposé, en passant, à Madagascar.

Comme j'avais trois mois et demi de service à bord du *Jean de Witt*, je trouvai sous mon oreiller une somme de cent quarante francs, qui faisait juste le prix de mes trois mois et demi.

Vous voyez que c'était encore un brave homme tout de même que le capitaine. Il pouvait me retenir un mois, puisque depuis un mois je ne faisais plus de service.

Pendant ce mois-là, où il m'était impossible de dire ce qui s'était passé, nous avions atteri à Sainte-Hélène, doublé le Cap et jeté l'ancre à Tamatave, où l'on m'avait déposé.

Comme ce n'était point à Tamatave que je désirais former un établissement quelconque, mais bien dans l'Inde, je m'inquiétai près de mon hôte d'un moyen de transport. Une occasion pour l'Inde, c'était un événement à Tamatave. Mon hôte me conseilla en conséquence de gagner Sainte-Marie, où la chance me serait meilleure. Un bateau partait huit jours après pour Pointe-Larrée; je resolus d'y prendre passage, si dans huit jours je me trouvais mieux.

Je n'avais qu'une peur, monsieur, il n'y avait qu'une chose qui pût faire que j'allasse plus mal : c'était si par hasard on avait debarqué ma femme avec moi.

La première nuit, voyez-vous, je la passai dans des transes que ce n'était pas vivre; au moindre bruit que j'entendais, je disais : « Bon, la Buchold! » et la sueur me montait au front; après cela, vous comprenez, il y avait encore un peu de fièvre.

Enfin le jour vint. Rien. Je respirai.

La seconde nuit, rien encore.

La troisième, idem.

La quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, rien. Aussi je reprenais à vue d'œil. Et quand mon hôte vint me dire :

— Voyons, êtes-vous en état de partir pour Sainte-Marie?

— Je crois bien, lui dis-je. Et en dix minutes j'étais prêt.

Nos comptes furent bientôt réglés. Il ne voulut rien re-

cevoir. J'aimais mieux le payer en reconnaissance qu'en monnaie, attendu que j'étais mieux fourni de l'une que de l'autre. Je n'insistai donc pas; nous nous embrassâmes et je m'embarquai pour Pointe-Larrée.

Ce n'était pas sans inquiétude que je remettais le pied sur la mer. A chaque poisson que j'apercevais, je croyais que c'était ma femme. On voulut pêcher en route, mais je priai tant, que les matelots n'eurent pas le courage de jeter la ligne.

Je ne fus bien réellement tranquille qu'en arrivant à Pointe-Larrée. La mer était l'élément de la Buchold; mais ne l'ayant pas aperçue pendant la traversée, je me dis : « Bon! elle est dépistée. »

Je ne décidai pas moins que je m'en irais de Pointe-Larrée à Tintingue par terre. La terre, c'était mon élément à moi, et il me semblait que j'y étais plus fort. C'est drôle, moi qui auparavant ne savais pas à quoi pouvait servir la terre, si ce n'est pour y prendre de l'eau et y faire sécher du poisson.

Je m'arrangeai donc avec deux guides noirs, qui, moyennant un couteau-fourchette que j'avais et qui se séparait en deux, consentirent à me conduire de Pointe-Larrée à Tintingue. Vous comprenez que c'était pour ménager mes cent quarante francs, toujours.

Le lendemain nous partîmes; ça ne s'appelait pas s'en aller par terre, voyez-vous; car à chaque instant la route était coupée de rivières et de marais où nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture. De distance en distance nous apercevions quelques îles de terre ferme sur lesquelles foisonnait le gibier.

— Etes-vous chasseur?

— Oui.

— Eh bien! si vous aviez été là, vous vous seriez joliment amusé. Les pintades, les tourterelles, les cailles, les pigeons verts, les pigeons bleus, tout cela s'envolait par milliers, si bien que nous nous procurâmes, rien qu'avec nos bâtons, un rôti de prince. A midi, nous nous arrêtâmes sous un bouquet de palmiers; c'était l'heure du dîner. Je plumai nos pintades, mes nègres firent du feu, on secoua quelques arbres qui donnèrent leurs fruits, que le roi de Hollande n'en a jamais mangé de pareils, et nous commençâmes notre repas.

Il n'y avait qu'une chose qui nous manquait : c'était une bonne bouteille de vin de Bordeaux ou d'ale d'Edimbourg : mais comme je suis philosophe, et que je sais me passer de ce qui me manque, je m'acheminai vers le ruisseau, afin de boire à même.

Ce que voyant un de mes guides, il me dit :

— Ça né pas bon de l'eau, mossié.

— Parbleu, répondis-je, je le sais bien que ce n'est pas bon, et j'aimerais mieux du vin.

— Il aimeré mieux du vin, mossié?

— Eh! oui, mossié, il aimerait mieux du vin, repartis-je, impatienté.

— Eh bien! moé va en donné à li.

— Du vin?

— Oui, et du vin nouveau. Vené, mossié.

Je le suivis en me disant tout bas : « Ah farceur! si tu me fais aller, nous ferons notre compte en arrivant. »

Je disais en arrivant, voyez-vous, parce qu'en route mes gaillards auraient pu me jouer un mauvais tour, tandis qu'une fois arrivé...

— Oui, oui, je comprends.

— Je le suivis donc; il marcha une trentaine de pas, puis regardant autour de lui :

— Vené, vené, mossié, véla le tonneau.

Et il me montra un arbre.

Je disais toujours tout bas : « Ah! farceur, si tu me fais aller.... »

— Eh bien! c'était un ravenala, l'arbre qu'il vous montrait, dit Biard.

Olifus le regarda avec de grands yeux tout étonnés.

— Tiens, vous savez cela, vous?

— Pardieu!

— C'était un ravenala, comme vous avez dit, surnommé l'arbre du voyageur. Eh bien! moi, j'avais déjà bien voyagé, et cependant je ne connaissais pas cet arbre, de sorte que lorsqu'il cueillit une feuille, qu'il lui donna la forme d'un verre, et qu'il me dit : « Prenez ça, mossié, et n'en perdé pas une goutte, » je répétais toujours. « Ah! farceur! »

Monsieur, il donna un coup de mon couteau dans l'arbre, et il en sortit une eau, voyez-vous, ou plutôt un vin, ou plutôt une liqueur...

Je lui en ôtai mon chapeau, monsieur, comme si ce singe de nègre était un homme.

Après moi, mes deux nègres burent.

Je me mis à boire après eux. J'aurais bu jusqu'au lendemain, mais ils me dirent qu'il fallait reprendre la route. Je voulais mettre un foret à l'arbre tant ça me faisait de peine de voir perdre une si bonne liqueur, mais ils me dirent que je trouverais des ravenalas tout le long du chemin, qu'à Madagascar il y avait des forêts de ravenalas.

J'eus un instant l'envie de m'arrêter à Madagascar et d'exploiter une de ces forêts-là.

Le lendemain, nous arrivâmes à Tintingue : mes guides ne m'avaient pas menti; tout le long de la route nous avions trouvé des ravenalas que j'avais mis en perce.

A Tintingue, le hasard fit que je rencontrai un riche Chingulais qui faisait le commerce de perles. Le moment de cette pêche, qui a lieu au mois de mars, était arrivé, et il était venu chercher des plongeurs sur la côte du Zanguebar et parmi les sujets du roi Radhama, qui passent pour les plus hardis pêcheurs du monde. Il me reconnut pour un Européen. Il cherchait un directeur de pêcherie. Il crut que je pourrais faire son affaire : il faisait la mienne à merveille. Je lui offris de me prendre à l'essai; il accepta. Quinze jours après nous jetions l'ancre dans le port de Colombo.

Il n'y avait pas de temps à perdre; la pêche était déjà commencée. Nous ne fîmes que toucher à Colombo, et nous appareillâmes pour Condatchy, qui est le bazar de l'île. Mon Chingulais était un des principaux adjudicataires de la pêche. Nous partîmes avec une véritable flotille et nous nous dirigeâmes sur l'île de Mannar, aux environs de laquelle se fait la pêche.

Notre flotille se composait de dix barques montées par vingt hommes chacune. Sur ces vingt hommes, dix forment l'équipage des manœuvres, dix sont des plongeurs.

Ces barques ont une forme particulière, sont longues et larges, n'ont qu'un mât et une voile, et ne tirent pas plus de dix-huit pouces d'eau.

J'étais patron d'une de ces barques.

J'avais prévenu mon Chingulais que je n'entendais rien à la pêche des perles, mais que j'étais un manœuvrier de première force, et, en effet, il ne tarda pas à s'apercevoir que je menais ma barque d'une certaine façon qui faisait que les autres patrons n'étaient que de la Saint-Jean.

Seulement, au bout de trois jours, je m'aperçus d'une chose, c'est que nos plongeurs, pourvu qu'ils fussent habiles, pouvaient quelquefois gagner en un jour dix fois ce que moi, leur patron, je gagnais en un mois.

Cela tenait à ce que les pêcheurs sont intéressés, dans la proportion d'un dixième, à la pêche qu'ils font; de sorte que si un plongeur a de la chance, s'il tombe sur un banc d'huîtres, il peut gagner dix, quinze et vingt mille livres dans sa saison, c'est-à-dire en deux mois; tandis que moi pendant ces deux mois, je gagnais purement et simplement cinq cents livres.

Alors je me mis à étudier la façon dont s'y prenaient mes hommes. Au bout du compte, ce n'était pas la mer à boire.

Chaque plongeur prenait entre ses deux pieds ou nouait autour de ses reins une pierre, d'une dizaine de livres à peu près; puis, lesté de cette pierre qui l'entraînait à fond, il se jetait à l'eau, tenant un sac en filet d'une main, et de l'autre récoltant le plus d'huîtres qu'il en pouvait trouver. Quand il n'a plus d'air, il secoue le cordon d'amarre

qui le retient à la barque, et on le ramène à la surface de l'eau. Chaque homme de l'équipage veille sur ce cordon, de manière à ce que le plongeur n'ait pas besoin de faire signe deux fois. Voilà pourquoi les matelots sont en nombre égal aux plongeurs.

La pêche était excellente, et je n'avais qu'un regret, c'était de m'être engagé comme patron au lieu de m'être engagé comme plongeur. A Monnikendam, j'avais une certaine réputation pour rester sous l'eau, et bien m'en avait pris quand j'avais été obligé de chercher mon chemin sous la glace, vous savez, dans le lac de Stavorin. La seule chose qui me consolât, c'est que j'avais une peur affreuse, en plongeant, de rencontrer la Buchold; et alors, vous comprenez, ce n'était plus drôle. Bonsoir les huîtres! J'aimais mieux rester toute ma vie patron à deux cent cinquante livres par mois.

Au reste, ce n'était pas la seule chose qu'il y eût à craindres : les requins connaissent l'époque de la pêche comme s'ils avaient des calendriers, et c'est incroyable, pendant les deux mois qu'elle dure, la quantité de ces poissons-là qui vient flâner dans la baie de Mannar. Aussi il n'y avait pas de jours qu'il n'arrivât quelque accident. Mais, je dois le dire, s'il n'y avait eu que les requins, ça ne m'aurait pas empêché de plonger ; c'était la Buchold.

Nous avions à bord, au nombre de nos plongeurs, un nègre et son fils. C'étaient deux magnifiques Africains, qui avaient été donnés à mon Chingulais par l'iman de Mascate lui-même; l'enfant avait quinze ans et le père trente-cinq. C'étaient nos plus hardis et nos plus habiles plongeurs. Depuis dix ou douze jours que durait la pêche, ils avaient, à eux seuls, ramassé presqu'autant d'huîtres que les huit autres pêcheurs ensemble. J'avais pris le petit noiraud en amitié, et, au milieu de ses camarades, c'était lui que je suivais particulièrement dans ses plongeons; aussi, en sortant de l'eau, c'était toujours entre mes jambes qu'il venait déposer sa prise, et je veillais sur sa part. On l'appelait Abel.

Un jour il se jette à l'eau. Bon! Il restait toujours quinze à vingt secondes sans reparaître, ce qui est énorme, voyez-vous. Contre son habitude, à peine a-t-il disparu qu'il secoue l'amarre, et allez donc! et allez donc! L'homme qui était chargé du cordon pensait à autre chose; il venait de voir le pauvre moricaud sauter à la mer. Quand je lui dis : « Mais hisse donc! imbécile, hisse donc! tu vois bien qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire là-dessous ; hisse donc! » Va te promener : il était déjà trop tard. Je vois un grand point rouge qui monte à la surface de l'eau en s'élargissant, et puis, au milieu de la flaque, l'enfant qui barbote avec une jambe coupée au-dessus du genou.

Au même instant, le père reparaît; il voit la figure convulsive de son enfant, le sang qui rougit l'eau. Il ne pleure pas, il ne crie pas. Seulement, son visage, qui est d'un noir d'ébène, devient couleur de cendre. Il remonte avec le petit Abel dans la barque, me le pose sur les genoux, prend un grand couteau, coupe la corde qui lui lie la pierre autour des reins, coupe la corde qui l'attache à la barque, et plonge juste au moment où le requin venait à fleur d'eau.

Je dis; « Faites attention, vous autres, je connais l'homme, nous allons voir quelque chose de drôle. »

A peine j'avais achevé, v'lan ! le requin, dont on voyait la nageoire dorsale au-dessus de la mer, fouette la mer avec sa queue et plonge à son tour; et puis voilà dans l'eau des tourbillons, des remous, un tohu-bohu épouvantable, et le petit qui criait, les yeux ardens, sans penser à lui : « Courage, père, courage! tue, tue, tue! » et qui voulait se jeter à la mer avec sa pauvre jambe déchirée. Croyez-moi, allez, vous ne verrez jamais rien de pareil à ce qui se passa sous nos yeux; ça dura un quart d'heure, un grand quart d'heure. Pendant ce quart d'heure-là il ne revint que cinq fois à la surface de l'eau pour respirer, pour faire des yeux un signe à son fils, comme pour lui dire : « Va, sois tranquille, tu seras vengé; » et puis il replongeait, et aussitôt la mer redevenait tourmentée comme par une tempête sous-marine. A vingt pas tout autour, ça n'était qu'une tache de sang ; le monstre faisait des bonds de six pieds hors de l'eau, et l'on voyait ses entrailles qui pendaient par son ventre ouvert. Enfin, la mer commença à se calmer; ce n'était plus l'homme qui venait respirer, c'était l'animal. Enfin le requin entra dans l'agonie, tourna sur lui-même, fouetta désespérément l'air avec sa queue, plongea, reparut, plongea encore, puis on vit comme des éclairs d'argent qui flamboyaient sous la vague; c'était lui qui remontait, le ventre en l'air, roulant inerte et raide comme une solive.

Le requin était mort.

Alors le nègre reparut à son tour, vint prendre son enfant dans ses bras, et alla s'asseoir avec lui au pied du mât.

Le chirurgien d'un bâtiment français, qui se trouvait dans la baie de Colombo, fit l'amputation au pauvre Abel, et l'entrepreneur de la pêche laissa au père la part entière d'huîtres qu'il avait pêchée.

En regardant le requin qui était revenu à la surface de l'eau, en comptant ses soixante-trois blessures, dont deux trouaient le cœur, j'avais fait cette réflexion, que puisqu'on se défend bien contre un requin, que puisqu'on vient bien à bout d'un requin, on peut bien se défendre contre une femme, et venir à bout d'une femme, fût-ce une femme marine. J'eus donc honte de ma lâcheté, et, comme la part d'huîtres perlières des deux nègres était estimée plus de douze mille livres, pour dix jours de pêche, je me sentis tourmenté de l'idée de faire fortune; de sorte que la première fois que mon Chingulais vint nous faire une visite, chose à laquelle il ne manquait pas tous les quatre ou cinq jours, je lui demandai, comme une faveur, de troquer ma position de patron de barque contre celle de simple plongeur.

Cette demande parut le contrarier.

— Olifus, me dit-il en hollandais, je suis fâché que vous me demandiez cela ; vous êtes un de mes bons patrons de barque, et, s'il ne faut que doubler votre solde pour vous garder, je la doublerai.

— Vous êtes bien bon, lui répondis-je; mais, voyez-vous, je suis Breton d'origine, greffé Hollandais par là-dessus : quand quelque chose m'entre dans la tête, ça y entre si bien que moi-même je ne peux pas l'en faire sortir. Je me suis mis dans la tête de pêcher des perles, c'est comme cela, ce sera comme cela, ça ne peut pas être autrement.

— Sais-tu plonger, au moins ?

— Oh! je suis né en Danemark, le pays des phoques.

— Eh bien ! voyons ce que tu sais faire.

— Oh ! quant à cela, dis-je, ça ne sera pas long.

En un tour de main, je me mis tout nu, je m'attachai un galet de dix livres aux pieds, je pris un filet à ma main gauche comme je voyais faire aux autres plongeurs, je n'oubliai pas un couteau bien emmanché que je passai à ma ceinture, je me fis amarrer à la place du pauvre petit Abel; je me dis : « Ah bah! ma foi! tant pis, si la Buchold y est, on la verra, » et je sautai à la mer.

Il y avait à peu près sept brasses. J'allai assez rapidement au fond, puis j'ouvris les yeux, je regardai autour de moi, c'était le moment d'angoisse.

Pas de Buchold, et des huîtres à remuer à la pelle.

Je remplis mon filet et je tirai la ficelle pour qu'on me remontât. J'étais resté du premier coup dix secondes sous l'eau.

Je vidai le filet aux pieds de notre entrepreneur.

— Tenez, lui dis-je, qu'en dites-vous?

— Que tu es un habile plongeur; que tu peux, en effet, faire ta fortune, et que je n'ai pas le droit de t'en empêcher.

Cette facilité à faire ce que je désirais me donna un peu de honte. Je comparai la conduite du patron de la pêcherie à celle du patron de la barque. Je n'avais pas le côté brillant.

— Cependant, lui dis-je, comme vous m'avez engagé comme patron et non comme plongeur, vous avez le droit de me demander plus qu'aux autres.

— Non, dit-il ; nous arrangerons cela autrement, et, je l'espère, à la satisfaction de tout le monde. Tu es bon pa-

tron et bon plongeur : sois patron pour moi et plongeur pour toi. Les plongeurs ont droit au dixième de leur pêche; comme tu me rends des services, je te donne le huitième de la tienne ; c'est à dire que tu seras sept jours patron, et le huitième jour plongeur. Bien entendu que la totalité de ce que tu pêcheras ce huitième jour sera pour toi. Cela te va-t-il ?

— Je crois bien que ça me va !

— Eh bien ! maintenant, comme la saison est déjà commencée depuis quelque temps, suppose que notre marché est fait depuis sept jours, et commence demain.

Il n'y avait rien à dire qu'à le remercier. Je lui pris la main et je la baisai.

C'est la façon de remercier dans le pays.

J'attendis le lendemain avec impatience.

X

NAHI-NAVA-NAHINA.

Je ne m'étais pas trompé, continua le père Olifus après être passé du tafia au rhum. La pêche fut excellente; pendant les six jours que je me livrai à cet exercice, je pêchai pour 7,000 francs de perles à peu près, et je ne vis ni requin, ni Buchold.

La saison était finie; je remerciai mon Chingulais en lui offrant mes services pour l'année suivante, et, ayant réalisé mon bénéfice je me retirai à Négombo, charmant petit village encadré par des prairies et ombragé par des bois de cannelliers.

J'avais l'intention d'employer tout l'intervalle qui devait s'écouler entre les deux saisons de pêche, à un commerce soit de bois de cannelle, soit de châles, soit d'étoffes. Cela m'était chose facile, la population qui domine à Colombo, l'une des capitales de l'île, éloignée de Négombo de quelques lieues seulement, étant encore aujourd'hui la population hollandaise.

Je commençai par acheter une maison à Négombo; ça n'est pas une grande dépense : pour trois cents francs, j'eus une des plus jolies du village. C'était une charmante case en tiges de bambous se liant par des attaches de fibres de cocotier, n'ayant qu'un étage et trois chambres; mais, trois chambres, c'était tout autant qu'il en fallait pour moi. Moyennant cent cinquante francs, j'eus un des ménages les plus comfortables de l'île. Il se composait d'un lit, de quatre nattes, d'un mortier à piler le riz, de six plats de terre et d'une râpe à noix de coco.

J'avais déjà arrêté le genre de commerce que je voulais faire : c'était d'acheter des étoffes d'Europe à Colombo et de faire des échanges avec les Bedaths.

Je vais vous dire ce que c'est que les Bedaths.

Les Bedaths c'est une race sauvage qui se cache dans les forêts, qui vit indépendante, qui n'a pas de roi, et qui se nourrit de sa chasse. Ces gaillards-là n'ont pas même besoin d'acheter des maisons, eux, attendu qu'ils n'ont ni villes ni villages, pas même une simple cabane. Leur lit est le pied d'un arbre entouré de branches épineuses; si quelque éléphant, quelque lion, quelque tigre essaie de passer à travers la haie qu'ils ont faite, le bruit les réveille, ils grimpent sur leur arbre, et de là ils font la nique aux tigres, aux lions et aux éléphans. Quant aux serpens, que ce soient des *cobra-di-capello*, des *caravilla*, des *tii-polonga* ou des *bodrou-pam*, quatre gueusards de reptiles qui vous tuent un homme comme une mouche, ils s'en moquent comme de colin-tampon, attendu qu'ils ont des charmes contre leurs morsures; il n'y a donc que le *pembera*, qui n'a pas de venin, c'est vrai, mais qui avale un homme comme nous avalons une huître, dont ils ont à s'inquiéter; mais, vous comprenez, des insectes de vingt-cinq à trente pieds de long, ça n'est pas commun. Bref, ils n'ont donc pas de maisons, et ils s'en passent.

Voici la façon dont on fait le commerce avec eux. Quand ils ont besoin de quelque objet manufacturé, comme fer ou étoffes, ils se rapprochent des villes ou des villages, déposent dans un endroit convenu de la cire, du miel ou de l'ivoire ; ils écrivent en mauvais portugais sur une feuille d'arbre ce qu'ils désirent en retour, et on le leur porte.

Je me mis donc en communication avec les Bedaths, et je fis des échanges pour de l'ivoire.

En attendant, je m'étais fait une société. Je fréquentais assez particulièrement un brave homme de Chingulais, joueur enragé aux dames, et qui faisait le commerce de cannelle. Dix fois, il s'était ruiné au jeu, et dix fois il avait refait sa fortune pour se ruiner encore. C'était l'homme qui se connaissait le mieux en épices de toute l'île peut-être, et, à la simple vue d'un cannellier : « Bon ! disait-il, voilà le vrai courouundou, c'est à dire, voilà ce qu'il y a de mieux. » Il faut vous dire qu'il y a à Ceylan dix sortes de cannelliers, et que les plus forts s'y trompent; lui ne s'y trompait jamais. A quoi reconnaissait-il cela? était-ce à la forme de la feuille, qui ressemble à celle de l'oranger? était-ce au parfum de la fleur? était-ce à son petit fruit jaune, gros comme une olive à peu près? je n'en sais rien. Tant il y a qu'il vous mettait la main sur un cannellier, lui enlevait sa première écorce, fendait la seconde, la faisait sécher, vous la roulait dans de la toile de cocotier, mettait son nom sur le ballot, et tout était dit; on ne demandait pas même à voir l'échantillon.

Aussitôt son argent en poche, il le faisait sonner, et qui voulait jouer aux dames avait son joueur tout trouvé.

Or, vous savez ou vous ne savez pas que les Chingulais sont enragés pour le jeu. Quand ils n'ont plus d'argent, ils jouent leurs meubles; quand ils n'ont plus de meubles, ils jouent leurs maisons; quand ils n'ont plus de maisons, ils jouent un doigt, deux doigts, trois doigts...

— Comment un doigt, deux doigts, trois doigts? interrompis-je.

— Parfaitement! le perdant pose son doigt sur une pierre; le gagnant a une petite hache avec laquelle il le lui coupe très habilement à la phalange convenue. Vous comprenez, on n'est pas obligé de jouer le doigt entier, on joue une phalange; celui qui a perdu trempe son doigt dans l'huile bouillante, cela cautérise la plaie, et il continue de jouer. Mon voisin Vampounivo avait trois doigts de moins à la main gauche; il s'était arrêté au pouce et à l'index, mais je ne réponds pas qu'à l'heure qu'il est ils ne soient pas allés rejoindre les autres.

Entre lui et moi, vous comprenez, cela n'allait jamais jusque là, je respecte trop mon individu; je jouais une perle ou une dent d'éléphant contre une partie de cannelle. Je perdais ou je gagnais; bon! c'était fini.

Un soir que nous étions en train de faire notre partie de dames, je vis tout à coup paraître sur le seuil une belle jeune femme qui entre et qui se jette au cou de Vampounivo.

C'était sa fille; elle avait seize ans, et n'avait encore été mariée que cinq fois.

Il faut vous dire qu'à Ceylan on peut se quitter après s'être pris à l'essai; la prise à l'essai varie depuis quinze jours jusqu'à trois mois. Or, la belle Nahi-Nava-Nahina, c'était ainsi que se nommait la fille de Vampounivo, avait fait cinq essais, et, toujours mécontente de ses maris, était toujours revenue à la maison paternelle.

Je vis qu'ils avaient à parler d'affaires de famille, et discrètement je les quittai.

Le lendemain, Vampounivo vint me chercher. Sa fille lui avait demandé deux ou trois fois quel était cet Européen qui jouait aux dames avec lui quand elle était entrée, et il voulait me faire faire sa connaissance.

Je vous l'ai déjà dit, Nahi-Nava-Nahina était une femme superbe; elle m'avait frappé à la première vue, je lui avais produit le même effet. Cette facilité qu'on a à Ceylan de

se prendre à l'essai et de se quitter si l'on ne se convient pas, me séduisait sur toutes choses; au bout de huit jours nous étions d'accord, elle de faire un sixième essai, et moi d'en faire un second.

La cérémonie conjugale est chose prompte et facile à accomplir chez les Chingulais; on discute la dot, un astrologue fixe le jour du mariage, les familles des deux conjoints se réunissent, on s'assied autour d'une table au milieu de laquelle s'élève une pyramide de riz posée sur des feuilles de cocotier. Chacun puise à pleines mains dans la pyramide. Après ce témoignage d'intimité, la fiancée s'approche du fiancé; chacun d'eux a fait trois ou quatre boulettes de riz et de noix de coco. On échange ces boulettes qu'on avale comme des pilules. Le fiancé offre à la fiancée un morceau d'étoffe blanche, et tout est dit.

L'affaire fut bientôt terminée. Pour mon compte, je donnai à mon beau-père quatre défenses d'éléphant, il me donna un ballot de cannelle. Un astrologue fixa le jour de notre mariage. Le jour venu, nous mangeâmes le riz à pleines mains, après quoi j'avalai deux boulettes que la charmante Nahi-Nava-Nahina m'avait préparées. Je lui donnai une pièce d'étoffe blanche comme la neige et nous fûmes mariés.

L'habitude à Ceylan est que les époux soient reconduits séparément dans la chambre conjugale; la femme la première, le mari ensuite. Cette conduite se fait au bruit des cistres, des tambours et des tamtams, avec une partie de la population qui accompagne les mariés.

J'avais fait arranger de mon mieux la chambre nuptiale. A dix heures du soir, les jeunes filles vinrent prendre la belle Nahi-Nava-Nahina, qui s'achemina vers la maison en me lançant un dernier coup d'œil.

Oh! quel coup d'œil!

Je mourais d'envie de la suivre; mais il fallait donner le temps aux jeunes filles de conduire la mariée à son lit et de la coucher.

Je restai donc encore une demi-heure à peu près chez le beau-père; il me proposa une partie pour passer le temps.

Ah! oui, avec cela que j'étais en train de jouer!

Enfin mon tour vint. Je me mis en route d'un pas que mes compagnons avaient toutes les peines du monde à suivre. Sur le seuil, je trouvai les jeunes filles qui dansaient, qui chantaient, qui faisaient le diable, enfin.

Elles voulurent m'empêcher de passer. Ah! bien oui! j'aurais passé à travers un bataillon carré.

Je montai à la chambre : toute lumière était éteinte; mais j'entendis une petite respiration, douce comme une brise, qui venait de l'alcôve. Je fermai la porte au verrou. Je me déshabillai; je me couchai.

Je trouvais que les cinq premiers maris de Nahi-Nava-Nahina étaient des gaillards bien difficiles, quand tout à coup j'entendis une voix qui me fit courir un frisson dans tout le corps.

— Ah! fit d'abord cette voix en modulant un soupir.

— Hein! répondis-je en me soulevant sur les deux poings.

— Eh bien, oui! c'est moi, dit la même voix.

— Comment, vous, la Buchold?

— Sans doute.

Juste en ce moment, monsieur, un rayon de lune passait par la fenêtre et nous éclairait comme un réflecteur.

— Mon ami, continua la Buchold, je viens vous dire que depuis deux mois vous avez un fils que j'ai appelé Joachim, du nom du saint qui préside au jour où je suis accouchée.

— J'ai un fils depuis deux mois! m'écriai-je. Mais comment cela se fait-il? nous ne sommes mariés que depuis neuf.

— Vous savez, mon ami, qu'il y a des accouchemens précoces, et que les médecins reconnaissent que les enfans qui naissent à sept mois naissent viables.

— Hum! fis-je.

— Je lui ai choisi pour parrain, continua-t-elle, le bourguemestre Van Clief, chez lequel vous savez que j'ai passé trois mois avant notre mariage.

— Ah! fis-je.

— Oui, et qui a promis de l'elever.

— Ah! ah!

— Que voulez-vous dire?

— Rien! C'est bon, va pour monsieur Joachim! ce qui est fait est fait. Mais pourquoi diable vous mêlez-vous de ce qui se passe à Ceylan, quand je ne me mêle pas, moi, de ce qui se passe à Monnikendam?

— Ingrat, dit-elle, voilà donc comme vous recevez les marques d'amour que l'on vous donne! En avez-vous vu beaucoup de femmes qui fassent quatre mille lieues pour venir passer une nuit avec leur mari?

— Ah! vous ne venez donc que pour passer une seule nuit avec moi? demandai-je un peu radouci.

— Hélas! pas plus, répondit-elle; comment voulez-vous que j'abandonne ce pauvre innocent qui est là-bas?

— C'est vrai.

— Qui n'a que moi.

— Vous avez raison.

— Et voilà comme vous me recevez, ingrat!

— Mais il me semble que je ne vous ai pas trop mal reçue.

— Oui, parce que vous me preniez pour une autre.

Je me grattai la tête. Cette autre, qu'était-elle devenue? Cela m'inquiétait un peu; mais, pour le moment, ce qui m'inquiétait le plus, je l'avoue, c'était la Buchold.

Je pensai que ce qu'il y avait de mieux à faire, puisqu'elle ne parlait pas du coup de chenet, c'était de n'en point parler; que puisqu'elle ne soufflait pas le mot de la noix de muscade, c'était de garder le silence sur ce fait; enfin, puisqu'elle promettait de partir au jour, c'était d'être le plus aimable que je pourrais pour elle, tant qu'il ferait nuit.

Cette résolution prise, il n'y eut plus de discussion entre nous.

Vers trois heures du matin je m'endormis.

En m'éveillant, je regardai autour de moi, j'étais seul.

Seulement on faisait un grand bruit à la porte.

C'était le père de la belle Nahi-Nava-Nahina, qui venait avec tous ses parens me faire des complimens sur ma nuit de noces.

Vous comprenez qu'avant d'ouvrir, mon premier soin fut de m'inquiéter de ce qu'était devenue la belle Nahi-Nava-Nahina. Je n'étais pas trop rassuré sur le compte de la pauvre femme, connaissant la Buchold comme je la connaissais.

J'appelai tout bas, n'osant pas appeler tout haut : « Nahi-Nava-Nahina!!! Belle Nahi-Nava-Nahina!!! charmante Nahi-Nava-Nahina!!! » et il me sembla qu'un soupir me répondait.

Ce soupir venait d'un petit cabinet qui donnait dans la chambre à coucher.

J'ouvris le petit cabinet, et je trouvai la pauvre Nahi-Nava-Nahina pieds et poings liés, un bâillon dans la bouche, et proprement couchée sur une natte.

Je me précipitai vers elle, je la déliai, je la débâillonnai, je voulus lui expliquer la chose; mais, vous le comprenez bien, je trouvai une femme furieuse. Elle n'avait pas entendu ce que nous avions dit, la Buchold et moi, parce que nous avions parlé hollandais, mais elle avait compris tout de même.

J'eus beau faire, il n'y eut pas moyen de l'apaiser. Elle déclara à sa famille qu'elle était encore plus mécontente de son sixième essai que des cinq autres; que les maris européens avaient vis-à-vis de leurs femmes de plus mauvaises façons que les maris chingulais, et qu'elle voulait quitter une maison où on lui faisait passer la première nuit de ses noces, liée, garrottée, bâillonnée, couchée sur une natte, tandis que son mari, à côté... Enfin... n'importe.

Tant il y a qu'elle ameuta contre moi père, frères, neveux, cousins, arrière-petits-cousins, et que voyant l'im-

possibilité qu'il y avait pour moi à rester à Négombo après une pareille aventure, je pris le parti de renvoyer au père son ballot de cannelle, tout en lui laissant mes quatre dents d'éléphant, et d'aller chercher fortune dans une autre partie de l'Inde.

Je me hâtai donc de réaliser tout mon petit avoir, qui se montait à dix ou douze mille livres, et, ayant trouvé un bâtiment qui faisait voile pour Goa, je m'y embarquai, huit jours après mon second mariage, second mariage qui, comme vous le voyez, avait si singulièrement tourné.

Le père Olifus poussa un soupir, qui prouvait le profond souvenir que la belle Nahi-Nava-Nahina avait laissé dans son esprit; et, ayant avalé un verre de rhum, il continua.

XI

L'AUTO-DA-FÉ.

Pendant les huit jours que j'avais été forcé de passer à Négombo après mon mariage, j'avais été fort tourmenté. Les Chingulais, quand ils en veulent à un homme, ont parfois une singulière manière de se venger de lui. En Italie, on s'arrange pour faire donner un coup de couteau à son ennemi; en Espagne, on le lui donne soi-même; mais, dans l'un ou l'autre cas, la chose a toujours des inconvéniens. Payez-vous un homme pour frapper? cet homme peut vous dénoncer. Frappez-vous vous-même? vous pouvez être vu. Mais à Ceylan, pays de vieille civilisation, on est bien plus avancé que dans notre pauvre Europe.

A Ceylan, on tue son homme par accident.

Voici, en général, à l'aide de quel accident on se débarrasse de son ennemi.

Il faut vous dire que Ceylan est la terre natale des éléphans. A Ceylan, on rencontre des éléphans comme en Hollande on rencontre les canards. Ceylan fournit le monde tout entier d'ivoire et l'Inde tout entière d'éléphans.

Or, les éléphans, comme vous savez, sont des animaux pleins d'intelligence, qui, là-bas, remplissent tous les offices, même celui de bourreau; et, dans ce cas, ils apprennent si bien ce rôle, qu'ils procèdent selon le programme qui leur est donné. Quand le criminel est condamné à être écartelé, ils lui arrachent, les uns après les autres, bras et jambes, et le tuent ensuite. Quand la mort est ordonnée, ils prennent le patient avec leur trompe, le jettent en l'air et le reçoivent sur leurs défenses. Quand il y a des circonstances atténuantes, ils enlèvent le condamné, toujours avec leur trompe, lui font faire trois tours comme un berger fait d'une fronde, et le jettent en l'air; s'il ne rencontre pas d'arbres, s'il ne retombe pas sur un terrain plus dur, parfois il en est quitte pour la jambe cassée, le bras démis ou le cou disloqué. Aussi, j'ai remarqué qu'à Ceylan il est très rare qu'un éléphant passe près d'un boiteux, d'un manchot ou d'un bossu, sans lui faire un petit signe de connaissance.

Maintenant, vous comprenez : tout le monde a son éléphant et chaque éléphant a son cornac. On invite un cornac quelconque à fumer une pipe d'opium, à mâcher une chique de bétel ou à boire un verre d'eau-de-vie, et on lui dit :

— Je donnerais bien 10, 20, 30, 40, 50 roupies à l'homme qui viendrait me dire que *un tel* est mort.

Vous placez là bien entendu le nom de celui que vous voulez détruire.

— Vraiment? dit le cornac.

— Parole d'honneur!

— Touchez là, et si j'apprends sa mort, je vous promets d'être le premier à vous l'annoncer.

Huit jours apoès, on vous raconte qu'un éléphant, en passant près d'un brave homme qui ne lui disait rien, est entré tout à coup en fureur, l'a pris avec sa trompe, et, malgré les cris de son cornac, l'a jeté si haut, si haut, si haut, qu'il était mort avant de retomber.

Le soir même on ramasse le cornac ivre-mort, et quand on l'interroge il répond qu'il s'est grisé de désespoir.

Le lendemain, on enterre le mort à la manière du pays, c'est-à-dire que l'on arrache un arbre, qu'on le creuse, qu'on y met le corps, qu'on remplit de poivre les espaces vides, et qu'on le laisse là jusqu'à ce qu'on ait obtenu la permission de le brûler.

Voilà donc de quoi j'avais peur. Aussi, pendant les huit derniers jours que je restai à Négombo, quand je voyais un éléphant d'un côté, je disais : *connu!* et j'allais de l'autre.

Je fus donc bien content, lorsque je me sentis sur un un bon petit brick, filant ses huit nœuds à l'heure, et rasant la côté du Malabar.

Trois semaines après mon départ de Négombo, je débarquais à Goa.

Je m'étais embarqué sur un bâtiment portugais, et je voyais le capitaine si pressé d'arriver; il mettait même dans les gros temps tant de hautes voiles dehors; dans les temps ordinaires il lâchait tant de bonnettes, que je ne pus m'empêcher de lui demander les causes d'une si grande célérité. Il me répondit alors qu'il était bon catholique, et qu'il croyait que ce serait une chose heureuse pour son salut s'il pouvait arriver à temps pour assister à l'auto-da-fé de 1824.

Il faut vous dire qu'à Goa les auto-da-fé n'ont lieu que tous les deux ou trois ans, vous comprenez; mais ils n'en sont que plus beaux.

Monsieur, il fit tant et si bien, ce démon de capitaine, que, Dieu aidant, nous arrivâmes trois jours avant la cérémonie.

Grâce à lui, je trouvai, le jour même de mon arrivée, un logement dans une famille portugaise. D'abord, j'avais voulu m'arranger pour y prendre ma pension tout entière, repas en commun; mais le capitaine, qui était un brave homme, me dit d'attendre, attendu que les habitudes portugaises ne me conviendraient peut-être pas.

En effet, le jour même de mon arrivée, ayant été invité à dîner chez mes hôtes, et les ayant vus manger tous à même les plats, même la soupe, je résolus de manger désormais à part; et, dès le soir, je courus tant et si bien, que je trouvai une petite maison à louer sur le port, laquelle, quoiqu'elle fût admirablement située, qu'elle eût un étage, un charmant jardin, me fut adjugée moyennant deux roupies par mois, c'est-à-dire moyennant un peu plus de cinq francs.

— Dites donc, Biard, fis-je en me retournant vers mon compagnon, si nous allions à Goa.

— Hé! hé! répondit Biard en homme qui goûtait assez la proposition.

— Allez à Goa, allez à Goa, reprit le père Olifus, c'est un beau pays où l'on vit pour rien. Il y a des femmes superbes; seulement défiez-vous du troa et de l'inquisition.

— Qu'est-ce que le troa? demandai-je.

— Bon, laissez-moi dire, continua Olifus, la chose viendra en son temps. La maison louée, ce fut comme à Négombo, il fallut la meubler; là non plus ce n'était pas cher. Seulement comme j'avais toute ma petite fortune en or, je fus obligé de recourir aux changeurs publics, dont l'état, fort lucratif, est de donner aux étrangers une affreuse monnaie de cuivre en échange de leur or et de leur argent. Deux ou trois fois j'eus donc recours à eux dans la même journée, ce qui deux ou trois fois me fit mettre la main à la poche. De sorte que, comme chaque fois on m'avait vu tirer de ma poche des pièces de cinq et de dix florins, il n'en fallut pas davantage pour que le bruit se répandît dans une pauvre ville ruinée comme l'est Goa qu'il y était arrivé un nabab. Aussi, dès le soir, eus-je la visite de deux ou trois dames ou demoiselles nobles, qui m'envoyèrent, comme c'est la coutume, leur domestique pour me demander l'aumône, tandis qu'elles attendaient

dans un palanquin à la porte dans le cas où je désirerais les voir. J'étais encore très fatigué de mon voyage, de sorte que je me contentai de leur envoyer tout ce qui me restait de ma monnaie de cuivre, deux ou trois roupies à peu près, ce qui confirma les esprits dans l'idée que j'étais un riche négociant.

Le lendemain, je visitai la ville, les églises, qui sont fort belles, et surtout celle de Notre-Dame-de-Miséricorde; l'hôpital royal, qui est situé sur la rivière, et que je pris d'abord, non pour un hôpital, mais pour un palais; la place Sainte-Catherine, la rue Droite, marché perpétuel où l'on trouve tout ce dont on a besoin : meubles, vêtemens, légumes, ustensiles de toute espèce, esclaves mâles et femelles, sur lesquels on ne peut pas être trompé, attendu qu'on les vend tout nus ; la statue de Lucrèce qui, par la blessure qu'elle s'est faite, donne assez d'eau pour abreuver toute la ville; les arbres plantés par saint François Xavier, et qui, grâce à leur origine sacrée, n'ont jamais été touchés, ni par la cognée, ni par l'émondoir ; et je rentrai convaincu que le meilleur commerce à adopter parmi tous ces commerces était celui de marchand de fruits.

Voici comment le commerce se pratique à Goa : on achète au bazar une quinzaine de belles filles, au prix de vingt ou vingt-cinq écus; on leur met un élégant costume sur le corps, des bagues aux doigts, des boucles aux oreilles, une corbeille sur la tête, et dans la corbeille des fruits; et puis, à huit heures du matin on les lâche par la ville. Les jeunes gens riches, et qui aiment les fruits et la conversation, les font entrer chez eux et causent avec elles. Il y en a qui vident leur corbeille jusqu'à huit et dix fois par jour. Quand, chaque fois qu'elles vident leur corbeille, cela ne rapporterait qu'une roupie au maître, comme le maître ne leur donne qu'à sa volonté, attendu qu'elles sont esclaves, on voit que ce commerce est un assez joli revenu.

Ce qui me frappa d'abord, c'est que les rues ne semblaient peuplées que par des esclaves, des métis, ou des Indiens naturels. De temps en temps, il est vrai, l'on voit passer un palanquin porté par des nègres, mais si strictement fermé, qu'on ne peut distinguer la personne qui est dedans, laquelle, de son côté, a des jours ménagés pour voir tout à son aise. Je me plaignis dès le premier jour de cette absence de femmes, qui attriste et appauvrit les rues de Goa ; mais on me dit que le surlendemain, au champ Saint-Lazare, je verrais ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Je demandai ce que c'était que le champ Saint-Lazare, et l'on me répondit que c'était le lieu où se faisait l'auto-da-fé.

Il était, m'avait-on dit, fort difficile, à moins d'avoir de grandes protections, d'obtenir des places réservées; et, pour les autres places, il fallait faire queue longtemps à l'avance ; mais on me croyait riche, comme je l'ai dit, et alors chacun me fit offrir des places; ces places, que l'on n'avait pas de honte de me faire deux ou trois pagodes, baissaient de prix à mesure qu'on voyait que je marchandais, et je finis par avoir un billet, au-dessous de la loge du vice-roi, pour deux roupies.

La fête avait justement lieu le jour de la Saint-Dominique, patron de l'inquisition, et je puis dire, ce jour-là, qu'excepté moi peut-être, personne ne se coucha à Goa. Ce n'étaient que danses, chants et sérénades dans la rue, et l'on voyait bien qu'il allait se passer, comme je l'avais entendu dire vingt fois dans la journée, quelque chose de fort agréable à Dieu.

J'avais ma place gardée dans le cirque qu'on avait dressé tout autour de l'auto-da-fé ; je pus donc jouir, les uns après les autres, de tous les détails du spectacle. D'abord je vis sortir les condamnés de leur prison ; ils étaient près de deux cents.

Je demandai combien de temps allait durer la fête ; un si grand nombre de patiens réclamait au moins une semaine. Mais celui auquel je m'adressai, et qui était un riche marchand portugais de la ville, me répondit, en secouant la tête tristement, que le tribunal de l'inquisition se relâchait chaque jour de son zèle, et que, parmi toute cette foule de païens et d'hérétiques, trois seulement étaient condamnés à être brûlés, les autres ayant échappé aux rigueurs du saint office, et étant condamnés seulement à quinze ans, dix ans, cinq ans, deux ans de prison, quelques-uns même à faire seulement amende honorable, et à assister pour toute punition au supplice des trois misérables qui avaient été jugés assez coupables pour être brûlés. Je demandai à voir ceux qui étaient destinés à être brûlés; mon complaisant interlocuteur me répondit que rien n'était plus facile que de les reconnaître, attendu que ceux-là, sur leurs longues robes noires, avaient leur portrait posé sur des tisons embrasés avec des flammes qui s'élèvent tout autour, et des diables qui dansent dans ces flammes; ceux qui étaient condamnés à la prison, au lieu de flammes qui s'élevaient du bas de la robe jusqu'à la ceinture, avaient, au contraire, des flammes qui descendaient de la ceinture au bas de la robe ; ceux qui seulement faisaient amende honorable et qui, pour toute punition, devaient assister à l'exécution, portaient des robes noires rayées de blanc, sans aucune flamme montant ni descendant.

Tous ces condamnés furent conduits d'abord de la prison à l'église des jésuites, où on leur fit de vives remontrances, après lesquelles on lut à chacun son jugement, que chacun connaissait déjà sans doute, grâce à la robe dont il était revêtu. Puis, la messe entendue, le jugement lu, la procession funèbre s'achemina vers le champ Saint-Lazare.

Mon marchand d'épices ne m'avait pas menti, et, cette fois j'avais eu tort de me plaindre. Toutes les femmes nobles, toutes les femmes riches, toutes les femmes élégantes de Goa étaient là, rassemblées dans un espace grand comme celui d'un cirque de taureau ordinaire ; tous les gradins en étaient chargés à croire qu'ils allaient rompre. Au milieu, s'élevait le bûcher, avec un poteau taillé à trois faces; sur chacune de ces faces était un anneau en fer pour maintenir le condamné, et, en face de chaque anneau, on avait dressé un autel surmonté d'une croix, afin que le patient pût jouir du bonheur de voir le Christ jusqu'au dernier moment.

Nous eûmes grand'peine, mon marchand d'épices et moi, à arriver jusqu'à nos places ; mais enfin nous y parvînmes, juste au moment où, de leur côté, les condamnés, par une porte tendue de noir et parsemée de lames d'argent, entraient dans le lieu de l'exécution.

A leur entrée, les chants religieux s'élevèrent de tous côtés, et les femmes commencèrent à rouler dans leurs mains de magnifiques chapelets, les uns d'ambre, les autres de perles, tout en lançant sous leurs voiles à demi-soulevés des coups d'œil à droite et à gauche. Je crois que je fus reconnu pour celui qu'on appelait le riche marchand de perles, car pas mal de ces regards s'arrêtèrent sur moi. Il est vrai que, comme j'étais au-dessous de la loge du vice-roi, je pus bien avoir pris pour moi bon nombre de regards qui étaient pour lui.

La cérémonie commença. On prit les trois patiens par-dessous les bras, on les aida à monter sur le bûcher, ils y parvinrent à grand peine ; vous comprenez, ça n'est pas drôle d'être brûlé tout vif. Enfin, moitié s'aidant, moitié aidés, ils parvinrent à la plate-forme ; on les lia aux anneaux avec des chaînes de fer, attendu que des cordes ordinaires seraient vite consumées, et qu'alors, sans aucun doute, les patiens sauteraient du bûcher à terre et se mettraient à courir tout en feu dans le cirque, ce qui serait un scandale général pour tout le monde, et un malheur particulier pour leurs âmes, attendu qu'ils penseraient à faire une bonne fuite et non une bonne mort ; mais grâce aux chaînes de fer qui les maintiennent par les pieds, par le milieu du corps et par le cou, il n'y a pas de danger qu'ils fassent un seul mouvement.

Seulement, comme il y a toujours un côté faible aux choses les plus ingénieuses, à défaut de ce danger-là il y en a un autre : c'est que les parens du condamné sédui-

sent le bourreau, et qu'en lui passant la chaîne autour du cou, celui-ci donne un tour de plus à la chaîne et l'étrangle. Alors, vous comprenez, le spectacle perd à peu près tout son intérêt, puisqu'on voit brûler un cadavre au lieu de voir brûler un homme vivant. Mais ce jour-là le bourreau était un homme consciencieux, et chacun put être assuré que les condamnés étaient bien vivans, attendu que, par-dessus les prières de tout le monde, on les entendit crier miséricorde pendant plus de dix minutes.

La cérémonie terminée, chacun alla emplir un petit sac de cendre au bûcher ; cette cendre ayant, à ce qu'il paraît, le même privilége que la corde de pendu, et portant bonheur aux familles.

Comme je venais d'emplir mon sac comme les autres, je sentis qu'on me glissait un billet dans la main. Je me retournai ; une vieille femme posa son doigt sur sa bouche, prononça ce seul mot : « Lisez ! » et s'éloigna.

Je restai un moment interdit, puis, dépliant le billet, je lus :

« Ce soir, à dix heures, vous êtes attendu dans le jardin de la troisième maison à droite de l'étang. La maison a des persiennes vertes ; deux cocotiers s'élèvent à sa porte. Vous franchirez la muraille, et vous vous arrêterez sous l'*arbre triste*, où la même duègne qui vous a remis ce billet viendra vous prendre. »

Je me retournai du côté de la duègne : elle était demeurée à distance. Je lui fis un signe d'adhésion avec la main ; elle répondit par une révérence et disparut.

XII

DONA INÈS.

Je savais à peu près où était le lieu du rendez-vous. Du haut de la muraille de l'ancienne ville, j'avais découvert tous les environs, et j'avais remarqué, surtout comme promenade charmante, les bords de ce petit étang, où tous les riches Portugais ont des maisons de plaisance entourées de jardins. Quant à l'espèce d'arbre que l'on nommait l'*arbre triste* parce qu'il ne fleurit que la nuit, je le connaissais, en ayant vu un dans le jardin de la maison que j'avais louée.

A neuf heures et demie, je sortis de Goa ; j'avais sur moi trois ou quatre perles, assez belles pour que le cadeau, si par hasard j'avais un cadeau à faire, ne fût pas méprisé. Je mis à tout hasard sous mon gilet un poignard chingulais, et je résolus de courir bravement les risques de mon excursion nocturne.

A dix heures moins un quart, j'arrivai à la petite maison, que je reconnus parfaitement à la désignation qui m'en avait été faite. J'en fis le tour pour chercher un endroit de la muraille du jardin que je pusse escalader sans une trop grande difficulté. Quand je trouvai une porte, l'espoir me vint que, pour m'épargner la peine de l'escalade, on avait peut-être laissé cette porte ouverte : je ne me trompais point ; en la poussant, elle céda, et je me trouvai dans le jardin.

Ce n'était pas, une fois entré, une chose difficile que de trouver le lieu où je devais attendre. Guidé par son admirable parfum, au bout d'un instant je fus perdu dans l'ombre épaisse que projetait autour de lui l'arbre triste. Ses fleurs, qui s'ouvrent à dix heures de la nuit pour se refermer avant le jour, secouaient leur calice embaumé, et parmi cette multitude de fleurs dont il était couvert, quelques-unes, se détachant comme des flocons de neige, tombaient autour de moi et m'invitaient à me coucher sur leur suave jonchée. Quoique, comme vous avez pu voir, je sois d'une nature assez peu poétique, je ne pouvais m'empêcher de me laisser aller au charme de cette belle nuit, et si j'ai un regret à cette heure où je vous en parle, c'est de vous en parler comme un vieux loup de mer que je suis, et non comme un poëte que vous êtes, ou comme un peintre qu'est votre camarade.

Nous nous inclinâmes, Biard et moi.

— En vérité, père Olifus, lui dis-je, vous avez tort de vous excuser. Vous racontez comme monsieur Bernardin de Saint-Pierre.

— Je vous remercie, répondit le père Olifus, car, quoique je ne connaisse pas monsieur Bernardin de Saint-Pierre, je présume que c'est un compliment que vous me faites. Je continue donc.

J'étais là, attendant depuis un quart d'heure à peu près, lorsque j'entendis un froissement d'étoffe et un bruit de pas à la suite desquels j'aperçus une forme qui s'approchait craintive. J'appelai doucement, ma voix rassura mon guide, qui alors vint droit à moi, me jeta un bout de ceinture dont il tenait l'autre bout, et, se mettant à marcher devant moi, me guida, sans dire un seul mot, dans la direction de la maison.

La maison, à part deux ou trois fenêtres dont la lumière intérieure filtrait à travers les interstices de la jalousie, la maison était complétement dans l'ombre, et d'autant mieux dans l'ombre, que, peinte en rouge, on n'en distinguait point les contours dans l'obscurité de la nuit. Une fois le seuil franchi, l'obscurité redoubla. Alors la duègne tira la ceinture à elle, jusqu'à ce qu'elle rencontrât ma main : elle prit ma main, me fit monter un escalier, traverser un corridor, et, tirant une porte qui laissa sortir par son ouverture un flot de lumière, elle me poussa dans une chambre où une femme de vingt à vingt-deux ans, parfaitement jolie, était couchée sur un matelas recouvert d'une magnifique étoffe de Chine et supporté par un lit de repos en bambou.

Au milieu de la chambre, dont l'air était rafraîchi par un grand éventail pendu au plafond, et qui semblait s'agiter tout seul, se dressait une table chargée de confitures et de pâtisseries.

Dans ce temps-là, j'étais jeune, j'étais beau garçon, pas timide, au contraire. Je fis mon compliment à la dame ; elle le reçut en femme qui, au bout du compte, l'avait envoyé chercher. Je m'assis auprès d'elle.

A Ceylan et à Buénos-Ayres, j'avais appris, tant bien que mal, à baragouiner un peu d'espagnol : l'espagnol et le portugais se donnent la main ; puis au bout de la langue des mots, que quelquefois on ne comprend pas, il y a la langue des gestes que l'on comprend toujours. Elle me montra la collation qui m'attendait depuis une heure. Je lui dis que si la collation m'attendait depuis une heure, il ne fallait pas la faire attendre plus longtemps. Nous nous mîmes à table. Selon l'habitude des tête à tête en Espagne et en Portugal, il n'y avait qu'un verre. Le porto et le madère brillaient dans deux carafes, l'un comme un rubis, l'autre comme une topaze. J'avais déjà dégusté les deux liquides ; je les trouvais de premier choix, et j'allais donner sur les pâtisseries et les confitures, quand tout coup la duègne entre tout épouvantée et dit deux mots à l'oreille de sa maîtresse.

— Hein ! demandai-je, qu'y a-t-il ?

— Rien, répondit tranquillement ma belle convive ; c'est mon mari, que je croyais à Gondapour pour trois ou quatre jours encore, et qui nous arrive comme une bombe. Il n'en fait jamais d'autres, l'affreux métis.

— Ah ! ah ! fis-je. Et serait-il jaloux, par hasard, votre mari ?

— Comme un tigre.

— De sorte que s'il me trouvait ici...

— Il vous tuerait.

— C'est bon à savoir, dis-je en tirant mon poignard de ma poitrine et le posant sur la table ; on prendra ses précautions.

— Oh ! mais que faites-vous donc ? dit-elle.

— Dame ! vous le voyez, il y a un proverbe qui dit qu'il vaut mieux tuer le diable que le diable ne nous tue.

— Oh ! il ne faut tuer personne, dit-elle en riant et en

me montrant dans ce ris des perles près desquelles celles que j'avais dans ma poche eussent paru noires.

— Comment cela ?

— Je me charge de tout.

— Oh ! très bien alors.

— Seulement, entrez dans ce cabinet; il donne sur une terrasse ; ne perdez pas de vue ce qui se passera ici. Si mon mari fait un pas vers le cabinet, ce qui n'est probable, gagnez la terrasse et sautez du haut en bas... elle n'est élevée que de douze pieds.

— Bon !

— Allez ! je vais faire de mon mieux pour que le retour ne change rien à nos projets.

— Tant mieux !

— Soyez tranquille, allez, j'entends son pas dans l'escalier.

Je me jetai dans le cabinet. Elle, pendant ce temps, jetait par une fenêtre ouverte l'assiette de porcelaine et le couvert d'argent qui pouvaient dénoncer ma présence; puis, tirant de sa poitrine un petit sachet brodé d'argent, elle y prit un petit flacon contenant une liqueur verdâtre, et elle en versa quelques gouttes sur celles des pâtisseries qui formaient le sommet de la pyramide; après quoi elle se leva et fit la moitié du chemin pour aller à la porte. En ce moment la porte s'ouvrit.

Celui qu'elle appelait un affreux métis était un magnifique Indien au teint couleur de bronze florentin, à la barbe rase et crépue.

Il portait un riche costume musulman, quoiqu'il fût chrétien, ou à peu près.

— Ah ! monsieur, interrompit le père Olifus, je ne sais pas si vous avez étudié les femmes, mais, femmes terrestres ou femmes marines, je crois que plus elles sont jolies, plus ce sont de faux et hypocrites animaux. Celle-là, qui était belle comme un amour, sourit à son mari du même sourire dont elle m'avait souri à moi un instant auparavant. Mais, malgré ce sourire, le nouveau venu paraissait assez préoccupé. Il regarda d'abord autour de lui, puis il flaira comme l'ogre cherchant de la chair fraîche. Il me sembla que ses yeux se fixaient sur le cabinet. Il fit un pas de mon côté, j'en fis deux en arrière. Il toucha la clef de la porte, je me laissai glisser de la terrasse entre les branches d'un arbre touffu. Je vis comme une ombre noire se pencher au-dessus de ma tête ; je retins mon souffle, l'ombre disparut. Je respirai, et, remontant doucement, ma tête se retrouva bientôt au niveau de la terrasse : elle était vide.

Alors la curiosité me prit de voir ce qui se passait dans la chambre que je venais de quitter. Je remontai sur la terrasse avec l'agilité et l'adresse d'un marin, et je m'avançai sur la pointe du pied, afin de voir, s'il était possible, au travers de la porte restée entrebâillée.

Nos deux époux étaient à table à côté l'un de l'autre, la femme tenant le mari amoureusement enlacé dans son bras, tandis que le mari mangeait à pleines dents les petits gâteaux sur lesquels sa femme avait jeté de l'eau verte.

Le mari me tournait le dos ; la femme, relativement à moi, était de profil ; elle aperçut une portion de mon visage, sans doute à travers l'entrebâillement de la porte; elle me fit du coin de l'œil un signe qui voulait dire : « Vous allez voir ce qui va se passer. »

En effet, presqu'au même moment, le mari se mit à lever son verre et à porter fanatiquement la santé de sa femme. La santé portée, il commença une petite chanson qui finit à grand orchestre d'assiettes et de bouteilles, sur lesquelles il frappait avec son couteau ; enfin il se leva et se mit à danser la danse des Bayadères, en se drapant avec sa serviette.

Alors la femme se leva de table, vint à la porte derrière laquelle je regardais, caché, cet étrange spectacle, ouvrit cette porte, et me dit tranquillement :

— Venez.

— Venez... venez... répondis-je, c'est charmant ! mais...

— Allons donc ! dit-elle en me tirant par la main; quand je vous dis de venir !

Je fis un mouvement des épaules et je la suivis.

En effet, son mari, tout entier à la danse de caractère qu'il avait adoptée, continuait son ballet solitaire, en se donnant toutes sortes de grâces avec sa serviette.

Puis, comme la serviette était bien exiguë pour les draperies dont ses poses gracieuses devaient être à demi voilées, il déroula son turban et entama la danse du châle.

Pendant ce temps, sa femme m'avait conduit sur le canapé où elle était couchée quand j'étais entré, et à chaque observation que je lui faisais, elle haussait les épaules.

Quand je vis cela, je ne lui en fis plus.

Au bout de trois quarts d'heure de danse, le mari, qui, de son côté, paraissait s'être très bien amusé aussi, ronflait comme un tuyau d'orgue.

Je profitai de la circonstance pour demander une explication sur ces petites gouttes d'eau verte versées sur les pâtisseries, attendu que je me doutais bien que ce grand amour du mari pour la vocalisation et la chorégraphie venait de là.

Ces gouttes d'eau verte, c'était du troa.

— Très bien ! cher monsieur Olifus, répondis-je. Maintenant, expliquez-moi ce que c'est que du troa. Vous m'avez dit, comme un habile narrateur que vous êtes, que vous me rendriez ce service en temps et lieu; je crois que le temps et le lieu sont venus.

— Monsieur, le troa est une herbe qui pousse abondamment dans l'Inde. On en tire le suc quand elle est encore verte, ou bien on en réduit la graine en poudre quand elle est mûre; puis on mêle ce suc ou cette poudre aux alimens de la personne dont on veut se débarrasser momentanément. La personne, alors, s'absorbe en elle-même, chante, danse et s'endort, sans plus voir ce qui se passe autour d'elle, et, à son réveil, comme elle a complétement perdu la mémoire de ce qui s'est passé, on lui raconte la première bourde venue, et elle donne dedans.

Voilà ce que c'est que le troa, chose très commode, comme vous voyez; aussi assure-t-on que les femmes de Goa portent toujours sur elles du jus de troa dans un flacon, ou de la graine de troa dans un sachet.

A cinq heures du matin, ma belle Portugaise me pria de l'aider à mettre son époux dans son lit ; puis, comme le jour allait venir, nous prîmes congé l'un de l'autre, en promettant de nous revoir.

J'avais eu un instant l'idée de faire une cargaison de troa, et de l'envoyer en Europe avec un programme détaillé des vertus de cette marchandise; mais on m'assura qu'elle se détériorait en passant la mer, ce qui me fit renoncer à ma spéculation, qui cependant, je le crois, n'aurait pas été mauvaise.

En attendant, ma spéculation sur les fruits prospérait ; mes dix esclaves me rapportaient, bon jour mauvais jour, six roupies de bénéfice net, c'est à dire de trente-six à quarante francs de notre monnaie, ce qui est un énorme revenu pour Goa, où tout est pour rien. Aussi mon ami le marchand d'épices laissa-t-il échapper devant moi quelques mots d'une alliance avec sa fille, dona Inès, jeune personne charmante, élevée dévotement au couvent de l'Annonciation, et que j'avais déjà vue une fois ou deux chez lui.

Dona Inès était fort belle, dona Inès paraissait fort modeste. Je commençais à me fatiguer de ma Portugaise, qui peu à peu grapillait toutes mes perles. Puis, voyez-vous, j'étais né pour le mariage avant que les femmes ne m'en eussent dégoûté. Je donnai donc en plein dans les propositions de mon ami le marchand d'épices, et l'on fit sortir dona Inès du couvent, dans l'intention cette fois de nous faire trouver ensemble.

Dona Inès était toujours la belle et modeste jeune fille que j'avais vue et remarquée; seulement elle avait les yeux rouges.

Je m'informai d'ou venait cette rougeur, qui indiquait pas mal de larmes versées; mais on me dit que dona Inè

était tellement innocente, que lorsqu'on lui avait parlé de quitter son couvent, elle avait fondu en eau.

Je m'informai auprès d'elle de cette douleur, et effectivement la charmante créature me dit qu'elle n'avait aucune aspiration vers le mariage, que c'était avec un vrai chagrin qu'elle quittait son couvent, dans lequel elle trouvait généralement tout ce qu'elle pouvait désirer.

Je me mis à sourire à cette charmante innocence; et, comme je ne doutais pas que le mariage ne produisît sur elle le même effet que le voyage fait sur le voyageur, c'est-à-dire ne la séduisît par la nouveauté des aspects, je ne me préoccupai ni de ces regrets, ni de leur cause.

Mon mariage avec dona Inès fut donc décidé d'un commun accord entre mon ami, le marchand d'épices, et moi; nous réglâmes les conditions de la dot, et trois semaines après, ayant rempli toutes les formalités préparatoires, nous fûmes unis en grande pompe à l'église cathédrale.

Je ne m'apesantirai pas sur les cérémonies du mariage; elles sont à peu près les mêmes qu'en France. Au reste, dona Inès paraissait avoir complétement oublié son couvent. Elle était aussi gaie que la décence pouvait le permettre, et quand le moment de nous retirer fut venu, elle me demanda avec une pudeur charmante la permission de se retirer dans la chambre à coucher, ne me demandant qu'un quart d'heure de grâce pour avoir le temps de se déshabiller et de se mettre au lit.

Un quart d'heure, c'est long dans certains momens, allez! mais enfin !

D'ailleurs, il y avait pour m'aider à prendre patience une petite collation si bien préparée, si proprement dressée dans des assiettes de Chine; il y avait une bouteille de muscato do San-Lucar qui brillait d'un si vif rayonnement dans sa prison de cristal, que je me mis philosophiquement à boire à la santé de ma belle épousée. Jamais je n'avais bu de pareil vin, monsieur, et je me connais en vin cependant.

Je me mis à manger quelques fruits. J'étais marchand de fruits, comme vous savez. Eh bien ! jamais je n'avais mangé de pareils fruits.

Le vin, c'était du nectar; les fruits, c'était de l'ambroisie.

Et puis tout cela avait un petit goût excitant, un petit acide apéritif qui aurait fait que j'eusse bu et mangé toute la nuit, si, au premier verre de vin et à la première banane, je ne me fusse senti si joyeux et si content que je me mis à chanter une chanson de bord.

Monsieur, il faut vous dire que je ne chante jamais, ayant la voix si fausse que je me fais horreur à moi-même quand j'essaie de filer le plus petit son. Eh bien! ce soir-là, monsieur, il me semblait que je chantais comme un rossignol, tout naturellement, et je prenais un si grand plaisir à entendre ma propre voix, que les jambes me démangeaient, que mes pieds battaient des flics-flacs et des pas de zéphir, que je sentais que je m'enlevais tout seul de terre, comme si, au lieu d'avoir bu un verre de muscat, j'avais bu un baril d'air inflammable. Bref, la tentation devint si forte, que je me mis à danser en battant la mesure avec un couteau sur le fond de mon assiette, qui résonnait comme un tambour de basque; et je me voyais danser dans une glace, et j'étais content de moi; et plus je me voyais, plus j'avais envie de me voir, jusqu'à ce qu'à force de chanter, ma voix s'éteignit; à force de danser, mes jambes se lassèrent; et à force de me regarder, je ne vis plus que des flammes bleues et roses, et qu'à force de jubilation, j'allai me coucher sur un grand canapé, me trouvant l'homme le plus heureux de la terre.

Je ne sais pas combien de temps je dormis, mais je me réveillai avec une charmante sensation de fraîcheur à la plante des pieds. Je tendis les bras, je sentis ma femme à côté de moi, je pensai que c'était à elle que je devais l'état de bien-être dans lequel je me trouvais, et, ma foi!... je lui en fus reconnaissant.

— Ah! fit-elle avec un long soupir.

Monsieur, l'intonation de ce soupir me rappela tellement le soupir que j'avais déjà entendu à Négombo, le première nuit de mes noces avec la belle Nahi-Nava-Nahina, que j'en frissonnai des pieds à la tête.

— Hein! m'écriai-je.

— Eh bien! je fais ah! dit-elle.

Monsieur, je devins à l'instant même froid comme une glace, mes dents claquaient, et, entre mes dents qui claquaient, je murmurai : « La Buchold! la Buchold! »

— Eh bien! oui! la Buchold, qui vient vous annoncer, mon cher petit mari, que vous êtes père d'un second fils, beau comme les amours, qui va avoir demain six mois, et que j'ai appelé Thomas, en souvenir du jour où je suis venue empêcher ton mariage avec la belle Nabi-Nava-Nahina. Il a été tenu sur les fonts de baptême par l'ingénieur des digues, l'honorable Van-Brock, qui m'a promis d'être un second père pour le cher enfant.

— En vérité, lui dis-je, ma chère femme, la nouvelle est agréable, j'en conviens: mais puisque j'avais déjà attendu pour l'apprendre cinq ou six mois, j'eusse bien attendu encore cinq ou six jours au moins.

— Oui, je comprends, dit la Buchold; au moins je n'eusse pas troublé vos noces avec la belle dona Inès.

— Eh bien! justement, là! puisqu'il faut vous le dire.

— Ingrat!

— Comment, ingrat?

— Oui; quand, au contraire, j'ai fait diligence pour empêcher que tu ne fusses indignement trompé.

— Comment, indignement trompé?

— Certainement, indignement trompé. Ta femme ne t'a-t-elle pas demandé un quart d'heure pour se mettre au lit?

— Oui.

— En attendant que ce quart d'heure s'écoulât, n'as-tu pas bu un verre de muscato do San-Lucar, et mangé une banane !

— En effet, je crois me rappeler.

— Et à partir de ce moment-là, que te rappelles-tu?

— Rien.

— Eh bien! mon cher ami, dans ce vin, il y avait du jus de troa; sur cette banane, il y avait de la poudre de troa.

— Ah! sarpejeu!

— De sorte que, pendant que vous dormiez comme un ivrogne, que vous ronfliez comme un Cafre...

— Quoi?

— Votre chaste épouse...

— Hein? ma chaste épouse...

— Une personne fort dévote, qui, toutes les semaines, se confessait à un beau cordelier, du temps qu'elle était à son couvent.

— Eh bien! eh bien! ma chaste épouse...

— Eh bien! voulez-vous voir ce qu'elle faisait pendant ce temps-là?

— Est-ce qu'elle se confesserait, par hasard? m'écriai-je.

— Justement, regardez.

Et elle me conduisit à une ouverture de la cloison qui me permettait de voir ce qui se passait dans la chambre à coucher.

Monsieur, ce que je vis était tellement humiliant pour un mari, surtout pendant une première nuit de noces, que je pris un bambou qui se trouvait là comme par miracle; que j'ouvris la porte, et que je tombai à coups de bambou sur le confesseur de dona Inès, lequel se sauva en criant comme les brûlés que j'avais vus le troisième jour de mon arrivée.

Quant à ma femme, je voulus lui faire des reproches sur sa conduite.

Mais avec le plus grand sang-froid :

— C'est bien, monsieur, dit-elle; plaignez-vous à mon père, et moi je me plaindrai à l'inquisition.

— Et de quoi vous plaindrez-vous, madame la drôlesse? demandai-je.

— De ce que vous interrompez mes exercices religieux en frappant un saint homme qui, depuis trois ans, est

connu pour mon confesseur. Allez, monsieur, vous êtes un hérétique; et comme je ne veux pas vivre avec un hérétique, je retourne dans mon couvent.

Et, sur ces mots, elle sortit fière comme un reine.

Quant à moi, à ce seul mot d'hérétique, voyez-vous, la peur m'avait pris; je me voyais déjà revêtu d'une robe noire, peinte de flammes montantes; je me sentais déjà attaché par les pieds, par le cou et par le milieu du corps, au poteau du champ de Saint-Lazare; de sorte que je ne fis ni une ni deux, je pris mon ancien magot, j'y joignis deux ou trois mille livres que j'avais économisées dans mon commerce de fruits depuis mon arrivée à Goa, et me rappelant que j'avais dans la journée vu en rade un bâtiment en partance pour Java, je m'y fis conduire à l'instant même, abandonnant à qui voudrait, maison, jardin et meubles.

Par bonheur, le bâtiment attendait pour sortir une petite brise d'est, accompagnée du reflux. J'arrivai à bord avec la brise d'une main et la marée de l'autre. Je convins avec le capitaine de dix pagodes pour ma traversée, et j'eus la satisfaction, au moment où les premiers rayons du jour blanchissaient les faîtes des églises de Goa, de sentir le vent et la marée qui m'entraînaient insensible-en pleine mer.

La précaution n'était pas inutile : deux ans après, je fus brûlé en effigie au champ Saint-Lazare.

XIII

INTERCALATION.

Je l'ai dit à mes lecteurs, ce livre que je publie en ce moment est tout personnel : outre mes souvenirs, il renferme certains événemens quotidiens qui seront des souvenirs à leur tour, et je répands dans mon récit non-seulement cette somme de talent que Dieu a bien voulu me départir, mais encore une portion de mon cœur, de ma vie, de mon individualité.

C'est ce qui fait qu'aujourd'hui je leur parlerai d'autre chose que du père Olifus, et que je laisserai notre digne chercheur d'aventures voguant sur l'océan sombre et mystérieux de l'Inde, pour suivre l'âme envolée d'un ami voyageant à cette heure sur l'océan bien autrement sombre et bien autrement mystérieux de l'éternité.

J'avais passé la soirée à la première représentation du drame de d'*Harmental*. C'était la quarantième fois, je crois que se renouvelait pour moi cette épreuve de la lutte de la pensée contre la matière, de l'isolement contre la multitude, jeu terrible qui m'a guéri de jouer jamais aucun autre jeu, car j'y joue non-seulement une somme d'or égale à celle que peuvent jouer les plus forts joueurs, mais encore la portion de renommée conquise depuis vingt ans dans cette vaste plaine littéraire où tant de gens glanent, mais où si peu moissonnent.

Et remarquez que lorsqu'un homme tombe au théâtre, il tombe, non pas de la hauteur de l'œuvre qu'il vient de donner, mais de la hauteur des vingt, trente ou quarante succès qu'il a eus; de sorte que plus il a eu de succès, plus l'abîme est profond, et plus, par conséquent, il risque de se tuer sur le coup.

Eh bien! ces efforts que fait toute une salle pour pousser un auteur du haut en bas de sa renommée, efforts que j'ai étudiés quand ils s'opèrent sur mes confrères, j'ai le courage de les étudier quand ils opèrent sur moi.

C'est une chose curieuse, je vous le jure, pour le cœur que Dieu a couvert d'un triple acier assez solide pour la supporter, que cette lutte dans laquelle une œuvre vient seule jeter le défi à dix-huit cents spectateurs, lutte corps à corps pendant six heures avec eux, pliant et, parfois comme un athlète lassé se redresse, fait plier le public à son tour, et le tient renversé et haletant sous son genou jusqu'à ce qu'il ait crié grâce et demandé le nom de son vainqueur inconnu;

Ou trop connu, car, dans cette science anticipée ou non, est bien souvent le secret de cet acharnement du public des premières représentations.

En effet, qu'on le sache bien, le public des premières représentations est un public à part, composé d'élémens qui se rassemblent sans s'amalgamer, et qu'on ne trouve réunis que ce jour-là; public qui est toujours le même cependant, et que vous reconnaissez à chaque solennité de ce genre dans son ensemble et dans ses détails, pour peu que vous ayez la mémoire des visages et le souvenir des sensations.

Voici de quels élémens se compose le public d'une salle un jour de première représentation :

De cinq ou six cents personnes, hommes et femmes du monde, dont une portion s'y est prise à temps pour avoir des places et les a eues au prix du bureau; dont l'autre portion s'y est prise trop tard, et les a eues au prix des marchands de billets.

Cette dernière portion est parfaitement maussade d'avoir payé une place qui vaut cinq francs, quinze, vingt, trente et quelquefois cinquante francs.

Cette fraction du public ne se contente donc plus d'être distraite pour cinq francs, elle veut être amusée pour cinquante.

Cette dernière fraction se sous-fractionne encore de gens qui ne sont pas venus pour le spectacle, qui sont venus pour venir, les uns parce que madame*** ou mademoiselle X... y venait, et que ne pouvant pas avoir de place dans la loge de mademoiselle X... ou de madame***, et désirant voir madame*** ou mademoiselle X..., pour échanger avec elle un signe quelconque, imperceptible pour tous, perceptible pour eux seuls, il fallait bien faire cette dépense pour venir.

Dépense exorbitante souvent, et qui, dans cette bienheureuse époque de pénurie universelle, réduit celui qui l'a faite au cigare de la régie pendant un mois, au dîner de la taverne anglaise pendant huit jours.

Voilà donc une première portion du public composée de six cents personnes, parmi lesquelles trois cents sont indifférentes, et trois cents de mauvaise humeur.

Passons aux autres.

Trente ou quarante journalistes, amis ou ennemis de l'auteur ou des auteurs, plutôt ennemis qu'amis, lesquels auront beaucoup d'esprit si la pièce tombe, attendu qu'ils ramasseront une partie de cet esprit tombé pour s'en faire des projectiles; tandis que si la pièce réussit, ils n'auront que l'esprit qu'ils ont.

Trente ou quarante auteurs dramatiques, que les succès trop continus de deux de leurs confrères humilient dans leur orgueil, qui battent des mains sans rapprocher les mains, tout en murmurant à leur voisin : «C'est affreux! c'est détestable! toujours les mêmes moyens, les mêmes combinaisons, les mêmes ficelles! » De sorte qu'ils applaudissent tout bas bas et murmurent tout haut.

Trente ou quarante artistes des théâtres voisins qui ne viennent pas pour voir la pièce, mais pour voir comment jouent les artistes qui remplissent les mêmes emplois qu'eux et qui choisissent presque toujours les rares momens où le public fait silence, pour émettre sur l'art du comédien les observations les plus judicieuses, accompagnées de commentaires sur la façon dont eux-mêmes ont joué, dans telle circonstance et avec le plus grand succès, un rôle analogue à celui que joue l'acteur qui est en scène : seulement le rôle était beaucoup moins beau, de sorte qu'il demeure naturellement sous-entendu qu'il fallait un bien autre talent pour le jouer.

Trente ou quarante demoiselles, moitié lorettes, moitié artistes, qui débutent toujours et ne s'engagent jamais. Celles-là ne viennent ni pour la pièce ni pour les acteurs, elles viennent toujours pour les spectateurs, flottent pendant un tableau ou deux des avant-scènes à

l'orchestre et de l'orchestre au balcon, et finissent par se fixer; alors, des lignes télégraphiques s'établissent, dont les trois signes principaux sont la lorgnette, l'éventail et le bouquet; la pièce finie, elles n'ont vu de toute la pièce que la robe de l'amoureuse et l'étoffe dont était faite cette robe. Trois jours après, si l'étoffe était jolie, on les verra à une autre première représentation avec une étoffe pareille.

Deux ou trois cents bourgeois qui viennent avec cette conviction que le théâtre moderne est un tissu d'immoralités, qui ont amené leurs femmes à grand'peine, et ont laissé leurs filles boudant à la maison, qui cherchent pendant cinq ou six tableaux les immoralités qu'on leur a promises, et qui, ne les trouvant pas, sont tout prêts à murmurer de ce qu'on leur a manqué de parole.

Ceux-là sont formés d'une assez bonne pâte, qui se laisse pétrir à l'intérêt. Ceux-là rendent à l'auteur en larmes et en rires les avances qu'il leur a faites; rarement l'auteur a à se plaindre d'eux.

Enfin, trois ou quatre cents enfans du peuple, sans prévention, sans préjugés, qui sont venus faire queue à deux heures, leur pain sous le bras, leur saucisson dans leur poche, qui disent *Dumas* tout court, *Maquet* tout court, l'*Historique* tout court, qui viennent pour s'amuser, qui applaudissent quand ils s'amusent, qui sifflent quand ils s'ennuient. Ceux-là ce sont les bons juges, c'est la partie intelligente de la société, car leur intelligence n'est obscurcie ni par la haine ni par l'envie, ni par la vanité, ni par l'intérêt, ni par la frivolité.

Ajoutez à cela cent cinquante claqueurs, qui semblent n'être là que pour se faire dire, à chaque fois qu'ils applaudissent :

— A bas la claque !

Voilà donc une salle de première représentation, voilà l'aréopage devant lequel se produit le génie de toutes les époques; voilà le Briarée aux deux mille têtes et aux quatre mille bras, contre lequel, pour la quarantième fois, je luttais ce soir-là avec ma tranquillité habituelle, mais avec une tristesse plus grande encore que de coutume.

Je dis plus grande encore que de coutume; oui, car rien n'est plus triste, je le répète, que cette lutte, même victorieuse, qu'on est obligé de soutenir contre cette portion malveillante du public qu'on retrouve, à chaque première représentation, réagissaut contre le rire, réagissant contre les larmes, et se tenant prête à charger à fond, au premier signe de faiblesse ou de trouble qu'elle aperçoit ou qu'elle croit apercevoir devant elle.

Puis, tout ce monde qui s'écoule, vous laissant d'autant plus isolé que le succès est plus grand. Tous ces amis qui s'en vont en oubliant de vous serrer la main, toutes ces lumières qui s'éteignent, même avant que les derniers spectateurs soient partis. Cette toile qui se relève sur une scène vide et froide, ce théâtre dont l'âme vient de s'envoler et qui n'est plus qu'un cadavre, cette lumière qui veille seule et qui remplace tous ces feux, ce silence qui succède à tous ces bruits, voilà bien, croyez-moi, de quoi motiver la tristesse la plus réelle, le découragement le plus profond.

Combien de fois, mon Dieu ! même aux jours où la tristesse n'est que superficielle, où le découragement ne descend pas jusqu'au cœur, combien de fois, après mes succès les plus beaux, les plus bruyans, les plus incontestés, après *Henri III*, après *Antony*, après *Angèle*, après *Mademoiselle de Belle-Isle*, combien de fois suis-je revenu seul à pied, le cœur gonflé, l'œil humide, prêt à verser les plus amères de mes larmes, quand la moitié des spectateurs disait :

— Il est bien heureux à cette heure-ci.

Eh bien! je rentrais donc ce soir-là, comme je l'ai dit, plus triste encore que de coutume, lorsque je trouvai chez moi mon fils qui m'attendait et qui me dit :

— Notre pauvre James Rousseau est mort.

J'inclinai la tête sans rien répondre. Depuis quelque temps, les mêmes mots retentissent bien douloureusement autour de moi.

Mademoiselle Mars est morte, Joanny est mort, Frédéric Soulié est mort, madame Dorval est morte, Rousseau est mort.

Il y a tout un âge de la vie, le premier âge, cette portion de l'existence dorée par l'aube, qui s'écoule sans que rien de pareil vienne l'attrister. Le bruit des cloches qui sonnent la mort semble ne pouvoir parvenir à notre oreille. Toutes les voix qui nous parlent nous adressent de douces paroles, tous les murmures sont des gazouillemens, c'est que l'on monte encore cette belle montagne de la vie, si riante du côté où on la monte, si aride du côté où on la descend.

Salut donc à toi, heure mélancolique, où, arrivé au sommet de la montagne, on s'arrête pour faire halte dans sa vie, où l'œil se porte à la fois sur la pente fleurie qu'on vient de gravir et sur le versant désolé qu'on va descendre, et où vous arrive avec la bise de l'hiver ce premier écho de la tombe qui vient vous dire : Une mère, un parent, un ami vous est mort!

Alors, dites adieu aux franches joies de ce monde, car cet écho ne vous quittera plus, cet écho vibrera peut-être, d'abord une fois par an, puis deux, puis trois; vous serez comme cet arbre auquel un premier orage d'été enlève une feuille, et qui dit : Que m'importe ? j'ai tant de feuilles; puis les orages se succèdent, puis vient la bise d'automne, puis vient la première gelée d'hiver, l'arbre est chauve, ses rameaux sont nus, et, squelette décharné, il n'attend plus lui-même, pour disparaître de la surface du sol, que la bruyante cognée du bûcheron.

Au reste, n'est-ce point un bienfait du ciel que cet abandon successif dans lequel nous laisse tout ce qui nous aimait et tout ce que nous aimions? Ne vaut-il pas mieux, lorsqu'on penche soi-même vers la terre, que ce soit de la terre que viennent les voix les mieux connues et les plus chéries? N'est-il pas consolant que lorsqu'on marche inévitablement vers un monde ignoré, on soit sûr d'y trouver au moins tous ces souvenirs qui, au lieu de nous suivre, nous ont précédés?

Notre pauvre James Rousseau est mort, m'avait dit mon fils.

Disons maintenant à quel souvenir de ma vie se rattachait celui dont on m'annonçait la mort.

XIV

JAMES ROUSSEAU.

J'avais dix-huit ans, pas d'avenir, pas d'éducation, pas de fortune. J'étais deuxième clerc de notaire en province, et je détestais le notariat. Je m'apprêtais à solliciter une charge de percepteur de contributions dans un village quelconque, où ma vie allait passer obscure et ignorée, lorsqu'à la tête d'un petit bourg à une lieue de Villers-Cotterets, et nommé Corcy, j'aperçus, venant de l'extrémité d'un sentier que je suivais, trois personnes qu'au bout de trente ou quarante pas je devais nécessairement croiser.

Ces trois personnes étaient un jeune homme de mon âge, une jeune femme de vingt-cinq ou vingt-six ans, et une petite fille de cinq.

Le jeune homme était complétement étranger à mes souvenirs; les deux autres personnes, c'est-à-dire la jeune femme et la petite fille, se mêlaient aux premiers événemens de ma vie.

La jeune femme était la baronne Capelle.

La petite fille était Marie Capelle, depuis madame Lafarge.

Mon Dieu ! qui eût dit alors, en voyant s'avancer cette

belle jeune femme et cette rieuse enfant, l'une précédant l'autre à peine dans la vie, l'une charmante, l'autre promettant de l'être; qui eût dit qu'il y avait dans l'avenir une mort prématurée pour la mère, et pour la fille un malheur pire que la mort?

Un chaud rayon de soleil de juin filtrait à travers de grands arbres, et faisait trembler sur les fronts rayonnans et sur les robes blanches de la mère et de l'enfant l'ombre des feuilles, légèrement agitées par cette brise qui court dans les bois à l'approche du soir.

J'ai dit que je connaissais cette jeune femme. Je la connaissais en effet par tous les bons sentimens de mon cœur, par l'amitié, par la reconnaissance.

J'étais orphelin à trois ans, son père était devenu mon tuteur. Outre ma mère et ma sœur, qui me restaient, je retrouvai une seconde mère et trois autres sœurs au château de Villers-Helion. Je me retourne vers le passé et je vous salue de la main et du cœur, Hermine et Louise; je ne vous ai pas revues depuis vingt ans, mes sœurs; on me dit que vous êtes toujours jeunes, toujours belles; je vous dis, moi, qu'au fond de mon cœur si religieux à ses souvenirs, je vous dis, moi, que vous êtes toujours aimées.

Oh! bien souvent je pense à vous, allez; quand mes yeux, fatigués du soleil ardent qui brûle la vie du poète, percent les rayons de mon midi, et vont se reposer sur l'horizon bleuâtre de mes jeunes années, alors, je vous revois, telles que vous étiez, fleurs parfumées de ma plus jeune enfance, penchées au bord de l'eau comme des lis, mêlées aux massifs comme des roses, perdues dans les hautes herbes comme des violettes; hélas! vous ne pensez pas à moi, vous; le vent m'a emporté dans un autre monde que le vôtre et que le mien; vous ne me voyez plus, et parce que vous m'oubliez, vous croyez que je vous oublie!

Voilà donc ce qu'étaient cette jeune femme et cette jeune fille, qui, par une belle journée de juin, vers quatre heures de l'après-midi, venaient au-devant de moi, c'est-à-dire d'un pauvre enfant dont l'avenir, à tous les yeux, était bien autrement humble et obscur que le leur.

Disons maintenant ce qu'était le jeune homme au bras duquel madame Capelle s'appuyait, et qui était vêtu en étudiant allemand.

C'était le fils d'un homme dont le nom restera fatal et illustre dans l'histoire des monarchies, d'un homme qui fut l'ami d'Ankastroëm et de Horn, c'était le fils du comte de Ribing; c'était celui que vous connaissez tous sous le nom d'Adolphe de Leuven, nom dont il devait signer plus tard quelques-uns des plus beaux et des plus productifs succès de l'Opéra-Comique et du Vaudeville.

Je joignis ces trois personnes, qui avaient quarante-six ans à elle trois, juste l'âge qu'une seule de ces personnes a aujourd'hui.

Madame Capelle me présenta à son cavalier; nous étions deux enfans du même âge; nous commençâmes, ce jour-là, une amitié qu'aucun jour sombre ou heureux n'a altérée depuis; et quand nous nous rencontrons aujourd'hui, nous nous saluons encore du même sourire joyeux, du même battement de cœur sympathique avec lesquels nous nous saluâmes il y a vingt-cinq ans.

Hélas! je suis forcé de le dire, même dans ce temps d'égalité, c'est que non-seulement Adolphe de Leuven est un homme de lettres, mais surtout un gentilhomme de lettres.

Il était exilé avec sa famille, il devait rester dans un rayon de vingt lieues de Paris: Paris était interdit à sa famille, proscrite par les Bourbons de la branche aînée.

Mais, si jeune qu'il fût, il avait touché du pied le sol de la capitale; il avait trempé ses lèvres à sa coupe enivrante, où l'on boit d'abord l'espérance, puis la gloire, puis l'amertume: il n'en avait encore goûté que l'espérance.

Il avait essayé de travailler pour le Gymnase, où il connaissait Perlet, l'excellent comédien que tous les hommes de trente-cinq à quarante ans ont connu; puis une belle jeune fille, au nom qui s'épanouissait comme une rose, Fleuriet, qui mourut empoisonnée, dit-on.

Tous ces noms-là m'étaient bien inconnus, à moi, pauvre provincial, n'ayant quitté ma ville natale que pour faire une excursion à Paris en 1807, et dont tous les souvenirs se bornaient à revoir, comme à travers un nuage, une représentation de *Paul et Virginie*, par Michu et madame de Saint-Aubin.

Et cependant, au milieu de tout cela, ces grands hêtres de la forêt de Villers-Cotterets, plantés par François Ier et madame d'Étampes, sous lesquels Henri IV et Gabrielle s'étaient assis, ces grands hêtres avec leur sombre feuillage, leur ombre épaisse, leurs longs murmures, n'étaient pas restés muets pour moi.

Les poëtes de cette époque, c'étaient Demoustier, Parny et Legouvé.

Tous trois avaient passé sous la voûte fraîche et mouvante de ce grand parc aujourd'hui abattu comme toutes les grandes choses; et quand sous cette voûte je courais, enfant, poursuivant des papillons ou cueillant des fleurs, il m'était arrivé plus d'une fois de m'arrêter à lire les vers qu'ils avaient de leurs mains écrits sur l'écorce argentée, et que la vénération publique garantissait de toute mutilation.

Les premiers vers que je lus, je ne les lus donc pas dans des livres; je les lus sur des arbres, où ils semblaient avoir poussé comme poussent les fruits, comme poussent les fleurs.

Et, plus d'une fois, comme la vibration d'une harpe animée par le souffle et par les doigts du musicien fait vibrer un luth solitaire, muet, perdu dans quelque coin ou suspendu à quelque muraille, plus d'une fois j'avais jeté au milieu de la création mes premiers cris de poëte, inexpérimentés et discordans.

Aussi quand, assis auprès d'un de ces vieux arbres baignés par cette ombre séculaire qui nous ombrageait tous deux, nous dont les pères étaient nés aux deux extrémités du monde, et que le hasard réunissait pour influer sur la destinée l'un de l'autre; quand au lieu de cet avenir humble et tranquille d'un employé de province, de Leuven souleva un coin du voile qui me cachait la vie de Paris; quand, avec cette confiance de la jeunesse, robe dorée que chaque jour de l'âge mûr froisse et ternit, il me montra la lutte, le bruit, la renommée; ces spectateurs applaudissans, ces sublimes ravissemens du succès, si douloureux que leurs jouissances ressemblent à des tortures et leurs rires à des gémissemens; ma tête tomba dans mes mains, et je murmurai :

— Oui, oui, vous avez raison, de Leuven, il faut aller à Paris, car il n'y a que Paris.

Sublime confiance de l'enfant en Dieu. Que nous manquait-il, en effet, pour aller à Paris?

A lui, la liberté.

A moi, l'argent.

Lui était exilé, moi j'étais pauvre.

Mais nous avions dix-neuf ans chacun, dix-neuf ans c'est la liberté, c'est la richesse; c'est mieux que tout cela, c'est l'espérance.

A partir de ce moment, je ne vécus plus dans la réalité, mais dans le rêve, comme un homme qui a regardé le soleil et qui, les yeux fermés, voit encore l'astre éblouissant. Mes yeux se fixèrent sur un but dont ils purent se détourner un instant, mais auquel, après chaque détournement, ils revinrent plus obstinés que jamais.

Au bout d'un an, l'exil du comte de Ribing fut radié. Adolphe accourut m'apporter cette nouvelle, il retournait à Paris avec son père et sa mère.

Il n'y avait plus que moi d'exilé.

A partir de ce moment, ma pauvre mère n'eut plus de repos. Le mot Paris était dans toutes mes conversations, dans toutes mes caresses, dans tous mes baisers.

J'ai raconté ailleurs comment ce désir si ardent se réalisa; comment, à mon tour, je vins à Paris, et comment je descendis de la diligence dans un petit hôtel de la rue

des Vieux-Augustins, avec cinquante-trois francs dans ma bourse, et, confiant et fier comme si j'eusse possédé la lampe merveilleuse d'Aladin, que l'on jouait justement à l'Opéra au moment de mon arrivée.

Au bout de trois mois, ma mère avait réalisé ce qu'elle avait pu réaliser, cent louis peut-être, et elle était venue me rejoindre.

J'avais douze cents francs d'appointemens.

Les cents louis de ma mère, renforcés des douze cents francs d'appointemens, durèrent deux ans.

Alors commença la lutte.

Je n'avais pas plus tôt heurté les premières intelligences que j'avais rencontrées, que je m'étais aperçu que je ne savais rien, ni grec, ni latin, ni mathématiques, ni langue étrangère, ni même ma propre langue, rien dans le passé, rien dans le présent, ni les morts ni les vivans, ni l'histoire ni le monde; aussi au premier choc ma confiance en moi tomba-t-elle ; mais Dieu permit qu'il me restât la volonté, et qu'au sein de cette volonté fleurît l'espérance.

Cependant de Leuven, mon introducteur et dans le monde réel et dans le monde fictif, ne m'avait pas abandonné.

Nous nous étions mis à l'œuvre. Oh! pour le moment, mon ambition n'était pas grande. Il s'agissait de confectionner un vaudeville pour le Gymnase. Eh bien! cette œuvre, tout infime qu'elle était, quand, après deux heures d'un travail qui nous brisait le cerveau, nous nous regardions en face, nous étions forcés de nous avouer à nous-mêmes que nous étions impuissans à l'accomplir seuls.

Un jour de Leuven me proposa de nous adjoindre un de ses amis, chansonnier charmant, lié avec Désaugiers, et dont la réputation d'esprit était proverbiale.

Il connaissait en outre tous les directeurs de Paris, lisait à merveille, et *enlevait* un comité.

Je reconnaissais comme lui notre insuffisance : j'acceptai l'offre qu'il me faisait. Le même soir, nous lûmes notre vaudeville à notre futur collaborateur, sur la figure duquel je suivais avec anxiété toutes les impressions que cette figure traduisait. C'était de Leuven qui lisait. Je n'eusse pas pu lire, tant j'étais impressionné.

— C'est bon, dit-il, quand de Leuven eut fini, il faut nous mettre à cela. Il y a peut-être quelque chose à en faire.

En effet, sous la plume de notre collaborateur, plus exercée que la nôtre, les phrases s'arrondirent, les couplets s'aiguisèrent, quelques étincelles jaillirent çà et là dans le dialogue, et, au bout de huit jours, l'œuvre était accomplie.

Nous demandâmes, ou plutôt notre collaborateur demanda lecture au Gymnase, et l'obtint :

Nous fûmes refusés à l'unanimité.

Nous demandâmes lecture à la Porte-Saint-Martin :

Nous eûmes six boules noires et deux boules blanches.

Nous lûmes à l'Ambigu-Comique :

Nous eûmes une réception éclatante.

C'était un bien grand désappointement, non pas pour mon orgueil dramatique, je n'ai jamais su ce que c'était que l'aristocratie du théâtre, mais pour mes calculs pécuniaires; plus nous avancions, plus nous étions gênés, ma mère et moi. J'avais cependant obtenu de l'avancement dans mon bureau. J'avais quinze cents francs par an au lieu de douze cents; mais aussi, moins novice en certaines choses que dans d'autres, tandis que nous avions grand'peine à confectionner un vaudeville à trois, j'avais fait un enfant à moi tout seul. Or, la venue au monde d'Alexandre compensait bien l'augmentation de vingt-cinq francs par mois que je devais à la libéralité du duc d'Orléans. La gloire que devait m'apporter mon tiers de vaudeville n'était pas à dédaigner sans doute, mais les premiers droits d'auteur de ce tiers, je dois l'avouer, étaient attendus avec autant d'impatience par ma poche que les premiers sourires de la renommée par mon front.

Or, les droits d'auteur, pour un vaudeville joué à l'Ambigu, étaient de douze francs par soirée et de six francs de billets.

Ce qui nous constituait à chacun par soirée, les billets vendus à moitié prix, une somme de cinq francs.

Sur ces futurs droits, un excellent homme, qui a fait plus pour les auteurs dramatiques de Paris que n'ont jamais fait monsieur Sosthènes de la Rochefoucauld, ou monsieur Cavé, ou monsieur Charles Blanc, Porcher, un jour où il n'y avait pas de quoi dîner à la maison, me prêta cinquante francs.

Ce prêt de cinquante francs fut le premier argent que je gagnai avec ma plume.

Celui qu'on me comptait tous les mois à la caisse de monsieur le duc d'Orléans, je le gagnais avec mon écriture.

Enfin le grand jour arriva. Notre vaudeville fut joué avec un succès d'estime.

Un succès d'estime à l'Ambigu de 1826, comprenez-vous? et qui me rapporta pour ma part cent cinquante francs!

La pièce était intitulée : LA CHASSE ET L'AMOUR.

Quant à notre collaborateur, il s'appelait JAMES ROUSSEAU.

Quelle étrange coïncidence! c'est à vingt-trois ans de distance, le soir d'un succès aussi, que mon fils, qu'Alexandre, enfant vagissant à peine en 1826, m'attendait chez moi pour me dire :

— Notre pauvre James Rousseau est mort.

Pendant ces vingt-trois ans, pauvre James Rousseau, qu'avait été la vie pour toi, si bon, si spirituel, si aimant!

Je vais le dire.

Ne trouvez-vous pas qu'il en est des siècles comme des hommes, et qu'ils ont leur jeunesse folle, leur âge mûr sérieux, et leur vieillesse sombre? Jeunesse folle, en effet, que celle du XVIIIe siècle avec sa régence, monsieur d'Orléans, madame de Berry, madame de Prie, monsieur le duc, madame de Châteauroux et Richelieu ; âge mûr, sérieux, que celui qui voit éclore la réputation du maréchal de Saxe, de monsieur de Lowendhal, de Chevert, qui gagne les batailles de Fontenoy et de Raucoux ; vieillesse sombre que celle qui commence par les guerres du Canada, par le traité de Paris, par la gangrène du roi qui gagne la royauté, et qui s'achève par les massacres de l'Abbaye, les échafauds de la place de la Révolution et les orgies du Directoire.

Il en fut ainsi de notre XIXe siècle, Waterloo l'avait fait triste d'abord, comme un enfant orphelin ; mais la Restauration, assez bonne mère à tout prendre, lui rendit bientôt son insouciance et sa folie. De 1816 à 1826 datent les derniers éclairs de la gaîté française, les dernières chansons du Caveau, ces chansons de chansonniers qui n'avaient pas encore la prétention d'être des chansons de poëtes, ces chansons signées Armand Gouffé, Désaugiers, Rougemont, Rochefort, Romieu et Rousseau.

Dans cette période, Potier, Brunet, Tiercelin florissaient. Tiercelin jouait *le Coin de Rue*; Brunet, *Jocrisse maître et Jocrisse valet;* Potier, *Je fais mes farces.*

C'était en effet le temps des farces : cette tradition du vieil esprit basochien que nous avons vue mourir peu à peu, soupir à soupir, haleine à haleine, nous autres hommes de quarante ans, comme on voit mourir un vieillard d'épuisement et de consomption.

On dînait encore à cette époque ; il y avait des restaurateurs artistes qui causaient gravement cuisine avec messieurs Brillat-Savarin et Grimod de La Reynière, comme monsieur de Condé causait avec Vatel. Ils avaient été chefs, les uns chez Cambacérès, les autres chez d'Aigrefeuille ; ils s'appelaient Borel et Beauvilliers.

Aujourd'hui, on mange encore au restaurant, mais on n'y dîne plus.

Puis, non-seulement on dînait, mais encore on soupait, autre tradition de l'autre siècle qui s'est à peu près éteinte dans le nôtre. Qui dira ce que l'esprit français a perdu par la suppression de ce repas charmant qui se faisait à la lueur des bougies, à l'heure où on fait les rêves, à

l'heure enfin où tous les soins, tous les soucis, toutes les affaires, ces fantômes de la journée, sont évanouis ?

Romieu, Rousseau et Henri Monnier étaient de rudes soupeurs; jeunes, et ayant plus grand appétit souvent que grosse bourse, vivant de cette vie vagabonde qui tient à la fois du bohême et de l'étudiant, ils n'avaient pas besoin que l'enseigne du restaurant portât un nom illustre dans les fastes de la cuisine pour y poser leur tente. Non, le premier bouchon venu suffisait; on s'attablait devant un pâté, devant une côtelette, devant une matelotte; on faisait monter du pouilly à défaut de champagne, du beaugency à défaut de chambertin. On chantait *la Treille de sincérité*, *Plus on est de fous plus on rit*, *Qu'on est heureux d'n'avoir pas le sou!* puis on sortait à deux heures du matin, échauffé par les vins, par les rires, par les chansons, et *les farces* commençaient.

Ces farces, pour la génération qui nous suit, ne sont plus connues qu'à l'état de légendes : il y a la légende du lampion, la légende des deux magots, la légende du portier à qui l'on demande de ses cheveux; tout cela, entremêlé de chats attachés aux sonnettes, de réverbères cassés, de cordes tendues, épisodes nocturnes qui finissaient presque toujours par conduire les farceurs chez le commissaire du quartier où leurs exploits avaient lieu.

Mais les commissaires étaient appropriés à l'époque : eux-mêmes avaient été farceurs dans leur temps; une réprimande toute paternelle était d'ordinaire la seule punition à ces fréquentes infractions aux règles de la police municipale; chacun avait son commissaire de prédilection chez lequel il demandait à être conduit.

Rousseau avait adopté celui du quartier de l'Odéon. Six fois dans la même semaine, six fois du lundi au samedi, c'est-à-dire une fois chaque, il s'était recommandé de ce brave homme, qui, enfin lassé d'être toujours réveillé à la même heure, par le même homme et pour la même cause, fit la sixième fois semblant de se fâcher.

Rousseau écouta la semonce avec une grande componction et une profonde humilité; puis, quand le magistrat eut fini :

— C'est juste, monsieur le commissaire, répondit Rousseau. Demain, je me ferai conduire chez un autre. C'est bien le moins que vous reposiez le dimanche.

Cette joyeuse vie dura tant que dura la Restauration : c'était un bon temps pour quiconque avait de l'esprit, et Rousseau en avait tant, surtout au dessert, que chacun connaissait Rousseau, quoiqu'il n'eût jamais rien imprimé, excepté la *Chasse et l'Amour;* car tous ces charmans articles qui paraissaient dans le *Figaro*, dans la *Pandore*, dans le *Journal Rose*, et qui fournissaient grandement à tous ces soupers, à tous ces dîners, nul ne les signait : on les faisait en commun comme on les mangeait en commun.

La révolution de juillet arriva; ce fut une bombe jetée dans la bande d'oiseaux chanteurs : la politique prit ceux-ci, les affaires entraînèrent ceux-là, l'art en absorba quelques-uns.

Romieu fut fait sous-préfet, Monnier se fit comédien, Rousseau resta seul et isolé.

A partir de ce moment les soupers cessèrent.

Un distique constate que ce fut l'absence de Romieu qui amena la cessation des soupers, puisque son retour à Paris, après un exil de quatre ans en province, y fit revivre cette habitude.

Voici le distique à l'appui de ce que nous avançons :

> Lorsque Romieu revint du Monomotapa
> Paris ne soupait plus, et Paris resoupa.

Romieu revenait avec la réputation d'un excellent sous-préfet. Il y avait bien l'histoire d'une leçon donnée à des enfans qui ne pouvaient pas casser un réverbère. Il y avait bien le fabliau de l'horloger et de la montre. Mais tout cela prouvait une chose qui n'avait pas été démontrée jusque-là : c'est qu'on pouvait être un homme d'infiniment d'esprit, et malgré cela faire un excellent sous-préfet.

Cela fut démontré si clairement, que Romieu repartit préfet.

Quant à Rousseau, l'âge était venu, et, sans rien ôter à son charmant esprit ni à son excellent cœur, avait ajouté quelque chose à sa raison. C'était toujours l'homme du dessert, le chansonnier plein de verve, le joyeux buveur, mais c'était aussi l'homme du travail journalier. Avec les soupers les farces avaient cessé. Les commissaires de police, changés à la révolution de juillet, ignoraient son nom, fameux chez les commissaires de la Restauration. Il s'était fait rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*. C'est lui qui, dans cet excellent journal, racontait, avec une verve qui n'appartient qu'à lui, toutes ces histoires de vagabondages, de tapis-francs, de vols, où chaque acteur prenait un caractère, une allure, presque un visage.

En 1839, je crois, Rousseau se maria. Rousseau, vous le voyez bien, s'était rangé tout à fait. Il fit plus, il alla demeurer à Neuilly.

A partir de ce moment, plus d'insouciance dans cette vie si insouciante autrefois, plus de paresse dans cette existence si paresseuse. Rousseau avait compris que, philosophe quand il vivait seul, il pouvait supporter les privations, mais que ces privations, il n'avait pas le droit de les imposer à la femme qui avait uni son existence à la sienne; et cependant, malgré le travail, malgré la rétribution mensuelle et fixe de ce travail, la vie avait ses exigences, et parfois Rousseau se trouvait bien plus pauvre qu'au temps où, à défaut d'argent, restait la gaîté. Rousseau, ces jours-là, ne chantait plus *Qu'on est heureux d'n'avoir pas le sou!* Rousseau, ces jours-là, ne prenait pas même l'omnibus; il gagnait Paris à pied, il venait me trouver et me disait :

— Tu es toujours bien avec le duc d'Orléans, n'est-ce pas?

Je savais ce que cela signifiait. Je faisais un signe affirmatif de la tête, et je lui donnais, sur la caisse de mon cher et excellent prince, un bon de cent, de deux cents ou de trois cents francs, selon les besoins. Asseline faisait honneur à ce bon, et Rousseau repassait par la maison, me serrait la main et me disait :

— Oh! toi, vois-tu, je te trouverai jusqu'au jour de ma mort pour me faire enterrer.

Pauvre Rousseau, il ne croyait pas si bien dire!

Le prince fut tué : une grande et facile ressource manquait à Rousseau.

Mais à défaut du prince restaient les ministres.

Quand la gêne se faisait par trop sentir dans le ménage de Neuilly, je revoyais Rousseau.

— Comment es-tu avec le ministre de l'instruction publique? me demandait-il.

— Bien, répondais-je, si c'était monsieur de Salvandy qui était au ministère; mal, si c'était monsieur Villemain ou monsieur Cousin.

Et quand c'était monsieur de Salvandy, je donnais un mot à Rousseau pour monsieur de Salvandy, et monsieur de Salvandy y faisait honneur par tradition princière.

Et quand c'étaient messieurs Villemain ou Cousin, j'ouvrais mon tiroir, et je disais :

— Prends, mon ami.

Et Rousseau prenait sans hésitation dans mon tiroir, comme j'eusse pris dans le sien si Rousseau eût eu un tiroir où j'eusse pu prendre quelque chose.

Qu'on n'aille pas croire du reste que cela se renouvelât souvent; une fois tous les deux ans à peine, une fois par an au plus.

La révolution de février arriva, les appointemens de Rousseau furent réduits de trois cents francs à cent francs. Hélas! et plus de prince et presque plus de ministres.

Puis, avec cela, une maladie cruelle, quelque chose comme une maladie de poitrine, dont les médecins ne se rendaient pas compte, des étouffemens qui interrompaient le souffle, qui altéraient la voix.

Ce fut alors que l'on put voir tout ce qu'il y avait de dévoûment et de courage dans ce cœur si bon, dans cette

âme si aimante. Souffrant à être obligé de s'arrêter tous les cinquante pas pour reprendre haleine, Rousseau partait tous les matins pour aller à son bureau de la *Gazette*, feignant parfois d'avoir dans sa poche dix sous pour prendre l'omnibus, afin de ne pas inquiéter sa femme, et ces dix sous, ne les ayant pas, il faisait la route à pied, aller et retour.

Cela dura plus d'un an. Je fus plus d'un an sans le revoir.

Pauvre ami! il savait bien quelle répugnance j'aurais aujourd'hui à demander à ceux qui sont là, et, à moi, il ne voulait pas me demander de peur que je n'eusse pas.

Enfin, il vint un jour; il n'y avait pas moyen d'attendre plus longtemps.

— Connais-tu le ministre de...? me demanda-t-il.

Je ne le connaissais pas; mais pour que James vînt à moi, il fallait que le besoin fût si urgent que je n'hésitai point.

— Je ne le connais pas, lui dis-je; mais il doit me connaître, lui, et je vais lui écrire.

Et j'écrivis au ministre de..., pour lui demander un secours pour James Rousseau, homme de lettres, auteur dramatique et journaliste.

Rousseau dîna avec moi, me serra la main et emporta la lettre.

Un matin, je reçus un billet du ministre de... Il me demandait des renseignemens sur monsieur James Rousseau.

Le soir, mon fils m'attendait, comme je l'ai dit, à mon retour, pour m'annoncer la fatale nouvelle.

Je pris la plume et j'écrivis au ministre de...

« Monsieur le ministre,

« Le seul renseignement que je puisse vous donner sur
» monsieur James Rousseau, c'est qu'il est mort ce matin,
» et mort sans secours. »

Voici maintenant comment Rousseau est mort :

Il était venu à Paris à pied, se rendant rue du Harlay, où est le bureau de la *Gazette des Tribunaux*. Arrivé à dix heures un quart, il était entré dans la salle de rédaction, et y lisait les journaux quand tout à coup il pousse un soupir, se lève, étend les bras, ouvre la bouche, vomit une gorgée de sang et balbutie.

— Une apoplexie foudroyante! Je ne suis pas malheureux, dit-il.

Puis il ajoute :

— Ma pauvre femme!...

Et il tombe la face contre terre.

Il était mort.

Il avait cinq sous dans la poche de son gilet, et c'était tout ce qu'il possédait.

—Vous avez raison, monsieur L...; les hommes de lettres ne meurent pas de faim; ils ont du superflu même, puisqu'à leur mort on retrouve cinq sous dans la poche de leur gilet.

Le matin, à deux heures, Alexandre était à Neuilly. Il portait à la veuve de notre pauvre ami cette première consolation qu'elle n'avait à s'occuper de rien, et que tous ces tristes détails qui suivent la mort d'une personne aimée nous regardaient, nous, ses amis.

Mais si fort qu'Alexandre se fût pressé, d'autres amis avaient déjà pris les devans : c'étaient les rédacteurs de la *Gazette des Tribunaux*, qui réclamaient le pieux honneur de déposer le corps de leur collègue dans une demeure qui lui appartînt pour l'éternité.

— Non, monsieur L..., les hommes de lettres ne meurent pas de faim, mais on les rapporte chez eux sur la civière des pauvres, parce que avec cinq sous on ne peut pas les ramener chez eux en fiacre. Non les hommes de lettres ne meurent pas de faim ; mais si vous alliez aux enterremens des hommes de lettres, vous verriez les huissiers attendre la levée du corps pour faire la saisie, et vous pourriez leur dire ce que je leur dis :

« Pourquoi ne saisiriez-vous pas le corps, messieurs, on vous en donnerait SEPT FRANCS à l'école de Médecine? »

O pauvre société mal organisée, où le vivant ne trouve pas un morceau de pain, où le mort ne trouve pas une tombe, et où l'on attend que le cadavre du mari soit emporté pour dépouiller la maison de la veuve !

Soyez tranquille, pauvre femme, pleurez et priez en paix, pauvre veuve! quand vous rentrerez dans cette triste demeure dont on vous a emporté évanouie, vous y retrouverez, c'est moi qui vous le dis, chaque meuble à la place où vous l'aurez laissé.

Seul notre ami vous manquera ; mais lui aussi vous le retrouverez là-bas, dans ce charmant cimetière où nous l'avons couché près du chemin, comme un voyageur fatigué qui se repose et qui attend.

Dieu vous fasse paix dans la vie! Dieu lui fasse miséricorde dans la mort.

XV

UNE SUTTIE.

L'homme propose et Dieu dispose ; c'est pour le navigateur surtout que ce proverbe, le plus véridique de tous les proverbes, semble avoir été fait.

Nous partîmes de Goa dans les premiers jours de juin, époque à laquelle l'hiver commence ; or, qui n'a pas vu les tempêtes de la côte du Malabar, n'a rien vu.

Une de ces tempêtes-là nous jeta à Calicut ; et, bon gré mal gré, il fallut bien rester là.

Cependant il y a cela de commode dans les hivers de l'Inde, qu'ils ne sont pas le moins du monde accompagnés de froids, mais seulement de vents, de nuages et d'éclairs; ce qui fait que les fruits profitent aussi bien, pour mûrir, de l'hiver que de l'automne.

Au reste, ceux qui sont las de l'hiver n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour aller chercher une autre saison. Ils n'ont qu'à traverser les montagnes de Gate, qui courent du nord au midi. En deux jours, au lieu d'être sur la côte du Malabar, ils se trouveront sur la côte de Coromandel, et, au lieu d'être trempés par l'hiver du golfe Persique, ils seront rôtis par l'été du golfe du Bengale.

Au reste, je vous dirai : Rien de beau comme cette côte, toute parsemée de palmiers et de cocotiers toujours verts, toujours empanachés, et qui dans les grands vents se couchent comme des arches de pont. Rien de beau comme ces plaines, comme ces prairies, comme ces rivières, comme ces lacs, où se mirent à l'envi villes, villages et maisons de campagne, et qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'à Mangalore.

Quand je vis que nous étions à la côte, et que le patron me dit que de trois ou quatre mois il n'y avait pas moyen de se remettre à la mer, j'en pris mon parti, et comme j'étais déjà presqu'au trois quarts Hindou, je me décidai à faire un établissement à Calicut, et cela avec d'autant plus de tranquillité que, Calicut étant au pouvoir des Anglais, qui sont protestans, je n'avais rien à craindre de mon diable d'inquisiteur de Goa. D'ailleurs, à dix lieues de Calicut, j'avais Mahé, qui est un comptoir français, et dont je pouvais me réclamer.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la longueur des oreilles que je rencontrais. J'avais cru jusqu'alors avoir les oreilles d'une assez jolie dimension, et je devais cet ornement à la libéralité que mon père et ma mère avaient toujours mise à me les tirer dans ma jeunesse; mais je m'aperçus que mes oreilles, à moi, n'avaient point acquis le quart du volume auquel peuvent atteindre les oreilles humaines. Cela tient à ce qu'on les perce aux enfans calicutiens au moment où ils viennent au monde, et qu'à partir de cette heure les parens ingénieux mettent dans

cette ouverture une feuille de palmier, sèche et roulée, qui, tendant sans cesse à se dérouler, dilate excessivement le trou, de sorte qu'il y a quelques-unes de ces oreilles à travers lesquelles on peut passer le poing. Vous comprenez combien sont fiers ceux qui jouissent de cette espèce de beauté : ce sont les muscadins du pays.

Mon premier soin, en mettant pied à terre, avait été de prendre un naïr, c'est-à-dire une espèce de janissaire, pour visiter la ville et les environs, et pour me guider dans les locations et les achats que j'avais à faire.

Nous nous acheminâmes donc vers Calicut. Mais en route nous fûmes pris d'un tel ouragan, que je me vis forcé de réfugier dans une pagode malabare. C'était justement celle où, quatre cents ans avant moi, avait abordé Vasco de Gama.

Comme l'intérieur du temple était garni d'images, Vasco et ses compagnons prirent la pagode pour une église chrétienne, et comme des hommes couverts de calicot, c'est-à-dire ressemblant à des prêtres en petite tenue, leur versèrent de l'eau et des cendres sur la tête, cela les confirma d'autant plus dans cette croyance.

Cependant, un des compagnons de Gama, inquiet de voir toutes ces idoles à figure étrange, et ne voulant pas compromettre son salut, accompagna sa prière de cette restriction :

— Que je sois ou non dans la maison du diable, c'est à Dieu que j'adresse mon oraison.

Moi, comme je suis tant soit peu païen, je ne fis oraison ni à Dieu, ni au diable. J'attendis que la pluie fût passée, et voilà tout.

J'avais toujours entendu parler d'un détail commercial fort en usage à Calicut, et qui, au moment d'y établir un magasin quelconque, ne laissait pas de me préoccuper. Un créancier qui rencontre son débiteur, m'avait-on dit, n'avait qu'à tracer un cercle autour de lui, et, m'avait-on assuré, celui-ci n'en pouvait sortir, sous peine de mort, avant que la dette pour laquelle il venait d'être écroué ne fût payée. Il y avait plus. Une fois, le roi lui-même, à ce qu'on m'avait toujours assuré, avait rencontré un marchand qu'il remettait de jour en jour depuis trois mois ; celui-ci traça une ligne autour du cheval du roi, le monarque resta immobile comme une statue équestre, jusqu'à ce que l'on eût apporté du palais la somme dont il avait besoin pour se liquider.

L'aventure était vraie, mais elle avait eu lieu dans les temps reculés, et la loi que nous venons de citer était tombée à peu près en désuétude.

Mais une loi qui subsistait toujours, quoique les Anglais eussent déclaré que les femmes hindoues n'étaient plus forcées de s'y soumettre, c'était celle qui ordonne aux femmes de se brûler sur le corps de leurs maris. Or, comme si j'étais destiné à assister aux différens genres d'auto-da-fé qui se pratiquent sur la côte occidentale de l'Inde, je n'étais pas plutôt établi à Calicut, que l'on Annonça qu'un brahmine venait de mourir et que sa femme était décidée à se brûler sur son tombeau.

J'arrivai donc tout d'emblée pour assister à une suttie.

C'était un spectacle assez curieux pour un Européen, pour que cet Européen n'y manquât point, surtout quand il était doué d'une femme qui, au lieu de se brûler sur son tombeau, eût fait bien certainement un feu de joie le jour de la mort de son époux.

J'arrêtai donc définitivement mon naïr pour un mois.

C'était un garçon intelligent, qui passa marché avec moi pour un demi-faron par jour, c'est-à-dire pour cinq ou six sous, et qui se chargea de me faire faire place le jour du spectacle.

Le jour du spectacle tombait le dimanche suivant, et la cérémonie s'accomplissait dans une plaine, à un quart de lieue de la ville. Le bûcher, composé des matières les plus combustibles et des bois les plus inflammables, était, je ne dirai pas dressé, mais établi dans une fosse, de sorte que le foyer présentait un trou pareil à celui d'un cratère.

Sur le bûcher était couché le cadavre du mari, embaumé de façon à attendre la femme sans trop se détériorer en attendant.

A l'heure convenue, c'est-à-dire vers dix heures du matin, la veuve du brahmine, pieds nus, tête nue, et le corps couvert d'une longue robe blanche, sortit de la maison conjugale au son des flûtes, des tambours et des tam-tams, et fut conduite en grande pompe au bûcher de son époux. Une fois hors de la ville, elle trouva sur la route un officier anglais et une douzaine d'hommes placés là par le gouverneur de Calicut.

L'officier s'approcha d'elle, et lui dit en langue hindoustani que j'entendais parfaitement :

— Est-ce volontairement que vous mourez ?

— Oui, répondit-elle, c'est volontairement.

— Au cas où vos parens vous forceraient, je suis là pour vous porter secours, réclamez mon appui, et, au nom de mon gouvernement, je vous emmène avec moi.

— Personne ne me force, je me brûle de plein gré. Laissez-moi donc passer.

J'étais, comme je l'ai dit, assez près de ceux qui dialoguaient pour entendre le dialogue, et j'avoue que je fus frappé d'admiration à la vue d'une résolution pareille. Il est vrai que la veuve parlait à un chrétien, devant lequel elle était bien aise de faire parade de sa religion, et que tous ces démons de brahmes l'étourdissaient en lui chantant leurs litanies aux oreilles.

Elle continua donc sa route assez fermement vers le bûcher ; arrivée au bord de la fosse, qui commençait à flamboyer, elle fut entourée par les brahmes, qui lui firent boire une liqueur qui parut lui donner des forces. Mon naïr me dit que celui qui lui faisait boire cette liqueur, et qui la poussait le plus vigoureusement, était son oncle.

Quoi qu'il en fût, les brahmes s'écartèrent, et la pauvre femme, après avoir fait ses adieux à l'assistance, après avoir distribué ses bijoux entre ses amies, recula de quatre pas pour prendre son élan, et, au milieu des cris d'encouragement des prêtres, au son d'une musique infernale, s'élança dans la fournaise.

Mais à peine y fut-elle, qu'elle trouva l'atmosphère un peu chaude, à ce qu'il paraît ; et que, malgré l'opium qu'elle avait bu, malgré les chants des prêtres, malgré les tam-tams des musiciens, elle poussa de grands cris, et sortit du feu plus vite qu'elle n'y était entrée.

Ce fut alors que j'admirai la prévoyance de mes bons inquisiteurs de Goa, lesquels dressent un poteau au milieu du bûcher, et, à ce poteau, scellent un anneau de fer pour retenir le condamné.

Au reste, à la vue de cette veuve qui manquait ainsi à tous ses devoirs, il faut rendre justice aux assistans, ils poussèrent un cri d'indignation, et chacun se précipita à la rencontre de la fugitive pour la repousser dans les flammes.

J'avais surtout devant moi une adorable petite Calicutienne, de dix à douze ans, qui était furieuse, et qui déclarait que lorsque ce serait son tour de se brûler, elle ne ferait pas de telles façons ; aussi criait-elle de toutes ses forces :

— Au feu ! la renégate ! Au feu ! au feu ! au feu !

Comme chacun jetait les mêmes cris, excepté moi, l'officier anglais et ses douze hommes, qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour arriver à la patiente, mais qui, on le comprend bien, étaient facilement repoussés par toute cette population furieuse ; la renégate, comme l'appelait ma jolie petite Calicutienne, fut prise, enlevée, ramenée à la fosse, et jetée à toute volée au milieu des flammes ; puis aussitôt on lança sur elle tout ce que l'on put trouver de fagots, de bûches, de fascines, d'herbes sèches, ce qui ne l'empêcha pas d'écarter tout cet échafaudage enflammé, de sortir une seconde fois de la fournaise, et, vivant incendie, avec la force du désespoir, d'aller, écartant tout le monde, se plonger dans un petit ruisseau qui coulait à cinquante pas du bûcher.

Vous concevez le scandale. Ça ne s'était jamais vu, à ce que disaient du moins les assistans. Ma petite Calicutienne

surtout ne revenait point d'étonnement de ce qu'une femme pût oublier à ce degré ses devoirs envers son époux.

C'était au point qu'elle ne pouvait que proférer ces paroles :

— Oh ! moi !... oh ! moi !... Si c'était moi !

Aussi courut-elle avec tout le monde vers le ruisseau où s'était réfugiée la coupable à demi brûlée. Je la suivis, car je me sentais déjà pour elle une admiration profonde.

Comme nous arrivâmes sur les bords du ruisseau, la pauvre créature criait :

— Messieurs les Anglais, à moi ! au secours ! à moi ! Puis, comme les Anglais, repoussés de tous les côtés, ne pouvaient la secourir, elle aperçut son oncle, le même qui la poussait à se brûler :

— Mon oncle, cria-t-elle, au secours ! ayez compassion de moi ! Je quitterai ma famille, je vivrai comme une maudite, je mendierai.

— Eh bien ! soit, lui répondit l'oncle d'un air câlin. Laisse-moi t'envelopper dans ce drap mouillé, je te remporterai à la case.

Et, en disant cela, l'oncle clignait de l'œil comme pour dire aux brahmines :

— Laissez faire, quand elle sera dans le drap son affaire sera claire.

Sans doute elle aussi vit le coup d'œil et le comprit ; car, au lieu de se fier à son oncle, elle cria :

— Non ! non ! je ne veux pas ! éloignez-vous ! Je m'en irai toute seule ! laissez-moi ! laissez-moi !

Mais l'oncle ne voulait pas en avoir le démenti ; il avait sans doute répondu de sa nièce, et il tenait à ce qu'elle acquittât sa parole.

Il jura donc à sa nièce, par les eaux du Gange, qu'il la ramènerait à la maison.

Le serment est si sacré, que la pauvre femme y crut. Elle se coucha sur le drap mouillé dans lequel son oncle la roula comme une momie. Puis, quand les bras furent pris, quand les jambes furent prises, il la chargea sur son épaule en criant : « Au bûcher ! au bûcher ! »

En effet, il se mit à courir vers la fosse, suivi de toute la population qui criait :

— Au bûcher ! au bûcher !

Ma petite Calicutienne était au comble de l'admiration. Quand le brahme avait prononcé le serment sacré, elle avait été au moment de le flétrir du nom de paria ; mais quand elle vit que ce serment n'avait pas d'autre but que de tromper sa nièce, et que le brahme manquait à son serment :

— Oh ! l'honnête homme, cria-t-elle en battant des mains, le digne homme ! le saint homme !

Je ne comprenais pas trop comment on était un brave homme, un saint homme, un digne homme, en manquant à son serment ; mais ma petite Hindoue disait cela d'un air si convaincu ; il y avait tant de grâce et de naïveté dans toute sa personne, que je finis par convenir en face de moi-même, l'orgueil masculin aidant, que cette pauvre veuve était décidément une grande coupable d'hésiter ainsi à se brûler sur le corps de son mari.

Aussi joignis-je mes acclamations aux acclamations générales de la foule, quand je vis cet honnête homme d'oncle, ce saint homme d'oncle, ce digne homme d'oncle, rejeter dans la fournaise sa misérable nièce, si bien empaquetée cette fois, que, quelques efforts qu'elle fît, en cinq ou six minutes la flamme en eut raison.

Ma petite Calicutienne était dans l'enthousiasme. Ce dévoûment conjugal préexistant dans le cœur d'une jeune fille me toucha au point que je lui demandai comment elle se nommait et qui elle était.

Elle se nommait Amarou, ce qui est un fort joli nom, comme vous voyez, et son père appartenait à la caste des Veissiahs, c'est-à-dire à celle des directeurs de l'agriculture et du commerce.

Le père d'Amarou était donc de la troisième classe, n'ayant au-dessus de lui que la classe des rajahs et celle des brahmes, et au-dessous de lui celle des sudras.

Le poste qu'il occupait à Calicut correspondait à celui de syndic du port.

C'était un homme qui pouvait m'être fort utile ; et comme mon naïr le connaissait, il fut convenu qu'il me présenterait à lui le lendemain.

XVI

LES PANTOUFLES DU BRAHMINE.

Le résultat de ma visite au père de la belle Amarou fut que je me décidai à m'établir à Calicut et à y fonder un commerce d'épiceries.

Mon premier soin fut d'acheter une maison. Les maisons sont encore moins chères à Calicut qu'à Goa. Il est vrai que la plus solide maison de Calicut est en terre séchée, et que la plus haute a huit pieds de haut.

Aussi, pour douze écus, me trouvai-je propriétaire d'une maison qui me fut cédée par le vendeur avec trois serpens attachés à la propriété.

Je lui dis que je tenais peu à ses serpens, et que mon premier soin serait de leur tordre le cou ; mais il m'invita à bien me garder d'une pareille imprudence. Les serpens remplissent, à Calicut, l'office que remplissent les chats en Europe, en détruisant les rats et les souris, dont sans eux les maisons seraient infestées.

Je demandai à ce que les reptiles dont je devenais acquéreur me fussent présentés, afin que je fisse connaissance avec eux.

En effet, il était important pour moi et pour eux de bien nous entendre, afin qu'il n'entrât pas d'intrus dans la maison.

Mon vendeur les siffla, et ils accoururent comme des chiens.

Au bout de trois jours, grâce à deux ou trois jattes de lait dont je leur avais fait libéralement cadeau, nous étions les meilleurs amis du monde.

Cependant, j'avoue que les premières fois que je trouvai l'un ou l'autre dans mon lit en me couchant ou en m'éveillant, cette familiarité m'inspira quelque répugnance ; mais peu à peu je m'y habituai, et bientôt je n'y pensai plus.

Le commerce auquel je m'étais particulièrement adonné était celui du cardamome, espèce de poivre qui ne se trouve chez nous que chez les apothicaires, mais dont tous les insulaires des îles de l'Inde sont on ne peut plus friands. Pendant mon séjour à Ceylan, j'avais appris à connaître la valeur de cette denrée, et je résolus d'en faire ma branche principale de spéculation.

J'étais arrivé justement dans la saison des pluies, qui est le bon temps pour défricher les terres où l'on veut planter du cardamone. Le défrichement au reste est facile ; pendant l'hiver, il pousse sur le sol des environ de Calicut une véritable forêt d'herbes qui servent d'engrais à la terre, dans laquelle on peut planter ou semer, on sème ou on plante, et quatre mois après on récolte.

J'affermai donc une grande quantité de terre aux environs de Calicut, et je commençai mon défrichage, non pas comme on fait dans ces pays-là, en s'en rapportant à une vingtaine de sudras qui, éloignés de l'œil du maître, le trompent à qui mieux mieux dans l'emploi de la journée, mais en surveillant tout moi-même ; et pour que cette surveillance fût plus active, je commençai par me bâtir quatre cabanes aux quatre coins de mon exploitation, ce qui me fut chose facile et peu dispendieuse, attendu que j'avais une grande quantité de cocotiers sur mon terrain, et que, comme chacun sait, cet arbre est un don du ciel pour ces climats, puisqu'avec son bois on bâtit les maisons, qu'avec ses feuilles on les couvre, qu'avec son écorce on tresse des nattes, qu'avec sa moelle on se nourrit, qu'avec

son bourgeon on fait du vin, qu'avec sa noix on fait de l'huile, et qu'avec sa séve on fait du sucre.

Or, de ce vin, en le passant à l'alambic, je composais une espèce d'eau-de-vie avec laquelle je faisais faire tout ce que je voulais à mes sudras.

Aussi ma récolte se ressentit-elle de mes distributions de *tari*. On n'avait jamais rien vu de pareil, à Calicut, à mes dix ou douze arpens de cardamone; non-seulement ma récolte fut abondante, mais de première qualité, et je résolus, quand je vis le résultat, de consacrer cinq ou six ans à cette exploration, au bout desquelles cinq ou années ma fortune était faite, surtout si j'allais vendre moi-même à Ceylan ce que j'avais récolté moi-même à Calicut. Pour cela, il s'agissait purement et simplement de noliser un petit bateau, et, pendant la fin de la saison d'été, de gagner Ceylan, lorsque j'aurais une cargaison suffisante. Or, deux récoltes devaient me suffire pour charger un bateau, et deux récoltes à Calicut se font dans l'année.

Pendant ce temps, je continuais de visiter mon vieil ami Nachor et ma jeune amie la belle Amarou. Je n'avais pas oublié que le père pouvait, pour mes patentes, pour mes droits de douane, etc., m'être très utile, et, je l'avoue, ce grand dévouement à ses devoirs conjugaux que la fille avait déployé dans la fameuse journée de la suttie, m'avait profondément touché le cœur. Or, le papa Nachor n'était pas un niais; il m'avait vu payer comptant tout ce que j'avais acheté ou loué. Il ne douta pas, à la manière dont je menais mon exploitation, que je ne fusse en train de faire fortune; de sorte qu'il me recevait en homme qui désire que celui qu'il reçoit trouve la maison bonne, afin qu'il revienne dans la maison le plus souvent possible.

J'y revins tant et si bien, qu'au bout de huit ou dix mois, sauf le consentement de la belle Amarou, que j'avais cependant cru lire plus d'une fois dans ses yeux, tout était à peu près décidé entre moi et le père Nachor.

Un événement qui pouvait avoir les suites les plus déplorables amena, au contraire, une plus rapide conclusion des choses, que peut-être nous désirions tous, mais que la pudeur de la belle Amarou l'empêchait de laisser transparaître. Un jour que j'avais invité le père et la fille à venir visiter mes plantations, et que, comptant passer la journée tout entière dans la plaine, j'avais galamment fait dresser quatre collations dans mes quatre cabanes, la belle Amarou, qui suivait immédiatement l'esclave qui battait les deux côtés du sentier avec un bâton pour en écarter les reptiles venimeux, jeta un grand cri. Une petite couleuvre verte, de l'espèce la plus terrible et dont la blessure est toujours mortelle, venait de s'élancer d'une touffe d'herbe, et s'était attachée au pan de son écharpe. J'avais vu s'élancer la couleuvre, j'avais entendu le cri, et d'un coup de baguette que je tenais à la main, je l'avais atteinte si heureusement, que je lui avais fait lâcher prise; puis, comme j'avais des bottes, d'un coup de talon je lui avais écrasé la tête.

Mais, pour avoir échappé au danger, la belle Amarou n'en était pas dans un meilleur état. Au lieu de mourir du venin, elle semblait prête à mourir de la frayeur. Renversée sur un de mes bras, comme un beau lis de rivière, elle était pâle et frissonnante comme lui. Je l'enlevai, et, la pressant contre ma poitrine, je la portai jusqu'à la cabane où nous attendait le déjeuner. Au reste, la charmante enfant, qui avait douze ans à peine, ne pesait guère plus à mes bras qu'un rêve ou une vapeur; son cœur seul, en battant contre le mien, constatait la réalité.

Une fois entré dans la cabane, une fois la visite faite de tous côtés, la belle Amarou commença de se rassurer un peu et consentit à manger quelques grains de riz; mais lorsqu'il fallut se remettre en route, la même frayeur s'empara d'elle, et elle déclara qu'elle était décidée à ne plus marcher à pied.

Rien ne pouvait m'être plus agréable qu'une pareille déclaration. Je lui offris le même moyen de transport qui l'avait conduite où elle était. Elle regarda son père, lequel lui fit signe qu'elle pouvait accepter. Je repris Amarou entre mes bras, et nous nous remîmes en route.

Cette fois, comme elle craignait de peser trop lourdement, elle avait passé sa main autour de mon col, ce qui rapprochait son visage du mien, ses cheveux des miens, son haleine de la mienne, toutes choses qui, à ce qu'il paraît, n'étaient pas fâchées d'être rapprochées, attendu qu'elles se mêlaient à qui mieux mieux, et que, plus elles se mêlaient, plus elles se rapprochaient. A la première cabane j'espérais être aimé; à la seconde, j'étais sûr de l'être; à la troisième, Amarou m'avait fait l'aveu de son amour; enfin, à la quatrième, notre mariage était convenu, et il ne restait plus à arrêter que l'époque.

Cette époque, ce fut Nachor qui la fixa.

C'était un homme prudent que Nachor; il avait bien vu la récolte sur pied, mais il voulait la voir en magasin. Il fixa donc la cérémonie au mois de juillet.

Cette époque m'allait assez; c'était celle où je comptais expédier mon petit bâtiment, ou plutôt le conduire moi-même à Ceylan, et je n'étais pas fâché de laisser derrière moi quelqu'un qui surveillât le labour et la plantation de mon champ. Amarou, avec la peur qu'elle avait des couleuvres vertes, était incapable de faire l'office d'inspecteur; mais Nachor m'avait prouvé qu'il s'y connaissait, et quand il aurait à soigner les intérêts de sa fille unique, il n'y avait pas de doute que ces intérêts, qui se trouvaient tout naturellement être les miens, ne fussent parfaitement soignés.

Or, nous étions à la fin de mai; je n'étais donc pas condamné à une longue attente.

Nachor et Amarou suivaient la religion hindoue. Il fut convenu que nous nous marierions selon le rite des brahmines.

En conséquence, quoique tout fût arrêté entre nous, je cherchai un brahmine pour faire en mon nom à Nachor la demande de la main d'Amarou. C'est l'usage, et je ne voyais aucun inconvénient à me conformer à l'usage.

Je n'avais aucune connaissance parmi les brahmines; Amarou m'indiqua ce grand coquin qui avait roulé sa nièce dans un drap, après avoir fait un faux serment par les eaux du Gange, et qui l'avait jetée dans la fournaise, malgré ses cris et ses supplications. Je n'avais rien contre lui que de le trouver assez mauvais parent. Mais comme la mission qu'il remplissait pour moi près de Nachor n'en faisait pas mon oncle, peu m'importait.

Au jour convenu, il partit donc de chez moi pour aller chez Amarou, rentra deux fois, à différens intervalles, sous prétexte qu'il avait toujours trouvé sur sa route de mauvais présages. Mais, la troisième fois, les mauvais présages ayant disparu pour faire place, au contraire, aux plus heureux auspices, il ne s'agissait plus que de choisir un jour qui fût agréable à Brahma, quand il revint me dire que la main d'Amarou m'était accordée.

Je répondis que tous les jours m'étaient bons, que par conséquent le jour de Brahma serait le mien. Le brahmine choisit le vendredi.

J'eus envie de chicaner un instant, vous savez que chez nous il y a des préjugés sur le vendredi; mais j'avais fait le bravache, j'avais dit que tous les jours m'étaient bons, je ne voulus pas m'en dédire, et je répondis :

— Va pour le vendredi, pourvu que ce soit vendredi prochain!

Ce bienheureux vendredi arriva; c'était chez Nachor que la cérémonie se faisait. Vers cinq heures du soir, je m'y rendis. Nous nous présentâmes réciproquement le bétel. On alluma le feu Homan avec le bois Ravistou. Le grand gueux de brahmine, toujours l'oncle de la brûlée, prit trois poignées de riz et les jeta sur la tête d'Amarou. Il en prit trois autres qu'il jeta sur la mienne, après quoi Nachor versa de l'eau dans une grande jatte de bois, me lava les pieds, puis il tendit la main à sa fille. Amarou posa sa main dans celle de son père, Nachor y jeta quelques gouttes d'eau, y déposa trois ou quatre pièces de monnaie, et me présenta Amarou en lui disant :

— Je n'ai plus rien à faire avec vous. Je vous remets au pouvoir d'un autre.

Alors le brahmine tira d'un sachet le véritable lien du mariage, c'est-à-dire le *tali*, espèce de ruban auquel pend une tête d'or. Il le montra à la compagnie, et me le rendit ensuite pour que je l'attachasse au cou de ma femme.

Le ruban noué, nous étions mariés.

Mais l'habitude est que les fêtes durent cinq jours, pendant lesquels le mari n'a aucun droit sur sa femme. Aussi, pendant les quatre premiers jours, fus-je si bien gardé à vue par les garçons et par les filles, qu'à peine si je pus baiser le petit doigt de la belle Amarou. Je tâchai de lui exprimer par mes regards combien le temps me paraissait long; elle, de son côté, faisait des yeux qui semblaient dire : c'est vrai, il n'est pas court, mais patience! patience!

Et, sur cette promesse, je patientais.

Enfin le cinquième jour se leva, s'écoula, finit : la nuit vint, on nous reconduisit jusqu'à ma maison. Dans la première chambre était une collation préparée; j'en fis les honneurs à nos amis, tandis que l'on déshabillait et que l'on couchait ma femme. Puis, au bout d'un instant, quand je crus que personne ne faisait attention à moi, je me glissai vers la porte de la chambre à coucher, abandonnant bien volontiers le reste de la maison à mes convives, pourvu qu'ils m'abandonnassent la petite chambre où m'attendait la belle Amarou.

Mais, à la porte, je fus bien étonné de trébucher dans quelque chose; je portai la main sur l'objet qui m'avait fait trébucher et je trouvai une paire de pantoufles.

Une paire de pantoufles à la porte d'Amarou! que voulait dire cela?

Cela me préoccupa un instant, mais je jetai bientôt les pantoufles de côté, et me mis en devoir d'ouvrir la porte.

La porte était fermée.

J'appelai de ma voix la plus douce : « Amarou, Amarou, Amarou, » croyant toujours qu'elle allait ouvrir, mais quoique j'entendisse très bien qu'il y avait quelqu'un dans la chambre et plutôt même deux personnes qu'une, on ne me répondit pas.

Vous comprenez ma colère : s'il n'y avait pas eu là ces diables de pantoufles, j'aurais encore pu douter; mais, comme je ne doutais pas, j'allais commencer à carillonner de toutes mes forces, lorsque je sentis qu'on me saisissait le bras.

Je me retournai, je reconnus Nachor.

— Ah! pardieu! lui dis-je, vous êtes bien venu, vous allez m'aider à faire justice de votre coquine de fille.

— Que voulez-vous dire? demanda Nachor.

— Je veux dire qu'elle est enfermée avec un homme, ni plus ni moins.

— Avec un homme? s'écria Nachor; en ce cas je la renie pour ma fille, et, si c'est vrai, vous pouvez la mettre en prison et même la tuer, c'est votre droit.

— Ah! tant mieux! je suis bien aise que ce soit mon droit, et je vais en profiter, je vous en réponds.

— Mais qui vous fait croire cela?

— Pardieu, le bruit que j'entends dans la chambre, et puis ces pantoufles.

Et je poussai du pied les preuves de conviction dans les jambes de Nachor.

Nachor ramassa une pantoufle, puis l'autre, et, les regardant avec attention :

— Oh! bienheureux Olifus! s'écria-t-il, oh! fortuné mari! oh! famille privilégiée que la nôtre! Mon gendre, remerciez Wishnou et sa femme Lackemy, remerciez Siva et sa femme Parvatty, remerciez Brahma et sa femme Saraswaty; remerciez Indra et sa femme Avitty; remerciez l'arbre Kalpa, la vache Kamaderou et l'oiseau Garrouda. Un saint homme daigne faire pour vous ce qu'il ne fait d'ordinaire que pour le roi du pays; il vous épargne la peine que vous alliez prendre, et dans neuf mois, si les huit grands dieux de l'Inde ne détournent pas les regards de nous et de votre femme, nous aurons un brahmine dans notre famille.

— Pardon! pardon! m'écriai-je, je ne tiens pas du tout à avoir un brahmine dans ma famille. Je ne suis pas paresseux, et la peine que prend notre saint homme, je l'eusse parfaitement prise moi-même. Je ne suis pas roi du pays, et par conséquent, je ne regarde pas comme un honneur qu'un prêtre s'enferme avec ma femme la première nuit de mes noces. Je ne remercierai ni l'oiseau Garrouda, ni la vache Kamaderou, ni l'arbre Kalpa, ni Indra, ni Brahma, ni Siva, ni Wishnou, mais je vais casser les reins à votre gueux de brahmine, qui a brûlé sa nièce après avoir juré par les eaux du Gange qu'il allait la reconduire à la maison.

Et, en disant ces mots, je sautai sur un bambou, bien décidé à mettre ma menace à exécution.

Mais aux cris de Nachor, toute la noce accourut; ce que voyant, je jetai mon bambou, et me précipitai dans un cabinet dont je refermai la porte derrière moi.

Là, je pus donner un libre cours à ma colère. Je me précipitai sur le plancher couvert de nattes et je me roulai en jurant et blasphémant de la bonne manière. Tout en me roulant, tout en jurant, tout en blasphémant, je me trouvai entre des bras qui me serrèrent et contre une bouche qui m'embrassa.

Cela ne m'étonna pas trop. Parmi mes esclaves de la quatrième classe, c'est-à-dire de la classe des sudras, il y avait une jolie fille de quatorze ou quinze ans que parfois j'avais trouvée dans mon lit, comme mes serpens preneurs de rats, et que, je dois le dire, j'y avais rencontrée avec plus de plaisir.

Cette fidélité à mon malheur, le soir même où j'avais complétement oublié la pauvre fille, me toucha.

— Ah! ma pauvre Holaoheni, lui dis-je, je crois que décidément il y a un sort sur moi et sur mes femmes. Aussi je jure bien désormais de ne plus me marier, et quand j'aurai une belle maîtresse comme toi, de me borner à elle. Aussi, tiens. Et je lui rendis le baiser qu'elle m'avait donné.

— Ah! fit-elle au bout de cinq minutes.

— Ouais! m'écriai-je, ce n'est pas Holaoheni; qui est-ce donc? Ah! mon Dieu! mon Dieu! serait-ce encore...

Et cette sueur bien connue, que j'ai déjà constatée dans trois circonstances pareilles, me passa sur le front.

— Eh oui! ingrat, c'est moi encore, c'est moi toujours; c'est moi qui ne me lasses pas d'être repoussée, insultée, trompée, et qui reviens chaque fois que j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre.

— Bon! fis-je en me débarrassant de l'étreinte conjugale, connue la bonne nouvelle, vous venez m'annoncer que je suis père d'un troisième enfant, n'est-ce pas?

— Que j'ai appelé Philippe, en mémoire du jour où je suis venue vous avertir que votre troisième femme vous trompait. Hélas! aujourd'hui, je n'ai pas eu besoin de vous avertir, vous vous en êtes aperçu vous-même, mon pauvre ami!

— Ah çà! m'écriai-je impatienté, c'est très bien, mais me voilà trois fils sur les bras, il me semble que c'est bien assez.

— Oui, et vous voudriez une fille, dit la Buchold; eh bien! nous sommes aujourd'hui au 20 juillet, jour de Sainte-Marguerite, espérez qu'à la recommandation de cette bonne sainte vos vœux seront exaucés.

Je poussai un soupir.

— Maintenant, cher ami, continua-t-elle, vous comprenez que, lorsqu'on a une famille comme la mienne, on ne peut s'absenter longtemps de sa maison; et si je n'avais pas eu le très honorable sire Van Tigel, sénateur d'Amsterdam, qui a promis d'aimer et de protéger notre pauvre Philippe comme s'il était son fils, et qui, en mon absence, veut bien s'occuper de lui et de ses frères, je n'eusse pas même pu vous faire cette petite visite.

— Ainsi, vous partez, lui dis-je.

— Oui, mais en partant, laissez-moi vous donner un conseil.

— Donnez.

— Vous en voulez à ce pauvre cher homme de brahmine qui, croyant vous rendre service, a...

— C'est bien, c'est bien.

— Vengez-vous de lui, c'est trop juste. Mais vengez-vous adroitement, comme on se venge dans ce pays-ci : vengez-vous sans vous exposer. Vous vous devez à votre femme et à vos enfans.

— Je ne dis pas... fis-je ; le conseil est bon. Mais comment me venger ?

— Oh ! mon Dieu ! vous connaissez les paroles de l'Évangile : « Cherche et tu trouveras. » Cherchez et vous trouverez. Vous avez un bâtiment tout chargé, une bonne pacotille, qui vaut deux à trois mille roupies dans le pays, le double à Ceylan, le triple à Java. Allez à Trinquemale ou à Batavia, et je vous promets une vente assurée. Adieu, cher ami, ou plutôt au revoir ; car vous me forcerez, j'en ai bien peur, de faire encore un ou deux voyages dans la mer des Indes. Heureusement que je suis comme Mahomet, et que lorsque la montagne ne vient point à moi, je vais à la montagne. A propos, n'oubliez pas de brûler, à la première occasion, un cierge à Sainte-Marguerite.

— Oui, lui dis-je, tout distrait, soyez tranquille... je tâcherai de me conserver pour vous et pour nos enfans... et si sur ma route je rencontre une chapelle à Sainte-Marguerite... Ah ! je l'ai trouvé, m'écriai-je.

Je m'attendais à ce que la Buchold me demanderait ce que je venais de trouver, mais elle était déjà partie.

Ce que j'avais trouvé, c'était ma vengeance.

J'appelai un de mes esclaves qui était fort renommé pour sa manière de charmer les serpens, et je lui promis dix farons si, avant le lendemain matin, il m'apportait une couleuvre verte.

Une demi-heure après, il m'apportait le reptile demandé dans une boîte. C'était ce qu'il y avait mieux dans l'espèce, un véritable collier d'émeraude.

Je lui donnai douze farons au lieu de dix, et il s'en alla en me recommandant aux huit grands dieux de l'Inde.

Quant à moi, je commençai par prendre sur moi tout ce que j'avais de monnaie, de bijoux et de perles. J'allai sur la pointe du pied à la chambre de ma femme, j'ouvris la boîte où était renfermé mon aspic, juste au-dessus de la pantoufle du brahmine ; l'animal, trouvant un nid, qui semblait fait pour lui, s'y enroula tranquillement, et j'allai rejoindre mon petit bâtiment qui se balançait dans le port avec sa cargaison de cardamone.

Il est vrai que j'abandonnais une maison qui valait douze écus et un mobilier qui en valait huit. Mais, ma foi ! dans les grandes occasions il faut savoir supporter une petite perte.

Mon équipage, qui était prévenu qu'il recevrait l'ordre d'appareiller d'un moment à l'autre, était tout prêt. Nous n'eûmes donc qu'à lever l'ancre et qu'à hisser les voiles, ce que nous fîmes sans tambour ni trompette.

Lorsque le jour parut nous étions déjà à plus de dix lieues de la côte.

Je n'ai jamais entendu parler de mon grand gueux de brahmine, mais il est probable qu'il est, à cette heure, guéri pour toujours, et depuis une vingtaine d'années, de la manie, lorsqu'il entre quelque part, de laisser ses pantoufles à la porte.

Ma foi ! dit le père Olifus, en mirant la cadavre de sa seconde bouteille, je crois que le rhum nous fait faux-bond, et qu'il est temps de passer au rack.

XVII

CINQUIÈME ET DERNIER MARIAGE DU PÈRE OLIFUS.

Comme on le comprend bien, le narrateur n'avait pas arrosé d'un carafon d'eau-de-vie et d'un carafon de rhum la narration de ses quatre premiers mariages, sans que le souvenir du passé, mêlé aux libations présentes, eût jeté quelque émotion sur son récit. Aussi nous étions convaincus, Biard et moi, que, s'il avait à nous raconter encore un sixième ou septième mariage, nous serions obligés ou de nous constituer gardiens du carafon de rack, ou de remettre au lendemain la fin de l'odyssée conjugale de l'Ulysse de Monnikendam.

Heureusement lui-même nous rassura, en passant, après avoir bu sa gorgée de rack, le dos de sa main sur ses lèvres, et en disant du ton d'un homme qui fait une annonce :

— Cinquième et dernier mariage du père Olifus !

Puis il continua de sa voix ordinaire :

J'étais donc parti avec mon petit bâtiment, une espèce de chasse-marée, pas davantage, et six hommes d'équipage, voilà tout, à l'aventure du bon Dieu, décidés que nous étions à doubler le cap Comorin, et, si le vent était bon et la mer belle, à laisser Ceylan par le bossoir de babord, et à gagner Sumatra et Java. Peu m'importait l'une ou l'autre de ces îles, puisque plus je m'avançais vers l'océan Pacifique, plus j'étais sûr de la vente de mon cardamone.

Le septième jour après notre départ, nous eûmes connaissance de Ceylan ; à l'aide de ma lunette, je pouvais même distinguer les maisons du port de Galles. Mais, bah ! le vent était frais, et nous avions encore pour un mois de beau temps à peu près.

Je détournai la tête de cette diablesse de terre qui nous attirait, et je mis le cap sur Achem, lançant ma coque de noix à travers l'océan des Indes, avec autant de philosophie que si ç'eût été le premier trois-mâts de Rotterdam.

Tout alla bien pendant les cinq premiers jours, et même après, comme vous allez voir ; seulement, vers le deuxième quart de la sixième nuit, un petit accident faillit nous envoyer tous pêcher des perles au fond du golfe du Bengale.

Pendant les nuits précédentes, c'était moi qui avais tenu le gouvernail, et tout avait été à merveille ; mais, ma foi ! nous étions loin de toute terre ; aucun rocher, aucun récif n'était signalé sur notre route ; grâce à notre mâture basse et au peu de voiles que portait notre bâtiment, nous devions, la nuit surtout, échapper à l'œil des pirates, si perçant qu'il fût ; je mis le plus habile de mes hommes au gouvernail, je descendis dans l'entrepont, je me couchai sur mes ballots et je m'endormis.

Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais, lorsque tout à coup je fus réveillé par un grand bruit qui se faisait au-dessus de ma tête. Mes hommes couraient de la poupe à la proue ; ils criaient ou plutôt hurlaient, et dans ces hurlemens, je distinguais à la fois des prières et des juremens ; aussi, ce que je vis de plus clair dans tout cela, c'est que nous courions un danger quelconque, et que le danger était grand.

Plus le danger était grand, plus il réclamait ma présence ; aussi, sans chercher quel il pouvait être, je courus à l'écoutille et m'élançai sur le pont.

La mer était magnifique, le ciel étoilé, excepté sur un point où une masse énorme, presque suspendue au-dessus de notre tête, et prête à tomber sur le bâtiment, interrompait par son opacité la lumière des étoiles.

Tous les yeux de mes hommes étaient fixés sur cette masse, tous leurs efforts avaient pour but de l'éviter.

Seulement, quelle était cette masse?

Un savant se serait mis à résoudre le problème, et aurait été englouti avant de l'avoir trouvé. Je n'eus pas cette prétention.

Je sautai sur le gouvernail, je mis la barre toute à babord; puis, comme il passait, envoyé par le bon Dieu sans doute, un joli petit coup de vent nord-nord-ouest, je le reçus dans ma voile d'avant et d'arrière en même temps, ce qui fit bondir notre embarcation comme un bélier effarouché; de sorte qu'au moment où la masse retomba, au lieu de retomber d'aplomb sur nous, comme elle menaçait de le faire, elle rasa notre poupe, et ce fut nous, à notre tour, qui nous trouvâmes sur la montagne, au lieu d'être dans la vallée.

Ce qui avait failli nous écraser, c'était une énorme jonque chinoise, au ventre rebondi comme celui d'une calebasse, et qui était venue sur nous sans dire gare!

J'avais retenu, tant à Ceylan qu'à Goa, quelques mots chinois; ce n'étaient peut-être pas des plus polis, mais c'étaient à coup sûr des plus énergiques. Je pris mon porte-voix, et je les envoyai comme une bordée aux sujets du sublime empereur.

Mais, à notre grand étonnement, personne ne répondit.

Ce fut alors que nous nous aperçûmes que la jonque flottait inerte, comme s'il n'y avait sur le pont personne pour la diriger; aucune lumière ne brillait ni par les sabords, ni près de la boussole; on eût dit d'un poisson mort, du cadavre de Léviathan.

Sans compter que pas une voile n'était au vent.

La chose était assez extraordinaire pour mériter notre attention. Nous connaissions les Chinois pour fort indolens; mais, si indolens qu'ils soient, ils n'ont pas l'habitude de s'en aller au diable si tranquillement. Je compris qu'il était arrivé au bâtiment ou à l'équipage quelque chose d'inaccoutumé; et comme nous n'avions plus qu'une heure et demie ou deux heures à attendre le jour, je manœuvrai pour naviguer de conserve avec la jonque, ce qui n'était pas difficile, attendu qu'elle roulait comme un ballot, et qu'il n'y avait qu'une précaution à prendre, c'était de ne pas laisser porter contre elle.

Une simple voile que nous conservâmes suffit à nous préserver de cet accident.

Peu à peu le jour vint : au fur et à mesure que l'obscurité se dissipait, nos yeux essayaient de reconnaître quelque mouvement dans l'immense machine; mais pas un homme ne bougeait; ou la jonque était vide, ou son équipage était endormi.

Je m'approchai le plus qu'il me fut possible. Je prononçai tout ce que je savais de mots chinois. Un de mes hommes, qui avait été dix ans à Macao, parla, appela, cria à se... our; personne ne répondit.

Alors nous résolûmes de faire le tour de la jonque, pour voir si le même silence régnait à tribord qu'à babord.

Même silence; seulement, à tribord, une tireveille pendait. Je manœuvrai pour approcher le plus possible l'énorme carcasse; je parvins à empoigner la tireveille, et en cinq minutes je fus sur le pont.

Il était évident qu'il s'y était passé quelque chose qui n'était pas agréable pour les habitans de la jonque : des meubles cassés, des lambeaux d'étoffe flottans: çà et là des taches de sang : tout indiquait une lutte, et une lutte dans laquelle les Chinois, sans aucun doute, avaient eu le dessous.

Pendant que je passais la revue sur le pont, il me sembla entendre des plaintes étouffées sortir de l'intérieur. Je voulus descendre dans l'entrepont, les écoutilles étaient fermées.

Je regardai autour de moi, et vis au pied du cabestan une espèce de pince qui me parut destinée à remplir merveilleusement le but que je me proposais. En effet, à l'aide d'une pesée, je fis sauter la trappe d'une des écoutilles, et le jour pénétra dans l'entrepont.

En même temps que le jour y pénétrait, des plaintes plus distinctes arrivaient jusqu'à moi. Je descendis avec une certaine hésitation, je l'avoue; mais, à la moitié de l'échelle, j'étais rassuré.

Sur le plancher de l'entrepont, rangés comme des momies et ficelés comme des saucissons, étaient une vingtaine de Chinois, rongeant leurs bâillons avec plus ou moins de grimaces, selon que la nature les avait doués d'un tempérament plus ou moins patient.

J'allai à celui qui me parut le plus considérable il était ficelé de cordes plus grosses, et mâchait un bâillon plus gros. A tout seigneur tout honneur.

Je le déficelai et le débâillonnai de mon mieux : c'était le propriétaire de la jonque, le capitaine Ising-Fong. Il commença par m'adresser ses bien sincères remercîmens, à ce que je pus comprendre du moins; puis il me pria de l'aider à déficeler et à débâillonner ses compagnons.

En moins de dix minutes l'opération fut terminée.

Au fur et à mesure qu'un homme était déficelé et débâillonné, il se précipitait dans la cale, où il disparaissait. J'eus la curiosité de voir ce qu'ils allaient faire avec tant de précipitation dans les bas-fonds du bâtiment, et je vis les malheureux qui avaient défoncé une barrique d'eau, et qui buvaient à même.

Il y avait trois jours qu'ils n'avaient ni bu ni mangé; mais comme ils avaient encore plus souffert de la soif que de la faim, c'était la soif qu'ils s'occupaient d'étancher d'abord.

Deux burent tant qu'ils en moururent; un troisième mangea tant qu'il en creva.

L'histoire de cette malheureuse jonque, qui nous avait d'abord paru si incompréhensible, était cependant toute naturelle.

Abordé de nuit par des pirates malabars, l'équipage avait été pris après une courte résistance.

C'était cette résistance dont nous avions aperçu les traces sur le pont.

Puis, pour n'être pas dérangés dans leur visite commerciale, les pirates avaient lié, bâillonné et couché l'équipage, son capitaine en tête, dans l'entrepont; après quoi ils avaient pris du chargement tout ce qu'il leur avait fait plaisir d'en prendre, gâtant ou noyant une partie de ce qu'ils n'avaient pas pu emporter.

Puis, dans l'espérance sans doute de faire un second voyage à la jonque, ils avaient cargué toutes les voiles qui pouvaient lui faire faire du chemin, et l'avaient laissée courir à sec.

C'était dans cet état qu'elle avait failli nous tomber sur la tête.

On comprend la joie du capitaine et de son équipage en se voyant délivrés par nous, ou plutôt par moi, après trois jours d'angoisses, de leur situation médiocrement agréable. On envoya une espèce d'échelle à mes hommes, dont quatre montèrent sur le pont, tandis que les deux autres amarraient le chasse-marée à la poupe de la jonque, où il ne paraissait pas plus important qu'un canot à la suite d'un brick ordinaire.

Le chasse-marée amarré, les deux derniers hommes de mon équipage vinrent nous rejoindre.

Il s'agissait d'aider l'équipage chinois à se remettre en état. Les sujets du sublime empereur ne sont ni les plus braves ni les plus habiles marins de la terre; de sorte qu'ils poussaient de grands cris, faisaient de grands bras, mais n'eussent avancé en rien, si nous n'eussions fait leur besogne.

La besogne faite, les blessés pansés, les morts jetés à la mer, la jonque sous voiles, on décida, que le chargement étant passé à bord des pirates, il était inutile de continuer la route pour Madras. D'ailleurs, le capitaine Ising-Fong était décidé à revenir sur ses pas. C'est qu'il comptait prendre à Madras un chargement de cardamone, et que justement, moi, j'étais chargé de cardamone; seulement, on comprend que la première chose que les pirates avaient visitée, c'était la caisse du capitaine Ising-Fong. La caisse ne se trouvant pas en état de me solder les huit mille roupies auxquelles était estimée ma cargaison, il fut convenu

que nous ferions route de conserve jusqu'à Manille, où le capitaine Ising-Fong avait un correspondant, et où par conséquent, grâce au crédit dont il jouissait depuis le détroit de Malacca jusqu'au détroit de Corée, nous pourrions terminer notre négociation. Comme je n'avais de préférence pour aucun lieu du monde, et surtout rien de particulier contre les Philippines, j'acceptai la proposition, à la condition seulement que je serais consulté sur la manœuvre, attendu que je ne me souciais nullement de faire connaissance avec les pirates.

Le capitaine Ising-Tong, soit amour-propre, soit défiance, fit d'abord quelques difficultés ; mais lorsqu'il eut vu que, grâce à mes manœuvres, sa machine, qui roulait jusque-là comme une tonne, commençait à fendre l'eau comme un poisson, il croisa ses mains sur son ventre, se mit à dandoiiner la tête de haut en bas, prononça deux ou trois fois la double syllabe *hi-o*, *hi-o*, qui veut dire : A merveille, et il ne s'occupa plus de rien.

Si bien que nous franchîmes sans accident le détroit de Malacca, que nous traversâmes, sans accident toujours, l'archipel des Arambas, et qu'ayant doublé la petite île du Corrégidor, placée comme une vedette à l'entrée de la baie, nous nous engageâmes dans les bouches du Passig, et allâmes sains et saufs jeter l'ancre, à la nuit close, en face l'entrepôt de la douane.

XVIII

LE BÉZOARD.

Le capitaine Ising-Fong ne m'avait pas fait une vaine promesse, et, dès le jour de notre arrivée, il me conduisit chez son correspondant, riche fabricant de cigares, lequel m'offrit, ou de me payer mes huit mille roupies en espèces, ou de me donner des marchandises pour une somme égale, à un taux auquel lui seul pouvait me les fournir, vu l'étendue de son commerce et la multiplicité de ses affaires.

En effet, les îles Philippines peuvent être regardées comme l'entrepôt du monde : on y trouve l'or et l'argent du Pérou, les diamans de Golconde, les topazes, les saphirs et la cannelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle et les noix muscades des Moluques, le camphre de Bornéo, les perles de Mannar, les tapis de la Perse, le benjoin, et l'ivoire de Camboie, le musc de Liquios, les étoffes du Bengale, et la porcelaine de la Chine.

C'était à moi de faire un choix parmi toutes ces denrées, et de jeter mon dévolu sur celles qui paraîtraient m'offrir le plus sûr et le plus prompt bénéfice.

Au reste, comme rien ne me pressait, attendu que j'avais réalisé un gain assez joli sur mon cardamone, je résolus de passer quelque temps à Manille et d'étudier, pendant mon séjour aux Philippines, la branche de commerce qui pouvait être la plus fructueuse à un homme qui, ayant commencé avec cent quarante francs, a une trentaine de mille livres comptant à mettre dans le commerce.

Mon premier soin fut de visiter les deux villes :

Manille, la ville espagnole.

Bidondo, la ville tagale.

La ville espagnole est un composé de couvens, d'églises, de maisons de retraite et de maisons taillées carrément, sans plans d'ordonnance, avec des murs épais et hauts, des meurtrières percées au hasard, des jardins qui les isolent les unes des autres; peuplées de moines, de religieuses, d'espagnols à manteaux se faisant porter dans de mauvais palanquins, ou marchant gravement, le cigare à la bouche, comme des vieux Castillans du temps de don Quichotte de la Manche. Aussi la ville, qui peut renfermer cent mille habitans, et qui en renferme huit mille, est-elle d'une tristesse profonde.

Ce n'était pas là ce qu'il me fallait, et, après avoir visité Manille, tout en secouant dédaigneusement la tête, je résolus de faire connaissance avec Bidondo.

Le lendemain donc, après mon chocolat pris, je me dirigeai vers la ville roturière, et, à mesure que j'en approchais, le bruit de la vie, complètement absent de ce tombeau qu'on appelle Manille, venait jusqu'à moi. Je respirais plus librement et je trouvais la verdure plus fraîche et le soleil plus lumineux.

Aussi je me hâtai de traverser les fortifications et les ponts-levis de la ville militaire, et, comme un homme qui sort d'un souterrain, je me trouvai tout à coup gai, joyeux et allègre, sur ce qu'on appelle le pont de Pierre. Là commençait la vie, ou plutôt, à partir de là, la vie était répandue à foison.

Le pont était encombré d'Espagnols en palanquins, de métis courant à pied, armés de grands parasols, de créoles suivis de leurs domestiques, de paysans venus des villages voisins, de marchands chinois, d'ouvriers malais; c'était un bruit, un tintamarre, un tohu-bohu qui faisaient plaisir à voir pour un homme qui pouvait se croire mort, ayant été enterré deux jours à Manille.

Adieu donc à la ville sombre, adieu aux maisons ennuyées; adieu aux nobles seigneurs, et bonjour au joyeux faubourg, bonjour à Bidondo avec ses cent quarante mille habitans, bonjour aux maisons élégantes, à la population affairée; bonjour au quai où grincent les poulies, où roulent les ballots des quatre coins du monde, où s'amarrent les jonques chinoises, les pirogues de la Nouvelle-Guinée, les proas malaises, les bricks, les corvettes, les trois-mâts européens! Là, point de catégories, d'exclusions, de castes; l'homme vaut selon ce qu'il est, est estimé selon ce qu'il possède ; on le reconnaît au premier coup d'œil, à son costume, avant qu'on ne le reconnaisse à son accent. Malais, Américains, Chinois, Espagnols, Hollandais, Madécasses, Indiens, sont sans cesse occupés à fendre le flot indigène. Cet océan de Tagals, hommes et femmes, qui formaient la population de l'île quand les Espagnols en firent la conquête, et qu'on reconnaît, les hommes, à leur costume presque normand, à la chemise qui pend en blouse sur le pantalon de toile, à la cravate à la Colin, au chapeau de feutre aux bords fatigués, aux souliers à boucle au chapelet qui entoure son cou et à la petite écharpe qu'il porte comme un plaid ; les femmes, à leurs cheveux retenus par un haut peigne espagnol, à leur voile flottant par-derrière, au canezou de toile blanche qui joue sur leur poitrine et qui laisse à nu la portion du corps qui s'étend du dessous du sein au nombril ; à la cambaye roulée jusqu'à la cheville, au tapis bariolé roulé sur la cambaye, aux pantoufles imperceptibles, qui laissent le pied presque nu, au cigare toujours suspendu à leurs lèvres, et qui, à travers le nuage de fumée qu'il répand, rend leurs yeux plus ardens encore.

Ah ! c'était bien cela qu'il me fallait. Bonsoir à Manille, et vive Bidondo !

Aussi ne retournerai-je à Manille que pour faire apporter tout mon bagage à Bidondo.

Le correspondant de mon capitaine chinois applaudit à ma résolution, qui, selon lui, était celle d'un homme de sens ; il avait lui-même une maison à Bidondo, où il venait le dimanche se reposer de son ennui de la semaine. Il m'offrit même un espèce de petit pavillon dépendant de cette maison et donnant sur le quai ; mais je ne voulus l'accepter qu'à titre de locataire, et il fut convenu que, moyennant la somme de trente roupies par an, quatre-vingt francs à peu près, j'en jouirais et disposerais, comme on dit en Europe, avec ses contenances et dépendances.

Au reste, au bout de trois jours d'observation, je m'aperçus que la principale industrie du Tagal est le combat du coq.

Impossible d'aller d'un bout à l'autre du quai de Bidondo sans heurter dix, quinze, vingt cercles formés au-

tour de deux champions emplumés, à la destinée desquels se rattachent les destinées de deux, trois, quatre, cinq familles tagales, car non-seulement une famille tagale qui possède un coq de bonne race vit du produit de ce coq, mais encore les parens et les voisins, qui parient pour le propriétaire du coq, vivent en même temps qu'elle, grâce au coq. La femme a des peignes d'écaille, des chapelets d'or, des colliers de verre, l'homme de l'argent dans sa poche et le cigare à la bouche; aussi le coq est-il l'enfant gâté de la maison, une mère tagale ne s'occupe pas de ses marmots, mais de son coq; elle lustre ses plumes, elle aiguise ses éperons. Quant au mari, en son absence il ne le confie à personne, pas même à sa femme; sort-il, il le prend sous son bras, va avec lui à ses affaires et visite avec lui ses amis; rencontre-t-il un adversaire sur sa route, les provocations s'échangent, les paris s'établissent; les propriétaires s'accroupissent en face l'un de l'autre, poussent leur coq au combat, et voilà un cercle formé, au milieu duquel se débattent les deux plus féroces passions de l'homme: le jeu et la guerre. Ah! ma foi! c'est une belle vie que la vie de Bidondo.

Il existe parmi les Tagals un autre genre d'industrie qui ressemble assez à la recherche de la pierre philosophale, c'est celle de chercheurs de bézoard; or, comme la nature a fait des Philippines l'entrepôt de tous les poisons du monde, elle a placé aussi aux Philippines le bézoard, qui est le contre-poison universel.

— Ah! pardieu! fis-je en interrompant le père Olifus, puisque vous avez lâché le mot bézoard, je ne serais pas fâché de savoir à quoi m'en tenir là-dessus. J'ai beaucoup entendu parler de bézoard, surtout dans les *Mille et une Nuits;* j'ai vu les pierres les plus rares, j'ai vu le rubis balais, j'ai vu le grenat brut, j'ai vu l'escarboucle, mais j'ai eu beau chercher, je n'ai jamais vu le bézoard, nul n'a jamais pu m'en montrer la moindre parcelle.

— Eh bien! moi, monsieur, me répondit le père Olifus, moi j'en ai vu, moi j'en ai touché, j'en ai avalé même, sans quoi, comme vous allez le voir, je n'aurais pas en ce moment-ci l'honneur de boire un verre de rack à votre santé.

Et le père Olifus se versa effectivement un verre de rack, qu'il but d'un seul trait à la santé de Biard et à la mienne.

— Ah! reprit-il, nous disons donc que non-seulement le bézoard existe, mais encore qu'il y a trois sortes de bézoard, le bézoard qu'on trouve dans les intestins des vaches, le bézoard qu'on trouve dans les intestins des chèvres, et le bézoard qu'on trouve dans les intestins des singes.

Le bézoard qu'on trouve dans le ventre des vaches est le moins précieux. Vingt grains de ce bézoard n'équivalent pas à sept grains de celui qu'on trouve dans le ventre des chèvres, de même que sept grains du bézoard que l'on trouve dans le ventre des chèvres n'équivalent pas à un grain de celui qu'on trouve dans le ventre des singes.

C'est surtout dans le royaume de Golconde que l'on rencontre les chèvres qui produisent le bézoard. Sont-elles d'une race particulière? Non, car chez deux chevreaux de la même mère, l'un produit le bézoard, l'autre ne le produit pas. Les pâtres n'ont qu'à leur toucher le ventre d'une certaine façon pour savoir à quoi s'en tenir sur ce genre de fécondité de leurs chèvres; à travers la peau, ils comptent dans les intestins le nombre de pierres qu'ils renferment, et apprennent, sans jamais se tromper, la valeur de ces pierres. On peut donc acheter le bézoard sur pied.

Seulement un négociant de Goa avait fait, du temps que j'habitais la côte malabare, une expérience curieuse. Il acheta dans la montagne de Golconde quatre chèvres portant des bézoards; il les transporta à cent cinquante milles du lieu de leur naissance, en ouvrit deux tout de suite, et leur trouva encore les bézoards dans le corps, mais diminués de volume. Il en tua une dix jours après. A l'autopsie de l'animal, on reconnut qu'il avait porté le bézoard, mais le bézoard avait disparu. Enfin, il tua la quatrième au bout d'un mois, et celle-ci n'avait plus aucune trace de la pierre précieuse, qui avait disparu entièrement.

Ce qui prouverait qu'il y a dans les montagnes de Golconde un arbre particulier, ou une herbe spéciale, auquel, ou à laquelle les vaches et les chèvres doivent la formation du bézoard.

Nous disons donc qu'une des industries des Tagals est d'aller à la chasse des singes qui portent le bézoard, aussi précieux relativement et comparativement aux autres bézoards que l'est le diamant à l'endroit du caillou du Rhin, du strass, ou du cristal de roche.

Un seul bézoard de singe vaut mille, deux mille, dix mille livres; attendu qu'une pincée de bézoard râpé et délayé dans un verre d'eau peut servir d'antidote à tous les poisons les plus terribles des Philippines et même à l'upas de Java.

Or, il est incroyable l'usage de poison qui se fait de Luçon à Mindanao, surtout en temps de choléra, attendu que les symptômes étant les mêmes, on profite en général des momens de peste, les maris pour se débarrasser de leurs femmes, les femmes pour se débarrasser de leurs maris, les neveux de leurs oncles, les débiteurs de leurs créanciers, etc., etc., etc.

Mais la race qui abonde à Bidondo, c'est la race chinoise. Ils possèdent le beau quartier, sur les bords du Passig; leurs maisons sont construites moitié en pierres, moitié en bambou; elles sont belles, bien aérées, ornées parfois de peintures à l'extérieur, avec magasins et boutiques au rez-de-chaussée; et quelles boutiques! quels magasins! Voyez-vous, c'est à faire venir l'eau à la bouche rien que d'y passer devant, sans compter un tas de petites magotes chinoises qui sont assises devant leurs portes et qui, remuant la tête, font des yeux en coulisse aux passans... Enfin!

Comme j'avais sauvé la vie à un capitaine chinois, à un équipage chinois, à une jonque chinoise, je me trouvais tout recommandé à Bidondo. D'ailleurs, le correspondant du capitaine Ising-Fong, celui qui m'avait loué le pavillon que j'habitais, faisait son principal commerce avec les sujets du sublime empereur.

Le premier dimanche où il vint à Bidondo me fut entièrement consacré. Il me demanda si j'étais chasseur. A tout hasard je lui répondis que oui. Il me dit donc qu'il avait pour le dimanche suivant arrangé une chasse avec quelques-uns de ses amis, et que si je voulais en être, je n'eusse à m'occuper de rien, attendu que je trouverais, en descendant à la campagne de cet ami, un équipage de chasse complet.

J'acceptai de grand cœur.

La chasse devait avoir lieu en remontant le Passig, aux environs d'un charmant lac intérieur nommé la Laguna.

Le samedi suivant, nous partîmes de Bidondo, dans une barque armée de six rameurs vigoureux, et il n'en fallait pas moins, je vous en réponds, pour remonter le Passig.

Au reste, cette promenade était charmante; non-seulement les deux bords de la rivière offraient l'aspect le plus varié, mais encore, à notre droite et à notre gauche, les pirogues qui descendaient et qui remontaient le fleuve offraient le plus gracieux tableau qui se pût voir.

Au bout de trois heures de navigation, nous fîmes halte à un joli village de pêcheurs dont les habitans vont le soir vendre à Bidondo le produit de la pêche de la journée, et qui mire dans l'eau ses rizières balancées au vent, ses bouquets de palmiers, ses faisceaux de bambous, et ses huttes aux toits aigus qui semblent des cages suspendues en l'air.

Cette halte avait pour but de faire reposer nos rameurs et de dîner nous-mêmes. Le repas pris, nos rameurs reposés, nous nous remîmes en chemin.

Enfin, au moment où le soleil se couchait, nous vîmes resplendir devant nous, comme un immense miroir, le lac de Laguna, qui a trente lieues de tour.

Vers sept heures du soir, nous fîmes notre entrée dans le lac; deux heures après, nous étions chez l'ami de notre correspondant.

L'ami de notre correspondant était un Français nommé monsieur de La Géronnière; depuis quinze ans, il habitait au bord du lac de Laguna une charmante propriété nommée Hala-Hala. Il nous reçut avec une hospitalité tout indienne; mais quand il sut que j'étais Européen, d'origine française; quand nous eûmes échangé quelques paroles dans une langue, qu'excepté dans sa famille il ne trouvait pas l'occasion de parler une fois tous les ans, l'hospitalité se changea en véritable fête.

Tout cela allait d'autant mieux, que je ne faisais pas mon hidalgo, mon aristocrate, mon fanfaron je disais : «Voilà, vous me faites bien de l'honneur, je suis un pauvre matelot de Monnikendam, un pauvre patron de barque de Ceylan, un pauvre marchand de Goa; on a la main rude, mais franche; c'est à prendre ou à laisser. » Et on prenait le père Olifus pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour un brave homme qui ne boudait pas.

Le soir, je fus fidèle à mon principe, c'est-à-dire que je ne boudai ni contre la bouteille, ni contre le lit; on m'avait fait raconter mes aventures, et mes aventures avaient eu le plus grand succès; seulement elles avaient fait pousser une idée cornue dans la tête du correspondant de mon Chinois, c'était de me marier une cinquième fois.

Mais je lui déclarai que j'avais bien décidé dans ma sagesse de ne plus me fier aux femmes, attendu que la belle Nahi-Nava-Nahina, la belle Inès et la belle Amarou m'avaient guéri de l'espèce.

— Bah ! me dit mon correspondant, vous n'avez pas encore vu nos Chinoises de Bidondo; quand vous les aurez vues, vous m'en direz des nouvelles.

Il en résulta que, malgré moi, je me couchai avec des idées matrimoniales dans la tête, et que je rêvai que j'épousais une veuve chinoise qui avait le pied si petit, si petit, si petit, que je ne pouvais pas croire qu'elle était veuve !

XIX

LA CHASSE.

A cinq heures du matin, je fus éveillé par les aboiemens des chiens et le bruit des cors. Je crus encore être à La Haye, un jour de chasse du roi Guillaume dans le parc de Loo.

Pas du tout; j'étais à quatre mille lieues, plus ou moins, de la Hollande, au bord du lac Laguna, et nous allions chasser dans les montagnes des Philippines.

Le gibier que nous allions poursuivre était le cerf, le sanglier, le buffle; le gibier qui allait peut-être nous poursuivre, c'était le tigre, le crocodile et l'ibitin.

Pour le tigre, j'étais prévenu; si je faisais lever soit un paon isolé, soit une troupe de paons, il fallait me défier du tigre, qui n'est jamais loin.

Pour le crocodile, toutes les fois que je m'approcherais du lac, il s'agissait de faire attention aux troncs d'arbres gisans sur le bord. Ces troncs d'arbres sont presque toujours des crocodiles, qui ont le sommeil fort léger, et qui vous happent par un bras, par une jambe ou par une fesse, au moment où vous passez près d'eux.

Quant à l'ibitin, c'est autre chose. C'est un reptile d'une trentaine de pieds de long, un cousin-germain du boa, qui s'enroule aux arbres comme une grosse liane, reste immobile, puis, au moment où l'on y pense le moins, se laisse tomber sur le cerf, le sanglier ou le buffle, le broie contre un arbre, os et chair, l'allonge en le broyant, et finit par l'avaler tout entier.

Il va sans dire qu'il ne néglige pas l'homme, et que, quand l'occasion s'en présente, il mange indifféremment du Tagal, du Chinois ou de l'Européen.

Pour l'homme, le moyen de s'en débarrasser est bien simple; seulement, le tout est de savoir l'employer. Il suffit de porter à sa ceinture un couteau de chasse tranchant comme un rasoir; comme l'ibitin n'est pas venimeux, et se contente de vous étouffer, on passe, entre soi et un des replis qu'il forme autour du corps, le couteau de chasse susdit, et, crac! en biaisant, on le coupe en deux.

Au moment du départ, mon hôte me ceignit au côté un couteau de chasse magnifique, avec lequel il avait déjà, pour son compte, tronçonné deux ou trois ibitins.

Quant aux serpens venimeux, comme il n'y a pas de remèdes à leurs blessures, ce n'était pas la peine d'en chercher.

Depuis deux mois, monsieur de La Géronnière avait perdu une charmante Tagale de seize à dix-huit ans, et qu'il soupçonnait d'avoir été emportée pas un tigre, dévorée par un crocodile, ou étouffée par un serpent.

Tant il y avait que, sortie un beau soir, la pauvre Schimindra n'était point rentrée, et que, quelques recherches que l'on eût faites depuis cette époque, on n'avait point entendu parler d'elle.

J'avoue que lorsque mon hôte m'énuméra tous les dangers que nous courions dans notre partie de chasse de la journée, je trouvai que la chasse était un singulier plaisir.

Nous allâmes à cheval jusqu'à l'endroit où la battue devait commencer. Là nous mîmes pied à terre et commençâmes à entrer dans la forêt.

Le premier gibier que je fis lever fut une magnifique volée de paons. Je remarquai bien l'endroit d'où elle était partie. Je fis un grand détour, et j'eus la satisfaction de ne pas déranger le tigre que m'annonçait le départ de ces magnifiques oiseaux.

Au bout de dix minutes, un coup de fusil partit. Monsieur de La Géronnière venait de tuer un cerf.

A mon tour, j'entendis un grand bruit sous mes pieds; je vis remuer les broussailles à dix pas de moi; je jetai mon coup au hasard. Je ne dirai pas : ma balle rencontra le sanglier, mais le sanglier rencontra ma balle.

Chacun me félicita : je venais de faire un coup magnifique.

J'avais tué raide un solitaire. Il paraît que c'est comme cela qu'on appelle les vieux sangliers chez vous.

Je fis de la tête un signe affirmatif.

On fit la curée de mon sanglier; on le mit sur les épaules de quatre Tagales, et l'on m'invita à poursuivre mes exploits, en m'assurant que du premier coup j'étais passé maître.

Monsieur, il n'y a rien qui perd l'homme comme la flatterie.

Il me semblait, maintenant que j'avais tué un sanglier, que je tuerais un tigre, un rhinocéros, un éléphant. Je me remis en marche à travers la forêt, ne demandant qu'à lutter corps à corps avec tous les monstres des Philippines.

Aussi, dans mon ardeur, ne remarquai-je point que je m'éloignais peu à peu de la chasse. On m'avait dit que nous devions monter pendant deux heures à peu près, et, au bout de trois quarts d'heure à peine, je me trouvais sur une descente.

Tout à coup, à trente pas de moi, j'entendis un beuglement terrible.

Je me retournai du côté d'où venait le bruit, et j'aperçus un buffle.

Ah ! c'était là un beau coup. Seulement, comme mon fusil tremblait un peu, je ne sais pourquoi, dans mes mains, je l'appuyai à une branche d'arbre et je lâchai la détente.

A peine eus-je lâché la détente, que je vis deux yeux sanglans qui venaient à moi, tandis que le muffle de l'animal labourait le sol comme un sillon de charrue.

Je lâchai mon second coup; mais, au lieu de ralentir la vitesse de l'animal, mon second coup sembla l'augmenter.

Je n'eus que le temps de jeter mon fusil, de saisir une branche de l'arbre sous lequel je me trouvais, et de m'enlever, par un élan gymnastique, à la hauteur de cette

branche, de laquelle je gagnai les branches supérieures.

Mais, arrivé là, j'étais loin d'être quitte de mon buffle. Ne pouvant me suivre sur les branches de mon arbre, il se mit à en garder le tronc. Pendant les dix premières minutes, je lui disais : Tourne, tourne, mon bonhomme, je me moque un peu de toi, va.

Mais pendant dix autres minutes, je commençai à m'apercevoir que la chose était plus sérieuse que je ne l'avais cru d'abord.

Au bout d'une heure, je compris, à la tranquillité avec laquelle il faisait sa ronde autour de l'arbre, qu'il était décidé à se constituer mon gardien, en attendant qu'il fût mon bourreau.

En effet, de temps en temps, il levait la tête vers moi, me regardait avec des yeux sanglans, mugissant d'une façon menaçante, puis se mettait à brouter l'herbe qui poussait autour de mon arbre, comme pour me dire : Tu vois, j'ai là tout ce qu'il me faut, l'herbe pour me nourrir, la rosée du matin et du soir pour me désaltérer; tandis que toi, comme tu es un animal carnivore, et que tu n'as pas pris encore l'habitude de te nourrir de feuilles, il faudra, un jour ou l'autre, que tu descendes; et quand tu descendras, v'lan, v'lan avec mes pieds, dzing, dzing avec mes cornes; quand tu descendras, tu passeras un mauvais quart d'heure, quoi!

Heureusement que le père Olifus est un gaillard qui ne boude pas quand il s'agit de prendre une résolution. Je me dis : Olifus, mon ami, plus tu attendras, plus tu te détérioreras. Tu vas donner une heure à ton buffle pour qu'il s'en aille, et, dans une heure, s'il n'est pas parti, eh bien! s'il n'est pas parti, nous verrons.

Je regardai à ma montre, il était onze heures. Je dis : Bon, à nous deux, à midi.

Comme je m'en étais douté, le buffle, au lieu de quitter l'arbre, continua sa faction, levant de temps en temps le nez en l'air, mugissant de toutes ses forces. Moi, de dix minutes en dix minutes, je regardais à ma montre, et je buvais un coup à ma gourde. A la cinquantième minute, je lui dis : Fais attention, mon ami, tu n'as plus que dix minutes; et si dans dix minutes tu n'es pas parti tout seul, nous partirons ensemble. Mais, à la cinquante-neuvième minute, au lieu de partir, il se coucha, allongeant sa tête du côté du pied de l'arbre, ouvrant les naseaux, et de temps en temps levant de mon côté un œil rancunier qui semblait me dire : Oh! nous en avons pour un bout de temps, va, sois tranquille.

Moi, j'avais décidé que la chose se passerait autrement. A la soixantième minute, j'avalai tout ce qui restait de rhum dans ma gourde, un bon coup. Je mis mon couteau entre mes dents, et houp! je sautai, en calculant ma distance de manière à tomber à deux pieds de son derrière, et à lui empoigner la queue de la main gauche, comme j'avais vu faire aux toreros de Cadix et de Rio-Janeiro.

Si leste que fût le buffle, moi j'étais aussi leste que lui, et quand il se releva, j'étais cramponné à sa queue. Il fit deux ou trois tours sur lui-même, qui me servirent à enrouler plus solidement sa queue autour de mon bras. Alors, voyant que tant que je resterais fortement cramponné à son derrière il ne pourrait me toucher avec ses cornes, je commençai un peu à me rassurer, tandis que lui, au contraire, commença à beugler de toutes ses forces, il est vrai que c'était de colère.

— Attends! attends! lui dis-je; ah! tu beugles de colère, mon ami. Eh bien! je vais te faire beugler de douleur, moi.

Et, prenant mon couteau, v'lan! je le lui enfonçai dans le ventre.

Ah! pour le coup, je l'avais touché à l'endroit sensible, à ce qu'il paraît; car il se redressa comme un cheval qui se cabre, et s'élança en avant d'une secousse si inattendue, qu'il manqua de m'arracher le bras; mais je le tins bon; je me laissai emporter, et v'lan! v'lan! je le criblai de coups de couteau. En voilà une course que je ne vous souhaite pas de faire! Voyez-vous, ça dura un quart d'heure, et en un quart d'heure je fis plus de deux lieues à travers les broussailles, les marais, les ruisseaux: autant aurait valu être attaché à la queue d'une locomotive. Et v'lan! v'lan! je frappais toujours en disant : Ah, gueux! ah, gredin! ah, scélérat! tu veux m'éventrer; attends! attends! Aussi il n'était plus furieux, il était enragé, si enragé, qu'arrivé au sommet d'un rocher à pic, il ne fit ni une ni deux, il sauta en bas; mais j'avais vu le coup, moi, et je le lâchai. Je m'arrêtai tout court en haut, tandis que lui roulait en bas : patatras! boum! boum!

J'allongeai la tête, je regardai par-dessus le rocher; mon animal était étendu mort dans le précipice. Quant à moi, il faut bien que je le dise, je ne valais guère mieux : j'étais moulu, brisé, déchiré, couvert de sang; seulement, je n'avais rien de cassé.

Je me relevai tant bien que mal, je coupai un petit arbre pour me soutenir, et je m'acheminai vers un ruisseau que je voyais briller à cent pas de moi à travers les arbres.

Arrivé sur le bord, je m'agenouillai et commençais à me laver le visage, lorsque j'entendis une voix qui criait en français : « A moi! à moi! au secours! »

Je me retournai vers le côté d'où venaient ces cris, et je vis une jeune fille à peu près nue, venant à moi, les bras étendus, et donnant les signes de la plus vive frayeur. Elle était poursuivie par une espèce de nègre qui tenait un bâton à la main, et qui courait avec une telle agilité, que, bien qu'il fût à plus de cent pas d'elle, en un instant il l'eut rejointe, prise entre ses bras, et remportée vers le plus épais de la forêt.

La vue de cette jeune fille qui appelait au secours en français, l'accent douloureux avec lequel elle m'avait appelé, la brutalité de ce misérable qui l'avait chargée sur son épaule et qui l'emportait vers les profondeurs du bois, tout concourait à me rendre mes forces; j'oubliai ma fatigue et je m'élançai sur ses traces en criant : « Arrête! arrête! »

Mais, se sentant poursuivi à son tour, le ravisseur redoubla d'énergie. A peine, malgré le fardeau qu'il portait, sa course semblait-elle ralentie. Je ne comprenais pas comment un homme pouvait être doué d'une pareille force, et je me disais tout bas qu'au moment où nous nous rencontrerions, je pourrais bien me repentir de faire le chevalier errant comme je le faisais.

Cependant, à peine gagnais-je sur le nègre, et je ne sais pas même si, malgré l'espèce de rage que je mettais à le poursuivre, je l'eusse jamais atteint, si la malheureuse femme qu'il emportait, en passant à côté d'une branche, ne s'y fût cramponnée de telle force, que son ravisseur s'arrêta court, la prenant à bras le corps, et faisait tous ses efforts pour lui faire lâcher la branche, tandis qu'elle continuait de crier : « A moi! à moi! au secours! à l'aide! au nom du ciel, ne m'abandonnez pas! »

Je n'étais plus qu'à vingt-cinq ou trente pas d'elle, lorsque tout à coup le nègre, voyant qu'il allait être attaqué, résolut, à ce qu'il paraît, de prendre l'initiative, et, lâchant la femme, vint à moi, le bâton levé.

En trois bonds, il fut en face de moi. Je poussai un cri d'étonnement : ce que j'avais pris pour un nègre, c'était un singe.

Heureusement, moi aussi, j'avais un bâton; et comme j'en jouais un peu proprement, je me mis bientôt en défense, car d'agresseur j'étais devenu l'attaqué.

Quant à la femme, elle avait, dès qu'elle s'était sentie libre, décrit un grand cercle, et elle était venue chercher un abri derrière moi, tout en criant : « Courage! courage, monsieur! délivrez-moi de ce monstre! ne m'abandonnez pas! »

Tout en faisant le moulinet pour parer, et tout en lui envoyant dans la poitrine des coups de pointe qui lui faisaient faire, vouac! mais qui ne le dégoûtaient pas, j'examinais mon adversaire. C'était un grand gueux de singe, tout velu, qui avait près de six pieds de haut, une barbe grisonnante, et qui jouait naturellement du bâton avec

une adresse et une activité qui faillirent mettre la partie de son côté. Heureusement, pour l'honneur de la science, il n'en fut pas ainsi. Au bout de dix minutes de lutte, les doigts écrasés, l'estomac défoncé et le museau saignant, il commença à battre en retraite; mais cette retraite n'avait pour but que de gagner un arbre, sur lequel il monta rapidement, non pas pour s'y fixer, mais pour s'élancer du haut en bas sur moi. Heureusement je vis le mouvement, je devinai le projet; je tirai mon couteau, et, de toute la longueur de mon bras, je l'étendis au-dessus de ma tête. Les deux mouvemens d'attaque de la part du singe, et de défense de la mienne, furent instantanés. Je sentis s'écrouler sur ma tête un poids que je ne pouvais soutenir, mon adversaire et moi roulâmes tous deux sur la terre; seulement, je me relevai seul. Le couteau lui avait traversé le cœur.

L'animal jeta un cri, mordit l'herbe avec ses dents, déchira la terre avec ses ongles, fit deux ou trois mouvemens convulsifs et expira.

— Oh! la belle chose que la chasse, m'écriai-je! si l'on m'y rattrape jamais, je veux bien que le diable m'emporte!

— Regrettez-vous donc d'y être venu, à la chasse? dit derrière moi une douce voix.

— Oh! mon Dieu! non, dis-je en me retournant, puisque j'ai pu vous être utile, ma belle enfant; mais comment diable êtes-vous dans la forêt, quel plaisir trouvez-vous à vivre avec un singe, et d'où vient que vous parlez français?

— Je suis dans la forêt parce que j'y ai été emportée; je ne trouvais aucun plaisir à vivre avec un singe, puisque je vous ai appelé à mon aide pour m'en délivrer, et je parle français parce que j'étais femme de chambre chez madame de La Géronnière.

— Alors, m'écriai-je, vous vous vous appelez Schimindra.

— Oui.

— Vous êtes cette jeune fille qui a disparu voilà tantôt deux mois.

— Oui, Mais à votre tour, comment savez-vous mon nom, comment savez-vous mon aventure?

— Parce que monsieur de La Géronnière m'a raconté votre aventure et dit votre nom, pardieu!

— Vous connaissez monsieur de La Géronnière?

— Je chasse avec lui. Il est dans la forêt, mais dans quelle portion de la forêt? je n'en sais rien, car il faut que je vous l'avoue, je suis parfaitement perdu.

— Oh! que cela ne vous inquiète pas, je sais mon chemin, moi.

— Alors, puisque vous saviez votre chemin, pourquoi ne reveniez-vous pas à l'habitation?

— Parce que, ni jour ni nuit, cet odieux animal ne me perdait de vue. J'ai fait vingt tentatives inutiles pour fuir; et si la Providence ne vous avait pas conduit à ce ruisseau, il est probable que je n'eusse jamais revu les maisons des hommes.

— Eh bien! lui dis-je, si vous m'en croyez, charmante Schimindra, nous les regagnerons au plus vite, les maisons des hommes, attendu, je vous l'avoue, que je m'y croirai plus en sûreté qu'ici.

— Soit, et je suis prête à vous suivre; mais auparavant, laissez-moi vous dire un secret dans lequel vous trouverez la récompense de la bonne action que vous venez de faire.

— Ah bah!

— Cet affreux orang-outang dont vous venez de me délivrer, appartient justement à cette race de singes dont vous avez peut-être entendu parler, et d'où l'on tire le plus pur bézoard.

—Vraiment?

— Vous pouvez vous en assurer, tandis qu'à l'aide de quelques feuilles de cocotier, je vais réparer le désordre de ma toilette.

Je regardais la belle Schimindra, dont la toilette fort en désordre avait en effet besoin d'être réparée; et, je l'avoue, il ne me fallut rien moins que cette idée que ce désordre venait d'un singe, pour qu'il ne me prît pas envie de l'augmenter encore.

Je fis donc signe à la belle Schimindra qu'elle pouvait se livrer à la réparation qu'elle désirait, et, plein de curiosité, de craintes et d'espérances, je commençai, à l'aide du couteau qui, dans cette journée, m'avait rendu de si grands services, à procéder à l'autopsie de mon ennemi.

Schimindra ne m'avait pas trompé, je trouvai dans les entrailles de l'animal une belle pierre bleue, veinée d'or, et de la grosseur d'un œuf de pigeon.

C'était un des plus beaux bézoards qui se pussent voir.

— Maintenant, dit Schimindra, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne vous vanter à personne que vous possédez un pareil trésor, attendu que vous ne le posséderiez pas longtemps, dût-on vous assassiner pour vous le prendre.

Je remerciai Schimindra de l'avis, et comme la coquette s'était fait un charmant pagne de feuilles de cocotier, que rien ne nous retenait ni l'un ni l'autre dans la forêt, que j'éprouvais au contraire le plus vif désir de la quitter, j'invitai Schimindra à me servir de guide et à prendre le chemin le plus court pour revenir à l'habitation.

Deux heures après, nous arrivions à Hala-Hala, au grand étonnement, et surtout à la grande joie de tous les commensaux de l'habitation, qui me croyaient perdu comme Schimindra, et qui me voyaient revenir avec elle.

Je racontai mes aventures, Schimindra raconta la sienne, mais ni l'un ni l'autre de nous ne dit un mot du bézoard.

XX

VANLY-TCHING.

Huit jours après, j'étais installé à Bidondo, et comme j'avais absolument besoin d'une espèce de ménagère pour mettre à la tête de ma maison, j'avais demandé la belle Schimindra à monsieur de La Géronnière, lequel me l'avait gracieusement accordée.

Mon choix était fait. La branche de commerce que j'avais décidé d'exploiter était le cigare de Manille.

En effet, le cigare de Manille, même en Europe, fait concurrence sérieuse au cigare de la Havane, et, dans toutes les mers de l'Inde, il lui est préféré.

Ce qui m'avait surtout suggéré cette idée, c'est que, chez monsieur de La Géronnière, c'était la belle Schimindra qui était chargée du département des cigares. Je résolus donc, pour que le bénéfice fût plus réel, au lieu d'acheter la marchandise toute confectionnée, de la faire confectionner moi-même, et de mettre Schimindra à la tête de l'établissement.

Rien ne fut plus facile. On bâtit une espèce de hangar dans le jardin : Schimindra engagea dix jeunes Tagales, dont quelques-unes sortaient de la manufacture royale de Manille, et, dès le lendemain, j'eus le plaisir de voir mon entreprise en pleine activité.

Grâce à la surveillance active de Schimindra, grâce à sa connaissance de la partie, je n'eus plus rien à faire qu'à me promener : ce fut ce qui me perdit.

C'est incroyable combien un mot jeté en l'air, n'eût-il pas le sens commun, se loge parfois dans l'esprit et germe dans le cerveau. On se rappelle ces quatre paroles qu'en soupant chez monsieur de La Géronnière, mon correspondant avait dit des Chinoises et de ce cinquième mariage projeté par lui; eh bien! il n'y avait pas de jour et surtout de nuit que je n'y songeasse. A peine étais-je couché, à peine avais-je les yeux fermés, à peine étais-je endormi, qu'une véritable procession de Chinoises défilait devant mon lit, me montrant des pieds... mais des pieds auxquels la pantoufle de Cendrillon eût pu servir de savate; et, re-

marquez une chose curieuse, c'est que j'avais près de moi Schimindra, qui était ce que l'on pouvait appeler une beauté véritable, c'est que j'avais dans ma manufacture de cigares dix petites drôlesses dont la plus laide, avec ses grands yeux noirs, avec ses grands cils de velours, avec... avec tout ce qu'elles avaient enfin, eussent fait tourner la tête à un Parisien, et qu'ayant tout cela, eh bien ! je ne rêvais qu'à des chinoiseries.

Il en résultait qu'une fois levé, je courais le quartier chinois, entrant dans toutes les boutiques, marchandant des éventails, des porcelaines, des paravens, apprenant deux mots de chinois par-ci, deux mots de cochinchinois par-là, baragouinant toutes sortes de complimens aux petits pieds qui me restaient cachés sous les longues robes, et revenant le soir plus décidé que jamais à me passer ma fantaisie chinoise.

Au milieu de tout cela, j'avais rencontré une charmante petite marchande de thé, possédant un des plus jolis magasins de Bidondo, laquelle m'avait surtout séduit par la façon dont elle mangeait son riz, à l'aide de ces petites aiguilles à tricoter qui servent de cuillères et de fourchettes aux dames chinoises; ce n'était plus de l'adresse, c'était de la jonglerie, et je crois en vérité que c'était par coquetterie que la belle Vanly-Tching se faisait apporter un pilau quand il y avait là des étrangers.

Vous remarquerez en passant que les deux mots Vanly-Tching veulent dire *dix mille lis ;* vous voyez que les parrains de ma Chinoise lui avaient rendu justice et lui avaient donné un nom en harmonie avec sa beauté.

Je pris des renseignemens auprès de mon correspondant sur la belle Chinoise; mon correspondant, au premier mot que je prononçai, leva son doigt à la hauteur de son œil, et s'écria :

— Ah ! coquin !

Ce qui voulait dire : Allons, allons, vous n'avez pas la main malheureuse d'avoir mis du premier coup le doigt sur celle-là ; bon !

Je compris tout cela et n'en insistai que davantage; alors j'appris que la belle Vanly-Tching était une petite orpheline chinoise, qui avait été recueillie par un fameux médecin, lequel était devenu amoureux d'elle quand elle n'avait que douze ans, et l'avait épousée quoiqu'il en eût, lui, soixante-cinq. Aussi la Providence n'avait pas voulu qu'un mariage si disproportionné durât longtemps. Au bout de trois mois, le bonhomme de médecin était mort d'une maladie dans laquelle il n'avait pas vu clair lui-même, mais il était mort bien heureux, car pas un homme ne pouvait se vanter d'avoir été soigné dans sa maladie comme il avait été soigné, lui, par sa jeune et digne femme: aussi lui avait-il laissé tout ce qu'il possédait, montant à deux ou trois mille roupies. C'était une bien mesquine récompense du dévoûment qu'avait déployé la veuve, pendant la maladie, et surtout de la douleur qu'elle avait fait éclater après sa mort.

Seulement, avec ces trois mille roupies dont elle venait d'hériter, la jeune veuve avait fondé dans le quartier le moins apparent de la ville un petit établissement d'éventails, qui, grâce à son économie et à son intelligence, commença de prospérer d'une façon miraculeuse.

Mais ce qu'il y avait surtout de remarquable dans ce veuvage prématuré de la belle Vanly-Tching, c'est qu'au lieu d'écouter toutes les propositions des élégans de Bidondo, c'est qu'au lieu de perdre par quelque imprudence cette réputation de sagesse qu'elle s'était acquise, elle ne voulut jamais accepter que les soins d'un vieux mandarin, ami de son mari, lequel venait tous les jours pleurer avec elle la perte qu'ils avaient faite. Il résulta de ces visites journalières que la veuve et le mandarin prirent l'habitude de pleurer ensemble , l'une son époux, l'autre son ami; de sorte qu'un matin l'on apprit que, pour pleurer le défunt plus à leur aise, les deux inconsolables allaient se marier.

Un an après la mort de son premier mari, la belle Vanly-Tching, avait donc épousé le mandarin ; mais, une fois réunis une fois en face l'un de l'autre depuis le matin jusqu'au soir, il paraît que les deux nouveaux mariés pleurèrent tant, pleurèrent tant, que le mandarin, qui avait cinquante ans, ne put résister à ce déluge de larmes, et qu'au bout de deux mois il mourut.

La belle Vanly-Tching, qui n'avait que quinze ans, supporta naturellement mieux la douleur, de sorte que, quoiqu'elle eût à pleurer à la fois son premier et son second mari, elle reparut bientôt plus belle et plus resplendissante que jamais à travers ses larmes.

Elle avait hérité de son mandarin cinq ou six cents pagodes, de sorte qu'avec ce petit surcroît de fortune elle put se lancer dans un quartier plus fashionable et dans un commerce plus étendu. Elle passa donc de l'éventail à la porcelaine, et la réputation de la belle marchande commença de se répandre dans Bidondo.

Cette réputation se répandit tellement, que le juge civil de Bidondo, qui avait beaucoup connu le premier et le second mari de la belle Vanly-Tching et qui, par conséquent, avait pu apprécier combien le docteur avait été heureux pendant les trois mois, et le mandarin pendant les deux mois qu'ils avaient vécu avec elle, se mit sur les rangs pour la consoler. Vanly-Tching, déclara qu'elle était atteinte si profondément, qu'elle croyait la chose impossible; mais comme le juge civil insista, elle finit par répondre qu'elle voulait bien essayer.

Le mariage eut lieu au bout d'un an ; car, quoique ce délai ne soit pas de rigueur, Vanly-Tching était si fidèle observatrice des convenances, que, pour rien au monde, elle n'eût voulu essayer de se consoler avant terme. Mais le juge civil n'eut pas la satisfaction d'en arriver à une consolation complète, attendu qu'un mois après son mariage, le lendemain du jour où il venait d'hériter d'une somme assez considérable d'un parent éloigné qu'il avait à Macao, et où il avait donné à dîner à quelques amis pour célébrer cet heureux événement, il mourut d'une indigestion de nids d'hirondelles.

Mais, avant de mourir, il déclara que le mois qu'il venait de passer avait été le mois le plus heureux de sa vie. Comme il avait justement touché la somme en apprenant que la somme lui avait été léguée, la belle veuve put, grâce à cette rentrée, étendre son commerce et fonder dans la principale rue de Bidondo le magnifique magasin de thé dans lequel je l'avais vue remuer la tête et manger du riz.

Tous ces renseignemens, comme vous le comprenez bien, achevèrent de me tourner l'esprit. La belle Vanly-Tching avait été beaucoup veuve, mais elle avait été si peu mariée, que ce devait être nécessairement la houri dont j'avais si agréablement rêvé. Je m'ouvris donc à mon correspondant du désir bien vif que j'avais d'être son quatrième mari, et de la prendre pour ma cinquième femme.

On n'apprend jamais rien aux femmes quand on leur dit qu'on les aime, attendu qu'elles se sont toujours aperçues de notre amour avant nous. Aussi, la belle Vanly-Tching non-seulement ne manifesta-t-elle aucun étonnement de ma demande, mais répondit-elle qu'elle s'y attendait.

Cette situation d'esprit dans laquelle elle se trouvait lui permit même de ne pas me faire attendre sa décision. Sa décision était favorable, je ne lui déplaisais pas ; mais comme elle avait toujours eu l'amour-propre d'être aimée pour elle-même, elle tenait à ce que je lui fisse un petit relevé de ma fortune. Si ma fortune égalait ou surpassait la sienne, elle croirait à mon amour; mais si ma fortune était inférieure, elle croirait qu'une basse cupidité et non l'amour me faisait agir.

Cela me parut puissamment raisonné. Je lui fis demander si elle désirait que j'établisse mon calcul en francs, en roupies ou en pagodes ; elle me répondit que cela lui était égal, étant familière avec l'arithmétique de tous les pays.

Comme j'étais moins fort qu'elle en calcul, je préférai

les francs, et lui envoyai, le lendemain, le calcul suivant :

Relevé exact de ce qu'a gagné dans l'Inde, et de ce que possède Jérôme-François Olifus :

A Ceylan avec la pêche des perles	13,500 fr.
A Goa avec le commerce des fruits	7,400
A Calicut dans la culture du cardamone . .	22,500
A Bidondo manufacture de cigares	
Ce dernier point porté pour mémoire. La vérification des bénéfices n'étant pas encore faite, mais étant facile à faire. Total . .	43,400 fr.

Vous voyez que c'était un assez joli denier, et que je n'avais pas perdu mon temps depuis quatre ans que j'étais parti de Monnikendam.

Elle, de son côté, fit sa liquidation et me l'envoya.

La voici :

Relevé de ce qu'a gagné Vanly-Tching, la marchande de thé de Bidondo, dans les différens commerces qu'elle a exercés :

Dans le commerce d'éventails	4,000 fr.
Dans le commerce des porcelaines	17,000
Dans le commerce de thé	22,037
Total . . .	43,037 fr.

On voit qu'à 363 francs près, notre fortune était pareille ; j'avais même l'avantage puisque j'avais en magasin à peu près deux cent mille cigares près à être livrés.

Mais je l'avoue, au lieu de m'enorgueillir de cet avantage, je fus heureux de posséder quelque supériorité pécuniaire sur la belle Vanly-Tching, afin de compenser toutes les supériorités physiques qu'elle avait sur moi.

Cette supériorité établie et ce point bien arrêté que j'épousais Vanly-Tching pour ses beaux yeux et non pour les beaux yeux de sa cassette, le mariage fut fixé à trois mois et sept jours, ce qui était heure pour heure l'expiration du deuil du troisième mari de la belle Vanly-Tching.

Elle avait eu la délicatesse, tout en restant fidèle à la mémoire du juge civil, de ne pas me faire attendre une minute.

XXI

LE CHOLÉRA.

Le bruit de mon futur mariage avec Vanly-Tching fut bientôt répandu dans Bidondo, et agit naturellement d'une façon diverse sur les habitans de cette ville, habitués depuis deux ou trois ans à se préoccuper des moindres mouvemens de la belle Chinoise. Les uns le blâmèrent, les autres l'approuvèrent ; enfin, beaucoup secouèrent la tête en disant que le premier mari était mort au bout de trois mois, le second au bout de deux mois, le troisième au bout d'un mois, et que, pour ne pas faire mentir le calcul nécrologique, je mourrais probablement, moi, la première nuit de mes noces.

Mais la personne sur laquelle le coup porta le plus violemment fut la pauvre Schimindra. Les bontés que j'avais eues pour elle lui avaient fait pendant quelque temps concevoir l'espérance de devenir ma femme. Dans un moment de désespoir, elle m'avoua jusqu'où avait été son ambition ; mais je lui fis promptement et facilement comprendre quelle supériorité avait la belle Vanly-Tching, veuve d'un docteur, veuve d'un mandarin, veuve d'un juge civil, sur elle qui n'était veuve que d'un singe.

Il en résulta que Schimindra rentra dans son humilité, avoua franchement qu'elle n'eût jamais dû en sortir ; et, sachant que sa rivale m'avait demandé un relevé de ma fortune, se borna à me supplier de ne point porter sur mon actif le bézoard en question.

Comme, le bézoard à part, ma fortune égalait et même dépassait celle de ma belle future, je n'eus pas de peine à promettre ce que me demandait Schimindra ; et le bézoard, suspendu à mon cou dans une petite bourse de cuir, continua de demeurer un secret entre Schimindra et moi.

Tous les soirs, j'étais admis à faire la cour à ma future, de sorte que le temps passait rapidement ; comme je parlais peu chinois et qu'elle parlait très peu hindoustani, pas du tout hollandais et pas du tout français, nos conversations avaient lieu surtout par gestes, ce qui me donnait parfois une hardiesse d'expression que je n'eusse pas eue avec la parole ; mais, je dois le dire en l'honneur de la belle Vanly-Tching, elle conserva intacte la réputation de vertu qu'elle s'était faite, et, tout en me concédant certaines bagatelles sans importance, jamais elle ne me laissa prendre un à-compte sérieux sur le mariage.

Enfin le jour arriva.

La surveille, j'avais éprouvé une grande crainte : plusieurs cas de choléra avaient été signalés à Cavite et un ou deux à Bidondo, de sorte que je tremblais que la présence de l'épidémie ne déterminât Vanly-Tching à remettre notre mariage ; mais c'était un esprit fort que la belle Chinoise, et cet événement n'eut aucune prise sur elle.

C'était le 27 octobre le grand jour. Le 27 octobre fut une fête pour toute la ville de Bidondo. Dès le matin, il y avait foule à la porte de Vanly-Tching. C'était la quatrième fois que l'on voyait la belle Chinoise traverser la ville en costume de fiancée, et l'on ne se lassait pas de la voir.

L'habitude est que la fiancée chinoise se promène par la ville avec un cortége de musique et de chant. Cela ressemble assez, à ce que m'a dit un savant hollandais qui habitait Manille, aux anciens cortéges grecs : seulement à son premier mariage, la fiancée porte un voile épais sur la figure, en signe de virginité. Quand elle convole en deuxième, troisième et quatrième noces, l'épouse chinoise est promenée à visage découvert.

Ce fut donc à visage découvert que l'on promena ma fiancée, et cela à ma grande satisfaction, car j'entendais dire tout autour de moi : « Heureux Olifus, va! coquin d'Olifus, va ! gredin d'Olifus ! »

Le reste de la cérémonie ressemble fort à ce qui se pratique à Siam. Quand les fiancés sont d'accord, les parens du jeune homme vont présenter aux parens de la jeune fille sept boîtes de betel ; huit jours après, le fiancé vient lui-même et en apporte quatorze ; alors il demeure dans la maison du beau-père pendant un mois pour voir sa future et s'accoutumer à elle ; après quoi, le jour où l'on doit achever la célébration, les parens s'assemblent avec les plus anciens amis, et mettent dans une bourse, l'un des bracelets; l'autre, un anneau l'autre de l'argent; un d'eux tient une bougie allumée, la passe sept fois autour des présens, pendant que tous les autres poussent de grands cris de joie en souhaitant une longue vie et une parfaite santé aux mariés.

Après quoi vient un grand festin, suivi d'une petite collation tête à tête, laquelle est suivie elle-même de la consommation du mariage.

Quant à Vanly et quant à moi, nous nous étions dispensés de tout le cérémonial. Elle m'avait montré la cassette dans laquelle était enfermée sa petite fortune ; je lui avais montré mes effets de commerce visés par le correspondant de mon capitaine chinois, payables à vue et au porteur : nous nous passions chacun quarante mille livres au dernier vivant, cela valait bien sept boîtes de bétel et même quatorze.

Pour des parens, ni l'un ni l'autre nous n'en avions. La cérémonie de la bourse et des bracelets, celle de la bougie allumée et passée sept fois autour des présens, celle des cris de joie nous souhaitant une longue vie et une parfaite santé, furent donc omises.

Nous nous en tînmes au grand dîner d'apparat et à la petite collation intime.

Le dîner d'apparat fut magnifique, Vanly l'avait dirigé ; il se composait des mets les plus recherchés : il y avait des

souris au miel, du requin au coulis de cloporte, des vers à l'huile de ricin, des nids d'hirondelles aux crabes pilés, des salades de bambou, le tout arrosé de canchou, que des domestiques chargés d'énormes cafetières d'argent nous versaient à tout moment; on but à l'empereur de la Chine, au roi de Hollande, à la Compagnie anglaise, à notre heureuse union, le tout en prenant la tasse à deux mains et en faisant *tchin, tchin*, c'est à dire en branlant la tête de droite à gauche et de gauche à droite, comme des magots, puis chacun montrait le fond de la tasse pour prouver qu'elle était vide.

Pendant le cours du dîner, la belle Vanly paraissait me regarder avec inquiétude, et parlait tout bas à ses voisins. Deux ou trois fois elle m'adressa la parole pour me demander, avec la voix la plus douce de la terre :

— Comment vous trouvez-vous, mon ami ?

— Très bien, lui répondais-je, très bien.

Mais, malgré cette assurance, elle secouait la tête et poussait des soupirs tels, que je commençai à être inquiet de moi-même, et qu'en sortant de table je me regardai dans une glace.

L'examen me rassura, j'étais rayonnant de joie et de santé.

Il paraît cependant que je ne semblais pas si bien portant à la société, car deux ou trois convives, avant de me quitter, vinrent à moi pour me demander :

— Est-ce que vous souffrez ?

Et, malgré ma réponse négative, s'éloignèrent en me serrant tristement la main.

Je crus même entendre prononcer à mi-voix le mot choléra ; mais comme je demandai si quelqu'une de nos connaissances avait été atteinte du choléra, l'on me répondit que non, et je pensais avoir mal entendu.

Au milieu de tout cela, je cherchai ma belle mariée, qui vint à moi l'inquiétude dans les yeux. Je voulus l'interroger sur l'objet de cette inquiétude ; mais elle se contenta de me regarder, de se détourner en essuyant une larme, et en murmurant :

— Pauvre ami !

Je pris congé des convives que j'avais hâte de voir disparaître, en frottant mon nez contre le leur, comme c'est l'usage. Mon correspondant était le dernier. Je lui frottai le nez avec une double ardeur, attendu, on se le rappelle, que c'était lui qui avait servi d'intermédiaire à mon mariage ; et, comme je lui montrais avec un sourire narquois la belle Vanly qui se dirigeait tout doucement vers la chambre à coucher, où je lui faisais signe que j'allais la suivre :

— Vous feriez bien mieux d'envoyer chercher le médecin, me dit-il.

Et, levant les yeux au ciel, il sortit à son tour.

Je n'y étais plus du tout.

Cependant je ne m'amusai point à chercher ce que tout cela voulait dire. Je fermai la porte, et j'entrai vivement dans la chambre à coucher.

La belle Vanly était déja près de la table où était servie une charmante collation mêlée de fleurs et de fruits, occupée à transvaser une liqueur rose d'une carafe dans une autre.

Je n'avais rien vu de plus appétissant que cette liqueur rose ; on eût dit du rubis distillé.

— Ah çà ! chère amie, lui dis-je en entrant, pouvez-vous m'expliquer en quoi ma situation, qui ne me laisse absolument rien à désirer, à moi, semble faire pitié à tout le monde? On me demande comment je me trouve, on me demande si je ne me sens pas mieux, on me donne le conseil d'envoyer chercher le médecin, si bien, ma parole d'honneur ! que je ressemble à ce personnage d'une comédie française que j'ai vu jouer à Amsterdam, à qui tout le monde veut persuader qu'il a la fièvre, à qui on le répète tant et si bien, qu'il finit par le croire, et qu'après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il va se coucher.

— Ah ! murmura Vanly, si vous n'aviez que la fièvre, avec du quinquina on vous la couperait.

— Comment! si je n'avais que la fièvre! Mais je n'ai pas la fièvre, je vous prie de le croire.

— Mon cher Olifus, dit Vanly, maintenant que nous ne sommes plus que nous deux, maintenant que vous n'avez plus besoin de vous contraindre, dites-moi franchement ce que vous éprouvez.

— Moi, ce que j'éprouve? j'éprouve le plus ardent désir de vous dire que je vous aime, et surtout de vous le...

— Et pas la moindre crampe d'estomac? demanda Vanly.

— Pas la moindre.

— Pas le moindre refroidissement

— Au contraire.

— Pas la moindre colique ?

— Allons donc ! ah çà ! mais j'aurais le choléra, chère amie, que vous ne me feriez pas d'autres questions.

— Eh bien ! justement, puisque c'est vous qui avez dit le mot...

— Après ?

— On a cru remarquer pendant le souper.

— Quoi ?

— Que vous changiez de couleur, que vous portiez plusieurs fois la main à votre estomac, et que plus tard...

— Ah ! je vous dirai, c'est que d'abord je n'ai pas pu me faire à la vue de vos souris au miel ; ensuite, voyez-vous? votre coulis de cloporte... Nous n'avons pas l'habitude de ces coulis-là chez nous. Enfin votre huile de ricin... Mais ça s'est passé avec un peu d'air comme cela. Ah! en voilà une idée, par exemple, de penser que je vais avoir juste le choléra pour la première nuit de mes noces! Bon! bon! bon !

— Eh bien ! mon cher ami, cette pensée, c'était celle de tout le monde, et je suis parfaitement certaine que, parmi les trente amis qui nous quittent, il y en a vingt-neuf convaincus que demain matin vous serez mort.

— Mort du choléra ?

— Du choléra.

— Ah! par exemple !

— C'est comme cela.

— Voyons, franchement... est-ce que?...

— Hé ! hé !...

Oh! oh! monsieur, c'est une chose étrange que l'imagination. Après avoir ri de Bazile à qui on persuade qu'il a la fièvre, ne voilà-t-il pas que je me tâtais l'estomac, que je me tâtais le ventre, et que j'étais tout près de croire que j'avais déjà des crampes et que j'allais avoir la colique.

Dans tous les cas, il y avait un fait incontestable, c'est que je me refroidissais, oh ! mais à vue d'œil.

— Pauvre ami, me dit Vanly en me regardant avec compassion; heureusement que le mal n'a pas encore fait de grands progrès, et que mon premier mari m'a légué un remède infaillible.

— Contre le choléra ?

— Contre le choléra, oui.

— Oh ! le digne homme ! Eh bien! chère Vanly, l'occasion se présente d'en faire usage, de votre remède.

— Ah ! vous avouez donc !

— Oui, je commence à croire. Oh! qu'est-ce que c'est que cela ?

— Dépêchez-vous, cher ami, dépêchez-vous; voilà les borborygmes qui viennent.

— Comment ! les borborygmes?

Il faut vous dire que le mot est pas mal barbare déjà en français, n'est-ce pas? mais qu'en chinois, c'était encore bien pis ; de sorte que lorsqu'elle me dit : *Voilà les borborygmes!* c'est comme si elle m'avait dit : « Voilà les Cosaques ! »

— Les borborygmes ! répétai-je en me laissant aller sur une chaise. Eh bien ! chère Vanly, qu'y a-t-il à faire?

— Il y a à boire tout de suite un verre de cette liqueur rouge que je préparais quand vous êtes entré, et cela, pauvre Olifus, dans la prévision de ce qui vous arrive.

— Alors vite le verre, alors vite la liqueur rouge. Ah! voilà les borborygmes qui reviennent. Vite, vite, vite.

Vanly versa la liqueur rouge dans un verre et me la présenta.

Je pris le verre d'une main tremblante, je le portai à ma bouche, et j'allais avaler la liqueur rouge depuis la première jusqu'à la dernière goutte, lorsque je vis Vanly pâlir et fixer les yeux sur la porte de la chambre.

En même temps, j'entendis une voix bien connue qui me dit :

— Au nom du ciel! Olifus, ne buvez pas.

— Schimindra! m'écriai-je, que diable venez-vous faire ici?

— Je viens vous rendre ce que vous avez fait pour moi, vous sauver la vie.

— Ah! chère Schimindra, vous aussi, vous avez donc un secret contre le choléra?

— Je n'ai pas de secret contre le choléra, et ce secret d'ailleurs serait inutile.

— Comment! inutile?

— Oui.

— Je n'ai donc pas le choléra?

— Non.

— Si je n'ai pas le choléra, alors qu'ai-je donc?

— Vous avez, Schimindra regarda Vanly qui pâlissait de plus en plus, vous avez épousé une empoisonneuse, voilà tout.

Vanly jeta un cri comme si un serpent l'avait mordu.

— Une empoisonneuse? répétai-je.

— Est-ce que vous allez écouter cette femme, me demanda-t-elle.

— Schimindra, ma bonne amie, fis-je en secouant la tête, il me semble que vous allez un peu loin.

— Une empoisonneuse, répéta Schimindra.

Vanly devint livide.

— Comptons ceux que vous avez empoisonnés, madame, dit Schimindra, et voyons comment vous les avez empoisonnés.

— Oh! venez! venez! Olifus! s'écria Vanly.

— Non, restez et écoutez! dit Schimindra.

Puis, se retournant vers Vanly :

— Vous avez empoisonné votre premier mari, le docteur, avec la fève de Saint-Ignace, si commune à Mindanao. Vous avez empoisonné votre second mari, le mandarin, avec le ticunas américain. Vous avez empoisonné votre troisième mari, le juge civil, avec le vooara de la Guyane. Enfin, ce soir, vous alliez empoisonner votre quatrième mari, Olifus, avec l'upas de Java.

— Vous mentez, vous mentez! s'écria Vanly.

— Je mens? dit Schimindra; eh bien! si je mens, buvez ce verre de liqueur rose que vous veniez de verser à votre mari, sous prétexte qu'il avait le choléra.

Et elle prit le verre que j'avais posé sur la table, et le présenta à Vanly.

Je m'attendais à ce que Vanly allait lui arracher le verre des mains, et boire ce qu'il contenait; mais, pas du tout, elle recula, gagna la porte tout en reculant, l'ouvrit et se sauva.

Je m'élançai après elle.

— Oh! chère Vanly, m'écriai-je, ne craignez rien, revenez, je ne la crois pas, ce n'est pas possible.

— Ce n'est pas possible! s'écria Schimindra au désespoir de ce que je ne la croyais pas; ce n'est pas possible!

— Non, et à moins qu'on me donne une preuve...

— Et si l'on vous donne une preuve! s'écria Schimindra.

— Dame!

— Vous croirez?

— Il le faudra bien.

— Vous croirez que cette femme est une empoisonneuse, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Et vous ne l'aimerez plus?

— Comment! je ne l'aimerai plus? Non-seulement je ne l'aimerai plus, mais je la dénoncerai, mais encore je la poursuivrai, mais encore je la ferai guillotiner, pendre, écarteler.

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— Eh bien! dit Schimindra, cette preuve, la voilà.

Et elle avala le verre de liqueur rose, tout d'un trait, tout d'une haleine, avant que j'aie eu le temps de dire :

— Eh bien! mais que faites-vous donc?

Je jetai un grand cri à mon tour, car enfin, la pauvre Schimindra, je n'avais absolument rien contre elle, que ce malheureux singe... Mais, à part cet antécédant, je l'aimais de tout mon cœur.

— Maintenant, dit-elle en tombant dans mes bras, vous allez comprendre pourquoi on avait fait courir le bruit parmi vos convives que vous étiez atteint du choléra.

En effet, à peine Schimindra avait-elle prononcé ces paroles que je la vis pâlir, et que, portant la main à sa poitrine, elle donna les signes de la plus vive douleur.

XXII

CONCLUSION

A cette vue, je ne conservai plus aucun doute. Vanly était bien coupable, et Schimindra était bien empoisonnée.

Je n'eus plus qu'un désir, celui de sauver la pauvre femme qui venait de se dévouer pour moi.

— Au secours! au secours! m'écriai-je. Un médecin! un médecin!

Puis, comme personne ne répondait, attendu que Vanly avait pris ses précautions, et que la maison était parfaitement déserte, j'ouvris la fenêtre.

— Au secours! répétai-je, au secours! un médecin! un médecin!

Heureusement, un portefaix passait en ce moment sur le quai. Il entendit mes cris, me reconnut et se mit à ma disposition.

— Un médecin! lui criai-je en lui jetant une pièce d'or.

Il ramassa la pièce d'or, fit un signe de tête et se mit à courir à toutes jambes.

Cinq minutes après il revint avec une espèce de bonze qui faisait de la médecine gratis pour le peuple, et qui avait une grande réputation de science et de sainteté parmi les gens du port.

Mais, quoiqu'il se fût écoulé dix minutes à peine depuis que Schimindra avait avalé le poison, le mal avait déjà fait des progrès terribles. La respiration était bruyante et interrompue par des sanglots, les muscles de l'abdomen et du thorax commençaient à se contracter, la bouche devenait écumeuse, la tête se renversait en arrière, et les vomissemens commençaient.

Je courus au médecin et l'amenai en présence de Schimindra.

— Oh! oh! s'écria-t-il, voilà une femme qui a le choléra, ou bien...

Il hésita.

— Ou bien? répétai-je.

— Ou bien qui est empoisonnée.

— Avec quoi?

— Avec l'upas de Java.

— C'est cela, m'écriai-je, oui, oui, elle a été empoisonnée avec l'upas de Java. Quel remède y a-t-il?

— Il n'y a pas de remède, ou bien, s'il y en a un...

— Après?

— Il est si rare.

— Enfin, ce remède?

— Il faudrait du bézoard.

— Du bézoard?

— Oui ; mais pas du bézoard de vache, pas du bézoard de chèvre...

— Du bézoard de singe.

— Sans doute, mais où s'en procurer?

Je jetai un cri de joie.

— Tenez, lui dis-je, tenez.

Et je tirai ma pierre de bézoard de son sachet de cuir.

Schimindra souleva la tête.

— Ah! dit-elle, il m'aime donc encore un peu!

— Oh! oh! fit le bonze, du bézoard bleu, du véritable bézoard de singe.

— Oui, du véritable, je vous en réponds, attendu que je l'ai récolté moi-même. Mais ne perdez pas de temps; vous voyez. Et je lui montrai Schimindra qui se tordait dans les convulsions de l'agonie.

— Oh! maintenant, dit-il, soyez calme, nous avons le temps.

— Mais, m'écriai-je, dans cinq minutes elle sera morte.

— Oui, si dans trois minutes elle n'est pas sauvée.

Et en effet le bonze se mit à râper le bézoard dans un verre d'eau, avec la même tranquillité qu'il eût fait d'un morceau de sucre.

L'eau prit à l'instant même une belle teinte azurée, qui peu à peu se changea en opale et lança des reflets d'or.

C'était sans doute le point où devait en être arrivé l'antidote, car, me faisant signe de soulever Schimindra, le bonze introduisit entre ses dents, déjà serrées par les convulsions, les bords du verre, qu'elle faillit briser.

Mais aux premières gouttes qui humectèrent le palais de la mourante, les muscles se détendirent, la tête se balança mollement sur les épaules, les bras raidis retombèrent à ses côtés, le râle cessa, et une légère moiteur perla sur son front aride.

Schimindra vida le verre.

Puis, lorsque le verre fut vidé :

— Oh! mon Dieu! dit-elle, c'est la vie que vous m'avez fait boire.

Alors, jetant un dernier regard sur moi, me remerciant d'un dernier sourire, essayant de me toucher par un dernier geste, elle poussa un soupir, ferma les yeux et tomba dans une léthargie qui n'avait rien d'inquiétant, car on sentait sourdre la vie sous cette apparence de mort.

Je ne pouvais plus la laisser chez Vanly-Tching, je ne voulais pas y rester moi-même; ma maison n'était qu'à cinquante pas de celle où nous nous trouvions. Je pris Schimindra dans mes bras. Je sortis avec le bonze, je fermai la porte à clef, je remis cette clef au bonze en le priant de la porter à l'instant même chez le juge civil, successeur de l'avant-dernier mari de Vanly-Tching, et de lui raconter tout ce qu'il avait vu, tandis que j'emportais chez moi Schimindra, qui n'avait plus, au dire du docteur, besoin que d'un sommeil tranquille.

Puis, Schimindra déposée sur son lit, j'allai me coucher à mon tour.

Vous dire ce qui se passa dans mon esprit une fois que la lumière fut éteinte, et que, vaincu par la fatigue, je me trouvai dans cet état de rêverie qui n'est pas encore le sommeil et qui n'est déjà plus la veille, serait chose impossible. Mes quatre femmes semblaient s'être donné rendez-vous au pied de mon lit. C'était Nahi-Nava-Nahina, c'était dona Inès, c'était Amarou, c'était Vanly-Tching; tout cela me réclamant, me tirant, me disputant bien plutôt à la façon des Furies qu'avec les manières de tendres épouses, tandis que la pauvre Schimindra, à qui la mort sans doute avait donné des ailes, planait au-dessus de moi, me défendait de son mieux, les écartant, les chassant; mais, mise dehors par la porte, cette série interminable d'épouses rentrait par les fenêtres, se rejetait sur mon lit, s'acharnait sur moi, si bien que je me sentais en aller par morceaux, et que je pressentais le moment où l'une m'enlèverait un bras, l'autre une jambe, celle-ci un membre, celle-là un autre.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et je vis apparaître comme un fantôme voilé, devant lequel mes quatre femmes indiennes s'évanouirent et qui vint, éloignant Schimindra elle-même d'un seul geste, se coucher tranquillement près de moi.

Ah! ma foi! la dernière venue me rendait un si grand service, que je me réfugiai dans ses bras, où, après une agitation qui dura encore quelques instans, je m'endormis.

Le lendemain, le premier rayon du jour, en frappant droit sur mon visage, me réveilla; j'ouvris les yeux et poussai un cri de surprise.

J'étais couché côte à côte avec la Buchold.

Mais, près de la Buchold si pâle, si changée, que je n'eus pas le courage de lui reprocher sa visite, tant elle me faisait l'effet d'avoir peu de temps à vivre.

D'ailleurs, je me rappelais le service qu'elle m'avait rendu dans la nuit.

— Comment! c'est vous? lui dis-je.

— Oui, c'est moi, qui, toute souffrante que je suis, n'ai point hésité à vous apporter moi-même une bonne nouvelle.

— Ah! oui, vous êtes accouchée? lui dis-je.

— D'une fille, d'une charmante petite fille; comme je vous l'ai promis, je l'ai appelée Marguerite.

— Et quel est le parrain de celle-ci?

— Oh! vous en serez fier, mon ami, c'est un des plus illustres professeurs de l'Uuniversité de Leyde, le docteur Van Holstentius.

— Oui, je le connais.

— Eh bien! il m'a promis d'aimer la chère enfant comme s'il était son père, mais....

— Mais, quoi?

— J'ai bien peur, quand je ne serai plus là....

— Comment! quand vous ne serez plus là? avez-vous quitté Monnikendam pour n'y plus retourner?

— Si fait, au contraire, mon ami, et je vais repartir sans retard; soyez tranquille. Mais nous ne sommes pas immortels, et si par hasard je mourais, nos pauvres enfans....

— N'auraient-ils pas chacun son parrain, qui l'aime comme s'il était son père; n'auraient-ils pas le bourguemestre Van Clief, l'ingénieur Van Brock, le révérend Van Cabel, le docteur Van Holstentius, etc., etc., etc.?

— Hélas! répondit la Buchold, je sais, par ce qui m'est arrivé avec vous-même, quel fonds on peut faire sur les promesses des hommes. Il y avait plus de promesses vaines que de réalité dans ces engagemens pris par nos illustres protecteurs; de sorte qu'aujourd'hui, mon cher ami, sans votre compère Simon Van Groot, le gardien du port de Monnikendam, je ne sais pas ce que nous deviendrions, moi, les enfans que j'ai et ceux que je puis avoir encore.

— Comment, que vous pouvez avoir? Quel quantième du mois sommes-nous?

— Le 28 octobre.

— Oh, mais quelle sainte ou quel saint préside à ce jour?

— Deux grands saints, mon ami : saint Simon et saint Jude.

— Ah! c'est trop fort, m'écriai-je, cette fois je n'en serai pas quitte à moins de deux jumeaux.

— En tous cas, dit la Buchold, ce seront les derniers.

— Comment cela?

— Oui, ne voyez-vous pas comme je suis changée?

En effet, je l'ai déjà dit, ce changement m'avait frappé à la première vue.

— C'est vrai, lui dis-je, qu'avez-vous?

Elle sourit tristement.

— Croyez-vous, dit-elle, que des voyages pareils à ceux que je fais ne fatiguent pas? Je suis venue vous voir quatre fois, sans reproche; aller et retour, c'est quelque chose comme trente-deux mille lieues : quatre fois le tour du monde. Trouvez donc beaucoup de femmes qui en fassent autant pour.... pour un scélérat d'homme qui ne songe qu'à la tromper? Ah!

Et la Buchold versa quelques larmes.

Ce qu'elle me disait là était si vrai que j'en fus touché.

— Eh bien ! pourquoi venez-vous ? lui demandai-je.

— Mais parce que je vous aime, au bout du compte. Ah ! si vous étiez resté à Monnikendam, nous eussions pu être si heureux !

— Avec votre charmant caractère ! allons donc.

— Que voulez-vous ? Ce qui m'a gâté le caractère, c'est la jalousie. Et d'où venait cette jalousie ? De l'excès de mon amour. Voyons, aujourd'hui que cinq ans sont passés, direz-vous qu'ils étaient innocens vos voyages à Amsterdam, à Edam, à Stavorin.

Je me grattai l'oreille.

— Dame ! répondis-je, pour ne pas mentir......

— Vous voyez bien que vous étiez dans votre tort. Qu'avez-vous de pareil à me reprocher, à moi ?

— Rien, je le sais bien, tant que j'ai été là-bas.

— Mais il me semble que depuis...

— Depuis, cela s'embrouille un peu. Mais enfin, il n'y a encore rien à dire, puisque, pour moi du moins, les apparences y sont, et que les dates se rapportent, n'est-ce pas ?

— Jour pour jour.

Je poussai un soupir.

—Ah ! le fait est, dis-je, avec un retour de philosophie, que l'on court bien loin pour trouver le bonheur....

— Oui, et que l'on trouve des femmes, n'est-ce pas ? Passons-les un peu en revue, vos femmes.

— Non, ce n'est pas la peine, je les connais ; aussi, j'en suis guéri du mariage, ou plutôt des mariages.

— Hélas ! mon pauvre ami, il n'y a que la maison, que le foyer, que les enfans ; revenez, revenez, et vous trouverez tout cela, moins moi peut-être.

— Allons donc !

— Je sais ce que dis, fit-elle en secouant la tête et en poussant un soupir. Mais je mourrais tranquille si j'avais l'espérance qu'à défaut de mère.... mes pauvres enfans...

— C'est bon, c'est bon.... ne nous attendrissons pas ; on verra à tout cela ; retournez là-bas.

— Il le faut bien.

— Et annoncez-moi.

— Oh ! vraiment ?

— Un instant, je ne m'engage pas. Je ferai ce que je pourrai, voilà tout.

— Adieu ! je pars dans cette espérance.

— Partez, chère amie. Qui vivra verra.

— Oui, qui vivra... Adieu.

Et la Buchold m'embrassa une dernière fois, poussa un soupir et sortit.

Cette apparition de la Buchold m'avait laissé une toute autre impression que les apparitions précédentes. D'ailleurs, comme je le lui avais dit : la comparaison avec les femmes hollandaises des femmes chingulaises, espagnoles, malabares et chinoises n'était pas à l'avantage de ces dernières ; il n'y avait donc que la pauvre Schimindra qui pouvait contrebalancer l'influence européenne ; mais, vous comprenez, elle avait contre elle l'histoire de ce misérable singe !...

Enfin, tant il y a que je ne pensai plus qu'à une chose, ce fut de mettre ordre à mes affaires et de retourner en Europe.

Mais, avant de partir, mon premier soin fut d'assurer le sort de Schimindra.

Je lui laissai mon exploitation de cigares, qui était en plein rapport, et le reste de mon bézoard, qui était écorné, c'est vrai, mais qui, tout écorné qu'il était, valait bien deux ou trois mille roupies, et cela d'autant plus incontestablement qu'il avait été éprouvé.

Quant à Vanly-Tching, elle avait disparu emportant sa cassette ; et, pendant les cinq mois que je demeurai encore à Bidondo, nul n'en entendit parler.

Enfin, le 15 février 1829, six ans environ après mon arrivée dans l'Inde, je quittai Bidondo après avoir réalisé une somme de quarante-cinq mille francs, que mon correspondant chinois encaissa, me donnant en échange d'excellentes valeurs sur les premières maisons d'Amsterdam.

La traversée fut longue à cause des calmes que nous trouvâmes sous l'équateur. Six mois après mon départ de Manille on signala le cap Finistère, puis nous doublâmes Cherbourg, puis nous entrâmes dans la Manche, puis enfin, le 18 août 1829, nous jetâmes l'ancre dans le port de Rotterdam.

Je n'avais aucun motif pour faire séjour ; je pris donc le même jour la voiture d'Amsterdam, puis, arrivé à Amsterdam, un bateau qui devait me conduire à Monnikendam.

C'était justement celui de mon ami le pêcheur qui, six ans et demi auparavant, m'avait conduit à bord du *Jean de Witt*, à qui je n'avais pas pu payer mon passage, et qui n'avait pas moins promis de boire à ma santé, promesse qu'il avait religieusement tenue.

Cette fois, au lieu d'un sac de cailloux, j'avais dans ma poche un portefeuille renfermant quarante-cinq bonnes mille livres.

De sorte qu'en débarquant à Monnikendam, comme je lui devais non-seulement le dernier passage, mais encore le premier, avec les intérêts et les intérêts des intérêts pendant six ans, je lui donnai vingt-cinq florins, ce qui était un denier comme il n'en avait pas touché depuis longtemps.

Puis je m'acheminai vers ma maison.

A la porte, je vis de loin une nourrice en deuil, qui allaitait deux nourrissons.

Je compris tout.

J'entrai dans la salle basse, où se trouvaient mes trois fils et ma fille.

Les trois garçons s'enfuirent en me voyant.

Quant à la fille, comme elle ne marchait pas encore toute seule, elle fut bien obligée de rester.

Je compris que je n'étais pour ces pauvres innocens qu'un étranger ; je pris dans mes bras ma petite Marguerite, qui jetait les hauts cris, et je revins vers la porte, afin de me faire reconnaître à quelque voisin.

Justement Simon Van Groot ayant appris qu'un étranger était arrivé et s'était dirigé vers la maison de la Buchold, était accouru, se doutant de la vérité, et il arrivait, ayant rallié les trois enfans qui fuyaient, plus la nourrice et les deux nourrissons.

En un instant tout fut éclairci.

— Et la pauvre Buchold ! demandai-je.

— Tu arrives deux mois trop tard, mon cher Olifus, répondit Simon Van Groot, la Buchold est morte en donnant le jour à tes deux jumeaux.

— Oui, Simon et Jude.

— Tu l'as dit. En ton absence, j'ai eu soin de la famille. Les créanciers avaient vendu la maison, je l'ai rachetée ; ils avaient vendu les meubles, je les ai rachetés. Je savais bien que tu reviendrais un jour, et je voulais, plus les enfans, que tu retrouvasses les choses dans l'état où tu les avais laissées.

— Merci, Van Groot.

— Il n'y a que notre pauvre Buchold !...

— Que veux-tu ? Simon, nous sommes tous mortels.

— Hélas ! tu n'en retrouveras jamais une pareille, Olifus.

— C'est probable.

Nous nous embrassâmes en pleurant, Van Groot et moi, puis nous réglâmes nos comptes.

Je lui remboursai le prix de la maison et des meubles, que je gardai pour la part de Marguerite.

Puis je plaçai six mille francs sur la tête de chaque garçon, me réservant les intérêts jusqu'à leur majorité.

Enfin je conservai neuf mille francs pour moi, afin de n'être jamais à charge à personne et de n'avoir qu'à fouiller à ma poche pour en tirer mon carafon de tafia, de rhum et de rack.

— Et vous n'avez jamais revu la Buchold ? lui demandai-je.

— Si fait, une fois. Elle est venue me raconter que j'é-

tais débarrassé d'elle pour toujours, attendu qu'elle venait de se remarier avec Simon Van Groot, qu'on avait enterré la veille, et qui avait demandé, le vieux coquin, à être inhumé près d'elle. De sorte, ajouta le père Olifus en vidant son dernier carafon de rack, que j'en suis débarrassé pour ce monde et pour l'autre. Je l'espère, du moins.

Sur quoi, le père Olifus éclata d'un rire qui lui était tout particulier, et se laissa couler sous la table, d'où presque aussitôt sortit un ronflement qui ne nous laissa aucun doute sur la sérénité du sommeil auquel ce cœur pur et sans remords venait de se livrer.

Au même moment, la porte s'ouvrit; je tournai la tête, et une voix douce et harmonieuse se fit entendre.

Cette voix, c'était celle de Marguerite, qui apparaissait sur le seuil de la chambre, une lampe à la main.

— Il est temps, messieurs, que vous alliez vous reposer, dit-elle. Je vais vous conduire à votre chambre. Mon pauvre père vous a bien fatigués, n'est-ce pas, avec ses histoires? mais il faut avoir quelque indulgence pour lui. Il est resté six ans dans la maison des aliénés de Horn, du vivant de notre pauvre mère. Il n'en est pas sorti entièrement guéri. Ce sont des lubies et des contes bleus qui lui travaillent le cerveau, surtout lorsqu'il fait abus de liqueurs fortes, ce qui lui arrive souvent. Mais, comme toujours, sa raison reviendra en s'éveillant, et il oubliera ses voyages aux Indes Orientales, voyages qui n'ont jamais existé que dans son imagination.

Nous allâmes nous coucher sur cette explication, qui nous parut infiniment plus probable que tout ce que nous avait raconté le père Jérôme-François Olifus.

Le lendemain, nous demandâmes à le voir pour lui faire nos adieux. Mais on nous dit qu'au point du jour il était parti pour conduire un voyageur à Stavorin.

De sorte que nous quittâmes Monnikendam sans savoir laquelle nous avait menti, de la vieille bouche édentée du père Olifus ou de la fraîche et jolie bouche de sa fille Marguerite.

Cependant une chose nous prévint contre la belle hôtesse du *Bonhomme Tropique*, c'est que la veille elle ne nous avait parlé que par signes, et que tout à coup, le lendemain, elle s'était trouvé parler français pour nous donner l'explication que nous venons de consigner ci-dessus.

C'est aux personnes qui ont été dans l'Inde à juger si le père Olifus a réellement vu les pays qu'il a décrits, et que d'après lui nous avons décrits à notre tour, ou s'il a tout simplement vu Madagascar, Ceylan, Négombo, Goa, Calicut, Manille et Bidondo, de la maison des aliénés de Horn.

FIN DES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS.

TABLE DES CHAPITRES DES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS.

Chap. I. — Le preneur de corbeaux 174
II. — Gaufres et cornichons 176
III. — Femmes marines et Sirènes 178
IV. — L'auberge du bonhomme Tropique 181
V. — Premier mariage du père Olifus 183
VI. — Tribulations conjugales 186
VII. — Fuite 188
VIII. — Un homme à la mer 189
IX. — La pêche des perles 191
X. — Nahi-Nava-Nahina 194
XI. — L'auto-da-fé 196
XII. — Dona Inès 198
XIII. — Intercalation 201
XIV. — James Rousseau 202
XV. — Une suttie 206
XVI. — Les pantoufles du Brahmine 208
XVII. — Cinquième et dernier mariage du père Olifus 211
XVIII. — Le Bézoard 213
XIX. — La Chasse 215
XX. — Vanly-Tching 217
XXI. — Le Choléra 219
XXII. — Conclusion 221

FIN DE LA TABLE DES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS.



LE CAPITAINE PAUL

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

Vers la fin d'une belle soirée du mois d'octobre de l'année 1779, les curieux de la petite ville de Port-Louis étaient rassemblés sur la pointe de terre qui fait pendant à celle où, sur l'autre rive du golfe, est bâti Lorient. L'objet qui attirait leur attention et servait de texte à leurs discours était une noble et belle frégate de 32 canons, à l'ancre depuis huit jours, non pas dans le port, mais dans une petite anse de la rade, et qu'on avait trouvée là un matin, comme une fleur de l'Océan éclose pendant la nuit. Cette frégate, qui paraissait tenir la mer pour la première fois, tant elle semblait coquette et élégante, était entrée dans le golfe sous le pavillon français dont le vent déployait les plis, et dont les trois fleurs de lis d'or brillaient aux derniers rayons du soleil couchant. Ce qui paraissait surtout exciter la curiosité des amateurs de ce spectacle, si fréquent et cependant toujours si nouveau dans un port de mer, c'était le doute où chacun était du pays où avait été construit ce merveilleux navire, qui, dépouillé de toutes ses voiles serrées autour des vergues, dessinait sur l'occident lumineux la silhouette gracieuse de sa carène, et l'élégante finesse de ses agrès. Les uns croyaient bien y reconnaître la mâture élevée et hardie de la marine américaine; mais la perfection des détails qui distinguait le reste de sa construction contrastait visiblement avec la rudesse barbare de ces enfans rebelles de l'Angleterre. D'autres, trompés par le pavillon qu'elle avait arboré, cherchaient dans quel port de France elle avait été lancée; mais bientôt tout amour-propre national cédait à l'évidence, car on demandait en vain à sa poupe cette lourde galerie garnie de sculptures et d'ornemens, qui formait la parure obligée de toute fille de l'Océan ou de la Méditerranée née sur les chantiers de Brest ou de Toulon; d'autres encore, sachant que le pavillon n'était souvent qu'un masque destiné à cacher le véritable visage, soutenaient que les tours et les lions d'Espagne eussent été plus à leur place à l'arrière du bâtiment que les trois fleurs de lis de France; mais à ceux-ci on répondait en demandant si les flancs minces et élancés de la frégate ressemblaient à la taille rebondie des galions espagnols. Enfin il y en avait qui eussent juré que cette charmante fée des eaux avait pris naissance dans les brouillards de la Hollande, si la hauteur et la finesse de ses mâtereaux n'avaient point, par leur dangereuse hardiesse, donné un démenti aux prudentes constructions de ces anciens balayeurs des mers. Au reste, depuis le matin (et, comme nous l'avons dit, il y avait de cela huit jours) où cette gracieuse vision était apparue sur les côtes de la Bretagne, aucun indice n'avait pu fixer l'opinion, que nous retrouvons encore flottante au moment où nous ouvrons les premières pages de cette histoire, attendu que pas un homme de l'équipage n'était venu à terre sous quelque prétexte que ce fût. On pouvait même ignorer, à la rigueur, s'il existait un équipage, car, si l'on n'eût aperçu la sentinelle et l'officier de garde, dont la tête dépassait parfois les bordages du navire, on eût pu le croire inhabité. Il paraît néanmoins que ce bâtiment, tout inconnu qu'il était demeuré, n'avait aucune intention hostile; son arrivée n'avait point paru inquiéter les autorités de Lorient, et il avait été se placer sous le feu d'un petit fort que la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la France avait fait remettre en état, et qui étendait en dehors de ses murailles, et au-dessus de la tête même des curieux, le cou allongé d'une batterie de gros calibre.

Cependant, au milieu de la foule de ces oisifs, un jeune homme se distinguait par l'inquiet empressement de ses questions. Sans que l'on pût deviner pour quelle cause, on voyait facilement qu'il prenait un intérêt direct à ce bâtiment mystérieux. Comme à son habit élégant on avait reconnu l'uniforme des mousquetaires, et que ces gardes de la royauté quittaient rarement la capitale, il avait d'abord été pour la foule une distraction à sa curiosité, mais bientôt on avait retrouvé dans celui qu'on croyait un étranger le jeune comte d'Auray, dernier rejeton d'une des plus vieilles maisons de la Bretagne. Le château habité par sa famille s'élevait sur les bords du golfe de Morbihan, à six ou sept lieues de Port-Louis. Cette famille se composait du marquis d'Auray, pauvre vieillard insensé

qui, depuis vingt ans, n'avait point été aperçu hors des limites de son domaine ; de la marquise d'Auray, femme dont la rigidité de mœurs et l'antiquité de la noblesse pouvaient seules faire excuser la hautaine aristocratie; de la jeune Marguerite, douce enfant de dix-sept à dix-huit ans, frêle et pâle comme la fleur dont elle portait le nom, et du comte Emmanuel, que nous venons d'introduire sur la scène, et autour duquel la foule s'était rassemblée, dominée qu'elle est toujours par un beau nom, un brillant uniforme, et des manières noblement insolentes.

Toutefois, quelque envie qu'eussent ceux auxquels il s'adressait de satisfaire à ses questions, ils ne pouvaient lui répondre que d'une manière vague et indécise, puisqu'ils ne savaient sur la frégate que ce que leurs conjectures échangées avaient pu leur en apprendre à eux-mêmes. Le comte Emmanuel était donc prêt à se retirer, lorsqu'il vit s'approcher de la jetée une barque conduite par six rameurs; elle amenait directement vers les groupes dispersés sur la grève un nouveau personnage qui, dans un moment où la curiosité était si vivement excitée, ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention. C'était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans à peine, et qui était revêtu de l'uniforme d'aspirant de la marine royale. Il était assis ou plutôt couché sur une peau d'ours, la main appuyée sur le gouvernail de la petite barque, tandis que le pilote, qui, grâce au caprice de son chef, se trouvait n'avoir rien à faire, était assis à l'avant du canot. Du moment où l'embarcation avait été aperçue, chacun s'était retourné de son côté, comme si elle apportait un dernier espoir d'obtenir les renseignemens tant désirés. Ce fut donc au milieu d'une partie de la population de Port-Louis que la barque, poussée par le dernier effort de ses rameurs, vint s'engraver à huit ou dix pieds de la plage, le peu de fond qu'il y avait en cet endroit ne lui permettant pas d'avancer plus loin. Aussitôt, deux des matelots quittèrent leurs rames, qu'ils rangèrent au fond de la barque, et descendirent dans la mer, qui leur monta jusqu'aux genoux. Alors le jeune enseigne se souleva nonchalamment, s'approcha de l'avant, et se laissa enlever entre leurs bras et déposer sur la plage, afin que pas une goutte d'eau ne vînt tacher son élégant uniforme. Arrivé là, il ordonna à la barque de doubler la pointe de terre qui s'avançait encore de trois ou quatre cents pas dans l'Océan, et de l'attendre de l'autre côté de la batterie. Quant à lui, il s'arrêta un instant sur le rivage pour réparer le désordre qu'avait apporté dans sa coiffure le mode de transport qu'il avait été forcé d'adopter pour y parvenir, puis il s'avança, en fredonnant une chanson française, vers la porte du petit fort, qu'il franchit, après avoir légèrement rendu à la sentinelle le salut militaire qu'elle lui avait fait comme à son supérieur.

Quoique rien ne soit plus naturel dans un port de mer que de voir un officier de marine traverser une rade et entrer dans un bastion, la préoccupation des esprits était telle, qu'il n'y eut peut-être pas un des personnages composant cette foule éparse sur la côte qui ne se figurât que la visite que recevait le commandant du fort ne fût relative au vaisseau inconnu qui faisait l'objet de toutes les conjectures. Aussi, lorsque le jeune enseigne reparut sur la porte, se trouva-t-il presque enfermé dans un cercle si pressé, qu'il manifesta un instant l'intention de recourir à la baguette qu'il tenait à la main pour se le faire ouvrir ; cependant, après l'avoir fait siffler deux ou trois fois avec une affectation parfaitement impertinente, il parut tout à coup changer de résolution, et, apercevant le comte Emmanuel, dont l'air distingué et l'uniforme élégant contrastaient avec l'apparence et la mise vulgaire de ceux qui l'entouraient, il marcha à sa rencontre au moment où, de son côté, celui-ci faisait un pas pour s'approcher de lui. Les deux officiers ne firent qu'échanger un coup d'œil rapide, mais ce coup d'œil suffit pour qu'ils reconnussent à des signes indubitables qu'ils étaient gens de condition et de race. En conséquence, ils se saluèrent aussitôt avec l'aisance gracieuse et la politesse familière qui caractérisaient les jeunes seigneurs de cette époque.

— Pardieu ! mon cher compatriote, s'écria le jeune enseigne, car je pense que, comme moi, vous êtes Français, quoique je vous rencontre sur une terre hyperboréenne, et dans des régions, sinon sauvages, du moins passablement barbares, pourriez-vous me dire ce que je porte en moi de si extraordinaire pour que je fasse révolution en ce pays, ou bien un officier de marine est-il une chose si rare et si curieuse à Lorient, que sa seule présence y excite à ce point la curiosité des naturels de la Basse-Bretagne ? Ce faisant, vous me rendrez, je vous l'avoue, un service que, de mon côté, je serai enchanté de reconnaître, si jamais pareille occasion se présentait pour moi de vous être utile.

— Et cela sera d'autant plus facile, répondit le comte Emmanuel, que cette curiosité n'a rien qui soit désobligeant pour votre uniforme, ni hostile à votre personne ; et la preuve en est, mon cher confrère (car je vois à vos épaulettes que nous occupons à peu près le même grade dans les armées de Sa Majesté), que je partage avec ces honnêtes Bretons la curiosité que vous leur reprochez, quoique j'aie des motifs probablement plus positifs que les leurs pour désirer la solution du problème qu'ils poursuivent en ce moment.

— Eh bien! reprit le marin, si je puis vous aider en quelque chose dans la recherche que vous avez entreprise, je mets mon algèbre à votre disposition; seulement nous sommes assez mal ici pour nous livrer à des démonstrations mathématiques. Vous plairait-il de nous écarter quelque peu de ces braves gens, qui ne peuvent servir qu'à brouiller nos calculs ?

— Parfaitement, répondit le mousquetaire; d'autant plus, si je ne m'abuse, qu'en marchant de ce côté je vous rapproche de votre barque et de vos matelots.

— Oh! qu'à cela ne tienne; si cette route n'était pas celle qui vous convient, nous en prendrions quelque autre. J'ai le temps, et mes hommes sont encore moins pressés que moi. Ainsi, virons de bord, si tel est votre bon plaisir.

— Non pas, s'il vous plaît; allons de l'avant, au contraire; plus nous serons près du rivage, mieux nous causerons de l'affaire dont je veux vous entretenir. Marchons donc sur cette langue de terre tant que nous y trouverons un endroit où mettre le pied.

Le jeune marin, sans répondre, continua de s'avancer en homme à qui la direction qu'on lui imprime est parfaitement indifférente, et les deux jeunes gens, qui venaient de se rencontrer pour la première fois, marchèrent appuyés sur le bras l'un de l'autre, comme deux amis d'enfance, vers la pointe du cap qui, pareil au fer d'une lance, se prolonge de deux ou trois cents pas dans la mer. Arrivé à son extrémité, le comte Emmanuel s'arrêta, et étendant la main dans la direction du navire :

— Savez-vous ce que c'est que ce bâtiment? demanda-t-il à son compagnon.

Le jeune marin jeta un coup d'œil rapide et scrutateur sur le mousquetaire ; puis, reportant son regard vers le vaisseau :

— Mais, répondit-il négligemment, c'est une jolie frégate de trente-deux canons, portée sur son ancre de touée, avec toutes ses voiles averguées, afin d'être prête à partir au premier signal.

— Pardon, répondit Emmanuel en souriant, mais ce n'est pas cela que je vous demande. Peu m'importe le nombre des canons qu'elle porte, et sur quelle ancre elle chasse : n'est-ce pas comme cela que vous dites? — Le marin sourit à son tour. — Mais, continua Emmanuel, ce que je désire savoir, c'est la véritable nation à laquelle elle appartient, le lieu pour lequel elle est en partance, et le nom de son capitaine.

— Quant à sa nation, répondit le marin, elle a pris soin de nous en instruire elle-même, ou ce serait une infâme menteuse. Ne voyez-vous pas le pavillon qui flotte à sa corne? c'est le pavillon sans tache, un peu usé pour avoir

trop servi : voilà tout. Quant à sa destination, c'est, ainsi que vous l'a dit, lorsque vous le lui avez demandé, le commandant de la place, le Mexique. — Emmanuel regarda avec étonnement le jeune enseigne.— Enfin, quant à son capitaine, cela est plus difficile à dire. Il y en a qui jureraient que c'est un jeune homme de mon âge ou du vôtre ; car je crois que nous nous suivions de près dans le berceau, quoique la profession que nous exerçons tous deux puisse mettre un grand intervalle entre nos tombes. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il est de l'âge de mon oncle, le comte d'Estaing, qui, comme vous le savez sans doute, vient d'être nommé amiral, et qui, dans ce moment, prête main-forte aux rebelles d'Amérique, comme quelques-uns les appellent encore en France. Enfin, quant à son nom, c'est autre chose : on dit qu'il ne le sait pas lui-même, et, en attendant qu'un heureux événement le lui fasse connaître, il s'appelle Paul.

— Paul ?

— Oui, le capitaine Paul.

— Paul de quoi?

— Paul de *la Providence*, du *Ranger*, de *l'Alliance*, selon le bâtiment qu'il monte. N'y a-t-il pas aussi en France quelques-uns de nos jeunes seigneurs qui, trouvant leur nom de famille trop écourté, l'allongent avec un nom de terre, et surmontent le tout d'un casque de chevalier ou d'un tortil de baron, si bien que leur cachet et leur carrosse ont un air de vieille maison qui fait plaisir à voir? Eh bien! il en est ainsi de lui. Pour le moment, il s'appelle, je crois, Paul de *l'Indienne :* et il en est fier ; car si j'en juge par mes sympathies de marin, je crois qu'il ne changerait pas sa frégate contre la plus belle terre qui s'étende du port de Brest aux bouches du Rhône.

— Mais enfin, reprit Emmanuel, après avoir réfléchi un instant au singulier mélange d'ironie et de naïveté qui perçait tour à tour dans les réponses de son interlocuteur, quel est le caractère de cet homme ?

— Son caractère ? oh ! mais, mon cher... baron... comte... marquis?

— Comte, répondit Emmanuel en s'inclinant.

— Eh bien ! mon cher comte, je disais donc que vous me poussez vraiment d'abstractions en abstractions, et lorsque j'ai mis à votre disposition mes connaissances algébriques, ce n'était pas tout à fait pour nous livrer à la recherche de l'inconnu. Son caractère? Eh! bon Dieu! mon cher comte, qui peut parler sciemment du caractère d'un homme, excepté lui-même? et encore... Tenez, moi, tel que vous me voyez, il y a vingt ans que je laboure, tantôt avec la quille d'un brick, tantôt avec celle d'une frégate, la vaste plaine qui s'étend devant nous. Mes yeux, si je puis m'exprimer ainsi, ont vu l'Océan presque en même temps que le ciel. Depuis que ma langue a pu souder deux mots, et mon intelligence coudre deux idées, j'ai interrogé et étudié les caprices de l'Océan. Eh bien ! je ne connais pas encore son caractère, et cependant quatre vents principaux et trente-deux aires l'agitent : voilà tout. Comment voulez-vous donc que je juge l'homme, bouleversé qu'il est par ses mille passions?

— Aussi ne vous demandais-je pas, mon cher... duc... marquis... comte?

— Enseigne, répondit le jeune marin en s'inclinant comme avait fait Emmanuel.

— Je disais donc que je ne vous demandais pas, mon cher enseigne, un cours de philosophie sur les passions du capitaine Paul. Je voulais seulement m'enquérir auprès de vous de deux choses : d'abord, si vous le croyez homme d'honneur?

— Il faut, avant tout, s'entendre sur les mots, mon cher comte. Qu'entendez-vous bien précisément par *honneur*?

— Permettez-moi de vous dire, mon cher enseigne, que la question est des plus bizarres. L'honneur, mais c'est l'honneur.

— Voilà justement la chose : un mot sans définition, comme le mot Dieu. Dieu aussi c'est Dieu, et chacun se fait un Dieu à sa manière : les Égyptiens l'adoraient sous la forme d'un scarabée, et les Israélites sous la forme d'un veau d'or. Il en est ainsi de l'honneur. Il y a l'honneur de Coriolan, celui du Cid, et celui du comte Julien. Précisez mieux votre question, si vous voulez que j'y réponde.

— Eh bien! je demandais si l'on pouvait se fier à sa parole?

— Oh! quant à cela, je ne crois pas qu'il y ait jamais manqué. Ses ennemis, et l'on n'arrive pas où il en est sans en avoir quelques-uns, ses ennemis mêmes, ai-je dit, n'ont jamais douté qu'il ne tînt pas jusqu'à la mort le serment qu'il aurait fait. Ainsi donc, ce point est éclairci, croyez-moi. Sous ce rapport, c'est un homme *d'honneur*. Passons à la seconde question, car, si je ne me trompe, vous désirez savoir quelque chose encore?

— Oui, je désirais savoir s'il obéirait fidèlement à un ordre de Sa Majesté?

— De quelle Majesté?

— Vraiment, mon cher enseigne, vous affectez une difficulté de compréhension qui me paraît infiniment mieux aller à la robe du sophiste qu'à l'uniforme du marin.

— Pourquoi cela? Vous m'accusez d'ergotisme, parce qu'avant de répondre je veux savoir à quoi je réponds ? Nous avons huit ou dix Majestés, à l'heure qu'il est, assises tant bien que mal sur les différens trônes de l'Europe : nous avons Sa Majesté Catholique, majesté caduque, qui se laisse arracher, morceaux par morceaux, l'héritage que lui a légué Charles-Quint ; nous avons Sa Majesté Britannique, majesté entêtée, qui se cramponne à son Amérique comme Cynégire au vaisseau des Perses, et à qui nous couperons les deux mains si elle ne la lâche pas; nous avons Sa Majesté Très Chrétienne, que je vénère et que j'honore...

— Eh bien ! c'est de celle-là que je veux parler, interrompit Emmanuel. Croyez-vous que le capitaine Paul serait disposé à obéir à un ordre que je lui porterais de sa part?

— Le capitaine Paul, répondit l'enseigne, obéira, comme chaque capitaine doit le faire, à tout ordre émané du pouvoir qui a droit de lui commander, à moins que ce ne soit quelque corsaire maudit, quelque pirate damné, quelque flibustier sans aveu, ce dont je doute à la vue de la frégate qu'il monte, et à la manière dont elle me semble tenue. Il a donc dans un tiroir de sa cabine une commission signée d'une puissance quelconque. Eh bien! si cette commission porte le nom de Louis et est scellée des trois fleurs de lis de France, il n'y a aucun doute qu'il n'obéisse à tout ordre scellé du même sceau et signé du même nom?

— Alors, voilà tout ce que je voulais savoir, répondit le jeune mousquetaire, qui commençait à s'impatienter des réponses étranges de son interlocuteur. Je ne vous ferai donc plus qu'une seule demande.

— A vos ordres, monsieur le comte, répondit l'enseigne, pour celle-là comme je l'ai été pour les autres.

— Savez-vous un moyen d'aller à bord de ce bâtiment?

— Voilà, répondit le marin en étendant la main vers sa barque, que berçait dans une petite anse le flux de la mer?

— Mais cette barque, c'est la vôtre ?

— Eh bien! je vous conduirai.

— Vous connaissez donc ce capitaine Paul?

— Moi? pas le moins du monde! mais, en ma qualité de neveu d'un amiral, je connais naturellement tout chef de bâtiment, depuis le contre-maître qui dirige le canot qui cherche une aiguade, jusqu'au vice-amiral qui commande l'escadre qui va au feu. D'ailleurs, nous autres marins, nous avons certains signes secrets, certaine langue maçonnique à l'aide de laquelle nous nous reconnaissons pour des frères, sur quelque point de l'Océan que nous nous rencontrions. Ainsi donc, acceptez mon offre avec la

même franchise que je vous la fais. Moi, mes rameurs et ma barque sommes à votre disposition.

— Eh bien! dit Emmanuel, rendez-moi ce dernier service et...

— Et vous oublierez l'ennui que je vous ai causé par mes divagations, n'est-ce pas, interrompit l'enseigne en souriant. Que voulez-vous, mon cher comte, continua le marin en faisant un signe de la main qui fut aussitôt compris des rameurs, la solitude de l'Océan nous a donné, à nous autres enfans de la mer, l'habitude du monologue. Pendant le calme, nous appelons le vent, pendant la tempête nous appelons le calme, et pendant la nuit nous parlons à Dieu.

Emmanuel jeta encore un regard de doute sur son compagnon, qui le supporta avec cette apparente bonhomie qui s'était étendue sur son visage chaque fois qu'il était devenu un objet d'investigation pour le mousquetaire. Celui-ci s'étonnait de ce mélange de mépris pour les choses humaines et de poésie pour les œuvres de Dieu; mais ne voyant, au bout du compte, dans l'homme étrange qu'il avait devant lui, qu'une personne disposée à lui rendre, quoique avec des formes bizarres, le service qu'il réclamait, il accepta l'offre qu'il lui avait faite. Cinq minutes après, les deux jeunes gens s'avançaient vers le vaisseau inconnu, de toute la rapidité qu'imprimait à la barque l'effort combiné de six vigoureux matelots, dont les rames se relevaient et retombaient avec tant de régularité, que le mouvement qui les mettait en jeu semblait imprimé par un ressort mécanique et non par la combinaison des forces humaines.

II.

A mesure qu'ils avançaient, les formes gracieuses du bâtiment se développaient à leurs yeux dans toute l'admirable perfection de leurs détails, et quoique, faute d'habitude ou de vocation, le jeune comte d'Auray fût ordinairement peu sensible à la beauté revêtue de cette forme, il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'élégance de la carène, la finesse et la force des mâts, et la ténuité des cordages, qui semblaient, sur le ciel encore coloré des feux du soleil couchant, des fils flexibles et soyeux tressés par quelque araignée gigantesque. Au reste, la même immobilité régnait sur le bâtiment, qui paraissait, soit insouciance, soit mépris, s'inquiéter médiocrement de la visite qu'il allait recevoir. Un instant le jeune mousquetaire crut apercevoir, passant par l'ouverture d'un sabord, près de la gueule fermée d'un canon, l'extrémité d'une lunette braquée de son côté. Mais le navire, dans ce mouvement lent et demi-circulaire que lui imprimait la respiration de l'Océan, étant venu à lui présenter sa proue, ses yeux se fixèrent sur la figure sculptée qui donne ordinairement son nom au vaisseau qu'elle pare : c'était une de ces filles de l'Amérique découverte par Christophe Colomb, et conquise par Fernand Cortez, avec son bonnet de plumes aux mille couleurs, et son sein nu, orné de colliers de corail. Quant au reste du corps, il se liait, moitié sirène, moitié serpent, d'une manière fantastique et par des arabesques bizarres, à la membrure du vaisseau. Plus la barque s'approchait de la frégate, plus cette image semblait fixer les regards du comte. C'est qu'en effet c'était une sculpture, non-seulement étrange de forme, mais tout à fait remarquable d'exécution, et l'on s'apercevait facilement que c'était, non pas un ouvrier vulgaire, mais un artiste de talent qui l'avait tirée du bloc de chêne où elle avait dormi pendant des siècles. De son côté, l'enseigne remarquait, avec une certaine satisfaction de métier, l'attention croissante que l'officier de terre était forcé de donner à ce bâtiment. Enfin, voyant que cette attention était entièrement concentrée sur la figure que nous venons de décrire, il parut attendre avec une certaine anxiété l'avis du comte; puis, voyant qu'il tardait à le manifester, quoiqu'on en fût alors assez proche pour qu'aucune de ses beautés ne lui échappât, il prit le parti de rompre le premier le silence, et de questionner à son tour son jeune compagnon :

— Eh bien! comte, lui dit-il, cachant l'intérêt qu'il prenait à la réponse sous une apparente gaîté, que dites-vous de ce chef-d'œuvre?

— Je dis, répondit Emmanuel, que, relativement aux ouvrages du même genre que j'ai vus, il mérite véritablement le nom que vous lui donnez.

— Oui, dit négligemment l'enseigne, c'est la dernière production de Guillaume Coustou, qui est mort avant de l'avoir achevée; elle a été finie par son élève, un nommé Dupré, homme de mérite, qui meurt de faim, et qui est obligé de tailler le bois à défaut de marbre, et d'équarrir des proues de vaisseaux quand il devrait sculpter des statues. Voyez, continua le jeune marin, imprimant au gouvernail un mouvement qui, au lieu de conduire la barque droit au vaisseau, la faisait dévier de manière à passer à l'une de ses extrémités, c'est un véritable collier de corail qu'elle a au cou, et ce sont de véritables perles qui pendent à ses oreilles. Quant à ses yeux, chaque prunelle est un diamant qui vaut cent guinées à l'effigie du roi Guillaume. Il en résulte que le capitaine qui prendra cette frégate aura, outre l'honneur de l'avoir prise, un splendide cadeau de noces à faire à sa fiancée.

— Quel étrange caprice, dit Emmanuel, entraîné lui-même par la bizarrerie du spectacle qui s'offrait à ses regards, que celui d'orner son vaisseau comme on ferait d'un être animé, et de jeter ainsi des sommes considérables aux chances d'un combat et au hasard d'une tempête!

— Que voulez-vous? répondit le jeune enseigne avec un accent de mélancolie indéfinissable, nous autres marins, qui n'avons d'autre famille que nos matelots, d'autre patrie que l'Océan, d'autre spectacle que la tempête, et d'autre distraction que le combat, il faut bien que nous nous attachions à quelque chose. N'ayant pas de maîtresse réelle, car qui voudrait nous aimer, nous autres goëlands à l'aile toujours ouverte? il faut que nous nous fassions un amour imaginaire. L'un s'éprend pour quelque île bien fraîche et ombreuse, et chaque fois qu'il l'aperçoit de loin, sortant de l'Océan, pareille à une corbeille de fleurs, son cœur devient joyeux comme celui d'un oiseau qui revoit son nid. L'autre a une étoile chérie entre les étoiles, et pendant ces belles et longues nuits de l'Atlantique, chaque fois qu'il passe sous l'équateur, il lui semble qu'elle se rapproche de lui et qu'elle le salue d'une lueur plus vive et d'une flamme plus ardente. Il y en a enfin, et c'est le plus grand nombre, qui s'attachent à leur frégate comme à une fille bien-aimée, qui gémissent à chaque membre que le vent lui brise, à chaque blessure que le boulet lui creuse, et qui, lorsqu'elle est frappée au cœur par la tempête ou par la bataille, aiment mieux mourir avec elle que de se sauver sans elle, et donnent à la terre un saint exemple de fidélité en s'engloutissant avec l'objet de leur amour dans les abîmes les plus profonds de l'Océan. Eh bien! le capitaine Paul est un de ceux-là : voilà tout; et il a donné à sa frégate la corbeille de noces qu'il destinait à sa fiancée. Ah! ah! les voilà qui s'éveillent.

— Ohé! les gens de la barque, cria-t-on du bâtiment, que voulez-vous?

— Monter à bord de la frégate, répondit Emmanuel. Jetez donc une corde, une amarre, ce que vous voudrez, afin qu'on puisse s'accrocher à quelque chose.

— Tournez à tribord, et vous trouverez l'escalier.

Les rameurs obéirent aussitôt à cette injonction, et, quelques secondes après, les deux jeunes gens se trouvaient effectivement près la coupée qui conduisait sur le pont. L'officier de garde vint les recevoir à l'embelle avec un empressement qui parut de bon augure à Emmanuel.

— Monsieur, dit l'enseigne s'adressant au jeune homme, qui, revêtu du même uniforme que lui, semblait occuper

le même grade, voici mon ami, le comte... A propos, j'ai oublié de vous demander votre nom.

— Le comte Emmanuel d'Auray.

— Je disais donc que voilà mon ami, le comte Emmanuel d'Auray, qui désire vivement parler au capitaine Paul. Est-il à bord ?

— Il vient d'arriver à l'instant, répondit l'officier.

— En ce cas, je descends près de lui pour le prévenir de votre visite, mon cher comte. En attendant, voilà monsieur Walter qui se fera un plaisir de vous faire visiter l'intérieur de la frégate. C'est un spectacle curieux pour un officier de terre, d'autant plus que je doute que vous trouviez beaucoup de vaisseaux tenus comme celui-ci. N'est-ce pas l'heure du souper ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! cela n'en sera que plus curieux.

— Mais, répondit l'officier hésitant, c'est que je suis de garde.

— Bah! vous trouverez bien parmi vos camarades quelqu'un qui veille un instant à votre place. Je tâcherai que le capitaine ne vous fasse pas faire trop longtemps antichambre. A vous revoir, comte. Je vais vous recommander de manière à ce que vous receviez un bon accueil.

A ces mots, le jeune enseigne disparut par l'escalier du commandant, tandis que l'officier resté près d'Emmanuel pour lui servir de guide le conduisit dans la batterie. Comme l'avait présumé le compagnon de route du comte, l'équipage était en train de souper.

C'était la première fois que le jeune comte voyait ce spectacle, et, quelque désir qu'il eût de parler promptement au capitaine, il lui parut si curieux, qu'il ne put s'empêcher d'y prêter toute son attention.

Entre chaque pièce de canon et dans l'intervalle réservé à la manœuvre, une table et des bancs étaient, non pas dressés sur leurs pieds, mais suspendus au plafond par les cordages. Sur chacun de ces bancs, quatre hommes étaient assis, et prenaient leur part d'un morceau de bœuf qui se défendait de son mieux, mais qui avait affaire à des gaillards qui ne paraissaient pas disposés à se laisser rebuter par sa résistance. A chaque table, il y avait deux bidons de vin, c'est-à-dire une demi-bouteille par homme. Quant au pain, il paraissait non pas être distribué à la ration, mais livré à volonté. Au reste, le plus profond silence régnait parmi l'équipage, qui n'était guère composé que de cent quatre-vingts à deux cents hommes.

Quoique pas un des officians n'ouvrît la bouche pour autre chose que pour manger, Emmanuel s'aperçut avec étonnement de la variété de leur origine, que l'on reconnaissait facilement aux types généraux et caractéristiques de chaque physionomie. Son cicérone remarqua sa surprise, et répondant à sa pensée avant qu'il l'eût manifestée :

— Oui, oui, lui dit-il avec un accent américain qu'Emmanuel avait déjà reconnu, et qui prouvait que celui qui lui parlait était né de l'autre côté de l'Atlantique ; oui, nous avons ici un assez joli échantillon de tous les peuples du monde, et si tout à coup quelque bon déluge enlevait les enfans de Noé, comme autrefois les fils d'Adam, on trouverait dans notre arche de la graine de chaque nation. Voyez-vous ces trois compagnons qui troquent avec leurs voisins une portion de rosbif contre une gousse d'ail ? ce sont des enfans de la Galice, que nous avons recueillis au cap Ortégal, et qui ne se battraient pas sans avoir fait leur prière à saint Jacques, mais qui, une fois leur prière faite, se feront couper en morceaux comme des martyrs plutôt que de reculer d'un pas. Les deux autres qui polissent leurs tables aux dépens de leurs manches, ce sont de braves Hollandais qui en sont encore à se plaindre du tort qu'a fait à leur commerce la découverte du cap de Bonne-Espérance. Vous le voyez, ils ont l'air, au premier coup d'œil, de véritables pots à bière. Eh bien! ces gaillards-là, au moment où ils entendront le branle-bas, deviendront lestes comme des Basques. Approchez d'eux, et ils vous parleront de leurs ancêtres, ne pouvant plus vous parler d'eux-mêmes; ils vous diront qu'ils descendent de ces fameux balayeurs des mers qui, lorsqu'ils allaient au combat, hissaient un balai au lieu de pavillon; mais ils se garderont bien d'ajouter qu'un beau jour les Anglais leur ont pris leur balai et qu'ils en ont fait des verges. Cette table toute entière, qui chuchotte tout bas ne pouvant parler tout haut, est composée de Français. A la place d'honneur est le chef élu par eux-mêmes. Parisien de naissance, cosmopolite par goût, maître de bâton, maître d'armes et maître de danse; toujours content et joyeux, il manœuvre en chantant, il se bat en chantant, il mourra en chantant, à moins qu'une cravate de chanvre ne lui étouffe la voix dans le gosier, ce qui pourra bien lui arriver un jour, s'il a le malheur de tomber entre les mains de John Bull. Tournez les yeux par ici maintenant, et voyez toute cette file de têtes osseuses et carrées : ce sont des types étrangers pour vous, n'est-ce pas? mais que tout Américain, né entre la mer d'Hudson et le golfe du Mexique, reconnaîtra à l'instant pour des ours du lac Érié ou des phoques de la Nouvelle-Écosse. Il y en a trois ou quatre qui sont borgnes; cela tient à leur manière de se battre entre eux : ils enroulent les cheveux de leur adversaire avec l'index et le médium, et lui font sauter l'œil avec le pouce. Il y en a de très adroits à cet exercice et qui ne manquent jamais leur coup. Aussi, lorsqu'on arrive à l'abordage, ils manquent rarement de jeter leur pique et leur coutelas, de se prendre au corps avec le premier Anglais qu'ils rencontrent, et de le déseiller avec une promptitude et une habileté qui font plaisir à voir. Vous conviendrez que je ne vous mentais pas, et que la collection est complète.

— Mais, répondit Emmanuel, qui avait écouté cette longue énumération avec un certain intérêt, comment fait votre capitaine pour se faire entendre de tous ces hommes réunis de tant de points différens.

— D'abord, le capitaine connaît toutes les langues ; puis, dans le combat ou dans la tempête, quoiqu'il parle alors sa langue maternelle, il lui donne un tel accent, croyez-moi, que chacun comprend et obéit. Mais tenez, voici la cabine de babord qui s'ouvre : sans doute il est prêt à vous recevoir.

En effet, un enfant revêtu de l'uniforme de midshipman s'avança vers les deux officiers, demanda à Emmanuel si ce n'était pas lui qui se nommait le comte d'Auray, et, sur sa réponse affirmative, il invita le jeune mousquetaire à le suivre. Aussitôt l'officier qui venait de remplir d'une manière si consciencieuse le rôle de cicérone monta reprendre sur le pont le poste qu'il avait quitté un instant. Quant à Emmanuel, il s'avança vers la porte avec une émotion mêlée d'inquiétude et de curiosité : il allait donc voir enfin le capitaine Paul !

C'était un homme qui paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans, et que l'habitude de se tenir dans l'entrepont avait voûté plutôt que le poids de l'âge. Il portait l'uniforme de la marine royale dans toute sa stricte sévérité : c'était un habit bleu de roi, à revers écarlates, avec veste rouge, culotte de la même couleur, bas gris, jabot et manchettes. Ses cheveux roulés en boudin et poudrés à blanc étaient attachés, par derrière et à leur racine, par un ruban dont les bouts retombaient en flottant. Son chapeau à trois cornes et son épée étaient déposés près de lui sur une table. Au moment où Emmanuel parut sur le seuil, il était assis sur l'affût d'un canon, mais en l'apercevant il se leva.

Le jeune comte se sentit intimidé à l'aspect de cet homme : il y avait dans son œil un rayon investigateur qui semblait éclairer jusqu'à l'âme de celui qu'il regardait. Peut-être aussi cette impression fut-elle d'autant plus puissante, qu'il se présentait avec une conscience qui lui faisait bien quelque reproche sur l'acte étrange qu'il accomplissait, et dont il venait pour rendre le capitaine, sinon complice, du moins exécuteur. Ces deux hommes, comme s'ils eussent éprouvé une secrète répulsion l'un pour l'autre, se saluèrent avec politesse, mais avec réserve.

— C'est à monsieur le comte d'Auray que j'ai l'honneur de parler? demanda le vieil officier.

— Et moi, au capitaine Paul, répondit le jeune mousquetaire. Tous deux s'inclinèrent une seconde fois.

— Puis-je savoir à quel heureux hasard je dois l'honneur de la visite que me fait en ce moment l'héritier d'un des plus vieux et des plus beaux noms de la Bretagne?

Emmanuel s'inclina encore une fois en manière de remercîment; puis, après une pause d'un instant, comme s'il avait peine à entamer la conversation :

— Capitaine, continua-t-il, on m'a dit que votre destination était pour le golfe du Mexique.

— Et l'on ne vous a pas trompé, monsieur, je compte faire voile pour la Nouvelle-Orléans, en relâchant à Cayenne et à la Havane.

— Cela tombe à merveille, capitaine, et vous n'aurez pas à vous détourner de votre route, en supposant toutefois que vous vous chargiez d'exécuter l'ordre dont je suis porteur.

— Vous avez un ordre à me communiquer, monsieur, et de quelle part?

— De la part du ministre de la marine.

— Un ordre adressé à moi personnellement? répéta le capitaine avec l'accent du doute.

— Non pas personnellement à vous, monsieur, mais à tout capitaine de la marine royale qui fera voile pour l'Amérique du Sud.

— Et de quoi s'agit-il, monsieur le comte?

— D'un prisonnier d'État à déporter à Cayenne.

— Vous avez l'ordre sur vous?

— Le voici, répondit Emmanuel en le tirant de sa poche et en le présentant au capitaine.

Celui-ci le prit, et, s'approchant de la fenêtre, afin de profiter des derniers rayons du jour, il lut tout haut :

« Le ministre de la marine et des colonies ordonne à » tout capitaine ou lieutenant, commandant les bâtimens » de l'État, et qui fera voile pour l'Amérique du Sud ou » le golfe du Mexique, de prendre à son bord et de dépo- » ser à Cayenne le nommé Lusignan, condamné à la dé- » portation perpétuelle. Pendant la traversée, le condamné » mangera dans sa chambre et ne communiquera point » avec l'équipage. »

— L'ordre est-il en forme? demanda Emmanuel.

— Parfaitement, monsieur, répondit le capitaine.

— Et êtes-vous disposé à l'exécuter?

— Ne suis-je pas aux ordres du ministre de la marine?

— Alors on peut vous envoyer le prisonnier?

— Quand on voudra, monsieur. Seulement, que ce soit le plus tôt possible, car je ne compte pas rester longtemps dans ces parages.

— Je veillerai à ce qu'on fasse diligence.

— Était-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— Absolument tout, capitaine, et je n'ai plus à ajouter que des remercîmens.

— N'ajoutez rien, monsieur. Le ministre ordonne, et j'obéis : voilà tout; c'est un devoir que je remplis, et non un service que je rends.

A ces mots, le capitaine et le comte se saluèrent de nouveau, et se quittèrent plus froidement encore qu'ils ne s'étaient abordés.

Arrivé sur le pont, Emmanuel demanda son compagnon au jeune officier de garde; mais celui-ci répondit qu'il était retenu à souper par le capitaine Paul. Seulement, toujours obligeant et empressé, il mettait son canot à la disposition du comte. En effet, l'embarcation était au bas de l'escalier de la frégate, et les matelots, les rames en l'air, attendaient celui qu'ils devaient reconduire. A peine Emmanuel fut-il descendu, que la barque s'éloigna avec autant de rapidité qu'elle en avait mis à venir; mais cette fois elle vogua tristement et en silence, car le jeune marin n'était plus là pour animer la conversation par les axiomes de sa poétique philosophie.

La même nuit, le prisonnier fut conduit à bord de l'*Indienne*, et le lendemain, lorsque le jour parut, les curieux cherchèrent en vain sur l'Océan la frégate qui depuis huit jours avait donné naissance à tant de conjectures, et dont l'arrivée inattendue, la station sans résultat, et le départ spontané demeurèrent toujours un mystère inexplicable pour les dignes habitans de Port-Louis.

III.

Comme les motifs qui avaient amené le capitaine Paul en vue des côtes de Bretagne n'ont de relation avec notre histoire que par les événemens que nous venons de raconter, nous laisserons nos lecteurs dans la même incertitude que les habitans de Port-Louis, et quoique notre vocation et notre sympathie nous attirent naturellement vers la terre, nous le suivrons deux ou trois jours encore dans sa course aventureuse sur l'Océan.

Le temps était aussi beau qu'il peut l'être dans les parages occidentaux vers les premiers jours d'automne. L'*Indienne* marchait bravement vent arrière. Les matelots insoucieux se reposaient sur l'aspect du ciel; et, à l'exception de quelques hommes occupés à la manœuvre, tout le reste de l'équipage, dispersé dans les différentes parties du bâtiment, usait le temps à son caprice, lorsqu'une voix qui semblait venir du ciel s'écria :

— Oh! d'en bas, ho!

— Holà! répondit le contre-maître placé à l'avant.

— Une voile! dit le matelot placé en observation.

— Une voile! répéta le contre-maître. Monsieur l'officier de quart, faites prévenir le capitaine.

— Une voile! une voile! répétèrent tous les matelots dispersés sur le tillac, car en ce moment une vague, soulevant le bâtiment qui apparaissait à l'horizon, l'avait rendu visible à l'œil des marins, quoique le regard moins exercé d'un passager ou d'un soldat de terre l'eût certainement pris pour l'aile d'une mouette étendue sur l'Océan.

— Une voile! s'écria à son tour un jeune homme de vingt-cinq ans, s'élançant sur le tillac par l'escalier de la cabine, demandez à monsieur Arthur ce qu'il en pense.

— Holà! monsieur Arthur, cria en anglais le lieutenant, se servant de son porte-voix afin de ne pas se fatiguer inutilement, le capitaine demande ce que vous semble de cette coquille de noix.

— Mais, sauf meilleur avis, répondit dans la même langue le jeune midshipman auquel s'adressait l'interrogation, et qui était monté en vigie aussitôt qu'un bâtiment avait été signalé, il me semble que c'est un grand navire qui serre le vent pour se diriger de ce côté. Ah! ah! le voilà qui laisse tomber sa grande voile.

— Oui, oui, dit le jeune homme à qui Walter avait donné le titre de capitaine, oui, il a d'aussi bons yeux que nous, et il nous a vus. C'est bien. S'il aime la conversation, il trouvera à qui parler. D'ailleurs, nos canons doivent étouffer depuis si longtemps qu'ils ont la bouche fermée!

— Monsieur, continua le capitaine, prévenez le chef de batterie que nous avons en vue une voile suspecte, afin qu'il se mette en mesure. Eh bien! monsieur Arthur, que pensez-vous de la marche de ce vaisseau? ajouta-t-il, adoptant à son tour la langue anglaise, et levant la tête vers les barres du petit perroquet où l'élève était resté en observation.

— Mais toute militaire, capitaine, toute militaire. Et quoique nous n'apercevions pas encore son pavillon, je parierais qu'il a à bord une bonne commission du roi Georges.

— Oui, n'est-ce pas? qui ordonne à son maître de courir sus à une certaine frégate nommée l'*Indienne*, et qui lui promet, en cas de prise, le grade de capitaine s'il est lieutenant, et de commodore s'il est capitaine. Ah! ah! le voilà maintenant qui hisse ses voiles de perroquet! Décidément le limier nous flaire et veut nous donner la chasse. Faites mettre la frégate sous les mêmes voiles, monsieur Walter, et continuons notre chemin sans nous écarter

d'une ligne; nous verrons s'il ose se mettre en travers de notre route !

L'ordre donné par le capitaine fut répété à l'instant par le lieutenant, et aussitôt le navire, qui se trouvait seulement sous ses huniers, déroula, comme un triple nuage, la toile de ses perroquets, de sorte qu'à son tour, et comme si elle s'animait à la vue de l'ennemi, la frégate se courba en avant, enfonçant plus profondément sa proue dans les vagues, et faisant jaillir l'écume frémissante de chaque côté de sa carène.

Il y eut alors un moment de silence et d'attente dont nous profiterons pour ramener l'attention de nos lecteurs sur l'officier à qui le lieutenant avait donné le titre de capitaine.

Cette fois, ce n'était plus le jeune et sceptique enseigne que nous avons vu guider à bord de la frégate le comte d'Auray, ni le vieux loup de mer, à la taille courbée et à la voix rude et brève, qui l'avait reçu dans la cabine : c'était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, comme nous l'avons dit, qui, ayant dépouillé tout déguisement, apparaissait enfin avec sa figure naturelle, et sous l'uniforme de fantaisie qu'il adoptait une fois que, lancé sur l'Océan, il ne pouvait plus être reconnu que de la mer, des tempêtes et de Dieu. C'était une espèce de redingote de velours noir, avec des aiguillettes d'or, serrée à la taille par une ceinture turque, dans laquelle étaient passés des pistolets non pas d'abordage, mais de duel, sculptés, ciselés et incrustés, comme ces armes de luxe qui semblent une parure et non une défense. Il portait un pantalon de casimir blanc, avec de courtes bottes plissées qui lui montaient au-dessous du genou. Autour de son cou flottait en cravate desserrée un de ces mouchoirs des Indes, au tissu transparent, semé de fleurs de couleur naturelle, et de chaque côté de ses joues brunies par le soleil et animées par l'espérance retombaient, soulevés par chaque bouffée de brise, ses longs cheveux qui, dépouillés de poudre, étaient redevenus d'un noir d'ébène. Près de lui, sur le canon d'arrière, était posé un petit casque de fer dont les gourmettes maillées se boutonnaient sous le cou : c'était sa parure de combat, et la seule arme défensive dont il se couvrît. Quelques entailles creusées profondément dans l'acier prouvaient au reste qu'il avait plus d'une fois sauvé la tête qu'il protégeait de ces blessures terribles que font les sabres d'abordage dont se servent les marins lorsqu'ils arrivent bord à bord. Quant au reste de l'équipage, il portait l'uniforme de la marine française dans toute son exacte et sévère élégance.

Pendant ce temps, le vaisseau, que vingt minutes auparavant avait signalé la vigie, et qui était apparu d'abord comme un point blanc à l'horizon, était devenu peu à peu une pyramide de voiles et d'agrès. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et quoique aucun ordre n'eût été donné, chacun avait fait ses dispositions individuelles comme si le combat eût été décidé. Il régnait donc à bord de l'*Indienne* ce silence solennel et profond qui, sur un vaisseau de guerre, précède toujours les premiers ordres décisifs donnés par le capitaine. Enfin, lorsque le navire eut grandi encore pendant quelques minutes, la carène à son tour sembla sortir de l'eau comme avaient fait successivement ses voiles. On put voir alors que c'était un navire un peu plus fort de tonnage que l'*Indienne*, et portant trente-six canons. Au reste, ainsi que la frégate, il naviguait sans pavillon à sa corne, de sorte que, comme les hommes étaient cachés derrière les bastingages, il était impossible de reconnaître, à moins que ce ne fût à des signes particuliers, à quelle nation il appartenait. Ces deux observations furent faites presque en même temps par le capitaine, quoiqu'il ne parût frappé que de la dernière.

— Il paraît, dit-il, s'adressant au lieutenant, que nous allons avoir une scène de bal masqué. Faites monter quelques pavillons, Arthur, et montrons à notre inconnu que l'*Indienne* est une coquette qui a plusieurs déguisemens à son service. Et vous, monsieur Walter, ordonnez qu'on prépare les armes, car nous ne pouvons guère, dans ces parages, nous attendre à rencontrer autre chose que des ennemis.

Les deux ordres n'eurent d'autres réponses que leur exécution même. Au bout d'un instant, le jeune midshipman tira des rayons placés sur le gaillard d'arrière une douzaine de pavillons différens, et le lieutenant Walter, ayant ouvert les caisses d'armes, fit faire des dépôts de piques, de haches et de coutelas en divers endroits du pont; puis il revint occuper sa place près du capitaine. Chaque homme reprit alors son poste, par instinct plutôt que par devoir, car le branle-bas n'avait point encore battu : de sorte que le désordre apparent qui avait un instant régné à bord cessa peu à peu, et la frégate redevint silencieuse et attentive.

Cependant, tout en suivant leur ligne convergente, les deux bâtimens continuaient de s'approcher l'un de l'autre. Lorsqu'ils furent à trois portées de canon à peu près :

— Monsieur Walter, dit le capitaine, je crois qu'il serait temps de commencer à intriguer notre amie. Montrons-lui le pavillon d'Écosse.

Le lieutenant fit un signe au chef de timonnerie, et la nappe rouge cantonnée d'azur se leva comme une flamme à la poupe de l'*Indienne;* mais aucun signe n'indiqua à bord du vaisseau inconnu qu'il prît le moindre intérêt à cette manœuvre.

— Oui, oui, murmura le capitaine, les trois léopards d'Angleterre ont si bien limé les dents et rogné les ongles du lion d'Écosse, qu'ils ne font pas attention à lui, le croyant apprivoisé parce qu'il est sans défense. Montrez-leur un autre emblème, monsieur Walter, peut-être parviendrons-nous à lui délier la langue.

— Lequel, capitaine ?

— Prenez sans choisir, le hasard nous servira.

A peine cet ordre avait-il été donné, que le pavillon d'Écosse s'abaissa, et que celui de Sardaigne prit la place. Le navire resta muet.

— Allons, dit le capitaine, il paraît que Sa Majesté le roi Georges est en relations de bonne amitié avec son frère de Chypre et de Jérusalem. Ne les brouillons pas en poussant plus loin la plaisanterie. Monsieur Walter, arborez le pavillon d'Amérique, et assurez-le par un coup de canon à poudre.

La même manœuvre qui avait été faite se renouvela : l'étendard d'azur au canton de gueules et à croix d'argent retomba sur le pont, et les étoiles des Provinces-Unies montèrent lentement vers le ciel, *assurées* par un coup de canon à poudre.

Ce que le capitaine avait prévu arriva : à ce symbole de rébellion, qui s'élevait insolemment dans les airs, le navire inconnu trahit son incognito en arborant le pavillon de la Grande-Bretagne. Au même moment, un nuage de fumée apparut au flanc du navire royaliste, et avant que la détonation se fît entendre, un boulet de canon, ricochant de vague en vague, était venu mourir à cent pas à peu près de l'*Indienne*.

— Faites battre l'appel, monsieur Walter, cria le capitaine, car vous voyez que nous avons touché juste. Allons, mes enfans, continua-t-il en s'adressant à l'équipage, *hurra* pour l'Amérique, et mort à l'Angleterre!

Un cri général lui répondit, et il n'avait point encore cessé, qu'on entendit alors battre la charge à bord du *Drake*, car tel était le nom du navire en vue; le tambour de l'*Indienne* lui répondit aussitôt, et chacun courut à son poste : les canonniers à leurs pièces, les officiers à leurs batteries, et les matelots chargés de la manœuvre à la manœuvre. Quant au capitaine, il monta immédiatement sur le capot du gaillard d'arrière, muni de son porte-voix, symbole du rang suprême, sceptre de la royauté nautique, que le commandant tient ordinairement en main au moment du combat et de la tempête.

Cependant les rôles avaient changé : c'était l'Anglais qui montrait maintenant de l'impatience, et la frégate américaine qui affectait le calme. A peine les bâtimens

furent-ils à portée, qu'une bande de fumée apparut sur toute la longueur du vaisseau, qu'une détonation pareille au roulement du tonnerre se fit entendre, et que les messagers de fer envoyés pour donner la mort aux rebelles avant, dans leur impétuosité, mal calculé la distance, vinrent mourir aux flancs de la frégate. Celle-ci, au reste, comme si elle eût refusé de répondre à une attaque prématurée, continua de serrer le vent de manière à épargner le plus de chemin possible à son ennemi.

En ce moment, le capitaine se retourna pour jeter un dernier coup-d'œil sur son navire, et son regard étonné s'arrêta sur un nouveau personnage qui venait de choisir cet instant suprême et terrible pour faire son entrée en scène.

C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans à peine, à la figure douce et pâle, à la mise simple, mais élégante, et que le capitaine ne connaissait pas à son bord; il était appuyé contre le mât d'artimon, les bras croisés sur la poitrine, regardant avec une indifférence mélancolique ce bâtiment anglais qui s'approchait à toutes voiles. Cette tranquillité, dans un tel moment, et chez un homme qui paraissait étranger au métier des armes, frappa le capitaine; il se rappela ce prisonnier annoncé par le comte d'Auray, et amené à son bord pendant la dernière nuit qu'il avait passée au mouillage de Port-Louis.

— Qui vous a permis de monter sur le pont, monsieur? lui dit-il en adoucissant autant que possible le son de sa voix, de sorte qu'il eût été difficile de juger si ces paroles étaient une question ou un reproche.

— Personne, monsieur, répondit le prisonnier d'une voix douce et triste; mais j'ai espéré qu'en pareille circonstance vous serez peut-être moins sévère observateur des ordres qui me font votre prisonnier.

— Avez-vous oublié qu'il vous est défendu de communiquer avec l'équipage?

— Je ne viens pas communiquer avec l'équipage, monsieur; je viens voir s'il n'y a pas quelque boulet qui veuille bien de moi.

— Vous pourrez avoir trouvé bientôt ce que vous cherchez, monsieur, si vous demeurez à cette place. Ainsi, croyez-moi, restez à fond de cale.

— Est-ce un avis ou un ordre, capitaine?

— Je vous laisse libre de le prendre comme vous voudrez.

— En ce cas, répondit le jeune homme, je vous remercie; je reste.

En ce moment, une nouvelle détonation se fit entendre; mais cette fois les deux navires s'étaient tellement rapprochés, qu'ils étaient à trois quarts de portée à peine, et que l'ouragan de fer tout entier traversa la voilure de l'*Indienne*. Deux éclats de bois peu importans tombèrent de la mâture, et l'on entendit les plaintes et les cris étouffés de quelques hommes. Le capitaine avait en ce moment les yeux fixés sur son prisonnier; un boulet passa à deux pieds au-dessus de sa tête, échancrant le mât d'artimon, auquel il était adossé: mais, malgré cet avertissement de la mort, il resta dans la même attitude calme et tranquille, comme s'il n'eût pas senti passer sur son front l'aile de l'ange exterminateur. Le capitaine se connaissait en courage; cet essai lui suffit pour juger l'homme qu'il avait devant les yeux.

— C'est bien, monsieur, lui dit-il, demeurez où vous êtes, et quand nous en viendrons à l'abordage, si vous êtes las de rester les bras croisés, prenez quelque sabre ou quelque hache, et donnez-nous un coup de main. Pardonnez-moi maintenant de ne plus m'occuper de vous; mais j'ai autre chose à faire. Feu! messieurs, continua le capitaine, hélant avec son porte-voix à travers l'écoutille de la batterie. Feu!

— Feu! canonniers! répondit comme un écho celui à qui l'ordre était adressé.

Au même instant, l'*Indienne* s'ébranla depuis sa quille jusqu'à ses mâts de cacatoès: une détonation effroyable se fit entendre, un nuage de fumée s'étendit comme un voile à tribord, et se dispersa sous le vent. Le capitaine, debout sur son banc de quart, attendait avec impatience qu'il eût disparu pour juger de l'effet que la bordée avait produit à bord du vaisseau ennemi. Lorsque ses regards purent plonger à travers la vapeur, il s'aperçut que le grand mât de hune était tombé, encombrant de toiles l'arrière du *Drake*, et que toute la voilure du grand mât était criblée. Alors, mettant son porte-voix à sa bouche:

— Bien, enfans! cria-t-il. Maintenant, masquons tout vivement! Ils sont trop occupés à se débarrasser de leurs toiles pour nous enfiler avec leur bordée: Feu qui peut!... et cette fois passez-leur le rasoir près ne la figure!

Les matelots s'empressèrent d'exécuter cet ordre; le navire tourna sa poupe avec grâce, et commença d'exécuter la manœuvre et l'acheva, comme l'avait prévu le capitaine, sans empêchement de la part de son ennemi. Puis, la frégate frémit de nouveau comme un volcan, et, comme un volcan, vomit à la fois sa flamme et sa fumée.

Cette fois les canonniers avaient pris l'ordre du capitaine à la lettre, et la bordée tout entière avait porté en belle et dans les bas mâts. Les haubans, les étais et les drisses étaient coupés. Les deux mâts étaient encore debout; mais de tous côtés flottaient autour d'eux des haillons de voiles. Il paraît qu'il était survenu au navire quelque avarie plus considérable qu'on ne pouvait en juger à cette distance, car la bordée se fit attendre un instant, et, au lieu de prendre l'*Indienne* de l'avant en arrière, elle la prit en biais. Elle n'en fut que plus terrible; elle avait porté tout entière dans le flanc et sur le pont, et frappé à la fois le navire et l'équipage; mais par un hasard qui semblait tenir de la magie, elle avait épargné les trois mâts. Quelques cordages seulement étaient coupés, accident peu important et qui permettait au bâtiment de rester maître de sa manœuvre. Un coup d'œil suffit à Paul pour lui apprendre qu'il n'avait perdu que des hommes, et que la destruction avait frappé plus de chair que de bois. Il en bondit de joie. Il porta de nouveau le porte-voix à sa bouche.

— La barre à babord! cria-t-il, et abordons-le par la hanche de babord. A l'abordage, les gens de l'abordage! Une dernière bordée pour le raser comme un ponton, puis nous l'escaladerons comme une forteresse.

La frégate ennemie, au premier mouvement que fit l'*Indienne*, comprit la manœuvre, et voulut la neutraliser par un mouvement pareil; mais, au moment où elle tenta de l'exécuter, un craquement terrible se fit entendre à son bord, et le grand mât, à moitié coupé par la dernière décharge de l'*Indienne*, trembla un instant comme un arbre déraciné, et tomba sur l'avant, couvrant le pont de sa grande voile et de ses agrès. Le capitaine Paul comprit alors ce qui avait retardé la bordée du brick.

— Maintenant il est à vous comme si on vous le donnait pour rien, enfans, cria-t-il, et vous n'avez qu'à le prendre. Une dernière décharge à portée du pistolet, et à l'abordage!

L'*Indienne* obéit comme un cheval dressé, et s'avança sans opposition vers son ennemi, dont la seule ressource était désormais un combat corps à corps, car ne pouvant plus manœuvrer, ses canons lui devenaient inutiles. Le *Drake* se trouva donc à la merci de son adversaire, qui, en se tenant à distance, aurait pu le cribler jusqu'à ce qu'il s'enfonçât dans la mer, mais qui, dédaignant ce genre de victoire, lui envoya une dernière bordée à cinquante pas. Puis, avant d'en avoir vu l'effet, se laissant aller sur lui, la frégate engagea ses vergues dans les vergues de son ennemi, et jeta ses grappins. Aussitôt les hunes et les passavans de l'*Indienne* s'enflammèrent comme un if aux jours de fête, les grenades brûlantes tombèrent à bord du *Drake*, rapides et redoublées comme une grêle. Partout au bruit du canon succéda le pétillement de la fusillade, et au milieu de ce bruit infernal une voix se fit entendre comme celle d'un être surnaturel:

— Courage, enfans! courage! amarrez le beaupré aux

sabords de son gaillard d'arrière. Bien! liez-les l'un à l'autre, comme le condamné à la potence! Feu! maintenant aux caronades réservées à l'avant!

Tous ses ordres furent exécutés ainsi que par magie : les deux navires furent garrottés l'un à l'autre comme par des liens de fer : les deux pièces placées sur l'avant, et qui n'avaient pas encore tiré, grondèrent à leur tour, balayant le pont ennemi de toute une volée de mitraille ; puis un dernier cri se fit entendre, poussé d'une voix terrible :

— A l'abordage !!!

Et, joignant l'exemple au précepte, le capitaine de l'*Indienne* jeta son porte-voix, devenu désormais inutile, couvrit sa tête de son casque, en agrafa les gourmettes sous son cou, mit entre ses dents le sabre recourbé qu'il portait à sa ceinture, et s'élança sur le beaupré pour sauter de là sur l'arrière du bâtiment ennemi. Cependant, quoique le mouvement qu'il avait fait eût suivi l'ordre qu'il avait donné avec la même rapidité que la foudre suit l'éclair, il ne toucha que le second le pont du vaisseau anglais ; le premier qui y était arrivé, c'était le jeune prisonnier du mât d'artimon, qui avait jeté son habit, et qui, armé seulement d'un hachot, se présentait avant tous les autres à la mort ou à la victoire.

— Vous ignorez la discipline de mon bord, monsieur, lui dit Paul en riant, c'est moi qui dois toucher le premier tout vaisseau que j'aborde. Je vous pardonne pour cette fois, mais n'y revenez plus.

Au même instant, par le beaupré, par les bastingages, par le bout des vergues, par les grappins, par toutes les manœuvres qui pouvaient leur servir de conducteurs, les marins de l'*Indienne* tombèrent sur le pont comme des fruits mûrs tombent d'un arbre que le vent secoue. Alors les Anglais, qui s'étaient retirés sur l'avant, démasquèrent une caronade qu'ils avaient eu le temps de retourner. Une trombe de flammes et de fer passa au travers des assaillans. Le quart de l'équipage de l'*Indienne* se coucha mutilé sur le pont ennemi, au milieu des cris et des malédictions... Mais plus haut que les plaintes et les blasphèmes, une voix retentit :

— Tout ce qui vit encore, en avant!

Alors il y eut une scène de confusion terrible, un combat corps à corps, un duel général : aux bordées des canons, aux pétillemens des espingoles, à l'explosion des grenades, avait succédé l'arme blanche, plus silencieuse et plus sûre, chez les marins surtout qui se sont réservé à eux seuls, pour cette lutte, cet héritage des géants proscrits depuis des siècles de nos champs de bataille. C'est avec des hachots qu'ils se fendent la tête : c'est avec des coutelas qu'ils s'ouvrent la poitrine ; c'est avec des piques aux larges fers qu'ils se clouent aux débris de leurs mâts. De temps en temps, au milieu de ce carnage muet, un coup de pistolet se fait entendre, mais isolé et comme honteux de se mêler à une pareille boucherie. Celle que nous racontons dura un quart d'heure, avec une telle confusion, qu'il nous serait impossible de la décrire : puis, au bout de ce temps, le pavillon de l'Angleterre s'abaissa, et les marins du *Drake* se précipitant dans la cale par les écoutilles de la batterie, il ne resta plus sur le pont que les vainqueurs, les blessés et les morts, et au milieu d'eux le capitaine de l'*Indienne*, entouré de son équipage, le pied sur la poitrine du commandant ennemi, ayant à sa droite le lieutenant Walter, et à sa gauche son jeune prisonnier, dont la chemise teinte de sang annonçait la part qu'il avait prise à la victoire.

— Maintenant tout est fini, dit Paul en étendant le bras, et quiconque frappera un coup de plus aura affaire à moi! Puis tendant la main à son jeune prisonnier : Monsieur, lui dit-il, vous me raconterez ce soir votre histoire, n'est-ce pas? car il y a quelque lâche machination cachée là-dessous. On ne déporte à Cayenne que les infâmes, et vous ne pouvez être un infâme, étant si brave!

IV.

Six mois après les événemens que nous venons de raconter, et dans les premiers jours du printemps de 1778, une chaise de poste, dont les roues et les caisses couvertes de poussière et de boue attestaient la longue route qu'elle venait de faire, s'acheminait lentement, quoique attelée de deux vigoureux chevaux, sur la route de Vannes à Auray. Le voyageur qu'elle conduisait, et qui était rudement secoué dans les ornières d'un chemin vicinal, était notre ancienne connaissance, le jeune comte Emmanuel, que nous avons vu ouvrir la scène sur la jetée de Port-Louis. Il arrivait de Paris en toute hâte et regagnait l'ancien château de sa famille, sur laquelle le moment est venu de donner quelques détails plus précis et plus circonstanciés.

Le comte Emmanuel d'Auray était d'une des plus anciennes maisons de la Bretagne. Un de ses aïeux avait suivi saint Louis en Terre-Sainte, et, depuis ce temps, le nom dont il était le dernier héritier s'était constamment mêlé, dans ses victoires et dans ses défaites, à l'histoire de notre monarchie : le marquis d'Auray, son père, chevalier de Saint-Louis, commandeur de Saint-Michel et grand'croix de l'ordre du Saint-Esprit, jouissait, à la cour du roi Louis XV, où il occupait le grade de mestre de camp, de la haute position que lui avaient faite sa naissance, sa fortune et son mérite personnel. Cette position s'était encore augmentée, comme influence, de son mariage avec mademoiselle de Sablé, qui ne lui cédait en rien sous le rapport de la famille et du crédit ; de sorte qu'une brillante carrière était ouverte à l'ambition des jeunes époux, lorsque après cinq ans de mariage le bruit se répandit tout à coup à la cour que le marquis d'Auray était devenu fou pendant un voyage dans ses terres. On fut longtemps sans croire à cette nouvelle : enfin, l'hiver arriva sans que lui ni sa femme reparussent à Versailles. Un an encore sa charge resta vacante, car le roi, espérant toujours qu'il reprendrait sa raison, refusait d'en disposer ; mais un second hiver se passa sans que la marquise même revînt faire sa cour à la reine. On oublie vite en France ; l'absence est une maladie de langueur à laquelle les plus grands noms succombent dans un espace plus ou moins long. Le linceul de l'indifférence s'étendit peu à peu sur cette famille, renfermée dans son vieux château comme dans une tombe, et dont on n'entendait retentir la voix ni pour solliciter ni pour se plaindre. Les généalogistes seulement avaient enregistré la naissance d'un fils et d'une fille ; aucun autre enfant ne naquit de la suite de cette union ; les d'Auray continuèrent donc de figurer de nom parmi la noblesse de France, mais ne s'étant mêlé depuis vingt ans ni aux intrigues d'alcôve ni aux affaires politiques, n'ayant pris parti ni pour la Pompadour ni pour la Dubarry, n'ayant marqué ni dans les victoires du maréchal de Broglie ni dans les défaites du comte de Clermont, n'ayant plus enfin ni son ni écho, ils avaient été personnellement tout à fait oubliés.

Cependant le vieux nom des seigneurs d'Auray avait été prononcé deux fois à la cour, mais sans retentissement aucun : la première, lorsque le jeune comte Emmanuel avait été reçu, en 1769, au nombre des pages de Sa Majesté Louis XV ; la seconde, lorsqu'il était, en sortant de pagerie, entré dans les mousquetaires du jeune roi Louis XVI. Il avait connu un baron de Lectoure, quelque peu parent de monsieur de Maurepas, qui lui voulait du bien et qui jouissait d'une assez grande influence sur le ministre. Emmanuel avait été présenté chez ce vieux courtisan, qui, ayant appris que le comte d'Auray avait une sœur, laissa tomber un jour quelques mots sur la possibilité d'une union entre les deux familles. Emmanuel, jeune, plein d'ambition, ennuyé de se débattre derrière le voile qui recouvrait son nom, avait vu dans ce

mariage un moyen de reprendre à la cour la position que son père avait occupée sous le feu roi, et en avait saisi la première ouverture avec empressement. Monsieur de Lectoure, de son côté, sous prétexte de resserrer par la fraternité les liens qui l'unissaient déjà au jeune comte, y avait mis une instance d'autant plus flatteuse pour Emmanuel, que l'homme qui demandait la main de sa sœur ne l'avait jamais vue. La marquise d'Auray, de son côté, avait adopté avec joie cette combinaison qui rouvrait à son fils le chemin de la faveur, de sorte que le mariage était arrêté, sinon entre les deux jeunes gens, du moins entre les deux familles, et qu'Emmanuel, précédant le fiancé de trois ou quatre jours seulement, venait annoncer à sa mère que tout était terminé selon son désir. Quant à Marguerite, la future épouse, on s'était contenté de lui faire part de la résolution prise, sans lui demander son consentement, et à peu près comme on signifie au coupable le jugement qui le condamne à mort.

C'était donc bercé des rêves brillans de son élévation future, et caressant dans son esprit les projets d'ambition les plus élevés, que le jeune comte Emmanuel rentra au sombre château de sa famille, dont les tourelles féodales, les murailles noires, les cours herbeuses formaient un contraste si tranché avec les espérances dorées qu'il renfermait pour lui. Ce château était à une lieue et demie de toute habitation. Une de ses façades dominait cette partie de l'Océan à laquelle ses vagues, éternellement battues par la tempête, ont fait donner le nom de la mer Sauvage. L'autre s'étendait sur un parc immense, qui, abandonné depuis vingt ans aux caprices de sa végétation, était devenu une véritable forêt. Quant aux appartemens, ils étaient restés continuellement fermés, à l'exception de ceux habités par la famille; et leur ameublement, renouvelé sous Louis XIV, avait conservé, grâce aux soins d'un nombreux domestique, un aspect riche et aristocratique que commençaient à perdre les meubles modernes, plus élégans, mais aussi moins grandioses, qui sortaient des ateliers de Boulle, le tapissier breveté de la cour.

Ce fut dans une de ces chambres aux grandes moulures, à la cheminée sculptée et au plafond à fresque, que le comte Emmanuel entra en descendant de voiture, si pressé d'apprendre à sa mère les heureuses nouvelles qu'il apportait, que, sans prendre le temps de changer d'habits, il jeta sur une table son chapeau, ses gants, ses pistolets de voyage, et ordonna à un vieux domestique d'aller prévenir la marquise de son arrivée, et de lui demander sa volonté pour qu'il se présentât chez elle ou qu'il l'attendît dans sa chambre; car tel était dans cette vieille famille le respect des parens, que le fils, après une absence de cinq mois, n'osait pas se présenter devant sa mère sans consulter auparavant sa convenance. Quant au marquis d'Auray, à peine si ses enfans se rappelaient l'avoir vu deux ou trois fois, et presque à la dérobée, car sa folie était, disait-on, de celles que certains objets irritent, et on les avait toujours éloignés de lui avec le plus grand soin. La marquise seule, modèle au reste des vertus conjugales, était restée auprès de lui, rendant au pauvre insensé, non-seulement les devoirs d'une femme, mais les services d'un domestique. Aussi son nom était-il révéré dans les villages environnans à l'égal de celui des saintes à qui leur dévouement sur la terre a conquis une place dans le ciel.

Un instant après, le vieux serviteur rentra, annonçant que madame la marquise d'Auray préférait descendre elle-même, et priait monsieur le comte de l'attendre dans l'appartement où il se trouvait. Presque aussitôt la porte du fond s'ouvrit, et la mère d'Emmanuel parut. C'était une femme de quarante à quarante-cinq ans, grande et pâle, mais encore belle, dont la figure calme, sévère et triste, avait une singulière expression de hauteur, de puissance et de commandement. Elle était vêtue du costume des veuves, adopté en 1760, car depuis l'époque où son mari avait perdu la raison, elle n'avait pas quitté ses robes de deuil. Ces longs vêtemens noirs donnaient à sa démarche, lente et froide comme celle d'une ombre, quelque chose de solennel qui répandait sur tout ce qui entourait cette femme singulière un sentiment de crainte que l'amour filial lui-même n'avait jamais vaincu chez ses enfans. Aussi, à son aspect, Emmanuel tressaillit comme à une apparition inattendue, et se levant aussitôt, il fit trois pas au devant d'elle, mit respectueusement un genou en terre, et baisa en s'inclinant la main qu'elle lui présentait.

— Levez-vous, monsieur, lui dit la marquise, je suis heureuse de vous revoir.

Et elle prononça ces paroles d'un son de voix aussi peu ému que si son fils, qui était absent depuis cinq mois, l'eût quittée la veille seulement. Emmanuel obéit, conduisit sa mère à un grand fauteuil où elle s'assit, et il resta debout devant elle.

— J'ai reçu votre lettre, comte, lui dit-elle, et je vous fais mes complimens sur votre habileté. Vous me paraissez né pour la diplomatie, plus encore que pour la guerre, et vous devriez prier le baron de Lectoure de solliciter pour vous une ambassade à la place d'un régiment.

— Lectoure est prêt à solliciter tout ce que nous désirerons, madame, et, qui plus est, il obtiendra tout ce que nous solliciterons, tant son pouvoir est grand sur monsieur de Maurepas, et tant il est amoureux de ma sœur.

— Amoureux d'une femme qu'il n'a pas vue?

— Lectoure est un gentilhomme de sens, madame, et le portrait que je lui fais de Marguerite, peut-être aussi les renseignemens qu'il a pris sur notre fortune, lui ont inspiré le désir le plus vif de devenir votre fils et de m'appeler son frère. Aussi est-ce lui qui a insisté pour que toutes les cérémonies préliminaires se fissent en son absence. Vous avez ordonné la publication des bans, madame?

— Oui.

— Après-demain donc nous pourrons signer le contrat?

— Avec l'aide de Dieu, tout sera prêt.

— Merci, madame.

— Mais, dites-moi, continua la marquise en s'appuyant sur le bras de son fauteuil et se penchant vers Emmanuel, ne vous a-t-il pas fait des questions sur ce jeune homme contre lequel il a obtenu du ministre un ordre d'exportation?

— Aucune, ma mère. Ces services sont de ceux que l'on demande sans explication et qu'on accorde de confiance; et il est convenu d'avance, entre gens qui savent vivre, qu'ils seront aussitôt oubliés que rendus.

— Donc il ne sait rien?

— Non, mais sût-il tout...

— Eh bien?

— Eh bien, madame, je le crois assez philosophe pour que cette découverte n'influât en rien sur sa détermination.

— Je m'en doutais; il est ruiné, répondit la marquise avec une indicible expression de mépris et comme si elle se parlait à elle-même.

— Mais cela fût-il, madame, dit avec inquiétude Emmanuel, votre détermination resterait la même, je l'espère?

— Ne sommes-nous pas assez riches pour lui refaire une fortune s'il nous refait une position?

— Il n'y a donc que ma sœur...

— Doutez-vous qu'elle obéisse quand j'ordonnerai?

— Croyez-vous donc qu'elle ait oublié Lusignan?

— Depuis six mois, du moins, elle n'a pas osé s'en souvenir devant moi.

— Songez, ma mère, continua Emmanuel, que ce mariage est le seul moyen de relever notre famille; car je ne dois pas vous cacher une chose : mon père, malade depuis quinze ans, et depuis quinze ans éloigné de la cour, a été complétement oublié du vieux roi à sa mort et du jeune roi à son avénement au trône. Vos soins si vertueux pour le marquis ne vous ont pas permis de le quitter un instant depuis l'heure qui l'a privé de la

raison; vos vertus, madame, ont été de celles que Dieu voit et récompense, mais que le monde ignore; et tandis que vous accomplissez, dans ce vieux château perdu au fond de la Bretagne, cette mission sainte et consolatrice que, dans votre sévérité, vous appelez un devoir, vos anciens amis disparaissent morts ou oublieux; si bien, madame (cela est dur à dire, lorsque comme nous on compte six cents ans d'illustration!), que lorsque j'ai reparu à la cour, à peine si notre nom, le nom de la famille d'Auray, était connu de Leurs Majestés autrement que comme un souvenir historique.

— Oui, la mémoire des rois est courte, je le sais, murmura la marquise; mais presque aussitôt, et comme se reprochant ce blasphème : j'espère, continua-t-elle, que la bénédiction de Dieu se répand toujours sur Leurs Majestés et sur la France.

— Eh! qui pourrait porter atteinte à leur bonheur? répondit Emmanuel avec cette confiance parfaite dans l'avenir, qui était à cette époque l'un des caractères distinctifs de cette folle et insoucieuse noblesse. Louis XVI, jeune et bon, Marie-Antoinette, jeune et belle, sont aimés tous deux d'un peuple brave et loyal. Le sort les a placés, Dieu merci! hors d'atteinte de toute infortune.

—Personne, mon fils, répondit la marquise en secouant la tête, n'est placé, croyez-moi, au dessus des erreurs et des faiblesses humaines. Nul cœur, si maître de lui qu'il se croie, ni si ferme qu'il soit, n'est à l'abri des passions. Et aucune tête, fût-elle couronnée, ne peut répondre qu'elle ne blanchisse, même dans une nuit. Son peuple est brave et loyal, dites-vous? —La marquise se leva, s'avança lentement vers la fenêtre, et étendit d'un geste solennel la main du côté de l'Océan. — Voyez cette mer; elle est calme et paisible, et cependant demain, cette nuit, dans une heure peut-être, le souffle de l'ouragan nous apportera les cris de détresse des malheureux qu'elle engloutira. Quoique je sois éloignée du monde, d'étranges bruits arrivent parfois à mon oreille, portés comme par des esprits invisibles et prophétiques. N'existe-t-il pas une secte philosophique qui a entraîné dans ses erreurs quelques hommes de nom? Ne parle-t-on pas d'un monde entier qui se détache de la mère patrie, et dont les enfans refusent de reconnaître leur père? N'est-il pas un peuple qui s'intitule nation? N'ai-je pas entendu dire que des gens de race avaient traversé l'Océan pour offrir à des révoltés des épées que leurs ancêtres avaient l'habitude de ne tirer qu'à la voix de leurs souverains légitimes; et ne m'a-t-on pas dit encore, ou bien n'est-ce qu'un rêve de ma solitude, que le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette elle-même, oubliant que les souverains sont une famille de frères, avaient autorisé ces migrations armées et donné des lettres de marque à je ne sais quel pirate?

— Tout cela est vrai, dit Emmanuel étonné.

— Dieu veille donc sur Leurs Majestés le roi et la reine de France! reprit la marquise en se retirant lentement et en laissant Emmanuel si stupéfait de ces prévisions douloureuses, qu'il la vit sortir de l'appartement sans lui adresser une parole pour qu'elle demeurât, ni sans faire un geste pour la retenir.

Emmanuel resta d'abord sérieux et pensif, couvert qu'il était, pour ainsi dire, de l'ombre projetée sur lui par le deuil de sa mère; mais bientôt son caractère insoucieux reprit le dessus, et, comme pour changer d'idées en changeant d'horizon, il quitta la fenêtre qui donnait sur la mer et alla s'appuyer à celle qui s'ouvrait sur la campagne, et de laquelle on découvrait toute la plaine qui s'étend d'Auray à Vannes. A peine y était-il depuis quelques minutes qu'il aperçut deux cavaliers qui suivaient la même route qu'il venait de faire, et paraissaient s'acheminer vers le château. Il ne put d'abord arrêter aucune opinion sur eux à cause de la distance. Mais, à mesure qu'ils approchaient, il distingua un maître et son domestique. Le premier, vêtu à la manière des jeunes élégans de cette époque, c'est-à-dire d'une petite redingote verte à brandebourgs d'or, d'une culotte de tricot blanc et de bottes à revers, coiffé d'un chapeau rond à large ganse, et portant ses cheveux noués par un flot de rubans, montait un cheval anglais de la plus grande beauté et du plus grand prix, qu'il manœuvrait avec la grâce d'un homme qui a fait de l'équitation une étude approfondie. Il était suivi, à quelque distance, par son valet, dont la livrée aristocratique était en harmonie parfaite avec l'air de seigneurie de celui auquel il appartenait. Emmanuel crut un instant, en les voyant se diriger si directement vers le château, que c'était le baron de Lectoure, qui, ayant avancé son voyage, venait le surprendre lui-même à son débotté; mais bientôt il reconnut son erreur, et, quoiqu'il lui semblât que ce n'était pas la première fois qu'il voyait ce cavalier, il lui fut impossible de se rappeler en quel lieu et en quelles circonstances il l'avait rencontré. Tandis qu'il cherchait dans sa mémoire à quel événement de sa vie se rattachait le souvenir vague de cet homme, les nouveaux arrivans disparurent derrière l'angle d'un mur. Cinq minutes après, Emmanuel entendit les pas de leurs chevaux dans la cour, et presque aussitôt la porte s'ouvrit, et un domestique annonça : ***Monsieur Paul!***

V.

Le nom, comme l'aspect de celui qu'on annonçait, éveillait à son tour dans la mémoire d'Emmanuel un souvenir confus auquel il n'avait pu encore rapporter ni date ni événement, lorsque celui que précédait le domestique apparut à la porte de l'appartement opposée à celle par laquelle était sortie la marquise. Quoique le moment fût inopportun pour une visite, et que le jeune comte, préoccupé de ses projets d'avenir, eût préféré les mûrir dans sa tête que les enfermer dans son cœur, il fut forcé, par ces obligations de convenance si sévère à cette époque entre gens comme il faut, de recevoir le nouveau venu, dont les manières au reste annonçaient un homme du monde, avec courtoisie et distinction. Après les saluts d'usage, Emmanuel fit signe à l'inconnu de prendre un fauteuil; l'inconnu s'inclina à son tour et s'assit, puis la conversation s'engagea par un lieu commun de politesse.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur le comte, dit le nouveau venu.

— Le hasard m'a favorisé, monsieur, dit Emmanuel : une heure plus tôt vous ne me trouviez pas; j'arrive de Paris.

— Je le sais, monsieur le comte, car nous venons de faire le même chemin; je suis parti une heure après vous, et j'ai eu tout le long de la route de vos nouvelles par les postillons qui avaient eu l'honneur de vous conduire.

— Puis-je savoir, monsieur, répondit Emmanuel avec un accent dans lequel commençait à percer un certain mécontentement, à quelle circonstance je dois l'intérêt que vous paraissez prendre à ma personne?

— Cet intérêt est naturel entre anciennes connaissances, et peut-être aurais-je droit de me plaindre qu'il ne fût pas réciproque.

— En effet, monsieur, je crois vous avoir déjà rencontré quelque part, cependant mes souvenirs ne me servent que confusément. Soyez assez bon pour les aider.

—Si ce que vous me dites est vrai, monsieur le comte, votre mémoire est effectivement assez fugitive, car, depuis six mois, c'est la troisième fois que j'ai l'honneur d'échanger mes complimens contre les vôtres.

— Dussé-je m'exposer à un nouveau reproche, monsieur, je suis forcé d'avouer que je reste dans la même indécision à votre égard. Veuillez donc, je vous prie, préciser les époques par des dates ou par des événemens, et me rappeler dans quelles circonstances j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois.

— La première fois, monsieur le comte, ce fut sur les grèves de Port-Louis que j'eus l'honneur de vous rencontrer. Vous désiriez, sur certaine frégate, des renseignemens que je fus assez heureux pour pouvoir vous

transmettre. Je crois même que je vous accompagnai à bord. Cette fois, j'étais en costume d'enseigne de vaisseau de la marine royale, et vous en uniforme de mousquetaire.

— En effet, je me le rappelle, monsieur, et je fus même obligé de quitter le vaisseau sans vous adresser les remerciemens que je vous devais.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur le comte, ces remerciemens, je les ai reçus à notre seconde entrevue.

— Où cela?

— A bord du vaisseau même où je vous avais conduit, dans la cabine. Cette fois, je portais l'uniforme de capitaine de bâtiment : habit bleu, veste et culotte rouge, bas gris, chapeau à trois cornes, et cheveux roulés. Seulement le capitaine paraissait de trente ans plus âgé que l'enseigne, et ce n'était pas sans intention que je m'étais vieilli ainsi, car peut-être n'eussiez-vous pas confié à un jeune homme un secret de l'importance de celui que vous me communiquâtes alors.

— Ce que vous me rappelez là est incroyable, monsieur, et cependant quelque chose me dit que c'est la vérité. Oui, oui, je me rappelle que dans l'ombre où vous vous teniez caché, je vis briller des yeux pareils aux vôtres. Je ne les ai point oubliés. Mais cette fois, me dites-vous, est l'avant-dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir. Continuez, monsieur, d'aider mes souvenirs, je vous prie, car je ne me rappelle pas quelle fut la dernière.

— La dernière, monsieur le comte, ce fut il y a huit jours..... à Paris..... à un assaut chez Saint-Georges, rue Chantereine. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, un gentilhomme anglais; des cheveux roux dont la poudre dissimulait à peine la couleur tranchée, un habit rouge, un pantalon collant. J'eus même l'honneur de faire des armes avec vous, monsieur le comte, et je fus assez heureux pour vous boutonner trois fois, sans que, de votre côté, vous ayez eu la chance de me toucher une seule. Cette fois, je m'appelais Jones.

— C'est étrange! c'était bien le même regard, mais ce ne pouvait être le même homme.

— C'est que Dieu, répondit Paul, a voulu que le regard fût la seule chose qu'on ne pût déguiser : voilà pourquoi il a mis dans chaque regard une étincelle de sa flamme. Eh bien! cet aspirant, ce capitaine, cet Anglais, c'était moi.

— Et aujourd'hui, monsieur, qu'êtes-vous, s'il vous plaît? car avec un homme qui sait aussi parfaitement se déguiser, la question, vous en conviendrez, n'est pas tout à fait inutile.

— Aujourd'hui, monsieur le comte, vous le voyez, je n'ai aucun motif de me cacher : aussi je viens à vous avec le costume simple et négligé que portent les jeunes seigneurs lorsqu'ils se visitent entre eux, en voisin de campagne. Aujourd'hui je suis ce qu'il vous plaira de reconnaître en moi : Français, Anglais, Espagnol, Américain même. Dans lequel de ces idiomes vous plaît-il que nous continuions l'entretien?

— Quoique quelques-unes de ces langues me soient aussi familières qu'à vous, monsieur, je préfère la langue française : c'est la langue des explications brèves et concises.

— Soit, monsieur le comte, répondit Paul avec une expression profonde de mélancolie; le français est aussi la langue que je préfère; j'ai vu le jour sur la terre de France, car le soleil de France est le premier qui ait réjoui mes yeux; et quoique bien souvent j'aie vu des terres plus fertiles et un soleil plus brillant, il n'y a jamais eu pour moi qu'une terre et qu'un soleil : c'est le soleil et la terre de France!

— Votre enthousiasme national, interrompit Emmanuel avec ironie, vous fait oublier, monsieur, le sujet auquel je dois l'honneur de votre visite.

— Vous avez raison, monsieur le comte, et j'y reviens. Il y a six mois donc que, vous promenant sur la grève de Port-Louis, vous vîtes dans le hâvre extérieur une frégate à la carène étroite, aux mâtereaux élancés, et vous vous dites : — Il faut que le capitaine de ce bâtiment ait des motifs à lui seul connus pour porter tant de toile et si peu de bois. — De là naquit dans votre esprit l'idée que j'étais un flibustier, un pirate, un corsaire, que sais-je?

— M'étais-je donc trompé?

— Je crois vous avoir exprimé déjà mon admiration, monsieur, répondit Paul avec un léger accent de raillerie, pour la perspicacité avec laquelle vous pénétrez du premier coup d'œil au fond des hommes et des choses.

— Trève de complimens, monsieur, venons au fait.

— Dans cette persuasion, vous vous fîtes donc conduire à bord par certain enseigne, et vous trouvâtes dans la cabine certain capitaine. Vous étiez porteur d'une lettre du ministre de la marine qui ordonnait à tout officier au long cours, requis par vous, et dont le bâtiment sous pavillon français serait en partance pour le golfe du Mexique, de conduire à Cayenne le nommé Lusignan, coupable de crime d'Etat.

— C'est vrai.

— J'obéis à cet ordre, car j'ignorais alors que ce grand coupable que l'on déportait n'avait commis d'autre crime que d'avoir été l'amant de votre sœur.

— Monsieur! s'écria Emmanuel en se levant tout debout.

— Voilà de beaux pistolets, comte, continua négligemment Paul en jouant avec les armes qu'en descendant de voiture le comte d'Auray avait jetées sur la table.

— Et qui sont tout chargés, monsieur, répondit Emmanuel avec un accent auquel il n'y avait pas à se méprendre.

— Portent-ils juste? continua Paul avec une indifférence affectée.

— C'est une chose dont vous êtes le maître de vous assurer, monsieur, répondit Emmanuel, si vous voulez faire avec moi un tour dans le parc.

— Il est inutile de sortir pour cela, monsieur le comte, dit Paul sans paraître comprendre la proposition d'Emmanuel dans le sens provocateur qu'il avait voulu lui donner. Voici un but tout placé et à une portée convenable.

A ces mots le capitaine arma le pistolet et le dirigea par la fenêtre ouverte vers la cime d'un petit arbre. Un chardonneret se balançait sur la branche la plus élevée, faisant entendre son chant joyeux et perçant; le coup partit, et le pauvre oiseau, coupé en deux, tomba au pied de l'arbre. Paul reposa froidement le pistolet sur la table.

— Vous aviez raison, monsieur le comte, lui dit-il, ce sont de bonnes armes, et je vous conseille de ne pas vous en défaire.

— Vous venez de m'en donner une étrange preuve, monsieur, répondit Emmanuel, et je suis forcé d'avouer que vous avez la main sûre.

— Que voulez-vous, comte, reprit Paul avec cet accent mélancolique qui lui était particulier, pendant ces longs jours de calme, lorsque aucun souffle de vent ne passe sur ce miroir de Dieu qu'on appelle l'Océan, nous autres marins, nous sommes forcés de chercher des distractions qui viennent au-devant de vous sur la terre. Alors nous exerçons notre adresse sur les goëlands qui se bercent mollement au sommet d'une vague; sur les margats qui se précipitent du ciel pour saisir à la surface de l'eau les poissons imprudens qui y montent, et sur les hirondelles fatiguées d'un long voyage qui se posent au sommet de nos vergues. Voilà, monsieur le comte, comment nous arrivons à une certaine force dans des exercices qui paraissent d'abord si étrangers à notre profession.

— Continuez, monsieur, et si la chose est possible, revenons à notre sujet.

— C'était un bon et brave jeune homme que ce Lusignan! Il me raconta son histoire; comment, fils d'un ancien ami de votre père, mort sans fortune, il avait été adopté par lui un an ou deux avant l'accident inconnu qui le priva de sa raison; comment, élevé avec vous, il vous

inspira, dès les premières années, à vous la haine, à votre sœur l'affection. Il me dit cette longue adolescence développée dans la même solitude, et comment lui et votre sœur ne s'apercevaient de leur isolement au milieu du monde que lorsqu'ils n'étaient point ensemble ! Il me raconta tous les détails de leurs amours juvéniles, et comment, un jour, Marguerite lui dit les paroles de la jeune fille de Vérone : « Je serai à toi ou à la tombe. »

— Et elle n'a trop bien tenu parole !

— Oui, n'est-ce pas? Et vous appelez cela de la honte et du déshonneur, vous autres gens vertueux, quand une pauvre enfant, perdue par son innocence même, cède à l'âge, à l'entraînement, à l'amour ! Votre mère, que des devoirs éloignaient de sa fille et rapprochaient de son mari (car je sais les vertus de votre mère, monsieur, comme je sais les faiblesses de votre sœur; c'est une femme sévère, plus sévère que ne devait l'être une créature humaine qui n'a sur les autres que l'avantage de n'avoir jamais failli), votre mère, dis-je, entendit une nuit des cris mal étouffés; elle entra dans la chambre de votre sœur, marcha, pâle et muette, vers son lit, arracha froidement de ses bras un enfant qui venait de naître, et sortit avec lui, sans adresser un reproche à sa fille, mais seulement plus pâle et plus muette encore que lorsqu'elle était entrée. Quant à la pauvre Marguerite, elle ne poussa pas une plainte, elle ne jeta pas un cri : elle s'était évanouie en apercevant sa mère. Est-ce cela, monsieur le comte ? suis-je bien informé, et cette terrible histoire est-elle exacte?

— Aucun détail ne vous est inconnu, je dois l'avouer, murmura Emmanuel atterré.

— C'est que ces détails, répondit Paul en ouvrant un portefeuille, sont tous consignés dans ces lettres de votre sœur, qu'au moment de prendre la place que vous lui avez faite par votre crédit au milieu des voleurs et des assassins, Lusignan m'a remises afin que je les rapportasse à celle qui les avait écrites.

— Donnez-les moi donc, monsieur ! s'écria Emmanuel en étendant la main vers le portefeuille, et elles seront fidèlement rendues à celle qui a eu l'imprudence...

— De se plaindre à la seule personne qui l'aimait au monde, n'est-ce pas? interrompit Paul en retirant à lui les lettres et le portefeuille. Imprudente jeune fille, à qui une mère arrache l'enfant de son cœur et qui a versé des larmes amères dans le sein du père de son enfant! Imprudente sœur, qui n'ayant pas trouvé contre cette tyrannie appui dans son frère, a compromis son noble nom en signant du nom qu'elle porte des lettres qui, aux regards stupides et prévenus du monde, peuvent... Comment appelez-vous cela, vous autres?... déshonorer sa famille, n'est-ce pas?

— Alors, monsieur, répondit Emmanuel rougissant d'impatience, puisque vous connaissez si bien la portée terrible de ces papiers, accomplissez donc la mission dont vous vous êtes chargé en les remettant soit à moi, soit à ma mère, soit à ma sœur.

— C'était d'abord mon intention en débarquant à Lorient, monsieur; mais voilà dix ou douze jours à peu près qu'en entrant dans une église...

— Dans une église?

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi faire ?

— Pour prier.

— Ah ! monsieur le capitaine Paul croit en Dieu ?

— Si je n'y croyais pas, monsieur le comte, qui donc invoquerais-je pendant la tempête?

— Et dans cette église, enfin ?...

— Dans cette église, monsieur, j'ai entendu un prêtre annoncer le prochain mariage de noble demoiselle Marguerite d'Auray avec très haut et très puissant seigneur le baron de Lectoure. Je m'informai aussitôt de vous; j'appris que vous étiez à Paris : j'étais forcé d'y aller moi-même pour rendre compte de ma mission au roi.

— Au roi!

— Oui, monsieur, au roi Louis XVI, à Sa Majesté... elle-même... Je partis, me promettant de revenir aussitôt que vous; je vous rencontrai chez Saint-Georges; j'appris votre départ prochain; j'arrangeai le mien sur le vôtre, afin que nous arrivassions ici en même temps à peu près, et... me voilà devant vous, monsieur, avec une résolution toute différente de celle que j'avais, il y a trois semaines, en abordant en Bretagne.

— Et quelle est cette résolution nouvelle, monsieur? Voyons, car il faut en finir!

— Eh bien! j'ai pensé que, puisque tout le monde, et même sa mère, oubliaient le pauvre orphelin, il fallait que je m'en souvinsse, moi! Dans la position où vous êtes, monsieur, et avec le désir que vous avez de vous allier au baron de Lectoure (lequel, dans votre esprit, est le seul qui puisse réaliser vos projets d'ambition), ces lettres valent bien cent mille francs, n'est-ce pas? et c'est une bien légère brèche faite aux deux cent mille livres de rente qui composent votre fortune.

— Mais qui me prouvera que ces cent mille francs...

— Vous avez raison, monsieur; aussi est-ce en échange d'un contrat de rente au nom du jeune Hector de Lusignan que je remettrai ces lettres.

— Et ce sera tout, monsieur?

— Je vous demanderai encore l'abandon de l'enfant, que je ferai élever, grâce à sa petite fortune, loin de la mère qui l'a oublié, et loin du père que vous avez fait bannir.

— C'est bien, monsieur. Si j'avais su que c'était pour une si faible somme et un si mince intérêt que vous étiez venu, je n'aurais pas pris une si grande inquiétude. Cependant vous permettrez que j'en parle à ma mère.

— Monsieur le comte? dit un domestique ouvrant la porte.

— Je n'y suis pour personne; laissez-moi, répondit Emmanuel avec impatience.

— C'est la sœur de monsieur le comte qui demande à le voir.

— Qu'elle revienne plus tard.

— C'est à l'instant même qu'elle désire...

— Ne vous gênez pas pour moi, interrompit Paul.

— Mais ma sœur ne peut vous voir, monsieur. Vous comprenez qu'il est important que ma sœur ne vous voie pas.

— A merveille! mais comme il est important aussi que je ne quitte pas ce château sans avoir terminé l'affaire qui m'y amène, permettez que j'entre dans ce cabinet.

— Parfaitement, monsieur, dit Emmanuel ouvrant lui-même la porte. Mais hâtez-vous, je vous prie.

Paul entra dans le cabinet. Emmanuel referma vivement la porte sur lui, et à peine la porte était-elle refermée, que Marguerite parut.

VI.

Marguerite d'Auray, dont nos lecteurs ont appris l'histoire en assistant à la conversation du capitaine et du comte Emmanuel, était une de ces beautés frêles et pâles qui portent empreint sur toute leur personne le cachet aristocratique de leur naissance. Au premier coup d'œil on devinait tout ce qu'il y avait de race dans la souplesse moelleuse de sa taille, dans la blancheur mate de sa peau, et dans le modelé de ses mains effilées, aux ongles roses et transparens. Il était évident que ses pieds, si petits que tous deux eussent tenu dans la trace d'un pas de femme ordinaire, n'avaient jamais marché que sur les tapis d'un salon ou sur la pelouse fleurie d'un parc. Il y avait dans sa démarche, si gracieuse qu'elle fût, quelque chose de hautain et de fier qui rappelait le portrait de famille; enfin l'on sentait que son âme, capable de tous les sacrifices inspirés, pouvait devenir rebelle à toutes les tyrannies imposées; que le dévouement était dans son cœur une vertu instinctive, tandis que l'obéissance n'était dans son esprit qu'un devoir d'éducation : de sorte que

le vent d'orage qui soufflait sur elle la courbait comme un lis et non comme un roseau.

Cependant, lorsqu'elle parut à la porte, ses traits offraient l'expression d'un découragement si complet, ses joues avaient conservé la trace de larmes si brûlantes, tout son corps pliait sous le poids d'un malheur si désespéré, qu'Emmanuel comprit qu'elle avait dû rassembler toutes ses forces pour conserver l'apparence du calme. En l'apercevant elle fit un effort sur elle-même, et une réaction visible s'opéra : ce fut donc avec une certaine fermeté nerveuse qu'elle s'approcha du fauteuil où il était assis. Puis, voyant que la figure de son frère conservait l'expression d'impatience qu'elle avait prise lorsqu'il avait été interrompu, elle s'arrêta, et ces deux enfans de la même mère, à qui la société n'avait pas encore fait des droits pareils, se regardèrent comme des étrangers, l'un avec les yeux de l'ambition, l'autre avec ceux de la crainte. Peu à peu, toutefois, Marguerite reprit courage.

— Enfin vous voilà, Emmanuel, lui dit-elle; j'attendais votre retour comme l'aveugle attend la lumière. Et, cependant, à la manière dont vous accueillez votre sœur, il est facile de voir qu'elle a eu tort de compter sur vous.

— Si ma sœur est redevenue ce qu'elle aurait toujours dû être, répondit Emmanuel, c'est-à-dire fille soumise et respectueuse, elle aura, pendant mon absence, compris ce qu'exigeaient d'elle son rang et sa position ; elle aura oublié les événemens passés comme des choses qui ne devaient pas arriver, et que, par conséquent, elle ne doit pas se rappeler, et elle se sera préparée au nouvel avenir qui s'ouvre devant elle. Si c'est ainsi qu'elle se présente à moi, mes bras lui sont ouverts, et ma sœur est toujours ma sœur.

— Écoutez bien mes paroles, répondit Marguerite, et prenez-les surtout comme une justification pour moi, et non comme un reproche contre les autres. Si ma mère (Dieu me garde de l'accuser, car de saints devoirs l'éloignaient de nous), si ma mère, dis-je, avait été pour moi ce que sont toutes les mères, je lui eusse constamment ouvert mon cœur comme un livre. Aux premiers mots qu'y eût tracés une main étrangère elle m'eût prévenue du danger, et je l'eusse fui. Si j'avais été élevée au milieu du monde, au lieu d'avoir grandi comme une pauvre fleur sauvage à l'ombre de ce vieux château, j'aurais connu dès mon enfance ce rang et cette position que vous me rappelez aujourd'hui, et je ne me serais probablement pas écartée des convenances qu'ils prescrivent et des devoirs qu'ils imposent. Enfin si, jetée au milieu de ces femmes du monde à l'esprit enjoué, au cœur frivole, que je vous ai souvent entendu vanter, mais que je ne connais pas, j'avais commis les mêmes fautes que j'ai commises par amour, oui, je le comprends, j'aurais pu oublier le passé, semer à sa surface de nouveaux souvenirs, comme on plante des fleurs sur une tombe; puis, oubliant la place où elles étaient nées, me faire avec ces fleurs un bouquet de bal et une couronne de fiancée. Mais malheureusement il n'en est point ainsi, Emmanuel. On m'a dit de prendre garde lorsqu'il n'était plus temps d'éviter le danger; on m'a rappelé mon rang et ma position lorsque j'en étais déjà déchue, et l'on vient demander à mon cœur de se tourner vers les joies de l'avenir lorsqu'il est abîmé dans les larmes du passé.

— Et la conclusion de tout ceci? dit amèrement Emmanuel.

— La conclusion, dit Marguerite, c'est toi seul, Emmanuel, qui peux la faire, sinon heureuse, du moins loyale. Je n'ai point de recours en mon père, hélas! je ne sais pas même s'il reconnaîtrait sa fille. Je n'ai pas d'espérance en ma mère : son seul regard me glace, sa seule parole me tue. Il n'y avait donc que toi que je pusse venir trouver, et à qui je pusse dire : — Mon frère, tu es le chef de la maison, c'est à toi maintenant que chacun de nous répond de son honneur. J'ai failli par ignorance, et j'ai été punie de ma faute comme d'un crime; n'est-ce pas assez?

— Après, après? murmura Emmanuel avec impatience; voyons, que demandes-tu?

— Je demande, mon frère, puisque toute union a été jugée impossible avec celui-là à qui seule je pouvais m'unir, je demande qu'on mesure le supplice à mes forces. Ma mère (Dieu lui pardonne!) m'a enlevé mon enfant comme si jamais elle n'avait été mère! et mon enfant sera élevé loin de moi dans l'oubli et l'obscurité. Toi, Emmanuel, tu t'es chargé du père, comme ma mère s'était chargée de l'enfant, et tu as été plus cruel pour lui qu'il n'appartenait, je ne dirai pas à un homme de l'être envers un homme, mais à un juge envers un coupable. Quant à moi, voilà que, tous deux réunis, vous voulez m'imposer un martyre plus douloureux encore que celui qui conduit au ciel. Eh bien! je demande, Emmanuel, au nom de notre enfance écoulée dans le même berceau, de notre jeunesse abritée sous le même toit, au nom du titre de frère et de sœur que la nature nous a donné et que nous portons, je demande qu'un couvent s'ouvre pour moi et se referme sur moi; et dans ce couvent, Emmanuel, je te le jure, chaque jour, agenouillée devant Dieu, le front contre la pierre, courbée sous ma faute, je demanderai au Seigneur, pour toute récompense de mes larmes, pour mon père la raison, pour ma mère le bonheur, et pour toi, Emmanuel, les honneurs, la gloire, la fortune. Je te le jure, voilà ce que je ferai.

— Oui, et l'on dira de par le monde que j'avais une sœur que j'ai sacrifiée à ma fortune, et dont j'ai hérité pendant qu'elle vivait encore! Allons donc! tu es folle!

— Écoute, Emmanuel, dit Marguerite s'appuyant au dossier de la chaise qui se trouvait près d'elle.

— Eh bien? répondit Emmanuel.

— Lorsque tu as donné une parole, tu la tiens, n'est-ce pas!

— Je suis gentilhomme.

— Eh bien! regarde ce bracelet...

— Je le vois à merveille; après?

— Il est fermé par une clef; la clef qui l'ouvre est à une bague, et cette bague, je l'ai donnée avec ma parole que je ne me croirais dégagée de ma promesse que lorsqu'elle me serait rapportée et remise.

— Et celui qui en a la clef?

— Grâce à toi et à ma mère, Emmanuel, il est trop loin d'ici pour que nous la lui fassions redemander : il est à Cayenne.

— Je ne te donne pas deux mois de mariage, répondit Emmanuel avec un sourire d'ironie, pour que ce bracelet te gêne au point que tu sois la première à vouloir t'en débarrasser.

— Je croyais t'avoir dit qu'il était scellé à mon bras.

— Tu sais ce qu'on fait quand on a perdu une clef et qu'on ne peut rentrer chez soi? on envoie chercher le serrurier!

— Eh bien! pour moi, Emmanuel, répondit Marguerite en élevant la voix et en étendant le bras avec un geste ferme et solennel, ce sera le bourreau qu'on enverra chercher, car on coupera cette main avant que je ne la donne à un autre.

— Silence! silence! dit Emmanuel en se levant, et en regardant avec inquiétude vers la porte du cabinet.

— Et maintenant tout est dit, ajouta Marguerite. Je n'avais d'espoir qu'en toi, Emmanuel, car, quoique tu ne comprennes aucun sentiment profond, tu n'es pas méchant. Je suis venue en larmes, — regarde si je mens! — te dire : — Mon frère, ce mariage c'est le malheur, c'est le désespoir de ma vie; j'aime mieux le couvent, j'aime mieux la misère, j'aime mieux la mort! Et tu ne m'as pas écoutée, ou, si tu m'as écoutée, tu ne m'as pas comprise. Eh bien! je m'adresserai à cet homme, je ferai un appel à son honneur, à sa délicatesse. Si cela ne suffit pas, je lui raconterai tout : mon amour pour un autre, ma faiblesse, ma faute, mon crime; je lui dirai que j'ai un enfant, car, quoique l'on me l'ait enlevé, quoique je ne l'aie pas revu, quoique j'ignore où il est, mon enfant existe.

Un enfant ne meurt pas ainsi sans que sa mort retentisse au cœur de sa mère. Enfin je lui dirai, s'il le faut, je lui dirai que j'en aime un autre, que je ne puis l'aimer, lui, et que je ne l'aimerai jamais.

— Eh bien! dis-lui tout cela, s'écria Emmanuel, impatienté de tant d'insistance, et le soir nous signerons le contrat, et le lendemain tu seras baronne de Lectoure.

— Et alors, répondit Marguerite, alors je serai véritablement la femme la plus malheureuse qu'il y ait au monde, car j'aurai un frère pour lequel je n'aurai plus d'amour, et un mari pour lequel je n'aurai plus d'estime! Adieu, Emmanuel; crois-moi, ce contrat n'est pas encore signé!

A ces mots, Marguerite sortit avec ce désespoir lent et profond à l'expression duquel il n'y a point à se méprendre. Aussi Emmanuel, convaincu que c'était, non pas comme il l'avait cru, une victoire remportée, mais une lutte à soutenir, la regarda-t-il s'éloigner avec une inquiétude qui n'était pas exempte d'attendrissement. Au bout d'un instant de silence et d'immobilité, il se retourna, et aperçut derrière lui le capitaine Paul, qu'il avait complétement oublié, et qui se tenait debout à la porte du cabinet. Aussitôt, songeant de quelle nécessité était pour lui, dans une telle circonstance, la possession des papiers qu'était venu lui offrir le capitaine Paul, il s'assit vivement à une table, prit une plume et du papier, et se tournant vers lui :

— Maintenant, monsieur, lui dit-il, nous voilà seuls, et rien n'empêche plus que nous terminions l'affaire. Dans quels termes désirez-vous que la promesse soit rédigée? Dictez, je suis prêt à écrire.

— C'est inutile, monsieur, répondit froidement le capitaine.

— Et pourquoi?

— J'ai changé d'avis.

— Comment cela? dit Emmanuel en se levant effrayé des conséquences qu'il entrevoyait dans ces paroles auxquelles il était loin de s'attendre.

— Je donnerai, répondit Paul avec le calme de la résolution prise, les cent mille livres à l'enfant, et je trouverai un mari à votre sœur.

— Mais qui êtes-vous donc, s'écria Emmanuel en faisant un pas vers lui, qui êtes-vous donc, monsieur, pour disposer ainsi d'une jeune fille qui est ma sœur, et qui ne vous a jamais vu, et qui ne vous connaît pas?

— Qui je suis? répondit Paul en souriant. Sur mon honneur, je ne suis pas plus avancé que vous sur ce point, car ma naissance est un secret qui ne doit m'être révélé que lorsque j'aurai vingt-cinq ans.

— Et vous les aurez?...

— Ce soir, monsieur. Je me mets à votre disposition à compter de demain pour tous les renseignemens que vous aurez à me demander. A ces mots, Paul s'inclina.

— Je vous laisse sortir, monsieur, dit Emmanuel; mais vous comprenez que c'est à la condition de vous revoir.

— J'allais vous faire cette condition, monsieur, répondit Paul, et je vous remercie de m'avoir prévenu.

A ces mots, il salua une seconde fois Emmanuel, et sortit de l'appartement.

A la porte du château, Paul retrouva son domestique et son cheval, et reprit la route de Port-Louis. Arrivé hors de la vue du château, il descendit de sa monture, et s'achemina vers une petite maison de pêcheur bâtie sur la grève. A la porte de cette maison, assis sur un banc, et revêtu d'un costume de matelot, était un jeune homme tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'entendit pas Paul s'approcher de lui. Le capitaine lui posa la main sur l'épaule; le jeune homme tressaillit, le regarda, et pâlit affreusement, quoique le visage ouvert et joyeux de Paul indiquât qu'il était loin d'être porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Eh bien! lui dit Paul, je l'ai vue.

— Qui cela? murmura le jeune homme.

— Marguerite, pardieu!

— Après?

— Elle est charmante!

— Je ne te demande pas cela, mon Dieu!

— Elle t'aime toujours.

— Oh, mon Dieu!!! s'écria le jeune homme en se jetant dans ses bras et en éclatant en sanglots.

VII.

Quoique nos lecteurs doivent comprendre facilement, d'après ce que nous venons de leur raconter, ce qui s'était passé pendant les six mois où nous avons perdu de vue nos héros, quelques détails sont cependant nécessaires pour l'intelligence parfaite des nouveaux événemens qui vont s'accomplir.

Le soir même du combat que, malgré notre ignorance en marine, nous avons tenté de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Lusignan avait raconté à Paul l'histoire de sa vie toute entière : elle était simple et peu accidentée; l'amour en avait été le principal événement, et, après en avoir fait toute la joie, il en faisait toute la douleur. L'existence libre et aventureuse de Paul, sa position en dehors de toutes les exigences, son caprice au-dessus de toutes les lois, ses habitudes de royauté à bord, lui avaient inspiré un sentiment trop juste du droit naturel pour qu'il suivît à l'égard de Lusignan l'ordre qui lui avait été donné. D'ailleurs, quoique à l'ancre sous le pavillon français, Paul, comme nous l'avons vu, appartenait à la marine américaine, dont il avait adopté la cause avec enthousiasme. Il continua donc sa croisière dans la Manche, mais, ne trouvant rien à faire sur l'Océan, il débarqua à White-Haven, petit port du comté de Cumberland, à la tête d'une vingtaine d'hommes parmi lesquels était Lusignan, s'empara du fort, encloua les canons, et ne se remit en mer qu'après avoir brûlé des vaisseaux marchands qui étaient dans la rade. De là il avait fait voile pour les côtes d'Écosse, dans le but d'enlever le comte de Selkirk, et de l'emmener en ôtage aux États-Unis; mais ce projet avait échoué par une circonstance imprévue, ce seigneur étant alors à Londres. Dans cette entreprise comme dans l'autre, Lusignan l'avait secondé avec le courage que nous lui avons vu déployer dans le combat de *l'Indienne* contre *le Drake*; de sorte que, plus que jamais, Paul s'était félicité du hasard qui l'avait choisi pour s'opposer à une injustice. Mais ce n'était pas le tout que d'avoir sauvé Lusignan de la déportation : il fallait lui rendre l'honneur; et, pour notre jeune aventurier, dans lequel nos lecteurs ont sans doute reconnu le fameux corsaire Paul Jones, c'était chose plus facile que pour tout autre; car, ayant reçu des lettres de marque du roi Louis XVI pour courir sus aux Anglais, il devait revenir à Versailles rendre compte de sa croisière.

Paul choisit le port de Lorient, y vint jeter une seconde fois l'ancre, afin d'être à portée du château d'Auray. La première réponse qu'obtinrent les jeunes gens aux questions qu'ils firent fut la nouvelle du mariage de Marguerite d'Auray et de monsieur de Lectoure. Lusignan se crut oublié, et, dans son premier mouvement de désespoir, il voulait, au risque de tomber aux mains de ses persécuteurs, revoir encore une fois Marguerite, ne fût-ce que pour lui reprocher son ingratitude; mais Paul, plus calme et moins crédule, lui fit donner sa parole de ne point mettre pied à terre avant qu'il eût reçu de ses nouvelles; puis, s'étant assuré que le mariage ne pouvait pas avoir lieu avant quinze jours, il partit pour Paris, et fut reçu par le roi, qui lui donna une épée avec une poignée d'or, et le décora de l'ordre du Mérite militaire. Paul avait profité de cette bienveillance pour raconter au roi Louis XVI l'aventure de Lusignan, et avait obtenu, non-seulement sa grâce, mais encore, en récompense de ses services, le titre de gouverneur de la Guadeloupe. Tous ces soins ne lui avaient pas fait perdre de vue Emmanuel. Prévenu du départ de ce dernier, il était parti de Paris, et ayant fait dire à Lusignan de l'attendre, il était arrivé à Auray une

heure après le jeune comte. Nous avons vu ensuite comment il avait été détrompé sur le compte de Marguerite, comment il avait assisté à la scène où celle-ci avait inutilement supplié son frère de prendre pitié d'elle, et de ne pas la forcer d'épouser le baron de Lectoure, et comment enfin, en sortant du château, il avait rejoint au bord de la mer Lusignan, qui l'y attendait, prévenu par une lettre qu'il lui avait écrite la veille.

Les deux jeunes gens restèrent ensemble jusqu'au moment où le jour commença à tomber. Alors Paul, qui, comme il l'avait dit à Emmanuel, avait une révélation personnelle à entendre, quitta son ami, et reprit à pied le chemin d'Auray. Cette fois, il n'entra point au château, et, longeant les murs du parc, il se dirigea vers une grille qui donnait entrée dans leur enceinte, et qui s'ouvrait sur un bois appartenant au domaine d'Auray.

Cependant, une heure à peu près avant que Paul quittât la cabane du pêcheur où il avait retrouvé Lusignan, une autre personne le précédait vers celui à qui il allait demander la révélation de sa naissance; cette autre personne, c'était la marquise d'Auray, la hautaine héritière du nom de Sablé, que nous avons vue apparaître une seule fois dans ce récit pour y dessiner sa figure pâle et sévère. Elle était vêtue de son même costume noir; seulement elle avait jeté sur son front un long voile de deuil qui l'enveloppait des pieds à la tête. Du reste, le but que cherchait, avec l'hésitation de l'ignorance, notre brave et insoucieux capitaine, lui était familier, à elle : c'était une espèce de maison de garde située à quelques pas de l'entrée du parc, et habitée par un vieillard auprès duquel la marquise d'Auray accomplissait depuis vingt ans une de ces œuvres de bienfaisance laborieuse et continue qui lui avait valu, dans une partie de la Basse-Bretagne, la réputation de sainteté rigide dont elle jouissait. Ces soins à la vieillesse étaient rendus, il est vrai, avec ce même visage sombre et solennel que nous lui avons vu, et que ne venaient jamais éclairer les douces émotions de la pitié; mais ils n'en étaient pas moins rendus, et chacun le savait, avec une exactitude qui remplaçait l'abandon et le charme de la bienfaisance par la ponctualité du devoir.

La figure de la marquise d'Auray était plus grave encore que de coutume, lorsqu'elle traversa lentement le parc de son château pour se rendre à cette petite garderie qu'habitait, à ce que l'on disait, un vieux serviteur de sa famille. La porte en était ouverte comme pour laisser pénétrer dans l'intérieur de la chambre les derniers rayons du soleil couchant, si doux au mois de mai, et si réchauffans pour les vieillards. Cependant elle était vide. La marquise d'Auray entra, regarda autour d'elle, et, comme si elle eût été certaine que celui qu'elle y venait chercher ne pouvait tarder longtemps, elle résolut de l'attendre. Elle s'assit, mais hors de l'atteinte des rayons du soleil, pareille à ces statues sculptées sur les tombes, et qui ne sont à l'aise qu'à l'ombre mortuaire de leurs humides caveaux.

Elle était là depuis une demi-heure à peu près, immobile et plongée dans ses réflexions, lorsqu'elle vit, entre elle et le jour mourant, apparaître une ombre sur la porte; elle leva lentement les yeux, et se trouva en face de celui qu'elle attendait. Tous deux tressaillirent, comme s'ils se rencontraient par hasard, et comme s'ils n'avaient pas l'habitude de se voir chaque jour.

— C'est vous, Achard, dit la marquise rompant le silence la première. Je vous attends depuis une demi-heure. Où donc étiez-vous?

— Si madame la marquise avait voulu faire cinquante pas de plus, elle m'aurait trouvé sous le grand chêne, à la lisière de la forêt.

— Vous savez que je ne vais jamais de ce côté, répondit la marquise avec un frissonnement visible.

— Et vous avez tort, madame; il y a quelqu'un au ciel qui a droit à nos prières communes, et qui s'étonne peut-être de n'entendre que celles du vieil Achard.

— Et qui vous dit que je ne prie pas de mon côté? dit la marquise avec une certaine agitation fébrile. Croyez-vous que les morts exigent que l'on soit sans cesse agenouillé sur leurs tombes?

— Non, répondit le vieillard avec un sentiment de profonde tristesse; non, je ne crois pas les morts si exigeans, madame; mais je crois que, si quelque chose de nous vit encore sur la terre, ce quelque chose tressaille au bruit des pas de ceux que nous avons aimé pendant notre vie.

— Mais, dit la marquise d'une voix basse et creuse, si cet amour fut un amour coupable!

— Si coupable qu'il ait été, madame, répondit le vieillard, baissant sa voix à l'unisson de celle de la marquise, croyez-vous que le sang et les pleurs ne l'aient pas expié? Dieu fut alors, croyez-moi, un juge trop sévère pour n'être pas aujourd'hui un père indulgent.

— Oui, Dieu a pardonné peut-être, murmura la marquise, mais si le monde savait ce que Dieu sait, pardonnerait-il comme Dieu?

— Le monde! s'écria le vieillard, le monde!... Oui, voilà le grand mot sorti de votre bouche! Le monde!... c'est à lui, c'est à ce fantôme que vous avez tout sacrifié, madame : sentiment d'amante, sentiment d'épouse, sentiment de mère! bonheur personnel, bonheur d'autrui!... Le monde! c'est la crainte du monde qui vous a habillée de ce vêtement de deuil derrière lequel vous avez espéré lui cacher vos remords! et vous avez eu raison, car vous êtes parvenue à le tromper, et il a pris vos remords pour des vertus!

La marquise releva la tête avec inquiétude, et écarta les plis de son voile pour regarder celui qui lui tenait cet étrange discours; puis, après un instant de silence, n'ayant rien pu démêler sur la figure calme du vieillard :

— Vous me parlez, lui dit-elle, avec une amertume qui me ferait croire que vous avez personnellement quelque chose à me reprocher. Ai-je manqué à quelques-unes de mes promesses? les gens qui vous servent par mes ordres n'ont-ils pas pour vous le respect et l'obéissance que je leur recommande? Vous savez que, s'il en est ainsi, vous n'avez qu'à dire un mot.

— Pardonnez-moi, madame, c'est de la tristesse et non de l'amertume; c'est l'effet de l'isolement et de la vieillesse. Vous devez savoir, vous, ce que c'est que des peines qu'on ne peut communiquer! ce que c'est que des larmes qui ne doivent pas sortir, et qui retombent, goutte à goutte, sur le cœur! Non, je n'ai à me plaindre de personne, madame. Depuis que, par un sentiment dont je vous suis reconnaissant sans chercher à l'approfondir, vous vous êtes chargée de veiller vous-même à ce qu'il ne me manquât rien, vous n'avez pas un seul jour oublié votre promesse, et, comme le vieux prophète, j'ai même parfois vu venir un ange pour messager!

— Oui, répondit la marquise, je sais que Marguerite accompagne souvent le domestique chargé de votre service, et j'ai vu avec plaisir les soins qu'elle vous rendait et l'amitié qu'elle avait pour vous.

— Mais, à mon tour, je n'ai pas manqué non plus à mes promesses, je l'espère. Depuis vingt ans, j'ai vécu loin des hommes, j'ai écarté tout être vivant de cette maison, tant je craignais pour vous le délire de mes veilles et l'indiscrétion de mes nuits!

— Certes, certes, et le secret heureusement a été bien gardé, dit la marquise en posant la main sur le bras d'Achard; mais ce n'est pour moi qu'un motif de plus pour ne point perdre en un jour le fruit de vingt années plus sombres, plus isolées, plus terribles encore que les vôtres!

— Oui, je comprends : vous avez tressailli plus d'une fois en songeant tout à coup qu'il y avait, de par le monde, un homme qui viendrait peut-être un jour me demander ce secret, et qu'à cet homme je n'avais le droit de rien taire. Ah! vous frissonnez à cette seule idée, n'est-ce pas? Rassurez-vous. Cet homme s'est sauvé, enfant encore, du collége où nous le faisions élever en Ecosse,

et depuis dix ans nul n'en a entendu parler. Enfant voué à l'obscurité, il a été au-devant de son destin; il est perdu maintenant par le vaste monde, sans que personne sache où il est : perdu, pauvre unité sans nom, parmi ces millions d'hommes qui naissent, souffrent et meurent sur la surface du globe! Il aura perdu la lettre de son père, il aura égaré le signe à l'aide duquel je dois le reconnaître; ou mieux encore, peut-être n'existe-t-il plus!

— Vous êtes cruel, Achard, répondit la marquise, de dire une pareille chose à une mère! Vous ne connaissez pas tout ce que le cœur d'une femme renferme en lui de secrets bizarres et de contradictions étranges! Car, enfin, ne puis-je donc être tranquille si mon enfant n'est mort? Voyons, mon vieil ami, ce secret qu'il a ignoré vingt-cinq ans devient-il, à vingt-cinq ans, si nécessaire à son existence qu'il ne puisse vivre si ce secret ne lui est révélé? Croyez-moi, Achard, pour lui-même, mieux vaut qu'il ignore comme il l'a fait jusque aujourd'hui. Jusque aujourd'hui, je suis sûre qu'il a été heureux. Vieillard, ne change pas son existence; ne lui mets pas au cœur des pensées qui peuvent le pousser à une action mauvaise. Non, dis-lui, au lieu de ce que tu as à lui dire, dis-lui que sa mère est allée rejoindre son père au ciel, et plût à Dieu que cela fût! mais qu'en mourant (car je veux le voir, quoique tu en dises; je veux, ne fût-ce qu'une fois, le presser contre mon cœur), qu'en mourant, ai-je dit, sa mère l'a légué à son amie la marquise d'Auray, dans laquelle il retrouvera une seconde mère.

— Je vous comprends, madame, dit Achard en souriant Ce n'est pas la première fois que vous ouvrez cette voie où vous voulez m'égarer. Seulement, aujourd'hui, madame, vous abordez plus franchement la question, et, si vous l'osiez, n'est-ce pas, ou si vous me connaissiez moins, vous m'offririez quelque récompense pour me déterminer à trahir les dernières volontés de celui qui dort si près de nous?

La marquise fit un mouvement pour l'interrompre.

— Ecoutez, madame, reprit le vieillard en étendant la main, et que la chose reste dans votre esprit comme irrévocable et sainte. Aussi fidèle que j'ai été aux promesses faites à madame la comtesse d'Auray, aussi fidèle serai-je à celles faites au comte de Morlaix. Le jour où son fils, où votre fils viendra me présenter le gage de reconnaissance et réclamer son secret, je le lui dirai, madame. Quant aux papiers qui le constatent, vous savez qu'ils ne doivent lui être remis qu'après la mort du marquis d'Auray. Le secret est là. Le vieillard montra son cœur. Nul pouvoir humain n'a pu le forcer d'en sortir avant le temps, nul pouvoir humain ne pourra l'empêcher d'en sortir, le temps venu. Les papiers sont là, dans cette armoire dont la clé ne me quitte jamais, et il n'y a qu'un vol ou un assassinat qui me les puisse enlever.

— Mais, dit la marquise en se soulevant à demi, appuyée sur les bras de son fauteuil, vous pouvez mourir avant mon mari, vieillard; car, s'il est plus malade que vous, vous êtes plus âgé que lui, et alors que deviendront ces papiers?

— Le prêtre qui m'assistera à mes derniers momens les recevra sous le sceau de la confession.

— C'est cela, dit la marquise en se levant; et ainsi la chaîne de mes craintes se prolongera jusqu'à ma mort! et le dernier anneau en sera pour l'éternité scellé à mon cercueil! Il y a dans le monde un homme, un seul peut-être, qui est inébranlable comme un rocher; et il faut que Dieu le place sur ma route, non-seulement comme un remords, mais encore comme une vengeance! Et il faut qu'un orage me pousse sur lui jusqu'à ce que je me brise!... Tu tiens mon secret entre tes mains, vieillard; c'est bien! fais-en ce que tu voudras! tu es le maître, et moi je suis l'esclave! Adieu!

A ces mots, la marquise sortit et reprit le chemin du château.

VIII.

— Oui, dit le vieillard en regardant s'éloigner la marquise; oui, je sais que vous avez un cœur de bronze, madame; insensible à toute espèce de crainte, hormis celle que Dieu vous a mise dans l'âme pour remplacer le remords. Mais celle-là suffit, n'est-ce pas? et c'est acheter bien cher une réputation de vertu que la payer le prix que vous la vend votre éternelle terreur! Il est vrai que celle de la marquise d'Auray est si bien établie que, si la vérité sortait de terre ou descendait du ciel, elle serait traitée de calomnie! Enfin, Dieu veut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps d'avance dans sa sagesse.

— Bien pensé, dit une voix jeune et sonore, répondant à la maxime religieuse que la résignation du vieillard venait de laisser échapper. Sur ma parole, mon père, vous parlez comme l'Ecclésiaste!

Achard se retourna et aperçut Paul, qui était arrivé comme la marquise s'éloignait, si préoccupée de la scène que nous venons de raconter, qu'elle n'avait pas aperçu le jeune capitaine. Celui-ci s'approchait à son tour, voyant le vieillard seul, lorsqu'il entendit les derniers mots auxquels il répondit avec sa bonne humeur habituelle. Achard, étonné de cette apparition inattendue, le regarda comme pour le prier de répéter.

— Je dis, continua Paul, qu'il y a plus de grandeur dans la résignation qui plie que dans la philosophie qui doute. C'est une maxime de nos quakers que, pour mon bonheur éternel, j'aurais voulu avoir moins souvent à la bouche et plus souvent dans le cœur.

— Pardon, monsieur, dit le vieillard en voyant notre aventurier qui le regardait, immobile, un pied posé sur le seuil de sa porte; mais puis-je savoir qui vous êtes?

— Pour le moment, répondit Paul, donnant comme d'habitude l'essor à sa poétique et insoucieuse gaîté, je suis un enfant de la république de Platon, ayant le genre humain pour frère, le monde pour patrie, et ne possédant sur la terre que la place que je m'y suis faite moi-même.

— Et que cherchez-vous? continua le vieillard, souriant malgré lui à cet air de joyeuse humeur répandu sur tout le visage du jeune homme.

— Je cherche, répondit Paul, à trois lieues de Lorient, à cinq cents pas du château d'Auray, une maisonnette qui ressemble diablement à celle-ci, et dans laquelle je dois trouver un vieillard qui pourrait bien être vous.

— Et comment se nomme ce vieillard?

— Louis Achard.

— C'est moi-même.

— Alors que la bénédiction du ciel descende sur vos cheveux blancs! dit Paul d'une voix qui, changeant aussitôt d'accent, prit celui du sentiment et du respect; car voici une lettre que je crois de mon père, et qui dit que vous êtes un honnête homme.

— Cette lettre ne renferme-t-elle rien? s'écria le vieillard les yeux étincelans, et faisant un pas pour se rapprocher du jeune capitaine.

— Si fait, répondit celui-ci l'ouvrant et en tirant un sequin de Venise brisé par le milieu; quelque chose comme la moitié d'une pièce d'or dont j'ai un morceau et dont vous devez avoir l'autre.

Achard tendit machinalement la main en regardant le jeune homme.

— Oui, oui, dit le vieillard, et à chaque parole ses yeux se mouillaient de plus en plus de larmes; oui, c'est bien cela, et plus encore, c'est la ressemblance extraordinaire... Il ouvrit ses bras. Enfant!... ô mon Dieu! mon Dieu!

— Qu'avez-vous? s'écria Paul étendant à son tour les bras pour soutenir le vieillard qui faiblissait sous le poids de son émotion.

— Oh! ne comprenez-vous pas, répondit celui-ci, ne

comprenez-vous pas que vous êtes le portrait vivant de votre père, et que votre père, je l'aimais à lui donner mon sang, ma vie, comme je le ferais maintenant pour toi, si tu me les demandais, jeune homme!

— Alors embrasse-moi, mon vieil ami, dit Paul en prenant le vieillard dans ses bras, car la chaîne des sentimens n'est pas rompue, crois-moi, entre la tombe du père et le berceau du fils. Quel qu'ait été mon père, s'il ne faut, pour lui ressembler, qu'une conscience sans reproche, un courage à toute épreuve et une mémoire qui se souvienne toujours du bienfait, quoiqu'elle oublie parfois l'injure, tu l'as dit, je suis son portrait vivant, et plus encore par l'âme que par le visage.

— Oui, il avait tout cela, votre père, répondit lentement le vieillard en serrant dans ses bras l'enfant qui lui revenait, et en le regardant tendrement à travers ses larmes : oui, il avait la même fierté dans la voix, la même flamme dans les yeux, la même noblesse dans le cœur. Mais pourquoi ne t'ai-je pas revu plus tôt, jeune homme? Il y a eu dans ma vie des heures bien sombres que tu eusses éclairées par ta présence.

— Pourquoi ?... parce que cette lettre me disait de venir te trouver quand j'aurais vingt-cinq ans; et que je les ai eus il n'y a pas longtemps : il y a une heure.

Le vieillard baissa la tête d'un air pensif et garda un instant le silence, abîmé dans le souvenir du passé.

— Déjà, dit-il en relevant enfin la tête, il y a déjà vingt-cinq ans! et il me semble, mon Dieu! que ce fut hier que vous naquîtes dans cette maison, que vous ouvrîtes les yeux dans cette chambre!

Et le vieillard étendait la main vers une porte qui donnait dans un autre appartement.

Paul à son tour parut réfléchir; puis regardant autour de lui pour renforcer par la vue des objets qui s'offraient à ses yeux les souvenirs qui se présentaient en foule à sa mémoire,

— Dans cette chaumière? dans cette chambre? répéta-t-il; et je les ai habitées jusqu'à l'âge de cinq ans, n'est-ce pas?...

— Oui, murmura le vieillard comme tremblant de l'arracher aux sensations qui commençaient à s'emparer de lui.

— Eh bien! continua Paul en appuyant ses deux mains sur ses yeux pour concentrer tous ses souvenirs, laisse-moi un instant regarder à mon tour dans le passé, car je me rappelle une chambre que je croyais avoir vue en rêve. Si c'est celle-là..... Écoute!..... Oh! c'est étrange comme tout me revient.

— Parle, mon enfant, parle! dit le vieillard.

— Si c'est celle-là, il doit y avoir à droite... en entrant. au fond... un lit... avec des tentures vertes?

— Oui.

— Un crucifix au chevet de ce lit?

— Oui.

— Une armoire en face, où il y avait des livres... une grande Bible, entre autres... avec des gravures allemandes?

— La voilà, dit le vieillard montrant le livre saint ouvert sur un prie-Dieu.

— Oh! c'est elle! c'est elle! s'écria Paul en appuyant ses lèvres contre les feuillets.

— Oh! brave cœur! brave cœur! murmura le vieillard. Merci, mon Dieu, merci!

—Puis, dit Paul en se relevant, dans cette chambre, une fenêtre d'où l'on distinguait la mer, et sur la mer, trois îles?

—Oui, celles d'Houat, d'Hoedic et de Belle-Ile-en-Mer..

— C'est donc bien cela! s'écria Paul en s'élançant vers la chambre; puis, voyant que le vieillard voulait l'y suivre : Non, non, lui dit-il en l'arrêtant, seul... laisse-moi y entrer seul. J'ai besoin d'y être seul. Et il entra, refermant la porte derrière lui.

Alors il s'arrêta un instant saisi de ce saint respect qui entoure les souvenirs d'enfance. La chambre était bien telle qu'il l'avait décrite, car la religion dévouée du vieux serviteur l'avait conservée pure de tout changement. Paul, chez qui un regard étranger eût sans doute arrêté la manifestation des sentimens qu'il éprouvait, certain d'être seul, s'y abandonna tout entier : il s'avança lentement et les mains croisées vers le crucifix d'ivoire, et, se laissant tomber à genoux comme il avait l'habitude de le faire soir et matin autrefois, il essaya de se rappeler une de ces naïves prières où l'enfant, sur le seuil de la vie encore, prie Dieu pour ceux qui lui en ont ouvert les portes. Que d'événemens s'étaient succédé entre ces deux agenouillemens, répétés à vingt ans de distance! Quels horizons variés et imprévus avaient succédé à ces horizons que caresse d'un si doux regard le soleil riant de nos jeunes années! Comme le vent capricieux qui soufflait dans les voiles de son vaisseau l'avait, en l'éloignant des passions privées, poussé au milieu des passions politiques! Et voilà que croyant, insoucieux jeune homme, avoir oublié tout ce qui existait sur la terre, il se souvenait de tout! voilà que sa vie, libre et puissante comme l'Océan qui la berçait, allait se rattacher à des liens inconnus jusqu'alors qui la retiendraient peut-être en tel ou tel lieu, comme un vaisseau à l'ancre qui appelle le vent et que le vent appelle, et qui cependant se sent enchaîné, esclave captif de la veille, à qui la liberté passée rend plus amère encore sa servitude à venir! Paul s'abîma longtemps dans ces pensées, puis se releva lentement et alla s'accouder à la fenêtre. La nuit était calme et belle; la lune brillait au ciel et argentait le sommet des vagues. Les trois îles apparaissaient à l'horizon, bleuâtres comme des vapeurs flottant sur l'Océan. Il se rappela combien de fois, dans sa jeunesse, il s'était appuyé à la même place, regardant le même spectacle, suivant des yeux quelque barque à la voile blanche, qui glissait silencieusement sur la mer, comme l'aile d'un oiseau de nuit. Alors son cœur se gonfla de souvenirs doux et tendres; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et des larmes muettes coulèrent le long de ses joues. En ce moment il sentit qu'on lui prenait la main : c'était le vieillard; il voulut cacher son émotion; mais, se repentant aussitôt de ne pas oser être homme, il se retourna de son côté, et lui montra franchement son visage tout mouillé de larmes.

— Tu pleures, enfant! dit le vieillard.

— Oui, je pleure, répondit Paul, et pourquoi le cacherais-je? oui, regarde-moi. J'ai cependant vu de terribles choses dans ma vie! J'ai vu l'ouragan faire tourbillonner mon vaisseau au sommet des vagues et au fond des abîmes, et j'ai senti qu'il ne pesait pas plus à l'aile de la tempête qu'une feuille sèche à la brise du soir! J'ai vu les hommes tomber autour de moi comme les épis mûrs sous la faucille du moissonneur! J'ai entendu les cris de détresse et de mort de ceux dont la veille j'avais partagé le repas! Pour aller recevoir leur dernier soupir, j'ai marché à travers une grêle de boulets et de balles, sur un plancher où je glissais à chaque pas dans le sang! Eh bien! mon âme est restée calme; mes yeux ne se sont pas mouillés. Mais cette chambre, vois-tu, cette chambre dont j'avais si saintement gardé le souvenir, cette chambre où j'ai reçu les premières caresses d'un père que je ne reverrai plus, et les derniers baisers d'une mère qui ne voudra peut-être plus me revoir; cette chambre, c'est quelque chose de sacré comme un berceau et comme une tombe. Je ne puis la reconnaître sans me laisser aller à mes émotions : il faut que je pleure, ou j'étoufferais!

Le vieillard le serra dans ses bras, Paul posa la tête sur son épaule, et, pendant un instant, on n'entendit que ses sanglots. Enfin le vieux serviteur reprit :

— Oui, tu as raison : cette chambre, c'est à la fois un berceau et une tombe; car c'est là que tu es né; il étendit le bras, et c'est là que tu as reçu les derniers adieux de ton père, continua-t-il en désignant du geste l'angle parallèle de l'appartement.

— Il est donc mort? dit Paul.

— Il est mort.

— Tu me diras comment.

— Je vous dirai tout!

— Dans un instant, ajouta Paul en cherchant de la main une chaise et en s'asseyant. Maintenant, je n'ai pas la force de t'écouter. Laisse-moi me remettre. Il appuya son coude sur la croisée, posa sa tête sur sa main, et jeta de nouveau les yeux sur la mer. La belle chose qu'une nuit de l'Océan lorsque la lune l'éclaire, comme elle le fait à cette heure! continua-t-il avec cet accent doux et mélancolique qui lui était habituel. Cela est calme comme Dieu; cela est grand comme l'éternité. Je ne crois pas qu'un homme qui a souvent étudié ce spectacle craigne de mourir. Mon père est mort avec courage, n'est-ce pas?

— Oh! certes! répondit Achard avec fierté.

— Cela devait être ainsi, continua Paul. Je me le rappelle, mon père, quoique je n'eusse que quatre ans lorsque je le vis pour la dernière fois.

— C'était un beau jeune homme comme vous, dit Achard regardant Paul avec tristesse; et justement de votre âge.

— Comment l'appelait-on?

— Le comte de Morlaix.

— Ainsi, moi aussi, je suis d'une noble et vieille famille! Moi aussi, j'ai mes armoiries et mon blason, comme tous ces jeunes seigneurs insolens qui me demandaient mes parchemins quand je leur montrais mes blessures!

— Attends, jeune homme, attends! ne te laisse pas prendre ainsi à l'orgueil! car je ne t'ai pas dit encore le nom de celle à qui tu dois le jour, et tu ignores le terrible secret de ta naissance!

— Eh bien! soit! Je n'en entendrai pas moins avec respect et recueillement le nom de ma mère. Comment s'appelait ma mère?

— La marquise d'Auray, répondit lentement et comme à regret le vieillard.

— Que dis-tu là? s'écria Paul en se levant d'un seul bond et en lui saisissant les mains.

— La vérité, répondit-il avec tristesse.

— Alors, Emmanuel est mon frère! Alors, Marguerite est ma sœur!

— Les connaissez-vous donc déjà, s'écria à son tour le vieux serviteur étonné.

— Oh! tu avais bien raison, vieillard, dit le jeune marin en retombant sur sa chaise. Dieu veut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps d'avance dans sa sagesse.

Il y eut un moment de silence, et enfin Paul, relevant la tête, fixa des yeux résolus sur le vieillard,

— Et maintenant, lui dit-il, je suis prêt à tout entendre. Tu peux parler.

IX.

Le vieillard se recueillit un instant, puis il commença.

— Ils étaient fiancés l'un à l'autre. Je ne sais quelle haine mortelle divisa tout à coup leurs familles et les sépara. Le comte de Morlaix, le cœur brisé, ne put rester en France. Il partit pour Saint-Domingue, où son père possédait une habitation. Je l'accompagnai, car le marquis de Morlaix avait toute confiance en moi : j'étais le fils de celle qui l'avait nourri; j'avais reçu la même éducation que lui; il m'appelait son frère, et moi seul me souvenais de la distance que la nature avait mise entre nous. Le marquis se reposa sur moi du soin de veiller sur son fils, car je l'aimais de tout l'amour d'un père. Nous restâmes deux ans sous le ciel des tropiques. Pendant deux ans, votre père, perdu dans les solitudes de cette île magnifique, voyageur sans projet et sans but, chasseur à la course ardente et infatigable, essaya de guérir les douleurs de l'âme par les fatigues du corps. Mais, loin de réussir, on eût dit que son cœur s'allumait encore à ce soleil ardent. Enfin, après deux ans de combats et de lutte, son amour insensé l'emporta : il fallait qu'il la revît ou qu'il mourût. Je cédai; nous partîmes. Jamais traversée ne fut plus belle et plus heureuse : la mer et le ciel nous souriaient : c'était à croire aux présages heureux. Six semaines après notre départ du Port-au-Prince, nous débarquions au Havre.

Mademoiselle de Sablé était mariée; le marquis d'Auray était à Versailles, remplissant près du roi Louis XV les devoirs de sa charge, et sa femme, trop souffrante pour le suivre, était restée dans ce vieux château d'Auray dont vous voyez d'ici les tourelles.

— Oui, oui, murmura Paul, je le connais; c'est bien : continuez.

— Quant à moi, reprit le vieillard, pendant notre voyage, un de mes oncles, ancien serviteur de la maison d'Auray, était mort et m'avait laissé cette petite maison et les terres qui en font partie. J'en pris possession. Quant à votre père, il m'avait quitté à Vannes en me disant qu'il partait pour Paris, et, depuis un an que j'habitais cette maison, je ne l'avais pas revu.

Une nuit (il y a aujourd'hui vingt-cinq ans de cette nuit) on frappa à ma porte; j'allai ouvrir : votre père parut, portant dans ses bras une femme dont le visage était voilé; il entra dans cette chambre et la déposa sur ce lit; puis, revenant dans l'autre pièce où je l'attendais muet et immobile d'étonnement : Louis, me dit-il en me mettant la main sur l'épaule et en me regardant en homme qui implore, quoiqu'il sache qu'il a le droit de commander; Louis, tu peux faire plus que me sauver la vie et l'honneur, tu peux sauver la vie et l'honneur à celle que j'aime; monte à cheval, cours à la ville, et dans une heure sois ici avec un médecin. Il me parlait avec cette voix brève et puissante qui indique qu'il n'y a pas un instant à perdre : j'obéis. Le jour commençait à paraître lorsque nous revînmes. Le docteur fut introduit par le comte de Morlaix dans cette chambre, dont la porte se referma sur eux; ils y restèrent toute la journée; vers les cinq heures du soir, le médecin partit, et, la nuit venue, votre père sortit de la chambre à son tour, emportant de nouveau entre ses bras, et toujours voilée, cette femme mystérieuse qu'il avait apportée la veille. Je rentrai derrière eux dans la chambre, et je vous y trouvai : vous veniez de naître.

— Et comment sûtes-vous que cette femme était la marquise d'Auray? interrompit Paul, comme s'il cherchait à douter encore.

— Oh! répondit le vieillard, d'une manière aussi terrible qu'inattendue : j'avais offert au comte de Morlaix de vous garder avec moi; il avait accepté cette offre, et de temps en temps il venait passer une heure auprès de vous.

— Seul? demanda Paul avec anxiété.

— Toujours, répondit Achard. Seulement j'avais la permission de me promener avec vous dans le parc; alors il arrivait parfois que la marquise apparaissait au détour de quelque allée, comme si le hasard l'y eût conduite; elle vous faisait signe d'aller à elle, et elle vous embrassait comme un enfant étranger que l'on a plaisir à voir parce qu'il est beau. Quatre ans se passèrent ainsi; puis, une nuit, on frappa de nouveau à cette porte : c'était encore votre père. Il était plus calme, mais plus sombre peut-être que la première fois. « Louis, me dit-il, je me bats demain au point du jour avec le marquis d'Auray; c'est un duel à mort et qui n'aura de témoin que toi seul; la chose est convenue. Donne-moi donc l'hospitalité pour cette nuit et tout ce qu'il me faut pour écrire. » Il s'assit devant cette table, sur cette chaise où vous êtes. Paul se leva et continua de s'appuyer sur la chaise sans s'y asseoir davantage, et veilla toute la nuit. Au point du jour, il entra dans ma chambre et me trouva debout. Je ne m'étais point couché. Quant à vous, pauvre enfant insoucieux encore des passions et des misères humaines, vous dormiez dans votre berceau.

— Après, après?

— Votre père se baissa lentement vers vous, s'appuyant contre le mur et vous regardant tristement : « Louis, me dit-il d'une voix sourde, si je suis tué, comme il pourrait arriver malheur à cet enfant, tu le remettras avec cette lettre à Fild, mon valet de chambre, qui est chargé de le conduire à Selkirk, en Ecosse, et de l'y laisser entre des mains sûres. A vingt-cinq ans, il t'apportera l'autre moitié de cette pièce d'or, et te demandera le secret de sa naissance; tu le lui diras, car peut-être alors sa mère sera-t-elle seule et isolée. Quant à ces papiers, qui la constatent, tu ne les lui remettras qu'après la mort du marquis. Maintenant, tout est convenu; partons, me dit-il, car il est l'heure. » Alors il s'appuya sur votre berceau, se pencha vers vous, et, quoique ce fût un homme, je vous le dis, je vis une larme tomber sur votre joue.

— Continuez, murmura Paul d'une voix étouffée.

— Le rendez-vous était dans une allée même du parc, à cent pas d'ici. En arrivant, nous trouvâmes le marquis; il nous attendait depuis quelques minutes. Auprès de lui, sur un banc, étaient des pistolets tout chargés : les adversaires se saluèrent sans échanger une parole. Le marquis montra du doigt les armes; chacun s'empara de la sienne, et tous deux, car les conditions avaient été réglées d'avance, ainsi que me l'avait dit votre père, allèrent se placer, muets et sombres, à trente pas de distance, et commencèrent à marcher l'un contre l'autre. Oh! ce fut un moment terrible pour moi, je vous le jure, continua le vieillard aussi ému que s'il revoyait cette scène, que celui où je vis la distance diminuer graduellement entre ces deux hommes. Lorsqu'il n'y eut plus que dix pas d'intervalle, le marquis s'arrêta et fit feu... Je regardais votre père. Pas un muscle de son visage ne bougea, de sorte que je crus qu'il était sain et sauf; il continua de marcher jusqu'au marquis, et, lui appuyant le canon du pistolet sur le cœur...

— Il ne le tua pas, j'espère! s'écria Paul en saisissant le bras du vieillard.

— Il lui dit : « Vos jours sont à moi, monsieur, et je pourrais les prendre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne. » A ces mots, il tomba mort : la balle du marquis lui avait traversé la poitrine.

— Oh! mon père! mon père! s'écria le jeune marin en se tordant les bras. Et il vit, cet homme qui a tué mon père! il vit, n'est-ce pas? il est encore jeune; il a encore la force de lever une épée ou un pistolet. Nous l'irons trouver... aujourd'hui, tout à l'heure. Tu lui diras : « C'est son fils, il faut que vous vous battiez avec lui. » Oh! cet homme... cet homme... Malheur à cet homme!

— Dieu s'est chargé de la vengeance, répondit Achard : cet homme est fou.

— C'est vrai, murmura Paul; je l'avais oublié.

— Et dans sa folie, continua Achard, il voit éternellement cette scène sanglante, et répète dix fois par jour ces paroles suprêmes qui lui furent adressées par votre père.

— Ah! voilà donc pourquoi la marquise ne le quitte pas d'une minute.

— Et voilà pourquoi, sous prétexte qu'il ne veut pas voir ses enfans, elle a éloigné de lui Emmanuel et Marguerite.

— Pauvre sœur! dit Paul avec un accent de tendresse infinie. Et maintenant elle veut la sacrifier en la mariant malgré elle à ce misérable Lectoure!

— Oui, mais ce misérable Lectoure, reprit Achard, emmène Marguerite à Paris, donne un régiment de dragons à son frère : la marquise ne craint plus la présence de ses enfans, son secret reste désormais entre elle et deux vieillards qui, demain, cette nuit, peuvent mourir... La tombe est muette.

— Mais, moi, moi!

— Vous! sait-on si vous existez même! avez-vous donné de vos nouvelles depuis quinze ans que vous vous êtes échappé de Selkirk! ne pouvez-vous pas, vous aussi, avoir rencontré sur votre chemin quelque accident qui vous empêche de vous trouver au rendez-vous où vous êtes heureusement venu? Certes, elle ne vous a pas oublié... mais elle espère...

— Oh! crois-tu que ma mère?...

— Pardon! c'est vrai, répondit Achard, je ne crois rien; j'ai tort; oubliez ce que j'ai dit.

— Oui, oui, parlons de toi, mon ami; parlons de mon père.

— Ai-je besoin d'ajouter que ses dernières volontés furent exécutées? Fild vint vous chercher dans la journée. Vous partîtes. Vingt et un ans se sont passés depuis cette époque, et, depuis cette époque, pas un jour ne s'est écoulé sans que j'aie fait des vœux pour vous revoir au jour dit. Ces vœux sont accomplis, continua le vieillard. Dieu merci! vous voilà, votre père revit en vous... Je le revois, je lui parle... je ne pleure plus, je suis consolé!...

— Et il était mort?... mort sans souffle, sans vie, sans espoir? mort sur le coup?

— Oui, mort!... Je l'apportai ici... Je le déposai sur ce lit où vous étiez né. Je fermai la porte pour que personne n'entrât, et je m'en allai creuser sa tombe. Je passai toute la journée à ce pénible devoir; car, d'après le vœu même de votre père, personne ne devait être mis dans cette terrible confidence. Le soir, je revins chercher le cadavre. C'est une étrange chose que le cœur de l'homme, et combien l'espérance que Dieu y met est difficile à l'abandonner. Je l'avais vu tomber... j'avais senti ses mains se refroidir... j'avais baisé son visage glacé... je l'avais quitté pour aller creuser sa tombe, et, cette tombe creusée, ce devoir de mort accompli, je revenais le cœur bondissant, car il me semblait qu'en mon absence, quoiqu'il fallût pour cela un miracle de Dieu, la vie était revenue, et qu'il allait se soulever sur son lit et me parler. Je rentrai... Hélas! hélas! les temps évangéliques étaient passés..... Lazare resta étendu sur sa couche... mort! mort! mort!

Et le vieillard resta un instant abattu, sans parole, sans voix; seulement des larmes coulaient silencieusement sur son visage ridé.

— Oui, oui, s'écria Paul éclatant en sanglots de son côté; oui, n'est-ce pas, et tu accomplis ta sainte mission! Noble cœur! laisse-moi baiser ces mains qui ont rendu le corps de mon père à la demeure éternelle. Et tu es demeuré fidèle à la tombe comme tu l'as été à la vie. Pauvre gardien du sépulcre! tu es resté près de lui pour que quelques larmes arrosassent l'herbe qui poussait sur la fosse ignorée. Oh! que ceux qui se croient grands, parce que leur nom retentit dans la tempête et dans la guerre plus haut que l'ouragan et la bataille, sont petits près de toi, vieillard au dévoûment silencieux!... Oh! bénis-moi, bénis-moi! s'écria Paul en tombant à genoux, puisque mon père n'est plus là pour me bénir.

— Dans mes bras, mon enfant, dans mes bras! dit le vieillard; car tu t'exagères cette action si simple et si naturelle. Puis, crois-moi, ce que tu appelles ma piété n'a pas été sans enseignemens pour moi; j'ai vu combien l'homme tenait peu de place sur la terre, et combien il était vite perdu dans le monde lorsque le Seigneur détournait les yeux de lui. Ton père était jeune, plein d'avenir, de courage; ton père était le dernier descendant d'une vieille lignée, il portait un noble nom, on eût cru voir d'avance son chemin tout tracé vers les honneurs de la terre... il avait une famille, des amis..... Eh bien! ton père disparut tout à coup, comme si la terre avait manqué sous ses pieds. Je ne sais si quelque regard en larmes chercha sa trace jusqu'à ce qu'il la perdît; mais ce que je sais, c'est que depuis vingt et un ans nul n'est venu sur cette tombe; nul ne sait qu'il est couché à l'endroit où l'herbe est plus verte et plus touffue. Et cependant, orgueilleux et insensé qu'il est, l'homme se croit quelque chose!

— Oh! ma mère n'y est jamais venue?

Le vieillard ne répondit pas.

— Eh bien! continua Paul, nous serons deux maintenant qui connaîtrons cette place. Viens me la montrer; car j'y retournerai, je te jure, toutes les fois que mon vaisseau touchera les côtes de France.

A ces mots, il entraîna Achard dans la première chambre; mais, comme ils ouvraient la porte, ils entendirent un léger bruit du côté du parc : c'était un domestique du château qui venait avec Marguerite. Paul rentra précipitamment.

— C'est ma sœur, dit-il à Achard... c'est ma sœur. Laisse-moi seul un instant avec elle, j'ai besoin de parler à cette enfant... J'ai un mot à lui dire qui lui fera passer une nuit heureuse. Prenons pitié de ceux qui veillent et pleurent.

— Songez, dit Achard, que le secret que je viens de vous révéler est aussi celui de votre mère.

— Sois tranquille, mon vieil ami, dit-il en poussant Achard dans la seconde chambre. Sois tranquille, je ne lui parlerai que du sien.

En ce moment Marguerite entra.

X.

Marguerite venait, selon son habitude, apporter quelques provisions au vieillard, et ce ne fut pas sans étonnement qu'elle vit dans la première pièce, où depuis dix ans elle ne trouvait jamais qu'Achard, un beau jeune homme qui la regardait d'un œil doux et avec un sourire bienveillant. Elle fit signe au domestique de déposer le panier dans un coin de la chambre; il obéit, puis il alla attendre sa maîtresse en dehors de la porte. Quant à elle, s'avançant vers Paul : « Pardon, monsieur, lui dit-elle; mais je croyais trouver ici mon vieil ami, Louis Achard... et je venais lui apporter de la part de ma mère... »

Paul étendit la main vers la seconde chambre, pour indiquer que là était celui qu'elle cherchait, car il ne put lui répondre, tant il sentait que l'accent de sa voix trahirait son émotion. La jeune fille remercia par une inclination de tête presque imperceptible, et entra.

Paul la suivit des yeux, la main appuyée sur son cœur. Cette âme vierge où l'amour n'était jamais entré s'ouvrait, dans sa sainte virginité, aux premières émotions de famille. Isolé comme il l'avait toujours été, n'ayant pour amis que ces rudes enfans de l'Océan, tout ce qu'il avait de doux et de tendre en son cœur, il l'avait tourné vers Dieu, et quoiqu'aux regards d'un chrétien rigoriste sa religion n'eût peut-être pas paru parfaitement orthodoxe, il n'en était pas moins vrai que cette poésie qui débordait dans toutes ses paroles n'était autre chose qu'une immense et éternelle prière. Il n'était donc pas étonnant que les premières sensations qui entraient dans son cœur, bien que toutes fraternelles, fussent désordonnées et bondissantes comme des émotions d'amour.

— Oh! murmura-t-il, lorsque la jeune fille eut disparu, pauvre isolé que je suis, comment ferai-je, lorsque tu vas sortir, pour ne pas te prendre et te serrer dans mes bras, pour ne pas te dire : Marguerite, ma sœur, nulle femme ne m'a jamais aimé d'aucun amour; aime-moi d'amour fraternel! Oh! ma mère! ma mère! En me privant de vos caresses, vous m'avez privé aussi de celles de cet ange. Dieu vous rende dans l'éternité le bonheur que vous avez éloigné de vous... et des autres.

— Adieu! dit, en rouvrant la porte, Marguerite au vieillard; adieu; j'ai voulu venir ce soir même, car je ne sais plus maintenant quand je pourrai vous revoir.

Et elle s'achemina vers la porte, pensive et la tête baissée, sans voir Paul, sans se souvenir qu'il y avait là un jeune homme lorsqu'elle était entrée. Le jeune marin la suivait des yeux, les bras tendus vers elle comme pour l'arrêter, la poitrine oppressée et les yeux humides. Enfin, lorsqu'il lui vit poser la main sur la clef de la porte :

— Marguerite! s'écria-t-il.

La jeune fille se retourna étonnée; mais ne comprenant rien à cette familiarité étrange de la part d'un homme qui lui était complétement inconnu, elle entr'ouvrit la porte pour sortir.

— Marguerite! répéta Paul en faisant un pas vers sa sœur; Marguerite, n'entendez-vous pas que je vous appelle?...

— Il est vrai que Marguerite est mon nom, monsieur, répondit avec dignité la jeune fille, mais je ne pouvais penser que ce mot fût adressé seul par une personne que je n'ai pas l'honneur de connaître.

— Mais je vous connais, moi! s'écria Paul en allant à elle, en fermant la porte et en la ramenant dans la chambre. Je sais que vous êtes malheureuse, que vous n'avez pas une âme où verser votre peine, pas un bras à qui demander un appui.

— Vous oubliez celui qui est là-haut, répondit Marguerite en levant d'un même mouvement la tête et la main vers le ciel.

— Non, non, Marguerite, je n'oublie pas, car je suis envoyé par lui pour vous offrir ce qui vous manque; pour vous dire, quand toutes les bouches et tous les cœurs se ferment autour de vous : Je suis votre ami, moi, votre ami dévoué, éternel!

— Oh! monsieur, répondit Marguerite, ce sont des mots bien solennels et bien sacrés que ceux que vous murmurez là! des mots auxquels, malheureusement, il est difficile que je croie sans preuve.

— Et si je vous en donnais une, dit Paul.

— Impossible! murmura Marguerite.

— Irrécusable! continua Paul.

— Oh! alors!.. dit Marguerite avec un accent indéfinissable dans lequel le doute commençait de faire place à l'espoir.

— Eh bien! alors...

— Oh! alors! mais non, non!

— Connaissez-vous cette bague? dit Paul, lui montrant l'anneau qui ouvrait le bracelet.

— Clémence de Dieu! s'écria Marguerite, ayez pitié de moi! il est mort!

— Il est vivant!

— Mais il ne m'aime donc plus?

— Il vous aime!

— S'il est vivant, s'il m'aime, oh! c'est à en devenir folle!... Qu'est-ce que je disais donc? S'il est vivant, s'il m'aime, comment cette bague se trouve-t-elle entre vos mains?

— Il me l'a confiée comme un gage de reconnaissance.

— Ai-je confié ce bracelet à personne, moi? dit Marguerite relevant la manche de sa robe, voyez!

— Oui, mais vous, Marguerite, vous n'êtes pas proscrite, déshonorée aux yeux du monde, jetée au milieu d'une race perdue!

— Qu'importe! n'est-il pas innocent? n'est-il pas aimé?

— Puis il a pensé, continua Paul voulant voir jusqu'où allaient le dévoûment et l'amour de sa sœur, il a pensé qu'il était de sa délicatesse, séparé à jamais de la société comme il l'est, de vous offrir, sinon de vous rendre, la liberté de disposer de votre main...

— Lorsqu'une femme a fait pour un homme ce que j'ai fait pour lui, répondit avec fermeté Marguerite, elle n'a, croyez-moi, d'excuse qu'en l'aimant éternellement, et c'est ce que je ferai.

— Oh! vous êtes un ange! s'écria Paul.

— Dites-moi? reprit Marguerite, saisissant à son tour les mains du jeune homme, et le regardant d'un air suppliant.

— Quoi?

— Vous l'avez donc vu?

— Je suis son ami, son frère...

— Oh! parlez-moi de lui, alors! s'écria-t-elle, s'abandonnant toute entière à son amour et oubliant qu'elle voyait pour la première fois celui à qui elle adressait de pareilles questions. Que fait-il, qu'espère-t-il? le malheureux!

— Il vous aime, il espère vous revoir.

— Alors, alors, murmura Marguerite s'éloignant de Paul, il vous a donc dit?

— Tout.

— Oh! s'écria-t-elle en baissant son front sur lequel une rougeur subite passa, remplaçant, comme le vif reflet d'une flamme, la pâleur habituelle qui y était empreinte.

Paul s'approcha d'elle et la serra contre son cœur.

— Vous êtes une sainte fille, lui dit-il.

— Vous ne me méprisez donc pas, monsieur! murmura Marguerite, se hasardant à lever les yeux.

— Marguerite, dit Paul, si j'avais une sœur, je prierais Dieu qu'elle vous ressemblât.

— Oh! vous auriez une sœur bien malheureuse! répondit la jeune fille en s'appuyant sur son bras et fondant en larmes.

— Peut-être, répondit Paul en souriant.

— Vous ne savez donc pas?...

— Dites.

— Que monsieur de Lectoure doit arriver demain matin?

— Je le sais.

— Et que demain on signe le contrat?

— Je le sais.

— Eh bien! que voulez-vous donc que j'espère dans une pareille extrémité? A qui voulez-vous que je m'adresse? Qui voulez-vous que j'implore?... Mon frère? Dieu sait que je lui pardonne, mais il ne peut me comprendre. Ma mère?... Oh! monsieur, vous ne connaissez pas ma mère! C'est une femme d'une réputation intacte, d'une vertu sévère, d'une volonté inflexible; car n'ayant jamais failli, elle ne croit pas que l'on puisse faillir; et lorsqu'elle a dit : « Je veux! » il n'y a plus qu'à courber la tête, à pleurer et à obéir. Mon père!... Oui.... il faudra, je le sais, que mon père sorte de la chambre où il est enfermé depuis vingt ans pour signer le contrat. Mon père!... Pour toute autre moins malheureuse et moins condamnée que moi, ce serait une ressource. Mais vous ignorez qu'il est insensé, qu'il a perdu la raison, et avec elle tout sentiment d'amour paternel. Et puis, il y a dix ans que je ne l'ai vu, mon père; il y a dix que je n'ai pressé ses mains tremblantes, que je n'ai baisé ses cheveux blancs! Il ne sait plus s'il a une fille; il ne sait plus s'il a un cœur; il ne me reconnaîtra même pas! et, me reconnût-il, eût-il pitié de moi, ma mère lui mettra une plume entre les mains et lui dira : « Signez! je le veux, » et il signera, le pauvre et faible vieillard! et sa fille sera condamnée!

— Oui, oui, je sais tout cela aussi bien que vous, mon enfant, dit Paul, mais rassurez-vous : ce contrat ne sera point signé.

— Qui l'empêchera?

— Moi!

— Vous?

— Soyez tranquille, je serai demain à l'assemblée de famille.

— Qui vous y introduira?

— J'ai un moyen.

— Mon frère est violent, emporté! Oh! mon Dieu! mon Dieu!... prenez garde de me perdre encore davantage en voulant me sauver!

— Votre frère m'est aussi sacré que vous-même, Marguerite. Ne craignez rien, et reposez-vous sur moi.

— Oh! je vous crois, monsieur, et je me repose sur vous, dit Marguerite, comme accablée par sa longue incrédulité; car, que vous reviendrait-il de me tromper? quel intérêt auriez-vous à me trahir?

— Aucun, vous avez raison; mais passons à autre chose. Que comptez-vous faire avec le baron de Lectoure?

— Lui tout dire.

— Oh! dit Paul en s'inclinant, laissez-moi vous adorer.

— Monsieur! murmura Marguerite.

— Comme une sœur! comme une sœur!.

— Oui, vous êtes bon, s'écria Marguerite; je crois que c'est Dieu qui vous envoie.

— Croyez, répondit Paul.

— Donc, demain soir.

— Ne vous étonnez, ne vous effrayez de rien. Seulement, tâchez de me faire comprendre par une lettre, par un mot, par un signe, le résultat de votre entretien avec Lectoure.

— Je tâcherai.

— Et maintenant il est tard, le domestique pourrait s'étonner de la longueur de notre entretien; rentrez au château, et ne parlez de moi à personne. Adieu.

— Adieu! dit Marguerite, vous à qui je ne sais quel nom donner.

— Nommez-moi votre frère.

— Adieu, mon frère!

— Oh! ma sœur! ma sœur! s'écria Paul en la serrant convulsivement entre ses bras, tu es la première qui m'ait fait entendre une aussi douce parole, Dieu t'en récompensera.

La jeune fille, étonnée, se recula; puis, revenant à Paul, elle lui tendit la main. Paul la serra une dernière fois, et Marguerite sortit. Alors, le jeune marin revint à la porte de communication et l'ouvrit.

— Et maintenant, vieillard, dit-il, conduis-moi à la tombe de mon père.

XI.

Le lendemain du jour où Paul avait appris le secret de sa naissance, les habitans du château d'Auray se réveillèrent préoccupés plus que jamais des craintes et des espérances que leurs intérêts divers faisaient naître, car ce jour devait être pour tous un jour décisif. La marquise, que nos lecteurs connaissent maintenant pour une femme non point perverse et méchante, mais hautaine et inflexible, y voyait le terme de ses angoisses renouvelées chaque jour, car c'était surtout aux yeux de ses enfans qu'elle voulait conserver cette réputation sans tache dont l'usurpation lui coûtait si cher. Pour elle, Lectoure était non seulement un gendre convenable et portant un nom digne du sien, mais encore un homme ou plutôt un bon génie, qui, du même coup, éloignait d'elle sa fille, qu'il emmenait comme épouse, et son fils, à qui le ministre, grâce à cette alliance, avait promis de donner un régiment. Une fois ces deux enfans partis, vienne le premier né, et le secret révélé n'avait pas d'écho. D'ailleurs, il y avait mille moyens de lui fermer la bouche. La fortune de la marquise était immense, et l'or était une de ces ressources qu'elle croyait en pareil cas d'un effet infaillible. Elle était donc ardente à cette union de toute la force de sa crainte : de sorte que, non-seulement elle secondait l'empressement de Lectoure, mais encore elle excitait celui d'Emmanuel. Pour celui-ci, las de vivre inconnu à Paris ou enterré en Bretagne, perdu au milieu de cette jeunesse élégante qui formait la maison du roi, ou relégué dans l'antique château de ses aïeux, en compagnie des vieux portraits de sa famille, il frappait avec empressement à cette porte dorée que promettait de lui ouvrir, à Versailles, son futur beau-frère.

Les chagrins et les larmes de sa sœur l'avaient bien affligé un instant, car il était ambitieux plus encore par la crainte de l'ennui qui l'attendait dans son manoir, et par désir de parader à la tête d'un régiment, et de séduire l'esprit des femmes par la richesse et le bon goût de son uniforme, que par orgueil et sécheresse de cœur; mais incapable lui-même d'une passion sérieuse, malgré les suites fatales que l'amour de sa sœur avaient eues, il regardait cet amour comme un attachement d'enfance que le tumulte et les plaisirs du monde effaceraient bientôt de sa mémoire, et il croyait être certain qu'un an ne se passerait pas sans qu'elle le remerciât la première d'avoir fait violence à ces sentimens. Quant à Marguerite, pauvre

victime condamnée si irrévocablement à être immolée aux craintes de l'une et à l'ambition de l'autre, la scène de la veille avait laissé dans son esprit un souvenir profond ; elle ne pouvait se rendre compte du sentiment étrange qu'avait fait naître en elle ce beau jeune homme qui lui avait transmis les paroles de Lusignan, qui l'avait rassurée sur le sort du pauvre proscrit, et qui avait fini par la presser sur sa poitrine en l'appelant sa sœur. Une espérance vague et instinctive lui murmurait au cœur que cet homme, ainsi qu'il le lui avait dit, avait reçu de Dieu mission de la protéger; mais, comme elle ignorait quel lien l'attachait à elle, quel secret le faisait maître de la volonté de sa mère, quelle influence enfin il pouvait exercer sur son avenir, elle n'osait s'arrêter à des idées de bonheur, habituée qu'elle était, depuis six mois, à regarder la mort comme l'unique terme possible à ses malheurs. Le marquis seul, au milieu des diverses émotions qui palpitaient autour de lui, était resté dans son impassible et inerte indifférence, car pour lui le monde avait cessé de marcher depuis le jour terrible où sa raison s'était perdue ; constamment absorbé dans un seul souvenir, celui de ce duel mortel et sans témoin, murmurant pour toutes paroles celles qu'avaient prononcées, en lui faisant grâce, le comte de Morlaix, c'était un vieillard faible comme un enfant, à qui sa femme commandait d'un geste, et qui recevait de sa volonté froide et continue toutes les impulsions auxquelles obéissait, depuis vingt ans, l'instinct végétatif qui survivait en lui au libre arbitre et à la raison. Ce jour-là, cependant, une espèce de révolution avait été opérée dans ses habitudes. Un valet de chambre était entré dans son appartement, et avait remplacé la marquise dans les soins de sa toilette; on lui avait fait endosser son uniforme de mestre de camp, on l'avait revêtu des différens ordres dont il était décoré ; puis la marquise, lui mettant une plume à la main, lui avait ordonné de signer son nom comme par essai, et il avait obéi, passif et insouciant, sans se douter qu'il étudiait un rôle de bourreau.

Vers les trois heures du soir, une chaise de poste, dont le roulement avait retenti bien différemment dans le cœur de trois personnes qui l'attendaient, était entrée dans la cour du château. Emmanuel s'était empressé de courir au perron pour recevoir son futur beau-frère, car c'était lui qui arrivait. Lectoure descendit légèrement de sa voiture. Il s'était arrêté à la dernière poste pour faire sa toilette de présentation, de sorte qu'il arrivait dans toute l'élégance des dernières modes de la cour. Emmanuel sourit de cette précaution, car il était évident que Lectoure n'avait voulu perdre aucun des avantages de sa personne en se présentant dans un costume de voyage. Son habitude des femmes lui avait appris que presque toujours elles jugent au premier coup d'œil, et que rien n'efface l'impression bonne ou mauvaise qu'il a transmise à leur esprit ou à leur cœur. Au reste, justice sous ce rapport doit être rendue au baron : son aspect plein de grâce et d'élégance eût été dangereux pour toute femme dont le cœur n'eût point été prévenu pour un autre.

— Permettez, mon cher baron, dit Emmanuel en s'avançant vers lui, qu'en l'absence momentanée de ces dames, je vous fasse les honneurs du manoir de mes ancêtres. Voyez, continua-t-il en s'arrêtant au haut du perron, et en montrant du doigt les tourelles et les bastions, cela date de Philippe-Auguste comme architecture, et de Henri IV comme décoration.

— C'est, sur mon honneur, répondit le baron avec l'accent affecté qu'avaient adopté les jeunes gens de cette époque, une charmante forteresse, et qui répand à trois lieues à la ronde une odeur de baronnie à parfumer un fournisseur. Si jamais, continua-t-il en entrant dans le vestibule, et de là dans une galerie ornée de chaque côté ees portraits de la famille, il me prenait fantaisie d'entrer dn rébellion contre Sa Majesté Très Chrétienne, je vous prierais de me prêter ce bijou; et, ajouta-t-il en levant les yeux vers cette longue file d'ancêtres qui se déroulait devant lui, et la garnison avec.

— Trente-trois quartiers! je ne dirai pas en chair et en os, répondit Emmanuel, car il y a longtemps que tout cela n'est plus que poussière, mais en peinture, comme vous voyez. Cela commence à un chevalier Hugues d'Auray, qui accompagna le roi Louis VII à la croisade; cela passe par ma tante Déborah, que vous voyez en costume de Judith, et cela vient définitivement aboutir, sans interruption dans la branche masculine, au dernier membre de cette illustre famille, votre très humble et très obéissant serviteur, Emmanuel d'Auray.

— C'est tout à fait respectable, et l'on ne peut pas plus authentique.

— Oui; mais comme je ne me sens pas assez patriarche, reprit Emmanuel en passant devant le baron afin de lui montrer le chemin de sa chambre, pour perdre ma vie dans cette formidable société, j'espère, baron, que vous avez pensé à m'en tirer ?

— Sans doute, mon cher comte, répondit Lectoure en le suivant, je voulais même vous apporter votre commission, comme mon cadeau de noces. Je savais une lieutenance vacante aux dragons de la reine, et j'allais hier chez monsieur de Maurepas la solliciter pour vous, lorsque j'appris que la chose était accordée à la requête de je ne sais quel amiral mystérieux, une espèce de corsaire, de pirate, d'être fantastique, que la reine a mis à la mode en lui donnant sa main à baiser, et que le roi a pris en affection parce qu'il a battu les Anglais, je ne sais où... De sorte que, pour cet exploit, Sa Majesté l'a décoré de l'ordre du Mérite militaire, et lui a donné une épée avec une garde en or, comme il aurait pu faire à quelqu'un de noblesse. Bref, c'est partie perdue de ce côté; mais, soyez tranquille, nous nous tournerons d'un autre.

— Très bien, répondit Emmanuel. Peu m'importe l'arme; ce que je veux, c'est un grade qui aille à mon nom, une position qui cadre avec notre fortune.

— Parfaitement; vous les aurez.

— Et comment, dit Emmanuel changeant la conversation, comment vous êtes-vous tiré des mille engagemens que vous deviez avoir ?

— Mais, dit le baron avec un accent de laisser-aller qui n'appartenait qu'à cette classe privilégiée, et en s'étendant sur une chaise longue, car il était enfin arrivé à l'appartement qui lui était destiné; mais, en racontant franchement la chose: j'ai annoncé, au jeu de la reine, que je me mariais.

— Ah! bon Dieu! mais c'est de l'héroïsme! surtout si vous avez avoué que vous preniez une femme au fond de la Basse-Bretagne.

— Je l'ai avoué.

— Et alors, dit Emmanuel en souriant, la compassion a fait place à la colère ?

— Dame! vous comprenez, mon cher comte, dit Lectoure passant une jambe sur l'autre, et la balançant d'un mouvement régulier comme celui d'un pendule, nos femmes de la cour croient que le soleil se lève à Paris et se couche à Versailles. Tout le reste de la France, c'est pour elles de la Laponie, du Groënland, de la Nouvelle-Zemble! De sorte qu'on s'attend, vous l'avez dit, mon cher comte, à me voir ramener, de mon voyage au pôle, quelque chose d'inconnu, avec des mains terribles et des pieds formidables! Heureusement que l'on se trompe, ajouta-t-il avec un accent moitié craintif, moitié interrogateur, n'est-ce pas, Emmanuel? et vous m'avez dit, au contraire, que votre sœur...

— Vous la verrez, répondit Emmanuel.

— Ce sera un grand désappointement pour cette pauvre madame de Chaulne. Enfin... il faudra bien qu'elle s'en console...

— Qu'est-ce?

Cette interrogation était motivée par la présence du valet de chambre d'Emmanuel, qui venait d'ouvrir la porte, et se tenait debout sur le seuil, attendant, en domestique de bonne maison, que son maître lui adressât la parole.

— Qu'est-ce? répéta Emmanuel.

— Mademoiselle Marguerite d'Auray fait demander à monsieur le baron de Lectoure l'honneur d'un entretien particulier.

— A moi ? dit Lectoure en se soulevant; mais avec le plus grand plaisir !

— Mais, non! c'est une erreur ! s'écria Emmanuel. Vous vous trompez, Célestin!

— J'ai l'honneur d'assurer à monsieur le comte, répondit le valet de chambre en insistant, que je m'acquitte exactement et fidèlement de l'ordre qui m'a été donné.

— Impossible! dit Emmanuel inquiet au plus haut degré de la démarche hasardée de sa sœur. Baron, si vous m'en croyez, envoyez promener cette petite folle.

— Pas du tout! pas du tout ! répondit Lectoure en se levant. Qu'est-ce donc qu'une Barbe-Bleue de frère comme celui-là ? Célestin !... N'est-ce pas Célestin que vous appelez ce garçon ? — Emmanuel fit avec impatience un geste affirmatif.—Eh bien ! Célestin, dites à ma belle fiancée que je suis à ses pieds, à ses genoux, et que je demande ses ordres pour l'attendre ou l'aller trouver. Tenez, voilà pour vos frais d'ambassade.—Il lui donna une bourse.—Et vous, comte, j'espère que vous aurez assez de confiance en moi pour permettre le tête-à-tête.

— Mais c'est d'un ridicule achevé !

— Point! répondit Lectoure, c'est au contraire parfaitement convenable. Je ne suis pas une tête couronnée, moi, pour épouser une femme sur un portrait et par procuration. Je désire la voir en personne. Allons, Emmanuel, continua le baron en poussant son ami vers une porte latérale afin qu'il ne rencontrât point sa sœur. Voyons, de vous à moi, est-ce qu'il y a... difformité ?

— Eh ! non, pardieu ! répondit le jeune comte; au contraire, elle est jolie comme un ange!

— Eh bien ! alors, dit le baron, qu'est-ce que cela signifie? Voyons!... encore... faut-il que j'appelle mes gardes ?

— Non ; mais, sur ma parole ! j'ai peur que cette petite sotte, qui n'a aucune idée du monde, ne vienne détruire tout ce que nous avons arrêté.

— Oh ! si ce n'est que cela, répondit Lectoure en ouvrant la porte, rassurez-vous. J'aime trop le frère pour ne point passer quelque caprice... quelque bizarrerie à la sœur, et je vous donne ma foi de gentilhomme qu'à moins que le diable ne s'en mêle, — et, pour le moment, je l'espère, il est occupé dans une autre partie du monde,—mademoiselle Marguerite d'Auray sera dans trois jours madame la baronne de Lectoure, et que, dans un mois, vous aurez votre régiment.

Cette promesse parut rassurer quelque peu Emmanuel, qui se laissa mettre à la porte sans faire plus de difficultés. Lectoure courut aussitôt à une glace pour réparer les légères traces de désordre qu'avaient apportées dans sa toilette les cahots des trois dernières lieues. Il venait à peine de faire reprendre à ses cheveux et à ses habits le tour et le pli convenables, lorsque la porte se rouvrit, et que Célestin annonça :

— Mademoiselle Marguerite d'Auray !

Le baron se retourna et aperçut sa fiancée tremblante et pâle sur le seuil de la porte. Quelque espoir que lui eussent donné les promesses d'Emmanuel, il lui était resté au fond du cœur certains doutes, sinon sur la beauté, du moins sur la tournure et les manières de celle qui allait devenir sa femme. Son étonnement fut donc merveilleux lorsqu'il vit apparaître cette frêle et gracieuse création, à qui la critique la plus sévère de la forme n'aurait pu reprocher qu'un peu de pâleur. Les mariages comme celui qu'allait contracter Lectoure n'étaient point rares dans un temps où les questions de rang et les convenances de fortune décidaient en général des alliances entre maisons nobles; mais ce qui devait se présenter à peine une fois sur mille, c'était, dans la position du baron, de trouver au fond d'une province, riche d'une fortune immense, une femme qu'au premier aspect il pouvait juger digne, par son maintien, son élégance et sa beauté, de figurer au milieu des cercles les plus brillans de la cour. Il s'avança donc vers elle, non plus avec cette supériorité d'un courtisan sur une provinciale, mais avec toute l'aisance respectueuse qui formait le cachet de la bonne compagnie de cette époque de transition.

— Pardon, mademoiselle, lui dit-il en lui offrant, pour la conduire à un fauteuil, une main qu'elle n'accepta pas, c'était à moi à solliciter la faveur que vous m'accordez, et la seule crainte d'être indiscret, croyez-le bien, me donne le tort apparent de m'être laissé prévenir.

— Je vous sais gré de cette délicatesse, monsieur le baron, répondit d'une voix tremblante Marguerite faisant un mouvement en arrière et restant debout, elle m'enhardit encore dans la confiance que, sans vous avoir vu, sans vous connaître, j'ai mise dans votre honneur et votre loyauté.

— Quelque but que se soit proposé cette confiance, elle m'honore, mademoiselle, et je tâcherai de m'en rendre digne; mais qu'avez-vous donc ? mon Dieu !...

— Rien, monsieur, rien, répondit Marguerite en tâchant de comprimer son émotion; mais c'est que... ce que j'ai à vous dire... pardon... mais... je ne suis pas maîtresse...

Elle chancela; le baron s'élança vers elle et voulut la soutenir; mais à peine l'eut-il touchée, qu'une rougeur ardente passa comme une flamme sur les joues de la jeune fille, et qu'avec un sentiment qui pouvait appartenir aussi bien à la pudeur qu'à la répugnance, elle se dégagea de ses bras. Lectoure lui avait pris la main, et il la conduisit à un fauteuil contre lequel elle s'appuya, ne voulant point s'y asseoir.

— Bon Dieu ! dit le baron retenant toujours la main dont il s'était emparé; mais c'est donc une chose bien difficile à dire que celle qui vous amène ? ou bien, sans m'en douter, mon titre de fiancé me donnerait-il déjà l'air imposant d'un mari ?

Marguerite fit un nouveau mouvement pour dégager sa main de celle de Lectoure, ce qui força celui-ci d'y porter les yeux.

— Comment ! s'écria-t-il, ce n'est point assez d'une figure adorable, d'une taille de fée! des mains charmantes!... des mains royales ! mais c'est vouloir que j'en meure !

— J'espère, monsieur le baron, dit Marguerite faisant un dernier effort en retirant sa main, que les paroles que vous m'adressez sont des paroles de pure galanterie.

— Non, sur mon âme ! répondit Lectoure, c'est la vérité tout entière.

— Eh bien ! j'espère, monsieur, qu'alors même, ce dont je doute, que vous penseriez ce que vous croyez devoir me dire, ce ne seraient point de pareils motifs qui vous feraient attacher un plus grand prix à l'union projetée entre nous.

— Mais si fait ! je vous jure.

— Et cependant, continua Marguerite en reprenant haleine, tant sa poitrine était oppressée, cependant, monsieur, vous regardez le mariage comme une chose... sérieuse.

— C'est selon, répondit en souriant Lectoure; si j'épousais une douairière, par exemple...

— Enfin, répondit Marguerite avec un accent plus résolu, pardon, monsieur, si je me suis trompée, mais j'ai pensé que parfois d'avance vous vous étiez fait, peut-être, sur l'alliance proposée entre nous, des idées de réciprocité de sentimens.

— Jamais! interrompit Lectoure qui semblait mettre autant de soin à éviter une explication franche et désirée que Marguerite mettait d'insistance à la provoquer; jamais ! non, depuis que je vous ai vue surtout, je n'ai point espéré être digne de votre amour; et, cependant, mon nom, ma position sociale, à défaut d'influence sur votre cœur, peuvent me donner des droits à votre main.

— Mais comment, monsieur, dit Marguerite avec crainte, comment séparez-vous donc l'un de l'autre?

— Comme font les trois quarts de ceux qui se marient, mademoiselle, répondit Lectoure avec un laisser-aller qui

eût arrêté à l'instant la confidence sur les lèvres d'une femme moins candide que Marguerite. On épouse, l'homme pour avoir une femme, la femme pour avoir un mari; c'est une position, un arrangement social. Que voulez-vous, mademoiselle, que le sentiment et l'amour aient à faire dans tout cela ?

— Pardon, je m'explique peut-être mal, continua Marguerite se faisant violence à elle-même afin de cacher aux yeux de l'homme de qui dépendait son avenir l'impression douloureuse que lui faisaient ses paroles; mais il faut attribuer mon hésitation, monsieur, à la timidité d'une jeune fille forcée par des circonstances impérieuses à parler d'un pareil sujet.

— Point! répondit Lectoure en s'inclinant et en donnant à sa voix un accent qui touchait à la raillerie; au contraire, mademoiselle, vous parlez comme Clarisse Harlowe, et c'est clair comme le jour. Dieu m'a fait l'esprit assez subtil pour que, croyez-moi, je comprenne à merveille même ce que l'on ne me dit qu'à demi-mot.

— Comment, monsieur, s'écria Marguerite, vous comprenez ce que j'ai voulu vous dire et vous me laissez continuer! Comment, si, en descendant au fond de mon cœur, si, en interrogeant mes sentimens, j'y voyais l'impossibilité d'aimer... jamais... celui que l'on me présente pour mari...

— Eh bien! mais, répondit Lectoure avec le même accent, il ne faudrait pas le lui dire.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce que... mais... parce que... parce que ce serait trop naïf.

— Et si cet aveu, je ne le faisais point par naïveté, monsieur; si je le faisais par délicatesse? Si j'ajoutais... et que la honte de cet aveu retombe sur ceux qui me forcent à le faire! si j'ajoutais, monsieur, que... j'ai aimé... que j'aime encore!

— Oh! quelque petit cousin, n'est-ce pas? dit négligemment Lectoure croisant une jambe sur l'autre et jouant avec son jabot. C'est une race maudite, ma parole d'honneur! que ces petits cousins. Mais heureusement on sait ce que c'est que de pareils attachemens, et il n'y a pas une pensionnaire qui, à la fin des vacances, ne rentre au couvent avec une passion dans le cœur.

— Malheureusement pour moi, répondit Marguerite d'une voix aussi triste et aussi grave que celle de son interlocuteur était railleuse et légère, malheureusement je ne suis plus une pensionnaire, monsieur, et, quoique jeune encore, j'ai depuis longtemps passé l'âge des jeux puérils et des attachemens enfantins. Lorsque je parle, à l'homme qui me fait l'honneur de solliciter ma main et de m'offrir son nom, de mon amour pour un autre, il doit penser que je lui parle d'un amour grave, profond, éternel! d'un de ces amours enfin qui laissent leur trace dans le cœur et creusent leur passage dans la vie.

— Diable! fit Lectoure comme s'il commençait à donner plus d'importance à la révélation; mais c'est de la bergerie, cela! Voyons. Est-ce un jeune homme que l'on puisse recevoir.

— Oh! monsieur, s'écria Marguerite se reprenant à l'espoir que semblaient lui donner ces paroles; oh! croyez-moi bien, c'est l'être le meilleur, l'âme la plus dévouée!

— Mais je ne vous demande pas cela, et je ne parle pas des qualités du cœur. Il les a toutes, c'est convenu. Je vous demande s'il est de noblesse, s'il est de race, si une femme comme il faut peut l'avouer enfin, et cela sans faire tort à son mari.

— Son père, qu'il a perdu encore jeune, et qui était un ami d'enfance de mon père, était conseiller à la cour de Rennes.

— Noblesse de robe! murmura Lectoure en laissant tomber la lèvre inférieure en signe de mépris. J'aimerais mieux autre chose. Est-il chevalier de Malte, au moins?

— Il se destinait aux armes.

— Eh bien! alors, on lui aura un régiment pour lui faire une position. Voilà qui est arrangé. C'est bien. Écoutez. Il laissera passer six mois pour les convenances, obtiendra un congé, ce qui ne sera pas difficile, puisque nous n'avons pas de guerre, se fera présenter chez vous par un ami commun, et tout sera dit.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Marguerite en regardant le baron avec l'expression d'un profond étonnement.

— C'est pourtant limpide ce que je vous dis, reprit celui-ci avec quelque impatience. Vous avez des engagemens de votre côté, j'en ai du mien, cela ne doit pas empêcher de s'accomplir une union convenable sous tous les rapports; et une fois accomplie, eh bien! mais il me semble qu'il faut la rendre tolérable. Comprenez-vous, enfin?

— Oh! pardon, pardon, monsieur! s'écria Marguerite en reculant devant ces paroles comme si elles eussent eu une main pour la repousser. J'ai été bien imprudente, bien coupable peut-être; mais, telle que j'étais enfin, je ne croyais pas encore mériter une pareille injure! Oh!... monsieur... le rouge de la honte me brûle le visage, plus encore pour vous que pour moi. Oui, je comprends. Un amour apparent et un amour caché! le visage du vice et le masque de la vertu! Et c'est à moi, à moi la fille de la marquise d'Auray, que l'on propose ce marché honteux, avilissant, infâme! Oh! continua-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil, et en se cachant le visage entre ses mains, il faut donc que je sois une créature bien malheureuse, bien méprisable et bien perdue! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Emmanuel! Emmanuel! dit le baron ouvrant la porte derrière laquelle il se doutait qu'était resté le frère de Marguerite. Eh! venez donc, mon cher, votre sœur a des spasmes! il faut faire attention à ces choses, ou elles deviennent chroniques!... Madame de Meulan en est morte!... Tenez, comte, voilà mon flacon, faites-le lui respirer; quant à moi, je descends dans le parc. Si vous n'avez rien à faire, venez m'y joindre, et donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre sœur.

A ces mots, le baron de Lectoure sortit avec une aisance miraculeuse, laissant Marguerite et Emmanuel en face l'un de l'autre.

XII.

Le même jour où avait lieu l'entrevue de Marguerite et de Lectoure, entrevue dont nous avons raconté les détails et qui eut un résultat tout contraire à celui qu'avait espéré la jeune fille, ce jour-là même, à quatre heures, la cloche du dîner rappela le baron au château. Emmanuel faisait les honneurs de la table, car la marquise était restée auprès de son mari, et Marguerite avait demandé la permission de ne pas descendre. Les autres convives étaient le notaire, les parens et les témoins. Le repas fut triste, malgré l'imperturbable entrain de Lectoure; mais il était visible que, par cette joyeuse humeur, si active qu'elle ressemblait à une fièvre, il avait l'intention de s'étourdir lui-même. De temps en temps, en effet, cette âcre gaîté tombait tout à coup comme s'éteint une lampe à laquelle l'huile fait défaut; puis elle jaillissait de nouveau, jetant des lueurs plus vives, comme fait la flamme lorsqu'elle dévore son dernier aliment. A sept heures on se leva pour passer dans le salon.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect étrange que présentait ce vieux château, dont les vastes appartemens étaient tendus d'étoffes de damas aux dessins gothiques, et garnis de meubles du temps de Louis XIII; fermés qu'ils avaient été depuis si longtemps, ils semblaient s'être déshabitués de la vie. Aussi, malgré le luxe de lumières que les valets avaient déployé, la lueur faible et tremblante des bougies était insuffisante à ces chambres immenses dont tous les rentrans restaient sombres, et dans lesquelles la voix rentissait comme sous les arceaux d'une cathédrale. Le petit nombre des convives, auxquels devaient se joindre à peine, dans la soirée, trois ou quatre

gentilshommes des environs, augmentait encore la tristesse qui semblait planer sous les voûtes blasonnées du vieux manoir. Au centre de l'un des salons, celui-là même où Emmanuel, au moment de son arrivée à Paris, avait reçu la veille le capitaine Paul, une table s'élevait, solennellement préparée, supportant un portefeuille fermé, qui, aux yeux d'un étranger ignorant ce qui se préparait, pouvait aussi bien renfermer une sentence de mort qu'un contrat de mariage. Au milieu de ces aspects tristes et de ces impressions sombres, de temps en temps un éclat de rire moqueur, strident, arrivait à un groupe de personnes parlant bas; c'était Lectoure qui s'amusait aux dépens de quelque honnête campagnard, sans pitié pour Emmanuel sur qui retombait en quelque sorte une partie de la raillerie. Parfois cependant le fiancé regardait avec anxiété d'une extrémité à l'autre de l'appartement; puis tout à coup un nuage rapide passait sur son front, car il ne voyait paraître ni son beau-père, ni la marquise, ni Marguerite. Les deux premiers, comme nous l'avons dit, n'étaient point descendus au dîner, et son entrevue d'un instant avec la dernière ne l'avait pas, tout insoucieux qu'il s'efforçait de paraître, laissé sans inquiétude sur ce qui se passerait à la signature du contrat qui devait avoir lieu dans la soirée.

Emmanuel n'était pas non plus exempt de quelques craintes, et il venait de se décider à monter chez sa sœur, lorsqu'en passant dans une chambre il croisa Lectoure qui l'appela d'un signe de la main.

— Pardieu ! vous nous arrivez à merveille, mon cher comte, lui dit-il tout en ayant l'air de prêter une attention profonde à ce que lui racontait un brave gentilhomme avec lequel il paraissait dans les termes d'une parfaite amitié. Voilà monsieur de Nozay qui me raconte une chose fort curieuse, sur ma parole ! Mais savez-vous, continua-t-il en se retournant vers le narrateur, que c'est une chasse charmante et tout à fait de bonne compagnie ! Moi aussi j'ai des marais et des étangs; il faudra que je demande à mon intendant, en arrivant à Paris, où tout cela est situé. Et prenez-vous beaucoup de canards de cette manière ?

— Immensément ! répondit le gentilhomme avec un accent de parfaite bonhomie qui prouvait que Lectoure pouvait sans inconvénient soutenir la conversation quelque temps encore sur le même ton.

— Qu'est-ce donc, dit Emmanuel, que cette chasse miraculeuse?

— Imaginez-vous, mon cher, reprit Lectoure avec le plus grand sang-froid, que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou.

— A quelle époque, sans indiscrétion ?

— Mais, répondit le gentilhomme, au mois de décembre ou de janvier.

— C'est on ne peut plus pittoresque. Je disais donc que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou, se coiffe la tête d'un potiron et se faufile dans les roseaux. Cela le change au point que les canards ne le reconnaissent aucunement et le laissent approcher à portée. N'est-ce point cela ?

— Comme d'ici à vous.

— Bah ! vraiment ? s'écria Emmanuel.

— Et monsieur en tue autant qu'il veut, continua Lectoure.

— Des douzaines ! reprit le gentilhomme, enchanté de l'attention que les deux jeunes gens lui prêtaient.

— Cela doit faire grand plaisir à votre femme, si elle aime les canards, dit Emmanuel.

— Elle les adore, répondit monsieur de Nozay.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de me présenter à une personne si intéressante, reprit en s'inclinant Lectoure.

— Comment donc, monsieur le baron !

— Je vous jure que, de retour à Versailles, la première chose que je ferai sera de parler de cette chasse, au petit lever, et je suis convaincu que Sa Majesté en fera l'essai dans la pièce d'eau des Suisses.

— Pardon, cher baron, dit Emmanuel en prenant le bras de Lectoure et en se penchant à son oreille ; mais c'est un voisin de campagne qu'il était impossible de ne pas recevoir dans une solennité comme celle-ci.

— Comment donc ! répondit Lectoure en employant la même précaution pour ne pas être entendu de celui dont il était question ; mais vous auriez eu grand tort de m'en priver. Il entre de droit dans la dot de ma future épouse, et j'aurais été désolé de ne point faire sa connaissance !

— Monsieur de Lajarry ! annonça le domestique.

— Un compagnon de chasse ? dit Lectoure.

— Non, répondit monsieur de Nozay, c'est un voyageur.

— Ah ! ah ! fit Lectoure avec un accent qui annonçait que le nouveau venu n'avait que juste le temps de se mettre en garde. A peine cette exclamation fut-elle échappée, que le nouveau venu entra, revêtu d'une polonaise garnie de fourrures.

— Eh ! mon cher Lajarry, s'écria Emmanuel en allant au devant de lui et en lui donnant la main, comme vous voilà garni ! Sur mon honneur ! vous avez l'air du czar Pierre.

— C'est que, répondit Lajarry en frissonnant, quoiqu'il ne fît pas autrement froid, voyez-vous, mon cher comte, lorsqu'on arrive de Naples, prrrrrou !

— Ah ! monsieur arrive de Naples ! dit Lectoure en se mêlant à la conversation.

— En droiture, monsieur.

— Monsieur est monté sur le Vésuve ?

— Non : je me suis contenté de le regarder de ma fenêtre. Et puis, continua le gentilhomme voyageur avec un accent de mépris très humiliant pour le volcan, ce n'est pas ce qu'il y a de plus curieux à Naples, le Vésuve ! Une montagne qui fume ! Ma cheminée en fait autant quand le vent vient de Belle-Isle. Et puis madame Lajarry avait une peur effroyable des éruptions!

— Mais vous avez visité la *Grotte du Chien?* continua Lectoure.

— Pour quoi faire ? reprit Lajarry ; pour voir une bête qui a des vapeurs ! donnez des boulettes au premier caniche qui passe, il en fera autant. Et puis madame Lajarry a la passion des chiens, et cela lui aurait fait de la peine.

— J'espère au moins, dit Emmanuel en s'inclinant, qu'un savant comme vous n'aura pas négligé la Solfatare?

— Moi ? je n'y ai pas mis le pied ! Je me figure pardieu bien ce que c'est que trois ou quatre arpens de soufre, qui ne rapportent absolument rien que des allumettes ! D'ailleurs madame Lajarry ne peut pas sentir l'odeur du soufre.

— Comment trouvez-vous celui-là ? dit Emmanuel conduisant Lectoure dans la salle du contrat.

— Je ne sais si c'est parce que j'ai vu l'autre le premier, répondit Lectoure, mais je le préfère.

— Monsieur Paul ! annonça tout à coup le domestique.

— Hein ! fit Emmanuel en se retournant.

— Qu'est-ce ? dit Lectoure en se dandinant. Encore un voisin de campagne ?

— Non ; celui-là c'est autre chose ! répondit Emmanuel avec inquiétude. Comment cet homme ose-t-il se présenter ici?

— Ah ! ah !..... roturier, hein ? vilain, n'est-ce pas ?..... mais riche ? Non ? Poëte ?... musicien ?... peintre ?... Eh bien ! mais je vous assure, Emmanuel, que l'on commence à recevoir cette espèce. La philosophie maudite a tout confondu. Que voulez-vous, mon cher, il faut en prendre bravement son parti. On est arrivé là. Un artiste s'assied près d'un grand seigneur, le coudoie, le salue du coin du chapeau, reste sur son siége quand il se lève; ils parlent ensemble des choses de la cour, ils ricanent, ils plaisantent, ils chamaillent. C'est un mauvais goût de très bon ton.

— Vous vous trompez, Lectoure, répondit Emmanuel ; ce n'est ni un poëte, ni un peintre, ni un musicien, c'est

un homme à qui je dois parler seul. Ecartez donc Nozay, tandis que j'écarterai Lajarry.

A ces mots, les deux jeunes gens prirent chacun le bras d'un des deux campagnards, et s'éloignèrent en parlant chasse et voyages. A peine les portes latérales s'étaient-elles refermées derrière eux, que Paul parut à celle du milieu.

Il entra dans cette chambre qu'il connaissait déjà, et dont chaque angle cachait une porte, l'une donnant dans une bibliothèque et l'autre dans le cabinet où il avait attendu, lors de sa première visite, le résultat de la conférence entre Marguerite et Emmanuel. Puis, s'approchant de la table, il resta un instant debout, regardant alternativement ces deux portes, comme s'il se fût attendu à voir ouvrir l'une ou l'autre. Son espérance ne fut pas trompée. Au bout d'un instant, celle de la bibliothèque s'entr'ouvrit, et il aperçut dans l'ombre une forme blanche. Il s'élança vers elle.

— Est-ce vous, Marguerite? lui dit-il.

— Oui, répondit une voix tremblante.

— Eh bien?

— Je lui ai tout dit.

— Et?

— Et dans dix minutes on signe le contrat!

— Je m'en doutais : c'est un misérable!

— Que faire? s'écria la jeune fille.

— Du courage, Marguerite!

— Du courage? Oh! je n'en ai plus.

— Voilà qui vous en rendra, lui dit Paul en lui remettant un billet.

— Que contient cette lettre?

— Le nom du village où vous attend votre fils et le nom de la femme chez qui on l'a caché.

— Mon fils!... Oh! vous êtes donc un ange! s'écria Marguerite, essayant de baiser la main qui lui tendait le papier.

— Silence! on vient, dit Paul. Quelque chose qu'il arrive, vous me retrouverez chez Achard.

Marguerite referma vivement la porte sans lui répondre, car elle avait reconnu le bruit des pas de son frère. Paul se retourna et marcha à sa rencontre; les deux jeunes gens se joignirent près de la table.

— Je vous attendais à une autre heure, monsieur, et devant moins nombreuse compagnie, dit Emmanuel, rompant le premier le silence.

— Mais nous sommes seuls, ce me semble, répondit Paul en jetant les yeux autour de lui.

— Oui, mais c'est ici que l'on signe le contrat, et dans un instant le salon sera plein.

— On dit bien des choses en un instant, monsieur le comte!

— Vous avez raison, répondit Emmanuel; mais il faut rencontrer un homme qui n'ait pas besoin de plus d'un instant pour les comprendre.

— J'écoute, dit Paul.

— Vous m'avez parlé de lettres, continua Emmanuel se rapprochant encore de son interlocuteur et baissant la voix.

— Cest vrai, répondit Paul avec le même calme.

— Vous avez fixé un prix à ces lettres?

— C'est encore vrai.

— Eh bien! si vous êtes homme d'honneur, pour cette somme renfermée dans ce portefeuille, vous devez être prêt à me les rendre.

— Oui, répondit Paul, oui, monsieur; il en était ainsi tant que j'ai cru que votre sœur, oubliant les sermens faits, la faute commise, et jusqu'à l'enfant qu'elle avait mis au jour, secondait votre ambition de son parjure. Alors je pensai que c'était un baptême de larmes assez amer d'entrer dans le monde sans nom et sans famille, pour ne pas du moins y entrer sans fortune. Et je vous avais demandé, il est vrai, cette somme en échange de ces lettres. Mais aujourd'hui la position est changée, monsieur. J'ai vu votre sœur se jeter à vos genoux, je l'ai entendue vous supplier de ne point la forcer à ce mariage infâme; et ni prières, ni supplications, ni larmes n'ont eu de pouvoir sur votre cœur. C'est donc aujourd'hui à moi, qui tiens votre honneur et celui de votre famille entre mes mains, c'est donc à moi de sauver la mère du désespoir, comme je voulais sauver l'enfant de la misère. Ces lettres, monsieur, vous seront remises lorsque, sur cette table, au lieu du contrat de mariage de votre sœur avec le baron de Lectoure, nous signerons celui de mademoiselle Marguerite d'Auray avec monsieur Anatole de Lusignan.

— Jamais, monsieur, jamais.

— Vous ne les aurez cependant qu'à cette condition, comte.

— Oh! peut-être y a-t-il bien quelque moyen de vous forcer à les rendre.

— Je n'en connais pas, répondit froidement Paul.

— Voulez-vous me rendre ces lettres, monsieur?

— Comte, dit Paul regardant Emmanuel avec une expression de physionomie inexplicable pour le jeune homme, comte, écoutez-moi.

— Voulez-vous me rendre ces lettres, monsieur?

— Comte...

— Oui, ou non!

— Deux mots...

— Oui, ou non!

— Non, dit froidement Paul.

— Eh bien! monsieur, vous avez votre épée au côté, comme moi la mienne; nous sommes gentilshommes tous deux, ou je veux bien croire que vous l'êtes. Sortons, monsieur, sortons; que l'un de nous deux rentre seul, et que celui-là, libre et fort de la mort de l'autre, fasse alors ce qu'il voudra.

— Je regrette de ne pouvoir accepter l'offre, monsieur le comte.

— Comment! vous avez sur le corps cet uniforme, au cou cette croix, au côté cette épée, et vous refusez un duel!

— Oui, Emmanuel, je le refuse.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je ne puis me battre avec vous, comte. Croyez ce que je vous dis.

— Vous ne pouvez vous battre avec moi?

— Sur l'honneur!

— Vous ne pouvez vous battre avec moi, dites-vous?

En ce moment un éclat de rire se fit entendre derrière les deux jeunes gens; Paul et Emmanuel se retournèrent; Lectoure était derrière eux.

— Mais, continua Paul en étendant la main vers le baron, je puis me battre avec monsieur, qui est un misérable et un infâme!

Une rougeur brûlante passa sur le visage de Lectoure comme le reflet d'une flamme. Il fit un mouvement pour marcher à Paul, puis il s'arrêta.

— C'est bien, monsieur, lui dit-il, envoyez votre témoin à Emmanuel; ils arrangeront toute l'affaire.

— Vous comprenez que ce n'est entre nous que partie remise, dit Emmanuel.

— Silence! répondit Paul, on annonce votre mère.

— Oui, silence, et à demain! Lectoure, ajouta Emmanuel, allons au-devant de ma mère.

Paul regarda en silence s'éloigner ces deux jeunes gens, puis il rentra dans le cabinet qu'il connaissait déjà pour s'y être enfermé une première fois.

XIII.

Au moment où le capitaine Paul entrait dans le cabinet, la marquise se présentait à la porte du salon, suivie du notaire et des différentes personnes invitées à la signature du contrat. Quelque solennelle que fût la circonstance, la marquise n'avait pas cru devoir renoncer à ses habits de deuil, et, vêtue de noir comme d'habitude, elle précédait de quelques instans le marquis, qu'aucun de

eux qui se trouvaient là, même son fils, n'avaient vu depuis des années. Telle était la puissance des traditions de l'étiquette, que la marquise n'avait point voulu que l'on signât le contrat de sa fille sans que le chef de la famille, tout insensé qu'il était, présidât à cette cérémonie. Quelque peu disposé que fût Lectoure à se laisser intimider, la marquise produisit sur lui son effet habituel, et la voyant entrer si grave et si digne, il s'inclina avec un sentiment de profond respect.

— Je suis reconnaissante, messieurs, dit la marquise en saluant ceux qui l'accompagnaient, de l'honneur que vous voulez bien me faire en assistant aux fiançailles de mademoiselle Marguerite d'Auray avec monsieur le baron de Lectoure. Aussi ai-je désiré que le marquis, tout souffrant qu'il est, assistât à cette réunion et vous remerciât, du moins par sa présence, s'il ne peut le faire par ses paroles. Vous connaissez sa situation, vous ne vous étonnerez donc point si quelques mots sans suite...

— Oui, madame, interrompit Lectoure, nous savons le malheur qui l'a frappé, et nous admirons la femme dévouée qui, depuis vingt ans, supporte la moitié de ce malheur.

— Vous le voyez, madame, dit Emmanuel en s'approchant à son tour et en baisant la main de sa mère, tout le monde est à genoux devant votre piété conjugale.

— Où est Marguerite? murmura la marquise à demi-voix.

— Elle était là il n'y a qu'un instant, répondit Emmanuel.

— Faites-la prévenir, continua la marquise sur le même ton.

— Le marquis d'Auray! annonça alors le domestique.

Chacun s'écarta de manière à démasquer la porte, et tous les yeux se tournèrent du côté où ce nouveau personnage devait apparaître. Cette curiosité ne tarda point à être satisfaite; le marquis s'avança presque aussitôt, soutenu par deux domestiques.

C'était un vieillard dont la figure, malgré les traces de souffrances qui l'avaient sillonnée, conservait encore l'aspect de noblesse et de dignité qui en avait fait un des hommes les plus distingués de la cour. Ses grands yeux caves et fiévreux se promenaient sur toute l'assemblée avec une expression étrange d'étonnement. Il avait son costume de mestre de camp, portait l'ordre du Saint-Esprit au cou, et celui de Saint-Louis à la boutonnière. Il s'avança lentement, sans prononcer une parole. Les deux valets le conduisirent, au milieu d'un profond silence, vers un fauteuil sur lequel il s'assit; après quoi ils se retirèrent. La marquise se plaça à sa droite. Le notaire tira le contrat du portefeuille et le lut à haute voix. Le marquis et la marquise reconnaissaient cinq cent mille francs à Lectoure, et constituaient en dot la même somme à Marguerite.

Pendant toute cette lecture, la marquise, malgré son apparente impassibilité, avait donné quelques marques d'inquiétude. Enfin, comme le notaire reposait le contrat sur la table, Emmanuel rentra et se rapprocha de sa mère :

— Et Marguerite? dit la marquise.

— Elle me suit, répondit Emmanuel.

— Madame! murmura Marguerite entr'ouvrant la porte et en joignant les mains.

La marquise fit semblant de ne pas l'entendre, et montrant du doigt la plume :

— A vous, monsieur le baron, dit-elle.

Lectoure s'approcha de la table, prit la plume et signa.

— Madame! dit une seconde fois Marguerite d'une voix suppliante et en faisant un pas vers sa mère.

— Passez la plume à votre fiancée, monsieur de Lectoure, dit la marquise.

Le baron fit le tour de la table et s'approcha de Marguerite.

— Madame! dit une troisième fois celle-ci avec un accent de voix si plein de larmes, qu'il retentit jusqu'au fond de tous les cœurs, et que le marquis lui-même leva la tête.

— Signez, dit la marquise en indiquant du doigt le contrat de mariage.

— Oh! mon père! mon père! s'écria Marguerite en se jetant aux pieds du marquis.

— Que faites-vous? dit la marquise s'appuyant sur le bras du fauteuil de son mari et se penchant devant lui. Etes-vous folle, mademoiselle?

— Mon père! mon père! dit Marguerite entourant le marquis de ses bras; mon père, prenez pitié de moi!..... mon père, sauvez votre fille!

— Marguerite! murmura la marquise avec un accent terrible de menace.

— Madame, répondit celle-ci, je ne puis m'adresser à vous. Laissez-moi donc implorer mon père. A moins, continua-t-elle en montrant le notaire avec un geste ferme et décidé, que vous n'aimiez mieux que j'invoque la loi!

— Allons, dit la marquise en se relevant et avec un accent d'amère ironie, c'est une scène de famille, et ces sortes de choses, fort attendrissantes pour les grands parens, sont en général assez fastidieuses aux étrangers. Messieurs, vous trouverez des rafraîchissemens dans les chambres voisines. Mon fils, faites les honneurs. Monsieur le baron, pardonnez...

Emmanuel et Lectoure s'inclinèrent en silence et se retirèrent, suivis de toute l'assemblée. La marquise demeura immobile jusqu'à ce que le dernier assistant fût éloigné, puis elle alla fermer les portes, et revenant près du marquis que Marguerite tenait toujours embrassé :

— Maintenant, dit-elle, qu'il n'y a plus ici que ceux qui ont le droit de vous donner des ordres, signez ou sortez, mademoiselle!

— Par pitié, madame, par pitié! dit Marguerite, n'exigez pas de moi cette infamie!

— Ne m'avez-vous pas entendu? dit la marquise donnant à sa voix un accent impératif auquel il semblait impossible que l'on pût résister, et faut-il que je le répète? Signez ou sortez!

— Oh! mon père! mon père! s'écria Marguerite; grâce pour moi! grâce! Non, non, il ne sera pas dit que, depuis dix ans que je n'ai vu mon père, on m'arrachera de ses bras au moment où je le revois! et cela sans qu'il m'ait reconnue, sans qu'il m'ait embrassée! Mon père!... c'est moi... c'est votre fille!...

— Qu'est-ce que cette voix qui m'implore? murmura le marquis. Qu'est-ce que cette enfant qui m'appelle son père?

— Cette voix, dit la marquise saisissant le bras de sa fille, c'est une voix qui s'élève contre les droits de la nature! Cette enfant, c'est une fille rebelle!

— Mon père, s'écria Marguerite, regardez-moi!... sauvez-moi!... défendez-moi!... je suis Marguerite!

— Marguerite?... Marguerite?... balbutia le marquis; j'ai eu autrefois un enfant de ce nom.

— C'est moi!... c'est moi!... reprit Marguerite; c'est moi qui suis votre enfant! c'est moi qui suis votre fille!

— Il n'y a d'enfans que ceux qui obéissent! dit la marquise. Obéissez, et vous aurez le droit de dire que vous êtes notre fille.

— Oh! à vous, mon père!... oui, à vous, je suis prête à obéir. Mais vous ne l'ordonnez pas, vous!... Vous ne voulez pas que je sois malheureuse!... malheureuse à désespérer!... malheureuse à mourir!

— Viens! viens! dit le marquis, la retenant et la pressant à son tour dans ses bras. Oh! c'est une sensation inconnue et délicieuse que celle que j'éprouve! Et maintenant... attends!... attends!... Il porta la main à son front. Il me semble que je me souviens!

— Monsieur, s'écria la marquise, dites-lui qu'elle doit obéir, que Dieu maudit les enfans rebelles; dites-lui cela plutôt que de l'encourager dans son impiété!

Le marquis releva lentement la tête et fixa ses yeux ardens sur sa femme; puis d'une voix lente :

— Prenez garde, madame, lui dit-il, prenez garde! Ne vous ai-je pas dis que je commençais à me souvenir?

Puis laissant retomber son front sur celui de Marguerite, de manière à ce que ses cheveux blancs se mêlassent aux cheveux noirs de la jeune fille : Parle! parle! continua-t-il. Qu'as-tu, mon enfant? dis-moi cela.

— Oh! je suis bien malheureuse!

— Tout le monde est donc malheureux ici! s'écria le marquis. Cheveux noirs et cheveux blancs!... enfant et vieillard!... Oh! moi aussi, moi aussi... je suis bien malheureux, va!

— Monsieur, remontez dans votre appartement! il le faut, dit la marquise.

— Oui, pour que je me retrouve encore face à face avec vous!..... enfermé comme un prisonnier!..... C'est bon quand je suis fou, madame!

— Oui, oui, mon père, vous avez raison. Il y a bien assez longtemps que ma mère se dévoue. Il est temps que ce soit votre fille. Mon père, prenez-moi, je ne vous quitterai ni jour ni nuit. Vous n'aurez qu'à faire un geste, qu'à dire un parole : je vous servirai à genoux!...

— Oh! tu n'aurais pas le courage de le faire!

— Si, mon père; si! je le ferai. Aussi vrai que je suis votre fille!

La marquise se tordit les bras d'impatience.

— Si tu es ma fille, reprit le marquis, pourquoi, depuis dix ans, ne t'ai-je pas vue?

— Parce qu'on m'a dit que vous ne vouliez pas me voir, mon père; parce qu'on m'a dit que vous ne m'aimiez pas.

— On t'a dit que je ne voulais pas te voir, figure d'ange! s'écria le marquis lui prenant la tête entre les mains et la regardant avec amour; on t'a dit cela! on t'a dit qu'un pauvre damné ne voulait pas du ciel! Eh! qui donc a dit qu'un père ne voulait pas voir sa fille! qui donc a osé dire à un enfant : « Enfant, ton père ne t'aime pas! »

— Moi, dit la marquise en essayant une dernière fois d'arracher Marguerite des bras de son père.

— Vous! interrompit le marquis; c'est vous! Mais vous avez donc reçu la mission fatale de me tromper dans toutes mes affections! Il faut donc que toutes mes douleurs prennent leur source en vous! il faut donc que vous brisiez aujourd'hui le cœur du père comme vous avez brisé il y a vingt ans le cœur de l'époux!

— Vous délirez, monsieur, dit la marquise, lâchant sa fille et passant à la droite du marquis. Taisez-vous, taisez-vous!

— Non, madame, non, je ne délire pas! répondit le marquis; non!... non!... dites plutôt... dites, et ce sera la vérité, dites que je suis entre un ange qui veut me rappeler à la raison et un démon qui veut me rendre à la folie! non! je ne suis plus insensé!... faut-il que je vous le prouve? Il se souleva en appuyant les mains sur les bras de son fauteuil. Faut-il que je vous parle de lettres? d'adultère? de duel?

— Je vous dis, répondit la marquise en lui saisissant le bras, je vous dis que vous êtes plus abandonné de Dieu que jamais, lorsque vous dites de pareilles choses, sans songer aux oreilles qui nous écoutent!... Baissez les yeux, monsieur; regardez qui est là,, et osez dire que vous n'êtes pas fou!

— Vous avez raison, dit le marquis en retombant sur son fauteuil. Elle a raison, ta mère, continua-t-il en s'adressant à Marguerite; c'est moi qui suis un insensé; et il faut croire, non à ce que je dis, mais à ce qu'elle dit, elle. Ta mère! c'est le dévoûment, c'est la vertu. Aussi, elle n'a ni insomnie, ni remords, ni délire. Que veut-elle, ta mère?

— Mon malheur, mon père! s'écria Marguerite; mon malheur éternel!

— Et comment puis-je l'empêcher, ce malheur, moi? dit avec un accent déchirant le malheureux vieillard. Comment puis-je empêcher, moi, pauvre fou, qui crois toujours voir du sang couler d'une blessure! qui crois toujours entendre une tombe qui parle!

— Oh! vous pouvez tout! Dites un mot, et je suis sauvée! On veut me marier. Le marquis renversa la tête en arrière. Ecoutez-moi donc!... On veut me marier à un homme que je n'aime pas!... comprenez-vous?... à un misérable!... et l'on vous a amené ici... dans ce fauteuil... devant cette table... vous, vous, mon père... pour signer ce contrat infâme! là... là... tenez... ce contrat que voici!

— Sans me consulter! répondit le marquis en prenant le contrat; sans me demander si je veux ou si je ne veu pas! Me croit-on mort?..... et si l'on me croit mort, me craint-on moins qu'un spectre?... Ce mariage ferait ton malheur, as-tu dit?

— Eternel! éternel! s'écria Marguerite.

— Eh bien! ce mariage ne se fera pas!

— J'ai engagé votre parole et la mienne, votre nom et le mien, dit la marquise avec d'autant plus de force qu'elle sentait le pouvoir lui échapper.

— Ce mariage ne se fera pas, vous dis-je, répondit le marquis d'une voix qui couvrait la sienne. C'est une chose trop terrible, continua-t-il d'un accent sombre et caverneux, qu'un mariage où une femme n'aime pas son mari! cela rend fou... Moi, la marquise m'a toujours aimé... aimé fidèlement. Ce qui me rend fou..... moi, c'est autre chose.

Un éclair de joie infernale brilla dans les yeux de la marquise, car elle vit à l'exaltation des paroles du marquis et à la terreur peinte dans ses yeux que la folie était près de revenir.

— Ce contrat? continua le marquis... Et il s'apprêta à le déchirer. La marquise y porta vivement la main. Marguerite semblait suspendue par un fil entre le ciel et l'enfer.

— Ce qui me rend fou, moi, reprit le marquis, c'est une tombe qui se rouvre! c'est un spectre qui sort de terre! c'est un fantôme qui vient! qui me parle! qui me dit!.....

— « Vos jours sont à moi! » murmura à l'oreille de son mari la marquise, répétant les dernières paroles de Morlaix mourant, « je pourrais les prendre. »

— L'entends-tu! l'entends-tu! s'écria le marquis, tremblant affreusement et se levant comme pour fuir.

— Mon père! mon père! revenez à vous! Il n'y a pas de tombe, il n'y a pas de spectre, il n'y a pas de fantôme. Ces paroles... c'est la marquise...

— « Mais je veux que vous viviez, » continua celle-ci, achevant l'œuvre qu'elle avait commencée, « pour me pardonner comme je vous pardonne. »

— Grâce! Morlaix, grâce! cria le marquis retombant sur son fauteuil, les cheveux dressés de terreur et la sueur de l'effroi sur le front.

— Mon père! mon père!

— Vous voyez que votre père est insensé, dit la marquise triomphante. Laissez-le!...

— Oh! dit Marguerite, oh! Dieu fera un miracle, je l'espère. Mon amour, mes caresses, mes larmes, le rendront à la raison.

— Essayez! répondit froidement la marquise, abandonnant à sa fille le marquis sans volonté, sans voix et presque sans connaissance.

— Mon père!... dit Marguerite d'une voix déchirante.

Le marquis resta impassible.

— Monsieur! dit la marquise d'un ton impératif.

— Hein!... hein!... fit le marquis frissonnant.

— Mon père! mon père!... cria Marguerite en se tordant les bras et se renversant de désespoir; mon père, à moi! à moi!

— Prenez cette plume et signez, dit la marquise, lui mettant la plume à la main et la main sur le contrat. Il le faut!... je le veux!

— Oh! maintenant je suis perdue!... s'écria Marguerite, écrasée de la lutte et se sentant sans force pour la soutenir.

Mais au moment où le marquis, vaincu, allait signer; où la marquise, triomphante, se félicitait de sa victoire; où Marguerite, désespérée, était près de fuir, un incident inattendu vint changer tout à coup la face des choses. La porte du cabinet s'ouvrit, et Paul, qui avait assisté, invisible, à cette scène, apparut tout à coup.

— Madame la marquise d'Auray, dit-il, avant que ce contrat ne se signe, un mot!

— Qui m'appelle? dit la marquise, essayant de distinguer celui qui lui parlait dans l'éloignement, et par conséquent dans l'ombre.

— Je connais cette voix! s'écria le marquis, tressaillant comme si un fer rouge l'eût touché.

Paul fit trois pas et entra dans le cercle de lumière que répandait le lustre.

— Est-ce un spectre? s'écria à son tour la marquise, frappée de la ressemblance du jeune homme avec son ancien amant.

— Je connais ce visage! murmura le marquis, croyant revoir l'homme qu'il avait tué.

— Mon Dieu! mon Dieu! protégez-moi! balbutia Marguerite, à genoux et les bras vers le ciel.

— Morlaix!..... Morlaix!..... dit le marquis, se levant et marchant à Paul. Morlaix! Morlaix! pardon!... grâce!... Et il tomba de toute sa hauteur, évanoui, sur le plancher.

— Mon père! s'écria Marguerite en se précipitant vers lui.

En ce moment un domestique entra tout effaré, et s'adressant à la marquise :

— Madame, lui dit-il, Achard fait demander le prêtre et le médecin du château. Il se meurt!

— Dites-lui, répondit la marquise, lui montrant le corps que sa fille était inutilement occupée à rappeler à la vie, dites-lui que tous deux sont retenus auprès du marquis.

XIV.

Comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent, Dieu, par une de ces combinaisons étranges de sa providence que les hommes aveugles attribuent presque toujours au hasard, rappelait à lui en même temps, pour qu'ils lui rendissent le même compte, le noble marquis d'Auray et le pauvre Achard. Nous avons vu le premier, frappé à la vue de Paul, portrait vivant de son père, comme d'un coup de foudre, tomber sans connaissance aux pieds du jeune homme, épouvanté lui-même de l'effet terrible qu'il avait produit. Quant à Achard, les circonstances, qui avaient amené son agonie en même temps que celle du marquis, ressortaient, quoique différentes, du même drame et de la même situation. La vue de Paul, sur l'un comme sur l'autre, avait causé une émotion funeste à celui-ci par l'excès de la terreur, à celui-là par l'excès de la joie. Pendant la journée qui avait précédé la signature du contrat, Achard s'était donc senti plus faible que d'habitude. Toutefois, le soir, il n'en était pas moins sorti pour aller faire sa prière ordinaire à la tombe de son maître. De là il avait vu, avec une piété plus profonde que jamais, ce spectacle toujours nouveau et toujours splendide du soleil qui se couche dans l'Océan; il avait suivi la dégradation de sa lumière pourprée : et comme si ce flambeau du monde attirait à lui son âme, il avait senti s'éteindre ses forces avec le dernier rayon du jour; de sorte que, quand le domestique du château vint le soir, comme d'habitude, afin de prendre ses ordres, ne le rencontrant pas dans sa chambre, il s'était mis à le chercher au dehors; et comme sa promenade ordinaire était connue, il l'avait bientôt trouvé au pied du grand chêne, évanoui sur la fosse de son maître, fidèle jusqu'à la fin à cette religion de la tombe qui avait été le sentiment exclusif des dernières années de sa vie. Alors le domestique l'avait pris dans ses bras et l'avait rapporté chez lui; puis, tout effrayé de cet accident inattendu, il était accouru réclamer auprès de la marquise les derniers secours du médecin et du prêtre, que celle-ci avait refusés, sous le prétexte qu'à cette heure ils étaient aussi nécessaires au marquis qu'au vieux serviteur, et que la hiérarchie des rangs, puissante jusqu'en face de la mort, donnait à son époux le privilége d'en user le premier.

Mais cette nouvelle, annoncée à la marquise dans ce moment de paroxysme suprême où les différens intérêts et les différentes passions jetaient les acteurs de ce drame intime dont nous nous sommes fait l'historien, cette nouvelle avait été entendue de Paul. Jugeant impossible la signature du contrat dans l'état où était le marquis, il n'avait pris que le temps de rappeler une seconde fois à Marguerite qu'elle le retrouverait chez Achard, si elle avait besoin de lui : après quoi il s'était élancé dans le parc, et s'orientant au milieu de ses allées et de ses massifs avec cette habileté du marin qui lit tout chemin au ciel, il avait retrouvé la maison et était entré tout haletant dans la chambre du vieillard au moment où celui-ci commençait à reprendre ses sens, et s'était jeté dans ses bras. Alors la joie avait rendu quelque force au vieux serviteur, sûr au moins de mourir sur le cœur d'un ami.

— Oh! c'est toi! c'est toi! s'écria le vieillard, je n'espérais pas te revoir.

— Et tu as pu penser que j'apprendrais ton état, s'écria Paul, et que je n'accourerais pas à l'instant!

— Mais je ne savais où te chercher, moi; où te faire dire que je voulais te voir une dernière fois avant de mourir.

— J'étais au château, père; j'ai tout appris et je suis accouru.

— Et comment étais-tu au château? dit le vieillard étonné.

Paul lui raconta tout.

— Providence de Dieu! murmura Achard lorsque Paul eut terminé son récit, que tes décrets sont cachés et inévitables! Toi qui au bout de vingt années ramènes le jeune homme au berceau de l'enfant, et qui tues l'assassin du père par le seul aspect du fils!

— Oui, oui, cela s'est passé ainsi, répondit Paul; et c'est cette même Providence qui me conduit à toi pour que je te sauve. Car, je le sais, ils t'ont refusé le médecin et le prêtre.

— Nous aurions dû cependant partager, en bonne justice, répondit Achard. Le marquis, puisqu'il craint la la mort, n'avait qu'à garder le médecin, et à moi, qui suis las de la vie, m'envoyer le prêtre.

— Je puis monter à cheval, s'écria Paul, et avant une heure...

— Dans une heure il sera trop tard, dit le mourant d'une voix affaiblie. Un prêtre!... un prêtre seul!... Je ne demandais qu'un prêtre.

— Père, répondit Paul, je ne puis le remplacer, je le sais, dans ses fonctions sacrées; mais nous parlerons de Dieu ensemble, de sa grandeur, de sa bonté.

— Oui, mais terminons d'abord avec les choses de la terre, pour ne plus penser qu'à celles du ciel. Tu dis que, comme moi, le marquis se meurt?

— Je l'ai laissé agonisant.

— Tu sais qu'aussitôt après sa mort, les papiers renfermés dans cette armoire, et qui constatent ta naissance, t'appartiennent de droit?

— Je le sais.

— Si je meurs avant lui, si je meurs sans prêtre, à qui confier ce dépôt? Le vieillard se souleva, et lui montra sous le chevet de son lit une clef. Tu prendras cette clef : elle ouvre cette armoire; tu y trouveras une cassette. Tu es homme d'honneur, jure-moi que tu n'ouvriras cette cassette que lorsque le marquis sera mort.

— Je vous le jure! dit Paul en étendant solennellement la main vers le crucifix cloué au-dessus du chevet.

— C'est bien, répondit Achard. Maintenant je mourrai tranquille.

— Vous le pouvez, car le fils vous tient la main dans ce monde, et le père vous la tend dans le ciel.

— Crois-tu, enfant, qu'il sera content de ma fidélité?

— Jamais roi n'a été obéi pendant sa vie comme lui l'aura été après sa mort.

— Oui, murmura le vieillard d'une voix sombre, oui, je n'ai été que trop exact à suivre ses commandemens. J'aurais dû ne pas souffrir ce duel, j'aurais dû me refuser à en être le témoin. Écoute, Paul : voilà ce que je voulais dire à un prêtre, car c'est la seule chose qui charge ma

conscience ; écoute : il y a des momens de doute où j'ai regardé ce duel solitaire comme un assassinat. Alors... alors, comprends-tu, Paul? c'est que je ne serais plus témoin, je serais complice !

— Mon père, répondit Paul, je ne sais si les lois de la terre sont toujours d'accord avec les lois du ciel, et si l'honneur selon les hommes est la vertu selon le Seigneur; je ne sais si notre Église, ennemie du sang, permet que l'offensé tente de venger lui-même son injure sur l'offenseur, et si, dans ce cas, le jugement de Dieu dirige toujours ou la balle du pistolet ou la pointe de l'épée. Ce sont là des questions qu'on décide, non pas avec le raisonnement, mais avec la conscience. Eh bien! ma conscience me dit qu'à ta place j'aurais fait ce que tu as fait. Si la conscience, qui me trompe, t'a trompé aussi, plus qu'un prêtre, j'ai, dans cette circonstance, le droit de te pardonner ; et, en mon nom et en celui de mon père, je te pardonne !

— Merci! merci! s'écria le vieillard en pressant les mains du jeune homme ; merci! car voilà des paroles comme il en faut à l'âme d'un mourant. Un remords est une chose terrible, vois-tu ! un remords conduit à douter de Dieu. Car, une fois qu'il n'y a plus de juge, il n'y a plus de jugement.

— Écoute, dit Paul avec cet accent poétique et solennel qui lui était particulier; moi aussi j'ai souvent douté de Dieu. Car, isolé et perdu comme je l'étais dans le monde, sans famille et sans appui sur la terre, je cherchais un appui dans le Seigneur, et je demandais à tout ce qui m'entourait une preuve de son existence. Souvent je m'arrêtais au pied de l'une de ces croix qui bordent le chemin, et, les yeux fixés sur le Sauveur des hommes, je demandais en pleurant une certitude de son existence et de sa mission; je demandais que son œil s'abaissât vers moi; je demandais qu'une goutte de sang tombât de sa blessure, ou qu'un soupir sortît de sa bouche. Le crucifix restait immobile, et je me relevais le désespoir dans le cœur en disant : Si je savais où trouver la tombe de mon père, je t'interrogerais comme Hamlet le fantôme, et elle me répondrait peut-être !

— Pauvre enfant!

— Alors, j'entrais dans une église, continua Paul, dans une de ces églises du Nord, tu sais, sombre, religieuse, chrétienne. Et je me sentais inondé de tristesse; mais la tristesse n'est pas la foi! Je m'approchais de l'autel, je m'agenouillais devant le tabernacle où l'on dit que Dieu habite; j'appuyais mon front contre le marbre des marches; et lorsque j'étais resté prosterné, perdu dans mon doute pendant des heures, je relevais la tête, espérant que ce Dieu que je cherchais se manifesterait enfin à moi par un rayon de sa gloire, ou par un éclair de sa puissance. Mais l'église restait sombre comme le crucifix était resté immobile, et je me précipitais sous son portique comme un insensé, en disant : « Seigneur! Seigneur! si tu existais, tu te révélerais aux hommes. Tu veux donc que les hommes doutent de toi, puisque tu peux te révéler à eux, et que tu ne le fais pas. »

— Prends garde à ce que tu me dis, Paul, s'écria le vieillard ; prends garde que le doute de ton cœur n'atteigne le mien! Tu as du temps pour croire, toi, tandis que moi... je vais mourir!

— Attends, père, attends, continua Paul avec une voix douce et un visage calme, je n'ai pas fini. C'est alors que je me suis dit : « Le crucifix du chemin, l'église des villes, sont l'œuvre de l'homme. Cherchons Dieu dans l'œuvre de Dieu. » Dès ce moment, mon père, a commencé cette vie errante qui restera un mystère éternel entre le ciel, la mer et moi... Elle m'a égaré dans les solitudes de l'Amérique, car je pensais que plus un monde était nouveau, plus il avait dû garder empreinte la main de Dieu! Je ne m'étais pas trompé. Là, souvent, dans ces forêts vierges où le premier parmi les hommes j'avais pénétré, sans autre abri que le ciel, sans autre couche que la terre, abîmé dans une seule pensée, j'ai écouté ces mille bruits divers du monde qui s'endort et de la nature qui s'éveille. Longtemps encore je suis resté sans comprendre cette langue inconnue que forment en se mêlant ensemble le murmure des fleuves, la vapeur des lacs, le bruissement des forêts et le parfum des fleurs. Enfin peu à peu se souleva le voile qui couvrait mes yeux, et le poids qui oppressait mon cœur. Dès lors je commençai à croire que ces rumeurs du soir et ces bruits du crépuscule n'étaient qu'un hymne universel par lequel les choses créées rendaient grâces au Créateur.

— Mon Dieu! dit le mourant, joignant les mains et levant les yeux au ciel avec l'expression de la foi ; mon Dieu! j'ai crié vers vous du fond de l'abîme, et vous m'avez entendu dans ma détresse! mon Dieu, je vous remercie!

— Alors, continua Paul avec une exaltation croissante, alors j'ai cherché sur l'Océan ce reste de conviction que me refusait la terre. La terre, ce n'est que l'espace; l'Océan, c'est l'immensité. L'Océan, c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus fort et de plus puissant après Dieu! L'Océan, je l'ai entendu rugir comme un lion irrité, puis, à la voix de son maître, se coucher comme un chien soumis; je l'ai senti se dresser comme un Titan qui veut escalader le ciel, puis, sous le fouet de l'orage, je l'ai entendu se plaindre comme un enfant qui pleure. Je l'ai vu lancer des vagues au-devant de l'éclair, et essayer d'éteindre la foudre avec son écume, puis s'aplanir comme un miroir, et réfléchir jusqu'à la dernière étoile du ciel. Sur la terre, j'avais reconnu l'existence de Dieu; sur l'Océan, je reconnus son pouvoir. Dans la solitude, comme Moïse, j'avais entendu la voix du Seigneur ; mais, pendant l'orage, je le vis, comme Ézéchiel, passer avec la tempête. Dès lors, mon père, dès lors, le doute fut à jamais chassé loin de moi, et, le soir du premier ouragan, je crus et je priai.

— Je crois en Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, dit le vieillard d'une voix ardente de foi; et il continua ainsi le Symbole des apôtres jusqu'à sa dernière ligne. Paul l'écouta en silence et les yeux au ciel; puis, lorsque le mourant eut fini :

— Ce n'est point ainsi qu'un prêtre t'eût parlé, père, dit-il en secouant la tête; car, moi, je t'ai parlé en marin et avec une voix plus habituée à prononcer des paroles de mort que de consolation. Pardonne-moi, père, pardonne-moi.

— Tu m'as fait prier et croire comme toi, répondit le vieillard; dis-moi, qu'aurait donc fait de plus un prêtre ? Ce que tu m'as dit est simple et grand : laisse-moi penser à ce que tu m'as dit.

— Écoute! dit Paul en tressaillant.

— Quoi?

— N'as-tu pas entendu?...

— Non.

— Il m'a semblé qu'une voix en détresse... m'appelait... Entends-tu? entends-tu?... C'est la voix de Marguerite!...

— Va au-devant d'elle, lui dit le vieillard, j'ai besoin d'être seul.

Paul s'élança dans la chambre voisine, et, comme il y mettait le pied, il entendit son nom répété une troisième fois tout auprès de l'entrée. Courant alors à la porte, il l'ouvrit avec empressement, et, sur le seuil, il trouva Marguerite, à qui la force avait manqué pour aller plus loin, et qui était tombée à genoux.

— A moi! à moi! cria-t-elle avec l'expression de la plus profonde terreur en apercevant Paul, et en se traînant vers lui.

XV.

Paul s'élança vers Marguerite et la prit dans ses bras ; elle était pâle et glacée. Il l'emporta dans la première chambre, la déposa sur un fauteuil, retourna fermer la

porte, qui était restée ouverte; puis revenant près d'elle :

— Que craignez-vous? lui dit-il; qui vous poursuit, et comment venez-vous à cette heure?

— Oh! s'écria Marguerite, à toute heure du jour et de la nuit, j'aurais fui tant que la terre aurait pu me porter! J'aurais fui jusqu'à ce que je trouvasse un cœur pour y pleurer, un bras pour me défendre! J'aurais fui!... Paul! Paul! mon père est mort.

— Pauvre enfant! dit Paul en serrant la jeune fille dans ses bras. Pauvre enfant! qui s'échappe d'une maison mortuaire pour retomber dans une autre! qui laisse la mort au château et qui la retrouve dans la chaumière!

— Oui, oui, dit Marguerite, se levant, frémissante encore de terreur et se pressant contre Paul. La mort là-bas! la mort ici! Mais là-bas on meurt dans le désespoir, tandis qu'ici... ici l'on meurt tranquille. O Paul! Paul! oh! si vous aviez vu ce que j'ai vu!

— Dites-moi cela.

— Vous savez, continua la jeune fille, quelle influence terrible ont eue sur mon père votre voix et votre présence?

— Je le sais.

— On l'a emporté évanoui et sans parole dans son appartement.

— C'était à votre mère que je parlais, dit Paul; c'est lui qui a entendu : ce n'est point ma faute.

— Eh bien! vous comprenez, Paul, puisque vous avez dû tout entendre du cabinet où vous étiez. Mon père, mon pauvre père m'avait reconnue; et moi, le voyant ainsi, je n'ai pu résister à mon inquiétude; et, au risque d'irriter ma mère, je suis montée pour le voir une fois encore. La porte était fermée; je frappai doucement : il était revenu à lui, car j'entendis sa voix affaiblie demandant qui était là.

— Et votre mère? demanda Paul.

— Ma mère? dit Marguerite; elle était absente et l'avait enfermé en sortant, comme elle aurait fait d'un enfant. Mais lorsqu'il eut reconnu ma voix, lorsque je lui eus répondu que j'étais Marguerite, que j'étais sa fille, il me dit de prendre un escalier dérobé, qui, par un cabinet, montait dans sa chambre. Une minute après, j'étais à genoux devant son lit, et il me donnait sa bénédiction; car il m'a donné sa bénédiction avant de mourir, sa bénédiction paternelle, qui, je l'espère, appellera celle de Dieu.

— Oui, dit Paul, Dieu te pardonnera, sois tranquille. Pleure sur ton père, mon enfant, mais ne pleure plus sur toi, car tu es sauvée!

— Vous n'avez rien entendu encore, Paul! s'écria Marguerite; écoutez! écoutez!

— Parle.

— Voilà qu'en ce moment, comme j'étais agenouillée, comme je baisais sa main, en ce moment j'entendis les pas de ma mère; elle montait l'escalier; je reconnus sa voix, et mon père la reconnut aussi, car il m'embrassa une dernière fois, et me fit signe de fuir. J'obéis, mais j'avais la tête si perdue, si troublée, que je me trompai de porte, et qu'au lieu de prendre l'escalier par lequel j'étais venue, je me jetai dans un cabinet sans issue. Je tâtai de tous les côtés, je vis que j'étais enfermée. En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrait : je m'arrêtai, retenant mon haleine; ma mère entra avec le prêtre. Je vous le dis, Paul, elle était plus pâle que celui qui allait mourir.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Paul.

— Le prêtre s'assit au chevet du lit, continua Marguerite se pressant toujours plus effrayée contre Paul. Ma mère se tint debout au pied. Comprenez-vous? J'étais là, moi, en face de ce spectacle funèbre! ne pouvant fuir! Une fille forcée d'entendre la confession de son père! n'est-ce pas affreux? dites. Je tombai à genoux, fermant les yeux pour ne pas voir, priant pour ne pas entendre; et cependant, malgré moi, oh! bien malgré moi, Paul, je vous le jure! je vis... et j'entendis... et ce que je vis et entendis ne sortira jamais de ma mémoire! Je vis mon père, retrouvant dans ses souvenirs une force fiévreuse, se soulever sur son lit, la pâleur de la mort empreinte sur son visage. Je l'entendis!... je l'entendis prononcer les mots de duel, d'adultère et d'assassinat!... et à chacun de ces mots, je vis ma mère plus pâle, toujours plus pâle, et je l'entendis, haussant la voix pour couvrir la voix du mourant, et disant au prêtre : « Ne le croyez pas! ne le croyez pas, mon père!... il ment! ou plutôt... c'est un fou, c'est un insensé! ne le croyez pas! Paul, c'était un spectacle horrible, sacrilége, impie!... Une sueur froide me passa sur le front, et je m'évanouis. »

— Justice du ciel! s'écria Paul.

— Je ne sais combien de temps je restai sans connaissance. Lorsque je revins à moi, la chambre était silencieuse comme une tombe. Ma mère et le prêtre avaient disparu, et deux cierges brûlaient près de mon père. J'ouvris la porte, je jetai les yeux sur le lit, et il me sembla, sous le drap qui le reçouvrait tout entier, voir se dessiner la forme raidie d'un cadavre. Je devinai que tout était fini! Je restai immobile, partagée entre la crainte funèbre que me causait cette vue, et le désir pieux de soulever le drap et de baiser une fois encore, avant qu'on le scellât dans le cercueil, le front vénérable de mon père. Enfin, la crainte l'emporta; une terreur glaçante, invincible, mortelle, me poussa hors de l'appartement; je descendis l'escalier, je ne sais comment, sans en toucher une marche, je crois; je traversai des chambres, des galeries, et enfin je sentis à la fraîcheur de l'air que j'étais dehors. Je courais comme une folle. Je me rappelai que vous m'aviez dit que vous seriez ici. Un instinct, dites-moi lequel, car je ne le connais pas moi-même, me poussait de ce côté. Il me semblait que j'étais poursuivie par des ombres, par des fantômes. Au détour d'une allée... étais-je insensée?... je crois voir ma mère... tout en noir... marchant sans bruit comme un spectre. Oh! alors, alors... la terreur me donna des ailes. Je courus d'abord sans suivre de chemin; puis les forces me manquèrent, et c'est alors que vous avez entendu mes cris. Je fis encore quelques pas, et je tombai près de cette porte; si elle ne s'était pas ouverte, oh! oui, j'expirais sur la place, car j'étais tellement troublée, qu'il me semblait toujours... Silence! murmura tout à coup Marguerite; silence!... entendez-vous?

— Oui, dit Paul soufflant la lampe; oui, oui, des pas!... Je les entends comme vous.

— Regardez... regardez!... continua Marguerite s'enveloppant dans les rideaux de la fenêtre, et y cachant Paul avec elle, regardez!... je ne m'étais pas trompée. C'était elle.

En effet, en ce moment la porte de la maison s'ouvrit, et la marquise, vêtue de noir, pâle comme une ombre, entra lentement, tira la porte derrière elle, la ferma à la clef, et, sans voir Paul ni Marguerite, traversa la première chambre, et entra dans la seconde, où était couché le vieillard. Elle s'avança alors vers le lit d'Achard comme elle s'était avancée vers le lit du marquis. Seulement, cette fois, elle n'avait pas de prêtre avec elle.

— Qui va là? dit Achard, ouvrant un des rideaux de son lit.

— Moi! répondit la marquise en tirant l'autre.

— Vous, madame! s'écria le vieux serviteur avec effroi. Que venez-vous faire au lit d'un mourant?

— Je viens lui proposer un marché.

— Pour prendre son âme, n'est-ce pas?

— Pour la sauver, au contraire. Achard, tu n'as plus besoin que d'une chose en ce monde, continua la marquise en se baissant sur le lit du moribond, c'est d'un prêtre.

— Vous m'avez refusé celui du château.

— Dans cinq minutes, dit la marquise, il sera ici, si tu le veux!...

— Faites-le donc venir alors, répondit le vieillard; mais, croyez-moi, ne perdez pas de temps... hâtez-vous!...

— Mais... si je te donne la paix du ciel, reprit la marquise, me donneras-tu la paix de la terre, toi?

—Que puis-je pour vous? murmura le mourant, fer-

mant les yeux pour ne pas voir cette femme dont le regard le glaçait.

— Tu as besoin d'un prêtre pour mourir... tu sais ce dont j'ai besoin pour vivre...

— Vous voulez me fermer le ciel par un parjure!...

— Je veux te l'ouvrir par un pardon.

— Ce pardon... je l'ai reçu...

— Et de qui?...

— De celui qui seul peut-être avait le droit de me le donner.

— Morlaix est-il descendu du ciel? demanda la marquise avec un accent dans lequel il entrait presque autant de crainte que d'ironie.

— Non, répondit le vieillard; mais avez-vous oublié, madame, qu'il avait laissé un fils sur la terre?

— Tu l'as donc aussi vu, toi? s'écria la marquise.

— Oui, répondit Achard.

— Et tu lui as tout dit...

— Tout!

—Et les papiers qui constatent sa naissance? demanda la marquise avec anxiété.

— Le marquis n'était pas mort. Les papiers sont là.

— Achard, s'écria la marquise tombant à genoux devant le lit, Achard, tu auras pitié de moi!

— Vous à genoux devant moi, madame!

— Oui, vieillard, dit la marquise suppliante, oui, je suis à genoux devant toi, et je te prie, et je t'implore, car tu tiens entre tes mains l'honneur d'une des plus vieilles familles de France, ma vie passée, ma vie à venir!... Ces papiers, c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est plus que tout cela, c'est mon nom! le nom de mes aïeux, le nom de mes enfans; et tu sais ce que j'ai souffert pour garder ce nom sans tache! Crois-tu que je n'avais pas au cœur, comme les autres femmes, des sentimens d'amante, d'épouse et de mère! Eh bien! je les ai étouffés tous les uns après les autres, et la lutte a été longue. J'ai vingt ans de moins que toi, vieillard; je suis pleine de vie, et tu vas mourir. Eh bien! regarde mes cheveux: ils sont plus blancs que les tiens!

— Que dit-elle? murmura Marguerite, qui s'était approchée de manière à ce que son regard pût plonger d'une chambre dans l'autre. Oh! mon Dieu!

— Écoute, écoute, enfant, répondit Paul; c'est le Seigneur qui permet que tout soit révélé de cette manière!...

— Oui, oui, murmura Achard s'affaiblissant; oui, vous avez douté de la bonté de Dieu; vous avez oublié qu'il avait pardonné à la femme adultère.

— Oui, mais lorsqu'ils rencontrèrent le Christ, les hommes allaient la lapider en attendant!... Les hommes qui, depuis vingt générations, se sont habitués à respecter mon nom et à honorer ma famille, et qui, s'ils apprenaient ce qui, Dieu merci! leur a été caché jusqu'à présent, n'auraient plus pour lui que du mépris et de la honte! Oh! oui... Dieu... j'ai tant souffert qu'il me pardonnera; mais les hommes... les hommes sont implacables, ils ne pardonnent pas, eux! D'ailleurs, suis-je seule exposée à leurs injures? Aux deux côtés de ma croix n'ai-je pas mes deux enfans, dont l'autre est l'aîné!... L'autre, c'est mon enfant, je le sais bien, comme Emmanuel, comme Marguerite; mais ai-je le droit de le leur donner pour frère?... Oublies-tu qu'aux yeux de la loi il est le fils du marquis d'Auray? oublies-tu qu'il est le premier-né, le chef de la famille? oublies-tu que, pour que tout lui appartienne, titre et fortune, il n'a qu'à invoquer cette loi? Et alors, que reste-t-il à Emmanuel? une croix de Malte! Que reste-t-il à Marguerite? un couvent!

— Oh! oui, oui, dit Marguerite à demi-voix et tendant les bras vers la marquise; oui, un couvent où je puisse prier pour vous, ma mère.

— Silence! silence! lui dit Paul.

— Oh! vous ne le connaissez pas, madame, murmura le mourant d'une voix qui allait s'affaiblissant toujours.

— Non, mais je connais l'humanité, répondit la marquise. Il peut retrouver un nom, lui qui n'a pas de nom; une fortune, lui qui n'a pas de fortune; et tu crois qu'il renoncera à cette fortune et à son nom?

— Si vous le lui demandez.

— Et de quel droit le lui demanderais-je? continua la marquise. De quel droit le prierais-je de m'épargner, d'épargner Emmanuel, d'épargner Marguerite? Il dira: « Je ne vous connais pas, madame, je ne vous ai jamais vue! Vous êtes ma mère, voilà tout ce que je sais. »

— En son nom, balbutia Achard, dont la mort commençait à glacer la langue, en son nom, madame, je m'engage... je jure... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La marquise se souleva, suivant sur le visage du moribond les progrès de l'agonie.

— Tu t'engages!... tu jures!... dit-elle. Est-il là pour ratifier l'engagement, lui? Tu t'engages!... tu jures!... Ah! et sur ta parole tu veux que je joue les années qu'il me reste à vivre contre les minutes qui te restent à mourir! Je t'ai prié, je t'ai imploré; une dernière fois je prie et j'implore: rends-moi ces papiers!

— Ces papiers sont à lui.

— Il me les faut, te dis-je! continua la marquise, prenant de la force à mesure que le mourant s'affaiblissait.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura Achard.

— Nul ne peut venir, reprit la marquise. Cette clef ne te quitte jamais, m'as-tu dit?...

— L'arracherez-vous des mains d'un mourant?

— Non, répondit la marquise, j'attendrai.

— Laissez-moi mourir en paix! s'écria le moribond arrachant le crucifix de son chevet, et le levant entre lui et la marquise. Sortez! sortez! au nom du Christ!...

La marquise tomba à genoux, courbant la tête jusqu'à terre. Quant au vieillard, il resta un instant dans cette posture terrible; puis peu à peu ses forces l'abandonnèrent! il retomba sur le lit, mettant ses bras en croix et appuyant l'image du Sauveur sur sa poitrine.

La marquise prit le bas des rideaux du lit, et, sans relever la tête, elle les croisa de manière à ce qu'ils renfermassent l'agonie du mourant.

— Horreur! horreur! murmura Marguerite.

— A genoux et prions! dit Paul.

Alors il y eut un moment solennel et terrible, qui n'était interrompu que par les derniers râles du moribond; puis ces râles s'affaiblirent et cessèrent. Tout était fini: le vieillard était mort.

La marquise releva lentement la tête, écouta quelques minutes avec anxiété, puis introduisant, sans les ouvrir, la main à travers les rideaux, après quelques efforts elle la retira tenant la clef. Elle se leva alors en silence, et, la tête retournée du côté du lit, marcha vers l'armoire. Mais au moment où elle allait mettre la clef dans la serrure, Paul, qui suivait tous ses mouvemens, s'élança dans la chambre, et lui saisissant le bras:

— Donnez-moi cette clef, ma mère! lui dit-il, car le marquis est mort, et ces papiers m'appartiennent.

— Justice de Dieu! s'écria la marquise en reculant d'épouvante et tombant sur un fauteuil; justice de Dieu! c'est mon fils!

— Bonté du ciel! murmura Marguerite en tombant à genoux dans l'autre chambre; bonté du ciel! c'est mon frère!

Paul ouvrit l'armoire, et prit la cassette où étaient renfermés les papiers.

XVI.

Cependant, au milieu des événemens pressés de cette nuit, qui, en faisant assister Marguerite à deux agonies, l'avaient amenée si providentiellement à la découverte du secret de sa mère, Paul n'avait point oublié les paroles mortelles échangées la veille entre lui et Lecloure. Aussi,

comme ce jeune gentilhomme n'aurait pas su sans doute où le retrouver, il jugea que c'était à lui de lui épargner les ennuis de la recherche, et, vers les six heures du matin, le lieutenant Walter se présenta au château d'Auray, venant, de la part de Paul, arrêter les conditions du combat. Il trouva Emmanuel chez Lectoure. Ce dernier, en apercevant l'officier, descendit dans le parc, afin de laisser les jeunes gens tout à fait libres dans leur discussion. Walter avait reçu de son chef l'ordre de tout accepter. Le débat préliminaire fut donc promptement terminé. Les jeunes gens convinrent que la rencontre aurait lieu le jour même à quatre heures du soir, sur le bord de la mer, près de la cabane du pêcheur située entre Port-Louis et le château d'Auray. Quant aux armes, on apporterait sur le terrain des pistolets et des épées; on déciderait alors desquels les adversaires devraient se servir : bien entendu que Lectoure étant l'insulté, le choix lui appartiendrait.

Quant à la marquise, écrasée comme nous l'avons vu d'abord par l'apparition inattendue de Paul, elle avait repris bientôt toute la fermeté de son caractère, et, tirant son voile sur sa figure, elle était sortie de la chambre mortuaire, et avait traversé la première pièce, restée sombre, sans lumière. Elle n'y avait donc pas aperçu Marguerite agenouillée, et muette d'étonnement et de terreur. Elle avait ensuite traversé le parc, et était rentrée dans le salon où s'était passée la scène du contrat; et là, à la lueur mourante des bougies, les deux coudes appuyés sur la table, la tête posée sur ses mains, les yeux fixés sur le papier où Lectoure avait déjà signé son nom et le marquis écrit la moitié du sien, elle avait passé le reste de la nuit à mûrir une résolution nouvelle; elle avait ainsi vu venir le jour sans avoir pensé à prendre le moindre repos, tant cette âme de bronze soutenait le corps où elle était enfermée. Cette résolution était d'éloigner au plus vite Emmanuel et Marguerite du château d'Auray, car c'était à ses enfans surtout qu'elle voulait cacher ce qui allait probablement se passer entre Paul et elle.

A sept heures, entendant le bruit que faisait le lieutenant Walter en se retirant, elle étendit la main, prit une clochette, et sonna. Un domestique se présenta à la porte avec la livrée de la veille; on voyait que lui non plus il ne s'était point couché.

— Prévenez mademoiselle d'Auray que sa mère l'attend au salon, dit la marquise.

Le valet obéit, et la marquise reprit, morne et immobile, sa première attitude. Un instant après elle entendit un léger bruit derrière elle et se retourna. C'était Marguerite. La jeune fille, avec plus de respect qu'elle ne l'avait jamais fait peut-être, étendit la main vers sa mère, afin que celle-ci lui donnât la sienne à baiser. Mais la marquise resta sans mouvement, comme si elle n'eût pas compris l'intention de sa fille. Marguerite laissa retomber sa main et attendit en silence. Elle aussi portait le même vêtement que la veille. Le sommeil avait passé sur le monde, oubliant le château d'Auray et ses hôtes.

— Approchez, dit la marquise. Marguerite fit un pas.

— Pourquoi, continua la marquise, êtes-vous ainsi pâle et tremblante?

— Madame! murmura Marguerite.

— Parlez! dit la marquise.

— La mort de mon père, si prompte, si inattendue! balbutia Marguerite. Enfin j'ai beaucoup souffert cette nuit!

— Oui, oui, dit la marquise d'une voix sourde et en fixant sur Marguerite des regards qui n'étaient pas dénués de tout intérêt; oui, le jeune arbre plie et s'effeuille sous le vent. Il n'y a que le vieux chêne qui résiste à toutes les tempêtes. Moi aussi, Marguerite, j'ai souffert! moi aussi, j'ai eu une nuit terrible! Et cependant vous me voyez calme et ferme.

— Dieu vous a fait une âme forte et sévère, madame, dit Marguerite; mais il ne faut pas demander la même force et la même sévérité aux âmes des autres. Vous les briseriez.

— Aussi, dit la marquise, laissant retomber sa main sur la table, je ne demande à la vôtre que l'obéissance. Marguerite, le marquis est mort; Emmanuel est maintenant le chef de la famille; vous allez à l'instant même partir pour Rennes avec Emmanuel.

— Moi! s'écria Marguerite! moi, partir pour Rennes! Et pourquoi?...

— Parce que, répondit la marquise, la chapelle du château est trop étroite pour contenir à la fois les fiançailles de la fille et les funérailles du père.

— Ma mère, dit Marguerite avec un accent indéfinissable, ce serait une piété, ce me semble, que de mettre plus d'intervalle entre deux cérémonies aussi opposées.

— La véritable piété, reprit la marquise, c'est d'accomplir les dernières volontés des morts. Jetez les yeux sur ce contrat, et voyez-y les premières lettres du nom de votre père.

— Oh! je vous le demande, madame, mon père, lorsqu'il a tracé ces lettres que la mort est venue interrompre, mon père avait-il bien toute sa raison, toute sa volonté?

— Je l'ignore, mademoiselle, répondit la marquise avec ce ton impératif et glacé qui lui avait jusqu'alors soumis tout ce qui l'entourait; je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que l'influence qui le faisait agir lui survit; ce que je sais, c'est que les parens, tant qu'ils existent, représentent Dieu sur la terre. Or, Dieu m'a ordonné de terribles choses, et j'ai obéi. Faites comme moi, mademoiselle, obéissez!

— Madame, dit Marguerite, toujours debout, mais immobile cette fois, et avec quelque chose de cet accent arrêté si terrible chez sa mère, et que celle-ci lui avait transmis avec son sang; madame, il y a trois jours que, les larmes dans les yeux, le désespoir dans le cœur, je me traîne sur mes genoux, des pieds d'Emmanuel à ceux de cet homme, et des pieds de cet homme à ceux de mon père. Aucun n'a voulu ou n'a pu m'entendre, car l'ambition ardente ou la folie acharnée était là, couvrant ma voix. Enfin me voilà arrivée en face de vous, ma mère. Vous êtes la dernière que je puisse implorer, mais aussi vous êtes celle qui devez le mieux m'entendre. Écoutez donc bien ce que je vais vous dire. Si je n'avais à sacrifier à votre volonté que mon bonheur, je le sacrifierais; que mon amour, je le sacrifierais encore; mais j'ai à vous sacrifier... mon fils. Vous êtes mère; et moi aussi, madame!

— Mère!... mère!... murmura la marquise; mère... par une faute!

— Enfin je le suis, madame; et le sentiment de la maternité n'a pas besoin d'être sanctifié pour être saint. Eh bien! madame, dites-moi, — car mieux que moi vous devez savoir ces choses, — dites-moi : si ceux qui nous ont donné le jour ont reçu de Dieu une voix qui parle à notre cœur, ceux qui sont nés de nous n'ont-ils pas une voix pareille? et quand ces deux voix se contredisent, à laquelle des deux faut-il obéir?

— Vous n'entendrez jamais la voix de votre enfant, répondit la marquise, car vous ne le reverrez jamais.

— Je ne reverrai jamais mon fils!... s'écria Marguerite; et qui peut en répondre, madame?

— Lui-même ignorera qui il est.

— Et s'il le sait un jour!... dit Marguerite, vaincue dans son respect de fille par la dureté de sa mère; et s'il vient alors me demander compte de sa naissance!... Cela peut arriver, madame!

Elle prit la plume.

— Et dans cette alternative, dites, faut-il que je signe?

— Signez, dit la marquise.

— Mais, continua Marguerite en posant sa main crispée et tremblante sur le contrat, si mon mari apprend un jour l'existence de cet enfant! s'il demande raison à mon amant de la tache faite à son nom et à son honneur!... si, dans un duel acharné, solitaire et sans témoins... dans

un duel à mort, il tuait cet amant, et que, tourmenté par sa conscience, poursuivi par une voix qui sortirait de la tombe, mon mari perdît la raison!

— Taisez-vous! dit la marquise épouvantée, mais sans savoir encore si le hasard ou quelque révélation inconnue dictait les paroles de sa fille; taisez-vous!

— Vous voulez donc, continua Marguerite, qui en avait trop dit pour s'arrêter, vous voulez donc que, pour conserver pur et sans tache mon nom et celui de mes autres enfans, je m'enferme avec un insensé! Vous voulez donc que j'écarte de moi et de lui tout être vivant! que je me fasse un cœur de fer pour ne plus sentir! des yeux de bronze pour ne plus pleurer! Vous voulez donc que je me couvre de deuil comme une veuve, avant que mon mari soit mort!... Vous voulez donc que mes cheveux blanchissent vingt ans avant l'âge!

— Taisez-vous! taisez-vous!... interrompit la marquise d'une voix où l'on sentait que la menace commençait de céder à la crainte; taisez-vous!

— Vous voulez donc, reprit Marguerite emportée par l'amertume de sa douleur, vous voulez donc, pour que ce terrible secret meure avec ceux qui le gardent, que j'écarte de leur lit funéraire les médecins et les prêtres!... Vous voulez donc enfin que j'aille d'agonie en agonie pour fermer moi-même, non pas les yeux, mais la bouche des moribonds!...

— Taisez-vous! dit la marquise en se tordant les bras; au nom du ciel, taisez-vous!

— Eh bien! continua Marguerite, dites-moi donc encore de signer, ma mère, et tout cela sera. Et alors la malédiction du Seigneur sera accomplie : Et les fautes des pères retomberont sur leurs enfans jusqu'à la troisième et à la quatrième génération!

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria la marquise éclatant en sanglots, suis-je assez abaissée! suis-je assez punie!

— Pardon, pardon, madame, dit Marguerite rendue à elle-même par les premières larmes de sa mère, en tombant à genoux; pardon! pardon!

— Oui, pardon, répondit la marquise marchant à Marguerite; demande pardon, fille dénaturée, qui a pris le fouet des mains de la vengeance éternelle, et qui en as frappé ta mère au visage!

— Grâce! grâce! s'écria Marguerite; je ne savais pas ce que je disais, ma mère! Vous m'aviez fait perdre la raison! J'étais folle!...

— O mon Dieu! mon Dieu! dit la marquise levant ses deux mains au-dessus de la tête de sa fille; vous avez entendu les paroles qui sont sorties de la bouche de mon enfant; je n'ose pas espérer que votre miséricorde ira jusqu'à les oublier, mon Dieu! mais au moment de la punir, souvenez-vous que je ne la maudis pas!

Alors elle s'avança vers la porte; sa fille essaya de la retenir, mais la marquise se retourna vers elle avec une expression de visage si terrible, que, sans qu'elle eût besoin de le lui ordonner, Marguerite lâcha le bord de la robe de sa mère, et resta les bras étendus vers elle, haletante et sans voix, jusqu'à ce que la marquise fût sortie; puis, aussitôt qu'elle eût cessé de la voir, elle se renversa en arrière avec un cri si douloureux, qu'on eût cru que cette âme qui avait tant souffert venait enfin de se briser.

XVII.

Nos lecteurs s'étonneront peut-être qu'après la manière outrageuse dont Paul avait, la veille, provoqué le baron de Lectoure, la rencontre n'eût pas été fixée au matin même; mais le lieutenant Walter, qui s'était chargé de régler les conditions du duel avec le comte d'Auray, avait, comme nous l'avons dit, reçu de son chef l'ordre de faire toutes les concessions, excepté une seule : Paul ne voulait se battre qu'à la fin de la journée.

C'est que le jeune capitaine avait compris que, jusqu'au moment où il aurait dénoué ce drame étrange, dans lequel, mêlé d'abord comme étranger, il se trouvait enfin posé comme chef de famille, sa vie ne lui appartenait pas, et qu'il n'avait pas le droit de la risquer. Au reste, comme on le voit, le terme qu'il s'était accordé à lui-même n'était pas long, et Lectoure, qui ignorait dans quel but son adversaire s'était réservé ce délai, l'avait accepté sans trop se plaindre. Paul avait donc résolu de mettre à profit les instans. En conséquence, aussitôt qu'il crut l'heure convenable pour se présenter chez la marquise, il s'achemina vers le château.

Les événemens de la veille et du jour même avaien répandu un si grand trouble dans la noble demeure, qu'il y entra sans trouver un domestique pour l'annoncer; il pénétra néanmoins dans les appartemens, suivit le chemin qu'il avait déjà fait deux fois, et, en arrivant à la porte du salon, trouva sur le plancher Marguerite évanouie.

En voyant le contrat froissé sur la table et sa sœur sans connaissance, Paul devina facilement qu'une dernière scène, plus terrible, venait de se passer entre la mère et la fille. Il alla à sa sœur, la prit entre ses bras, et entr'ouvrit la fenêtre pour lui donner de l'air. L'état de Marguerite était plutôt une simple prostration de forces qu'un évanouissement réel. Aussi, dès qu'elle se sentit secourue avec une attention qui ne laissait pas de doute sur les sentimens de celui qui venait à son aide, elle rouvrit les yeux et reconnut son frère, cette providence vivante que Dieu lui avait envoyée pour la soutenir chaque fois qu'elle s'était sentie près de succomber.

Marguerite lui raconta comment sa mère avait voulu la forcer de signer ce contrat, afin de l'éloigner d'elle avec son frère; et comment, vaincue par la douleur et emportée par la situation, elle lui avait laissé voir qu'elle savait tout. Paul comprit ce qui devait, à cette heure, se passer dans le cœur de la marquise, qui, après vingt ans de silence, d'isolement et d'angoisses, voyait, sans qu'elle pût deviner de quelle manière la chose s'était faite, son secret révélé à l'une des deux personnes à qui elle avait le plus d'intérêt à le cacher. Aussi, prenant en pitié le supplice de sa mère, il résolut de le faire cesser au plus tôt, en hâtant l'entrevue qu'il était venu chercher, et qui devait l'éclairer sur les intentions de ce fils dont elle avait tout fait pour neutraliser le retour. Marguerite, de son côté, avait son pardon à obtenir; elle se chargea donc d'aller prévenir sa mère que le jeune capitaine attendait ses ordres.

Paul était resté seul, adossé contre la haute cheminée au-dessus de laquelle était sculpté le blason de sa famille, et commençait à se perdre dans les pensées que faisaient naître en lui les événemens successifs et pressés qui venaient de le faire l'arbitre souverain de toute cette maison, lorsque la porte latérale s'ouvrit tout à coup, et que Emmanuel parut, une boîte de pistolets à la main. Paul tourna les yeux de son côté, et apercevant le jeune homme, il le salua de la tête avec cette expression douce et fraternelle qui reflétait sur son visage la douce sérénité de son âme. Emmanuel, au contraire, tout en répondant à ce salut comme l'exigeaient les convenances, laissa à l'instant même lire sur sa figure le sentiment hostile qu'éveillait en lui la présence de l'homme qu'il regardait comme un ennemi personnel et acharné.

— J'allais à votre recherche, monsieur, dit Emmanuel, posant les pistolets sur la table, et s'arrêtant à quelque distance de Paul; et cela, cependant, continua-t-il, sans trop savoir où vous trouver : car, ainsi que les mauvais génies de nos traditions populaires, vous semblez avoir reçu le don d'être partout et de n'être nulle part. Enfin, un domestique m'a assuré vous avoir vu entrer au château. Je vous remercie de m'avoir épargné la peine que j'avais résolu de prendre, en venant, cette fois encore, au devant de moi.

— Je suis heureux, répondit Paul, que mon désir, dans ce cas, quoique probablement inspiré par des causes différentes, ait été en harmonie avec le vôtre. Me voilà, que voulez-vous de moi?

— Ne le devinez-vous pas, monsieur? répondit Emmanuel avec une émotion croissante. En ce cas, et permettez-moi de m'en étonner, vous connaissez bien mal les devoirs d'un gentilhomme et d'un officier, et c'est une nouvelle insulte que vous me faites!

— Croyez-moi, Emmanuel, reprit Paul d'une voix calme...

— Hier, je m'appelais le comte, aujourd'hui je m'appelle le marquis d'Auray, interrompit Emmanuel avec un mouvement méprisant et hautain; ne l'oubliez pas, je vous prie, monsieur!

Un sourire presque imperceptible passa sur les lèvres de Paul.

— Je disais donc, continua Emmanuel, que vous connaissiez bien peu les sentimens d'un gentilhomme, si vous aviez pu croire que je permettais qu'un autre que moi vidât pour moi la querelle que vous êtes venu me chercher. Oui, monsieur, car c'est vous qui êtes venu vous jeter sur ma route, et non pas moi qui suis allé vous trouver.

— Monsieur le marquis d'Auray, dit en souriant Paul, oublie sa visite à bord de l'*Indienne*.

— Trève d'arguties, monsieur! et venons au fait. Hier, je ne sais par quel sentiment étrange et inexplicable, lorsque je vous ai offert, je dirai non pas ce que tout gentilhomme, ce que tout officier, mais simplement ce que tout homme de cœur accepte à l'instant sans balancer, vous avez refusé, monsieur, et, déplaçant la provocation, vous êtes allé chercher derrière moi un adversaire, non pas précisément étranger à la querelle, mais que le bon goût défendait d'y mêler.

— Croyez qu'en cela, monsieur, répondit Paul avec le même calme et la même liberté d'esprit qu'il avait fait paraître jusqu'alors, j'obéissais à des exigences qui ne me laissaient pas le choix de l'adversaire. Un duel m'était offert par vous, que je ne pouvais pas accepter avec vous, mais qui me devenait indifférent avec tout autre; j'ai trop l'habitude des rencontres, monsieur, et de rencontres bien autrement terribles et mortelles, pour qu'une pareille affaire soit à mes yeux autre chose qu'un des accidens habituels de mes aventureuses journées. Seulement, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai cherché ce duel; que c'est vous qui êtes venu me l'offrir, et que, ne pouvant pas, je vous le répète, me battre avec vous, j'ai pris monsieur de Lectoure, comme j'aurais pris monsieur de Nozay ou monsieur de Lajarry, parce qu'il se trouvait là, sous ma main, à ma portée, et que, s'il me fallait absolument tuer quelqu'un, j'aimais mieux tuer un fat inutile et insolent, qu'un brave et honnête gentilhomme campagnard qui se croirait déshonoré s'il rêvait qu'il accomplit en songe le marché infâme que le baron de Lectoure vous propose en réalité.

— C'est bien, monsieur! dit Emmanuel en riant; continuez à vous poser comme redresseur de torts, à vous constituer le chevalier des princesses opprimées, et à vous retrancher sous le bouclier fantastique de vos mystérieuses réponses! Tant que ce don-quichottisme suranné ne viendra pas se heurter à mes désirs, à mes intérêts, à mes engagemens, je lui laisserai parcourir terre et mer, aller d'un pôle à l'autre, et je me contenterai de sourire en le regardant passer; mais dès que cette folie viendra s'attaquer à moi, comme l'a fait la vôtre, monsieur; dès que, dans l'intérieur d'une famille dont je suis le chef, je rencontrerai un inconnu qui ordonne en maître là où moi seul ai le droit de parler haut, j'irai à lui, comme je viens à vous, si j'ai le bonheur de le rencontrer seul comme je vous rencontre; et là, certain que nul ne viendra nous déranger avant la fin d'une explication devenue nécessaire, je lui dirai: « Vous m'avez, sinon insulté, du moins blessé, monsieur, en venant chez moi me heurter dans mes intérêts et mes affections de famille. C'est donc avec moi, et non avec un autre, que vous devez vous battre, et vous vous battrez! »

— Vous vous trompez, Emmanuel, répondit Paul; je ne me battrai pas, du moins avec vous. La chose est impossible.

— Eh! monsieur, le temps des énigmes est passé! s'écria Emmanuel avec impatience: nous vivons au milieu d'un monde où à chaque pas on coudoie une réalité. Laissons donc la poésie et le mystérieux aux auteurs de romans et de tragédies. Votre présence en ce château a été marquée par d'assez fatales circonstances pour que nous n'ayons plus besoin d'ajouter ce qui n'est pas à ce qui est. Lusignan de retour malgré l'ordre qui le condamne à la déportation: ma sœur pour la première fois rebelle aux volontés de sa mère; mon père tué par votre seule présence: voilà les malheurs qui vous ont accompagné, qui sont revenus de l'autre bout du monde avec vous, comme un cortége funèbre, et dont vous avez à me rendre compte! Ainsi, parlez, monsieur: parlez comme un homme à un homme, en plein jour, face à face, et non pas en fantôme qui glisse dans l'ombre, échappe à la faveur de la nuit, en laissant tomber quelque mot de l'autre monde, prophétique et solonnel, bon à effaroucher des nourrices et des enfans! Parlez, monsieur, parlez! Voyez, voyez, je suis calme. Si vous avez quelque révélation à me faire, je vous écoute.

— Le secret que vous me demandez ne m'appartient pas, répondit Paul, dont le calme contrastait avec l'exaltation d'Emmanuel. Croyez à ce que je vous dis, et n'insistez pas davantage. Adieu.

A ces mots, Paul fit un mouvement pour se retirer.

— Oh! s'écria Emmanuel en s'élançant vers la porte et en lui barrant le passage, vous ne sortirez pas ainsi, monsieur! Je vous tiens seul à seul, dans cette chambre, où je ne vous ai pas attiré, mais où vous êtes venu. Faites donc attention à ce que je vais vous dire. Celui que vous avez insulté, c'est moi! celui à qui vous devez réparation, c'est moi! celui avec qui vous vous battrez, c'est...

— Vous êtes fou, monsieur! répondit Paul; je vous ai déjà dit que c'était impossible. Laissez-moi donc sortir.

— Prenez garde! s'écria Emmanuel en étendant la main vers la boîte et en y prenant les deux pistolets, prenez garde, monsieur! Après avoir fait tout au monde pour vous forcer d'agir en gentilhomme, je puis vous traiter en brigand! Vous êtes ici dans une maison qui vous est étrangère; vous y êtes entré je ne sais ni pourquoi ni comment; si vous n'êtes pas venu pour y dérober notre or et nos bijoux, vous y êtes venu pour voler l'obéissance d'une fille à sa mère, et la promesse sacrée d'un ami à un ami. Dans l'un ou l'autre cas, vous êtes un ravisseur que je rencontre au moment où il met la main sur un trésor, trésor d'honneur, le plus précieux de tous. Tenez, croyez-moi, prenez cette arme...— Emmanuel jeta un des deux pistolets aux pieds de Paul; — et défendez-vous!

— Vous pouvez me tuer, monsieur, répondit Paul en s'accoudant de nouveau contre la cheminée, comme s'il continuait une conversation ordinaire, quoique je ne pense pas que Dieu permette un si grand crime; mais vous ne me forcerez pas à me battre avec vous. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

— Ramassez ce pistolet, monsieur, dit Emmanuel; ramassez-le, je vous le dis! Vous croyez que la menace que je vous fais est une menace vaine: détrompez-vous. Depuis trois jours vous avez lassé ma patience! depuis trois jours vous avez rempli mon cœur de fiel et de haine! depuis trois jours enfin, je me suis familiarisé avec toutes les idées qui peuvent me débarrasser de vous: duel ou meurtre! Ne croyez pas que la crainte du châtiment m'arrête: ce château est isolé, muet et sourd. La mer est là, et vous ne serez pas encore dans la tombe, que je serai déjà en Angleterre. Ainsi, monsieur, une dernière, une suprême fois, ramassez ce pistolet et défendez-vous!

Paul, sans répondre, haussa les épaules et repoussa le pistolet du pied.

— Eh bien! dit Emmanuel, poussé au plus haut degré de l'exaspération par le sang-froid de son adversaire, puisque tu ne veux pas te défendre comme un homme, meurs donc comme un chien!

Et il leva le pistolet à la hauteur de la poitrine du capitaine.

Au même instant un cri terrible retentit à la porte : c'était Marguerite qui revenait et qui, du premier coup d'œil, avait tout compris. Elle s'élança sur Emmanuel. En même temps le coup partit ; mais la balle, dérangée par l'action de la jeune fille, passa à deux ou trois pouces au-dessus de la tête de Paul, et alla briser derrière lui la glace de la cheminée.

— Mon frère ! s'écria Marguerite en s'élançant d'un seul bond jusqu'à Paul et le prenant dans ses bras ; mon frère ! n'es-tu pas blessé ?

— Ton frère ! dit Emmanuel en laissant tomber le pistolet tout fumant encore. Ton frère ?

— Eh bien ! Emmanuel, dit Paul avec le même calme qu'il avait montré pendant toute cette scène, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne pouvais me battre avec vous ?

En ce moment la marquise parut à la porte et s'arrêta sur le seuil, pâle comme un spectre ; puis, regardant autour d'elle avec une expression infinie de terreur, et voyant que personne n'était blessé, elle leva silencieusement les yeux au ciel, comme pour lui demander si sa colère était enfin apaisée. Elle les y laissa quelque temps fixés dans une action de grâces mentale. Lorsqu'elle les abaissa, Emmanuel et Marguerite étaient à ses genoux, tenant chacun une de ses mains et la couvrant de larmes et de baisers.

— Je vous remercie, mes enfans, dit la marquise après un instant de silence ; maintenant laissez-moi seule avec ce jeune homme.

Marguerite et Emmanuel s'inclinèrent avec l'expression du plus profond respect, et obéirent à l'ordre de leur mère.

XVIII.

La marquise ferma la porte derrière eux, fit quelques pas dans la chambre, et alla, sans regarder Paul, s'appuyer sur le fauteuil où, la veille, s'était assis le marquis pour signer le contrat. Là elle resta debout et les yeux baissés vers la terre. Paul eut un instant le désir d'aller s'agenouiller à son tour devant elle ; mais il y avait sur le visage de cette femme une telle sévérité, qu'il réprima l'élan de son cœur, et demeura immobile et attendant. Au bout d'un instant de silence glacé, la marquise prit la première la parole.

— Vous avez désiré me voir, monsieur, et je suis venue ; vous avez désiré me parler, j'écoute.

Ces mots sortirent de la bouche de la marquise sans qu'elle fît un mouvement. Ses lèvres seules tremblèrent plutôt qu'elles ne s'ouvrirent : on eût dit d'une statue de marbre qui parlait.

— Oui, madame, répondit Paul avec un accent plein de armes ; oui, oui, j'ai désiré vous parler ; il y a bien longtemps que ce désir m'est venu pour la première fois et ne m'est plus sorti du cœur. J'avais des souvenirs d'enfant qui tourmentaient l'homme. Je me rappelais une femme que j'avais vue jadis se glisser jusqu'à mon berceau, et que, dans mes rêves juvéniles, je prenais pour l'ange gardien de mes jeunes années. Depuis cette époque, si vivante encore quoique si éloignée, plus d'une fois, madame, croyez-moi, je me suis réveillé en tressaillant, comme si je venais de sentir à mon front l'impression d'un baiser maternel ; puis ne voyant personne près de moi, je l'appelais, cette femme, croyant qu'elle s'était éloignée et qu'à ma voix elle reviendrait peut-être. Voilà vingt ans que je l'appelle ainsi, madame, et voilà la première fois qu'elle me répond. Serait-il vrai, comme j'en ai souvent frissonné, que vous eussiez tremblé de me voir ? Serait-il vrai, comme je le crains en ce moment, que vous n'eussiez rien à me dire ?

— Et si j'avais craint votre retour, dit la marquise d'une voix sourde, aurais-je eu tort ? Vous m'êtes apparu hier seulement, monsieur, et voilà que le mystère terrible qui, à cette heure, ne devait-être su que de Dieu et de moi, est connu de mes deux enfans !

— Est-ce donc ma faute, s'écria Paul, si Dieu s'est chargé de le leur révéler ? Est-ce moi qui ai conduit Marguerite, éplorée et tremblante, près de son père mourant, dont elle allait demander l'appui et dont elle a entendu la confession ? Est-ce moi qui l'ai ramenée chez Achard, et n'est-ce pas vous, madame, qui l'y avez suivie ? Quant à Emmanuel, le coup que vous avez entendu et cette glace brisée font foi que j'aimais mieux mourir que de sauver ma vie aux dépens de votre secret. Non, non, croyez-moi, madame, je suis l'instrument et non le bras, l'effet et non la volonté. Non, madame, c'est Dieu qui a tout conduit dans sa providence infinie pour que vous ayez à vos pieds, comme vous venez de les y voir, les deux enfans que vous avez écartés si longtemps de vos bras !

— Mais il en est un troisième, dit la marquise d'une voix où commençait enfin à percer quelque émotion, et je ne sais ce que je dois attendre de celui-là...

— Laissez-lui accomplir un dernier devoir, madame ; et, ce devoir accompli, il demandera vos ordres à genoux.

— Et quel est ce devoir ? répondit la marquise.

— C'est de rendre à son frère le rang auquel il a droit, à sa sœur le bonheur qu'elle a perdu, à sa mère la tranquillité qu'elle implore et qu'elle ne peut trouver.

— Et cependant, reprit la marquise étonnée, grâce à vous, monsieur de Maurepas a refusé à monsieur de Lectoure le régiment qu'il lui demandait pour mon fils.

— Parce que, dit Paul, tirant le brevet de sa poche et le déposant sur la table, parce que le roi venait de me l'accorder pour mon frère.

La marquise y jeta les yeux et vit effectivement le nom d'Emmanuel.

— Et cependant, continua-t-elle, vous voulez donner Marguerite à un homme sans nom, sans fortune... et, qui plus est, proscrit ?

— Vous vous trompez, madame ; je veux donner Marguerite à celui qu'elle aime ; je veux donner Marguerite, non pas à Lusignan le proscrit, mais à monsieur le baron Anatole de Lusignan, gouverneur pour Sa Majesté de l'île de la Guadeloupe. Voilà sa commission.

La marquise laissa tomber un second regard sur le parchemin, et vit que, cette fois comme l'autre, Paul lui avait dit la vérité.

— Oui, j'en conviens, dit-elle, voilà pour l'ambition d'Emmanuel et le bonheur de Marguerite.

— Et en même temps pour votre tranquillité, à vous, madame, car Emmanuel rejoint son régiment, Marguerite suit son époux, et vous restez seule, hélas ! comme vous l'avez désiré tant de fois. La marquise soupira. N'est-ce point cela, madame, et me serais-je trompé ! continua Paul.

— Mais, murmura la marquise, comment me dégager avec le baron de Lectoure ?

— Le marquis est mort, madame. N'est-ce point une cause suffisante à l'ajournement d'un mariage, que la mort d'un mari et d'un père ?...

La marquise, pour toute réponse, s'assit dans le fauteuil, prit une plume et du papier, écrivit quelques lignes, plia la lettre, et mettant sur l'adresse le nom du baron de Lectoure, elle sonna un domestique. Après quelques secondes d'attente, pendant lesquelles Paul et elle gardèrent le silence, un domestique parut.

— Remettez, dans deux heures, cette lettre au baron de Lectoure, dit-elle.

Le domestique prit la lettre et sortit.

— Maintenant, continua la marquise en regardant Paul, maintenant, monsieur, que vous avez rendu justice aux innocens, faites grâce à la coupable. Vous avez des papiers qui constatent votre naissance ; vous êtes l'aîné ; selon la loi du moins, vous avez droit au nom et à la fortune d'Emmanuel et de Marguerite. Que voulez-vous en échange de ces papiers ?

Paul les tira de sa poche et les tint au-dessus de la flamme du foyer.

— Permettez-moi de vous appeler une seule fois ma mère, et appelez-moi une seule fois votre fils.

— Est-il possible! s'écria la marquise en se levant.

— Vous parlez de rang, de nom, de fortune! continua Paul en secouant la tête avec une expression de profonde mélancolie; eh! qu'ai-je besoin de tout cela? Je me suis fait un rang auquel peu d'homme de mon âge sont montés; j'ai acquis un nom qui est la bénédiction d'un peuple et la terreur d'un autre : j'amasserais, si je le voulais, une fortune à léguer à un roi. Que me font donc votre nom, votre rang, votre fortune, à moi, si vous n'avez pas autre chose à m'offrir, si vous ne me donnez pas ce qui m'a manqué toujours et partout, ce que je ne puis me créer, ce que Dieu m'avait accordé, ce que le malheur m'a repris... ce que vous seule pouvez me rendre... une mère!

— Mon fils! s'écria la marquise, vaincue à cet accent et à ces larmes; mon fils!... mon fils!... mon fils!

— Ah! s'écria Paul laissant tomber les papiers dans la flamme, qui les anéantit aussitôt; ah! le voilà donc enfin sorti de votre cœur, ce cri que j'attendais, que je demandais, que j'implorais! Merci, mon Dieu, merci!

La marquise était retombée assise, et Paul était à genoux devant elle, la tête cachée dans sa poitrine. Enfin la marquise lui releva le front.

— Regarde-moi, lui dit-elle. Depuis vingt ans, voilà les premières larmes qui coulent de mes yeux! Donne-moi ta main. Elle la posa sur sa poitrine. Depuis vingt ans voilà le premier sentiment de joie qui fait battre mon cœur!... Viens dans mes bras!... Depuis vingt ans voilà la première caresse que je donne et que je reçois!... Ces vingt ans, c'est mon expiation sans doute, puisque voilà que Dieu me donne, puisque voilà qu'il me rend les larmes, la joie, les caresses!... Merci, mon Dieu!... merci, mon fils!...

— Ma mère! dit Paul.

— Et je tremblais de le voir! je tremblais en le revoyant! Je ne savais pas, moi... j'ignorais quels sentimens dormaient dans mon propre cœur! Oh! je te bénis! je te bénis!...

En ce moment la cloche de la chapelle se fit entendre. La marquise tressaillit. L'heure des funérailles était arrivée. Le corps du noble marquis d'Auray et celui du pauvre Achard allaient être rendus ensemble à la terre. La marquise se leva.

— Cette heure doit être consacrée à la prière, dit-elle. Je me retire.

— Je pars demain, ma mère, lui dit Paul. Ne vous reverrai-je pas?...

— Oh! si! si! s'écria la marquise. Oh! je veux te revoir!

— Eh bien! ma mère, je serai ce soir à l'entrée du parc. Il est un endroit qui m'est sacré, et auquel j'ai une dernière visite à rendre : je vous y attendrai. C'est là, ma mère, que nous devons nous dire adieu!

— J'irai, dit la marquise.

— Tenez, dit Paul, tenez, ma mère, prenez ce brevet et cette commission; l'un est pour Emmanuel, l'autre est pour le mari de Marguerite. Que le bonheur de vos enfans leur vienne de vous! Croyez-moi, ma mère, c'est à moi que vous avez le plus donné!

La marquise alla s'enfermer dans son oratoire; Paul sortit du château et s'achemina vers la cabane de pêcheur, où nous l'avons déjà vu se rendre une fois, et près de laquelle était fixé son rendez-vous avec Lectoure. Il y trouva Lusignan et Walter.

A l'heure convenue pour la rencontre, Lectoure parut à cheval, s'orientant de son mieux pour arriver au rendez-vous, car il était sans guide, le piqueur qui l'accompagnait étant étranger comme lui aux localités. A sa vue, les jeunes gens sortirent de la cabane. Le baron les aperçut et piqua droit à eux. Aussitôt qu'il fut à une distance convenable, il mit pied à terre et jeta la bride de sa monture au bras de son domestique.

— Pardon, messieurs, dit-il en s'approchant de ceux qui l'attendaient, pardon de ce que je vous arrive ainsi seul et comme un enfant perdu; mais l'heure choisie par monsieur, il s'inclina devant Paul, qui lui rendit son salut, était justement celle fixée pour les funérailles du marquis; j'ai donc laissé Emmanuel remplir ses devoirs de fils, et je suis venu sans témoin, espérant avoir affaire à un adversaire assez généreux pour me prêter l'un des siens.

— Nous sommes à votre dévotion, monsieur le baron, répondit Paul; voici mes deux seconds. Choisissez, et celui que vous honorerez de votre choix deviendra à l'instant le vôtre.

— Je n'ai aucune préférence, je vous jure, répondit Lectoure; désignez donc vous-même celui de ces deux messieurs que vous destinez à me rendre ce service.

— Walter, dit Paul, passez du côté de monsieur le baron.

Le lieutenant obéit, les deux adversaires se saluèrent une seconde fois.

— Maintenant, monsieur, continua Paul, permettez que, devant nos témoins respectifs, je vous adresse quelques mots, non pas d'excuses, mais d'explication.

— Faites, monsieur, dit Lectoure.

— Lorsque je vous dis les paroles qui nous amènent ici, les événemens qui sont arrivés depuis hier étaient encore cachés dans l'avenir : cet avenir était incertain, monsieur, et pouvait amener avec lui le malheur de toute une famille. Vous aviez pour vous madame d'Auray, Emmanuel, le marquis; Marguerite n'avait pour elle que moi seul. Toutes les chances étaient donc pour vous. Voilà pourquoi je m'adressai directement à vous; car, si je tombais sous vos coups, par des circonstances qui vous demeureront éternellement inconnues, Marguerite ne pouvait pas vous épouser; si je vous tuais, la chose se simplifiait encore, et n'a pas besoin de commentaire.

— Voilà un exorde on ne peut plus logique, monsieur, répondit le baron en souriant et en fouettant sa botte avec sa cravache; passons, s'il vous plaît, au corps du discours.

— Maintenant, reprit Paul en s'inclinant légèrement en signe d'adhésion, tout est changé : le marquis est mort, Emmanuel a sa commission de lieutenant, la marquise renonce à votre alliance, quelque honorable qu'elle soit, et Marguerite épouse monsieur le baron Anatole de Lusignan, que, pour cette raison, je ne vous ai pas donné pour témoin.

— Ah! ah! fit Lectoure, voilà donc ce que signifiait le billet qu'un domestique m'a remis au moment où je quittais le château. J'avais eu la niaiserie de le prendre pour un ajournement! Il paraît que c'était un congé en bonne forme. C'est bien, monsieur; j'attends la péroraison.

— Elle est simple et franche comme l'explication, monsieur. Je ne vous connais pas, je ne désirais pas vous connaître; le hasard nous a conduits en face l'un de l'autre avec des intérêts divers, et nous nous sommes heurtés. Alors, comme je vous l'ai dit, défiant du destin, je voulais venir quelque peu à son aide. Aujourd'hui, tout est arrivé à ce point que ma mort ou la vôtre serait parfaitement inutile et n'ajouterait qu'un peu de sang au dénoûment de ce drame. Franchement, monsieur, croyez-vous que ce soit la peine de le verser?

— Je serais peut-être de votre avis, monsieur, répondit Lectoure, si je n'avais pas fait une si longue route. N'ayant pas l'honneur d'épouser mademoiselle Marguerite d'Auray, je veux au moins avoir le plaisir de croiser le fer avec vous. Il ne sera pas dit que je serai venu pour rien en Bretagne. Quand vous voudrez, monsieur, continua Lectoure, tirant son épée et saluant son adversaire.

— A vos ordres, monsieur le baron, répondit Paul avec la même politesse et en l'imitant en tout point.

Les deux jeunes gens firent un pas à la rencontre l'un de l'autre. Les lames se touchèrent : à la troisième passe, l'arme de Lectoure sauta à vingt pas de lui.

— Avant de mettre l'épée à la main, dit Paul au baron, je vous avais offert une explication : maintenant, monsieur, je serais heureux que vous voulussiez bien agréer mes excuses.

— Et cette fois je les accepte, monsieur, répondit Lectoure avec le même laisser-aller que si rien ne s'était passé.

Ramassez mon épée, Dick. Il prit l'arme des mains de son domestique et la remit dans le fourreau. Maintenant, messieurs, continua-t-il, si quelqu'un de vous a des commissions pour Paris, j'y retourne de ce pas.

— Dites au roi, monsieur, répondit Paul en s'inclinant et en remettant à son tour son arme dans le fourreau, que je suis heureux que l'épée qu'il m'a donnée pour combattre les Anglais soit restée pure du sang de l'un de mes compatriotes.

A ces mots les deux jeunes gens se saluèrent; Lectoure remonta à cheval; puis, à cent pas de la plage, il prit directement la route de Vannes, tandis que son domestique allait chercher au château sa voiture de voyage.

— Et maintenant, monsieur Walter, dit Paul, envoyez une barque dans la crique la plus proche du château d'Auray. Que tout soit prêt à bord de la frégate pour lever l'ancre cette nuit.

Le lieutenant reprit la route de Port-Louis, et les deux amis rentrèrent dans la cabane.

Pendant ce temps, Emmanuel et Marguerite avaient accompli le funèbre devoir auquel les avait conviés la cloche des funérailles. Le marquis avait été déposé dans le sépulcre armorié de sa famille, et Achard dans l'humble cimetière qui attenait à la chapelle. Puis les deux enfans étaient remontés auprès de leur mère, qui remit à Emmanuel le brevet tant désiré, et qui accorda à Marguerite le consentement si inattendu. Alors, pour ne pas renouveler des émotions d'autant plus poignantes que ceux qui les éprouvaient les concentraient en eux-mêmes, mère et enfans s'embrassèrent une dernière fois, et se séparèrent avec la conviction intime que c'était pour ne plus se revoir.

Le reste de la journée se passa à accomplir les préparatifs du départ. Vers le soir, la marquise sortit pour se rendre au rendez-vous que lui avait donné Paul. En traversant la cour, elle aperçut d'un côté une voiture tout attelée, et de l'autre le jeune midshipman Arthur et deux matelots. Son cœur se serra à la vue de ce double apprêt. Elle continua sa route et s'enfonça dans le parc, sans céder à cette émotion, tant cette longue réaction de l'orgueil contre la nature lui avait donné de force sur elle-même.

Cependant, arrivée à une éclaircie d'où l'on apercevait la maison d'Achard, elle s'arrêta en sentant ses genoux trembler sous elle, et s'adossa contre un arbre, en appuyant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battemens. C'est que, pareille à ces âmes que le danger présent n'a pu émouvoir, et qui tremblent au souvenir du danger passé, elle se rappelait à combien de craintes et d'émotions elle avait été en proie pendant le cours de ces vingt années, où chaque jour elle était venue à cette maison, fermée maintenant pour ne plus se rouvrir. Toutefois, elle eut bientôt surmonté cette faiblesse, et, reprenant son chemin, elle gagna la porte du parc.

Là elle s'arrêta de nouveau. Au-dessus de tous les arbres s'élevait la cime d'un chêne gigantesque dont on apercevait le feuillage de plusieurs endroits du parc. Bien souvent la marquise était restée des heures entières les yeux fixés sur son dôme de verdure ; mais jamais elle n'avait osé venir se reposer sous son ombre. C'était là cependant qu'elle avait promis de joindre Paul, et que Paul l'attendait. Enfin, elle fit un dernier effort sur elle-même, et entra dans la forêt.

De loin elle aperçut un homme agenouillé et priant : c'était Paul. Elle s'approcha lentement, et, s'agenouillant à son tour, elle pria avec lui. Puis, la prière finie, ils se relevèrent tous deux, et, sans dire une parole, la marquise passa son bras autour du cou du jeune homme et appuya sa tête sur son épaule. Au bout de quelques instans de silence et d'immobilité, le bruit d'une voiture parvint jusqu'à eux. La marquise tressaillit et fit signe à Paul d'écouter : c'était Emmanuel qui rejoignait son régiment. En même temps Paul étendit la main dans la direction opposée à celle d'où venait le bruit, et montra à la marquise une barque glissant, légère et silencieuse, sur la surface de la mer : c'était Marguerite se rendant au vaisseau.

La marquise écouta le bruit de la voiture tant qu'elle put l'entendre, et suivit des yeux la barque aussi longtemps qu'elle put la voir; puis, lorsque l'un se fut éteint dans l'espace, lorsque l'autre eut disparu dans la nuit, elle se retourna vers Paul, levant les yeux au ciel et comprenant que l'heure était venue où celui sur lequel elle s'appuyait devait la quitter à son tour :

— Dieu bénisse, dit-elle, comme je le bénis, le fils pieux qui est resté le dernier auprès de sa mère !

Et, rappelant toutes ses forces, elle embrassa une dernière fois le jeune homme agenouillé devant elle; puis, s'arrachant de ses bras, elle reprit seule le chemin du château.

Le lendemain, les habitans de Port-Louis cherchèrent vainement, à la place où ils l'avaient vue encore la veille, la frégate qui depuis quinze jours était en station dans le havre extérieur de Lorient. Comme la première fois, elle avait disparu, sans qu'ils pussent deviner ni la cause de son arrivée ni le motif de son départ.

ÉPILOGUE.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis les événemens que nous venons de raconter : l'indépendance des États-Unis avait été reconnue. New-York, la dernière place forte occupée par les Anglais, venait d'être évacuée. Le bruit du canon, qui avait retenti à la fois dans la mer des Indes et dans le golfe du Mexique, cessait de gronder sur les deux Océans. Washington, dans la séance solennelle du 28 décembre 1783, avait remis sa commission de général en chef, et s'était retiré dans son domaine de Montvernon, sans autre récompense que de recevoir et d'envoyer ses lettres par la poste sans qu'elles fussent taxées, et la tranquillité dont commençait à jouir l'Amérique s'étendait aux colonies françaises des Antilles, qui, ayant pris parti dans la guerre, avaient eu plusieurs fois à se défendre contre les tentatives hostiles de la Grande-Bretagne. Parmi ces îles, la Guadeloupe avait été plus particulièrement menacée, à cause de son importance militaire et commerciale; mais, grâce à la vigilance de son nouveau gouverneur, les tentatives de débarquement avaient toujours échoué, et la France n'avait eu à déplorer dans cette importante possession aucun accident sérieux ; de sorte que, vers le commencement de l'année 1783, l'île, sans être tout à fait dépouillée d'un reste d'apparence guerrière, qu'elle conservait encore plutôt par habitude que par nécessité, était déjà cependant presque tout entière rendue à la culture des diverses productions qui font sa richesse.

Si nos lecteurs veulent bien, par un dernier effort de complaisance, nous accompagner au-delà de l'Atlantique et aborder avec nous dans le port de la Basse-Terre, nous suivrons, au milieu des fontaines jaillissantes de tous côtés, une des rues qui montent à la promenade du Champ-d'Arbaud; puis après avoir profité pendant un tiers de sa longueur à peu près de l'ombre fraîche des tamarins qui la bordent de chaque côté, nous prendrons à gauche un petit chemin battu conduisant à la porte d'un jardin qui, dans sa partie la plus élevée, domine toute la ville.

Arrivés là, qu'ils respirent un instant la brise du soir, si douce par une après-midi du mois de mai, et qu'ils jettent un coup d'œil avec nous sur cette nature luxuriante des tropiques.

Adossés comme nous le sommes aux montagnes boisées et volcaniques qui séparent la partie de l'ouest en deux versans, et parmi lesquelles s'élèvent, couronnés de leur panache de fumée et d'étincelles, les deux pitons calcinés de la Soufrière, nous avons à nos pieds, abritée par les mornes de Bellevue, de Mont-Désir, de Beau-Soleil, de l'Espérance et de Saint-Charles, la ville qui descend gracieusement vers la mer, dont les flots étincelans des derniers rayons du soleil viennent baigner les murailles; à l'horizon, l'Océan, vaste et limpide miroir, et à notre droite et à notre gauche les plantations les plus belles et les plus riches de l'île; ce sont des carrés de caféiers, originaires d'Arabie, aux rameaux noueux et flexibles, garnis de feuilles d'un vert foncé et luisant, et de forme oblongue, pointue et ondulée, portant chacune à son aisselle un bouquet de fleurs d'un blanc de neige; des quinconces de cotonniers, couvrant d'un tapis de verdure le terrain sec et pierreux qu'ils affectionnent, et parmi lesquels apparaissent, pareils à des fourmis colossales, les nègres occupés à réduire à deux ou trois les milliers de jets qui s'élancent de chaque tige. C'est encore, au contraire, dans les cantons unis et abrités, et dans les terres grasses et généreuses, introduit aux Antilles par le juif Benjamin Dacosta, le cacaoyer au tronc élancé, aux rameaux poreux enveloppés d'une écorce fauve, et garnis de grandes feuilles oblongues, alternes et lancéolées, parmi lesquelles quelques-unes, et ce sont les pousses naissantes, semblent des fleurs d'un rose tendre qui contrastent avec le fruit long, recourbé et jaunâtre, qui fait plier les branches sous son poids. Enfin, des champs entiers de la plante découverte à Tabago, transportée en France pour la première fois par l'ambassadeur de François II, qui en fit hommage à Catherine de Médicis, d'où lui vint son nom d'herbe à la reine. Ce qui n'empêcha que, comme toute chose populaire, elle ne commençât par être excommuniée et proscrite, en Europe et en Asie, par les deux pouvoirs qui se partageaient le monde, proscrite par le grand-duc de Moscovie Michel Fédorowitch, par le sultan turc Amurat IV, par l'empereur de Perse, et excommuniée par Urbain VIII. Puis de temps en temps, s'élançant d'un seul jet et dépassant de quarante ou cinquante pieds tous les végétaux herbacés qui l'entourent, le bananier du paradis, dont, s'il faut en croire la tradition biblique, les feuilles ovales, obtuses et longues de sept ou huit pieds, rayées de nervures transversales, comme des banderoles enrubanées, servirent à faire le premier vêtement à la première femme. Enfin, régnant sur le tout, et se découpant, tantôt sur l'azur du ciel, tantôt sur le vert glauque de l'Océan, selon qu'ils s'élèvent sur la crête des montagnes ou sur les grèves de la mer, le cocotier et le palmiste, ces deux géans des Antilles, gracieux et prodigues comme tout ce qui est fort. Qu'on se figure donc ces côtes merveilleuses, coupées par soixante-dix rivières encaissées dans des lits de quatre-vingt pieds de profondeur; ces montagnes éclairées le jour par le soleil des tropiques, la nuit par le volcan de la Soufrière; cette végétation qui ne s'arrête jamais, et dont les feuilles qui poussent succèdent sans cesse aux feuilles qui tombent; ce sol enfin si sanitaire et cet air si pur, que, malgré les essais insensés que l'homme, ce propre ennemi de lui-même, en a fait, des serpens, transportés de la Martinique et de Sainte-Lucie, n'ont pu y vivre ni s'y reproduire, et qu'on juge, après les souffrances éprouvées en Europe, de quel bonheur ont dû jouir, depuis cinq ans qu'ils habitent ce paradis du monde, Anatole de Lusignan et Marguerite d'Auray, que nos lecteurs ont vu figurer au premier rang parmi les personnages du drame que nous venons de dérouler sous leurs yeux.

C'est qu'à cette vie agitée par les passions, à cette lutte du droit naturel contre le pouvoir légal, à cette suite de scènes où toutes les douleurs terrestres, depuis l'enfantement jusqu'à la mort, étaient venues jouer un rôle, avait succédé une vie sereine dont chaque jour s'était écoulé calme et tranquille, et dont les seuls nuages étaient cette vague inquiétude pour les amis éloignés qui parfois passe dans l'air et vous serre le cœur comme un pressentiment douloureux. Cependant, de temps en temps, soit par les journaux publics, soit par des bâtimens en relâche, les deux jeunes gens avaient appris quelques nouvelles de celui qui leur avait si puissamment servi de protecteur; ils avaient su ses victoires; comment, en les quittant, il avait été mis à la tête d'une escadrille et avait détruit les établissemens anglais sur les côtes d'Acadie, ce qui lui avait valu le titre de commodore; comment, dans un engagement avec *le Sérapis* et *la Comtesse de Scarborough*, et après un combat vergue à vergue qui dura près de quatre heures, il avait forcé les deux frégates à se rendre, et comment, enfin, en 1781, il avait reçu, en récompense des services qu'il avait rendus à la cause de l'indépendance, les remercîmens publics du congrès, qui lui avait voté une médaille d'or, et l'avait choisi pour commander la frégate *l'Amérique*, à qui l'on avait donné ce nom comme à la plus belle, et dont on lui confiait le commandement comme au plus brave; mais ce splendide vaisseau ayant été offert par le congrès au roi de France, en remplacement du *Magnifique*, qui avait été perdu à Boston, Paul Jones, après avoir été le conduire au Havre, s'était rendu à bord de la flotte du comte de Vaudreuil, qui projetait une expédition contre la Jamaïque. Cette dernière nouvelle avait comblé de joie Lusignan et Marguerite, car cette entreprise ramenait Paul dans leurs parages, et ils espéraient enfin revoir leur frère et leur ami; mais la paix, comme nous l'avons dit, était survenue sur ces entrefaites, et ils n'avaient plus entendu, depuis cette époque, reparler de l'aventureux marin.

Le soir du jour où nous avons transporté nos lecteurs des côtes sauvages de la Bretagne aux rivages fertiles de la Guadeloupe, la jeune famille était, comme nous l'avons dit, rassemblée dans le jardin même où nous sommes entrés, et dominait le panorama immense dont la ville couchée à ses pieds formait le premier plan, et l'Océan semé d'îles le merveilleux lointain. Marguerite s'était promptement habituée au laisser-aller de la vie créole, et, l'âme désormais tranquille et heureuse, elle abandonnait son corps, toujours pâle, frêle et gracieux comme un lis sauvage, au doux *far niente* qui fait de l'existence sensuelle des colonies une espèce de demi-sommeil où les événemens semblent des rêves. Couchée avec sa fille dans un hamac péruvien tressé avec les fils de soie de l'aloès et brodé de plumes éclatantes fournies par les oiseaux les plus rares du tropique, balancée d'un mouvement doux et régulier par son fils, une main dans les mains de Lusignan, et le regard mollement perdu dans une incommensurable étendue, elle sentait pénétrer en elle, par l'âme et par les sens, toutes les félicités que promet le ciel, et toutes les jouissances que peut accorder la terre. En ce moment, et comme si tout avait dû concourir à compléter le tableau magique qu'elle venait contempler chaque soir, et que chaque soir elle trouvait plus merveilleux, pareil au roi de l'Océan, un navire doubla le cap des Trois-Pointes, glissant à la surface de la mer sans plus d'efforts apparens qu'un cygne qui joue sur le miroir d'un lac. Marguerite l'aperçut la première, et, sans parler, tant chaque action de la vie est une fatigue sous ce climat brûlant, elle fit un signe de la tête à Lusignan, qui dirigea ses regards du côté qu'elle lui indiquait, et suivit des yeux en silence, et comme elle, la marche rapide et gracieuse du bâtiment. A mesure qu'il approchait et que les détails fins et élégans de sa mâture apparaissaient au milieu de cette masse de toiles, qui semblait d'abord un nuage courant à l'horizon, on commençait de distinguer, au quartier de son pavillon, fascé d'argent et de gueules, les étoiles de l'Amérique, qui se détachaient sur leur champ d'azur en nombre égal à celui des Provinces-Unies. Une même idée leur vint alors à tous deux à la fois, et leurs regards se rencontrèrent tout radieux de l'espoir qu'ils allaient peut-être apprendre quelques nouvelles de Paul. Aussitôt Lusignan ordonna à un nègre d'aller chercher une

longue-vue; mais déjà, avant qu'il fût revenu, une pensée plus douce encore avait fait battre le cœur des deux jeunes gens : il semblait à Lusignan et à Marguerite reconnaître pour une ancienne amie la frégate qui s'approchait. Cependant, à quiconque n'en a pas l'habitude, il est si difficile de distinguer à une certaine distance les signes qui parlent à l'œil du marin, qu'ils n'osaient croire encore à cette espérance, qui tenait plus du pressentiment instinctif que de la réalité positive; enfin, le nègre revint porteur de l'instrument désiré ; Lusignan porta la longue-vue à ses yeux et jeta un cri de joie en la passant à Marguerite : il avait reconnu à la proue la sculpture de Guillaume Coustou, et c'était l'*Indienne* qui s'avançait à pleines voiles vers la Basse-Terre.

Lusignan enleva Marguerite de son hamac et la déposa à terre, car leur premier mouvement à tous deux avait été de courir vers le port ; mais alors l'idée leur vint que l'*Indienne*, que depuis près de cinq ans Paul avait quittée, lorsqu'un grade plus élevé lui avait donné droit au commandement d'un vaisseau plus fort, pouvait bien être montée par un autre capitaine, et ils s'arrêtèrent le cœur palpitant et les jambes tremblantes. Pendant ce temps le jeune Hector avait ramassé la longue-vue, et la portant à son œil comme il avait vu faire tour à tour à ses parens : « Père, dit-il, regarde donc, il y a sur le pont un officier couvert d'une redingote noire brodée d'or, pareille à celle du portrait de mon bon ami Paul. » Lusignan prit vivement la lunette des mains de l'enfant, regarda quelques secondes, et la passa de nouveau à Marguerite, qui, au bout d'un instant, la laissa tomber ; puis tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : ils avaient reconnu le jeune capitaine qui, pour revenir près de ses amis, avait pris le costume que nous avons dit lui être le plus habituel. En ce moment, le vaisseau passa devant le fort qu'il salua de trois coups de canon, et aussitôt le fort répondit au salut par un nombre égal de coups.

Dès l'instant où Lusignan et Marguerite avaient acquis la certitude que c'était bien leur frère et leur ami qui montait l'*Indienne*, ils étaient descendus vers la rade, suivis du jeune Hector, et laissant dans le hamac la petite Blanche. Mais, de son côté, le capitaine les avait reconnus, de sorte qu'en même temps qu'ils quittaient le jardin, il avait fait mettre la yole à la mer, et que, grâce aux efforts redoublés de dix vigoureux rameurs, il avait franchi rapidement l'espace qui s'étendait du mouillage à la terre, et s'élançait sur la jetée au moment où ses amis arrivaient sur le port. De pareilles sensations sont sans paroles et ne se traduisent que par des larmes. Aussi l'expression de leur joie ressemblait-elle à la douleur. Et tous pleuraient ; jusqu'à l'enfant qui pleurait de les voir pleurer.

Après avoir donné quelques ordres relatifs au service du bâtiment, le jeune commodore prit lentement avec ses amis le chemin qu'ils avaient parcouru si vite pour venir à lui : l'expédition de monsieur Vaudreuil ayant manqué, il était revenu à Philadelphie, et la paix ayant été signée, ainsi que nous l'avons dit, avec l'Angleterre, le congrès, comme un souvenir de reconnaissance, lui avait fait don du premier vaisseau qu'il avait monté comme capitaine.

A ce récit, Lusignan et Marguerite eurent un instant de joie immense, car ils espérèrent que leur frère venait pour toujours demeurer avec eux ; mais le caractère du jeune marin était trop aventureux et trop avide d'émotions pour s'astreindre à cette vie décolorée et uniforme des habitans de la terre. Il annonça donc à ses amis qu'il n'avait que huit jours à leur donner, après lesquels il irait chercher dans une autre partie du monde une vie qui continuât celle qu'il avait menée jusqu'alors.

Ces huit jours pass rent comme un songe, et quelques instances que fissent Lusignan et Marguerite, Paul ne voulut pas même leur accorder vingt-quatre heures de plus : c'était toujours le même homme, ardent, entier, absolu, transformant en devoir les résolutions prises, et sévère pour lui-même encore plus que pour les autres.

L'heure de se quitter arriva ; Marguerite et Lusignan voulaient accompagner le jeune commodore jusque sur son bâtiment ; mais Paul ne voulut pas prolonger la douleur de ces adieux. Parvenu à la jetée, il les embrassa une dernière fois, puis s'élança dans la barque, qui s'éloigna aussitôt, rapide comme une flèche. Marguerite et Lusignan la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à tribord de la frégate, et ils remontèrent tristement, afin de la voir partir, sur le plateau d'où ils l'avaient vue arriver.

Au moment où ils y parvinrent, cette activité intelligente qui précède le moment du départ régnait à bord de la frégate. Les matelots, assemblés au cabestan, commençaient à virer le câble, et, grâce à la limpidité de l'air, leur cri sonore et enjoué parvenait jusqu'aux deux jeunes gens. Le bâtiment arrivait lentement sur son ancre ; bientôt on vit la double dent de fer sortir de l'eau, puis les voiles tombèrent successivement des vergues, depuis celles de perroquet jusqu'aux plus basses ; le navire, comme doué d'un sentiment instinctif et animé, tourna sa proue vers la sortie du port, et commençant à se mouvoir, fendit l'eau d'un mouvement aussi facile que s'il glissait à sa surface. Alors, comme si désormais la frégate pouvait être abandonnée à sa propre volonté, on vit le jeune commodore monter sur le gaillard d'arrière et tourner toute son attention, devenue inutile à la manœuvre, vers la terre qu'il quittait. Lusignan tira aussitôt son mouchoir et fit un signal auquel Paul répondit ; puis, lorsqu'il ne leur fut plus possible de se voir à l'œil nu, chacun d'eux eut recours à la lunette, et, grâce à cet ingénieux instrument, ils retardèrent d'une heure encore cette séparation, que des deux côtés chacun pressentait sentimentalement devoir être éternelle. Enfin le navire diminua graduellement à l'horizon en même temps que la nuit descendait du ciel : alors Lusignan fit apporter un amas de branches sur le plateau, et ordonna d'y mettre le feu, afin que les regards de Paul, dont la frégate commençait à se perdre dans l'obscurité, pussent continuer de se fixer sur ce phare jusqu'à ce qu'il eût doublé le cap des Trois-Pointes. Depuis une heure déjà, Marguerite et Lusignan avaient complétement perdu de vue le navire, qui, grâce à leur foyer entretenu clair et brillant, pouvait les apercevoir encore, lorsqu'une flamme pareille à un éclair sillonna l'horizon ; quelques secondes après, le bruit d'un coup de canon parvint à leurs oreilles, pareil au grondement sourd et prolongé du tonnerre; puis tout rentra dans la nuit et dans le silence. Lusignan et Marguerite avaient reçu le dernier adieu de Paul.

Maintenant, quoique le drame intime que nous avions pris l'engagement de raconter soit réellement terminé ici, quelques uns de nos lecteurs auront peut-être pris assez d'intérêt au jeune aventurier dont nous avons fait le héros de cette histoire, pour désirer de le suivre dans la seconde partie de sa carrière; à ceux-là nous allons, en les remerciant de l'attention qu'ils nous accordent, dérouler purement et simplement les faits que des recherches minutieuses sont parvenues à porter à notre connaissance.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au mois de mai 1784, l'Europe tout entière était à peu près retombée dans cet état de torpeur que les hommes imprévoyans prennent pour la tranquillité, et que les esprits plus profonds regardent comme ce repos morne et momentané qui précède la tempête. L'Amérique, par son affranchissement, avait préparé la France à sa révolution : rois et peuples, défians les uns des autres, se tenaient de chaque côté sur leurs gardes, invoquant ceux-ci le fait et ceux-là le droit. Un seul point de l'Europe semblait vivant et agité au milieu de ce sommeil général : c'était la Russie, que le czar Pierre avait portée au rang des Etats civilisés, et que Catherine II commençait à inscrire au nombre des puissances européennes. Pierre III, devenu odieux aux Russes par un caractère sans noblesse, par des vues politiques sans portée, et surtout par son idolâtrie pour les mœurs et la discipline prussiennes, avait été déposé sans opposition et étranglé sans lutte. Catherine s'était donc trouvée, à l'âge

de trente-deux ans, maîtresse d'un empire qui couvre de sa superficie la septième partie du globe ; son premier soin avait été de s'imposer par sa puissance même comme médiatrice entre les peuples voisins qu'elle voulait faire relever d'elle. Ainsi elle avait forcé les Courlandais à chasser leur nouveau duc, Charles de Saxe, et à rappeler Biren ; elle avait envoyé ses ambassadeurs et ses armées pour faire couronner à Varsovie, sous le nom de Stanislas-Auguste, son ancien amant Poniatowski ; elle s'était alliée avec l'Angleterre ; elle avait associé à sa politique les cours de Berlin et de Vienne ; et cependant ces grands projets de politique étrangère ne lui faisaient pas oublier l'administration intérieure, et dans les intervalles de ses amours si souvent renouvelées, elle trouvait le temps de récompenser l'industrie, d'encourager l'agriculture, de réformer la législation, de créer une marine, d'envoyer Pallas dans des provinces dont on ignorait jusqu'aux productions, Blumager dans l'archipel du Nord, et Billings dans l'océan Oriental ; enfin, jalouse de la réputation littéraire de son frère le roi de Prusse, elle écrivait, de la même main qui signait l'érection d'une nouvelle ville, la sentence de mort du jeune Ivan, ou le partage de la Pologne, la *Réfutation du voyage en Sibérie*, par l'abbé Chappe, un roman *le czarovich Chlore;* des pièces de théâtre, parmi lesquelles une traduction en français d'*Oleg*, drame de Derschawin ; de sorte que Voltaire l'appelait la Sémiramis du Nord, et que le roi de Prusse la plaçait, dans ses lettres, entre Lycurgue et Solon.

On devine l'effet que produisit au milieu de cette cour voluptueuse et chevaleresque l'arrivée d'un homme comme notre marin. La réputation de courage qui l'avait rendu la terreur des ennemis de la France et de l'Amérique, l'avait précédé près de Catherine, et, en échange du don qu'il lui fit de sa frégate, il reçut le grade de contre-amiral. Alors, le pavillon de la Russie, après avoir fait le tour de la moitié du vieux monde, apparut dans les mers de la Grèce, et, sur les ruines de Lacédémone et du Parthénon, celui qui venait d'accomplir l'affranchissement de l'Amérique rêva le rétablissement des républiques de Sparte et d'Athènes. Enfin, le vieil empire ottoman fut ébranlé jusque dans sa base; les Turcs, battus, signèrent la paix à Kaïnardji. Catherine retint pour elle Azof, Tangarok et Kinburn, se fit accorder la libre navigation de la mer Noire et l'indépendance de la Crimée ; alors, devenue dominatrice de la Tauride, elle désira connaître ses nouvelles possessions. Paul, rappelé à Saint-Pétersbourg, l'accompagna dans ce voyage tracé par Potemkin. Sur une route de près de mille lieues, tous les prestiges d'un triomphe continuel furent offerts à la conquérante et à sa suite : c'étaient des feux allumés sur toute la longueur du chemin, des illuminations éclatant comme par féerie dans toutes les villes, des palais magnifiques élevés pour un jour au milieu des campagnes désertes, et disparaissant le lendemain ; des villages se groupant comme sous la baguette d'un enchanteur dans les solitudes où huit jours auparavant les Tatars paissaient leurs troupeaux; des villes apparaissaient à l'horizon, dont il n'existait que les murailles extérieures; partout des hommages, des chants, des danses ; une population pressée sur la route, et, la nuit, courant, pendant que l'impératrice dormait, s'échelonner de nouveau sur le chemin que sa souveraine devait parcourir en se réveillant ; un roi et un empereur marchant à ses côtés, et s'intitulant, non pas ses égaux, mais ses courtisans ; enfin, un arc de triomphe élevé au terme du voyage, avec cette inscription qui révélait, sinon l'ambition de Catherine, du moins la politique de Potemkin : *C'est ici le chemin de Byzance.* Alors, la Russie s'affermit dans sa tyrannie comme l'Amérique dans son indépendance.

Catherine offrit à son amiral des places à rassasier un courtisan, des honneurs à combler un ambitieux, des terres à consoler un roi d'avoir perdu un royaume; mais c'était le pont mouvant de son vaisseau, c'était la mer avec ses combats et ses tempêtes, c'était l'Océan immense et sans bornes qu'il fallait à notre aventureux et poétique marin. Il quitta donc la cour brillante de Catherine comme il avait quitté l'assemblée sévère du congrès, et vint chercher en France ce qui lui manquait partout ailleurs, c'est-à-dire une vie d'émotions, des ennemis à combattre, un peuple à défendre. Paul arriva à Paris au milieu de nos guerres européennes et de nos luttes civiles, tandis que d'une main nous étouffions l'étranger, et que de l'autre nous déchirions nos propres entrailles. Ce roi qu'il avait vu dix ans auparavant chéri, honoré, puissant, était, à cette heure, captif, méprisé, sans forces. Tout ce qui était élevé s'abaissait, les grands noms tombaient comme les hautes têtes. C'était le règne de l'égalité, et la guillotine était le niveau. Paul s'informa d'Emmanuel; on lui dit qu'il était proscrit. Il demanda ce qu'était devenue sa mère, on lui répondit qu'elle était morte. Alors il lui prit un immense besoin de visiter une fois encore, avant de mourir lui-même, les lieux où il avait, douze ans auparavant, éprouvé des émotions si douces et si terribles. Il partit pour la Bretagne, laissa sa voiture à Vannes, et prit un cheval comme il l'avait fait le jour où il avait vu pour la première fois Marguerite; mais ce n'était plus le jeune et enthousiaste marin, aux désirs et aux espérances sans horizon : c'était l'homme désillusionné de tout, parce qu'il a tout goûté, miel et absinthe; tout approfondi, hommes et choses; tout connu, gloire et oubli. Aussi, ne cherchait-il plus une famille, il venait visiter des tombeaux.

En arrivant en vue du château, il tourna les yeux vers la maison d'Achard, et, ne la voyant plus, il tâcha de s'orienter par la forêt; mais la forêt semblait s'être évanouie par enchantement. Elle avait été vendue, comme propriété nationale, à vingt-cinq ou trente fermiers des environs, qui l'avaient défrichée et en avaient fait une vaste plaine. Le grand chêne avait disparu, et la charrue avait passé sur la tombe ignorée du comte de Morlaix, dont l'œil même de son fils ne pouvait plus reconnaître la place.

Alors, il prit la porte du parc et s'avança vers le château, plus sombre et plus triste encore à cette heure qu'il ne l'était autrefois; il n'y avait plus qu'un vieux concierge, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes. On avait eu d'abord l'intention d'abattre le manoir comme la forêt : mais la réputation de sainteté de la marquise, conservée religieusement dans le pays, avait protégé les vieilles pierres qui, pendant quatre siècles, avait abrité sa famille. Paul visita les appartemens que, depuis trois ans, l'on n'avait point ouverts et que l'on rouvrit pour lui. Il parcourut la galerie des portraits; elle était restée telle qu'il l'avait vue autrefois, mais aucune main pieuse n'avait ajouté à l'antique collection les portraits du marquis et de la marquise. Il entra dans la bibliothèque où il s'était caché, retrouva à la même place un livre qu'il avait ouvert, l'ouvrit et relut les pages qu'il avait lues; puis, il poussa la porte qui donnait sur la chambre du contrat, où s'étaient passées les scènes les plus animées du drame dont il avait été le principal acteur. La table était à la même place, et la glace au cadre de Venise, qui se trouvait sur la cheminée, brisée encore par la balle du pistolet d'Emmanuel. Il alla s'appuyer contre le chambranle de la cheminée, et demanda des détails sur les dernières années de la marquise.

Ils étaient simples et sévères, comme tout ce que l'on connaissait d'elle. Restée seule au château ainsi que nous l'avons dit, sa vie toute entière s'était uniformément écoulée dans trois endroits différens : son oratoire, le caveau où dormait son mari, et l'espace abrité par le chêne au pied duquel avait été enterré son amant. Pendant huit ans encore, après la soirée où Paul avait pour la dernière fois pris congé d'elle, on l'avait vue errer dans ces vieux corridors et dans ces sombres allées, pâle et lente comme une ombre; puis enfin, une maladie de cœur, causée par les émotions amassées dans sa poitrine, s'était déclarée; elle avait été s'affaiblissant toujours; enfin, un soir qu'elle ne pouvait plus marcher, elle s'était fait porter au pied du chêne, sa promenade favorite, pour voir une fois encore, disait-elle, le soleil se coucher dans l'Océan, ordonnant qu'on vînt la reprendre dans une demi-heure. A leur retour, ses gens la trouvèrent évanouie. Ils la transportèrent vers le château ;

elle revint à elle dans le trajet, et, au lieu de se faire conduire à sa chambre, elle ordonna qu'on la descendît dans le caveau de sa famille. Là, elle eut la force de s'agenouiller encore au tombeau de son mari et de faire de la main signe qu'on la laissât seule. Quelque imprudence qu'il y eût de le faire, on obéit, car elle était habituée à ne jamais répéter deux fois le même ordre. Cependant, au lieu de sortir, les domestiques restèrent dans un enfoncement, afin d'être prêts à la secourir. Au bout d'un instant, ils la virent se coucher sur la pierre devant laquelle elle priait. Ils crurent qu'une seconde fois elle était évanouie; ils accoururent, elle était morte.

Paul se fit conduire danr les caveaux, y entra lentement et la tête découverte; puis arrivé à la pierre qui couvrait la tombe de sa mère, il s'agenouilla devant elle. Elle présentait cette seule inscription, que l'on peut voir encore dans une des chapelles de l'église de la petite ville d'Auray, où elle a été transportée depuis, et que la marquise elle-même avait, avant de mourir, laissée à cette intention :

CI-GIT
TRÈS HAUTE ET TRÈS PUISSANTE DAME
MARGUERITE BLANCHE DE SABLÉ,
MARQUISE D'AURAY,
NÉE LE 2 AOUT 1729,
MORTE LE 2 SEPTEMBRE 1788.
—
Priez pour elle et pour *ses* enfans.

Paul leva les yeux au ciel avec une expression infinie de reconnaissance. Sa mère, qui si longtemps l'avait oublié pendant sa vie, s'était souvenue de lui dans son inscription funéraire.

Six mois après, la Convention nationale décida en séance solennelle qu'elle assisterait aux funérailles de Paul Jones, ancien commodore de la marine américaine, mort à Paris le 7 juillet 1793, et dont l'inhumation devait avoir lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Cette décision avait été prise, dit l'arrêté, *pour consacrer en France la liberté des cultes.*

FIN DU CAPITAINE PAUL.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant 16,



SOUVENIRS D'ANTONY

PAR

ALEXANDRE DUMAS

CHERUBINO ET CELESTINI

I.

C'est une scène de brigands que je vais vous raconter, et pas autre chose. Suivez-moi dans la Calabre citérieure ; escaladez avec moi un pic des Apennins, et, arrivé sur sa cime, vous aurez, en vous tournant vers le midi, à votre gauche, Cosenza ; à votre droite, Santo-Lucido ; et, devant vous, à mille pas environ, s'escarpant aux flancs de la montagne même, un chemin éclairé en ce moment par un grand nombre de feux autour desquels se groupent des hommes armés. Ces hommes sont en chasse du brigand Jacomo avec la bande duquel ils viennent d'échanger bon nombre de coups de fusil ; mais la nuit étant venue, ils n'ont point osé se hasarder à sa poursuite, et ils attendent le jour pour fouiller la montagne.

Maintenant, baissez la tête et jetez les yeux immédiatement au-dessous de vous, à quinze pieds de profondeur à peu près, sur ce plateau tellement entouré de rochers rougeâtres, de chênes verts et touffus, de liéges pâles et rabougris, qu'il faut le dominer comme nous le faisons pour deviner qu'il existe ; vous y distinguerez, n'est-ce pas, d'abord quatre hommes qui s'occupent des préparatifs du souper, en allumant le feu et en écorchant un agneau, quatre autres qui jouent à la *morra* (1) avec une rapidité telle que vous ne pouvez suivre le mouvement de leurs doigts ; deux autres qui montent la garde, si immobiles que vous les prendriez pour des fragmens de rochers auxquels le hasard aurait donné une forme humaine ; une femme assise et qui n'ose remuer de peur d'éveiller un enfant endormi dans ses bras ; enfin, à l'écart, un brigand qui jette les dernières pelletées de terre sur une fosse fraîchement creusée.

Ce brigand, c'est Jacomo ; cette femme, c'est sa maîtresse ; et les hommes qui montent la garde, qui jouent et qui préparent à souper, c'est ce qu'il appelle : ma bande ; quant à celui qui repose dans cette tombe, c'est Hieronimo, le second du capitaine : une balle vient de lui épargner la potence déjà dressée pour Antonio, le second lieutenant, qui a eu la bêtise de se laisser prendre.

Maintenant que vous avez fait connaissance avec les hommes et les localités, laissez-moi dire :

Lorsque Jacomo eut accompli l'œuvre funéraire, il laissa échapper de ses mains la pioche dont il s'était servi, et s'agenouilla sur cette terre fraîche où ses genoux entrèrent comme dans du sable ; il resta ainsi près d'un quart d'heure, immobile et priant ; puis, ayant tiré de sa poitrine un cœur d'argent suspendu à son cou par un ruban rouge et orné d'une image de la Vierge et de l'enfant Jésus, il le baisa pieusement comme doit le faire un honnête bandit ; puis, se relevant avec lenteur, il revint, la tête basse et les bras croisés, s'appuyer contre la base du rocher dont la cime dominait le plateau que nous avons décrit.

Jacomo avait opéré ce mouvement avec tant de silence et de tristesse, que nul ne l'avait entendu venir prendre la place qu'il occupait. Il paraît que ce relâchement de surveillance lui sembla contraire aux lois de la discipline ; car, après avoir promené la vue sur ceux qui l'entouraient, ses sourcils se froncèrent, et sa large bouche se fendit pour laisser passer le

(1) Jeu qui consiste à présenter à son partner la main avec un nombre de doigts toujours varié, ouverts ou fermés. Il faut pour avoir gagné qu'il devine le nombre des doigts ouverts.

plus abominable blasphème qui, de mémoire de brigand, ait épouvanté le ciel :

— *Sangue di Cristo...*

Ceux qui dépeçaient l'agneau se redressèrent sur leurs genoux, comme s'ils avaient reçu un coup de bâton sur les reins; les joueurs restèrent les mains en l'air; les sentinelles se retournèrent si spontanément qu'elles se trouvèrent en face l'une de l'autre; la femme tressaillit; l'enfant pleura.

Jacomo frappa du pied.

— Maria, faites taire l'enfant, dit-il.

Maria ouvrit rapidement son corset écarlate brodé d'or, et, approchant des lèvres de son fils ce sein rond et brun qui fait la beauté des Romaines, elle se courba sur lui et l'enveloppa de ses deux bras, comme pour le protéger. L'enfant prit le sein et se tut.

Jacomo parut satisfait de ces signes d'obéissance; son visage perdit l'expression sévère qui l'avait rembruni un instant pour prendre un caractère profondément triste; puis il fit de la main signe à ses hommes qu'ils pouvaient continuer.

— Nous avons fini de jouer, dirent les uns.

— Le mouton est cuit, dirent les autres.

— C'est bien; alors soupez, répondit Jacomo.

— Et vous, capitaine?

— Je ne souperai pas.

— Ni moi non plus, dit la douce voix de la femme.

— Et pourquoi cela, Maria?...

— Je n'ai pas faim.

Ces derniers mots furent prononcés si bas et si timidement, que le bandit parut aussi touché de leur accent qu'il était dans sa nature de l'être; il laissa tomber sa main basanée à la hauteur de la tête de sa maîtresse : elle la prit et y appuya ses lèvres.

— Vous êtes une bonne femme, Maria.

— Je vous aime, Jacomo.

— Allons, soyez sage et venez souper.

Maria obéit, et tous deux vinrent prendre place au milieu de la natte de paille sur laquelle étaient préparés des tranches de mouton que les bandits avaient fait rôtir en les embrochant à la baguette d'une carabine, du fromage de chèvre, des avelines, du pain et du vin.

Jacomo tira de la gaîne de son poignard une fourchette et un couteau d'argent qu'il donna à Maria; quant à lui, il ne prit qu'une tasse d'eau pure qu'il alla puiser à une source voisine, la crainte d'être empoisonné par les paysans qui pouvaient seuls lui fournir du vin l'ayant fait depuis long-temps renoncer à cette boisson.

Chacun alors se mit à l'œuvre, à l'exception des deux sentinelles qui, de temps en temps, tournaient la tête et jetaient un regard expressif sur les provisions qui disparaissaient avec un rapidité effrayante. Ces mouvemens d'inquiétude devenaient plus rapprochés et plus rapides au fur et à mesure que le repas s'avançait, si bien qu'à la fin ils semblaient être chargés bien plutôt de veiller sur le souper de leurs camarades que sur le bivouac de leurs ennemis.

Pendant ce temps, Jacomo était triste, et l'on voyait qu'il avait le cœur plein de souvenirs. Tout-à-coup il parut n'y plus pouvoir résister; il passa la main sur son front, poussa un soupir et dit :

— Il faut que je vous raconte une histoire, enfans! Vous pouvez venir, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux sentinelles; ils n'oseront pas à cette heure nous relancer jusqu'ici; d'ailleurs ils nous croient encore deux.

Les sentinelles ne se firent pas répéter deux fois cette invitation, et leur coopération revint donner un peu d'activité au repas qui commençait à languir.

— Voulez-vous que j'aille prendre leur place? dit Maria.

— Merci; ce n'est pas la peine.

Maria glissa timidement sa main dans celle de Jacomo. Ceux qui avaient fini de souper s'arrangèrent dans les positions qui leur parurent les plus commodes pour entendre le récit. Ceux qui soupaient attirèrent devant eux le plus de provisions qu'il leur fut possible d'en atteindre, afin de n'avoir rien à demander, et chacun écouta la narration qui va suivre avec cet intérêt qu'accordent, en général, au récit d'une histoire, tous les hommes de la vie errante.

— C'était en 1799. Les Français avaient pris Naples et en avaient fait une république; la république à son tour voulut prendre la Calabre : *per Baccho!* prendre la montagne aux montagnards! cela n'était pas chose facile, pour des païens surtout. Plusieurs bandes la défendaient comme nous la défendons encore; car la montagne est à nous, et l'on avait mis la tête des chefs de ces bandes à prix, comme on y a mis la mienne; la tête de Cesaris, entre autres, valait 3,000 ducats napolitains.

Une nuit, pendant la soirée de laquelle on avait entendu quelques coups de fusil, comme on a pu en entendre ce soir, deux jeunes bergers, qui gardaient leur troupeau dans la montagne de Tarsia, soupaient près du feu qu'ils avaient allumé moins pour se chauffer que pour écarter les loups : c'étaient deux beaux enfans, deux vrais Calabrois, à moitié nus et portant pour tout vêtement une peau de mouton à la ceinture, des sandales aux pieds, un ruban pour suspendre à leur cou l'image de l'enfant Jésus, et voilà tout. Ils étaient du même âge à peu près; ni l'un ni l'autre ne connaissait son père, vu qu'on les avait trouvés exposés à trois jours de distance, l'un à Tarente, l'autre à Reggio, ce qui prouvait au moins qu'ils n'étaient pas de la même famille. Des paysans de Tarsia les avaient recueillis; et on les appelait généralement les enfans de la Madone (1), comme on appelle les enfans trouvés. Quant à leurs noms de baptême, c'étaient Cherubino et Celestini.

Ces enfans s'aimaient, car leur isolement était le même. Ceux qui les avaient recueillis ne leur avaient pas laissé ignorer que c'était par charité, et sous l'espoir de gagner le paradis, qu'ils avaient fait cette bonne action; ils savaient aussi qu'ils ne tenaient à rien sur la terre, et ils s'aimaient davantage.

Ils étaient donc, comme je viens de vous le dire, à garder leurs troupeaux dans la montagne, mangeant au même morceau de pain, buvant dans la même tasse, comptant les étoiles du ciel, et insoucians et heureux comme si la terre des riches eût été leur terre.

Tout-à-coup ils entendirent du bruit derrière eux et se retournèrent : un homme debout, appuyé sur sa carabine, les regardait manger.

Oui, par Jésus, c'était un homme; et son costume répondait de sa profession encore. Il avait un long chapeau calabrois, tout bariolé de rubans blancs et rouges et serré d'un velours noir avec une boucle d'or; des cheveux nattés qui pendaient de chaque côté de son visage; de larges boucles d'oreilles; le cou nu; un gilet avec des boutons de fil d'argent tressé, comme on n'en fait qu'à Naples; une veste aux boutonnières de laquelle pendaient, noués par un bout, deux mouchoirs de soie rouge, dont le reste se perdait dans la poche; sa fidèle *padroncina* (2), pleine de cartouches et fermée par une plaque d'argent; une culotte de velours bleu et des bas fixés à ses jambes par de petites bandes de cuir qui tenaient à la sandale. Ajoutez à cela des bagues à tous les doigts et des montres dans toutes les poches, et deux pistolets et un couteau de chasse à la ceinture.

Les deux enfans échangèrent sous leurs grands sourcils un coup d'œil rapide comme un éclair; le brigand s'en aperçut.

— Vous me connaissez? dit-il.

— Non, répondirent les enfans.

— Au reste, que vous me connaissiez, oui ou non, peu m'importe. Les hommes de la montagne sont frères et doivent compter les uns sur les autres; ainsi je compte sur vous. Depuis hier on me poursuit comme une bête fauve, j'ai faim et j'ai soif..

— Voici du pain et voici de l'eau, dirent les enfans.

Le brigand s'assit, appuya sa carabine contre sa cuisse, arma ses deux pistolets dans sa ceinture et se mit à l'œuvre.

Lorsqu'il eut fini il se leva.

— Quel est le nom du village où l'on aperçoit une lumière? dit-il aux enfans en étendant la main vers l'endroit le plus sombre de l'horizon.

(1) Figli della Madona.

(2) Ceinture de cuir.

Les enfans fixèrent quelques secondes leurs regards perçans sur le point qu'il indiquait, l'isolèrent en abaissant la main sur leurs yeux; puis se mirent à rire, car ils pensèrent que le brigand se moquait d'eux : ils ne voyaient rien.

Ils se retournèrent pour le lui dire : le brigand avait disparu. Ils comprirent alors qu'il avait employé cette ruse pour qu'ils ne pussent voir de quel côté il opérait sa retraite.

Les deux enfans se rassirent ; puis, après quelques instans de silence, ils se regardèrent en même temps.

— L'as-tu reconnu ? dit l'un.

— Oui, répondit l'autre.

Ces quelques mots furent échangés à voix basse et comme s'ils tremblaient d'être entendus.

— Il a craint que nous ne le trahissions.

— Il est parti sans nous rien dire.

— Il ne doit pas être loin.

— Non, il était trop fatigué.

— Je le trouverais bien malgré toutes ses précautions, si je voulais.

— Moi aussi.

Les deux enfans n'en dirent pas davantage ; mais ils se levèrent et partirent de chaque côté de la montagne, comme deux jeunes levriers en quête.

Au bout d'un quart d heure, Cherubino était de retour près du feu ; cinq minutes après, Celestini s'asseyait à son côté.

— Eh bien?...

— Eh bien?...

— Je l'ai trouvé.

— Moi aussi.

— Derrière un buisson de laurier-rose.

— Dans l'enfoncement d'un rocher.

— Qu'y avait-il à sa droite ?

— Un aloës en fleurs ; et que tenait-il à ses mains?

— Des pistolets tout armés.

— C'est cela.

— Et il dormait?

— Comme si tous les anges veillaient sur lui.

— Trois mille ducats, c'est autant qu'il y a d'étoiles au ciel !...

— Chaque ducat vaut dix carlins, et nous gagnons un carlin par mois ; ainsi nous pourrions vivre aussi vieux que le vieux Guiseppe, que nous ne gagnerions pas encore trois mille ducats dans toute notre vie.

Les deux enfans se turent pendant quelques minutes. Cherubino rompit le premier le silence :

— C'est difficile à tuer un homme? dit-il.

— Non, répondit Celestini ; l'homme est comme le mouton : il a une veine au cou, il faut la couper, voilà tout.

— As-tu remarqué Césaris ?

— Il avait le cou nu, n'est-ce pas?

— Ce ne serait pas difficile à lui...

— Non, pourvu que le couteau coupât bien.

Chacun des enfans passa la main sur le tranchant de la lame du sien ; puis, se levant, ils se regardèrent un instant tous les deux sans se parler.

— Lequel fera le coup pour les deux? dit Cherubino.

Celestini ramassa quelques cailloux et lui présenta sa main fermée.

— Pair ou non?

— Pair.

— Il est impair : c'est à toi.

Cherubino partit sans dire un mot. Celestini le regarda s'éloigner dans la direction où il savait qu'était couché Cesaris; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue, il s'amusa à jeter les uns après les autres, dans le feu mourant, les cailloux qu'il avait ramassés. Au bout de dix minutes, il vit revenir Cherubino.

— Eh bien? lui dit-il.

— Je n'ai pas osé.

— Pourquoi?

— Il dormait les yeux ouverts, et il m'a semblé qu'il me regardait.

— Allons-y ensemble.

Ils partirent en courant, mais bientôt ils ralentirent le pas. Bientôt encore ils marchèrent sur la pointe des pieds; enfin ils se couchèrent à plat ventre et rampèrent comme des serpens; puis, arrivés au buisson de laurier-rose, comme des serpens encore, ils levèrent la tête, s'introduisirent entre les branches, et aperçurent le brigand endormi, dans la même position où ils l'avaient vu.

Alors l'un se glissa à sa droite et l'autre à sa gauche, sous la voûte qui surplombait ; puis, arrivés près de lui, les deux enfans, tenant leur couteau entre les dents, se soulevèrent chacun sur un genou. Le brigand semblait éveillé, ses yeux étaient tout grands ouverts; seulement la prunelle était fixe.

Celestini fit un signe de la main à Cherubino, afin qu'il suivît tous ses mouvemens. Le brigand, avant de s'endormir, avait appuyé sa carabine contre la paroi du rocher, et en avait enveloppé la batterie avec un de ses mouchoirs de soie. Celestini dénoua doucement le mouchoir, l'étendit au-dessus de la tête de Cesaris, et voyant que Cherubino était prêt, il l'abaissa tout-à-coup en criant :

— Va!

Cherubino se précipita comme un jeune tigre sur le cou du brigand ; celui-ci jeta un cri terrible, se dressa debout et sanglant, fit plusieurs tours sur lui-même, la tête renversée en arrière, lâcha au hasard ses deux coups de pistolet et retomba mort.

Les deux enfans étaient restés à plat ventre et sans souffle.

Lorsqu'ils virent que le bandit avait cessé de remuer, ils se relevèrent et s'approchèrent de lui. Sa tête ne tenait plus que par la colonne vertébrale; ils achevèrent de la séparer du corps, l'enveloppèrent dans le mouchoir de soie, et, après être convenus de la porter chacun leur tour, ils partirent pour Naples.

Ils marchèrent toute la nuit dans la montagne, s'orientant sur la mer qu'ils voyaient luire à leur gauche. Au point du jour, ils aperçurent Castro-Villari; mais ils n'osèrent traverser la ville, de peur que le sang ne dénonçât le fardeau qu'ils portaient, et que quelque brigand de la bande de Césaris ne vengeât sur eux la mort de leur chef.

Cependant la faim les prit ; l'un d'eux résolut d'aller chercher du pain à une auberge, tandis que l'autre l'attendrait dans la montagne; mais, lorsqu'il eut fait quelques pas, il revint.

— Et de l'argent ? dit-il.

Ils portaient une tête qui valait trois mille ducats, et ni l'un ni l'autre n'avait un bajocco pour acheter du pain.

Celui qui portait la tête dénoua le mouchoir, prit une boucle d'oreille de Cesaris et la donna à son camarade. Une demi-heure après, le messager était de retour avec des provisions pour trois jours.

Ils mangèrent et se mirent en route.

Pendant deux jours ils marchèrent; pendant deux nuits ils couchèrent, comme des bêtes fauves, à l'abri d'un buisson ou sous la voûte d'un rocher.

Le soir du troisième jour, ils arrivèrent à un petit village nommé Altavilla.

L'auberge était encombrée de cochers qui avaient conduit des voyageurs à Pestum, de bateliers qui avaient remonté le Sèle, et de lazzaroni auxquels il était égal de vivre là ou ailleurs.

Les deux enfans s'installèrent dans un coin qu'ils trouvèrent libre, mirent la tête de Cesaris entre eux deux, soupèrent comme jamais cela ne leur était arrivé, dormirent chacun leur tour, payèrent avec la deuxième boucle d'oreille, et se remirent en route quelques minutes avant le jour.

Vers les neuf heures du matin, ils aperçurent une grande ville au fond d'un golfe ; ils demandèrent comment elle s'appelait : on leur répondit qu'elle s'appelait Naples.

Ils n'avaient plus à craindre les compagnons de Cesaris. Ils marchèrent donc droit à la ville. Arrivés au pont de la Maddalena, ils s'approchèrent de la sentinelle française et lui demandèrent en calabrois à qui il fallait s'adresser pour se faire payer la somme promise à ceux qui apporteraient la tête de Cesaris.

La sentinelle les écouta gravement jusqu'au bout, puis réfléchit un instant, releva sa moustache et se dit à elle-même :

— C'est extraordinaire, ces gaillards-là ne sont pas plus

hauts que ma giberne, et ils parlent déjà italien. C'est bien, mes petits amis; passez au large!

Les enfans, qui à leur tour ne comprenaient pas, répétèrent leur question.

— Il paraît qu'ils y tiennent, dit la sentinelle, et il appela le sergent.

Le sergent baragouinait quelques mots d'italien, il comprit la question, devina que le mouchoir ensanglanté que portait Celestini renfermait une tête : il appela son officier.

L'officier donna aux enfans deux hommes d'escorte qui les conduisirent au palais où était le ministère de la police.

Les soldats dirent qu'ils apportaient la tête de Cesaris, et outes les portes s'ouvrirent devant eux.

Le ministre voulut voir les braves qui avaient délivré la Calabre de son fléau, et l'on fit entrer dans son cabinet Cherubino et Celestini.

Il regarda longtemps ces deux beaux enfans à la mine naïve, au costume pittoresque, à l'air grave; il leur demanda en italien comment ils avaient fait; et ils lui racontèrent leur action comme si c'était la chose du monde la plus simple; il exigea la preuve de ce qu'ils disaient; Celestini mit un genou à terre, dénoua le mouchoir, prit la tête par les cheveux et la posa tranquillement sur le bureau du ministre.

Il n'y avait rien à répondre à cela, si ce n'était de payer la somme.

Cependant l'excellence, les voyant si jeunes, leur propose de les faire entrer dans une pension ou dans un régiment, et leur dit que le gouvernement français avait besoin de jeunes gens braves et décidés.

Ils répondirent que les besoins du gouvernement français ne les regardaient pas, qu'ils étaient de loyaux Calabrois ne sachant ni lire ni écrire, et qu'ils comptaient bien ne jamais l'apprendre; que pour entrer dans un régiment, la vie sauvage à laquelle ils étaient habitués les ayant mal préparés à la discipline militaire, ils craindraient d'avoir peu d'aptitude à la manœuvre et à l'exercice; mais que, quant aux trois mille ducats, c'était autre chose et qu'ils étaient tout prêts à les toucher.

Le ministre leur donna un chiffon de papier grand comme les deux doigts, sonna un huissier et lui ordonna de les conduire à la caisse.

Le caissier compta la somme : les deux enfans tendirent le mouchoir de sôie encore tout sanglant, le nouèrent par les quatre bouts sur les trois mille ducats, sortirent par une porte qui donnait sur la place Santo-Francesco-Nuovo, et se trouvèrent à l'extrémité de la grande rue de Tolède.

La rue de Tolède est le palais du peuple. Ils virent tout le long des maisons une foule de lazzaroni qui, couchés au soleil, faisaient voluptueusement filer le macaroni de leur écuelle de terre à leurs lèvres brunes. Cette vue leur donna de l'appétit; ils allèrent à un marchand, lui achetèrent une écuelle et plein cette écuelle de macaroni; ils donnèrent un ducat et on leur rendit neuf carlins, neuf grains et deux calli (1); avec ce qu'on leur rendait ils avaient de quoi vivre un mois et demi de la même manière.

Ils allèrent s'asseoir sur les marches du palais Maddaloni, et y firent un dîner de la somptuosité duquel ils n'avaient aucune idée.

Dans la rue de Tolède, on dort, on mange, ou l'on joue. Ils n'avaient point encore envie de dormir. Ils avaient mangé; ils se mêlèrent à un groupe de lazzaroni qui jouaient à la morra.

Au bout de cinq heures, ils avaient perdu trois calli.

En perdant trois calli par jour, ils auraient pu jouer pendant le tiers de l'éternité à peu près.

Heureusement que le soir même ils apprirent qu'il existait à Naples des maisons où l'on pouvait manger un ducat à son dîner et perdre des milliers de calli en une heure.

Comme ils voulaient souper, ils se firent conduire dans l'une de ces maisons : c'était une table d'hôte. Le patron regarda leur costume et se mit à rire : ils montrèrent leur argent, le patron les salua jusqu'à terre, et leur dit qu'on les servirait dans leur chambre, en attendant que leurs excellences eussent fait faire des habits décens qui leur permissent de manger avec tout le monde.

Cherubino et Celestini se regardèrent : ils ne savaient pas trop ce que l'hôte voulait dire avec ses habits décens : ils trouvèrent leur costume de fort bon goût; en effet il était composé, comme nous l'avons dit, d'une jolie peau de mouton, roulée autour de la ceinture, et de bonnes sandales ficelées aux pieds; tout le reste du corps était nu, et cela leur paraissait plus commode et moins chaud. Cependant ils se résignèrent lorsqu'on leur eut expliqué qu'il fallait porter un habit complet pour avoir le droit de manger un ducat à son dîner et de perdre des milliers de calli en une heure.

Pendant qu'on dressait leur table, un tailleur entra dans leur chambre et leur demanda quel genre d'habits ils voulaient.

Ils répondirent que, puisqu'il leur fallait absolument des habits, ils voulaient chacun un costume calabrois pareil à ceux que les jeunes gens riches portaient le dimanche à Cosenza et à Tarente.

Le tailleur fit signe que cela suffisait, et ajouta que leurs excellences auraient ce qu'elles désiraient le lendemain matin.

Leurs excellences soupèrent et trouvèrent que le ravioli et le sambajone valaient mieux que le macaroni; que le lacryma-christi était préférable à l'eau pure, et que le pain de gruau s'avalait plus couramment que la galette d'orge.

Lorsqu'ils eurent fini, ils demandèrent au garçon s'il leur était permis de coucher par terre : le garçon leur montra deux lits; ils les avaient pris pour des chapelles.

Celestini, qui décidément était le caissier, enferma le mouchoir et les ducats dans une espèce de secrétaire, en prit la clef et la pendit au ruban qu'il portait au cou.

Puis ils firent dévotement leur prière à la Vierge, baisèrent leur scapulaire, se couchèrent chacun dans un lit où l'on pouvait tenir cinq sans être gêné, et s'endormirent jusqu'au jour.

Le lendemain, leur tailleur leur tint parole; et ce jour là, comme ils avaient un costume complet, ils purent dîner à table d'hôte et entrer dans la salle de jeu : ils y perdirent cent vingt ducats.

Un garçon d'hôtel leur proposa, pour les consoler, de les conduire le soir dans une maison où ils s'amuseraient davantage encore.

Lorsque l'heure fut venue, ils prirent des ducats plein leurs poches et suivirent le garçon; ils ne rentrèrent à l'hôtel que le lendemain matin, mourant de faim et les poches vides.

C'était une bonne vie. Ils avaient parfaitement retenu l'adresse de la maison où l'on passait la nuit, et ils aimaient presque autant ce qu'on y faisait que la table et le jeu. Ils y retournèrent donc la nuit suivante.

Ils menèrent cette existence quinze jours, et cela les forma considérablement. Au bout de ce temps, ils eussent tenu tête à un abbé romain ou à un sous-lieutenant français, ce qui est à peu près la même chose.

Un soir, ils se présentèrent comme de coutume à la maison. Elle était fermée par ordre supérieur : je ne sais quel assassinat y avait été commis.

Ils virent une grande quantité de monde suivant une même direction, et ils suivirent le monde.

Quelques minutes après, ils se trouvaient près de la Villa-Reale, dans la magnifique rue de la Chiaja : ils ne la connaissaient point encore.

La Chiaja est, à dix heures du soir, le rendez-vous du beau monde; Naples vient y respirer la brise du golfe, toute chargée du parfum des orangers de Sorrente et des jasmins du Pausilippe. Il y a là plus de fontaines et de statues que sur tout le reste de la terre; puis au-delà de ces fontaines et de ces statues, il y a une mer comme on n'en voit nulle part.

Ils se promenaient donc là, nos deux birboni, coudoyant les femmes, heurtant les hommes, une main sur leur argent, et l'autre sur leur poignard.

Ils arrivèrent à un groupe arrêté devant un café : au milieu de ce groupe il y avait une calèche, et dans cette calèche une

(1) Un ducat vaut 10 carlins, un carlin 10 grains, et un grain 12 calli.

femme qui prenait des glaces. Le groupe s'était formé pour voir cette femme.

C'était bien, en effet, la plus belle créature qui, depuis Ève, fût sortie des mains de Dieu; une créature à faire damner un pape.

Nos Calabrois entrèrent dans le café, demandèrent deux sorbets et se mirent à la fenêtre pour voir cette femme de près : elle avait surtout des mains merveilleuses.

— Corpo di Baccho, qu'elle est belle ! s'écria Cherubino.

Un homme s'approcha de lui et lui frappa sur l'épaule.

— Le moment est bon, mon jeune seigneur, lui dit-il.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que la comtesse Fornera est brouillée, depuis deux jours, avec le cardinal Rospoli.

— Après ?

— Et que si vous voulez, pour cinq cents ducats et du silence?...

— Elle est à moi?

— Elle est à vous.

— Ah ! tu es donc?...

— *Un ruffiano per servir la*

— Un instant, dit Celestini, c'est que je la veux aussi, moi, cette femme.

— Alors, mes excellences, ce sera le double.

— Très bien.

— Mais qui l'aura le premier ?

— Cela nous regarde ; va t'assurer si elle est libre cette nuit, et viens nous rejoindre à l'hôtel de Venise, où nous logeons.

Le rufien tira de son côté, nos enfans du leur. La voiture de la comtesse partit. Cherubino et Celestini rentrèrent à l'hôtel : il leur restait cinq cents ducats tout juste ; ils se mirent de chaque côté d'une table, posèrent un jeu de cartes entre eux deux, et chacun prit une carte à son tour.

L'as de cœur tomba à Cherubino.

— Bien du plaisir, lui dit Celestini, et il se jeta sur son lit.

Cherubino mit les cinq cents ducats dans sa poche, examina si son poignard sortait facilement du fourreau, et attendit le rufien : au bout d'un quart d'heure il arriva.

— Elle est libre, cette nuit, dit-il.

— Eh bien ! partons.

Il descendirent : la nuit était superbe, le ciel regardait la terre de tous ses yeux ; la comtesse logeait dans le faubourg de la Chiaja ; le rufien marchait le premier ; Cherubino le suivait en chantant :

> Che bella cosa è de morire ucciso
> Inanze a la porta de la innamorata.
> L'anima se ne sagli in paradiso,
> E lo cuorpo lo chiegne la scasata ! (1)

Ils arrivèrent à une petite porte dérobée. une femme les attendait.

— Excellence, dit le rufien, il y a cent ducats pour moi, et vous mettrez les quatre cents autres dans la petite corbeille d'albâtre, que vous trouverez sur la cheminée.

Cherubino lui compta les cent ducats et suivit la femme.

C'était dans un beau palais de marbre ; il y avait de chaque côté de l'escalier des lampes dans des globes de cristal, et entre chaque lampe des cassolettes de bronze où brûlaient des parfums.

Ils traversèrent ainsi des appartemens à loger un roi et sa cour ; puis, au bout d'une grande galerie, fermée par une cloison, la camérière ouvrant une porte, poussa Cherubino et la referma derrière lui.

— Est-ce vous, Gidsa ? dit une voix de femme.

Cherubino regarda du côté d'où venait cette voix, et il reconnut la comtesse vêtue d'une seule robe de mousseline, couchée sur un sofa recouvert de basin, jouant avec une boucle de ses longs cheveux qu'elle avait dénoués et qui la couvraient comme l'aurait fait une mantille espagnole.

— Non, signora, ce n'est pas Gidsa, c'est moi, répondit Cherubino.

— Qui, vous? dit la voix avec une expression plus douce encore.

— Moi, Cherubino, l'enfant de la madone ; et le jeune homme s'avança jusqu'aux pieds du sopha.

La comtesse se souleva un instant sur le coude, et le regarda étonnée.

— Vous venez pour votre maître ? dit-elle.

— Je viens pour moi, signora.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien ! je vais vous faire comprendre : je vous ai vue aujourd'hui à la Chiaja pendant que vous preniez des glaces et j'ai dit en vous voyant : « Per Baccho, qu'elle est belle! »

La comtesse sourit.

— Alors un homme est venu à moi et m'a dit : « Voulez-vous cette femme que vous trouvez si belle? je vous la donne pour 500 ducats. » Je suis rentré chez moi et j'ai pris cette somme. Arrivé à votre porte, il m'a demandé 100 ducats pour lui, et je les lui ai donnés; quant aux 400 autres, il m'a dit de les mettre dans cette corbeille d'albâtre : les voilà.

Cherubino jeta trois ou quatre poignées d'argent dans la corbeille ; elle était trop pleine et dégorgea sur la cheminée.

— Quelle horreur que ce Maffeo ! dit la comtesse. Est-ce de cette manière que l'on fait les choses ?

— Je ne sais pas ce que c'est que Maffeo, répondit l'enfant ; et je ne suis pas très au courant de la manière dont on fait les choses. Seulement je sais qu'on vous a promise à moi pour une nuit et moyennant une somme ; je sais encore que j'ai payé cette somme, et par conséquent vous m'appartenez pour une nuit.

Cherubino, en achevant ces paroles, fit un pas vers le divan.

— Restez là ou je sonne, s'écria la comtesse, et je vous fais jeter à la porte par mes gens.

Cherubino se mordit les lèvres et porta la main à son poignard.

— Ecoutez, signora, lui dit-il froidement, lorsque vous m'avez entendu entrer, vous avez cru voir paraître quelque petit abbé de famille ou quelque riche voyageur français, et vous vous êtes dit : J'en aurai bon compte. Ce n'est ni l'un ni l'autre, signora ; c'est un Calabrois, et non pas de la plaine encore, mais de la montagne ; un enfant, si vous voulez, mais un enfant qui a apporté de Tarsia à Naples la tête d'un brigand dans un mouchoir ; et la tête de quel brigand ! de Cesaris ! Cet or, voyez-vous, c'est tout ce qui reste du prix de cette tête ; les 2,500 autres ducats se sont envolés au jeu, ont été noyés dans le vin, se sont perdus dans les femmes. Pour ces 500 ducats, j'aurais pu avoir encore dix nuits de femme, de vin et de jeu ; je n'en ai pas voulu ; je vous ai voulue, et je vous aurai.

— Morte, oui, cela peut être.

— Vivante.

— Jamais !

La comtesse étendit le bras pour saisir le cordon de la sonnette ; Cherubino ne fit qu'un bond de la cheminée au divan.

La comtesse jeta un cri et s'évanouit : Cherubino venait de lui clouer avec son poignard la main sur le lambris, six pouces au-dessous du cordon de la sonnette. . . . .

. . . .

. . . .

Deux heures après, Cherubino rentra à l'hôtel de Venise ; il secoua Celestini, qui dormait comme un bienheureux, celui ci s'assit sur le lit, se frotta les yeux et le regarda.

— Qu'est-ce que ce sang? lui dit-il.

— Rien.

— Et la comtesse ?

— C'est une femme superbe.

— Pourquoi diable me réveilles-tu, alors ?

— Parce que nous n'avons plus un bajocco et qu'il faut partir avant le jour.

Celestini se leva. Les deux enfans sortirent de l'hôtel

(1) La belle chose que de mourir frappé devant la porte de son amoureuse! Tandis que l'âme monte en paradis, la maîtresse pleure sur le corps.

comme ils avaient l'habitude de le faire, et l'on ne songea point à les arrêter.

A une heure du matin, ils avaient dépassé le pont de la Maddalena ; à cinq heures ils étaient dans la montagne.

Alors ils s'arrêtèrent.

— Qu'allons-nous faire? dit Celestini.

— Je n'en sais rien; est-ce que tu es d'avis de retourner à la bergerie?

— Non, par Jésus!

— Eh bien! faisons-nous brigands.

Les deux enfans se donnèrent la main et se jurèrent aide et amitié éternelles. Ils tinrent saintement leur promesse, car, depuis ce jour, ils ne se sont point quittés.

— Je me trompe, dit Jacomo en s'interrompant et en regardant la tombe de Hieronimo : ils se sont quittés il y a une heure.

II.

— Maintenant vous pouvez dormir, continua Jacomo; je ferai la garde pour tous et je vous réveillerai lorsqu'il sera temps de partir; c'est-à-dire deux heures avant le jour.

A ces mots, chacun s'arrangea pour passer la meilleure nuit possible; et telle était la confiance de ces hommes en leur chef, que, cinq minutes après, chacun dormait aussi tranquillement, entourée d'ennemis comme la bande l'était, que s'il eût été couché à Terracine ou à Sonnino. Maria seule resta immobile et assise à la place où elle avait écouté le récit.

— N'essaieras-tu point de te reposer, Maria? lui dit Jacomo avec la voix la plus douce qu'il put prendre.

— Je ne suis point fatiguée, répondit Maria.

— Une trop longue veille pourrait faire mal à ton enfant.

— Je vais dormir.

Jacomo étendit son manteau sur le sable. Maria se coucha dessus, puis, le regardant timidement :

— Et vous? lui dit-elle

— Moi, répondit Jacomo, moi, je vais chercher un passage au milieu de ces damnés Français ; ils ne connaissent pas si bien la montagne, peut-être, qu'ils en aient gardé tous les défilés Nous ne pouvons rester ici éternellement sur ce roc, et, devant le quitter, le plus tôt sera le mieux.

— Alors je vais vous suivre, dit Maria se levant. Le bandit fit un mouvement. — Vous savez, continua vivement Maria, combien j'ai le pied sûr, le regard juste, la respiration légère; laissez-moi vous accompagner, je vous prie.

— Avez-vous peur que je vous trahisse? Et quand ces hommes ont confiance, douteriez-vous?

Deux larmes silencieuses coulèrent sur les joues de Maria. Le bandit se rapprocha d'elle.

— Eh bien! venez; mais laissez là l'enfant : il pourrait se réveiller et pleurer.

— Allez seul, dit Maria se recouchant.

Le bandit s'éloigna; Maria le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put apercevoir son ombre; puis, lorsqu'il eut disparu derrière un rocher, elle poussa un soupir, pencha la tête sur son enfant, ferma les yeux comme si elle dormait, et tout rentra dans le silence.

Deux heures après, un léger bruit se fit entendre du côté opposé à celui par lequel Jacomo était parti. Maria rouvrit les yeux et reconnut le bandit.

— Eh bien! lui dit-elle avec anxiété en distinguant, malgré la nuit, la sombre expression de son visage; qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit le bandit, jetant avec humeur sa carabine à ses pieds, il y a qu'il faut que nous ayons été trahis par les paysans ou les bergers, car partout où il y a un passage, il y a une sentinelle.

— Ainsi aucun moyen de descendre de ce rocher?

— Aucun. De deux côtés, vous le savez, il est entièrement coupé à pic, et, à moins que les aigles qui y font leurs nids ne nous prêtent leurs ailes, il ne faut point songer à prendre cette route; et, je vous l'ai dit, partout ailleurs... pas moyen. Français maudits!. . puissiez-vous être brûlés pendant l'éternité, comme des païens que vous êtes. Le bandit jeta son chapeau près de sa carabine.

— Que ferons-nous alors?

— Nous resterons ici; ils ne viendront pas nous y chercher, allez.

— Mais nous y mourrons de faim.

— A moins que Dieu ne nous envoie de la manne, ce qui n'est pas probable; mais autant vaut mourir de faim que d'être pendu.

Maria pressa son enfant entre ses bras et poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot. Le bandit frappa du pied.

— Nous venons de faire un bon repas ce soir, dit-il ; nous avons encore de quoi en faire un bon demain matin : c'est tout ce qu'il nous faut pour le moment. Ainsi, dormons.

— Je dors, dit Maria.

Le bandit se coucha près d'elle.

Il avait raison, Jacomo; il avait été trahi, non point par les paysans ou les bergers, mais par Antonio, l'un des siens, qui, comme nous l'avons dit, avait été fait prisonnier pendant le combat, et qui s'était racheté de la corde en promettant de livrer le chef de sa bande : il avait commencé à tenir sa promesse en plaçant lui-même les sentinelles contre lesquelles Hieronimo avait été se heurter.

Cependant le colonel qui commandait la petite troupe formant le siége avait fait mettre Antonio sous bonne garde; car, pour que Antonio fût tout-à-fait quitte de la corde, il fallait que Jacomo fût tout-à-fait pendu, et ce colonel était un homme trop prudent pour relâcher son prisonnier avant de tenir quelque chose à sa place. Quelques minutes avant le jour, il le fit donc amener entre deux soldats, pour voir avec lui si les bandits n'étaient plus au sommet de la montagne. S'ils n'y étaient plus, c'est que les sentinelles avaient été mal posées; en conséquence, Antonio, qui s'était chargé de cette opération, était un double traître qui méritait d'être pendu deux fois. Il n'y avait rien à répondre à ce dilemme militaire. Aussi Antonio s'y était-il soumis de la meilleure grâce possible. Il se présenta donc devant le colonel avec la tranquillité d'une bonne conscience, car il avait été si loyal dans sa trahison, qu'il était parfaitement sûr que ses anciens camarades n'avaient pu s'échapper.

Les premiers rayons du soleil parurent, illuminant le faite du rocher, et, comme les profondeurs où les troupes françaises étaient bivaquées restaient encore dans l'ombre, on eût dit qu'un vaste incendie dévorait cette cime ardente comme celle du Sinaï. Peu à peu, et au fur à mesure que le soleil monta au ciel, l'ombre recula devant lui; des torrens de lumières ruisselant aux flancs du colosse de pierre, vinrent éveiller dans leurs nids de grands aigles qui, s'élançant de leurs aires comme s'ils étaient attardés, donnaient deux coups d'ailes et se perdaient dans la nue; de temps en temps, des brises marines passaient toutes chargées d'un parfum humide, et allaient se briser en gémissant dans les sapins et les liéges qui couvraient le pied de la montagne. Alors les sapins et les liéges se courbaient gracieusement, se relevant, se courbant encore, jetant de ces longs murmures qui sont la langue que les forêts parlent entre elles. Enfin, toute la montagne s'éveilla, s'anima, sembla vivre : le faite seul resta muet et désert.

Cependant tous les yeux étaient fixés sur ce faite. Le colonel lui-même, une lunette à la main, ne le perdait pas de vue. Au bout d'une demi-heure, cependant, il se lassa de regarder, et, donnant sur l'extrémité de la longue-vue, avec la paume de la main, un coup qui en fit rentrer tous les tuyaux les uns dans les autres, il se retourna vers Antonio en disant ces seules paroles : — Eh bien?...

La parole est un merveilleux instrument selon celui qui l'emploie et l'occasion dans laquelle il s'en sert. Il se rétrécit et s'allonge, bouillonne comme une vague ou murmure comme un ruisseau, bondit comme un tigre ou rampe comme le serpent, monte aux nuages comme la bombe ou descend du ciel comme l'éclair; à tel orateur il faut tout un discours

pour développer son opinion, à tel autre il ne faut que deux mots pour faire comprendre sa pensée.

C'est à cette dernière école d'éloquence qu'appartenait, à ce qu'il paraît, le colonel ; car, ainsi que nous l'avons dit, il n'avait prononcé que deux mots, mais deux mots si bien en situation, si pleins, si complets, si sonores, que la pensée intéressée à les commenter n'avait qu'à les ouvrir pour y trouver cette sentence : Antonio, mon ami, vous êtes un faquin et un drôle qui vous êtes joué de moi, qui avez cru sauver votre cou en me contant des fariboles ; mais je ne suis pas homme à me laisser prendre par vos sornettes, et, comme vous n'avez point tenu votre promesse, que les bandits vos camarades se sont échappés pendant la nuit, et que nous allons être obligés de nous remettre à leur piste comme des limiers, ce qui est fort humiliant pour des soldats, vous allez être pendu haut et court au prochain arbre, pendant que moi je vais déjeuner.

Antonio, qui était un garçon d'une capacité très grande et d'un jugement très sain, comprit qu il y avait tout cela dans ces deux mots. Aussi, soit par flatterie, soit qu'il appartînt de fait comme adepte à la même école dont le colonel paraissait être un des chefs, il étendit la main et répondit à ces deux mots par un seul : *Aspettate;* ce qui veut dire en français : Attendez.

En effet, le colonel s'éloigna sans donner l'ordre terrible dont il avait menacé Antonio, et celui-ci demeura à la même place, les yeux fixés sur la montagne avec une persévérance et une immobilité qui le faisaient ressembler à une statue. Au bout de deux heures il revint, déploya de nouveau sa longue-vue, la braqua sur le faîte du rocher, et voyant que tout paraissait aussi désert, il frappa sur l'épaule d'Antonio, qui, quoiqu'il ne se fût pas retourné à son approche, l'avait reconnu à son pas.

Antonio tressaillit comme un homme sans argent auquel on présente une lettre de change, mais presque aussitôt il saisit de la main gauche le bras du colonel, et, étendant la droite vers un point de la montagne, il dit avec une expression indéfinissable : Là ! là !

— Quoi ? dit le colonel après avoir regardé avec sa lunette.

— Vous ne voyez pas, répondit Antonio, la tête d'un homme à l'angle de ce rocher qui ressemble à une colonne? Tenez, tenez ; et il prit la tête du colonel entre ces deux mains, la fit tourner comme une girouette, et, saisissant en même temps sa longue-vue, il dirigea le tube vers le point qu'il avait si grand intérêt à faire remarquer.

— Ah bah ! fit le colonel en apercevant l'objet désigné ; puis, après deux minutes d'observation, il abaissa sa lunette en [illegible]sant : Oui, c'est bien un homme; mais qui me dit que ce n'est point un paysan qui cherche quelque chèvre perdue?

— Comment, vous ne voyez pas? dit Antonio bondissant, vous ne voyez pas son chapeau pointu, ses rubans qui flottent, sa carabine qui brille? Tenez, le voilà qui se penche pour essayer s'il ne peut pas descendre dans le précipice. C'est Jacomo lui-même, car derrière lui, tenez, tenez, Maria. Voyez-vous, maintenant? Voyez-vous ?

Le colonel reporta flegmatiquement sa lunette à son œil; puis, sans l'ôter :

— Oui, oui, je vois, dit-il. Allons, je commence à croire que tu ne seras pas pendu. Cette croyance parut faire grand plaisir à Antonio. Faites venir le chirurgien-major, continua le colonel; puis, se retournant vers Antonio : Et que trouveront-ils à manger au haut de cette montagne?

— Rien, dit Antonio.

— Ainsi, s'ils ne parviennent pas à s'échapper, ou ils se rendront, ou ils mourront de faim ?

— Sans nul doute.

— Docteur, combien un homme peut-il vivre de jours sans manger?

Celui auquel s'adressait cette dernière question était un gros homme court et rond comme une sphère à laquelle un écolier a ajouté, par plaisanterie, une tête et des jambes, l'homme enfin qui semblait le moins propre à résoudre par expérience une pareille question ; aussi parut-elle le faire tressaillir jusqu'au fond des entrailles.

— Sans manger, colonel ? répondit-il avec effroi ; sans manger ! Mais un homme bien réglé dans sa vie ne doit pas mettre plus de cinq heures entre ses repas et doit faire trois repas par jour. Quant au vin qu'il doit boire, colonel, cela varie selon les tempéramens et les âges.

— Je ne vous demande point une ordonnance hygiénique; je vous adresse une simple question de science, docteur. D'ailleurs, rassurez-vous, vous n'êtes point intéressé personnellement dans l'affaire.

— Du moment où vous me donnez votre parole d'honneur, colonel...

— Je vous la donne.

— Eh bien ! je vous dirai qu'au siége de Gênes, où j'ai été à même de faire une foule de ces expériences, nous avons vu que, terme moyen, un homme ne pouvait supporter plus de cinq à sept jours une privation totale de nourriture.

— Ah ! vous étiez au siége de Gênes ? dit le colonel.

— Oui, répondit le major d'un air singulièrement indifférent.

— Et comment avez-vous pu, avec vos habitudes régulières, supporter de pareilles privations ?

— Oh ! fit le docteur, j'étais de ce fameux régiment qui avait pris dès le commencement de la famine le parti de manger de l'Autrichien, et nous ne souffrîmes pas trop de la disette.

— Et était-ce bon ? continua en riant le colonel.

— Pas mauvais, répondit gravement le docteur. Comme ils reçoivent régulièrement la schlague une fois par jour, cela les mortifie.

— Eh bien ! dit le colonel, nous attendrons qu'ils se rendent ou qu'ils meurent de faim. Merci de vos bons renseignemens, docteur : voulez-vous manger un morceau avec moi ?

— Volontiers, colonel.

— Julien, dit le colonel se retournant vers son planton, cours dire à mon cuisinier que j'ai quatre personnes de plus à déjeuner ce matin.

En conséquence des assurances données par Antonio et des renseignemens fournis par le docteur, le colonel se contenta donc de recommander un redoublement de surveillance à ses officiers, et de vigilance à ses soldats. Trois mille ducats furent promis de nouveau à celui qui apporterait au camp la tête de Jacomo.

Huit jours se passèrent. Tous les matins le colonel allait aux avant-postes pour savoir si les assiégés ne s'étaient pas rendus ; puis il revenait à son observatoire, braquait sa lunette sur le sommet de la montagne, apercevait quelques bandits assis les jambes pendantes dans le précipice ou couchés sur le roc, se chauffant au soleil ; alors il faisait venir Antonio qui lui disait : —Je jure à votre excellence qu'à moins qu'ils ne mangent de l'herbe comme des lapins ou du sable comme des taupes, je ne vois pas de quoi ils peuvent se nourrir. Puis il envoyait chercher le docteur qui lui répondait : —Sans faute, colonel, ce sera pour demain; le corps de l'homme ne peut supporter plus de cinq à sept jours l'absence totale de la nourriture, et demain ils se rendront ou seront morts de faim. Allons déjeuner, colonel.

Le douzième jour, le colonel perdit patience ; il fit amener comme d'habitude Antonio et envoya comme de coutume chercher le chirurgien-major. Seulement, cette fois il dit au bandit : Tu es un drôle, et au docteur : Vous êtes un imbécile. Puis il ordonna au docteur de garder les arrêts et à Antonio de songer à son âme, si toutefois il croyait en avoir une. Le docteur obéit avec l'obéissance passive d'un militaire esclave de la discipline ; quant à Antonio, il rappela le colonel qui s'éloignait déjà.

— Colonel, lui dit-il, quand vous m'aurez fait pendre, vous n'en serez pas plus avancé, et cela ne fera pas rendre ou mourir un jour plus tôt ceux qui sont là-haut ; car il faut qu'ils aient trouvé quelque ressource inconnue à vous et à moi. Quant à aller les prendre d'assaut, vous n'y pensez pas, je l'espère, car, rien qu'en faisant rouler des pierres, et la montagne n'en manque pas, ils écraseraient une armée, et vous n'avez qu'un régiment. Tenez, si j'étais à votre place, et je vous parle

bien froidement, colonel, je vous parle comme un homme qui a vu si souvent la mort, qu'il lui dispute ses jours, il est vrai, mais qu'il ne la craint pas; si j'étais à votre place, dis-je, je voudrais savoir par quel sortilége ces hommes ont vécu sans nourriture sur cette crête isolée, sur cette cime aride; je voudrais le savoir, ne fût-ce que pour ma satisfaction personnelle, et dans la même circonstance employer la même ressource. J'y mettrais de l'entêtement, et comme je ne pourrais le savoir que par un moyen, je l'emploierais.

— Et quel serait ce moyen?

— Je dirais à cet Antonio, dont la mort m'est inutile et dont la vie pourrait m'être précieuse : Tu vas me jurer sur le sang du Christ d'être de retour ici dans huit jours, et je le laisserais libre.

— Et, pendant ces huit jours, que ferait Antonio?

— Il irait rejoindre son ancien chef, lui dirait qu'il s'est échappé des mains du bourreau et qu'il revient vivre ou mourir avec lui. Alors, pendant ces huit jours, Antonio serait bien maladroit ou Jacomo bien habile, si le premier ne découvrait pas le secret du dernier. Puis, le secret découvert, il reviendrait le dire au colonel, qui alors, selon sa promesse, le laisserait libre.

— Et s'il ne découvrait pas le secret de Jacomo?

— Il reviendrait se remettre aux mains du colonel qui, selon sa menace, le ferait pendre.

— C'est marché fait, dit le colonel.

— Et accepté, répondit Antonio.

— Ton serment?

Antonio tira de sa poitrine ce petit reliquaire qu'y porte si dévotement tout Napolitain et qu'en patois du pays on nomme *abbitiello;* puis, le donnant au colonel, il étendit la main dessus et dit : Je jure par ce reliquaire béni en l'église de Saint-Pierre de Rome, le saint jour des Rameaux, de venir d'ici à huit jours me rendre prisonnier, soit que j'aie surpris ou non le secret de Jacomo.

Le colonel voulut lui rendre son reliquaire, mais Antonio le repoussa.

— Gardez ce gage, dit-il, et si, dans huit jours, à pareille heure, je n'étais pas revenu, prenez ce reliquaire à témoin de mon parjure, jetez-le dans les flammes, et le même feu qui le brûlera me dévorera pendant l'éternité.

— Cet homme est libre d'aller où il voudra, dit le colonel.

Le même soir, Antonio était réuni à ses anciens camarades; Jacomo, qui l'avait cru tué ou pendu, le revit comme un père son enfant. Antonio raconta son évasion; tout le monde y crut; puis, lorsqu'il eut fini :

— Il est fâcheux que tu arrives si tard, dit Jacomo, tu aurais dîné avec nous.

Antonio répondit qu'il avait mangé avant de s'enfuir, que par conséquent il n'avait pas faim et qu'il attendrait parfaitement jusqu'au lendemain; d'ailleurs, ajouta-t-il, la nourriture ne doit pas être ici très abondante, et j'aime autant ne commencer que demain à rogner la portion des autres.

Jacomo fit un geste qui pouvait se traduire par ces mots : Nous ne vivons pas dans l'abondance, c'est vrai, mais nous avons le nécessaire.

Antonio avait cru voir ses anciens camarades hâves, décharnés, mourans de faim : bien loin de là, il les retrouvait au contraire lestes, dispos et bien portans. Maria était toujours grasse, fraîche, son enfant n'avait point souffert ; Antonio avait cru qu'ils ne se nourrissaient que de racines et de fruits sauvages, et, en jetant les yeux sur le plateau où ils étaient campés, il apercevait des os parfaitement rongés, il est vrai; mais puisqu'ils étaient rongés c'est qu'il y avait eu de la chair. Comment cette chair était-elle parvenue aux mains de ces hommes isolés et perdus sur la pointe d'un rocher, c'est ce qu'il ne pouvait concevoir; il crut un instant que quelque berger des environs arrivait jusqu'aux bandits par quelque chemin caché, par quelque route souterraine; mais il pensa aussitôt que s'il y avait une voie par laquelle on pût arriver, par cette même voie on pouvait partir ; et si cela eût été, Jacomo ne se fût certes pas amusé à rester douze jours perché au haut de sa montagne comme un coq au bout de son clocher; il n'y comprenait plus rien, et c'était à se donner au diable, si la chose n'eût déjà été à peu près faite.

Le moment de poser les sentinelles arriva ; Antonio offrit ses services au chef qui le refusa, lui disant qu'il devait être fatigué des émotions qu'il avait éprouvées et de la course qu'il venait de faire; que son tour viendrait le lendemain où le surlendemain

Dix minutes après, tout le monde dormait à l'exception des hommes de garde et d'Antonio.

Le lendemain chacun se réveilla gai comme les oiseaux qu'on entendait chanter au bas de la montagne ; Antonio seul était fatigué, car son esprit avait veillé obstinément, et il n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. A sept heures du matin, le chef consulta une liste, toucha un homme du doigt et dit : « A ton tour. » L'homme partit sans répondre, avec deux bandits. Antonio s'offrit pour cette expédition, quelle qu'elle fût.— C'est inutile, répondit Jacomo sans entrer dans aucune explication ; trois hommes suffisent.

Deux heures après, les trois hommes revinrent. Antonio examina attentivement celui qui avait été désigné par le chef : il avait quelques égratignures au visage et aux mains : voilà tout.

Quatre heures après,le chef consulta le soleil.— Il est temps de dîner, dit-il.

Chacun s'assit sur la bruyère ; on apporta le dîner : il se composait de deux perdrix, d'un lièvre et de la moitié d'un agneau âgé de huit ou dix jours. Le chef découpa lui-même les portions avec une impartialité qui aurait fait honneur au bourreau du roi Salomon. Quant à l'eau, on en eut à discrétion : une source jaillissait au sommet même de la montagne. De pain, personne n'en parla, et Antonio était si étourdi de ce qu'il voyait, qu'il se demanda en lui-même si c'était le four ou la farine qui manquait pour le faire.

— En voilà pour jusqu'à demain à pareille heure, dit le chef à Antonio ; car ici nous ne faisons qu'un repas, et tu vois que nous ne nous en portons pas plus mal. La sobriété est une demi-vertu, et à ce compte nous avons une dizaine de vertus à nous vingt. Ainsi, tiens-toi la chose pour dite, et serre ta ceinture pour que ta digestion se fasse le plus lentement possible. Antonio fit une grimace qui avait la prétention de passer pour un sourire, puis il se mit à jouer à la morra avec trois de ses camarades : cela lui fit passer deux heures. Au bout de ce temps, le chef lui frappa sur l'épaule; il venait lui proposer de faire une promenade sur le plateau. Antonio s'empressa d'accepter.

Jacomo, dans cette excursion, fit de nouveau répéter au bandit tous les détails de sa captivité et de sa fuite. Antonio, tout en racontant la même histoire qu'il avait déjà dite, jetait les yeux à droite et à gauche. Tout-à-coup il aperçut l'entrée d'une grotte.

— Qu'est-ce cela? dit-il indifféremment au capitaine.

— Notre cuisine, répondit laconiquement celui-ci.

— Ah ! ah ! fit Antonio.

— Veux-tu la visiter? dit le chef.

— Volontiers, répondit le bandit avec empressement.

— Nous l'avons cachée ainsi, continua Jacomo, pour que les Français ne voient point la fumée.

— Bien joué, dit Antonio.

— Car, s'ils l'apercevaient, ils se douteraient bien que, par une chaleur comme celle-ci, nous ne faisons de feu que pour cuire nos vivres, et il faut qu'ils croient que nous en manquons.

— Oh! quant à cela, capitaine, dit le bandit, je te réponds qu'ils croient, à l'heure qu'il est, que toi et tes hommes vivent de l'air, ou que vous vous mangez les uns les autres.

— Les imbéciles! fit le capitaine en haussant les épaules.

Antonio prit sans rien dire sa part de l'apostrophe, entra dans la grotte et l'examina avec soin; il sonda ses murs à coups de poing, et ses murs rendirent un son mat, preuve évidente de leur épaisseur; il frappa du pied la terre, et aucun retentissement ne dénonça de profondeurs cachées; il leva les yeux vers la voûte, et elle n'avait d'autre ouverture qu'une gerçure naturelle par laquelle s'échappait la fumée. Au fond de l'âtre il restait du feu, et, aux deux côtés du feu des

chenets de bois grossièrement taillés supportaient encore la baguette de la carabine qui venait de servir de broche pour faire cuire le dîner.

— Qu'est-ce que ce trou ? dit Antonio montrant du doigt un renfoncement qu'il n'avait point distingué d'abord, et que ses yeux, en s'habituant à l'obscurité, venaient d'apercevoir.

— Notre garde-manger, dit le chef.

— Et il est sans doute bien garni ? répondit Antonio d'un air de doute.

— Mais pas mal ; d'ailleurs, tu peux voir.

Antonio monta sur une pierre qui paraissait avoir été placée, comme une espèce de marche-pied destiné à faciliter les communications ; en se haussant sur le bout des pieds, il parvint à plonger les yeux dans l'enfoncement. Il y aperçut le reste de l'agneau dont le dîner avait consommé une partie, deux ou trois perdrix et quelques petits oiseaux de l'espèce des merles et des grives.

— Diable ! capitaine, dit Antonio en reposant les talons à terre et en laissant une de ses mains appuyée à l'angle du garde-manger, vous avez des pourvoyeurs qui se connaissent en provisions, et s'ils ne vous les fournissent pas abondantes, ils les choisissent délicates, au moins.

— Oui, répondit le capitaine en riant ; les pauvres diables travaillent comme pour eux.

Antonio regarda le capitaine d'un air qui voulait visiblement dire : Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose ; mais Jacomo ne parut pas s'apercevoir de ce regard interrogateur, et, sortant de la grotte, il continua sa promenade. Antonio le rejoignit. Il en était revenu à l'idée que les paysans profitaient de la nuit pour apporter des provisions à la bande.

Le reste de la journée s'écoula sans qu'il fût question ni de cuisine ni de vivres : on eût dit que chacun avait peur, en entamant une pareille conversation, de réveiller la faim qui commençait à s'agiter au fond de chaque estomac.

A neuf heures du soir, le capitaine désigna Antonio pour être de garde. Il prit une carabine, bourra sa ceinture de cartouches et fit un mouvement pour se rendre à son poste ; mais s'arrêtant aussitôt :

— Capitaine, dit-il, si quelqu'un venait à moi, faudrait-il tirer dessus ?

— Sans doute, répondit Jacomo.

— Mais si c'était...

— Quoi ?

— Vous entendez...

—Non !

— Un ami, par exemple ; et il fit un geste qui exprimait sa pensée, en portant l'index de sa main droite à sa bouche ouverte dans toute sa largeur.

— Un ami ? répéta le capitaine ; imbécile ! à moins qu'il ne nous en descende du ciel, car nous sommes trop bien gardés pour qu'il nous en vienne de la terre.

— Dam ! je ne savais pas, dit Antonio en se rendant à son poste.

La nuit fut tranquille, et nul ami ou ennemi ne vint troubler la garde d'Antonio. Au point du jour, le capitaine le fit relever. Il arriva sur le plateau pour entendre, comme la veille, le capitaine dire à l'un de ses camarades : A ton tour ; et, comme la veille, l'homme désigné partit sans rien dire, accompagné de deux bandits.

Antonio était écrasé de fatigue ; il y avait deux nuits et deux jours qu'il n'avait reposé. Il chercha un peu d'ombre, se fit un oreiller avec une botte de bruyères, s'enveloppa de son manteau et dormit à poings fermés jusqu'à ce qu'on le réveillât pour dîner.

Le repas de ce jour fut, comme celui de la veille, très délicat en gibier. Antonio y remarqua la même régularité de partage, la même abondance d'eau, la même absence de pain.

Le lendemain, les mêmes incidens se renouvelèrent ; le surlendemain n'apporta aucun changement dans la manière de vivre. Enfin, six jours s'écoulèrent et Antonio avait fait ses six repas à heure fixe, sans avoir pu deviner encore par quel moyen le miraculeux garde-manger renouvelait ses provisions.

Le matin du septième jour, Antonio alla se promener tout pensif sur l'extrémité du rocher qui regardait la mer ; car il songeait qu'il ne lui restait plus que vingt-quatre heures pour découvrir un secret que, depuis sept jours, il cherchait vainement. A peine eut-il jeté les yeux sur la vallée, qu'il aperçut le colonel maudit à la même place où il avait juré de le rejoindre, lunette braquée et ayant près de lui le gros docteur. Au mouvement que fit le colonel en l'apercevant, Antonio vit qu'il était reconnu, car il passa sa longue-vue au chirurgien-major qui regarda à son tour et fit un signe de tête, comme pour dire : Vous avez raison, colonel ; c'est pardieu bien lui.

— Oui, oui, vous avez raison, se disait Antonio en lui-même ; c'est bien lui, c'est bien l'imbécile, c'est bien le sot Antonio. Puis il regardait avec une attention particulière les beaux arbres qui entouraient le groupe qui le considérait avec tant d'attention, et se demandait lequel il devait choisir pour y être le plus agréablement pendu. Il était plongé dans la plus profonde de ces réflexions, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule ; il se retourna vivement et vit le capitaine debout derrière lui.

— Je te cherchais, dit Jacomo.

— Moi, capitaine ?

— Oui, c'est à ton tour.

— A mon tour ? dit Antonio.

— Oui, sans doute, à ton tour.

— Et de quoi faire ?

— D'aller à la provision, pardieu !

— Ah ! fit le bandit.

— Allons, dépêche-toi, dit Jacomo : tu vois bien que tes camarades t'attendent là-bas. Les yeux d'Antonio suivirent la direction indiquée par la main du capitaine, et il vit effectivement deux de ses camarades qui lui firent un signe de tête.

— Me voilà, dit Antonio ; et il les rejoignit sans perdre une minute.

Tous trois s'avancèrent alors silencieusement vers une partie du rocher coupée si perpendiculairement à pic et à une telle hauteur, que le colonel avait jugé inutile d'y placer ni poste ni sentinelle. Arrivé au bord de ce précipice, et tandis que Antonio le considérait avec la tranquillité d'un montagnard, un de ses compagnons fit quelques pas de côté, fouilla dans un buisson de chêne, en tira un sac et une corde, et, revenant à Antonio, lui passa le sac au cou et la corde sous les bras.

— Que diable allez-vous faire ? dit celui-ci que cette cérémonie commençait à inquiéter. Un des hommes se coucha alors à plat ventre de manière à ce que sa tête seulement plongeât dans le précipice.

— Fais comme moi, dit-il alors à Antonio.

Antonio obéit et se plaça côte à côte de son camarade.

— Vois-tu cet arbre ? dit-il en lui montrant du doigt un sapin qui poussait dans les fentes du rocher, à vingt pieds au-dessous d'eux et à mille pieds au-dessus du fond de la vallée.

— Oui, répondit Antonio.

— Derrière ce sapin, aperçois-tu un enfoncement ?

— Oui, répondit Antonio.

— Eh bien ! dans cet enfoncement, il y a un nid d'aigle ; nous allons te descendre jusqu'au sapin, tu t'y cramponneras d'une main, et de l'autre tu fouilleras dans le nid, et ce que tu trouveras tu le mettras dans le sac.

— Comment, les aiglons ? dit Antonio.

— Non pas, mais le gibier que le père et la mère leur apportent et dont nous mangeons les trois quarts et eux l'autre.

Antonio bondit sur ses pieds.

— Et qui a eu cette idée ? dit-il.

— Parbleu, qui ? le chef, répondit le bandit.

— Sublime ! s'écria tout haut en se frappant le front Antonio. Et c'est cet homme que je vais trahir, ajouta-t-il tout tout bas en soupirant.

En effet, Jacomo, traqué comme une bête fauve, isolé sur une pointe de rocher, sans communication avec la terre, avait chargé les aigles du ciel d'être ses pourvoyeurs ; et les ban

dits de l'air et de la montagne partageaient entre eux comme des frères.

Le soir Antonio disparut.

III

Le lendemain, le colonel fit mettre son régiment sous les armes; puis, lorsqu'il eut passé l'inspection :

— Quels sont ceux d'entre vous, dit-il, qui sont sûrs de casser une bouteille en trois coups, à cent cinquante pas de distance, à balles franches et avec vos fusils de munition ?

Trois hommes sortirent des rangs.

— Essayons, dit le colonel.

Une bouteille fut placée à la distance désignée.

Un des tireurs cassa les trois bouteilles, et deux autres n'en cassèrent que chacun une.

— Ton nom? dit le colonel à celui qui avait donné cette preuve extraordinaire de son adresse.

—André, répondit le voltigeur s'appuyant d'une main sur son fusil et retroussant de l'autre sa moustache, — et prêt à vous servir si j'en étais quelquefois capable, ajouta-t il avec un mouvement d'épaules qui n'appartient qu'à l'homme qui a porté dix ans le sac.

— Vois-tu cet aigle qui tournoie au-dessus de nous?

Le voltigeur se fit un abat-jour avec sa main et leva la tête

— C'est bon : on le voit, mon colonel, répondit-il. Puis il ajouta avec la satisfaction intérieure du soldat content de lui-même : Dieu merci, on n'est pas myope.

— Eh bien ! continua le colonel, il y a dix louis pour toi si tu le tues.

— A cette distance? reprit le voltigeur.

— A cette distance ou à toute autre.

— Au vol?

— Au vol ou posé, cela te regarde. Mets-toi à l'affût jour et nuit, s'il le faut. Je te dispense pendant trente-six jours de tout service.

— Eh bien ! mon coucou, tu entends? dit le voltigeur à l'aigle, comme si le roi de l'air eût pu l'entendre, tu n'as qu'à bien tenir ton bonnet: je ne te dis que ça.

Puis, avec le soin minutieux du chasseur, il commença la toilette de son fusil, lui mit une pierre neuve, passa un chiffon dans le canon, choisit parmi ses douze cartouches celles dont les balles lui parurent le plus en harmonie avec son calibre, remplit son bidon d'eau-de-vie, prit un pain de munition sous son bras, s'éloigna en fredonnant une chanson militaire dont le refrain était :

Oh ! le triste état
Que d'être gendarme!
Oh ! le noble état
Que d'être soldat !

Ce qui prouvait que le voltigeur était parfaitement content de sa position, et du rang élevé qu'elle lui donnait dans la société.

Le colonel s'assit en dehors de sa tente, suivant des yeux celui sur l'adresse duquel reposait tout son espoir; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue dans un petit bois de sapins qui couvrait le pied de la montagne, il reporta ses regards vers l'aigle qui, en décrivant toujours ce vol circulaire, habituel aux oiseaux de proie, s'était progressivement rapproché du sommet du rocher. Tout-à-coup il s'abattit avec la rapidité de l'éclair, puis bientôt, remontant un levreau entre ses serres, il alla s'enfoncer avec sa proie dans le trou où était son aire.

Cinq minutes après, il reparut et alla se poser sur la pointe d'un rocher faisant aiguille.

Il avait à peine replié ses ailes, qu'un coup de fusil partit. L'aigle tomba.

Dix minutes après, André sortait du petit bois, portant sa chasse.

— Voilà le poulet d'Inde, dit-il en jetant son royal gibier aux pieds du colonel : c'est un mâle.

— Et voilà tes dix louis, répondit celui-ci.

— Y en a-t-il autant pour la femelle? continua André.

— Il y a le double, répondit le colonel.

— Vingt louis? excusez du peu! Faut que vous ayez un drôle de goût tout de même de payer ce prix-là un pareil volatile, qui n'est pas bon à faire de la soupe à des soldats du train; mais c'est égal, c'est égal, faut pas disputer des goûts. Vous aurez votre femelle, et, si vous voulez l'empailler, ça vous fera une paire de jolies bêtes.

— Tu entends? vingt louis, dit le colonel.

— Suffit, suffit, répondit André en mettant les dix qu'il venait de gagner dans la poche de son gilet. On a entendu. Soyez calme; on ne reviendra pas sans la chose.

Puis il se remit en route en sifflant son refrain favori.

Cette fois il ne revint que le lendemain matin; mais, comme la veille, il avait tenu parole.

— Ah! fit le colonel en bondissant de joie.

— Enfoncé jusqu'à la troisième capucine, dit André en frappant sur sa poche.

Le colonel le regarda en riant.

— Que fais-tu? continua-t-il.

— Vous le voyez, je bats le rappel.

— Tiens, fit le colonel en lui présentant sa bourse.

— Entrez au quartier, mes conscrits, dit André introduisant les nouveaux venus dans son gousset; vous trouverez là les anciens, et vous leur direz bien des choses de ma part.

— Maintenant, dit le colonel, tu peux te retirer : je n'ai plus besoin de toi.

— Vous ne voulez pas que je vous les plume?

— Merci.

— C'est que, pour le prix, je vous devais bien cela. La chose vous dérange? Prenez que je n'ai rien dit, colonel, et pas d'affront, seulement je vous demande votre pratique.

A ces mots, André rapprocha ses jambes l'une de l'autre, raidit le corps, fit le salut militaire et sortit.

— Capitaine, dit le lendemain à Jacomo le bandit qui venait de la provision, il n'y avait rien dans le nid.

— Les aiglons sont-ils envolés? s'écria le capitaine en tressaillant.

— Non, ils y sont encore; mais il faut croire que le père et la mère ont trouvé qu'ils mangeaient trop et se sont lassés de les nourrir.

— C'est bien, dit Jacomo : on vivra comme on pourra aujourd'hui, des restes d'hier.

Le lendemain, Jacomo voulut aller à la provision lui-même : il se fit attacher la corde autour du corps et se fit descendre. Arrivé au nid, il y plongea la main : les deux aiglons étaient morts de faim.

— Cet infâme Antonio nous a trahis, dit le chef.

Ce jour-là, les bandits mangèrent un des aiglons.

Le lendemain, ils mangèrent la moitié de l'autre.

Le surlendemain, l'autre moitié.

Après le dîner, Jacomo s'approcha du bord du rocher et vit le colonel, dont la longue-vue était braquée sur le sommet de la montagne. Il causait avec le docteur, dont il avait levé les arrêts le jour où il avait appris par quels moyens Jacomo et ses bandits pourvoyaient à leur nourriture. Le colonel l'aperçut, mit un mouchoir blanc au bout de son épée et l'agita en l'élevant en l'air. Jacomo comprit qu'on lui offrait de parlementer. Il appela Maria, lui dit de détacher son tablier, et, l'attachant au bout d'une perche comme un drapeau, il planta la perche sur le point le plus élevé de la montagne. Le colonel vit qu'on était prêt à écouter ses propositions : il demanda un homme de bonne volonté pour les porter. André se présenta.

L'ambassade n'était point sans quelque risque; les brigands calabrais ne se piquent pas de respecter régulièrement

les usages adoptés en pareille occasion entre ennemis ordinaires. Mis hors la loi eux-mêmes, ils pouvaient bien mettre le parlementaire hors le droit : aussi André demanda-t-il à son colonel la permission de lui dire deux mots en particulier. Arrivé à l'écart, André tira de sa poche les trente louis qu'il avait reçus trois jours auparavant de son colonel, et les lui mit dans la main.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le colonel.

— Cela signifie, répondit André, que si ces farceurs qui sont là-haut me donnaient mon étape, ce qui pourrait bien arriver, entre nous soit dit, colonel, je ne me soucie pas qu'ils héritent de moi. En conséquence, voilà, mon colonel : vous enverrez vingt louis à ma vieille mère, et les dix autres vous les donnerez à la vivandière de notre compagnie; brave fille qui lave notre linge gratis, nous donne la goutte à crédit, et qui le soir, au bivac, se couche à droite du peloton et le lendemain se trouve de l'autre côté....... à gauche.

Le colonel promit à André de remplir scrupuleusement ses dernières intentions, s'il lui arrivait malheur, et lui donna ses instructions. Il promettait la vie sauve à tout le monde, excepté à Jacomo.

André se mit en route et commença à gravir la montagne avec cette merveilleuse confiance du militaire français, confiance qui s'appuie sur deux points : le courage qu'il a, et l'éloquence qu'il croit avoir. Arrivé au sommet, il se trouva à cinquante pas de la sentinelle de Jacomo, qui lui cria en calabrais :

— Qui vive?

— Parlementaire, répondit tranquillement André; et il continua son chemin.

— Qui vive? cria une seconde fois la sentinelle.

— On te dit: Parlementaire, imbécile! répéta André en haussant la voix et en faisant de nouveau quelques pas.

— Qui vive? cria une troisième fois le bandit en appuyant sa carabine contre son épaule.

— Ah çà! mais tu n'as donc pas entendu? dit André criant de toute la force de ses poumons et séparant chaque syllabe de sa voisine : —Par-le-men-taire, par-le-men-taor! ah! es-tu content?

Il paraît que le mot italianisé par André ne produisit pas l'effet qu'il en attendait, car au moment où il venait de donner cette preuve de philologie, la balle, atteignant la plaque du shako du voltigeur, emporta dans le précipice la coiffure que son propriétaire avait eu la négligence de ne point assujettir par des gourmettes.

— Enfant de... louve! dit André qui connaissait son histoire romaine, tu as fait là un beau chef-d'œuvre, va... Un shako qu'il y avait dans sa coiffe plus de trente lettres de mes amantes et qui m'étaient plus chères les unes que les autres, encore... Ah! brigand, tu veux donc que je te mange l'âme!!!...

Cette dernière exclamation lui était arrachée par l'approche du bandit, qui, voyant que André, en sa qualité de parlementaire, n'avait pas d'armes, accourait afin de frapper de son poignard celui qu'il avait manqué avec sa carabine.

André mit machinalement la main à la place où il aurait dû trouver son sabre, mais il n'y rencontra que le fourreau. En même temps, il vit briller à un pied de sa poitrine le poignard du bandit. Par un mouvement rapide comme la pensée, il saisit avec la main le poignet de son adversaire. Le coup qui allait le frapper resta donc suspendu, et une lutte s'engagea entre ces deux hommes.

Le terrain sur lequel elle avait lieu était une espèce de chemin s'appuyant d'un côté contre un rocher coupé à pic, et de l'autre s'inclinant en talus vers un précipice de deux mille pieds de profondeur. Cet étroit espace, couvert d'herbe rase et sèche que la chaleur rendait glissante, n'était pas sans danger pour ceux mêmes qui le traversaient seuls et avec précaution; aussi chacun des deux lutteurs comprit-il tout le danger de la situation, et commença-t-il d'employer toutes les ressources de sa force ou toutes les ruses de son adresse pour s'éloigner le plus possible du bord, car il y avait peu de chance que l'un précipitât l'autre sans être entraîné dans sa chute. Toutes les tentatives du bandit se bornaient donc à dégager son poignet de l'étau où il était serré, tandis que André rassemblait toutes ses forces pour l'y retenir. Chacun, du reste, avait jeté autour du cou de son adversaire la main qui lui restait libre, si bien que ces deux hommes animés l'un contre l'autre d'un désir effréné de mort, eussent semblé, à celui qui les eût vus d'une certaine distance, deux frères aux bras l'un de l'autre et s'étreignant après une longue absence.

Ils demeurèrent ainsi quelque temps immobiles, sans que ni l'un ni l'autre pût prévoir auquel resterait l'avantage. Enfin, les genoux du bandit commencèrent à trembler, ses reins se courbèrent lentement en arrière, sa tête se renversa comme le faîte d'un arbre qui plie, puis ses pieds se détachandu sol, il tomba lourdement comme un chêne déraciné, ent traînant André dans sa chute, et, par un mouvement machinal à l'homme qui cherche un appui, ouvrant la main que André tenait serrée dans la sienne et dont le poignard, s'échappant aussitôt, alla tomber à un demi pied du précipice.

Alors la lutte continua pour la même cause, le bandit tâchant de pousser du pied le poignard dans l'abîme, André tâchant de s'en emparer; mais pour l'une comme pour l'autre cause, il fallait que ces deux hommes se rapprochassent du bord. De temps en temps, leurs yeux ardens jetaient un regard sur le gouffre vers lequel tous deux s'avançaient insensiblement; puis sans dire un mot, sans proférer une menace, leurs membres se raidissaient par une étreinte plus violente. Enfin, André parut devoir conserver jusqu'à la fin l'avantage sur son adversaire, dont en ce moment il serrait la gorge d'une main tandis que les doigts de l'autre touchaient presque le manche du poignard. Il fit un dernier effort et l'atteignit. Le bandit vit qu'il était perdu. Aussitôt sa résolution fut prise de mourir, mais de mourir en entraînant son ennemi. Il appuya donc son pied contre le rocher sans que André s'en aperçût, et, au moment où le poignard brillait au-dessus de sa poitrine, il raidit sa jambe comme un ressort, et André, qui était couché sur lui, se sentit glisser avec lui dans le gouffre. Un cri terrible retentit : c'était la double malédiction de ces deux hommes, c'était le puissant et dernier adieu de la créature à la création. Le bandit et le soldat avaient perdu terre.

Un autre cri lui répondit : celui-là, c'était Jacomo qui le poussait. Attiré par le coup de fusil, il était accouru de loin, avait vu la lutte, et arrivait au moment où elle se terminait par la chute commune des deux ennemis. Il étendit le bras, comme s'il avait pu les retenir; puis, les voyant disparaître, il bondit, avec l'agilité du jaguar, sur l'extrémité d'un roc qui surplombait le précipice, jeta ses yeux avides dans le gouffre et vit au fond le corps mutilé du bandit que les eaux d'un torrent entraînaient avec elles.

— Camarade! dit en ce moment une voix qui partait de quelques pieds au-dessous de lui; camarade!

Jacomo tourna les yeux dans la direction où les attirait le son, et il aperçut André à cheval sur un arbre qui avait poussé dans les fentes du roc.

Au commencement de leur chute, les deux adversaires s'étaient lâchés, et André avait eu le bonheur de s'accrocher à cet arbre sauveur, puis il avait si bien fait, qu'il était parvenu à s'y placer à califourchon, ayant au-dessus de sa tête dix pieds de roc nu qu'il ne pouvait gravir, et sous ses pieds l'abîme où l'avait précédé le bandit.

— Ah! fit Jacomo étonné; qui es-tu?

— Pardieu! en voilà un qui parle français, et nous allons nous entendre au moins, dit André prenant sur son arbre un aplomb plus solide qu'il ne l'avait encore fait.

— Qui je suis? Je suis André Frochot, natif de Corbeil, près Paris, voltigeur au 34e de ligne, que l'empereur a surnommé le *Foudroyant*.

— Que viens-tu faire? continua Jacomo.

— Je viens de la part de mon colonel vous apporter, comme on dit, son ultimaton.

— C'est bien, dit Jacomo.

— Alors, si c'est bien, dit André, ayez l'obligeance de me descendre la moindre chose pour que je remonte, comme qui dirait une corde, par exemple; et puis vous me tirerez comme

cela, heim? Il fit le geste d'un homme qui tire un seau d'un puits.

Jacomo fit quelques pas et tira du buisson où elle était restée cachée la corde devenue inutile, en descendit un bout à André qui l'assujettit fortement autour de son corps, puis la serra de ses deux mains au-dessus de sa tête, et, se sentant solidement attaché par cette double précaution, donna le signal en disant : — Allons, houp !!! Jacomo prouva qu'il avait parfaitement compris l'exclamation, en amenant la corde à lui. André commença donc son ascension, tournant au bout de son conducteur comme une pelote de fil, qu'une femme dévide. Enfin, arrivé au sommet, Jacomo mit la corde sous son pied, afin qu'elle ne glissât point, et tendit la main à André, qui, se cramponnant de toute la force de ses poignets, prit un dernier élan et se trouva presque aussitôt auprès du bandit.

— Merci, camarade, dit-il en dénouant la corde qui lui servait de ceinture, et en effaçant aussitôt les traces du désordre qu'avaient causé dans sa toilette militaire la descente et l'ascension qu'il venait de faire, avec la même minutie et le même flegme que s'il s'agissait pour lui de passer immédiatement la revue; merci, et si jamais vous vous trouvez en pareille circonstance, appelez André Frochot, et s'il est à cent pas à la ronde, vous pouvez compter sur lui.

— C'est bien, dit Jacomo. Maintenant, les instructions.

— Ah ! dit André, voilà où c'est fini de rire. Mes instructions, elles étaient dans mon shako, et mon shako est à tous les diables. L'autre est bien allé le chercher, ajouta-t-il en jetant un regard dans le précipice, mais j'ai peur qu'il ne le rapporte pas.

— Te rappelles-tu ce qu'elles contenaient? dit Jacomo.

— Oh ! cela, sur le bout du doigt.

— Voyons.

— Elles disaient, écoutez bien. André prit l'air grave et important d'un ambassadeur. Elles disaient que tous les bandits auraient la vie sauve et qu'il n'y aurait que leur chef de pendu.

— Es-tu sûr de cela ?

— Comment, si j'en suis sûr? Mais est-ce que vous me prendriez pour un blagueur, par hasard. Je vous dis la chose mot à mot, et je vous en réponds sur ma parole, foi d'André.

— Alors la chose peut s'arranger, dit Jacomo. Suis-moi.

André obéit. Dix minutes après, le bandit et le soldat arrivèrent au plateau que nous avons décrit au commencement de cette histoire; ils y trouvèrent les brigands couchés, et Maria adossée au rocher, allaitant son enfant.

— Bonne nouvelle, mes amis, dit Jacomo en arrivant, les Français vous offrent la vie sauve. Les brigands bondirent sur leurs pieds, Maria souleva mélancoliquement la tête.

— A tous ? dit un bandit.

— A tous, répondit Jacomo.

— Sans exception ? dit doucement Maria.

— Peu importe à ces braves gens, reprit impatiemment Jacomo, qu'il y ait une exception, si cette exception ne les regarde pas.

— C'est bien, répondit Maria baissant sa tête résignée sans faire d'autre observation.

— C'est-à-dire, reprit un des brigands, qu'il y a une exception, comme vous dites, et que cette exception regarde le chef?

— Cela se peut, répondit Jacomo.

— Et c'est cet homme qui...?

— Oui, dit Jacomo.

Le bandit regarda ses camarades, et, voyant sur toutes les figures une expression en harmonie avec sa pensée, il porta vivement sa carabine à l'épaule et mit André en joue.

— Sang du Christ ! que fais-tu? s'écria Jacomo en couvrant André de son corps.

— Je fais, répondit le bandit, que je veux apprendre à ce païen à se charger de pareilles commissions!

— Qu'est-ce qu'il a donc ce farceur-là? dit André se haussant sur la pointe du pied et regardant le bandit par-dessus l'épaule de Jacomo; est-ce que ça lui prend souvent?

— C'est bien, c'est bien, Luidgi, reprit Jacomo en faisant un geste de la main, baisse ta carabine : car c'est ton avis à toi de refuser, mais ce n'est point celui de la troupe, peut-être.

— C'est l'avis de tout le monde, n'est-ce pas? s'écria Luidgi se tournant vers ses camarades.

— Oui, oui, répondirent-ils tous à la fois. Oui, vivre ou mourir avec le chef. Vive le chef ! Vive le père ! Vive Jacomo ! Maria ne disait rien, mais deux larmes de reconnaissance coulaient le long de ses joues.

— Tu entends? dit Jacomo en se retournant vers André.

— Oui, j'entends, répondit André, mais je ne comprends pas.

— Eh bien ! ces hommes disent qu'ils veulent vivre ou mourir avec moi, car c'est moi qui suis le chef.

— Excusez, répondit André; et, rapprochant ses deux jambes, il porta la main à son front et fit le salut militaire. Je n'avais pas celui de vous connaître. A tout seigneur tout honneur.

— C'est bon, dit Jacomo avec un geste de noblesse et de fierté qui eût fait honneur à un roi; et maintenant que tu me connais, retourne vers ton colonel et dis-lui que, dans toute la bande de Jacomo, qui meurt de faim, il n'y a pas un seul homme qui ait voulu racheter sa vie au prix de celle de son capitaine.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? répondit André en frisant sa moustache, ça prouve qu'il y a de bons enfans partout : voilà la chose.

— Maintenant, si j'ai un conseil à te donner, dit Jacomo examinant avec inquiétude la figure de ses hommes, c'est de ne pas rester plus longtemps, ou je ne répondrais de rien.

— C'est bon, répondit André regardant autour de lui avec un air de profond mépris, on n'a pas envie de faire un bail dans la barraque. Avec cela qu'elle ne me paraît pas crânement approvisionnée de comestibles.

Le chef fronça les sourcils.

André le regarda en face comme pour dire : Eh bien ! après? Et une fois que la figure du chef eut repris son expression ordinaire, il tourna le dos et s'éloigna lentement, dandinant sa démarche et chantant à demi-voix:

Oh ! le triste état
Que d'être gendarme !
Oh ! le noble état
Que d'être soldat !
Quand le tambour bat,
Adieu nos maîtresses;
Quand le tambour bat,
La nation s'en va.

En achevant le dernier vers, il tourna le rocher et disparut aux yeux de Jacomo et de sa bande. Cependant, ce ne fut que dix minutes après qu'il se retourna, tant il craignait qu'on n'interprétât à crainte ce mouvement de curiosité.

Après le départ d'André, les bandits restèrent muets et immobiles à l'endroit où il avait laissé chacun d'eux. Enfin Jacomo se leva et s'éloigna sans dire un mot. Alors chacun chercha quelque moyen de combattre la faim qui le dévorait; les uns trouvèrent quelques racines; d'autres des fruits sauvages, d'autres enfin essayèrent de mâcher de jeunes pousses; Maria seule resta assise contre un rocher, elle sentait qu'elle avait encore du lait pour son enfant.

Au bout de deux heures, Jacomo revint; il tenait à la main un de ces longs bâtons ferrés avec lesquels les bouviers romains chassent leurs troupeaux, et de l'autre la corde que nous avons vue déjà jouer un rôle si actif dans le cours de cette histoire, et qui paraissait un accessoire obligé de son dénoûment.

— Faites vos préparatifs, dit-il : nous partons.

— Quand? s'écrièrent les bandits.

— Cette nuit, répondit Jacomo.

— Vous avez trouvé un passage?

— Oui.

La joie reparut sur tous les visages, car nul ne doutait de la parole du chef. Maria se leva, et, présentant son enfant à Jacomo : — Embrasse-le donc, dit-elle.

Jacomo embrassa l'enfant de l'air d'un homme qui craint de laisser surprendre un sentiment humain au fond de son âme; puis il étendit la main vers l'orient.

— Dans une demi-heure il fera nuit, dit-il.

Chacun visita ses armes, renouvela ses cartouches, passa la baguette dans le canon de sa carabine.

— Êtes-vous prêts? dit Jacomo.

— Nous le sommes.

— Partons.

Ils se mirent alors en route, suivant un chemin opposé à celui par lequel André était venu. Un sentier facile, mais si étroit qu'un seul homme aurait pu le défendre contre dix conduisait au bas de la montagne sur laquelle s'étaient réfugiés les bandits. Ce sentier n'avait point échappé à l'œil vigilant du colonel; aussi avait-il placé un poste à son extrémité, et à cent pas de ce poste une sentinelle. Aussi, en s'engageant dans ce sentier, le chef, qui marchait le premier, se tourna-t-il vers ses hommes et recommanda-t-il le silence, de cette voix brève et puissante qui annonce qu'il y va de la vie si l'on n'obéit ponctuellement à une pareille injonction. Chacun retint son haleine En ce moment, l'enfant poussa une plainte.

Jacomo se retourna; son œil brillait dans l'ombre comme celui du tigre. Maria donna son sein tari à l'enfant; il le prit avidement et se tut. On continua de marcher. Au bout de dix minutes, l'enfant, trompé dans son attente, laissa échapper un cri.

Jacomo jeta une espèce de rugissement qui ne pouvait trahir ni lui ni sa bande, car celui qui l'aurait entendu l'aurait pris bien plutôt pour le cri du loup que pour la voix de l'homme. Maria, tremblante, colla sa bouche sur celle de son fils; on fit quelques pas encore, mais l'enfant, tourmenté par la faim, se mit à pleurer.

Alors Jacomo fit un bond jusqu'à lui, et, avant que Maria eût pu le retenir ou le défendre, il le saisit par une jambe, l'arracha des bras de sa mère, et, le faisant tourner comme un berger sa fronde, il lui brisa la tête contre un arbre.

Maria resta un instant pâle, les cheveux dressés et les yeux fixes; puis, se baissant par un mouvement raide et mécanique, elle ramassa le cadavre mutilé de l'enfant, le mit dans son tablier et continua de suivre la bande dont Jacomo avait déjà repris la direction.

En ce moment, profitant d'un endroit où la montagne était accessible, il quitta le sentier, s'engagea avec l'instinct d'une bête fauve entre les rochers, les sapins et les hautes bruyères qui semblaient fermer tout passage à d'autres créatures vivantes qu'à des reptiles. La troupe le suivit.

Pendant une heure, on marcha ainsi, si une telle course, où tantôt il fallait bondir de roc en roc comme des chamois, tantôt ramper sur la terre comme des serpens, peut s'appeler une marche. Enfin on arriva à une partie de la montagne coupée à pic; en face de cette espèce de plateau, et à vingt pieds de l'autre côté, s'étendait un plateau à peu près semblable: le précipice qui séparait ces deux sommets s'était sans doute formé à la suite de quelque convulsion volcanique; mais les hommes ne se rappelaient pas avoir jamais vu réunies en une seule ces deux montagnes jumelles.

Arrivés là, les bandits se regardèrent avec inquiétude. Tous connaissaient bien cette partie de leur domaine, et souvent, depuis qu'ils étaient cernés par les soldats, quelqu'un d'entre eux était venu jusqu'à cette place, avait sondé de l'œil le précipice qui s'ouvrait à ses pieds et mesuré la distance qui le séparait de cette terre voisine où était le salut: puis il s'était retiré tout pensif et la tête courbée sous le poids de la pensée qu'il était impossible à tout autre qu'à un chamois de franchir un pareil intervalle.

Ce fut cependant sur le bord de cet abîme que Jacomo s'arrêta; les bandits formèrent aussitôt un demi-cercle autour de cet homme dont le génie avait déjà soutenu leur vie par des ressources que jamais ils n'eussent trouvées, et qui en ce moment sans doute allait les tirer de danger par quelque ressource nouvelle. En effet, Jacomo ne parut éprouver aucun embarras; il déroula la corde dans toute sa longueur, appela l'un de ses hommes, la lui attacha par un bout au poignet, et, nouant solidement l'autre extrémité au milieu du bâton ferré dont il s'était muni, il le balança au-dessus de sa tête comme un javelot, et le lança sur l'autre bord.

Les bandits, habitués à distinguer dans l'ombre de la nuit comme à la lumière du jour, suivirent le vol de la lance; ils la virent passer entre deux chênes jumeaux qui croissaient sur le plateau opposé et s'enfoncer en tremblant dans la terre. Alors Jacomo détacha du poignet du bandit l'extrémité de la corde. Aussitôt, lui imprimant une secousse, il arracha de terre le fer du bâton, et, le tirant à lui, il l'amena jusqu'aux deux chênes: là il fut arrêté par la position transversale qu'il avait prise. Jacomo tira violemment, la corde se tendit, le bâton résista: c'est ce que voulait le bandit.

Alors il assujettit, en la tournant trois fois autour du tronc d'un sapin, l'extrémité de la corde qu'il n'avait point abandonnée, la noua de plusieurs nœuds, lui fit faire deux tours encore, la noua de nouveau; puis, s'asseyant sur le bord du précipice, il saisit des deux mains la corde qui le traversait comme un pont, et commença, à la force des poignets, les jambes pendantes dans l'abîme, d'effectuer cet étrange passage.

Les bandits le suivaient des yeux, haletans et la bouche ouverte. Ils le virent détachant une main après l'autre, avancer aussi facilement que si ses pieds eussent eu un point d'appui. Enfin il toucha le bord opposé, se cramponna à la racine de l'un des chênes, et faisant un dernier effort, il se trouva sur le plateau opposé.

Alors il examina attentivement le bâton qui maintenait la corde, et le voyant solidement retenu, il se retourna vers ses hommes, en leur faisant signe de le venir rejoindre.

C'étaient de braves et hardis montagnards qui n'hésitèrent pas une seconde, confians qu'ils étaient dans leurs forces: où l'un avait passé, ils devaient passer tous, et tous passèrent.

Maria resta la dernière. Lorsque son tour fut venu, elle prit le bout de son tablier entre ses dents, saisit la corde, et, sans donner aucune marque de crainte ni de faiblesse, elle passa comme les autres.

Le chef respira, car tous ses hommes étaient autour de lui sains et saufs, et il venait de leur sauver la vie qu'ils avaient refusé de conserver au prix de la sienne. Alors il jeta un regard d'indicible mépris vers les postes militaires dont les feux étincelaient de place en place; puis il dit ce seul mot: Allons! et chacun se remit en marche, plein de courage et d'ardeur.

Une heure après, ils aperçurent un village et descendirent vers lui. Jacomo entra chez un paysan, se nomma, et dit que lui et ses hommes avaient faim. On s'empressa de leur apporter tout ce qui leur était nécessaire; chacun fit sa provision de vivres et repartit. Au bout de vingt minutes, ils étaient de nouveau rengagés dans la montagne, hors de tous dangers, et sans crainte d'être poursuivis. Jacomo s'arrêta, examina l'emplacement où ils se trouvaient. — Nous passerons ici la nuit, dit-il; maintenant, soupons.

Cet ordre fut exécuté avec empressement; car, quoique chacun mourût de faim, nul n'avait osé manger avant que la permission en eût été donnée par le chef. Les provisions furent donc mises en monceau, les bandits s'assirent en cercle, et, cinq minutes après, chacun opérait avec une telle rage, qu'il était évident que, depuis le premier jusqu'au dernier, tous avaient à cœur de réparer le temps perdu. Tout-à-coup Jacomo se leva: Maria n'était plus avec la bande.

Il fit rapidement quelques pas dans la direction par laquelle ils étaient venus, puis il s'arrêta tout-à-coup. Il avait aperçu Maria au pied d'un arbre: elle était à genoux et creusait avec les mains une tombe pour y déposer son enfant.

Jacomo laissa tomber le morceau de pain qu'il tenait, la regarda un instant sans oser lui parler, et revint triste et silencieux vers sa troupe!

Le repas était terminé, Jacomo plaça une sentinelle, plutôt par habitude que par crainte, puis permit à chacun de prendre du repos. Lui-même, se retirant à l'écart, étendit son manteau par terre et donna à ses hommes un exemple qu'é-

crasés de fatigue comme ils l'étaient, ils ne tardèrent pas à suivre.

Le bandit qui était en sentinelle veillait depuis un quart d'heure à peine, et il commençait déjà à sentir que la fatigue l'emportait sur sa consigne; ses yeux se fermaient malgré lui, et il était obligé de marcher continuellement pour ne point s'endormir tout debout, lorsqu'une voix douce et triste prononça son nom. Il se retourna et reconnut Maria.

— Luidgi, dit-elle, c'est moi : ne crains rien.

Luidgi la salua avec respect.

— Pauvre garçon ! continua-t-elle, tu tombes de fatigue et de sommeil, et il te faut veiller !

— C'est l'ordre du chef, dit Luidgi.

— Écoute, répondit Maria, je ne puis pas dormir quand je le voudrais, moi. Elle lui montra son tablier tout rouge. Le sang de mon enfant me tient éveillée. Tu sais si j'ai l'œil sûr : donne-moi ta carabine, je ferai sentinelle à ta place, et au point du jour je te réveillerai. Ce sont deux heures de repos que je t'offre.

— Mais si le chef le savait ? dit Luidgi qui mourait d'envie d'accepter la proposition.

— Il ne le saura pas, dit Maria.

— Vous m'en répondez?

— Je t'en réponds

Le bandit lui remit sa carabine, et prouva, au peu de temps qu'il mit à chercher une place commode, combien était grande sa conviction intérieure de bien dormir partout. Dix minutes après, sa respiration bruyante annonça qu'il mettait à profit le peu de temps qui lui restait encore avant le lever du soleil.

Quant à Maria, elle resta un quart d'heure à peu près immobile; puis, tournant la tête par-dessus son épaule vers ces hommes, elle s'assura que tous étaient plongés dans le sommeil. Alors elle quitta sa place, passa sans bruit au milieu d'eux, si légère qu'elle semblait un esprit rasant le sol; puis, arrivée près de Jacomo, elle abaissa le canon de sa carabine, en appuya le bout sur la poitrine de Jacomo, et lâcha le coup.

— Qu'est-ce? s'écrièrent les bandits se réveillant en sursaut.

— Rien, dit Maria. Luidgi, dont je tiens la place, a oublié de me prévenir que sa carabine était armée, et, comme j'ai par mégarde appuyé le doigt sur la gachette, le coup est parti

Chacun reposa la tête sur son bras et se rendormit.

Quant à Jacomo, il n'avait pas proféré un soupir, pas poussé une plainte : la balle lui avait traversé le cœur.

Maria posa la carabine de Luidgi contre un arbre, coupa la tête de Jacomo la mit dans son tablier tout taché du sang de son fils, et descendit de la montagne.

Le lendemain on annonça au colonel qu'une jeune fille qui disait avoir tué Jacomo, demandait à lui parler. Le colonel la fit entrer dans sa tente. Maria s'arrêta devant lui, lâcha le bout de son tablier, et la tête du bandit roula par terre.

Tout habitué qu'il était aux émotions du champ de bataille, le colonel tressaillit; puis, levant les yeux vers cette jeune fille grave et pâle comme la statue du Désespoir :

— Mais qui êtes-vous donc? lui dit-il.

— Hier j'étais sa femme... aujourd'hui je suis sa veuve !

— Faites-lui compter trois mille ducats, dit le colonel.

Quatre ans après, une religieuse du couvent de la Sainte-Croix, à Rome, mourut en grande odeur de sainteté; car, outre la vie exemplaire qu'elle avait menée depuis qu'elle avait prononcé ses vœux, elle avait apporté pour sa dot une somme de trois mille ducats dont le couvent héritait à sa mort. Quant à sa vie antérieure, on ignorait complétement ce qu'elle avait pu être; on savait seulement que sœur Maria était née en Calabre.

LE COCHER DE CABRIOLET.

Je ne sais si, parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier, grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'impassibilité d'un stoïcien; isolé sur son siége; au milieu de la société, sans contact avec elle; se permettant pour toute distraction un coup de fouet à son camarade qui passe; sans amour pour les deux maigres rosses qu'il conduit; sans aménité pour les infortunés qu'il brouette, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant qu'à ces mots classiques : « *Au pas*, *et toujours tout droit.* » Du reste, être assez égoïste, fort maussade, portant des cheveux plats et jurant Dieu.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet. Il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se dérider aux avances qu'il vous fait, à la paille qu'il vous pousse sous les pieds, à la couverture dont il se prive, soit qu'il pleuve, soit qu'il grêle, pour vous garantir de la pluie ou du froid; il faut être frappé d'un mutisme bien obstiné pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait, aux exclamations qui lui échappent, aux citations historiques dont il vous pourchasse. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde, il a vécu dans la société; il a conduit, à l'heure, un candidat académicien faisant ses trente-neuf visites, et le candidat a déteint sur lui : voilà pour la littérature. Il a mené, à la course, un député à la chambre, et le député l'a frotté de politique. Deux étudians sont montés près de lui; ils ont parlé opérations, et il a pris une teinture de médecine. Bref, superficiel en tout, mais étranger à peu de choses de ce monde, il est caustique, spirituel, causeur, porte une casquette et a toujours un parent ou un ami qui le fait entrer pour rien au spectacle. Nous sommes forcés d'ajouter à regret que la place qu'il occupe est marquée au centre du parterre.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs, n'ayant de rapports avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions, assommant, mais honnête homme.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieillies : la civilisation est venue à lui, il s'est laissé faire par elle. S moralité est à peu près celle de Bartholo.

En général, les cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre, son chapeau ciré sur la tête, son manteau bleu sur le dos, son fouet d'une main et une bourse de l'autre, avec cet exergue : « *Au cocher fidèle.* »

Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet dans la même situation morale.

N'importe, j'ai une prédilection toute particulière pour les cochers de cabriolet. Cela tient peut-être à ce que j'ai rarement une bourse à laisser dans leur voiture.

Quand je ne pense pas à un drame qui me préoccupe, quand je ne vais pas à une répétition qui m'ennuie, quand je ne reviens pas d'un spectacle qui m'a endormi, je cause avec eux, et quelquefois je m'amuse autant, en dix minutes que dure la course, que je me suis ennuyé dans les quatre heures qu'a duré la soirée de laquelle ils me ramènent.

— J'ai donc un tiroir de mon cerveau consacré uniquement à ces souvenirs à vingt-cinq sous.

Parmi ces souvenirs, il y en a un qui a laissé une trace profonde.

Il y a cependant déjà près d'un an que Cantillon m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221.

C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, brun, aux traits fortement accentués, portant, à l'époque dont je vous parle, 1er janvier 1831, un chapeau de feutre avec un reste de galon, une redingote de drap lie de vin avec un reste de livrée, des bottes avec un reste de revers. Depuis onze mois, tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout-à-l'heure d'où vient, ou plutôt, car je ne l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues *.

C'était, comme je l'ai dit, le 1er janvier 1831. Il était six heures du matin. J'avais réglé dans ma tête cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même; j'avais

* Voir plus haut le costume habituel du cocher de cabriolet.

établi par rue cette liste d'amis auxquels il est toujours bon d'embrasser les deux joues et de serrer les deux mains, même un jour de l'an; bref, de ces hommes sympathiques qu'on est quelquefois six mois sans voir, vers lesquels on s'avance les deux bras ouverts, et chez lesquels on ne met jamais de carte.

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet; il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de galon, à son reste de livrée et à son reste de retroussis: Joseph avait flairé un ex-confrère. Son cabriolet, en outre, était couleur chocolat, au lieu d'être barbouillé de jaune ou de vert, et, chose étrange, des ressorts argentés permettaient d'abaisser au premier degré sa coiffe de cuir. Un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence: je lui donnai congé pour la journée. Je m'établis carrément sur d'excellens coussins; Cantillon tira sur mes genoux un carrik café au lait, fit entendre un claquement de langue, et le cheval partit sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement obligé que comme un moyen coërcitif.

— Où allez-vous, notre maître?

— Chez Charles Nodier, à l'Arsenal.

Cantillon répondit par un signe qui voulait dire: « Non-seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce nom-là. » Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire *Antony*, que le cabriolet était très doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte qui ne laissait pas que de m'inquiéter considérablement.

Je ne connais pas pour un poète d'instant de béatitude plus grand que celui où il voit son œuvre venir à bien. Il y a, pour arriver là, tant de jours de travail, tant d'heures de découragement, tant de momens de doute, que lorsqu'il voit, dans cette lutte de l'homme et de l'esprit, l'idée qu'il a pressée par tous ses points, attaquée sur toutes ses faces, plier sous la persévérance, comme sous le genou un ennemi vaincu qui demande grâce, il a un instant de bonheur proportionné, dans sa faible organisation, à celui que dut éprouver Dieu quand il dit à la terre: « *Sois* » et que la terre fut; comme Dieu, il peut dire dans son orgueil: « J'ai fait quelque chose de rien; j'ai arraché un monde au néant. »

Il est vrai que le monde du poète n'est peuplé que d'une douzaine d'habitans, ne tient d'espace dans le système planétaire que les trente-quatre pieds carrés d'un théâtre, et souvent naît et meurt dans la même soirée.

C'est égal, ma comparaison n'en subsiste pas moins, j'aime mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse.

Je me disais ces choses ou à peu près; je voyais, comme derrière une gaze, mon monde prenant sa place parmi les planètes littéraires; ses habitans parlaient à mon goût, marchaient à ma guise; j'étais content d'eux, j'entendais venir d'une sphère voisine un bruit non équivoque d'applaudissemens qui prouvaient que ceux qui passaient devant mon monde le trouvaient à leur gré, et j'étais content de moi.

Ce qui ne m'empêchait pas, sans que cela me tirât de ce demi-sommeil d'orgueil, opium des poètes, de voir mon voisin mécontent de mon silence, inquiet de mes yeux fixes, choqué de ma distraction et faisant tous ses efforts pour m'en tirer, tantôt en me disant: — Notre maître, le carrick tombe; je le tirais sur mes genoux sans répondre; tantôt en soufflant dans ses doigts: je mettais silencieusement mes mains dans mes poches; tantôt en sifflant la Parisienne, et je battais machinalement la mesure. Je lui avais dit en montant que nous avions quatre ou cinq heures à rester ensemble, et il était véritablement tourmenté de l'idée que, pendant tout ce temps, je garderais un silence très préjudiciable à sa bonne volonté de causer. A la fin, cependant, ses symptômes de malaise redoublèrent à un point qui me fit peine; j'ouvris la bouche pour lui adresser la parole; sa figure se dérida. Malheureusement pour lui, l'idée qui me manquait pour finir mon troisième acte me vint en ce moment, et, comme je m'étais tourné à demi de son côté, que j'avais la bouche entr'ouverte pour parler, je repris tranquillement ma place, et je me dis à moi-même: « C'est bon, *c'est bon.* »

Cantillon crut que j'avais perdu la tête.

Puis il fit un soupir.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant:

— C'est ici. J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez, mais peut-être ne le connaissez pas. Plus tard.

Cette fois, c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis; il m'abaissa gracieusement le chasse-crotte. Je repris ma place auprès de lui, et, après un *brrrr* préalable et quelques mouvemens du torse, je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative, et je dis, les paupières à demi-fermées:

— Taylor, rue de Bondy.

Cantillon profita de mon instant d'épanchement pour me dire rapidement:

— Monsieur Charles Nodier, n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres?

— Précisément; comment diable sais-tu cela, toi?...

— J'ai là un roman de lui, dans le temps que j'étais chez monsieur Eugène (il poussa un soupir); une jeune fille dont on guillotine l'amant.

— *Thérèse Aubert?*

— C'est ça même... Ah! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour roman.

— Ah!

— Il n'y a pas de: Ah! Si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres; je le ferais moi-même.

— Eh bien! raconte-moi cela.

Il me regarda en clignant les yeux.

— Oh! vous, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi?

— Vous ne faites pas des livres, vous?

— Non, mais je fais des pièces; et peut-être ton histoire me servirait-elle pour un drame.

Il me regarda une seconde fois.

— Est-ce que c'est vous qui avez fait les *Deux forçats*, par hasard?

— Non, mon ami.

— Ou l'*Auberge des Adrets?*

— Pas davantage.

— Pour où faites-vous des pièces, donc?

— Jusqu'à présent, je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

Il fit un mouvement de lèvres figurant une moue qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit; puis il réfléchit un instant, et, comme prenant son parti:

— C'est égal, dit-il, j'ai été dans le temps aux Français avec monsieur Eugène. J'ai vu monsieur Talma dans *Sylla*: c'était tout le portrait de l'empereur; une belle pièce tout de même, et puis, dans une petite bamboche après, un intrigant qui avait un habit de valet et qui faisait des grimaces: ce mâtin-là était-il drôle!... C'est égal, j'aime mieux l'*Auberge des Adrets*.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête.

— Vous faites donc des tragédies, vous? dit-il en me regardant de côté.

— Non, mon ami.

— Qu'est-ce que vous faites donc?

— Des drames.

— Ah! vous êtes romantique, vous. J'ai conduit l'autre jour un académicien à l'Académie qui les arrangeait joliment les romantiques; il fait des tragédies, lui; il m'a dit un morceau de sa dernière. Je ne sais pas son nom: un grand sec qui a la croix d'honneur et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous?

Je fis un signe de tête correspondant à *oui*.

— Et ton histoire?

— Ah ! voyez-vous, c'est qu'elle est triste ; il y a mort d'homme !

Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots augmenta ma curiosité.

— *Allez toujours* ! c'est bien aisé à dire ; et si je pleure, je ne pourrai plus aller, moi...

Je le regardai à mon tour.

— Voyez-vous, me dit-il, je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée (et il me montrait complaisamment ses paremens où il restait quelques fragmens d'un liseré rouge). Il y a dix ans que j'entrai au service de monsieur Eugène. Vous n'avez pas connu monsieur Eugène ?

— Eugène qui ?

— Ah ! dame, *Eugène qui ?*... Je ne l'ai jamais entendu appeler autrement, et je n'ai jamais vu ni son père ni sa mère : c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— C'est ça ; pas si brun tout-à-fait, et puis vous avez les cheveux nègres, et il les avait tout plats, lui. Du reste, joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un bonnet de nuit ; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien, si bien que j'ai cru longtemps qu'il était malade du pylore. Pour lors j'entrai donc à son service : c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. — Cantillon, mon chapeau... Cantillon, mets le cheval au cabriolet... Cantillon, si monsieur Alfred de Linar vient, dis que je n'y suis pas. Faut vous dire qu'il n'aimait pas ce monsieur de Linar. Le fait est que c'était un roué, celui-là ; oh ! mais ! un roué... suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre dos, que c'en était fastidieux. Il vient le même jour demander monsieur Eugène ; je lui dis : — Il n'y est pas... Paf ! voilà l'autre qui tousse ; il l'entend, bon ! Alors il s'en va en disant : — Ton maître est un impertinent. Je garde ça pour moi ; prenons qu'il n'ait rien dit.

— A propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy ?

— Numéro 64.

— Ha !... oh !... c'est ici.

Taylor n'y était pas : je ne fis qu'entrer et sortir.

— Après ?

— Après ? ah ! l'histoire... Où allons-nous d'abord ?

— Rue Saint-Lazare, numéro 58.

— Ah ! chez mademoiselle Mars : c'est encore une fameuse actrice, celle-là. Je disais donc que le même jour nous allions en soirée dans la rue de la Paix : je me mets à la queue, houp ! A minuit sonnant, mon maître sort d'une humeur massacrante : il s'était rencontré avec monsieur Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant : — C'est un fat qu'il faudra que je corrige. J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh mais ! et l'épée comme un Saint-George. Nous arrivons sur le pont où il y a des statues, vous savez ; il n'y en avait pas encore à cette époque-là. Voilà que nous croisons une femme qui sanglotait si fort, que nous l'entendions malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit : — Arrête ! J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre : c'est bien...

Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout-à-coup elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends, paouf ! Mon maître ne fit ni une ni deux : v'lan, il donne une tête. Il faut vous dire qu'il nageait comme un éperlan.

Moi, je me dis, si je reste dans le cabriolet ça ne l'aidera pas beaucoup : d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux au lieu d'une. Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre ans de moins sur le corps, et deux picotins d'avoine de plus dans le ventre : — Reste là, Coco. On aurait dit qu'il m'entendait. Il reste : c'est bon.

Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière. Il y avait une petite barque, je saute dedans : elle tenait par une corde ; je tire. Je cherche mon couteau, je l'avais oublié ; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

Je tire si fort une secousse, que crac ! la corde casse ; encore un peu, je tombais les quatre fers en l'air dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque ; heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis : — C'est pas le moment de compter les étoiles : je me relève.

Du coup, la barque était lancée. Je cherche les deux avirons ; dans ma cabriole j'en avais jeté un à l'eau. Je rame avec l'autre, je tourne comme un tonton, je dis : C'est comme si je chantais ; attendons.

Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur : c'était effrayant, on aurait cru que la rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait et jetait son écume ; puis, au milieu, on voyait paraître un instant la robe blanche de la jeune fille ou la tête de mon maître qui revenait pour souffler. Une seule fois ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis monsieur Eugène dire : — Bon ! je la vois. En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait l'instant d'auparavant. Tout-à-coup, je ne vis plus sortir de l'eau que ses jambes écartées. Il les rapprocha vivement, et il disparut... J'étais à dix pas d'eux, à peu près, descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon aviron entre mes mains comme si je voulais le broyer, en disant : Dieu de Dieu ! faut-il que je ne sache pas nager !

Un instant après il reparut. Cette fois-là, il la tenait par les cheveux ; elle était sans connaissance : il était temps pour mon maître aussi. Sa poitrine râlait, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, vu que comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un plomb. Il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut. — Cantillon, dit-il, à moi ! J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron, mais, ouiche ! il s'en fallait plus de trois pieds .. — A moi ! répéta-t-il... Je faisais un mauvais sang ! — Cantillon ! Une vague lui passa sur la tête ; je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit ; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'estomac ; j'étendis encore l'aviron ; il s'était un brin rapproché de moi... — Du courage, mon maître, du courage ! que je lui criais. Il ne pouvait plus répondre. — Lâchez-la, que je lui dis, et sauvez-vous. — Non, non, dit-il, je... l'eau lui entra dans la bouche. Ah ! monsieur, je n'avais pas un cheveu sur la tête qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron ; je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'hôtel des Gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux à fleur d'eau qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double ; puis je ne vis plus que ses cheveux ; les cheveux s'enfoncèrent comme le reste : son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés. Je fis un dernier effort, je tendis la rame ; allons donc, han !... Je lui mis l'aviron dans la main... Ah !. .

Cantillon s'essuya le front. Je respirai ; il reprit :

— On a bien raison de dire que quand on se noie, on s'accrocherait à une barre de fer rouge, il se cramponna à la rame que ses ongles étaient marqués dans le bois. Je l'appuyai sur le bord du bateau ; ça fit bascule, et monsieur Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort, que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton. J'étais couché dessus, la tête au bord du bateau ; je tirais l'aviron en l'assujetissant avec mon corps. Monsieur Eugène avait la tête renversée en arrière comme quelqu'un qui est évanoui ; je tirais toujours la machine, ça le faisait approcher. Enfin j'étendis le bras, je le pris par le poignet ; bon ! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme dans un étau. Huit jours après, il en avait encore les marques bleues autour du bras.

Il n'avait pas lâché la petite ; je le tirai dans le bateau ; elle le suivit. Ils restèrent au fond tous les deux, pas beaucoup plus fringans l'un que l'autre. J'appelai mon maître, votre serviteur ! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées comme s'il voulait casser des noix : c'était à se manger la rate.

Je repris ma rame et je voulus gagner le bord. Quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier; avec un seul, c'est toujours la même chanson; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis définitivement que je m'en allais au Hâvre, je me dis : Ma foi! pas de fausse route, appelons au secours : là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

Les farceurs qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés m'entendirent. Ils mirent leur embarcation au diable à l'eau. En deux tours de main, ils m'avaient rejoint; ils accrochèrent mon bateau au leur. Cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel, comme des harengs.

On demanda si j'étais noyé aussi, je répondis que non, mais que c'était égal, que si l'on voulait me donner un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des écheveaux de fil.

Mon maître rouvrit les yeux le premier; il se jeta à mon cou... Je sanglotais, je riais, je pleurais... Mon Dieu, qu'un homme est bête!...

Monsieur Eugène se retourna; il aperçut la jeune fille qu'on médicamentait. — Mille francs pour vous, mes amis, dit-il, si elle n'en meurt pas; et toi, Cantillon, mon brave, mon ami, mon sauveur (je pleurais toujours), amène le cabriolet.

— Ah! que je dis, c'est vrai, et Coco!... Faut pas demander si je pris mes jambes à mon cou. J'arrive à la place où je l'avais laissé... Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva · c'était un amateur qui s'était reconduit avec.

Je reviens et je dis : — Bernique! Il me répond : — C'est bien, alors amène un fiacre. — Et la jeune fille? que je demande.—Elle a remué le bout du pied, dit-il.—Fameux! — J'amène un fiacre : elle était revenue tout-à-fait; seulement elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot. —Cocher, rue du Bac, n° 31; et vivement.

— Dites donc, notre maître, c'est ici mademoiselle Mars, n° 58.

— Est-ce que ton histoire est finie?

— Finie, peuh!... je ne suis pas au quart; c'est rien ce que je vous ai dit, vous verrez.

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté. Je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice, c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830. Au bout de dix minutes, j'étais dans le cabriolet.

— Et l'histoire?

— Où faut-il vous conduire, d'abord?

— Cela m'est égal, va devant toi; l'histoire.

— Ah! l'histoire! Nous en étions...—Cocher, rue du Bac, et vivement.

Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois.

Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai mademoiselle Marie... Est-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie?

— Non.

— Eh bien c'était son nom de baptême. Je trouvai mademoiselle Marie couchée dans un lit avec une garde auprès d'elle. Je ne peux pas vous dire comme elle était jolie, avec sa figure pâle, ses yeux fermés, ses mains en croix sur sa poitrine : elle avait l'air de la vierge dont elle porte le nom, d'autant plus qu'elle était enceinte.

— Ah! dis-je, c'est pour cela qu'elle s'était jetée à l'eau.

— Eh bien! vous dites juste ce que mon maître répondit au médecin quand il lui annonça cette nouvelle; nous ne nous en étions pas aperçus, nous. Le médecin lui fit respirer un petit flacon; je me rappellerai celui-là. Imaginez-vous qu'il l'avait posé sur la commode; moi, bêtement, voyant que ça l'avait fait revenir, je me dis : — Ça doit avoir une fameuse odeur! Je flâne autour de la commode, sans faire semblant de rien, et pendant qu'ils ont le dos tourné, je retire les deux bouchons, et je me fourre le goulot dans le nez. Oh! quelle prise! ça n'aurait pas été pire quand j'aurais respiré un cent d aiguilles... C'est bon, je dis, je te connais, toi. Ça m'avait fait pleurer à chaudes larmes. Monsieur Eugène me dit : — Faut te consoler, mon ami, le docteur en répond. Je dis en moi-même : — C'est égal, il peut être fort, ce docteur, mais quand je serai malade, ce n'est pas lui que j'irai chercher.

Pendant ce temps-là, mademoiselle Marie était revenue à elle; elle regardait autour de la chambre et elle disait :

— C'est drôle; où donc suis-je? je ne reconnais pas cet appartement. Je lui dis : — C'est possible, par la raison que vous n'y êtes jamais venue. Mon maître me fit :— Chut! Cantillon. Puis, comme il s'entendait à parler aux femmes, il lui dit : —Tranquillisez-vous, madame, j'aurai pour vous les soins et le respect d'un frère, et dès que votre état permettra de vous transporter chez vous, je m'empresserai de vous y conduire.— Je suis donc malade? reprit-elle étonnée; puis, rassemblant ses idées, elle s'écria tout d'un coup : — Oh! oui, oui, je me souviens de tout; j'ai voulu!... Un cri lui échappa. — Et c'est vous, monsieur, qui m'avez sauvée sans doute! oh! si vous saviez quel service funeste vous m'avez rendu! quel avenir de douleur votre dévoûment pour une inconnue a rouvert devant elle! Moi, j'écoutais tout ça, en me frottant le nez qui me cuisait toujours, ce qui fait que je n'en ai pas perdu une parole et que je vous le raconte comme ça s'est passé. Mon maître la consolait comme il pouvait; mais à tout ce qu'il disait, elle répondait : —Ah! si vous saviez! Il paraît que ça l'ennuya d'entendre toujours la même chose, car il se pencha à son oreille et lui dit : — Je sais tout. — Vous? dit-elle. — Oui; vous aimez, vous avez été trahie, abandonnée. — Oui, trahie, répondit-elle, lâchement trahie, cruellement abandonnée. — Eh bien! lui dit monsieur Eugène, confiez-moi tous vos chagrins; ce n'est point la curiosité mais le désir de vous être utile qui me guide; il me semble que je ne dois plus être un étranger pour vous. — Oh! non, non, dit-elle, car un homme qui expose sa vie comme vous avez fait, doit être généreux. Vous, j'en suis sûre, vous n'avez jamais abandonné une pauvre femme, en ne lui laissant que le choix d'une honte éternelle ou d'une prompte mort. Oui, oui, je vais vous dire tout! Je dis : — Bon! moi, ça doit être intéressant; ça commence bien, écoutons l'histoire.

— Mais auparavant, ajouta-t-elle, permettez que j'écrive à à mon père, à mon père à qui j'avais laissé une lettre d'adieu dans laquelle je lui apprenais ma résolution, qui croit que je l'ai accomplie. Vous permettez qu'il vienne ici, n'est-ce pas? Oh! pourvu que, dans sa douleur, il ne se soit pas porté à quelque acte de désespoir! Permettez que je lui écrive de venir à l'instant; je sens que ce n'est qu'avec lui que je pourrai pleurer, et pleurer me fera tant de bien!

— Ecrivez, écrivez, lui dit mon maître en lui avançant une plume et de l'encre. Eh! qui oserait retarder d'un instant cette réunion solennelle, d'une fille et d'un père qui se sont crus séparés pour toujours? Ecrivez, c'est moi qui vous en supplie; ne perdez pas un instant. Oh! votre père, le malheureux, comme il doit souffrir!

Pendant ce temps-là, elle griffonnait une jolie petite écriture en pattes de mouches; quand elle eut fini, elle demanda l'adresse de la maison : — Rue du Bac, n° 31, que je lui dis.

— Rue du Bac, n° 31! répéta-t-elle. Et v'lan! voilà l'encrier sur les draps. Après un instant, elle ajouta d'un air mélancolique :—C'est peut-être la Providence qui m'a conduit dans cette maison. Je dis : — C'est égal, la Providence ou non, il faudra un fameux paquet de sel d'oseille pour enlever cette tache-là.

Mon maître paraissait tout interloqué. — Je conçois votre étonnement, dit-elle; mais vous allez tout savoir, vous concevrez alors l'effet qu'a dû me faire l'adresse que vient de me donner votre domestique. Et elle lui remit la lettre pour son père.

— Cantillon, porte cette lettre. Je jette un coup d'œil dessus. Rue des Fossés-Saint-Victor. — Il y a une trotte, que je dis; il me répond : —C'est égal, prends un cabriolet et sois ici dans une demi-heure.

En deux temps j'étais dans la rue: un cabriolet passait, je saute dedans.

— Cent sous, l'ami, pour aller à la rue des Fossés-Saint-Victor et me ramener ici.

Je voudrais bien de temps en temps avoir des courses comme ça, moi

Nous arrêtons devant une petite maison; je frappe, je frappe. La portière vient ouvrir en grognant. Je dis : — Grogne. Monsieur Dumont? — Ah! mon Dieu! qu'elle dit, apportez vous des nouvelles de sa fille? — Et de fameuses, je réponds. — Au cinquième, au bout de l'escalier. Je monte quatre à quatre; une porte était entrebâillée; je regarde, je vois un vieux militaire qui pleurait sans dire un mot, baisant une lettre et chargeant des pistolets. Je dis : — Ça doit être le père, ou je me trompe fort.

Je pousse la porte. — Je viens de la part de mademoiselle Marie, que je m'en vas.

Alors il se retourne, devient pâle comme la mort, et dit : — Ma fille! — Oui! mademoiselle Marie, votre fille. Vous êtes monsieur Dumont, ancien capitaine sous l'autre?

Il fit un signe de tête.

— Eh bien! voilà ma lettre, de mademoiselle Marie. Il la prit. Je n'exagère pas, monsieur, il avait les cheveux dressés sur la tête, et il lui coulait autant d'eau du front que des yeux.

— Elle est vivante! dit-il, et c'est ton maître qui l'a sauvée? Conduis-moi vers elle à l'instant, à l'instant! Tiens, tiens, mon ami.

Il fouille dans le tiroir d'un petit secrétaire, y prend trois ou quatre pièces de cinq francs qui couraient l'une après l'autre, et me les met dans la main. Je les prends pour ne pas l'humilier; je regarde l'appartement; je dis en moi-même: — Tu n'es pas cossu, toi. Je fais une pirouette, je glisse les vingt francs derrière un buste de l'autre, et je dis :

— Merci, capitaine.

— Es-tu prêt?

— Je vous attends.

Alors il se met à descendre comme s'il glissait le long de la rampe. Je lui dis :

— Dites donc, dites donc, mon ancien, je n'y vois pas dans votre limaçon d'escalier. Peuh! il était déjà en bas.

Enfin, c'est bon, nous voilà dans le cabriolet. Je lui dis :

— Sans indiscrétion, capitaine, qu'est-ce que vous vouliez donc faire de ces pistolets que vous chargiez?

Il me répond en fronçant le sourcil :

— L'un était pour un misérable à qui Dieu peut pardonner, mais à qui je ne pardonnerai pas.

Je dis : — Bon! c'est le père de l'enfant.

— L'autre était pour moi.

— Ah bien! il vaut mieux que cela se soit passé comme cela, que je lui réponds.

— Ce n'est pas fini, dit-il. Mais raconte-moi donc comment ton maître, cet excellent jeune homme, a sauvé ma pauvre Marie?

Alors, je lui racontai tout: il sanglottait comme un enfant... C'était à fendre des pierres, de voir un vieux soldat pleurer, si bien que le cocher lui dit :

— Monsieur, c'est bête tout ça, je n'y vois plus à conduire mon cheval. Si ce pauvre animal n'avait pas plus d'esprit que nous trois, il nous conduirait tout droit à la Morgue.

— A la Morgue! dit le capitaine en tressaillant, à la Morgue! Quand je pense que je n'avais plus l'espoir de la retrouver que là; que je voyais ma pauvre Marie, l'enfant de mon cœur, étendue sur ce marbre noir et suant! Oh! le nom, le nom de ton maître? que je le bénisse, que je le place dans mon cœur à côté d'un autre nom.

— Celui de l'autre, n'est-ce pas, dont vous avez le buste?

— O Marie! Et il n'y a plus de danger, n'est-ce pas? Le médecin a répondu d'elle?

— Ne m'en parlez pas de votre médecin : c'est une fière cruche.

— Comment, il reste donc des craintes pour ma fille?

Je dis : — Non, non, c'est relatif à moi, par rapport à mon nez.

Nous faisions du chemin pendant ce temps-là, si bien que tout-à-coup le cocher nous dit :

— Nous sommes arrivés.

— Aide-moi, mon ami, me dit le capitaine, les jambes me manquent. Où est-ce?

— Là, au second, où vous voyez de la lumière et une ombre derrière le rideau.

— Oh! viens, viens.

Pauvre homme! il était pâle comme un linge. Je pris son bras sous le mien. J'entendais battre son cœur.

— Si j'allais la trouver morte! me dit-il en me regardant d'un air égaré.

Au même instant, la porte de l'appartement de monsieur Eugène s'ouvrit, deux étages au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix de femme qui criait :

— Mon père! mon père!

— C'est elle! c'est sa voix, dit le capitaine; et le vieillard qui tremblait une seconde auparavant, s'élança comme un jeune homme, entra dans la chambre sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et s'élança sur le lit de sa fille, en pleurant et en disant : — Marie! ma chère enfant, ma fille!

Quand j'arrivai, c'était un tableau de les voir dans les bras l'un de l'autre; le père frottant la figure de sa fille avec sa face de lion et ses vieilles moustaches, la garde pleurant monsieur Eugène pleurant, moi pleurant, enfin une averse.

Mon maître me dit à la garde et à moi :

— Il faut les laisser seuls.

Nous sortons tous les trois, il me prend la main et me dit :

— Guette Alfred de Linar, quand il rentrera du bal tu le prieras de venir me parler.

Je me mis en sentinelle sur l'escalier, et je dis : Ton compte est bon à toi.

Au bout d'un quart d'heure, j'entendis derling, derling! C'était monsieur Alfred. Il monta l'escalier en chantant. Je lui dis poliment :

— Ce n'est pas ça, mais mon maître veut vous dire deux mots.

— Est-ce que ton maître n'aurait pas pu attendre à demain? qu'il me répond d'un air goguenard.

— Il paraît que non, puisqu'il vous demande tout de suite.

— C'est bon; où est-il?

— Me voici, dit monsieur Eugène qui m'avait entendu. Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'entrer dans cette chambre? Et il montrait celle de mademoiselle Marie. Je n'y comprenais plus rien.

J'ouvre la porte. Le capitaine entrait dans un cabinet; il me fait signe d'attendre qu'il soit caché. Quand c'est fini, je dis :

— Entrez, messieurs.

Mon maître pousse monsieur Alfred dans la chambre, me tire en dehors, ferme la porte sur nous. J'entends une voix tremblante dire : — Alfred! Une voix étonnée répondre : — Marie! Marie! vous ici?

— Monsieur Alfred est le père de l'enfant? que je dis à mon maître. Il me répond :

— Oui, reste avec moi ici et écoutons.

D'abord nous n'entendions rien que mademoiselle Marie, qui avait l'air de prier monsieur Alfred. Ça dura quelque temps. A la fin, nous entendîmes la voix de celui-ci qui disait : — Non, Marie, c'est impossible. Vous êtes folle; je ne suis point maître de me marier, je dépends d'une famille qui ne le permettrait pas. Mais je suis riche, et si de l'or...

Par exemple, à ce mot-là, ce fut un bacchanal soigné. Pour ne pas se donner la peine d'ouvrir la porte du cabinet où il s'était caché, le capitaine venait de l'enfoncer d'un coup de pied. Mademoiselle Marie jeta un cri; le capitaine fit un juron à faire lézarder la maison; mon maître dit :

— Entrons.

Il était temps.

Le capitaine Dumont tenait monsieur Alfred sous son genou, et lui tordait le cou comme à une volaille. Mon maître les sépara.

Monsieur Alfred se releva pâle, les yeux fixes et les dents

serrées; il ne jeta pas un coup d'œil sur mademoiselle Marie qui était toujours évanouie, mais il vint à mon maître, qui l'attendait les bras croisés.

— Eugène, lui dit-il, je ne savais pas que votre appartement était un coupe-gorge; je n'y rentrerai plus qu'un pistolet de chaque main ! entendez-vous ?

— C'est ainsi que j'espère vous revoir, lui dit mon maître; car si vous rentriez autrement, je vous prierais à l'instant d'en sortir.

— Capitaine, dit monsieur Alfred en se retournant, vous n'oublierez pas que j'ai une dette aussi avec vous?

— Et vous me la paierez à l'instant, dit le capitaine, car je ne vous quitte pas.

— Soit.

— Le jour commence à paraître, continua monsieur Dumont, allez chercher des armes.

— J'ai des épées et des pistolets, dit mon maître.

— Alors, faites-les porter dans une voiture, reprit le capitaine.

— Dans une heure au bois de Boulogne, porte Maillot, dit Alfred.

— Dans une heure, répondirent à la fois mon maître et le capitaine. Allez chercher vos témoins.

Il sortit.

Le capitaine se pencha alors vers le lit de sa fille. Monsieur Eugène voulait appeler du secours.

— Non, non, dit le père, il vaut mieux qu'elle ignore tout. Marie ! chère enfant, adieu. Si je suis tué, monsieur Eugène, vous me vengerez, n'est-ce pas? et vous n'abandonnerez pas l'orpheline ?

— Je vous le jure sur elle, répondit mon maître. Et il se jeta dans les bras du pauvre père.

— Cantillon, fais avancer un fiacre.

— Oui, monsieur; irai-je avec vous?

— Tu viendras.

Le capitaine embrassa encore sa fille ; il appela la garde :

— Secourez-la maintenant, et si elle demande où je suis, dites que je vais revenir. Allons, mon jeune ami, partons.

Ils entrèrent dans la chambre de monsieur Eugène. Quand je revins avec le fiacre, ils m'attendaient déjà en bas. Le capitaine avait des pistolets dans ses poches, et monsieur Eugène des épées sous son manteau.

— Cocher, au bois de Boulogne.

— Si je suis tué, dit le capitaine, mon ami, vous remettrez cette bague à ma pauvre Marie : c'est l'alliance de sa mère; une digne femme, jeune homme, qui est maintenant près de Dieu, ou il n'y aurait pas plus de justice là-haut qu'il n'y en a dans ce monde; puis vous o donnerez que je sois enterré avec ma croix et mon épée. Je n'ai d'autre ami que vous, d'autre parent que ma fille : ainsi, vous et ma fille derrière mon cercueil, et c'est tout.

— Pourquoi ces pensées, capitaine? Elles sont bien tristes pour un vieux militaire.

Le capitaine sourit tristement.

— Tout a mal tourné pour moi depuis 1815, monsieur Eugène. Puisque vous avez promis de veiller sur ma fille, mieux vaut un protecteur jeune et riche qu'un père vieux et pauvre.

Il se tut ; monsieur Eugène n'osa plus lui parler, et le vieillard garda le silence jusqu'au lieu du rendez vous.

Un cabriolet nous suivait à quelques pas. Monsieur Alfred en descendit avec ses deux témoins.

Un des témoins s'approcha de nous.

— Quelles sont les armes du capitaine ?

— Le pistolet, répondit celui-ci.

— Reste dans le fiacre et garde les épées, dit mon maître ; et ils s'enfoncèrent tous cinq dans le bois.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que j'entendis deux coups de pistolet. Je bondis comme si je ne m'y attendais pas; c'était fini pour l'un des deux, car dix autres minutes se passèrent sans que ce bruit se renouvelât.

Je m'étais jeté dans le fond du fiacre, n'osant regarder. La portière s'ouvrit tout-à-coup.

— Cantillon, les épées ? dit mon maître.

Je les lui présentai. Il étendit la main pour les prendre ; il avait au doigt la bague du capitaine.

— Et... et... le père de mademoiselle Marie? dis-je.

— Mort !

— Ainsi ces épées... ?

— Sont pour moi.

— Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

— Viens, si tu le veux.

— Je sautai à bas du fiacre. J'avais le cœur aussi petit qu'un grain de moutarde, et tremblais de tous mes membres. Mon maître entra dans le bois, je le suivis.

Nous n'avions pas fait dix pas que j'aperçus monsieur Alfred debout et riant au milieu de ses témoins.

— Prends garde, me dit mon maître, en me poussant de côté.

— Je fis un saut en arrière. J'avais manqué de marcher sur le corps du capitaine.

Monsieur Eugène jeta sur le cadavre un seul coup d'œil, puis il s'avança vers le groupe, laissa tomber les épées à terre, et dit :

— Messieurs, voyez si elles sont de même longueur.

— Vous ne voulez donc pas remettre les choses à demain? dit un des témoins.

— Impossible !

— Eh ! mes amis, soyez donc tranquilles, dit monsieur Alfred; le premier combat ne m'a pas fatigué; seulement je boirais volontiers un verre d'eau.

— Cantillon, va chercher un verre d'eau pour monsieur Alfred, dit mon maître.

J'avais envie d'obéir comme d'aller me pendre. Monsieur Eugène me fit un second signe de la main, et je pris le chemin du restaurant qui est à l'entrée du bois ; à peine si nous en étions à cent pas. En deux tours de main, je fus revenu. Je lui présentai le verre en disant en moi-même : Tiens, et que le verre d'eau te serve de poison ! Il le prit : sa main ne tremblait pas; seulement, quand il me le rendit, je m'aperçus qu'il l'avait tellement serré entre ses dents qu'il en avait ébréché le bord.

Je me retournai en jetant le verre par-dessus ma tête, et j'aperçus mon maître qui s'était apprêté pendant mon absence. Il n'avait conservé que son pantalon et sa chemise; encore les manches en étaient-elles relevées jusqu'au haut du bras. Je m'approchai de lui :

— N'avez-vous rien à m'ordonner? lui dis-je.

— Non, répondit-il. Je n'ai ni père ni mère; si je meurs... Il écrivit quelques mots au crayon... tu remettras ce papier à Marie.....

Il jeta encore un coup d'œil sur le corps du capitaine, et s'avança vers son adversaire en disant :

— Allons, messieurs.

— Mais vous n'avez pas de témoin, répondit monsieur Alfred.

— L'un des vôtres m'en servira.

— Ernest, passez du côté de monsieur.

Un des deux témoins passa du côté de mon maître; l'autre prit les épées, plaça les deux adversaires à quatre pas l'un de l'autre, leur mit à chacun une poignée d'épée dans la main, croisa les fers et s'éloigna en disant :

— Allez, messieurs.

A l'instant même, chacun d'eux fit un pas en avant, et leurs lames se trouvèrent engagées jusqu'à la garde.

— Reculez, dit mon maître.

— Je n'ai point l'habitude de rompre, répondit monsieur Alfred.

— C'est bien.

Monsieur Eugène recula d'un pas, et se remit en garde.

Il y eut dix minutes effrayantes à passer.

Les épées voltigeaient autour l'une de l'autre comme des couleuvres qui jouent. Monsieur Alfred seul portait des coups ; mon maître, suivant l'épée des yeux, arrivait à la parade ni plus ni moins tranquillement que dans une salle d'armes. J'étais dans une colère ! Si le domestique de l'autre avait été là, je l'aurais étranglé.

Le combat continuait toujours. Monsieur Alfred riait amèrement ; mon maître était calme et froid.

— Ah ! dit monsieur Alfred.

Son épée avait touché mon maître au bras, et le sang coulait.

— Ce n'est rien, répondit celui-ci, continuons.

Je suais à grosses gouttes.

Les témoins s'approchèrent. Monsieur Eugène leur fit signe du bras de s'éloigner. Son adversaire profita de ce mouvement, il se fendit ; mon maître arriva trop tard à une parade de seconde, et le sang coula de sa cuisse. Je m'assis sur le gazon ; je ne pouvais plus me tenir debout.

Cependant monsieur Eugène était aussi calme et aussi froid ; seulement ses lèvres écartées laissaient apercevoir ses dents serrées. L'eau coulait du front de son adversaire ; il s'affaiblissait.

Mon maître fit un pas en avant ; monsieur Alfred rompit.

— Je croyais que vous ne rompiez jamais, dit-il.

Monsieur Alfred fit une feinte ; l'épée de monsieur Eugène arriva à la parade avec une telle force, que celle de son adversaire s'écarta comme s'il saluait. Un instant, sa poitrine se trouva découverte, l'épée de mon maître y disparut jusqu'à la garde.

Monsieur Alfred étendit les bras, lâcha le fer, et ne resta debout que parce que l'épée le soutenait en le traversant.

Monsieur Eugène retira son épée, et il tomba.

— Me suis-je conduit en homme d'honneur ? dit-il aux témoins. Ils firent un geste affirmatif et s'avancèrent vers monsieur Alfred.

Mon maître revint à moi.

— Retourne à Paris et amène un notaire chez moi ; que je le trouve en rentrant.

— Si c'est pour faire le testament de monsieur Alfred, que je lui dis, ce n'est pas beaucoup la peine, vu qu'il se tord comme une anguille et qu'il vomit le sang, ce qui est mauvais signe.

— Ce n'est pas ça, dit-il.

— Pour quoi était-ce donc ? dis-je à mon tour en interrompant le cocher.

— Pour épouser la jeune fille, me répondit Cantillon, et reconnaître son enfant...

— Il a fait cela ?

— Oui, monsieur, et bravement.

Puis il m'a dit : — Cantillon, nous allons voyager, ma femme et moi : je voudrais bien te garder ; mais, tu comprends, ça la gênerait de te voir. Voilà mille francs ; je te donne mon cabriolet et mon cheval, fais ce que tu voudras ; et si tu as besoin de moi, ne t'adresse pas à d'autres.

Comme j'avais le fond de l'établissement, je me suis fait cocher.

— Voilà mon histoire, notre bourgeois : où faut-il vous conduire ?

— Chez moi ; j'achèverai mes courses un autre jour.

Je rentrai, et j'écrivis l'histoire de Cantillon telle qu'il me l'avait racontée.

BLANCHE DE BEAULIEU.

I.

Celui qui, dans la soirée du 15 décembre 93, serait parti de la petite ville de Clisson pour se rendre au village de Saint-Crépin, et se serait arrêté sur la crête de la montagne au pied de laquelle coule la rivière de la Moine, aurait vu de l'autre côté de la vallée un étrange spectacle.

D'abord, à l'endroit où sa vue aurait cherché le village perdu dans les arbres, au milieu d'un horizon déjà assombri par le crépuscule, il eût aperçu trois ou quatre colonnes de fumée, qui, isolées à leur base, se joignaient en s'élargissant, se balançaient un instant comme un dôme bruni, et, cédant mollement à un vent humide d'ouest, roulaient dans cette direction, confondues avec les nuages d'un ciel bas et brumeux. Il eût vu cette base rougir lentement, puis toute fumée cesser, et, des toits des maisons, des langues de feu aiguës s'élancer à leur place avec un frémissement sourd, tantôt se tordant en spirales, tantôt se courbant et se relevant comme le mât d'un vaisseau. Il lui eût semblé que bientôt toutes les fenêtres s'ouvraient pour vomir du feu. De temps en temps, quand un toit s'enfonçait, il eût entendu un bruit sourd, il eût distingué une flamme plus vive, mêlée de milliers d'étincelles, et, à la lueur sanglante de l'incendie s'agrandissant, des armes luire, un cercle de soldats s'étendre au loin. Il eût entendu des cris et des rires, il eût dit avec terreur : Dieu me pardonne, c'est une armée qui se chauffe avec un village.

Effectivement, une brigade républicaine de douze ou quinze cents hommes avait trouvé le village de Saint-Crépin abandonné et y avait mis le feu.

Ce n'était point une cruauté mais un moyen de guerre, un plan de campagne comme un autre ; l'expérience prouva qu'il était le seul qui fût bon

Cependant une chaumière isolée ne brûlait pas ; on semblait même avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le feu ne pût l'atteindre. Deux sentinelles veillaient à la porte, et, à chaque instant, des officiers d'ordonnance, des aides-de-camp entraient, puis bientôt sortaient pour porter des ordres.

Celui qui donnait ces ordres était un jeune homme qui paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans : de longs cheveux blonds, séparés sur le front, tombaient en ondulant de chaque côté de ses joues blanches et maigres, toute sa figure portait l'empreinte de cette tristesse fatale qui s'attache au front de ceux qui doivent mourir jeunes. Son manteau bleu, en l'enveloppant, ne le cachait pas si bien qu'il ne laissât apercevoir les signes de son grade, deux épaulettes de général ; seulement ces épaulettes étaient de laine, les officiers républicains ayant fait à la Convention l'offrande patriotique de tout l'or de leurs habits. Il était courbé sur une table, une carte géographique était déroulée sous ses yeux, il y traçait au crayon, à la clarté d'une lampe qui s'effaçait elle-même devant la lueur de l'incendie, la route que ses soldats allaient suivre. C'était le général Marceau, qui, trois ans plus tard, devait être tué à Altenkirchen.

— Alexandre ! dit-il en se relevant à demi... Alexandre ! éternel dormeur, rêves-tu de Saint-Domingue, que tu dors si longtemps ?

— Qu'y a-t-il ? dit en se levant tout debout et en sursaut celui auquel il s'adressait, et dont la tête toucha presque le plafond de la cabane ; qu'y a-t-il ? est-ce l'ennemi qui nous vient ?... et ces paroles furent dites avec un léger accent créole qui leur conservait de la douceur même au milieu de la menace.

— Non, mais un ordre du général en chef Westermann qui nous arrive.

Et pendant que son collègue lisait cet ordre, car celui qu'il avait apostrophé était son collègue, Marceau regardait avec une curiosité d'enfant les formes musculeuses de l'Hercule mulâtre qu'il avait devant les yeux.

C'était un homme de vingt-huit ans, aux cheveux crépus et courts, au teint brun, au front découvert et aux dents blanches, dont la force presque surnaturelle était connue de toute l'armée, qui lui avait vu, dans un jour de bataille, fendre un casque jusqu'à la cuirasse, et, un jour de parade, étouffer entre ses jambes un cheval fougueux qui l'emportait. Celui-là n'avait pas longtemps à vivre non plus ; mais, moins heureux que Marceau, il devait mourir loin du champ de bataille, empoisonné par l'ordre d'un roi. C'était le général Alexandre Dumas, c'était mon père.

— Qui t'a apporté cet ordre ? dit-il.

— Le représentant du peuple Delmar.

— C'est bien. Et où doivent se rassembler ces pauvres diables ?

— Dans un bois à une lieue et demie d'ici; vois sur la carte : c'est là.

— Oui; mais sur la carte il n'y a pas les ravins, les montagnes, les arbres coupés, les mille chemins qui embarrassent la vraie route, où l'on a peine à se reconnaître, même dans le jour... Infernal pays !... Avec cela qu'il y fait toujours froid.

— Tiens, dit Marceau, en poussant la porte du pied, et en lui montrant le village en feu, sors et tu te chaufferas. . Hé! qu'est-ce là, citoyens?

Ces paroles étaient adressées à un groupe de soldats qui, en cherchant des vivres, avaient découvert, dans une espèce de chenil attenant à la chaumière où étaient les deux généraux, un paysan vendéen qui paraissait tellement ivre, qu'il était probable qu'il n'avait pu suivre les habitans du village, lorsqu'ils l'avaient abandonné.

Que le lecteur se figure un métayer à visage stupide, au grand chapeau, aux cheveux longs, à la veste grise; être ébauché à l'image de l'homme, espèce de degré au-dessous de la bête; car il était évident que l'instinct manquait à cette masse. Marceau lui fit quelques questions; le patois et le vin rendirent ses réponses inintelligibles. Il allait l'abandonner comme un jouet aux soldats, lorsque le général Dumas donna brusquement l'ordre d'évacuer la chaumière et d'y enfermer le prisonnier. Il était encore à la porte: un soldat le poussa dans l'intérieur; il alla, en trébuchant, s'appuyer contre le mur, chancela un instant, en oscillant sur ses jambes demi-ployées; puis, tombant lourdement étendu, demeura sans mouvement. Un factionnaire resta devant la porte, et l'on ne prit pas même la peine de fermer la fenêtre.

— Dans une heure nous pourrons partir, dit le général Dumas à Marceau; nous avons un guide.

— Lequel?

— Cet homme.

— Oui, si nous voulons nous mettre en route demain, soit. Il y a dans ce que ce drôle a bu du sommeil pour vingt-quatre heures.

Dumas sourit:—Viens, lui dit-il, et il le conduisit sous le hangar où le paysan avait été découvert; une simple cloison le séparait de l'intérieur de la cabane, encore était-elle sillonnée de fentes qui laissaient distinguer ce qui s'y passait, et avait dû permettre d'entendre jusqu'à la moindre parole des deux généraux qui, un instant auparavant, s'y trouvaient : — Et maintenant, ajouta-t-il en baissant la voix, regarde.

Marceau obéit, cédant à l'ascendant qu'exerçait sur lui son ami, même dans les choses habituelles de la vie. Il eut quelque peine à distinguer le prisonnier, qui, par hasard, était tombé dans le coin le plus obscur de la chaumière. Il gisait encore à la même place, immobile; Marceau se retourna pour chercher son collègue: il avait disparu.

Lorsqu'il reporta ses regards dans la cabane, il lui sembla que celui qui l'habitait avait fait un léger mouvement; sa tête était replacée dans une direction qui lui permettait d'embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur. Bientôt il ouvrit les yeux avec le bâillement prolongé d'un homme qui s'éveille, et il vit qu'il était seul.

Un singulier éclair de joie et d'intelligence passa sur son visage.

Dès lors il fut évident pour Marceau qu'il eût été la dupe de cet homme, si un regard plus clairvoyant n'avait tout deviné. Il l'examina donc avec une nouvelle attention; sa figure avait repris sa première expression, ses yeux s'étaient refermés, ses mouvemens étaient ceux d'un homme qui se rendort; dans l'un d'eux, il accrocha du pied la table légère qui soutenait la carte et l'ordre du général Westermann que Marceau avait rejeté sur cette table: tout tomba pêle-mêle; le soldat de faction entr'ouvrit la porte, avança la tête à ce bruit, vit ce qui l'avait causé, et dit en riant à son camarade: — C'est le citoyen qui rêve.

Cependant celui-ci avait entendu ces paroles, ses yeux s'étaient rouverts, un regard de menace poursuivit un instant le soldat, puis, d'un mouvement rapide, il saisit le papier sur lequel était écrit l'ordre, et le cacha dans sa poitrine.

Marceau retenait son souffle; sa main droite semblait collée à la poignée de son sabre, sa main gauche supportait avec son front tout le poids de son corps appuyé contre la cloison.

L'objet de son attention était alors posé sur le côté; bientôt, en s'aidant du coude et du genou, il s'avança lentement, toujours couché, vers l'entrée de la cabane; l'intervalle qui se trouvait entre le seuil et la porte lui permit d'apercevoir les jambes d'un groupe de soldats qui se tenaient devant. Alors, avec patience et lenteur, il se remit à ramper vers la fenêtre entr'ouverte; puis, arrivé à trois pieds d'elle, il chercha dans sa poitrine une arme qui y était cachée, ramassa son corps sur lui-même, et d'un seul bond, d'un bond de jaguar, s'élança hors de la cabane. Marceau jeta un cri; il n'avait eu le temps ni de prévoir ni d'empêcher cette fuite. Un autre cri répondit au sien : celui-là était un cri de malédiction. Le Vendéen, en tombant hors de la fenêtre, s'était trouvé face à face avec le général Dumas; il avait voulu le frapper de son couteau, mais celui-ci lui saisissant le poignet, l'avait ployé contre sa poitrine, et il n'avait plus qu'à pousser pour que le Vendéen se poignardât lui-même.

— Je t'avais promis un guide, Marceau; en voici un, et intelligent, je l'espère. — Je pourrais te faire fusiller, drôle, dit-il au paysan, il m'est plus commode de te laisser vivre. Tu as entendu notre conversation, mais tu ne la reporteras pas à ceux qui t'ont envoyé. — Citoyens, — il s'adressait aux soldats que cette scène curieuse avait amenés, — que deux de vous prennent chacun une main à cet homme, et se placent avec lui à la tête de la colonne: il sera notre guide; si vous apercevez qu'il vous trompe, s'il fait un mouvement pour fuir, brûlez-lui la cervelle et jetez-le par-dessus la haie.

Puis, quelques ordres donnés à voix basse allèrent agiter cette ligne rompue de soldats qui s'étendait à l'entour des cendres qui avaient été un village. Ces groupes s'allongèrent, chaque peloton sembla se souder à l'autre. Une ligne noire se forma, descendit dans le long chemin creux qui sépare Saint-Crépin de Montfaucon, s'y emboîta comme une roue dans une ornière, et, lorsque, quelques minutes après, la lune passa entre deux nuages et se réfléchit un instant sur ce ruban de baïonnettes qui glissaient sans bruit, on eût cru voir ramper dans l'ombre un immense serpent noir à écailles d'acier.

II.

C'est une triste chose pour une armée qu'une marche de nuit. La guerre est belle par un beau jour quand le ciel regarde la mêlée, quand les peuples se dressant à l'entour du champ de bataille comme aux gradins d'un cirque, battent des mains aux vainqueurs; quand les sons frémissans des instrumens de cuivre font tressaillir les fibres courageuses du cœur, quand la fumée de mille canons vous couvre d'un linceul, quand amis et ennemis sont là pour voir comme vous mourez bien : c'est sublime! Mais la nuit!... Ignorer comment on vous attaque et comment vous vous défendez, tomber sans voir qui vous frappe ni d'où le coup part, sentir ceux qui sont debout encore vous heurter du pied sans savoir qui vous êtes, et marcher sur vous!... Oh! alors, on ne se pose pas comme un gladiateur, on se roule, on se tord, on mord la terre, on la déchire des ongles : c'est horrible!

Voilà pourquoi cette armée marchait triste et silencieuse; c'est qu'elle savait que de chaque côté de sa route se prolongeaient de hautes haies, des champs entiers de genêts et d'ajoncs, et qu'au bout de ce chemin il y avait un combat, un combat de nuit.

Elle marchait depuis une demi-heure; de temps en temps, comme je l'ai déjà dit, un rayon de la lune filtrait entre deux nuages et laissait apercevoir, à la tête de cette colonne, le paysan qui servait de guide, l'oreille attentive au moindre bruit, et toujours surveillé par les deux soldats qui marchaient à ses côtés. Parfois on entendait sur les flancs un froissement de feuilles: la tête de la colonne s'arrêtait tout-à-coup; plusieurs voix criaient *qui vive?*... Rien ne répon-

dait, et le paysan disait en riant : — C'est un lièvre qui part du gîte. Quelquefois les deux soldats croyaient voir devant eux s'agiter quelque chose qu'ils ne pouvaient distinguer, ils se disaient l'un à l'autre : — Regarde donc !... et le Vendéen répondait : — C'est votre ombre, marchons toujours. Tout-à-coup, au détour du chemin, ils virent se dresser devant eux deux hommes : ils voulurent crier : l'un des soldats tomba sans avoir eu le temps de proférer une parole ; l'autre chancela une seconde, et n'eut que le temps de dire : — A moi !

Vingt coups de fusils partirent à l'instant ; à la lueur de cet éclair, on put distinguer trois hommes qui fuyaient ; l'un d'eux chancela, se traîna un instant le long du talus, espérant atteindre l'autre côté de la haie. On courut à lui, ce n'était pas le guide ; on l'interrogea, il ne répondit point ; un soldat lui perça le bras de sa baïonnette pour voir s'il était bien mort : il l'était.

Ce fut alors Marceau qui devint le guide. L'étude qu'il avait faite des localités lui laissait l'espoir de ne point s'égarer. Effectivement, après un quart d'heure de marche, on aperçut la masse noire de la forêt. Ce fut là que, selon l'avis qu'en avaient reçu les républicains, devaient se rassembler, pour entendre une messe, les habitans de quelques villages, les débris de plusieurs armées, dix-huit cents hommes à peu près.

Les deux généraux séparèrent leur petite troupe en plusieurs colonnes, avec ordre de cerner la forêt et de se diriger par toutes les routes qui tendraient au centre ; on calcula qu'une demi-heure suffirait pour prendre les positions respectives. Un peloton s'arrêta à la route qui se trouvait en face de lui ; les autres s'étendirent en cercle sur les ailes ; on entendit encore un instant le bruit cadencé de leurs pas, qui allait s'affaiblissant ; il s'éteignit tout-à-fait, et le silence s'établit. La demi-heure qui précède un combat passe vite. A peine si le soldat a le temps de voir si son fusil est bien amorcé, et de dire au camarade : — J'ai vingt ou trente francs dans le coin de mon sac ; si je meurs, tu les enverras à ma mère

Le mot *en avant!* retentit, et chacun tressaillit, comme s'il ne s'y attendait pas.

Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient, il leur semblait que le carrefour qui forme le centre de la forêt était éclairé ; en approchant, ils distinguèrent des torches qui flamboyaient ; bientôt les objets devinrent plus distincts, et un spectacle dont aucun d'eux n'avait l'idée s'offrit à leur vue.

Sur un autel grossièrement représenté par quelques pierres amoncelées, le curé de Sainte-Marie de Rhé disait une messe ; des vieillards entouraient l'autel, une torche à la main, et tout à l'entour, des femmes, des enfans, priaient à deux genoux. Entre les républicains et ce groupe, une muraille d'hommes était placée, et, sur un front plus rétréci, présentait le même plan de bataille pour la défense que pour l'attaque : il eût été évident qu'ils avaient été prévenus, quand même on n'eût pas reconnu au premier rang le guide qui avait fui ; maintenant c'était un soldat vendéen avec son costume complet, portant sur le côté gauche de la poitrine le cœur d'étoffe rouge qui servait de ralliement, et au chapeau le mouchoir blanc qui remplaçait le panache.

Les Vendéens n'attendirent pas qu'on les attaquât : ils avaient répandu des tirailleurs dans les bois, ils commencèrent la fusillade ; les républicains s'avancèrent l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, sans répondre au feu réitéré de leurs ennemis, sans proférer d'autres paroles après chaque décharge que celles-ci : — Serrez les rangs, serrez les rangs.

Le prêtre n'avait pas achevé sa messe, et il continuait ; son auditoire semblait étranger à ce qui se passait et demeurait à genoux. Les soldats républicains avançaient toujours. Quand ils furent à trente pas de leurs ennemis, le premier rang se mit à genoux ; trois lignes de fusils s'abaissèrent comme des épis que le vent courbe. La fusillade éclata : on vit s'éclaircir les rangs des Vendéens, et quelques balles passant au travers allèrent jusqu'au pied de l'autel tuer des femmes et des enfans. Il y eut dans cette foule un instant de cris et de tumulte. Le prêtre leva Dieu, les têtes se courbèrent jusqu'à terre, et tout rentra dans le silence.

Les républicains firent une seconde décharge à dix pas, avec autant de calme qu'à une revue, avec autant de précision que devant une cible. Les Vendéens ripostèrent, puis ni les uns ni les autres n'eurent le temps de recharger leurs armes : c'était le tour de la baïonnette ; et ici tout l'avantage était aux républicains, régulièrement armés. Le prêtre disait toujours la messe.

Les Vendéens reculèrent, des rangs entiers tombaient sans autre bruit que des malédictions. Le prêtre s'en aperçut ; il fit un signe : les torches s'éteignirent, le combat rentra dans l'obscurité. Ce ne fut plus alors qu'une scène de désordre et de carnage, où chacun frappa sans voir, avec rage, et mourut sans demander merci, merci qu'on n'accorde guère quand on se la demande dans la même langue.

Cependant ces mots : Grâce ! grâce ! étaient prononcés d'une voix déchirante aux genoux de Marceau qui allait frapper.

C'était un jeune Vendéen, un enfant sans armes, qui cherchait à sortir de cette horrible mêlée.

— Grâce ! grâce ! disait-il, sauvez-moi ! au nom du ciel, au nom de votre mère !

Le général l'entraîna à quelques pas du champ de bataille pour le soustraire aux regards de ses soldats, mais bientôt il fut forcé de s'arrêter : le jeune homme s'était évanoui. Cet excès de terreur l'étonna de la part d'un soldat, il ne s'empressa pas moins de le secourir ; il ouvrit son habit pour lui donner de l'air : c'était une femme.

Il n'y avait pas un instant à perdre : les ordres de la Convention étaient précis : tout Vendéen pris les armes à la main ou faisant partie d'un rassemblement, quel que fût son sexe ou son âge, devait périr sur l'échafaud. Il assit la jeune fille au pied d'un arbre, courut vers le champ de bataille. Parmi les morts, il distingua un jeune officier républicain dont la taille lui parut être à peu près celle de l'inconnue ; il lui enleva promptement son uniforme et son chapeau, et revint auprès d'elle. La fraîcheur de la nuit la tira bientôt de son évanouissement.

— Mon père ! mon père ! furent ses premiers mots ; puis elle se leva et appuya ses mains sur son front, comme pour y fixer ses idées. Oh ! c'est affreux ; j'étais avec lui, je l'ai abandonné ; mon père, mon père ! il sera mort !

— Notre jeune maîtresse, mademoiselle Blanche, dit une tête qui parut tout-à-coup derrière l'arbre, le marquis de Beaulieu vit, il est sauvé. Vivent le roi et la bonne cause.

Celui qui avait dit ces mots disparut comme une ombre ; mais cependant pas si vite que Marceau n'eût le temps de reconnaître le paysan de Saint-Crépin.

— Tinguy, Tinguy ! s'écria la jeune fille étendant ses bras vers le métayer.

— Silence ! un mot vous dénonce ; je ne pourrais pas vous sauver, et je veux vous sauver, moi ! Mettez cet habit et ce chapeau, et attendez ici.

Il retourna sur le champ de bataille, donna aux soldats l'ordre de se retirer sur Chollet, laissa à son collègue le commandement de la troupe et revint près de la jeune Vendéenne.

Il la trouva prête à le suivre. Tous deux se dirigèrent vers une espèce de grande route qui traverse la Romagne, où le domestique de Marceau l'attendait avec des chevaux de main, qui ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du pays, où les routes ne sont que ravins et fondrières. Là, son embarras redoubla : il craignait que sa jeune compagne ne sût pas monter à cheval et n'eût pas la force de marcher à pied ; mais elle l'eut bientôt rassuré, en manœuvrant sa monture avec moins de force mais autant de grâce que le meilleur cavalier *. Elle vit la surprise de Marceau et sourit.

* Quand même ce qui suit n'expliquerait pas cette habileté rare chez nous pour une femme, l'usage du pays la justifierait. Les dames des *châteaux* même montent à cheval, littéralement parlant, comme un fashionable de Longchamps ; seulement elles portent

— Vous serez moins étonné, lui dit-elle, lorsque vous me connaîtrez. Vous verrez par quelle suite de circonstances les exercices des hommes me sont devenus familiers ; vous avez l'air si bon que je vous dirai tous les événemens de ma vie si jeune et déjà si tourmentée.

— Oui, oui, mais plus tard, dit Marceau ; nous aurons le temps, car vous êtes ma prisonnière, et pour vous-même je ne veux pas vous rendre votre liberté. Maintenant ce que nous avons à faire est de gagner Chollet au plus vite. Ainsi donc affermissez-vous sur votre selle, et au galop, mon cavalier.

— Au galop ! reprit la Vendéenne, et trois quarts d'heure après ils entraient à Chollet. Le général en chef était à la mairie. Marceau monta, laissant à la porte son domestique et sa prisonnière. Il rendit compte en quelques mots de sa mission et revint avec sa petite escorte chercher un gîte à l'hôtel des *Sans-Culottes*, inscription qui avait remplacé sur l'enseigne les mots : *Au Grand saint Nicolas*.

Marceau retint deux chambres ; il conduisit la jeune fille à l'une d'elles, l'invita à se jeter tout habillée sur son lit, pour y prendre quelques instans d'un repos dont elle devait avoir grand besoin après la nuit affreuse qu'elle venait de passer, et alla s'enfermer dans la sienne ; car maintenant il avait la responsabilité d'une existence, et il fallait qu'il songeât au moyen de la conserver.

Blanche, de son côté, avait à rêver aussi, à son père d'abord, puis à ce jeune général républicain à la figure et à la voix douces. Tout cela lui semblait un songe. Elle marchait pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, s'arrêtant devant une glace pour se convaincre que c'était bien elle, puis elle pleurait en songeant à l'abandon dans lequel elle se trouvait ; l'idée de sa mort, de la mort de l'échafaud ne lui vint même pas ; Marceau avait dit avec sa voix douce : — Je vous sauverai.

Puis pourquoi, elle née d'hier, l'aurait-on fait mourir ? Belle et inoffensive, pourquoi les hommes auraient-ils demandé sa tête et son sang ? A peine pouvait-elle croire elle-même qu'elle courût un danger. Son père, au contraire, chef vendéen, il tuait et pouvait être tué ; mais elle, elle pauvre jeune fille, donnant encore la main à l'enfance... Oh ! bien loin de croire à de tristes présages, la vie était belle et joyeuse, l'avenir immense; cette guerre finirait, le château vide verrait revenir ses hôtes. Un jour, un jeune homme fatigué y demanderait l'hospitalité ; il aurait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, une voix douce, des cheveux blonds, un habit de général, il resterait longtemps ; rêve, rêve, pauvre Blanche !

Il y a un âge de la jeunesse où le malheur est si étranger à l'existence, qu'il semble qu'il ne pourra jamais s'y acclimater ; quelque triste que soit une idée, elle s'achève par un sourire. C'est que l'on ne voit la vie que d'un côté de l'horizon ; c'est que le passé n'a pas encore eu le temps de faire douter de l'avenir.

Marceau rêvait aussi, mais lui voyait déjà dans la vie ; il connaissait les haines politiques du moment; il savait les exigences d'une révolution ; il cherchait un moyen de sauver Blanche qui dormait. Un seul se présentait à son esprit : c'était de la conduire lui-même à Nantes, où habitait sa famille. Depuis trois ans il n'avait vu ni sa mère ni sa sœur, et, se trouvant à quelques lieues seulement de cette ville, il paraissait tout naturel qu'il demandât une permission au général en chef. Il s'arrêta à cette idée. Le jour commença à paraître, il se rendit chez le général Westermann ; ce qu'il demandait lui fut accordé sans difficulté. Il voulait qu'elle lui fût remise à l'instant même, ne croyant pas que Blanche pût partir assez tôt ; mais il fallait que cette permission portât une seconde signature, celle du représentant du peuple, Delmar. Il n'y avait qu'une heure qu'il était arrivé avec la troupe de l'expédition ; il prenait dans la chambre voisine quelques instans de repos, et aussitôt son réveil, le général en chef promit à Marceau de la lui envoyer.

En entrant à l'auberge, il rencontra le général Dumas qui le cherchait. Les deux amis n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre ; bientôt il sut toute l'aventure de la nuit. Tandis qu'il faisait préparer le déjeuner, Marceau monta chez sa prisonnière, qui l'avait déjà fait demander; il lui annonça la visite de son collègue, qui ne tarda pas à se présenter : ses premiers mots rassurèrent Blanche, et, après un instant de conversation, elle n'éprouvait plus que la gêne inséparable de la position d'une jeune fille placée au milieu de deux hommes qu'elle connaît à peine.

Ils allaient se mettre à table lorsque la porte s'ouvrit. Le représentant du peuple Delmar parut sur le seuil.

A peine avons-nous eu le temps, au commencement de cette histoire, de dire un mot de ce nouveau personnage.

C'était un de ces hommes que Robespierre mettait comme un bras au bout du sien, pour atteindre en province; qui croyaient avoir compris son système de régénération, parce qu'il leur avait dit : Il faut régénérer; et entre les mains desquels la guillotine était plus active qu'intelligente.

Cette apparition sinistre fit tressaillir Blanche, avant même qu'elle ne sût qui il était.

— Ah ! ah ! dit-il à Marceau, tu veux déjà nous quitter, citoyen général, mais tu t'es si bien conduit cette nuit, que je n'ai rien à te refuser; cependant je t'en veux un peu d'avoir laissé échapper le marquis de Beaulieu ; j'avais promis à la Convention de lui envoyer sa tête.

Blanche était debout, pâle et froide comme une statue de la terreur. Marceau, sans affectation, se plaça devant elle.

— Mais ce qui est différé n'est pas perdu, continua-t-il, les limiers républicains ont bon nez et bonnes dents, et nous suivons sa piste. Voilà la permission, ajouta-t-il, elle est en règle, tu partiras quand tu voudras ; mais auparavant je viens te demander à déjeuner; je n'ai pas voulu quitter un brave tel que toi sans boire au salut de la république et à l'extermination des brigands.

Dans la position où se trouvaient les deux généraux, cette marque d'estime ne leur était rien moins qu'agréable; Blanche s'était assise, et avait repris quelque courage. On se mit à table, et la jeune fille, pour ne pas se trouver en face de Delmar, fut obligée de prendre place à ses côtés. Elle s'assit assez loin de lui pour ne pas le toucher, et se rassura peu à peu en s'apercevant que le représentant du peuple s'occupait plus du repas que des convives qui le partageaient avec lui. Cependant, de temps en temps, une ou deux paroles sanglantes tombaient de ses lèvres et faisaient passer un frisson dans les veines de la jeune fille ; mais, du reste, aucun danger réel ne paraissait exister pour elle, les généraux espéraient qu'il les quitterait sans même lui adresser une parole directe. Le désir de partir était pour Marceau un prétexte d'abréger le repas ; il touchait à sa fin, chacun commençait à respirer plus à l'aise, lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre sur la place de la ville, située en face de l'auberge ; les généraux sautèrent sur leurs armes qu'ils avaient déposées près d'eux. Delmar les arrêta.

—Bien, mes braves ! dit-il en riant et en balançant sa chaise; bien, j'aime à voir que vous êtes sur vos gardes ; mais remettez-vous à table, il n'y a rien à faire là pour vous.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? dit Marceau.

— Rien, reprit Delmar ; les prisonniers de cette nuit qu'on fusille.

Blanche jeta un cri de terreur :

— Oh ! les malheureux ! s'écria-t-elle.

Delmar posa son verre qu'il allait porter à ses lèvres, se retourna lentement vers elle :

— Ah ! voilà qui va bien, dit-il ; si maintenant les soldats tremblent comme des femmes, il faudra habiller les femmes en soldats ; il est vrai que tu es bien jeune, ajouta-t-il en lui prenant les deux mains et en la regardant en face ; mais tu t'y habitueras.

— Oh ! jamais ! jamais ! s'écria Blanche sans songer combien il était dangereux pour elle de manifester ses sentimens

sous leurs robes, que la selle relève, des pantalons pareils à ceux que l'on met aux enfans. Les femmes du peuple ne prennent pas même cette précaution, quoique la couleur de leur peau m'ait longtemps fait croire le contraire.

devant un semblable témoin. Jamais je ne m'habituerai à de telles horreurs.

— Enfant, reprit Delmar en lâchant ses mains, crois-tu que l'on puisse régénérer une nation sans lui tirer du sang, réprimer les factions sans dresser d'échafauds ! As-tu jamais vu une révolution passer sur un peuple le niveau de l'égalité sans abattre quelques têtes ! Malheur alors, malheur aux grands, car la baguette de Tarquin les a désignés !

Il se tut un instant, puis continua :

— D'ailleurs, qu'est-ce que la mort? un sommeil sans songe, sans réveil; qu'est-ce que le sang? une liqueur rouge à peu près semblable à celle que contient cette bouteille, et qui ne produit d'effet sur notre esprit que par l'idée qu'on y attache : Sombreuil en a bu. Eh bien ! tu te tais : voyons, n'as-tu pas à la bouche quelque argument philanthropique? A ta place un girondin ne resterait pas court.

Blanche était donc forcée de continuer cette conversation.

— Oh ! dit-elle en tremblant, êtes-vous bien sûr que Dieu vous ait donné le droit de frapper ainsi ?

— Dieu ne frappe-t-il pas, lui ?

— Oui, mais il voit au-delà de la vie, tandis que l'homme, quand il tue, ne sait ni ce qu'il donne ni ce qu'il ôte.

— Soit ; eh bien ! l'âme est immortelle ou elle ne l'est pas ; si le corps n'est que matière, est-ce un crime de rendre un peu plus tôt à la matière ce que Dieu lui avait emprunté? Si une âme l'habite, et que cette âme soit immortelle, je ne puis la tuer : le corps n'est qu'un vêtement que je lui ôte, ou plutôt une prison dont je la tire. Maintenant, écoute un conseil, car je veux bien t'en donner un : garde tes réflexions philosophiques et tes argumens de collége pour défendre ta propre vie, si jamais tu tombes entre les mains de Charette ou de Bernard de Marigny, car ils ne te feraient pas plus grâce que je ne l'ai faite à leurs soldats. Quant à moi, tu te repentirais peut-être de les répéter une seconde fois en ma présence : souviens-t'en. Il sortit.

Il y eut un moment de silence. Marceau posa ses pistolets qu'il avait armés pendant cette conversation.

— Oh ! dit-il en le suivant du doigt, jamais homme, sans s'en douter, n'a touché la mort de si près que tu viens de le faire. Blanche, savez-vous que si un geste, un mot lui étaient échappés qui prouvassent qu'il vous reconnaissait, savez-vous que je lui brûlais la cervelle?

Elle n'écoutait pas. Une seule idée la possédait : c'est que cet homme était chargé de poursuivre les débris de l'armée que commandait le marquis de Beaulieu.

— O mon Dieu ! disait-elle en cachant sa tête dans ses mains. . ô mon Dieu ! quand je pense que mon père peut tomber entre les mains de ce tigre ; que s'il eût été fait prisonnier cette nuit, il était possible que là devant... C'est exécrable, c'est atroce; n'est-il donc plus de pitié dans ce monde ! Oh ! pardon, pardon, dit-elle à Marceau ; qui plus que moi doit savoir le contraire? Mon Dieu ! mon Dieu !...

Dans ce moment, le domestique entra et annonça que les chevaux étaient prêts.

— Partons, au nom du ciel, partons ! il y a du sang dans l'air qu'on respire ici.

— Partons, répondit Marceau, et tous trois descendirent à l'instant.

III.

Marceau trouva à la porte un détachement de trente hommes que le général en chef avait fait monter à cheval pour l'escorter jusqu'à Nantes. Dumas les accompagna quelque temps ; mais à une lieue de Chollet, son ami insista fortement pour qu'il retournât; de plus loin, il eût été dangereux de revenir seul Il prit donc congé d'eux, mit son cheval au galop et disparut bientôt à l'angle d'un chemin.

Puis Marceau désirait se trouver seul avec la jeune Vendéenne. Elle avait l'histoire de sa vie à lui raconter, et il lui semblait que cette vie devait être pleine d'intérêt. Il rapprocha son cheval de celui de Blanche.

— Eh bien ! lui dit-il, maintenant que nous sommes tranquilles et que nous avons une longue route à faire, causons, causons de vous ; je sais qui vous êtes, mais voilà tout. Comment vous trouviez-vous dans ce rassemblement ? D'où vous vient cette habitude de porter des habits d'homme? Parlez : nous autres soldats, nous sommes habitués à entendre des paroles brèves et dures. Parlez-moi longtemps de vous, de votre enfance, je vous en prie.

Marceau, sans savoir pourquoi, ne pouvait s'habituer à employer, en parlant à Blanche, le langage républicain de l'époque.

Blanche alors lui raconta sa vie; comment jeune sa mère était morte et l'avait laissée tout enfant aux mains du marquis de Beaulieu ; comment son éducation, donnée par un homme, l'avait familiarisée avec des exercices qui, lorsque éclata l'insurrection de la Vendée, lui étaient devenus si utiles et lui avaient permis de suivre son père. Elle lui déroula tous les événemens de cette guerre, depuis l'émeute de Saint-Florent jusqu'au combat où Marceau lui sauva la vie. Elle parla longtemps, comme il lui avait demandé, car elle voyait qu'on l'écoutait avec bonheur Au moment où elle achevait son récit, on aperçut à l'horizon Nantes, dont les lumières tremblaient dans la brume. La petite troupe traversa la Loire, et, quelques instans après, Marceau était dans les bras de sa mère.

Après les premiers embrassemens, il présenta à sa famille sa jeune compagne de voyage : quelques mots suffirent pour intéresser vivement sa mère et ses sœurs. A peine Blanche eut-elle manifesté le désir de reprendre les habits de son sexe, que les deux jeunes filles l'entraînèrent à l'envi, et se disputèrent le plaisir de lui servir de femme de chambre.

Cette conduite, si simple qu'elle paraisse au premier abord, acquérait cependant un grand prix par les circonstances du moment. Nantes se débattait sous le proconsulat de Carrier.

C'est un étrange spectacle pour l'esprit et les yeux que celui d'une ville entière toute saignante des morsures d'un seul homme. On se demande d'où vient cette force que prend une volonté sur quatre-vingt mille individus qu'elle domine, et comment, quand un seul dit : —Je veux, tous ne se lèvent point pour dire : — C'est bien !... mais nous ne voulons pas, nous ! C'est qu'il y a habitude de servilité dans l'âme des masses, que les individus seuls ont parfois d'ardens désirs d'être libres. C'est que le peuple, comme le dit Shakspeare, ne connaît d'autre moyen de récompenser l assassin de César qu'en le faisant César. Voilà pourquoi il y a des tyrans de liberté, comme il y a des tyrans de monarchie.

Donc le sang coulait à Nantes par les rues, et Carrier, qui était à Robespierre ce qu'est l'hyène au tigre et le chacal au lion, se gorgeait du plus pur de ce sang, en attendant qu'il le rendît mêlé au sien.

C'étaient des moyens tout nouveaux de massacre : la guillotine s'ébrèche si vite ! Il imagina les noyades, dont le nom est devenu inséparable de son nom ; des bateaux furent confectionnés exprès dans le port, on savait dans quel but, on venait les voir sur le chantier ; c'était chose curieuse et nouvelle que ces soupapes de vingt pieds qui s'ouvraient pour précipiter à fond d'eau les malheureux destinés à ce supplice; et le jour de leur essai il y eut presque autant de peuple sur la rive que lorsqu'on lance un vaisseau avec un bouquet à son grand mât et des pavillons à toutes ses vergues.

Oh ! trois fois malheur aux hommes qui, comme Carrier ont appliqué leur imagination à inventer des variantes à la mort, car tout moyen de détruire l'homme est facile à l'homme ! Malheur à ceux qui, sans théorie, ont fait des meurtres inutiles ! Ils sont cause que nos mères tremblent en prononçant les mots révolution et république, inséparables pour elles des mots massacre et destruction ; et nos mères nous font hommes, et à quinze ans, lequel d'entre nous, en sortant des mains de sa mère, ne frémissait pas aussi aux mots révolution et république? lequel de nous n'a pas eu toute son éducation politique à refaire avant d'oser envisager

froidement ce chiffre qu'il avait regardé longtemps comme fatal — 93? Auquel de nous n'a-t-il pas fallu toute sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les trois colosses de notre révolution, Mirabeau, Danton, Robespierre? Mais enfin nous nous sommes habitués à leur vue, nous avons étudié le terrain sur lequel ils marchaient, le principe qui les faisait agir, et involontairement nous nous sommes rappelé ces terribles paroles d'une autre époque : *Chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau qui avait encore besogne à faire*; ce ne sont point eux qui ont dépassé la révolution, mais la révolution qui les a dépassés.

Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car maintenant le peuple écrit l'histoire du peuple. Il n'en était pas ainsi du temps de messieurs les historiographes de la couronne; n'ai-je pas entendu dire tout enfant que Louis XI était un mauvais roi, et Louis XIV un grand prince?

Revenons à Marceau et à toute une famille que son nom protégeait contre Carrier même. C'était une réputation de républicanisme si pure que celle du jeune général, qu'un soupçon n'eût pas osé atteindre sa mère ni ses sœurs. Voilà pourquoi l'une d'elles, jeune fille de seize ans, comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, aimait et était aimée, et la mère de Marceau, craintive comme une mère, voyant un second protecteur dans un époux, pressait, autant qu'elle le pouvait, un mariage qui était sur le point de s'accomplir, lorsque Marceau et la jeune Vendéenne arrivèrent à Nantes. Ce retour en ce moment fut une double joie.

Blanche fut remise aux deux jeunes filles qui devinrent ses amies en l'embrassant, car il y a un âge où chaque jeune fille croit trouver une amie éternelle dans l'amie qu'elle connaît depuis une heure. Elles sortirent ensemble; une chose presque aussi importante qu'un mariage les occupait : une toilette de femme; Blanche ne devait pas conserver plus longtemps ses habits d'homme.

Bientôt elles la ramenèrent parée de leur double toilette; il avait fallu qu'elle mît la robe de l'une et le châle de l'autre. Folles jeunes filles! il est vrai qu'elles n'avaient à elles trois que l'âge de la mère de Marceau, qui était encore belle.

Lorsque Blanche rentra, le jeune général fit quelques pas au devant d'elle, et s'arrêta étonné. Sous son premier costume, il avait à peine remarqué sa beauté céleste et ses grâces qu'elle avait reprises avec ses habits de femme. Elle avait tout fait, il est vrai, pour paraître jolie : un instant elle avait oublié devant une glace, guerre, Vendée et carnage : c'est que l'âme la plus naïve a sa coquetterie lorsqu'elle commence à aimer, et qu'elle veut plaire à celui qu'elle aime.

Marceau voulut parler et ne put prononcer une parole; Blanche sourit et lui tendit la main, toute joyeuse, car elle vit qu'elle lui avait paru aussi belle qu'elle désirait le paraître

Le soir, le jeune fiancé de la sœur de Marceau vint, et comme tout amour est égoïste, depuis l'amour-propre jusqu'à l'amour maternel, il y eut une maison dans la ville de Nantes, une seule peut-être, où tout fut bonheur et joie, quand autour d'elle tout était larmes et douleurs.

Oh! comme Blanche et Marceau se laissaient vivre de leur nouvelle vie! comme l'autre leur semblait loin derrière eux! c'était presque un rêve. Seulement, de temps en temps, le cœur de Blanche se serrait, et des larmes jaillissaient de ses yeux : c'est que tout-à-coup elle pensait à son père. Marceau la rassurait; puis, pour la distraire, il lui racontait ses premières campagnes; comment le collégien était devenu soldat à quinze ans, officier à dix-sept, colonel à dix-neuf, général à vingt-un. Blanche les lui faisait répéter souvent, car, dans tout ce qu'il disait, il n'y avait pas un mot d'un autre amour.

Et cependant Marceau avait aimé, aimé de toutes les puissances de son âme, il le croyait du moins. Puis bientôt il avait été trompé, trahi : le mépris, à grande peine, s'était fait place dans un cœur si jeune qu'il n'y avait que passions. Le sang qui brûlait ses veines s'était refroidi lentement, une froideur mélancolique avait remplacé l'exaltation; Marceau enfin, avant de connaître Blanche, n'était plus qu'un malade privé, par l'absence subite de la fièvre, de l'énergie et de la force qu'il ne devait qu'à sa seule présence.

Eh bien! tous ces songes de bonheur, tous ces élémens d'une vie nouvelle, tous ces prestiges de la jeunesse que Marceau croyait à jamais perdus pour lui renaissaient dans un lointain encore vague, mais que cependant il pouvait atteindre un jour : lui-même s'étonnait que le sourire revînt quelquefois et sans sujet passer sur ses lèvres; il respirait à pleine poitrine, et ne ressentait plus rien de cette difficulté de vivre, qui, la veille encore, absorbait ses forces et lui faisait désirer une mort prochaine comme la seule barrière que ne puisse dépasser la douleur.

Blanche, de son côté, entraînée d'abord vers Marceau par un sentiment naturel de reconnaissance, attribuait à ce sentiment les diverses émotions qui l'agitaient. N'était-il pas tout simple qu'elle désirât constamment la présence de l'homme qui lui avait sauvé la vie? Les paroles qui s'échappaient de sa bouche pouvaient-elles lui être indifférentes? sa physionomie empreinte d'une mélancolie si profonde ne devait-elle pas éveiller la pitié? et lorsqu'elle le voyait soupirer en la regardant, n'était-elle pas toujours prête à dire : Que puis-je faire pour vous, ami, pour vous qui avez tant fait pour moi?

C'est agités de ces divers sentimens, qui chaque jour acquéraient une force nouvelle, que Blanche et Marceau passèrent les premiers temps de leur séjour à Nantes; enfin l'époque fixée pour le mariage de la sœur du jeune général arriva.

Parmi les bijoux qu'il avait fait venir pour elle, Marceau choisit une parure brillante et précieuse qu'il offrit à Blanche. Blanche la regarda d'abord avec sa coquetterie de jeune fille, puis bientôt elle referma l'écrin.

— Les bijoux conviennent-ils à ma situation? dit-elle tristement; des bijoux à moi! tandis que peut-être mon père fuit de métairies en métairies, en mendiant un morceau de pain pour sa vie, une grange pour son asile, tandis que, proscrite moi-même... Non, que ma simplicité me cache à tous les yeux; songez que je puis être reconnue.

Marceau la pressa vainement, elle ne consentit à accepter qu'une rose rouge artificielle qui se trouvait parmi les parures.

Les églises étaient fermées, ce fut donc à l'Hôtel-de-Ville que se sanctionna le mariage; la cérémonie fut courte et triste, les jeunes filles regrettaient le chœur orné de cierges et de fleurs, le dais suspendu sur la tête des jeunes époux, sous lequel s'échangent les rires de ceux qui le soutiennent, et la bénédiction du prêtre qui dit : « Allez, enfans, et soyez heureux. »

A la porte de l'Hôtel-de-Ville, une députation de mariniers attendait les mariés. Le grade de Marceau attirait à sa sœur cet hommage; un de ces hommes, dont la figure ne lui paraissait pas inconnue, avait deux bouquets : il donna l'un à l'épouse; puis, s'avançant vers Blanche qui le regardait fixement, il lui présenta l'autre.

— Tinguy, où est mon père? dit Blanche en pâlissant.

— A Saint-Florent, répondit le marinier. Prenez ce bouquet, il y a dedans une lettre. Vivent le roi et la bonne cause, mademoiselle Blanche!

Blanche voulut l'arrêter, lui parler, l'interroger, il avait disparu Marceau reconnut le guide, et malgré lui il admirait le dévoûment, l'adresse et l'audace de ce paysan.

Blanche lut la lettre avec anxiété. Les Vendéens éprouvaient défaites sur défaites; toute une population émigrait, reculant devant l'incendie et la famine. Le reste de la lettre était consacré à des remercîmens à Marceau. Le marquis avait tout appris par la surveillance de Tinguy. Blanche était triste, cette lettre l'avait rejetée au milieu des horreurs de la guerre; elle s'appuyait sur le bras de Marceau plus que d'habitude, elle lui parlait de plus près et d'une voix plus douce. Marceau l'aurait voulue plus triste encore; car plus la tristesse est profonde, plus il y a d'abandon; et, je l'ai déjà dit, il y a bien de l'égoïsme dans l'amour.

Pendant la cérémonie, un étranger qui avait, disait-il, des choses de la dernière importance à communiquer à Marceau, avait été introduit dans le salon. En y entrant, Marceau, la

tête penchée vers Blanche, qui lui donnait le bras, ne l'aperçut point d'abord; mais tout-à-coup il sentit ce bras tressaillir, il leva la tête : Blanche et lui étaient en face de Delmar.

Le représentant du peuple s'approcha lentement, les yeux fixés sur Blanche, le rire sur les lèvres; Marceau, la sueur sur le front, le regardait s'avancer comme don Juan regarde la statue du commandeur.

— Citoyenne, tu as un frère?

Blanche balbutia et fut prête à se jeter dans les bras de Marceau. Delmar continua :

— Si ma mémoire et ta ressemblance ne me trompent point, nous avons déjeuné ensemble à Chollet. Comment se fait-il que depuis cette époque je ne l'aie pas revu dans les rangs de l'armée républicaine?

Blanche sentait ses forces prêtes à l'abandonner; l'œil perçant de Delmar suivait les progrès de son trouble, et elle allait tomber sous ce regard, lorsqu'il se détourna d'elle et se fixa sur Marceau.

Alors ce fut Delmar qui tressaillit à son tour. Le jeune général avait la main sur la garde de son épée, qu'il serrait convulsivement. La figure du représentant du peuple reprit aussitôt son expression habituelle; il parut avoir totalement oublié ce qu'il venait de dire, et, prenant Marceau par le bras, il l'entraîna dans l'embrasure de la fenêtre, l'entretint quelques instans de la situation actuelle de la Vendée et lui apprit qu'il était venu à Nantes pour se concerter avec Carrier sur les nouvelles mesures de rigueur qu'il était urgent de prendre à l'égard des révoltés. Il annonça que le général Dumas était rappelé à Paris; et, le quittant bientôt, il passa avec un salut et un sourire devant le fauteuil où Blanche était tombée en quittant le bras de Marceau, et où elle était restée froide et pâle.

Deux heures après, Marceau reçut l'ordre de partir sans délai pour rejoindre l'armée de l'Ouest, et y reprendre le commandement de sa brigade.

Cet ordre subit et imprévu l'étonna; il crut y voir quelque rapport avec la scène qui s'était passée un instant auparavant : sa permission n'expirait que dans quinze jours. Il courut chez Delmar pour en obtenir quelques explications; il était reparti aussitôt après son entrevue avec Carrier.

Il fallait obéir; balancer, c'était se perdre. A cette époque, les généraux étaient soumis au pouvoir des représentans du peuple envoyés par la Convention, et si quelques revers furent causés par leur impéritie, plus d'une victoire aussi fut due à l'alternative constante où se trouvaient les chefs de vaincre ou de porter leurs têtes sur l'échafaud.

Marceau était près de Blanche lorsqu'il reçut cet ordre. Tout étourdi d'un coup aussi inattendu, il n'avait pas le courage de lui annoncer un départ qui la laissait seule et sans défense au milieu d'une ville arrosée chaque jour du sang de ses compatriotes. Elle s'aperçut de son trouble, et son inquiétude surmontant sa timidité, elle s'approcha de lui avec le regard inquiet d'une femme aimée, qui sait qu'elle a le droit d'interroger, et qui interroge. Marceau lui présenta l'ordre qu'il venait de recevoir. Blanche y eut à peine jeté les yeux, qu'elle comprit à quel danger le défaut d'obéissance exposait son protecteur; son cœur se brisait, et cependant elle trouva la force de l'engager à partir sans retard. Les femmes possèdent mieux que les hommes cette espèce de courage, parce que chez elles il tient d'un côté à la pudeur. Marceau la regarda tristement : — Et vous aussi, Blanche, dit-il, vous ordonnez que je m'éloigne? Au fait, dit-il en se levant, et comme se parlant à lui-même, qui pouvait me faire croire le contraire? Insensé que j'étais! Lorsque je songeais à ce départ, j'avais quelquefois pensé qu'il lui coûterait des regrets et des pleurs. —Il marchait à grands pas.—Insensé! des regrets, des pleurs! Comme si je ne lui étais pas indifférent! En se retournant, il se trouva en face de Blanche : deux larmes roulaient sur les joues de la jeune fille muette, dont les soupirs saccadés soulevaient la poitrine. A son tour, Marceau sentit des pleurs dans ses yeux.

— Oh! pardonnez-moi, lui dit-il, pardonnez-moi, Blanche; mais je suis bien malheureux, et le malheur rend défiant. Près de vous toujours, ma vie semblait s'être mêlée à la vôtre; comment séparer vos heures de mes heures, mes jours de vos jours? J'avais tout oublié; je croyais à l'éternité ainsi. Oh! malheur, malheur! je rêvais, et je m'éveille. Blanche, ajouta-t-il, avec plus de calme, mais d'une voix plus triste, la guerre que nous faisons est cruelle et meurtrière, il est possible que nous ne nous revoyions jamais. Il prit la main de Blanche, qui sanglotait. Oh! promettez-moi si je tombe frappé loin de vous... Blanche, j'ai toujours eu le pressentiment d'une vie courte; promettez-moi que mon souvenir se présentera quelquefois à votre pensée, mon nom à votre bouche, ne fût-ce qu'en songe; et moi, moi, je vous promets, Blanche, que s'il y a entre ma vie et ma mort le temps de prononcer un nom, un seul, ce sera le vôtre.

Blanche était suffoquée par les larmes; mais il y avait dans ses yeux mille promesses plus tendres que celles que Marceau exigeait. D'une main, elle serrait celle de Marceau, qui était à ses pieds, et de l'autre, elle lui montrait la rose rouge, dont sa tête était parée.

— Toujours, toujours! balbutia-t-elle, et elle tomba évanouie.

Les cris de Marceau attirèrent sa mère et ses sœurs. Il croyait Blanche morte; il se roulait à ses pieds. Tout s'exagère en amour, craintes et espérances. Le soldat n'était qu'un enfant.

Blanche ouvrit les yeux, et rougit en voyant Marceau à ses pieds, et sa famille autour de lui.

— Il part, dit-elle, pour se battre contre mon père, peut-être. Oh! épargnez mon père; si mon père tombe entre vos mains, songez que sa mort me tuerait. Que voulez-vous de plus? ajouta-t-elle en baissant la voix; je n'ai pensé à mon père qu'après avoir pensé à vous. Puis, rappelant aussitôt son courage, elle supplia Marceau de partir; lui-même en comprenait la nécessité, aussi ne résista-t-il pas davantage à ses prières et à celles de sa mère. Les ordres nécessaires à son départ furent donnés, et une heure après il avait reçu les adieux de Blanche et de sa famille.

Marceau suivait, pour quitter Blanche, la route qu'il avait parcourue avec elle; il avançait sans presser ni ralentir le pas de son cheval, et chaque localité lui rappelait quelques mots du récit de la jeune Vendéenne; il repassait en quelque sorte par l'histoire qu'elle lui avait contée; et le danger qu'elle courait, auquel il n'avait pas songé tant qu'il était près d'elle, lui paraissait bien plus grand maintenant qu'il l'avait quittée. Chaque mot de Delmar bruissait à ses oreilles : à chaque instant il était prêt à arrêter son cheval, à retourner à Nantes; et il lui fallut toute sa raison pour ne pas céder au besoin de la revoir.

Si Marceau avait pu s'occuper d'autre chose que de ce qui se passait dans sa propre pensée, il aurait aperçu, à l'extrémité du chemin, et venant vers lui, un cavalier qui, après s'être arrêté un instant pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, avait mis son cheval au galop pour le joindre, et il eût reconnu le général Dumas aussi vite qu'il en avait été reconnu lui-même.

Les deux amis sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Au même instant, un homme, les cheveux ruisselans de sueur, la figure ensanglantée, les habits déchirés, saute par-dessus une haie, roule plutôt qu'il ne descend le long du talus, et vient tomber sans force et presque sans voix aux pieds des deux amis, en proférant cette seule parole : — Arrêtée!... C'était Tinguy.

— Arrêté! qui? Blanche? s'écria Marceau.

Le paysan fit un geste affirmatif; le malheureux ne pouvait plus parler. Il avait fait cinq lieues, toujours courant à travers terres et haies, genêts et ajoncs; peut-être eût-il pu courir encore une lieue, deux lieues, pour rejoindre Marceau; mais l'ayant rejoint, il était tombé.

Marceau le considérait la bouche béante et l'œil stupide.

— Arrêtée! Blanche arrêtée! répétait-il continuellement, tandis que son ami appliquait sa gourde pleine de vin aux dents serrés du paysan. Blanche arrêtée! Voilà donc dans quel but on m'éloignait. Alexandre, s'écria-t-il en prenant la main de son ami et en le forçant de se relever, Alexandre, je

retourne à Nantes, il faut m'y suivre, car ma vie, mon avenir, mon bonheur, tout est là. Ses dents se froissaient avec violence; tout son corps était agité d'un mouvement convulsif. Qu'il tremble celui qui a osé porter la main sur Blanche. Sais-tu que je t'aimais de toutes les forces de mon âme; qu'il n'est plus pour moi d'existence possible sans elle, que je veux mourir ou la sauver? Oh! fou! oh! insensé que je suis d'être parti!... Blanche arrêtée! et où a-t-elle été conduite?

Tinguy, à qui cette question était adressée, commençait à revenir à lui. On voyait les veines de son front gonflées, comme si elles étaient prêtes à crever; ses yeux étaient pleins de sang; et à peine, tant sa poitrine était oppressée et sifflante, put-il, à cette question faite pour la seconde fois: Où a-t-elle été conduite? répondre:

— A la prison de Bouffays.

Ces mots étaient à peine prononcés, que les deux amis reprenaient au galop le chemin de Nantes.

IV.

Il n'y avait pas un instant à perdre; ce fut donc vers la maison même qu'habitait Carrier, place du Cours, que les deux amis dirigèrent leur course. Lorsqu'ils y furent arrivés, Marceau se jeta à bas de son cheval, prit machinalement ses pistolets, qui se trouvaient dans ses fontes, les cacha sous son habit, et s'élança vers l'appartement de celui qui tenait entre ses mains le destin de Blanche. Son ami le suivit plus froidement, quoique prêt cependant à le défendre s'il avait besoin de son secours, et à risquer sa vie avec autant d'insouciance que sur le champ de bataille. Mais le député de la Montagne savait trop combien il était exécré pour n'être pas défiant, et ni instances ni menaces ne purent obtenir aux généraux une entrevue.

Marceau descendit plus tranquillement que ne l'aurait pensé son ami. Depuis un instant, il paraissait avoir adopté un nouveau projet qu'il mûrissait à la hâte, et il n'y eut plus de doute qu'il s'y était arrêté lorsqu'il pria le général Dumas de se rendre à l'instant à la poste, et de revenir l'attendre à la porte du Bouffays avec des chevaux et une voiture.

Le grade et le nom de Marceau lui ouvrirent l'entrée de cette prison; il ordonna au geôlier de le conduire au cachot où Blanche était enfermée. Celui-ci hésita un instant: Marceau réitéra son ordre d'un ton plus impératif, et le concierge obéit en lui faisant signe de le suivre.

— Elle n'est pas seule, dit son conducteur en ouvrant la porte basse et cintrée d'un cachot dont l'obscurité fit tressaillir Marceau; mais elle ne tardera pas à être débarrassée de son compagnon, on le guillotine aujourd'hui. A ces mots, il referma la porte sur Marceau, et l'engagea à abréger autant que possible une entrevue qui pouvait le compromettre.

Encore ébloui de son passage subit du jour à la nuit, Marceau étendait ses bras comme un homme qui rêve, cherchant à prononcer le mot de Blanche, qu'il ne pouvait articuler, et ne pouvant percer de ses regards les ténèbres qui l'environnaient; il entendit un cri: la jeune fille se jeta dans ses bras; elle l'avait reconnu aussitôt: sa vue, à elle, était déjà habituée à la nuit.

Elle se jeta dans ses bras, car il y eut un instant où la terreur lui fit oublier âge et sexe: il ne s'agissait plus que de la vie ou de la mort. Elle se cramponna à lui comme un naufragé à une roche, avec des sanglots inarticulés et des étreintes convulsives.

— Ah! ah! vous ne m'avez donc pas abandonnée! s'écria-t-elle enfin. Ils m'ont arrêtée, traînée ici; dans la foule qui me suivait, j'ai aperçu Tinguy; j'ai crié: Marceau! Marceau! et il a disparu. Oh! j'étais loin d'espérer de vous revoir... même ici... Mais vous voilà... vous voilà... vous ne me quitterez plus... Vous m'emmènerez, n'est-ce pas?... vous ne me laisserez point ici.

— Je voudrais, au prix de mon sang, vous en arracher à l'instant même; mais...

— Oh! voyez donc; tâtez ces murs ruisselans, cette paille infecte; vous qui êtes général, ne pouvez-vous...

— Blanche, voilà ce que je puis: Frapper à cette porte, brûler la cervelle au guichetier qui l'ouvrira; vous traîner jusque dans la cour, vous faire respirer l'air, voir le ciel, et me faire tuer en vous défendant; mais, moi mort, Blanche, on vous ramènera dans ce cachot, et il n'existera plus sur la terre un seul homme qui puisse vous sauver.

— Mais le pouvez-vous, vous?

— Peut-être.

— Bientôt?

— Deux jours, Blanche; je vous demande deux jours. Mais répondez à votre tour, répondez à une question de laquelle dépendent votre vie et la mienne... Répondez comme vous répondriez à Dieu... Blanche, m'aimez-vous?

— Est-ce le moment et le lieu où une telle question doive être faite, et où l'on puisse y répondre? Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour?

— Oui, c'est le moment, car nous sommes entre la vie et la tombe, entre l'existence et l'éternité. Blanche, hâte-toi de me répondre: chaque instant nous vole un jour, chaque heure une année... Blanche, m'aimes-tu?

— Oh! oui, oui... Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille, qui, oubliant qu'on ne pouvait voir sa rougeur, cacha sa tête dans les bras de Marceau.

— Eh bien! Blanche, il faut à l'instant même que tu m'acceptes pour époux.

Tout le corps de la jeune fille tressaillit.

— Quel peut être votre dessein?

— Mon dessein est de t'arracher à la mort; nous verrons s'ils osent envoyer à l'échafaud la femme d'un général républicain.

Blanche comprit alors toute sa pensée, elle frémit du danger auquel il s'exposait pour la sauver. Son amour en prit une nouvelle force; mais rappelant son courage: — C'est impossible, dit-elle avec fermeté.

— Impossible! interrompit Marceau, impossible! Mais c'est folie; et quel obstacle peut s'élever entre nous et le bonheur, puisque tu viens de m'avouer que tu m'aimes? Crois-tu donc que ce soit un jeu? Mais écoute donc, écoute, c'est ta mort! vois! la mort de l'échafaud, le bourreau, la hache, la charrette!

— Oh! pitié, pitié! c'est affreux! Mais toi, toi, une fois ta femme, si ce titre ne me sauve pas, il te perd avec moi!...

— Voilà donc le motif qui te fait rejeter la seule voie de salut qui te reste! Eh bien! écoute-moi, Blanche; car, à mon tour, j'ai des aveux à te faire: en te voyant, je t'ai aimée; l'amour est devenu passion, j'en vis comme de ma vie, mon existence est la tienne, mon sort sera le tien; bonheur ou échafaud, je partagerai tout avec toi; je ne te quitte plus, nulle puissance humaine ne pourra nous séparer; ou si je te quitte, je n'ai qu'à crier: *Vive le roi!* ce mot me rouvre la prison, et nous n'en sortons plus qu'ensemble. Eh bien! soit: ce sera quelque chose qu'une nuit dans le même cachot, le trajet dans la même charrette, la mort sur le même échafaud.

— Oh! non, non, va-t'en; laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi.

— Que je m'en aille! prends garde à ce que tu dis et à ce que tu veux, car si je sors d'ici sans que tu sois à moi, sans que tu m'aies donné le droit de te défendre, j'irai trouver ton père, ton père auquel tu ne songes pas, et qui pleure, et je lui dirai: « Vieillard, elle pouvait se sauver, ta fille, et elle ne l'a point voulu; elle a voulu que tes derniers jours se passassent dans le deuil, et que son sang rejaillît jusque sur tes cheveux blancs. Pleure, pleure, vieillard, non de ce que ta fille est morte, mais de ce qu'elle ne t'aimait pas assez pour vivre. »

Marceau avait repoussé Blanche; elle était allée tomber à genoux à quelques pas de lui, et lui se promenait les dents serrées, les bras sur la poitrine, avec le rire d'un fou ou d'un damné. Il entendit les sanglots de Blanche; les larmes lui

sautèrent des yeux, ses bras retombèrent sans force, et il alla rouler à ses pieds.

— Oh ! par pitié, par ce qu'il y a de plus sacré en ce monde par la tombe de ta mère, Blanche, Blanche, consens à devenir ma femme : il le faut, tu le dois.

—« Oui, tu le dois, jeune fille, interrompit une voix étran- » gère qui les fit tressaillir et relever tous deux ; tu le dois, » car c'est le seul moyen de conserver une vie qui commence » à peine; la religion te l'ordonne, et moi je suis prêt à bé- « nir votre union. »

Marceau, étonné, se retourna, et il reconnut le curé de Sainte-Marie-de-Rhé, qui faisait partie du rassemblement qu'il avait attaqué la nuit où Blanche devint sa prisonnière.

— O mon père, s'écria-t-il en lui saisissant la main et en l'entraînant, ô mon père, obtenez d'elle qu'elle consente à vivre.

— Blanche de Beaulieu, reprit le prêtre avec un accent solennel, au nom de ton père que mon âge et l'amitié qui nous unissait me donnent le droit de représenter, je t'adjure de céder aux instances de ce jeune homme; car ton père lui-même, s'il était ici, ferait ce que je fais.

Blanche semblait agitée de mille sentimens contraires; enfin elle se jeta dans les bras de Marceau :

— O mon ami ! lui dit-elle, je n'ai point la force de te résister plus longtemps. Marceau, je t'aime ! je t'aime, et je suis ta femme.

Leurs lèvres se joignirent; Marceau était au comble de la joie; il semblait avoir tout oublié. La voix du prêtre l'arracha bientôt à son extase.

— Hâtez-vous, enfans, disait-il, car mes instans sont comptés ici-bas ; et si vous tardez encore, je ne pourrai plus vous bénir que des cieux.

Les deux amans tressaillirent : cette voix les rappelait sur la terre!

Blanche promena autour d'elle des regards effrayés.

— O mon ami, dit-elle, quel moment pour unir nos destinées! quel temple pour un hymen! Penses-tu qu'une union consacrée sous des voûtes sombres et lugubres puisse être une union durable et fortunée?...

Marceau tressaillit, car lui-même était atteint d'une terreur superstitieuse. Il entraîna Blanche vers un endroit du cachot où le jour, glissant à travers les barreaux croisés d'un étroit soupirail, rendait les ténèbres moins épaisses; et là, tombant tous deux à genoux, ils attendirent la bénédiction du prêtre.

Celui-ci étendit les bras et prononça les paroles sacrées. Au même instant, un bruit d'armes et de soldats se fit entendre dans le corridor; Blanche, effrayée, se jeta dans les bras de Marceau.

— Serait-ce déjà moi qu'ils viennent chercher! s'écria-t-elle. O mon ami, mon ami, combien en ce moment la mort serait affreuse !

Le jeune général s'était jeté au devant de la porte, un pistolet de chaque main. Les soldats étonnés reculèrent.

— Rassurez-vous, leur dit le prêtre en se présentant, c'est moi que l'on vient chercher, c'est moi qui vais mourir.

Les soldats l'entourèrent.

— Enfans, s'écria-t-il d'une voix forte, en s'adressant aux jeunes époux ; enfans, à genoux ; car, un pied dans la tombe, je vous envoie ma dernière bénédiction, et la bénédiction d'un mourant est sacrée.

Les soldats étonnés gardaient le silence; le prêtre avait tiré de sa poitrine un crucifix qu'il était parvenu à dérober à toutes les recherches; il l'étendait vers eux; prêt à mourir, c'était pour eux qu'il priait. Il y eut un instant de silence et de solennité où tout le monde crut à Dieu : — Marchons, dit le prêtre.

Les soldats l'entourèrent; la porte se referma, et tout disparut comme une vision nocturne.

Blanche se jeta dans les bras de Marceau :

— Oh ! si tu me quittes, et qu'on vienne me chercher ainsi, si je ne t'ai pas là pour m'aider à passer cette porte, oh! Marceau, te figures-tu, à l'échafaud, moi! moi à l'échafaud, loin de toi, pleurant et t'appelant, sans que tu me répondes. Oh! ne t'en vas pas, ne t'en vas pas! Je me jetterai à leurs pieds, je leur dirai que je ne suis pas coupable, qu'ils me laissent en prison avec toi toute ma vie, et que je les bénirai. Mais si tu me quittes... Oh ! ne me quitte donc pas.

— Blanche, je suis sûr de te sauver, je réponds de ta vie; en moins de deux jours je serai ici avec ta grâce, et alors ce ne sera pas toute une vie de prison et de cachot, mais d'air et de bonheur, une vie de liberté et d'amour.

La porte s'ouvrit, le geôlier parut. Blanche serra plus fortement Marceau dans ses bras; elle ne voulait pas le quitter, et cependant chaque instant était précieux; il détacha doucecement ses mains dont la chaîne le retenait, lui promit qu'il serait de retour avant la fin de la deuxième journée :

— Aime-moi toujours, lui dit-il en s'élançant hors du cachot.

— Toujours! dit Blanche en retombant et en lui montrant dans ses cheveux la rose rouge qu'il lui avait donnée; et la porte se referma comme celle de l'enfer.

V.

Marceau trouva le général Dumas qui l'attendait chez le concierge ; il demanda de l'encre et du papier.

— Que vas-tu faire? lui dit celui-ci effrayé de son agitation.

— Ecrire à Carrier, lui demander deux jours, lui dire que sa vie me répond de la vie de Blanche.

— Malheureux ! reprit son ami en lui arrachant la lettre commencée : tu menaces, et c'est toi qui es en sa puissance; n'as-tu pas désobéi à l'ordre que tu as reçu de rejoindre l'armée ? Crois-tu que, te redoutant une fois, ses craintes s'arrêteraient même à chercher un prétexte plausible? Avant une heure, tu serais arrêté; et que pourrais-tu alors et pour elle et pour toi ? Crois-moi, que ton silence provoque son oubli, car son oubli seul peut la sauver.

La tête de Marceau était retombée entre ses mains; il paraissait réfléchir profondément.

— Tu as raison, s'écria-t-il en se relevant tout-à-coup; et il entraîna son ami dans la rue.

Quelques personnes étaient rassemblées autour d'une chaise de poste. — S'il faisait du brouillard ce soir, dit une voix, je ne sais pas ce qui empêcherait une vingtaine de bons gars d'entrer dans la ville et d'enlever les prisonniers : c'est une pitié comme Nantes est gardée. Marceau tressaillit, se retourna, reconnut Tinguy, échangea avec lui un regard d'intelligence, et s'élança dans la voiture : — Paris ! dit-il au postillon en lui donnant de l'or ; et les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair. Partout même diligence, partout, à force d'or, Marceau obtint la promesse que des chevaux seraient préparés pour le lendemain, et que nul obstacle n'entraverait son retour.

Ce fut pendant ce voyage qu'il apprit que le général Dumas avait donné sa démission, demandant la seule faveur d'être employé comme soldat à une autre armée; il avait en conséquence été mis à la disposition du comité de salut public, et se rendait à Nantes au moment où Marceau le rencontra sur la route de Clisson.

A huit heures du soir la voiture qui renfermait les deux généraux entrait à Paris.

Marceau et son ami se quittèrent sur la place du Palais Égalité. Marceau prit à pied la rue Saint-Honoré, la descendant du côté de Saint-Roch, s'arrêta au nº 366, et demanda le citoyen Robespierre.

— Il est au théâtre de la Nation, répondit une jeune fille de seize ou dix-huit ans; mais si tu veux revenir dans deux heures, citoyen général, il sera rentré.

— Robespierre au théâtre de la Nation ! Ne te trompes-tu pas ?...

— Non, citoyen.

— Eh bien ! je vais l'y joindre, et, si je ne l'y trouve pas,

je reviendrai l'attendre ici. Voici mon nom : le citoyen général Marceau.

Le Théâtre-Français venait de se séparer en deux troupes : Talma, accompagné des comédiens patriotes, avait émigré à l'Odéon. C'est donc à ce théâtre que Marceau se rendit, tout étonné qu'il était d'avoir à chercher dans une salle de spectacle l'austère membre du comité de salut public. On jouait *la Mort de César*. Il entra au balcon ; un jeune homme lui offrit sur le premier banc une place auprès de lui. Marceau l'accepta, espérant apercevoir de là l'homme qu'il cherchait.

Le spectacle n'était point commencé ; une étrange fermentation régnait dans le public ; des rires et des signes s'échangeaient et partaient comme d'un quartier-général d'un groupe placé à l'orchestre ; ce groupe dominait la salle, un homme dominait ce groupe : c'était Danton.

A ses côtés parlaient quand il se taisait, et se taisaient quand il parlait, Camille Desmoulins, son séide ; Philippaux, Hérault de Séchelles et Lacroix, ses apôtres.

C'était la première fois que Marceau se trouvait en face de ce Mirabeau du peuple ; il l'eût reconnu à sa voix forte, à ses gestes impérieux, à son front dominateur, quand même plusieurs fois son nom n'eût pas été prononcé par ses amis.

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partageaient la Convention : ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre.

La Commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les Girondins, après avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part ; après le 31 mai l'on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action ; l'assemblée était l'autorité la plus étendue ; une faction s'était emparée de l'assemblée ; quelques hommes commandaient à cette faction ; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le comité de salut public, jusqu'au 31 mai, avait été composé de conventionnels neutres ; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barrère y resta comme une représentation de l'ancien comité, mais Robespierre en fut élu membre ; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Hérault de Séchelles et Robert Lindet : Saint-Just se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leurs formes les propositions trop violentes dans le fond ; Billaud-Varennes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départemens, Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or) et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs ; et Barrère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête commande au corps matériel et en fait agir chaque membre à sa volonté.

C'était dans ce parti que la révolution s'était incarnée, la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût un jour jouir de tous ses résultats.

Ce parti avait à lutter contre deux autres : l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient :

Celui de la Commune, représenté par Hébert.

Celui de la Montagne, représenté par Danton.

Hébert popularisait dans le *Père Duchesne* l'obscénité du langage ; l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables : l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme ; le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées ; Anacharsis Cloots devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultra-révolutionnaire qu'on avait crue tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immoralité et l'athéisme ; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 93, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcément applaudi aux abjurations sur la demande de la commune, décréta, sur la demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que *toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes étaient défendues.*

Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cassation du gouvernement révolutionnaire ; le *Vieux Cordelier*, rédigé par Camille Desmoulins, était l'organe du parti. Le comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au dedans et vaincre au dehors, et comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que plus tard il ne devînt pas dangereux ; la révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé.

C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 94, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité ; puis, à son tour, il était accusé par eux d'ambition, et le mot dictateur commençait à circuler.

Voilà donc quel était l'état des choses, lorsque Marceau, comme nous l'avons dit, vit pour la première fois Danton, se faisant de l'orchestre une tribune, et jetant à ceux qui l'entouraient de puissantes paroles. On jouait la *Mort de César* ; une espèce de mot d'ordre avait été donné aux dantonistes ; ils se trouvaient tous à cette représentation, et, sur un signal donné par leur chef en se levant, ils devaient faire à Robespierre une application des vers suivans :

> Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
> Dieu ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre,
> Qu'importe que son nom commande à l'univers
> Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers ?
> Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
> D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?
> Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis,
> Il en est de plus grands : je n'ai pas d'autre avis.

Et voilà pourquoi Robespierre, qui avait été prévenu par Saint-Just, était ce soir au théâtre de la Nation, car il comprenait quelle arme serait entre les mains de ses ennemis, s'ils parvenaient à populariser l'accusation qu'ils portaient contre lui.

Cependant, Marceau le cherchait vainement dans cette salle ardemment éclairée, où la ligne seule des baignoires restait dans une demi-obscurité à cause de la saillie que les galeries faisaient au-dessus d'elles, et ses yeux, fatigués de cette investigation inutile, retombaient à tout moment sur le groupe de l'orchestre, dont la conversation bruyante attirait l'attention de toute la salle.

— J'ai vu notre dictateur aujourd'hui, disait Danton. On a voulu nous réconcilier.

— Où vous êtes-vous rencontrés ?

— Chez lui ; il m'a fallu monter les trois étages de l'incorruptible.

— Et que vous êtes-vous dit ?

— Que je savais toute la haine que me portait le comité, mais que je ne le redoutais pas. Il me répondit que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de mauvaises intentions contre moi, mais qu'il fallait s'expliquer.

— S'expliquer ! s'expliquer ! c'est bien avec des gens de bonne foi.

— C'est justement ce que je lui ai répondu ; alors ses lèvres se sont pincées, son front s'est plissé, j'ai continué : Certes, il faut comprimer les royalistes, mais il faut ne frapper que des coups utiles, et ne pas confondre l'innocent avec le coupable. — Eh ! qui vous a dit, a repris Robespierre avec aigreur, qu'on ait fait périr un innocent ? — Qu'en dis-tu ? pas un innocent n'a péri ! me suis-je écrié en m'adressant à Hérault de Séchelles, qui était avec moi, et je suis sorti.

— Et Saint-Just était-il là ?

— Oui.

— Que disait-il ?

— Il passait sa main dans ses beaux cheveux noirs, et de temps en temps arrangeait le nœud de sa cravate sur celui de Robespierre.

Le voisin de Marceau, dont la tête était appuyée sur ses

deux mains, tressaillit, et fit entendre cette espèce de sifflement qui passe entre les dents serrés d'un homme qui se contient; Marceau n'y prit pas autrement garde, et reporta son attention sur Danton et ses amis.

— Le muscadin ! disait Camille Desmoulins en parlant de Saint-Just, il s'estime tant, qu'il porte sa tête avec respect sur ses épaules, comme un Saint-Sacrement.

Le voisin de Marceau écarta ses mains; il reconnut la figure douce et belle de Saint-Just, pâle de colère.

— Et moi, dit celui-ci en se levant de toute sa hauteur, Desmoulins, je te ferai porter la tienne comme un Saint-Denis.

Il se retourna, on s'écarta pour le laisser passer, et il sortit du balcon.

— Eh ! qui le savait si près? dit Danton en riant. Ma foi, le paquet est arrivé à son adresse.

— A propos, dit Philippaux à Danton, as-tu vu le pamphlet de Laya contre toi ?

— Comment! Laya fait des pamphlets ! qu'il refasse l'*Ami des Lois;* je serais curieux de le lire, le pamphlet s'entend.

— Le voici. Philippaux lui présenta une brochure.

— Eh ! il a signé, pardieu ! Mais il ne sait donc pas que, s'il ne se sauve dans ma cave, on lui coupera le cou. Chut ! chut ! voilà la toile qui se lève.

Le mot chut! se prolongea dans toute la salle; un jeune homme qui n'était point de la conjuration continuait cependant une conversation particulière, quoique les acteurs fussent en scène. Danton étendit le bras, lui toucha l'épaule du bout du doigt, et, avec une courtoisie où il y avait une légère teinte d'ironie :

— Citoyen Arnault, lui dit-il, laisse-moi écouter comme si on jouait *Marius à Minturnes.*

Le jeune auteur avait trop d'esprit pour ne pas écouter une prière faite en ces termes : il se tut, et le silence le plus parfait permit d'écouter une des plus mauvaises expositions qu'il y ait eu au théâtre, celle de la *Mort de César.*

Cependant, malgré ce silence, il était évident qu'aucun membre de la petite conjuration que nous avons signalée n'avait oublié le motif pour lequel il était venu; des coups-d'œil s'échangeaient, des signes se croisaient et devenaient plus fréquens au fur et à mesure que l'acteur approchait du passage qui devait provoquer l'explosion. Danton disait tout bas à Camille : — C'est à la scène III ; et il répétait les vers en même temps que l'acteur, comme pour hâter son débit, lorsque vinrent ceux-ci, qui les précèdent :

César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté.

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté!

Trois salves d'applaudissemens les accueillirent.

— Voilà qui va bien, dit Danton, et il se leva à demi.

Talma commença :

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.

Danton se leva tout-à-fait, jetant autour de lui un regard de général d'armée, qui veut s'assurer que chacun est à son poste, quand tout-à-coup ses yeux s'arrêtèrent sur un point de la salle : la grille d'une baignoire venait de se soulever; Robespierre y passait dans l'ombre sa tête aiguë et livide. Les yeux des deux ennemis s'étaient rencontrés, et ne pouvaient se détacher les uns des autres; il y avait dans ceux de Robespierre toute l'ironie du triomphe, toute l'insolence de la sécurité. Pour la première fois, Danton sentit une sueur froide couler par tout son corps ; il oublia le signal qu'il devait donner : les vers passèrent sans applaudissemens ni murmures, il retomba vaincu : la grille de la baignoire se releva et tout fut fait. Les guillotineurs l'emportaient sur les septembriseurs : 93 fascinait 92.

Marceau, dont l'esprit préoccupé s'occupait de toute autre chose que de la tragédie, fut peut-être le seul qui vit, sans la comprendre, cette scène, qui ne dura que quelques secondes; cependant il eut le temps de reconnaître Robespierre ; il se précipita hors du balcon, il arriva à temps pour le rencontrer dans le corridor.

Il était calme et froid comme si rien ne s'était passé; Marceau se présenta à lui et se nomma. Robespierre lui tendit la main : Marceau, cédant à un premier mouvement, retira la sienne. Un sourire amer passa sur les lèvres de Robespierre.

— Que voulez-vous donc de moi? lui dit-il.

— Une entrevue de quelques minutes.

— Ici, ou chez moi ?

— Chez toi.

— Viens alors.

Et ces deux hommes, agités d'émotions si différentes, marchaient à côté l'un de l'autre : Robespierre, indifférent et calme; Marceau, curieux et agité.

C'était donc là l'homme qui tenait entre ses mains le sort de Blanche, l'homme dont il avait tant entendu parler, dont l'incorruptibilité seule était évidente, mais dont la popularité devait paraître un problème. En effet, il n'avait, pour la conquérir, employé aucun des moyens qui avaient été mis en œuvre par ses prédécesseurs. Il n'avait ni l'éloquence entraînante de Mirabeau, ni la fermeté parternelle de Bailly, ni la fougue sublime de Danton, ni l'ordurière faconde d'Hébert; s'il travaillait pour le peuple, c'était sourdement et sans en rendre compte au peuple. Au milieu du nivellement général du langage et du costume, il avait conservé son langage poli et son costume élégant *; enfin, autant les autres prenaient de peine pour se confondre dans la foule, autant lui semblait en prendre pour se maintenir au-dessus d'elle; et l'on comprenait, à la première vue, que cet homme singulier ne pouvait être pour la multitude qu'une idole ou une victime : il fut l'une et l'autre.

Ils arrivèrent : un escalier étroit les conduisit à une chambre située au troisième ; Robespierre l'ouvrit : un buste de Rousseau, une table sur laquelle étaient ouverts le *Contrat social* et l'*Emile*, une commode et quelques chaises, formaient tous les meubles de cet appartement. Seulement, la propreté la plus grande régnait partout.

Robespierre vit l'effet que produisait cette vue sur Marceau.

— Voici le palais de César, lui dit-il en souriant; qu'avez-vous à demander au dictateur ?

— La grâce de ma femme, condamnée par Carrier.

— Ta femme, condamnée par Carrier ! la femme de Marceau le républicain des jours antiques ! le soldat de Sparte ! Que fait-il donc à Nantes ?

— Des atrocités.

Marceau lui traça alors le tableau que nous avons mis sous les yeux du lecteur. Robespierre, pendant ce récit, se tourmentait sur sa chaise sans l'interrompre ; cependant Marceau se tut.

— Voilà donc comme je serai toujours compris ! dit Robespierre d'une voix enrouée, car l'émotion intérieure qu'il venait d'éprouver avait suffi pour opérer ce changement dans sa voix, partout où mes yeux ne sont pas pour voir, et ma main pour arrêter un carnage inutile !... Il y a bien cependant assez du sang qu'il est indispensable de répandre, et nous ne sommes pas au bout.

— Eh bien donc ! Robespierre, la grâce de ma femme !

Robespierre prit une feuille de papier blanc.

* La mise habituelle de Robespierre est si connue, qu'elle est devenue presque proverbiale. Le 20 prairial, jour de la la fête de l'Être-Suprême, dont il était le pontife, il était vêtu d'un habit bleu-barbeau, d'un gilet de mousseline brodé, posé sur un transparent rose ; une culotte de satin noir, des bas de soie blancs et des souliers à boucles complétaient ce costume. Ce fut avec le même habit qu'on le porta à l'échafaud.

— Son nom de fille ?
— Pourquoi?
— Il m'est nécessaire pour constater l'identité.
— Blanche de Beaulieu.
Robespierre laissa tomber la plume qu'il tenait.
— La fille du marquis de Beaulieu ? le chef des brigands?
— Blanche de Beaulieu, la fille du marquis de Beaulieu.
— Et comment se fait-il qu'elle soit la femme?
Marceau lui raconta tout.
— Jeune fou ! jeune insensé ! lui dit-il; devais-tu...
Marceau l'interrompit :
— Je ne te demande ni injures ni conseils; je te demande sa grâce, veux-tu me la donner?
— Marceau, les liens de famille, l'influence de l'amour, ne t'entraîneront jamais à trahir la république ?
— Jamais.
— Si tu te trouvais, les armes à la main, en face du marquis de Beaulieu ?
— Je le combattrais, comme je l'ai déjà fait.
— Et s'il tombait entre tes mains?
Marceau réfléchit un instant.
— Je te l'enverrais, et toi-même serais son juge.
— Tu me jures cela?
— Sur l'honneur.
Robespierre reprit la plume.
— Marceau, lui dit-il, tu as eu le bonheur de te conserver pur à tous les yeux : depuis longtemps je te connais, depuis longtemps je désirais te voir. S'apercevant de l'impatience de Marceau, il écrivit les trois premières lettres de son nom, puis s'arrêta. — Ecoute : à mon tour, dit-il en le regardant fixement, je te demande cinq minutes; je te donne une existence tout entière pour cinq minutes : c'est bien payé.
Marceau fit signe qu'il écoutait. Robespierre continua :
— On m'a calomnié près de toi, Marceau; et cependant tu es un de ces hommes rares desquels je désire être connu; car que m'importe le jugement de ceux que je n'estime pas ? Écoute donc : trois assemblées ont tour à tour agité les destins de la France, se sont résumées dans un homme, et ont accompli la mission dont le siècle les avait chargées : la Constituante, représentée par Mirabeau, a ébranlé le trône; la Législative, incarnée en Danton, l'a abattu. L'œuvre de la Convention est immense, car il faut qu'elle achève d'abattre, et qu'elle commence à rebâtir. J'ai là une haute pensée : c'est de devenir le type de cette époque, comme Mirabeau et Danton ont été les types de la leur; il y aura dans l'histoire du peuple français trois hommes représentés par trois chiffres : 91, 92, 93. Si l'Être Suprême me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms; j'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, que Numa à Rome, que Washington en Amérique; car chacun d'eux n'avait qu'un peuple naissant à pacifier, et moi j'ai une société vieillie qu'il faut que je regénère. Si je tombe, mon Dieu ! épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure... si je tombe avant le temps voulu, mon nom, qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée : la révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés... Voilà ce que j'avais à te dire, Marceau, car je veux, en tous cas, qu'il y ait quelques hommes qui gardent vivant et pur mon nom dans leur cœur, comme la flamme de la lampe dans le tabernacle, et tu es un de ces hommes.
Il acheva d'écrire son nom.
— Maintenant, voici la grâce de ta femme... tu peux partir sans même me donner la main.

Marceau la lui prit et la serra avec force; il voulut parler, mais il y avait trop de larmes dans sa voix pour qu'il pût articuler une parole, et ce fut Robespierre qui lui dit le premier : — Allons, il faut partir, il n'y a pas un instant à perdre ; au revoir.
Marceau s'élança sur l'escalier; le général Dumas montait comme il descendait.
— J'ai sa grâce! s'écria-t-il en se jetant dans ses bras, j'ai sa grâce : Blanche est sauvée...
— Félicite-moi à mon tour, lui répondit son ami : je viens d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes, et je viens en remercier Robespierre.
Ils s'embrassèrent. Marceau se jeta dans la rue, courut vers la place du Palais-Égalité, où sa voiture l'attendait, prête à repartir avec la même vitesse qui l'avait amené.
De quel poids son cœur était soulagé ! que de bonheur l'attendait ! que de félicités après tant de douleurs ! Son imagination plongeait dans l'avenir; il voyait le moment où du seuil du cachot il crierait à sa femme : Blanche ! tu es libre par moi; viens, Blanche, et que ton amour et tes baisers acquittent la dette de la vie.
De temps en temps, cependant, une inquiétude vague traverse son esprit, un tressaillement subit frappe son cœur; alors il excite les postillons, promet de l'or, le prodigue, en promet encore : les roues brûlent le pavé; les chevaux dévorent le chemin, et cependant à peine s'il trouve qu'ils avancent ! Partout des relais sont préparés, point de retard; tout semble partager l'agitation qui le tourmente. En quelques heures il a laissé derrière lui Versailles, Chartres, le Mans, la Flèche ! il aperçoit Angers; tout à coup il éprouve un choc terrible, épouvantable : la voiture renversée se brise; il se relève meurtri, sanglant, sépare d'un coup de sabre les traits qui attachent l'un des chevaux, s'élance rapidement sur lui, gagne la première poste, y prend un cheval de course, et continue sa route avec plus de rapidité encore.
Enfin, il a traversé Angers, il aperçoit Ingrande, atteint Varades, dépasse Ancenis; son cheval ruisselle d'écume et de sang. Il découvre Saint-Donatien, puis Nantes; Nantes ! qui renferme son âme, sa vie, son avenir ! Quelques instans encore, il sera dans la ville, il en atteint les portes : son cheval s'abat devant la prison du Bouffays; il est arrivé ; qu'importe !
— Blanche! Blanche!
— Deux charrettes viennent de sortir de la prison, répond le guichetier; elle est sur la première...
— Malédiction ! et Marceau s'élance à pied, au milieu du peuple qui se presse, qui court vers la grande place. Il rejoint la dernière des deux charrettes; un des condamnés le reconnaît.
— Général, sauvez-la... Je ne l'ai pas pu, moi, et j'ai été pris... Vivent le roi et la bonne cause ! C'était Tinguy.
— Oui, oui !... Et Marceau s'ouvre un chemin; la foule le heurte, le presse, mais l'entraine; il arrive sur la grande place avec elle; il est en face de l'échafaud, il agite son papier en criant : Grâce! grâce !
En ce moment, le bourreau saisissant par ses longs cheveux blonds la tête d'une jeune fille, présentait au peuple ce hideux spectacle ; la foule épouvantée se détournait avec effroi, car elle croyait lui voir vomir des flots de sang!... Tout-à-coup, au milieu de cette foule muette, un cri de rage, dans lequel semblent s'être épuisées toutes les forces humaines, se fait entendre : Marceau venait de reconnaître entre les dents de cette tête la rose rouge qu'il avait donnée à la jeune Vendéenne.

UN BAL MASQUÉ.

J'avais dit que je n'y étais pour personne : un de mes amis força la consigne.

Mon domestique annonça M. Antony R... J'aperçus derrière la livrée de Joseph le coin d'une redingote noire; il était probable que le porteur de la redingote avait, de son côté, vu un pan de ma robe de chambre; impossible de me celer : — Très bien ! qu'il entre, dis-je tout haut. — Qu'il aille au diable! dis-je tout bas.

Lorsqu'on travaille, il n'y a que la femme qu'on aime qui puisse impunément vous déranger, car elle est toujours pour quelque chose au fond de ce que l'on fait.

J'allais donc à lui avec ce visage à demi maussade d'un auteur interrompu dans un de ces momens où il craint le plus de l'être, lorsque je le vis si pâle et si défait que les premiers mots que je lui adressai furent ceux-ci :

— Qu'avez-vous? que vous est-il arrivé?

— Oh ! laissez-moi respirer, dit-il, je vais vous dire cela; d'ailleurs, c'est peut-être un rêve, ou peut-être suis-je fou.

Il se jeta sur un fauteuil et laissa tomber sa tête entre ses deux mains.

Je regardai avec étonnement : ses cheveux étaient mouillés par la pluie, ses bottes, ses genoux et le bas de son pantalon étaient couverts de boue. J'allai à la fenêtre; je vis à la porte son domestique et son cabriolet : je n'y comprenais rien.

Il vit ma surprise.

— J'ai été au cimetière du Père-Lachaise, dit-il.

— A dix heures du matin?

— J'y étais à sept... Maudit bal masqué !

Je ne devinais pas ce qu'un bal masqué et le Père-Lachaise avaient à faire ensemble. Je pris mon parti, et, tournant le dos à la cheminée, je me mis à rouler un cigaretto entre mes doigts avec le flegme et la patience d'un Espagnol

Lorsqu'il fut arrivé à son point de perfection, je le tendis à Antony, que je savais très sensible ordinairement à ce genre d'attention.

Il me fit un signe de remercîment de la tête, mais il repoussa ma main.

Je me baissai afin d'allumer le cigaretto pour mon propre compte : Antony m'arrêta.

— Alexandre, me dit-il, écoutez-moi, je vous en prie.

— Mais il y a un quart d'heure que vous êtes là et que vous ne me dites rien.

— Oh ! c'est une aventure bien étrange!

Je me relevai, posai mon cigare sur la cheminée et me croisai les bras comme un homme résigné, seulement je commençais à croire comme lui qu'il pouvait bien être devenu fou.

— Vous vous rappelez le bal de l'Opéra, où je vous rencontrai? me dit-il après un instant de silence.

— Le dernier, où il y avait deux cents personnes au plus?

— Celui-là même. Je vous quittai dans l'intention de me rendre à celui des Variétés, dont on m'avait parlé comme d'une curiosité au milieu de notre époque si curieuse : vous voulûtes me dissuader d'y aller; une fatalité m'y poussait. Oh ! pourquoi n'avez-vous pas vu cela, vous, vous qui avez des mœurs à retracer? Pourquoi Hoffman ou Callot n'étaient-ils pas là pour peindre le tableau à la fois fantastique et burlesque qui se déroula sous mes yeux? Je venais de quitter l'Opéra vide et triste; je trouvai une salle pleine et joyeuse : corridors, loges, parterre, tout était encombré. Je fis le tour de la salle · vingt masques m'appelèrent par mon nom et me dirent le leur. C'étaient des sommités aristocratiques ou financières sous d'ignobles déguisemens de pierrots, de postillons, de paillasses ou de poissardes. C'étaient tous jeunes gens de nom, de cœur, de mérite; et là, oubliant famille, arts, politique, rebâtissant une soirée de la Régence au milieu de notre époque grave et sévère. On me l'avait dit, et cependant je ne l'avais pas cru !... Je remontai quelques marches, et, m'appuyant sur une colonne, à demi caché par elle, je fixai les yeux sur ce flot de créatures humaines qui se mouvait au-dessous de moi. Ces dominos de toutes les couleurs, ces costumes bigarrés, ces grotesques déguisemens, formaient un spectacle qui ne ressemblait à rien d'humain. La musique se mit à jouer. Oh ! ce fut alors!... Ces étranges créatures s'agitèrent au son de cet orchestre dont l'harmonie n'arrivait à moi qu'au milieu des cris, des rires, des huées; elles s'accrochèrent les unes aux autres par les mains, par les bras, par le cou; un long cercle se forma, commençant par un mouvement circulaire; danseurs et danseuses frappant du pied, faisant jaillir avec

bruit une poussière dont la lumière blafarde des lustres rendait les atomes visibles; tournant dans leur vitesse croissante avec des postures bizarres, des gestes obscènes, des cris pleins de débauche; tournant toujours plus vite, renversés comme des hommes ivres, hurlant comme des femmes perdues, avec plus de délire que de joie, avec plus de rage que de plaisir; semblables à une chaîne de damnés qui accomplit, sous la verge des démons, une pénitence infernale. Cela se passait sous mes yeux, à mes pieds. Je sentais le vent de leur course; chacun de ceux que je connaissais me jetait, en passant, un mot à me faire rougir. Tout ce bruit, tout ce bourdonnement, toute cette confusion, toute cette musique étaient dans ma tête comme dans la salle! J'arrivais promptement à ne plus savoir si ce que j'avais devant les yeux était songe ou réalité; j'arrivais à me demander si ce n'était pas moi qui étais insensé et eux qui étaient raisonnables; il me prenait d'étranges tentations de me jeter au milieu de ce pandæmonium, comme Faust à travers le sabbat, et je sentais qu'alors j'aurais des cris, des gestes, des postures, des rires comme les leurs. Oh! de là à la folie il n'y a qu'un pas. Je fus épouvanté; je me jetai hors de la salle, poursuivi jusqu'à la porte de la rue par des hurlemens qui ressemblaient à ces rugissemens d'amour qui sortent de la caverne des bêtes fauves.

Je m'étais arrêté un instant sous le portique pour me remettre; je ne voulais pas me hasarder dans la rue avec tant de confusion encore dans l'esprit; peut-être n'aurais-je pas retrouvé mon chemin; peut-être me serais-je jeté sous les roues d'une voiture que je n'aurais pas vue venir. J'étais comme doit être un homme ivre qui commence à retrouver assez de raison dans son cerveau obscurci pour s'apercevoir de son état, et qui, sentant revenir la volonté, mais non pas encore le pouvoir, s'appuie immobile, les yeux fixes et atones, contre une borne de la rue ou contre un arbre d'une promenade publique.

En ce moment, une voiture s'arrêta devant la porte, une femme descendit de la portière ou plutôt s'en précipita. Elle entra sous le péristyle tournant la tête à droite et à gauche comme une personne égarée : elle était vêtue d'un domino noir, avait la figure couverte d'un masque de velours. Elle se présenta à la porte.

— Votre billet? lui dit le contrôleur.

— Mon billet? répondit-elle; je n'en ai pas.

— Alors, prenez-en un au bureau.

Le domino revint sous le péristyle, fouillant vivement dans toutes ses poches.

— Pas d'argent! s'écria-t-elle... Ah! cette bague... Un billet d'entrée pour cette bague, dit-elle.

— Impossible, répondit la femme qui distribuait les cartes; nous ne faisons pas de ces marchés-là. Et elle repoussa le brillant qui tomba à terre et roula de mon côté.

Le domino était resté sans mouvement, oubliant l'anneau, abîmé dans une pensée.

Je ramassai la bague et la lui présentai.

Je vis à travers son masque ses yeux se fixer sur les miens; elle me regarda un instant avec hésitation; puis, tout-à-coup, passant son bras sous le mien :

— Il faut que vous me fassiez entrer, me dit-elle; par pitié, il le faut.

— Je sortais, madame, lui dis-je.

— Alors, donnez-moi six francs de cette bague, et vous m'aurez rendu un service pour lequel je vous bénirai toute ma vie.

Je lui remis l'anneau au doigt; j'allai au bureau, je pris deux billets. Nous rentrâmes ensemble.

Arrivés dans le corridor, je sentis qu'elle chancelait. Elle forma alors, avec sa seconde main, une espèce d'anneau autour de mon bras.

— Souffrez-vous? lui dis-je.

— Non, non, ce n'est rien, reprit-elle; un éblouissement, voilà tout...

Elle m'entraîna dans la salle.

Nous rentrâmes dans ce joyeux Charenton.

Trois fois nous en fîmes le tour, fendant à grand'peine ces flots de masques qui se ruaient les uns sur les autres; elle, tressaillant à chaque parole obscène qu'elle entendait; moi, rougissant d'être vu donnant le bras à une femme qui osait entendre de telles paroles; puis nous revînmes à l'extrémité de la salle. Elle tomba sur un banc. Je restai debout devant elle, la main appuyée sur le dossier de son siége.

— Oh! cela doit vous paraître bien bizarre, dit-elle, mais pas plus qu'à moi, je vous le jure. Je n'avais aucune idée de cela (elle regardait le bal), car je n'avais pas même pu voir de telles choses dans mes rêves. Mais on m'a écrit, voyez vous, qu'il serait ici avec une femme; et quelle femme doit-ce être que celle qui peut venir dans un pareil lieu?

Je fis un geste d'étonnement, elle le comprit.

—J'y suis bien, n'est-ce pas, voulez-vous dire? Oh! mais moi c'est autre chose : moi je le cherche, moi je suis sa femme.. Ces gens, c'est la folie et la débauche qui les poussent ici. Oh! moi, moi, c'est la jalousie infernale! J'aurais été partout le chercher; j'aurais été la nuit dans un cimetière, j'aurais été en Grève le jour d'une exécution; et cependant, je vous le jure, jeune fille, je ne suis jamais sortie une fois dans la rue sans ma mère; femme, je ne n'ai pas fait un pas dehors sans être suivie d'un laquais; et cependant me voilà ici, comme toutes ces femmes qui en savent le chemin; me voilà donnant le bras à un homme que je ne connais pas, rougissant sous mon masque de l'opinion que je dois lui inspirer! Je sais tout cela!... Avez-vous été jaloux, monsieur?

— Affreusement, lui répondis-je.

— Alors, vous me pardonnez, vous savez tout. Vous connaissez cette voix qui vous crie : Va!... comme à l'oreille d'un insensé; vous avez senti ce bras qui vous pousse à la honte et au crime, comme celui de la fatalité. Vous savez qu'en un pareil moment on est capable de tout, pourvu que l'on se venge.

J'allais lui répondre; elle se leva tout-à-coup, les yeux fixés sur deux dominos qui passaient en ce moment devant nous.

— Taisez-vous! dit-elle; et elle m'entraîna sur leurs traces. J'étais jeté au milieu d'une intrigue à laquelle je ne comprenais rien; j'en sentais vibrer tous les fils, et aucun ne pouvait me mener au but; mais cette pauvre femme paraissait si agitée qu'elle était intéressante. J'obéis comme un enfant, tant une passion vraie est impérieuse, et nous nous mîmes à la suite des deux masques, dont l'un était évidemment un homme et l'autre une femme. Ils parlaient à demi-voix; les sons parvenaient à peine à nos oreilles.

— C'est lui! murmurait-elle, c'est sa voix; oui, oui, c'est sa taille...

Le plus grand des deux dominos se mit à rire.

— C'est son rire, dit-elle; c'est lui, monsieur, c'est lui! la lettre disait vrai. O mon Dieu! mon Dieu!

Cependant les masques avançaient, et nous les suivions toujours; ils sortirent de la salle, et nous en sortîmes après eux; ils prirent l'escalier des loges, et nous le montâmes à leur suite; ils ne s'arrêtèrent qu'à celles du cintre : nous semblions leurs deux ombres. Une petite loge grillée s'ouvrit : ils y entrèrent; la porte se referma sur eux.

La pauvre créature que je tenais sous le bras m'effrayait par son agitation; je ne pouvais voir sa figure; mais, pressée contre moi comme elle l'était, je sentais battre son cœur, frissonner son corps, tressaillir ses membres. Il y avait quelque chose d'étrange dans la manière dont arrivaient à moi les souffrances inouïes dont j'avais le spectacle sous les yeux, dont je ne connaissais nullement la victime, et dont j'ignorais complétement la cause. Cependant, pour rien au monde, je n'aurais abandonné cette femme dans un pareil moment.

Lorsqu'elle avait vu les deux masques entrer dans la loge et la loge se refermer sur eux, elle était restée un moment immobile et comme foudroyée; puis elle s'était élancée contre la porte pour écouter. Placée comme elle l'était, le moindre mouvement dénonçait sa présence et la perdait; je la tirai violemment par le bras, j'ouvris, en poussant, le res-

sort de la loge contiguë, je l'y entraînai avec moi, j'abaissai la grille et tirai la porte.

— Si vous voulez écouter, lui dis-je, du moins écoutez d'ici.

Elle tomba sur un genou et colla son oreille contre la cloison, et moi je me tins debout de l'autre côté, les bras croisés, la tête inclinée et pensive.

Tout ce que j'avais pu voir de cette femme m'avait paru type de beauté. Le bas de son visage, que ne cachait pas son masque, était jeune, velouté, arrondi ; ses lèvres étaient vermeilles et fines ; ses dents, que faisait paraître plus blanches encore le velours qui descendait jusqu'à elles, étaient petites, séparées et brillantes ; sa main était à mouler, sa taille à prendre entre les doigts ; ses cheveux noirs, fins, soyeux, s'échappaient en profusion de la coiffe de son domino, et le pied d'enfant qui dépassait sa robe semblait avoir peine à soutenir ce corps, tout léger, tout gracieux, tout aérien qu'il était. Oh ! ce devait être une merveilleuse créature ! Oh ! celui qui l'aurait tenue dans ses bras, qui aurait vu toutes les facultés de cette âme employées à l'aimer, qui aurait senti sur son cœur ces palpitations, ces tressaillemens, ces spasmes névralgiques, et qui aurait pu dire : Tout cela, tout cela c'est de l'amour, de l'amour pour moi, pour moi seul au milieu des hommes, pour moi, ange prédestiné, oh ! cet homme !... cet homme !...

Voilà quelles étaient mes pensées, quand tout-à-coup je vis cette femme se relever, se tourner vers moi et me dire d'une voix entrecoupée et furieuse :

— Monsieur, je suis belle, je vous le jure ; je suis jeune, j'ai dix-neuf ans. Jusqu'à présent j'ai été pure comme l'ange de la création... eh bien !... — Elle jeta ses deux bras à mon cou. — Eh bien ! je suis à vous... prenez-moi !.....

Au même instant, je sentis ses lèvres se coller aux miennes, et l'impression d'une morsure plutôt que celle d'un baiser, courut par tout son corps frissonnant et éperdu ; un nuage de flamme passa sur mes yeux.

Dix minutes après, je la tenais entre mes bras, renversée demi-morte et sanglotante.

Elle revint lentement à elle ; je distinguai à travers son masque ses yeux hagards ; je vis le bas de sa figure pâle, j'entendis ses dents se heurter l'une contre l'autre comme dans le frisson de la fièvre. Je vois encore tout cela.

Elle se rappela ce qui venait de se passer, tomba à mes pieds.

— Si vous avez quelque compassion, me dit-elle en sanglotant, quelque pitié, détournez la vue de moi, ne cherchez jamais à me connaître ; laissez-moi partir et oubliez tout : je m'en souviendrai pour deux !...

A ces mots, elle se releva rapide comme une pensée qui nous fuit, s'élança contre la porte, l'ouvrit, et se retournant encore une fois :

— Ne me suivez pas, au nom du ciel, monsieur, ne me suivez pas ! dit-elle.

La porte, repoussée violemment, se referma entre elle et moi, me la dérobant comme une apparition. Je ne l'ai pas revue !

Je ne l'ai pas revue ! et depuis, depuis les dix mois qui se sont écoulés, je l'ai cherchée partout, aux bals, aux spectacles, aux promenades ; toutes les fois que je voyais de loin une femme à la taille fine, au pied d'enfant, aux cheveux noirs, je la suivais, je m'approchais d'elle, je la regardais en face, espérant que sa rougeur allait la trahir. En aucun lieu je ne la retrouvai, nulle part je ne la revis... que dans mes nuits, que dans mes rêves ! Oh ! là, là, elle revenait, là je la sentais, je sentais ses étreintes, ses morsures, ses caresses si ardentes, qu'elles avaient quelque chose d'infernal ; puis le masque tombait et le visage le plus étrange m'apparaissait, tantôt confus, comme couvert d'un nuage ; tantôt brillant comme entouré d'une auréole ; tantôt pâle, avec un crâne blanc et nu, avec des yeux aux orbites vides, avec des dents vacillantes et rares. Enfin, depuis cette nuit, je n'ai pas vécu ; brûlé d'un amour insensé pour une femme que je ne connais pas, espérant toujours et toujours déçu dans mes espérances, jaloux sans avoir le droit, sans savoir de qui je devais l'être, n'osant avouer pareille folie, et cependant, poursuivi, miné consumé, dévoré par elle.

En achevant ces mots, il tira une lettre de sa poitrine.

— Maintenant que je t'ai tout raconté, me dit-il, prends cette lettre et lis-la.

Je la pris et je lus :

« Peut-être avez-vous oublié une pauvre femme qui n'a rien
» oublié et qui meurt de ne pouvoir oublier ?
» Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus. Alors,
» allez au cimetière du Père-Lachaise, dites au concierge de
» vous faire voir parmi les dernières tombes celle qui por-
» tera sur sa pierre funéraire le simple nom de Marie, et,
» quand vous serez en face d'elle, agenouillez-vous et priez. »

— Eh bien ! continua Antony, j'ai reçu cette lettre hier, et j'y ai été ce matin. Le concierge m'a conduit à la tombe, et je suis resté deux heures à genoux, priant et pleurant. Comprends-tu ? Elle était là, cette femme !... L'âme brûlante s'était envolée ; le corps, rongé par elle, avait ployé jusqu'à rompre sous le poids de la jalousie et du remords : elle était là sous mes pieds, et elle avait vécu et elle était morte inconnue pour moi ; inconnue !... et prenant dans ma vie une place, comme elle en prend une dans la tombe ; inconnue !... et m'enfermant dans le cœur un cadavre froid et inanimé, comme elle en avait déposé un dans le sépulcre. Oh ! connais-tu quelque chose de pareil ? Sais-tu quelque événement aussi étrange ? Ainsi, maintenant plus d'espoir ; je ne la reverrai jamais. Je creuserais sa fosse que je ne retrouverais pas des traits avec lesquels je pusse recomposer son visage ; et je l'aime toujours ! Comprends-tu, Alexandre ? je l'aime comme un insensé ; et je me tuerais à l'instant pour la rejoindre, si elle ne devait pas me rester inconnue dans l'éternité, comme elle me l'a été dans ce monde.

A ces mots, il m'arracha la lettre des mains, la baisa à plusieurs reprises et se mit à pleurer comme un enfant.

Je le pris dans mes bras, et, ne sachant que lui répondre, je pleurai avec lui.

JACQUES Ier ET JACQUES II.

FRAGMENS HISTORIQUES.

I.

Introduction à l'aide de laquelle le lecteur fera connaissance avec les principaux personnages de cette histoire et avec l'auteur qui l'a écrite.

Je passais en 1830 devant la porte de Chevet, lorsque j'aperçus dans la boutique un Anglais qui tournait et retournait en tous sens une tortue qu'il marchandait avec l'intention évidente d'en faire, aussitôt qu'elle serait devenue sa propriété, une *turtle' soup*.

L'air de résignation profonde avec lequel le pauvre animal se laissait examiner, sans même essayer de se soustraire, en rentrant dans son écaille, au regard cruellement gastronomique de son ennemi, me toucha. Il me prit une envie soudaine de l'arracher à la marmite dans laquelle étaient déjà plongées ses pattes de derrière; j'entrai dans le magasin où j'étais fort connu à cette époque, et, faisant un signe de l'œil à madame Beauvais, je lui demandai si elle m'avait conservé la tortue que j'avais retenue la veille en passant.

Madame Beauvais me comprit avec cette soudaineté d'intelligence qui distingue la classe marchande parisienne, et, faisant glisser poliment la bête des mains du marchandeur, elle la remit entre les miennes, en disant avec un accent anglais très prononcé à notre insulaire qui la regardait la bouche béante :

— Pardon, milord, le petite tortue, il être vendue à monsieur depuis cette matin.

— Ah! me dit en très bon français le milord improvisé, c'est à vous, monsieur, qu'appartient cette charmante bête?

— *Yes*, *yes*, milord, répondit madame Beauvais.

— Eh bien! monsieur, continua-t-il, vous avez là un petit animal qui fera d'excellente soupe; je n'ai qu'un regret, c'est qu'il soit le seul de son espèce que possède en ce moment madame la marchande.

— Nous *have* la espoir d'en recevoir d'autres demain matin, continua madame Beauvais.

— Demain il sera trop tard, répondit froidement l'Anglais; j'ai arrangé toutes mes affaires pour me brûler la cervelle cette nuit, et je désirerais auparavant manger une soupe à la tortue.

En disant ces mots, il me salua et sortit.

— Pardieu! me dis-je après un moment de réflexion, c'est bien le moins qu'un aussi galant homme se passe un dernier caprice.

Et je m'élançai hors du magasin en criant comme madame Beauvais : Milord! milord! Mais je ne savais pas où milord était passé; il me fut impossible de mettre la main dessus.

Je revins chez moi tout pensif : mon humanité envers une bête était devenue une inhumanité envers un homme. La singulière machine que ce monde, où l'on ne peut faire le bien de l'un sans le mal de l'autre. Je gagnai la rue de l'Université, je montai mes trois étages et je déposai mon acquisition sur le tapis.

C'était tout bonnement une tortue de l'espèce la plus commune : *testudo lutaria*, *sive aquarum dulcium*; ce qui veut dire, selon Linnée chez les anciens, et selon Ray chez les modernes, tortue de marais ou tortue d'eau douce *.

Or, la tortue de marais ou la tortue d'eau douce tient à peu près, dans l'ordre social des chéloniens, le rang correspondant à celui que tiennent chez nous dans l'ordre civil les épiciers, et dans l'ordre militaire la garde nationale.

C'était bien, du reste, le plus singulier corps de tortue qui ait jamais passé les quatre pattes, la tête et la queue par les ouvertures d'une carapace. A peine se sentit-elle sur le plancher, qu'elle me donna une preuve de son originalité en piquant droit vers la cheminée avec une rapidité qui lui valut à l'instant même le nom de Gazelle, et en faisant tous ses efforts pour passer entre les branches du garde-cendre,

* On sait que les reptiles sont divisés en quatre catégories : les chéloniens ou tortues, qui occupent le premier rang; les sauriens ou lézards, qui occupent le second; les ophidiens ou serpens, qui occupent le troisième; enfin les batraciens ou grenouilles, qui occupent le quatrième.

afin d'arriver jusqu'au feu dont la lueur l'attirait; enfin, voyant au bout d'une bonne heure que ce qu'elle désirait était impossible, elle prit le parti de s'endormir après avoir préalablement passé sa tête et ses pattes par l'une des ouvertures les plus rapprochées du foyer, choisissant ainsi pour son plaisir particulier une température de cinquante à cinquante-cinq degrés de chaleur à peu près, ce qui me fit croire que, soit vocation, soit fatalité, elle était destinée à être rôtie un jour ou l'autre, et que je n'avais fait que changer son mode de cuisson en la retirant du pot-au-feu de mon Anglais pour la transporter dans ma chambre. La suite de cette histoire prouvera que je ne m'étais pas trompé.

Comme j'étais obligé de sortir et que je craignais qu'il n'arrivât malheur à Gazelle, j'appelai mon domestique.

— Joseph, lui dis-je lorsqu'il parut, vous prendrez garde à cette bête.

Il s'en approcha avec curiosité.

— Ah! tiens, dit-il, c'est une tortue... ça porte une voiture.

— Oui, je le sais, mais je désire qu'il ne vous prenne jamais l'envie d'en faire l'expérience.

— Oh! ça ne lui ferait pas de mal, reprit Joseph, qui tenait à déployer devant moi ses connaissances en histoire naturelle; la diligence de Laon passerait sur son dos qu'elle ne l'écraserait pas. Joseph citait la diligence de Laon parce qu'il était de Soissons.

— Oui, lui dis-je, je crois bien que la grande tortue de mer, la tortue franche, *testudo mydas*, pourrait porter un pareil poids, mais je doute que celle-ci qui est de la plus petite espèce...

— Ça ne veut rien dire, reprit Joseph, c'est fort comme un Turc, ces petites bêtes-là; et, voyez-vous, une charrette de roulier passerait...

— C'est bien, c'est bien; vous lui achèterez de la salade et des escargots.

— Tiens! des escargots!... Est-ce qu'elle a mal à la poitrine? Le maître chez lequel j'étais avant d'entrer chez monsieur prenait du bouillon d'escargots parce qu'il était *physique;* — eh bien! ça ne l'a pas empêché...

Je sortis sans écouter le reste de l'histoire; au milieu de l'escalier je m'aperçus que j'avais oublié un mouchoir de poche, je remontai aussitôt. Je trouvai Joseph, qui ne m'avait pas entendu rentrer, faisant l'Apollon du Belvéder, un pied posé sur le dos de Gazelle et l'autre suspendu en l'air, afin que pas un grain des cent trente livres que le drôle pesait ne fût perdu pour la pauvre bête.

— Que faites-vous là, imbécile?

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, répondit Joseph tout fier de m'avoir prouvé en partie ce qu'il avançait.

— Donnez-moi un mouchoir, et ne touchez jamais à cette bête.

— Voilà, monsieur, me dit Joseph en m'apportant l'objet demandé... mais il n'y a aucune crainte à avoir pour elle... un wagon passerait dessus..

Je m'enfuis au plus vite, mais je n'avais pas descendu vingt marches que j'entendis Joseph qui fermait ma porte en marmottant entre ses dents :

— Pardieu! je sais ce que je dis... et puis d'ailleurs on voit bien à la conformation des animaux qu'un canon chargé à mitraille pourrait...

Heureusement le bruit qu'on faisait dans la rue m'empêcha d'entendre la fin de la maudite phrase.

Le soir je rentrai assez tard, comme c'est ma coutume. Aux premiers pas que je fis dans ma chambre, je sentis que quelque chose craquait sous ma botte. Je levai vitement le pied, rejetant tout le poids de mon corps sur l'autre jambe : le même craquement se fit entendre de nouveau; je crus que je marchais sur des œufs. Je baissai ma bougie... mon tapis était couvert d'escargots.

Joseph m'avait ponctuellement obéi : il avait acheté de la salade et des escargots, avait mis le tout dans un panier au milieu de ma chambre; dix minutes après, soit que la température de l'appartement les eût dégourdis, soit que la peur d'être croqués les eût mis en émoi, toute la caravane s'était mise en route, et elle avait même déjà fait passablement de chemin, ce qui était facile à juger par les traces argentées qu'ils avaient laissées sur les tapis et sur les meubles.

Quant à Gazelle, elle était restée au fond du panier contre les parois duquel elle n'avait pu grimper. Mais quelques coquilles vides me prouvèrent que la fuite des Israélites n'avait pas été si rapide qu'elle n'eût mis la dent sur quelques-uns avant qu'ils eussent eu le temps de traverser la mer Rouge.

Je commençai aussitôt une revue exacte du bataillon qui manœuvrait dans ma chambre, et par lequel je me souciais peu d'être chargé pendant la nuit; puis prenant délicatement de la main droite tous les promeneurs, je les fis entrer les uns après les autres dans leur corps-de-garde, que je tenais de la main gauche, et dont je fermai le couvercle sur eux.

Au bout de cinq minutes je m'aperçus que si je laissais toute cette ménagerie dans ma chambre, je courais le risque de ne pas dormir une minute; c'était un bruit, comme si on eût enfermé une douzaine de souris dans un sac de noix : je pris donc le parti de transporter le tout à la cuisine.

Chemin faisant, je songeai qu'au train dont allait Gazelle, je la trouverais morte d'indigestion le lendemain si je la laissais au milieu d'un magasin de vivres aussi copieux; au même moment et comme par inspiration, j'avisai dans mon souvenir certain baquet placé dans la cour et dans lequel le restaurateur du rez-de-chaussée mettait dégorger son poisson : cela me parut une si merveilleuse hôtellerie pour une *testudo aquarum dulcium*, que je jugeai inutile de me casser la tête à lui en chercher une autre, et que, la tirant de son réfectoire, je la portai directement au lieu de sa destination.

Je remontai bien vite et m'endormis, persuadé que j'étais l'homme de France le plus ingénieux en expédiens.

Le lendemain Joseph me réveilla dès le matin.

— Oh! monsieur, en voilà une farce! me dit-il en se plantant devant mon lit.

— Quelle farce?

— Celle que votre tortue a faite.

— Comment?

— Eh bien! croiriez-vous qu'elle est sortie de votre appartement, ça, je ne sais pas comment... Qu'elle a descendu les trois étages, et qu'elle a été se mettre au frais dans le vivier du restaurateur.

— Imbécile! tu n'as pas deviné que c'était moi qui l'y avais portée.

— Ah bon!... Vous avez fait là un beau coup alors!

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? parce qu'elle a mangé la tanche, une tanche superbe qui pesait trois livres.

— Allez me chercher Gazelle et apportez-moi des balances.

Pendant que Joseph exécutait cet ordre, j'allai à ma bibliothèque, j'ouvris mon Buffon à l'article tortue, car je tenais à m'assurer si ce chélonien était icthyophage, et je lus ce qui suit :

« Cette tortue d'eau douce (*testudo aquarum dulcium*), » c'était bien cela, aime surtout les marais et les eaux dormantes; lorsqu'elle est dans une rivière ou dans un étang, » alors elle attaque tous les poissons indistinctement, même » les plus gros : elle les mord sous le ventre, les y blesse fortement, et lorsqu'ils sont épuisés par la perte du sang, elle » les dévore avec la plus grande avidité et ne laisse guère que » les arêtes, la tête des poissons, et même leur vessie natatoire qui remonte quelquefois à la surface de l'eau. »

— Diable! diable! dis-je; le restaurateur a pour lui monsieur de Buffon : ce qu'il dit pourrait bien être vrai.

J'étais en train de méditer sur la probabilité de l'accident, lorsque Joseph rentra, tenant l'accusée d'une main et les balances de l'autre.

— Voyez-vous, me dit Joseph, ça mange beaucoup, ces sortes d'animaux, pour entretenir leurs forces, et du poisson surtout parce que c'est très nourrissant; est-ce que vous croyez que sans cela ça pourrait porter une voiture?... Voyez, dans les ports de mer, comme les matelots sont robustes : c'est parce qu'ils ne mangent que du poisson.

J'interrompis Joseph.

— Combien pesait la tanche?

— Trois livres : c'est neuf francs que le garçon réclame.

— Et Gazelle l'a mangée tout entière?

— Oh ! elle n'a laissé que l'arête, la tête et la vessie.

— C'est bien cela! monsieur de Buffon est un grand naturaliste *. Cependant, continuai-je à demi-voix, trois livres... cela me paraît fort.

Je mis Gazelle dans la balance : elle ne pesait que deux livres et demie avec sa carapace.

Il résultait de cette expérience, non point que Gazelle fût innocente du fait dont elle était accusée, mais qu'elle devait avoir commis le crime sur un cétacée d'un plus médiocre volume.

Il paraît que ce fut aussi l'avis du garçon, car il parut fort content de l'indemnité de cinq francs que je lui donnai.

L'aventure des limaçons et l'accident de la tanche me rendirent moins enthousiaste de ma nouvelle acquisition; et comme le hasard fit que je rencontrai le même jour un de mes amis, homme original et peintre de génie, qui faisait à cette époque une ménagerie de son atelier, je le prévins que j'augmenterais le lendemain sa collection d'un nouveau sujet, appartenant à l'estimable catégorie des chéloniens, ce qui parut le réjouir beaucoup.

Gazelle coucha cette nuit dans ma chambre, où tout se passa fort tranquillement, vu l'absence des escargots.

Le lendemain Joseph entra chez moi, comme d'habitude, roula le tapis de pied de mon lit, ouvrit la fenêtre, et se mit à le secouer pour en extraire la poussière; mais tout-à-coup il poussa un grand cri et se pencha hors de la fenêtre comme s'il eût voulu se précipiter.

— Qu'y a-t il donc, Joseph? dis-je à moitié éveillé.

— Ah! monsieur, il y a que votre tortue était couchée sur le tapis, je ne l'ai pas vue...

— Et.....

— Et, ma foi! sans le faire exprès, je l'ai secouée par la fenêtre.

— Imbécile!.. Je sautai à bas de mon lit.

— Tiens ! dit Joseph dont la figure et la voix reprenaient une expression de sérénité tout-à-fait rassurante, tiens ! elle mange un chou!

En effet, la bête qui avait rentré par instinct tout son corps dans sa cuirasse, était tombée par hasard sur un tas d'écailles d'huîtres, dont la mobilité avait amorti le coup, et, trouvant à sa portée un légume à sa convenance, elle avait sorti tout doucement la tête hors de sa carapace, et s'occupait de son déjeuner, aussi tranquillement que si elle ne venait pas de tomber d'un troisième étage.

— Je vous le disais bien, monsieur! répétait Joseph dans la joie de son âme, je vous le disais bien qu'à ces animaux rien ne leur faisait. — Eh bien! pendant qu'elle mange, voyez-vous, une voiture passerait dessus...

— N'importe, descendez vite et allez me la chercher.

Joseph obéit. Pendant ce temps je m'habillai, occupation que j'eus terminée avant que Joseph reparût; je descendis donc à sa rencontre et le trouvai pérorant au milieu d'un cercle de curieux, auxquels il expliquait l'événement qui venait d'arriver.

Je lui pris Gazelle des mains, sautai dans un cabriolet qui me descendit faubourg Saint-Denis, n° 109; je montai cinq étages, et j'entrai dans l'atelier de mon ami, qui était en train de peindre.

Il y avait autour de lui un ours couché sur le dos, et jouant avec une bûche; un singe assis sur une chaise et arrachant les uns après les autres les poils d'un pinceau ; et dans un bocal une grenouille accroupie sur la troisième traverse d'une petite échelle, à l'aide de laquelle elle pouvait monter jusqu'à la surface de l'eau.

Mon ami s'appelait Decamps, l'ours Tom, le singe Jacques Ier **, et la grenouille mademoiselle Camargo.

* Comme il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, c'est au zoologiste de monsieur de Buffon, monsieur Dandin, qu'il faut renvoyer cet éloge.

** Ainsi nommé pour le distinguer de Jacques II, individu de la même espèce, appartenant à M. Tony Johannot.

II.

Comment Jacques Ier voua une haine féroce à Jacques II, et cela à propos d'une carotte.

Mon entrée fit révolution.

Decamp leva les yeux de dessus ce merveilleux petit tableau de chiens savans que vous connaissez tous, et qu'il achevait alors.

Tom se laissa tomber sur le nez la bûche avec laquelle il jouait, et s'enfuit en grognant dans sa niche, bâtie entre les deux fenêtres.

Jacques Ier jeta vivement son pinceau derrière lui et ramassa une paille qu'il porta innocemment à sa bouche avec sa main droite, tandis qu'il se grattait la cuisse de la main gauche et levait béatiquement les yeux au ciel.

Enfin, mademoiselle Camargo monta languissamment un degré de son échelle, ce qui dans toute autre circonstance aurait pu être considéré comme un signe de pluie.

Et moi je posai Gazelle à la porte de la chambre sur le seuil de laquelle je m'étais arrêté en disant : « — Cher ami, voilà la bête. Vous voyez que je suis de parole. »

Gazelle n'était pas dans un moment heureux : le mouvement du cabriolet l'avait tellement désorientée, que, pour rassembler probablement toutes ses idées et réfléchir à sa situation le long de la route, elle avait rentré toute sa personne sous sa carapace ; ce que je posais par terre avait donc l'air tout bonnement d'une écaille vide.

Néanmoins lorsque Gazelle sentit, par la reprise de son centre de gravité, qu'elle adhérait à un terrain solide, elle se hasarda de montrer son nez à l'ouverture supérieure de son écaille; pour plus de sûreté cependant, cette partie de sa personne était prudemment accompagnée de ses deux pattes de devant; en même temps, et comme si tous les membres eussent unanimement obéi à l'élasticité d'un ressort intérieur, les deux pattes de derrière et la queue parurent à l'extrémité inférieure de la carapace. Cinq minutes après, Gazelle avait mis toutes voiles dehors.

Elle resta cependant encore un instant en panne, branlant la tête à droite et à gauche comme pour s'orienter; puis tout à coup ses yeux devinrent fixes, — et elle s'avança, aussi rapidement que si elle eût disputé le prix de la course au lièvre de La Fontaine, vers une carotte gisant aux pieds de la chaise qui servait de piédestal à Jacques Ier.

Celui-ci regarda d'abord la nouvelle arrivée s'avancer de son côté avec assez d'indifférence; mais dès qu'il s'aperçut du but qu'elle paraissait se proposer, il donna des signes d'une inquiétude réelle, qu'il manifesta par un grognement sourd, qui dégénéra, au fur et à mesure qu'elle gagnait du terrain, en cris aigus interrompus par des craquemens de dents. Enfin, lorsqu'elle ne fut plus qu'à un pied de distance du précieux légume, l'agitation de Jacques prit tout le caractère d'un désespoir réel; il saisit le dossier de son siège d'une main et la traverse recouverte de paille de l'autre, et, probablement dans l'espoir d'effrayer la bête parasite qui venait lui rogner son dîner, il secoua la chaise de toute la force de ses poignets, jetant ses deux pieds en arrière comme un cheval qui rue, et accompagnant ces évolutions de tous les gestes et de toutes les grimaces qu'il croyait capables de démonter l'impassibilité automatique de son ennemi. — Mais tout était inutile, Gazelle n'en faisait pas pour cela un pas moins vite que l'autre. Jacques Ier ne savait plus à quel saint se vouer

Heureusement pour Jacques qu'il lui arriva en ce moment un secours inattendu. Tom, qui s'était retiré dans sa loge à mon arrivée, avait fini par se familiariser avec ma présence, et prêtait comme nous tous une certaine attention à la scène qui se passait; étonné d'abord de voir se remuer cet animal inconnu, devenu, grâce à moi, commensal de son logis, il l'avait suivi dans sa course vers la carotte avec une curiosité

croissante. Or, comme Tom ne méprisait pas non plus les carottes, lorsqu'il vit Gazelle près d'atteindre le précieux légume, il fit trois pas en trottant, et, levant sa grosse patte, il la posa lourdement sur le dos de la pauvre bête qui, frappant la terre du plat de son écaille, rentra incontinent dans sa carapace et resta immobile à deux pouces de distance du comestible qui mettait en ce moment en jeu une triple ambition. Tom parut fort étonné de voir disparaître comme par enchantement tête, pattes et queue. Il approcha son nez de la carapace, souffla bruyamment dans les ouvertures; enfin, et comme pour se rendre plus parfaitement compte de la singulière organisation de l'objet qu'il avait sous les yeux, il le prit, le tournant et le retournant entre ses deux pattes; puis comme convaincu qu'il s'était trompé en concevant l'absurde idée qu'une pareille chose était douée de la vie et pouvait marcher, il la laissa négligemment retomber, prit la carotte entre ses dents, et se mit en devoir de regagner sa niche.

Ce n'était point là l'affaire de Jacques; il n'avait pas compté que le service que lui rendait son ami Tom serait gâté par un pareil trait d'égoïsme; mais, comme il n'avait pas pour son camarade le même respect que pour l'étrangère, il sauta vivement de la chaise où il était prudemment resté pendant la scène que nous venons de décrire, et, saisissant d'une main, par sa chevelure verte, la carotte que Tom tenait par la racine, il se raidit de toutes ses forces, grimaçant, jurant, claquant des dents, tandis que de la patte qui lui restait libre, il allongeait force soufflets sur le nez de son pacifique antagoniste qui, sans riposter, mais aussi sans lâcher l'objet en litige, se contentait de coucher ses oreilles sur son cou, de fermer ses petits yeux noirs chaque fois que la main agile de Jacques se mettait en contact avec sa grosse figure; enfin la victoire resta, comme la chose arrive ordinairement, non pas au plus fort, mais au plus effronté. Tom desserra les dents, et Jacques, possesseur de la bienheureuse carotte, s'élança sur une échelle, emportant le prix du combat, qu'il alla cacher derrière un plâtre de Malagutti, sur un rayon fixé à six pieds de terre; cette opération finie, il descendit plus tranquillement, certain qu'il n'y avait ni ours ni tortue capables de l'aller dénicher là.

Arrivé au dernier échelon, et lorsqu'il s'agit de remettre pied à terre, il s'arrêta prudemment, et jetant les yeux sur Gazelle, qu'il avait oubliée dans la chaleur de sa dispute avec Tom, il s'aperçut qu'elle se trouvait dans une position qui n'était rien moins qu'offensive. — En effet, Tom, au lieu de la replacer avec soin dans la situation où il l'avait prise, l'avait, comme nous l'avons dit, négligemment laissée tomber à tout hasard, de sorte qu'en reprenant ses sens, la malheureuse bête, au lieu de se retrouver dans sa situation normale, c'est-à-dire sur le ventre, s'était retrouvée sur le dos, position, comme chacun le sait, antipathique au suprême degré à tout individu faisant partie de la race des chéloniens.

Il fut facile de voir à l'expression de confiance avec laquelle Jacques s'approcha de Gazelle, qu'il avait jugé au premier abord que son accident la mettait hors d'état de faire aucune défense. Cependant, arrivé à un demi-pied du *monstrum horrendum*, il s'arrêta un instant, regarda dans l'ouverture tournée de son côté, et se mit, avec un air de négligence apparente, à en faire le tour avec précaution, l'examinant à peu près comme un général fait d'une ville qu'il veut assiéger. Cette reconnaissance achevée, il allongea la main doucement, toucha du bout du doigt l'extrémité de l'écaille; puis aussitôt, se rejetant lestement en arrière, il se mit, sans perdre de vue l'objet qui le préoccupait, à danser joyeusement sur ses pieds et ses mains, accompagnant ce mouvement d'une espèce de chant de victoire qui lui était habituel toutes les fois que, par une difficulté vaincue ou un péril affronté, il croyait avoir à se féliciter de son habileté ou de son courage.

Cependant cette danse et ce chant s'interrompirent soudainement; une idée nouvelle traversa le cerveau de Jacques, et parut absorber toutes ses facultés pensantes. Il regarda attentivement la tortue à laquelle sa main, en la touchant, avait imprimé un mouvement d'oscillation qui rendait plus prolongée la forme sphérique de son écaille, s'en approcha, marchant de côté comme un crabe; puis, arrivé près d'elle, se leva sur ses pieds de derrière, l'enjamba comme fait un cavalier de son cheval, la regarda un instant se mouvoir entre ses deux jambes; enfin, complétement rassuré, à ce qu'il paraît, par l'examen approfondi qu'il venait d'en faire, il s'assit sur ce siége mobile, et lui imprimant, sans que cependant ses pieds quittassent la terre, un mouvement rapide d'oscillation, il se balança joyeusement, se grattant le côté et clignant les yeux, gestes qui, pour ceux qui le connaissaient, étaient l'expression d'une joie indéfinissable.

Tout-à-coup Jacques poussa un cri perçant, fit un bond perpendiculaire de trois pieds, retomba sur les reins, et s'élançant sur son échelle, alla se réfugier derrière la tête de Malagutti. Cette révolution était causée par Gazelle qui, fatiguée d'un jeu dans lequel le plaisir n'était évidemment pas pour elle, avait enfin donné signe de vie en éraflant de ses pattes froides et aiguës les cuisses pelées de Jacques Ier, qui fut d'autant plus bouleversé de cette agression, qu'il ne s'attendait à rien moins qu'à une attaque de ce côté.

En ce moment un acheteur entra, et Decamps me fit signe qu'il désirait rester seul. Je pris mon chapeau et ma canne et m'éloignai.

J'étais déjà sur le palier, lorsque Decamps me rappela.

— A propos, me dit-il, venez donc demain passer la soirée avec nous.

— Que faites-vous donc demain?

— Nous avons souper et lecture.

— Bah!

— Oui, mademoiselle Camargo doit manger un cent de mouches, et Jadin lire un manuscrit.

III.

Comment mademoiselle Camargo tomba en la possession de M. Decamps.

Malgré l'invitation verbale que Decamps m'avait faite, je reçus le lendemain une lettre imprimée. Ce double emploi avait pour but de me rappeler la tenue de rigueur, les invités ne devant être admis qu'en robe de chambre et en pantoufles. Je fus exact à l'heure et fidèle à l'uniforme.

C'est une curieuse chose à voir que l'atelier d'un peintre, lorsqu'il a coquettement pendu à ses quatre murailles, pour faire honneur aux invités, ses joyaux des grands jours, fournis par les quatre parties du monde. Vous croyez entrer dans la demeure d'un artiste, et vous vous trouvez au milieu d'un musée qui ferait honneur à plus d'une ville préfectorale de France. Ces armures, qui représentent l'Europe au moyen âge, datent de divers règnes et trahissent par leur forme l'époque de leur fabrication. Celle-ci, brunie sur les deux côtés de la poitrine, avec son arête aiguë et brillante et son crucifix gravé, aux pieds duquel est une Vierge en prière avec cette légende : *Mater Dei, ora pro nobis*, a été forgée en France et offerte au roi Louis XI, qui la fit appendre aux murs de son vieux château de Plessis-les-Tours. Celle-là, dont la poitrine bombée porte encore la marque des coups de masses dont elle a garanti son maître, a été bosselée dans les tournois de l'empereur Maximilien, et nous arrive d'Allemagne. Cette autre, qui représente en relief les robustes travaux d'Hercule, a peut-être été portée par le roi François Ier, et sort certainement des ateliers florentins de Benvenuto Cellini. Ce tomahaw canadien et ce couteau à scalper viennent d'Amérique: l'un a brisé des têtes françaises et l'autre enlevé des chevelures parfumées. Ces flèches et ce cric son indiens; le fer des unes et la lame de l'autre sont mortels, car ils ont été empoisonnés dans le suc des herbes de Java. Ce sabre recourbé a été trempé à Damas. Cet yatagan, qui porte sur sa lame autant de crans qu'il a coupé de têtes, a été arraché aux mains mourantes d'un Bédouin. Enfin, ce long fusil à la crosse et aux capucines d'argent, a été rapporté de la Casauba par

Isabey peut-être, qui l'aura troqué avec Yousouf contre un croquis de la rade d'Alger ou un dessin du fort l'Empereur.

Maintenant que nous avons examiné les uns après les autres ces trophées dont chacun représente un monde, jetez les yeux sur ces tables où sont épars, pêle-mêle, mille objets différens, étonnés de se trouver réunis. Voici des porcelaines du Japon, des figurines égyptiennes, des couteaux espagnols, des poignards turcs, des stylets italiens, des pantoufles algériennes, des calottes de Circassie, des idoles du Gange, des cristaux des Alpes. Regardez : il y en a pour un jour.

Sous vos pieds, ce sont des peaux de tigre, de lion, de léopard, enlevées à l'Asie et à l'Afrique; sur vos têtes, les ailes étendues et comme douées de la vie, voilà le goëland qui, au moment où la vague se courbe pour retomber, passe sous sa voûte comme sous une arche; le margat qui, lorsqu'il voit apparaître un poisson à la surface de l'eau, plie ses ailes et se laisse tomber sur lui comme une pierre; le guillemot qui, au moment où le fusil du chasseur se dirige contre lui, plonge, pour ne reparaître qu'à une distance qui le met hors de sa portée ; enfin le martin-pêcheur, cet alcyon des anciens, sur le plumage duquel étincellent les couleurs les plus vives de l'aigue-marine et du *lapis-lazuli*.

Mais ce qui, un soir de réception chez un peintre, est surtout digne de fixer l'attention d'un amateur, c'est la collection hétérogène de pipes toutes bourrées qui attendent, comme l'homme de Prométhée, qu'on dérobe pour elles le feu du ciel. Car, afin que vous le sachiez, rien n'est plus fantasque et plus capricieux que l'esprit des fumeurs. L'un préfère la simple pipe de terre, à laquelle nos vieux grognards ont donné le nom expressif de brûle-gueule; celle-là se charge tout simplement avec le tabac de la régie, dit tabac de caporal. L'autre ne peut approcher de ses lèvres délicates que le bout ambré de la chibouque arabe, et celle-là se bourre avec le tabac noir d'Alger ou le tabac vert de Tunis. Celui-ci, grave comme un chef de Cooper, tire méthodiquement du calumet pacifique des bouffées de maryland; celui-là, plus sensuel qu'un nabab, tourne comme un serpent autour de son bras le tuyau flexible de son hucca indien, qui ne laisse arriver à sa bouche la vapeur du latakié que refroidie et parfumée de rose et de benjoin. Il y en a qui, dans leurs habitudes, préfèrent la pipe d'écume de l'étudiant allemand, et le vigoureux cigare belge haché menu, au narguillé turc, chanté par Lamartine, et au tabac du Sinaï, dont la réputation hausse et baisse selon qu'il a été récolté sur la montagne ou dans la plaine. D'autres sont enfin qui, par originalité ou par caprice, se disloquent le cou pour maintenir dans une position perpendiculaire le gourgouri des nègres, tandis qu'un complaisant ami, monté sur une chaise, essaie, à grand renfort de braise et de souffle pulmonique, de sécher d'abord et d'allumer ensuite l'herbe glaiseuse de Madagascar.

Lorsque j'entrai chez l'amphitryon, tous les choix étaient faits et toutes les places étaient prises; mais chacun se serra à ma vue; et, par un mouvement qui aurait fait honneur par sa précision à une compagnie de la garde nationale, tous les tuyaux, qu'ils fussent de bois ou de terre, de corne ou d'ivoire, de jasmin ou d'ambre, se détachèrent des lèvres amoureuses qui les pressaient, et s'étendirent vers moi. Je fis de la main un signe de remercîment, tirai de ma poche du papier réglisse, et me mis à rouler entre mes doigts le cigaritos andaloux avec toute la patience et l'habileté d'un vieil Espagnol.

Cinq minutes après, nous nagions dans une atmosphère à faire marcher un bateau à vapeur de la force de cent vingt chevaux.

Autant que cette fumée pouvait le permettre, on distinguait, outre les invités, les commensaux ordinaires de la maison avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance. C'était Gazelle qui, à dater de ce soir-là, avait été prise d'une préoccupation singulière : c'était celle de monter le long de la cheminée de marbre, afin d'aller se chauffer à la lampe, et qui se livrait avec acharnement à cet incroyable exercice. C'était Tom, dont Alexandre Decamps s'était fait un appui, à peu près comme on fait d'un coussin de divan, et qui de temps en temps dressait tristement sa bonne tête sous le bras de son maître, soufflait bruyamment pour repousser la fumée qui lui entrait dans les narines, puis se recouchait avec un gros soupir. C'était Jacques Ier, assis sur un tabouret à côté de son vieil ami Fau, qui, à grands coups de cravache, avait mené son éducation au point de perfection où elle était parvenue, et pour lequel il avait la reconnaissance la plus grande et surtout l'obéissance la plus passive. Enfin c'était, au milieu du cercle, et dans son bocal, mademoiselle Camargo, dont les exercices gymnastiques et gastronomiques devaient plus particulièrement faire les délices de la soirée.

Il est important, arrivés au point où nous en sommes, de jeter un coup-d'œil en arrière, et d'apprendre à nos lecteurs par quel concours inouï de circonstances mademoiselle Camargo, qui était née dans la plaine Saint-Denis, se trouvait réunie à Tom, qui était originaire du Canada; à Jacques, qui avait vu le jour sur les côtes d'Angola, et à Gazelle, qui avait été pêchée dans les marais de la Hollande.

On sait quelle agitation se manifeste à Paris, dans les quartiers Saint-Martin et Saint-Denis, lorsque le mois de septembre ramène le retour de la chasse ; on ne rencontre alors que bourgeois revenant du canal où ils ont été *se faire la main* en tirant des hirondelles, traînant chiens en laisse, portant fusil sur l'épaule, se promettant d'être cette année moins *mazettes* que la dernière, et arrêtant toutes leurs connaissances pour leur dire : — Aimez-vous les cailles, les perdrix ? — Oui. — Bon ! je vous en enverrai le trois ou le quatre du mois prochain. — Merci. — A propos, j'ai tué cinq hirondelles sur huit coups. — Très bien. — C'est pas mal tiré, n'est-ce pas? — Parfaitement. — Adieu. — Bonsoir.

Or, vers la fin du mois d'août mil huit cent vingt-neuf, un de ces chasseurs entra sous la grande porte de la maison du faubourg Saint-Denis, n° 109, demanda au concierge si Decamps était chez lui, et, sur sa réponse affirmative, monta, tirant son chien, marche par marche, et cognant le canon de son fusil à tous les angles du mur, les cinq étages qui conduisent à l'atelier de notre célèbre peintre.

Il n'y trouva que son frère Alexandre.

Alexandre est un de ces hommes spirituels et originaux qu'on reconnaît pour artistes rien qu'en les regardant passer, qui seraient bons à tout, s'ils n'étaient trop profondément paresseux pour jamais s'occuper sérieusement d'une chose : ayant en tout l'instinct du beau et du vrai, le reconnaissant partout où ils le rencontrent, sans s'inquiéter si l'œuvre qui cause leur enthousiasme est avouée d'une coterie ou signée d'un nom ; au reste, bon garçon dans toute l'acception du mot, toujours prêt à retourner ses poches pour ses amis, et, comme tous les gens préoccupés d'une idée qui en vaut la peine, facile à entraîner, non par faiblesse de caractère, mais par ennui de la discussion et par crainte de la fatigue.

Avec cette disposition d'esprit, Alexandre se laissa facilement persuader par le nouvel arrivant qu'il trouverait grand plaisir à ouvrir la chasse avec lui dans la plaine Saint-Denis où il y avait, disait-on, cette année, des cailles par bandes, des perdrix par volées et des lièvres par troupeaux.

En conséquence de cette conversation, Alexandre commanda une veste de chasse à Chevreuil, un fusil à Lepage et des guêtres à Boivin : le tout lui coûta 660 fr., sans compter le port d'armes qui lui fut délivré à la préfecture de police sur la présentation du certificat de bonnes vie et mœurs, que lui octroya sans conteste le commissaire de son quartier.

Le 31 août, Alexandre s'aperçut qu'il ne lui manquait qu'une chose pour être chasseur achevé : c'était un chien. Il courut aussitôt chez l'homme qui, pour le tableau des chiens savans, avait posé avec sa meute devant son frère, et lui demanda s'il n'aurait pas ce qu'il lui fallait.

L'homme lui répondit qu'il avait sous ce rapport des bêtes d'un instinct merveilleux, et, passant de sa chambre dans le chenil avec lequel elle communiquait de plain-pied, il ôta en un tour de main le chapeau à trois cornes et l'habit qui décoraient une espèce de briquet noir et blanc *, rentra im-

* Chien croisé.

médiatement avec lui, et le présenta à Alexandre comme un chien de pure race. Celui-ci fit observer que le chien de pure race avait les oreilles droites, pointues, ce qui était contraire à toutes les habitudes reçues; mais à ceci l'homme répondit que Love était Anglais, et qu'il était du suprême bon ton chez les chiens anglais de porter les oreilles ainsi. Comme, à tout prendre, la chose pouvait être vraie, Alexandre se contenta de l'explication et ramena Love chez lui.

Le lendemain, à cinq heures du matin, notre chasseur vint réveiller Alexandre qui dormait comme un bienheureux, le lança violemment sur sa paresse, et lui reprocha un retard, grâce auquel il trouverait en arrivant toute la plaine brûlée.

En effet, au fur et à mesure que l'on approchait de la barrière, les détonations devenaient plus vives et plus bruyantes. Nos chasseurs doublèrent le pas, dépassèrent la douane, et enfilèrent la première ruelle qui conduisait à la plaine, se jetèrent dans un carré de choux et tombèrent au milieu d'une véritable affaire d'avant-garde.

Il faut avoir vu la plaine de Saint-Denis un jour d'ouverture, pour se faire une idée du spectacle insensé qu'elle présente. Pas une alouette, pas un moineau franc ne passe qu'il ne soit salué d'un millier de coups de fusil. S'il tombe, trente carnassières s'ouvrent, trente chasseurs se disputent, trente chiens se mordent; s'il continue son chemin, tous les yeux sont fixés sur lui; s'il se pose, tout le monde court, s'il se relève, tout le monde tire. Il y a bien par ci par là quelques grains de plomb adressés aux bêtes qui arrivent aux gens, il n'y faut pas regarder; d'ailleurs, il y a un vieux proverbe à l'usage des chasseurs parisiens qui dit que le plomb est l'ami de l'homme. A ce titre, j'ai pour mon compte trois amis qu'un quatrième m'a logés dans la cuisse.

L'odeur de la poudre et le bruit des coups de fusil produisit son effet habituel. A peine notre chasseur eut-il flairé l'une et entendu l'autre, qu'il se précipita dans la mêlée et commença immédiatement à faire sa partie dans le sabbat infernal qui venait de l'envelopper dans son cercle d'attraction.

Alexandre, moins impressionnable que lui, s'avança d'un pas plus modéré, religieusement suivi par Love, dont le nez ne quittait pas les talons de son maître. Or, chacun sait que le métier d'un chien de chasse est de battre la plaine et non de de regarder s'il manque des clous à nos bottes: c'est la réflexion qui vint tout naturellement à Alexandre au bout d'une demi-heure. En conséquence, il fit un signe de la main à Love et lui dit: Cherche!

Love se leva aussitôt sur ses pattes de derrière et se mit à danser.

— Tiens! dit Alexandre en posant la crosse de son fusil terre et regardant son chien, il paraît que Love, outre son éducation universitaire, possède aussi des talens d'agrément. Je crois que j'ai fait là une excellente acquisition.

Cependant, comme il avait acheté Love pour chasser et non pour danser, il profita du moment où il venait de retomber sur ses quatre pattes pour lui faire un second signe plus expressif, et lui dire d'une voix plus forte: Cherche!

Love se coucha tout de son long, ferma les yeux et fit le mort.

Alexandre prit son lorgnon, regarda Love. L'intelligent animal était d'une immobilité parfaite; pas un poil de son corps ne bougeait; on l'eût cru trépassé depuis vingt-quatre heures.

— Ceci est très joli, reprit Alexandre; mais, mon cher ami, ce n'est point ici le moment de nous livrer à ces sortes de plaisanteries; nous sommes venus pour chasser, chassons. Allons la bête, allons!

Love ne bougeait pas.

—Attends, attends! dit Alexandre tirant de terre un échalas qui avait servi à ramer les pois et s'avançant vers Love avec l'intention de lui en caresser les épaules, attends!

A peine Love avait-il vu le bâton dans les mains de son maître, qu'il s'était remis sur ses pattes et avait suivi tous ses mouvemens avec une expression d'intelligence remarquable. Alexandre, qui s'en était aperçu, différa donc la correction, et, pensant que cette fois il allait enfin lui obéir, il étendit l'échalas devant Love, et lui dit pour la troisième fois: Cherche!

Love prit son élan et sauta par dessus l'échalas.

Love savait admirablement trois choses: danser sur les pattes de derrière, faire le mort et sauter pour le roi.

Alexandre, qui, pour le moment, n'appréciait pas plus ce dernier talent que les autres, cassa l'échalas sur le dos de Love qui se sauva en hurlant du côté de notre chasseur.

Or comme Love arrivait, notre chasseur tirait, et, par le plus grand hasard, une malheureuse alouette qui s'était trouvée sous le coup tombait dans la gueule de Love. Love remercia la Providence qui lui envoyait une pareille bénédiction; et, sans s'inquiéter si elle était rôtie ou non, il n'en fit qu'une bouchée.

Notre chasseur se précipita sur le malheureux chien avec les imprécations les plus terribles, le saisit à la gorge et la lui serra avec tant de force qu'il le força d'ouvrir la gueule, quelque envie qu'il eût de n'en rien faire. Le chasseur y plongea frénétiquement la main jusqu'au gosier, et en tira trois plumes de la queue de l'alouette. Quant au corps, il n'y fallait plus penser.

Le propriétaire de l'alouette chercha dans sa poche un couteau pour éventrer Love, et rentrer par ce moyen en possession de son gibier; mais malheureusement pour lui, et heureusement pour Love, il avait prêté le sien la veille au soir à sa femme pour tailler d'avance les brochettes qui devaient enfiler ses perdrix, et sa femme avait oublié de le lui rendre. Forcé en conséquence de recourir à des moyens de punition moins violens, il donna à Love un coup de pied à enfoncer une porte cochère, mit soigneusement les trois plumes qu'i avait sauvées dans sa carnassière, et cria de toutes ses forces à Alexandre: —Vous pouvez être tranquille, mon cher ami, jamais je ne chasserai avec vous, à l'avenir. Votre gredin de Love vient de me dévorer une caille superbe! Ah! reviens-y, drôle!...

Love n'avait garde d'y revenir. Il se sauvait, au contraire, tant qu'il avait de jambes, du côté de son maître, ce qui prouvait qu'à tout prendre il aimait encore mieux les coups d'échalas que les coups de pied.

Cependant l'alouette avait mis Love en appétit, et comme il voyait de temps en temps se lever devant lui des individus qui paraissaient appartenir à la même espèce, il se prit à courir en tous sens dans l'espoir sans doute qu'il finirait par rencontrer une seconde aubaine pareille à la première.

Alexandre le suivait à grand'peine et se damnait en le suivant: c'est que Love quêtait d'une manière toute contraire à celle adoptée par les autres chiens, c'est-à-dire le nez en l'air et la queue en bas. Cela dénotait qu'il avait la vue meilleure que l'odorat; mais ce déplacement de facultés physiques était intolérable pour son maître, à cent pas duquel il courait toujours, faisant lever le gibier à deux portées de fusil de distance et le chassant à voix jusqu'à la remise.

Ce manége dura toute la journée.

Vers les cinq heures du soir, Alexandre avait fait à peu près quinze lieues et Love plus de cinquante: l'un était exténué de crier et l'autre d'aboyer; quant au chasseur, il avait accompli sa mission et s'était séparé de tous deux pour aller tirer des bécassines dans les marais de Pantin.

Tout-à-coup Love tomba en arrêt.

Mais un arrêt si ferme, si dur, qu'on aurait dit que, comme le chien de Céphale, il était changé en pierre. A cette vue si nouvelle pour lui, Alexandre oublia sa fatigue, courut comme un dératé, tremblant toujours que Love ne forçât son arrêt avant qu'il ne fût arrivé à portée. Mais il n'y avait pas de danger: Love avait les quatre pattes fixées en terre.

Alexandre le rejoignit, examina la direction de ses yeux, vit qu'ils étaient fixés sur une touffe d'herbe, et, sous cette touffe d'herbe, aperçut quelque chose de grisâtre. Il crut que c'était un jeune perdreau séparé de sa compagnie; et, se fiant plus à sa casquette qu'à son fusil, il coucha son arme à terre, prit sa casquette à sa main, et, s'approchant à pas de loup comme un enfant qui veut attraper un papillon, il abattit la susdite sur l'objet inconnu, fourra vivement la main dessous, et retira une grenouille.

Un autre aurait jeté la grenouille à trente pas : Alexandre, au contraire, pensa que, puisque la Providence lui envoyait cette intéressante bête d'une manière si miraculeuse, c'est qu'elle avait sur elle des vues cachées et qu'elle la réservait à de grandes choses.

En conséquence, il la mit soigneusement dans son carnier, la rapporta religieusement chez lui, la transvasa, aussitôt rentré, dans un bocal dont nous avions mangé la veille les dernières cerises, et lui versa sur la tête tout ce qui restait d'eau dans la carafe.

Ces soins pour une grenouille auraient pu paraître extraordinaires de la part d'un homme qui se la serait procurée d'une manière moins compliquée que ne l'avait fait Alexandre; mais Alexandre savait ce que cette grenouille lui coûtait, et il la traitait en conséquence.

Elle lui coûtait six cent soixante francs, sans compter le port d'armes.

IV.

Continuation de l'histoire de mademoiselle Camargo.

— Ah ! ah ! fit le docteur Thierry en entrant le lendemain dans l'atelier, vous avez un nouveau locataire.

Et, sans faire attention au grognement amical de Tom et aux grimaces prévenantes de Jacques, il s'avança vers le bocal qui contenait mademoiselle Camargo et y plongea la main.

Mademoiselle Camargo, qui ne connaissait pas Thierry pour un médecin très savant et pour un homme fort spirituel, se mit à ramer circulairement le plus vite qu'elle put, ce qui ne l'empêcha pas d'être saisie au bout d'un instant par l'extrémité de la patte gauche, et de sortir de son domicile la tête en bas.

— Tiens ! dit Thierry en la faisant tourner à peu près comme une bergère fait tourner un fuseau, c'est la *rana temporaria*, voyez : ainsi nommée à cause de ces deux taches noires qui vont de l'œil au tympan ; qui vit également dans les eaux courantes et dans les marais; que quelques auteurs ont nommée la grenouille muette parce qu'elle croasse au fond de l'eau, tandis que la grenouille verte ne peut croasser qu'au dehors. Si vous en avez deux cents comme celle-ci, je vous donnerai le conseil de leur couper les cuisses de derrière, de les assaisonner en fricassée de poulet, d'envoyer chercher chez Corcelet deux bouteilles de Bordeaux-Mouton, et de m'inviter à dîner ; mais n'en ayant qu'une, nous nous contenterons, avec votre permission, d'éclaircir sur elle un point de science encore obscur, quoique soutenu par plusieurs naturalistes : c'est que cette grenouille peut rester six mois sans manger.

A ces mots, il laissa retomber mademoiselle Camargo, qui se mit incontinent à faire deux ou trois fois, avec la souplesse joyeuse dont ses membres étaient capables, le périple de son bocal ; après quoi, apercevant une mouche qui était tombée dans son domaine, elle s'élança à la surface de l'eau et l'engloutit.

— Je te passe encore celle-là, dit Thierry, mais fais bien attention qu'en voilà pour 183 jours ; car, malheureusement pour mademoiselle Camargo, l'année 1830 était bissextile : la science gagnait douze heures à cet accident solaire.

Mademoiselle Camargo ne parut nullement s'inquiéter de cette menace et resta gaillardement la tête hors de l'eau, les quatre pattes nonchalamment étendues sans mouvement aucun, et avec le même aplomb que si elle eût reposé sur un terrain solide.

— Maintenant, dit Thierry faisant glisser un tiroir, pourvoyons à l'ameublement de la prisonnière.

Il en tira deux cartouches, une vrille, un canif, deux pinceaux et quatre allumettes. Decamps le regardait faire en silence et sans rien comprendre à cette manœuvre à laquelle le docteur prêtait autant de soin qu'aux préparatifs d'une opération chirurgicale ; puis il vida la poudre dans un porte-mouchette, et garda les balles, jeta la plume et le blaireau à Jacques, et garda les entes*.

— Quelle diable de bricole faites-vous là ? dit Decamps arrachant à Jacques ses deux meilleurs pinceaux ; mais vous ruinez mon établissement.

— Je fais une échelle, dit gravement Thierry.

En effet, il venait de percer à l'aide de la vrille les deux balles de plomb, avait assujetti dans les trous les entes des pinceaux, et, dans ces entes destinées à faire les montans, il assujettissait transversalement les allumettes qui devaient servir d'échelons. Au bout de cinq minutes l'échelle fut terminée et descendue dans le bocal, au fond duquel elle resta assujettie par le poids des deux balles. Mademoiselle Camargo fut à peine propriétaire de ce meuble, qu'elle en fit essai comme pour s'assurer de sa solidité, en montant jusqu'au dernier échelon.

— Nous aurons de la pluie, dit Thierry.

— Diable ! fit Decamps, vous croyez ? et mon frère qui voulait retourner aujourd'hui à la chasse.

— Mademoiselle Camargo ne lui donne pas ce conseil, répondit le docteur.

— Comment?

— Je viens de vous économiser un baromètre, cher ami. Toutes et quantes fois mademoiselle Camargo grimpera à son échelle, ce sera signe de pluie ; lorsqu'elle en descendra, vous serez sûr d'avoir du beau temps ; et quand elle se tiendra au milieu, ne vous hasardez pas sans parasol ou sans manteau : variable, variable !

— Tiens, tiens, tiens ! dit Decamps.

— Maintenant, continua Thierry, nous allons boucher le bocal avec un parchemin, comme s'il contenait encore toutes ses cerises.

— Voici, lui dit Decamps lui présentant ce qu'il demandait.

— Nous allons l'assujettir avec une ficelle.

— Voilà.

— Puis je vous demanderai de la cire : bon ; une lumière : c'est ça ; et, pour m'assurer de mon expérience (il alluma la cire, cacheta le nœud, et appuya le chaton de sa bague sur le cachet) ; là, en voilà pour un semestre.

— Maintenant, continua-t-il en perçant à l'aide du canif quelques trous dans le parchemin, maintenant, une plume et de l'encre ?

Avez-vous jamais demandé une plume et de l'encre à un peintre ? — Non. — Eh bien ! n'en demandez pas, car il ferait ce que fit Decamps : il vous offrirait un crayon

Thierry le prit et écrivit sur le parchemin :

2 SEPTEMBRE 1830.

Or, le soir de la réunion dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs, il y avait juste 183 jours, c'est-à-dire six mois et douze heures, que mademoiselle Camargo indiquait invariablement et sans s'être dérangée une minute, la pluie, le beau temps et le variable : régularité d'autant plus remarquable, que, pendant ce laps de temps, elle n'avait pas incorporé un atome de nourriture.

Aussi, lorsque Thierry, tirant sa montre, eut annoncé que la dernière seconde de la soixantième minute de la douzième heure était écoulée, et qu'on eut apporté le bocal, un sentiment général de pitié s'empara de l'assemblée en voyant à quel état misérable était réduite la pauvre bête qui venait, aux dépens de son estomac, de jeter sur un point obscur de la science une si grande et si importante lumière.

— Voyez, dit Thierry triomphant, Schneider et Roësel avaient raison.

— Raison, raison, dit Jadin en prenant le bocal et en le portant à la hauteur de son œil, il ne m'est pas bien prouvé que mademoiselle Camargo ne soit défunte.

* Nom du bâton auquel on fixe le pinceau (du verbe *enter*).

— Il ne faut pas écouter Jadin, dit Flers ; il a toujours été très mal pour mademoiselle Camargo.

Thierry prit une lampe et la maintint derrière le bocal :— Regardez, dit-il, et vous verrez battre le cœur.

En effet, mademoiselle Camargo était devenue si maigre, qu'elle était transparente comme un cristal, et que l'on distinguait tout l'appareil circulatoire ; on pouvait même remarquer que le cœur n'avait qu'un ventricule et qu'une oreillette; mais ces organes faisaient leurs offices si faiblement, et Jadin s'était trompé de si peu, que ce n'était véritablement pas la peine de le démentir, car on n'aurait pas donné à la pauvre bête dix minutes à vivre. Ses jambes étaient devenues grêles comme des fils, et le train de derrière ne tenait à la partie antérieure du corps que par les os qui forment le ressort à l'aide duquel les grenouilles sautent au lieu de marcher. Il lui était poussé en outre sur le dos une espèce de mousse qui, à l'aide du microscope, devenait une véritable végétation marine, avec ses roseaux et ses fleurs. Thierry, en sa qualité de botaniste, prétendit même que cette imperceptible pousse appartenait à la famille des lentisques et des cressons. Personne n'entama de discussion là-dessus.

— Maintenant, dit Thierry, lorsque chacun à son tour eut bien examiné mademoiselle Camargo, il faut la laisser souper tranquillement.

— Et que va-t-elle manger ? dit Flers.

— J'ai son repas dans cette boite ; et Thierry, soulevant le parchemin, introduisit dans l'espace réservé à l'air une si grande quantité de mouches auxquelles il manquait une aile, qu'il était évident qu'il avait consacré sa matinée à les prendre et son après-midi à les mutiler. Nous crûmes que mademoiselle Camargo en avait pour six autres mois : l'un de nous alla même jusqu'à émettre cette opinion.

— Erreur, répondit Thierry ; dans un quart d'heure, il n'y en aura plus une seule.

Le moins incrédule de nous laissa échapper un geste de doute. Thierry, fort d'un premier succès, reporta mademoiselle Camargo à sa place habituelle, sans même daigner nous répondre.

Il n'avait point encore repris sa place, lorsque la porte s'ouvrit, et que le maître du café voisin entra, portant un plateau sur lequel était une théière, un sucrier et des tasses. Il était immédiatement suivi de deux garçons qui portaient dans une manne d'osier un pain de munition, une brioche, une salade et une multitude de petits gâteaux de toutes les formes, de toutes les espèces.

Ce pain de munition était pour Tom, la brioche pour Jacques, la salade pour Gazelle, et les petits gâteaux pour nous. On commença par servir les bêtes, puis on dit aux gens qu'ils étaient libres de se servir eux-mêmes comme ils l'entendraient : ce qui me paraît, sauf meilleur avis, être la meilleure manière de faire les honneurs de chez soi.

Il y eut un instant de désordre apparent pendant lequel chacun s'accommoda à sa fantaisie et selon sa convenance. Tom emporta en grognant son pain dans sa niche ; Jacques se réfugia avec sa brioche derrière les bustes de Malagutti et de Rata ; Gazelle tira lentement la salade sous la table ; quant à nous, nous primes, ainsi que cela se pratique assez généralement, une tasse de la main gauche et un gâteau de la main droite, et *vice versâ*. Au bout de dix minutes, il n'y avait plus ni thé ni gâteaux. On sonna en conséquence le maître du café, qui reparut avec ses acolytes. « *D'autres.* » dit Decamps ; et le maître du café sortit à reculons et en s'inclinant pour accomplir cette injonction.

— Maintenant, messieurs, dit Flers en regardant Thierry d'un air goguenard et Decamps d'un air respectueux, en attendant que mademoiselle Camargo ait soupé et que l'on nous apporte d'autres gâteaux, je crois qu'il serait bon de remplir l'intermède par la lecture du manuscrit de Jadin. Il traite des premières années de Jacques Ier que nous avons tous l'honneur de connaître assez particulièrement, et auquel nous portons un intérêt trop cordial, pour que les moindres détails recueillis sur lui n'acquièrent pas une grande importance à nos yeux : *Dixi*.

Chacun s'inclina en signe de consentement : une ou deux personnes battirent même des mains.

— Jacques mon ami, dit Fau, lequel, en sa qualité de précepteur, était celui de nous tous qui était le plus intime avec le héros de cette histoire, vous voyez qu'on parle de vous : venez ici. Et, immédiatement après ces deux mots, il fit entendre un sifflement particulier si connu de Jacques, que l'intelligent animal ne fit qu'un bond de sa planche sur l'épaule de celui qui lui adressait la parole.

— Bien, Jacques ; c'est très beau d'être obéissant, surtout lorsqu'on a ses abajoues pleines de brioches. Saluez ces messieurs. Jacques porta la main à son front à la manière des militaires. Et si votre ami Jadin, qui va lire votre histoire, tenait sur votre compte quelques propos calomnieux, dites-lui que c'est un menteur.

Jacques hocha la tête du haut en bas, en signe d'intelligence parfaite.

C'est que Jacques et Fau étaient véritablement liés d'une amitié harmonique. C'était de la part de l'animal surtout une affection comme on n'en trouve plus chez les hommes ; et à quoi cela tenait-il ? il faut l'avouer, à la honte de l'espèce simiane, ce n'était pas en ornant son esprit comme Fénélon avait fait pour le grand dauphin, mais en flattant ses vices, comme l'avait fait Catherine à l'égard de Henri III, que le précepteur avait acquis sur l'élève cette déplorable influence. Ainsi Jacques, en arrivant à Paris, n'était qu'un amateur de bon vin : Fau en avait fait un ivrogne ; ce n'était qu'un sybarite à la manière d'Alcibiade : Fau en avait fait un cynique de l'école de Diogène ; il n'était que recherché, comme Lucullus : Fau l'avait rendu gourmand comme Grimaud de La Reynière. Il est vrai qu'il avait gagné à cette corruption morale une foule d'agrémens physiques qui en faisaient un animal très distingué. Il connaissait sa main droite de sa main gauche, faisait le mort pendant dix minutes, dansait sur la corde comme madame Saqui, allait à la chasse un fusil sous le bras et une carnassière sur le dos, montrait son port d'armes au garde champêtre et son derrière aux gendarmes. Bref, c'était un charmant mauvais sujet qui n'avait eu que le tort de naître sous la restauration au lieu de naître sous la régence.

Aussi, Fau frappait-il à la porte de la rue, Jacques tressaillait ; montait-il l'escalier, Jacques le sentait venir. Alors il jetait de petits cris de joie, sautait sur ses pattes de derrière comme un kanguroo ; et, quand Fau ouvrait la porte, il s'élançait dans ses bras, comme on le fait encore au Théâtre-Français dans le drame des *Deux Frères*. Bref, tout ce qui était à Jacques était à Fau, et il se serait ôté la brioche de la bouche pour la lui offrir.

— Messieurs, dit Jadin, si vous voulez vous asseoir et allumer les pipes et les cigares, je suis prêt.

Chacun obéit. Jadin toussa, ouvrit le manuscrit et lut ce qui suit :

V.

Comment Jacques Ier fut arraché des bras de sa mère expirante et porté à bord du brick de commerce la *Roxelane* (capitaine Pamphile).

Le 24 juillet 1827, le brick faisait voile de Marseille et allait charger du café à Moka, des épiceries à Bombay, et du thé à Canton ; il relâcha pour renouveler ses vivres dans la baie de Saint-Paul de Loanda, située, comme chacun sait, au centre de la Guinée inférieure.

Pendant que les échanges se faisaient, le capitaine Pamphile, qui en était à son dixième voyage dans les Indes, prit son fusil, et, par une chaleur de soixante-dix degrés, s'amusa à remonter les rives de la rivière Bango. Le capitaine Pamphile était, depuis Nemrod, le plus grand chasseur devant Dieu qui eût paru sur la terre.

Il n'avait pas fait vingt pas dans les grandes herbes qui bordent le fleuve, qu'il sentit que le pied lui tournait sur un

objet rond et glissant comme le tronc d'un jeune arbre. Au même instant, il entendit un sifflement aigu, et, à dix pas devant lui, il vit se dresser la tête d'un énorme boa, sur la queue duquel il avait marché.

Un autre que le capitaine Pamphile eût certes ressenti quelque crainte, en se voyant menacé par cette tête monstrueuse, dont les yeux sanglans brillaient en le regardant comme deux escarboucles, mais le boa ne connaissait pas le capitaine Pamphile.

— Tron dé Diou de répétile, essé que tu crois me fairé peur? dit le capitaine; et, au moment où le serpent ouvrait la gueule, il lui envoya une balle qui lui traversa le palais et sortit par le haut de la tête. Le serpent tomba mort.

Le capitaine commença par recharger tranquillement son fusil; puis, tirant son couteau de sa poche, il alla vers l'animal, lui ouvrit le ventre, sépara le foie des entrailles, comme avait fait l'ange de Tobie, et, après un instant de recherche active, il y trouva une petite pierre bleue de la grosseur d'une noisette.

— Bon ! dit-il; et il mit la pierre dans une bourse où il y en avait déjà une douzaine d'autres pareilles. Le capitaine Pamphile était lettré comme un mandarin : il avait lu les Mille et une Nuits et cherchait le Bézoard enchanté du prince Caramalzaman.

Dès qu'il crut l'avoir trouvé, il se remit en chasse.

Au bout d'un quart d'heure, il vit s'agiter les herbes à quarante pas devant lui et entendit un rugissement terrible. A ce bruit, tous les êtres semblèrent reconnaître le maître de la création. Les oiseaux qui chantaient se turent; deux gazelles effarouchées bondirent et s'élancèrent dans la plaine; un éléphant sauvage, qu'on apercevait à un quart de lieue de là, sur une colline, leva sa trompe pour se préparer au combat.

—Prrrrou! prrrrou! fit le capitaine Pamphile, comme s'il se fût agi de faire envoler une compagnie de perdreaux.

A ce bruit, un tigre, qui était resté couché jusqu'alors, se leva, battant ses flancs de sa queue : c'était un tigre royal de la plus grande taille. Il fit un bond et se rapprocha de vingt pieds du chasseur.

— Farceur! dit le capitaine Pamphile, tu crois que je vais te tirer à cette distance, pour te gâter ta peau? Prrrrou ! prrrrou !

Le tigre fit un second bond qui le rapprocha de vingt pieds encore; mais, au moment où il touchait la terre, le coup partit, et la balle l'atteignit dans l'œil gauche. Le tigre boula comme un lièvre et expira aussitôt.

Le capitaine Pamphile rechargea tranquillement son fusil, tira son couteau de sa poche, retourna le tigre sur le dos, lui fendit la peau sous le ventre, et le dépouilla comme une cuisinière fait d'un lapin. Ensuite il s'affubla de la fourrure de sa victime, comme l'avait fait quatre mille ans auparavant l'Hercule Néméen, dont, en sa qualité de Marseillais, il avait la prétention de descendre; puis il se remit en chasse.

Une demi-heure ne s'était point écoulée qu'il entendit une grande rumeur dans les eaux du fleuve dont il suivait les rives. Il courut vivement sur le bord et reconnut que c'était un hippopotame qui allait contre le cours de l'eau, et qui de temps en temps montait à sa surface pour souffler.

— Bagasse! dit le capitaine Pamphile, voilà qui va m'épargner pour six francs de verroteries : c'était le prix courant des bœufs à Saint-Paul de Loanda, et le capitaine Pamphile passait pour être économe.

En conséquence, guidé par les bulles d'air qui le dénonçaient en venant crever à la surface de la rivière, il suivit la marche de l'animal, et lorsque celui-ci sortit son énorme tête, le chasseur, choisissant le seul point qui soit vulnérable, lui envoya une balle dans l'oreille. Le capitaine Pamphile aurait, à cinq cents pas, touché Achille au talon.

Le monstre tournoya quelques secondes, mugissant effroyablement et battant l'eau de ses pieds. Un instant on eût cru qu'il allait s'engloutir dans le tourbillon que lui creusait son agonie; mais bientôt ses forces s'épuisèrent, il roula comme un ballot; puis peu à peu la peau blanchâtre et lisse de son ventre apparut, au lieu de la peau noire et pleine de rugosités de son dos, et dans un dernier effort il vint s'échouer, les quatre pattes en l'air, au milieu des herbes qui poussaient au bord de la rivière.

Le capitaine Pamphile rechargea tranquillement son fusil, tira son couteau de sa poche, coupa un petit arbre de la grosseur d'un manche à balai, l'aiguisa par un bout, le fendit par l'autre, planta le bout aiguisé dans le ventre de l'hippopotame, et introduisit dans le bout fendu une feuille de son agenda, sur laquelle il écrivit au crayon :

Au cuisinier du brick de commerce la Roxelane, *de la part du capitaine Pamphile en chasse sur les rives de la rivière Bango.*

Puis il poussa du pied l'animal, qui prit le fil de l'eau et descendit tranquillement la rivière, étiqueté comme le portemanteau d'un commis voyageur.

— Ah ! fit le capitaine Pamphile, lorsqu'il vit les provisions en bonne route vers son bâtiment, je crois que j'ai bien gagné que zé dézeunasse Et comme c'était une vérité que lui seul avait besoin de reconnaître pour que toutes ses conséquences en fussent déduites à l'instant même, il étendit sa peau de tigre, s'assit dessus, tira de sa poche gauche une gourde de rhum qu'il posa à sa droite, de sa poche droite une superbe goyave qu'il posa à sa gauche, et de sa gibecière un morceau de biscuit qu'il plaça entre ses jambes, puis il se mit à charger sa pipe pour n'avoir rien de fatigant à faire après son repas.

Vous avez vu parfois Deburau faire avec grand soin les préparatifs de son déjeuner pour que Arlequin le mange; — vous vous rappelez sa tête, n'est-ce pas, lorsqu'en se tournant il voit son verre vide et sa pomme chippée? — Oui. Eh bien ! regardez le capitaine Pamphile qui trouve sa gourde de rhum renversée et sa goyave disparue.

Le capitaine Pamphile, à qui le privilége du ministre de l'intérieur n'a point interdit la parole, fit entendre le plus merveilleux Tron dé Diou qui soit sorti d'une bouche provençale depuis la fondation de Marseille; mais comme il était moins crédule que Deburau, qu'il avait lu les philosophes anciens et modernes, et qu'il avait appris dans Diogène de Laerce et dans monsieur de Voltaire qu'il n'est point d'effet sans cause, il se mit immédiatement à chercher la cause dont l'effet lui était si préjudiciable, mais cela sans faire semblant de rien, sans bouger de la place où il était, et tout en ayant l'air de grignoter son pain sec. Sa tête seule tourna, cinq minutes à peu près comme celle d'un magot de la Chine, et cela infructueusement, lorsque tout-à-coup un objet quelconque lui tomba sur la tête et s'arrêta dans ses cheveux. Le capitaine porta la main à l'endroit percuté et trouva la pelure de sa goyave. Le capitaine Pamphile leva le nez et aperçut directement au-dessus de lui un singe qui grimaçait dans les branches d'un arbre.

Le capitaine Pamphile étendit la main vers son fusil, sans perdre de vue son larron; puis, appuyant la crosse à son épaule, il lâcha le coup. La guenon tomba à côté de lui.

—Pécaïre ! dit le capitaine Pamphile en jetant les yeux sur sa nouvelle proie, j'ai tué un singe bicéphale.

En effet, l'animal gisant aux pieds du capitaine Pamphile avait deux têtes bien séparées, bien distinctes, et le phénomène était d'autant plus remarquable, que l'une des deux têtes était morte et avait les yeux fermés, tandis que l'autre était vivante et avait les yeux ouverts.

Le capitaine Pamphile, qui voulait éclaircir ce point bizarre d'histoire naturelle, prit le monstre par la queue et l'examina avec attention; mais à la première inspection tout étonnement disparut. Le singe était une guenon, et la seconde tête celle de son petit, qu'elle portait sur son dos au moment où elle avait reçu le coup, et qui était tombé de sa chute sans lâcher le sein maternel.

Le capitaine Pamphile, à qui le dévoûment de Cléobis et Biton n'aurait pas fait verser une larme, prit le petit singe par la peau du cou, l'arracha du cadavre qu'il tenait embrassé, l'examina un instant avec autant d'attention qu'aurait pu le faire monsieur de Buffon, et, pinçant ses lèvres d'un air de satisfaction intérieure :

— Bagasse ! s'écria-t il, c'est un callitriche; cela vaut cinquante francs comme un liard, rendu sur le port de Marseille ; et il le mit dans sa gibecière.

Puis, comme le capitaine Pamphile était à jeun par l'incident que nous avons raconté, il se décida à reprendre la route de la baie. D'ailleurs, quoique la chasse n'eût duré que deux heures environ, il avait tué dans cet espace de temps un serpent boa, un tigre, un hippopotame, et rapporté vivant un callitriche. Il y a bien des chasseurs parisiens qui se contenteraient d'une pareille chance pour toute leur journée.

En arrivant sur le pont du brick, il vit tout l'équipage occupé autour de l'hippopotame, qui était heureusement parvenu à son adresse. Le chirurgien du navire lui arrachait les dents afin d'en faire des manches de couteaux pour Villenave et de faux rateliers pour Désirabode ; le contre-maître lui enlevait le cuir et le découpait en lanières afin d'en confectionner des fouets à battre les chiens et des garcettes à épousseter les mousses ; enfin le cuisinier lui taillait des beefsteaks dans le filet et des grillades dans l'entre côtes pour la table du capitaine Pamphile : le reste de l'animal devait être coupé par quartiers et salé à l'intention de l'équipage.

Le capitaine Pamphile fut si satisfait de cette activité, qu'il ordonna une distribution extraordinaire de rhum et fit remise de cinq coups de garcettes à un mousse qui était condamné à en recevoir soixante-dix.

Le soir on mit à la voile.

Vu ce surcroît de provisions, le capitaine Pamphile jugea inutile de relâcher au cap de Bonne-Espérance, et, laissant à sa droite les îles du prince Édouard, et à sa gauche la terre de Madagascar, il s'élança dans la mer des Indes.

La *Roxelane* marchait donc bravement vent arrière, filant ses huit nœuds à l'heure, ce qui, au dire des marins, est un fort joli train pour un bâtiment de commerce, lorsqu'un matelot des vigies cria des huniers : — Une voile à l'avant !

Le capitaine Pamphile prit sa lunette, la braqua sur le bâtiment signalé, regarda à l'œil nu, rebraqua de nouveau sa lunette ; puis, après un instant d'examen attentif, il appela le second et lui remit silencieusement l'instrument entre les mains. Celui-ci le porta aussitôt à son œil.

— Eh bien ! Policar, dit le capitaine lorsqu'il eut cru que celui auquel il adressait la parole avait eu le temps d'examiner à son aise l'objet en question, que dis-tu de cette patache?

— Ma foi, capitaine, je dis qu'elle a une drôle de tournure. Quant à son pavillon, — il reporta la lunette à son œil, — le diable me brûle si je sais quelle puissance il représente : c'est un dragon vert et jaune sur un fond blanc.

— En bien ! saluez jusqu'à terre, mon ami, car vous avez devant vous un bâtiment appartenant au fils du soleil, au père et à la mère du genre humain, au roi des rois, au sublime empereur de la Chine et de la Cochinchine; et, de plus, je reconnais à sa couronne arrondie et à sa marche de tortue qu'il ne retourne pas à Pékin le ventre vide.

— Diable ! diable ! fit Policar en se grattant l'oreille.

— Que penses-tu de la rencontre ?

— Je pense que ce serait drôle.....

— N'est-ce pas ?... Eh bien ! moi aussi, mon enfant.

— Alors, il faut..

— Monter la ferraille sur le pont et déployer jusqu'au dernier pouce de toile.

— Ah ! il nous a aperçus à son tour.

— Alors attendons la nuit, et jusque-là filons honnêtement notre câble afin qu'il ne se doute de rien. Autant que je puis juger de sa marche, avant cinq heures nous serons dans ses eaux ; toute la nuit nous naviguerons bord à bord, et demain dès le matin, nous lui dirons bonjour.

Le capitaine Pamphile avait adopté un système. Au lieu de lester son bâtiment avec des pavés ou des gueuses, il mettait à fond de cale une demi-douzaine de pierriers, quatre ou cinq caronades de douze et une pièce de huit allongée ; puis à tout hasard il y ajoutait quelques milliers de gargousses, une cinquantaine de fusils, et une vingtaine de sabres d'abordage. Une occasion semblable à celle dans laquelle on se trouvait se présentait-elle, il faisait monter toutes ces petites bricoles sur le pont, assujettissait les pierriers et les caronades sur leurs pivots, traînait la pièce de huit sur l'arrière, distribuait les fusils à ses hommes, et commençait à établir ce qu'il appelait son système d'échange. Ce fut dans ces dispositions commerciales que le bâtiment chinois le trouva le lendemain.

La stupéfaction fut grande à bord du navire impérial. Le capitaine avait reconnu la veille un navire marchand et s'était endormi là-dessus en fumant sa pipe à opium ; mais voilà que dans la nuit le chat était devenu tigre, et qu'il montrait ses griffes de fer et ses dents de bronze.

On alla prévenir le capitaine Kao-Kiou-Koan de la situation dans laquelle on se trouvait. Il achevait un rêve délicieux : le fils du soleil venait de lui donner une de ses sœurs en mariage, de sorte qu'il se trouvait beau-frère de la lune.

Aussi eut-il beaucoup de peine à comprendre ce que lui voulait le capitaine Pamphile. Il est vrai que celui-ci lui parlait en provençal et que le nouveau marié répondait en chinois. Enfin il se trouva à bord de la *Roxelane* un Provençal qui savait un peu de chinois, et à bord du bâtiment du sublime empereur un Chinois qui parlait passablement provençal, de sorte que les deux capitaines finirent par s'entendre.

Le résultat du dialogue fut que la moitié de la cargaison du bâtiment impérial (capitaine Kao-Kiou-Koan) passa immédiatement à bord du brick de commerce la *Roxelane* (capitaine Pamphile).

Et comme cette cargaison se composait justement de café, de riz et de thé, il en résulta que le capitaine Pamphile n'eut besoin de relâcher ni à Moka, ni à Bombay, ni à Pékin ; ce qui lui fit une grande économie de temps et d'argent.

Cela le rendit de si bonne humeur, qu'en passant à l'île Rodrigue il acheta un perroquet.

— Messieurs, dit Jadin en s'interrompant, comme il m'a été impossible de savoir si le perroquet en question était un Jacquot ou un cacatoës, et que la chose était fort importante, j'ai écrit au capitaine Pamphile, afin d'obtenir de lui-même les renseignemens les plus précis sur la famille du nouveau personnage que nous mettons en scène ; mais après s'être défait avantageusement de ses marchandises, il était reparti pour un onzième voyage dans l'Inde. Madame Pamphile m'a fait l'honneur de me répondre que son époux serait de retour vers le mois de septembre ou d'octobre prochain, je suis donc forcé de vous remettre à cette époque pour la continuation de l'histoire de Jacques Ier et de Jacques II.

Cette déclaration de Jadin ramena tout naturellement les esprits vers le positif et les yeux vers la pendule. Il était minuit, heure militaire pour presque tous ceux qui logent au-dessus du cinquième étage.

Chacun se leva donc pour se retirer, lorsque Flers rappela au docteur Thierry qu'il restait une dernière vérification à faire.

Le docteur prit le bocal, l'exposa à la vue de tous. Il n'y restait pas une seule mouche; en échange, mademoiselle Camargo avait acquis le volume d'un œuf de dinde, et semblait sortir d'un pot à cirage.

Chacun s'éloigna en félicitant Thierry sur son immense érudition.

Le lendemain nous reçûmes une lettre ainsi conçue :

« Messieurs Louis et Alexandre Decamps ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire de mademoiselle Camargo, morte d'indigestion, dans la nuit du deux au trois septembre. »

FIN DES SOUVENIRS D'ANTONY.

BERNARD

HISTOIRE POUR LES CHASSEURS.

Ce que je vais vous raconter n'est ni une nouvelle ni un roman, ni un drame, c'est tout bonnement un souvenir de jeunesse, une de ces choses comme il en arrive tous les jours, et si le récit prend quelque couleur, ce ne sera ni par l'art du narrateur, ni par le talent de l'historien, mais par le caractère exceptionnel de l'homme qui en est le héros.

Commençons par dire que cet homme était tout bonnement un garde forestier.

Je suis né au milieu d'une belle et giboyeuse forêt. Mon père, grand chasseur, me mit tout enfant un fusil entre les mains. A douze ans, j'étais déjà un excellent braconnier.

Je dis braconnier, parce que je ne chassais guère qu'en cachette; je n'étais pas d'âge à obtenir un port d'armes, je n'étais pas d'importance à être invité chez les gens qui pouvaient s'en passer; enfin, l'inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets, bon et excellent homme, à la mémoire duquel je garde un profond souvenir de l'amitié qu'il avait pour moi, qui était mon parent et qui m'aimait de tout son cœur, trouvant qu'il valait infiniment mieux, pour mon avenir, que j'expliquasse les *Géorgiques* et le *De Viris*, que de tuer des lapins au départ, ou de faire coup double sur des perdrix, avait intimé l'ordre à tous les gardes de la forêt de ne jamais, sans une permission expresse de sa main, me laisser chasser sur leurs garderies.

Et pourtant cela n'empêchait point que je ne chassasse, ou plutôt, comme je l'ai dit, que je ne braconnasse. Ma mère, qui partageait entièrement les opinions de l'inspecteur à mon égard, et qui, d'ailleurs, craignait sans cesse les accidens qui pouvaient m'arriver, tenait sous clef mon fusil et ne le laissait sortir que les grands jours, les jours de permission spéciale, les jours où, comme récompense du travail de la semaine, monsieur de Violaine, c'était le nom de l'inspecteur, venait me dire : — Allons, Dumas, en route, mon ami, mais ne nous y habituons pas, c'est pour aujourd'hui seulement, et parce que l'abbé est content de toi. Ah! ces jours-là c'était grande fête. Je prenais ma carnassière, je passais mes longues guêtres de chasse, j'endossais ma veste de coutil, je jetais sur mon épaule un joli fusil à un coup qui venait de mon père, et je traversais fièrement toute la ville côte à côte avec les chasseurs, au milieu des aboiemens de nos meutes et des souhaits de toutes nos connaissances, qui nous regardaient passer du seuil de leurs portes et nous criaient : — Bonne chance!

Mais cette faveur spéciale arrivait une fois à peine par mois, et c'était bien triste de ne chasser qu'un jour sur trente aussi les vingt-neuf autres jours j'avais trouvé moyen de substituer à mon fusil enfermé une autre arme de mon invention. C'était un long pistolet du temps de Louis XIV auquel j'avais adapté une crosse. Le soir venu, je mettais la crosse dans ma poche, le canon sous ma veste, et je m'en allais innocemment, mon cerceau ou ma toupie à la main, pour qu'on n'eût aucun soupçon de l'escapade que je méditais; puis, lorsque j'étais hors de vue, je laissais dans un coin quelconque toupie ou cerceau, je prenais mes jambes à mon cou, je gagnais la lisière de la forêt, je me couchais à plat ventre dans les broussailles du fossé, je montais sur sa crosse mon pistolet chargé d'avance, et j'attendais.

Si un lapin avait le malheur de s'aventurer en plaine, à vingt-cinq pas autour de moi, c'était un lapin parfaitement mort.

Si c'était par hasard un lièvre, il va sans dire que c'était exactement la même chose. Un jour il sortit un chevreuil, et je le dis bien bas, il en fut, ma foi, du chevreuil comme si c'eût été un lapin ou un lièvre.

Ces différentes pièces de gibier me servaient à faire des cadeaux à des braves gens de mes amis qui, pour que ces cadeaux se renouvelassent, m'entretenaient de leur côté de poudre et de plomb.

Puis, disons-le encore, presque tous les gardes de la forêt avaient chassé avec mon père, et gardaient un grand souvenir de sa libéralité. D'autres étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que par son influence il avait fait entrer dans l'administration forestière. En somme, tous ces braves gens, qui voyaient en moi des dispositions toutes particulières à être un jour aussi généreux que le *général* (c'était toujours ainsi qu'ils nommaient mon père), m'avaient pris en grande amitié. Aussi m'invitaient-ils parfois à faire des rondes avec eux sur leurs garderies, puis, lorsque leur chien de

plaine tombait en arrêt sur quelque malheureux lapin au gîte, ils regardaient autour d'eux si personne ne nous voyait, me mettaient vite leur fusil entre les mains. Je m'avançais alors de l'autre côté du buisson sur lequel Castor ou Pyrame avait les yeux fixés; je donnais un coup de pied dedans; le lapin partait, et presque toujours c'était un lapin qui, après avoir passé la nuit dans un terrier, passait la soirée dans une casserole.

Au nombre de ces gardes, il y en avait un qu'on appelait Bernard, et comme il habitait sur la route de Soissons, à une lieue et demie de Villers-Cotterets, une petite maison que monsieur de Violaine avait fait bâtir pour son prédécesseur, on l'appelait Bernard de la Maison-Neuve.

C'était, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1818 ou 1819, un beau garçon de trente-deux ans à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris encadrant admirablement son joyeux visage; du reste admirablement pris dans sa taille, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Aussi Bernard était-il toujours prêt, et prêt à tout; le matin comme le soir, le jour comme la nuit, Bernard savait, à cinquante pas près, où baugeaient tous les sangliers de sa garderie; car Bernard était un de ces hommes qui, comme Bas-de-Cuir, peuvent suivre une piste pendant des heures entières. Lorsque le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve, qu'on devait attaquer à un quart de lieue de là et que l'animal avait été détourné par Bernard, on savait d'avance à quelle bête on avait affaire : si c'était un tieran, un ragot, une laie ou un sanglier; si cette laie était pleine, et depuis combien de temps elle l'était. Le solitaire le plus rusé n'aurait pas pu lui cacher six mois de son âge. C'était merveilleux à voir, surtout pour les chasseurs parisiens qui nous arrivaient de temps en temps. Il est vrai que pour nous autres chasseurs campagnards, qui avions fait les mêmes études que lui, mais qui étions restés dans des degrés inférieurs, la chose nous paraissait moins extraordinaire.

Bernard n'en était pas moins pour nous une espèce d'oracle.

Puis le courage conquiert vite une grande puissance sur les hommes. Bernard ne savait pas ce que c'était que la peur. Il n'avait jamais reculé devant ni homme ni animal qui fût au monde. Il allait relancer le sanglier jusque dans son bouge le plus profond; il allait attaquer les braconniers jusque dans leurs retraites les mieux défendues. Il est vrai que, de temps en temps, Bernard revenait avec quelques coups de boutoir à la cuisse ou quelques chevrotines dans les reins. — Mais Bernard avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait parfaitement. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de la niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisait lécher sa plaie par Rocador ou par Fanfaro, et pour réparer le sang perdu avalait pendant ce temps-là ce qu'il appelait sa tisane. Le soir il n'y paraissait presque plus, et le lendemain il était parfaitement guéri.

Bernard m'aimait beaucoup, parce que tout enfant il avait chassé vingt fois avec mon père, et moi j'aimais beaucoup Bernard, qui me racontait toujours une foule d'histoires qui lui étaient arrivées à lui et à son oncle Berthelin, du temps du général.

C'était donc double fête pour moi, quand monsieur de Violaine m'invitait, comme je l'ai dit, à quelque chasse et que le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve.

Nous partions alors certains de ne pas faire buisson-creux, puis, au détour de cette belle route taillée au milieu de la forêt, nous apercevions de loin Bernard, debout sur le chemin, à quatre pas en avant de sa porte, son cor de chasse au poignet, et nous saluant d'un *lancer* ou d'un *hallali* plein de verve; cela voulait dire que l'animal était à nous ou que nous serions des mazettes.

Puis dans la maison, cinq ou six bouteilles de tisane, comme il appelait son vin blanc, des verres scrupuleusement rincés, un pain de dix livres, blanc comme la neige, nous attendaient. On mangeait un morceau, on faisait des complimens à madame Bernard sur son pain et sur ses yeux et l'on se mettait en chasse.

Il faut dire que Bernard adorait sa femme, et sans motif aucun en était jaloux à la rage. Ses camarades le plaisantaient quelquefois là-dessus; mais la plaisanterie était courte. Bernard devenait pâle comme la mort, puis se retournant vers l'imprudent qui touchait imprudemment à cette plaie de son cœur, que la langue de ses chiens ne pouvait guérir :

— Tiens, lui disait-il, un tel, si j'ai un conseil à te donner, tais-toi et tais-toi tout de suite, plus tôt tu te tairas, et mieux cela vaudra pour toi.

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt : ajoutons même que de jour en jour, les allusions qu'on osait faire à la seule faiblesse de ce homme si fort devenaient plus rares et promettaient même dans un temps très court de ne plus se renouveler du tout

Un samedi soir, que j'étais occupé à donner à souper sur le pas de notre porte à deux éperviers que je nourrissais, et que je voulais absolument dresser à la chasse de l'alouette, monsieur de Violaine passa :

— Eh bien! garçon, me dit-il, avons-nous bien travaillé cette semaine?

— J'ai été le second en version.

— Bien vrai?

Je lui montrai une petite croix d'argent que je portais fièrement à ma boutonnière, soutenue par un ruban rouge, et qui était la preuve incontestable de ce que j'avançais.

— Alors, monsieur le second, je vous invite à venir chasser le sanglier avec nous demain.

Je bondis de joie.

— Et où cela, cousin?

— Chez Bernard, à la Maison-Neuve.

— Oh! tant mieux, tant mieux! nous aurons du plaisir.

— Je l'espère.

— Voilà donc comme vous le gâtez, dit ma mère en paraissant sur le pas de la porte. Au lieu de m'aider à le guérir de cette malheureuse passion de la chasse qui amène chaque jour tant d'accidens, vous lui en donnez le goût. Écoutez, je ne vous le confie qu'à la condition qu'il ne vous quittera pas,

— Soyez tranquille, je le placerai près de moi.

— Alors, à cette condition-là, c'est bien, dit ma pauvre mère, qui ne savait rien me refuser; mais souvenez-vous que, s'il lui arrivait quelque malheur, ajouta-t-elle à voix basse, j'en mourrais de chagrin.

— N'ayez donc pas peur, dit monsieur de Violaine, c'est un gaillard qui sait son métier sur le bout du doigt; ainsi, c'est chose convenue, entends-tu, garçon, à demain six heures.

— Merci, cousin, merci; je ne me ferai pas attendre, allez.

Et je remis mes éperviers sur leur perchoir, pour m'occuper de la chasse du lendemain.

Ces préparatifs consistaient à laver le canon de mon fusil à huiler les ressorts et à fondre des balles.

A six heures du matin nous partîmes; tout le long de la route nous recrutâmes les gardes qui nous attendaient sur leurs garderies respectives; enfin nous arrivâmes au détour de la route, et de loin nous aperçûmes Bernard, son cor de chasse à la main.

Il sonnait d'un air si joyeux et nous envoyait des notes si sonores, que nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine. En effet, en arrivant à la Maison-Neuve, nous apprîmes que Bernard avait détourné vers la montagne de Dampleux, c'est-à-dire à une lieue de là à peu près, un magnifique tieran — On appelle tieran, en terme de chasse, un sanglier arrivé au tiers de son âge.

Monsieur de Violaine fit part alors aux gardes d'une lettre qu'il venait de recevoir de l'administration centrale des forêts de monsieur le duc d'Orléans. Cette lettre énumérait les réclamations des propriétaires riverains de la forêt, lesquels se plaignaient des dégâts que causaient les sangliers, et contenait l'injonction la plus formelle de détruire ces animaux jusqu'au dernier.

De pareils ordres sont toujours bien reçus des gardes : le sanglier étant un gibier royal, ils n'ont pas le droit de tirer dessus, ou quand ils tirent dessus par hasard c'est qu'on leur

en demande pour la bouche. Alors le coup de fusil leur est purement et simplement payé douze sous, je crois. Mais dans les cas de destruction, la bête appartient de droit à celui qui la tue, et un sanglier dans le saloir est, comme on le comprend bien, un fameux surcroît aux provisions d'hiver.

Il fut donc convenu que les chasses se continueraient jusqu'à extinction totale de tous les sangliers qui se trouvaient dans la forêt de Villers-Cotterets. Quant à moi, je n'étais pas moins content que les gardes, car il était évident que je m'accrocherais à quelques-unes de ces belles chasses.

Nous partîmes après avoir mangé le croûton de pain et bu le verre de vin blanc, non pas en faisant les *craques* ordinaires, qu'on me pardonne le mot, il est consacré entre chasseurs; chacun connaissait trop bien son voisin et était trop bien connu de lui pour essayer de lui imposer par quelques-uns de ces innocens mensonges dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite; mais en convenant, au contraire, avec une bonhomie parfaite, de l'adresse des plus forts. Or, les plus forts étaient Berthelin, l'oncle de Bernard, Mona, vieux garde, qui, quelque temps auparavant s'était emporté le poignet gauche et qui n'en tirait que mieux pour cela, et un nommé Mildet, lequel, à balle surtout, faisait des choses surprenantes.

Il va sans dire que les maladroits étaient, de leur côté, raillés avec acharnement.

Parmi ceux-ci était un brave homme nommé Niquet, et surnommé, je ne sais pourquoi, Bobino, lequel avait la réputation d'être homme d'esprit, ce qui était vrai, mais lequel joignait à cette réputation celle d'être un des plus mauvais tireurs de la troupe, ce qui était encore vrai.

On racontait donc les prouesses de Berthelin, de Mona et de Mildet; mais on raillait impitoyablement Bobino.

Ce à quoi Bobino répondait par les coq-à-l'âne les plus plaisans et les plus spirituels, auxquels son accent provençal donnait une allure des plus amusantes.

Arrivés à l'endroit où le sanglier était baugé, Bernard nous fit signe de nous taire. A partir de ce moment, pas un chuchottement ne se fit entendre. Alors Bernard fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Bernard, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouler.

Je demande bien humblement pardon de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le baron des *Fâcheux* de Molière, mais eux seuls peuvent rendre la pensée, et d'ailleurs je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

Monsieur de Violaine tint parole à ma mère : il me plaça entre lui et Mona, me recommanda de me tenir complétement abrité derrière un chêne, puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revînt sur le coup, de m'accrocher à une grosse branche, de m'enlever à la force des poignets et de laisser passer l'animal au-dessous de moi. Tout chasseur un peu expérimenté sait que c'est là la manœuvre généralement adoptée en pareille circonstance.

Au bout de dix minutes, tout le monde était à son poste; le signal fut aussitôt donné. Au bout d'un instant, la voix du chien de Bernard, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui prouvaient qu'il approchait de l'animal. Tout-à-coup on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis pour mon compte passer quelque chose; mais, avant que je n'eusse épaulé, ce quelque chose avait disparu. Mona envoya son coup de fusil au juger; mais il secoua lui-même la tête, en signe qu'il ne croyait pas avoir touché la bête. Puis, un peu plus loin, on entendit retentir un second coup de fusil, puis enfin un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'hallali, poussé du fond de ses poumons, par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoiqu'en reconnaissant la voix de l'appelant chacun pensât tout bas qu'il était dupe de quelque mystification de la part du spirituel loustic.

Mais, à notre grand étonnement à tous, nous aperçûmes en arrivant sur la grande route Bobino assis tranquillement sur le sanglier, son brûle-gueule à la bouche, et battant le briquet pour avoir du feu.

A son coup de fusil l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine le concert de félicitations qui s'éleva autour du vainqueur, lequel prenait son air le plus modeste, et se contentait, toujours assis sur son trophée, de répondre entre des bouffées de fumée :

— Eh! tron de l'air! voilà comme nous carambolons ces petites bêtes, nous autres Provençaux.

En effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé derrière l'oreille; Mona, Berthelin ou Mildet n'aurait pas fait mieux.

Bernard arriva le dernier.

— Que diable me chante-t-on, Bobino! cria-t-il du plus loin qu'il put être entendu; on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile?

— Qu'il se soit jeté dans le coup ou que le coup se soit jeté dans lui, dit le triomphateur, il n'est pas moins vrai que ce pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui. A part monsieur l'inspecteur, dit Bobino en ôtant sa casquette, lequel fera toujours infiniment plaisir et honneur à son très humble, quand il voudra goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu que, selon lui, Bobine était naturellement le féminin de Bobino.

— Merci, Niquet, merci, répondit l'inspecteur; ce n'est pas de refus.

—Pardieu! Bobino, dit Bernard, comme tu ne fais pas de ces coups-là tous les jours, il faut, avec la permission de monsieur de Violaine, que je te décore.

— Décore, mon ami, décore! il y en a plus d'un qui l'a été décoré, et qui ne le mérite pas tant que moi.

Et Bobino continua de fumer avec le flegme le plus comique, tandis que Bernard, tirant son couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

Le sanglier poussa un grognement sourd

— Eh bien! qu'est-ce donc, petit? dit Bobino tandis que Bernard attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur, il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle.

Le sanglier poussa un second grognement et gigotta d'une patte.

— Bon, dit Bobino, bon! nous essayons donc d'en rappeler, petit? eh bien! tron de l'air! rappelons-en, voyons, et ce sera drôle.

Bobino avait à peine achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière et sa pipe brisée entre ses dents.

Le sanglier, qui n'était qu'étourdi, s'était relevé, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite Bernard, et après s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant encore sur ses quatre pattes.

— Ah pardieu! dit monsieur de Violaine, laissez-le faire un peu; il serait curieux que celui-là en revînt.

—Tirez dessus! cria Bernard cherchant son fusil qu'il avait posé sur le revers du fossé pour procéder plus commodément à l'amputation qu'il venait d'exécuter si heureusement; tirez dessus, je connais les paroissiens, ils ont la vie dure; tirez dessus et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe.

Mais il était trop tard; les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient élancés sur lui : les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses; tous enfin le couvraient si complétement qu'il n'y avait pas une parcelle du corps de l'animal où l'on pût envoyer une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui toute la meute; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé, et qui, furieux de l'affront reçu, voulait à toute force en avoir raison.

— Arrête, arrête! criait Bernard; arrête-le par la queue, Bobino. Arrête, arrête!

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

Puis, au bout d'un instant, on vit revenir Bobino l'oreille basse; il l'avait manqué de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivis par tous les chiens, dont on entendait la voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes toute la journée, il nous mena à cinq heures de là; nous ne l'abandonnâmes que le soir, et nous n'en entendîmes jamais reparler, quoique Bernard eût fait savoir non-seulement aux gardes de la forêt de Villers-Cotterets, mais encore aux gardes des forêts voisines, que si quelqu'un d'entre eux par hasard tuait un sanglier sans queue et qu'il tînt à l'avoir complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Cependant, quoique la chasse eût été sans contredit plus amusante que si elle eût complétement réussi, elle n'avait aucunement rempli le but que se proposait l'inspecteur, puisqu'il avait reçu l'orde de détruire les sangliers et non de les angiaiser.

Aussi, en se séparant de ses gardes, l'inspecteur indiqua-t-il une chasse pour le jeudi suivant, en donnant l'ordre de détourner d'ici là le plus de sangliers que l'on pourrait.

Or, comme le jeudi est jour de congé, j'obtins de monsieur de Violaine d'être non-seulement de la prochaine chasse, mais encore de toutes celles qui auraient lieu les jeudis et les dimanches.

Ce jour-là le rendez-vous était fixé au Regard-Saint-Hubert.

Nous arrivâmes, monsieur de Violaine et moi, à l'heure militaire; tout le monde s'y trouvait avec la ponctualité habituelle : il y avait trois bêtes de détournées : deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais, à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait reçu aucune notification.

Ce jour-là il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin, un sur la garderie de Bernard, un sur la garderie de Mona.

On commença par celui qui se trouvait le plus proche : c'était un des ragots détournés par Berthelin; avant qu'il ne sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet qui lui coula une balle au travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la brigade de Bernard. C'était à une petite lieue de l'endroit où avait été tué le premier. Bernard, selon son habitude, nous conduisit à la Maison-Neuve pour y boire un coup et manger un morceau; puis nous repartîmes.

L'enceinte fut formée. Monsieur de Violaine, selon la promesse qu'il avait faite à ma mère, m'avait placé entre lui et son garde particulier, qu'on appelait François. Après François venait Mona, puis après Mona je ne sais plus qui. Cette fois, nous avions affaire à la laie.

Bernard entra dans le taillis avec son limier; un instant après le sanglier était lancé. Nous l'entendîmes venir, comme la première fois, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. Monsieur de Violaine, à qui il passa le premier, lui envoya ses deux coups, mais sans le toucher. Je lui envoyai le mien, mais comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour et l'atteignit en plein corps; aussitôt la laie fit un retour à angle droit, et avec la rapidité de la foudre fondit sur celui qui avait tiré sur elle. François lui envoya son second coup presqu'à bout portant; mais, au même moment, François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse; François était renversé sur le dos, la laie, acharnée sur lui, le fouillait à grands coups de groin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours; mais à ce moment une voix cria d'un accent impératif : « Ne bougez pas! » Chacun s'arrêta, immobile à sa place. Nous vîmes Mona abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un instant, le tireur demeura immobile comme une statue, puis le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux, dit François en se redressant sur ses jambes; et si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie à la mort.

— Ça ne vaut pas la peine, dit Mona.

Nous courûmes tous à François; il avait une morsure au bras, voilà tout; mais ce n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver; aussi, lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité de la blessure, toutes nos exclamations tournèrent-elles en félicitations pour Mona. Mais comme ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, Mona reçut nos complimens en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple, et, à son avis, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête. Elle avait reçu les deux balles de François, mais l'une s'était aplatie sur la cuisse presque sans lui entamer la peau; l'autre avait glissé sur sa tête et lui avait fait un sillon sanglant. Quant à celle de Mona, elle était entrée, comme nous l'avons dit, au défaut de l'épaule, et l'avait tuée raide.

On fit la curée, et on se remit en chasse, comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on avait pu prévoir qu'il arriverait, avant la fin de la journée, un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Mona. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes, l'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre monsieur de Violaine et Berthelin; puis Mona, à son tour, entra dans l'enceinte pour la fouiller. Cinq minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Tout-à-coup on entendit un coup de carabine, en même temps je vis un grès placé à quarante pas de moi à peu près voler en éclats; puis j'entendis à ma droite un cri de douleur. Je me retournai, et j'aperçus Berthelin, qui d'une main se cramponnait en chancelant à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

Puis il s'affaissa sur lui-même en se courbant en deux, puis il se laissa aller à terre en poussant un profond gémissement.

— Au secours! criai-je; au secours! Berthelin est blessé.

Et je courus à lui, suivi par monsieur de Violaine, tandis que sur toute la ligne les chasseurs se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance, nous le soulevâmes; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche; la balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard pour savoir lequel de nous avait tiré ce fatal coup de feu, quand nous vîmes sortir du fourré Bernard, sans casquette, pâle comme un spectre, sa carabine encore fumante à la main, et criant : — Blessé, blessé! qui est ce qui a dit que mon oncle était blessé?

Personne de nous ne répondit; mais nous lui montrâmes de la main le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Bernard s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête; arrivé près du blessé, il poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On fit à l'instant même un brancard, on posa le blessé dessus, puis on le transporta dans la maison de Mona, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Bernard marchait à côté du brancard, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme, et tenant la main de son oncle. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de l'inspecteur et courait ventre à terre chercher un médecin à la ville.

Le médecin arriva au bout d'une demi-heure pour annoncer ce dont chacun se doutait déjà, c'est-à-dire que la blessure était mortelle.

Il fallait transmettre cette nouvelle à la femme du blessé. L'inspecteur se chargea de ce triste message et s'apprêta à sortir de la maison. Alors Bernard se leva, et s'approchant de lui :

— Monsieur de Violaine, lui dit-il, il est bien entendu que tant que Bernard vivra elle ne manquera de rien, pauvre chère femme ! et que si elle veut venir demeurer chez moi, elle y sera reçue comme ma mère.

— Oui, Bernard, oui, dit monsieur de Violaine, oui, je sais que tu es un brave garçon ; allons, ce n'est pas ta faute.

— Oh ! oh ! monsieur l'inspecteur, dites-moi encore quelques paroles comme celles que vous venez de me dire. — Ah ! je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon pauvre garçon, pleure, dit monsieur de Violaine, cela te fera du bien.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria le malheureux en éclatant enfin en sanglots et tombant sur un fauteuil.

Rien ne m'a jamais ému au monde comme une grande force brisée par une grande douleur. La vue de cet homme, luttant contre la mort, m'avait moins impressionné que la vue de cet homme qui pleurait.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire où il ne resta que le médecin, Mona et Bernard.

Dans la nuit Berthelin expira.

Le dimanche suivant il y avait chasse.

Le rendez-vous était à la Bruyère-au-Loup. L'inspecteur avait convoqué tous les gardes à l'exception de Bernard; mais, convoqué ou non, Bernard n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres, seulement il n'avait ni carabine ni fusil.

— Pourquoi es-tu venu, Bernard ? demanda monsieur de Violaine.

— Parce que je suis chef de la brigade, mon inspecteur.

— Mais du moment où je ne t'avais pas convoqué.

— Oui, oui, je comprends, et je vous remercie. Mais le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé. Mais quand je resterai à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps, pauvre cher homme ! Oh ! il y a une chose qui me tourmente, tenez, monsieur de Violaine, c'est qu'il est mort sans me pardonner.

— Comment voulais-tu qu'il te pardonnât ! il n'a pas su que c'était toi qui avais tiré ce malheureux coup de fusil.

— Non, non, il ne l'a pas su au moment de sa mort, pauvre cher homme ! mais il le sait là-haut.... Les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Bernard, allons, du courage.

— Oh ! du courage, j'en ai, monsieur de Violaine. J'en ai, mais voyez-vous, j'aurais voulu qu'il me pardonnât; puis se penchant à l'oreille de l'inspecteur :

— Il m'arrivera malheur, vous verrez, lui dit-il. Et cela, parce qu'il ne m'a point pardonné.

— Tu es fou, Bernard.

— C'est possible, mais c'est mon idée...

— C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autres choses. Pourquoi n'as-tu pas pris un fusil ou une carabine?

— Parce que de ma vie, entendez-vous bien, de ma vie, mon inspecteur, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens?

— Avec quoi je le tuerai ? dit Bernard, avec quoi ?... Tenez, je le tuerai avec cela. Et il tira son couteau de sa poche.

M. de Violaine haussa les épaules.

— Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur de Violaine, ce sera comme cela. D'ailleurs, ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle. Eh bien ! avec mon fusil, je ne sentais pas que je les tuais, tandis qu'avec mon couteau ce sera autre chose. D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons ? avec un couteau. Eh bien ! un sanglier, ça n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

— Oui, laissez-moi faire et vous verrez.

— En chasse, messieurs, en chasse ! dit l'inspecteur.

On attaqua comme d'habitude, mais cette fois, quoique touché de trois ou quatre balles, le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de poursuite qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait comment, fût-on harassé à ne se tenir plus debout, la fatigue cesse au moment de l'hallali. Nous avions, en tours et en détours, fait plus de dix lieues; cependant, dès que nous entendîmes à la voix des chiens qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva ses forces et se mit à courir vers le point de la forêt d'où venait le bruit.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire que le taillis pouvait avoir douze pieds de haut; à mesure que nous avancions le bruit redoublait, et de temps en temps on apercevait, au-dessus de la cime des arbres, un chien enlevé par un coup de boutoir les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se jeter de nouveau sur le sanglier. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de clairière, l'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé ; vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois, dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert; mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur, et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes; c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

— Allons, allons, Mona, dit monsieur de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là ; il y a assez de chiens tués, finissons-en.

— Hein ! que dites-vous, monsieur l'inspecteur ? s'écria Bernard arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil, un coup de fusil à un pourceau ! Allons donc ! un coup de couteau c'est bon assez pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir.

Bernard tira son couteau, et se rua jusqu'au sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt; et, se confondant à cette masse mobile et hurlante, pendant deux ou trois secondes il nous fut impossible de rien distinguer ; mais tout-à-coup le sanglier fit un violent effort pour s'élancer; chacun portait déjà la main sur la gachette de son fusil, quand, tout-à-coup, Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et le maintenant malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions ; tandis que les chiens se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leur corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit monsieur de Violaine, c'est à toi, celui-là : va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés : mais il était pris dans un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Bernard ; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là ; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête, et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

— Oui, dit l'inspecteur, seulement si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps. Mais qu'as-tu à la main ?

— Rien, une égratignure ; le gredin avait la peau si dure, que mon couteau s'est refermé.

— Et en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit monsieur de Violaine.

— Net, mon inspecteur, net ! et Bernard étendit sa main droite à laquelle manquait la première phalange de l'index; puis au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur : C'est trop juste, monsieur de Violaine, continua-t-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

— Mais il faut soigner cette blessure, Bernard.

— Soigner ça, ah bien ! voilà gran'dchose ; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Et à ces mots, Bernard rouvrant son couteau, fit la curée aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante il revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de baïonnette qu'il avait fait exécuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers-Cotterets, et qui ne pouvait ni plier, ni se briser, ni se fermer.

Cette fois, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela ; seulement le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis il en fut ainsi à toutes les autres chasses ; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Cependant, tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin ; il devenait de plus sombre en plus sombre, et de temps en temps il disait à l'inspecteur :

— Voyez-vous, monsieur de Violaine, tout cela n'empêche pas qu'un jour il m'arrivera malheur !...

Trois ou quatre ans s'étaient passés depuis les événemens que nous venons de raconter, j'avais quitté Villers-Cotterets, et je revenais y passer quelques jours ; c'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Après avoir embrassé ma mère, je courus chez monsieur de Violaine.

— Ah ! ah ! dit-il en me voyant, te voilà, garçon ! tu arrives juste pour la chasse au loup.

— S'il faut vous le dire, j'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne pas m'être trompé dans ma prévision.

— Oui, on a connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et comme il y en a deux sur la garderie de Bernard, je lui ai donné hier l'ordre de les détourner, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin.

— A la Maison-Neuve, toujours ?

— Toujours.

— Eh bien ! que devient-il ce pauvre Bernard ? tue-t-il toujours des sangliers à coups de baïonnette?

— Oh ! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Bernard les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

— Non; le pauvre diable est plus sombre et plus triste que jamais. Tu le trouveras bien changé. J'ai pourtant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin. Mais tout cela ne fait rien à son chagrin. Il est mordu au cœur. Avec cela il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement ?...

— C'est-à-dire que sa pauvre petite femme est un ange.

— Alors c'est de la monomanie. Au reste tout cela ne l'empêche pas d'être toujours un de vos bons gardes, n'est-ce pas ?

— Excellent.

— Et il ne nous fera pas faire buisson creux demain?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il faut, le temps fera le reste.

— Le temps ne fera qu'empirer la chose, et je commence à croire comme lui qu'il lui arrivera malheur.

— C'est à ce point là ?

— Ma foi oui; quant à moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils ?

— A merveille.

— Mildet?

— Coupe toujours en deux les écureuils à balles.

— Mona ?

— Nous avons chassé avant-hier ensemble, dans les marais de Coyolles, et il m'a tué dix-sept bécassines sans en manquer une.

— Et Bobino ?

— Bobino a fait faire un sifflet pour les chiens de la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de l'animal.

— Alors, excepté Bernard, tout va bien ?

— Parfaitement.

— Ainsi le rendez-vous ?...

— Est à six heures du matin, au bout des grandes allées.

— Nous y serons.

Je quittai monsieur de Violaine pour aller serrer la main à tous les vieux amis que j'ai conservés dans mon pays. Un des bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connait tous les habitans, et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Moi je sais que, lorsque je retourne par hasard dans ce pauvre petit bourg à peu près inconnu au reste du monde, je descends de voiture une demi-lieue avant d'être arrivé, puis je m'achemine à pied, reconnaissant les arbres de la route, parlant à chaque personne que je rencontre, et retrouvant une émotion jusque dans les choses insensibles et dans les objets inanimés. Je me promettais donc une grande fête de me retrouver le lendemain avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je revis toutes mes vieilles figures avec du givre aux favoris, car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à l'endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf s'élança par-dessus la route, encaissée en cet endroit entre deux talus ; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse ; il n'était pas tombé de neige depuis douze heures, rien n'avait donc recouvert les brisées. Les loups, si on les avait pu détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant, où Bernard avait coutume de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes dans un homme aussi exact que l'était Bernard, commença à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas et nous arrivâmes au tournant d'où l'on voyait la Maison-Neuve, à un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même à une distance assez éloignée, étaient parfaitement distincts. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres, nous voyions une légère colonne de fumée, qui, s'échappant de la cheminée, montait dans l'air; nous voyions un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, qui se promenait devant la porte ; mais nous ne voyions pas Bernard.

Seulement nous entendions ses chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres, en secouant instinctivement la tête, et nous doublâmes le pas. En approchant, rien ne changea.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous. Nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous avions presque fait halte.

— Cependant, dit l'inspecteur, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans dire une parole.

Et nous voyant venir, le cheval tendit le cou de notre côté et se mit à hennir.

De leur côté, les chiens s'élancèrent contre les barreaux de leurs niches qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison il y avait une flaque de sang et un pistolet d'arçon déchargé.

Puis de cette flaque de sang partait, en accompagnant des pas marqués sur la neige et qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes : personne ne répondit.

— Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Bernard étendu à terre près de son lit, dont il tordait les couvertures entre ses mains crispées; à sa tête, sur la table de nuit, étaient deux bouteilles, dont l'une vide et l'autre entamée ; il avait une large blessure au côté gauche, dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud et venait d'expirer il n'y avait pas dix minutes.

Voilà ce qui s'était passé; nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin qui avait presque assisté à l'événement.

Bernard était jaloux de sa femme ; et quoique, comme nous l'avons dit, cette jalousie ne reposât sur rien, elle n'avait fait qu'augmenter. Il était parti à une heure, profitant d'un magnifique clair de lune pour détourner les deux loups qui se trouvaient dans sa brigade.

Une heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son père avait eu une attaque d'apoplexie, et demandait à la voir avant de mourir. La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Bernard avait trouvé la maison vide. Il avait tâté le lit, le lit était froid ; il avait appelé sa femme, sa femme avait disparu.

— C'est bien, avait-il dit, elle a profité de mon absence, ne croyant pas que je rentrerais sitôt. Elle me trompe; il faut que je la tue. Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon, il mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept. On retrouva quatorze chevrotines dans celui qui était resté chargé et les dix-sept autres dans son corps.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie et l'amena devant sa porte. Alors il prit ses pistolets, en mit un dans la fonte gauche; celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte droite étant par hasard plus étroite, le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place. Bernard voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit. Pour plus de commodité, Bernard tenait la fonte appuyée contre lui ; toute la charge pénétra dans le flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là ; il accourut à la détonation. Le colosse était resté debout, cramponné à la selle.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, monsieur Bernard ? demanda-t-il.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau. J'ai tué mon oncle d'un coup de fusil et je viens de me tuer d'un coup de pistolet.

— Vous tuer, vous, monsieur? Vous n'avez rien.

Bernard se tourna de son côté, ses habits brûlaient encore, et le sang coulait à flots.

— Oh ! mon Dieu ! que puis-je faire pour vous? Voulez-vous que j'aille vous chercher un médecin ?

— Un médecin ! Qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse ? Est-ce que le médecin a sauvé mon pauvre oncle Berthelin ?

— Mais, enfin, ordonnez-moi quelque chose?

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave et détache-moi Rocador.

Le facteur, qui souvent buvait le matin la goutte avec Bernard, prit la clef, descendit à la cave, tira deux bouteilles, alla détacher Rocador et rentra.

Il trouva Bernard assis devant une table et écrivant.

— Voilà, dit-il.

— C'est bien, mon ami, répondit le blessé; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va à tes affaires.

— Mais, Bernard...

— Va, te dis-je.

— Vous le voulez donc?

— Oui.

— Au revoir.

—Adieu.

Le facteur était alors parti, tout courant, espérant que Bernard était blessé moins dangereusement qu'il ne l'était car comment, en voyant un tel sang-froid et une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort?

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait.

Seulement, selon toute probabilité, Bernard avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles. Puis il avait voulu monter sur son lit; mais ses forces lui avaient fait défaut : il était alors tombé à terre, et il était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table.

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient écrites ces quelques lignes :

« Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy, l'autre a décampé.

» Adieu, monsieur de Violaine. Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

» Votre dévoué,

» BERNARD, garde-chef. »

Je vous avais bien dit que ce n'était ni une nouvelle, ni un drame, ni un roman que j'allais vous raconter, mais une simple catastrophe.

Seulement, cette catastrophe a, je vous le jure, laissé dans mon esprit un ineffaçable souvenir.

DON MARTINN DE FREYTAS.

I.

— Mais mon père, dit en souriant Mercedès, d'où vous vient donc ce grand et étrange amour pour le roi Sanche II?

Celui auquel la jeune fille adressait cette question était un vieillard de soixante ans à peu près, couvert d'une cotte de mailles, ajustée avec autant de soin que s'il eût été en son camp devant les Maures d'Ourique ou de Cordoue, et non en son bon château de la Horta, entouré de sa fidèle garnison, en pleine paix. Le casque seul manquait à son armure complète de capitaine : encore était-il posé à quelques pas sur un bahut, près duquel un écuyer se tenait debout et tout prêt à obéir aux ordres de son maître. On pouvait donc voir sa figure vénérable, sur laquelle luttait, comme sur celle du lion, un singulier mélange de force et de calme. Cette figure était encadrée par de longs cheveux qui avaient blanchi plus encore par la fatigue que par l'âge, et portait une ou deux cicatrices qui prouvaient que les coups qui venaient en face étaient les bienvenus. Il était assis près d'une table et le coude appuyé près d'un hanap d'argent plein de vin cuit, auquel de temps en temps il donnait une large accolade ; entre ses jambes était à demi couché un grand lévrier africain qui, quoique la partie postérieure de son corps reposât entièrement à terre, avait, en se dressant sur ses pattes de devant, glissé son long cou de serpent sur la cuisse de son maître, où, tout en paraissant dormir, il ouvrait, à chaque mouvement qu'il faisait ou à chaque parole qui sortait de sa bouche, un œil intelligent et doux. Le reste de l'appartement, dont l'architecture appartenait au dixième siècle, et l'ameublement au douzième, était occupé par un jeune bachelier de dix neuf à vingt ans qui se tenait respectueusement debout, appuyé contre la cheminée ; par deux pages, qui riaient dans un coin en faisant des niches à une vieille suivante qui s'était endormie en filant sa quenouille; par un vieillard du même âge à peu près que celui qui paraissait le maître de la maison, et qui était assis de l'autre côté de la table, mais un peu en arrière, pour indiquer son infériorité; et enfin par la jeune fille aux cheveux noirs, aux lèvres rouges et aux blanches dents qui avait fait cette question, bien naturelle à cette époque où tout le Portugal murmurait contre lui.

« Mais, mon père, d'où vient donc ce grand et étrange amour pour le roi don Sanche II? »

Le vieillard regarda son compagnon à cheveux blancs comme pour lui dire : « Elle le demande ! » Puis se retournant vers sa fille :

— C'est que, lui dit-il, je l'ai vu plus petit et plus faible que je ne t'ai vue toi-même, toi qui es ma propre fille ; attendu que j'étais là quand la reine dona Sancha, dont Dieu garde l'âme, accoucha de lui sur la terre de Sicile, où nous avions fait relâche pour lui donner du repos, et que je le vis sortir seul, pauvre et nu, comme dit l'Écriture, du lit de sa mère ; tandis qu'au contraire j'étais en Terre-Saints, lorsque toi, mon enfant, tu vis le jour; de sorte que tu avais déjà trois ans lorsque je revins, et que tu étais presque aussi grande et surtout aussi raisonnable que tu l'es aujourd'hui.

— Est-ce que tout enfant, demanda le jeune écuyer, on l'emmena aussi en Palestine ?

— Non, répondit le vieux chevalier; ce fut moi qui le ramenai en Portugal. Et voilà, si vous voulez le savoir, d'où m'est venu ce grand amour pour lui : c'est de la grande confiance et du grand honneur que m'avait fait le roi son père, car la veille du jour où nous devions faire tous nos embarquemens, au moment où je venais d'entendre la messe, il me fit venir dans sa propre chambre, où il était assis, entouré de sa cour, près de madame la reine qui, étendue sur un fauteuil, les pieds sur une chaise, était encore pâle et souffrante de sa délivrance, car il n'y avait que vingt-cinq jours qu'elle était accouchée, et il me dit :

« Certes, seigneur don Martinn de Freytas, s'il est un homme au monde envers lequel nous soyons obligés, la reine et moi, c'est bien vous. » Je voulus répondre, mais il continua : « C'est bien vous, car vous étiez avec moi à la bataille d'Alcaçar-do-Sal, où nous battîmes le roi maure de Jaen, et où vous vous jetâtes entre moi et un Sarrasin qui allait me tuer : si bien que vous reçûtes sur votre casque, et même sur votre figure, le coup qui m'était destiné; car lorsque, frappé

d'interdit par le souverain pontife de Rome, tout le monde m'abandonnait, vous m'êtes resté fidèle; car enfin, à la première nouvelle que je vous ai fait savoir que mon intention était de me croiser, vous êtes revenu de Romanie me rejoindre à Catane, m'amenant vingt-cinq hommes d'armes, nourris et habillés à vos frais, quand vous ne me deviez que le service de votre personne. Eh bien! continua-t-il, quoique les services que vous nous avez rendus soient si grands et si nombreux que nous ne savons comment vous en donner jamais récompense, aujourd'hui, telle est notre position, qu'au-dessus de tous les services passés va s'élever celui que nous vous prions à cette heure de nous rendre; et cela, je me plais à le dire en présence de tous ces chevaliers et seigneurs qui nous écoutent.

» J'allai au seigneur roi, je mis un genou en terre, et lui ayant rendu grâce du bien qu'il avait dit de moi : — Seigneur, lui dis-je, ordonnez ce qu'il faut que je fasse, et tant que mon âme tiendra en mon corps, je ne manquerai à rien de ce que vous m'aurez ordonné.

» — J'attendais cela de vous, me répondit-il, et ce que nous désirons, la reine et moi, nous allons vous le dire. Il est bien vrai qu'il nous serait fort nécessaire que vous vinssiez avec nous en ce voyage saint que nous avons entrepris, et que nous y aurions grand besoin de vous, mais le service que nous vous demandons nous tient tant à cœur, qu'il faut que tout autre cède à celui-là. Vous savez, puisque vous étiez présent à sa naissance, que véritablement Dieu nous a donné notre fils don Sanche de madame notre femme. Nous vous prions donc de le recevoir de nous, de le porter à la reine notre mère, et de le remettre entre ses mains. Vous noliserez des nefs et armerez des galères, ou tout autre bâtiment sur lequel vous penserez qu'on puisse aller en plus grande sûreté; nous vous donnerons une lettre pour notre trésorier, afin qu'il vous avance tout l'argent dont vous aurez besoin, et qu'il croie en tout ce que vous lui direz de notre part. Nous écrirons de même à madame notre mère et au seigneur roi de Mayorque, qui est notre allié, et nous vous donnerons une charte de procuration générale pour toutes les parties du monde où le vent pourrait vous pousser, du ponant au levant, du midi au nord. Tout ce que promettrez, ferez, ou direz, pour nous, à cavaliers, à gens de pieds ou à tous autres, nous le tenons pour bien promis, bien fait et bien dit, et nous le confirmons. Nous ne vous en dédirons en rien, et nous en donnerons comme caution toutes les terres, châteaux et autres lieux que nous possédons et espérons posséder avec l'aide de Dieu. Ainsi vous partirez avec notre plein et entier pouvoir; et lorsque vous aurez remis notre fils à madame la reine notre mère, vous irez chez vous, et reconnaîtrez et arrangerez toutes vos affaires, qui doivent être fort en désordre par votre campagne de Romanie. Puis quand vous aurez tout terminé, vous reviendrez nous rejoindre avec toutes les troupes à cheval et à pied que vous pourrez réunir; et notre allié le roi de Mayorque vous comptera tout l'argent que vous lui demanderez pour payer les troupes qui vous suivront. Voilà ce que nous désirons que vous fassiez pour nous.

» Et moi, continua le chevalier après une courte pause, je fus fort ébahi de la grande charge qu'il plaçait sur mes épaules, c'est-à-dire le seigneur infant son fils, qui tout petit qu'il fût se trouvait déjà l'héritier d'un royaume. Je demandai en grâce au seigneur don Alphonse et à la reine de me donner un collègue qui partageât au moins ma responsabilité. Le roi me répondit qu'il ne me donnerait aucun collègue, mais que je me tinsse prêt à le garder comme mon seigneur et mon propre fils; et il ajouta : — Maintenant, don Martinn de Freytas, comme nous ne savons pas ce que Dieu peut décider de nous, faites-moi serment qu'en mon absence ou après ma mort, vous regarderez toujours l'infant don Sanche comme votre seul roi, et que vous ne remettrez à d'autres qu'à lui, et en ses propres mains, les clefs des villes, forteresses ou châteaux qui vous seraient confiés; enfin, que vous lui demeurerez, jusqu'à sa mort ou la vôtre, fidèle et loyal serviteur, comme vous l'avez été pour moi, à moins que lui ou moi ne vous relevions de votre serment. »

» Alors je me mis de nouveau à genoux, lui baisai la main, prononçai sur cette épée le serment qu'il demandait, et je fis le signe de la croix pour que ce serment fût reçu du ciel.

» Et aussitôt le seigneur roi ordonna à don Luiz de la Trueba, qui tenait son fils en garde dans le château de Catane, de me le livrer à moi, et non à aucun autre, toutes et quantes fois que je jugerais à propos de le réclamer. Le chevalier me fit serment et hommage, et à compter de cette heure l'infant don Sanche fut en mon pouvoir : et ce jour-là, il y avait vingt-cinq jours qu'il était né, et pas davantage.

« Et ceci étant terminé, le seigneur roi s'embarqua le même jour, et me laissa à Catane, très fier et très embarrassé de la mission qu'il m'avait donnée. »

Don Martinn de Freytas en était là de son récit lorsque l'on entendit le son d'un cor qui retentissait vers la porte du Douro, aux pieds des murailles du château de la Horta. Don Martinn se retourna aussitôt vers l'écuyer qui gardait son casque, lui ordonna d'aller demander ce que voulait celui qui donnait du cor à une pareille heure, et continua son récit.

« Je ne perdis pas de temps pour accomplir mon message; je nolisai une nef de Baracas, qui se trouvait au port de Palerme et qui appartenait au seigneur don Juan de Carralhal, qui voulut bien me la céder. Aussitôt ce premier point arrêté, j'allai trouver le noble don Bérenger de la Sarria, qui avait pour femme une très noble dame, qui se nommait madame Agnès d'Adri, et qui avait eu vingt-deux enfans. Je priai ledit seigneur don Bérenger, qui était un mien ami, de me prêter sa femme, afin de confier à ses soins le seigneur infant don Sanche. Il voulut bien m'accorder ma demande, ce dont je fus fort content, d'abord parce que madame Agnès était fort bonne, fort pieuse, de très noble parage, et me paraissait devoir merveilleusement se connaître en fait d'enfans, en ayant eu, comme je l'ai dit, un aussi beau nombre. Alors je fis choix de six autres dames, dont chacune avait un enfant encore à la mamelle, afin que si l'une venait à manquer, les autres pussent la remplacer, et je les pris avec leurs enfans, afin que leur lait ne vînt point à se gâter Puis, comme le seigneur infant don Sanche avait déjà une nourrice qui était de Catane, et le soignait à merveille, je m'en procurai encore deux autres en cas d'accident; et outre cela j'embarquai une chèvre. Enfin, toutes ces mesures prises, je disposai mon propre passage, j'armai fort bien ma nef, la pourvoyant de tout ce qui était nécessaire à notre nourriture et à notre défense. J'y plaçai cent vingt hommes d'armes, dont chacun valait trois hommes ordinaires pour le courage et la noblesse. Je fis ranger tout mon monde sur le pont, et je sommai don Luiz de la Trueba de me faire remettre le seigneur infant à la porte de Catane où je l'attendais.

» Au bout d'une heure je le vis venir, accompagné de tout ce qu'il avait pu rassembler de chevaliers portugais, catalans et latins, tous notables citoyens ou seigneurs de race. Quand il fut en ma présence, il se tourna de leur côté, et, leur montrant le seigneur infant qu'il portait entre ses bras : « — Messeigneurs, leur dit-il, reconnaissez-vous que cet enfant soit l'infant don Sanche, fils du roi Alphonse II de Portugal et de dona Sancha, son épouse ? »

» Et tous répondirent :

» — Oui, bien assurément! car nous avons assisté à son baptême, puis nous l'avons vu et connu presque tous les jours depuis cette époque, et nous déclarons comme chose certaine que cet enfant est bien l'infant don Sanche. »

» Alors il me présenta le seigneur infant; mais je ne voulus pas le prendre qu'on ne l'eût déshabillé en la présence de tous, afin de m'assurer qu'on me le remettait sain de corps et en bon état, ce dont je pus m'assurer ainsi que tout le monde. Mais comme pendant l'opération le seigneur infant avait toussé trois ou quatre fois, j'eus soin de consigner sur mon reçu qu'on me l'avait remis enrhumé; puis j'apposai mon sceau auprès de ma signature, et je donnai cette charte de décharge à don Luiz de la Trueba. Tout ceci étant terminé, je pris à mon tour le seigneur infant dans mes bras, et l'emportant hors de la ville, suivi de plus de six mille personnes qui m'accompagnèrent jusqu'au port, je le déposai dans la nef entre les bras de sa nourrice, que ne devaient pas perdre de vue les six dames sur lesquelles veillait à son

tour madame Agnès. Et tous le signèrent et le bénirent.

» En ce moment arriva à bord un huissier du seigneur roi de Sicile, qui apportait de la part de son maître deux paires d'habits de drap d'or pour le seigneur infant. Puis incontinent nous mîmes à la voile. C'était le premier du mois d'avril de l'an de grâce mil deux cent dix-huit.

» Arrivé à Trapani, je reçus des lettres dans lesquelles on me disait de me bien garder de quatre galères armées qui croisaient dans cette mer, montées par des Sarrazins d'Afrique, et guettant les vaisseaux portugais, génois ou catalans qui naviguent en grand nombre entre Sardaigne et Sicile. Je fis en conséquence renforcer ma nef, j'y mis le meilleur armement et le plus grand nombre d'hommes qu'il me fut possible, et je me remis en mer, confiant dans la sagesse de Dieu, qui veille sur les rois; de sorte que nous arrivâmes sans danger et par le plus beau temps du monde à l'île Saint-Pierre.

» Pendant cette première traversée, le Seigneur permit que ni le seigneur infant ni personne de sa suite ne fût indisposé.

» Nous restâmes vingt-sept jours en station dans l'île; puis y ayant été rejoints par vingt-quatre bâtimens montés de Catalans et de Génois qui faisaient même route que nous, nous partîmes tous ensemble, par un saint jour de dimanche, après avoir dévotement entendu la messe à terre.

» Après les trois premiers jours de traversée, nous fûmes assaillis par un orage terrible. Mon premier soin fut de monter sur le pont et de donner tous les ordres nécessaires. Je rappelai au pilote qu'outre nous, qui n'étions que d'humbles pêcheurs, il eût à se rappeler qu'il avait à bord un dépôt royal et précieux. Le pilote répondit qu'il ferait tout son possible pour sauver le seigneur infant, puis nous, puis lui-même. Alors je redescendis dans la chambre des femmes pour voir comment cela se passait.

» Toutes choses étaient au pire : les unes avaient le mal de mer et étaient couchées, pareilles à des cadavres; les autres avaient perdu la tête de frayeur, et criaient que leur lait allait tourner. Au milieu de tout ce sabbat je cherchai la nourrice; elle était assise contre un panneau, les bras pendans, les yeux morts, et avait laissé glisser le seigneur infant de ses genoux sur le parquet, où il faisait à lui seul des cris plus perçans que toutes les femmes ensemble.

Je le pris respectueusement dans mes bras et cherchai quelqu'un à qui le remettre; mais toutes les femmes, y compris madame Agnès, étaient dans un tel état d'atonie ou de terreur, que je ne voulus me fier qu'à moi-même. Comme la tempête continuait, et au lieu de diminuer allait toujours croissant, j'ordonnai à tous les hommes de l'équipage qui n'étaient point occupés à la manœuvre de se mettre en prières; puis je me fis attacher le seigneur infant autour du corps, afin de me noyer ou de me sauver avec lui; et comme il continuait de pleurer, je commençai à croire que ce n'était pas le mal de mer, mais bien la faim qui le faisait gémir ainsi. Je m'assis donc au pied du grand mât, et faisant venir la chèvre, j'approchai le seigneur infant qui, dès qu'il sentit les mamelles cessa de pleurer, et se mit à téter comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie. Ce fut alors que je bénis ardemment le ciel de ne m'en être pas rapporté à madame Agnès, mes trois nourrices et à mes six dames pour m'accompagner.

» La tempête dura ainsi pendant tout le jour et toute la nuit. Pendant cet intervalle je ne quittai pas d'une minute le seigneur infant, le berçant entre mes bras tandis qu'il dormait, et l'approchant de la chèvre aussitôt qu'il poussait le moindre cri. Dieu permit que pendant tout ce temps, ni le seigneur infant, ni moi, ni la chèvre, n'eussions le mal de mer. Lorsque le jour vint, le temps commença de s'améliorer, et ce fut une grande grâce que nous fit le ciel, car notre nef commençait de faire eau, et sept bâtimens de notre convoi avaient été engloutis.

» Peu à peu chacun se remit : madame Agnès revint la première, puis les trois nourrices, puis les six dames; quant aux nourrissons, comme personne ne s'était occupé d'eux, sur huit on en trouva trois de morts, et deux ne se trouvèrent ni morts ni vivans. On présuma que les morts avaient été étouffés et que les absens étaient tombés à la mer.

» Quant au seigneur infant, par la grâce de Dieu et les soins que j'en avais eus, il se portait que c'était merveille.

» Je le remis aux mains de madame Agnès, qui ne voulait pas le reprendre, disant qu'elle était indigne; mais j'insistai fort, et elle céda.

» A compter de ce moment, le vent fut favorable, et quinze jours après nous abordâmes à Mafra, dans l'Estramadure.

» Dès que nous eûmes mis pied à terre, je fis prévenir madame la reine-mère, qui était à Coïmbre, que j'étais débarqué à Mafra avec le seigneur infant, son petit-fils, et que je me mettrais en route pour aller la rejoindre aussitôt que le seigneur infant aurait pris quelque repos. Je m'occupai aussitôt, comme le temps était pluvieux, à faire faire une litière. C'était une espèce de palanquin recouvert d'un drap enduit de cire, afin qu'il ne fût pas accessible à la pluie, et orné pardessus ce drap d'une étoffe de velours rouge. J'y fis étendre un matelas, sur lequel auraient pu tenir six hommes de taille ordinaire; la nourrice s'y coucha avec ses plus beaux vêtemens, et près d'elle le seigneur infant, que je fis revêtir d'un des habits de drap d'or que lui avait donnés le roi de Sicile; puis vingt hommes le portèrent, les uns avec des bâtons, les autres avec des lisières. Au bout de deux jours de marche, nous rencontrâmes, à quatre lieues en avant de Leria, monseigneur Raymond de Sagardia, avec dix chevaucheurs, qui nous étaient envoyés par les deux reines, à savoir, la reine douairière de Portugal et la reine de Mayorque, sa fille; et nous continuâmes la route avec eux. Quand nous fûmes près de Pombal, comme il y avait un ravin à passer, les plus notables sortirent de la ville et prirent les bâtons et les lisières des mains des porteurs, et ils firent passer le ravin au seigneur infant, à qui mon invention plaisait tellement, que c'est tout au plus si dans toute la route il pleura plus de trois ou quatre fois par jour.

» A la porte de la ville de Coïmbre, et en avant du pont jeté sur le Mondego, nous trouvâmes, comme à Pombal, les consuls et les prud'hommes de la ville, accompagnés de quatre huissiers, qui venaient nous recevoir. Ils prirent les bâtons à leurs mains et les lisières à leur cou, et nous entrâmes à grand honneur dans la ville; puis nous nous dirigeâmes vers le château où se trouvaient madame la reine, aïeule du seigneur infant, et la reine de Mayorque, sa tante. Toutes deux attendaient sur la plus haute tour, et dès qu'elles virent que nous montions vers le château, elles descendirent jusqu'à la porte. Alors, comme elles avaient été obligées de s'asseoir toutes deux sur un banc de pierre, tant elles étaient joyeuses, je pris entre mes bras le seigneur infant, et plein d'une véritable joie d'être venu si heureusement à bout d'une si pénible entreprise, je le portai devant les reines. — Que Dieu vous accorde autant de joie, mes enfans, dit le vieux chevalier interrompant son récit et étendant les mains comme pour bénir ceux qui l'entouraient, qu'en eurent ces nobles dames quand elles virent leur petit-fils et leur neveu si bien portant et si gracieux, avec sa petite figure riante et belle, vêtu d'un manteau à la catalane et d'un paletot de drap d'or. — Alors, continua le vieillard, dont les yeux se mouillaient de larmes et dont la voix tremblait à ce souvenir, je m'agenouillai, je baisai la main des reines, et je fis baiser par le seigneur infant la main de son aïeule. Elle voulut le prendre dans ses bras; mais alors je fis un pas en arrière et je lui dis : « Madame, sauf votre bonne grâce et merci, ne me sachez pas mauvais gré; mais tant que je n'aurai pas un reçu en bonne forme du seigneur infant, comme j'en ai donné un moi même, vous ne le toucherez pas, quand vous seriez la vierge Marie en personne. » La reine se mit à rire à ces paroles et me dit qu'elle trouvait bon que je fisse ainsi. Alors je demandai : « Madame, y a-t-il ici un lieutenant du seigneur roi? » La reine me répondit : « Oui, seigneur, » et elle le fit avancer. Je demandai ensuite si se trouvaient présens au château le bailli, le viguier et les consuls de la ville de Coïmbre. Ils répondirent : « Nous voici. » Car tous ceux que j'avais nommés étaient attelés à la litière. Je demandai encore un notaire public; et il s'y trouva comme les autres, tant tous ceux qui avaient

quelque nom ou quelque charge s'étaient empressés de venir au-devant de nous. Il y avait de plus, et outre ceux que je viens de nommer, un grand nombre de chevaliers et d'hommes notables de Coïmbre. Lorsque tous furent présens, je fis venir madame Agnès, puis les deux nourrices, puis les six dames pour accompagner, et en présence des reines, je leur demandai trois fois : « Cet enfant que je tiens entre mes bras est-il bien le seigneur infant don Sanche, fils de don Alphonse II, roi de Portugal, et de dona Sancha, son épouse? » Et tous répondirent : « Oui! » Et de cette première déclaration je fis dresser par le notaire une charte publique; après quoi, je dis à madame la reine, aïeule du seigneur infant : « Madame, croyez-vous que cet enfant que je tiens dans mes bras soit le seigneur infant don Sanche, fils de don Alphonse II, roi de Portugal? » Je lui fis trois fois la même demande, et trois fois elle me répondit : « Oui; » et de cette parole je fis aussitôt dresser une seconde charte par le notaire. Puis, j'ajoutai encore : « Madame, en votre nom, au nom du roi don Alphonse et de la reine dona Sancha, déclarez-vous ici me tenir pour bon et loyal, et pour entièrement quitte et déchargé du dépôt royal qui m'a été remis en la personne du seigneur infant? » Et elle me répondit : « Oh! oui, seigneur; et Dieu m'est témoin que je ne crois pas qu'il existe un homme, je ne dirai pas même en Portugal, ni en Castille, ni dans toutes les Espagnes, mais dans le monde entier, plus fidèle et plus loyal que vous n'êtes, et que je le reconnais en face de tous. » Alors je me retournais vers les assistans et leur demandai s'ils avaient entendu les paroles que la bonne reine venait de me dire et s'ils en feraient serment à l'occasion; et tous crièrent : « Oui! oui! » Donc, me croyant quitte et déchargé, je livrai le seigneur infant à la reine-mère, qui le baisa plus de dix fois, tant elle était aise d'avoir un petit-fils.

» Quant à moi, continua le vieillard, j'allai rejoindre en Palestine monseigneur Alphonse II, avec deux cents hommes de pied et cinquante chevaux, levés, non point avec l'argent du roi de Mayorque, mais sur mes propres terres.

» Et maintenant, acheva le vieillard, vous savez tous pourquoi j'ai en si grand amour le roi don Sanche : c'est qu'il m'a coûté si grande peine et causé si grande terreur, que je m'y suis attaché comme à mon propre enfant, quoiqu'il ne m'ait pas toujours regardé comme son père. »

En ce moment la porte s'ouvrit, et un héraut couvert de poussière parut sur le seuil. C'était celui qui avait sonné du cor à la porte du château, vers le milieu du récit de don Martinn de Freytas. En l'apercevant, le vieillard se leva pour le recevoir, et lui fit signe d'entrer, mais le messager demeura debout et immobile à la porte, et faisant un geste de la main pour commander le silence :

— Vous, seigneur Martinn de Freytas, gouverneur du château de Horta, dit-il, et vous tous chevaliers, écuyers ou citoyens, écoutez.

Le roi don Sanche II ayant été jugé indigne de la couronne, qu'il déshonorait, il a plu à Dieu, par l'entremise des nobles confédérés, de le condamner à la déposition qu'il a méritée, et d'élire son frère, monseigneur Alphonse III, en sa place.

En conséquence, les nobles confédérés m'envoient à vous, seigneur don Martinn de Freytas, et à tous gouverneurs de château, places et forteresses, pour vous prévenir qu'ils vous relèvent du serment de fidélité que vous avez fait entre les mains du seigneur don Sanche, autrefois roi de Portugal.

— Ce que vous dites là, seigneur héraut, peut regarder d'autres, mais non pas moi, car j'ai un serment particulier qui me lie, et ce n'est qu'aux mains mêmes du seigneur don Sanche, que je tiens toujours pour mon roi, que je puis remettre les clefs du château de la Horta.

Le héraut continua sa route, et derrière lui don Martinn de Freytas fit fermer les portes et doubler les sentinelles.

II.

Or, voilà ce qui s'était passé à Lisbonne entre don Sanche II et les grands de son royaume :

Les nobles étaient assemblés dans la salle du conseil et attendaient le roi Sanche II pour délibérer avec lui des affaires du royaume. Soudain la porte s'ouvrit, et, au lieu du roi, l'on vit paraître don Hernand d'Alméida, son favori, vêtu d'un habit de cheval, un cor au côté et un fouet à la main; il venait annoncer que le seigneur roi ne pouvait venir présider le conseil, attendu qu'il partait le lendemain matin pour chasser dans ses forêts de Sarzedar et de Castel Branco; et que, tout entier à ces préparatifs importans, il ne pourrait s'occuper des affaires de l'état.

Cette mission, dont le favori s'acquitta avec sa morgue accoutumée, fut suivie aussitôt son départ d'un murmure terrible dans toute l'assemblée En effet, don Sanche ne pouvait choisir un messager plus odieux pour un message plus insolent. Don Hernand, qu'il avait fait comte d'Alméida, sans être d'une naissance tout-à-fait obscure, était du moins de noblesse si nouvelle, qu'à côté des vieux noms portugais auxquels on avait voulu l'égaler, son nom tout moderne faisait tache. C'était, disait-on, le frère de lait d'Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal et aïeul de don Sanche, qui l'avait amené avec lui de la Bourgogne où il était né, lorsqu'en 1228 il dépouilla sa mère, Thérèse de Castille, de la régence du royaume, et se fit nommer comte et bientôt roi de Portugal. Depuis ce temps, le fils et le petit fils de Guimarens avaient servi le fils et le petit-fils d'Alphonse Henriquez, avec fidélité sans doute, mais non point avec assez d'éclat pour que don Sanche fût autorisé à l'élever ainsi à la hauteur des premières maisons de l'Estramadure en le nommant comte d'Alméida. Il est vrai que cette faveur avait une cause, mais la cause elle-même paraissait à ces nobles seigneurs odieuse et infâme. Le roi était depuis trois années amoureux de Maria, sœur de don Hernand, et l'on assurait que l'élévation subite du favori avait été mesurée à la complaisance qu'il avait mise à favoriser les amours du roi avec sa sœur; et quoique celle-ci vécût retirée loin de la cour et en dehors réellement de toute intrigue, comme c'était depuis trois ans que don Sanche avait surtout abandonné le soin des affaires de son royaume, ou chaque fois qu'il s'en était mêlé, l'avait fait au grand mécontentement de toute la noblesse, celle-ci avait enveloppé dans la même haine l'amour pur de la sœur et le favoritisme intéressé du frère; de sorte que la bouche qui s'ouvrait pour maudire l'un, se refermait rarement sans maudire en même temps l'autre.

Et cependant Maria était pure de toute tache et innocente de tout mal. Dans la retraite où elle avait été élevée par sa mère et où elle continuait de demeurer près de sa tombe, elle avait vu don Sanche sans savoir que c'était le roi; et comme celui-ci avait cru remarquer qu'il avait, par sa jeunesse, son air noble et sa courtoisie, fait quelque impression sur l'esprit de la belle recluse, il avait exigé de son frère, don Hernand, qu'elle continuât d'ignorer sa naissance et son rang. Maria l'avait donc toujours envisagé, sinon comme son égal, car, aussi humble que son frère était orgueilleux, elle n'avait point oublié comme lui son extraction obscure, mais comme un seigneur dont la noblesse n'était point assez haute pour mettre entre eux une barrière infranchissable. Or, dans cette croyance, elle l'avait aimé, et ce ne fut que plus tard que don Sanche lui apprit qu'elle aimait un roi.

Alors la douleur de la pauvre Maria n'avait plus eu de bornes : à ses propres yeux elle n'était plus qu'une fille perdue. Dans tous ses souvenirs, elle voyait les maîtresses des rois vouées à l'exécration des peuples, qui leur attribuaient toujours les fautes qui venaient d'eux, même les malheurs qui venaient du ciel. Aussi, lorsque pour la distraire de sa tristesse le roi don Sanche lui avait proposé de l'emmener de Santarem à Lisbonne, et là de lui donner des serviteurs, des pages et un palais, avait-elle constamment refusé ses offres, et préféré à ce brillant déshonneur la solitude où elle pouvait

sinon aimer sans remords, du moins pleurer sans témoins. Mais, si bien voilée de son obscurité que le fût Maria, elle n'avait pu échapper aux regards des mécontens qui, depuis trois ans, ayant vu s'accroître la fortune et l'influence de don Hernand, avaient recherché la cause de cette faveur étrange, et pensaient l'avoir trouvée dans l'amour de sa sœur. Dès-lors, toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les insultes du roi avaient été attribuées à l influence désastreuse de Maria : et comme don Sanche, naturellement faible et paresseux, avait abandonné à don Hernand la conduite presque entière du royaume, on voyait l'influence de la sœur dans l'impuissance du frère, et on maudissait la source où elle était puisée, plus encore que le pouvoir qui en découlait

On ne sera donc point étonné de l'effet que produisit sur la première noblesse du royaume l'apparition de don Hernand d'Alméida sur le seuil de la porte par laquelle on s'attendait à voir entrer le roi. Or, comme le message dont il était chargé n'était point de nature à diminuer les sentimens de haine que chacun lui portait déjà, le mécontentement général éclata aussitôt qu'il eut disparu; mais toute cette tempête de paroles et de menaces s'apaisa comme elle s'était élevée lorsque don Manrique de Carjaval étendit la main et réclama le silence.

C'est que don Manrique de Carjaval était un de ces hommes qui commandent le respect à tous. Noble de race, brave en guerre, sage au conseil, il eût été l'âme du royaume sous tout autre roi que le roi don Sanche. Mais tel est le malheur des gouvernemens faibles ou cauteleux, que tout ce qui est fort ou loyal leur devient ennemi. Don Manrique de Carjaval étendit donc la main et dit :

« Messeigneurs, le roi don Sanche, que Dieu conserve, a rompu notre conseil de jour en son palais. je vous invite tous, tant que vous êtes, à un conseil de nuit en ma maison. Là, nous élirons l'un de nous pour nous présider, et nous verrons à prendre une décision sur ce qu'il faut faire pour l'honneur de la noblesse et le bien du royaume. En attendant pas de cris qui puissent nous trahir, pas de menaces qui puissent mettre nos ennemis sur leurs gardes. Soyons calmes, et nous serons justes, soyons unis et nous serons forts. »

Alors toute l'assemblée s'était dispersée avec dignité et en silence; et le roi qui, caché derrière un rideau avec don Hermand d'Alméida, la regardait s'éloigner, crut voir encore des serviteurs humbles et soumis là où il n'y avait déjà plus que des rebelles et des conjurés.

La nuit se passa tranquille en apparence, rien ne vint troubler le sommeil du roi, aucun songe ne lui apporta l'écho des paroles terribles que l'on disait contre lui en ce conseil suprême et nocturne qui se tenait en la maison de don Manrique de Carjaval; et cependant tout fut arrêté, résolu et décidé comme si, depuis le commencement des âges, la sentence eût été écrite sur le livre éternel par la plume de fer du destin.

Le matin, au moment où don Sanche sortait de sa chambre, botté, éperonné et tout prêt à monter à cheval, il rencontra monseigneur de Léria, qui était archevêque d'Evora. Le roi fronça le sourcil, car il avait dit qu'il ne voulait recevoir personne.

— Sire, lui dit l'archevêque, que votre colère tombe sur moi seul, car je vous ai attendu ici malgré tout le monde, et pages et serviteurs ont fait ce qu'ils ont pu pour que je me retirasse. Mais j'avais à parler à votre altesse de la part des nobles de votre royaume.

— Et que désirent-ils ? demanda le roi.

— Ils désirent savoir si votre bon plaisir ne serait pas, au lieu d'aller aujourd'hui à la chasse, de présider le conseil; les affaires dont il devait être question sont urgentes et ne souffrent point de retard.

— Monseigneur d'Evora, répondit le roi, mêlez-vous de toucher les revenus de votre archevêché, qui, Dieu merci, est l'un des plus riches, non-seulement de l'Alentejo, mais encore du royaume, et laissez-moi faire, à moi, ma besogne de roi.

— Et c'est justement parce que vous ne la faites pas, sire, que je suis député devers vous pour vous dire que de toute cette faiblesse et de tout cet abandon il vous arrivera malheur La besogne d'un roi, sire, est aux rudes affaires de la politique et de la guerre, et non aux plaisirs de l'amour et aux amusemens de la chasse.

— Et, répondit le roi, si je ne me rends pas aux conseils que vous voulez bien me donner au nom de ma noblesse, puis-je savoir, monseigneur, quel est ce malheur qui m'arrivera ?

— Ce malheur, sire, c'est que quelque soir, en revenant de visiter votre maîtresse ou de courir le daim, vous trouverez les portes de Lisbonne ouvertes pour tout le monde, mais fermées pour vous.

— Alors, monseigneur, reprit en riant avec mépris don Sanche, j'irai à Coïmbre : le Portugal est riche en villes royales, et c'est une couronne qui a plus d'un fleuron.

— Coïmbre sera fermée comme Lisbonne, sire.

— Alors il me restera Setuval.

— Setuval sera fermée comme Coïmbre.

— Eh bien ! dites à ma noblesse, reprit le roi, que lorsque mon bon plaisir eût été de présider mon conseil aujourd'hui, je le remettrais à huitaine, tant je serais curieux de voir pareille chose.

— Vous le verrez, sire, répondit l'archevêque d'Evora.

Puis, s'inclinant devant le roi, il sortit avec le même calme et la même dignité qu'il avait conservés dans cette dernière démarche, tentée près de don Sanche, et dont il venait de reconnaître l'inutilité.

De son côté, le roi monta à cheval avec son favori, traversa toute la ville sans s'apercevoir d'aucun changement, puis se dirigea sur Santarem, où demeurait sa maîtresse.

Ce jour-là, don Sanche trouva Maria plus triste et cepenpendant plus affectueuse encore que d'habitude. Le roi s'aperçut tout en entrant de cette tristesse, et, s'arrêtant devant la jeune fille assise sur un divan mauresque :

— Maria, lui dit-il, quand les nuages voilent les étoiles, le roi du ciel souffle et les nuages se dispersent, et les étoiles brillent. Ne pourrai-je donc jamais en faire autant pour toi, moi qui suis un roi de la terre? Quelqu'un a-t-il osé t'insulter, Maria? nomme-le moi; fût-ce mon frère Alphonse, par le ciel! il me rendra compte de cette offense.

— Non, cher seigneur, répondit Maria en secouant la tête et en faisant tomber deux perles qui tremblaient aux cils de ses yeux, non, personne ne m'a insultée, et vous ne devez punir que moi-même qui suis une insensée de ne point me trouver heureuse quand tant de femmes seraient fières d'être à ma place.

— N'essaie pas de me tromper, Maria, dit don Sanche, je sais que ton âme d'ange te porte au pardon. Mais le pardon enhardit les traîtres, car c'est être traître à son roi que de ne point aimer ce qu'il aime. C'est ta faute aussi, Maria ; si tu étais venue à la cour, au lieu de rester dans cette solitude, il t'eussent vue de plus près, ils t'eussent connue, et alors ils t'eussent adorée comme moi. Mais il est encore temps, mon doux soleil, viens, et dès que tu luiras on sentira tes rayons.

— Oh ! bien loin de là! monseigneur, s'écria Maria en joignant les mains d'un air suppliant; si j'avais une grâce à vous demander, ce serait au contraire de me permettre de me retirer dans un couvent et de ne pas demeurer plus longtemps ainsi entre vous et votre peuple, car il nous en arrivera malheur à tous les deux, sire.

— Tu vois bien que tu me trompais, Maria, et que quelque misérable t'aura donné ces avertissemens. Au nom du ciel, Maria, nomme-moi celui qui a osé te menacer.

— La menace, si c'en était une, monseigneur, viendrait de trop haut pour que vous pussiez atteindre celui qui l'aurait faite... Mais tranquillisez-vous, sire, ce n'est point une menace, c'est un rêve.

— Un rêve, Maria ! Je regrette alors de ne pas avoir amené avec moi le rabbin Ismaël ; il explique les songes comme Joseph, et il t'eût dit ce que le tien signifiait.

— Hélas ! monseigneur, répondit en soupirant Maria, il était si clair qu'il n'avait point besoin d'interprète.

— Et il t'annonçait des malheurs ? C'était un songe bien

malavisé, et qui ne se doutait point que j'étais là pour le faire mentir. Viens avec nous, ma belle Maria, et le plaisir dissipera cette vision aussi rapidement que le soleil fond un nuage.

— Et où allez-vous donc, monseigneur? demanda Maria avec inquiétude.

— A la chasse.

Maria pâlit, puis d'une voix tremblante :

— Seul? lui dit-elle.

— Avec ton frère.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria la jeune fille, plus de doute, plus de doute, et mon rêve était un pressentiment!

— Encore ton rêve! murmura don Sanche avec un léger mouvement d'impatience. Voyons, Maria, dis-moi ce rêve. N'ai-je point droit à tes pensées, à tes pensées de la nuit comme à celles du jour? Parle, je t'écoute.

— Oh! mon cher seigneur, dit Maria en se laissant glisser aux pieds de don Sanche, voilà où je reconnais cette bonté que tout le monde ignore, parce qu'elle reste au fond de votre cœur. Au lieu de rire de ma faiblesse, vous voulez la guérir. Eh bien! c'est peut-être Dieu qui vous donne cette compassion pour une crainte qu'un autre traiterait de folie. N'est-ce pas que vous ne me raillerez pas de ma terreur?

— Non, sois tranquille; parle.

— Eh bien! monseigneur, vous étiez venu, dans mon rêve, comme vous voilà en réalité. Dans mon rêve, vous m'avez proposé, comme vous venez de le faire, de m'emmener à la chasse, et j'avais accepté. J'étais partie avec vous, et je chevauchais à vos côtés toute fière de votre bonne grâce et de votre adresse, et me disant en moi-même que si vous n'eussiez pas été roi de naissance, quelque peuple vous eût élu.

— Et toi aussi, Maria, tu me flattes? dit en souriant le roi.

— Non, mon bien-aimé seigneur, je vous dis la vérité toujours, ou, si je ne vous dis pas la vérité, je vous dis au moins ce que je pense. Vous chevauchiez donc ainsi près de moi, lorsque nous entrâmes dans une sombre forêt où vos chiens ne tardèrent pas à lancer un daim. Chacun le poursuivit alors avec de grands cris de joie, et moi je le poursuivis ainsi que les autres, mais triste et comme emportée dans un tourbillon. Je voulais crier instinctivement, je voulais arrêter mon cheval, je voulais, sans savoir pourquoi, vous dire de ne point poursuivre ainsi ce pauvre animal; mais j'étais sans voix et sans force, et ma poitrine se serait plutôt brisée que de laisser échapper un son. Enfin, après une course dont je ne pus mesurer la longueur et dans laquelle nos chevaux, comme s'ils eussent eu des ailes, franchissaient montagnes, rivières et précipices, le malheureux daim commença de se lasser, et, chose étrange, tout en suivant la chasse, qui était encore trop éloignée pour le voir, je le voyais, moi, haletant, se traînant à peine, n'avançant plus que par élans désespérés chaque fois qu'il entendait plus près de lui les aboiemens des chiens ou les fanfares du cor. Tout-à-coup une flèche partit d'un buisson sans que je visse quelle main l'avait lancée, et le daim, frappé à l'épaule, fit encore quelques pas, puis tomba sur ses genoux, puis se roula dans son sang; et à mesure qu'il avançait vers son agonie, — vous avez dû faire quelquefois de ces rêves, n'est-ce pas, monseigneur? où le vrai et le faux, le fantastique et le positif sont tellement mêlés ensemble, qu'on ne sait plus distinguer la réalité de l'illusion, — ses membres, qui se raidissaient, cessaient confusément d'être ceux d'un animal et prenaient la ressemblance de ceux d'un homme. Enfin, après quelques minutes de cette métamorphose, je jetai un cri; je venais de reconnaître mon frère. Oui, monseigneur, mon frère, percé d'une flèche au-dessous du bras, et qui, dans une dernière convulsion, rassembla toutes ses forces pour se tourner de mon côté et me dire : « Maria, Maria, prends garde à la chasse! » Puis aussitôt il expira.

— Folle que tu es, dit don Sanche, ne reconnais-tu pas dans ce rêve insensé les incohérentes visions de la nuit?

— Oh! non, non! s'écria Maria. Non, croyez-moi bien, monseigneur, j'ai fait d'autres rêves dans ma vie, mais aucun ne m'a laissé une impression pareille. Oh! monseigneur, ne méprisez pas cet avertissement. Après tout autre rêve, peu à peu j'ai senti s'effacer, si je puis le dire ainsi, le cadre dans lequel il était enfermé; montagnes, forêts, paysages, une fois mes yeux ouverts, disparaissaient à la clarté du jour comme une vapeur; tandis qu'aujourd'hui je vois tout encore, comme si je n'étais pas éveillée; le cadavre de mon frère est couché au pied d'un grand rocher couronné de sapins, près d'une fontaine où se réunissent les eaux d'une cascade; il y a en face de lui une ruine qui est un ancien ermitage ruiné par les Maures et que surmonte une croix brisée. Tenez, monseigneur, que j'aie les yeux ouverts ou fermés, tout cela est devant moi sans cesse et plein de réalité.

— Il est du moins heureux que ce rêve, en menaçant ton frère, ait respecté ma belle Maria; car, si imposteur que je le croie, je ne serais pas, je l'avoue, sans inquiétude en face d'une telle conviction.

— Oh! ce n'est pas tout, monseigneur, reprit Maria, et toute la famille est enveloppée dans la proscription. Je n'en restai point là et je m'enfonçai plus avant encore dans mon rêve ensanglanté. La chasse continua, car moi seule semblais être accessible à cette impitoyable vision. Toujours sans voix, toujours entraînée par une force supérieure, je repris ma course à travers la forêt, et presque aussitôt les chiens lancèrent une biche blanche qui descendit la vallée de toute la rapidité de sa course; et alors la même chose se renouvela. Comme si j'eusse été douée d'une double vue, je la suivis à travers les mille détours qu'elle faisait pour tromper les chiens; seulement, cette fois, c'était moi qui éprouvais toutes ses terreurs, c'était moi qui tressaillais à chaque aboiement des chiens, à chaque son du cor. Enfin nous la rejoignîmes, et une flèche partit qui alla la percer au flanc. A l'instant même je ressentis au côté une vive douleur; et de même que le sang coula sur sa blanche fourrure, je vis le sang teindre ma robe. Alors une seconde flèche partit et alla l'atteindre au côté opposé; et au côté opposé, qui était celui du cœur, je sentis une douleur vive, aiguë, mortelle. Le sang jaillit de cette seconde blessure comme de la première. La biche tomba pleurant et bramant, et alors un homme s'approcha d'elle un couteau à la main : cet homme me causait une terreur aussi grande que s'il fût venu à moi. Cet homme s'approcha d'elle, et, malgré ses plaintes, ses gémissemens, sans faire attention à moi qui essayais par mes gestes de suppléer à mes paroles, monseigneur, avec ce couteau il lui ouvrit la gorge, et sur mon âme, oui, monseigneur, je vous le jure, je le sentis entrer tranchant et froid, et je jetai enfin un grand cri qui me réveilla. Je fus longtemps à croire que je n'étais pas blessée, la main sur mon cou, cherchant des yeux à mes deux côtés ces plaies que j'avais reçues, et prenant pour du sang la sueur mortelle qui me courait par tout le corps. Oh! voyez-vous, monseigneur, continua Maria en portant sa main aux endroits indiqués, c'était là, là et là; et rien qu'à en parler je souffre et je me sens prête à mourir. Ayez donc pitié de moi, je vous en supplie, monseigneur, et n'allez point à cette chasse; car je suis certaine que si j'avais continué mon rêve, après mon frère, après moi, c'était vous, monseigneur, que cette menace allait atteindre.

Don Sanche sourit à ce récit. Comme tous les caractères faibles, il affectait le doute afin de paraître fort; puis, prenant sa maîtresse entre ses bras :

— Maria, lui répondit-il, j'ai toujours entendu dire qu'en marchant droit à un fantôme on le faisait évanouir. Je ferai ainsi de ton rêve; nous marcherons droit à lui et il disparaîtra.

— Oh! non, non, monseigneur, à moins que vous n'ordonniez, car je suis votre servante, et j'obéirai à vos ordres. Non, je n'irai point à cette chasse, et si vous m'en croyez, monseigneur, vous n'irez pas non plus.

— Tu feras selon ton plaisir, Maria, et non point selon ma volonté. Tu crois que quelque danger te menace à me suivre, reste ici, ma bien-aimée, je veux t'épargner jusqu'à l'ombre de la crainte. A mon retour je t'y retrouverai, et tu auras tout oublié, excepté notre amour. Adieu, ou plutôt au revoir.

Maria resta un instant pendue au cou de don Sanche, ren-

versée en arrière, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, comme si elle était évanouie; mais au bout d'un moment, sa poitrine se gonfla, ses larmes jaillirent, et elle éclata en de tels sanglots, que don Sanche sentit sa résolution chanceler et demeura un instant incertain, commençant à douter qu'une telle douleur puisse être l'effet d'un songe, et croyant qu'elle avait appris quelques nouvelles qu'elle ne voulait pas lui dire:

— Maria, lui dit-il, il est impossible qu'un rêve te cause de pareilles angoisses; promets-moi de me dire ce que tu as réellement, et je resterai.

— Non, non, dit Maria, allez à la chasse, monseigneur, car je n'ai rien autre chose que ce que je vous ai dit; mais revenez vite, car je sens que je n'aurai quelque tranquillité d'esprit qu'en vous revoyant.

— Tes désirs sont des ordres, répondit don Sanche; au lieu d'aller à Castel-Branco, je n'ai qu'à Sarzedar; au lieu d'être huit jours, je n'en serai que trois. Adieu donc, et à bientôt.

Maria lui dit adieu de la tête, car elle n'osait parler, tant sa voix était pleine de sanglots. Elle le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir à travers les portes de l'appartement; puis, lorsqu'il eut disparu, elle courut à la fenêtre afin de le saluer encore une dernière fois. Enfin don Sanche disparut à l'angle de la rue, et cependant Maria resta encore longtemps immobile au même endroit et les yeux fixés sur la même place, comme si elle se fût attendue à le voir reparaître.

Pendant ce temps il se passait à Lisbonne des choses qui justifiaient les pressentimens de Maria.

III.

Les nobles avaient répondu avec empressement à l'appel de don Manrique de Carvajal, et, comme c'était un seigneur riche et puissant, personne ne s'était inquiété de voir entrer chez lui une si nombreuse assemblée. Mais le lendemain matin l'étonnement fut grand lorsqu'on vit des ouvriers construire un vaste échafaud dans une prairie qui s'étend entre Lisbonne et le petit golfe qui s'avance dans les terres au-dessus de la ville. Comme tout le monde ignorait dans quel but cet échafaud était dressé, tous ceux qui passaient s'arrêtaient devant lui. D'un autre côté, les curieux de la ville ayant appris le travail étrange qui se faisait à la porte, accoururent avec empressement; si bien que dès l'heure de midi il y avait déjà une foule considérable, attendant l'issue de cette construction.

A dix heures la charpente étant achevée, on étendit sur les marches et sur la plate-forme de cet échafaud un tapis magnifique sur lequel on éleva un trône surmonté des armes de Portugal, en tout semblable à celui du roi. Bientôt on plaça sur ce trône une statue représentant le roi don Sanche; elle avait la couronne en tête, sceptre en main et l'épée de justice au côté; elle était revêtue de la robe royale, sur laquelle brillaient les insignes de la royauté; puis une forte troupe d'écuyers et de gardes s'approcha. Les écuyers, qui portaient chacun les pennons de leurs maîtres, montèrent les marches et allèrent se placer derrière le trône, abaissant leurs bannières sous la bannière de Portugal. Les soldats se rangèrent en cercle autour de l'échafaud, et chacun attendit plus curieux et plus étonné que jamais.

A midi toute la noblesse de Lisbonne, qui venait d'entendre dévotement la messe, sortit de l'église, conduite par don Manrique de Carvajal. Elle conduisait au milieu d'elle le seigneur don Alphonse, frère puîné du roi don Sanche, que l'on croyait en Catalogne, et qui, sur un message qu'il avait reçu huit jours auparavant, était arrivé secrètement à Lisbonne. Elle se dirigea vers la prairie, précédée d'une musique guerrière, comme si elle eût marché à une bataille ou à une fête, et suivie d'une foule plus grande encore que celle qui attendait. En voyant cette noble assemblée, les soldats s'ouvrirent. Don Manrique de Carvajal et l'archevêque d'Evora se placèrent de chaque côté du trône; les autres seigneurs se placèrent sur les degrés, à des distances qui indiquaient leurs rangs. Un crieur public monta sur la dernière marche, et une fanfare bruyante retentit pour commander l'attention. Tous les nobles tirèrent leurs épées, et le crieur public fit entendre ces mots:

« Vous tous Portugais, grands *ricos hombres* *, prélats, chevaliers, écuyers et citoyens, oyez! oyez! oyez!

» Le roi don Sanche de Portugal, mentant à la race dont il est sorti et oubliant les devoirs qui lui sont imposés, s'étant rendu indigne de la couronne qu'il déshonore, il plaît à Dieu, par l'entremise des nobles confédérés, réunis pour la prospérité du royaume, de le condamner à la déposition qu'il a méritée.

» Il a mérité cette déposition surtout pour quatre motifs et ces quatre motifs les voici:

» Premièrement. Le roi don Sanche est indigne de la couronne, puisqu'il ne peut porter la couronne lui-même, et que c'est, non pas lui, mais le funeste don Hernand d'Alméida qui gouverne la nation avec une insolence insupportable pour des esprits aussi fiers que les Portugais. En conséquence, puisque le roi ne peut porter sa couronne, il est temps qu'elle soit placée sur une tête plus capable et plus digne de la porter. Que le roi don Sanche perde donc la couronne! »

Après ces paroles le crieur public s'arrêta, et un silence profond s'étendit sur l'assemblée; on eût dit que toute cette multitude n'avait que des yeux et pas de souffle, car tous les regards brillaient comme des flammes, et pas une haleine ne se faisait entendre au milieu de cette stupeur générale. Monseigneur d'Evora, archevêque de Léria, s'approcha lentement et solennellement de la statue du roi, et lui ôta la couronne de dessus la tête. A cette vue la multitude éclata en applaudissemens si frénétiques, que de ce moment les nobles jugèrent que leur cause était gagnée devant le peuple. Pour ne point laisser refroidir les esprits, ils firent signe au crieur public de continuer, et le crieur continua:

» Secondement. Le roi don Sanche de Portugal est indigne de porter l'épée de justice, puisqu'il oublie de s'en servir pour la protection de ses sujets. Ce n'est point son esprit, mais l'esprit d'une courtisane qui dirige sa volonté; ce n'est point sa bouche, mais la bouche d'un courtisan qui dicte les décrets; ce n'est point sa main, mais la main d'un courtisan qui signe les actes; et cela au préjudice du bien et de l'intérêt commun. Il faut en conséquence que l'épée de justice ne soit pas déshonorée plus longtemps par des mains indignes de la porter. Que don Sanche de Portugal perde donc l'épée de justice! »

Le crieur public fit de nouveau silence. Alors don Manrique de Carvajal s'approcha de la statue et lui arracha du côté l'épée de justice. De nouvelles acclamations retentirent plus furieuses encore que les premières. Et le crieur passa à la charge suivante:

« Troisièmement. Le roi don Sanche de Portugal est indigne de porter le sceptre. Pour le porter dignement, un roi doit présider ses conseils, conduire ses armées, et non point passer sa vie en chasses, en bals et en fêtes; pour porter dignement le sceptre, un prince doit être ferme et juste. Don Sanche, au contraire, est faible, indolent, prodigue, dissipateur des revenus de l'état. Que don Sanche de Portugal perde donc le sceptre! »

Alors le comte de Rodrigo s'approcha de la statue et lui enleva le sceptre des mains; puis le crieur public passa à la quatrième charge.

« Quatrièmement. Le roi don Sanche de Portugal est indigne d'être assis sur le trône, car, outre qu'il s'est rendu coupable de tous les actes de trahison que nous avons dits contre l'honneur de la nation portugaise, il a encore poursuivi injustement de sa haine son frère don Alphonse, seul et vé-

* Voir don Telesforo de Trucha, à qui tous les détails suivans sont empruntés.

ritable héritier de la couronne, l'ayant exilé sans motif, sans doute dans l'espoir de lui substituer quelque enfant illégitime; mais Dieu ne permettra pas tant de honte et de déshonneur, et les nobles ligués les préviendront en décernant le trône à celui qui le mérite par sa naissance, par son courage et par sa sagesse. Que don Sanche de Portugal soit donc chassé du trône! »

Aussitôt don Diego de Salvaterra s'approcha du trône, saisit la statue et la fit tomber la tête la première : en même temps les confédérés enlevèrent don Alphonse sur leurs bras, et le plaçant sur le trône vide, le proclamèrent roi à la place de son frère. Cette proclamation fut accueillie avec de grands cris de joie par le peuple, qui croit toujours gagner quelque chose à changer de souverain. En un instant, don Alphonse III fut revêtu des insignes de la royauté, et l'évêque d'Evora s'avançant le premier, lui rendit hommage en lui baisant la main. Don Manrique de Carvajal vint après; il fut suivi du comte de Rodrigo et de don Diego de Salvaterra; puis après ces quatre délégués de la ligue, vinrent tous les nobles qui la composaient. Enfin le nouveau roi, monté sur un magnifique cheval blanc, couvert du harnais royal, et escorté de la noblesse et suivi du peuple, rentra dans la ville de Lisbonne et se dirigea vers la cathédrale, où l'évêque de Coïmbre chanta un *Te Deum*. Le reste de la journée se passa en fêtes et en réjouissances.

Pendant ce temps, don Sanche s'avançait vers la forêt de Sarzedar, accompagné de don Hernand d'Alméida et de quelques-uns de ses plus familiers serviteurs, car depuis quelque temps aucun noble n'allait plus là où allait don Hernand. Mais le roi don Sanche était tellement aveuglé par l'amour qu'il avait pour la sœur et par l'amitié qu'il portait au frère, qu'il avait laissé s'éloigner de lui la vieille noblesse sans rien faire pour la retenir; dans cette chasse fatale il n'était donc accompagné que de son favori et de ses piqueurs.

Des ordres avaient été donnés d'avance, et en arrivant au rendez-vous, don Sanche apprit qu'un daim magnifique avait été détourné pendant la nuit. A peine prit-il le temps de déjeuner, tant était grande son ardeur pour la chasse. Les relais de chevaux et de chiens furent disposés; puis le piqueur entra avec son limier dans l'enceinte, et au bout d'un instant on entendit le son d'un cor qui annonçait que le daim était lancé; en même temps on le vit comme une ombre traverser d'un bond et sans toucher la terre l'allée où attendaient le roi et don Hernand. Les chiens furent aussitôt découplés sur lui, don Sanche et son favori s'élancèrent sur la voie des chiens, et la chasse commença.

Dès les premiers pas qu'il fit, le cheval de don Hernand sembla animé d'une vitesse surnaturelle, et quoique le roi montât un coursier du plus pur sang maure, le cheval andaloux de don Hernand essaya plusieurs fois de le dépasser. Il s'établit une lutte entre la monture et le cavalier dans laquelle on ne pouvait deviner quel serait le vainqueur, lorsque le roi voyant que les écarts du cheval et du cavalier dérangeaient la chasse, cria à son favori de laisser aller. A peine, pour obéir, celui-ci eut-il lâché la bride que son coursier l'emporta avec la rapidité d'une vision. Le roi s'élança derrière lui de toute la vitesse de sa monture, et pendant longtemps il le suivit, perdant peu à peu sur lui, mais continuant à le distinguer encore à travers les arbres. Enfin don Hernand dépassa les chiens eux-mêmes et disparut dans un taillis épais. Bientôt on entendit le bruit de son cor, qui sonnait la vue; il allait d'une vitesse égale au daim. Au bout de dix minutes, son cor se fit entendre une seconde fois; mais quelques efforts qu'eût faits la chasse pour le suivre, le roi vit qu'il avait encore gagné sur elle : cette course dura deux heures ainsi, le son du cor s'affaiblissant chaque fois. Enfin il s'arrêta tout-à-coup et tout-à-fait au milieu d'une fanfare. Le roi ne comprenait rien à cette interruption, et commençant à être inquiet, redoubla de vitesse et se sépara à son tour de ses gardes. Son cheval, comme s'il eût été guidé par une main invisible, semblait suivre une trace. Le paysage devenait de plus en plus sauvage et désert. Le roi n'en continua pas moins sa route; peu à peu il lui sembla entrer dans un passage qui ne lui était pas étranger et qu'il était cependant certain de ne pas avoir vu. Il reconnut un ermitage en ruine, surmonté d'une croix brisée. Il chercha en face, car il lui semblait qu'il devait y avoir un grand rocher tout hérissé de noirs sapins; les sapins et le rocher étaient en face de l'ermitage. Ses yeux se portèrent aussitôt au fond, et il chercha une fontaine et une cascade qui devaient s'y trouver; la fontaine et la cascade étaient au fond. Alors ses yeux se portèrent avec une angoisse inexprimable sur le gazon. Sur le gazon était un homme étendu dans les dernières convulsions de l'agonie. Il se jeta à bas de son cheval, courut à cet homme, et jeta un cri. Cet homme c'était don Hernand, son cheval l'avait précipité du haut en bas du rocher et lui avait brisé le front contre une pierre. Alors le roi se rappela d'où lui venait le souvenir de ce paysage; c'était celui que Maria avait vu en rêve et lui avait si fidèlement décrit. Le cadavre était couché au pied d'un rocher couvert de sapins et avait devant lui un petit ermitage en ruine, avec sa croix brisée; était au fond un vaste bassin naturel où se réunissaient les eaux d'une cascade

Le roi voulut secourir don Hernand; mais il était trop tard, don Hernand était mort. Il porta alors son cor à ses lèvres pour appeler à lui toute sa suite, et sonna à pleine poitrine. Au bout d'un instant, on vit apparaître quelques chiens égarés et ayant perdu la voie; puis derrière eux on entendit la voix des piqueurs. Enfin quelques-uns parurent pleins d'inquiétude et de terreur; lorsqu'ils arrivèrent, le roi avait transporté le cadavre de don Hernand près de la fontaine, et, ne pouvant pas le croire entièrement expiré, essayait de le faire revenir, en lui jetant de l'eau sur le visage. Quant au reste de la chasse, il s'était dirigé d'un autre côté, emporté à la poursuite d'une biche blanche qui avait fait prendre le change aux chiens, quelque peine qu'eussent prise les piqueurs pour les rompre et les distraire de cette nouvelle voie.

A cette nouvelle, en apparence si indifférente dans la circonstance où l'on se trouvait, don Sanche tressaillit comme frappé d'une nouvelle terreur. Il laissa tomber le cadavre de don Hernand, qu'il soulevait sur son genou, redemanda une seconde fois les mêmes détails, pâlissant à mesure qu'on les lui donnait; enfin, quand le capitaine eut fini de parler, il écouta un instant d'où venait la voix des chiens que l'on entendait dans l'éloignement, et, laissant le corps de son favori aux mains des piqueurs, il s'élança sur son cheval et le poussa comme un insensé vers le côté d'où partait le bruit.

Don Sanche venait de se rappeler la seconde partie du rêve de Maria, qui avait rapport à elle-même.

Le cheval de don Sanche semblait avoir des ailes, et cependant il lui déchirait les flancs de ses éperons. C'est qu'il lui semblait, après la réalité affreuse qu'avait prise la première partie du songe de Maria, que c'était sa maîtresse elle-même qui était en danger. Il voulait donc arriver à temps pour rompre les chiens et interrompre la chasse maudite; mais quelle que fût la vélocité de l'enfant du désert, qui l'emportait comme un tourbillon, il ne se rapprochait que peu à peu des chiens, qui de temps en temps, par de longs aboiemens, prouvaient qu'ils revoyaient l'animal qu'ils poursuivaient. Enfin, après trois heures de cette poursuite incessante, il se rapprocha au point d'entendre distinctement le bruit du cor, qui de minute en minute sonnait l'à-vue, ce qui prouvait que l'animal se fatiguait et allait incessamment être rejoint par les chasseurs; enfin le terrible hallali vint à son tour. Don Sanche précipita son cheval, et arriva au moment où la biche, percée de plusieurs flèches, dont la dernière traversait le cœur, venait d'expirer.

Il est impossible de décrire l'impression que cette vue produisit sur le roi. La vie fantastique était tellement mêlée pour lui depuis le matin à la vie réelle, que ce ne fut qu'en tremblant qu'il jeta les yeux sur la malheureuse bête étendue dans son sang : il lui semblait qu'il allait voir la biche prendre une forme humaine et se lever devant lui comme une apparition. Le regard mourant qu'elle tourna vers lui augmenta encore son trouble, tant il était plein de détresse et de douleur. Dès lors il n'eut plus de doute, et certain que Maria courait quelque danger, il prit un nouveau cheval, ordonna à une partie de sa suite d'aller rejoindre le corps de don Hernand, et, suivi de l'autre, il s'élança en hâte sur la route de Santarem.

A peine avait-il fait quelques lieues que, ne pouvant résister à son impatience et voyant que le reste des chasseurs, moins bien montés que lui, ne pourrait le suivre, il mit son cheval au galop, fixant Santarem pour lieu du rendez-vous. A son tour un pressentiment terrible le poussait en avant, et il se reprochait amèrement de n'avoir point cédé aux instances de Maria. De temps en temps des alternatives d'espérance le reprenaient, pendant lesquelles il respirait comme on fait lorsque l'on sort d'un rêve terrible ; puis, bientôt encore, comme un dormeur qui retombe dans le même songe, il se laissait reprendre à ses terreurs et enfonçait de nouveau ses éperons dans le ventre de son cheval, qui l'emportait de nouveau avec la vitesse du vent.

La nuit vint. Don Sanche ne ralentit point pour cela sa course, qui prit au contraire, de l'obscurité même, un caractère plus sombre et plus fantastique. Dans l'espèce de vertige auquel il était en proie, il lui semblait voir dans les arbres qui bordaient la route autant de fantômes sortant de terre et le suivant aux deux côtés du chemin ; enfin, aux premiers rayons de la lune, il aperçut les clochers de Santarem. Il avait fait, en moins de six heures, le chemin qui la veille lui avait pris toute une journée.

Arrivé à la maison de Maria, don Sanche sauta à bas de son cheval, et, le laissant aller à sa volonté, s'avança vers une petite porte par laquelle il avait l'habitude d'entrer lorsqu'il venait de nuit. Arrivé à cette porte, il s'arrêta un instant pour respirer, écoutant avec anxiété s'il n'entendrait pas quelque bruit qui justifiât ses craintes : tout était calme et silencieux. Don Sanche reprit quelque assurance.

En entrant dans le jardin, don Sanche jeta machinalement les yeux vers un berceau de jasmins et de grenadiers, retraite favorite de Maria : il lui sembla alors la voir assise sous ce berceau, comme mille fois il l'avait vue, et se détourna de son chemin pour aller à elle ; mais, à mesure qu'il avançait, la vision devenait moins distincte. Arrivé au berceau, ce qu'il avait pris pour un corps se dissipa comme un brouillard, il crut entendre une plainte qui le fit frissonner par tout le corps ; mais regardant autour de lui, et n'apercevant rien qu'une légère vapeur sans forme qui flottait en rasant la terre, comme les plis d'une robe, il monta l'escalier du perron ; la vapeur montait devant lui et semblait lui montrer le chemin. A la porte elle s'arrêta, comme si elle ne pouvait passer, et don Sanche entendit une nouvelle plainte. Il s'élança aussitôt vers la porte, et crut sentir sur sa figure l'impression d'une chevelure mouillée de rosée, mais cette impression fut si rapide qu'il ne put croire à sa réalité. La porte s'ouvrit et la vapeur glissa sur les dalles, passant par les portes entr'ouvertes et s'acheminant vers la chambre de Maria. Don Sanche suivit ce guide étrange, ses genoux tremblans et la sueur sur le front. Arrivé à l'entrée de la chambre, il s'arrêta sur le seuil. La vapeur se glissa entre les rideaux du lit, qui étaient fermés, et disparut. Don Sanche demeura immobile, sans souffle, promenant ses regards d'un bout à l'autre de l'appartement, éclairé à peine par une lampe qui brûlait aux pieds d'une madone ; puis voyant que tout y était tranquille et chaque chose à sa place, il s'avança doucement vers le lit, retenant sa respiration et écoutant s'il n'entendrait pas le souffle jeune et léger de Maria. Aucune haleine ne flottait dans la nuit. Don Sanche tira les rideaux d'une main tremblante. Maria était couchée. Il se baissa vers elle, aucun souffle ne monta vers lui. Il posa ses lèvres sur les lèvres de Maria ; elle étaient glacées. Il arracha le drap qui la recouvrait ; le lit était plein de sang. Don Sanche jeta un cri, s'élança vers la madone, et à la lueur de la lampe, il vit qu'elle avait reçu pendant son sommeil une blessure au cœur. Les deux parties du rêve étaient accomplies.

Don Sanche appela au secours. Les femmes de Maria accoururent, mais tout fut inutile ; elle était morte, morte assassinée par un assassin si expert qu'il n'avait donné qu'un coup et qu'elle n'avait pas jeté un cri, puisque les femmes qui étaient couchées dans la chambre voisine n'avaient rien entendu.

Le roi passa la nuit tout entière au chevet du lit de sa maîtresse, roulant dans sa tête des projets de vengeance d'autant plus terribles que, quoiqu'il ignorât quel était l'assassin, il croyait se douter d'où le coup partait. Au point du jour, sa suite arriva rapportant le cadavre de don Hernand. Don Sanche les fit coucher tous deux chacun sur un lit de parade, et se mettant à la tête de sa petite troupe, marcha sur Lisbonne.

En arrivant aux portes de la ville, il les trouva fermées. Il fit le tour de la ville ; partout des pierres, du fer et du bois. Il sonna du cor ; nul ne répondit : on eût dit une cité morte ou enchantée.

Don Sanche étant presque seul et ne pouvant rien faire, résolut d'aller à Coïmbre et de revenir avec la garnison de la forteresse. Il se mit donc en marche vers Coïmbre et y arriva le lendemain matin. Les portes de Coïmbre étaient fermées comme celles de Lisbonne.

Don Sanche n'avait plus d'espoir qu'en Setuval ; il traversa le Zercre, le Tage et le Zatas, et au bout de trois jours arriva devant Setuval. Setuval était fermée comme Coïmbre et Lisbonne.

La prédiction de l'évêque d'Evora était accomplie, et don Sanche voyait ce qu'il avait désiré voir.

Pendant ces différens voyages, sa suite avait graduellement diminué : à Coïmbre il n'avait plus avec lui que dix hommes ; à Setuval il n'en avait plus que trois ; aux frontières d'Espagne il était seul.

Don Sanche, abandonné de tout le monde, se retira à Tolède, où le roi de Castille lui donna un asile.

Il ne lui était resté de fidèle dans tout son royaume que don Martinn de Freytas, gouverneur de la citadelle de la Horta ; malheureusement don Sanche l'avait oublié depuis longtemps.

Et cependant don Martinn de Freytas avait fait fermer les portes et doubler les sentinelles.

IV.

Lorsque le roi Alphonse III eut appris que tout le Portugal s'était soumis à son autorité, excepté la forteresse de la Horta, il envoya contre elle don Manrique de Carvajal avec quatre mille hommes.

Don Martinn, de son côté, avait pris toutes ses précautions pour n'être point atteint au dépourvu : il avait réuni tous ses vassaux, fait entrer dans la forteresse tout ce qu'elle pouvait contenir de vivres, et rassembler sur les remparts toutes les machines et engins en usage à cette époque : il en résultait qu'il avait deux cents hommes de garnison, des vivres pour six mois et des munitions pour dix assauts.

Un matin on annonça à don Martinn de Freytas que l'on apercevait les bannières de don Manrique de Carvajal qui se déroulaient dans la plaine. Don Martinn ordonna à toutes les trompettes de sonner leurs fanfares les plus vives en signe de joie. Elles firent si grand bruit, que don Manrique de Carvajal les entendit de l'autre côté du Mondego, et dit en se retournant vers le comte de Rodrigo qui commandait sous lui : « Il paraît qu'il y a fête au château de la Horta. »

Le soir, don Manrique s'arrêta à trois portées de traits des murs de la forteresse, et envoya un héraut pour ordonner à don Martinn de Freytas de reconnaître don Alphonse III pour roi de Portugal, et de lui remettre la clef de la citadelle. Don Martinn de Freytas répondit qu'il ne connaissait point Alphonse III, et qu'il ne remettrait les clefs qu'à don Sanche.

Dans la nuit, don Manrique établit son camp autour de la Horta, et le lendemain envoya une seconde fois le héraut faire la même sommation : le héraut revint avec la même réponse.

La journée se passa dans une observation mutuelle. Le lendemain, au point du jour, le héraut retourna à la forteresse pour la troisième fois. Don Martinn répondit comme il avait fait les deux premières.

Don Manrique de Carvajal se prépara à donner l'assaut et

don Martinn de Freytas à le soutenir; tous deux se connaissaient pour sages et vaillans capitaines : aussi ni l'un ni l'autre ne négligea-t-il rien de son côté.

L'assaut fut donné, terrible, acharné, sanglant. Après douze heures de combat corps à corps, après avoir étreint les tours de ses six mille bras, après avoir trois fois porté la main sur les créneaux des remparts, don Manrique de Carvajal fut forcé de se retirer entraînant deux cents hommes dans les fossés de la forteresse

Quatre autres assauts se succédèrent aussi inutiles, aussi meurtriers. Don Manrique de Carvajal, après avoir perdu mille de ses meilleurs soldats, résolut d'essayer de réduire par la famine la citadelle qu'il ne pouvait prendre par la force. il convertit ce siége en blocus.

De ce moment rien n'arriva plus jusqu'à la citadelle. Don Manrique ferma jusqu'aux passages les plus secrets, et le château de la Horta fut séparé du reste du monde par une ligne infranchissable. Pendant les quatre premiers mois, don Martinn de Freytas subit ce blocus sans paraître en éprouver une grande inquiétude ; mais voyant que son ennemi ne s'apprêtait point à lever le siége et qu'il ne lui restait plus que pour deux mois de provisions, il mit tout son monde à la demi-ration. Grâce à cette mesure, des deux mois qui lui restaient il en faisait quatre.

Don Manrique tint bon. Au bout de deux autres mois don Martinn fut encore obligé de réduire les distributions de moitié : cette fois il n'y avait pas moyen de prolonger la défense par une réduction nouvelle; chaque homme recevait juste ce qu'il lui fallait strictement pour ne pas mourir de faim.

Les provisions s'épuisèrent; la forteresse ne renfermait de vivres que pour six mois, et elle en avait tenu dix. On mangea les chevaux, puis les chiens, puis les chats, puis les rats et les souris, puis enfin on commença à faire bouillir le cuir des harnais pour voir s'il n'y aurait pas moyen de mordre dedans.

Don Manrique ne bougeait pas de place. On voyait du haut de la citadelle arriver dans son camp des troupeaux de bœufs et de moutons : la vie des assiégeans se passait en festins, et quand la nuit était calme, les sentinelles entendaient les refrains de leurs chansons à boire.

Il en était tout le contraire des assiégés; la détresse augmentait chaque jour; faibles, hâves et décharnés, à peine s'ils pouvaient soutenir le poids de leurs armes. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des fantômes; et s'il était venu à don Manrique l'idée de livrer un sixième assaut, certes il aurait eu bon marché des malheureux partisans de don Sanche. Il aimait mieux les laisser mourir de faim : c'était plus long, mais plus sûr.

Don Martinn de Freytas était au désespoir, car il ne se faisait pas illusion sur la possibilité de tenir plus longtemps, et il voyait qu'un moment ou l'autre il lui faudrait céder. Sa résistance était à l'agonie ; c'était une question de temps : déjà il ne comptait plus que par jours, et bientôt il ne compterait plus que par heures.

Ce moment arriva. Après avoir mangé jusqu'aux feuilles des arbres, la garnison, un beau matin, n'eut plus rien a manger du tout; elle jeûna un jour tout entier, n'osant pas se plaindre, car don Martinn de Freytas jeûnait depuis deux.

La nuit se passa encore tant bien que mal; chacun fit de son mieux pour dormir; quelques-uns y réussirent et rêvèrent qu'ils étaient à même un splendide repas : ceux-là se réveillèrent plus affamés encore que ceux qui n'avaient pas dormi.

Le jour vint. Don Martinn n'espérait plus qu'en un miracle, car c'était un vieux chevalier, véritablement croyant et religieux. Il alla à la chapelle pour prier Dieu de le faire ; il le pria de se souvenir qu'il avait été deux fois en terre sainte, et avait pourfendu maint infidèle sans avoir jamais rien demandé pour cela. Mais la circonstance était si grave, qu'il ne pouvait plus faire autrement que de rappeler ses services, puisqu'on avait l'air de les oublier.

Sa prière faite, il sortit plein de foi. Ses yeux se portèrent autour de lui, et il vit un aigle pêcheur qui descendait du ciel comme un éclair et s'abattait sur le fleuve. Un instant l'oiseau sembla lutter à la surface de l'eau, puis bientôt il reprit son vol en emportant entre ses serres une superbe truite.

L'aigle prit son vol vers le château de la Horta, et comme il passait au-dessus de la citadelle, il laissa tomber sa truite aux pieds de don Martinn de Freytas.

Don Martinn ne douta point que le miracle demandé ne fût accompli. Il ramassa la truite, la fit assaisonner du mieux qu'il put; puis, la posant sur un magnifique plat d'argent, il a fit porter à don Manrique de Carvajal avec une lettre, dalns laquelle il lui disait que, peiné des privations qu'il devait souffrir, depuis ce long siége, durant lequel il ne lui voyait manger que du bœuf et du mouton, il le priait d'accepter une truite de son réservoir pour changer son ordinaire.

Don Manrique pensa que des gens qui envoyaient de pareils cadeaux à leurs ennemis devaient vivre dans l'abondance, et que c'était perdre son temps que d'essayer de les prendre par famine. En conséquence, le même jour il leva le siége, déclarant seulement rebelle au nouveau roi quiconque aurait des relations avec don Martinn ou aucun des hommes de sa suite. Cette déclaration fut proclamée à son de trompe dans les villes et dans les villages environnans.

Le lendemain tous les assiégeans avaient disparu. Il était temps! un jour de plus, tous les assiégés étaient morts.

Don Martinn de Freytas n'avait fait que changer de blocus; seulement celui-ci était plus étendu. Les villages environnans, effrayés par la menace de don Manrique de Carvajal, traitaient don Martinn de Freytas et sa petite troupe comme des parias. Ceux-ci étaient obligés de pêcher et de chasser pour vivre, car personne ne voulait leur vendre ni viande ni poissons. Quant aux jeunes filles, lorsqu'elles apercevaient par hasard un page ou un écuyer d'un côté, elles fuyaient de l'autre.

Au bout d'un an d'isolement au milieu de cette espèce de cordon sanitaire, cette brave garnison qui avait supporté six jours d'assaut et dix mois de faim, ne pouvant supporter l'ennui, se trouva réduite par la désertion à une vingtaine d'hommes. Ceux qui étaient restés étaient les écuyers et les pages, tous jeunes gens de grande et haute famille qui tenaient à lâcheté d'abandonner leur capitaine; cependant leur tour vint d'être découragés comme les autres, et ils envoyèrent l'un d'entre eux à don Martinn de Freytas.

— Monseigneur, dit le député, je viens, au nom de mes camarades, vous supplier humblement de prendre en considération leur misère.

— De quoi se plaignent-ils? demanda don Martinn.

— Ils se plaignent, monseigneur, d'être obligés comme des manans de chasser et de pêcher pour vivre ; ils se plaignent de rester dans l'obscurité et l'oubli, tandis que beaucoup, qui ne les valent ni en race ni en courage, sont comblés d'honneur à la cour.

— Allez dire à ceux qui vous envoient, répondit don Martinn de Freytas, que la chasse et la pêche sont des plaisirs de roi et non de vilain, et la preuve est que notre roi don Sanche, que Dieu conserve, a perdu son trône pour avoir trop chassé. Ajoutez que, loin d'être dans l'obscurité et dans l'oubli, le nom du dernier de nos pages est, à cette heure, plus connu dans tout le Portugal que celui du premier seigneur de la cour du roi don Alphonse, et qu'à défaut des honneurs qui entourent les courtisans, ils ont l'honneur qui immortalise les fidèles.

Le député retourna vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur rapporta textuellement la réponse de don Martinn de Freytas.

Ils prirent patience.

Un an s'écoula encore. Au bout de cette année un envoyé du roi don Alphonse se présenta devant la citadelle de la Horta; il venait annoncer de la part du roi don Alphonse à don Martinn de Freytas qu'il pouvait présentement lui remettre les clefs de la citadelle, le roi don Sanche étant mort à Tolède.

— Envoyez-moi un sauf-conduit, répondit don Martinn de Freytas.

Quinze jours après le messager revint avec le passeport demandé.

Don Martinn laissa la garde du château à son vieil écuyer, qui était un autre lui-même, se revêtit de sa plus forte cuirasse, ceignit sa plus forte épée, prit en main sa meilleure lance, monta sur son cheval de bataille, et chemina tant par voies et par chemins qu'il arriva à Tolède. A peine arrivé il alla trouver le bailli :

— Est-il vrai, lui dit-il, que le roi don Sanche soit mort?

— Oui, répondit celui-ci.

— Où est-il enterré? demanda don Martinn.

— Dans l'église des frères mineurs.

— Merci.

Don Martinn se rendit dans l'église des frères mineurs.

— Est-il vrai, dit-il au sacristain, que le roi don Sanche soit enterré dans cette église?

— Oui, répondit celui-ci.

— Où est son tombeau? demanda don Martinn.

— Le voici.

— Levez la pierre.

Le sacristain leva la pierre, et dont Martinn reconnut le roi.

Il se mit à genoux, fit une prière pour le salut de son âme, puis se relevant et tirant une clef de sa poche, il la lui remit dans la main.

« Monseigneur et cher sire, lui dit-il, voici la clef de ton château de la Horta que je t'ai fidèlement gardé pendant ta vie, et que je te rends fidèlement après ta mort; j'ai tenu mon serment, dors en paix. »

Puis il fit refermer la tombe, et partit pour Lisbonne, où il se fit annoncer au roi Alphonse III.

Le roi Alphonse III, curieux de voir un homme aussi extraordinaire, le fit aussitôt entrer au milieu de son conseil, qu'il présidait en ce moment.

— Sire, lui dit don Martinn de Freytas, vous pouvez envoyer maintenant quatre femmes de la reine avec leurs quenouilles, et elles prendront le château de la Horta, que don Manrique de Carvajal n'a pas pu prendre avec quatre mille lances.

— Jure-moi fidélité comme tu l'as juré à mon frère don Sanche, répondit le roi, et je t'en laisse non-seulement le gouvernement, mais je t'en donne la propriété, ainsi que celle de toutes les terres qui l'entourent.

— Merci, sire, répondit don Martinn de Freytas en secouant la tête et en poussant un soupir. Je n'ai fait qu'un serment, et il m'a coûté trop cher.

Six ans après, don Martinn de Freytas mourut moine et en odeur de sainteté dans le couvent des franciscains de Setuval.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE.

Paris. — Typ. Morris et Comp., 64, rue Amelot.



GABRIEL LAMBERT

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

LE FORÇAT.

J'étais vers le mois de mai de 1835 à Toulon.

J'y habitais une petite bastide qu'un de mes amis avait mise à ma disposition.

Cette bastide était située à cinquante pas du fort Lamalgue, juste en face de la fameuse redoute qui vit, en 1793, surgir la fortune ailée de ce jeune officier d'artillerie qui fut d'abord le général Bonaparte, puis l'empereur Napoléon.

Je m'étais retiré là dans l'intention louable de travailler. J'avais dans la tête un drame bien intime, bien sombre, bien terrible, que je voulais faire passer de ma tête sur le papier.

Ce drame si terrible c'était le *Capitaine Paul*.

Mais je remarquai une chose : c'est que, pour le travail profond et assidu, il faut les chambres étroites, les murailles rapprochées, et le jour éteint par des rideaux de couleur sombre. Les vastes horizons, la mer infinie, les montagnes gigantesques, surtout lorsque tout cela est baigné de l'air pur et doré du Midi, tout cela vous mène droit à la contemplation, et rien mieux que la contemplation ne vous éloigne du travail.

Il en résulte qu'au lieu d'exécuter *Paul Jones*, je rêvais *Don Juan de Marana*.

La réalité tournait au rêve, et le drame à la métaphysique.

Je ne travaillais donc pas, du moins le jour,

Je contemplais, et je l'avoue, cette Méditerranée d'azur, avec ses paillettes d'or, ces montagnes gigantesques belles de leur terrible nudité, ce ciel profond et morne à force d'être limpide,

Tout cela me paraissait plus beau à voir que ce que j'aurais pu composer ne me paraissait curieux à lire.

Il est vrai que la nuit, quand je pouvais prendre sur moi de fermer mes volets aux rayons tentateurs de la lune ; quand je pouvais détourner mes regards de ce ciel tout sintillcant d'étoiles; quand je pouvais m'isoler avec ma propre pensée, je ressaisissais quelque empire sur moi-même. Mais, comme un miroir, mon esprit avait conservé un reflet de ses préoccupations de la journée, et, comme je l'ai dit, ce n'étaient plus des créatures humaines avec leurs passions terrestres qui m'apparaissaient, c'étaient de beaux anges qui, à l'ordre de Dieu, traversaient d'un coup d'aile ces espaces infinis; c'étaient des démons proscrits et railleurs, qui, assis sur quelque roche nue, menaçaient la terre; c'était enfin une œuvre comme la *Divine Comédie*, comme le *Paradis perdu* ou comme *Faust*, qui demandait à éclore, et non plus une composition comme *Angèle* ou comme *Antony*.

Malheureusement je n'étais ni Dante, ni Milton, ni Goëthe.

Puis, tout au contraire de Pénélope, le jour venait détruire le travail de la nuit.

Le matin arrivait. J'étais réveillé par un coup de canon. Je sautais en bas de mon lit.

J'ouvrais ma fenêtre, des torrens de lumière envahissaient ma chambre, chassant devant eux tous les pauvres santômes de mon insomnie, épouvantés de ce grand jour. Alors je voyais s'avancer majestueusement hors de rade quelque magnifique vaisseau à trois ponts, le *Triton* ou le *Montebello*, qui, juste devant ma villa, comme pour ma récréation particulière, venait faire manœuvrer son équipage ou exercer ses artilleurs.

Puis il y avait les jours de tempête, les jours où le ciel si pur se voilait de nuages sombres, où cette Méditerranée si azurée devenait couleur de cendre, où cette brise si douce se changeait en ouragan.

Alors le vaste miroir du ciel se ridait, cette surface si calme commençait à bouillir comme au feu de quelque fournaise souterraine. La houle se faisait vague, les vague, se faisaient montagnes. La blonde et douce Amphitrites comme un géant révolté, semblait vouloir escalader le ciel, se tordant les bras dans les nuages, et hurlant de cette voix puissante qu'on n'oublie pas une fois qu'on l'a entendue.

Si bien que mon pauvre drame s'en allait de plus en plus en lambeaux.

Je déplorais un jour cette influence des objets extérieurs sur mon imagination devant le commandant du port, et je déclarais que j'étais tellement las de réagir contre ces impressions, et je m'avouais vaincu, qu'à partir du lendemain j'étais parfaitement décidé, tout le temps que je resterais à Toulon, à ne plus faire que de la vie contemplative.

En conséquence, je lui demandai à qui je pourrais m'adresser pour louer une barque : une barque étant la première nécessité de la nouvelle existence que, dans sa victoire sur la matière, l'esprit me forçait d'adopter.

Le commandant du port me répondit qu'il songerait à ma demande et qu'il aviserait à y satisfaire.

Le lendemain, en ouvrant ma fenêtre, j'aperçus à vingt pas au-dessus de moi, se balançant près du rivage, une charmante barque, pouvant marcher à la fois à la rame et à la voile, et montée par douze forçats.

Je réfléchissais à part moi que c'était justement là une barque comme il m'en faudrait une, lorsque le garde-chiourme, m'apercevant, fit aborder le canot, sauta sur le rivage, et s'achemina vers la porte de ma bastide.

Je m'avançai au devant de l'honorable visiteur.

Il tira un billet de sa poche et me le remit.

Il était conçu en ces termes :

« Mon cher métaphysicien,

« Comme il ne faut pas détourner les poëtes de leur vocation, et que jusqu'à présent vous vous étiez, à ce qu'il paraît, mépris sur la vôtre, je vous envoie la barque demandée; vous pourrez, tout le temps que vous habiterez Toulon, en disposer depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture du port.

« Si parfois vos yeux, lassés de contempler le ciel, tendaient à redescendre sur la terre, vous trouverez autour de vous douze gaillards qui vous ramèneront facilement, et par leur seule vue, de l'idéal à la réalité.

« Il va sans dire qu'il ne faut laisser traîner devant eux ni vos bijoux, ni votre argent.

« La chair est faible, comme vous savez, et comme un vieux proverbe dit « Qu'il ne faut pas tenter Dieu, » à plus forte raison ne faut-il pas tenter l'homme, surtout quand cet homme a déjà succombé à la tentation.

« Tout à vous. »

J'appelai Jadin, et je lui fis part de notre bonne fortune. A mon grand étonnement, il ne reçut pas la communication avec l'enthousiasme auquel je m'attendais : la société dans laquelle nous allions vivre lui paraissait un peu mêlée.

Cependant, comme après un coup d'œil jeté sur notre équipage il aperçut, sous les bonnets rouges dont elles étaient ornées, quelques têtes à caractère, il prit assez philosophiquement son parti, et, faisant signe à nos nouveaux serviteurs de ne pas bouger, il porta une chaise sur le rivage, et, prenant du papier et un crayon, il commença un croquis de la barque et de son terrible équipage.

En effet, ces douze hommes qui étaient là, calmes, doux, obéissans, attendant nos ordres et cherchant à les prévenir, avaient commis chacun un crime :

Les uns étaient des voleurs ; les autres, des incendiaires ; les autres, des meurtriers.

La justice humaine avait passé sur eux; c'étaient des êtres dégradés, flétris, retranchés du monde : ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des choses ; ils n'avaient plus de noms, ils étaient des numéros.

Réunis, ils formaient un total : le total était cette chose infâme qu'on appelle le bagne.

Décidément le commandant du port m'avait fait là un singulier cadeau.

Et cependant je n'étais pas fâché de voir de près ces hommes, dont le titre seul, prononcé dans un salon, est une épouvante.

Je m'approchai d'eux, ils se levèrent tous et ôtèrent vivement leur bonnet.

Cette humilité me toucha.

—Mes amis, leur dis-je, vous savez que le commandant du port vous a mis à mon service pour tout le temps que je resterai à Toulon ?

Aucun d'eux ne répondit, ni par un mot, ni par un geste.

On eût dit que je parlais à des hommes de pierre.

» J'espère, continuai-je, que je serai content de vous ; quant à vous, soyez tranquilles, vous serez contens de moi. »

Même silence.

Je compris que c'était une chose de discipline.

Je tirai de ma poche quelques pièces de monnaie, que je leur offris pour boire à ma santé, mais pas une seule main ne s'étendit pour les prendre.

—Il leur est défendu de rien recevoir, me dit le garde-chiourme.

— Et pourquoi cela ? demandai-je.

— Ils ne peuvent avoir d'argent à eux.

— Mais vous, dis-je, ne pouvez-vous leur permettre de boire un verre de vin, en attendant que nous soyons prêts ?

— Ah ! pour cela, parfaitement.

— Eh bien ! faites venir à déjeuner de la guinguette du Fort, je paierai.

— Je l'avais bien dit au commandant, fit le garde-chiourme en secouant d'un même mouvement la tête et les épaules, je l'avais bien dit que vous me les gâteriez....

» Mais enfin, puisqu'ils sont à votre service, il faut bien qu'ils fassent ce que vous voulez....

« Allons, Gabriel.... un coup de pied jusqu'au fort Lamalgue.... Du pain, du vin et un morceau de fromage.

— Je suis au bagne pour travailler et non pour faire vos commissions, répondit celui auquel cet ordre était adressé.

— Ah ! c'est juste, j'oubliais que tu es trop grand seigneur pour cela, monsieur le docteur ; mais comme il s'agissait de ton déjeuner aussi bien que de celui des autres....

— J'ai mangé ma soupe, et je n'ai pas faim, répondit le forçat.

— Excusez....

« Eh bien ! Rossignol ne sera pas si fier.... Va, Rossignol, va, mon fils. »

En effet, la prédiction du vénérable argousin se réalisa. Celui auquel il adressait la parole, et qui sans doute devait son nom à l'abus qu'il avait fait de l'instrument ingénieux à l'aide duquel on est parvenu à remplacer la clef absente, se leva, et traînant après lui son camarade, car, ainsi qu'on le sait, tout homme au bagne est rivé à un autre homme, il s'achemina vers le cabaret qui avait l'honneur de nous alimenter.

Pendant ce temps je jetai un coup d'œil sur le récalcitrant, dont la réponse médiocrement respectueuse n'amenait, à mon grand étonnement, aucune suite fâcheuse ; mais il avait la tête tournée de l'autre côté, et, comme il gardait cette position avec une persévérance qui semblait le résultat d'un parti pris, je ne pus le voir.

Cependant je le remarquai à ses cheveux blonds et à ses favoris roux.... Je rentrai dans la bastide en me promettant de l'examiner dans un autre moment.

J'avoue que la curiosité que j'éprouvais à l'endroit de mon répondeur me fit hâter le déjeuner.

Je pressai Jadin, qui ne comprenait rien à mon impatience, et je revins au bord de la mer.

Nos nouveaux serviteurs n'étaient pas si avancés que nous. Du vin du fort Lamalgue, du pain blanc et du fromage formaient pour eux un extra auquel ils n'étaient point habitués, et ils prolongeaient leur repas en le savourant.

Rossignol et son compagnon surtout paraissaient apprécier au plus haut degré cette bonne fortune.

Ajoutons que le garde-chiourme, de son côté, s'était humanisé au point de faire comme ses subordonnés : seulement ses subordonnés avaient une bouteille pour deux, tandis que lui avait deux bouteilles pour un.

Quant à celui que l'argousin avait désigné sous le nom poétique de Gabriel, sans doute son compagnon de boulet, qui n'avait pas voulu renoncer au repas, l'avait forcé de s'asseoir avec les autres ; mais, toujours en proie à son accès de misanthropie, il les regardait dédaigneusement manger sans toucher à rien.

En m'apercevant, tous les forçats se levèrent, quoique, comme je l'ai dit, leur repas ne fût point achevé ; mais je leur fis signe de finir ce qu'ils avaient si bien commencé, et que j'attendrais.

Il n'y avait plus moyen pour celui que je voulais voir d'éviter mes regards.

Je l'examinai donc tout à mon aise, quoiqu'il eût évidemment rabattu son bonnet jusque sur ses yeux pour échapper à cet examen.

C'était un homme de vingt-huit à trente ans à peine ; au contraire de ses voisins, sur la rude physionomie desquels il était facile de lire les passions qui les avaient conduits où ils étaient, lui avait un de ces visages effacés dont, à une certaine distance, on ne distingue aucun trait.

Sa barbe, qu'il avait laissé pousser dans tout son développement, mais qui était rare et d'une couleur fausse, ne parvenait pas même à donner à sa physionomie un caractère quelconque.

Ses yeux, d'un gris pâle, erraient vaguement d'un objet à l'autre sans s'animer d'aucune expression ; ses membres étaient grêles et semblaient n'avoir été destinés par la nature à aucun travail fatiguant ; le corps auquel ils s'attachaient ne paraissait capable d'aucune énergie physique.

Enfin, des sept péchés capitaux qui recrutent sur la terre au nom de l'ennemi du genre humain, celui sous la bannière duquel il s'était enrôlé devait être évidemment la paresse.

J'eusse donc détourné bien vite mes regards de cet homme, qui, j'en étais certain, ne pouvait m'offrir pour étude qu'un criminel de second ordre, si un vague ressouvenir n'avait murmuré à ma mémoire que je ne voyais pas cet homme pour la première fois.

Malheureusement, comme je l'ai dit, c'était une de ces physionomies dans lesquelles rien ne frappe, et qui, à moins de raisons particulières, ne peuvent produire en passant devant nous aucune impression.

Tout en demeurant convaincu que j'avais déjà vu cet homme, ce que sa persistance à fuir mes regards me démontrait encore, il m'était donc impossible de me rappeler où et comment je l'avais vu.

Je m'approchai du garde-chiourme, et lui demandai le nom de celui de mes convives qui faisait si mal honneur à mon repas.

Il s'appelait Gabriel Lambert.

Ce nom n'aidait en rien à ma mémoire : c'était la première fois que je l'entendais prononcer.

Je crus que je m'étais trompé, et, comme Jadin apparaissait sur le seuil de notre villa, j'allai au-devant de lui.

Jadin apportait nos deux fusils, notre promenade n'ayant pas d'autre but ce jour-là que de faire la chasse aux oiseaux de mer.

J'échangeai quelques paroles avec Jadin ; je lui recommandai d'examiner avec attention celui qui était l'objet de ma curiosité.

Mais Jadin ne se rappelait aucunement l'avoir vu, et, comme à moi, ce nom de Gabriel Lambert lui était parfaitement étranger.

Pendant ce temps nos forçats venaient d'achever leur collation, et se levaient pour reprendre leur poste dans la barque ; nous nous en approchâmes à notre tour.

Et comme, pour l'atteindre, il fallait sauter de rochers en rochers, le garde-chiourme fit un signe à ces malheureux, qui entrèrent dans la mer jusqu'aux genoux, afin de nous aider dans le trajet.

Mais je remarquai une chose, c'est qu'au lieu de nous offrir la main pour point d'appui, comme auraient fait des matelots ordinaires, ils nous présentaient le coude.

Était-ce une consigne donnée d'avance ?

Était-ce dans cette humble conviction que leur main était indigne de toucher la main d'un honnête homme ?

Quant à Gabriel Lambert, il était déjà dans la barque avec son compagnon, à son poste accoutumé, et tenant son aviron à la main.

II.

HENRY DE FAVERNE.

Nous partîmes ; mais, quel que fût le nombre de mouettes et de goëlands qui voltigeaient autour de nous, mon attention était attirée vers un seul but. Plus je regardais cet homme, plus il me semblait que, dans des jours assez rapprochés, il s'était d'une façon quelconque mêlé à ma vie.

Où cela ? comment cela ? voilà ce que je ne pouvais me rappeler.

Deux ou trois heures se passèrent dans cette recherche obstinée de ma mémoire, mais sans amener aucun résultat.

De son côté, le forçat paraissait tellement préoccupé d'éviter mon regard, que je commençai à être peiné de l'impression que ce regard paraissait produire sur lui, et que je m'attachai à essayer de penser à autre chose,

Mais on connaît l'exigence de l'esprit lorsqu'il veut s'attacher à un homme ; malgré moi, j'en revenais toujours à cet homme.

Et, chose qui m'affermissait encore dans cette conviction que je ne me trompais pas, c'est que, chaque fois qu'après avoir détourné les yeux de dessus lui j'avais pris sur moi de les fixer d'un autre côté et que je me retournais vivement vers cet homme, c'était lui à son tour qui me regardait.

La journée s'écoula ainsi : deux ou trois fois nous prîmes terre. J'étais occupé à cette époque à coordonner les derniers événemens de la vie de Murat, et une partie de ces événemens s'était passée sur les lieux mêmes où nous nous trouvions ; tantôt c'était un dessin que je désirais que Jadin prît pour moi, tantôt c'était une simple investigation des lieux que je voulais faire.

A chaque fois je m'approchais du garde-chiourme avec l'intention de l'interroger ; mais à chaque fois je rencontrais le regard de Gabriel Lambert si humilié, si suppliant, que je remis à un autre moment l'explication que je voulais demander.

A cinq heures de l'après-midi nous rentrâmes.

Comme le reste de la journée devait être pris par le dîner et par le travail, je congédiai mon garde-chiourme et sa troupe, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain matin à huit heures.

Malgré moi, je ne pus penser à autre chose qu'à cet homme. Il nous est arrivé parfois à tous de chercher dans notre souvenir un nom qu'on ne peut retrouver, et cependant ce nom on l'a parfaitement su. Ce nom fuit pour ainsi dire devant la mémoire ; à chaque instant on est prêt à le prononcer, on en a le son dans l'oreille, la forme dans la pensée ; une lueur fugitive l'éclaire, il va sortir de notre bouche avec une exclamation, puis tout à coup ce nom échappe de nouveau, s'enfonce plus avant dans la nuit, arrive à disparaître tout à fait ; si bien qu'on se demande si ce n'est point en rêve qu'on a entendu ce nom, et qu'il semble qu'en s'acharnant davantage à sa poursuite l'esprit va se perdre lui-même dans l'obscurité, et toucher aux limites de la folie.

Il en fut ainsi de moi pendant toute la soirée et pendant une partie de la nuit.

Seulement, chose plus étrange encore, ce n'était pas un nom, c'est-à-dire une chose sans consistance, un son sans corps, qui me fuyait : c'était un homme que j'avais eu cinq ou six heures sous les yeux, que j'avais pu interroger du regard, que j'aurais pu toucher de la main.

Cette fois, au moins, je n'avais pas de doute : ce n'était ni un rêve que j'avais fait, ni un fantôme qui m'était apparu.

J'étais sûr de la réalité.

J'attendis le matin avec impatience.

Dès sept heures, j'étais à ma fenêtre pour voir venir la barque.

Je l'aperçus qui sortait du port pareille à un point noir, puis à mesure qu'elle s'avançait sa forme devint plus distincte.

Elle prit d'abord l'aspect d'un grand poisson qui nagerait à la surface de la mer; bientôt les avirons commencèrent à devenir visibles, et le monstre parut marcher sur l'eau à l'aide de ses douze pattes.

Puis on distingua les individus, puis les traits de leur visage.

Mais, arrivé à ce point, je cherchai vainement à reconnaître Gabriel Lambert; il était absent, et deux nouveaux forçats l'avaient remplacé, lui et son compagnon.

Je courus jusqu'au rivage.

Les forçats crurent que j'avais hâte de m'embarquer, et sautèrent à l'eau afin de faire la chaîne; mais je fis signe à leur gardien de venir seul me parler.

Il vint : je lui demandai pourquoi Gabriel Lambert n'était point avec les autres.

Il me répondit qu'ayant été pris pendant la nuit d'une fièvre violente, il avait demandé à être exempté de son service; ce qui, sur le certificat du médecin, lui avait été accordé.

Pendant que je parlais au garde-chiourme, par-dessus l'épaule duquel je pouvais voir la barque et les hommes qui la montaient, un des forçats sortit une lettre de sa poche et me la montra.

C'était celui qu'on avait désigné sous le nom de Rossignol.

Je compris que Gabriel avait trouvé le moyen de m'écrire, et que Rossignol s'était chargé d'être son messager.

Je répondis par un signe d'intelligence au signe qu'il m'avait fait, et je remerciai le gardien.

— Monsieur désirerait-il lui parler? me demanda-t-il; en ce cas, malade ou non, je le ferais venir demain.

— Non, répondis-je; mais sa figure m'avait frappé, et, ne le voyant pas aujourd'hui au milieu de ses camarades, je m'informais des causes de son absence. Il me semble que cet homme est au-dessus de ceux avec lesquels il se trouve.

— Oui, oui, dit le garde-chiourme, c'est un *de nos messieurs;* et il a beau faire, cela se voit tout de suite.

J'allais demander à mon brave argousin ce qu'il entendait par un *de ses messieurs*, lorsque je vis Rossignol qui, tout en traînant son compagnon de chaîne après lui, levait une pierre, et cachait la lettre qu'il m'avait montrée sous cette pierre.

Dès lors, comme on le comprend bien, je n'eus plus qu'un désir, c'était de tenir cette lettre.

Je congédiai le garde-chiourme par un mouvement de tête qui signifiait que je n'avais pas autre chose à lui dire, et j'allai m'asseoir près de la pierre.

Il retourna aussitôt prendre sa place à la proue du canot.

Pendant ce temps, je levai la pierre et je m'emparai de la lettre, et, chose étrange, non pas sans une certaine émotion.

Je rentrai chez moi. Cette lettre était écrite sur du gros papier écolier, mais pliée proprement et avec une certaine élégance.

L'écriture était petite, fine, d'un caractère qui eût fait honneur à un écrivain de profession.

Elle portait cette suscription :

« *A monsieur Alexandre Dumas.* »

Cet homme, de son côté, m'avait donc aussi reconnu.

J'ouvris vivement la lettre, et je lus ce qui suit :

« Monsieur,

» J'ai vu hier les efforts que vous faisiez pour me reconnaître, et vous avez dû voir ceux que je *faisait* pour ne pas être reconnu.

» Vous comprenez qu'au milieu de toutes les humiliations auxquelles nous sommes en butte, une des plus grandes est de se trouver face à face, dégradés comme nous le sommes, avec un homme qu'on a rencontré *dans le monde*.

» Je me suis donc *donné* la fièvre pour m'épargner aujourd'hui cette humiliation.

» Maintenant, monsieur, s'il vous reste quelque pitié pour un malheureux qui, il le sait, n'a même plus droit à la pitié, n'exigez point que je rentre à votre service; j'oserai même vous demander plus : ne faites aucune question sur moi. En échange de cette grâce, que je vous supplie à genoux de m'accorder, je vous donne *ma parole d'honneur* qu'avant que vous ne *quittié* Toulon je vous ferai connaître le nom sous lequel vous m'avez rencontré. Avec ce nom, vous saurez de moi tout ce que vous désirez en savoir.

» Daignez prendre en considération la prière de *cellui* qui n'ose pas se dire

» Votre bien humble serviteur,

» GABRIEL LAMBERT. »

Comme l'adresse, la lettre était écrite de la plus charmante écriture anglaise qui se pût voir; elle indiquait une certaine habitude de style, quoique les trois fautes d'orthographe qu'elle contenait dénonçassent l'absence de toute éducation.

La signature était ornée d'un de ces paraphes compliqués comme on n'en trouve plus qu'au bout du nom de certains notaires de village.

C'était un mélange singulier de vulgarité originelle et d'élégance acquise.

Cette lettre ne me disait rien pour le présent; mais elle me promettait pour l'avenir tout ce que je désirais savoir. Puis je me sentais pris de pitié pour cette nature plus élevée, ou, comme on le voudra, plus basse que les autres.

N'y avait-il pas un reste de grandeur dans son humiliation?

Je résolus donc de lui accorder ce qu'il me demandait.

Je dis au garde-chiourme que, loin de désirer qu'on me rendît Gabriel Lambert, j'eusse été le premier à demander qu'on me débarrassât de cet homme, dont la figure me déplaisait.

Puis je n'en ouvris plus la bouche, et personne ne m'en souffla le mot.

Je restai encore quinze jours à Toulon, et pendant ces quinze jours la barque et son équipage demeurèrent à mon service.

Seulement j'annonçai d'avance mon départ.

Je désirais que cette nouvelle parvînt à Gabriel Lambert.

Je voulais voir s'il se souviendrait de la *parole d'honneur* qu'il m'avait donnée.

La dernière journée s'écoula sans que rien m'indiquât que mon homme se disposât le moins du monde à tenir sa promesse; et, je l'avoue, je me reprochais déjà ma discrétion, lorsqu'en prenant congé de mes gens, je vis Rossignol jeter un coup d'œil sur la pierre où j'avais déjà trouvé la lettre.

Ce coup d'œil était si significatif que je le compris à

l'instant même; je répondis par un signe qui voulait dire : C'est bien.

Puis, tandis que ces malheureux, désespérés de me quitter, car les quinze jours qu'ils avaient passés à mon service avaient été pour eux quinze jours de fête, s'éloignaient de la bastide en ramant, j'allai lever la pierre, et sous la pierre je trouvai une carte.

Une carte écrite à la main, mais qu'on eût juré être gravée.

Sur cette carte, je lus :

« *Le vicomte* HENRY DE FAVERNE. »

III.

LE FOYER DE L'OPÉRA.

Gabriel Lambert avait raison, ce nom seul me disait, sinon tout, du moins une partie de ce que je désirais savoir.

— C'est juste, Henry de Faverne ! m'écriai-je, Henry de Faverne, c'est cela ! Comment diable ne l'ai-je pas reconnu !

Il est vrai que je n'avais vu celui qui portait ce nom que deux fois, mais c'était dans des circonstances où ses traits s'étaient profondément gravés dans ma mémoire.

C'était à la troisième représentation de *Robert le Diable*; je me promenais pendant l'entr'acte au foyer de l'Opéra, avec un de mes amis, le baron Olivier d'Hornoy.

Je venais de le retrouver le soir même, après une absence de trois ans.

Des affaires d'intérêt l'avaient appelé à la Guadeloupe, où sa famille avait des possessions considérables, et depuis un mois seulement il était de retour des colonies.

Je l'avais revu avec grand plaisir, car autrefois nous avions été fort liés.

Deux fois, en allant et en venant, nous croisâmes un homme, qui à chaque fois le regarda avec une affectation qui me frappa.

Nous allions le rencontrer une troisième fois, lorsque Olivier me dit :

—Vous est-il égal de vous promener dans le corridor au lieu de vous promener ici ?

— Parfaitement, lui répondis-je ; mais pourquoi cela ?

— Je vais vous le dire, reprit-il.

Nous fîmes quelques pas, et nous nous trouvâmes dans le corridor.

— Parce que, contina Olivier, nous avons croisé deux fois un homme.

— Qui vous a regardé d'une singulière façon, je l'ai remarqué. Qu'est-ce que cet homme ?

— Je ne puis le dire précisément, mais ce que je sais, c'est qu'il a l'air de chercher à avoir une affaire avec moi, tandis que moi je ne me soucierais pas le moins du monde d'avoir une affaire avec lui.

— Et depuis quand donc, mon cher Olivier, craignez-vous les affaires ? Vous aviez autrefois, si je me le rappelle bien, la fatale réputation de les chercher plutôt que de les fuir.

— Oui, sans doute, je me bats quand il le faut; mais, vous le savez, on ne se bat pas avec tout le monde.

— Je comprends, cet homme est un chevalier d'industrie.

— Je n'en ai aucune certitude, mais j'en ai peur.

— En ce cas, mon cher, vous avez parfaitement raison; la vie est un capital qu'il ne faut risquer que contre un capital à peu près équivalent ; celui qui fait autrement joue un jeu de dupe.

En ce moment la porte d'une loge s'ouvrit, et une jeune et jolie femme fit coquettement signe de la main à Olivier qu'elle désirait lui parler.

— Pardon, mon cher, il faut que je vous quitte.

— Pour longtemps ?

— Non, continuez de vous promener dans le corridor, et avant dix minutes je vous rejoins.

— A merveille.

Je continuai de me promener seul pendant le temps indiqué, et je me trouvais du côté opposé à celui où j'avais quitté Olivier, lorsque j'entendis tout à coup une grande rumeur, et que je vis les autres promeneurs se porter du côté où cette rumeur était née ; je m'avançai comme tout le monde, et je vis sortir d'un groupe Olivier qui, en m'apercevant, s'élança à mon bras en me disant :

— Venez, mon cher; sortons.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je, et pourquoi êtes-vous si pâle ?

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé; cet homme m'a insulté, et il faut que je me batte avec lui ; mais venez vite chez moi ou chez vous, je vous conterai tout cela.

Nous descendîmes rapidement l'un des escaliers; l'étranger descendait l'autre; il tenait son mouchoir sur son visage, et son mouchoir était taché de sang.

Olivier et lui se rencontrèrent à la porte.

— Vous n'oublierez pas, monsieur, dit l'étranger à haute voix, de manière à être entendu de tout le monde, que je vous attends demain à six heures au bois de Boulogne, allée de la Muette.

— Eh ! oui, monsieur, dit Olivier en haussant les épaules; c'est chose convenue.

Et il fit un pas en arrière pour laisser passer son adversaire, qui sortit en se drapant dans son manteau, et avec la prétention visible de faire de l'effet.

— Oh ! mon Dieu ! mon cher, dis-je à Olivier, qu'est-ce que ce monsieur ? Et vous allez vous battre avec cela ?

— Il le faut, pardieu ! bien.

— Et pourquoi le faut-il ?

— Parce qu'il a levé la main sur moi, parce que je lui ai envoyé un coup de canne à travers la figure.

— Vraiment ?

— Parole ! une scène de crocheteur, tout ce qu'il y a de plus sale : j'en ai honte ; mais que voulez-vous ? c'est ainsi.

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce manant-là, qui croit qu'on est obligé de donner à des gens comme nous des soufflets pour les faire battre ?

— Ce que c'est ? c'est un monsieur qui se fait appeler le vicomte Henry de Faverne.

— Henry de Faverne ? je ne connais pas cela.

— Ni moi non plus.

— Eh bien ! comment avez-vous une affaire avec un homme que vous ne connaissez pas ?

— C'est justement parce que je ne le connais pas que j'ai avec lui une affaire : cela vous paraît étrange ; qu'en dites-vous ?

— Je l'avoue.

— Je vais vous raconter cela. Tenez, il fait beau, au lieu de nous enfermer entre quatre murailles, voulez-vous venir jusqu'à la Madeleine ?

— Jusqu'où vous voudrez.

—Voilà ce que c'est : ce monsieur Henry de Faverne a des chevaux superbes et joue un jeu fou, sans qu'on lui connaisse aucune fortune au soleil; au reste, payant fort bien ce qu'il achète ou ce qu'il perd : de ce côté il n'y a rien à dire. Mais comme il est, à ce qu'il paraît, sur le point de se marier, on lui a demandé quelques explications sur cette fortune dont il fait un usage si éblouissant; il a répondu qu'il était d'une famille de riches colons qui avait des biens considérables à la Guadeloupe.

» Alors, justement comme j'en arrive, on est venu aux informations près de moi, et l'on m'a demandé si je connaissais un comte de Faverne à la Pointe-à-Pitre.

» Il faut vous dire, mon cher, que je connais, à la Pointe-à-Pitre, tout ce qui mérite d'être connu, et qu'il n'y a pas,

d'un bout de l'île à l'autre, plus de comte de Faverne que sur ma main.

» Vous comprenez, moi j'ai dit tout bonnement ce qu'il en était, sans attacher à ce que je disais d'autre importance. Puis, au bout du compte, comme c'était la vérité, je l'eusse dite dans tous les cas.

» Or, il paraît que mon refus de reconnaître ce monsieur a mis obstacle à ses projets de mariage. Il a crié bien haut que j'étais un calomniateur, et qu'il me ferait repentir de mes calomnies. Je ne m'en suis pas autrement inquiété; mais, ce soir, je l'ai rencontré comme vous avez vu, et j'ai senti, vous savez, on sent cela, que j'allais avoir une affaire avec cet homme.

» Au reste, mon cher ami, vous êtes témoin que, cette affaire, je l'ai évitée tant que j'ai pu; mais, que voulez-vous? je ne pouvais pas faire davantage. J'ai quitté le foyer, j'ai pris le corridor; en m'apercevant qu'il nous avait suivi dans le corridor, je suis entré dans la loge de la comtesse M...., qui, elle-même, comme vous le savez, est créole, et qui n'a jamais entendu parler de ce monsieur ni de quelque Faverne que ce soit.

» Je croyais en être quitte; baste! il m'attendait en face de la porte de la loge; vous savez le reste : nous nous battons demain, vous l'avez entendu.

— Oui, à six heures du matin; mais qui donc a réglé cela?

— Mais voilà encore ce qui prouve que j'ai affaire à je ne sais quel croquant.

» Est-ce que c'est jamais aux adversaires à régler ces choses-là? Que restera-t-il à faire aux témoins, alors? Puis, se battre à six heures du matin, comprenez-vous cela? Qui est-ce qui se lève à six heures?

» Ce monsieur a donc été garçon de charrue dans sa jeunesse; quant à moi, je sais que je vais être demain matin d'une humeur massacrante, et que je me battrai très-mal.

— Comment, vous vous battrez très-mal?

— Sans doute; c'est une chose sérieuse que de se battre, que diable! On prend toutes ses aises pour faire l'amour, et on ne s'accorde pas la plus petite fantaisie en matière de duel! Moi, je sais une chose, c'est que je me suis toujours battu à onze heures ou midi, et qu'en général je m'en suis très bien trouvé.

» A six heures du matin, je vous demande un peu, au mois d'octobre! on meurt de froid, on grelotte, on n'a pas dormi.

— Eh bien! mais rentrez et couchez-vous.

— Oui, couchez-vous, c'est facile à dire; on a toujours, quand on se bat le lendemain, quelque chose comme un bout de testament à faire, une lettre à écrire à sa mère ou à sa maîtresse; tout cela vous prend jusqu'à deux heures du matin.

» Puis on dort mal; car, voyez-vous, on a beau dire, si bravo qu'on soit, c'est toujours une mauvaise nuit que la nuit qui précède un duel. Et se lever à cinq heures, car pour se trouver au bois de Boulogne à six heures, il faut se lever à cinq, se lever à la bougie, connaissez-vous rien de plus maussade que cela?...

» Aussi qu'il se tienne bien, ce monsieur; je ne le ménagerai pas, je vous en réponds. A propos, je compte sur vous comme témoin.

— Pardieu!

— Apportez vos épées, je ne veux pas me servir des miennes, il pourrait dire qu'elles sont à ma garde.

— Vous vous battez à l'épée?

— Oui, j'aime mieux cela; cela tue aussi bien que le pistolet, et cela n'estropie pas. Une mauvaise balle vous casse un bras, il faut vous le couper, et vous voilà manchot. Apportez vos épées.

— C'est bien, je serai chez vous à cinq heures.

— A cinq heures! Comme c'est amusant pour vous aussi de vous lever à cinq heures!

— Oh! pour moi, cela m'est à peu près indifférent; c'est l'heure où je me couche.

— C'est égal, lorsque les choses se passeront entre gens comme il faut, et que vous serez mon témoin, faites-moi battre comme vous l'entendrez, mais faites-moi battre à onze heures ou midi, et vous verrez; parole d'honneur! il n'y aura pas de comparaison, j'y gagnerai cent pour cent.

— Allons donc, je suis sûr que vous serez superbe.

— Je ferai de mon mieux; mais, d'honneur! j'aurais mieux aimé me battre ce soir sous un réverbère, comme un soldat aux gardes, que de me lever demain à une pareille heure; ainsi, vous, mon cher, qui n'avez pas de testament à faire, allez vous coucher; allez, et recevez mes excuses au nom de ce monsieur.

—Je vous quitte, mon cher Olivier, mais c'est pour vous laisser tout votre temps à vous même. Avez-vous quelque autre recommandation à me faire?

— A propos, il me faut deux témoins : passez au club, et prévenez Alfred de Nerval que je compte sur lui; cela ne le dérangera pas trop, il jouera jusqu'à cette heure-là, et tout sera dit. Puis il nous faut, je ne sais pas, parole d'honneur! où j'ai la tête, il nous faut un médecin; je n'ai pas envie, si je lui donne un coup d'épée, de lui sucer la plaie, à ce monsieur; j'aime mieux qu'on le saigne.

— Avez-vous quelque préférence?

— Pour qui?

— Pour un docteur.

— Non; je les redoute tous également.

— Prenez Fabien; n'est-ce pas votre médecin? c'est le mien aussi; il nous rendra ce service avec grand plaisir.

— Soit. A moins cependant qu'il ne craigne que cela lui fasse tort près du roi, car vous savez qu'il vient d'être attaché à la cour par quartier.

— Soyez tranquille, il n'y songera même pas.

— Je le crois, car c'est un excellent garçon; faites-lui toutes mes excuses de le faire lever à pareille heure.

— Bah! il y est habitué.

— Pour un accouchement, pas pour un duel.

« Mais avec cela je bavarde comme une pie, et je vous tiens là dans la rue, sur vos jambes, tandis que vous devriez être dans votre lit. Allez vous coucher, mon cher ami, allez vous coucher.

— Allons, bonsoir et bon courage!

— Ah! ma foi! je vous jure que je n'en sais rien, dit Olivier en bâillant à se démonter la mâchoire; car, en vérité, vous ne vous faites point idée combien cela m'ennuie de me battre avec ce drôle-là.

Et sur ces paroles, Olivier me quitta pour rentrer chez lui, tandis que j'allais au club et chez Fabien.

Je lui avais donné la main en le quittant, et j'avais senti sa main agitée d'un mouvement nerveux.

Je n'y comprenais plus rien. Olivier avait presque la réputation d'un duelliste; comment donc un duel l'impressionnait-il à ce point-là?

N'importe, je n'en étais pas moins sûr de lui pour le lendemain.

IV.

PRÉPARATIFS

Je courus chez le docteur, et de là au club.

Alfred promit de ne pas se coucher et Fabien d'être levé à l'heure convenue : tous deux devaient se trouver chez Olivier à cinq heures moins un quart.

J'y arrivai à quatre heures et demie, pour lui dire que tout était réglé à sa convenance.

Je le trouvai assis devant sa table et achevant d'écrire quelques lettres.

Il ne s'était pas couché.

—Eh bien! mon cher Olivier, lui demandai-je, comment vous trouvez-vous?

— Oh ! très mal à mon aise ; vous voyez l'homme le plus fatigué de la terre.

« Comme je m'en doutais, je n'ai pas eu le temps de dormir une minute. Vous voyez le feu qu'il y a, eh bien ! je n'ai pas pu me réchauffer. Est-ce qu'il fait froid dehors ?

— Non, le temps est humide ; il tombe du brouillard.

— Vous verrez que nous serons assez heureux pour qu'il tombe de l'eau à torrens.

« Se battre par la pluie, les pieds dans la boue ; comme c'est amusant !

« Si cet homme n'était pas un goujat, on aurait remis la chose à plus tard, ou l'on se serait battu à couvert ; aussi il peut être tranquille, son affaire est claire, et je le guérirai de l'envie de venir me chercher une seconde fois dispute, je vous en réponds.

— Ah çà ! mais vous en parlez, mon cher, comme si vous étiez sûr de le tuer.

— Oh ! vous comprenez, on n'est jamais sûr de tuer son homme ; il n'y a que les médecins qui puissent répondre de cela.

« N'est-ce pas, Fabien ? ajouta Olivier en souriant et en tendant la main au docteur, qui entrait ; mais je lui donnerai un joli coup d'épée, voilà tout.

— Dans le genre de celui que vous avez donné, la veille de votre départ pour la Guadeloupe, à cet officier portugais que j'ai eu toutes les peines du monde à tirer d'affaire, n'est-ce pas ? dit Fabien.

— Oh ! celui-là c'est autre chose : celui-là, il avait choisi le mois de mai ; puis, au lieu de me jeter brutalement son heure au nez, il m'avait poliment demandé la mienne.

« Mon cher, imaginez-vous, c'était une partie de plaisir ; nous nous battions à Montmorency, par une charmante journée, à onze heures du matin.

« Vous rappelez-vous, Fabien ? il y avait dans le buisson qui se trouvait à côté de nous une fauvette qui chantait ; j'adore les oiseaux. Tout en me battant j'écoutais chanter cette fauvette ; elle ne s'envola qu'au mouvement que vous fîtes en voyant tomber mon adversaire.

« Comme il tomba bien, n'est-ce pas ? en me saluant de la main ; c'était un homme très comme il faut, ce Portugais ; l'autre tombera comme un bœuf, vous verrez, en m'éclaboussant.

— Ah çà ! mon cher Olivier, lui dis-je, vous êtes donc un Saint-Georges pour parler comme cela d'avance.

— Non, je tire même assez mal, mais j'ai le poignet solide, et, sur le terrain, un sang-froid de tous les diables ; d'ailleurs, cette fois-ci, j'ai affaire à un lâche.

— A un lâche.... qui est venu vous provoquer ?

— Cela ne fait rien ; au contraire, cela vient à l'appui de mon assertion.

« Vous avez bien vu qu'au lieu de m'envoyer tranquillement ses témoins, comme cela se fait en bonne compagnie, il a voulu se monter la tête en m'insultant lui-même ; et encore a-t-il passé près de moi deux fois sans faire autre chose que me regarder, puis il m'a vu me détourner de mon chemin, il a cru que j'avais peur, et il a fait le crâne ; c'est un homme qui a besoin de se battre avec quelqu'un de bien placé dans le monde pour se réhabiliter. Ce n'est pas un duel qu'il me propose, c'est une spéculation qu'il entreprend.

« Au reste, vous verrez tout cela sur le terrain....

« Ah ! voilà enfin Nerval : j'ai cru qu'il ne viendrait pas.

— Ce n'est pas ma faute, mon cher, dit en entrant le nouvel arrivant ; d'ailleurs je ne suis pas en retard. (Il tira sa montre.) Cinq heures. Imagine-toi que je gagnais quelque chose comme une trentaine de mille francs à Valjuson, et qu'il m'a fallu lui donner revanches sur revanches, jusqu'à ce qu'il n'en perde plus que dix mille. Ah çà ! tu te bats donc ?

— Oh ! mon Dieu ! oui.

— Alexandre est venu me dire cela au moment où je venais d'être décavé de deux cents louis, de sorte que j'ai assez mal écouté.

« Est-ce que tu n'aurais pas tenu, toi, vingt-neuf par la retourne et premier en main ?

— Certainement j'aurais tenu.

— Eh bien ! je trouve cinq trèfles ; cet imbécile de Larry, qui avait battu les cartes, s'en était donné trois pour lui seul, et bêtement, comme tout ce qu'il fait, en donnant l'as et le roi à un autre.

« J'y étais déjà de dix mille francs quand j'ai eu la bonne idée de me rattraper à l'écarté avec Valjuson, de sorte que je ne perds ni ne gagne. Vous ne jouez pas, vous, Fabien ?

— Non.

— Vous avez bien raison : je ne connais rien de stupide comme le jeu ; c'est une mauvaise habitude que j'ai prise et que je voudrais bien perdre. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque remède, docteur, mais un remède agréable, un remède moral joint à un bon régime hygiénique ?

« A propos de cela, mon cher, où diable d'Harville a-t-il pris son abominable cuisinier ? chez quelque ministre constitutionnel. Il nous a donné hier un dîner que personne n'a pu manger. Tu t'es douté de cela, toi, tu n'es pas venu ; tu as bien fait. Ah çà ! où se bat-on ?

— Au bois de Boulogne, allée de la Muette.

— Oh ! les traditions classiques. Mon cher, depuis que tu es à la Guadeloupe on ne se bat plus là : on se bat à Clignancourt ou à Vincennes.

« Il y a des endroits charmans que Nestor a découverts ; tu sais, lui, c'est le Christophe Colomb de ces mondes-là : ils se sont battus là avec Gallois ; un duel charmant !

« Tu sais comme ils sont braves tous deux ; ils se sont donné trois coups d'épée chacun, et se sont quittés contens comme des dieux :

« *Numero Deus impare gaudet.*

« Tu vois, hein ! comme je tiens mon latin. Et quand je pense qu'on a été donner, à mon détriment, le prix du thème à cet imbécile de Larry, qui m'a fait perdre, avec ses trois trèfles, un coup de deux cents louis !...

— Tu lui revaudras cela ce soir. Mais je crois, messieurs, continua Olivier, qu'il est temps de partir ; il ne faut pas nous faire attendre.

— Comment allons-nous là-bas ?

— J'ai une espèce de landau avec des épées dedans, repris-je ; une voiture qui a un air tout à fait honnête : on ne se doutera jamais de ce qu'elle renferme.

— Très bien ! descendons.

Nous descendîmes ; nous prîmes place, et nous ordonnâmes au cocher de nous conduire au bois de Boulogne, allée de la Muette.

— A propos, dit Alfred quand la voiture commença de rouler, je vais peut-être avoir une affaire, moi aussi.

— Et comment cela ?

— A cause de toi.

— A cause de moi ?

— Oui. Tu sais que tu as dit l'autre jour, chez madame de Méranges, que tu ne connaissais à la Guadeloupe aucun monsieur de Faverne.

— Oui, parfaitement.

— J'ai entendu cela tout en faisant un wisth : ça m'était entré par une oreille, ça ne m'était pas sorti par l'autre, quand, avant hier, qui propose-t-on au club ?...

« Un monsieur Henry de Faverne, qui se fait appeler vicomte, et qui n'est rien du tout, j'en suis sûr. Alors, j'ai dit qu'il était impossible d'admettre cet homme, que les Faverne n'existaient pas, que tu connaissais la Guadeloupe comme ta poche, et que tu n'avais jamais entendu parler de ces gens-là ; de sorte qu'il a été refusé.

« C'est fâcheux, au reste, parce qu'il est beau joueur ; voilà toute l'affaire : il paraît qu'il a su que je m'étais prononcé contre lui et qu'il m'en veut.

« A son aise ! Quand il sera las de m'en vouloir, il viendra me le dire ; je l'attends.

« A propos ! et toi, avec qui te bats-tu ?

— Avec lui.

— Qui, lui ?

— Avec ton monsieur Henry de Faverne.

— Comment ! c'est à moi qu'il en veut, et c'est avec toi qu'il se bat ?

— Oui ; il aura su que les renseignemens venaient de moi, et il se sera tout naturellement adressé à moi.

— Oh ! un instant ! un instant ! s'écria Alfred, c'est que je vais lui dire....

— Tu ne diras rien. Ce monsieur est un manant à qui on ne parle pas ; d'ailleurs ton affaire n'a aucun rapport avec la mienne ; il m'a insulté, c'est à moi de me battre : voilà tout. Après moi tu auras ton tour.

— Ah ! oui, avec cela que tu les arranges bien quand tu t'en mêles. Mais celui-là, je t'en prie, ne me le tue pas tout à fait ; ce n'est qu'à cette condition-là que je te le laisse. Veux-tu un cigare ?

— Merci.

— Tu ne sais pas ce que tu refuses ; ce sont de véritables cigares du roi d'Espagne, que Vernon a rapportés de la Havane.

— Vous ne fumez pas, docteur ?

— Non.

— Vous avez tort.

Et Alfred alluma son cigare, s'accouda dans un coin de la voiture, et, tout entier à l'agréable occupation qu'il venait de se créer, s'abîma dans la volupté de la fumée.

V.

L'ALLÉE DE LA MUETTE.

Pendant ce temps-là, un jour pâle et maladif venait de se lever, et l'on commençait d'apercevoir le bois de Boulogne perdu au milieu du brouillard.

Une voiture marchait devant la nôtre, et, comme elle prit la porte Maillot, nous ne doutâmes plus que ce fût celle de notre adversaire ; nous ordonnâmes donc à notre cocher de la suivre. Elle se dirigea vers l'allée de la Muette, au tiers de laquelle elle s'arrêta ; la nôtre la joignit, et s'arrêta à son tour ; nous descendîmes.

Ces messieurs avaient déjà mis pied à terre.

Je jetai alors un coup d'œil sur Olivier.

Un changement complet s'était opéré en lui ; le mouvement nerveux qui l'agitait la veille avait complétement disparu, il était calme et froid ; un sourire de suprême dédain arquait sa bouche, et un léger pli entre les deux sourcils était la seule contraction qu'on pût remarquer sur son visage ; pas un mot ne sortait de sa bouche.

Son adversaire présentait un aspect tout opposé ; il parlait haut, riait avec éclat, gesticulait avec force ; mais, avec tout cela, son visage grimaçant était pâle et contracté ; de temps en temps un spasme nerveux lui serrait la poitrine et le forçait de bâiller.

Nous nous approchâmes de ses deux témoins, qui furent forcés de lui dire de s'éloigner.

Alors il fit en arrière quelques pas en sifflant, et se mit à piquer si violemment dans la terre la badine qu'il tenait qu'il la brisa.

Les préparatifs du combat étaient faciles à régler. Monsieur de Faverne avait indiqué l'heure, Olivier avait choisi les armes, tout arrangement était impossible.

La question était donc purement et simplement de savoir si l'on arrêterait le combat après une première blessure, ou si on lui laisserait telle suite qu'il plairait aux combattans de lui donner.

Olivier s'était prononcé à ce sujet, c'était un droit de sa position d'offensé : rien ne devait arrêter les épées que la chute d'un des deux adversaires.

Les témoins discutèrent un instant, mais furent obligés de céder ; nous ne les connaissions ni l'un ni l'autre ; c'étaient des amis de monsieur Henry de Faverne ; et, à part leur tranchant et leurs manières de sous-officiers, nous les trouvâmes assez au fait des fonctions qu'ils remplissaient.

Je leur présentai les épées, qu'ils examinèrent.

Pendant cet examen, je revins vers Olivier.

Il était occupé à faire remarquer une faute héraldique qui s'était glissée dans le blason, sans doute improvisé, de son adversaire : le vicomte portait couleur sur couleur.

En me voyant, il me prit à part.

—Tenez, me dit-il, voici deux lettres, l'une pour ma mère, l'autre pour....

Il ne prononça point le nom, mais me montra ce nom écrit sur la lettre : c'était celui d'une jeune personne qu'il aimait et qu'il était sur le point d'épouser.

« On ne sait pas ce qui peut arriver, continua-t-il ; s'il m'arrivait malheur, faites porter cette lettre à ma mère ; quant à l'autre, cher ami, ne la remettez qu'en main propre.

Je lui promis.

Puis, voyant que, plus le moment du combat approchait, plus son visage devenait calme :

—Mon cher Olivier, lui dis-je, je commence à croire que ce monsieur a eu tort de vous insulter, et qu'il va payer cher son imprudence.

— Oui, dit le docteur, surtout si votre sang-froid est réel.

Un sourire effleura les lèvres d'Olivier.

—Docteur, dit-il, dans l'état de santé ordinaire, combien de fois le pouls d'un homme qui n'a aucun motif d'agitation bat-il à la minute.

— Mais, répondit Fabien, soixante-quatre ou soixante-cinq fois.

— Tâtez mon pouls, docteur, dit Olivier en tendant la main à Fabien.

Fabien tira sa montre, appuya son doigt sur l'artère, et, au bout d'une minute :

— Soixante-six pulsations, dit-il ; c'est miraculeux d'empire sur vous-même ; ou votre adversaire est un Saint-Georges, ou c'est un homme mort.

— Mon cher Olivier, dit Alfred en se retournant, es-tu prêt ?

— Moi ? dit Olivier, j'attends.

— Eh bien ! alors, messieurs, dit-il, rien n'empêche que l'affaire se vide ?

— Oui, oui, s'écria monsieur de Faverne; oui, vite, vite, sacrebleu !

Olivier le regarda avec un léger sourire de mépris ; puis voyant qu'il jetait bas son habit et son gilet, il ôta les siens.

C'est alors qu'apparut une nouvelle différence entre ces deux hommes.

Olivier était mis avec une coquetterie charmante : il avait fait toilette complète pour se battre ; sa chemise était de la plus fine batiste, fraîche et soigneusement plissée ; sa barbe était nouvellement faite, ses cheveux ondulaient comme s'ils sortaient du fer de son valet de chambre.

Tout au contraire, la chevelure de monsieur de Faverne dénonçait une nuit agitée.

On voyait qu'il n'avait pas été coiffé depuis la veille, et que cette coiffure avait été fort dérangée par l'agitation de la nuit ; sa barbe était longue, et sa chemise de jaconas était évidemment la même que celle avec laquelle il avait couché.

— Décidément cet homme est un manant, murmura Olivier.

Je lui remis une des épées, tandis qu'on remettait l'autre à son adversaire.

Olivier la prit par la lame et eut à peine l'air de la regarder : on eût dit qu'il tenait une canne.

Monsieur de Faverne prit au contraire la sienne par la poignée, fouetta deux ou trois fois l'air avec la lame ; puis il s'enveloppa la main avec un foulard, afin d'assurer d'autant mieux l'épée dans sa main.

Olivier seulement alors ôta ses gants, mais jugea inutile d'user de la précaution que venait de prendre son adversaire; seulement alors je remarquai sa main : elle avait la blancheur et la délicatesse d'une main de femme.

— Eh bien! monsieur, dit monsieur de Faverne; eh bien?

— Eh bien! j'attends, répondit Olivier.

— Allez, messieurs, dit Alfred.

Les adversaires, qui étaient à dix pas l'un de l'autre, se rapprochèrent alors; je remarquai que plus Olivier se rapprochait, plus sa figure devenait douce et souriante.

Tout au contraire, la figure de son adversaire prit un caractère de férocité dont j'aurais cru ses traits incapables; son œil devint sanglant et son teint couleur de cendre.

Je commençai à être de l'avis d'Olivier : cet homme était un lâche.

Au moment où les épées se touchèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent et montrèrent ses dents convulsivement serrées.

Tous deux tombèrent en garde en face l'un de l'autre; mais autant la pose d'Olivier était simple, facile, élégante, autant celle de son adversaire, quoique dans toutes les règles de l'art, était raide et anguleuse.

On voyait que cet homme avait appris à faire des armes à un certain âge, tandis que l'autre, en vrai gentilhomme, avait depuis son enfance joué avec des fleurets.

Monsieur de Faverne commença l'attaque : ses premiers coups furent vifs, serrés, précis; mais, ces premiers coups portés, il s'arrêta comme étonné de la résistance de son adversaire. En effet, Olivier avait paré ses attaques avec la même facilité qu'il eût fait dans un assaut de salle d'armes.

Monsieur de Faverne en devint plus livide encore, si la chose était possible, et Olivier plus souriant.

Alors monsieur de Faverne changea de garde, plia sur ses genoux, écarta les jambes à la manière des maîtres italiens, et recommença les mêmes coups, mais en les accompagnant de ces cris qu'ont l'habitude de pousser, pour effrayer leurs adversaires, les prévôts de régiment.

Mais ce changement d'attaque n'eut aucune influence sur Olivier : sans reculer d'un pas, sans rompre d'une semelle, sans précipiter un seul de ses mouvemens, son épée se lia à celle de son adversaire ou la précéda alternativement, comme s'il eût pu deviner les coups que celui-ci allait lui porter.

Il avait véritablement, comme il l'avait dit, un sang-froid terrible.

La sueur de l'impuissance et de la fatigue coulait sur le front de monsieur de Faverne; les muscles de son cou et de ses bras se gonflaient comme des cordes; mais sa main se fatiguait visiblement, et l'on comprenait que si l'épée n'était maintenue à son poignet par le foulard, à la première attaque un peu vive de son adversaire, son épée lui tomberait des mains.

Olivier, au contraire, continuait de jouer avec la sienne.

Nous regardions en silence ce jeu terrible, dont il nous était facile de deviner le résultat d'avance. Comme l'avait dit Olivier, on pouvait deviner que monsieur de Faverne était un homme perdu.

Enfin, au bout d'un instant, un sourire plus caractérisé se dessina sur les lèvres d'Olivier; à son tour il simula un ou deux coups, puis un éclair passa dans ses yeux; il se fendit, et d'un simple dégagement, mais si serré, si vif que nous ne pûmes pas le suivre des yeux, il lui passa son épée au travers du corps.

Puis, sans prendre la précaution d'usage en pareil cas, c'est-à-dire de se rejeter en arrière par un pas de retraite, il abaissa son épée sanglante et attendit.

Monsieur de Faverne jeta un cri, porta la main gauche à sa blessure, secoua sa main droite pour la débarrasser de l'épée, qui, liée à son poignet, lui pesait comme une masse, puis, passant d'une pâleur livide à une pâleur cadavéreuse, il chancela un instant et tomba évanoui.

Olivier, sans le perdre tout à fait de l'œil, se retourna vers Fabien.

— Maintenant, docteur, dit-il de son son de voix habituel, et sans que la trace de la moindre émotion se fît reconnaître, maintenant, docteur, je crois que le reste vous regarde.

Fabien était déjà près du blessé.

Non-seulement l'épée lui avait traversé le corps, mais elle avait encore été trouer la chemise flottante, tant le coup avait été profond; le sang remontait à plus de dix-huit pouces sur la lame.

— Tenez, mon cher, me dit Olivier, voici votre épée; c'est étonnant comme elle est montée à ma main. Chez qui l'avez-vous achetée?

— Chez Devismes.

— Ayez donc la bonté de m'en commander une paire pareille.

— Gardez celles-ci; vous vous en servez trop bien pour vous les reprendre.

— Merci, ça me fera plaisir de les avoir.

Puis, se retournant vers le blessé :

— Je crois que je l'ai tué, dit-il; j'en serais fâché; je ne sais pourquoi il me semble que ce malheureux-là ne doit point mourir de la main d'un honnête homme.

Puis, comme nous n'avions plus rien à faire là, que monsieur de Faverne était entre les mains de Fabien, c'est-à-dire d'un des plus habiles docteurs de Paris, nous remontâmes dans notre voiture, tandis qu'on portait le blessé dans la sienne.

Deux heures après, je reçus une magnifique pipe turque qu'Olivier m'envoyait en échange de mes épées.

Le soir, j'allai en personne prendre des nouvelles de monsieur de Faverne; le lendemain, j'envoyai mon domestique; le troisième jour, ma carte; puis comme, ce troisième jour, j'appris que, grâce aux soins de Fabien, il était hors de danger, je cessai de m'occuper de lui.

Deux mois après, à mon tour, je reçus sa carte.

Puis je partis pour un voyage, et je ne le revis plus que le jour où je le retrouvai au bagne.

Olivier ne s'était pas trompé sur l'avenir de cet homme.

VI.

LE MANUSCRIT.

On devine alors combien je fus curieux de connaître les événemens qui avaient conduit aux galères cet homme, que, comme il le disait lui-même, j'avais rencontré dans le monde.

Je songeai alors tout naturellement à Fabien, qui, l'ayant soigné de la terrible blessure que lui avait faite Olivier, devait avoir recueilli sur cet homme de curieux détails.

Aussi ma première visite, à mon retour à Paris, fut-elle pour lui. Je ne m'étais pas trompé; Fabien, qui a l'habitude d'écrire jour par jour tout ce qu'il fait, alla à son secrétaire, et, parmi plusieurs cahiers de papier séparés les uns des autres, en chercha un qu'il me remit.

— Tenez, mon ami, me dit-il, vous trouverez là dedans tous les renseignemens que vous désirez avoir; je vous les confie, faites-en ce que vous voudrez, mais ne les perdez pas; ce cahier fait partie d'un grand ouvrage que je comp te faire sur les maladies morales que j'ai traitées.

— Ah, diable! mon cher, lui dis-je, il y aurait là un trésor pour moi.

— Aussi, cher ami, soyez tranquille; si je meurs d'un certain anévrisme qui de temps en temps murmure tout bas aux oreilles de mon cœur que je ne suis que poussière, et que je dois m'attendre à retourner en poussière, ces cahiers vous sont destinés, et mon exécuteur testamentaire vous les remettra.

— Je vous remercie de l'intention, mais j'espère ne jamais recevoir le cadeau que vous me promettez; vous avez à peine trois ou quatre ans de plus que moi.

— D'abord vous me flattez, j'en ai douze ou treize, si je ne me trompe; mais que fait l'âge en pareille circonstance? Je connais tel vieillard de soixante-dix ans qui est plus jeune que moi.

— Allons donc! vous, docteur, vous avez de pareilles idées?

— C'est justement parce que je suis docteur que je les ai. Tenez, voulez-vous voir la maladie que j'ai?..... la voilà.

Il me conduisit devant un dessin parfaitement fait; il représentait l'anatomie du cœur.

« J'ai fait faire ce dessin sur mes renseignemens et pour mon usage particulier, continua-t-il, afin de juger matériellement, si je puis parler ainsi, ma situation. Vous le voyez, c'est un anévrisme. Un jour, ce tissu-là crèvera; quand? je n'en sais rien; peut-être aujourd'hui, peut-être dans vingt ans; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il crèvera; alors en trois secondes ce sera fini.

« Et un beau matin, en déjeunant, vous entendrez dire :

« — Tiens, ce pauvre Fabien, vous savez?

« — Oui. Eh bien?

« — Il est mort subitement.

« — Bah! Et comment cela?

« — Oh, mon Dieu! en tâtant le pouls à un malade. On l'a vu rougir, puis pâlir; il est tombé sans pousser un seul cri; on l'a relevé : il était mort.

« — Tiens! c'est étrange! »

« On en parlera deux jours dans le monde, huit jours à l'École de Médecine, quinze jours à l'Institut, et tout sera dit. Bonsoir, Fabien!

— Vous êtes fou, mon cher.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

« Mais, mille fois pardon; il faut que je vous quitte, mon hôpital m'attend; voilà votre cahier, prenez-en copie et faites-en ce que vous voudrez. Adieu.

Je serrai une dernière fois la main de Fabien en signe de remercîment, et je pris congé de lui, tout joyeux et tout attristé à la fois : tout attristé de la prédiction qu'il venait de me faire, et tout joyeux des renseignemens que son cahier allait me donner.

Aussi je rentrai chez moi, je consignai ma porte, je mis ma robe de chambre, je m'étendis dans un grand fauteuil, j'allongeai mes pieds sur les chenets, et j'ouvris mon précieux mémoire.

Je copie littéralement, sans rien changer à la rédaction de Fabien.

VII.

Ce octobre, 18....

Cette nuit j'ai été prévenu, à une heure du matin, qu'un duel devait avoir lieu entre monsieur Henry de Faverne et monsieur Olivier d'Hornoy, et que ce dernier me faisait prier de les accompagner sur le terrain.

Je me rendis chez lui à cinq heures précises.

A six heures nous étions allée de la Muette, lieu du rendez-vous.

A six heures un quart, monsieur Henry de Faverne tombait blessé d'un coup d'épée.

Je m'élançai aussitôt vers lui, tandis qu'Olivier et ses témoins remontaient en voiture et reprenaient le chemin de Paris, le blessé était évanoui.

Il était évident, en effet, que la blessure était sinon mortelle du moins des plus graves : la pointe du fer triangulaire entrait du côté droit et était sortie de plusieurs pouces du côté gauche.

Je pratiquai à l'instant même une saignée.

J'avais recommandé au cocher de prendre, en revenant, l'avenue de Neuilly et les Champs-Élysées, d'abord parce que cette route était la plus courte, mais surtout parce que la voiture, pouvant rouler continuellement sur la terre, devait moins fatiguer le blessé.

En arrivant à la hauteur de l'Arc-de-Triomphe, monsieur de Faverne donna quelques signes de vie; sa main s'agita et, paraissant chercher le siége d'une douleur profonde, s'arrêta sur sa poitrine.

Deux ou trois soupirs étouffés, qui firent jaillir le sang par sa double plaie, s'échappèrent péniblement de sa bouche. Enfin il entr'ouvrit les yeux, regarda ses deux témoins; puis, fixant son regard sur moi, me reconnut, et, faisant un effort, murmura :

— Ah! c'est vous, docteur? Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas; je me sens bien mal.

Puis, épuisé par cet effort, il referma les yeux, et une légère écume rougeâtre vint humecter ses lèvres.

Il était évident que le poumon était offensé.

—Soyez tranquille, lui dis-je; vous êtes gravement blessé, il est vrai, mais la blessure n'est pas mortelle.

Il ne me répondit pas, n'ouvrit pas les yeux, mais je sentis qu'il me serrait faiblement la main avec laquelle je lui tâtais le pouls.

Tant que la voiture roula sur la terre, tout alla bien; mais en arrivant à la place de la Révolution, le cocher fut obligé de prendre le pavé, et alors les soubresauts de la voiture parurent faire tant souffrir le malade, que je demandai à ses témoins si l'un d'eux ne demeurait pas dans le voisinage, afin d'épargner au blessé le chemin qui lui restait à faire jusqu'à la rue Taitbout.

Mais à cette demande que, malgré son insensibilité apparente, monsieur de Faverne entendit, il s'écria :

— Non, non, chez moi!

Convaincu que l'impatience morale ne pouvait qu'ajouter au danger physique, j'abandonnai donc ma première idée, et laissai le cocher continuer sa route.

Après dix minutes d'angoisses, et pendant lesquelles je voyais à chaque cahot se contracter douloureusement la figure du blessé, nous arrivâmes rue Taitbout, n° 11.

Monsieur de Faverne demeurait au premier.

Un des témoins monta prévenir les domestiques, afin qu'ils vinssent nous aider à transporter leur maître : deux laquais en livrée éclatante et galonnée sur toutes les coutures descendirent.

J'ai l'habitude de juger les hommes non seulement par eux-mêmes, mais encore par ceux qui les entourent; j'examinai donc ces deux valets : ni l'un ni l'autre ne montra le moindre intérêt au blessé.

Il était évident qu'ils étaient au service de monsieur de Faverne depuis peu de temps, et que ce service pour leur maître ne leur avait inspiré aucune sympathie.

Nous traversâmes une suite d'appartemens qui me parurent somptueusement meublés, mais que je ne pus examiner en détail; et nous arrivâmes à la chambre à coucher; le lit était encore défait, comme l'avait laissé son maître.

Le long de la tenture, du côté du chevet, à la portée de la main, étaient deux pistolets et un poignard turc.

Nous étendîmes le blessé sur son lit, les deux domestiques et moi, car les témoins, jugeant leur présence inutile, étaient déjà partis.

Voyant que la blessure ne voulait pas saigner davantage, j'opérai alors le pansement.

Le pansement fini, le blessé fit signe aux valets de se retirer, et nous restâmes seuls.

Malgré le peu d'intérêt que j'avais pris jusque-là à monsieur de Faverne, pour lequel j'éprouvai alors je ne sais quelle répulsion, l'isolement où j'allais le laisser m'attrista.

Je regardai autour de moi, fixant particulièrement mes yeux sur les portes, et m'attendant toujours à voir entrer quelqu'un, mais mon attente fut trompée.

Cependant je ne pouvais rester plus longtemps près de lui, mes occupations journalières m'appelaient : il était

sept heures et demie, et à huit heures je devais être à la Charité.

—N'avez-vous donc personne pour vous soigner? lui demandai-je.

— Personne, répondit-il d'une voix sourde.

— Vous n'avez pas un père, une mère, un parent?

— Personne.

— Une maîtresse?

Il secoua la tête en soupirant, et il me sembla qu'il murmura le nom de Louise, mais ce nom resta si inarticulé que je demeurai dans le doute.

— Je ne puis pourtant pas vous abandonner ainsi, repris-je.

— Envoyez-moi une garde, balbutia le blessé, et dites-lui que je la paierai bien.

Je me levai pour le quitter.

—Vous vous en allez déjà?... me dit-il.

— Il le faut, j'ai mes malades; si c'étaient des riches, peut-être aurais-je le droit de les faire attendre; mais ce sont des pauvres, je dois être exact.

— Vous reviendrez dans la journée, n'est-ce pas.

— Oui, si vous le désirez.

— Certainement, docteur, et le plus tôt possible, n'est-ce pas?

— Le plus tôt possible.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

— Allez donc!

Je fis deux pas vers la porte, le blessé fit un mouvement comme pour me retenir et ouvrir la bouche :

— Que désirez-vous? lui demandai-je.

Il laissa retomber sa tête sur son oreiller sans me répondre.

Je me rapprochai de lui.

— Dites, continuai-je, et s'il est en mon pouvoir de vous rendre un service quelconque, je vous le rendrai.

Il parut prendre une résolution.

— Vous m'avez dit que la blessure n'était pas mortelle?

— Je vous l'ai dit.

— Pouvez-vous m'en répondre?

— Je le crois; mais cependant, si vous avez quelque arrangement à prendre...

— C'est-à-dire, n'est-ce pas, que d'un moment à l'autre je puis mourir?

Et il devint plus pâle qu'il n'était, et une sueur froide perla à la racine de ses cheveux.

—Je vous ai dit que la blessure n'était pas mortelle, mais en même temps je vous ai dit qu'elle était grave.

— Monsieur, je puis avoir confiance en votre parole, n'est-ce pas?

— Il ne faut rien demander à ceux dont on doute...

— Non, non, je ne doute pas de vous. Tenez, ajouta-t-il en me présentant une clef qu'il détacha d'une chaîne pendue à son col; ouvrez avec cette clef le tiroir de ce secrétaire.

Je fis ce qu'il demandait; il se souleva sur le coude; tout ce qui lui restait de vie semblait s'être concentré dans ses yeux.

—Vous voyez un portefeuille? dit-il.

— Le voici.

—Il est plein de papiers de famille qui n'intéressent que moi; docteur, faites-moi le serment que, si je mourais, vous jetteriez ce portefeuille au feu.

— Je vous le promets.

— Sans les lire?

— Il est fermé à clef.

— Oh! une serrure de portefeuille est si facile à ouvrir...

Je laissai retomber le portefeuille.

Quoique la phrase fût insultante, elle m'avait inspiré plus de dégoût que de colère.

Le malade vit qu'il m'avait blessé.

— Pardon, me dit-il, cent fois pardon; mais c'est le séjour des colonies qui m'a rendu défiant. Là-bas on ne sait jamais à qui l'on parle. Pardon, reprenez ce portefeuille, et promettez-moi de le brûler si je meurs.

— Pour la seconde fois, je vous le promets.

— Merci.

— Est-ce tout?

— N'y a-t-il pas dans le même tiroir plusieurs billets de banque?

— Oui, deux de mille, trois de cinq cents.

— Soyez assez bon pour me les donner, docteur.

Je pris les cinq billets et les lui remis, il les froissa dans sa main, et en fit une boule ronde qu'il poussa sous son oreiller.

—Merci, dit-il, épuisé par l'effort qu'il venait de faire... Puis, se laissant aller sur son traversin : — Ah! docteur, murmura-t-il, je crois que je meurs! Docteur, sauvez-moi, et ces cinq billets de banque sont à vous, le double, le triple s'il le faut. Ah!...

J'allai à lui, il était évanoui de nouveau.

Je sonnai un laquais, tout en faisant respirer au blessé un flacon de sels anglais.

Au bout de quelques instans, je sentis au mouvement de son pouls qu'il revenait à lui.

—Allons, murmura-t-il, ce n'est pas encore pour cette fois; puis entr'ouvrant les yeux et me regardant : Merci, docteur, de ne pas m'avoir abandonné, dit-il.

— Cependant, repris-je, il faut enfin que je vous quitte.

— Oui, mais revenez au plus tôt.

— A midi je serai ici.

— Et d'ici là, croyez-vous qu'il y ait quelque danger?

— Je ne crois pas; si le fer avait touché quelque organe essentiel vous seriez mort à présent.

— Et vous m'envoyez une garde?

— A l'instant même; en l'attendant votre domestique peut ne pas vous quitter.

— Sans doute, dit le laquais, je puis rester près de monsieur.

— Non, non! s'écria le blessé, allez près de votre camarade; je désire dormir, et en restant là vous m'en empêcheriez.

Le laquais sortit.

—Ce n'est pas prudent de rester seul, lui dis-je.

— N'est-il pas bien plus imprudent encore, me reprit-il, de rester avec un drôle qui peut m'assassiner pour me voler. Le trou est tout fait, ajouta-t-il à voix basse; et en introduisant une épée dans la blessure, on peut trouver le cœur que mon adversaire a manqué.

Je frémis à l'idée qui avait traversé l'esprit de cet homme; qu'était-il donc lui-même pour qu'il lui vînt de pareilles idées?

—Non, ajouta-t-il, non, au contraire, enfermez-moi; prenez la clef, donnez-la à la garde, et recommandez-lui de ne me quitter ni jour ni nuit; c'est une honnête femme, n'est-ce pas?

— J'en réponds.

— Eh bien! allez; au revoir... à midi.

— A midi.

Je sortis; et, suivant ses instructions, je l'enfermai.

— A double tour, cria-t-il, à double tour!

Je donnai un autre tour de clef.

— Merci, dit-il d'une voix affaiblie.

Je m'éloignai.

—Votre maître veut dormir, dis-je aux laquais qui riaient dans l'antichambre; et comme il craint que vous n'entriez chez lui sans être appelés, il m'a remis cette clef pour la garde qui va venir.

Les laquais échangèrent un regard singulier, mais ne répondirent rien.

VIII.

LE MALADE.

Je sortis.

Cinq minutes après j'étais chez une excellente garde-malade, à qui je donnai des instructions, et qui s'achemina à l'instant même vers la demeure de monsieur Henry de Faverne.

Je revins à midi, comme je le lui avais promis.

Il dormait encore.

J'eus un instant l'idée de continuer mes courses et de revenir plus tard.

Mais il avait tant recommandé à la garde qu'on me priât, si je venais, d'attendre son réveil, que je m'assis dans le salon, au risque de perdre une demi-heure de ce temps toujours si précieux pour un médecin.

Je profitai de cette attente pour jeter un coup d'œil autour de moi, et pour achever, s'il m'était possible, par la vue des objets extérieurs, de me faire une opinion positive sur cet homme.

Au premier abord, tous les objets revêtaient l'aspect de l'élégance, et ce n'est qu'en examinant l'appartement en détail qu'on y reconnaissait le cachet d'une somptuosité sans goût : les tapis étaient d'une couleur éclatante, et des plus beaux que puissent fournir les magasins de Sallandrouze, mais ils ne s'harmoniaient ni avec la couleur des tentures ni avec celle des meubles.

Partout l'or dominait : les moulures des portes et du plafond étaient dorées, des franges d'or pendaient aux rideaux, et la tapisserie disparaissait sous la multitude de cadres dorés qui couvraient les murailles et qui contenaient des gravures à 20 francs, ou de mauvaises copies de tableaux de maîtres qu'on avait dû vendre à l'ignorant acquéreur pour des originaux.

Quatre étagères s'élevaient aux quatre coins du salon, mais au milieu de quelques chinoiseries assez précieuses se pavanaient des ivoires de Dieppe et des porcelaines modernes si grossièrement travaillées qu'elles ne laissaient pas même la chance de croire qu'elles s'étaient glissées là comme des figurines de Saxe.

La pendule et les candélabres étaient dans le même goût, et une table chargée de livres magnifiquement reliés complétait l'ensemble, en offrant un prospectus assez médiocre du maître de la maison.

Le tout était neuf et paraissait acheté depuis trois ou quatre mois au plus.

J'achevais cet examen, qui ne m'avait rien appris de nouveau, mais qui m'avait confirmé dans l'opinion que j'étais chez quelque nouvel enrichi, au goût défectueux, qui était bien parvenu à réunir autour de lui les insignes mais non la réalité de la vie élégante, lorsque la garde entra, et me dit que le blessé venait de se réveiller.

Je passai aussitôt du salon dans la chambre à coucher.

Là, toute mon attention fut absorbée par le malade.

Cependant, au premier coup d'œil, je m'aperçus que son état n'avait point empiré ; au contraire, les symptômes continuaient d'être favorables.

Je le rassurai donc, car ses craintes continuaient d'être les mêmes, et la fièvre qui l'agitait leur donnait un certain degré d'exagération pénible à voir dans un homme. Maintenant, comment cet homme si faible avait-il accompli cet acte de courage d'insulter un homme connu comme Olivier pour sa facilité à mettre l'épée à la main, et comment, l'ayant insulté, s'était-il conduit sur le terrain comme il avait fait.

C'était un mystère dont le secret devait être l'objet d'un calcul suprême, ou, au contraire, d'une colère incalculée. Je pensai, au reste, que quelque jour tout cela s'éclaircirait pour moi, peu de secrets demeurant cachés obstinément aux médecins.

Moins préoccupé de son état, je pus alors examiner sa personne ; c'était, comme son appartement, un composé d'anomalies.

Tout ce que l'art avait pu aristocratiser en lui avait pris un certain caractère d'élégance ; ses cheveux d'un blond fade étaient coupés à la mode, ses favoris rares étaient taillés avec régularité.

Mais la main qu'il me tendait pour que je lui tâtasse le pouls était commune, les soins qu'il en avait pris depuis quelque temps n'avaient pu en corriger la grossièreté native ; ses ongles étaient mal faits, rongés, vulgaires ; et, près de son lit, des bottes qu'il avait quittées le matin même indiquaient que son pied était, comme la main, d'origine toute plébéienne.

Comme je l'ai dit, le blessé avait la fièvre, et cependant cette fièvre, quoique assez forte, avait peine à donner de l'expression à ses yeux, qui, à ce que je remarquai, ne se fixaient presque jamais directement ni sur un homme ni sur une chose ; en échange, sa parole était d'une agitation et d'une volubilité extrêmes.

—Ah ! vous voilà donc, mon cher docteur, me dit-il ; eh bien ! vous le voyez, je ne suis pas encore mort, et vous êtes un grand prophète ; mais suis-je hors de danger, docteur ? Ce maudit coup d'épée ! il était bien appliqué. Il passe donc sa vie à faire des armes, ce spadassin, ce calomniateur, ce misérable Olivier ?

Je l'interrompis.

—Pardon, lui dis-je, je suis le médecin et l'ami de monsieur d'Hornoy ; c'est lui que j'ai suivi sur le terrain, et non pas vous.

« Je vous connais de ce matin, monsieur ; et lui, je le connais depuis dix ans.

« Vous comprenez donc que, si vous continuez à l'attaquer, je serai forcé de vous prier de vous adresser à quelqu'un de mes confrères.

— Comment, docteur, s'écria le blessé, vous m'abandonneriez dans l'état où je suis ? ce serait affreux. Sans compter que vous trouverez peu de pratiques qui paieront comme moi.

— Monsieur !

— Oh ! oui, je sais, vous faites tous semblant d'être désintéressés ; puis quand vient, comme on dit, le quart d'heure de Rabelais, vous savez bien présenter votre mémoire.

— C'est possible, monsieur, qu'on ait ce reproche à faire à quelques-uns de mes confrères, mais je vous prouverai, quant à moi, en ne prolongeant pas mes visites au-delà du terme strictement nécessaire, que l'avidité que vous reprochez à mes collègues n'est pas mon défaut dominant.

— Allons, voilà que vous vous fâchez, docteur ?

— Non, je réponds à ce que vous me dites.

— C'est qu'il ne faut pas trop faire attention à ce que je dis ; vous savez, nous autres gentilshommes, nous avons quelquefois la parole un peu leste ; pardonnez-moi donc.

Je m'inclinai, il me tendit la main.

—J'ai déjà tâté votre pouls, lui dis-je, il est aussi bon qu'il peut l'être.

— Allons, voilà que vous me gardez rancune parce que j'ai dit du mal de monsieur Olivier ; il est votre ami, j'ai eu tort ; mais il est tout simple que je lui en veuille, à part le coup d'épée qu'il m'a donné.

— Et que vous êtes venu chercher, répondis-je, d'une façon à ce qu'il ne vous la refusât point, vous en conviendrez.

— Oui, je l'ai insulté ; mais je voulais me battre avec lui, et quand on veut se battre avec les gens il faut bien les insulter.

« Pardon, docteur, voulez-vous me rendre le service de sonner ?

Je tirai le cordon de la sonnette, un des valets entra.

—Est-on venu s'informer de ma santé de la part de monsieur de Macartie ?

— Non, monsieur le baron, répondit le laquais.

— C'est singulier, murmura le malade, visiblement fâché de ce manque d'intérêt.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel je fis un mouvement pour prendre ma canne.

— Car vous savez ce qu'il m'a fait, votre ami Olivier ?

— Non. J'ai entendu parler de quelques mots dits sur vous au club, n'est-ce point cela ?

— Il m'a fait, ou plutôt il a voulu me faire manquer un mariage magnifique : une jeune personne de dix-huit ans, belle comme les amours, et cinquante mille livres de rente, rien que cela.

— Et comment a-t-il pu vous faire manquer ce mariage ?

— Par ses calomnies, docteur : en disant qu'il ne connaissait personne de mon nom à la Guadeloupe ; tandis que mon père, le comte de Faverne, possède là-bas deux lieues de terrain, une habitation magnifique avec trois cents noirs. Mais j'ai écrit à monsieur de Malpas, le gouverneur, et dans deux mois ces papiers seront ici ; on verra lequel de nous deux a menti.

— Olivier pourra s'être trompé, monsieur, mais il n'aura pas menti.

— Et, en attendant, voyez-vous, il est cause que celui qui devait être mon beau-père n'envoie pas même demander de mes nouvelles.

— Il ignore peut-être que vous vous êtes battu ?

— Il ne l'ignore pas, puisque je le lui avais dit hier.

— Vous le lui avez dit ?

— Certainement. Lorsqu'il m'a rapporté les propos que monsieur Olivier tenait sur moi, je lui dis : « Ah ! c'est comme cela ! eh bien ! pas plus tard que ce soir, j'irai lui chercher une querelle, à ce beau monsieur Olivier, et l'on verra si j'en ai peur.

Je commençai à comprendre le courage momentané de mon malade. C'était de l'argent placé à cent pour cent ; un duel pouvait lui rapporter une jolie femme et cinquante mille livres de rente ; il s'était battu.

Je me levai.

— Quand vous reverrai-je, docteur ?

— Demain je viendrai lever l'appareil.

— J'espère que si l'on parle de ce duel devant vous, docteur, vous direz que je me suis bien conduit.

— Je dirai ce que j'ai vu, monsieur.

— Ce misérable Olivier, murmura le blessé, j'aurais donné cent mille francs pour le tuer sur le coup.

— Si vous êtes assez riche pour payer cent mille francs a mort d'un homme, répondis-je, vous devez moins regretter votre mariage, qui n'ajoutait que cinquante mille livres de rente à votre fortune.

— Oui ; mais ce mariage me plaçait, ce mariage me permettait de cesser des spéculations hasardeuses ; un jeune homme, d'ailleurs, né avec des goûts aristocratiques, n'est jamais assez riche. Aussi je joue à la Bourse ; il est vrai que j'ai du bonheur : le mois passé j'ai gagné plus de trente mille francs.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur. A demain.

— Attendez donc.... je crois qu'on a sonné !

— Oui.

— On vient ?

— Oui.

Un domestique entra.

Pour la première fois, je vis les yeux du baron s'arrêter fixement sur un homme.

— Eh bien ?... demanda-t-il, sans donner le temps au valet de parler.

— Monsieur le baron, dit le valet, c'est monsieur le comte de Macartie qui fait demander de vos nouvelles.

— En personne ?

— Non, il envoie son valet de chambre.

— Ah ! fit le malade, et vous avez répondu ?...

— Que monsieur le baron était grièvement blessé, mais que le docteur avait répondu de lui.

— Est-ce vrai, docteur, que vous répondez de moi ?

— Eh ! oui, mille fois oui, repris-je ; à moins cependant que vous ne fassiez quelque imprudence.

— Oh ! quant à cela, soyez tranquille. Dites-moi, docteur, puisque monsieur le comte de Macartie envoie demander de mes nouvelles, cela prouve qu'il ne croit pas aux propos de monsieur Olivier.

— Sans doute.

— Eh bien ! alors guérissez-moi vite, et vous serez de la noce.

— Je ferai de mon mieux pour arriver à ce but. Je saluai, et je sortis.

IX.

LE BILLET DE CINQ CENTS FRANCS.

Une fois dehors, je respirai plus librement. Chose singulière, c'est homme m'inspirait une répulsion que je ne pouvais comprendre, et qui ressemblait au dégoût qu'on éprouve à la vue d'une araignée ou d'un crapaud ; j'avais hâte de le voir hors de danger pour cesser toute relation avec lui.

Le lendemain, je revins comme je le lui avais promis ; la blessure allait à merveille.

Le propre des plaies faites par les coups d'épée est de tuer raide ou de guérir vite.

La blessure de monsieur de Faverne promettait une guérison radicale.

Huit jours après, il était hors de danger.

Selon la promesse que je m'étais faite, je lui annonçai alors que mes visites devenant parfaitement inutiles, j'allais les cesser à compter du lendemain.

Il insista pour que je revinsse, mais mon parti était pris, je tins bon.

— En tout cas, dit le convalescent, vous ne me refuserez pas de me rapporter vous-même le portefeuille que je vous ai remis : il est d'une trop grande valeur pour le confier à un domestique, et je compte sur ce dernier acte de votre complaisance.

Je m'y engageai.

Le lendemain, je rapportai effectivement le portefeuille ; monsieur de Faverne me fit asseoir près de son lit, et, tout en jouant avec le portefeuille, l'ouvrit. Il pouvait contenir une soixantaine de billets de banque, la plupart de mille francs ; le baron en tira deux ou trois, et s'amusa à les chiffonner.

Je me levai.

— Docteur, reprit-il, n'y a-t-il pas une chose qui vous étonne comme moi ?

— Laquelle ? demandai-je.

— C'est qu'on ait le courage de contrefaire un billet de banque.

— Cela m'étonne, parce que c'est une lâche et infâme action.

— Infâme, peut-être, mais pas si lâche. Savez-vous qu'il faut une main bien ferme pour écrire ces deux petites lignes :

LA LOI PUNIT DE MORT
LE CONTREFACTEUR...

— Oui, sans doute, mais le crime a son courage à lui. Tel qui attend un homme au coin d'un bois pour l'assassiner a presque autant de courage qu'un soldat qui monte à l'assaut, ou qui enlève une batterie ; cela n'empêche pas que l'on décore l'un et qu'on envoie l'autre à l'échafaud.

— A l'échafaud !... Je comprends qu'on envoie un assassin à l'échafaud, mais ne trouvez-vous pas, docteur, que guillotiner un homme pour avoir fait de faux billets, c'est bien cruel ?

Le baron dit ces mots avec une altération de voix et de visage si visible, qu'elle me frappa.

— Vous avez raison, lui dis-je; aussi sais-je de bonne source que l'on doit incessamment adoucir cette peine, et la borner aux galères.

— Vous savez cela, docteur? s'écria vivement le malade; vous savez cela... En êtes-vous sûr?

— Je l'ai entendu dire à celui-là même dont la proposition viendra.

— Au roi. Au fait, c'est vrai, vous êtes médecin par quartier du roi. Ah! le roi a dit cela! Et quand cette proposition doit-elle être faite?

— Je ne sais.

— Informez-vous, docteur, je vous en prie; cela m'intéresse.

— Cela vous intéresse, vous? demandai-je avec surprise.

— Sans doute. Cela n'intéresse-t-il pas tout ami de l'humanité d'apprendre qu'une loi trop sévère est abrogée?

— Elle n'est pas abrogée, monsieur; seulement les galères remplaceront la mort; cela vous paraît-il une bien grande amélioration au sort des coupables?

— Non, sans doute, non! reprit le baron embarrassé; on pourrait même dire que c'est pis; mais au moins la vie et l'espoir restent; le bagne n'est qu'une prison, et il n'y a pas de prison dont on ne parvienne à se sauver.

Cet homme me répugnait de plus en plus; je fis un mouvement pour m'en aller.

— Eh bien! docteur, vous me quittez déjà? dit le baron en roulant avec embarras deux ou trois billets de banque dans sa main, avec l'intention visible de les glisser dans la mienne.

— Sans doute, repris-je en faisant un nouveau pas en arrière; n'êtes-vous pas guéri, monsieur? A quoi donc pourais-je vous être bon maintenant?

— Comptez-vous pour rien le plaisir de votre société?

— Malheureusement, monsieur, nous autres médecins, nous avons peu de temps à donner à ce plaisir, si vif qu'il soit. Notre société, à nous, c'est la maladie, et dès que nous l'avons chassée d'une maison, il faut que nous sortions derrière elle pour la poursuivre dans une autre. Ainsi donc, monsieur le baron, permettez que je prenne congé de vous.

— Mais n'aurai-je donc pas le plaisir de vous revoir?

— J'en doute, monsieur; vous courez le monde, et moi j'y vais peu; mes heures sont comptées, et chacune d'elles a son emploi.

— Mais si cependant je retombais malade?

— Oh! ceci est autre chose, monsieur.

— Ainsi dans ce cas je pourrais compter sur vous?

— Parfaitement.

— Docteur, votre parole.

— Je n'ai pas besoin de vous la donner, puisque je ne ferais qu'accomplir un devoir.

— N'importe, donnez-la-moi toujours.

— Eh bien! monsieur, je vous la donne.

Le baron me tendit de nouveau la main; mais comme je me doutais que cette main renfermait toujours les billets de banque en question, je fis semblant de ne pas voir le geste amical par lequel il prenait congé de moi, et je sortis.

Le lendemain, je reçus sous pli, et avec la carte de monsieur le baron Henry de Faverne, un billet de banque de mille francs et un de cinq cents.

Je lui répondis aussitôt:

« Monsieur le baron,

» Si vous aviez attendu que je vous présentasse mon mémoire, vous auriez vu que je n'estimais pas mon faible mérite si haut que vous voulez bien le faire.

» J'ai l'habitude de fixer moi-même le prix de mes visites; et, pour mettre en repos votre générosité, je vous préviens que je les porte avec vous au plus haut, c'est-à-dire à vingt francs.

» J'ai eu l'honneur de me rendre dix fois chez vous, c'est donc deux cents francs seulement que vous me devez: vous m'avez envoyé quinze cents francs, je vous en renvoie treize cents.

» J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« FABIEN. »

En effet, je gardai le billet de cinq cents francs, et renvoyai au baron de Faverne celui de mille francs avec trois cents francs d'argent; puis je mis ce billet dans un portefeuille où se trouvaient déjà une douzaine d'autres billets de la même somme.

Le lendemain, j'eus quelques emplettes à faire chez un bijoutier. Ces emplettes se montaient à 2,000 francs, je payai avec quatre billets de banque de cinq cents francs chacun.

Huit jours après, le bijoutier, accompagné de deux exempts de police, se présenta chez moi.

Un des quatre billets que je lui avais donnés avait été reconnu faux à la Banque, où il avait un paiement à faire.

On lui avait alors demandé de qui il tenait ces billets, il m'avait nommé, et l'on venait aux enquêtes auprès de moi.

Comme j'avais tiré ces quatre billets d'un portefeuille où, comme je l'ai dit, il y en avait une douzaine d'autres, et que ces billets me venaient de différentes sources, il me fut impossible de donner aucun renseignement à la justice.

Seulement, comme je connaissais mon bijoutier pour un parfait honnête homme, je déclarai que j'étais prêt à rembourser les cinq cents francs si l'on me représentait le billet; mais on me répondit que ce n'était point l'habitude, la banque payant tous les billets qu'on lui présentait, fussent-ils reconnus faux.

Le bijoutier, parfaitement lavé du soupçon d'avoir passé sciemment un faux billet, sortit de chez moi.

Après quelques nouvelles questions, les deux agens de police sortirent à leur tour, et je n'entendis plus parler de cette sale affaire.

X.

UN COIN DU VOILE.

Trois mois s'étaient écoulés lorsque, dans ma correspondance du matin, je trouvai le petit billet suivant:

« Mon cher docteur,

» Je suis vraiment bien malade, et j'ai sérieusement besoin de toute votre science; passez donc aujourd'hui chez moi, si vous ne me *gardé* pas *rencune*.

» Votre tout dévoué,

» HENRY, BARON DE FAVERNE,
» rue Taitbout, n° 11. »

Cette lettre, que je rapporte textuellement avec les deux fautes d'orthographe dont elle était ornée, confirma l'opinion que je m'étais faite du manque d'éducation de mon client. Au reste, si, comme il le disait, il était né à la Guadeloupe, la chose était moins étonnante.

On sait en général combien l'éducation des colons est négligée.

Mais, d'un autre côté, le baron de Faverne n'avait ni les petites mains, ni les petits pieds, ni la taille svelte et gracieuse, ni le charmant parler des hommes des tropiques, et, pour moi, il était évident que j'avais affaire à quelque provincial dégrossi par le séjour de la capitale.

Au reste, comme il pouvait effectivement être malade, je me rendis chez lui.

J'entrai et le trouvai dans un petit boudoir tendu de damas violet et orange.

A mon grand étonnement, cette espèce de réduit était d'un goût supérieur au reste de l'appartement.

Il était à demi couché sur un sofa, dans une pose visiblement étudiée, et vêtu d'un pantalon de soie à pieds et d'une robe de chambre éclatante; il roulait entre ses gros doigts un charmant petit flacon de Klagman ou de Benvenuto Cellini.

— Ah! que c'est bon et gracieux à vous d'être venu me voir, docteur, dit-il en se soulevant à demi et me faisant signe de m'asseoir. Au reste, je ne vous ai pas menti; je suis horriblement souffrant.

— Qu'avez-vous! lui demandai-je; serait-ce votre blessure?

— Non; grâce à Dieu, il n'y paraît pas plus maintenant que si c'était une simple piqûre de sangsue. Non, je ne sais pas, docteur; si je ne craignais pas que vous vous moquiez de moi, je vous dirais que je crois que j'ai des vapeurs.

Je souris.

—Oui, n'est-ce pas, continua-t-il, c'est une maladie que vous réservez exclusivement pour vos belles malades. Mais le fait est qu'il n'en est pas moins vrai que je souffre beaucoup, et cela sans savoir dire ce dont je souffre, ni comment je souffre.

— Diable! ça devient dangereux. Serait-ce de l'hypocondrie?

— Comment dites-vous cela, docteur?

Je répétai le mot; mais je vis qu'il ne présentait aucun sens à l'esprit du baron de Faverne; en attendant, je lui pris la main et posai les deux doigts sur l'artère.

Il avait, en effet, le pouls nerveux et agité.

Pendant que je calculais les battemens de l'artère, on sonna; le baron bondit, et les pulsations se hâtèrent.

—Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Rien, répondit-il, seulement c'est plus fort que moi, quand j'entends une sonnette je tressaille; et puis, tenez, je dois pâlir. Ah! docteur, je vous le dis, je suis bien malade.

En effet, le baron était devenu livide.

Je commençai à croire qu'il n'exagérait point, et qu'en réalité il souffrait beaucoup; seulement j'étais convaincu que cet ébranlement physique avait une cause morale.

Je le regardai fixement, il baissa les yeux, et à la pâleur qui lui avait couvert le visage succéda une vive rougeur.

—Oui, lui dis-je, c'est évident, vous souffrez.

— N'est-ce pas, docteur? s'écria-t-il. Eh bien! j'ai déjà vu deux de vos confrères; car vous avez été si singulier avec moi que je n'osais vous envoyer chercher. Les imbéciles se sont mis à rire quand je leur ai dit que j'avais mal aux nerfs.

— Vous souffrez, repris-je, mais ce n'est point une cause physique qui vous fait souffrir; vous avez quelque douleur morale, une inquiétude grave peut-être.

Il tressaillit.

—Et quelle inquiétude voulez-vous que j'aie? tout, au contraire, va pour le mieux.

« Mon mariage... A propos, vous savez? mon mariage avec mademoiselle de Macartie, que votre monsieur Olivier avait failli faire rompre....

— Oui, eh bien?

— Eh bien, il aura lieu dans quinze jours; le premier ban est publié.... Au reste, il a été bien puni de ses propos, et il m'en a fait ses excuses.

— Comment cela?

— Germain, dit le baron, donnez-moi ce portefeuille qui est sur le coin de la cheminée.

Le domestique obéit, le baron prit le portefeuile et l'ouvrit.

— Tenez, dit-il avec un léger tremblement dans la voix, voici mon acte de naissance: né à la Pointe-à-Pitre, comme vous voyez; puis voici le certificat de monsieur de Malpas, constatant que mon père est un des premiers et des plus riches propriétaires de la Guadeloupe.

On a fait voir ces papiers à monsieur Olivier, et, comme il connaissait la signature du gouverneur, il a été obligé d'avouer que cette signature était bien la sienne.

Tout en poursuivant cet examen, le tremblement nerveux du baron augmentait.

—Vous souffrez davantage? lui dis-je.

— Comment voulez-vous que je ne souffre pas! on me poursuit, on me persécute, la calomnie s'attache à moi. Je ne sais pas si d'un jour à l'autre on ne m'accusera pas de quelque crime. Oh! oui, oui, docteur, vous avez raison, continua le baron en se raidissant, je souffre, je souffre beaucoup.

— Voyons, il faut vous calmer.

— Me calmer, c'est bien aisé à dire! Parbleu! si je pouvais me calmer je serais guéri.

« Tenez, il y a des momens où mes nerfs se raidissent comme s'ils voulaient se rompre, où mes dents se serrent comme si elles voulaient se briser, ou j'entends des bourdonnemens dans ma tête comme si toutes les cloches de Notre-Dame tintaient à mon oreille; alors, continua-t-il, il me semble que je vais devenir fou.

« Docteur, quelle est la mort la plus douce?

— Pourquoi cela?

— C'est qu'il me prend parfois des envies de me tuer.

— Allons donc!

— Docteur, on dit qu'en s'empoisonnant avec de l'acide prussique, c'est fait en un instant.

— C'est effectivement la mort la plus rapide que l'on connaisse.

— Docteur, à tout hasard, vous devriez me préparer un flacon d'acide prussique.

— Vous êtes fou.

— Tenez, je vous le paierai ce que vous voudrez, mille écus, six mille francs, dix mille francs: si toutefois vous me répondez qu'on meurt sans souffrir.

Je me levai.

— Eh bien, quoi? me dit-il en me retenant.

— Je regrette, monsieur, que vous me disiez sans cesse de ces choses, qui non seulement abrégent mes visites, mais qui encore rendent de plus longues relations avec vous presque impossibles.

— Non, non, restez, je vous prie; ne voyez-vous que que j'ai la fièvre, et que c'est cela qui me fait parler ainsi.

Il sonna, le même valet reparut de nouveau.

—Germain, j'ai bien soif, dit le baron; donnez-moi quelque chose à boire.

— Que désire monsieur le baron?

— Vous prendrez bien quelque chose avec moi, n'est-ce pas?

— Non, merci absolument, répondis-je.

— C'est égal, continua-t-il, apportez deux verres et une bouteille de rhum.

Germain sortit.

Germain rentra quelques instans après avec un plateau où étaient les objets demandés; seulement je remarquai que les récipiens, au lieu d'être des verres à liqueur, étaient des verres à vin de bordeaux.

Le baron les remplit tous les deux; seulement sa main tremblait si fort qu'une partie de la liqueur, au moins égale à celle que contenaient les verres, tomba sur le plateau.

—Goûtez cela, dit-il, c'est d'excellent rhum que j'ai rapporté moi-même de la Guadeloupe, où votre monsieur Olivier d'Hornoy prétend que je n'ai jamais été.

— Je vous rends grâce, je n'en bois jamais.

Il prit un de ces deux verres.

—Comment, lui dis-je, vous allez boire cela?

— Sans doute.

— Mais si vous continuez cette vie-là, vous brûlerez jusqu'au gilet de flanelle qui vous couvre la poitrine.

— Est-ce que vous croyez qu'on peut se tuer en buvant beaucoup de rhum ?

— Non, mais on peut se donner une gastro-entérite, dont on meurt un beau jour après cinq ou six ans d'atroces douleurs.

Il reposa le verre sur le plateau ; puis laissant retomber sa tête sur sa poitrine et ses mains sur ses genoux :

—Ainsi, docteur, murmura-t-il avec un soupir, vous reconnaissez donc que je suis bien malade ?

— Je ne dis pas que vous soyez malade, je dis que vous souffrez.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Non.

— Et que me conseillez-vous, enfin ? Pour toute souffrance la médecine doit avoir des ressources ; ce ne serait pas la peine alors de payer si cher les médecins.

— Ce n'est pas pour moi que vous dites cela, je présume ? répondis-je en riant.

— Oh non ! vous êtes un modèle en toute chose.

Il prit le verre de rhum et le but sans songer à ce qu'il faisait. Je ne l'arrêtai point, car je voulais voir quelle sensation cette liqueur brûlante produirait sur lui.

La sensation parut être nulle ; on eût dit qu'il venait d'avaler un verre d'eau.

Il était évident pour moi que cet homme avait souvent cherché à s'étourdir par l'usage des boissons alcooliques.

En effet, au bout d'un instant, il parut reprendre quelque énergie.

—Au fait, dit-il, interrompant le silence et répondant à ses propres pensées, au fait, je suis bien bon de me tourmenter ainsi ! Bah ! je suis jeune, je suis riche, je jouis de la vie, cela durera tant que cela pourra.

Il prit le second verre et l'avala comme le premier.

—Ainsi, docteur, dit-il, vous ne me conseillez rien ?

— Si fait, je vous conseille d'avoir confiance en moi et de m'annoncer ce qui vous tourmente.

— Vous croyez donc toujours que j'ai quelque chose que je n'ose pas dire ?

— Je dis que vous avez quelque secret que vous gardez pour vous.

— Important ! dit-il, avec un sourire forcé.

— Terrible.

Il pâlit et prit machinalement le goulot de la bouteille pour se verser un troisième verre.

Je l'arrêtai,

—Je vous ai déjà dit que vous vous tueriez, repris-je.

Il se laissa aller en arrière en appuyant sa tête au lambris.

—Oui, docteur, oui, vous êtes un homme de génie ; oui, vous avez deviné cela tout de suite, vous, tandis que les autres n'y ont vu que du feu ; oui, j'ai un secret, et, comme vous le dites, un secret terrible, un secret qui me tuera plus sûrement que le rhum que vous m'empêchez de boire, un secret que j'ai toujours eu envie de confier à quelqu'un, et que je vous dirais, à vous, si, comme les confesseurs, vous aviez fait vœu de discrétion ; mais jugez donc, si ce secret me tourmente si fort lorsque j'ai la conviction que moi seul le connais, ce que ce serait si j'avais l'éternel tourment de savoir qu'il est connu par quelque autre.

Je me levai.

—Monsieur, lui dis-je, je ne vous ai pas demandé d'aveu, je ne vous ai pas fait de confidence ; vous m'avez fait venir comme médecin, et je vous ai dit que la médecine n'avait rien à faire à votre état.

« Maintenant, gardez votre secret, vous en êtes le maître, que ce secret pèse sur votre cœur ou sur votre conscience.

« Adieu, monsieur le baron.

Et le baron me laissa sortir sans me répondre, sans faire un mouvement pour me retenir, sans me rappeler ; seulement, en me retournant pour fermer la porte, je pus voir qu'il étendait une troisième fois la main vers cette bouteille de rhum, sa fatale consolatrice.

XI.

UN TERRIBLE AVEU.

Je continuai mes courses; mais malgré moi je ne pus chasser de ma pensée ce que j'avais vu et entendu, tout en conservant pour ce malheureux le dégoût moral et instinctif que j'ai avoué.

Je commençais à éprouver cette pitié physique, si l'on peut s'exprimer ainsi, que l'homme destiné à souffrir ressent pour tout être qui souffre.

Je dînais en ville, et comme une partie de ma soirée était consacrée à des visites, je ne rentrai chez moi que passé minuit.

On me dit qu'un jeune homme, qui était venu pour me consulter, m'attendait depuis une heure dans mon cabinet; je demandai son nom; il n'avait pas voulu le dire.

J'entrai, et je reconnus monsieur de Faverne.

Il était plus pâle et plus agité que le matin ; un livre qu'il avait essayé de lire était ouvert sur le bureau. C'était le traité de toxicologie d'Orfila.

—Eh bien ! lui demandai-je, vous sentez-vous donc plus mal?

— Oui, me répondit-il, très mal ; il m'est arrivé un événement affreux, une aventure terrible, et je suis accouru pour vous raconter cela. Tenez, docteur, depuis que je suis à Paris, depuis que je mène la vie que vous connaissez, vous êtes le seul homme qui m'ayez inspiré une confiance entière; aussi, vous le voyez, j'accours vous demander, non pas un remède à ce que je souffre; vous me l'avez dit, il n'y en a pas, et tout en vous envoyant chercher, je le savais bien, moi, qu'il n'y en a pas; mais un conseil.

— Un conseil est bien autrement difficile à donner qu'une ordonnance, monsieur, et je vous avoue que j'en donne rarement. On ne demande en général de conseil que pour se corroborer soi-même dans la résolution qu'on a déjà prise; ou si, indécis encore de ce que l'on fera, on suit le conseil donné, c'est pour avoir le droit de dire un jour au conseilleur : C'est votre faute :

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, docteur ; mais, de même que je crois qu'un médecin n'a pas le droit de refuser une ordonnance, je ne crois pas qu'un homme ait le droit de refuser un conseil.

— Vous avez raison, aussi je ne refuse pas de vous le donner; seulement vous me ferez plaisir de ne pas le suivre.

Je m'assis alors près de lui ; mais au lieu de me répondre il laissa tomber sa tête dans ses mains, et demeura comme anéanti dans ses propres pensées.

— Eh bien ? lui dis-je au bout d'un instant de silence.

— Eh bien ! répondit-il, ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est que je suis perdu.

Il y avait un tel accent de conviction dans ces paroles, que je tressaillis.

— Perdu, vous? et comment? demandai-je.

— Sans doute, elle va me poursuivre, elle va dire à tout le monde qui je suis, elle va crier sur les toits mon véritable nom.

— Qui cela ?

— Elle, parbleu !

— Elle ? qui, elle ?

— Marie.

— Qu'est-ce que Marie ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas, vous ; une petite sotte, une petite drôlesse dont j'ai eu la bonté de m'occuper, et à qui j'ai eu la sottise de faire un enfant.

— Eh bien ! mais si c'est une de ces femmes qu'on désintéresse avec de l'argent, vous êtes assez riche.

— Oui, reprit-il en m'interrompant ; mais ce n'est mal-

heureusement point une de ces femmes-là : c'est une fille de village, une pauvre fille, une sainte fille.

— Tout à l'heure vous l'appeliez drôlesse.

— J'avais tort, mon cher docteur, j'avais tort, c'était la colère qui me faisait parler ainsi ; ou plutôt, tenez, tenez, c'était la peur.

— Cette femme peut donc influer d'une manière fatale sur votre destinée ?

— Elle peut empêcher mon mariage avec mademoiselle de Macartie.

— Comment ?

— En disant mon nom, en révélant qui je suis.

— Vous ne vous nommez donc pas de Faverne ?

— Non.

— Vous n'êtes donc pas baron ?

— Non.

— Vous n'êtes donc pas né à la Guadeloupe.

— Non. Tout cela, voyez-vous, était une fable.

— Alors Olivier avait raison ?

— Oui.

— Mais alors comment monsieur de Malpas, le gouverneur de la Guadeloupe, a-t-il pu certifier ?...

— Silence, dit le baron en me serrant violemment la main, cela c'est mon secret, le secret qui me tue, vous savez.

Nous restâmes un instant muets l'un et l'autre.

— Eh bien ! mais cette femme, cette Marie, vous l'avez donc revue ?

— Aujourd'hui, docteur, aujourd'hui, ce soir.

« Elle a quitté son village, elle est venue à Paris, et elle a tant fait qu'elle m'a découvert, et que ce soir, sans me dire qui elle était, elle s'est présentée chez moi avec son enfant.

— Et vous, qu'avez-vous fait ?

— J'ai dit, reprit monsieur de Faverne d'une voix sombre, j'ai dit que je ne la connaissais pas, et je l'ai fait jeter à la porte par mes gens.

Je me reculai involontairement.

—Vous avez fait cela, vous avez renié votre enfant, vous avez fait chasser sa mère par vos laquais !...

— Que vouliez-vous que je fisse ?

— Ah ! c'est affreux.

— Je le sais bien.

Et nous retombâmes tous les deux dans le silence. Au bout d'un instant, je me levai.

— Et qu'ai-je à faire dans tout cela ? demandai-je.

— Ne voyez-vous pas que j'ai des remords ?

— Je vois que vous avez peur.

— Eh bien, docteur... j'aurais voulu que vous la vissiez, cette femme.

— Moi !

— Oui, vous ; rendez-moi le service de la voir.

— Et où la trouverai-je ?

— Un instant après l'avoir chassée, j'ai écarté le rideau de ma fenêtre, et je l'ai vue assise sur une borne avec son enfant.

— Et vous croyez qu'elle y est encore ?

— Oui.

— Vous l'avez donc revue ?

— Non, je suis sorti par une porte de derrière, et je suis accouru chez vous.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas sorti tout bonnement par la grande porte, et dans votre voiture ?

— J'ai eu peur qu'elle ne se jetât sous les pieds des chevaux.

Je frissonnai.

— Que voulez-vous que je fasse dans tout cela ? à quoi puis-je vous être bon ?

— Docteur, rendez-moi un service ; voyez-la, arrangez la chose avec elle ; qu'elle retourne à Trouville avec son enfant ; je lui donnerai ce qu'elle voudra, dix mille francs, vingt mille francs, cinquante mille francs.

— Mais si elle refuse tout cela ?

— Si elle refuse, si elle refuse ; eh bien ! alors... nous verrons.

Le baron prononça ces dernières paroles d'un ton tellement sinistre, que je tremblai pour la pauvre femme.

— C'est bien, monsieur, répondis-je, je la verrai.

— Et vous obtiendrez... qu'elle parte ?

— Je ne puis répondre de cela ; tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui parler le langage de la raison, c'est de lui faire envisager la distance qu'il y a de vous à elle.

— La distance ?

— Oui.

— Vous oubliez que je vous ai avoué que je n'étais pas baron ; je suis un paysan, monsieur, un simple paysan, qui, par mon... intelligence, me suis élevé au-dessus de mon état ; seulement, silence, je vous en supplie. Vous comprenez que si monsieur de Macartie savait que je suis un paysan, il ne me donnerait pas sa fille.

— Vous tenez donc énormément à ce mariage ?

— Je vous l'ai dit, c'est le seul moyen de me faire cesser les spéculations hasardeuses auxquelles je suis forcé de me livrer.

— Je verrai cette jeune fille.

— Ce soir ?

— Ce soir. Où la retrouverai-je ?

— Là où je l'ai vue.

— Sur cette borne ?

— Oui.

— Elle y est encore, vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Allons.

Il se leva vivement, s'élança vers la porte, je le suivis. Nous sortîmes.

Je demeurais à cinq cents pas à peine de chez lui ; en arrivant au coin de la rue Taitbout et de celle du Helder, il s'arrêta, et me montrant du doigt quelque chose d'informe que l'on distinguait à peine dans l'ombre.

— Là, là, dit-il.

— Quoi, là ?

— Elle.

— Cette jeune fille ?

— Oui. Moi je rentre par la rue du Helder. La maison, comme vous le savez, à une double entrée... Allez à elle.

— J'y vais.

— Attendez. Un dernier service, je vous prie.

« Il me semble que je deviens fou ; j'ai le vertige ; tout tourne autour de moi... Votre bras, docteur ; conduisez-moi jusqu'à la petite porte.

— Volontiers.

Je lui pris le bras ; il chancelait véritablement comme un homme ivre. Je le conduisis jusqu'à la porte.

—Merci, docteur, merci ; je vous suis bien reconnaissant, je vous jure ; et si vous étiez un de ces hommes qui font payer les services qu'ils rendent, je vous paierais celui-ci ce que vous voudriez.

« Bien ! nous voilà ; vous viendrez demain, n'est-ce pas, me rendre réponse ?

« J'irais bien chez vous ; mais dans la journée je n'oserais sortir, j'aurai peur de la rencontrer.

— Je viendrai.

— Adieu, docteur.

Il sonna, on ouvrit.

— Un instant, dis-je en le retenant, le nom de cette femme ?

— Marie Granger.

— Bien... Au revoir.

Il rentra, et je remontai la rue du Helder pour rentrer dans la rue Taitbout.

En arrivant à l'angle des deux rues, là où j'avais entrevu cette femme, j'entendis une rumeur, et je vis un groupe assez considérable qui s'agitait dans l'ombre.

Je courus.

Une patrouille qui passait avait aperçu cette malheureuse, et comme, interrogée sur ce qu'elle faisait là à deux

heures du matin, elle n'avait pas voulu répondre, cette patrouille la conduisait au corps de garde.

La pauvre femme marchait au milieu des gardes nationaux, portant entre ses bras son enfant qui pleurait; mais elle ne versait pas une larme, elle ne poussait pas une plainte.

Je m'approchai aussitôt du chef de la patrouille.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, mais je connais cette femme.

Elle leva la tête vivement et me regarda.

— Ce n'est pas lui, dit-elle; et elle laissa retomber sa tête.

— Vous connaissez cette femme, monsieur? me répondit le caporal.

— Oui... elle se nomme Marie Granger, et elle est du village de Trouville.

— C'est mon nom, c'est celui de mon village. Qui êtes-vous, monsieur? au nom du ciel, qui êtes-vous?

— Je suis le docteur Fabien, et je viens de sa part.

— De la part de Gabriel?

— Oui.

— Alors, messieurs, laissez-moi aller, je vous en supplie, laissez-moi aller avec lui!

— Vous êtes bien le docteur Fabien? me demanda alors le chef de la patrouille.

— Voici ma carte, monsieur.

— Et vous répondez de cette femme?

— J'en réponds.

— Alors, monsieur, vous pouvez l'emmener.

— Merci.

Je présentai le bras à la pauvre fille; mais, me montrant d'un geste son enfant qu'elle était obligée de porter.

—Je vous suivrai, monsieur, dit-elle. Où allons-nous?

— Chez moi.

Dix minutes après elle était dans mon cabinet, assise à la place même où une demi-heure auparavant était assis le prétendu baron de Faverne. L'enfant, couché sur une bergère, dormait dans la chambre à côté.

Il se fit entre nous un long silence, qu'elle interrompit la première.

—Eh bien! monsieur, dit-elle, que voulez-vous que je vous raconte?

— Ce que vous croirez nécessaire que je sache, madame. Remarquez que je ne vous interroge pas, j'attends que vous parliez, voilà tout.

— Hélas! ce que j'ai à vous dire est bien triste, monsieur, et cependant cela n'a aucun intérêt pour vous.

— Toute douleur physique ou morale est de mon ressort, ainsi ne craignez donc pas de me confier la vôtre, si vous croyez que je puisse la soulager.

— Ah! pour la soulager il n'y a que lui, dit la pauvre femme.

— Eh bien! puisque c'est lui qui m'a chargé de vous voir, tout espoir n'est pas perdu.

— Alors, écoutez-moi; mais songez, en m'écoutant, que je ne suis qu'une pauvre paysanne.

—Vous me le dites et je vous crois; cependant à vos paroles on pourrait vous croire d'une condition plus élevée.

— Je suis fille du maître d'école du village où je suis née, cela vous expliquera tout.

« J'ai donc reçu un semblant d'ducation, je sais lire et écrire un peu mieux que ne le font les autres paysannes, voilà tout.

— Alors vous êtes du même pays que Gabriel?

— Oui, seulement j'ai quatre ans ou cinq ans de moins que lui. Aussi loin que je puis me le rappeler, je le vois assis, avec une vingtaine d'autres garçons du village que réunissait mon père, au bout d'une longue table toute déchiquetée par les noms et les dessins qu'y traçaient avec leurs canifs les écoliers auxquels mon père apprenait à lire, à écrire et à compter. C'était le fils d'un brave métayer dont la réputation d'honnêteté était proverbiale.

— Son père vit-il encore?

— Oui, monsieur.

— Mais il a cessé de voir son fils, alors?

— Il ignore où il est, et le croit parti pour la Guadeloupe. Mais attendez, chaque chose viendra à son tour. Excusez mes longueurs, mais j'ai besoin de vous raconter les choses en détail pour que vous nous jugiez tous deux.

Gabriel, quoique grand pour son âge, était faible et maladif, aussi était-il presque toujours menacé, même par des enfans plus jeunes que lui. Je me rappelle alors qu'il n'osait plus sortir avec les autres à l'heure où les écoliers retournent chez leurs parens, et que presque toujours mon père le trouvait sur l'escalier, où il s'était réfugié de peur d'être battu, et où l'on n'osait le venir chercher.

Alors mon père lui demandait ce qu'il faisait là, et le pauvre Gabriel lui répondait en pleurant qu'il avait peur d'être battu.

Aussitôt mon père m'appelait et me donnait pour escorte au pauvre fugitif, qui, sous ma protection, revenait chez lui sain et sauf, car devant moi, la fille du maître d'école, nul n'osait le toucher.

Il en résulte que Gabriel parut me prendre dans une grande affection, et que nous contractâmes l'habitude d'être ensemble : seulement, de sa part, cette affection était de l'égoïsme, et de la mienne de la pitié.

Gabriel apprenait difficilement à lire et à calculer, mais pour l'écriture il avait une très grande facilité; non seulement il possédait en propre une écriture magnifique, mais encore il avait la singulière aptitude d'imiter les écritures de tous ses camarades, et cela à tel point que l'imitation rapprochée de l'original rendait l'auteur même indécis.

Les enfans riaient et s'amusaient de ce singulier talent; mais mon père secouait tristement la tête et disait souvent :

—Crois-moi, Gabriel, ne fais pas de ces choses-là... cela tournera mal.

— Bah! comment voulez-vous que ça tourne, monsieur Granger? disait Gabriel. Je serai maître dtécriture, quoi! voilà tout, au lieu d'être garçon de charrue.

— Ce n'est pas un état que d'être maître d'écriture dans un village, disait mon père.

— Eh bien! j'irai exercer à Paris, répondait Gabriel.

Quant à moi, qui ne voyais pas le mal qu'il pouvait y avoir à imiter l'écriture des autres, ce talent, qui chaque jour faisait chez Gabriel de nouveaux progrès, m'amusait beaucoup.

Car Gabriel ne se bornait plus à imiter les écritures seules, Gabriel imitait tout.

Une gravure lui était tombée entre les mains, et, avec une patience miraculeuse, il l'avait copiée ligne pour ligne, avec une telle exactitude, que n'eût été la grandeur du papier et la couleur de l'encre, il eût été difficile de dire, à l'inspection de l'original et de la copie, quelle était l'œuvre de la plume et quelle était l'œuvre du burin. Le pauvre père, qui voyait dans cette gravure ce qu'elle était réellement, c'est-à-dire un chef-d'œuvre, la fit encadrer par le vitrier du village, et la montra à tout le monde.

Le maire et l'adjoint la vinrent voir, et le maire s'en alla en disant à l'adjoint :

— Ce garçon-là a sa fortune au bout des doigts.

Gabriel entendit ces paroles.

Mon père lui avait appris tout ce qu'il pouvait lui apprendre; Gabriel rentra dans sa métairie.

Comme il était l'aîné de deux autres enfans, et que Thomas n'était pas riche, il lui fallut commencer à travailler.

Mais le travail de la charrue lui était insupportable.

Tout au contraire des paysans, Gabriel aurait voulu se coucher et se lever tard; son grand bonheur était de veiller jusqu'à minuit, et de faire avec sa plume toutes sortes de lettres ornées, de dessins et d'imitations : aussi l'hiver était-il son temps heureux, et les veilles ses heures de fête.

D'un autre côté, son dégoût pour les travaux de l'agriculture faisait le désespoir de son père. Thomas Lambert

n'était pas assez riche pour garder chez lui une bouche inutile. Il avait cru que la présence de Gabriel lui épargnerait un garçon de charrue. Il vit, à son grand regret, qu'il s'était trompé.

XII.

DÉPART POUR PARIS.

Un jour, heureusement ou malheureusement, le maire, qui avait prédit que Gabriel avait une fortune au bout des doigts, revint faire une visite au père Thomas, et lui proposa de prendre Gabriel comme son secrétaire, à raison de cent cinquante francs par an et la nourriture.

Gabriel accueillit la proposition comme une bonne fortune; mais le père Thomas secoua la tête en disant :

— Où cela te mènera-t-il, garçon?

Tous deux n'en acceptèrent pas moins l'offre du maire, et Gabriel quitta définitivement la charrue pour la plume.

Nous étions restés bons amis, Gabriel paraissait même avoir de l'amour pour moi; quant à moi, je l'aimais de tout mon cœur.

Tous les soirs, comme c'est l'habitude dans les villages, nous allions nous promener ensemble, tantôt sur les bords de la mer, tantôt sur les rives de la Touque.

Personne ne s'en tourmentait; nous étions pauvres tous deux, nous nous convenions donc parfaitement.

Seulement Gabriel semblait avoir un ver rongeur dans l'âme; ce ver rongeur, c'était le désir de venir à Paris; il était convenu que s'il venait à Paris il y ferait fortune.

Paris était donc pour nous le fond de toute conversation. Paris était la ville magique qui devait nous ouvrir à tous deux la porte de la richesse et du bonheur.

Je me laissais aller à la fièvre qui l'agitait, et je répétais de mon côté :

— Oh! oui, Paris! Paris!

Dans nos rêves d'avenir, nous avions toujours si bien enchaîné l'un à l'autre nos deux existences, que je me regardais d'avance comme la femme de Gabriel, quoique jamais un mot de mariage n'eût été échangé entre nous; quoique jamais, je dois le dire, aucune promesse n'eût été faite.

Le temps s'écoulait.

Gabriel, à même de se livrer à son occupation favorite, écrivait toute la journée, tenait tous les registres de la mairie avec une propreté et un goût admirables.

Le maire était enchanté d'avoir un tel secrétaire.

L'époque des élections arrivait : un des députés qui devaient se mettre sur les rangs était déjà en tournée; il vint à Trouville; Gabriel était la merveille de Trouville; on lui montra les registres de la mairie, et le soir Gabriel lui fut présenté.

Le candidat avait rédigé une circulaire, mais il n'y avait d'imprimerie qu'au Havre; il fallait envoyer le manifeste à la ville, et c'était trois ou quatre jours de retard.

Or, la distribution du manifeste était urgente, le candidat ayant rencontré une opposition plus grande qu'il ne s'y attendait.

Gabriel proposa de faire, dans la nuit et dans la journée du lendemain, cinquante circulaires. Le député lui promit cent écus s'il lui livrait ces cinquante exemplaires dans les vingt-quatre heures. Gabriel répondit de tout, et, au lieu de cinquante manifestes, il en livra soixante-dix.

Le candidat, au comble de la joie, lui donna cinq cents francs au lieu de trois cents, et lui promit de le recommander à un riche banquier de Paris qui, sur sa recommandation, le prendrait probablement pour secrétaire.

Gabriel accourut, ce soir-là, ivre de joie.

— Marie, me dit-il, Marie, nous sommes sauvés; avant un mois, je partirai pour Paris. J'aurai une bonne place, alors je t'écrirai, et tu viendras me rejoindre.

Je ne pensai même pas à lui demander si c'était comme sa femme, tant l'idée était loin de moi que Gabriel pût me tromper.

Je lui demandai alors l'explication de cette promesse, qui était encore une énigme pour moi. Il me raconta tout, me dit la protection du banquier, et me montra un papier imprimé.

— Qu'est-ce que ce papier? lui demandai-je.

— Un billet de cinq cents francs, dit-il.

— Comment!... m'écriai-je, ce chiffon de papier vaut cinq cents francs?

— Oui, dit Gabriel, et si nous en avions seulement vingt comme celui-là, nous serions riches.

— Cela nous ferait dix mille francs, repris-je.

Pendant ce temps, Gabriel dévorait le papier des yeux.

— A quoi penses-tu, Gabriel? lui demandai-je.

— Je pense, dit-il, qu'un pareil billet n'est pas plus difficile à imiter qu'une gravure.

— Oui... mais, lui dis-je, cela doit être un crime?

— Regarde, dit Gabriel.

Et il me montra ces deux lignes écrites au bas du billet :

« LA LOI PUNIT DE MORT
LE CONTREFACTEUR. »

— Ah! sans cela, s'écria-t-il, nous en aurions bientôt dix, et vingt, et cinquante.

— Gabriel, repris-je toute frissonnante, que dis-tu donc là?

— Rien, Marie, je plaisante.

Et il remit le billet dans sa poche.

Huit jours après, les élections eurent lieu.

Malgré les circulaires, le candidat ne fut point nommé. Après son échec, Gabriel se présenta chez lui pour lui rappeler sa promesse; mais il était déjà parti.

Gabriel revint au désespoir. Selon toute probabilité, le député manqué oublierait la promesse qu'il avait faite au pauvre secrétaire de la mairie.

Tout à coup une idée parut germer dans son esprit, il s'y arrêta en souriant; puis, au bout d'un instant, il dit :

— Heureusement que j'ai gardé l'original de cette bête de circulaire.

Et il me montra cet original écrit et signé de la main du candidat.

— Et que feras-tu de cet original? lui demandai-je.

— Oh! mon Dieu! rien du tout, répondit Gabriel; seulement dans l'occasion ce papier pourrait me rappeler à son souvenir.

Puis il ne me parla plus de ce papier, et parut avoir oublié jusqu'à l'existence de la circulaire.

Huit jours après, le maire vint trouver Thomas Lambert, une lettre à la main. Cette lettre était du candidat qui avait échoué.

Contre toute attente, il avait tenu sa promesse, et écrivait au maire qu'il avait trouvé chez un des premiers banquiers de Paris une place de commis pour Gabriel. Seulement on exigeait un surnumérariat de trois mois. C'était un sacrifice de temps et d'argent nécessaire, après quoi Gabriel toucherait dix-huit cents francs d'appointemens.

Gabriel accourut me faire part de cette nouvelle; mais, en même temps qu'elle le comblait de joie, elle m'attristait profondément.

J'avais bien parfois, excitée par les rêves de Gabriel, désiré Paris comme lui, mais pour moi Paris était seulement un moyen de ne pas quitter l'homme que j'aimais; toute mon ambition, à moi, se bornait à devenir la femme de Gabriel, et la chose me paraissait bien plus assurée avec l'humble et monotone existence du village que dans le rapide et ardent tourbillon de la capitale.

A cette nouvelle, je me mis donc à pleurer.

Gabriel se jeta à mes genoux, et essaya de me rassurer

par ses promesses et par ses protestations; mais un pressentiment profond et terrible me disait que tout était fini pour moi.

Cependant le départ de Gabriel était décidé.

Thomas Lambert consentait à faire un petit sacrifice. Le maire, moyennant hypothèque, bien entendu, lui prêta cinq cents francs; et, comme personne ne savait la libéralité du candidat, Gabriel se trouva possesseur d'une somme de mille francs.

Il fut convenu pour tout le monde qu'il partirait le même soir pour Pont-l'Evêque, d'où une voiture devait le conduire à Roucu; mais entre nous deux il fut arrêté qu'il ferait un détour, et reviendrait passer la nuit auprès de moi.

Je devais laisser la croisée de ma chambre ouverte.

C'était la première fois que je le recevais ainsi, et j'espérais être aussi forte, dans cette dernière entrevue, contre lui et contre mon cœur, que je l'avais toujours été.

Hélas! je me trompais! Sans cette nuit, je n'eusse été que malheureuse. Par cette nuit, je fus perdue.

Au point du jour, Gabriel me quitta; il fallait nous séparer. Je le reconduisis par la porte du jardin qui donnait sur les dunes.

Là, il me renouvela toutes ses promesses; là, il me jura de nouveau qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi, et il endormit du moins mes craintes, s'il n'endormit point mes remords.

Nous nous quittâmes. Je le perdis de vue au coin du mur, mais je courus pour le revoir encore; et, en effet, je l'aperçus qui suivait d'un pas rapide le sentier qui conduisait à la grande route.

Il me sembla qu'il y avait dans la rapidité de ce pas quelque chose qui constrastait singulièrement avec ma douleur à moi.

Je le rappelai par un cri.

Il se retourna, agita son mouchoir en signe d'adieu, et continua son chemin.

En tirant son mouchoir, il fit, sans s'en apercevoir, tomber un papier de sa poche.

Je le rappelai, mais, sans doute de peur de se laisser attendrir, il continua son chemin; j'accourus après lui.

J'arrivai jusqu'à la place où le papier était tombé, et je le trouvai à terre.

C'était un billet de cinq cent francs; seulement il était sur un autre papier que celui que j'avais vu. Alors je rassemblai toutes mes forces, et j'appelai Gabriel une dernière fois; il se retourna, me vit agiter le billet, s'arrêta, fouilla dans toutes ses poches, et, s'apercevant sans doute qu'il avait perdu quelque chose, revint vers moi en courant.

— Tiens, lui dis-je, tu avais perdu ceci, et j'en suis bien heureuse, puisque je peux t'embrasser encore une dernière fois.

— Ah! me dit-il en riant, c'est pour toi seule que je reviens, chère Marie, car ce billet ne vaut rien.

— Comment, il ne vaut rien?

— Non, le papier n'est point pareil à celui-ci.

Et il tira l'autre billet de sa poche.

— Eh bien! qu'est-ce que ce billet alors?

— Un billet que je me suis amusé à imiter, mais qui n'a aucune valeur; tu vois bien, chère Marie, c'est pour toi seule que je reviens.

Et, comme pour me donner une dernière preuve de cette vérité, il déchira le billet en petits morceaux, et abandonna les morceaux au vent.

Puis, il me renouvela encore une fois ses promesses et ses protestations, et comme le temps pressait et qu'il sentait que je n'avais plus la force de me tenir debout, il m'assit sur le bord du fossé, me donna un dernier baiser, et partit.

Je le suivis des yeux, et les bras étendus vers lui tant que je pus le voir; puis, lorsqu'un détour du chemin me l'eut dérobé, je cachai ma tête entre mes deux mains et je me mis à pleurer.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi concentrée et perdue dans ma douleur.

Je revins à moi au bruit que j'entendais autour de moi. Ce bruit était occasionné par une petite fille du village qui faisait paître ses brebis et qui me regardait avec étonnement, ne comprenant rien à mon immobilité.

Je relevai la tête.

— Tiens, dit-elle, c'est vous, mademoiselle Marie; pourquoi donc que vous pleurez?

J'essuyai mes yeux en tâchant de sourire.

Et puis, comme pour me rattacher à lui par les choses qu'il avait touchées, je me mis à ramasser les morceaux de papier qu'il avait jetés au vent; enfin, songeant que mon père pouvait se lever et s'inquiéter où j'étais, je repris hâtivement le chemin de la maison.

J'avais fait vingt pas à peine que j'entendis qu'on m'appelait: je me retournai, et je vis que la petite bergère courait après moi.

Je l'attendis.

— Que me veux-tu, mon enfant? lui demandai-je.

— Mademoiselle Marie, me dit-elle, j'ai vu que vous ramassiez tous les petits papiers, en voilà un que vous avez oublié.

Je jetai les yeux sur ce que l'enfant me présentait: c'était en effet un fragment du billet si habilement imité par Gabriel.

Je le pris des mains de la petite fille, et je jetai les yeux dessus.

Par un hasard étrange, c'était la portion du billet sur laquelle était écrite cette fatale menace:

LA LOI PUNIT DE MORT
LE CONTREFACTEUR.

Je frissonnai sans pouvoir comprendre d'où me venait la terreur qui instinctivement s'emparait de moi. A ces deux lignes seules peut-être on eût pu s'apercevoir que le billet était imité. Il était visible que la main de Gabriel avait tremblé en les écrivant ou plutôt en les gravant.

Je laissai tomber tous les autres morceaux et je ne conservai que celui-là.

Je rentrai sans que mon père m'aperçût.

Mais en entrant dans cette chambre où Gabriel avait passé la nuit, tout en moi éveilla un remords. Tant qu'il avait été là, la confiance que j'avais en lui m'avait soutenue; lui absent, chacun des détails qui devaient atténuer cette confiance revenait à mon souvenir, et je me sentis véritablement isolée avec ma faute.

XIII.

CONFESSION.

Huit jours s'écoulèrent sans que j'eusse aucune nouvelle de Gabriel; enfin, le matin du huitième jour amena une lettre de lui.

Il était arrivé à Paris, avait été installé, disait-il, chez son banquier, et demeurait, en attendant, dans un petit hôtel de la rue des Vieux-Augustins.

Puis venait une description de Paris, de l'effet que la capitale avait produit sur lui.

Il était ivre de joie.

Un *post-scriptum* m'annonçait que dans trois mois je partagerais son bonheur.

Au lieu de me tranquilliser, cette lettre m'attrista profondément; et cela sans que je pusse comprendre pourquoi.

Je sentais qu'un malheur planait au-dessus de ma tête et était prêt à s'abattre sur moi.

Je lui répondis cependant comme si j'étais joyeuse de

sa joie; j'avais l'air de croire à cet avenir qu'il me promettait, et qu'une voix intérieure me criait n'être point fait pour moi.

Quinze jours après, je reçus une seconde lettre. Celle-là me trouva dans les larmes.

Hélas! si Gabriel ne tenait pas sa promesse envers moi, j'étais une fille déshonorée : dans huit mois j'allais être mère.

Je balançai quelque temps pour savoir si j'annoncerais cette nouvelle à Gabriel.

Mais je n'avais que lui au monde à qui je pusse me confier. D'ailleurs il était de moitié dans ma faute, et si quelqu'un me soutenait il était juste que ce fût lui.

Je lui répondis donc de hâter autant qu'il le pourrait l'instant de notre réunion, en lui disant qu'à l'avenir ses efforts auraient pour but non-seulement notre bonheur, mais encore celui de notre enfant.

Je m'attendais à recevoir une lettre poste pour poste, ou plutôt, à peine cette lettre envoyée, je tremblais de n'en plus recevoir du tout : car, ainsi que je l'ai dit, un sourd pressentiment me criait que tout était fini pour moi.

En effet, ce ne fut pas à moi que Gabriel répondit, mais à son père : il lui annonçait que le banquier chez lequel il était placé, ayant des intérêts majeurs à la Guadeloupe, et ayant reconnu chez lui plus d'intelligence que chez ses compagnons de bureau, venait de le charger d'aller régler ces intérêts, lui promettant, à son retour, de l'associer pour une part dans ses bénéfices. En conséquence, il annonçait qu'il partait le jour même pour les Antilles, et qu'il ne pouvait fixer l'époque de son retour.

En même temps, sur l'argent que le banquier lui avait donné pour son voyage, il renvoyait à son père les cinq cents francs qu'il avait empruntés pour lui.

Cette somme était représentée par un billet de banque.

Un *post-scriptum* disait de plus à son père que, n'ayant pas le temps de m'écrire, il le priait de m'annoncer cette nouvelle.

Comme on le comprend bien, le coup fut terrible.

Cependant, n'ayant jamais reçu de Gabriel aucune réponse poste pour poste, j'ignorais le nombre de jours qu'employait une lettre pour aller à Paris, et par conséquent en combien de temps on pouvait recevoir sa réponse.

J'avais donc encore un espoir, c'est que sa lettre à son père avait probablement été écrite avant qu'il eût reçu la mienne.

J'allai chez le maire sous un prétexte quelconque, et lui demandai des informations à ce sujet. Je le trouvai tenant à la main le billet que venait de lui rendre le père Thomas.

—Eh bien, Marie, dit-il en me voyant, ton amoureux est donc en train de faire fortune.

Je ne lui répondis qu'en fondant en larmes.

— Eh bien ! quoi, me dit-il, cela te fait de la peine que Gabriel s'enrichisse ? Moi, je l'avais toujours dit, ce garçon-là a sa fortune au bout des doigts.

— Hélas ! monsieur, lui dis-je, vous vous méprenez sur mes sentimens ; je remercierai toujours le ciel de toute chose heureuse qui arrivera à Gabriel ; seulement, j'ai peur qu'au milieu de son bonheur il ne m'oublie.

— Ah ! quant à cela, ma pauvre Marie, me répondit le maire, je ne voudrais pas en répondre, et si j'ai un conseil à te donner, vois-tu, l'occasion se présentant, c'est de prendre les devans sur Gabriel. Tu es une fille laborieuse, rangée, sur laquelle il n'y a jamais eu rien à dire, malgré ton intimité avec Gabriel, eh bien, ma foi ! le premier beau garçon qui se présentera pour le remplacer, je l'accepterais ; et tiens, pas plus tard qu'hier, André Morin le pêcheur, tu sais, me parlait de cela.

Je l'interrompis.

—Monsieur le maire, lui dis-je, je serai la femme de Gabriel, ou je resterai fille ; il y a entre nous des promesses qu'il peut oublier, lui, mais que moi je n'oublierai jamais.

— Oui, oui, dit-il, je connais cela ; voilà comme elles se perdent toutes, ces pauvres malheureuses ; enfin, fais comme tu voudras, mon enfant, je n'ai aucun pouvoir sur toi, mais si j'étais ton père, je sais bien ce que je ferais, moi.

Je pris près de lui les informations que je venais y chercher, et je revins chez moi en calculant le temps écoulé. Gabriel avait écrit à son père après avoir reçu ma lettre.

J'attendis vainement le lendemain, le surlendemain, pendant toute la semaine, pendant tout le mois ; je ne reçus aucune nouvelle de Gabriel.

Un espoir m'avait d'abord soutenue, c'est que, n'ayant pas eu le temps de m'écrire de Paris, il m'écrirait du port où il s'embarquerait, ou, s'il ne m'écrivait point de ce port, il m'écrirait au moins de la Guadeloupe.

Je me procurai une carte géographique, et je demandai à l'un de nos marins, qui avait fait plusieurs voyages en Amérique, quelle était la route que suivaient les bâtimen[s] pour se rendre à la Guadeloupe.

Il me traça une longue ligne au crayon, et j'eus au moins une consolation, ce fut de voir quel chemin suivait Gabriel en s'éloignant de moi.

Il fallait trois mois pour que je reçusse de ses nouvelles. J'attendis avec assez de calme l'expiration de ces trois mois, mais rien ne vint, et je restai dans cette demi-obscurité terrible qu'on appelle doute et qui est cent fois pire que la nuit.

Cependant le temps s'écoulait, toutes ces sensations intimes qui annoncent en soi l'existence d'un être qui se forme de notre être se faisaient ressentir. Sensations délicieuses, sans doute, dans l'état ordinaire de la vie, et quand l'existence de cet être est le résultat des conditions de la société ; sensations douloureuses, amères, terribles, quand chaque tressaillement rappelle la faute et présage le malheur.

J'étais enceinte de six mois. Jusque-là, j'avais caché avec bonheur ma grossesse à tous les yeux, mais une idée affreuse me poursuivait : c'est qu'en continuant à me serrer ainsi, je pouvais porter atteinte à l'existence de mon enfant.

La Pâque approchait. C'est, comme on le sait, dans nos villages, l'époque des dévotions générales. Une jeune fille qui ne ferait pas ses pâques serait montrée au doigt par toutes ses compagnes.

J'avais au fond du cœur des sentimens trop religieux pour m'approcher du confessionnal sans faire une révélation complète de ma faute, et, cependant, chose étrange ! je voyais approcher l'époque de cette révélation avec une certaine joie mêlée de crainte.

C'est que notre curé était un de ces braves prêtres, d'autant plus indulgens pour les fautes des autres, qu'ils n'ont point à leur faire expier leurs propres péchés.

C'était un saint vieillard aux cheveux blancs, à la figure calme et souriante, dans lequel le faible, le malheureux ou le coupable sentent à la première vue qu'ils trouveront un appui.

J'étais donc d'avance bien résolue à tout lui dire, et à me laisser guider par ses conseils.

La veille du jour où toutes les jeunes filles devaient aller à confesse, je me présentai donc chez lui.

Ce fut, je l'avoue, avec un terrible serrement de cœur que je portai la main à la sonnette du presbytère. J'avais attendu la nuit, pour que personne ne me vît entrer à la cure, où, dans d'autres temps, j'allais ouvertement deux ou trois fois par semaine; sur le seuil, le cœur me manqua, et je fus obligée de m'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Cependant, je repris mes forces ; et, par un mouvement brusque et saccadé, je sonnai.

La vieille servante vint aussitôt m'ouvrir.

Comme je l'avais pensé, le curé était seul, dans une petite chambre retirée, où, à la lueur d'une lampe, il lisait son bréviaire.

Je suivis la vieille Catherine, qui ouvrit la porte et m'annonça.

Le curé leva la tête. Toute sa belle et calme figure se trouva alors dans la lumière, et je compris que s'il y a au monde une consolation pour certains malheurs irréparables, c'est de confier son malheur à de pareils hommes.

Cependant, je restais près de la porte et n'osais avancer.

—C'est bien, Catherine, dit le curé, laissez-nous; et si quelqu'un venait me demander....

— Je dirai que monsieur le curé n'y est pas? répondit la vieille gouvernante.

— Non, dit le curé, car il ne faut pas mentir, ma bonne Catherine; vous direz que je suis en prières.

— Bien, monsieur le curé, dit Catherine.

Et elle se retira en fermant la porte derrière elle.

Je restai immobile et sans dire un mot.

Le curé me chercha des yeux dans l'obscurité, où la lumière circonscrite de la lampe me laissait; puis, m'ayant aperçue, il tendit la main de mon côté et me dit:

—Viens, ma fille.... je t'attendais.

Je fis deux pas, je pris sa main et je tombai à ses genoux.

—Vous m'attendiez, mon père, lui dis-je; mais vous savez donc alors ce qui m'amène?

— Hélas! je m'en doute, répondit le digne prêtre.

— Oh! mon père, mon père, je suis bien coupable, m'écriai-je en éclatant en sanglots.

— Dis, ma pauvre enfant, répondit le prêtre, dis que tu es bien malheureuse.

— Mais, mon père, peut-être ne savez-vous pas tout; car, enfin, comment auriez-vous pu deviner!

— Écoute, ma fille, je vais te le dire, reprit le prêtre; car aussi bien c'est t'épargner un aveu, et, même avec moi, n'est-ce pas, cet aveu te serait pénible.

— Oh! je sens maintenant que je puis tout vous dire; n'êtes vous pas le ministre du Dieu qui sait tout?

— Eh bien! parle, mon enfant, dit le prêtre; parle, je t'écoute.

— Mon père, lui dis-je, mon père!...

Et ma voix s'arrêta dans ma poitrine; j'avais trop présumé de mes forces; je ne pouvais pas aller plus loin.

—Je me suis douté de tout cela, dit le prêtre, le jour même du départ de Gabriel. Ce jour-là, ma pauvre enfant, je t'ai vue sans que tu me visses.

« J'avais été appelé dans la nuit pour recevoir la confession d'un mourant, et je revenais à quatre heures du matin lorsque je rencontrai Gabriel, que tout le monde croyait parti de la veille au soir.

« En m'apercevant, il se jeta derrière une haie, et je fis semblant de ne pas le voir: cent pas plus loin, sur le bord d'un fossé, je trouvai une jeune fille assise, la tête dans ses mains; je te reconnus, mais tu ne levas pas la tête.

— Je ne vous entendis pas, mon père, répondis-je, j'étais tout entière à la douleur de le quitter!

— Je passai donc. D'abord j'avais eu envie de m'arrêter et de te parler. Cependant cette idée me retint, que tu m'avais peut-être entendu, mais que, comme Gabriel, tu espérais sans doute te cacher: je continuai donc mon chemin. En tournant le coin du mur du jardin de ton père, je vis que la porte était ouverte; alors je compris tout: Gabriel, que tout le monde croyait parti, avait passé la nuit près de toi.

— Hélas! hélas! mon père, c'est malheureusement la vérité.

— Puis tu cessas de venir à la cure comme tu y venais, et je me dis: Pauvre enfant! elle ne vient pas parce qu'elle craint de trouver en moi un juge, mais je la reverrai au jour où elle aura besoin du pardon.

Mes sanglots redoublèrent.

—Eh bien! me demanda le curé, que puis-je faire pour toi? voyons, mon enfant.

— Mon père, lui dis-je, je voudrais savoir si Gabriel est bien véritablement parti ou s'il est toujours à Paris.

— Comment, tu doutes....

— Mon père, une idée terrible m'est passée dans l'esprit, c'est que c'est pour se débarrasser de moi que Gabriel a écrit qu'il partait.

— Et qui peut te faire croire cela? demanda le prêtre.

— D'abord son silence; si pressé qu'il fût au moment du départ, il avait toujours le temps de m'écrire un mot; si ce n'était point de Paris, du moins du lieu où il s'est embarqué, puis de là-bas, s'il y était. Ne m'eût-il pas donné de ses nouvelles? ne sait-il pas qu'une lettre de lui c'est ma vie, et peut-être la vie de mon enfant?

Le curé poussa un soupir.

— Oui, oui, murmura-t-il, l'homme en général est égoïste, et je ne veux calomnier personne; mais Gabriel, Gabriel! Ma pauvre enfant, j'ai toujours vu avec peine ton grand amour pour cet homme-là.

— Que voulez-vous, mon père! nous avons été élevés ensemble, nous ne nous sommes jamais quittés; que voulez-vous! il me semblait que la vie continuerait comme elle avait commencé.

— Eh bien! tu dis donc que tu désires savoir....

— Si Gabriel est bien réellement parti de Paris.

— C'est facile, et il me semble que par son père.... Écoute, m'autorises-tu à tout dire à son père?

— J'ai remis ma vie et mon honneur entre vos mains, mon père, repris-je, faites-en ce que vous voudrez.

— Attends-moi, ma fille, dit le prêtre, je vais chez Thomas-Lambert.

Le prêtre sortit.

Je restai à genoux comme j'étais, appuyant ma tête sur le bras du fauteuil, sans prier, sans pleurer, perdue dans mes pensées.

Au bout d'un quart d'heure, la porte se rouvrit.

J'entendis des pas qui se rapprochaient de moi et une voix qui me dit:

— Relève-toi, ma fille, et viens dans mes bras.

Cette voix était celle de Thomas Lambert.

Je relevai la tête, et je me trouvai en face du père de Gabriel.

C'était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, renommé pour sa probité, un de ces hommes qui ne connaissent qu'une chose, l'accomplissement de la parole donnée.

— Mon fils t'a-t-il jamais dit qu'il t'épouserait, Marie? me demanda-t-il; voyons, réponds-moi comme tu répondrais à Dieu.

— Tenez, lui dis-je; et je lui présentai la lettre de Gabriel, où il me promettait que dans trois mois j'irais le rejoindre, et dans laquelle il m'appelait sa femme.

— Et c'est dans la conviction qu'il serait ton mari que tu lui as cédé?

— Hélas! je lui ai cédé, répondis-je, parce qu'il allait partir et parce que je l'aimais.

— Bien répondu, dit le prêtre, en secouant la tête en signe d'approbation; bien répondu, mon enfant.

— Oui, vous avez raison, monsieur le curé, dit Thomas, bien répondu. Marie, reprit-il, tu es ma fille, et ton enfant est mon enfant; dans huit jours nous saurons où est Gabriel.

— Comment cela, demandai-je.

— Depuis longtemps j'avais l'intention de faire un voyage à Paris pour régler certains intérêts avec mon propriétaire en personne. Je partirai demain. Je me présenterai chez le banquier, et partout où sera Gabriel je lui écrirai au nom de mon autorité de père pour le sommer de tenir sa parole.

— Bien, dit le curé, bien, Thomas; et moi je joindrai une lettre à la vôtre, dans laquelle je lui parlerai au nom de la religion.

Je les remerciai tous deux, comme Agar dut remercier l'ange qui lui indiquait la source où elle allait désaltérer son enfant.

Puis, comme je me retirais, le curé me reconduisit.

—A demain, me dit-il.

— O mon père, répondis-je, je puis donc encore me présenter à l'église avec mes compagnes ?

— Et pour qui donc l'Église garderait-elle ses consolations, dit le prêtre, si ce n'est pour les malheureux ? Viens, mon enfant, viens avec confiance ; tu n'es ni la Madeleine ni la femme adultère, et Dieu leur a pardonné à toutes deux.

Le lendemain je me confessai et reçus l'absolution.

Le surlendemain, jour de Pâques, je communiai avec mes compagnes.

XIV.

SUITE DE LA CONFESSION.

Dès la veille, comme il l'avait annoncé, Thomas Lambert était parti pour Paris.

Huit jours s'écoulèrent pendant lesquels chaque matin j'allai voir chez le curé s'il avait reçu des nouvelles du père Thomas ; pendant ces huit jours aucune lettre n'arriva.

Le soir du dimanche qui suivait celui de Pâques, je vis entrer vers les sept heures du soir la vieille Catherine ; elle venait me chercher de la part de son maître.

Je me levai toute tremblante et je me hâtai de la suivre ; cependant je n'eus point le courage de franchir la distance qui séparait la maison de mon père du presbytère sans l'interroger.

Elle me dit que le père Thomas venait d'arriver de Paris à l'instant même. Je n'eus pas la force de lui en demander davantage.

J'arrivai.

Tous deux étaient dans le petit cabinet où avait déjà eu lieu la scène que je viens de raconter. Le curé était triste et le père Thomas était sombre et sévère.

Je restai debout contre la porte ; je sentais que ma cause était jugée et perdue.

—Du courage, mon enfant, me dit le prêtre ; car voilà Thomas qui nous apporte de mauvaises nouvelles.

— Gabriel ne m'aime plus, m'écriai-je.

— On ne sait pas ce qu'est devenu Gabriel, me dit le curé.

— Comment cela ? m'écriai-je ; le vaisseau qui le portait est-il perdu ? Gabriel est-il mort ?

— Plût au ciel, dit son père, et que toute la fable qu'il nous a faite fût une vérité !

— Quelle fable ? demandai-je effrayée, car je commençais à tout voir comme à travers un voile.

— Oui, dit le père, je me suis présenté chez le banquier ; le banquier n'a pas su ce que je voulais lui dire, il n'a jamais eu de commis appelé Gabriel Lambert, il n'a aucun intérêt à la Guadeloupe.

— Oh ! mon Dieu ! mais alors il fallait aller chez celui qui lui a procuré cette place, le candidat, vous savez...

— J'y ai été, dit le père.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il n'a jamais écrit ni à mon fils ni à moi.

— Mais la lettre !

— La lettre, je l'avais, et je la lui ai montrée; il a parfaitement reconnu son écriture; mais cette lettre, ce n'est pas lui qui l'a écrite.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine.

Thomas Lambert continua :

— De là j'allai rue des Vieux-Augustins, à l'hôtel de Venise.

— Eh bien ! demandai-je, y avez-vous trouvé trace de son passage ?

— Il est resté six semaines dans l'hôtel, puis il a quitté en payant sa dépense, et l'on ne sait pas ce qu'il est devenu.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, que veut dire tout cela ?

— Cela veut dire, murmura Thomas Lambert, que de nous deux, ma pauvre enfant, le plus malheureux, c'est probablement moi.

— Ainsi, vous ignorez complétement ce qu'il est devenu ?

— Je l'ignore.

— Mais, dit le curé, peut-être qu'à la police vous auriez pu savoir...

— J'y ai bien pensé, murmura Thomas Lambert; mais à la police j'ai eu peur d'en trop apprendre.

Nous frissonnâmes tous, et moi surtout.

— Et maintenant, que faire ? dit le curé.

— Attendre, répondit Thomas Lambert.

— Mais elle, dit le prêtre en me montrant du doigt, elle ne peut pas attendre, elle.

— C'est vrai, dit Thomas Lambert. Qu'elle vienne demeurer chez moi ; n'est-elle point ma fille ?

— Oui; mais comme elle n'est point la femme de votre fils, dans trois mois elle sera déshonorée.

— Et mon père ! m'écriai-je; mon père, que cette nouvelle fera mourir de chagrin !

— On ne meurt pas de chagrin, dit Thomas Lambert; mais on souffre beaucoup, et il est inutile de faire souffrir le pauvre homme : sous un prétexte quelconque, Marie ira demeurer un mois chez ma sœur, qui habite Caen, et son père ne saura rien de ce qui sera arrivé pendant ce temps-là.

Tout s'accomplit comme il avait été convenu.

J'allai passer un mois chez la sœur de Thomas Lambert, et, pendant ce mois, je donnai le jour au malheureux enfant qui dort sur ce fauteuil.

Mon père ignora toujours ce qui m'était arrivé, et le secret me fut si bien gardé, que tout le monde dans le village l'ignora comme lui.

Cinq ou six mois s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de rien; mais enfin un matin le bruit se répandit que le maire arrivait de Paris, et que pendant ce voyage il avait rencontré Lambert.

On racontait, à l'appui de cette rencontre, des choses si singulières, que c'était à douter de la véracité de ce récit.

Je sortis pour aller m'informer chez Thomas Lambert de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les bruits qui étaient parvenus jusqu'à moi; mais j'eus à peine fait cinquante pas hors de la maison que je rencontrai monsieur le maire lui-même.

— Eh bien ! la belle, me dit-il, cela ne m'étonne plus que ton amoureux ait cessé de t'écrire : il paraît qu'il a fait fortune.

— Oh ! mon Dieu ! et comment cela ? demandai-je.

— Comment ? je n'en sais rien; mais le fait est que, comme je revenais de Courbevoie, où j'avais dîné chez mon gendre, j'ai rencontré un beau monsieur à cheval, un élégant, un dandy, comme ils disent là-bas, suivi d'un domestique à cheval aussi. Devine qui cela était?

— Comment voulez-vous que je devine ?

— Eh bien ! c'était maître Gabriel. Je le reconnus, et je sortis à moitié de mon cabriolet pour l'appeler; mais sans doute il me reconnut aussi, lui, car avant que j'eusse eu le temps de prononcer son nom, il piqua des deux et partit au galop.

— Oh ! vous vous serez trompé, lui dis-je.

— Je le crus comme toi, répondit-il; mais le hasard fit que j'allai le soir à l'Opéra, au parterre, bien entendu. Moi, je suis un paysan, et le parterre est assez bon pour moi; mais lui, comme c'est un grand seigneur, à ce qu'il paraît, il était aux premières loges, et dans une des plus belles encore, entre deux colonnes, causant, faisant le joli cœur avec des dames, et ayant à la boutonnière un camélia large comme la main.

— Impossible ! impossible ! murmurai-je.

— C'est pourtant comme cela; mais moi aussi j'en doutais, et je voulus en avoir le cœur net. Dans l'entr'acte, je sortis et j'allai me poster près de la loge; bientôt la porte s'ouvrit, et notre fashionable passa près de moi.

— Gabriel ! dis-je à mi-voix.

Il se retourna vivement et m'aperçut; alors il devint rouge comme écarlate, et s'élança dans l'escalier avec tant de rapidité, qu'il pensa renverser un monsieur et une dame qui se trouvèrent sur son chemin. Je le suivis, mais lorsque j'arrivai sous le péristyle, je le vis qui montait dans un coupé des plus élégans; un valet en livrée referma la portière sur lui, et le coupé partit au galop.

— Mais comment voulez-vous, demandai-je, qu'il ait une voiture et des domestiques en livrée ? Vous vous serez mépris; assurément ce n'était pas Gabriel.

— Je te dis que l'ai vu comme je te vois, et que je suis sûr que c'est lui; je le connais bien, peut-être, puisque je l'ai eu trois ans pour secrétaire de ma mairie.

— Avez-vous dit cela à d'autres qu'à moi, monsieur le maire ?

— Pardieu, je l'ai dit à qui a voulu l'entendre. Il ne m'a pas demandé le secret, puisqu'il ne m'a pas fait l'honneur de me reconnaître.

— Mais son père ? dis-je à demi-voix.

— Eh bien ! mais son père ne peut qu'être enchanté; qu'est-ce que cela prouve ? que son fils a fait fortune.

Je poussai un soupir, et je m'acheminai vers la maison de Thomas Lambert.

Je le trouvai assis devant une table, la tête enfoncée entre les deux mains; il ne m'entendit pas ouvrir la porte, il ne m'entendit pas m'approcher de lui. Je lui posai la main sur l'épaule; il tressaiïtit et se retourna.

— Eh bien ! me dit-il, toi aussi tu sais tout.

— Monsieur le maire vient de me raconter qu'il avait rencontré Gabriel à cheval et à l'Opéra; mais peut-être s'est-il trompé.

— Comment veux-tu qu'il se trompe ? ne le connaît-il pas aussi bien que nous ? Oh ! non, tout cela, va, c'est la pure vérité.

— S'il a fait fortune, répondis-je timidement, il faut nous en féliciter; au moins il sera heureux, lui.

— Fait fortune ! s'écria le père Thomas; et par quel moyen veux-tu qu'il ait fait fortune ? est-ce qu'il y a des moyens honorables de faire fortune en un an et demi ? est-ce qu'un homme qui a fait fortune honorablement ne reconnaît pas les gens de son pays, cache son existence à son père, oublie les promesses qu'il a faites à sa fiancée ?

— Oh ! quant à moi, dis-je, vous comprenez bien que s'il est si riche que cela, je ne suis plus digne de lui.

— Marie, Marie, dit le père en secouant la tête, j'ai bien plutôt peur que ce soit lui qui ne soit plus digne de toi.

Et il alla au petit cadre qui renfermait le dessin à la plume qu'avait fait autrefois Gabriel, le brisa en morceaux, froissa le dessin entre ses mains, et le jeta au feu.

Je le laissai faire sans l'arrêter, car je pensais, moi, à ce fragment de billet de banque qu'avait, le matin de son départ, ramassé la petite bergère, fragment que j'avais conservé, et sur lequel étaient écrits ces mots :

« LA LOI PUNIT DE MORT
LE CONTREFACTEUR. »

— Que faire ? lui dis-je.

— Le laisser se perdre s'il n'est pas déjà perdu.

— Ecoutez, repris-je, tâchez de m'obtenir de mon père la permission d'aller passer de nouveau quinze jours chez votre sœur.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est moi qui irai à Paris à mon tour.

Il secoua la tête, et murmura entre ses dents :

— Course inutile, crois-moi; course inutile.

— Peut-être.

— S'il me restait quelque espoir, moi, crois-tu que je n'irais pas ? d'ailleurs nous ne savons pas son adresse; comment le retrouver sans nous informer à la police, et, si nous nous informons à la police, qui sait ce qu'il arrivera ?

— J'ai un moyen, moi, répondis-je.

— De le retrouver ?

— Oui.

— Va donc alors ! c'est peut-être le bon Dieu qui t'inspire. As-tu besoin de quelque chose ?

— J'ai besoin de la permission de mon père, voilà tout.

Le même jour, la permission fut demandée et obtenue; quoique avec plus de difficulté que la première fois. Depuis quelque temps mon père était souffrant, et moi-même je sentais que l'heure était mal choisie pour le quitter; mais quelque chose de plus fort que ma volonté me poussait.

XV.

LA BOUQUETIÈRE.

Trois jours après, je partis, mon père croyant que j'allais à Caen, et Thomas Lambert et le curé sachant seuls que j'allais à Paris.

Je passai par le village où était mon enfant, et je le pris avec moi. Pauvre folle que j'étais de ne pas songer que c'était déjà trop de moi !

Le surlendemain j'étais à Paris.

Je descendis rue des Vieux-Augustins, à l'hôtel de Venise : c'était le seul hôtel dont je connusse le nom. C'était celui où il était descendu, où je lui avais écrit.

Là, je demandai des informations sur lui; on se le rappelait parfaitement : il vivait toujours enfermé dans sa chambre, et travaillant sans cesse avec un graveur sur cuivre, on ne savait pas à quoi.

On se rappelait parfaitement que quelque temps après son départ de l'hôtel, un homme d'une cinquantaine d'années, et qui avait l'air d'un paysan, était venu faire les mêmes questions que moi.

Je m'informai où était l'Opéra. On m'indiqua le chemin que je devais suivre, et je me lançai pour la première fois dans les rues de Paris.

Voilà quel était le plan que j'avais arrêté dans mon esprit. Gabriel venait à l'Opéra; j'attendrais devant l'Opéra toutes les voitures qui s'arrêteraient. Si Gabriel descendait de l'une d'elles, je le reconnaîtrais bien; je demanderais son adresse au valet, et le lendemain je lui écrirais pour lui dire que j'étais à Paris, et lui demander à le voir.

Dès le soir de mon arrivée, je mis ce plan à exécution. C'était il y a eu mardi huit jours. J'ignorais que l'Opéra ne jouait que les lundis, jeudis et samedis.

J'attendis donc vainement l'ouverture des portes. Je m'informai des causes de cette solitude et de cette obscurité. On me dit que la représentation était pour le lendemain seulement.

Je revins à mon hôtel, où je restai toute la journée du lendemain, seule avec mon pauvre enfant; je l'avais si peu vu que j'étais heureuse de cet isolement et de cette solitude. A Paris, inconnue comme je l'étais, j'osais au moins être mère.

Le soir vint, et je sortis de nouveau.

Je croyais que je pourrais attendre sous le péristyle, mais les sergens de ville ne me le permirent pas.

Je vis deux ou trois femmes qui circulaient librement : je demandai pourquoi on leur permettait à elles ce qui n'était pas permis à moi; on me répondit que c'était des bouquetières.

Au milieu de toute cette préoccupation, beaucoup de voitures arrivèrent, mais je ne pus voir ceux qui en descendaient, peut-être Gabriel était-il parmi eux.

C'était une soirée perdue, c'était encore deux jours à attendre; j'étais résignée; je rentrai à l'hôtel avec un nouveau projet.

C'était, le surlendemain, de prendre un bouquet de chaque main et de me faire passer pour une bouquetière.

J'achetai des fleurs, je fis les deux bouquets, et j'allai reprendre mon poste : cette fois on me laissa circuler librement.

Je m'approchais de toutes les voitures qui s'arrêtaient, et j'examinais avec attention les personnes qui en descendaient.

Il était neuf heures à peu près, et tout le monde semblait être arrivé, lorsqu'une dernière voiture en retard apparut à son tour et passa devant moi.

A travers l'ouverture de la portière je crus reconnaître Gabriel.

Je fus prise d'un si grand tremblement que je m'appuyai contre une borne pour ne pas tomber. Le laquais ouvrit la portière; un jeune homme, qui ressemblait à Gabriel, s'en élança; je fis un pas pour aller à lui, mais je sentis que l'allais tomber sur le pavé.

— A quelle heure? demanda le cocher.

— A onze heures et demie, dit-il en montant légèrement les escaliers.

Et il disparut sous le péristyle tandis que la voiture s'éloignait au galop.

C'était son visage, c'était sa voix : mais comment ce jeune homme élégant et aux manières aisées pouvait-il être le pauvre Gabriel? La métamorphose me semblait tout à fait impossible.

Et cependant, à l'émotion que j'avais éprouvée, je comprenais qu'il était impossible que ce fût un autre que lui.

J'attendis.

Onze heures et demie sonnèrent. On commença de sortir de l'Opéra, puis les voitures s'avancèrent à la suite les unes des autres.

Un groupe, qui se composait d'un homme de cinquante ans à peu près, d'un jeune homme et de deux femmes, s'approcha d'une des voitures : le jeune homme était Gabriel, il donnait le bras à la plus âgée des deux femmes : la plus jeune me parut charmante.

Cependant, il ne monta pas avec elle dans la voiture. Il les accompagna seulement jusqu'au marche-pied; puis, après les avoir saluées, il fit quelques pas en arrière, et attendit sur les marches que sa voiture le vînt prendre à son tour.

J'eus donc tout le temps de l'examiner, et je ne conservai aucun doute : c'était bien lui; il donnait de bruyans signes d'impatience, et quand le cocher s'approcha, il le gronda pour l'avoir fait attendre ainsi cinq minutes.

Était-ce bien là l'humble et timide Gabriel? l'enfant que je protégeais contre les autres enfans?

—Où va monsieur, demanda le laquais en fermant la portière.

— Chez moi, dit Gabriel.

La voiture partit aussitôt, gagnal e boulevard et tourna à droite.

Je rentrai à l'hôtel, ne sachant point si je dormais ou si je veillais, et croyant quelquefois que tout ce que j'avais vu était un rêve.

Le surlendemain même chose arriva : seulement, cette fois, au lieu d'attendre le départ du coupé à la sortie de l'Opéra, je l'attendis au coin de la rue Lepelletier; le coupé passa à minuit moins quelques minutes; il suivit quelque temps le boulevard, et entra dans la seconde rue à ma droite; j'allai jusqu'à cette rue pour savoir comment elle se nommait : c'était la rue Taitbout.

Le surlendemain j'attendis au coin de la rue Taitbout. De cette façon, je pensais que j'arriverais à voir où s'arrêterait la voiture.

En effet, la voiture entra au numéro onze, preuve de plus qu'il habitait là.

J'arrivai devant la porte au moment où le concierge en refermait les deux battans.

— Que voulez-vous? me dit-il.

— N'est-ce point ici, demandai-je d'une voix à laquelle j'essayais inutilement de donner un accent de fermeté, n'est-ce point ici que demeure monsieur Gabriel Lambert?

—Gabriel Lambert? reprit le concierge, je ne connais pas ce nom-là; il n'y a personne de ce nom dans la maison.

— Mais ce monsieur qui rentre, comment l'appelez-vous donc?

— Lequel?

— Celui dont voici la voiture.

— Je l'appelle le baron Henry de Faverne, et non pas Gabriel Lambert; si c'est cela que vous voulez savoir, ma belle enfant, vous voilà au courant de la chose.

Et il referma la porte sur moi.

Je revins à l'hôtel, incertaine sur ce que je devais faire. C'était bien Gabriel, il n'y avait pour moi aucun doute, mais c'était Gabriel enrichi, cachant son véritable nom, et auquel, par conséquent, ma visite devait être deux fois désagréable.

Je lui écrivis. Seulement, sur l'adresse, je mis « A monsieur le baron Henry de Faverne, pour faire passer à monsieur Gabriel Lambert. »

Je lui demandais une entrevue et je signai : MARIE GRANGER.

Puis, le lendemain, j'envoyai la lettre par un commissionnaire en lui ordonnant d'attendre la réponse.

Le commissionnaire revint bientôt en me disant que le baron n'était pas chez lui.

Le lendemain, j'y allai moi-même; sans doute j'étais consignée à la porte, car les valets me dirent que monsieur le baron n'était pas visible.

Le surlendemain, j'y retournai. Les valets me dirent que monsieur le baron avait répondu qu'il ne me connaissait pas et défendait de me recevoir davantage.

Alors je pris mon enfant dans mes bras et vins m'asseoir sur la borne en face de la porte.

J'étais décidée à rester jusqu'à ce qu'il sortît.

J'y restai toute la journée, puis la nuit vint.

A deux heures du matin une patrouille passa et me demanda qui j'étais et ce que je faisais là.

Je répondis que j'attendais.

Le chef de la patrouille m'ordonna alors de le suivre.

Je le suivis sans savoir où il me conduisait.

C'est alors que vous êtes venu et que vous m'avez réclamée.

Et maintenant, monsieur, vous savez tout; vous veniez de sa part, je n'ai d'autre appui à Paris que vous. Vous paraissez bon; que faut-il que je fasse? dites, conseillez-moi.

— Je n'ai rien à vous dire ce soir, répondis-je, mais je le verrai demain matin.

— Et avez-vous quelque espoir pour moi, monsieur?

— Oui, répondis-je, j'ai l'espoir qu'il ne voudra pas vous revoir.

— Oh! mon Dieu! que voulez-vous dire?

— Je veux dire, ma chère enfant, que mieux vaut être, croyez-moi, la pauvre Marie Granger que la baronne Henry de Faverne.

— Hélas! vous croyez donc comme moi que c'est...

— Je crois que c'est un misérable, et je suis à peu près sûr de ne pas me tromper.

— Ah! ma fille, ma fille, dit la pauvre mère en allant se jeter à genoux devant le fauteuil de son enfant et en le couvrant de ses deux bras, comme si elle eût pu le protéger contre l'avenir qui l'attendait.

Il était trop tard pour qu'elle retournât à son hôtel de la rue des Vieux-Augustins.

J'appelai ma femme de charge, et je la remis, elle et son enfant, entre ses mains.

Puis, j'envoyai un de mes domestiques annoncer à la maîtresse de l'hôtel de Venise que mademoiselle Marie Granger, s'étant trouvée indisposée chez le docteur Fabien, où elle dînait, ne pouvait pas rentrer avant le lendemain.

XVI.

CATASTROPHE.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, mon valet de chambre entra chez moi à sept heures du matin.

—Monsieur, me dit-il, un domestique de monsieur le baron Henry de Faverne est là et attend déjà depuis une demi-heure; mais comme monsieur s'est couché à trois heures, je n'ai pas voulu le réveiller.

« J'eusse même tardé encore, s'il n'en était arrivé un second plus pressant que le premier.

— Eh bien! que demandent ces deux domestiques?

— Ils viennent dire que leur maître attend monsieur. Il paraît que le baron est très souffrant et ne s'est pas couché de la nuit.

— Répondez que j'y vais à l'instant même.

En effet, je m'habillai en toute hâte, et je courus chez le baron.

Comme me l'avaient dit ses domestiques, il ne s'était pas couché, mais seulement il s'était jeté tout habillé sur son lit.

Je le trouvai donc avec son pantalon et ses bottes, enveloppé d'une grande robe de chambre en damas. Son habit et son gilet étaient suspendus sur une chaise, et tout annonçait dans l'appartement le désordre d'une nuit d'agitation et d'insomnie.

— Ah! docteur, c'est vous, me dit-il; qu'on ne laisse entrer personne.

Et, d'un signe de la main, il congédia le valet qui m'avait introduit.

— Pardon, lui dis-je, de ne pas être venu plus tôt. Mon domestique n'a pas voulu m'éveiller, je m'étais couché à trois heures du matin.

— C'est moi qui vous prie d'agréer mes excuses; je vous ennuie, docteur, je vous fatigue, et avec vous la chose est d'autant plus terrible qu'on ne sait comment vous dédommager de vos peines; mais vous voyez que je souffre réellement, n'est-ce pas? et vous avez pitié de moi.

Je le regardai.

Il était en effet difficile de voir une figure plus bouleversée que la sienne : il me fit pitié.

—Oui, vous souffrez, lui dis-je, et je comprends que pour vous la vie soit un supplice.

— C'est-à-dire, voyez, docteur, c'est-à-dire qu'il n'y a pas une de ces armes, poignard ou pistolet, que je n'aie appuyé deux ou trois fois sur mon cœur ou sur mon front! Mais, que voulez-vous?

Il baissa la voix en ricanant.

— Je suis un lâche; j'ai peur de mourir.

« Croyez-vous cela? vous, docteur, vous qui m'avez vu me battre; croyez-vous que j'aie peur de mourir?

— Au premier abord, j'ai jugé que vous n'aviez pas le courage moral, monsieur.

— Comment, docteur, vous osez me dire à moi, en face...

— Je vous dis que vous n'avez que le courage sanguin, c'est-à-dire celui qui monte à la tête avec le sang. Je vous dis que vous n'avez aucune résolution; et, la preuve, c'est qu'ayant eu dix fois l'envie de vous tuer, comme vous le dites, c'est qu'ayant sous la main des armes de toute espèce, vous m'avez demandé du poison.

Il poussa un soupir, tomba dans un fauteuil et garda le silence.

— Mais, lui dis-je au bout d'un instant, ce n'est pas pour soutenir une thèse sur le courage physique ou moral, sanguin ou bilieux, que vous m'avez fait venir, n'est-ce pas? c'est pour me parler d'*elle?*

— Oui, oui, vous avez raison, c'est pour vous parler d'elle. Vous l'avez vue, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est un noble cœur, je dis que c'est une sainte jeune fille.

— Oui, mais en attendant elle me perdra; car elle n'a voulu entendre à rien, n'est-ce pas? elle refuse toute indemnité, elle veut que je l'épouse, ou elle ira crier sur les toits qui je suis, et peut-être ce que je suis.

— Je ne dois pas vous cacher qu'elle était venue à Paris dans cette intention.

— Et en aurait-elle changé depuis? docteur, seriez-vous parvenu à l'en faire changer?

— Je lui ai dit du moins, ce que je pense, qu'il valait mieux être Marie Granger que madame de Faverne.

— Qu'entendez-vous par là, docteur? voudriez-vous dire?...

— Je veux dire, monsieur Lambert, repris-je froidement, qu'entre le malheur passé de Marie Granger et le malheur à venir de mademoiselle de Macartie, je préférerais le malheur de la pauvre fille qui n'aura pas de nom à donner à son enfant.

— Hélas! oui, oui, docteur, vous avez raison, c'est un nom fatal que le mien. Mais, dites-moi, mon père vit-il toujours?

— Oui.

— Ah! Dieu soit loué! je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis plus de quinze mois.

— Il est venu à Paris pour vous y chercher, quand il a su que vous n'étiez pas parti pour la Guadeloupe.

— Grand Dieu!... et qu'a-t-il appris à Paris?

— Il a appris que vous n'aviez jamais été chez le banquier, et que la lettre qu'il avait reçue de votre prétendu protecteur n'avait jamais été écrite par lui.

Le malheureux poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement; puis il porta les mains à ses yeux.

—Il sait cela, il sait cela, murmura-t-il après un instant de silence. Mais enfin, qu'y a-t-il à dire? cette lettre était supposée, c'est vrai, cela ne faisait de tort à personne. Je voulais venir à Paris; je serais devenu fou si je n'y étais pas venu. J'ai employé ce moyen, c'était le seul; n'en eussiez-vous pas fait autant à ma place, docteur?

— Est-ce sérieusement que vous me demandez cela, monsieur? lui demandai-je en le regardant fixement.

— Docteur, vous êtes l'homme le plus inflexible que je connaisse, reprit le baron en se levant et en se promenant à grands pas. Vous ne m'avez jamais dit que des duretés; et cependant, comment cela se fait-il? vous êtes le seul homme en qui j'aie une confiance sans bornes. Si un autre soupçonnait la moitié des choses que vous savez!...

Il s'approcha d'un pistolet pendu à la muraille, et porta la main sur la crosse avec une expression de férocité qui appartenait plutôt à une bête sauvage.

— Je le tuerais!

En ce moment un valet entra.

— Que voulez-vous? demanda brusquement le baron.

— Pardon, si j'interromps monsieur malgré son ordre, mais monsieur a remonté ses écuries il y a trois mois, et c'est un commis de la Banque qui vient pour toucher un des billets que monsieur a faits.

— Et de combien est le billet? demanda le baron.

— De quatre mille francs.

— C'est bien, dit le baron allant à son secrétaire, et, retirant du portefeuille qu'il m'avait donné autrefois à garder quatre billets de banque de mille francs chacun; tenez, les voilà, et rapportez-moi le billet.

C'était une action toute simple que de prendre dans un portefeuille des billets de banque et de les remettre à un domestique.

Cependant le baron accomplit cette action avec une hésitation visible, et son visage ordinairement pâle devint livide lorsqu'il suivit d'un regard inquiet le domestique qui sortait avec les billets.

Il y eut entre nous deux un moment de silence sombre, pendant lequel le baron remua deux ou trois fois les lè-

vres pour parler; mais à chaque fois les paroles expirèrent sur les lèvres.

Le domestique ouvrit la porte de nouveau.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore? demanda le baron avec une vive impatience.

— Le porteur désirerait dire un mot à monsieur.

— Cet homme n'a rien à me dire! s'écria le baron; il a son argent, qu'il s'en aille.

Le porteur apparut alors derrière le domestique, et se glissa entre lui et la porte.

— Pardon, dit-il, pardon; vous vous trompez, monsieur, j'ai quelque chose à vous dire.

Puis d'un bond s'élançant au collet du baron,

—J'ai à vous dire que vous êtes un faussaire! s'écria-t-il, et qu'au nom de la loi je vous arrête.

Le baron jeta un cri de terreur et devint couleur de cendre.

—A moi, murmura-t-il; à moi, docteur; Joseph, appelle mes gens,; à moi, à moi!

— A moi! cria aussi d'une voix forte le prétendu porteur de la Banque; à moi, les autres!

Aussitôt la porte d'un escalier secret s'ouvrit, et deux hommes se précipitèrent dans la chambre du baron.

C'étaient deux agens de la police de sûreté.

— Mais qui êtes-vous? s'écria le baron en se débattant; qui êtes-vous, et que me voulez-vous?

— Monsieur le baron, je suis V..., dit le faux employé de la Banque, et vous êtes pincé; ne faites donc pas de bruit, pas de scandale, et suivez-nous gentiment.

Le nom que venait de prononcer cet homme était si connu que je tressaillis malgré moi.

— Vous suivre, continua le baron, tout en se débattant; vous suivre, et où cela vous suivre?

— Pardieu! où l'on conduit les gens comme vous; vous n'êtes pas à vous en informer, j'en suis sûr, et vous devez le savoir... au dépôt de la police, pardieu!

— Jamais! s'écria le prisonnier, jamais. Et, par un violent effort, se débarrassant des deux hommes qui le tenaient, il s'élança vers son lit, et saisit un poignard turc.

Au même instant, le faux porteur de la Banque tira, d'un mouvement rapide comme la pensée, deux pistolets de poche qu'il dirigea contre le baron.

Mais il s'était mépris aux intentions de celui-ci : ce fut contre lui-même qu'il tourna l'arme.

Les deux agens voulurent se précipiter sur lui pour la lui arracher.

— Inutile! dit V..., inutile! Soyez tranquilles, il ne se tuera pas; je connais messieurs les faussaires de longue date : ce sont des gaillards qui ont le plus grand respect pour leur personne. Allez, mon ami, allez, continua-t-il en se croisant les bras et en laissant le malheureux libre de se poignarder; ne vous gênez pas pour nous; faites, faites.

Le baron sembla vouloir donner un démenti à celui qui venait de lui porter cet étrange défi; il rapprocha vivement sa main de sa poitrine, se frappa de plusieurs coups, et tomba en poussant un cri. Sa chemise se couvrit de sang.

— Vous le voyez bien, lui dis-je en m'élançant vers le baron, le malheureux s'est tué.

Il se mit à rire.

— Tué, lui! ah! pas si bête! Ouvrez la chemise, docteur.

— Docteur! repris-je étonné.

— Pardieu! reprit V..., je vous connais : vous êtes le docteur Fabien. Ouvrez sa chemise, et si vous trouvez une seule blessure qui ait plus de quatre ou cinq lignes de profondeur, je demande à être guillotiné à sa place.

Cependant je doutais, car le malheureux était véritablement évanoui et sans mouvement.

J'ouvris sa chemise et je visitai ses blessures.

Il y en avait six; mais, comme l'avait prédit V..., c'étaient de véritables piqûres d'épingle.

Je m'éloignai avec dégoût.

— Eh bien! me dit V..., suis-je bon physiologiste, monsieur le docteur? Allons, allons, continua-t-il, mettez-moi les poucettes à ce gaillard-là, ou sans cela il frétillera tout le long de la route.

— Non, non, messieurs, s'écria le baron tiré de son évanouissement par cette menace; pourvu qu'on me laisse aller en voiture, je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas une tentative d'évasion, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Entendez-vous, mes enfans, il donne sa parole d'honneur; c'est rassurant, hein? Que dites-vous de la parole d'honneur de monsieur?

Les deux agens se mirent à rire, et s'avancèrent vers le baron avec les poucettes.

J'éprouvais une impression de malaise que je ne puis rendre. Je voulus me retirer.

— Non! non! s'écria le baron en se cramponnant à mon bras; non, ne vous en allez pas. Si vous vous en allez, ils n'auront plus aucune pitié de moi; ils me traîneront dans les rues comme un criminel.

— Mais à quoi puis-je vous être bon, moi, monsieur? demandai-je. Je n'ai aucune influence sur ces messieurs.

— Si, si, vous en avez, docteur; détrompez-vous, dit-il à demi-voix, un honnête homme a toujours de l'influence sur ces gens-là. Demandez-leur de m'accompagner jusqu'à la police, et vous verrez qu'ils me laisseront aller en voiture et qu'ils ne me garrotteront pas.

Un sentiment de profonde pitié me serrait le cœur, et l'emportait sur le mépris.

— Monsieur V..., dis-je au chef des agens, ce malheureux me prie d'intercéder en sa faveur; il est connu dans tout le quartier, il a été reçu dans le monde... Eh bien! je vous en supplie, épargnez-lui les humiliations inutiles.

— Monsieur Fabien, me répondit V... avec une politesse exquise, je n'ai rien à refuser à un homme comme vous.

» J'ai entendu que cet homme vous priait de l'accompagner jusqu'à la police. Eh bien! si vous y consentez, je monterai avec vous dans la voiture, voilà tout, et les choses se passeront en douceur.

— Docteur, je vous en supplie, dit le baron.

— Eh bien! dis-je, soit, j'accomplirai ma mission jusqu'au bout. Monsieur V..., ayez la bonté d'envoyer chercher un fiacre.

— Et faites-le approcher de la porte qui donne dans la rue du Helder! s'écria le baron.

— Fil-de-soie, dit V... avec un ton d'ironie impossible à rendre, exécutez les ordres de monsieur le baron.

L'individu désigné sous le nom de Fil-de-soie sortit pour exécuter la mission dont il était chargé.

— Pendant ce temps, dit V..., avec la permission de monsieur le baron, je ferai une petite perquisition dans le secrétaire.

Gabriel fit un mouvement vers le secrétaire.

— Oh! ne vous dérangez pas, monsieur le baron, dit V... en étendant le bras. Quand nous en trouverions quelques-uns là-dedans, il n'en serait ni plus ni moins : nous en avons déjà une centaine au moins qui sortent de votre fabrique.

Le prisonnier tomba assis sur une chaise, et celui qui l'avait arrêté procéda à la perquisition.

— Ah! ah! dit-il, je connais ces secrétaires-là, c'est de la façon de Barthélemy. Voyons d'abord les tiroirs, nous verrons les secrets ensuite.

Et il fouilla dans tous les tiroirs, où, excepté le portefeuille dont nous avons déjà parlé, il n'y avait rien que des lettres.

— Maintenant, dit-il, voyons les secrets.

Gabriel le suivait des yeux en pâlissant et en rougissant tour à tour.

Ce fut alors que j'admirai la dextérité de cet homme. Il y avait dans le secrétaire quatre secrets différens; non-seulement aucun ne lui échappa, mais encore, à l'instant

même, sans tâtonner, à la simple inspection, il en découvrit le mécanisme.

— Voilà le pot aux roses, dit-il en réunissant une centaine de billets de cinq cents francs et de mille francs. Peste! monsieur le baron, vous n'y alliez pas de mainmorte : quatre gaillards comme vous seulement, et au bout de l'année la Banque sauterait.

Le prisonnier ne répondit que par un gémissement profond, et en cachant sa tête entre ses deux mains.

En ce moment Fil-de-soie, l'agent, rentra.

— Messieurs, le fiacre est à la porte, dit-il.

— En ce cas, dit V..., partons.

— Mais, interrompis-je, vous voyez que monsieur est en robe de chambre; vous ne pouvez l'emmener ainsi.

— Oui, oui, s'écria Gabriel, il faut que je m'habille.

— Habillez-vous donc, et faites vite. J'espère que nous sommes gentils, hein?... Il est vrai que ce n'est pas pour vous ce que nous en faisons, c'est pour monsieur le docteur.

Et il se retourna de mon côté et me salua.

Mais au lieu de profiter de la permission qui lui était donnée, Gabriel restait immobile sur sa chaise.

—Eh bien! eh bien! remuons-nous donc un peu, voyons, et p'us vite ça ! Nous avons à neuf heures un autre monsieur à pincer, et il ne faut pas que l'un nous fasse manquer l'autre.

Gabriel ouvrit l'armoire où étaient pendus ses habits; mais il en détacha cinq ou six avant de s'arrêter à l'un d'eux.

— Avec la permission de monsieur le baron, dit V..., nous lui servirons de valets de chambre.

Et il fit un signe aux agens, qui tirèrent d'une commode un gilet et une cravate, tandis que lui choisissait dans l'armoire une redingote.

Alors commença la plus étrange toilette que j'eusse vue de ma vie. Debout et vacillant sur ses jambes, le prisonnier se laissait faire, fixant sur chacun de nous un œil étonné.

On lui noua sa cravate au cou, on lui passa son gilet, on lui mit son habit comme on eût fait à un automate, puis on lui posa son chapeau sur la tête, et on lui glissa dans la main une badine à pomme d'or.

On eût dit que si on ne le soutenait pas, il allait tomber.

Les deux agens le prirent chacun sous une épaule, et c'est alors seulement qu'il sembla se réveiller.

—Non, non, s'écria-t-il en se cramponnant à mon bras; ainsi, ainsi! vous me l'avez promis, docteur.

— Oui, repris-je ; mais venez.

— Monsieur le baron, dit V..., je vous préviens que si vous faites un mouvement pour fuir, je vous brûle la cervelle.

Je sentis tout son corps frissonner à cette menace.

—Ne vous ai-je pas donné ma parole d'honneur de ne point chercher à m'échapper, dit-il, essayant de couvrir sa lâcheté sous un sentiment d'honorable apparence.

— Ah ! c'est vrai, dit V..., en armant ses pistolets, je l'avais oublié. Marchons.

Nous descendîmes l'escalier, le malheureux appuyé à mon bras et suivi par le chef et ses deux alguazils.

Arrivés dans la cour, un des deux agens courut au fiacre et en ouvrit la portière.

Avant d'y monter, Gabriel jeta un regard effaré à droite et à gauche, comme pour voir s'il n'y avait pas moyen de fuir.

Mais en ce moment il sentit qu'on lui appuyait quelque chose entre les deux épaules; il se retourna : c'était le canon du pistolet.

D'un seul bond il se précipita dans le fiacre.

V... me fit signe de la main de monter et de prendre le fond. Ce n'était pas l'occasion de faire des cérémonies. Je me plaçai au poste qui m'était désigné.

Il dit alors en argot à ses deux agens quelques paroles que je ne pus comprendre; et, montant à son tour, il s'assit sur le devant.

Le cocher ferma la portière.

—A la préfecture de police, n'est-ce pas, mon maître, dit-il.

— Oui, répondit V...; mais comment savez-vous où nous allons, mon ami?

—Chut! je vous ai reconnu, dit le cocher ; c'est déjà la troisième fois que je vous mène, et toujours en compagnie.

— Eh bien ! dit V..., fiez-vous donc à l'incognito !

Le fiacre se mit à rouler du côté du boulevard ; puis il prit la rue de Richelieu, gagna le pont Neuf, suivit le quai des Orfévres, tourna à droite, passa sous une voûte, enfila une espèce de ruelle, et s'arrêta devant une porte.

Alors, seulement, le prisonnier parut sortir de sa torpeur; pendant toute la route il n'avait pas dit un seul mot.

— Comment ! s'écria-t-il, déjà ! déjà ! déjà !

— Oui, monsieur le baron, dit V..., voilà votre logement provisoire; il est moins élégant que celui de la rue Taitbout; mais, dame ! dans votre profession, il y a des hauts et des bas, faut être philosophe.

Ce disant, il ouvrit la portière et sauta hors du fiacre.

—Avez-vous quelque recommandation à me faire avant que je ne vous quitte, monsieur? demandai-je au prisonnier.

— Oui, oui ; qu'elle ne sache rien de ce qui est arrivé.

— Qui, elle?

— Marie.

— Ah ! c'est vrai, répondis-je ; pauvre femme ! je l'avais oubliée. Soyez tranquille, je ferai ce que je pourrai pour lui cacher la vérité.

— Merci, merci, docteur. Ah ! je le savais bien que vous étiez mon seul ami.

— Eh bien ! j'attends, dit le chef de la brigade.

Gabriel poussa un soupir, secoua tristement la tête, et s'apprêta à descendre.

Comme pour l'aider, V... le prit par le bras ; tous deux s'approchèrent de la porte fatale, qui s'ouvrit d'elle-même et comme si elle reconnaissait son grand pourvoyeur.

Le prisonnier me jeta un dernier regard de détresse, et la porte se referma sur eux avec un bruit sourd et retentissant.

Le même jour, Marie quitta Paris et retourna à Trouville. Comme je l'avais promis à Gabriel, je ne lui avais rien dit; mais elle se doutait de tout.

XVII.

BICÊTRE.

Six mois s'étaient écoulés depuis les événemens que je viens de raconter, et plus d'une fois, malgré les efforts que j'avais faits pour les oublier, ils s'étaient représentés à ma mémoire, lorsque, vers les six heures du soir, comme j'allais me mettre à table, je reçus cette lettre.

« Monsieur,

« Au moment de paraître devant le trône de Dieu, où va le conduire une condamnation capitale, le malheureux Gabriel Lambert, qui a conservé un profond souvenir de vos bontés, voudrait réclamer de vous un dernier service; il espère que vous voudrez bien obtenir du préfet la permission de le voir, et descendre une dernière fois dans son cachot. Il n'y a pas de temps à perdre : l'exécution a lieu demain, à sept heures du matin.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« L'abbé...,
« Aumônier des prisons. »

J'avais deux ou trois personnes à dîner,

Je leur montrai la lettre ; je leur expliquai en quelques mots ce dont il était question, je constituai l'un d'eux mon représentant, je le chargeai de faire en mon absence les honneurs aux autres.

Je montai en cabriolet et je partis tout de suite.

Comme je l'avais prévu, je n'eus aucune peine à obtenir mon laissez-passer, et j'arrivai à Bicêtre vers les sept heures du soir.

C'était la première fois que je franchissais le seuil de cette prison, qui, depuis qu'on n'exécutait plus sur la place de Grève, était devenue la dernière habitation des condamnés à mort.

Aussi ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur, et sans une espèce de crainte personnelle dont le plus honnête homme n'est point exempt, que j'entendis les portes massives se refermer sur moi.

Il semble que là où toute parole est une plainte, tout bruit un gémissement, on respire un autre air que l'air destiné aux hommes ; et certes, lorsque je montrai au directeur de la prison la permission que j'avais de visiter son commensal, je devais être aussi pâle et aussi tremblant que les hôtes qu'il est habitué à recevoir.

A peine eut-il lu mon nom, qu'il s'interrompit pour me saluer une seconde fois.

Puis, appelant un guichetier.

—François, dit-il, conduisez monsieur au cachot de Gabriel Lambert ; les règles ordinaires de la prison ne sont point faites pour lui, et s'il désire rester seul avec le condamné, vous lui accorderez cette liberté.

— Dans quel état trouverai-je ce malheureux ? demandai-je ?

— Comme un veau qu'on mène à l'abattoir; à ce qu'on m'a dit, du moins, vous verrez ; il est si abattu qu'on a jugé inutile de lui mettre la camisole de force.

Je poussai un soupir. V... ne s'était pas trompé dans ses prévisions, et en face de la mort le courage ne lui était pas revenu.

Je fis de la tête un signe de remercîment au directeur, qui se remit à la partie de piquet que mon arrivée avait interrompue, et je suivis le guichetier.

Nous traversâmes une petite cour ; nous entrâmes sous un corridor sombre ; nous descendîmes quelques marches.

Nous trouvâmes un second corridor dans lequel veillaient des geôliers qui, de minute en minute, allaient attacher leur visage à des ouvertures grillées.

Ces cellules étaient celles des condamnés à mort, dont on surveille ainsi les derniers momens, de peur que le suicide ne les enlève à l'échafaud.

Le guichetier ouvrit une de ces portes ; et comme, par un dernier sentiment d'effroi, je demeurais immobile :

—Entrez, dit-il, c'est ici. Eh ! eh ! jeune homme, ajouta-t-il, égayez-vous donc un peu, voilà la personne que vous avez demandée.

— Qui ? le docteur ? demanda une voix.

— Oui, monsieur, répondis-je en entrant, je me rends à votre invitation, me voici.

Alors je pus embrasser d'un coup d'œil la misérable et sombre nudité de ce cachot.

Au fond était une espèce de grabat, au-dessus duquel de gros barreaux indiquaient qu'il devait exister un soupirail.

Les murs, noircis par le temps et par la fumée, étaient rayés de tous côtés par les noms que les hôtes successifs de cette terrible demeure avaient inscrits à l'aide de leurs fers peut-être. Un d'eux, d'une imagination plus capricieuse que les autres, y avait tracé l'image d'une guillotine.

Près d'une table éclairée par une mauvaise lampe fumeuse, deux hommes étaient assis.

L'un d'eux était un homme de quarante-huit à cinquante ans, auquel ses cheveux blancs donnaient l'apparence d'un vieillard de soixante-dix ans.

L'autre était le condamné.

A mon aspect, celui-ci se leva, mais l'autre resta immobile comme s'il ne voyait ou n'entendait plus.

— Ah ! docteur, dit le condamné en s'appuyant de la main sur la table, afin de se tenir debout, ah ! docteur, vous avez donc consenti à me venir voir.

« Je connaissais bien votre excellent cœur, et cependant je doutais, je l'avoue.

« Mon père, mon père, dit le condamné en frappant sur l'épaule du vieillard, c'est le docteur Fabien dont je vous ai tant parlé.... Excusez-le, continua le jeune homme, en revenant à moi et en me montrant Thomas Lambert, mais ma condamnation lui a porté un tel coup que je crois qu'il devient fou.

— Vous avez désiré me parler, monsieur, lui répondis-je, et je me suis empressé de me rendre à votre invitation. Dans mon état la condescendance pour de pareilles prières n'est pas une affaire de bonté, mais de devoir.

— Eh bien ! docteur.... vous savez, dit le condamné, c'est.... pour demain.

Et il retomba assis sur son escabeau, épongea son front mouillé de sueur avec un mouchoir tout humide, porta à ses lèvres un verre d'eau, dont il but quelques gouttes, mais sa main était tellement tremblante que j'entendis le verre claquer contre ses dents.

Pendant le moment de silence qui se fit alors, je l'examinai avec attention.

Jamais la plus douloureuse maladie n'avait produit, je crois, sur un homme un plus terrible changement.

Faux et ridicule sous son costume de dandy, Gabriel, sous la livrée de l'échafaud, était redevenu une créature digne de pitié. Son corps, toujours trop grêle pour sa longue taille, était encore amaigri. L'orbe de ses yeux caves semblait nager dans le sang. Sa figure tirée était livide, et la sueur avait collé à son front des mèches de cheveux devenues solides.

Il portait le même habit, le même gilet et le même pantalon que le jour où on l'avait arrêté ; seulement, tout cela était sale et déchiré.

—Mon père, dit-il, en secouant le vieillard toujours immobile et muet, mon père, c'est le docteur.

— Hein ? murmura le vieillard.

— Je vous dis que c'est le docteur, continua-t-il en haussant la voix, et je voudrais lui parler.

— Oui, oui, murmura le vieillard. Eh bien ! parle.

— Mais lui parler seul. Vous ne comprenez pas que je désire lui parler à lui seul. Eh ! mon Dieu, s'écria-t-il avec impatience, nous n'avons cependant pas de temps à perdre !... Levez-vous, mon père, levez-vous, et laissez-nous.

Alors il passa sa main sous l'épaule du vieillard et essaya de le soulever.

—Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il ? dit le vieillard, est-ce qu'ils viennent déjà te chercher ? Il n'est pas encore temps ; ce n'est que pour demain six heures ?

Le condamné retomba sur son escabeau, en poussant un profond gémissement.

—Tenez, docteur, dit-il, faites-lui entendre raison, dites-lui que je désire rester seul avec vous ; quant à moi, j'y renonce, mes forces sont brisées.

Et il se laissa aller en sanglotant, les bras tendus et la face contre la table.

Je fis signe au guichetier de m'aider. Il s'approcha avec moi du vieillard.

—Monsieur, lui dis-je, je suis une ancienne connaissance de votre fils. Il a un secret à me confier, seriez-vous assez bon pour nous laisser seuls ?

En même temps nous le soulevâmes, chacun par un bras, pour le conduire dans le corridor.

— Ce n'est pas là ce qu'on m'a promis, s'écria-t-il. On m'a promis que je resterai avec lui jusqu'au dernier moment. J'en ai obtenu la permission ; pourquoi veut-on m'emmener ? Oh ! mon fils, mon enfant, mon Gabriel !

Et le vieillard, rappelé à lui par l'excès même de sa douleur, se jeta sur le jeune homme étendu sur la table.

—Il ne s'en ira pas, murmura le condamné, et cepen-

dant il doit comprendre que chaque minute est plus précieuse pour moi qu'une année dans la vie d'un autre.

— On ne veut pas vous arracher à votre fils, monsieur, lui dis-je, entendez bien cela ; c'est votre fils, au contraire, qui désire rester un instant seul avec moi.

— Est-ce bien vrai, Gabriel ? demanda le vieillard.

— Eh ! mon Dieu ! oui, puisque je vous le répète depuis une heure.

— Alors, c'est bien, je m'en vais ; mais je veux rester tout près de son cachot.

— Vous resterez là dans le corridor, dit le geôlier.

— Et je pourrai rentrer ?

— Aussitôt que votre fils vous redemandera.

— Vous ne voudriez pas me tromper, docteur ; ce serait affreux de tromper un père.

— Je vous donne ma parole d'honneur que, dans un instant, vous pourrez rentrer.

— Alors je vous laisse, dit le vieillard ; et, mettant à son tour ses mains sur ses deux yeux, il sortit en sanglotant.

Le geôlier sortit en même temps que lui et referma la porte.

J'allai m'asseoir à la place que le vieillard avait quittée.

— Eh bien ! monsieur Lambert, lui dis-je, nous voilà seuls, que puis-je faire pour vous ? parlez.

Il souleva lentement la tête, se raidit sur ses deux mains, jeta tout autour de lui des yeux égarés ; puis, ramenant sur moi un regard qui, peu à peu, prit une fixité effrayante.

— Vous pouvez me sauver, dit-il.

— Moi, m'écriai-je en tressaillant, et comment cela ?

Il saisit ma main.

— Silence, me dit-il, et écoutez-moi.

— J'écoute.

— Vous rappelez-vous un jour que nous étions assis rue Taitbout, comme nous le sommes, et que je vous montrai, écrits sur un billet de banque, ces mots : LA LOI PUNIT DE MORT LE CONTREFACTEUR ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que je me plaignis alors de la dureté de cette loi, et que vous me dites que le roi avait intention de proposer aux Chambres une commutation de peine ?

— Oui, je me le rappelle encore.

— Eh bien ! je suis condamné à mort, moi ; avant-hier, mon pourvoi en cassation a été rejeté ; il ne me reste d'espoir que dans le pourvoi en grâce que j'ai adressé hier à Sa Majesté.

— Je comprends.

— Vous êtes toujours le médecin du roi qar quartier ?

— Oui, et même dans ce moment-ci je suis de service.

— Eh bien ! mon cher docteur, en votre qualité de médecin du roi, vous pouvez le voir à toute heure ; voyez-le, je vous en supplie, dites que vous me connaissez, ayez ce courage, et demandez-lui ma grâce ; au nom du ciel ! je vous en supplie.

— Mais cette grâce, repris-je, en supposant même que je puisse l'obtenir, ne sera jamais qu'une commutation de peine.

— Je le sais bien.

— Et cette commutation de peine, ne vous abusez pas, ce sera les galères à perpétuité.

— Que voulez-vous, murmura le condamné avec un soupir, cela vaut toujours mieux que la mort !

A mon tour je sentis une sueur froide qui perlait sur mon front.

— Oui, dit Gabriel en me regardant, oui, je comprends ce qui se passe en vous : vous me méprisez, vous me trouvez lâche, vous vous dites que mieux vaut cent fois mourir que traîner à perpétuité, quand on a vingt-six ans surtout, un boulet infâme.

« Mais que voulez-vous ? depuis que cet arrêt a été rendu, je n'ai pas dormi une heure ; regardez mes cheveux.... il y en a la moitié qui ont blanchi.

« Oui, j'ai peur de la mort, sauvez-moi de la mort, c'est tout ce que je demande ; ils feront ensuite tout ce qu'ils voudront de moi.

— Je tâcherai, répondis-je.

— Ah ! docteur, docteur, s'écria le malheureux en saisissant ma main et en appuyant ses lèvres sur elle avant que j'eusse eu le temps de la retirer ; docteur, je le savais bien que mon seul, mon unique, mon dernier espoir était en vous.

— Monsieur ! repris-je, honteux de ces humbles démonstrations.

— Et maintenant, dit-il, ne perdez pas une minute, allez, allez ; si par hasard quelque obstacle s'opposait à ce que vous vissiez le roi, insistez, au nom du ciel ! Songez que ma vie est attachée à vos paroles ; songez qu'il est neuf heures du soir, et que c'est demain à six heures du matin. Neuf heures à vivre, mon Dieu ! Si vous ne me sauvez pas, je n'ai plus que neuf heures à vivre.

— A onze heures, je serai aux Tuileries.

— Et pourquoi à onze heures, pourquoi pas tout de suite ; vous perdez deux heures, ce me semble.

— Parce que c'est à onze heures que le roi se retire ordinairement pour travailler, et que, jusqu'à cette heure, il demeure au salon de réception.

— Oui, et ils sont là une centaine de personnes qui causent ; qui rient, qui sont sûrs du lendemain, sans songer qu'il y a un homme, un de leurs semblables, qui sue son agonie dans un cachot, à la lueur de cette lampe, en face de ces murs, couverts de noms de gens qui ont vécu comme il vit en ce moment, et qui le lendemain étaient morts. Ils ne savent pas tout cela, eux, dites-leur que c'est ainsi et qu'ils aient pitié de moi.

— Je ferai ce que je pourrai, monsieur, soyez tranquille.

— Puis, si le roi hésitait, adressez-vous à la reine : c'es une sainte femme, elle doit être contre la peine de mort ! Adressez-vous au duc d'Orléans, tout le monde parle de son bon cœur. Il disait un jour, à ce qu'on m'a assuré, que s'il montait jamais sur le trône, il n'y aurait pas une seule exécution sous son règne. Si vous vous adressiez à lui au lieu de vous adresser au roi ?

— Rassurez-vous, je ferai ce qu'il faudra faire.

— Mais espérez-vous quelque chose, au moins ?

— La clémence du roi est grande, j'espère en elle.

— Dieu vous entende ! s'écria-t-il en joignant les mains. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! touchez le cœur de celui qui d'un mot peut me tuer ou me faire grâce.

— Adieu, monsieur.

— Adieu ? que dites-vous là ? ne reviendrez-vous point ?

— Je reviendrai si j'ai réussi.

— Oh ! dans l'un ou l'autre cas, que je vous revoie ! Mon Dieu ! que deviendrais-je si je ne vous revoyais pas ? Jusqu'au pied de l'*échafaud* je vous attendrais, et quel supplice qu'un pareil doute. Revenez, je vous en supplie, revenez.

— Je reviendrai.

— Ah, bien ! dit le condamné, que ses forces semblèrent abandonner du moment où il eut obtenu de moi cette promesse ; bien, je vous attends !

Et il se laissa retomber lourdement sur sa chaise.

Je m'avançai vers la porte.

— A propos, s'écria-t-il, envoyez-moi mon père, je ne veux pas rester seul ; la solitude, c'est le commencement de la mort.

— Je vais faire ce que vous désirez.

— Attendez. A quelle heure croyez-vous être de retour ?

— Mais, je ne sais.... cependant je crois que vers une heure du matin....

— Tenez, voilà neuf heures et demie qui sonnent ; c'est incroyable comme les heures passent vite, depuis deux jours surtout ! Ainsi, dans trois heures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Allez, allez, allez ; je voudrais à la fois vous garder et vous voir partir. Au revoir, docteur au revoir. Envoyez-moi mon père, je vous prie.

La recommandation était inutile : le pauvre vieillard ne m'eût pas plus tôt vu apparaître à la porte qu'il se leva.

Le guichetier qui me faisait sortir le fit entrer, et la porte se referma sur lui.

Je remontai, le cœur serré. Je n'avais jamais vu si hideux spectacle, et certes, cependant, la mort nous est familière, à nous autres médecins, et il y a peu d'aspects sous lesquels elle ne nous soit connue ; mais jamais je n'avais vu la vie lutter si lâchement contre elle.

Je sortis en prévenant le directeur que je reviendrais probablement dans le courant de la nuit.

Mon cabriolet m'attendait à la porte ; je revins chez moi et trouvai mes amis qui faisaient joyeusement une bouillotte, et je me rappelai ce que m'avait dit ce malheureux.

« Il y a dans ce moment-ci des hommes qui rient, qui s'amusent, sans songer qu'il y a un de leurs semblables qui sue son agonie. »

J'étais si pâle qu'en m'apercevant ils jetèrent un cri de surprise et presque de terreur, et qu'ils me demandèrent tous ensemble s'il m'était arrivé quelque accident.

Je leur racontai ce qui venait de se passer, et, à la fin de mon récit, ils étaient presque aussi pâles que moi.

Puis, j'entrai dans mon cabinet de toilette, et je m'habillai.

Lorsque je sortis, la bouillotte avait cessé.

Ils étaient debout et causaient : une grande discussion s'était engagée sur la peine de mort.

XVIII.

UNE VEILLÉE DU ROI.

Il était dix heures et demie. Je voulus prendre congé d'eux, mais tous me répondirent qu'avec ma permission, ils resteraient chez moi à attendre l'issue de ma visite à Sa Majesté.

J'arrivai aux Tuileries. Il y avait cercle chez la reine.

La reine, les princesses et les dames d'honneur, assises autour d'une table ronde, travaillaient selon leur habitude à faire de la tapisserie destinée à des œuvres de bienfaisance.

On me dit que le roi s'était retiré dans son cabinet et travaillait.

Vingt fois il m'était arrivé de pénétrer avec Sa Majesté dans ce sanctuaire. Je n'eus donc pas besoin de me faire conduire : je connaissais le chemin.

Dans la chambre attenante, travaillait un des secrétaires particuliers du roi, nommé L.... C'était un de mes amis, et de plus un de ces hommes sur le cœur duquel on peut toujours compter.

Je lui dis quelle cause m'amenait, et le priai de prévenir Sa Majesté que j'étais là et que je sollicitais la faveur d'être admis près d'elle.

L.... ouvrit la porte, un instant après j'entendis le roi qui répondait.

—Fabien, le docteur Fabien ? eh bien ! mais qu'il entre.

Je profitai de la permission, sans même attendre le retour de mon introducteur. Le roi s'aperçut de mon empressement.

—Ah ! ah ! dit-il, docteur, il paraît que vous écoutez aux portes ; venez, venez.

J'étais fortement ému.

Jamais je n'avais vu le roi dans une circonstance pareille, un mot de lui allait décider de la vie d'un homme.

La majesté royale m'apparaissait dans toute sa splendeur, son pouvoir en ce moment participait du pouvoir de Dieu.

Il y avait alors sur le visage du roi une telle expression de sécurité, que je repris confiance.

—Sire, lui dis-je, je demande mille fois pardon à Votre Majesté de me présenter ainsi devant elle sans qu'elle m'ait fait l'honneur de m'appeler ; mais il s'agit d'une bonne et sainte action, et j'espère qu'en faveur du motif, Votre Majesté me pardonnera.

— En ce cas, vous êtes deux fois le bienvenu, docteur ; parlez vite. Le métier de roi devient si mauvais par le temps qui court, qu'il ne faut pas laisser échapper l'occasion de l'améliorer un peu. Que désirez-vous ?

— J'ai souvent eu l'honneur de débattre avec Votre Majesté cette grave question de la peine de mort, et je sais quelles sont sur ce sujet les opinions de Votre Majesté ; je viens donc à elle avec toute confiance.

— Ah ! ah ! je me doute de ce qui vous amène.

— Un malheureux, coupable d'avoir fabriqué de faux billets de banque, a été condamné à mort par les dernières assises ; avant-hier, son pourvoi en cassation a été rejeté, et cet homme doit être exécuté demain.

— Je sais cela, dit le roi, et j'ai quitté le cercle pour venir examiner moi-même toute cette procédure.

— Comment, vous-même, sire ?

— Mon cher monsieur Fabien, continua le roi, sachez bien une chose, c'est qu'il ne tombe pas une tête en France que je n'aie acquis par moi-même la certitude que le condamné était bien véritablement coupable.

« Chaque nuit qui précède une exécution est pour moi une nuit de profondes études et de réflexions solennelles.

« J'examine le dossier depuis sa première jusqu'à sa dernière ligne, je suis l'acte d'accusation dans tous ses détails.

« Je pèse les dépositions à charge et à décharge; loin de toute impression étrangère, seul avec la nuit et la solitude, je m'établis en juge des juges. Si ma conviction est la leur, que voulez-vous ? le crime et la loi sont là en face l'un de l'autre, il faut laisser faire la loi ; si je doute, alors je me souviens du droit que Dieu m'a donné, et, sans faire grâce, je conserve au moins la vie. Si mes prédécesseurs eussent fait comme moi, docteur, peut-être eussent-ils eu, au moment où Dieu les a condamnés à leur tour, quelques remords de moins sur la conscience, et quelques regrets de plus sur leur tombeau.

Je laissais parler le roi, et je regardais, je l'avoue, avec une vénération profonde cet homme tout-puissant, qui, tandis qu'on riait et qu'on plaisantait à vingt pas de lui, se retirait seul et grave, et venait incliner son front sur une longue et fatigante procédure pour y chercher la vérité. Ainsi, aux deux extrémités de la société, deux hommes veillaient, occupés d'une même pensée : le condamné, c'est que le roi pouvait lui faire grâce ; — le roi, c'est qu'il pouvait faire grâce au condamné.

— Eh bien ! sire, lui dis-je avec inquiétude, quelle est votre opinion sur ce malheureux.

— Qu'il est bien véritablement coupable; d'ailleurs il n'a pas nié un seul instant; mais aussi que la loi est trop sévère.

— Ainsi, j'ai donc l'espoir d'obtenir la grâce que je venais demander à Votre Majesté?

— Je voudrais vous laisser croire, monsieur Fabien, que je fais quelque chose pour vous; mais je ne veux pas mentir : quand vous êtes entré, ma résolution était déjà prise.

— Alors, dis-je, Votre Majesté fait grâce?

— Cela s'appelle-t-il faire grâce, dit le roi.

Il prit le pourvoi déployé devant lui, et écrivit en marge ces deux lignes :

«*Je commue la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité.* «

Et il signa.

— Oh ! dis-je, cela serait, sire, pour un autre, une condamnation plus cruelle que la peine de mort; mais pour celui-là, c'est une grâce, je vous en réponds... et une véritable grâce.Votre Majesté me permet-elle de la lui annoncer.

— Allez, monsieur Fabien, allez, dit le roi. Puis appe-

lant L...? Faites porter ces pièces chez monsieur le garde des sceaux, dit-il, et qu'elles lui soient remises à l'instant même; c'est une commutation de peine.

Et me saluant de la main, il ouvrit un autre dossier.

Je quittai aussitôt les Tuileries par l'escalier particulier qui conduit du cabinet du roi à l'entrée principale; je retrouvai mon cabriolet dans la cour, je m'y élançai et je partis.

Minuit sonnait comme j'arrivais à Bicêtre.

Le directeur faisait toujours sa partie de piquet.

Je vis que je le contrarierais beaucoup en le dérangeant.

—C'est moi, lui dis-je; vous avez permis que je revinsse près du condamné, j'use de la permission.

— Faites, dit-il; François, conduisez monsieur. »

Puis, se tournant vers son partner avec un sourire de profonde satisfaction.

—Quatorze de dames et sept piques sont-ils bons? dit-il.

— Parbleu! répondit le partner d'un air on ne peut plus contrarié; je le crois bien, je n'ai que cinq carreaux.

Je n'en entendis pas davantage.

Il est incroyable combien une même heure, et souvent un même lieu, réunissent de préoccupations différentes.

Je descendis l'escalier aussi vivement que possible.

— C'est moi! criai-je de l'autre côté de la porte, c'est moi!

Un cri répondit au mien.

La porte s'ouvrit.

Gabriel Lambert s'était élancé de son siége.

Il était debout au milieu de son cachot, pâle, les cheveux hérissés, les yeux fixés, ses lèvres tremblantes, n'osant risquer une interrogation.

— Eh... bien? murmura-t-il.

— J'ai vu le roi; il vous fait grâce de la vie.

Gabriel jeta un second cri, étendit les bras comme pour chercher un appui, et tomba évanoui près de son père, qui s'était levé à son tour, et qui n'étendit même pas les bras pour le soutenir.

Je me penchai pour secourir ce malheureux.

—Un instant! dit le vieillard en m'arrêtant; mais à quelle condition?

— Comment! comment! à quelle condition?

— Oui, vous avez dit que le roi lui faisait grâce de la vie; à quelle condition lui fait-il cette grâce?

Je cherchais un biais.

— Ne mentez pas, monsieur, dit le vieillard; à quelle condition?

— La peine est commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

— C'est bien! dit le père; je me doutais que c'était pour cela qu'il voulait vous parler seul, l'infâme.

Et, se redressant de toute sa hauteur, il alla d'un pas ferme prendre son bâton, qui était dans un coin.

— Que faites-vous? lui demandai-je.

— Il n'a plus besoin de moi, dit-il. J'étais venu pour le voir mourir, et non pour le voir marquer. L'échafaud le purifiait, le lâche a préféré le bagne. J'apportais ma bénédiction au guillotiné, je donne ma malédiction au forçat.

— Mais, monsieur, repris-je.

— Laissez-moi passer, dit le vieillard en étendant le bras vers moi avec un air de si suprême dignité, que je m'écartai sans essayer de le retenir davantage par une seule parole.

Il s'éloigna d'un pas grave et lent, et disparut dans le corridor, sans retourner la tête pour voir une seule fois son fils.

Il est vrai que lorsque Gabriel Lambert revint à lui, il ne demanda pas même où était son père.

Je quittai ce malheureux avec le plus profond dégoût qu'un homme m'ait jamais inspiré.

Je lus le lendemain, dans le *Moniteur*, la commutation de peine.

Puis je n'entendis plus parler de rien, et j'ignore vers quel bagne il a été acheminé.

Là se terminait la narration de Fabien.

XIX.

LE PENDU.

En revenant, vers la fin du mois de juin 1841, de l'un de mes voyages d'Italie, je trouvai, comme d'habitude, une masse de lettres qui m'attendaient.

En général, et pour l'édification de ceux qui m'écrivent, j'avouerai qu'en pareil cas le dépouillement est bientôt fait.

Les lettres dont je reconnais l'écriture pour venir d'une main amie sont mises à part et lues; les autres sont impitoyablement jetées au feu.

Cependant une de ces lettres, timbrées de Toulon, et dont l'écriture ne me rappelait aucun souvenir, obtint grâce, m'ayant frappé par sa singulière suscription.

Cette suscription était ainsi conçue :

» *Monsieur Alexandre Dumas, hoteur drammatique an Europe, uoire an passan à l'hôtel de Paris syl n'y serait pas.* »

Je décachetai la lettre et cherchai le nom du flatteur qui me l'avait écrite. Elle était signée *Rossignol*. Au premier abord le nom me resta aussi inconnu que l'écriture.

Mais en rapprochant ce nom du timbre, je commençai à voir clair dans mes souvenirs; les premiers mots, au reste, fixèrent tous mes doutes.

Elle venait de l'un des douze forçats qui avaient été à mon service lorsque j'habitais ma petite bastide, au fort Lamalgue. Comme cette lettre a non seulement rapport à l'histoire que je viens de raconter, mais encore en est le complément, je la mettrai purement et simplement sous les yeux du lecteur, en lui faisant grâce des fautes d'orthographe, dont il a vu un échantillon dans l'adresse, et qui en déparaient le style.

« Monsieur Dumas,

« Pardonnez à un homme que ses malheurs ont momentanément séparé de la société (je suis ici à temps, comme vous savez) l'audace qu'il prend de vous écrire; mais son intention lui servira d'excuse près de vous, je l'espère, attendu que ce qu'il fait en ce moment, il le fait dans l'espérance de vous être agréable.

(Comme on le voit, la préface était encourageante, aussi je continuai.)

« Il n'est pas que vous vous rappeliez Gabriel Lambert, celui qu'on appelait le docteur, vous savez bien ; le même qui n'a pas voulu aller chercher au cabaret du fort Lamalgue le fameux déjeuner que vous avez eu la bonté de nous offrir.

« L'imbécile!

« Vous devez vous le rappeler, car vous l'aviez reconnu pour l'avoir vu autrefois dans le beau monde, et lui aussi vous avait reconnu, que vous en étiez si fort préoccupé que vous en avez écrasé de questions ce pauvre père Chiverny, le garde-chouirme, qui, avec son air méchant, est un brave homme tout de même.

« Eh bien, donc! voilà ce que j'avais à vous dire sur Gabriel Lambert; écoutez bien.

Depuis son arrivée à l'établissement, Gabriel Lambert avait pour camarade de chaîne un bon garçon, nommé Accacia, qui était chez nous pour une fadaise.

Dans une dispute qu'il avait eue avec des camarades, il avait donné, sans le faire exprès, en gesticulant, un coup de couteau à son meilleur ami, ce qui lui en a fait pour dix ans, attendu que son meilleur ami en était mort, ce dont le pauvre Accacia n'a jamais pu se consoler.

Mais les juges avaient pris en considération son innocence, et, comme je vous l'ai dit, quoique son imprudence

eût causé la mort d'un homme, ils lui avaient donné un bonnet rouge seulement.

Quatre ans après votre passage à Toulon, c'est-à-dire en 1838, Accacia nous fit donc un beau matin ses adieux.

Justement, la veille, mon camarade de chaîne avait *claqué*.

Il résulta de ce double événement de départ et de mort que, Gabriel et moi nous trouvant seuls, on nous accoupla ensemble.

Si vous vous en souvenez, Gabriel n'avait pas l'abord gracieux. La nouvelle que j'allais être rivé à lui ne me fut donc agréable que tout juste, comme on dit.

Cependant je réfléchis que je n'étais pas à Toulon pour y avoir toutes mes aises, et, comme je suis philosophe, j'en pris mon parti.

Le premier jour il ne m'ouvrit pas la bouche, ce qui ne laissa pas de m'ennuyer fort, attendu que je suis causeur de mon naturel : cela m'inquiétait d'autant plus, qu'Accacia m'avait déjà plus d'une fois parlé de l'infirmité qu'il avait d'être accouplé à un muet.

Je pensai que moi qui y suis pour vingt ans, et qui, par conséquent, avais encore dix ans à faire,—mon jugement, jugement bien injuste allez, et que j'aurais bien certainement fait casser si j'avais eu des protections, étant du 24 octobre 1828, — j'allais passer dix années peu récréatives.

Je m'ingéniai donc pendant la nuit sur ce que je devais faire, et me rappelant le moyen qu'avait employé le renard pour faire parler le corbeau,

— Monsieur Gabriel, lui dis-je quand le jour fut venu, me permettez-vous de m'informer ce matin de l'état de votre santé?

Il me regarda avec étonnement, ne sachant pas si je parlais sérieusement ou si je me moquais de lui.

Je conservai la plus grande gravité.

— Comment, de ma santé? répondit-il.

C'était, comme vous le voyez, déjà quelque chose. Je lui avais fait desserrer les dents.

— Oui, de l'état de votre santé, repris-je; vous m'avez paru passer une mauvaise nuit.

Il poussa un soupir.

— Oui, mauvaise, reprit-il, mais c'est comme cela que je les passe toutes.

— Diable! repris-je.

Sans doute il se trompa au sens de mon exclamation, car, après un instant de silence, il reprit :

— Cependant, rassurez-vous, quand je ne dormirai point, je tâcherai de me tenir tranquille et de ne point vous réveiller.

— Oh! ne vous donnez pas tant de peine pour moi, monsieur Lambert, repris-je; je suis si honoré d'être votre camarade de chaîne, que je passerai volontiers par-dessus quelques petits inconvéniens.

Gabriel me regarda avec un nouvel étonnement.

Ce n'était point ainsi que s'y était pris Accacia pour le faire parler : il l'avait battu jusqu'à ce qu'il parlât; mais quoiqu'il fût arrivé à un résultat, ce résultat n'avait jamais été bien satisfaisant, et il y avait toujours eu du froid entre eux.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, mon ami? me demanda Gabriel Lambert.

— Parce que je sais à qui je parle, monsieur, et que je ne suis point un goujat, je vous prie de le croire.

Gabriel me regarda de nouveau d'un air défiant; mais je lui souris avec tant d'amabilité, qu'une partie de ses doutes parut s'évanouir.

L'heure du déjeuner arriva. On nous servit, comme d'habitude, notre gamelle pour deux; mais au lieu de plonger à l'instant même ma cuillère dans la soupe, j'attendis respectueusement qu'il eût fini pour commencer. Cette dernière attention le toucha au point qu'il me laissa non-seulement la plus grosse part, mais encore les meilleurs morceaux.

Je vis qu'il y avait tout à gagner dans ce monde à être poli.

Bref, au bout de huit jours, à part un certain air de supériorité qui ne le quitta jamais, nous étions les meilleurs amis du monde.

Malheureusement, je n'avais pas beaucoup gagné à faire parler mon compagnon : sa conversation était des plus mélancoliques, et il fallait véritablement toute la gaîté naturelle dont la Providence m'a doué pour que je ne me perdisse pas moi-même à une pareille école.

Je passai deux ans ainsi, pendant lesquels il alla toujours s'assombrissant.

De temps en temps je m'apercevais qu'il voulait me faire une confidence.

Je le regardais alors de l'air le plus ouvert que je pouvais prendre, afin de l'encourager; mais sa bouche, à moitié ouverte, se refermait, et je voyais que la chose était encore remise à un autre jour.

Je cherchais quelle sorte de confidence cela pouvait être, et c'était toujours une occupation qui me distrayait un peu, lorsqu'une fois que nous marchions côte à côte d'une voiture chargée de vieux canons qu'on enlevait pour la refonte et qui pesait bien dix mille, je le vis s'approcher d'elle et regarder la roue d'une certaine façon qui voulait dire :

« Si je n'étais pas un poltron, je mettrais ma tête là-dessous, et tout serait dit. »

De ce moment je fus fixé. Le suicide est chose commune au bagne.

Aussi, un jour que nous travaillions sur le port, et que, profitant de son isolement, je le vis me regarder de sa façon accoutumée, je résolus d'en finir cette fois-là avec ses scrupules. Il faut vous dire qu'au bout du compte il était assommant, et que je commençais à en avoir par-dessus les oreilles; de sorte que je n'aurais pas été fâché de m'en trouver débarrassé d'une façon ou de l'autre.

— Eh bien! lui dis-je, voyons, qu'avez-vous à me regarder ainsi?

— Moi? rien, me répondit-il.

— Si fait, lui dis-je.

— Tu te trompes.

— Je me trompe si peu que, si vous le voulez, je vous le dirai, moi, ce que vous avez.

— Toi?

— Oui, moi.

— Eh bien! dis!

— Vous avez que vous voudriez bien vous détruire, seulement vous avez peur de vous faire du mal.

Il devint blanc comme linge.

— Et qui a pu te dire cela?

— Je l'ai deviné.

— Eh bien! oui, Rossignol, tu as raison, et c'est la vérité; je voudrais me tuer, mais j'ai peur.

— Allons donc, nous y voilà. Ça vous ennuie donc, le bagne?

— J'ai regretté vingt fois de ne pas avoir été guillotiné.

— Chacun son goût. Moi, j'avoue que, quoique les jours qu'on passe ici ne soient pas filés d'or et de soie, j'aime encore mieux cela que Clamart.

— Oui, mais toi!

— Je comprends, vous vous trouvez déplacé, vous. C'est juste : quand on a eu cent mille livres de rentes ou à peu près, quand on a roulé dans de beaux équipages, qu'on s'est habillé de drap fin et qu'on a fumé des cigares à quatre sous, c'est vexant de traîner la chaîne, d'être vêtu de rouge et de chiquer du caporal; mais, que voulez-vous? faut être philosophe dans ce monde-ci, quand on n'a pas le courage de se signer à soi-même son passeport pour l'autre.

Gabriel poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— N'as-tu donc jamais eu l'envie de te tuer, toi? me demanda-t-il.

— Ma foi! non.

— Alors, tu n'as jamais songé, parmi les différens genres de mort, à celle qui devait être la moins douloureuse?

— Dame! il y a toujours un moment qui doit être dur à passer; cependant on dit que la pendaison a ses charmes.

— Tu crois?

— Sans doute que je le crois; on dit même que c'est pour ça qu'on a inventé la guillotine. Un pendu, dont la corde avait cassé, en avait raconté, à ce qu'il paraît, des choses si agréables, que les condamnés avaient fini par aller à la potence comme s'ils allaient à la noce.

— Vraiment?

— Vous comprenez que je n'en ai pas essayé, moi; mais enfin, ici, c'est une tradition.

— De sorte que, si tu avais résolu de te tuer, tu te pendrais?

— Certainement.

Il ouvrit la bouche; je crois que c'était pour me demander de nous pendre ensemble; mais, sans doute, il vit sur mon visage que je n'étais pas disposé à cette partie de plaisir, car il garda un instant le silence.

— Eh bien! lui dis-je, êtes-vous décidé?

— Pas encore tout à fait, car il me reste un espoir.

— Lequel?

— C'est que je trouverai un de nos camarades qui, moyennant que je lui laisserai tout ce que j'ai et une lettre constatant que je me suis détruit moi-même, consentira à me tuer.

En même temps il me regardait comme pour me demander si cette proposition ne m'allait pas.

Je secouai la tête.

— Oh non! lui dis-je, je ne donne pas là-dedans, moi, et le raisiné me fait peur; il fallait demander cela à Accacia; c'était pour un coup dans le genre de celui-là qu'il était ici, et, peut-être qu'en prenant bien toutes ses précautions, il eût accepté; mais, avec moi, cela est impossible.

— Au moins une fois que je serai bien décidé à me tuer, tu m'aideras dans mon projet?

— C'est-à-dire que je ne vous empêcherai pas de l'accomplir, voilà tout. Diable! je ne suis qu'à temps, moi, et je ne veux pas me compromettre.

Nous en restâmes là de la conversation.

Près de six mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels il ne fut plus un instant question de rien entre nous.

Cependant je voyais Gabriel de plus en plus triste, et je me doutais qu'il essayait de se familiariser avec son projet.

Quant à moi, comme ses réflexions ne m'égayaient pas le moins du monde, j'avais hâte, je l'avoue, qu'il prît un parti.

Enfin, un matin, après une nuit passée tout entière à se tourner et à se retourner, il se leva plus pâle encore que d'habitude; et comme il ne touchait pas à son déjeuner, et que je lui demandais s'il était malade,

— Ce sera pour aujourd'hui, me dit-il.

— Ah! ah! lui répondis-je, décidément?

— Sans remise.

— Et vous avez pris toutes vos précautions?

— N'as-tu pas vu qu'hier j'ai écrit un billet à la cantine?

— Oui, mais je n'ai pas eu l'indiscrétion de regarder.

— Le voilà.

Il me donna un petit papier plié. Je l'ouvris, et je lus :

« La vie du bagne m'étant devenue insupportable, je suis décidé à me pendre demain, 5 juin 1841.

« GABRIEL LAMBERT. »

— Eh bien! me dit-il, comme satisfait de la preuve de courage qu'il me donnait, tu vois bien que ma décision est prise, et que mon écriture n'est pas tremblée.

— Oui, je vois bien cela, répondis-je; mais avec ce billet-là vous m'en donnez au moins pour un mois de cachot.

— Pourquoi?

— Parce que rien ne dit que je ne vous ai pas aidé dans votre projet, et que je ne vous laisserai pendre, je vous en préviens, qu'à la condition qu'il ne me reviendra point de mal, à moi.

— Comment faire, alors? me dit-il.

— Écrire un autre billet autrement conçu, d'abord.

— Conçu en quels termes?

— Dans ceux-ci, à peu près, tenez :

« Aujourd'hui, 5 juin 1841, pendant l'heure de repos que l'on nous accorde, tandis que mon camarade Rossignol dormira, je compte exécuter la résolution que j'ai prise depuis longtemps de me suicider, la vie du bagne m'étant devenue insupportable.

» J'écris cette lettre afin que Rossignol ne soit aucunement inquiété.

» Gabriel LAMBERT. »

Gabriel approuva la rédaction, écrivit la lettre, et la mit dans sa poche.

Le même jour, en effet, et comme midi venait de sonner, Gabriel, qui ne m'avait pas dit un mot depuis le matin, me demanda si je connaissais un endroit propre à mettre à exécution le projet qu'il avait arrêté. Je vis bien qu'il barguignait, et que ça ne serait pas encore pour tout de suite si je ne l'aidais pas.

— J'ai votre affaire, lui dis-je en faisant un signe de la tête. Après cela, si vous n'êtes pas encore bien décidé; remettez la chose à un autre jour.

— Non, dit-il en faisant un violent effort sur lui-même; non, j'ai dit que ce serait pour aujourd'hui; ce sera pour aujourd'hui.

— Le fait est, répondis-je négligemment, que lorsqu'on a pris ce parti-là, plus tôt on l'exécute, mieux cela vaut.

— Conduis-moi donc, dit Gabriel.

Nous nous mîmes en route; il se faisait traîner; mais je n'avais pas l'air d'y faire attention.

Plus nous approchions de l'endroit, qu'il connaissait aussi bien que moi, plus il faisait le clampin. Je n'avais l'air de rien voir, je marchais toujours.

— Oui, c'est bien là, murmura-t-il quand nous fûmes arrivés.

Preuve qu'il avait vu, comme moi, que l'endroit était bien gentil pour la chose.

En effet, près d'une de ces grandes piles de planches carrées que vous connaissez, poussait un mûrier magnifique.

Je pouvais avoir l'air de dormir à l'ombre de la pile de bois, et lui, pendant ce temps, pouvait se pendre au mûrier.

— Eh bien! lui dis-je, que pensez-vous de l'endroit?

Il était pâle comme la mort.

— Allons, repris-je, je vois bien que ça ne sera pas encore pour aujourd'hui.

— Tu te trompes, répondit-il; ma résolution est prise; seulement il me manque une corde.

— Comment, lui dis-je, vous ne connaissez pas l'endroit?

— Quel endroit?...

— L'endroit où vous avez caché ce bout de fil de carret que vous aviez mis dans votre poche, un jour que nous traversions la corderie.

— En effet, dit-il en balbutiant, je crois que c'est ici que je l'avais déposé.

— Tenez, là, lui dis-je en lui montrant du doigt l'endroit de la pile de bois où je lui avais vu, quinze jours auparavant, fourrer l'objet demandé.

Il s'inclina, introduisit sa main dans une des ouvertures.

— Dans l'autre, lui dis-je; dans l'autre.

En effet, il fouilla dans l'autre, et en tira une jolie petite corde de trois brasses de long.

— Sacristi ! lui dis-je, voilà qui ferait venir l'eau à la bouche.

— Maintenant, que faut-il que je fasse? me demanda-t-il.

— Priez-moi tout de suite de vous préparer la chose, ce sera plus tôt fait.

— Eh bien ! oui, dit-il, tu me ferais plaisir.

— Je vous ferais plaisir, en vérité.

— Oui.

— Vous m'en priez?

— Je t'en prie.

— Allons, je n'ai rien à refuser à un camarade.

Je fis à la cordelette un joli petit nœud coulant, je l'attachai à une des branches les plus fortes et les plus élevées, et j'approchai du tronc du mûrier une bûche que je mis debout, et qu'il n'avait plus qu'à pousser du pied pour mettre deux pieds de vide entre lui et la terre.

C'était certes plus qu'il n'en fallait à un honnête homme pour se pendre.

Pendant tout ce temps, lui me regardait faire.

Il n'était plus pâle; il était couleur de cendre.

Quand ce fut achevé :

— Voilà, lui dis-je; la grosse ouvrage est faite; maintenant, avec un brin de résolution, ce sera fini en une seconde.

— Cela est bien aisé à dire, murmura-t-il.

— Après ça, repris-je, vous savez bien que ce n'est pas moi qui vous y pousse; au contraire, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous en empêcher.

— Oui... mais moi je le veux, dit-il en montant résolûment sur sa bûche.

— Eh bien! mais attendez-donc, attendez-donc que je me couche, moi.

— Adieu, Rossignol, me dit-il.

— Couche-toi, me dit-il.

Je me couchai.

Et il passa la tête dans le nœud coulant.

— Eh bien ! ôtez donc votre cravate. lui dis-je; vous allez vous pendre avec votre cravate. Eh bien ! bon, ça sera du nouveau.

— C'est vrai, murmura-t-il.

Et il ôta sa cravate.

— Adieu, Rossignol, reprit-il une seconde fois.

— Adieu, monsieur Lambert, bien du courage; je vais fermer les yeux pour ne pas voir cela.

En effet, c'est terrible à voir...

Dix secondes s'écoulèrent pendant que je fermais les yeux; mais rien ne m'indiquait qu'il se passât quelque chose de nouveau.

Je les rouvris. Il avait toujours le cou passé dans le nœud coulant; mais ce n'était déjà plus un homme pour la couleur, c'était un cadavre.

— Eh bien ! lui dis-je.

Il poussa un soupir.

— Le père Chiverny ! m'écriai-je en fermant les yeux et en faisant un mouvement qui, je crois, fit tomber la bûche.

— A l'aide ! au se..... essaya de s'écrier Lambert; mais la voix s'éteignit étranglée dans son gosier.

Je sentis des mouvemens convulsifs qui faisaient trembler l'arbre, j'entendis quelque chose comme un râle.., puis au bout d'une minute tout s'éteignit.

Je n'osais pas bouger, je n'osais pas ouvrir les yeux, je faisais semblant de dormir; j'avais vu le père Chiverny, vous savez bien le garde-chiourme, venir de mon côté; j'entendais le bruit des pas qui s'approchait; enfin je sentis qu'on me donnait un violent coup de pied dans les reins.

— Eh ! qu'est-ce qu'il y a, les autres? dis-je en me retournant et en faisant semblant de m'éveiller.

— Il a que, pendant que tu dors, ton camarade s'est pendu.

— Quel camarade?... Tiens, c'est vrai ! fis-je, comme si j'ignorais complétement tout ce qui s'était passé.

» Avez-vous jamais vu un pendu, monsieur Dumas? c'est fort laid. Gabriel surtout était affreux. Il faut croire qu'il s'était fort débattu ; car il était tout défiguré, les yeux lui sortaient de la tête, la langue lui sortait de la bouche, et il se tenait cramponné de ses deux mains à la corde, comme s'il eût essayé de remonter. »

Il paraît que ma figure exprima un tel étonnement, que l'on crut à mon ignorance de la chose.

D'ailleurs on fouilla dans la poche de Gabriel, et on y trouva le petit papier qui me déchargeait entièrement.

On dépendit le cadavre, on le mit sur une civière, et on nous ramena l'un et l'autre à l'infirmerie.

Puis, on alla prévenir l'inspecteur. Pendant ce temps, je restai près du corps de mon compagnon, auquel j'étais enchaîné.

Au bout d'un quart d'heure, l'inspecteur entra; il examina le cadavre, écouta le rapport du père Chiverny, et m'interrogea.

Puis, recueillant toute sa sagesse pour porter un jugement,

— L'un au cimetière, l'autre au cachot.

— Mais, mon inspecteur, m'écriai-je.

— Pour quinze jours, dit-il.

Je me tus.

J'avais peur de faire doubler la peine, ce qui arrive ordinairement quand on réclame.

On me dériva et l'on me mit au cachot, où je restai quinze jours.

En sortant, on m'appareilla avec Perce-Oreille, un bon garçon que vous ne connaissez pas, et qui cause, au moins, celui-là.

» Voilà, monsieur Dumas, les détails que j'avais bien respectueusement l'intention de vous donner, persuadé qu'ils devaient vous être agréables. Si j'ai réussi, écrivez, je vous prie, à notre bon docteur Lauvergne, de me donner, de votre part, une livre de tabac.

» J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, monsieur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» ROSSIGNOL,

» En résidence à Toulon. »

XX.

PROCÈS-VERBAL.

Au mois d'octobre mil huit cent quarante-deux, je repassai à Toulon.

Je n'avais pas oublié l'étrange histoire de Gabriel Lambert, et j'étais curieux de savoir si les choses s'étaient passées comme mon correspondant Rossignol me les avait écrites.

J'allai faire une visite au commandant du port.

Malheureusement il avait été changé sans que j'en susse rien.

Son successeur ne m'en reçut pas moins à merveille, et comme dans la conversation il me demandait s'il pouvait m'être bon à quelque chose, je lui avouai que ma visite n'était pas tout à fait désintéressée, et que je désirais savoir ce qu'était devenu un forçat nommé Gabriel Lambert.

Il fit aussitôt appeler son secrétaire; c'était un jeune homme qu'il avait amené avec lui, et qui n'était à Toulon que depuis un an.

— Mon cher monsieur Durand, lui dit-il, informez-vous si le condamné Gabriel Lambert est toujours ici ; puis revenez nous dire ce qu'il fait, et quelles sont les notes qui le concernent.

Le jeune homme sortit, et dix minutes après rentra avec un registre tout ouvert.

— Tenez, monsieur, me dit-il, si vous voulez prendre la peine de lire ces quelques lignes, vous serez parfaitement satisfait.

Je m'assis devant la table où il avait posé le registre, et je lus :

« Cejourd'hui cinq juin mil huit cent quarante et un, moi, Laurent Chiverny, surveillant de première classe, faisant ma tournee dans le chantier, pendant l'heure de repos accordée aux condamnés à cause de la grande chaleur du jour, déclare avoir trouvé le nommé Gabriel Lambert, condamné aux travaux forcés à perpétuité, pendu à un mûrier, à l'ombre duquel dormait ou faisait semblant de dormir son compagnon de chaîne, André Toulman, surnommé Rossignol.

» A cet aspect, mon premier soin fut de réveiller ce dernier, qui manifesta la plus grande surprise de cet événement, et affirma n'en être aucunement complice. En effet, après qu'on eut détaché le cadavre, on le fouilla, et l'on trouva un billet qui disculpait complétement Rossignol.

» Cependant, comme le condamné était connu pour son excessive lâcheté, et qu'il paraît difficile qu'il se fût pendu sans l'aide de son compagnon, auquel il était attaché par une chaîne de deux pieds et demi seulement, j'ai l'honneur de proposer à monsieur l'inspecteur d'envoyer, pour un mois, André Toulman, dit Rossignol, au cachot.

» Laurent CHIVERNY,

» Surveillant de première classe. »

Au-dessous étaient écrites, d'une autre écriture, et signées d'un simple paraphe, les deux lignes suivantes :

« Faire enterrer ce soir le nommé Gabriel Lambert, et envoyer, à l'instant même, et pour un mois, e nommé Rossignol au cachot.

» V. B. »

Je pris copie de ce procès-verbal, et je le mets, sans y changer un mot, sous les yeux de mes lecteurs, qui y trouveront, avec la confirmation de ce que m'avait écrit Rossignol, le dénouement naturel et complet de l'histoire que je viens de leur raconter.

J'ajouterai seulement que j'admirai la perspicacité de l'honorable surveillant maître Laurent Chiverny, qui avait deviné qu'au moment où l'on retrouva le cadavre de Gabriel Lambert, son compagnon, André Toulman, paraissait dormir, mais ne dormait pas.

FIN DE GABRIEL LAMBERT ET DU ONZIÈME VOLUME.

AVENTURES DE LYDERIC.

I.

L'origine des comtes de Flandre remonterait, s'il faut en croire la chronique, à l'an 640 : comme toute grande puissance, son berceau est entouré de ces traditions mystérieuses familières à tous les peuples, et qui se sont perpétuées depuis Sémiramis, la fille des colombes, jusqu'à Rémus et Romulus, les nourrissons de la louve. Voici au reste cette tradition dans toute sa simplicité :

Vers la fin de l'an 628, Boniface V étant pape à Rome, et Clotaire régnant sur l'empire des Francs, Salwart, prince de Dijon, revenant, avec sa femme Ermengarde, de faire baptiser, dans une église très vénérée, Lyderic, leur fils premier-né, traversait la forêt de Sans-Merci, que l'on appelait ainsi à cause des brigandages qu'y exerçait Phinard, prince de Buck. Malgré la mauvaise réputation du lieu, Salwart, comptant sur son courage, n'avait autour de lui pour toute suite que quatre serviteurs, lorsque, arrivé vers la fin du jour à un endroit très épais et très sombre de la forêt, il fut attaqué par une troupe d'une vingtaine d'hommes, commandée par un chef qu'à sa taille gigantesque il lui fut facile de reconnaître pour le prince de Buck. Malgré la disproportion du nombre, il ne résolut pas moins de combattre, non point qu'il eût l'espérance de sauver sa vie, mais parce que pendant le combat il espérait que sa femme et son enfant auraient le temps de fuir. En effet, comme la nuit, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se faire sombre, Ermengarde se laissa glisser en bas de son cheval et s'enfonça dans la forêt. Confiante alors dans la providence de Dieu, et voulant accomplir autant qu'il était en elle ses devoirs de mère et d'épouse, elle cacha son enfant au milieu d'un buisson qui poussait proche d'une fontaine appelée encore aujourd'hui la Saulx, à cause des grands saules qui l'ombrageaient; puis, après l'avoir recommandé à Dieu dans une ardente prière, elle revint vers l'endroit de la forêt où elle avait quitté son mari, afin, vivant ou mort, libre ou prisonnier, de partager le sort qu'il avait plu au Seigneur de lui faire.

En arrivant au lieu du combat, elle trouva huit corps morts étendus par terre. Comme la lune venait de se lever, elle put en examiner les visages, reconnaître que c'étaient ceux de ses quatre serviteurs et probablement ceux de quatre assaillans; mais en aucun des trépassés elle ne reconnut son mari. Il était donc à coup sûr prisonnier, car elle connaissait trop le noble comte de Salwart pour penser un seul instant qu'il avait fui. Au même instant elle aperçut, à la lueur des torches qui l'escortaient, un convoi qui s'avançait dans la direction d'un château fort qui avait été autrefois une citadelle romaine; et, comme elle reconnut dans la haute stature de l'homme qui le précédait à cheval le chef de la troupe qui les avait attaqués, elle ne fit plus de doute que ce convoi n'emmenât son mari. Or, comme elle avait décidé que sa place à elle était près du comte, elle hâta le pas et rejoignit le cortége. Elle ne s'était point trompée : le comte, mortellement blessé, était couché sur un brancard. Les soldats s'écartèrent pour faire place à cette femme déjà à demi veuve, et de Buck, enchanté d'avoir deux prisonniers au lieu d'un, continua sa route vers son château, où l'on arriva après une demi-heure de marche à peu près.

Dans la nuit, le comte mourut en priant pour son fils. La comtesse resta prisonnière.

Dès le lendemain, le prince de Buck offrit à la comtesse de Salwart de racheter sa liberté au prix de ses États ou du moins d'une partie. Mais la comtesse pensa que tels elle les avait reçus de ses pères, tels elle devait les conserver à son enfant, et refusa toute négociation, disant au prince de Buck que comme son mari et elle étaient comtes souverains, ayant reçu leurs biens de Dieu, c'était à Dieu seul à disposer de leurs biens. Le prince de Buck ordonna alors de resserrer encore la captivité de la comtesse, espérant qu'elle se lasserait de sa prison et qu'il obtiendrait du temps ce qu'il voyait bien qu'il ne pourrait obtenir de la menace et de la violence. Il reprit donc ses brigandages dans la forêt Sans-Merci, et Ermengarde continua de prier près de la tombe du comte.

Il y avait dans la forêt, et non loin de l'endroit où avait eu lieu le combat, un ermitage très vénéré, habité par un vieil anachorète, qui avait fait force miracles dans son temps, mais qui commençait à se reposer, voyant l'espèce

humaine devenir de jour en jour plus mauvaise, et ne la jugeant plus digne des célestes spectacles qu'il aurait pu lui donner. Aussi demeurait-il pour la plupart du temps retiré dans le fond de sa grotte, où il ne vivait que du lait d'une biche qui, trois fois par jour, venait lui présenter sa mamelle. L'ermite buvait une partie de ce lait et faisait cailler l'autre; de sorte qu'avec quelques racines qu'il arrachait de terre aux environs de sa grotte, il se trouvait avoir des provisions suffisantes : grâce à cette frugalité, il y avait plus de cinq ans qu'il n'avait mis le pied dans aucune ville ni dans aucun village.

Or, il arriva qu'un jour le bon vieillard s'aperçut que sa biche ne revenait à lui que la mamelle à moitié pleine, si bien que ce jour-là il eut encore du lait pour boire, mais n'en eut point à faire cailler : il attribua cette cause à quelque accident naturel qui disparaîtrait sans doute comme il était venu, et attendit au lendemain.

Le lendemain il trouva sa mesure encore diminuée, et non-seulement il n'en eut pas pour faire cailler, mais encore à peine en eut-il pour boire. Le bon ermite prit patience, espérant toujours que les choses changeraient, et cela était d'autant plus probable, que sa biche paraissait mieux portante que jamais, et avait un air joyeux qui faisait plaisir à voir.

Mais le surlendemain la chose continuait d'aller de mal en pis : la pauvre biche ce jour-là avait la mamelle si sèche, que l'ermite, qui n'avait plus même de lait pour boire, fut obligé de sortir de sa grotte pour aller chercher de l'eau. Il profita en même temps de la circonstance pour faire provision de racines, car depuis deux jours il était à la diète, et son ordinaire était déjà si peu de chose, que quelque peu qu'on en retranchât, le jeûne devenait par trop rigoureux pour être supporté.

Le jour d'après, la biche revint la mamelle parfaitement vide.

Pour cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : quelque voleur se trouvait sur la route de la bonne pourvoyeuse et interceptait les vivres du pauvre anachorète. Cependant, avant de concevoir un si terrible soupçon contre son prochain, le vieillard résolut de s'en assurer, et le matin du cinquième jour, comme la biche venait, ainsi que d'habitude, lui faire sa visite, il ferma la porte sur elle.

Toute la journée la biche parut fort inquiète, allant de l'ermite à la porte de l'ermitage, et de la porte de l'ermitage à l'ermite; le tout en bramant d'une façon si lamentable, que le vieillard vit bien qu'il se passait quelque chose d'étrange. Pendant ce temps, au reste, sa mamelle se remplissait comme aux jours de sa plus grande abondance, et l'ermite fut obligé de la traire trois fois. Il était donc bien évident que le défaut de lait qu'il avait trouvé chez elle depuis quelques jours ne devait pas être attribué à la stérilité.

Le soir, l'ermite entrouvrit la porte pour se chauffer, comme c'était son habitude, aux derniers rayons du soleil couchant; mais quelque précaution qu'il eût prise en ouvrant la porte pour retenir la biche prisonnière, celle-ci, dès qu'elle vit une ouverture, s'élança si violemment qu'elle renversa le vieillard, et, se trouvant libre, s'élança joyeuse et bondissante dans la forêt.

L'ermite se releva en secouant la tête; il connaissait sa biche et la savait incapable de se porter à un pareil acte de violence, même pour recouvrer sa liberté, car quelquefois, étant tombé malade, il l'avait vue des jours entiers rester couchée près de lui, ne sortant que pour brouter l'herbe et revenant aussitôt. Il comprit donc qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et que ce mystère était tout autre chose que ce qu'il avait soupçonné d'abord.

Le jour suivant, sa conviction redoubla quand il ne vit point revenir la biche : c'était la première fois depuis cinq ans que le fidèle animal manquait à ses habitudes. Le bon ermite attendit; mais toute la journée se passa sans que la biche reparût.

Le lendemain, le vieillard commença de craindre qu'il ne fût arrivé malheur à sa compagne. Aussi, dès le point du jour, alla-t-il ouvrir sa porte; mais alors il la vit qui broutait à quelques pas de l'ermitage : en l'apercevant, la biche manifesta par quelques bonds joyeux le plaisir qu'elle avait à le revoir; mais ce fut tout, car elle ne fit pas un pas vers l'ermitage. L'anachorète l'appela; à sa voix, fût-elle à cinq cents pas de distance, elle avait l'habitude d'accourir; mais cette fois, elle se contenta de tourner la tête de son côté en dressant les oreilles. L'ermite fit alors quelques pas vers elle, mais elle s'éloigna à mesure qu'elle le vit s'avancer. Il était évident qu'elle lui gardait rancune de sa captivité de la veille, et qu'elle ne voulait pas s'y exposer une seconde fois.

Ce langage mimique était trop clair pour que le vieillard ne le comprît pas. Il résolut donc de pénétrer les causes du changement de la biche à son égard; et comme vers le midi elle cessa de paître et parut manifester l'intention de s'enfoncer dans la forêt, l'ermite, de son côté, prit la résolution de la suivre. Ce qu'il fit en effet, secondé par la complaisance de l'animal, qui, comme s'il eût compris l'intention du vieillard, continua de marcher joyeusement par sauts et par bonds, mais sans jamais s'éloigner assez de lui pour qu'il la perdît de vue.

La biche conduisit ainsi le vieillard dans une charmante vallée toute plantée de saules qui trempaient l'extrémité de leurs longues branches pleurantes dans un petit ruisseau dont l'ermite connaissait la source pour s'y être souvent désaltéré. Arrivé à quelques pas de cette source, la biche fit trois ou quatre bonds et disparut. Le vieillard hâta le pas et arriva à l'endroit où il l'avait perdue de vue : là, il s'arrêta, regardant autour de lui sans rien voir autre chose qu'un gros buisson, sur lequel chantait un rossignol. Bientôt au milieu de ce buisson il entendit bramer doucement; il s'approcha alors avec précaution, et aperçut la biche couchée et allaitant un petit garçon de trois ou quatre mois, qui pressait ses mamelles avec ses petites mains. Le voleur était trouvé.

Le vieillard tomba à genoux et loua Dieu. Puis, ne voulant pas laisser la faible créature exposée aux animaux féroces auxquels elle avait échappé jusqu'alors comme par miracle, il la prit entre ses bras, et, l'enveloppant dans un pan de sa robe, il l'emporta dans son ermitage.

La biche les accompagna, regardant l'enfant et léchant les mains du vieillard.

Le vieillard appela l'enfant Lyderic, en mémoire du rossignol qui chantait sur le buisson où il l'avait trouvé : *lieder* voulant dire, en allemand, joyeux chansonnier.

On devine qu'à compter de ce jour le bon anachorète vécut d'eau et de racines, laissant à son nourrisson tout le lait de la biche : aussi le nourrisson venait-il gros et fort que c'était merveille; à huit mois il se tenait debout sur ses pieds, et à dix il commençait à parler.

L'ermite lui apprit à lire dans la Bible. Mais de toutes les histoires que contenait le livre saint, celles qui lui plaisaient davantage étaient l'histoire de Nemrod, de Samson et de Judas Machabée.

II.

Aussi, dès qu'il put courir, l'enfant se fit-il une fronde et un arc; et bientôt son adresse fut telle, que, si éloigné et si petit que fût le but, il était sûr de l'atteindre avec sa flèche et avec sa pierre.

Ses forces croissaient en proportion de son adresse. A huit ans il était fort comme un homme ordinaire, et à dix, comme il se promenait un jour, ainsi que c'était son habitude, avec sa bonne nourrice qui commençait à se faire vieille, un loup affamé se jeta sur elle; mais lui se jeta sur le loup, et il l'étouffa entre ses bras. Puis de sa peau il se fit un vêtement, comme il avait vu, dans les gravures byzantines de la Bible du vieil ermite, que Samson s'en était fait un de la dépouille du lion.

Comme il ne se servait de sa fronde et de son arc que

contre les oiseaux de proie ou les animaux de carnage, tout ce qui était faible l'aimait et lui faisait fête : les lapins couraient devant lui, les chevreuils le suivaient comme s'il eût été le berger de leur troupeau sauvage, et les oiseaux volaient au-dessus de sa tête en lui chantant leurs plus mélodieuses chansons; et, parmi les oiseaux, les rossignols surtout, dont il y avait tous les ans un nid sur le buisson où il avait été trouvé, si bien que leur langage, inintelligible pour les autres, était compréhensible pour lui, et qu'il entendait tout ce qu'ils disaient.

Le vieil ermite voyait cela en pleurant de joie et en disant que le jeune homme était béni de Dieu.

Le premier chagrin qu'eut Lyderic fut causé par la mort de sa bonne biche : l'enfant ne savait point ce que c'était que la mort. Le vieillard le lui expliqua; mais l'explication, au lieu de le consoler, le rendit plus triste encore. Il creusa une fosse pour elle, la recouvrit de terre et de gazon, puis il s'assit en pleurant près de la tombe.

Alors un rossignol se mit à chanter au-dessus de sa tête :

« Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu, l'éphémère en une seconde, l'insecte en une heure, la rose en un jour, le papillon en six mois, le rossignol en un lustre, la biche en quinze ans, et l'homme en un siècle; et depuis l'éphémère qui a vécu une seconde jusqu'à l'homme qui a vécu un siècle, une fois mort, il semblera à l'éphémère, à l'insecte, au rossignol, à la biche et à l'homme, qu'ils auront vécu le même temps, car ils n'auront plus d'autre horloge que celle de l'éternité, dont un battement dit Jamais, et l'autre battement Toujours.

» Dieu est immortel, louons Dieu. »

Et le rossignol se mit alors à chanter, toujours dans son langage, un cantique si plein de foi, que Lyderic leva son regard au ciel, et qu'un rayon de soleil sécha les larmes qui coulaient de ses yeux : l'enfant était consolé.

Cependant la consolation n'est pas l'oubli : l'une est la fille de la foi, l'autre est le fils de l'égoïsme. Tous les jours Lyderic venait rendre visite à la tombe de la biche, sur laquelle poussaient des fleurs, et autour de laquelle chantaient les oiseaux. Peu à peu le gazon qui la couvrait se confondit avec le gazon voisin : à la fin de l'année, à peine s'il pouvait reconnaître la place. L'hiver vint, la terre se couvrit de neige; puis le printemps reparut à son tour, étendant sur la terre son tapis d'herbe tout brodé de fleurs. La nature était plus belle que jamais; mais tout vestige du tombeau de la pauvre biche avait disparu, et il fut impossible à Lyderic de retrouver même sa place.

Tandis qu'il la cherchait, courbé vers la terre, le rossignol chanta :

« Cherche, Lyderic, cherche; mais tu chercheras vainement. Le monde n'est formé que de débris humains; chaque atome de poussière a appartenu à un être animé. Si toute fosse ne s'affaissait d'elle-même, la terre aurait plus de vagues que l'Océan, et l'homme ne trouverait pas de place pour sa tombe entre la tombe de ses pères et celle de ses fils. »

Lorsque Lyderic eut atteint l'âge de quinze ans, le vieil anachorète commença de lui apprendre l'histoire : c'était un ancien clerc fort savant, tout à fait versé dans les langues anciennes, de sorte que les temps païens lui étaient familiers. Il résulta de ces connaissances qu'à ses trois héros bibliques Lyderic ne tarda point d'ajouter Alexandre, Annibal et César. Il lui apprit ensuite comment ce monde romain, si vaste qu'au delà de ses frontières on ne connaissait que déserts inhabités ou mers innavigables, s'était un jour lézardé par le milieu, si bien que de chacun de ses deux morceaux on avait fait un empire. Il lui raconta comment les nations asiatiques, poussées par la voix de Dieu, s'étaient tout à coup répandues sur l'Europe, pour rajeunir de leur sang barbare le sang corrompu de la vieille civilation, et comment à cette heure même ils accomplissaient leur œuvre régénératrice, les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie, et les Francs dans les Gaules. Ces récits mêlés de combats et de guerre avaient pour Lyderic un tel charme, qu'il était rare que le vieillard eût besoin de répéter deux fois la même histoire pour que cette histoire se fixât dans son esprit. Il en résulta qu'à l'âge de dix-huit ans Lyderic, dont la double éducation physique et morale était accomplie, était, quoiqu'il n'eût point quitté sa forêt nourricière, un des hommes les plus forts et les plus savans, non-seulement du royaume des Francs, mais encore du monde tout entier.

Alors, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour terminer sa longue et sainte carrière, le digne anachorète, qui venait d'atteindre sa centième année, tomba malade; et, sentant que sa fin approchait, après avoir raconté à Lyderic tout ce qu'il savait sur son compte, lui remit un chapelet auquel pendait une médaille de la Vierge, et qui, étant roulé autour de son cou le jour où il l'avait trouvé, était le seul signe à l'aide duquel il pût reconnaître ses parens; puis il le laissa libre de vivre dans la retraite comme il avait vécu jusqu'alors, ou d'entrer dans le monde, certain que, quelque voie que le pieux jeune homme suivît, cette voie lui serait tracée par le doigt du Seigneur.

Puis, ce dernier soin accompli, il alla rendre compte à Dieu d'un siècle tout entier consacré à son service.

Ce fut la seconde grande douleur de Lyderic : si certain qu'il fût que le digne vieillard était à cette heure au rang des élus, tout en glorifiant sa mémoire, il n'en pleurait pas moins sa perte. Pendant toute la journée et toute la nuit il pria près de lui, afin qu'il veillât sur lui du haut du ciel, comme il avait l'habitude de faire sur la terre; et, le jour venu, il le coucha dans la fosse que le vieil ermite s'était creusée lui-même, et sur la fosse il planta un jeune marronnier, afin que la tombe de son père ne fût point perdue comme celle de sa nourrice.

Puis, ces derniers devoirs accomplis, se croyant seul sur la terre, Lyderic s'assit au pied de l'arbre qu'il venait de planter, incertain s'il devait, comme l'ermite, passer sa vie dans ce petit coin du monde, inconnu et priant, où s'il devait, comme les autres hommes, se mettre à la poursuite de ce fantôme aux pieds légers qu'on appelte la gloire et la fortune.

Comme son esprit flottait irrésolu d'un désir à l'autre, le rossignol vint se reposer sur l'arbre qu'avait planté Lyderic, et se mit à chanter :

« Il y a deux choses sacrées dans le monde entre les choses sacrées, c'est la tombe d'un père et la vieillesse d'une mère. Il est un devoir à accomplir entre tous les devoirs, c'est celui qui prescrit à l'enfant de fermer les yeux qui ont vu s'ouvrir les siens. »

Lyderic comprit le conseil que lui donnait le rossignol, et, ayant coupé un jeune chêne pour s'en faire un bâton de voyage, il se mit en route sans inquiétude, certain qu'il trouverait partout des racines pour apaiser sa faim et une source pour étancher sa soif.

Lyderic marcha trois jours sans trouver la fin de la forêt, puis, vers le matin du quatrième jour, ayant entendu des coups de marteau, il se dirigea vers le bruit. Bientôt un nouveau guide vint à son secours, c'était la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Lyderic doubla le pas, et au bout d'un instant il se trouva près d'une forge immense dans laquelle s'agitaient, comme dans un enfer, une douzaine de forgerons qui obéissaient aux ordres d'un homme qui paraissait leur chef. Au-dessus de la porte de la forge était une enseigne avec ces mots : Maître Mimer, armurier.

Lyderic s'arrêta un instant derrière un arbre : c'était la première fois qu'il allait se trouver en contact avec les hommes, et il était défiant comme un jeune daim. Pendant qu'il était là, il vit un beau chevalier qui arrivait à cheval, vêtu d'une armure complète, moins une épée. Parvenu devant la porte de maître Mimer, il descendit de son cheval, en jeta la bride aux mains de son écuyer, et entra dans la forge. Maître Mimer ouvrit alors une armoire, et présenta au chevalier une magnifiqu épée: : celui-ci la

lui paya en pièces d'or, puis, s'étant remis en selle, il continua son chemin et disparut.

A la vue de cette épée, l'envie prit à Lyderic d'en avoir une pareille.

III.

Comme Lyderic n'avait pas d'or pour acheter l'épée qu'il convoitait, il résolut de s'en forger une lui-même. Alors, s'approchant de la forge :

— Maître, dit-il en s'adressant à Mimer, je voudrais bien une épée comme celle que tu viens de vendre à ce chevalier; mais comme je n'ai ni or ni argent pour l'acheter, il faut que tu me permettes de la faire moi-même à ta forge et avec tes marteaux; j'y travaillerai deux heures par jour; le reste de mon temps sera à toi, et, en échange de ce temps, tu me donneras une barre de fer : le reste me regarde.

A cette demande étrange et à la vue de cet enfant sans barbe, les compagnons se mirent à rire, et maître Mimer, le regardant par dessus son épaule :

— J'accepte ta proposition, lui dit-il; mais encore faut-il que je sache si tu as la force de lever un marteau.

Lyderic sourit, entra dans la forge, prit la masse la plus pesante, et, la faisant voltiger d'une seule main autour de sa tête, comme un enfant aurait fait d'un maillet en bois, il en frappa un si rude coup sur l'enclume, que l'enclume s'enfonça d'un demi-pied dans la terre; et, avant que maître Mimer et ses compagnons fussent revenus de leur surprise, il avait frappé trois autres coups avec la même force et le même résultat, si bien que l'enclume était prête à disparaître.

— Et maintenant, dit Lyderic en reposant sa masse, croyez-vous, maître Mimer, que je suis digne d'être votre apprenti?

Maître Mimer était stupéfait : il s'approcha de l'enclume, pouvant à peine croire ce qu'il avait vu, et essaya de l'arracher de terre; mais, voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il ordonna à ses compagnons de l'aider : les compagnons aussitôt se mirent à l'œuvre, mais tous leurs efforts furent inutiles; alors on alla chercher des leviers, des cordes et un cabestan; mais ni cabestans, ni cordes, ni leviers ne la purent faire bouger d'une ligne. Ce que voyant Lyderic, il prit pitié du mal que se donnaient ces pauvres gens; et, leur ayant fait signe de s'écarter, il s'approcha de l'enclume à son tour, et l'arracha avec la même facilité qu'un jardinier eût fait d'une rave.

Maître Mimer n'avait garde de refuser un tel compagnon, car il avait mesuré du premier coup de quel secours il lui pouvait être; en conséquence, il se hâta de dire à Lyderic qu'il acceptait les conditions qu'il lui avait proposées, tant il craignait que celui-ci ne se repentît d'avoir été si facile et ne lui en demandât d'autres. Mais, comme on le pense bien, Lyderic n'avait qu'une parole, et à l'instant même il fut installé chez maître Mimer, avec le titre de treizième compagnon.

Tout alla à merveille : Lyderic choisit la barre de fer qui lui convenait, et, tout, en s'acquittant fidèlement des obligations contractées avec maître Mimer, grâce aux deux heures qu'il s'était réservées chaque jour, sans leçons, sans enseignement, rien qu'en imitant ce qu'il voyait faire, il parvint en six semaines à se forger la plus belle et la plus puissante épée qui fût jamais sortie des ateliers de maître Mimer. Elle avait près de six pieds de long, la poignée et la lame étaient faites d'un même morceau; la lame était si fortement trempée qu'elle tranchait le fer comme une autre eût tranché le bois, et la poignée si délicatement finie, qu'on eût dit non pas l'ouvrage d'un homme mais l'œuvre des génies.

Lyderic l'appela Balmung.

Quand maître Mimer vit cette belle épée, il en fut jaloux; car il pensa qu'adroit et fort comme était Lyderic, il pourrait lui faire un grand tort s'il lui prenait envie de s'établir dans le canton. Ce fut bien pis quand Lyderic lui demanda à rester chez lui encore trois autres mois pour se forger le reste de l'armure, convaincu qu'il était que les chevaliers qui verraient ce qui sortait des mains du compagnon ne voudraient plus de ce que faisait le maître. Aussi, tout en faisant semblant d'accepter aux mêmes conditions ce prolongement d'apprentissage, chercha-t-il les moyens de se débarrasser de Lyderic. En ce moment, son premier compagnon, nommé Hagen, qui craignait que le nouveau venu ne prît sa place, s'approcha de Mimer :

— Maître, lui dit-il, je sais à quoi vous pensez : envoyez Lyderic faire du charbon dans la forêt Noire, et il sera immanquablement dévoré par le dragon.

En effet, il y avait alors dans la forêt Noire un dragon monstrueux qui avait déjà dévoré mainte et mainte personne; si bien que nul n'osait plus passer dans la forêt. Mais Lyderic ignorait cela, n'ayant jamais quitté la grotte du bon anachorète.

Mimer trouva le conseil bon, et dit à Lyderic :

— Lyderic, le charbon commence à nous manquer : il serait bon que tu allasses dans la forêt Noire, et que tu renouvelasses notre provision.

— C'est bien, maître, dit Lyderic, j'irai demain.

Le soir, Hagen s'approcha de Lyderic et lui donna le conseil d'aller faire son charbon à un endroit appelé le Rocher qui pleure, lui disant que c'était là où il trouverait les chênes les plus beaux et les hêtres les plus forts. Hagen lui indiquait cet endroit, parce que c'était celui où se tenait habituellement le dragon. Lyderic, sans défiance, se fit bien expliquer le chemin par Hagen, et résolut d'aller le lendemain faire son charbon à la place qu'on lui avait désignée.

Le lendemain, comme il allait partir, le plus jeune des compagnons monta à sa chambre : c'était un bel enfant à la figure ronde et enjouée, aux longs cheveux blonds et aux beaux yeux bleus, nommé Peters, qui était aussi bon que les autres compagnons étaient méchans. Aussi, comme il était le dernier, avait-il eu beaucoup à souffrir de ses camarades jusqu'au moment où Lyderic était entré dans la forge; car de ce moment Lyderic s'était constitué son défenseur, et personne, dès lors, n'avait plus osé lui rien dire ni lui faire aucun mal.

Peters venait dire à Lyderic de ne point aller à la forêt parce qu'il y avait un dragon; mais Lyderic se mit à rire, et, tout en remerciant Peters de sa bonne intention, il ne s'apprêta pas moins à partir pour la forêt, mais toutefois, après avoir pris Balmung, qu'il eût laissée sans doute s'il n'eût été averti. Maître Mimer lui demanda alors pourquoi il prenait son épée : Lyderic lui répondit que c'était pour couper les chênes et les hêtres dont il comptait faire son charbon. Puis, s'étant informé une seconde fois à Hagen du chemin qui conduisait au Rocher qui pleure, il se mit en route joyeusement.

En arrivant au bord de la forêt Noire, Lyderic, qui craignait de se tromper, demanda à un paysan le chemin du Rocher qui pleure. Le paysan, croyant que Lyderic ignorait le danger qu'il y avait à s'approcher de cet endroit, lui dit qu'il se trompait sans doute; que le rocher servait de caverne à un dragon qui avait déjà dévoré plus de mille personnes. Mais Lyderic répondit qu'il avait du charbon à faire en cet endroit, parce qu'on lui avait dit que c'était celui où il trouverait les chênes les plus beaux et les plus forts; que, quant au dragon, s'il osait se montrer, il lui couperait la tête avec Balmung.

Le paysan, convaincu que Lyderic était fou, lui indiqua la route qu'il demandait, puis se sauva à toutes jambes en faisant le signe de la croix.

Lyderic entra dans le bois, et lorsqu'il eut marché une heure à peu près dans la direction que lui avait indiquée le paysan, il reconnut, à la beauté des chênes et à la force des hêtres, qu'il devait approcher de la retraite du dragon. En outre, la terre était tellement semée d'ossemens

humains qu'on ne savait où poser le pied pour ne point marcher dessus. En effet, ayant fait quelques pas encore, il aperçut une énorme pierre, au bas de laquelle était l'ouverture d'une caverne. Comme cette pierre était toute mouillée par nne source qui suintait le long de sa paroi, Lyderic reconnut la Roche qui pleure.

Lyderic pensa que le plus pressé était d'exécuter d'abord les ordres de maître Mimer. En conséquence, il se mit à faire choix d'un emplacement pour établir son fourneau; puis, ce choix fait, il frappa si rudement avec Balmung sur les arbres qui l'entouraient, qu'en moins d'un quart d'heure il eut construit un énorme bûcher. Le bûcher construit, Lyderic y mit le feu.

Cependant, aux premiers coups qui avaient retenti dans la forêt, le dragon s'était éveillé et avait allongé la tête jusqu'à l'entrée de sa caverne. Lyderic avait vu cette tête qui le regardait avec des yeux flamboyans; mais il avait pensé qu'il serait temps de s'interrompre de son ouvrage quand le dragon viendrait à lui. Cependant, soit que le monstre fût repu, soit qu'il vît à qui il avait affaire, il se tint tranquille tout le temps que Lyderic fut occupé à bâtir son fourneau; mais lorsqu'il vit briller la flamme, il se mit à siffler avec tant de violence que tout autre que le jeune homme en eût été épouvanté. C'était déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour Lyderic, qui, afin de l'exciter davantage, prit des tisons ardens au bûcher et commença de les jeter à la tête du dragon.

Le monstre, provoqué d'une façon aussi directe, sortit de la caverne, déroula ses longs anneaux, et s'avança en battant des ailes vers Lyderic, qui, après avoir fait une courte prière, lui épargna la moitié du chemin. Aussitôt commença un combat terrible, pendant lequel le dragon poussait de si horribles hurlemens, que les animaux qui étaient à deux lieues à la ronde sortirent de leurs tanières et s'enfuirent: il n'y eut qu'un rossignol qui resta tout le temps de la lutte perché sur une petite branche au-dessus de la tête de Lyderic, ne cessant d'encourager le jeune homme par son chant. Enfin le dragon, percé déjà par plusieurs coups de la terrible Balmung, commença de battre en retraite vers son repaire, laissant le champ de bataille tout couvert d'une mare de sang. Mais Lyderic prit un tison allumé à son fourneau, le poursuivit dans sa caverne, où il s'enfonça après lui, et, au bout de dix minutes, reparut à l'entrée, tenant, comme le chevalier Persée, la tête du monstre à la main.

Alors, en le voyant venir ainsi victorieux, le rossignol se mit à chanter :

« Gloire à Lyderic, au pieux jeune homme qui a mis sa confiance en Dieu au lieu de la mettre en sa force. Qu'il dépouille ses vêtemens, qu'il se baigne dans le sang du monstre, et il deviendra invulnérable. »

Lyderic n'eut garde de négliger l'avis que lui donnait le rossignol; il jeta aussitôt le peu de vêtemens qu'il avait, s'approcha de la mare de sang qu'avait répandue le dragon; mais dans le trajet une feuille de tilleul étant tombée sur son dos, elle s'y attacha, car, après un si rude combat, la peau du jeune homme était tout humide de sueur.

Lyderic se roula dans le sang du monstre, et à l'instant même tout son corps se couvrit d'écailles, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul.

Le soir même, comme son charbon était fait, Lyderic en chargea un grand sac sur son dos, et, prenant à la main la tête du dragon, il s'achemina vers la forge de maître Mimer, où il arriva le lendemain matin.

L'étonnement fut grand à la forge: personne ne comptait plus voir Lyderic. Néanmoins, avec quelque sentiment qu'on le vît revenir, chacun lui fit bonne mine, et surtout Hagen, qui pour rien au monde n'aurait voulu que le jeune homme se doutât du mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer. Mais le maître et lui, de plus en plus envieux contre Lyderic, rêvèrent aussitôt à quels nouveaux dangers ils pourraient l'exposer.

IV.

Lyderic ne leur en donna pas le loisir, car le même jour il signifia à maître Mimer que lui ayant, moins deux heures par jour, donné les semaines de son temps en échange de sa barre de fer, ils étaient quittes; en conséquence, il emportait Balmung et allait courir le monde pour y chercher des aventures, comme faisaient les chevaliers qui venaient tous les jours acheter des armes à la forge. Mimer fit alors observer au jeune homme que ce n'était point assez d'une épée pour se mettre en route dans une telle intention, et qu'il lui fallait encore une cuirasse; mais Lyderic lui répondit qu'une cuirasse lui était parfaitement inutile, attendu qu'après avoir tué le dragon il s'était baigné dans son sang, ce qui le rendait invulnérable, à l'exception d'une seule place où était tombée une feuille de tilleul.

Maître Mimer et Hagen auraient bien voulu savoir quelle était cette place, mais ils n'osèrent pas le demander à Lyderic, de peur de lui inspirer des soupçons; ils prirent donc congé de lui avec les expressions de la plus cordiale amitié, et ayant, comme des Judas, le baiser sur les lèvres mais la trahison dans le cœur.

Lyderic chercha partout Peters pour lui dire adieu, mais il ne put pas le trouver.

A cent pas de la forge, il rencontra l'enfant qui l'attendait derrière un arbre.

— Frère, lui dit l'enfant qui croyait Lyderic son égal, mes compagnons de la forge me haïssent parce que je t'aimais; je n'ose plus retourner auprès d'eux. Tu es fort et je suis faible, veux-tu que je t'accompagne? tu me défendras et je te servirai.

— Viens, dit Lyderic.

Et l'enfant et le jeune homme se mirent gaîment en voyage.

Ils marchèrent ainsi quinze jours, droit devant eux, sans savoir où ils étaient, mangeant des racines, buvant de l'eau, dormant au pied des arbres des forêts ou des bornes de la route, et confians en Dieu, aux mains duquel ils avaient remis leur destinée.

Vers le soir du quinzième jour, ils arrivèrent dans un bois très épais et très magnifique, où ils entendirent les aboiemens d'une meute et les cors des chasseurs. Lyderic se dirigea vers le bruit, car il était amoureux de tout amusement qui lui rappelait la guerre, et il arriva ainsi à un carrefour, où il vit un sanglier monstrueux, qui était acculé dans un bouge et qui tenait tête aux chiens. En même temps, un cavalier richement vêtu, et qui était si bien monté qu'il précédait tous les autres chasseurs de plus de deux traits de flèche, accourut par une des allées, un épieu à la main, et, sans attendre sa suite, s'élança vers le sanglier qu'il frappa courageusement de son arme; mais aussitôt le sanglier, furieux de sa blessure, abandonna les chiens auxquels il faisait tête, et piquant droit à son antagoniste, il passa entre les jambes du cheval, dont il ouvrit le ventre d'un coup de boutoir, et cela de telle façon que ses entrailles en sortirent et tombèrent jusqu'à terre. Le cheval, se sentant si cruellement blessé, se cabra de douleur et se renversa sur son maître.

Aussitôt le sanglier, la soie hérissée et faisant claquer ses boutoirs, revint sur celui qui l'avait blessé; mais Lyderic, d'un seul bond, s'élança entre l'animal et le cavalier renversé, et d'un seul coup de Balmung perça le sanglier de part en part. Puis aussitôt, courant à celui auquel il venait de sauver la vie, il le tira de dessous son cheval. Pendant ce temps, Peters coupait la hure du sanglier et la présentait à Lyderic, qui la déposa aux pieds du chasseur, comme étant celui à qui elle devait appartenir de droit.

En ce moment tout le reste de la chasse arriva, et chacun, sautant à bas de cheval, s'empressa de demander

au noble chasseur s'il n'était point blessé; mais celui-ci, pour toute réponse, présenta Lyderic aux seigneurs qui l'entouraient, en leur disant : « Que ceux qui sont aises de me voir sain et sauf remercient ce jeune homme, car c'est à lui que je dois la vie. » Aussitôt tous les chasseurs entourèrent Lyderic, en lui faisant force complimens, que Lyderic leur laissa faire en les regardant, tout étonné d'être ainsi félicité pour une action qui lui avait paru à lui si simple et si naturelle. Enfin les félicitations allèrent si loin, que Lyderic, croyant ces gens fous, demanda dans quel pays il était et quel était l'homme auquel il venait de sauver la vie.

Les courtisans lui répondirent qu'il était dans la forêt de Braisne, et que celui auquel il venait de sauver la vie était le roi Dagobert.

Lyderic, qui connaissait par renommée la sagesse et le courage de ce prince, dont le nom, en langue teutonique, voulait dire *brillante épée*, s'avança alors modestement vers lui, et, mettant un genou en terre, il lui fit un compliment si bien tourné, que Dagobert, voyant qu'il avait affaire à un jeune homme d'une condition plus distinguée que ne l'indiquaient ses vêtemens, le releva aussitôt en lui demandant à son tour d'où il venait et qui il était.

— Hélas ! sire, dit Lyderic, je ne puis répondre qu'à la dernière de ces deux questions. Je viens du bois Sans-Merci, qui est situé dans les environs du château du prince de Buck, sans m'être arrêté autrement que six semaines à la forge de maître Mimer pour me forger cette épée. Quant à ce qui est de ce que je suis, je ne me connais pas moi-même, ayant été trouvé sous un buisson, près de la fontaine de Saulx, par un digne et bon ermite qui m'a élevé, et dont, vivant, je n'eusse jamais quitté la personne, ni mort, la tombe, si un rossignol ne m'avait dit que le premier devoir d'un enfant est de chercher à connaître sa mère. Alors je me suis mis en route, m'en rapportant à Dieu du choix du chemin. Dieu a choisi le bon, puisqu'il m'a conduit ici assez à temps pour sauver la vie au plus grand roi de la chrétienté.

— Oui, tu as raison, mon enfant, et c'est Dieu lui-même qui t'a conduit ici, reprit Dagobert; car peut-être pourrai-je t'apprendre ce que tu ignores. Éloi, continua le roi en se tournant vers le digne évêque de Noyon, qui était tout à la fois son orfévre, son trésorier et son ministre, qu'avez-vous fait de la lettre que nous avons reçue ce matin même de notre vassale la noble princesse de Dijon, dame Ermengarde de Salwart, dont nous avions mis la principauté en tutelle, la croyant morte, et qui n'était que prisonnière du prince de Buck.

— La voici, sire, dit Eloi.

C'était une lettre que la princesse de Dijon avait enfin réussi à faire parvenir au roi par un des hommes d'armes du prince de Bruck, qu'elle avait séduit en lui donnant une bague qui valait bien six mille livres tournois.

Le roi prit la lettre et la lut.

C'était mot pour mot le récit de la manière dont son mari et elle avaient été attaqués dans la forêt Sans-Merci par le prince de Buck et ses gens; puis elle racontait la façon dont elle s'était laissée glisser de cheval avec son enfant, qui était un garçon, dans un buisson, près d'une fontaine ombragée par des saules; puis enfin comment, dans l'espérance que Dieu veillerait sur lui, elle l'avait laissé là pour rejoindre son mari blessé, lequel était mort dans la nuit suivante. Depuis ce temps, elle était prisonnière du prince de Buck et n'avait jamais voulu consentir à aucune rançon, regardant la principauté de Dijon comme l'apanage de son enfant.

En conséquence, elle suppliait le roi Dagobert, non pas de la venir délivrer, car elle ne voulait pas entraîner son suzerain dans une guerre avec un vassal si puissant que le prince de Buck, mais de faire chercher son fils, qui devait avoir dix-huit ans, et de lui rendre la principauté de Dijon, qui était l'héritage de son père.

Elle espérait qu'on reconnaîtrait cet enfant à un chapelet qu'elle lui avait roulé autour du cou, lequel chapelet soutenait une médaille à l'effigie de la Vierge.

Pendant tout le temps qu'avait duré la lecture, Lyderic avait écouté, les mains jointes et les larmes aux yeux; mais lorsque le dernier paragraphe fut fini, il poussa un grand cri de joie, et, ouvrant son habit, il montra au roi la médaille et le chapelet.

Le roi Dagobert avait d'abord voulu faire du meurtre de Salwart et de l'emprisonnement d'Ermengarde par le prince de Buck une affaire de suzerain à vassal; mais Lyderic, se jetant à ses genoux, avait réclamé, comme un droit à lui appartenant, la vengeance de son père et de sa mère, et cela avec tant d'instance, qu'il avait été forcé de lui accorder sa demande, et qu'il avait autorisé Lyderic à défier Phinard, promettant de plus au jeune homme que si Phinard acceptait le défi, il l'armerait lui-même chevalier et se déclarait d'avance son parrain.

En conséquence, Dagobert ordonna que le héraut de France se tînt prêt pour aller défier le prince de Buck; mais cette fois encore Lyderic lui fit observer que, puisque c'était une affaire particulière, c'était un héraut particulier qui devait porter ses lettres de défiance. Dagobert se rendit à ces raisons, et laissa Lyderic libre de choisir son héraut, se chargeant seulement de lui donner une suite digne d'un prince. Lyderic choisit Peters, car, quoique l'enfant eût à peine quatorze ans, il connaissait tellement la grande amitié qu'il lui portait, qu'il se fiait plus à lui qu'à qui que ce fût au monde.

Peters partit accompagné de six écuyers et de vingt hommes d'armes, et, traversant toute la Picardie, il entra en Flandre et vint jusqu'au château de Phinard, qui s'élevait à l'endroit même où est situé aujourd'hui le pont de Phin dans la ville de Lille, qui, à cette époque, n'existait pas encore. Arrivé devant la porte, il s'arrêta avec sa troupe et sonna du cor. Alors la sentinelle sortit de l'échauguette et lui demanda ce qu'il voulait. Peters répondit au soldat qu'il n'avait pas affaire au valet, mais au maître, et qu'il eût à aller chercher son maître. Si hautaine que fût cette réponse, comme il était facile de juger, d'après la suite de celui qui l'avait faite, qu'il avait le droit de parler ainsi, le soldat alla prévenir le prince de Buck.

Celui-ci, qui était en train de déjeuner, se retourna de fort mauvaise humeur en voyant entrer ce message, car il n'aimait pas à être dérangé pendant ses repas, si bien qu'il y avait des peines très fortes contre ceux qui se permettaient de contrevenir à ses ordres. En conséquence, il avait déjà donné l'ordre de saisir le soldat et de le battre de verges, lorsque celui-ci lui fit observer bien humblement qu'il n'avait pris la liberté d'entrer que parce que celui qui l'envoyait était suivi d'écuyers à la livrée du roi de France ; ce qui était facile à voir aux fleurs de lis sans nombre qui parsemaient leur manteau. A ces mots, le prince de Buck se leva vivement, et comme le roi de France était son seigneur suzerain, et qu'il connaissait sa sagesse et son courage, il n'eût voulu, pour rien au monde, se brouiller avec lui. Il se rendit donc sur le rempart pour s'assurer si le soldat lui avait bien dit la vérité, et s'il n'avait pas été trompé par quelque fausse apparence; mais au premier coup d'œil qu'il jeta sur la troupe qui était arrêtée devant la porte du château, il vit bien, comme le soldat, que ceux qui étaient là venaient de la part du roi Dagobert. En conséquence, il donna aussitôt l'ordre de baisser le pont-levis, afin de recevoir, avec tous les honneurs qui lui étaient dûs, celui qui venait au nom de son suzerain; mais Peters, ayant entendu cet ordre, étendit la main en signe qu'il voulait parler. Chacun écouta.

— Prince de Buck, dit Peters, il est inutile que tu fasses lever la herse et baisser le pont-levis; je n'entrerai pas dans ton château, car ton château est celui d'un traître et d'un meurtrier. Écoute donc d'ici, et à la face de tous, ce que j'ai à te dire :

« Je viens, au nom de ton seigneur suzerain, le très

grand, très bon et très noble roi Dagobert, te dire qu'il te somme d'avoir à répondre, d'ici en un mois, devant les pairs du royaume assemblés, aux charges et accusations que porte contre toi mon maître, le très haut et très puissant seigneur Lyderic, prince de Dijon, fils du très noble prince Salwart et de très vertueuse dame Ermengarde. Premièrement, touchant le meurtre de son père traîtreusement assassiné par toi dans le bois Sans-Merci, et secondement, touchant la détention injuste et cruelle que, depuis dix-huit ans, tu fais subir à sa mère. Si mieux tu n'aimes, toutefois, accepter l'offre que, sous la protection du roi, te porte le seigneur Lyderic, mon maître, du combat à outrance, à pied ou à cheval, avec la lance, l'epée ou le poignard.

« Et en signe de défi, voici le gant que mon maître me charge de clouer à la porte de ton château. »

Et ce disant, il s'avança jusqu'à la porte sur son cheval, et faisant ce qu'il avait dit, il y cloua le gant avec son poignard.

Si insolent que fût ce défi, le prince de Buck, qui savait dans l'occasion être patient comme un anachorète, écouta d'un bout à l'autre avec un calme apparent; puis, quand Peters eut fini :

— C'est bien, lui dit-il; retournez vers le roi mon seigneur et maître, et l'assurez de ma part que je n'ai commis ni félonie ni trahison; le prince de Salwart est tombé dans un combat et non dans un guet-apens. Au reste, j'accepte le défi de celui qui m'accuse, et l'issue du combat prouvera, je l'espère, de quel côté est le bon droit et la vérité. Quant à la princesse Ermengarde, dont celui qui vous envoie réclame la liberté, dites-lui que je lui offre de vider notre différend ici même, afin que, s'il a le dessus, comme il s'en vante follement, il n'ait pas la peine de se transporter trop loin pour la délivrer. Et maintenant, si vous voulez entrer dans ce château, vous y serez reçu et traité comme a le droit de l'être, chez un vassal, l'envoyé de son souverain.

Mais au lieu d'accepter cette offre, Peters secoua la tête, et ayant sonné une seconde fois du cor en manière de congé, il repartit au galop avec toute sa suite, et vint rapporter au roi Dagobert et au prince Lyderic la réponse de Phinard.

Rien ne pouvait être plus agréable au jeune homme que cette réponse que Phinard avait faite, non pas que ce dernier comptât sur son bon droit, mais se fiant sur sa force. Il demanda donc à Dagobert d'activer autant que possible les préparatifs de son voyage, ayant hâte de délivrer sa mère.

Pendant ce temps, le prince de Buck, qui avait ignoré jusque-là qu'il y eût un héritier du nom de Salwart, fit descendre Ermengarde et lui demanda ce que c'était qu'un certain Lyderic qui se faisait passer pour son fils, et qui, sous la protection du roi de France, était venu le provoquer au combat. Alors Ermengarde, pour toute réponse, tomba à genoux, remerciant Dieu avec une telle expression de reconnaissance, que Phinard n'eut plus de doute que le héraut n'eût dit la vérité. Alors il demanda à la princesse comment il se faisait qu'elle ne lui avait jamais parlé de ce fils, et Ermengarde répondit que c'est qu'elle avait craint qu'il ne s'en emparât et ne le fît mourir; mais que, puisqu'à cette heure il était sous la protection d'un aussi grand roi que le roi des Francs, et par conséquent n'avait plus rien à craindre, elle pouvait tout lui dire. En effet, elle lui raconta comment les choses s'étaient passées. Phinard demanda alors quel âge avait ce fils! Ermengarde répondit qu'il pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans; et Phinard se mit à rire, car il lui semblait étrange qu'un enfant de cet âge vînt s'attaquer à lui, qui était dans toute la force de la virilité, et si expert dans les armes, qu'à cent lieues à la ronde nul homme peut-être n'eût osé se mesurer contre lui. Il attendit donc avec une tranquillité parfaite l'arrivée de son adversaire, convaincu qu'il en aurait bon marché.

Il était dans cette persuasion, lorsqu'un matin la sentinelle vint lui dire qu'on apercevait une grosse troupe de cavaliers qui s'avançait vers le château de Buck. Phinard monta aussitôt sur une tour, et ayant bientôt reconnu que c'était le roi de France et sa cour, il fit ouvrir les portes et s'avança au-devant de lui avec toute sa garnison, mais tête nue et sans armes, comme il convenait à un vassal devant son maître.

A la droite du roi était Lyderic, monté sur un magnifique cheval que lui avait donné le roi, et dont les housses de velours frangées d'or traînaient jusqu'à terre. A gauche était le digne évêque de Noyon, dont Dagobert ne pouvait se passer un seul instant, en ce qu'il le consultait sur toute chose.

Phinard, après avoir jeté sur Lyderic un regard rapide mais scrutateur, qui le rassura encore, vu son extrême jeunesse, invita toute la chevauchée à entrer au château. Mais Dagobert répondit qu'une accusation d'assassinat et de forfaiture pesant sur lui, il ne pouvait entrer dans son château tant qu'il n'en serait pas lavé.

Alors Phinard répéta ce qu'il avait déjà dit : « Que la mort de Salwart était la suite d'un combat et non d'un guet-apens, et qu'Ermengarde n'était restée prisonnière qu'à la suite de démêlés d'intérêts, ne voulant pas lui rendre, à lui Phinard, certaines portions de la principauté de Dijon sur lesquelles il prétendait avoir des droits. » Mais Lyderic ne put supporter plus longtemps qu'un mensonge si évident fût proféré devant lui.

— Sire, dit-il en s'adressant au roi, cet homme ment par la gorge; d'ailleurs je ne suis pas venu, avec la permission de Votre Majesté, pour écouter ses raisons, mais pour mesurer mon épée avec la sienne; que Votre Majesté veuille donc bien ordonner que les préparatifs du combat soient faits à l'instant même, car depuis dix-huit ans ma mère est prisonnière et attend l'heure à laquelle elle reverra son fils.

— Vous entendez? dit le roi en se tournant vers le prince de Buck.

— Oui, sire, répondit Phinard, et je n'ai pas moins hâte d'en venir aux mains que celui qui m'accuse, et la fin du combat, je l'espère, me sera plus agréable encore que le commencement.

— Que l'on prépare donc à l'instant la lice, dit le roi, et que chaque champion songe à mettre sa conscience en repos, car le jugement de Dieu aura lieu demain matin, et malheur à celui que le Seigneur appellera pour l'interroger sans qu'il soit préparé à lui répondre !

Phinard s'inclina et rentra dans son château. Le roi Dagobert fit poser ses tentes à l'endroit même où il était; et l'espace qui se trouvait compris entre le camp royal et la forteresse princière fut désigné pour la lice.

V.

Lyderic passa la fin de la journée en prières; puis, vers le point du jour, il se confessa au saint évêque de Noyon, qui lui donna l'absolution de ses péchés.

Quant au prince de Buck, il agit d'une bien autre façon : car complétement rassuré par la vue du jeune homme contre lequel il allait combattre, il n'avait conservé aucune crainte, et si mauvaise que fût sa cause, il comptait bien que son bras ne lui ferait pas défaut dans une pareille occasion. Au lieu de passer la nuit en prières et en dévotions, comme il aurait dû faire, il commanda donc un grand souper, afin de faire fête à tous ses officiers, et, en manière de bravade, il invita la princesse Ermengarde à en venir prendre sa part, en lui disant qu'il lui avait réservé une place à sa table en face de lui.

La princessse Ermengarde fit répondre à Phinard que la seule table dont elle dût s'approcher en un pareil moment était celle du Seigneur. En effet, le messager rapporta à Phinard qu'il avait trouvé Ermengarde agenouillée dans la chapelle.

Phinard se mit joyeusement à table avec ses officiers, en laissant la place de la comtesse vide, afin que, si elle changeait d'avis, elle pût la venir prendre: puis il s'assit en face de cette place, et donna le signal en se versant à boire et en passant à ses convives une cruche pleine de vin.

Le souper se prolongea fort avant dans la nuit, au milieu des chants de joie, des blasphèmes et des éclats de rire; tandis que la cloche sonnait tristement les heures que le temps emportait et que Phinard aurait dû employer d'une toute autre façon.

Au premier coup de minuit, les lampes pâlirent, et l'on entendit comme un pas lourd qui s'approchait lentement par la salle d'armes, à l'autre extrémité de laquelle était la chapelle; chacun se retourna en silence du côté par où venait le bruit; et comme la cloche frappait pour la douzième fois, la porte s'ouvrit et un chevalier parut.

Mais ce qui fit frissonner tout le monde jusqu'au fond du cœur, c'est que ce chevalier était de marbre, et que chacun reconnut en lui la statue du prince de Buck, qui depuis trente ans était restée immobile et couchée sur son tombeau.

A cet aspect tout le monde se leva, et Phinard comme les autres; seulement peut-être était-il encore plus pâle que les autres, car il savait que c'était une habitude dans sa famille que les pères vinssent prévenir ainsi les fils la veille de leur mort.

La statue s'avança d'un pas lent et raide, la visière de son casque levée et ses yeux de marbre fixés sur Phinard; puis elle vint s'asseoir à la place vide en face de lui.

Alors Phinard ordonna à l'échanson de remplir la coupe de son père, et à l'écuyer tranchant de lui couvrir son assiette. Mais ni l'un ni l'autre n'osèrent s'approcher du convive de pierre. Phinard se leva, remplit la coupe de son père du meilleur vin qui eût été servi à souper, et couvrit son assiette d'une tranche de viande coupée au meilleur morceau. La statue le regardait faire, tournant la tête sur son cou raide sans que le reste du corps bougeât de place. Mais elle ne décroisa pas les mains de dessus sa poitrine, et ne but ni ne mangea; seulement, lorsque Phinard se fut rassis à sa place, il lui sembla que deux grosses larmes coulaient des paupières de marbre de la statue: c'est que Phinard était le dernier de sa race, et que la statue, toute de marbre qu'elle était, pleurait de voir finir cette race d'une façon si fatale et si ignominieuse.

Les deux larmes roulèrent des joues sur les moustaches du vieux prince, puis des moustaches tombèrent sur la table. Alors les yeux de la statue redevinrent secs, et elle se leva en faisant de la tête signe à Phinard de la suivre.

Phinard prit, dans une des mains de fer scellées au mur, une branche de sapin allumée, et suivit la statue; quant aux autres convives, ils restèrent immobiles à leurs places, comme si eux-mêmes étaient devenus de pierre.

La statue, toujours suivie du prince, s'engagea dans la salle d'armes; mais au lieu de la traverser entièrement comme elle avait dû le faire pour venir de la chapelle, elle prit une porte latérale et sortit dans le préau; arrivée là, elle retourna la tête pour voir si Phinard la suivait toujours, et comme elle vit qu'il marchait derrière elle, elle continua son chemin, traversa le préau, entra dans une cour isolée où l'on jetait toutes sortes de débris, et s'arrêta près d'une tombe fraîchement creusée.

Phinard était passé pendant la soirée dans cette cour, et l'avait trouvée dans son état habituel; la fosse avait donc été creusée pendant qu'il soupait. Phinard regarda autour de lui et ne vit personne, si ce n'est la statue qui se remit en route, marchant toujours de son pas grave et inanimé.

Cette fois la statue se dirigeait vers la chapelle souterraine où était sa propre tombe, toujours suivie de Phinard, qui marchait derrière elle comme entraîné par une puissance surhumaine. Devant le fantôme de pierre la porte s'ouvrit toute seule, et Phinard, en plongeant son regard sous la voûte, vit que la statue qu'il suivait manquait au tombeau. Seulement le lion de marbre qui était couché à ses pieds, en signe que le noble prince dont il gardait le corps était mort sur un champ de bataille, s'était levé sur ses pattes de devant, et, la tête tournée vers la porte, semblait attendre le retour de son maître. Alors la statue marcha droit au tombeau, s'étendit à la même place où elle dormait depuis trente ans; le lion se recoucha à ses pieds, et tout rentra dans le silence et dans l'immobilité de la mort.

Phinard était un cœur de fer que le démon avait détourné de la voie où avaient marché ses ancêtres, mais qui, pour être devenu criminel, n'en était pas moins ferme et moins puissant. Il voulut donc s'assurer qu'il n'était pas le jouet de quelque vision, et s'approcha du tombeau: la pierre s'était déjà reprise à la pierre, comme si elle n'en avait jamais été séparée. Il tourna la tête alors du côté de la tombe de sa mère, placée en face de celle de son mari, et dont la statue était ordinairement couchée comme la sienne, excepté qu'au lieu d'avoir un lion à ses pieds, en signe de courage, elle avait un chien, en signe de fidélité. La statue maternelle avait miraculeusement changé de position: elle était à genoux et priait.

Dès lors Phinard n'eut plus de doute que tout ceci ne fût un avertissement de Dieu: le fantôme de pierre était venu lui annoncer, comme c'était l'habitude, que son dernier jour était proche. La tombe qu'il lui avait montrée, creusée dans une terre profane, était la tombe infâme où il devait dormir jusqu'au jour du jugement dernier; et sa mère, qu'il avait trouvée priant sur son tombeau, priait le Seigneur qu'à défaut du corps il sauvât au moins, dans sa miséricorde, l'âme de son fils.

Toutes ces choses apparurent aussi clairement à Phinard que s'il les voyait écrites en lettres de feu. Il retourna donc tout pensif dans la salle du festin; la salle était vide, car chacun s'était promptement retiré de son côté. Phinard appela ses gens; mais ce ne fut qu'au troisième appel qu'un vieux serviteur, qui savait par expérience combien il était dangereux de faire attendre son maître, se présenta tout tremblant.

— Mon vieux Niklaus, dit le prince de Buck d'une voix douce, va me chercher le chapelain.

Le vieux serviteur regarda Phinard avec toutes les marques du plus profond étonnement. Celui-ci renouvela sa demande.

— Mais, monseigneur, répondit Nicklaus, vous savez bien que voilà tantôt quinze ans que le chapelain est mort, et que depuis ce temps vous n'avez jamais songé à le remplacer.

— C'est vrai, répondit Phinard en soupirant, je l'avais oublié. Alors, va jusqu'au camp du roi des Francs, mon seigneur et maître, et supplie l'évêque de Noyon de venir entendre la confession d'un pauvre pécheur.

Le vieux serviteur obéit sans répliquer, et l'évêque le suivit sans même lui demander quel était l'homme qui réclamait son ministère.

Le lendemain, au point du jour, la lice étant prête, le roi Dagobert, accompagné de toute sa chevalerie, monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Quant à Lyderic, il était dans son pavillon, où le roi lui avait envoyé une magnifique armure forgée et bénie pour lui-même par l'évêque de Noyon; mais après en avoir essayé les différentes pièces, il s'était trouvé gêné dans toute cette ferraille, et, comme elle lui était inutile puisqu'il était invulnérable, à l'exception de l'endroit où était tombée la feuille de tilleul, il l'avait renvoyée au roi, en lui faisant dire que sa coutume n'était point de combattre ainsi appareillé.

Six heures sonnèrent; c'était l'heure fixée pour le combat, et l'on était fort étonné de n'avoir pas encore vu paraître le prince de Buck, qui devait occuper le pavillon opposé à celui de Lyderic; mais le roi, ayant pensé qu'il se tenait tout armé derrière ses murailles, commanda que le signal fût donné comme s'il eût été présent, et la trom-

pette retentit quatre fois, portant aux quatre coins de l'horizon le défi de Lyderic.

Le roi ne s'était point trompé; le dernier appel guerrier venait d'expirer à peine lorsque la porte du château s'ouvrit et que Phinard parut, non point comme on s'y attendait monté sur son cheval de guerre et portant sa lance de bataille, mais à pied, le corps vêtu d'un sac, les cheveux couverts de cendres, pieds nus et la corde au cou; derrière lui marchaient, montés sur deux magnifiques chevaux, la princesse de Dijon, portant son manteau et sa couronne, et le digne évêque de Noyon revêtu de ses habits épiscopaux; puis enfin, derrière la princesse et l'évêque, toute la garnison couverte de ses armes défensives, mais sans casque et sans épée.

L'étrange cortége entra ainsi dans la lice, et Phinard, montant les degrés de l'estrade, vint s'agenouiller devant le roi. Alors chacun fit silence pour entendre ce qu'il allait dire.

— Sire, dit Phinard, vous voyez à vos genoux un grand pêcheur que la grâce a touché, et qui a mérité la mort, mais qui supplie Votre Majesté de lui accorder la vie pour qu'il puisse pleurer ses fautes et en obtenir le pardon de Dieu. Tout ce qu'a dit contre moi le seigneur Lyderic est vrai; mais je le prie de me pardonner, comme m'a déjà pardonné sa noble mère, et de recevoir de moi, à titre d'expiation et de dédommagement du tort que je lui ai causé, ma principauté de Buck et mon comté d'Harlebecque, convaincu que je suis que je ne pouvais en faire don à un plus noble et à un plus brave que lui.

— Prince, répondit le roi, si ceux que vous avez tenus en oppression et en captivité vous ont pardonné, je n'ai pas le droit d'être plus sévère qu'eux: je vous fais donc grâce de la vie; quant à votre âme, je n'ai aucun pouvoir sur elle, et c'est une affaire entre vous et Dieu. Prince de Dijon, ajouta le roi en se retournant du côté de Lyderic, avez-vous entendu, et pardonnez-vous à Phinard comme je lui pardonne?

Mais Lyderic était déjà dans les bras de sa mère. Ermengarde, en voyant paraître ce beau jeune homme à la porte de son pavillon, l'avait instinctivement reconnu pour son enfant; et tous deux s'approchant du roi:

— Oui, sire, dit Ermengarde, et non-seulement nous lui pardonnons, tant notre cœur est joyeux, mais encore nous supplions Votre Majesté de lui laisser son titre et ses biens, au moins pendant sa vie durant. Notre principauté de Dijon est assez noble et assez puissante pour donner dans l'occasion à notre bien-aimé fils le pouvoir de servir efficacement Votre Majesté.

Mais Phinard n'attendit pas même que le roi manifestât son intention sur ce point; et, déposant aux pieds du roi les clefs de son château, il lui dit qu'il en faisait, ainsi que du reste de ses terres, l'abandon à l'instant même, et qu'il ne s'y réservait, avec la permission du nouveau maître, que les six pieds de terre où était creusée la fosse miraculeuse à laquelle il devait sa conversion. Puis, ces mots dits avec une telle fermeté que chacun vit bien que sa résolution était prise, il salua le roi et s'enfonça dans la forêt, où on le vit disparaître.

Le même jour, le roi reçut, dans le château même de Buck, le serment et l'hommage de Lyderic pour la principauté de Dijon, la principauté de Buck et le comté d'Harlebecque, et voulant ajouter un nouveau titre à ceux qu'il avait déjà, il le nomma premier forestier de Flandre.

Puis, quand le roi eut été bien fêté avec toute sa cour au château de Buck, il reprit la route de Soissons, sa capitale.

VI.

Le premier soin de Lyderic fut de faire avec sa mère un voyage par tous ses domaines anciens et nouveaux, afin d'y établir des délégués qui, en son absence, pussent rendre la justice comme s'il eût été toujours là. Pendant trois mois que dura le voyage, ce ne furent que fêtes; car Ermengarde était fort aimée de ses sujets, et pendant son absence les mères avaient parlé d'elle à leurs filles, et les pères à leurs fils; et il ne s'était point passé de dimanche que l'on n'eût prié dans chaque église pour son retour. La joie était donc grande de voir ces longues prières exaucées au moment où on y comptait le moins.

De retour au château de Buck, Ermengarde demanda à son fils si, pendant toute la tournée qu'ils venaient de faire, il n'avait pas vu quelque noble jeune fille qu'il jugeât digne de son amour. Mais Lyderic répondit que non, et que jusqu'alors, ni dans ses voyages, ni dans la cour du roi Dagobert, ni dans ses propres domaines, il n'avait vu encore femme qu'il se sentît disposé à aimer. Cette réponse fit grande peine à la bonne dame, car elle commençait à se faire vieille, et avant de mourir elle aurait bien voulu embrasser ses petits-enfans.

Le soir, Lyderic descendit au jardin, et il y resta plus tard qu'à l'ordinaire, car la demande de sa mère l'avait rendu tout pensif. Il était donc assis sur un banc, le front appuyé entre ses mains, lorsqu'un rossignol vint se percher sur sa tête et se mit à chanter:

« Il y a dans un pays lointain une jeune fille plus blanche que la neige, plus faîche que l'aurore, et plus pure que l'eau du lac Sandhy au fond duquel on voit se former les perles; elle n'a jamais aimé encore, car elle ne doit aimer que celui qui aura conquis le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Cette jeune fille, plus blanche que la neige, plus fraîche que l'aurore, et plus pure que l'eau du lac Sandhy au fond duquel on voit les perles se former, est la belle Crimhilde, la sœur de Gunther, roi des Higlands. »

Le lendemain Lyderic dit à sa mère que la seule femme qu'il épouserait jamais serait la belle Crimhilde, sœur de Gunther, roi des Higlands. Ermengarde demanda quelle était cette belle Crimhilde et où était situé le royaume des Higlands. Lyderic répondit qu'il n'en savait rien, mais que le soir même il se mettrait à la recherche de l'un et de l'autre.

En effet, le soir même, Lyderic, ayant laissé le gouvernement de ses États à sa mère, ceignit son épée Balmung, monta sur le cheval que lui avait donné le roi Dagobert, et, suivi de Peters, son écuyer, se mit à la recherche de la belle Crimhilde.

Lyderic fit plusieurs centaines de lieues, marchant par monts et vaux, mais sûr de ne pas se tromper, car le rossignol voletait devant lui, s'arrêtant le soir sur l'arbre sous lequel il était couché, et se posant sur le mât de sa barque ou de son navire lorsqu'il traversait des fleuves ou des bras de mer. Enfin il arriva un soir dans un pays qui lui parut magnifique, et, comme d'habitude, il se coucha avec Peters sous un arbre; le rossignol se percha dessus, et les chevaux se mirent à paître à l'entour.

Le lendemain, au point du jour, il se fit un tel bruit qu'il se réveilla. Il voulut regarder ce qui le causait; mais lorsqu'il essaya de se lever, la chose lui était impossible: il était attaché à la terre, non seulement par le corps, mais encore par les bras, par les mains, par les jambes et par les cheveux. Alors il entendit autour de lui de grands éclats de rire, et en même temps une voix menaçante retentit à son oreille et lui dit:

— Qui es-tu? que veux-tu? où vas-tu?

Lyderic fit un si grand effort pour se tourner du côté d'où venait la voix, qu'il arracha les liens qui tenaient sa tête, de sorte qu'il put voir celui qui lui parlait ainsi. C'était un petit homme de deux pieds de haut, avec une longue barbe blanche et une couronne d'or sur la tête; il tenait à la main un fouet d'or à quatre chaînes d'acier, et au bout de chaque chaîne il y avait un diamant brut dont chaque angle était plus affilé qu'un rasoir, de sorte que lorsqu'il frappait avec ce fouet, il faisait d'un coup sept blessures. Comme il ne doutait pas que ce ne fût ce nain qui lui eût adressé la parole, il répondit:

— Je suis Lyderic, premier comte de Flandre; je veux

conquérir le trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible, et je vais à la recherche de la princesse Crimhilde, sœur de Gunther, roi des Higlands.

— Eh bien! dit le nain à la barbe blanche, ton voyage est fini, car tu es dans le pays des Niebelungen; seulement, au lieu de conquérir leur trésor et le casque qui rend invisible, tu travailleras le reste de ta vie aux mines de Sauten. Ton écuyer sera gardien de mes pourceaux, tes deux chevaux tourneront la meule de mes moulins à huile, ton rossignol chantera dans une cage attachée à ma fenêtre; et la princesse Crimhilde, lassée de t'attendre, en épousera un autre ou mourra vierge comme la fille de Jephté; et afin que tu ne puisses douter de la vérité de ce que je te dis, sache que je suis le puissant Alberic, roi des Niebelungen.

A ces paroles menaçantes, auxquelles les oreilles du jeune comte avaient été si peu habituées jusqu'alors, il fit un si terrible mouvement, qu'il dégagea sa main droite des liens qui la retenaient, et du même coup saisit le roi Alberic par la barbe; mais celui-ci, brandissant son fouet d'or, en porta au comte de Flandre un coup si violent, que l'un des diamans ayant justement frappé à l'endroit où il n'était pas invulnérable, la douleur lui fit lâcher prise.

Aussitôt le roi appela à lui toute son armée, et Lyderic sentit qu'on le frappait de tous côtés avec toutes sortes d'armes, et, au milieu de tous les coups qu'il recevait et qui s'émoussaient sur lui, il sentait les coups du fouet d'or rapides et redoublés comme ceux d'un fléau qui bat le grain dans une grange. Alors Lyderic vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre; il fit un effort pareil à ceux qu'il avait déjà faits, et parvint à dégager son bras gauche et à s'asseoir. En cette position, il put voir toute la plaine couverte, à un quart de lieue autour de lui, de l'armée des Niebelungen, qui formait bien huit à dix mille hommes, les uns à cheval et armés de haches et de sabres, les autres à pied et armés de lances et de hallebardes. A leur tête était le roi Alberic, à qui on venait d'amener son coursier de bataille, et qui s'empressait de le monter, jugeant le cas où il se trouvait plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord. En outre, un groupe d'une centaine de personnes emmenait Peters prisonnier avec les deux chevaux, et une espèce de nain tout noir emportait, tout en dansant et en grimaçant, le rossignol dans sa cage.

Cette vue donna à Lyderic une plus grande douleur que n'aurait pu le faire son propre danger. Il dégagea donc aussitôt ses cuisses et ses jambes, et, se dressant sur ses pieds, il tira Balmung, et s'élançant sur ceux qui emmenaient Peters, ses chevaux et le rossignol, il se mit à frapper sur eux comme s'il avait à faire à des géants; de sorte qu'on vit à l'instant voler les bras et les têtes d'une si rude façon, que chacun lâcha ce qu'il tenait et se mit à fuir: il n'y eut que le nègre qui ne voulut pas lâcher le rossignol, mais Lyderic fit trois pas dans sa direction, le saisit par le milieu du corps, lui arracha la cage des mains, et comme le nain se tordait entre ses doigts avec de grands cris et en essayant de le mordre au lieu de demander grâce, il le jeta rudement à terre et l'écrasa avec son talon, comme on fait d'une bête malfaisante.

Aussitôt il détacha les liens de Peters, coupa les entraves des chevaux et ouvrit la cage du rossignol: de sorte que chacun se retrouva en liberté.

Mais Lyderic comprit, au bruit qui se faisait autour de lui, que rien n'était fait encore, et qu'au contraire l'affaire ne faisait que de s'engager. En effet, en se retournant il vit que le roi avait fait ses dispositions pour une attaque générale: ayant divisé son armée en trois corps, deux d'infanterie et un de cavalerie, qui devaient l'attaquer en face et sur les flancs, tandis qu'un régiment tout entier filait de l'autre côté d'une montagne avec l'intention de le venir surprendre par derrière.

Lyderic songea un instant s'il ne monterait pas à cheval pour charger tous ces myrmidons; mais, réfléchissant que son cheval, n'étant point invulnérable comme lui, lui serait plutôt un embarras qu'un secours, il fit placer Peters et les deux coursiers à l'arrière-garde, avec ordre positif de ne pas bouger, et se résolut de combattre à pied. Quant au rossignol, il était sur son arbre, et, joyeux de se retrouver libre, il chantait que c'était merveille.

Alors la bataille commença. Attaqué en face par le roi et sa cavalerie, attaqué sur les deux flancs par l'infanterie, et menacé sur ses derrières par un régiment, Lyderic commença à faire le moulinet avec Balmung, de façon à répondre à la fois à tous les assaillans. Heureusement, si les Niebelungen étaient nombreux, le comte de Flandre était infatigable, et un moissonneur eût été lassé qui eût abattu autant d'épis en sa journée qu'au bout d'une heure il avait abattu d'hommes.

Alors Lyderic vit bien qu'il fallait procéder par méthode. Il s'attacha donc à l'aile gauche qu'il détruisit entièrement; puis il se retourna vers l'aile droite qu'il mit en fuite; de sorte qu'il n'eut plus affaire qu'au roi et à sa cavalerie; quant au régiment qui devait le venir prendre par derrière, il avait été tenu en respect par Peters, et n'avait point osé s'approcher.

Il ne lui restait donc plus à combattre que le roi et sa cavalerie; mais Alberic était tellement acharné contre lui, que c'était le plus fort de la besogne. Il y avait dans ce petit corps l'âme et la force d'un géant, de sorte que Lyderic, sans s'inquiéter du reste de la cavalerie, ne s'occupa plus que du roi, qui évitait avec une merveilleuse agilité les coups de Balmung, et sanglait Lyderic de si rudes coups avec son fouet d'or, que tout autre que lui en eût eu le corps en lambeaux; enfin Lyderic, d'un coup de Balmung, finit par couper les deux jambes de devant au cheval du roi, qui s'abattit et le prit sous lui. Aussitôt Lyderic mit la pointe de Balmung sur la poitrine du roi, qui lâcha son fouet d'or en criant merci, et promettant, si le comte de Flandre voulait lui laisser la vie, de lui livrer le grand trésor des Niebelungen et le casque qui rend invisible. Quant au reste de la cavalerie, voyant le roi abattu, elle avait pris la fuite.

Lyderic remit Balmung au fourreau, tira le roi Alberic de dessous son cheval, et lui ayant lié les deux mains avec sa barbe, ramassa le fouet d'or, et ordonna au roi de marcher devant lui pour le conduire à l'endroit où était caché le grand trésor des Niebelungen. Peters, les deux chevaux et le rossignol suivirent Lyderic.

Après avoir marché une demi-heure à peu près, on arriva à un endroit tellement fermé par des rochers, qu'il semblait qu'on ne pût pas aller plus loin. Alors Alberic dit au comte de toucher la pierre avec son fouet d'or, et la pierre s'ouvrit aussitôt, formant une entrée assez grande pour que le roi, le comte, Peters et les deux chevaux pussent passer; quant au rossignol, il resta dehors, tant il avait peur que cette entrée ne fût celle d'une énorme cage.

Le comte de Flandre et Alberic s'avancèrent à travers une colonnade magnifique, car chaque colonne était de jaspe, de porphyre ou de lapis lazuli, jusque dans une grande salle carrée, toute en malachite, qui avait une porte à chacune de ses faces; chacune de ces portes donnait dans une chambre toute pleine de pierres précieuses, et s'appelait du nom du trésor qu'elle renfermait: il y avait la porte des perles, la porte des rubis, la porte des escarboucles et la porte des diamans. Alberic lui ouvrit les quatre portes et lui dit de prendre ce qu'il voudrait.

Comme il aurait fallu plus de cinq cents voitures pour emporter tout ce qu'il y avait là de pierres précieuses, Lyderic se contenta de remplir quatre paniers que lui apporta le roi, le premier de perles, le second de rubis, le troisième d'escarboucles et le quatrième de diamans, et fit charger par Peters les quatre paniers sur ses deux chevaux; puis il dit au roi Alberic, qui le pressait d'en prendre davantage, que ce qu'il en avait lui suffisait pour le moment, et que quand il n'en aurait plus il en reviendrait chercher.

Alors Alberic demanda au comte de Flandre qu'il voulût bien, puisqu'il l'avait loyalement conduit à son trésor, lui délier les mains et lui rendre son fouet d'or, et qu'alors il

le mènerait avec la même fidélité à la caverne où était le casque qui rend invisible; il se fondait sur ce que le casque étant gardé par un géant nommé Taffner, le géant ne lui obéirait pas s'il le voyait désarmé. Lyderic répondit que si le géant n'obéissait pas, c'était son affaire à lui de le faire obéir, et qu'il en viendrait bien à bout; mais à ceci Alberic répondit à son tour que le géant n'aurait qu'à mettre le casque sur sa tête, et qu'alors il disparaîtrait sans que l'un ni l'autre sussent où le retrouver. Cette raison parut si plausible au comte de Flandre, qu'il délia les mains du roi et qu'il lui rendit son fouet d'or. Le nain parut très sensible à cette marque de confiance, et étant sorti, avec Lyderic, Peters et les deux chevaux chargés, de la roche précieuse, il s'achemina vers une autre partie du royaume des Niebelungen, où l'on voyait s'élever un rocher si sombre qu'on eût dit qu'il était de fer. Pendant qu'ils marchaient ainsi, le rossignol voletait d'arbre en arbre et chantait :

« Prends garde à toi, Lyderic, prends garde! la trahison a des yeux de gazelle et une peau d'hermine, et ce n'est que tombé dans le piége que l'on sent ses griffes de tigre et son dard de serpent. Prends garde à toi, Lyderic, prends garde! »

Et Lyderic, sans perdre de vue le roi des Niebelungen, faisait signe de la tête au rossignol qu'il l'entendait, et continuait son chemin; mais au fond du cœur il pensait que le rossignol n'était pas un oiseau très courageux, et qu'il voyait le danger plus grand qu'il n'était.

A mesure que l'on avançait vers la montagne noire, le chemin devenait de plus en plus difficile; mais Alberic marchait devant, frappant avec son fouet d'or et écartant tous les obstacles. Enfin, ils arrivèrent à un endroit où la route tournait tout à coup, et ils se trouvèrent en face d'une grande caverne. Au même instant, Alberic fit un bond de côté, cria : *A moi, Taffner!* et frappant la terre du talon, disparut par une trappe comme un fantôme qui serait rentré dans sa tombe.

Le comte de Flandre cherchait déjà l'entrée de la trappe, afin de le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre, lorsqu'il entendit des pas lourds et retentissans qui s'approchaient de lui. Il se retourna alors vivement du côté d'où venait le bruit; mais il ne vit absolument rien, ce qui lui fit croire qu'il allait avoir affaire au géant Taffner, et que celui-ci le venait combattre ayant sur sa tête le casque qui rend invisible. En effet, à peine avait-il eu le temps de tirer son épée pour se mettre à tout hasard en défense, qu'il lui sembla que la montagne lui tombait sur la tête : c'était le géant Taffner qui venait de lui donner un coup de massue.

Si fort que fût Lyderic, comme il ne s'attendait point à être attaqué ainsi, il plia le front et tomba sur un genou; mais aussitôt, se relevant, il donna à tout hasard un grand coup de Balmung devant lui. Quoiqu'il eût l'air de frapper dans le vide, il sentit cependant une résistance, ce qui lui fit croire qu'il avait touché le géant, qui, pour être invisible, n'était point impalpable. En même temps, un rugissement de douleur poussé par Taffner, et suivi d'un second coup de massue, lui prouva qu'il ne s'était point trompé; mais cette fois il s'y attendait, de sorte que, si bien appliqué que fût le coup, Lyderic le reçut sans plier le jarret, et y riposta par un coup d'estoc à fendre un rocher. Il parut que le coup eut son effet, car Taffner poussa un second rugissement, et Lyderic attendit en vain, pendant quelques secondes, une troisième attaque.

Le comte de Flandre croyait déjà être débarrassé du géant, et que celui-ci avait fui, lorsqu'il vit venir à lui, avec la rapidité de la foudre, une pierre aussi grosse qu'une maison, laquelle sortait toute seule de la caverne, comme si elle eût été lancée par quelque catapulte invisible; cette pierre fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, et cela avec une telle rapidité qu'en évitant l'une il ne pouvait éviter l'autre. Lyderic comprit alors que c'était le géant qui avait changé de tactique, et qui, satisfait des deux coups qu'il avait reçus, voulait l'attaquer de loin sans s'exposer à en recevoir un troisième. Il résolut donc d'user de ruse à son tour; et voyant venir une énorme pierre, au lieu de l'éviter il se jeta au devant, et, tombant à la renverse comme s'il était renversé du coup, il demeura aussi immobile que s'il était mort.

Peters poussa de grands cris de douleur, le rossignol siffla tristement, et le géant accourut si vite que Lyderic, à mesure qu'il s'approchait de lui, sentait la terre trembler sous ses pas : bientôt Lyderic sentit un genou qui se posait sur sa poitrine, tandis qu'avec un poignard on essayait de le percer au cœur. Alors, calculant, par la position du genou et de la main, la position où devait être le géant, il le frappa avec Balmung d'un coup si ferme et si juste à la fois, qu'il lui détacha la tête de dessus les épaules. La tête roula, et en roulant elle sortit du casque, de sorte qu'à l'instant même, casque, tête et tronc devinrent visibles, la tête mordant la terre de rage, et le tronc décapité se relevant tout sanglant et battant l'air de ses bras, car il fallait le temps à la mort d'aller de la tête au cœur; mais enfin elle se fraya sa route glacée, et le corps tomba comme un arbre séculaire déraciné par la tempête.

Lyderic ramassa aussitôt le casque, et, après s'être assuré que Taffner était bien mort, il chercha par quel chemin avait pu lui échapper Alberic, car il lui en coûtait de quitter le pays des Niebelungen sans se venger de la trahison de leur roi. En ce moment, un des chevaux ayant frappé du pied la terre, une trappe s'ouvrit, et Lyderic, ayant reconnu que c'était l'endroit même où avait disparu le roi, ne douta point que l'escalier qui s'offrait à lui ne conduisît à quelque chambre souterraine où sans doute Alberic se croyait bien en sûreté, et il résolut de l'y poursuivre.

Alors Peters, qui était encore tout tremblant du danger que venait de courir son maître, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais il n'était pas facile de faire revenir Lyderic sur une résolution prise; de sorte que tout ce que le pauvre écuyer put obtenir de lui, c'est qu'il mettrait le casque qui rend invisible. Le comte de Flandre, enchanté d'essayer à l'instant même le pouvoir du casque magique, remercia son écuyer de lui avoir donné cette idée, l'autorisant à venir le rejoindre si dans une heure il n'était pas de retour. Aussitôt il mit le casque sur son front; et, étant devenu à l'instant même invisible aux yeux de Peters, il descendit par l'escalier souterrain.

Aux premiers pas qu'il fit, Lyderic vit bien qu'il ne s'était point trompé, et qu'il devait être dans un des palais du roi Alberic : en effet, les murs étaient resplendissans de pierreries, et le chemin tout sablé de poudre d'or. Après avoir traversé quelques appartemens déserts, mais parfaitement éclairés par des lampes d'albâtre où brûlait une huile parfumée, il entra dans un jardin tout plein de fleurs, qui lui sembla éclairé par le soleil lui-même; mais, en levant la tête, il s'aperçut que ce qu'il prenait pour le ciel était le fond d'un lac, mais si clair et si limpide qu'on le voyait à travers : cependant il s'étonnait, si transparent que fût ce lac, que les rayons du soleil, en le traversant, eussent assez de force pour faire éclore les fleurs, lorsqu'en y regardant de plus près, il s'aperçut que ces fleurs n'étaient point des fleurs véritables, mais bien des plantes artificielles, si artistement travaillées qu'il s'y était laissé prendre. Au reste, elles n'en étaient que plus précieuses, car les tiges étaient de corail, les feuilles d'émeraudes; et, selon qu'on avait voulu imiter des œillets, des tubéreuses ou des violettes, les fleurs étaient en rubis, en topazes et en saphirs.

Au milieu de ce jardin étrange s'élevait un kiosque si élégant, que Lyderic jugea que, s'il devait trouver le roi quelque part, c'était sans doute là. Il s'avança donc doucement, et, protégé par son casque, il arriva sur le seuil sans avoir été vu. Le comte de Flandre ne s'était pas trompé : le roi Alberic était couché dans un hamac entre deux de ses femmes, dont l'une le balançait tandis que l'autre lui faisait de l'air avec une queue de paon; près de lui, sur un sofa, était déposé le fouet d'or.

La conversation était des plus intéressantes : Alberic était en train de raconter à ses deux femmes ses aventures de la journée. Il leur disait l'arrivée de l'étranger dans le pays des Niebelungen; comment lui, Alberic, l'avait trompé en lui faisant accroire qu'il allait lui donner le casque qui rend invisible, et comment, au lieu de tenir sa promesse, il s'était enfoncé dans la terre en appelant à son aide le géant Taffner, qui, à cette heure, l'avait sans doute assommé.

Lyderic n'eut pas la patience d'écouter plus longtemps, et, empoignant le roi par la barbe et le tirant de son hamac:

— Misérable nain, lui dit-il, tu vas payer d'un coup toutes tes trahisons.

Alors, lui ayant lié les mains derrière le dos, il détacha le lustre qui pendait au milieu du kiosque, et ayant fait un nœud à la barbe du roi, il le suspendit au crochet d'or.

— Et maintenant, lui dit-il, reste là jusqu'à ce que la barbe se soit assez allongée pour que tes pieds touchent la terre.

Le petit nain se tordait comme un brochet pris à l'hameçon, criant merci et jurant à cette fois qu'il ferait hommage à Lyderic et le reconnaîtrait pour son suzerain, si celui-ci voulait le détacher; mais Lyderic le laissa crier et se tordre, mit les deux femmes du roi, dont il comptait faire cadeau à la princesse Crimhilde, l'une dans sa poche droite et l'autre dans sa poche gauche, prit le fouet d'or avec lequel on ouvrait le trésor des Niebelungen, ôta son casque un instant pour que le roi ne doutât point que c'était à lui qu'il avait affaire, cueillit, en traversant le jardin, la plus belle rose qu'il put trouver, remonta l'escalier, et ayant rencontré Peters qui venait au-devant de lui, il se mit en route pour le pays des Higlands, suivi de son écuyer, de ses deux chevaux, et précédé du rossignol, qui ne faisait que chanter, tant il paraissait joyeux que les choses eussent si bien tourné.

VII.

Lyderic marcha ainsi huit jours, précédé de son rossignol, suivi de Péters, et causant avec les deux femmes du roi Alberic, qui aimaient bien mieux le ciel du Seigneur avec son soleil le jour et ses étoiles la nuit, et la terre du Seigneur avec ses plantes parfumées, que leur ciel de cristal, qui était toujours terne et froid, et leurs fleurs de diamans, dont la plus belle et la plus riche n'avait pas l'odeur de la plus pauvre violette se cachant sous l'herbe. Aussi, chaque jour et chaque soir, quant le soleil se levait à l'orient et se couchait à l'occident, elles remerciaient Lyderic de les avoir arrachées à leur prison, d'où la jalousie de leur maître ne leur avait jamais permis de sortir, et où elles passaient leur temps, l'une à dormir dans son hamac, et l'autre à éventer avec une queue de paon cet horrible nain qui leur était odieux.

Au bout de huit jours, ils parvinrent au bord de la mer; ils la traversèrent en trois autres jours, et vers le matin du quatrième, ils arrivèrent dans la capitale des Higlands, où il y avait de grandes fêtes en ce moment pour l'anniversaire de la naissance du roi.

Ces fêtes se composaient d'un tournoi entre les chevaliers, d'un tir à l'oiseau entre les archers, et d'une course entre les jeunes filles. Elles devaient être terminées par un combat entre des animaux féroces, que venait d'envoyer au roi des Higlands l'empereur de Constantinople, en échange de quatre faucons de Norvége dont Gunther lui avait fait don.

Non-seulement Crimhilde devait présider au tournoi et assister au tir de l'oiseau, mais elle devait encore prendre part à la course; car c'était un usage dans la capitale du pays des Higlands, que toute jeune fille, sans en excepter les princesses, concourût, arrivée à l'âge de dix-huit ans, au prix de la rose : ce prix était appelé ainsi parce qu'un simple rosier était le but et le prix de la course; mais aussi une splendide promesse était faite à celle qui, arrivée la première, cueillait la rose unique que portait le rosier: elle devait épouser, dans l'année, le plus vaillant chevalier de la terre.

Lyderic avait donc trois occasions pour une de voir la princesse des Higlands, puisque les fêtes devaient commencer le lendemain, mais il n'eut point la patience d'attendre jusque-là, et, ayant mis le casque qui rend invisible, il s'achemina vers le palais.

Il traversa d'abord trois magnifiques appartemens : le premier plein de valets, le second plein de courtisans, et le troisième plein de ministres; mais il ne s'arrêta ni dans le salon des valets, ni dans le salon des courtisans, ni dans le salon des ministres. Puis il passa dans la salle du trône, où le roi était assis sous un dais de pourpre brodé d'or, ayant la couronne en tête et le sceptre à la main; mais il ne s'arrêta point encore dans la salle du trône. Enfin, il parvint dans un petit cabinet, tout de gazon et de fleurs, au milieu duquel était un bassin plein d'eau jaillissante et limpide; et sur ce gazon, au bord de cette eau, il vit une jeune fille couchée et effeuillant distraitement une marguerite sans lui rien demander, car elle n'aimait point encore, et ignorait qu'elle fût déjà aimée. Cette jeune fille était la princesse Crimhilde.

Elle était plus belle que Lyderic n'avait pu se l'imaginer, même dans ses rêves les plus insensés; aussi résolut-il plus que jamais de l'obtenir pour femme, à quelque prix que ce fût, dût-il, comme Jacob, se faire dix ans berger.

En attendant, Lyderic serait resté à regarder Crimhilde ainsi jusqu'au soir, si Gunther n'avait envoyé chercher la princesse. La jeune fille se leva avec la douce obéissance d'une colombe et se rendit aux ordres de son frère. Lyderic la suivit, toujours sans être vu : il s'agissait des préparatifs du tournoi du lendemain, où elle devait couronner le vainqueur.

Dès que Lyderic sut que la couronne devait être donnée par Crimhilde, il résolut de la gagner; et comme il n'avait pas de temps à perdre de son côté s'il voulait être prêt le lendemain, il retourna à son auberge.

Comme il avait oublié d'ôter son casque, il entra sans être vu, et il trouva les deux femmes du roi Alberic qui, voulant faire un cadeau à leur libérateur, avaient ramassé tout le long de la route des fils de la sainte Vierge, si bien que l'une les filait plus fin que les cheveux d'un enfant, tandis que l'autre en tissait une étoffe plus blanche que la neige et plus douce que la soie, plus fine que la toile d'araignée. Les pauvres petites travailleuses se dépêchaient de toute leur âme, car elles voulaient avoir fini pour le lendemain, cette étoffe étant destinée à faire la tunique avec laquelle le chevalier devait paraître au tournoi.

Lyderic devina leur intention, et se retira chez lui sans leur faire connaître qu'elles étaient découvertes : et les deux petites ouvrières travaillèrent si bien, que le lendemain au matin il trouva sa tunique prête. De plus, elle était si magnifiquement brodée de perles, de saphirs, d'escarboucles et de diamans, qu'il n'aurait jamais cru qu'il fût possible qu'avec des pierres on imitât si exactement des fleurs, s'il n'avait vu le parterre souterrain et artificiel du roi Alberic.

Aussi, à peine Lyderic eut-il paru dans la lice, que tous les regards, même ceux de la belle Crimhilde, se fixèrent sur lui, et que chacun fit des vœux pour que le beau jeune homme à la tunique blanche fût victorieux. Ces vœux furent exaucés; Lyderic désarçonna tous ses adversaires, et le chevalier à la tunique blanche fut proclamé vainqueur du tournoi, couronné par Crimhilde elle-même, et invité au dîner de la cour, et au bal qui en devait être la suite.

Le lendemain Lyderic s'habilla en archer, et du premier coup abattit l'oiseau; car on se rappelle que nous avons dit que, pendant ses exercices dans la forêt où il

avait été élevé, il était devenu un des plus habiles tireurs d'arc qui fussent au monde. Alors il ramassa le perroquet encore tout percé de sa flèche, et, lui ayant mis un gros diamant dans le bec et deux perles magnifiques à la place des yeux, il appela Peters et lui ordonna de le porter au roi, comme un don qu'il désirait lui faire en remerciement de la manière courtoise dont il avait été reçu par lui.

Le lendemain devait avoir lieu la course à la rose : toutes les jeunes filles étaient réunies dans une lice, dont deux cordonnets de soie fermaient les limites, et au bout de cette lice, longue de cinq cents pas à peu près, était le rosier à la rose unique. Crimhilde était au milieu d'elles, la plus belle, la plus svelte et la plus élancée ; et son visage, tout resplendissant du désir de gagner le prix et de devenir la femme du plus brave chevalier de la terre, lui donnait un éclat qui la rendait plus belle encore que la première fois que Lyderic l'avait vue.

Lyderic résolut alors de lui faire gagner le prix : il rentra à son auberge, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, emplit ses poches de pierreries, descendit dans la lice, et se plaça auprès d'elle.

Le roi donna le signal de la course, et toutes les jeunes filles partirent rapides comme des gazelles. Cependant, si légère que fût Crimhilde, cinq ou six de ses compagnes la suivaient de si près, qu'on pouvait hésiter à dire laquelle arriverait la première au rosier. Mais alors Lyderic, qui courait derrière elle, prit de chaque main une poignée de pierreries qu'il sema dans la lice. Alors les jeunes filles, voyant briller à leurs pieds des perles, des rubis, des escarboucles et des diamans, ne purent résister au désir de les ramasser ; pendant ce temps, Crimhilde gagna du chemin, et comme plus ses compagnes avançaient dans la lice, plus la lice était semée de pierres précieuses, Crimhilde, pour qui l'espoir d'épouser le plus vaillant chevalier de la terre était plus précieux que tous les diamans du monde, arriva la première au but et cueillit la rose.

Le lendemain était consacré aux combats d'animaux féroces : ils étaient dans un grand cirque creusé en terre, et tout autour on avait bâti des estrades ; sur l'une d'elles, isolée et magnifiquement enrichie, était le roi Gunther, et sa sœur Crimhilde, qui, radieuse du triomphe qu'elle avait emporté la veille, tenait à la main la rose qui en avait été le prix.

Déjà plusieurs couples d'animaux avaient combattu l'un contre l'autre, lorsqu'on amena un lion de l'Atlas et un tigre de Lahore ; c'étaient à la fois les deux plus magnifiques et les deux plus terribles animaux que l'on pût voir en face l'un de l'autre.

Ils étaient au moment le plus acharné de leur lutte, lorsque la princesse Chrimhilde poussa un cri : elle venait de laisser tomber entre eux la rose qu'elle tenait à la main.

Ce cri fut suivi d'un second que poussèrent d'une seule voix tous les spectateurs : Lyderic était sauté dans la lice pour aller chercher la rose !

Aussitôt, d'un mouvement unanime, le lion et le tigre cessèrent leur combat et se retournèrent vers Lyderic, rugissant et se battant les flancs avec leur queue. Mais lui tira le fouet d'or de sa ceinture, et leur en appliqua de si rudes coups, qu'ils s'enfuirent en hurlant comme des chiens. Alors Lyderic s'avança librement vers la fleur et la ramassa ; mais au lieu de rendre à la princesse Crimhilde la rose qu'elle avait laissé tomber, il lui donna celle qu'il avait cueillie dans les jardins souterrains d'Alberic : Crimhilde était si troublée, que, sans s'apercevoir de la substitution, elle prit la rose que lui tendait le jeune homme, et se tournant vers le roi :

— Ah ! mon frère, dit-elle, entraînée sans doute par le désir qu'elle en avait, je crois bien que le seigneur Lyderic est le plus brave chevalier de la terre.

Le lendemain, Lyderic envoya au roi Gunther les quatre paniers pleins de perles, de rubis, d'escarboucles et de diamans, en lui faisant demander en échange la main de sa sœur. Mais le roi Gunther répondit que la main de sa sœur ne serait qu'à celui qui l'aiderait à conquérir le château de Ségard, qui était tout entouré de flammes, et dans lequel la belle Brunehilde, reine d'Islande, était endormie depuis cinquante ans.

Lyderic répondit qu'il était prêt à conquérir le château de Ségard, à réveiller la reine d'Islande et à la ramener dans le pays des Higlands. Mais Gunther ne voulut point permettre que Lyderic accomplît seul une entreprise qui ne le regardait point ; de sorte qu'il fut convenu que les deux jeunes gens iraient ensemble à la conquête du château de Ségard, et que, s'ils réussissaient dans cette entreprise, à son retour dans la capitale des Higlands, Lyderic épouserait Crimhilde.

Au bout de huit jours, le vaisseau qui devait transporter Gunther et Lyderic en Islande étant prêt, ils partirent accompagnés de cent des meilleurs chevaliers du pays des Higlands. En partant, Lyderic donna à Crimhilde les deux femmes du roi Alberic, dont elle fit à l'instant même ses dames d'honneur, afin de pouvoir causer tout à son aise avec elles de celui qui, pour la posséder, allait tenter une entreprise si périlleuse.

Vers le soir du troisième jour de la navigation, on aperçut une grande lueur à l'horizon, et les deux jeunes gens ayant interrogé le pilote, celui-ci répondit que ce devait être l'embrasement du château de Ségard.

En effet, à mesure que la nuit s'avança, l'incendie devint plus visible ; on distinguait les hautes murailles crénelées, qui brûlaient sans se consumer, car elles étaient en pierre d'amiante ; puis, dans ces murailles, des portes au nombre de dix, dont chacune était gardée par un dragon.

Au point du jour, le vaisseau, toujours guidé par l'embrasement comme par un immense phare, aborda dans un beau port, que dominait le château. Gunther voulait aussitôt s'élancer à terre et essayer de passer à travers les flammes ; mais Lyderic le retint, lui disant qu'il avait, lui, tous les moyens de mener l'entreprise à bien ; qu'il le laissât donc faire, et qu'il lui en rendrait bon compte. Le roi resta donc sur le vaisseau avec ses cent chevaliers, et Lyderic, ayant mis Balmung à son côté, passé son fouet d'or à sa ceinture et posé sur sa tête le casque qui rend invisible, sauta sur le rivage, et, sans se donner la peine de choisir une porte plutôt qu'une autre, s'avança vers celle qui était la plus proche de la mer.

Elle était gardée par une hydre monstrueuse qui avait six têtes, dont trois veillaient sans cesse tandis que les trois autres dormaient. Lyderic s'avança résolument vers elle ; et, quoiqu'il fût invisible, l'hydre entendit le bruit de ses pas ; aussitôt les trois têtes qui veillaient réveillèrent les trois têtes endormies, et toutes les six se dressèrent en jetant des flammes du côté d'où venait le bruit.

Ces flammes étaient si vives et si ardentes, que leur chaleur, jointe à celle des murailles, ne permettait pas à Lyderic d'approcher de l'hydre à la longueur de Balmung, force lui fut donc de remettre son épée au fourreau et de se contenter de son fouet d'or ; mais il s'en escrima si heureusement, qu'au bout de quelques secondes l'hydre tourna le dos et se mit à fuir. Lyderic la poursuivit et entra avec elle dans la ville ; là, l'ayant forcée d'entrer dans un cul-de-sac, il la fouetta si bien qu'elle cessa de jeter des flammes pour jeter du sang. Lyderic profita de ce changement, repassa son fouet à sa ceinture, tira Balmung, coupa l'une après l'autre les six têtes du monstre, et continua son chemin.

Il n'y avait point à se perdre, toutes les rues étaient tirées au cordeau et toutes correspondaient au palais de la princesse, qui était situé au centre de la ville.

Lyderic s'avança vers ce palais au milieu d'un silence étrange : tout le long de la route il trouvait des commissionnaires endormis sur leurs crochets ; des facteurs le bras étendu vers la sonnette de la maison où ils portaient des lettres ; des cochers assis sur le siége de leur voiture, le fouet à la main, des chasseurs derrière ; des marchands et des marchandes assis sur le pas de la porte ; une procession qui allait à l'église : et tout cela dormait profondément et silencieusement, à l'exception du joueur de ser-

pent, qui soufflait de telle façon que l'on aurait pu croire qu'il continuait à jouer de son instrument.

Le comte de Flandre continua son chemin et entra dans le palais. Le même silence qu'au dehors y régnait : le gardien du donjon dormait en tenant sa trompe à la main ; les chiens étaient couchés près de la porte ; les oiseaux se tenaient perchés sur les arbres ; les mouches étaient immobiles sur les murs.

A mesure que Lyderic pénétrait dans les appartemens, il lui était facile de voir que le sommeil avait surpris les habitans du château au milieu d'une fête : les antichambres étaient pleines de laquais qui étaient debout, portant des plateaux vides. Enfin il entra dans la salle de bal, et il trouva tous les conviés achevant une contredanse, les uns ayant le bras et les autres la jambe en l'air : rien d'ailleurs n'était changé à la figure ; les musiciens avaient l'archet sur les cordes de leurs violons et la bouche au bec de leurs clarinettes.

Sur une espèce de trône, était couché un beau chevalier portant une armure étincelante de pierreries, et le front couvert d'un casque d'or. Comme il semblait le roi de la fête, Lyderic alla droit à lui et détacha son casque ; mais alors de magnifiques cheveux blonds se répandirent sur ses épaules, et un délicieux visage de femme lui apparut, encadré par eux comme d'une auréole d'or. Lyderic approcha sa joue de la sienne pour sentir si elle respirait encore; un souffle doux et parfumé lui prouva que la vie n'avait point cessé d'animer ce beau corps. Alors Lyderic, ayant la bouche si près de cette bouche de corail, ne put résister au désir d'y déposer un baiser ; mais si doucement que ses lèvres eussent touché les lèvres de la belle guerrière, celle-ci tressaillit et ouvrit les yeux.

En même temps qu'elle, tout se réveilla : les musiciens reprirent leur ritournelle, les danseurs achevèrent leur gigue, et les laquais entrèrent avec leurs rafraîchissemens.

— Sois le bienvenu, jeune homme, dit Brunehilde à Lyderic, car les prophètes ont dit que je ne serais réveillée que par celui à qui appartiendraient un jour cette ceinture et cet anneau.

— Hélas ! belle princesse, répondit en souriant Lyderic, tant de bonheur ne m'est point réservé. Je ne suis qu'un ambassadeur, et je viens vous demander votre main pour Gunther, roi des Higlands, dont je vais épouser la sœur.

— Ah ! ah ! dit Brunehilde en donnant à l'instant même à son visage l'expression du plus profond dédain ; vous entendez, messieurs et mesdames : celui qui nous envoie demander notre main n'a pas jugé que nous fussions digne des périls auxquels il fallait s'exposer pour parvenir jusqu'à nous, et il nous a envoyé un ambassadeur plus brave que lui.

— Je vous demande pardon, adorable princesse, reprit Lyderic. Je ne suis pas plus brave que Gunther ; mais la condition que j'avais mise en l'accompagnant était qu'il me laisserait tenter l'aventure. Arrivé dans le port, je l'ai sommé de tenir sa parole, et il a bien fallu qu'il la tint, car vous savez que c'est le premier devoir de tout brave chevalier que d'être fidèle à ses engagemens.

— C'est bien, c'est bien, dit Brunehilde presque sans écouter Lyderic. Et celui qui vous envoie sait quelles épreuves doit subir celui qui veut être mon époux ?

— Oui, noble princesse, répondit Lyderic, et comme ces épreuves sont les plus dangereuses, celles-là Gunther se les est réservées.

— Retournez donc vers lui, dit alors Brunehilde, et dites-lui qu'il se tienne prêt à accomplir les épreuves que je lui imposerai demain matin ; mais sachez en même temps que s'il succombe, vous et lui périrez tous les deux.

Lyderic voulut ajouter quelques mots de galanterie pour prendre congé ; mais Brunehilde ne lui en donna pas le temps, et lui tournant dédaigneusement le dos, elle passa dans la chambre voisine. — Lyderic retourna vers Gunther.

Il trouva le roi qui l'attendait avec impatience ; et lui raconta comment tout s'était passé, et comment il devait subir le lendemain les épreuves dont il fallait sortir vainqueur pour devenir le mari de Brunehilde et roi d'Islande. Puis il ajouta la menace qu'avait faite Brunehilde de les envoyer à la mort tous les deux si Gunther n'était pas vainqueur. Gunther demanda alors à Lyderic s'il ne voulait pas lui laisser achever les épreuves seul et s'en retourner dans l'île des Higlands, lui promettant que, de quelque manière que tournassent les choses, sa sœur Crimhilde n'en serait pas moins sa femme ; mais Lyderic pensant que Gunther aurait besoin de lui pendant les épreuves, refusa, en lui disant que telles n'étaient pas leurs conventions, et qu'il désirait jusqu'au bout partager sa fortune. Gunther, qui, de son côté, était bien aise d'avoir Lyderic près de lui, n'insista pas davantage, et les deux amis attendirent avec impatience le lendemain.

Le moment du départ du vaisseau était fixé à six heures du matin, et Gunther était prêt à l'heure dite, lorsqu'en regardant autour de lui il chercha vainement Lyderic. Il commençait déjà à être fort inquiet de son absence, à craindre quelque trahison, lorsqu'il entendit à son oreille une voix qui lui disait :

— Ne crains rien, Gunther, je suis près de toi et ne te quitterai pas, et peut-être te serai-je plus utile ainsi que si j'étais visible à tous les yeux.

A ces mots, il reconnut la voix de Lyderic, et il fut tranquillisé.

Alors il se mit en route avec ses cent chevaliers et s'avança vers la ville. Mais bientôt il en vit sortir Brunehilde à la tête de cinq cents soldats, qui enveloppèrent Gunther et ses cent chevaliers, de manière à ce que, si le roi échouait dans les épreuves, ni lui ni aucun des hommes de sa suite ne pussent échapper. Gunther commença à s'inquiéter, et demanda à voix basse :

— Lyderic, es-tu là !

— Oui, répondit Lyderic.

Et Gunther se tranquillisa.

Arrivé devant la belle guerrière, le roi mit pied à terre, et se présenta à elle comme celui qui sollicitait l'honneur de devenir son époux. Alors Brunehilde sourit dédaigneusement en regardant Gunther, et lui dit :

— Il est une loi du ciel et de la terre pour que tout mariage soit heureux, c'est que la femme doit obéissance à son mari : or, pour que la femme obéisse, il faut qu'elle rencontre un homme supérieur à elle; or, j'ai juré de n'épouser, moi, que celui qui sera plus adroit, plus fort et plus léger que moi, car à celui-là seulement je consentirai à obéir. Roi Gunther, es-tu prêt à tenter les trois épreuves qu'il me conviendra de t'imposer ?

— Je suis prêt, dit Gunther.

— Alors, si cela est votre bon plaisir, monseigneur, comme vous êtes tout armé et moi aussi, nous commencerons par la joute... Apportez les lances.

Aussitôt huit écuyers apportèrent deux lances, si lourdes qu'il fallait quatre hommes pour porter chacune d'elles. Gunther les regarda avec inquiétude, car elles étaient aussi grosses que le mât de son vaisseau, et il ne croyait même pas qu'il pût les soulever. Lyderic vit son inquiétude et lui dit :

— Ne crains rien, et fais-moi place sur le devant de la selle : c'est toi qui feras le geste, et c'est moi qui porterai et qui recevrai le coup.

Ces paroles rassurèrent Gunther, de sorte qu'il accepta sans hésiter, ce qui parut fort étonner Brunehilde, qui prit une des deux lances, qu'elle souleva avec une facilité extraordinaire, et, mettant son cheval au galop, elle alla se placer à l'endroit d'où elle devait courir.

Quant à Gunther, il souleva la sienne avec la même aisance que si c'était un fétu de paille, ce qui excita un long murmure d'admiration parmi les assistans, et il alla se placer à cent pas, en face de Brunehilde.

Les juges donnèrent le signal ; les chevaux partirent au galop, et les deux adversaires se rencontrèrent au milieu du chemin, et, au grand étonnement de tout le monde, la

lance de Gunther se brisa en morceaux sur le bouclier d'or de Brunehilde, mais en la frappant d'un tel choc, que la belle guerrière fut renversée jusque sur la croupe de son cheval; de sorte que son casque tomba et laissa voir son visage tout enflammé de colère et de honte; quant à Gunther, comme le choc avait atteint Lyderic, il était resté ferme et inébranlable sur ses arçons.

— Je suis vaincue, dit la reine en jetant sa lance; passons à la seconde épreuve.

Et elle descendit de cheval.

— Tu ne t'en vas pas? dit Gunther à Lyderic.

— Non, sois tranquille, répondit Lyderic.

— Bien, dit Gunther.

Et alors il reçut d'un visage modeste et souriant les complimens de ses cent chevaliers, qui lui dirent que jamais ils ne lui avaient vu déployer une pareille force; et pour la première fois le roi Gunther reconnut en lui-même que ses courtisans lui disaient la vérité.

Pendant ce temps, douze hommes apportaient une énorme pierre dont l'aspect seul fit frissonner Gunther.

— Vois-tu ce qu'ils font? demanda tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, dit Lyderic; mais ne t'inquiète pas.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu vois bien cette pierre? je vais la jeter jusqu'à cette petite montagne qui est à cinquante pas de nous à peu près; si tu la jettes plus loin, je me reconnaîtrai vaincue, comme lorsque tu as brisé ma lance.

— Cinquante pas! murmura tout bas Gunther. Peste!

— Ne crains rien, dit Lyderic, je mettrai ma main dans la tienne : tu feras le mouvement, et c'est moi qui la lancerai.

Alors Brunehilde prit la pierre d'une seule main, la fit tourner deux ou trois fois au-dessus de sa tête comme un berger fait d'une fronde, et la lança avec tant de force, qu'au lieu de s'arrêter au bas de la montagne, comme elle l'avait dit, la pierre monta en roulant jusqu'à la moitié, puis, entraînée par son poids, retomba jusqu'au but qui lui avait été marqué.

Les chevaliers de Gunther tremblèrent; ceux de Brunehilde applaudirent. Les douze hommes allèrent chercher la pierre, qu'ils rapportèrent à grand'peine à l'endroit d'où l'avait lancée Brunehilde.

Alors Gunther la prit, et, sans effort apparent, sans avoir besoin de la faire tourner autour de sa tête, comme un joueur de boule lance sa boule, il lança la pierre, qui alla tomber du premier coup plus loin qu'elle n'avait été même en roulant, et qui, continuant de rouler à son tour, franchit la montagne jusqu'à son sommet, et, comme l'autre versant descendait vers la mer, elle eut encore assez d'impulsion pour franchir la cime, et, suivant la pente opposée, s'en aller en bondissant s'engloutir dans la mer.

Cette fois-ci, ce ne furent plus des applaudissemens mais des cris d'admiration qui accueillirent cette preuve de la force de Gunther. Chacun, voulant voir où s'était arrêtée la pierre, courut à la montagne, et vit au milieu de la mer, toute bouillonnante encore, s'élever la pointe d'un écueil nouveau et inconnu.

Brunehilde était pâle de colère; elle rappela tout son peuple.

— Or çà, dit-elle, venez ici, car tout n'est point fini encore, et il nous reste une dernière épreuve. — Roi Gunther, ajouta-t-elle en se retournant, tu vois ce précipice?

— Oui, dit Gunther.

— Comme tu le vois, il a vingt-cinq pieds de large; quant à sa profondeur, elle est inconnue, et une pierre comme celle que nous venons de lancer mettrait plusieurs minutes à en trouver le fond. Un jour que je poursuivais un élan à la chasse, l'élan le franchit et crut être en sûreté, mais je le franchis derrière lui, je le joignis et je le tuai. Es-tu prêt à me poursuivre comme je poursuivais l'élan et à franchir le précipice derrière moi?

— Hum! fit Gunther.

— Accepte, dit Lyderic.

— Je suis prêt, répondit Gunther; mais n'ôtons-nous pas notre armure?

— Permis à toi d'ôter ton armure, roi Gunther, dit dédaigneusement Brunehilde; mais moi je garderai la mienne.

— Garde ton armure, dit tout bas Lyderic.

— Je ferai comme vous ferez, répondit Gunther.

Alors la belle guerrière s'élança, légère comme une biche, et, sans crainte, sans hésitation, elle franchit le précipice; mais cela si justement, que le bout de son pied à peine toucha de l'autre côté, et que tous les assistans jetèrent un cri, croyant qu'elle allait retomber en arrière dans le précipice.

— A ton tour, roi Gunther, dit alors en se retournant Brunehilde.

— Comment allons-nous faire? dit Gunther à Lyderic.

— Je te prendrai par le poignet, répondit Lyderic, et je t'enlèverai avec moi.

— Ne va pas me lâcher, dit Gunther.

— Sois tranquille, répondit Lyderic.

Pour toute réponse, Gunther se mit à courir avec une rapidité telle, qu'à peine pouvait-on le suivre des yeux; puis, arrivé au bord, il s'enleva comme s'il eût eu les ailes d'un aigle, et retomba de l'autre côté à plus de dix pieds plus loin que n'avait fait Brunehilde.

— Roi Gunther, dit Brunehilde, tu m'as vaincue dans les trois épreuves que je t'avais imposées; je n'ai donc plus rien à dire. Tu m'as conquise, je suis ta femme.

— Et toi, dit tout bas Gunther à Lyderic, tu es le mari de ma sœur.

Et tandis que Gunther baisait la main de Brunehilde, Lyderic serrait la main de Gunther.

Gunther et Brunehilde s'avancèrent alors vers les assistans en se tenant par la main, et Brunehilde leur présenta Gunther comme son époux. Cette nouvelle excita, tant parmi les chevaliers de l'Islande que parmi ceux de l'Ecosse, de grands transports de joie, car, selon eux, avec un tel roi et avec une telle reine, ils n'avaient rien à craindre d'aucun peuple étranger.

Lyderic ôta son casque, et étant redevenu visible, il salua Gunther et Brunehilde comme s'il arrivait seulement à cette heure du vaisseau. Mais à peine Brunehilde daigna-t-elle le regarder; quant à Gunther, quelque envie qu'il eût de l'embrasser, il se contenta de lui serrer la main.

Il fut convenu que les deux noces se feraient ensemble dans la capitale des Higlands, seulement on resta quinze jours encore à Ségard, pour que Brunehilde réglât avant son départ toutes les affaires de son royaume.

Puis, ces quinze jours écoulés, on partit, et un vent favorable conduisit le vaisseau dans la capitale des Higlands.

La princesse Crimhilde fut bien heureuse de revoir Lyderic, et d'apprendre de la bouche même de son frère qu'il lui avait rendu de tels services qu'il lui avait accordé sa main; elle reçut aussi la reine Brunehilde comme une sœur à laquelle elle était disposée d'avance à accorder toute son amitié. Quant à celle-ci, son accueil fut, selon son habitude, froid et fier, car elle méprisait beaucoup les jeunes filles qui, comme Crimhilde, ne s'étaient jamais occupées que de toilette et de broderies.

Quant aux deux petites dames d'honneur, elles furent fort contentes aussi de revoir leur libérateur, car elles se trouvaient bien heureuses près de la princesse Crimhilde, qui avait pour elles toutes sortes de bontés, et à qui, en échange, elles montraient à faire des broderies miraculeuses de finesse et d'éclat.

Les deux noces se firent en grande pompe, et il y eut pendant les trois jours qui les précédèrent force joutes et tournois. Mais, le jour même du mariage, Lyderic reçut des lettres de sa mère qui le rappelait dans ses Etats : la bonne vieille princesse se mourait d'envie de revoir son fils, et le suppliait de revenir auprès d'elle avec sa belle-fille qu'elle avait grande envie de voir, lui disant que s'il tardait seulement de huit jours à se mettre en route, il la

trouverait morte d'ennui et de chagrin. Il dit donc à la princesse sa femme qu'il devait partir le plus tôt possible; et comme celle-ci n'avait d'autre volonté que celle de son mari, elle lui offrit de se mettre en route dès le lendemain. Seulement Crimhilde demanda à Lyderic la permission de faire cadeau à sa belle-sœur de la moitié de ses perles, de ses rubis, de ses escarboucles et de ses diamans; ce à quoi Lyderic consentit volontiers; mais Brunehilde renvoya fièrement les pierreries à sa belle-sœur, en lui faisant dire que ses bijoux, à elle, étaient sa lance, sa cuirasse, son bouclier, son casque et son épée. Ce renvoi fut un nouveau motif à Lyderic de partir promptement, car il vit bien que s'il était resté plus longtemps à la cour du roi son frère, la mésintelligence n'aurait point tardé à se mettre entre les deux femmes.

Lyderic et Crimhilde partirent donc pour le château de Buck, qu'habitait toujours la vieille princesse, et ils y arrivèrent au bout de trois jours de route.

Ermengarde fut bien joyeuse de revoir son fils, et elle fit à Crimhilde un véritable accueil de mère. Au reste, tout allait parfaitement dans les Etats du comte de Flandre; ses peuples, étant plus heureux qu'ils n'avaient jamais été, ne demandaient rien autre chose au ciel que la conservation d'un si bon prince.

Au bout de neuf mois juste, la princesse Crimhilde accoucha d'un beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'Andracus

IX.

En même temps que Gunther félicitait sa sœur de son accouchement, il invita Lyderic à venir le voir avec Crimhilde aussitôt qu'elle pourrait supporter le voyage, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Lyderic communiqua la lettre à sa femme : elle avait de son côté grand désir de revoir son frère, de sorte que comme, grâce à son bon naturel, elle avait oublié l'orgueilleux accueil de la reine Brunehilde, elle fut la première à l'inviter à revenir passer quelque temps à la cour du roi Gunther. Quant à la vieille princesse, elle eut bien quelque peine d'abord à donner son consentement à cette nouvelle absence, mais on lui promit de lui laisser son petit-fils, ce qui la détermina à ne plus s'opposer au départ de Lyderic et de Crimhilde, qu'elle aimait maintenant à l'égal d'une fille.

Le comte de Flandre, au reste, s'était d'autant plus facilement déterminé à laisser son fils à la vieille princesse, que Gunther ne lui ayant pas même dit dans sa lettre que Brunehilde fût enceinte, il craignait de lui inspirer des regrets plus vifs encore en lui rappelant sans cesse par la vue de son enfant qu'il avait été plus heureux que lui.

Lyderic et Crimhilde partirent donc seuls pour la capitale des Higlands.

Ils furent reçus par Gunther avec les démonstrations de la joie la plus vive; la fière Brunehilde elle-même parut contente de les recevoir, et en apercevant Lyderic son visage se couvrit d'une vive rougeur, car elle ne pouvait oublier ce baiser qui l'avait réveillée et dont elle n'avait jamais parlé à son mari. De son côté, Lyderic avait jugé inutile de raconter à Gunther cette circonstance de son ambassade; de sorte que Gunther attribuait la rougeur de Brunehilde à la joie qu'elle avait de revoir ses anciens amis.

Aussitôt que Lyderic et Gunther se trouvèrent seuls, ce qui ne tarda point, car tous deux en cherchaient l'occasion, Lyderic demanda à Gunther quelles étaient les choses importantes dont il avait à l'entretenir.

Alors Gunther raconta à Lyderic une histoire étrange. La nuit de ses noces, Brunehilde avait détaché ses jarretières; avec l'une elle avait lié les mains de son mari, avec l'autre les pieds, et l'avait accroché à un faisceau d'armes qui était scellé dans la muraille, puis elle s'était couchée tranquillement. Gunther alors avait voulu crier et appeler au secours; aussitôt Brunehilde s'était relevée et l'avait si cruellement battu, que le pauvre diable avait fini par promettre qu'il se tiendrait tranquille et muet toute la nuit. Sur cette promesse, Brunehilde s'était recouchée, et avait dormi tout d'une traite jusqu'au jour. Au jour elle s'était réveillée, et, touchée des supplications de Gunther, elle l'avait décroché.

Depuis lors, chaque nuit la princesse en avait usé avec lui comme la première fois, seulement elle le battait plus cruellement encore. Il ne restait d'autre ressource à Gunther que de se sauver le soir dans une pièce voisine de la chambre nuptiale, et de s'y barricader à double tour.

Telles étaient les choses importantes que Gunther avait à confier à son ami Lyderic.

Ce ne fut pas sans raison que Gunther avait compté sur son ami. Lyderic réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre; puis, posant la main sur l'épaule de Gunther :

— Sois tranquille, lui dit-il; et ce soir, quand les pages et les serviteurs se seront retirés, au lieu de sortir par la porte, ferme-la en dedans, et souffle la lampe, le reste me regarde. Je t'ai déjà soutenu dans les trois premières épreuves, je ne t'abandonnerai pas dans la dernière.

— Tu seras donc là ? demanda Gunther.

— Je serai là, répondit Lyderic.

— Mais comment saurai-je que tu y es?

— Je te parlerai à l'oreille, comme j'ai fait au château de Ségard.

Gunther se jeta dans les bras de son ami, lui jurant qu'il n'oublierait jamais ce dernier service, le plus grand de tous ceux qu'il lui avait rendus.

La journée se passa en fêtes; le roi et la reine des Higlands avaient l'air d'être au mieux ensemble; aussi tout le monde déplorait-il la stérilité de leur union, seul nuage qui pût obscurcir le ciel d'un aussi bon ménage, Brunehilde consentant à paraître la servante le jour pourvu qu'elle fût la maîtresse pendant la nuit.

Le soir arriva sans que Brunehilde se doutât en rien du complot qui était tramé contre elle.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Lyderic conduisit Crimhilde à sa chambre, et, lui disant qu'il avait à causer d'affaires d'État avec Gunther, il la laissa seule, contre son habitude. Cet abandon momentané fit grande peine à Crimhilde; mais son âme, à elle, était faite de dévouement, comme celle de Brunehilde était faite d'orgueil, et lorsque Lyderic lui eut dit que cette absence avait pour but de rendre un grand service à son frère, elle ne retint plus son mari. En conséquence Lyderic passa dans la chambre voisine, mit sur sa tête le casque qui rend invisible, et s'achemina vers la chambre du roi. La porte en était ouverte. Comme d'habitude, des pages et des serviteurs, portant chacun une torche à la main, venaient de conduire leurs souverains dans cette chambre, témoin depuis un an de si étranges choses. Lyderic se glissa parmi eux, et voyant que le roi regardait avec inquiétude, il s'approcha de lui en disant : « Me voilà. » Dès lors le visage de Gunther reprit toute sa sérénité, et son regard cessa de s'arrêter malgré lui sur le malencontreux faisceau d'armes auquel il devait les plus mauvaises nuits qu'il eût passées de sa vie.

A l'heure habituelle, les serviteurs et les pages se retirèrent, emportant les flambeaux et ne laissant qu'une seule lampe allumée. Alors Brunehilde, qui jusque-là avait gardé l'apparence d'une femme soumise, se leva fièrement, et, avec la démarche d'une reine, s'avança vers son mari. Mais celui-ci ayant demandé tout bas à Lyderic s'il était là, et en ayant reçu une réponse affirmative, s'élança vers la porte, et, l'ayant fermé à la clef, mit la clef dans sa poche, au lieu de s'enfuir comme il en avait l'habitude. Brunehilde frappa Gunther si rudement, qu'il alla tomber sur la table où était la lampe, la renversa et l'éteignit, de sorte que la chambre se trouva dans l'obscurité.

— Tu vois? dit tout bas Gunther à Lyderic.

— Oui, répondit Lyderic; et maintenant, mets-toi dans un coin et laisse-moi faire.

Alors Lyderic s'avança à la place de Gunther, et comme Brunehilde crut que c'était toujours son mari, et que par expérience elle avait appris à connaître sa supériorité sur lui, elle voulut lui saisir les mains pour les lui lier comme elle avait déjà fait. Mais cette fois les choses ne se passèrent pas ainsi que de coutume, et au contraire, ce fut Lyderic qui prit Brunehilde par les poignets et qui les lui lia avec le ceinturon; puis il attacha Brunehilde au faisceau d'armes et disparut. En sortant, ses pieds rencontrèrent un léger obstacle près de la porte. Il se baissa pour voir ce que c'était, et ramassa quelque chose de soyeux. Quand il fut arrivé à la lumière, il reconnut la ceinture que Brunehilde portait ordinairement, et dans laquelle, suivant son habitude, se trouvait passé un large anneau d'or à ses armoiries.

En rentrant chez lui, Lyderic trouva Crimhilde fort inquiète. Alors, comme il n'avait point de secret pour elle, il lui raconta ce qui venait de se passer, et lui montra l'anneau et la ceinture qu'il avait trouvés. Crimhilde les voulut avoir. Lyderic s'y refusa un instant; puis, comme il vit que son refus ne faisait qu'augmenter les désirs de sa femme, il lui donna l'anneau et la ceinture, en la priant de ne jamais dire d'où ils lui venaient. Crimhilde le lui promit, et dans ce moment sans doute elle avait l'intention de tenir sa promesse.

Le lendemain, du plus loin que Gunther aperçut Lyderic, il alla à lui et lui serra la main d'un air triomphant; quant à Brunehilde, elle parut au contraire honteuse et attristée, et comme ne pouvant se pardonner la victoire que son mari avait remportée sur elle.

Avec la faiblesse de la femme, ses petites passions étaient aussi venues à Brunehilde, et cette haine instinctive qu'elle avait ressentie pour Crimhilde s'augmenta bientôt au point que les deux femmes ne pouvaient se rencontrer sans échanger l'une avec l'autre des paroles piquantes. Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent dans le nord du pays des Higlands, et Gunther fut obligé de quitter sa capitale pour aller les apaiser. Il prit donc congé de Lyderic et de Crimhilde, laissant à Brunehilde le soin de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité.

Mais Brunehilde ne se vit pas plutôt seule, qu'elle traita Lyderic et Crimhilde avec une hauteur à laquelle ni l'un ni l'autre n'étaient habitués. Ce n'était rien pour Lyderic, qui croyait savoir la cause de ce mépris apparent; mais il n'en était point ainsi de Crimhilde, qui ressentait doublement, pour elle et pour son mari, les insultes qu'on lui faisait. Enfin, les insultes lui devinrent insupportables, et elle résolut de s'en venger.

Alors, comme vint le saint jour du dimanche, sans rien dire à son mari de ce qu'elle allait faire, elle passa à son doigt l'anneau et serra autour de sa taille la ceinture que Lyderic avait trouvés chez Brunehilde pendant la nuit où il avait lutté avec elle, et étant partie pour l'église en même temps que Brunehilde, au moment d'y entrer, elle prit le pas sur elle. Alors Brunehilde l'arrêta.

— Depuis quand, lui dit-elle, la vassale prend-elle le pas sur la suzeraine?

— Depuis, répondit Crimhilde, que je porte cette ceinture et cet anneau.

A ce geste, Brunehilde jeta un cri et tomba évanouie entre les bras de ses femmes; quant à Crimhilde, elle entra avec assurance dans l'église et s'agenouilla à la place d'honneur. Mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle se rappela qu'elle avait manqué à la promesse qu'elle avait faite à son mari, et qu'elle calcula avec effroi quelles pouvaient être les suites terribles de sa désobéissance : aussi, à peine le saint sacrifice de la messe fut-il terminé, qu'elle rentra au palais, et qu'ayant été trouver Lyderic, elle le supplia de partir à l'instant même, ne pouvant pas, lui dit-elle, endurer plus longtemps les humiliations que lui faisait subir sa belle-sœur. Lyderic, qui n'était point fâché de mettre un terme à toutes ces dissensions, fixa son départ au lendemain, et se présenta chez Brunehilde pour prendre congé d'elle. Mais Brunehilde refusa de le recevoir, et Lyderic, prenant ce refus pour une nouvelle insulte, au lieu d'attendre le lendemain, partit le soir, sans même écrire à Gunther pour lui apprendre la cause de son départ.

Quelques jours s'étaient écoulés à peine depuis que Lyderic et Crimhilde avaient quitté la capitale des Higlands, lorsque Gunther y rentra, après avoir heureusement apaisé les troubles qui l'avaient appelé dans le nord de ses États. Son premier soin fut de se rendre auprès de la reine; mais, au lieu de la voir toute joyeuse ainsi qu'il s'y attendait, il la retrouva en larmes, et comme il s'avançait vers elle pour la serrer dans ses bras, elle tomba à ses genoux, en lui demandant vengeance contre Lyderic.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Gunther étonné.

— Sire, répondit Brunehilde, il m'a insultée gravement, et vous a insulté plus gravement encore; car s'étant procuré, je ne sais comment, la ceinture et l'anneau que vous m'avez dérobés pendant la nuit, il les a donnés à Crimhilde, en lui disant que c'était lui qui me les avait pris : et vous savez bien le contraire, monseigneur, puisque vous avez été un an sans me les pouvoir enlever.

Gunther devint très pâle, car il crut qu'il avait été trahi par Lyderic; et relevant sa femme :

— C'est bien, lui répondit-il, mais n'avez-vous parlé de cela à personne?

— A personne qu'à vous, monseigneur, dit Brunehilde.

— Eh bien! continuez d'être aussi discrète, répondit Gunther, et, sur mon âme! vous serez vengée.

Et Brunehilde, la fière reine, se releva à demi consolée, à la seule idée de la vengeance que lui promettait Gunther.

Cependant, comme Gunther était brave, sa première idée fut de se venger bravement, en accusant Lyderic de mensonge et en l'appelant en combat particulier; mais aussi, comme il connaissait, pour les avoir éprouvés à son profit, la force et le courage de Lyderic, il résolut de prendre, avant d'en venir à ce combat, toutes les précautions que pouvaient lui offrir la prudence unie à la loyauté. La plus urgente de ces précautions était de se procurer une armure à l'épreuve de la lance et de l'épée; mais, ne s'en rapportant à personne du choix de cette armure, il se mit un matin en route pour aller la commander lui-même au forgeron Mimer.

Au bout de cinq ou six jours de marche, Gunther arriva donc à la forge, où il trouva Mimer, Hagen et les autres compagnons, qui continuaient de forger les plus belles et les plus fortes armes qui se pussent voir. Gunther leur expliqua minutieusement son armure telle qu'il la voulait, et promit de la payer un tel prix, que maître Mimer et ses compagnons, voulant, de leur côté, faire de leur mieux, demandèrent à Gunther contre qui il voulait se servir de cette armure, afin d'en proportionner la force à celle de l'adversaire, qu'ils devaient connaître, quel qu'il fût, tous les chevaliers de l'Occident se fournissant chez eux.

Gunther répondit que cet adversaire était Lyderic, premier comte de Flandre.

Alors Mimer secoua la tête; et comme Gunther lui demandait ce que signifiait ce geste :

— Seigneur chevalier, répondit-il, vous avez là une méchante besogne : il n'y a si bonne armure qui puisse vous défendre contre l'épée Balmung, qui a été forgée sur cette enclume par Lyderic lui-même, et il n'y a si bonne épée qui puisse blesser Lyderic, car il a tué le dragon dont le sang rend invulnérable, et, comme le chevalier Achille, il n'y a qu'une place du corps où on puisse le frapper, car il s'est baigné dans le sang du dragon; et, à l'exception d'un endroit où est tombée une feuille de tilleul, il a tout le corps couvert d'une écaille qui, toute fine qu'elle est, est plus impénétrable que le plus impénétrable acier.

— Et à quel endroit cette feuille est-elle tombée? demanda Gunther.

— Voilà ce que j'ignore, répondit le forgeron.

Alors Hagen, le premier compagnon, qui, comme on se le rappelle, avait donné à Mimer le conseil d'envoyer Lyderic à la forêt Noire, s'avança et dit à Gunther :

— Sire chevalier, avec les traîtres il faut agir traîtreusement. Si vous voulez me donner la moitié de la somme dont vous comptiez payer l'armure, et donner l'autre moitié à maître Mimer, je me charge de vous débarrasser de Lyderic, et, quand il sera mort, vous conquerrez ses États.

— Et quel moyen comptez-vous employer pour cela?

— Cela me regarde, monseigneur; rapportez-vous en à moi, répondit Hagen.

— Eh bien! soit, dit Gunther; faites comme vous l'entendrez. Voici la moitié de la somme que je comptais mettre à l'armure, l'autre moitié vous sera payée quand vous m'aurez débarrassé de Lyderic.

C'est ainsi que fut fait le pacte entre Gunther, roi des Higlands, le forgeron Mimer et son premier compagnon Hagen.

Le même jour, Gunther repartit pour sa capitale, et Hagen, ayant pris son long bâton à la main, et portant son paquet sur son dos, s'achemina vers le château de Buck.

Il y arriva le troisième jour, et demanda à parler au comte Lyderic; et Lyderic, ayant appris qu'un voyageur demandait à lui parler, ordonna que ce voyageur fût amené devant lui. A peine l'eut-il aperçu qu'il reconnut Hagen, le premier compagnon de maître Mimer.

Comme Lyderic avait une mémoire tout à fait oublieuse du mal, il reçut admirablement bien Hagen, et lui demanda ce qui l'amenait à sa cour.

Hagen répondit que, s'étant pris de querelle avec maître Mimer pour affaires de son état, il l'avait quitté, et que, s'étant résolu d'aller offrir ses services comme armurier à quelque noble seigneur, il avait pensé avant tout à son ancien camarade de forge, et venait en toute humilité mettre ses petits moyens à sa disposition. Or, comme Lyderic savait que Hagen était, après maître Mimer, le premier armurier qui existât, il le retint à l'instant même à son service, et lui confia la surveillance de toutes ses forges et de toutes ses armureries. Cette importante acquisition fut vue de très bon œil par tout le monde, excepté par Peters, car il connaissait le mauvais naturel de Hagen et la haine qu'il portait à son maître; mais Lyderic ne fit que rire de ses inquiétudes, et Hagen fut installé au château dans l'emploi qui avait été créé pour lui.

Quelques jours après, Lyderic reçut de Gunther une lettre qui lui annonçait que l'insurrection avait fait de tels progrès dans ses états, qu'il le suppliait de venir à son secours avec ses meilleurs chevaliers.

A l'instant même Lyderic, oubliant la mésintelligence qui régnait entre les deux reines, ordonna que tout fut prêt le plus tôt possible, et commanda à ses cent meilleurs hommes d'armes de s'appareiller de leur mieux pour l'accompagner dans le royaume des Higlands.

Cet ordre avait répandu la joie dans le comté de Flandre, car, pour ces hommes de fer, la guerre était une fête. Il n'y avait que la vieille princesse et Crimhilde qui, l'une par pressentiment maternel, et l'autre par connaissance du caractère de son frère, virent avec peine cette excursion.

Or, il arriva que Crimhilde ayant exposé assez haut ses craintes pour être entendue de Hagen, celui-ci s'approcha d'elle et lui dit :

— Noble dame, je sais ce qui cause vos inquiétudes : votre époux est invulnérable par tout le corps, excepté en un seul endroit où est tombé une feuille de tilleul, et vous craignez qu'il ne soit frappé justement en cet endroit; mais si vous voulez faire une marque à son vêtement à cet endroit, je le suivrai par derrière, et j'écarterai tous les coups qui pourraient le menacer.

Crimhilde accueillit cette offre comme une inspiration du ciel, remercia Hagen, et promit qu'elle broderait une petite croix sur la partie de l'habit qui couvrait la partie vulnérable, afin que Hagen pût défendre cette partie. C'était tout ce que voulait celui-ci.

Au jour fixé, Lyderic et ses cent hommes d'armes étaient prêts; et, selon son habitude, le comte de Flandre n'avait d'autre arme que son épée : il était vêtu d'un pourpoint que lui avait fait Crimhilde, et sur lequel, au-dessous de l'épaule gauche, était brodée une petite croix.

Au moment du départ, Peters vint supplier le comte de ne point emmener Hagen; mais Hagen, dans une guerre, était un homme trop précieux par son habileté à fabriquer et à réparer les armes, pour que Lyderic s'en privât : aussi ne fit-il que rire des craintes de Peters, et constitua-t-il Hagen intendant général de son armurerie.

Lyderic prit congé de sa mère et de sa femme avec sa confiance ordinaire dans la fortune : il avait l'épée Balmung, dont il connaissait la trempe; il avait le fouet d'or du roi des Niebelungen; enfin il avait le casque qui rend invisible : c'était, avec son courage, des garanties plus que suffisantes pour la victoire.

X.

Le comte de Flandre et ses cent hommes marchèrent trois jours, puis ils s'embarquèrent sur des vaisseaux que Lyderic avait fait préparer; de sorte qu'au bout de huit jours de son départ du château de Buck, il abordait dans la capitale des Higlands.

Lyderic fut fort étonné; car, au lieu de trouver les états du roi Gunther dans le trouble et la désolation, comme celui-ci lui avait écrit qu'ils étaient, il les trouva en fête de ce que la révolte était apaisée. Au reste, le roi Gunther attendait Lyderic sur le rivage, et il lui fit l'accueil qu'avait droit d'attendre un ami si diligent à porter secours.

Lyderic trouva tout préparé pour une grande chasse que Gunther donnait en son honneur. Cette chasse devait avoir lieu le lendemain même de son arrivée; de sorte que Lyderic ne fit que coucher dans la capitale du roi des Higlands, et dès le lendemain matin partit avec Gunther pour une grande forêt au centre de laquelle était fixé le rendez-vous. Quant aux cent chevaliers, ils restèrent dans la capitale, et Gunther ordonna aux gens de sa cour de leur faire grande chère, comme lui-même faisait au maître. Hagen et Peters accompagnèrent seuls Lyderic.

Comme la forêt était peu distante de la capitale, on y arriva à sept heures du matin, et l'on se mit en chasse aussitôt; les piqueurs avaient détourné un ours.

Au bout d'une heure ou deux de chasse, l'ours fatigué s'accula et tint aux chiens; alors les piqueurs sonnèrent leurs fanfares et les chasseurs accoururent. Gunther allait le charger l'épée à la main, lorsque Lyderic proposa de le prendre vivant, afin d'en faire cadeau à la princesse Brunehilde. Alors, comme personne n'osait se charger de la capture, il se fit donner des cordes, descendit de cheval, alla droit à l'ours, qui se leva sur ses pattes de derrière. C'était ce que demandait Lyderic : il prit l'animal à bras-le-corps, et, l'ayant terrassé, il lui lia les quatre pattes et le museau, le chargea sur son épaule; et, comme tous les chevaux regimbaient quand on voulait le leur mettre sur le dos, il continua de le porter jusqu'à l'endroit où l'on devait trouver le déjeuner.

Le déjeuner était fidèlement arrivé à son poste, et il était riche et copieux, comme il convenait à des chasseurs affamés. Mais, par un oubli étrange, le vin manquait. Gunther gronda fort tous les serviteurs, qui rejetèrent la faute les uns sur les autres. Mais comme cela ne remédiait en rien à l'affaire, le roi eut l'air de se rappeler qu'on était passé, en venant, près d'une si claire fontaine, que chacun avait voulu y boire. Il ordonna alors aux serviteurs d'aller y puiser de l'eau; mais comme Lyderic était échauffé de son combat avec l'ours, il n'eut point la patience d'attendre,

et se mit à courir vers la fontaine. C'était l'occasion qu'attendait Hagen; aussi le suivit-il, dans l'intention apparente de le servir au besoin.

En arrivant près de la fontaine, Lyderic posa sa lance contre un saule qui l'ombrageait, et, pour être encore plus à son aise, se débarrassa de son casque et de son épée. Il s'agenouilla, et, baissant la tête, il but à même la source. Hagen profita de ce moment, prit contre le saule la lance de Lyderic, et, guidé par la croix que Crimhilde avait brodée elle-même sur son habit, il la lui enfonça au-dessous de l'épaule gauche de toute la longueur du fer.

Lyderic jeta un cri et se releva, puis, quoique atteint mortellement, il saisit Balmung, et, comme un lion blessé et qui épuise sa vie dans un dernier effort de vengeance, il rejoignit Hagen en trois bonds, et d'un seul coup de Balmung il lui fendit la tête si profondément, que les deux parties tombèrent sur chaque épaule. Aussitôt il se retourna et aperçut Peters qui, redoutant quelque trahison, avait suivi Hagen, mais qui était arrivé trop tard : il voulut parler pour lui adresser quelque suprême recommandation, mais il ne put que lui faire de la main signe de s'enfuir, et il tomba mort près du cadavre de son assassin.

Peters comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car il était évident que la vengeance de Gunther ne s'arrêterait point là; il s'orienta donc en jetant un coup d'œil sur les nuages, et, guidé par la direction du vent, il prit sa course vers la mer. Arrivé sur le rivage, comme il vit qu'on le poursuivait, il s'élança la tête la première dans les flots, et, ayant gagné à la nage une des galères flamandes qui étaient à l'ancre, il raconta ce qui venait d'arriver au capitaine, qui donna aussitôt l'ordre d'appareiller, et fit voile vers le port le plus près, qui était celui de Blakenberg.

La désolation fut grande au château de Buck lorsqu'on y apprit la fatale nouvelle. Crimhilde se jeta aux genoux de la vieille princesse en lui demandant pardon, car c'était elle qui doublement avait tué Lyderic, la première fois par son orgueil, la seconde fois par sa confiance. Heureusement Ermengarde était un cœur puissant et religieux; et, toute brisée qu'elle était de la perte de son fils, elle songea qu'il fallait avant tout se mettre en mesure contre de nouveaux malheurs; et, ayant fait proclamer à l'instant la mort de Lyderic et la trahison de Gunther, elle appela tous les Flamands à la défense de leur jeune comte; puis elle envoya un messager au roi Dagobert, en lui faisant savoir le besoin qu'elle allait avoir de son secours.

En effet, huit jours s'étaient à peine écoulés que Gunther débarqua avec une armée considérable dans le port de l'Écluse.

Quelle que fût l'activité qu'eût déployée la bonne dame Ermengarde, la situation n'en était pas moins critique. Les cent chevaliers que Lyderic avait emmenés avec lui, et qui étaient les plus braves de sa principauté de Dijon et de sa comté de Flandre, avaient été faits prisonniers au moment où ils s'y attendaient le moins, sans avoir même pu se défendre; et le messager envoyé à la cour des Francs avait répondu que le roi Dagobert venait de mourir, et que son fils Sigebert, qui avait hérité de la France orientale, étant en guerre avec Clovis, son frère, qui avait hérité de la France occidentale, il ne pouvait, malgré le grand désir qu'il en avait, distraire aucune troupe de son armée. Les deux pauvres femmes en étaient donc réduites à leurs propres forces, et ces forces, qui étaient peu de chose, étaient encore moralement fort diminuées par l'absence d'un chef qui pût donner de l'unité à la défense.

Cependant Gunther et son armée avançaient toujours : le prétexte qu'il donnait à son agression était que, le jeune comte Andracus étant mineur, il venait, comme son oncle, réclamer la régence de sa comté. Mais comme tout le monde savait qu'il était l'assassin du père, personne ne se laissait prendre à son apparente amitié pour le fils.

Ermengarde et Crimhilde avaient rassemblé autour d'elles, et pour la défense du château de Buck, tout ce qu'elles avaient pu réunir d'hommes d'armes et de serviteurs; et, sans autre espoir qu'en Dieu, elles priaient agenouillées de chaque côté du berceau du jeune comte, lorsqu'on vint leur annoncer qu'un chevalier, sans couronne à son casque et sans armoiries à son bouclier, et qui cependant paraissait familier avec les armes, demandait à être introduit devant elles. Dans une circonstance semblable, aucun secours n'était à dédaigner : Crimhilde et Ermengarde donnèrent l'ordre que le chevalier fût introduit devant elles.

L'inconnu était un homme d'une haute et puissante stature, et qui paraissait, comme l'avait dit son introducteur, familier avec les armes. La visière de son casque était baissée; mais une barbe blanche qui passait par l'ouverture inférieure indiquait que si celui qui se présentait avait perdu quelque chose du côté de la force, il avait dû gagner du côté de l'expérience. Il s'inclina devant les deux femmes, et, abordant sans détour le sujet qui l'amenait, il leur dit qu'ayant appris la situation déplorable où elles se trouvaient, il était venu leur offrir son secours, espérant qu'il ne serait point méprisé par elles, quelque faible qu'il fût, et offrant, si elles avaient quelque défiance, de jurer sur l'Évangile qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la défense des droits du jeune comte.

Il y avait dans la voix de l'inconnu une telle expression de vérité, que, quoique les deux femmes ignorassent encore si son courage et son expérience répondaient à la confiance qu'il leur avait inspirée, elles acceptèrent ses services, lui disant qu'elles tenaient pour inutile tout autre serment que sa seule parole, et elles lui remirent la défense du château avec le commandement de leur petite armée.

Aussitôt, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, le chevalier inconnu salua les deux dames et descendit dans la cour faire ses dispositions.

Là, ayant réuni tout son monde, il vit qu'il pouvait disposer de douze cents hommes d'armes, sans compter les serviteurs et les valets; et dès-lors, les voyant animés du meilleur esprit, il résolut, quoique l'armée qui venait l'attaquer fût quatre fois plus nombreuse que la sienne, de ne point l'attendre derrière ses murs, mais d'aller au-devant d'elle dans la forêt. En conséquence, il laissa, pour la défense du château, une centaine d'hommes d'armes avec tous les valets et les serviteurs, et avec le reste il s'apprêta à marcher à l'ennemi. Au moment de partir, un vieux garde lui offrit de lui servir de guide; mais le chevalier inconnu lui répondit qu'ayant été élevé non loin de cette forêt, toutes les routes lui en étaient familières. En effet, aux premières dispositions qu'il fit, les soldats reconnurent qu'il avait une science des lieux au moins égale à la leur, et leur confiance en lui s'en augmenta encore.

Le chevalier inconnu disposa son armée à l'endroit même où, vingt-trois ans auparavant, le comte Salwart avait été assassiné et la comtesse Ermengarde faite prisonnière. C'était un défilé qui semblait fait exprès pour une embuscade, et où deux cents hommes pouvaient lutter contre deux mille.

A peine les dispositions étaient-elles prises, que l'on aperçut l'armée de Gunther, qui, se reposant sur sa force numérique et surtout sur le peu de résistance qu'on lui avait opposé jusque-là, s'avançait pleine de confiance et sans prendre d'autre précaution que de se faire précéder d'une avant-garde. Le chevalier inconnu laissa passer cette avant-garde, puis, lorsque l'armée tout entière fût engagée dans le défilé, il donna le signal convenu, et les Higlands se virent écrasés par des rochers, sans qu'ils pussent même distinguer la main vengeresse qui les poussait sur eux. En même temps, et lorsqu'il vit que le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs, le chevalier inconnu les attaqua lui-même de front, avec grand bruit de cors et de fanfares, qui répété par les échos de la forêt, pouvait faire croire à un nombre de soldats triple de celui qu'il avait réellement.

Gunther paya bravement de sa personne; mais les dispositions étaient trop bien prises pour que la victoire restât longtemps incertaine. Après un combat de deux heures, l'armée des Higlands fut mise en fuite et taillée en

pièces, et Gunther lui-même, pressé vivement, parvint à grand'peine à se sauver avec une centaine d'hommes. Arrivé au bord de la mer, il se jeta dans un de ses navires, et, tout honteux de sa défaite, regagna nuitamment sa capitale.

Les vainqueurs regagnèrent le château, rapportant aux deux femmes cette bonne nouvelle, mais rapportant le chevalier inconnu blessé à mort.

Elles allèrent au-devant de leur libérateur, qui, en les voyant s'approcher de lui, leva la visière de son casque, et elles reconnurent Phinard, le vieux prince de Buck, qui, trois ans auparavant, avait fait à Lyderic la cession de ses États, et s'était retiré dans la forêt pour y accomplir la pénitence qu'il s'était imposée. Au fond de sa retraite, il avait appris le danger que couraient les deux princesses et le jeune comte; il avait alors revêtu une dernière fois les armes mondaines pour venir à leur secours. Dieu avait béni son entreprise, et, par un jeu de hasard, ou plutôt par une permission de la Providence, l'expiation avait eu lieu à l'endroit même où avait été commis le crime.

Phinard expira le lendemain, priant les deux princesses de ne pas lui chercher une autre tombe que celle qui avait été creusée miraculeusement pour lui dans la cour déserte pendant la nuit qui avait amené sa conversion.

Il y fut enterré selon ses désirs. Dieu ait son âme !

Quant au jeune comte Andracus, il régna pendant longues années avec joie et honneur, et eut un fils, qui fut monseigneur Beaudoin Ier, surnommé Beaudoin aux côtes de fer.

Ceci est la véritable légende de Lyderic premier comte de Flandre.

FIN DES AVENTURES DE LYDERIC.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant.



NOUVELLES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

LA PÊCHE AUX FILETS

I.

Lorsque j'avais le bonheur de demeurer à Naples, place de la Vittoria, hôtel de monsieur Martin Zirr, au troisième, vis-à-vis le Chiatamone et le château de l'OEuf, tous les matins, en m'éveillant, je m'accoudais à ma croisée, et, jetant au loin mes regards sur ce miroir éclatant et limpide de la mer Tyrrénéenne, je me demandais, à part moi, d'où pouvait venir un si triste proverbe, dans le pays le plus gai, le plus insouciant et le plus heureux qui soit au monde : *Voir Naples et mourir!* A force de réfléchir, je crois pourtant avoir trouvé l'origine de ce rapprochement bizarre et sinistre : c'est qu'il n'est pas une seule époque de l'histoire napolitaine où, par une cruelle ironie de la nature, cette ville, si heureuse en apparence, n'ait été désolée par quelque terrible fléau ; ce peuple, si paisible et si calme, n'ait été agité sourdement par l'émeute et la guerre civile ; ces eaux, si transparentes et si pures, n'aient été rougies par le sang. Remontez seulement de quelques années : c'est Caracciolo pendu au mât d'un vaisseau, au milieu d'une flotte pavoisée des plus brillantes couleurs. Remontez encore : c'est Masaniello empoisonné aux acclamations du rivage, criblé de balles au pied de l'autel. Remontez toujours, et l'imagination reculera épouvantée devant les luttes des Anjou et des Duras, devant les meurtres et les crimes des deux Jeanne sombres constellations qui ont laissé sur ce beau ciel de l'Italie un long sillon de sanglants souvenirs. Arrêtons-nous là, et déchirons une ou deux pages de cette affreuse histoire : c'est un récit que personne encore n'a fait, que nous sachions, c'est un drame simple et terrible qui se déroule au milieu des incident les plus riants et le plus pittoresques; c'est un lugubre tableau, aux personnages sombres et muets, au fond joyeux et splendide. Nous sommes en 1414, le 25 juillet, par une des plus brillantes soirées de ce mois, dont la chaleur est d'habitude étouffante à Naples, et qui, dans cette néfaste année où se place notre histoire, dépassa tous les degrés de température que la nature humaine peut supporter. Le soleil, entouré d'une auréole de vapeurs, rouge comme un fer sortant de la fournaise, s'était plongé avec impatience dans une mer de plomb fondu ; on eût dit que l'astre du jour, dont l'apparition est ordinairement saluée par des chants d'allégresse et le départ est accompagné tristement par le son des cloches plaintives, ce jour-là s'était hâté de se dérober au spectacle des souffrances et aux malédictiens des hommes. Mais la nuit, si vivement désirée, n'avait apportée aucun soulagement à la population affaiblie ; une brise, imperceptible et légère, qui avait erré çà et là pendant la fin du jour, pareille au souffle d'un mourant, venait de s'éteindre tout à fait, et la nature gisait haletante, immobile, épuisée, comme une vierge antique au pouvoir d'un dieu impitoyable et vainqueur. Le golfe, si azuré, si bruyant, si animé dans des jours meilleurs, ressemblait à un de ces lacs plombés et maudits, tels que l'Averne, le Fucinus et l'Agano, qui couvrent d'un immence linceul mortuaire les volcans éteints. Pas une voile, pas un flambeau, pas une chanson de pêcheur attardé n'effleuraient l'impassible surface ; le silence de la mort régnait sur la ville et sur la mer comme aux portes d'une autre Pompeïa. Le Vésuve grondait sourdement dans ses immenses profondeurs, prêt à vomir sa lave dévorante sur la campagne déjà à moitié embrasée. Dans les vastes plaines élyséennes les mânes des anciens semblaient se réjouir de cette atmosphère de fumée infernale, que bientôt nul mortel ne pourrait plus respirer. La Margelina se couvrait d'un voile, le Pausilippe n'osait plus se mirer dans les eaux qui l'entourent, et la belle et voluptueuse Sorrente, symbole de poésie et d'amour, la mère du Tasse, la nourrice de Virgile, paraissait rendre le dernier soupir, semblable à Proserpine se débattant en vain dans les bras de Pluton.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, une torpeur irrésistible gagnait de plus en plus les habitants de Naples. Tout le monde avait cédé à une lassitude qui tenait encore moins du sommeil que de la léthargie ; on eût dit que les étoiles craignaient de montrer leur face souriante et sereine, et perçaient faiblement l'épais rideau de vapeurs comme les rayons d'une lampe agonisante à travers un double rempart d'albâtre. Une lueur incertaine et blanchâtre éclairait confusément les objets, et le seul bruit vivant, au milieu de ce

calme universel, était le son lent et monotone de la cloche qui marquait l'heure à l'horloge du château.

Cependant, malgré la prostration générale, un homme veillait. La haine et l'ambition avaient chassé à jamais la fatigue de ses membres, le sommeil de ses paupières, le repos de son cœur. Debout et immobile derrière la croisée d'une petite maison de Chiatamone, il fixait obstinément ses yeux sur un point de l'horizon du côté de Caprée.

Tout-à-coup son jeune front de vingt-cinq ans s'éclaircit, ses noirs sourcils froncés se détendirent, un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres contractées. C'est qu'il avait aperçu au loin, sur le golfe, une faible lumière qui avait un moment brillé à l'horizon, et s'était promptement évanouie comme ces feux follets qui ne laissent aucune trace de leur passage.

C'était apparemment un signal convenu, car au même instant le jeune homme tressaillit, se détacha promptement de la croisée près de laquelle il veillait, s'enveloppa d'un long manteau noir, passa à sa ceinture une corde, prit dans sa main une torche de résine et un stylet, et s'avança d'un pas lent et discret vers la jetée de Santa-Lucia.

L'horloge de Pizzo-Falcone sonnait lentement le douzième coup de minuit. Le phare nocturne que l'inconnu avait paru attendre avec tant d'impatience, brilla de nouveau à une distance plus rapprochée, et disparut la seconde fois comme la première.

Malheureusement, notre jeune homme eut beau jeter ses regards sur toute l'étendue du rivage, il ne vit pas une barque, pas un seul bateau amarré à la rive. Les pêcheurs et les mariniers, chassés par le *sirocco*, avaient été chercher sous des grottes ou derrière les écueils un abri et un peu de fraîcheur.

Au reste, en supposant qu'il eût rencontré quelqu'un dans cette nuit de malheur, ce n'eût pas été chose facile de déterminer, de gré ou de force, cette personne à se mettre à la mer. Le pêcheur napolitain craint le sirocco presqu'autant que le lazzarone les sbires; par un temps pareil, un descendant de Masaniello n'aurait pas touché à une rame pour tout l'or du monde. Bien plus, se fût-il agi de chasser le diable, personne n'aurait porté la main à son front pour faire le signe de croix.

Absorbé par sa préoccupation profonde, le jeune seigneur n'avait pas réfléchi à un obstacle bien facile à prévoir dans cette saison brûlante, et d'après la paresse naturelle des gens du pays. Que faire? se mettre à la recherche des absents? qui sait jusqu'où l'aurait mené une telle expédition? et il aurait risqué à la fin d'être reconnu. Attendre sur le port et rendre de là le signal au bateau mystérieux qui venait à sa rencontre; c'était un parti auquel il ne savait se résoudre, car l'entretien qu'il devait entamer ne pouvait avoir pour témoin que le ciel et la terre.

Tandis qu'il arpentait le rivage, en proie à la plus grande agitation, en tournant par hasard un pilier auquel on attachait d'ordinaire quelque gros galion démâté, en état de réparation, il aperçut une barque à moitié engravée dans le sable, et au fond de cette barque un jeune batelier de dix-huit à vingt ans, profondément endormi.

Ce qu'on pouvait voir de ses traits et de sa figure, à travers la lueur phosphorescente de cet air embrasé, respirait l'intérêt et la sympathie. De son long bonnet rouge s'échappait une chevelure noire, épaisse et bouclée; une petite image de Sainte-Marie-du-Carmel, brodée sur un morceau d'étoffe noire, pendait à son cou robuste et bien modelé. Son costume se composait en tout d'une espèce de gilet de drap rouge et d'une large braie de toile rayée qui lui venait un peu au-dessous du genou; les bras, la poitrine et les jambes du pêcheur étaient entièrement nus.

A cette rencontre inattendue et miraculeuse, l'homme au manteau noir, quel que fût son désir de s'entourer de silence et de mystère, poussa une acclamation de joie. Il était temps, la barque étrangère qui menait vers lui le messager attendu, arrivée à la moitié du golfe, avait fait un troisième signal.

L'inconnu doubla le pas, se courba à la hâte vers le batelier endormi, et le secoua fortement par le bras.

— Excellence, murmura le pêcheur machinalement, me voici! je suis prêt, excellence!

Et, après deux ou trois essais également infructueux pour ouvrir les yeux et pour se tenir sur ses jambes, accablé de fatigue et de sommeil, il chancela et retomba au fond de sa barque.

— Debout, mon garçon, j'ai besoin de ton bateau, fit l'inconnu en le soulevant par la taille; je n'ai pas de temps à perdre, vite la rame à l'eau et partons.

— Vous parlez bien, monsieur, répondit le pêcheur qui commençait à s'éveiller et à arrêter les yeux sur son interlocuteur, lequel ne lui paraissait déjà plus mériter le titre d'excellence; vous parlez bien pour vos affaires; mais avant de m'éveiller si brusquement, il me semble que vous eussiez bien fait de vous informer si j'étais disposé à travailler par une nuit pareille, ou même les âmes du purgatoire, qui pourtant doivent être faites à la chaleur, n'oseraient quitter leur four, fût-ce pour s'en aller en paradis.

— Et comment, drôle, pouvais-je deviner tes intentions sans t'éveiller? dit le jeune seigneur se contenant avec peine.

— Alors il valait mieux me laisser dormir.

— Par la mort-Dieu! s'écria l'inconnu en frappant du pied, n'es-tu pas là, *brigante*, pour servir le public?

— Le jour, c'est possible; mais la nuit je suis libre. Ainsi donc si *tu* n'as plus rien à me dire, conclut le pêcheur tout-à-fait éveillé, et passant, sans trop de cérémonie, de l'excellence au tutoiement le plus simple, tu peux bien t'en aller à tous les diables!

— Allons, allons, reprit l'inconnu en voyant qu'il n'était pas prudent d'irriter un homme dont il avait si grand besoin, rends-moi ce petit service, et je te paierai ta course tout ce que tu voudras.

— Même une once d'or? demanda le pêcheur d'un ton goguenard.

— Même deux, pourvu que tu te dépêches.

— Alors c'est différent, répondit le batelier en attachant son regard fixe et pénétrant sur l'inconnu; nous pouvons nous entendre.

Et il ajouta tout bas

— Ou cet homme est un prince déguisé, ou un galérien qui s'échappe.

— Voyons, dit l'inconnu en sautant dans le bateau, en finiras-tu, malheureux?

— Un moment, *signor mio*; irons-nous bien loin? car, en vérité, cette nuit, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis remuer les bras.

— Deux milles tout au plus.

— Deux milles à aller et deux milles à revenir... ça fait quatre; laissez-moi chercher un compagnon.

— C'est inutile, je t'aiderai moi-même, dit le jeune seigneur saisissant une rame et faisant d'un seul coup voler le bateau comme une flèche.

— Et vous me donnerez, comme nous en sommes convenus, deux onces d'or?

— En voici quatre, répondit l'inconnu en lui jetant sa bourse avec mépris, et je t'en promets trois fois autant lorsque nous serons de retour; silence et courage.

— Pardonnez-moi, excellence, reprit le pêcheur en rougissant de honte, d'étonnement, et même d'un certain dépit. Vraiment, j'étais encore endormi... je ne sais plus où j'avais la tête .. j'ai eu tort. Reprenez votre or, j'ai plaisanté. Mais je vais vous montrer que je sais bien servir mon monde et faire mon devoir. (Et en parlant ainsi, il ramait de toutes ses forces.) Que diable! je ne suis pas un juif, et je tiens beaucoup à sauver mon âme. Une piastre c'est assez... c'est même trop. Il est vrai qu'à la nuit il n'y a point de tarif; mais je ne surfais personne. Et, si ce n'était que demain c'est jour de fête, qu'on annonce de grandes réjouissances publiques, une procession, des courses, une belle pêche aux filets, je ne vous aurais demandé qu'un carlin par mille, le prix ordinaire.. Mais je suis à sec, j'ai tout donné à mon père et à mon jeune frère... un gamin paresseux dont vous ne vous faites pas une idée... tout ce que j'avais...

Mais l'inconnu n'écoutait plus son bavardage. Se voyant à deux ou trois portées d'arbalète du point qu'il voulait atteindre, il battit son briquet, alluma sa torche, et l'agita au-dessus de sa tête. Aussitôt on vit flamboyer, à deux ou trois cents pas, un second *fanal;* et une barque, poussée par de vigoureux rameurs, franchit rapidement la distance qui séparait les deux personnages mystérieux de ce rendez-vous nocturne.

Alors on put apercevoir, sur la poupe du bateau qui venait de Caprée, un vieillard d'une soixantaine d'années, à la barbe et aux cheveux blancs, au dos voûté, revêtu d'une espèce de froc et coiffé d'un long chaperon.

— Eteins ton flambeau, dit le vieillard à voix basse, on ne saurait avoir trop de prudence.

— Je ne serais pas fâché d'examiner tes traits, dit le jeune homme, et de voir d'abord à qui j'ai affaire.

— A quoi bon? puisque tu ne me connais pas; avant toute explication, je te dirai mon mot d'ordre, et si tu ne me réponds pas le tien, nous briserons là, et je m'en retournerai comme je suis venu.

— C'est juste, dit le jeune homme en jetant sa torche à la mer; voilà pourtant l'inconvénient de ne pas connaître les gens qu'on emploie, et de choisir des agens par procuration.

— Mon Dieu! répliqua le vieillard avec un sourire d'ironie, cela nous arrive assez souvent de ne connaître ni nos amis, ni les gens qui nous servent, ni ceux qui nous desservent. Malheureusement on n'a pas toujours un mot d'ordre pour se tirer d'embarras.

— Dis-moi donc le tien, astrologue.

— Le voici, échanson: *Aut César, aut nihil;* à ton tour...

— *Trois fois maudit, une fois damné!*

— C'est bien; et sautant d'un bond dans le bateau du jeune homme, avec une légèreté et une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de cet âge, le vieillard fit signe à ses deux matelots de s'éloigner sur-le-champ et de revenir auprès de lui lorsqu'il les sifflerait.

Lorsque la barque qui avait amené l'étranger fut hors de la portée de la voix, le vieillard fit un geste significatif pour indiquer la présence du batelier qui était de trop dans l'entretien qui allait suivre.

— Parle avec assurance, dit à demi-voix le jeune seigneur, je réponds de la discrétion de cet homme.

Si le pauvre pêcheur avait pu entendre ces paroles ou voir le sourire fatal qui les accompagnait, il eût passé le peu de momens qui lui restait à vivre à recommander son âme à Dieu; mais il avait vingt ans, se sentait fort de son innocence, et aimait la plus jolie lavandière de Nésida; si bien que dans cet instant terrible, au lieu de songer à son âme, il pensait tranquillement à sa belle fiancée.

— Parle, répéta le jeune homme d'un ton impérieux, quelles nouvelles m'apportes-tu de notre conquérant?

— Monseigneur, murmura le vieillard d'une voix lente et lugubre, depuis que l'envoyé de votre excellence est venu m'engager à votre service, je n'ai jamais cessé d'observer le cours des astres pour...

— Je t'ai pris pour observer les actions du roi et non pas le cours des étoiles.

— Mais, monseigneur, je m'appelle Galvano Pedicini, je suis médecin et astrologue.

— Et je te paie, moi, comme espion et empoisonneur.

— Pardonnez-moi, excellence, vous me faites honneur de la moitié; jusqu'à présent j'ai consenti à vous tenir au courant des progrès de Ladislas dans la guerre de Toscane; quant à l'autre point, il n'en a jamais été question dans vos lettres et dans vos messages.

— C'était sous-entendu... Mais voilà pourquoi avant de te donner mes dernières instructions, j'ai voulu te parler moi-même et ne plus me fier à des intermédiaires.

— Me voici prêt à recevoir les ordres de votre excellence, mais je dois dire à monseigneur que si les services qu'il attend de moi sont de nature à porter le trouble dans ma conscience, alors ma probité m'impose...

— De demander un double prix: c'est trop juste. Voyons d'abord comment tu t'es acquitté de ma première commission. Que vous ont appris les constellations jusqu'ici, messire astrologue?

— Hélas! monseigneur, continua le magicien d'une voix dolente, les astres m'ont trompé encore une fois, ou plutôt, puisque les constellations sont infaillibles, moi-même, dans mon empressement à scruter l'avenir, j'ai dû commettre une erreur dans mes calculs, et je vous avais prédit que l'orgueil et la puissance de Ladislas se briseraient contre les murs de Bologne. L'éclipse totale de Mars n'admettait pas de doutes à cet égard .. Eh bien! malgré l'éclipse, j'ai la douleur de vous annoncer que le roi...

— A pris non-seulement Bologne, mais Sienne également...

— Sienne aussi! s'écria l'astrologue avec étonnement et terreur, et qui a pu vous dire?...

— Qui m'a dit qu'il avait pris Bologne?...

— Vous saviez donc?...

— Que les vents te servent aussi mal que les astres.

— Pas possible.

— Si tu en doutes encore, entre demain dans la ville, et si un homme qui a vendu comme toi son âme à Satan, ne craint pas d'entrer dans une église, tu verras que moi et la princesse régente nous irons rendre grâce, avec toute la cour, à Santa-Maria-del-Carmine, pour la double victoire qu'elle a bien voulu octroyer à Sa Majesté hérétique, notre auguste maître, trois fois excommunié.

— Patience, murmura le sorcier pris en faute, si je suis en retard envers vous de deux victoires, vous aussi, monseigneur, vous êtes en retard envers moi de deux mois de paie.

— Oui, mais moi, dit le jeune homme en lui montrant une bourse d'or, je viens réparer ma négligence.

— Et moi aussi j'espère me faire pardonner la mienne.

— Voyons.

— Monseigneur qui est si bien informé des progrès du roi Ladislas, sait-il que le roi Ladislas, immédiatement après cette campagne, renonçant à ses vastes desseins de conquête, a le projet de retourner à Naples au moment où l'on s'y attendra le moins? N'est-ce pas que monseigneur ne savait pas cela?

— Non, mais je le suppose.

— Monseigneur ne suppose pas qu'aussitôt son retour, le roi confiera le gouvernement à un homme ferme et dévoué, et ordonnera à son auguste sœur, Jeanne de Duras, de ne plus se mêler de politique.

— Non, mais je le crains.

— Et monseigneur ne craint pas que le roi ne commence par le faire pendre?

— Non, mais en tous cas, je le préviendrai.

— Et comment, excellence?

— Ecoute: tes remèdes sont infaillibles?

— Bien plus que les étoiles.

— Ton métier d'astrologue te donne un libre accès auprès du roi?

— Le jour comme la nuit.

— Quel prix demandes-tu pour te charger du roi Ladislas? Tu m'entends?

— Je ne demande que de remplir auprès de Votre Majesté, lorsqu'elle aura pu s'asseoir à côté de Jeanne sur le trône de Naples, le même emploi d'astrologue que je remplis maintenant auprès de Ladislas.

— Oui; mais non pas celui de médecin, ajouta le jeune homme en souriant.

Le vieillard tendit sa main décharnée, prit la bourse qu'on s'empressait de lui remettre, et après avoir sifflé ses deux matelots, prit congé de son interlocuteur.

— Adieu, Galvano, dit celui-ci en le voyant s'éloigner.

— Au revoir, Pandolfello, murmura le sorcier avec un accent étranger et un sourire diabolique.

Le jeune seigneur se tourna tout-à-coup vers ce magnifique amphithéâtre de maisons, de jardins, de villes et d'églises qui s'étend de Portici au Pausilippe, et l'embrassant tout entier d'un regard ambitieux et cupide:

— A moi Naples! dit-il, à moi la reine! à moi le royaume!

Puis, se souvenant que tout n'était pas fini et qu'il y a un homme de trop parmi les vivans, il frappa doucement sur l'épaule du batelier, qu'il avait presque oublié au fond de sa barque et qui paraissait plongé dans un profond sommeil :

— Assez dormi, mon garçon! s'écria le jeune favori d'une voix sinistre. Prends la rame et retournons au rivage.

Le pêcheur n'avait pas fermé l'œil un seul instant. Au ton dont ces paroles furent prononcées par son étrange passager, il comprit qu'il n'avait plus aucun espoir de salut. Quoiqu'il eût fait tout son possible pour qu'aucun mot de ce terrible entretien ne parvînt jusqu'à lui, il sentit que, dès le moment que la fatalité l'avait choisi pour être témoin d'un secret de mort, il était perdu. Aussi ne se laissa-t-il pas tromper un seul instant à la douceur hypocrite de son compagnon.

Il reprit donc tristement ses rames, jetant çà et là un regard à la dérobée pour voir s'il n'apercevait pas une barque, une lumière, un écho lointain. Rien! tout était silence et solitude. Il épia un moment favorable pour se jeter tout-à coup sur son homme et essayer une résistance désespérée, ou bien pour s'élancer à la mer et se sauver à la nage; mais le favori le serrait de près, et il voyait briller dans sa main un long stylet qu'il lui eût enfoncé dans la gorge au moindre mouvement. Tout ce qu'il aurait tenté pour se défendre n'aurait donc pu que hâter le moment fatal.

Le pêcheur adressa à Dieu une prière muette et suprême, continua à ramer, et quand il s'aperçut que la terre approchait sans qu'aucun signe d'âme vivante parût sur la jetée, il tendit sa poitrine à son compagnon de voyage, et lui dit d'une voix calme :

— Je sais, monseigneur, quelle récompense m'attend pour vous avoir conduit à votre rendez-vous; seul et sans armes, je ne puis résister ni me défendre. J'ai fait tout mon possible pour ne rien entendre, pour ne rien savoir; mais je n'ai dû que trop comprendre qu'il s'agit d'un secret terrible. Je vous jure sur la mémoire sacrée de ma pauvre mère, sur Dieu et sur tous les saints du paradis, je vous jure, seigneur, que je ne chercherai jamais à pénétrer les mystères de cette nuit, et que pas un mot ne sortira de mes lèvres qui puisse vous compromettre, dût-on me briser les os sous la roue! Je ne crains pas la mort, mais je vous prie de me faire grâce, non point à cause de moi, mais de mon père, dont je suis le seul soutien; c'est un vieux soldat mutilé, qui a déjà perdu deux enfans au service de sa patrie et qui n'a plus de bras pour gagner son pain. Grâce pour lui et pour mon jeune frère, monseigneur! et Dieu, à son tour, vous fera miséricorde dans ce monde et dans l'autre, et il y aura trois cœurs qui prieront pour vous nuit et jour, car vous les aurez sauvés, vous aurez écouté la voix de l'innocent, vous vous serez fié à la parole du pauvre batelier.

— Qui est donc ton père? demanda la favori s'approchant de plus en plus du pêcheur.

— Giordano Lancia... Vous avez peut-être entendu prononcer son nom?

— Lancia! s'écria le jeune homme avec un accent de haine et de colère. Si je le connais! je le crois bien! il m'a sauvé la vie...

— En ce cas, je suis mort! s'écria le pêcheur avec un soupir.

Et, en effet, avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, l'inconnu lui avait plongé son poignard dans le cœur.

Puis, le faisant glisser dans la mer, il ramena promptement son bateau dans un endroit solitaire et gagna sa maison pour se présenter le lendemain de bonne heure, comme il en avait l'habitude, au lever de la régente.

II.

Seize heures et demie venaient à peine de sonner à l'église de l'*Inconorata*, ce qui, suivant le calcul italien, correspond, vers la fin de juillet, à l'heure de midi. A l'instant même, et comme pour attester l'exactitude de la vieille horloge gothique, on entendit éclater tout-à-coup le carillon immense, universel, épouvantable, des cloches sans nombre qui ont de tout temps assourdi les oreilles napolitaines, et surtout à l'époque assez reculée où se passe cette histoire.

Après une nuit telle que nous venons de la décrire, on peut imaginer quel jour intolérable et brûlant lui avait succédé. Cependant, dans les quartiers situés sur les bords de la mer, la chaleur était moins suffoquante. Une brise presque insensible et n'ayant pas assez de force pour rider la surface du golfe, paraissait suffire aux poumons de ces hommes habitués à une température littéralement infernale. Le plus mince filet d'ombre projeté par le fût d'une colonne ou par le rebord d'une fenêtre, un éventail improvisé avec quelques branches de laurier rose, la vue de ces eaux calmes et limpides, qui invitaient le plongeur avec tout l'attrait d'une jeune fille souriante et coquette, c'était plus qu'il n'en fallait aux Napolitains pour défier la canicule et prendre la vie en patience.

Au reste, on avait pris toutes les précautions d'usage dans nos grandes solennités pour garantir une partie de la ville contre cette pluie de feu que le lion céleste laisse tomber sur les peuples abattus, en secouant sa crinière. Toutes les rues qui s'étendaient de la royale demeure de Castel-Nuovo jusqu'à l'église du Carmine, étaient abritées par d'énormes tentes carrelées de mille couleurs; des fleurs et des arbustes jonchaient le pavé sur lequel, par une recherche tout-à-fait sybaritique, on avait étendu une double couche de sable fin et humide; des fontaines bâclées à la hâte, à l'aide de trois ou quatre tonneaux superposés, soufflaient, par la bouche de leurs tritons de plâtre, une cascade argentée, et remplissaient le double office de rafraîchir l'atmosphère et d'arroser les passans.

Tous ces apprêts annonçaient évidemment quelque fête extraordinaire, quelque réjouissance publique, l'accomplissement d'un devoir impérieux et solennel qu'on n'avait pas jugé à propos de différer à un moment plus propice. En effet la régente Jeanne de Duras, nièce de la terrible Jeanne Ire, d'homicide et adultère mémoire, après avoir reçu à son lever les grands-officiers de la couronne et les principaux barons du royaume, s'était rendue, en grande pompe et suivie de toute sa cour, à l'église de Sainte-Marie-du Mont-Carmel, pour remercier l'effigie miraculeuse qu'on y vénère de la double victoire remportée par son frère et seigneur, Ladislas Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile.

La nouvelle n'était arrivée que la veille, et aussitôt l'ordre avait été donné d'en instruire le peuple par une fête improvisée, et d'en rendre grâce à Dieu par une cérémonie pieuse et solennelle, ce qui prouvait à la fois la dévotion de Jeanne et son immense amour fraternel.

Le cortège avait déjà, une première fois, traversé les quais pour se rendre à la place du Marché; et la foule, dont la curiosité était loin d'avoir été satisfaite par ce premier spectacle, attendait impatiemment le retour de la brillante cavalcade.

Cependant quelques groupes, plus insoucians ou dédaigneux, se détachaient de la masse des spectateurs et vaquaient à leur besogne, complètement étrangers à tout le bruit qui se faisait autour d'eux, exception d'autant plus frappante qu'elle faisait contraste avec la curiosité générale. C'était un *à parte* dans ce chœur de cris de toute espèce, un horizon de tableau en désaccord avec les premiers plans, contre toutes les règles de l'art, et, disons mieux, de la nature.

Un de ces groupes était formé par une douzaine de pêcheurs

qu'on reconnaissait aisément à leur teint bruni par le hâle, à leurs longs bonnets rouges, et à la mélodie douce et monotone dont ils se berçaient lentement en tirant leurs filets de la mer.

Ils se tenaient à l'écart sur un petit coin du rivage, et, pour diminuer la fatigue que la chaleur rendait accablante, ils s'étaient partagés en deux troupes et se relayaient ponctuellement de quart d'heure en quart-d'heure. Ceux des pêcheurs qui avaient droit au repos venaient s'asseoir à l'ombre, sous l'arche d'un pont à moitié écroulé, et formaient cercle autour d'un personnage qui semblait égayer singulièrement leur récréation.

C'était un vieux soldat d'Avellino, aux traits durs et bronzés, aux cheveux blancs et crépus, à la poitrine vaste et musculeuse. Il suffisait d'un seul regard jeté à la hâte sur cet homme pour se convaincre qu'il avait dû prendre une part active et glorieuse à toutes les guerres qui agitaient depuis plus d'un demi-siècle son malheureux pays, convoité comme une proie par tant de princes et de peuples divers. Le nombre des cicatrices qui se croisaient en tous sens sur le corps du vieillard était vraiment prodigieux. Il y en avait de si profondes, qu'elles montraient s'être ouvertes plusieurs fois, comme si le fer de l'ennemi, ne trouvant plus d'autre place, eût été obligé de se plonger dans la même blessure. Ses bras, ses jambes, dont les os fracturés avaient été remis ensemble tant bien que mal, ressemblaient aux rameaux noueux et brisés d'un vieux tronc ravagé par la foudre.

Par quels liens mystérieux et inconnus l'âme d'un chrétien pouvait-elle tenir à cet amas de membres mutilés, à ce débris de charpente humaine, à cette ruine vivante ?

C'était le secret de la Providence.

Ce qui est incontestable, c'est qu'il marchait, parlait, grondait, accusait tout le monde avec une colère impuissante et risible. Depuis quelques jours la haine et l'emportement du veillard étaient arrivés à un tel degré d'exaspération, que le plus âgé des enfans qui lui restaient, le batelier, hélas! avait de la peine à le calmer.

Était ce un nouveau chagrin dont le pauvre jeune homme ignorait la cause?

Était-ce une nouvelle escapade du petit Peppino, enfant paresseux et incorrigible, vrai lazzarone dans la force du mot?

Personne n'en savait rien.

La dernière de ces deux conjectures était néanmoins la plus probable, car toutes les fois que le batelier s'éloignait pour aller à sa pêche ou pour conduire ses passagers, le père, irrité, laissait tomber un regard de courroux ou de mépris sur le dernier et le plus indigne de ses fils.

Quoi qu'il en fût, les propos du soldat devenaient tellement violens, que tout autre que lui eût payé bien cher ses paroles. Mais la seule vengeance qu'on daignât tirer de ses plaintes stériles, c'était de le livrer comme un jouet à la populace ameutée, qui profitait souvent de l'absence du batelier ou de la faiblesse du lazzarone pour exciter les grognemens du bonhomme et écouter en riant ses bravades.

En ce moment, le vieux Giordano Lancia (car c'était lui) était donc sans défense. Son fils Lorenzo, tel était le nom du batelier, absent depuis la veille, n'avait pas encore reparu : ce qui du reste lui arrivait souvent, attendu qu'il était obligé de travailler pour trois, pouvant ainsi suffire à peine à l'entretien de son jeune frère et de son père infirme.

Inquiet, maussade et soucieux plus qu'à l'ordinaire, le vieux Lancia reportait de la mer au rivage, et du rivage à la mer, le seul œil qui lui restait, depuis qu'un grand coup de pertuisane l'avait réduit à l'état de cyclope.

Assis sur un banc de chêne vermoulu et boiteux, digne piédestal d'un tel débris, le soldat ne prêtait aucune attention aux railleries et aux provocations des gens qui l'entouraient. Absorbé tout entier par son idée, il semblait oublier le lieu où il était, la cause qui l'y avait amené, et les paroles qu'il avenit d'échanger avec quelques-uns des pêcheurs qui tiraient les filets.

Enfin, après plusieurs questions demeurées sans réponse, après plusieurs minutes de cette inspection continuelle et muette, Lancia laissa échapper un cri de satisfaction, et presqu'au même instant un petit lazzarone de douze à treize ans, dont les traits délicats, le sourire épanoui et la tournure presque féminine contrastaient complètement avec la physionomie dure et courroucée du soldat, arriva près de lui en quatre bonds, et se coucha à ses pieds comme un lévrier essoufflé de sa course.

— Eh bien? fit le vieillard d'un ton sévère.

— Je ne l'ai pas trouvé; mais j'ai rencontré sa fiancée, la belle lavandière, qui l'a vu hier au soir. Lorenzo était gai et bien portant, comme à l'ordinaire, et il comptait travailler beaucoup dans la matinée, parce que...

Ici l'enfant s'arrêta timide et interdit.

— Parce que?... interrompit le père d'une voix farouche.

— Parce qu'il m'a promis un bonnet neuf pour aujourd'hui, que tout le monde se fait beau pour la fête.

— Malheureux vaurien, c'est toujours à cause de toi que ce pauvre garçon se tue de fatigue. Tu le feras mourir à la peine.

— Mon père...

— Tais-toi, lâche, paresseux, incapable.

— Mais, mon père, est-ce ma faute à moi si je ne puis gagner ma vie. Personne ne veut de moi ni pour ramer ni pour tirer le filet. Les plus vigoureux n'ont pas d'emploi ni de travail, et pourrissent sur le pavé ou se font tuer à la guerre. Et puis, si je m'éloignais de vous, qui soutiendrait vos pas, qui vous défendrait contre les insolens qui vous manquent de respect?

Un rire bruyant et universel accueillit la dernière excuse de l'enfant. Ses joues se couvrirent de pourpre; il se leva chancelant de honte et de colère, et montra les poings aux railleurs, qui ne daignèrent pas faire un seul geste pour repoussa vaine démonstration de fureur,

— Couche-toi, misérable! s'écria le père d'une voix de tonnerre, couche-toi, mauvais chien, où tu rampais tout à l'heure. Voilà l'appui que tu me donnes : jolie défense!

— Mais, mon père... balbutia l'enfant, se laissant couler à terre par un mouvement convulsif.

— Silence!..... Veux-tu que je leur raconte ton dernier trait de bravoure?

— Grâce! mon père, murmura le lazzarone d'une voix suppliante, et il se mit à lui baiser les genoux pour l'attendrir.

— Voyons, voyons, père Lancia, s'écrièrent les pêcheurs en s'approchant du vieillard; laissez donc tranquille ce pauvre Peppino, et parlons de notre affaire; ce qui est convenu est convenu.

— Vous avez ma parole, reprit le soldat gravement et s'apaisant par degrés, quoique à vrai dire, ajouta-t-il en tournant son regard dans la direction de l'église où la cour venait de se rendre, il vaudrait mieux remettre le marché à un autre moment. Aujourd'hui le diable prie.

Les pêcheurs se regardèrent en souriant.

— Ah! ah! mon maître, voici que ça vous reprend; faites votre signe de croix, et le diable n'aura rien à démêler dans vos affaires.

— Pour faire mon signe de croix, il faudrait avoir des bras, mes amis, et je n'ai que des moignons. Aussi me contenterai-je de prier mentalement le Seigneur d'envoyer, — pas plus que trois minutes, — un bon tremblement de terre lorsque le cortége viendra à passer sous la campanille du Carmine.

— Ceci n'est pas d'un bon chrétien, et encore moins d'un bon soldat : revenons, s'il vous plaît, à notre marché; voulez vous en courir la chance?...

— Je vous ai dit que vous aviez ma parole.

— Tout ce que nous prendrons de poisson dans le filet que nous venons de jeter, soit vingt *rotoli*, soit deux livres, est à vous, vous avez le droit de l'emporter ou de le revendre, et cela moyennant six carlins de votre monnaie. Si nous ne prenons que des cailloux, le prix sera le même. Ça va-t-il?

— Touchez là, s'écria vivement le vieillard, en tendant son bras mutilé.

— Vous oubliez, mon brave, que vous n'avez plus de

mains. Cela ne fait rien, votre parole est bonne, et puis c'est aujourd'hui jour de paie pour les vétérans, vous devez vous trouver en fonds. Ainsi, continua le pêcheur en jetant un petit coup-d'œil à ses camarades, toute la pêche contre six beaux carlins à l'effigie de ce bon Charles d'Anjou, que Dieu ait son âme dans son repos éternel.

Et il appuya malicieusement sur ces dernières paroles.

— L'âme de Charles est en lieu sûr, reprit le veillard avec un rire ironique, et j'espère que toute sa race ira bientôt le rejoindre.

— Oh! oh! répétèrent plusieurs voix, ceci nous paraît louche.

— Voilà bien les soldats! fit le pêcheur qui avait pris le premier la parole; vous n'allez jamais au sermon, père Lancia, et vous ne vous êtes jamais trouvé al Molo un dimanche après vêpres, lorsque le père Girolamo, pour une demi-livre de poisson par tête, vient nous raconter tant de belles choses sur ces bons maîtres que Dieu nous a envoyés du fond de la Provence, de vrais saints de père en fils, quoi!

— Oui, oui, c'est vrai, murmura le soldat d'une voix sourde, le roi Charles était un grand roi! Un roi de la branche cadette, comme ils disent. Il protégeait les pauvres, mais il maltraitait leurs filles en secret; il créait des nobles, mais il les dépouillait de leurs privilèges; il fondait des couvens, mais il emprisonnait saint Thomas d'Aquin; oui, il a élevé deux églises magnifiques: celle du Carmine, à la même place où il avait fait décapiter Conradin, le roi légitime, et celle de San-Lorenzo, où se rassemblaient autrefois les nobles et le peuple dans le vieux palais communal; oui, le père Girolamo a raison, voilà deux autels qui font bénir la mémoire de leur saint fondateur; voilà deux chapelles préparées d'avance avec un soin tout paternel pour les deux derniers descendans de ce bon roi, Jeanne et Lasdislas; aujourd'hui la sœur est allée prier al Carmine: la fille de l'assassin sur le tombeau de la victime; demain peut-être le frère ira prier à San-Lorenzo: le fils de l'usurpateur sur le tombeau de la liberté!

Les rires et les chuchottemens s'arrêtèrent et le cercle se resserra autour du vieillard.

— Oui, continua-t-il, ce sont de nobles rois, de père en fils... En effet, Charles II, ce maudit boiteux....

— Oh! quant à ça, vous boitez aussi, père Lancia.

— Moi, j'ai boité pour la première fois en me relevant du champ de bataille sur lequel j'étais couché tout sanglant. Mais lui, c'est Dieu qui l'a marqué de naissance. Ce maudit boiteux a tellement opprimé le peuple, que le peuple poussé à bout, s'est levé comme un seul homme et a exterminé jusqu'au dernier de ses oppresseurs.

— Le peuple a eu raison! s'écria l'auditoire.

— Et Robert, à son tour, n'a-t-il pas usurpé le royaume qui appartenait à son frère aîné! n'a-t-il pas attiré la guerre, la désolation, la misère sur notre pauvre pays? Et Jeanne, sa digne fille, la digne tante de cette autre qui porte son nom et qui l'a déjà surpassée en vertus, n'a-t-elle pas étranglé son mari? Et lorsque le pauvre André, la voyant tout occupée à tisser un cordon de soie et d'or, lui demanda à quoi pouvait servir ce cordon, ne répondit-elle pas avec une infernale impudence: C'est pour vous pendre, monseigneur!

— Horreur! fit le cercle atterré.

— Il est vrai, reprit le vieillard, que Charles III, son cher fils adoptif, le père des princes qui nous gouvernent, étouffa Jeanne à son tour, qui cependant n'avait d'autre tort envers lui que de lui avoir sauvé la vie tout enfant et de lui avoir donné un royaume. Mais, que voulez-vous, la reconnaissance est héréditaire dans cette famille. Aussi Charles III n'a-t-il pas tardé non plus à recevoir la récompense de sa belle action. La veuve d'André lui avait fait présent de la couronne de Naples, la veuve du frère d'André lui fit présent de la couronne de Hongrie. Mais il n'eut pas le temps de payer ce second bienfait comme il avait payé le premier, car un moment après qu'il eut porté sa santé à la reine Elisabeth et à sa fille Marie, les deux femmes soulevèrent à la fois leur verre, et à ce signal, un soldat qui s'était tenu caché derrière lui, leva la hache et lui fendit le crâne. Puis, comme il ne mourait pas assez vite au gré de ses parens, on le traîna dans un cachot et on empoisonna sa blessure. N'est ce pas, mes enfans, que la généalogie de nos bons princes ne saurait être plus édifiante, et que je connais notre histoire un peu mieux que le père Girolamo? J'en ai été, voyez-vous; et tout ce que je vous dis là vaut bien au moins deux livres de poisson par tête, mais je suis un pauvre soldat et je me contente d'acheter le poisson que je mange.

Les pêcheurs qui avaient trouvé plaisant d'exciter le vieillard pour s'amuser de ses folles menaces, demeuraient immobiles et cloués par l'étonnement et par la terreur. Mais le quart-d'heure du repos était passé, il fallait relever la première troupe et retourner aux filets. Ils se levèrent donc préoccupés des graves paroles qu'ils venaient d'entendre, et reprirent lentement leur travail et leur chanson monotone.

Les nouveaux venus s'installèrent sur le sable, et la conversation, un moment interrompue, continua sur un autre ton:

— Eh bien! mon illustre Lancia, quel chien vous a mordu? Je vous entends grender sourdement comme le Vésuve au moment d'une éruption. Y a-t-il quelques dangers pour ceux qui vous entourent?

—Je sais d'où lui vient ce nouveau surcroît d'aménité, dit un pêcheur qui n'avait pas encore parlé, en essuyant du revers de sa main la sueur qui ruisselait à larges gouttes de son front.

— Vraiment! fit le soldat d'un ton goguenard.

— Depuis cinq ou six jours, il n'est plus reconnaissable. D'abord il ressemblait à un dogue qui n'aurait pas d'os à ronger, et maintenant on dirait un ours qu'on aurait fait jeûner une semaine.

— Et après? continua le vieillard en regardant fixement son interlocuteur.

— Après, — si tu ne finis pas de grogner, — je vais conter une histoire que nul ne sait ici, — vieux conteur, — et dont j'ai été témoin lundi passé... à la nuit tombante.

— Parle, que l'enfer t'écrase! dit le vieillard tremblant de colère et de crainte.

L'enfant tressaillit et tourna un regard épouvanté vers le pêcheur.

— Eh bien! messieurs, j'étais lundi, vers le soir, tapi dans un coin de la petite rue de Santa-Maria-Nera, où je m'abritais de la pluie qui tombait à verse. Personne ne marchait par ce beau temps, excepté le brave Lancia, qui, en sa qualité de héros, ne craint ni l'eau ni le feu, et le garçon que voilà, qui est à son père ce que la béquille est au perclus, ce que le chien est à l'aveugle. Le vieux Lancia tenait le milieu du pavé, comme un marguillier allant en procession, ou un capitaine commandant la parade, lorsque tout à-coup le grand-chambellan, débouchant de la rue, le heurta de son cheval et le renversa sur le pavé, sans le moindre respect pour ses glorieux services.

— Malédiction! s'écria le vieillard. Tout est dit; je perdrai mon troisième fils, mon pauvre Lorenzo!

— Il devient fou! firent les pêcheurs en haussant les épaules, tandis que Lancia, accablé de désespoir et de honte, répétait des mots sans suite et de terribles menaces.

— Je n'étais pas seul... Malheur! Un autre a été témoin de l'insulte. — Oh! cette fois-ci, je ne puis plus le cacher à Lorenzo, mon dernier, mon seul fils! Il me vengera! et puis la mort! C'est clair. On le tuera, lui aussi... Mes cheveux blancs! mes blessures! ma gloire! infâme!...

Puis, reprenant tout à-coup son énergie et sa lucidité de raison ordinaires, et s'adressant aux pêcheurs étonnés de sa brusque sortie:

— Oui, messieurs, s'écria-t-il, ce que cet homme vient de vous dire est vrai. Le grand-camerlingue m'a jeté dans la boue, et je n'en ai rien voulu dire à Lorenzo, car je le connais, celui-là, il est mon digne fils, il est le digne frère de mes deux enfans tombés à mes côtés sur le champ de bataille; il aurait vengé mon honneur au prix de la vie, tandis que ce malheureux poltron que vous voyez à mes pieds...

— Tiens! dit le plus jeune pêcheur, ce n'est pas sa faute, à lui, si ce pauvre Peppino a eu peur...

— Peur! peur! répéta le vieillard avec une terrible explosion de colère; l'entends-tu, misérable? l'entends tu? On a insulté ton père devant toi, on t'appelle lâche devant ton père, et tu ne bouges pas de ta place! Mais tu n'es donc pas mon fils, malheureux?

Le regard de l'enfant étincela comme un éclair, mais il ne fit pas un mouvement.

— Calmez vous, calmez-vous, père Lancia, reprirent les pêcheurs d'un ton sérieux et attendri. Voyons, nous avons eu tort de plaisanter, et vous avez plus tort que nous de vous faire de la peine pour des enfantillages. C'est fort heureux que Lorenzo ne soit pas là; c'est un digne garçon et qu'il ne faut pas exposer sans motif. Songeons à notre pêche, voilà notre tour de tirer les filets... nous n'en avons plus que pour un quart d'heure. Bonne prise, père Lancia, et laissons là le grand camerlingue et le diable qui le protége. D'ailleurs, on le sait, les nobles sont toujours des nobles.

Et les pêcheurs s'éloignèrent sur ce consolant axiome.

— Lui, noble! répondit le vieux soldat sans s'apercevoir que le cercle venait de changer encore une fois et que ses auditeurs n'étaient plus les mêmes. Lui, noble! Mais savez-vous quel est ce Pandolfo Alopo, ce puissant feudataire qui marche fièrement à la tête de l'aristocratie napolitaine, ce brillant cavalier qui foule aux pieds les passans?

— Ah çà! qu'est-ce qu'il nous veut, à présent, avec son Pandolfo? Ohé! Lancia! Giordano! Messire! maître! vous nous prenez pour d'autres.

— Savez vous quel est ce Pandolfello, le premier chambellan du roi, le plus puissant baron du royaume? Je vais vous l'apprendre, moi! C'est un bâtard qui n'a jamais connu ni son père ni sa mère, un mendiant rongé de vermine, un vagabond expulsé de son village comme une bête immonde. Et savez-vous qui a recueilli ce bâtard, qui a fait la première aumône à ce mendiant, qui a placé ce vagabond dans les écuries du roi? C'est moi! moi qu'il a lâchement outragé. C'était un enfant frêle, étiolé, maladif. Grâce à moi, il reprit peu à peu à la vie et à l'espérance; grâce à moi, l'adolescent pâle et chétit devint un jeune homme robuste et bien tourné. Ce fut alors que la princesse le découvrit dans son humble costume et en fit d'abord son échanson, ensuite son favori, comme elle en fera bientôt votre roi. Oui, messieurs, un garçon d'écurie!

— C'est impossible! s'écrièrent les pêcheurs.

— Oh! ce que je vous dis là est bien la vérité, et je n'eusse pas craint de la lui jeter à la face; mais je n'ai pas de bras, mais je n'ai plus de jambes, je ne pouvais courir après lui, je ne pouvais l'arracher de sa selle, je ne pouvais graver sur son front le talon de mon soulier, comme il avait flétri ma poitrine du sabot de son cheval. Honte et misère!

— Lancia, dirent les pêcheurs à voix basse, il ne fait pas bon de parler ainsi du grand chambellan. Parlez des morts tant que vous voudrez, personne ne se lèvera pour les défendre; parlez de la régente, parlez du roi, ils vous le pardonneront peut-être. Mais pas un mot sur Pandolfello, ou prenez garde à vous, prenez garde à vos enfans, prenez garde à Lorenzo!

Cependant la pêche touchait à son terme, et les filets devenaient si lourds que ceux qui tiraient la corde se virent obligés de demander un renfort de bras. Tous les pêcheurs se mirent à la chaîne, et on oublia bientôt le vieillard et ses plaintes pour commencer un autre dialogue d'une toute autre nature.

— Par la Madone! fit l'homme qui avait proposé le marché, voilà une belle affaire! Il y a là pour deux cents livres de poisson, peut-être, et nous venons de le laisser à ce vieux diable enragé pour six carlins.

— Tu n'en fais jamais d'autres, dit son voisin en frappant le sable du pied; avant hier tu as refusé trois ducats de la pêche, et nous n'avons pris qu'un manche à balai.

— Et pourtant j'avais consulté saint Pascal, continua l'homme au marché en s'adressant à lui-même; ce n'est pas bien, cela! A la première quête, je me souviendrai de ce tour.

— Dites donc, l'Avellinois, voulez-vous me céder votre poisson pour une piastre?

— J'en donne deux.

— J'en donne trois.

Et les pêcheurs poussaient les enchères à mesure que les filets approchaient du rivage. Mais le vieillard, distrait et comme hébété, ne semblait rien comprendre aux propositions qui se pressaient de toutes parts.

— Le bonheur le rend idiot, se disaient les pêcheurs.

— Je crois bien, c'est énorme.

— Les filets auraient dû se rompre.

— Je parie pour un thon.

Et tous ces hommes au visage enflammé, aux bras tendus, aux yeux étincelans se serraient autour de la prise avec une curiosité haletante et cupide, lorsque tout à-coup un seul cri s'échappa de leurs poitrines, et ils reculèrent d'effroi à la vue d'un cadavre.

— C'est un homme poignardé!

— Un jeune homme!

— Un pêcheur!

Ces mots sinistres circulaient dans la foule, atterrée et tremblante, lorsque Lancia, bondissant sur son siége et dominant le tumulte d'une voix forte et brève :

— Un cadavre! dit-il; c'est quelque nouvelle victime de nos tyrans. Ecartez-vous, messieurs! il est à moi, il m'appartient, je l'ai payé, c'est ma pêche!

Et marchant d'un pas ferme et sûr au milieu du peuple qui se rangeait en silence, il arriva aux filets, se baissa lentement pour regarder le corps de plus près, et à son tour, l'infortuné vieillard poussa un cri soudain, désespéré, terrible:

— Lorenzo! mon fils!

Il ne put en dire davantage et roula sur le sable, à côté du cadavre de son enfant.

Mais le petit lazzarone, qui était resté jusqu'alors dans une attitude nonchalante et impassible, écoutant, sans répondre un seul mot, les reproches de son père et les insultes de la foule, se leva avec la rapidité de l'éclair, prit son père dans ses bras avec une force dont personne ne l'eût cru capable, le posa doucement sur son banc de chêne, et sans proférer un cri, sans jeter un regard sur le corps de son frère, il disparut du côté de l'église.

Au même instant, le royal cortége parut à l'angle de la rue, précédé de plusieurs rangs d'enfans, d'hommes et de femmes, tous presque nus, et disposés par ordre d'âge et de haillons. Les vociférations sinistres parties du groupe des pêcheurs se perdirent au milieu des acclamations frénétiques de cette masse nombreuse et compacte, qui ouvrait la marche en poussant des cris sauvages. Au reste, les soldats de l'escorte jouèrent si bien du plat de leurs épées et du bois de leurs lances, que la foule se rangea sur deux ailes et laissa défiler la procession en silence.

Les chevaliers, les barons, le clergé, les hauts dignitaires suivis d'écuyers, de valets et de pages, rivalisaient par le luxe de leurs costumes, par la beauté de leurs chevaux, par l'éclat de leur armure. Les aigrettes de diamans, les casques d'or, les cuirasses d'argent étincelaient au soleil et forçaient le peuple ébloui de baisser le regard.

Jeanne de Duras, régente du royaume, montait un cheval arabe plus blanc que la neige, couvert d'une housse de soie et d'or, bordée de perles à la manière orientale. La sœur de Ladislas, dont le souvenir est resté dans la tradition populaire comme un type de toutes les perfections que la nature puisse accorder à une femme, était alors dans tout le développement de sa magnifique beauté. Quoiqu'elle eût déjà dépassé sa trentième année, il était impossible, en regardant l'exiguité de sa taille, la pureté de son front et l'éclat velouté de ses cheveux, de lui donner plus de vingt ans. L'extrême régularité de son profil et ses sourcils noirs, noblement arqués, donnaient à sa figure un air imposant, tempéré par la douceur de ses regards humides et voilés. Une séduction irrésistible, un charme impérieux, semblaient enchaîner à ses pieds les volontés les plus rebelles, les orgueils les plus indomptés. Jamais femme n'a inspiré plus de respect et plus

d'amour ; jamais reine n'a possédé une grâce plus sévère, une plus séduisante majesté.

A la droite de Jeanne, Pandolfello, qui, après son meurtre infâme, avait à peine eu le temps de changer de costume pour se présenter au château, faisait caracoler avec une noble aisance un coursier calabrois d'un noir d'ébène, qui, pour la perfection de ses formes et pour la souplesse de ses mouvemens n'avait pas d'égal dans les écuries du roi. Pandolfo Alopo était à peine âgé de vingt-cinq ans ; mais cet espace de temps, si court qu'il puisse paraître, lui avait suffi pour s'élever de la plus vile condition à une fortune presque royale. Admirablement beau, mais d'une beauté mâle et fière, il dominait de sa tête hardie cette brillante cohue de barons et de princes, assez misérables pour l'envier dans le cœur, assez lâches pour prosterner huit siècles de noblesse aux pieds d'un bâtard.

Ses cheveux s'échappaient en boucles épaisses et parfumées d'un riche barette de velours, ornée d'une agrafe de diamant et d'une seule plume noire. Son regard s'arrêtait sur Jeanne avec cette expression d'empire irrésistible qui avait forcé la princesse à lui livrer en un seul jour, les faveurs de la cour et les destinées d'un royaume. Sa taille était serrée d'un pourpoint d'une très grande richesse, dont le fond noir disparaissait sous l'or et les pierreries, et on voyait briller sur sa poitrine les insignes de l'ordre de la Nef, singulière et classique décoration inventée par le roi Ladislas en l'honneur des Argonautes, et qui a peut-être donné origine à l'ordre de la Toison-d'Or.

Au moment où le noble couple passait devant la jetée, sur laquelle les pêcheurs avaient exposé le cadavre de Lorenzo, le vieillard, que les cris du peuple avait tiré de sa torpeur, leva ses bras mutilés et lança sur son ennemi une malédiction foudroyante. Hélas! il ne savait pas encore que c'était le même homme qui, non content d'avoir outragé le père, venait d'assassiner le fils ! Il le maudissait cependant par haine, par instinct, par pressentiment peut-être ! Puis, voyant que sa voix, affaiblie par la douleur et perdue dans les acclamations générales, n'arrivait pas jusqu'au chambellan, il voulut porter les yeux sur son jeune enfant pour lui reprocher une dernière fois sa lâcheté ; mais, nous l'avons dit, l'enfant n'était plus là pour écouter ses reproches.

Mesurant d'un regard aussi rapide que sûr la distance qui le séparait du cortége, Peppino avait rampé comme une couleuvre, à plat ventre, au risque d'être écrasé sous les pieds des chevaux. Puis, se dressant soudain, comme une apparition sinistre, entre Jeanne et son favori, il avait frappé ce dernier d'un coup de poignard. Pandolfo tomba sans pousser un seul cri, tellement le choc avait été subit et violent, et la princesse ne s'était encore aperçue de rien que déjà tout le monde se ruait sur le petit lazzarone.

Lamia, ne voyant pas son fils à sa place ordinaire, avait tout deviné. Reprenant tout-à-coup sa force, sa santé, sa jeunesse, il s'avança sans guide, sans appui, sans douleur, et se plaçant devant Jeanne :

— Grâce ! s'écria-t-il en sanglotant, grâce pour mon dernier enfant !

— Je ne suis plus enfant, je vous ai vengé, mon père, répondit Peppino d'une voix ferme; je suis un homme, et je saurai mourir en homme.

— Grâce pour lui, madame ! répétait le vieillard avec des cris déchirans. J'ai perdu deux enfans à la guerre, le troisième, on vient de me le tuer ; que me restera-t-il si vous me prenez mon dernier?

— Point de grâce pour l'assassin! s'écria Jeanne les traits contractés par la douleur et par le désespoir.

— Prenez ma vie, mais sauvez mon enfant.

— Que veux-tu que je fasse de ta vie, à toi, misérable vieillard ? l'arracher serait une récompense.

— Alors, madame, je demanderai justice au roi !

— Va te traîner jusqu'à lui si tu le peux ; en attendant, ton fils expirera dans les tourmens.

— Hélas! madame, si je ne puis aller jusqu'au roi, Dieu l'enverra peut-être jusqu'à moi.

— Emparez-vous de l'assassin, dit Jeanne à ses soldats, et qu'on jette ce vieillard à la mer.

— Et moi je demande leur grâce! s'écria en se relevant Pandolfo, qui avait été renversé par le choc et non par la blessure. La Providence a sauvé mes jours, et les reliques du bienheureux saint Janvier, que j'ai toujours portées sur mon cœur, ont émoussé le poignard des assassins.

— L'infâme avait une cuirasse! murmura Peppino en jetant à son père un regard désespéré.

La régente ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie, et, dans son delire, elle se fût jetée au cou de son amant en présence du peuple entier, si le grand proto-notaire, qui occupait par son grade la deuxième place dans le cortége, ne l'eût arrêtée d'un regard. Puis, s'approchant de Pandolfello, il lui dit à l'oreille :

— Vous savez, mon cher seigneur, que je remplis les fonctions de premier juge du royaume. Mon dévoûment vous est connu. Que votre seigneurie ordonne de quelle mort il lui serait agréable de voir mourir ce misérable. Pendu, écartelé, brûlé, rompu vif ; votre volonté sera ma loi. Attenter aux jours de votre excellence! mais c'est porter un coup à la sûreté de l'Etat ! C'est presque un crime de lèse-majesté !

— Merci, mon noble seigneur, répondit le chambellan à voix basse ; je sais gré à votre excellence de cette offre amicale, et m'en souviendrai en temps et lieu. Mais la mort de ce manant m'est tout-à-fait inutile; qu'on le jette dans un cachot, et toutes les fois qu'un homme nous gênera, nous le ferons passer pour son complice. Lorsque nous aurons besoin de ses aveux, il suffira de quelques traits de corde : recommandez-le à vos tourmenteurs ordinaires : c'est un sujet précieux.

Les deux grands officiers de la couronne se séparèrent avec les marques d'une déférence mutuelle, et Pandolfo s'approcha de Jeanne pour la remercier, par un tendre regard, de l'intérêt qu'elle venait de lui montrer. Le cortége reprit sa marche.

Quant au peuple, il était venu pour voir une fête, et il assistait à une tragédie. C'étaient deux spectacles pour un. Aussi criait-il de toute la force de ses dix mille poumons :

— Vive saint Janvier ! vive le grand chambellan !

III.

Le lendemain de sa visite au Carmine, qui avait failli lui devenir si fatale, Pandolfo Alopo respirait l'air, déjà sensiblement rafraîchi, sur une des terrasses du Château-Neuf, à demi couché sur des coussins de velours cramoisi, les paupières closes et sa belle tête appuyée aux genoux de la régente, à qui le danger qu'il venait de courir le rendait plus cher que jamais.

Il pouvait être de neuf à dix heures du matin. Une brise légère et parfumée, sur laquelle personne n'eût osé compter la veille, se jouait dans les cheveux du jeune homme et les soulevait si doucement, que Jeanne n'avait qu'à se pencher un peu pour les rencontrer, à moitié chemin, sous ses baisers. Un large et épais berceau de jasmins protégeait la princesse et son favori des rayons du soleil et des regards des hommes.

Les pêcheurs avaient repris leurs chansons et leurs occupations de tous les jours; le vieillard avait emporté le cadavre de son fils, soutenu par une force surhumaine, l'avait couché pieusement sur son pauvre grabat, comme s'il n'eût été qu'endormi, avait fermé la porte à double tour, et était allé s'asseoir sur la jetée, sans plus verser une larme, sans prononcer une seule plainte. A voir cet homme si grave, si muet, si impassible, on eût dit qu'il était fou ou qu'une voix

intérieure lui criait au fond de l'âme d'espérer en Dieu et d'attendre.

Rien ne troublait donc le repos de Pandolfo et de Jeanne, et le calme qui régnait au palais n'était, du reste, qu'un reflet de celui que respirait en même temps le royaume. Naples jouissait alors d'une paix profonde. Personne n'osait plus attaquer un peuple dont le roi, loin d'attendre la guerre chez lui, la portait chez les autres avec une telle promptitude, que son bras, pareil à la foudre, frappait souvent l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se mettre en garde. L'ambition de Ladislas n'avait pas de borne; son nom glorieux et redoutable au dehors couvrait de son éclat les honteux mystères de sa cour; les exploits du frère faisaient oublier les dérèglemens de la sœur; la boue disparaissait sous le sang.

Ladislas avait dompté la rébellion de Hongrie à l'âge où les autres n'ont pas la force de porter une lance; il avait battu deux fois Louis d'Anjou, deux fois les Florentins, trois fois le pape,— ce qui, par parenthèse, lui valut ses trois excommunications; — il était maître de Faënza, Forli, Vérone, Sienne et Arezzo, et à l'époque où se passe notre histoire, sa confiance en lui même était si grande, son orgueil si absolu, que, ne croyant plus avoir aucun ménagement à garder, il avait fait broder sur son manteau royal ces paroles : *Aut cæsar, aut nihil*, empereur ou rien!

Après les succès de Toscane, ses projets de conquête devaient naturellement devenir plus vastes, et quoiqu'il fît annoncer souvent entre deux victoires qu'il allait rentrer dans son royaume pour goûter quelques instans de repos et se préparer à de nouvelles campagnes, il lui arrivait bien rarement d'interrompre le cours de ses triomphes et de quitter l'armée pour revoir ses sujets.

Aussi la véritable reine était Jeanne; le roi de fait, sinon de droit, était Pandolfello. Qu'avait elle à craindre? que pouvait-il souhaiter davantage? Et cependant, voyez le terrible enchaînement du crime et l'infernale logique des passions!

Cet homme, dont personne n'eût troublé peut-être le coupable bonheur, poussé par une nécessité fatale, entassait meurtre sur meurtre, trahison sur trahison, parjure sur parjure; il ne vivait qu'au milieu des sicaires, des espions, des empoisonneurs; il ne tramait que des conspirations, il ne rêvait que l'assassinat!

Cette femme, aimée par son frère, adorée par le peuple, belle sur toutes les belles, puissante sur tous les puissans, passait sa vie dans des transes perpétuelles, ne fermant jamais les yeux que pour les rouvrir en sursaut, ne regardant jamais son favori sans trembler pour sa tête.

Comme nous l'avons dit, Pandolfello était plongé dans un léger assoupissement, moitié réalité, moitié rêve. Il ne songeait déjà plus au meurtre qu'il avait commis et au meurtre qu'il avait ordonné. Les remords n'allaient jamais chez lui au delà de quelques heures, et deux nuits étaient déjà passées sur son double crime.

Le rêve du grand chambellan était tout d'or et d'ivoire: il se voyait assis sur un trône de velours cramoisi, élevé à la droite du maître autel de Santa-Chiara, le manteau royal sur l'épaule, le cercle fleurdelisé sur la tête, ayant Jeanne à gauche et les sept grands officiers de la couronne, sur différens gradins, à ses pieds, tandis que le cortége funèbre de Ladislas défilait silencieusement vers l'église de San Giovanni à Carbonara, où le monument était déjà ébauché, par les soins de la régente, sous la forme de trois statues, l'une assise, l'autre couchée, et la troisième à cheval.

Pandolfello s'enivrait des applaudissemens de la foule et des parfums mystiques dont quatre jeunes thuriféraires, en surplis blancs, l'encensaient à tour de bras, le front courbé jusqu'à terre.

Comme il en était là de son rêve, un navire parut à l'horizon.

Jeanne tressaillit vivement, et, touchant l'épaule de son favori, l'appela avec une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Pandolfello, une voile du côté de Caprée!

— Est ce une raison, ma belle souveraine, pour m'éveiller si brusquement? dit le jeune homme avec une douce nonchalance et sans ouvrir les yeux.

— Je tremble malgré moi; si c'était une flotte ennemie.

— Mon Dieu, Jeanne, fit le grand chambellan en soulevant sa tête à regret, quel est l'ennemi qui oserait traverser notre golfe tant que le drapeau de Ladislas flottera sur la tour de ce château? et quel danger pouvez vous craindre, ma noble souveraine, lorsque, entre ce danger et vous, il y a les poitrines de tous vos sujets?

— Je ne sais, Pandolfello, je ne puis me défendre d'une vague terreur. Un pressentiment sinistre me dit qu'en ce moment notre sort se décide. Vois, dans la direction de ma main, deux, trois, quatre galères. Le vent les pousse rapidement vers nous. Dans une heure, nous ne pourrons peut-être plus échapper au malheur qui nous menace.

— En effet, dit le jeune homme, se penchant sur le bord de la terrasse; nous ne pouvons par tarder à recevoir des nouvelles des voyageurs qui nous arrivent. Rassurez-vous, madame, c'est probablement le message d'une nouvelle victoire. Le roi mon maître et votre auguste frère nous a habitués à une telle suite de triomphes qu'il ne nous est permis de douter d'aucun prodige. Peut être encore a-t-il besoin de nouveaux renforts pour étendre sa domination au delà de la Toscane, et la flotte que nous voyons est-elle destinée à transporter de nouvelles troupes de Naples à Livourne. Mais, quoi qu'il arrive, ma belle princesse, je ne veux pas que vous restiez plus longtemps dans le doute.

— Holà! ajouta t-il en frappant trois fois dans ses mains, et aussitôt deux pages, qui se tenaient discrètement dans le salon contigu à la terrasse, s'avancèrent avec respect pour recevoir les ordres du maître du palais. Qu'on aille s'enquérir à l'instant même des nouvelles que nous apportent ces navires qui voguent à pleines voiles sur le golfe.

Jeanne voyait approcher la flotte avec une anxiété croissante, malgré les efforts que faisait Pandolfello pour lui prouver, par les raisons les plus concluantes et par les plus tendres expressions, l'absurdité de ses craintes.

Tout-à-coup le regard de la régente devint fixe, sa paupière se dilata affreusement, un frisson mortel courut dans ses membres et elle s'écria en joignant les mains:

— Dieu de justice! le pavillon royal à la galère qui aborde avant les autres!

Le grand chambellan pâlit comme un coupable à la vue de l'échafaud. Sa conscience chargée de crimes lui représentait ce brusque retour comme une punition foudroyante. Mais la réflexion lui fit bientôt espérer que le roi, absorbé comme toujours par ses projets et par ses plaisirs, n'aurait ni le temps, ni l'envie d'écouter des plaintes et de punir des méfaits. Il maîtrisa son trouble, et, offrant sa main à Jeanne pour rentrer au salon, lui dit d'un air assuré :

— Eh bien! qu'avons-nous à craindre, madame? Il s'agit de commander immédiatement une fête royale et splendide, et, comme cela rentre dans les fonctions spéciales du grand chambellan, je vais immédiatement donner des ordres pour que la réception soit digne du vainqueur d'Italie, et pour que le triomphe que nous allons lui improviser surpasse en magnificence et en éclat tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans le royaume.

Et posant respectueusement les lèvres sur la main de la princesse, il s'éloigna, comme il l'avait dit, pour veiller aux préparatifs d'une de ces gigantesques saturnales qui avaient le double avantage d'endormir le roi et d'apaiser le peuple.

Cependant des matelots, des pêcheurs, des soldats, des lazzaroni s'assemblaient tumultueusement sur le port pour assister au débarquement de la flotte.

Les bruits les plus contradictoires et les plus invraisemblables circulaient dans la foule. Des groupes nombreux et animés se formaient sur le môle.

Le grand sénéchal accourait à la hâte pour disposer ses officiers et ses hommes d'armes en une double haie, depuis le débarcadère jusqu'au château.

Les uns regardaient ce retour inattendu et soudain comme le présage de nouvelles luttes et de nouveaux malheurs qui

allaient fondre sur ce pauvre pays, remis à peine de ses guerres étrangères et de ses discordes civiles ; les autres y voyaient au contraire un secours du ciel et un châtiment providentiel qui punirait bientôt l'insolente tyrannie du favori et me trait un frein aux débauches de la cour.

Tout le monde s'étonnait que ni Jeanne, ni Pandolfello, dont on connaissait l'astuce et la prévoyance, et qui entretenaient visiblement à leur service une armée d'agens et d'espions, n'eussent reçu aucun avertissement de cette brusque arrivée, et que le messager qui avait apporté la nouvelle de la victoire célébrée publiquement la veille, n'eût pas annoncé aux personnes qui avaient le plus d'intérêt à le savoir qu'il précédait Ladislas seulement de quelques heures.

Il était sûr que le roi n'était pas attendu

Le trouble des courtisans, la surprise des officiers du palais qui arrivaient par petits groupes et en désordre, la confusion qui régnait au château, dans les rues, sur le port, ne laissaient pas de doute à cet égard.

Tandis que le peuple se pressait en masse sur la jetée, un seul homme paraissait étranger à tout le tumulte et à tout le bruit qui se faisait autour de lui.

Cet homme était Lancia.

Le vieux soldat mutilé, accroupi sur le sable au soleil, la tête cachée dans ses genoux, songeait à ses deux fils, dont l'un était couché sur le grabat de sa chambre, sans aucun espoir de se réveiller jamais, et l'autre plongé dans les cachots de Castel-Nuovo pour subir les affreux supplices qu'on lui préparait, et, ce qui navrait encore plus le vieillard, succomber probablement à la torture et déshonorer le nom de sa famille par des aveux arrachés à la faiblesse et à la peur.

Comme il sanglotait sourdement, en proie à cette double douleur, quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

Giordano Lancia souleva la tête, et vit à côté de lui un homme debout et masqué, qui le regardait à travers les deux trous de son capuchon rouge avec une attention muette et bienveillante.

Le vieillard, sans sortir de son égarement, fixa pendant quelques secondes ses yeux sur l'inconnu, comme s'il avait voulu lui demander de quel droit il venait l'arracher ainsi à ses pensées ; mais, oubliant aussitôt les paroles qu'il voulait prononcer, et la cause qui les motivait, il s'affaissa de nouveau sur lui-même, et retomba dans ses funèbres rêveries.

— Lancia ! cria l'inconnu se baissant jusqu'à l'oreille du soldat.

— Que me veux-tu ? répondit le vieillard sans changer de position.

— Réveille-toi, Lancia.

— Je ne dors pas, je pleure.

— Il n'est plus temps de pleurer... L'heure de la vengeance est sonnée.

— Vengeance ! murmura le vieillard sans quitter sa sombre attitude ; je n'ai plus de bras, je n ai plus de fils !

— Le dernier de tes enfans vit encore !

— Hélas ! je le sais. On n'a pas voulu en finir trop vite avec lui, pour le réserver à une mort plus cruelle, à une plus longue agonie Pauvre Peppino, auras-tu la force de pouvoir souffrir ? auras-tu le courage de ne pas me déshonorer ? Les infâmes !

— Console-toi, Lancia, ton fils a souffert comme un homme, et sa constance a lassé les bras de ses tourmenteurs.

— Que dis-tu ? s'écria le vieillard en se dressant d'un seul bond, qui a pu t'apprendre ces terribles détails ? Comment as-tu pu pénétrer les sanglans mystères de Castel-Nuovo ?

— Je te dis que cette nuit on a longuement tourmenté ton fils pour lui faire avouer ses complices et compromettre aussi le nom de plusieurs innocens. Je te dis que j'ai été témoin du long supplice et du courage de ton enfant, auquel on n'a pu arracher un seul mot de faiblesse ou de prière. Je te dis que lorsque la torture a été finie, il s'est approché de moi et a prononcé ces propres mots d'une voix ferme :

« — Au nom de la miséricorde divine qui descend sur tout homme quelque bas qu'il soit tombé, va chercher mon père et si la douleur ne l'a pas tué, apprends-lui ce que tu viens de voir. Je prierai pour ton âme. »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne me rendez-vous pas mon enfant ! Faudra-t-il donc douter de votre puissance !

— Ne blasphème pas, vieillard.

— Non, il n'y a plus de Providence, il n'y a plus de justice.

— Regarde devant toi.

— Quelle est cette foule ?

— C'est un peuple qui vient au devant d'un roi qui arrive tout exprès pour te venger.

— Mène-moi jusqu'à lui ; car je ne suis plus qu'une masse inerte et immobile, la douleur a achevé de détruire le peu de forces et de vie que m'avaient laissé mes blessures.

— Je ne le puis, Lancia, ma présence souillerait le cortége.

— Qui es-tu donc, grand Dieu !

— Le bourreau.

A ces mots, l'homme au capuchon rouge disparut comme par enchantement, et le père infortuné ne pouvant faire un pas, malgré tous ses efforts leva ses bras mutilés vers le roi, et, au moment où le roi passait devant lui, recueillant tout ce qui lui restait de force dans l haleine et de voix pour ce moment suprême, il s'écria d'une voix déchirante :

— A moi, Ladislas ! grâce ! justice !

— Quel est l'homme qui m'appelle par mon nom ? dit le roi en se dirigeant vers lui et écartant du geste les gardes qui l'entouraient.

— Sire, continua le vieillard en tombant sur ses genoux, c'est un soldat qui vous demande justice.

— Comment t'appelles-tu ?

— Giordano Lancia.

— Lancia ! c'est le nom d'un brave, et ce n'est pas la première fois qu'il arrive à mes oreilles.

— J'ai servi cinquante ans, sire, j'ai pris part à toutes les campagnes qui ont illustré le pays depuis un demi-siècle, et j'ai été témoin de tous les crimes qui ont, pendant ce long espace, ensanglanté le royaume.

— Fais-nous grâce des victoires, reprit Ladislas d'une voix sévère, je les connais ; et d'ailleurs, si je venais à les oublier, il ne manque pas de flatteurs qui m'en feraient souvenir. Mais quels sont les crimes auxquels tu as assisté, dis-tu, et dont tu n'aies pas vu en même temps la punition ?

— Puis-je parler librement, sire ?

— Par le pape ! ne me fais pas attendre, si tu ne veux pas te repentir d'avoir commencé.

— J'ai vu assassiner Tommaso, comte de Monte Scaglioso.

— Après ? dit le roi d'une voix sombre.

— Vinceslas, duc d'Amalfi.

— Après ?

— Hugues, comte de Potenza.

— Après ?

— Luigi, comte de Mélito ; Henri, comte de Terranova ; Gasparo, comte de Matera...

— Assez ! Que me veux-tu donc, vieillard, avec cette longue et terrible liste de victimes ? Les morts t'ont-ils chargé de réclamer leur vengeance ?

— Et que me font à moi tous les Sanseverini massacrés dans un fossé et jetés aux chiens du château ! Que me font à moi tous les nobles dont la tête a roulé sur l'échafaud ! Que me fait à moi tout le sang versé par son ordre ! s'écria le vieillard perdant tout-à-fait la raison. On m'a tué un fils, on m'en torture un autre, entends-tu, Ladislas ? et cela par les ordres de Pandolfo Alopo, et cela avec la permission et le consentement de ta sœur !... Voilà mes griefs, à moi ! voilà les crimes dont je demande justice !

— Prends garde ! répondit le roi d'un air terrible ; tant que tu m'as accusé, moi, je t'ai laissé parler ; mais tu accuses Jeanne, ma sœur bien-aimée, tu accuses les plus grands personnages de la cour ; malheur à toi, vieillard, si tu n'as pas de preuves pour soutenir ton accusation !

— Des preuves ! N'est-il pas à la connaissance de la ville entière qu'il ne manque plus à Pandolfello que le titre de roi pour régner à ta place ? Ne m'a-t-il pas renversé dans la

boue, ce lâche bâtard qui me doit la vie et la faveur dont il jouit au château? N'a-t-on pas repêché ici, au même endroit que tu foules de ton pied, le cadavre de mon fils? Des preuves! Fais-toi donc ouvrir les portes de la prison, et si on ne s'est pas empressé de l'assassiner lorsque ta galère aura paru, pour se défaire d'un témoin dangereux, tu verras mon pauvre enfant, mon dernier, mon seul espoir, les pieds rivés dans des entraves, les bras chargés de fer, les membres brisés par la torture.

— Tout cela constitue des présomptions graves, dit le roi d'un air glacial, mais rien ne me prouve encore que ce soit Pandolfo Alopo qui s'est rendu coupable de l'assassinat de ton fils.

Puis, se tournant vers sa suite, que tant d'audace de la part d'un pauvre soldat avait rendue immobile et muette de stupeur :

— Qu'on s'empare de cet homme, dit-il, et surtout qu'on lui prodigue tous les soins que son état réclame. Et maintenant, messieurs, à Castel-Nuovo.

Arrivé au palais, Ladislas s'enferma chez lui avec cinq ou six barons des plus fidèles et qui ne l'avaient jamais quitté un instant pendant le cours de ses longues et dangereuses expéditions. Le grand chambellan, comme sa charge lui en donnait le droit, fut le premier qui se présenta dans les appartemens du roi et demanda à lui baiser la main. Ladislas lui fit répondre par le comte d'Avellino qu'il ne verrait personne avant la régente, et qu'on ferait prévenir la princesse lorsque le roi serait en état de la recevoir.

Ce premier échec, joint au récit qu'on venait de lui faire au même instant de l'étrange scène du vieux soldat, n'était pas de nature à calmer les inquiétudes et l'appréhension de Pandolfo. Il se rassura néanmoins, songeant qu'en définitive, et comme il venait de prendre toutes les précautions nécessaires pour faire disparaître jusqu'à la dernière trace de ses derniers crimes, personne ne pouvait le convaincre devant le roi. Il s'agissait donc tout au plus d'une disgrâce momentanée et passagère; mais Pandolfo comptait trop sur les moyens de séduction et sur la passion aveugle qu'il avait inspirée à la sœur, pour craindre sérieusement la sévérité du frère. Il s'en remit donc au hasard, ou, comme on disait alors, à son heureuse étoile, qui l'avait favorisé jusqu'alors; et, modifiant un peu la réponse du roi, il annonça à la princesse que Sa Majesté se préparait à la recevoir avec tous les égards qu'une si haute dame méritait, et qu'il faisait taire son affection fraternelle devant l'inflexible étiquette de la cour.

Jeanne qui, comme toutes les personnes douées d'une vive imagination et d'une grande mobilité d'idées, passait facilement de la crainte à l'espoir, ajouta une foi entière aux paroles de son favori et voulut se parer, à son tour, pour paraître aux yeux du roi avec tous ses avantages et effacer jusqu'aux moindres soupçons qu'on aurait pu faire naître contre elle ou contre son conseiller dans l'esprit de son frère, par cette fascination irrésistible qu'elle exerçait également sur ceux qui ne l'avaient jamais vue comme sur ceux qui la connaissaient dès sa plus tendre enfance.

Le soir venu, et lorsque les appartemens de Castel-Nuovo furent splendidement illuminés, le comte d'Avellino fit savoir à la princesse et aux sept grands officiers de la couronne que le roi les attendait.

Alors la porte de la chambre à coucher de Ladislas s'ouvrit à deux battans, et, à la place qu'occupait ordinairement le lit royal, on vit une estrade drapée de velours noir sur laquelle deux hommes, entièrement couverts de leur armure, se tenaient silencieux et debout comme deux fantômes vengeurs.

Jeanne recula de trois pas et jeta un cri de terreur à la vue de cet étrange spectacle. Pâle, tremblante, agitée d'un frisson convulsif, elle se tourna vers son frère et lui demanda, moins de la voix que du geste, ce que signifiaient ces deux terribles personnages.

— Ce sont les juges, madame, fit Ladislas en fronçant le sourcil. Asseyez-vous, princesse, ici, à ma droite. Quant à vous, messeigneurs, dit-il, en s'adressant aux grands dignitaires, tenez-vous chacun à la place que votre rang vous assigne, et prêtez bien attention à ce qui va se passer. Qu'on amène l'accusateur.

A ces mots, quatre écuyers transportèrent dans la chambre du roi le vieux Lancia assis sur un large fauteuil, et l'ayant posé à gauche de l'estrade, se retirèrent en silence.

— Parle, dit le roi, sans crainte et sans ménagemens pour personne.

Le vieillard fixa sur Pandolfello un regard terrible, et prononça lentement ces paroles, dont chacune pénétra le cœur de Jeanne comme un coup de poignard :

— J'accuse le comte Pandolfo Alopo, grand chambellan du palais, de m'avoir indignement maltraité en me foulant aux pieds de son cheval; je l'accuse d'avoir poignardé mon fils Lorenzo et de l'avoir jeté à la mer; je l'accuse d'avoir torturé mon fils Peppino, pour le forcer à dénoncer des innocens dont il voulait se défaire.

— Qu'avez-vous à répondre, Pandolfo? dit le roi, en se tournant vers le grand chambellan.

— Cet homme est fou, répondit le jeune homme avec un sourire de mépris.

— Vous niez donc?

— Je m'étonne, sire, qu'on puisse me croire capable de telles infamies.

— Faites avancer les témoins, dit Ladislas sans que sa voix trahît la moindre émotion.

Alors il se passa dans les quatre murs de Castel-Nuovo un drame affreux et terrible. Peppino, plutôt traîné qu'escorté par les soldats, entra dans l'appartement, se soutenant à peine sur ses genoux. Le pauvre enfant, brisé par la torture de la veille, portait encore les traces de ces atroces souffrances; mais son visage pâle et résigné était empreint d'un courage héroïque, d'une noble fermeté. Arrivé en la présence du roi, il jeta d'abord un regard indéfinissable d'amour, de compassion et de tendresse à son père, puis il voulut parler..... mais tout à coup la langue se colla sous son palais, ses lèvres se blêmirent, une convulsion mortelle agita ses membres. Il tendit la main vers son père en signe d'adieu, et tomba raide mort aux pieds de Ladislas.

— C'est bien, pensa Pandolfello, le grand protonotaire ne m'a pas trompé.

— Mon fils! s'écria le vieillard, mon pauvre fils! ils l'ont empoisonné!

Et Lancia retomba sur son fauteuil sans mouvement et sans voix.

— Qu'avez-vous à dire, Pandolfo? demanda le roi avec le même sang-froid.

— Monseigneur, je suis innocent, je ne suis pour rien dans la mort de cet enfant. La frayeur l'a tué. D'ailleurs il a voulu m'assassiner aux yeux de la ville entière, et je lui ai fait grâce.

— Au roi seul appartient le droit de faire grâce, messire, s'écria Ladislas d'une voix foudroyante.

— Pardon, sire, le trouble m'égare, j'ai voulu dire que j'avais intercédé en faveur du coupable auprès de votre auguste sœur, qui, en votre absence, exerçait les droits de la royauté.

— Est-ce vrai, Jeanne?

— C'est bien vrai, mon frère; Pandolfello est un digne et loyal sujet, et rien ne prouve qu'il ait commis les crimes dont l'accusent ces manans.

— Rien ne le prouve, en effet, continua Ladislas avec lenteur; mais, comme il y a assez de graves présomptions contre l'accusé, on va sur-le-champ l'appliquer à la torture.

— Moi, sire! s'écria le grand chambellan avec indignation. Je suis comte et baron, j'occupe la première place à la cour, et je ne dois être jugé que par les nobles, mes pairs!

— Tu mens! répondit Ladislas, dont la colère éclata devant l'audace indomptable du meurtrier, tu mens devant ton souverain et tes juges; tu n'es qu'un misérable bâtard, qu'un valet d'écurie qui n'a pas craint d'abuser des faveurs dont on l'a comblé pour commettre les actions les plus lâches, les crimes les plus odieux. Nous verrons si ton assurance sera la même tout-à-l'heure. Faites entrer les valets du bourreau

A ces mots, deux hommes à physionomie sinistre, les bras

nus, armés de tous les instrumens de la torture, entrèrent dans la chambre.

Pandolfo pâlit légèrement. Jeanne joignit ses mains suppliantes et s'écria avec un mouvement d'effroi indicible:

— Mais c'est affreux, monseigneur ! Grâce pour lui, ayez pitié d'une pauvre femme. Je ne pourrai jamais supporter un si horrible spectacle...

— Vous avez été jusqu'ici le *roi* de Naples, ma sœur, dit Ladislas, appuyant sur ce mot cruel, et un roi doit savoir administrer la justice sans partialité et sans faiblesse.

En un clin d'œil une poulie fut fixée au plafond, les poignets du favori furent serrés derrière son dos par des nœuds étroits, et il jeta un cri de douleur.

On l'avait hissé, à l'aide d'une corde, à six pieds du sol. Cependant, il supporta avec courage ce premier degré de question ordinaire, et répondit d'une voix ferme :

— Je suis innocent !

On le descendit à terre; puis, sur un nouveau signe de Ladislas, les tourmenteurs, se suspendant tous les deux à la corde, soulevèrent le malheureux jusqu'au plafond, et, le lâchant tout-à-coup, le firent retomber de tout son poids à trois pieds de hauteur. Cette douloureuse opération fut répétée trois fois, et à chaque fois Pandolfo répondit d'une voix étouffée : — Je suis innocent !

Alors on l'étendit sur un chevalet, les tourmenteurs attachèrent à ses pieds et à ses mains quatre énormes poids de fer. Les os du patient craquèrent, ses jointures se disloquaient, le sang jaillissait en abondance.

— Grâce ! s'écria le torturé, grâce, monseigneur, je suis innocent !

On suspendit les tourmens. L'accusé n'avait pas avoué.

— Est-il coupable? demanda le roi aux deux juges, couverts de pied en cap de leur armure.

— Non, répondirent-ils d'une voix caverneuse.

Pandolfo respira. Un rayon d'espoir brilla sur le front de Jeanne ; elle crut que son amant était sauvé.

— Eh bien! dit le roi, il ne se trouve plus personne ici qui veuille témoigner contre l'accusé ?

— Personne, répondirent les assistans.

— Alors, c'est moi qui remplirai cette office.

Un silence d'étonnement et de terreur accueillit les paroles du roi. Cet étrange procès commençait à prendre les proportions d'une révélation fantastique et surnaturelle.

— Réponds-moi, Pandolfo Alopo; où as tu passé la nuit du 26 juillet?

— Dans une petite maison de Chiatamone.

— Tu mens ; tu étais dans une barque, en pleine mer.

Pandolfo regarda le roi d'un air égaré.

Ladislas continua froidement son interrogatoire.

— Qui as tu rencontré dans ta promade nocturne?

— Personne, répondit le jeune homme, de plus en plus renversé par cet accablant témoignage.

— Tu mens ; tu as rencontré un vieillard qui venait au devant de toi sur une autre barque conduite par deux rameurs, et ce vieillard se nommait Galvano Pedicini.

— Il sait tout ! pensa Pandolfo atterré.

— Et qu as tu dit à Galvano Pedicini ?

— Rien, monseigneur... des choses indifférentes...

— Tu mens ! tu l'as payé pour m'assassiner.

Un cri d'horreur s'éleva dans la chambre.

— Jamais ! sire, balbutia l'accusé frissonnant de tous ses membres ; c'est Galvano qui a menti, qui m'a calomnié faussement.

— Traître et lâche ! — s'écria Ladislas d'une voix de tonnerre, — voici ta bourse, — et il la lui jeta à la face ; — voici les deux hommes qui étaient dans la barque du vieillard qui t'a parlé, — et il montra les deux hommes couverts de leurs armures; — Galvano, c'était moi.

Pandolfo tomba la face contre terre, foudroyé par ces terribles paroles.

— Est-il coupable? demanda de nouveau le roi.

— Oui, répondirent les assistans d'une voix unanime.

Quant à Jeanne elle avait perdu connaissance.

Alors le roi se leva et prononça ainsi l'arrêt qui condamnait Pandolfo :

— Moi, Ladislas Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile, je déclare Pandolfo Alopo coupable de lèse-majesté. J'ordonne qu'on lui attache sur le front un écriteau infâme ; qu'on le lie sur une charrette et qu'on le traîne ainsi dans tous les quartiers de Naples, que des bourreaux lui arrachent les chairs avec des tenailles rouges, qu'on le roue sur des rasoirs, et qu'on le jette sur un bûcher de bois vert pour qu'il soit brûlé lentement, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Cette horrible sentence fut exécutée littéralement. Après le supplice, le peuple se rua sur le bûcher et s'empara des os de Pandolfello pour en faire des sifflets et des manches de fouet.

Un homme avait assisté à cette scène affreuse, hissé péniblement sur le parapet d'un pont et soutenu par un groupe de pêcheurs. L'œil fixe, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, il n'avait pas perdu un seul détail de l'horrible exécution.

Cet homme, c'était Giordano Lancia.

Lorsque tout fut fini, le pauvre vieillard, dont la raison avait déjà reçu de si rudes atteintes, saisit un moment où personne ne faisait attention à lui et s'élança d'un seul bond à la mer, s'écriant avec un immense éclat de rire :

— Mes amis, venez me repêcher à mon tour.

FIN DE LA PÊCHE AUX FILETS.

INVRAISEMBLANCE.

Un matin, à peine étais-je réveillé que mon domestique entra dans ma chambre, m'apportant une lettre sur laquelle il y avait *pressé.* Il ouvrit le rideau; le jour, qui s'était probablement trompé, était beau, et le soleil entra chez moi splendide comme un conquérant. Je me frottai les yeux pour voir de qui pouvait venir cette lettre, tout en m'étonnant de n'en recevoir qu'une. L'écriture m'était complétement inconnue. Après l'avoir longtemps retournée pour deviner la signature, je l'ouvris, et voici ce qu'il y avait : .

« Monsieur,

» J'ai lu *les Trois Mousquetaires,* car je suis riche et j'ai » beaucoup de temps à moi... »

— Voilà un monsieur bien heureux ! me dis-je, et je continuai :

» Je vous avouerai que cela m'a assez amusé ; mais j'ai eu » la curiosité de savoir, ayant beaucoup de temps devant » moi, si vous les aviez réellement pris dans les *Mémoires* » *de M. de La Fère.* Comme j'étais à Carcassonne, j'écrivis » à l'un de mes amis demeurant à Paris d'aller à la Biblio» thèque, de demander ces mémoires, et de m'écrire si réelle» ment vous leur avez emprunté ces détails. Mon ami, qui est » un homme sérieux, me répondit que vous les aviez copiés » mot à mot, et que, vous autres auteurs, vous n'en faisiez » jamais d'autres. Je vous préviens donc, monsieur, que j'ai » dit cela à Carcassonne, et que nous nous désabonnerons » au *Siècle* si cela continue.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» *. »

Je sonnai.

— S'il me vient des lettres aujourd'hui, vous les garderez, dis-je au domestique, et vous ne me les donnerez que le jour où vous me verrez trop gai.

— Les manuscrits en sont-ils, monsieur?

— Pourquoi cela?

— C'est qu'on vient d'en apporter un à l'instant.

— Bien, il ne manquait plus que cela ! Mettez-le dans un endroit où il ne puisse pas se perdre, mais ne me montrez pas cet endroit.

Il le mit sur la cheminée, ce qui me prouva que, décidément, mon domestique était plein d'intelligence.

Il était dix heures et demie; je me mis à la fenêtre : le jour, comme je l'ai dit, était superbe ; le soleil semblait pour jamais vainqueur des nuages; tous les gens qui passaient avaient l'air heureux ou du moins contents.

J'éprouvai, comme tout le monde, le désir de prendre l'air autre part qu'à ma fenêtre, je m'habillai et je sortis.

Le hasard fit, car lorsque je prends l'air, peu m'importe que ce soit dans une rue ou dans une autre, le hasard fit, dis-je, que je passai devant la Bibliothèque.

Je montai ; je trouvai, comme toujours, Pâris, qui vint à moi avec un sourire charmant.

— Donnez-moi donc, lui dis-je, les *Mémoires de La Fère.*

Il me regarda un instant, comme s'il eût eu à répondre à un fou ; puis, avec le plus grand sang-froid, il me dit :

— Vous savez bien qu'ils n'existent pas, puisque c'est vous qui avez dit qu'ils existaient !

Ce discours, tout concis qu'il était, me parut plein de sève ; et, pour remercier Pâris, je lui fis don de l'autographe que j'avais reçu de Carcassonne.

Quand il eut fini de lire :

— Consolez vous, me dit-il, vous n'êtes pas le premier qui venez demander les *Mémoires de La Fère* ; j'ai déjà vu au moins trente personnes qui ne sont venues que pour cela, et qui doivent vous haïr de les avoir dérangées pour rien.

J'avais besoin d'une nouvelle, et puisque j'étais à la Bibliothèque, et qu'il y a des gens qui affirment qu'on y trouve des romans tout faits, je demandai le catalogue.

Il n'y avait rien, bien entendu.

Le soir, quand je rentrai, je trouvai au beau milieu de ma table et de mes papiers le manuscrit du matin. Puisque c'était une journée perdue, j'ouvris ce manuscrit.

Il y avait une lettre qui l'accompagnait. C'était le jour aux lettres anonymes ; mais celle-là était encore plus étrange que les autres.

» Monsieur.

» Quand vous lirez ces quelques feuilles, celui qui les a

» écrites aura pour jamais disparu. Je ne laisse rien que ces » pages, et je vous les donne : faites-en ce que vous vou» drez... »

C'était intitulé : *Invraisemblance.*

Je ne sais si c'est parce qu'il faisait nuit, mais la première chose que je lus me frappa ; et voici ce que je lus :

HISTOIRE D'UN MORT

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Un soir de décembre, nous étions trois dans l'atelier d'un peintre ; il faisait un temps sombre et froid, et la pluie battait les vitres de son bruit continuel et monotone.

L'atelier était immense et faiblement éclairé par la lueur d'un poêle autour duquel nous étions groupés.

Quoique nous fussions tous jeunes et gais, la conversation avait pris malgré nous un reflet de cette soirée triste, et les paroles joyeuses avaient été vite épuisées.

L'un de nous irritait sans cesse une belle flamme de punch bleue qui jetait sur tous les objets environnans une clarté fantastique ; les grandes ébauches, les christs, les bacchantes, les madones, semblaient se mouvoir et danser contre les murs comme de grands cadavres, confondus dans le même ton verdâtre. Cette vaste salle, rayonnante, dans le jour, des créations du peintre, étoilée de ses rêves, avait pris, ce soir-là, dans l'obscurité, un caractère étrange.

Chaque fois que de la cuiller d'argent retombait dans le bol plein de la liqueur allumée, les objets se dessinaient sur les murailles avec des formes inconnues, avec des teintes inouïes, depuis les vieux prophètes à la barbe blanche, jusqu'à ces caricatures dont les murs des ateliers se peuplent, et qui semblaient une armée de démons comme on en voit en rêve, ou comme en groupait Goya. Enfin le calme brumeux et frais du dehors complétait le fantastique du dedans.

Ajoutez à cela que chaque fois que nous nous regardions à cette clarté d'un moment, nous nous apparaissions avec des figures d'un gris vert, les yeux fixes et luisans comme des escarboucles, les lèvres pâles et les joues creuses ; mais ce qu'il y avait de plus affreux c'était un masque en plâtre, moulé sur un de nos amis, mort depuis quelque temps, lequel masque, accroché près de la fenêtre, recevait aux trois-quarts le reflet du punch, ce qui lui donnait une physionomie étrangement railleuse.

Tout le monde a subi comme nous l'influence des salles vastes et ténébreuses, comme les dépeint Hoffmann, comme les peint Rembrandt ; tout le monde a éprouvé, au moins une fois, de ces peurs sans cause, de ces fièvres spontanées à la vue d'objets à qui le rayon blafard de la lune ou la lumière douteuse d'une lampe prêtent une forme mystérieuse ; tout le monde s'est trouvé dans une chambre grande et sombre, à côté de quelque ami, écoutant quelque conte invraisemblable, éprouvant cette terreur secrète que l'on peut faire cesser tout-à-coup en allumant une lampe ou en causant d'autre chose : ce qu'on se garde bien de faire, tant notre pauvre cœur a besoin d'émotions, qu'elles soient vraies ou fausses.

Enfin, ce soir-là, comme nous l'avions dit, nous étions trois. La conversation, qui ne prend jamais une ligne droite pour arriver à son but, avait suivi toutes les phases de nos pensées de vingt ans : tantôt légère comme la fumée de nos cigarettes, tantôt joyeuse comme la flamme du punch, tantôt sombre comme le sourire de ce masque de plâtre.

Nous étions arrivés à ne plus causer du tout ; les cigares, qui suivaient le mouvement des têtes et des mains, brillaient comme trois auréoles voltigeant dans l'ombre.

Il était évident que le premier qui allait ouvrir la bouche et qui troublerait le silence, fût-ce même par une plaisanterie, causerait un effroi d'un moment aux deux autres, tant nous étions enfoncés, chacun de notre côté, dans une rêverie peureuse.

— Henri, dit celui qui brûlait le punch, en s'adressant au peintre, as-tu lu Hoffmann ?

— Je crois bien ! répondit Henri.

— Et qu'en penses-tu ?

— Je pense que c'est tout bonnement admirable, et d'autant plus admirable que celui qui écrivait cela croyait évidemment à ce qu'il écrivait. Et je sais, quant à moi, que, comme je le lisais le soir, je suis allé me coucher bien souvent sans fermer mon livre et sans oser regarder derrière moi.

— Ainsi tu aimes le fantastique ?

— Beaucoup.

— Et toi ? dit-il en s'adressant à moi.

— Moi aussi.

— Eh bien ! je vais vous raconter une histoire fantastique qui m'est arrivée.

— Cela ne pouvait pas finir autrement ; raconte.

— C'est une histoire qui t'est arrivée à toi-même ? repris je.

— A moi même.

— Eh bien ! raconte ; je suis disposé à tout croire aujourd'hui.

— D'autant plus que, sur l'honneur, je vous garantis que j'en suis le héros.

— Eh bien ! va, nous t'écoutons.

Il laissa tomber la cuiller dans le bol. La flamme s'éteignit peu à peu, et nous restâmes dans une obscurité complète, ayant les jambes seules éclairées par le feu du poêle.

Il commença.

« ..... Un soir, voilà à peu près un an, il faisait exactement le même temps qu'aujourd'hui, même froid, même pluie, même tristesse. J'avais beaucoup de malades, et après avoir fait ma dernière visite, au lieu d'aller un instant aux Italiens, comme j'en ai l'habitude, je me fis ramener chez moi. J'habitais une des rues les plus désertes du faubourg Saint-Germain. J'étais très fatigué, et je fus bien vite couché. J'éteignis ma lampe, et pendant quelque temps je m'amusai à regarder mon feu, qui brûlait et faisait danser de grandes ombres sur le rideau de mon lit ; puis enfin mes yeux se fermèrent et je m'endormis.

» Il y avait environ une heure que je dormais quand je sentis une main qui me secouait vigoureusement. Je me réveillai en sursaut, comme un homme qui espérait dormir longtemps, et je remarquai avec étonnement mon nocturne visiteur. C'était mon domestique.

» — Monsieur, me dit-il, levez-vous tout de suite, on vient vous chercher pour une jeune dame qui se meurt.

» — Et où demeure cette jeune dame ? lui dis-je.

» — Presque vis-à vis ; du reste, il y a là celui qui vient vous demander qui vous y conduira.

» Je me levai et m'habillai à la hâte, pensant que l'heure et la circonstance feraient excuser mon costume ; je pris ma lancette et suivis l'homme qu'on m'avait envoyé.

» Il pleuvait à torrens.

» Heureusement je n'avais que la rue à traverser, et je fus tout de suite chez la personne qui réclamait mes soins. Elle habitait un hôtel vaste et aristocratique. Je traversai une grande cour, montai quelques marches d'un perron, passai par un vestibule où se trouvaient des domestiques qui m'attendaient ; on me fit monter un étage et je me trouvai bientôt dans la chambre de la malade. C'était une grande pièce toute meublée de vieux meubles en bois noir sculpté. Une femme m'introduisit dans cette chambre où personne ne nous suivit. J'allai droit à un grand lit à colonnes tendu d'une ancienne et riche étoffe de soie, et je vis sur l'oreiller la plus ravissante tête de madone qu'ait jamais rêvée Raphaël. Elle avait des cheveux dorés comme un flot du Pactole, se déroulant autour de son visage d'un galbe angélique ; elle avait les yeux à demi-fermés, la bouche entr'ouverte et laissant voir une double rangée de perles. Son cou était éblouissant de blancheur, pur de lignes ; sa chemise entr'ouverte laissait

voir une poitrine belle à tenter saint Antoine ; et quand je pris sa main, je me rappelai ces bras blancs qu'Homère donne à Junon. Enfin, cette femme était le type de l'ange chrétien et de la déesse païenne; tout en elle révélait la pureté de l'âme et la fougue des sens. Elle eût pu poser à la fois pour la Vierge sainte ou pour une bacchante lascive, donner la folie à un sage et la foi à un athée; et quand je m'approchai d'elle, je sentis à travers la chaleur de la fièvre ce parfum mystérieux fait de tous les parfums de fleurs qui émane de la femme.

» Je restais oubliant quelle cause m'avait amené, la regardant comme une révélation, et ne retrouvant rien de pareil ni dans mes souvenirs ni dans mes rêves, lorsqu'elle tourna la tête vers moi, ouvrit ses grands yeux bleus et me dit :

» — Je souffre beaucoup.

» Elle n'avait cependant presque rien. Une saignée, et elle était sauvée. Je pris ma lancette; mais au moment de toucher ce bras si blanc et si beau, ma main tremblait. Cependant le médecin l'emporta sur l'homme. Dès que j'eus ouvert la veine, il en coula un sang pur comme du corail en fusion, et elle s'évanouit.

» Je ne voulus plus la quitter. Je restai auprès d'elle. J'éprouvais un secret bonheur à tenir la vie de cette femme entre mes mains ; j'arrêtai le sang, elle rouvrit peu à peu les yeux, porta la main qu'elle avait libre à sa poitrine, se tourna vers moi, et me regardant d'un de ces regards qui damnent ou qui sauvent :

» — Merci, me dit elle, je souffre moins.

» Il y avait tant de volupté, d'amour et de passion autour d'elle, que j'étais cloué à ma place, comptant chaque battement de mon cœur aux battements du sien, écoutant sa respiration encore un peu fiévreuse, et me disant que s'il y avait quelque chose du ciel sur cette terre, ce devait être l'amour de cette femme.

» Elle s'endormit.

» J'étais presque agenouillé sur les marches de son lit, comme un prêtre à l'autel. Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond, jetait une clarté charmante sur tous les objets. J'étais seul auprès d'elle. La femme qui m'avait introduit était sortie pour annoncer que sa maîtresse allait bien et n'avait plus besoin de personne. En effet, sa maîtresse était là calme et belle comme un ange endormi dans sa prière. Quant à moi, j'étais fou. .

» Cependant je ne pouvais demeurer dans cette chambre toute la nuit. Je sortis donc à mon tour sans faire de bruit, pour ne pas la réveiller. J'ordonnai quelques soins en m'en allant, et je dis que je reviendrais le lendemain.

» Quand je fus rentré chez moi, je veillai avec son souvenir. Je compris que l'amour de cette femme devait être un enchantement éternel fait de rêverie et de passion, qu'elle devait être pudique comme une sainte et passionnée comme une courtisane; je conçus qu'au monde elle devait cacher tous les trésors de sa beauté, et qu'à son amant elle devait se livrer nue et tout entière. Enfin sa pensée brûla ma nuit, et lorsque vint le jour j'en étais amoureux fou.

» Cependant, après les pensées folles d'une nuit agitée vinrent les réflexions : je me dis que peut-être un abîme infranchissable me séparait de cette femme, qu'elle était trop belle pour ne pas avoir un amant ; qu'il devait être trop aimé pour qu'elle l'oubliât, et je me mis à le haïr sans le connaître, cet homme à qui Dieu donnait assez de félicité dans ce monde pour qu'il pût souffrir, sans murmurer, une éternité de douleurs.

» J'attendais impatiemment l'heure à laquelle je pouvais me présenter chez elle, et le temps que je passai à l'attendre me parut un siècle.

» Enfin l'heure vint et je partis.

» Quand j'arrivai, on me fit entrer dans un boudoir d'un goût exquis, d'un rococo enragé, d'un pompadour étourdissant; elle était seule, et lisait; une grande robe de velours noir l'enfermait de toutes parts, ne laissant voir, comme aux vierges du Pérugin, que les mains et la tête; elle tenait coquettement en écharpe le bras que j'avais saigné, étalait devant le feu ses deux petits pieds, qui ne semblaient pas faits pour marcher sur notre terre ; enfin cette femme était si complétement belle, que Dieu semblait l'avoir donnée au monde comme une esquisse de ses anges.

» Elle me tendit la main et me fit asseoir à côté d'elle.

» — Si tôt levée, madame, lui dis-je, vous êtes imprudente.

» — Non, je suis forte, me dit-elle en souriant, j'ai fort bien dormi, et d'ailleurs je n'étais pas malade.

» — Vous disiez souffrir, cependant.

» — Plus de la pensée que du corps, fit-elle avec un soupir.

» — Vous avez un chagrin, madame?

» — Oh! profond. Heureusement que Dieu est médecin aussi, et qu'il a trouvé la panacée universelle, l'oubli.

» — Mais il y a des douleurs qui tuent, lui dis-je.

» — Eh bien! la mort ou l'oubli, n'est-ce pas la même chose? l'une est la tombe du corps, l'autre la tombe du cœur, voilà tout.

» — Mais vous, madame, dis-je, comment pouvez vous avoir un chagrin? Vous êtes trop haut pour qu'il vous atteigne, et les douleurs doivent passer sous vos pieds comme les nuages sous les pieds de Dieu ; à nous les orages, à vous la sérénité!

» — C'est ce qui vous trompe, reprit elle, et ce qui prouve que toute votre science s'arrête là, au cœur.

» — Eh bien! lui dis-je, tâchez d'oublier, madame! Dieu permet quelquefois qu'une joie succède à la douleur, que le sourire succède aux larmes, c'est vrai; et quand le cœur de celui qu'il éprouve est trop vide pour se remplir tout seul, quand la blessure est trop profonde pour se fermer sans secours, il envoie sur la route de celle qu'il veut consoler une autre âme qui la comprend; car il sait qu'on souffre moins en souffrant à deux ; et il arrive un moment où le cœur vide se remplit de nouveau, et où la blessure se cicatrise.

» — Et quel est le dictame, docteur, me dit-elle, avec lequel vous panseriez une pareille blessure ?

» — C'est selon le malade, lui répondis-je; aux uns, je conseillerais la foi ; aux autres, je conseillerais l'amour.

» — Vous avez raison, me dit elle; ce sont les deux sœurs de charité de l'âme.

» Il se fit un silence assez long pendant lequel j'admirai ce visage divin, sur lequel le demi-jour qui filtrait à travers les rideaux de soie jetait des teintes charmantes, et ces beaux cheveux d'or, non plus déroulés comme la veille, mais lissés sur les tempes et s'emprisonnant eux mêmes derrière la tête.

» La conversation avait pris, dès le commencement, cette tournure triste; aussi cette femme m'apparaissait-elle plus radieuse encore que la première fois, avec sa triple couronne de beauté, de passion et de douleur. Dieu l'avait complétée par le martyre, et il fallait que celui à qui elle donnerait son âme acceptât la double mission, doublement sainte, de lui faire oublier le passé et de lui faire espérer l'avenir.

» Aussi restai je devant elle, non plus fou comme je l'étais la veille devant sa fièvre; mais recueilli devant sa résignation. Si elle se fût donnée à moi dans ce moment, je serais tombé à ses pieds, je lui aurais pris les mains, et j'aurais pleuré avec elle comme avec une sœur, respectant l'ange, consolant la femme.

» Mais quelle était cette douleur à faire oublier, qui avait fait cette blessure saignante encore, c'est ce que j'ignorais, c'est ce qu'il fallait deviner, car il y avait entre la malade et le médecin assez d'intimité déjà pour qu'elle m'avouât un chagrin, mais il n'y en avait pas encore assez pour qu'elle m'en dît la cause. Rien autour d'elle ne pouvait me mettre sur la voie : la veille, personne n'était venu à son che et s'inquiéter d'elle; le lendemain, personne ne se présentait pour la voir. Cette douleur devait donc déjà être dans le passé et se refléter seulement dans le présent.

» — Docteur, me dit-elle tout à coup en sortant de sa rêverie, je pourrai bientôt danser?

» — Oui, madame, lui dis-je un peu étonné de cette transition.

» — C'est qu'il faut que je donne un bal depuis longtemps attendu, reprit-elle; vous y viendrez, n'est-ce pas? Vous devez avoir bien mauvaise opinion de ma douleur qui, tout en me faisant rêver le jour, ne m'empêche pas de danser la nuit. C'est que, voyez-vous, il est des chagrins qu'il faut refouler au fond de son cœur pour que le monde n'en apprenne rien; il est des tortures qu'il faut masquer d'un sourire, pour que personne ne les devine : et je veux garder pour moi seule ce que je souffre, comme un autre garderait sa joie. Ce monde, qui me jalouse et m'envie en me voyant belle, me croit heureuse, et c'est une conviction que je ne veux pas lui retirer. C'est pour cela que je danse, risque à pleurer le lendemain, mais à pleurer seule.

» Elle me tendit la main avec un regard indéfinissable de candeur et de tristesse, et me dit :

» — A bientôt, n'est-ce pas?

» Je portai sa main à mes lèvres, et je partis.

» J'arrivai chez moi stupide.

» De ma fenêtre je voyais les siennes; je restai tout le jour à les regarder, tout le jour elles furent sombres et silencieuses. J'oubliais tout pour cette femme; je ne dormais plus, je ne mangeais plus : le soir, j'avais la fièvre, le lendemain matin le délire, et le lendemain soir j'étais mort. »

— Mort ! nous écriâmes nous.

— Mort, reprit notre ami avec un accent de conviction qu'on ne peut rendre, mort comme Fabien, dont voici le masque.

— Continue, lui dis-je.

La pluie battait toujours contre les vitres. Nous remîmes du bois dans le poêle, dont la flamme rouge et vive éclaircit un peu l'obscurité dans laquelle l'atelier disparaissait.

Il reprit :

« A partir de ce moment, je n'éprouvai plus rien qu'une commotion froide. Ce fut sans doute le moment où l'on me jeta dans la fosse.

» J'ignore depuis combien de temps j'étais enseveli, quand j'entendis confusément une voix qui m'appelait par mon nom. Je tressaillis de froid sans pouvoir répondre. Quelques instans après, la voix m'appela encore; je fis un effort pour parler, mais mes lèvres, en remuant, sentirent le linceul qui me recouvrait de la tête aux pieds. Cependant je parvins à articuler faiblement ces deux mots :

» — Qui m'appelle?

» — Moi, répondit-on.

» — Qui, toi?

» — Moi.

» Et la voix allait s'affaiblissant comme si elle se fût perdue dans la bise, ou comme si ce n'eût été qu'un bruissement passager de feuilles.

» Une troisième fois encore mon nom frappa mes oreilles, mais cette fois ce nom sembla courir de branche en branche, si bien que le cimetière tout entier le répéta sourdement, et j'entendis un bruit d'ailes comme si ce nom, prononcé tout-à coup dans le silence, eût fait envoler une troupe d'oiseaux de nuit.

» Mes mains se portèrent à mon visage comme mues par des ressorts mystérieux. J'écartai silencieusement le linceul dont j'étais recouvert, et je tâchai de voir. Il me sembla que je me réveillais d'un long sommeil. J'avais froid.

» Je me rappellerai toujours l'effroi sombre dont j'étais entouré. Les arbres n'avaient plus de feuilles et tordaient douloureusement leurs branches décharnées comme de grands squelettes. Un rayon faible de la lune, qui perçait à travers de longs nuages noirs, éclairait devant moi un horizon de tombes blanches qui semblaient un escalier du ciel et toutes ces voix vagues de la nuit qui présidaient à mon réveil étaient pleines de mystère et de terreur.

» Je tournai la tête et je cherchai celui qui m'avait appelé. Il était assis à côté de ma tombe, épiant tous mes mouvemens, la tête appuyée sur les mains avec un sourire étrange, avec un regard horrible.

» J'eus peur.

» — Qui êtes-vous? lui dis-je en réunissant toutes mes forces; pourquoi m'éveiller?

» — Pour te rendre un service, me répondit-il.

» — Où suis-je?

» — Au cimetière.

» — Qui êtes-vous?

» — Un ami.

» — Laissez-moi mon sommeil.

» — Ecoute, me dit-il, te souviens-tu de la terre?

» — Non.

» — Tu ne regrettes rien?

» — Non.

» — Depuis combien de temps dors-tu?

» — Je l'ignore.

» — Je vais te le dire, moi. Tu es mort depuis deux jours, et ta dernière parole a été le nom d'une femme au lieu d'être celui du Seigneur. Si bien que ton corps serait à Satan, si Satan voulait le prendre. Comprends-tu?

» — Oui.

» — Veux-tu vivre?

» — Vous êtes Satan?

» — Satan ou non, veux-tu vivre?

» — Seul?

» — Non, tu la reverras.

» — Quand?

» — Ce soir.

» — Où?

» — Chez elle.

» — J'accepte, fis-je en essayant de me lever. Tes conditions?

» — Je ne t'en fais pas, me répondit Satan; crois-tu donc que de temps en temps je ne sois pas capable de faire le bien? Ce soir elle donne un bal, et je t'y mène.

» — Partons, alors.

» — Partons.

» Satan me tendit la main, et je me trouvai debout.

» Vous peindre ce que j'éprouvai serait chose impossible. Je sentais un froid terrible qui glaçait mes membres, voilà tout ce que je puis dire.

» — Maintenant, continua Satan, suis moi. Tu comprends que je ne te ferai pas sortir par la grande porte, le concierge ne te laisserait pas passer, mon cher; une fois ici, on ne sort plus. Suis moi donc : nous allons chez toi d'abord, où tu t'habilleras; car tu ne peux pas venir au bal dans le costume où te voilà, d'autant plus que ce n'est pas un bal masqué; seulement enveloppe-toi bien dans ton linceul, car les nuits sont fraîches, et tu pourrais avoir froid.

» Satan se mit à rire comme rit Satan, et je continuai de marcher auprès de lui.

» — Je suis sûr, continua-t-il, que malgré le service que je te rends, tu ne m'aimes pas encore. Vous êtes ainsi faits, vous autres hommes, ingrats pour vos amis. Non pas que je blâme l'ingratitude : c'est un vice que j'ai inventé, et c'est un des plus répandus; mais je voudrais au moins te voir moins triste. C'est la seule reconnaissance que je te demande.

» Je suivais toujours, blanc et froid comme une statue de marbre qu'un ressort caché fait mouvoir; seulement, dans les momens de silence, on eût entendu mes dents se heurter sous un frisson glacial, et les os de mes membres craquer à chaque pas.

» — Arriverons-nous bientôt? dis-je avec effort.

» — Impatient! fit Satan. Elle est donc bien belle

» — Comme un ange.

» — Ah ! mon cher, reprit-il en riant, il faut avouer que tu manques de délicatesse dans tes paroles; tu viens me parler d'ange, à moi qui l'ai été; d'autant plus qu'aucun ange ne ferait pour toi ce que je fais aujourd'hui. Je te pardonne encore; il faut bien passer quelque chose à un homme mort depuis deux jours. Puis, comme je te le disais, je suis fort gai ce soir; il s'est fait aujourd'hui dans le monde des choses qui me ravissent. Je croyais les hommes dégénérés, je les croyais devenus vertueux depuis quelque temps, mais non : ils sont toujours les mêmes, tels que je les ai créés. Eh bien, mon cher, j'ai rarement vu des journées comme celle-ci : j'ai eu depuis hier soir six cent vingt-deux suicides

en Europe seulement, parmi lesquels il y a plus de jeunes gens que de vieillards, ce qui est une perte, parce qu'ils meurent sans enfans ; deux mille deux cent quarante-trois assassinats, toujours en Europe seulement ; dans les autres parties du monde, je ne compte plus : je suis pour celles-là comme les riches capitalistes, je ne peux pas énumérer ma fortune. Deux millions six cent vingt-trois mille neuf cent soixante-quinze adultères nouveaux ; ceci est moins étonnant à cause des bals ; douze cents juges qui se sont vendus ; ordinairement j'en ai davantage. Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont vingt-sept jeunes filles, dont l'aînée n'avait pas dix-huit ans, qui sont mortes en blasphémant Dieu. Compte, mon cher, cela me fait une rentrée d'environ deux millions six cent vingt-huit mille âmes en Europe seulement. Je ne compte pas les incestes, les fausses monnaies, les viols : ce sont les centimes. Ainsi, calcule, en établissant une moyenne de trois millions d'âmes qui se perdent par jour, dans combien de temps le monde tout entier sera à moi. Je serai forcé d'acheter le paradis à Dieu pour agrandir l'enfer.

» — Je comprends ta gaîté, murmurai-je en hâtant le pas.

» — Tu me dis cela, reprit Satan, d'un air sombre et douteux ; as-tu donc peur de moi parce que tu me vois en face? Suis-je donc si repoussant? Raisonnons un peu, je te prie : Qu'est ce que deviendrait le monde sans moi, un monde qui aurait des sentimens venus du ciel, et non des passions venues de moi? Mais le monde mourrait du spleen, mon cher! Qui est-ce qui a inventé l'or? c'est moi ; le jeu? c'est moi ; l'amour? c'est moi ; les affaires? c'est encore moi. Et je ne comprends pas les hommes, qui semblent tant m'en vouloir. Vos poëtes, par exemple, qui parlent d'amour pur, ne comprennent donc pas qu'en montrant l'amour qui sauve ils inspirent la passion qui perd ; car, grâce à moi, ce que vous recherchez toujours, ce n'est pas la femme comme la Vierge, c'est la pécheresse comme Eve. Et toi-même, dans ce moment, toi que je viens de tirer d'une tombe, toi qui as encore le froid d'un cadavre et la pâleur d'un mort, ce n'est pas un amour pur que tu vas chercher près de celle à qui je te conduis, c'est une nuit de volupté. Tu vois bien que le mal survit à la mort, et que si l'homme avait à choisir, il préférerait l'éternité des passions à l'éternité du bonheur, et la preuve c'est que, pour quelques années de passions sur la terre, il perd l'éternité du bonheur dans le ciel.

» — Arriverons-nous bientôt? dis-je ; car l'horizon allait toujours se renouvelant, et nous marchions sans avancer.

» — Toujours impatient, répliqua Satan, et cependant je tâche d'abréger la route le plus que je peux. Tu comprends que je ne puis pas passer par la porte, il y a une grande croix, et la croix c'est ma douane. Comme je voyage ordinairement avec des choses défendues par elle, elle m'arrêterait, je serais forcé de me signer ; et je puis bien faire un crime, mais je ne ferais pas un sacrilége ; et puis, comme je t'ai déjà dit, on ne te laisserait pas partir. Tu crois qu'on meurt, qu'on vous enterre, et qu'un beau jour on peut s'en aller sans rien dire ; tu te trompes, mon cher : sans moi il t'aurait fallu attendre la résurrection éternelle, ce qui aurait été long. Suis-moi donc, et sois tranquille, nous arriverons. Je t'ai promis un bal, tu l'auras : je tiens mes promesses, et ma signature est connue.

» Il y avait dans toute cette ironie de mon sinistre compagnon quelque chose de fatal qui me glaçait ; tout ce que je viens de vous dire, je crois l'entendre encore.

» Nous marchâmes encore quelque temps, puis nous arrivâmes enfin à un mur devant lequel étaient amoncelées des tombes formant escalier. Satan mit le pied sur la première, et, contre son habitude, marcha sur les pierres sacrées, jusqu'à ce qu'il fût au sommet de la muraille.

» J'hésitais à suivre le même chemin, j'avais peur.

» Il me tendit la main en me disant :

» — Il n'y a pas de danger ; tu peux mettre le pied dessus, ce sont des connaissances.

» Quand je fus auprès de lui :

» — Veux-tu, me dit il, que je te fasse voir ce qui se passe à Paris?

» — Non, marchons.

» — Marchons, puisque tu es si pressé.

» Nous sautâmes du mur à terre.

» La lune, sous le regard de Satan, s'était voilée, comme une jeune fille sous un regard effronté. La nuit était froide, toutes les portes étaient closes, toutes les fenêtres sombres, toutes les rues silencieuses ; on eût dit que personne depuis longtemps, n'avait foulé le sol sur lequel nous marchions : tout, autour de nous, avait un aspect fatal. Il semblait que quand le jour allait venir, personne n'ouvrirait les portes, qu'aucune tête ne sortirait aux fenêtres, qu'aucun pas ne troublerait le silence : je croyais marcher dans une ville morte depuis des siècles, et retrouvée dans des fouilles ; enfin la ville semblait s'être dépeuplée au profit du cimetière.

» Nous marchions sans entendre un bruit, sans rencontrer une ombre ; le chemin fut long à travers cette ville effrayante de calme et de repos : enfin nous arrivâmes à notre maison.

» — Te reconnais-tu? me dit Satan.

» — Oui, répondis-je sourdement ; entrons.

» — Attends, il faut que j'ouvre. C'est encore moi qui ai inventé le vol avec effraction : j'ai une seconde clef de toutes les portes excepté de celle du paradis, cependant.

» Nous entrâmes.

» Le calme du dehors se continuait au dedans : c'était horrible.

» Je croyais rêver ; je ne respirais plus. Vous figurez-vous rentrant dans votre chambre où vous êtes mort depuis deux jours, retrouvant toutes choses telles qu'elles étaient pendant votre maladie, empreintes seulement de cet air sombre que donne la mort, revoyant tous les objets rangés comme ne devant plus être touchés par vous ! La seule chose animée que j'eusse vue depuis ma sortie du cimetière fut ma grande pendule à côté de laquelle un être humain était mort, et qui continuait de compter les heures de mon éternité comme elle avait compté les heures de ma vie.

» J'allai à la cheminée, j'allumai une bougie pour m'assurer de la vérité, car tout ce qui m'entourait m'apparaissait à travers une clarté pâle et fantastique qui me donnait pour ainsi dire une vue intérieure. Tout était réel ; c'était bien ma chambre ; je vis le portrait de ma mère, me souriant toujours ; j'ouvris les livres que je lisais quelques jours avant ma mort ; seulement le lit n'avait plus de draps, et il y avait des scellés partout.

» Quant à Satan, il s'était assis au fond, et lisait attentivement la Vie des Saints.

» En ce moment, je passai devant une grande glace, et je me vis dans mon étrange costume, couvert d'un linceul, pâle, les yeux ternes. Je doutai de cette vie que me rendait une puissance inconnue, et je me mis la main sur le cœur.

» Mon cœur ne battait pas.

» Je portai la main à mon front, le front était froid comme la poitrine, le pouls muet comme le cœur : et cependant je reconnaissais tout ce que j'avais quitté ; il n'y avait donc que la pensée et les yeux qui vécussent en moi.

» Ce qu'il y avait d'horrible encore, c'est que je ne pouvais détacher mon regard de cette glace qui me renvoyait mon image sombre, glacée, morte. Chaque mouvement de mes lèvres se reflétait comme le hideux sourire d'un cadavre. Je ne pouvais pas quitter ma place ; je ne pouvais pas crier.

» L'horloge fit entendre ce ronflement sourd et lugubre qui précède la sonnerie des vieilles pendules, et sonna deux heures ; puis tout redevint calme.

» Quelques instans après, une église voisine sonna à son tour, puis une autre, puis une autre encore.

» Je voyais dans un coin de la glace Satan qui s'était endormi sur la Vie des Saints.

» Je parvins à me retourner. Il y avait une glace en face de celle que je regardais, si bien que je me voyais répété des milliers de fois avec cette clarté pâle d'une seule bougie dans une vaste salle.

» La peur était arrivée à son comble : je poussai un cri,

» Satan se réveilla.

» — Voilà pourtant avec quoi, me dit-il en me montrant le livre, on veut donner la vertu aux hommes. C'est si ennuyeux que je me suis endormi, moi qui veille depuis six mille ans. Tu n'es pas encore prêt?

» — Si, répliquai-je machinalement, me voilà.

» — Hâte-toi, répliqua Satan, brise les scellés, prend tes habits et de l'or sur out, beaucoup d'or; laisse tes tiroirs ouverts, et demain la justice trouvera bien moyen de condamner quelque pauvre diable pour rupture de scellés; ce sera mon petit bénéfice.

» Je m'habillai. De temps en temps je me touchais le front la poitrine : tous deux étaient froids.

» Quand je fus prêt, je regardai Satan.

» — Nous allons la voir? lui dis-je.

» — Dans cinq minutes.

» — Et demain?

» — Demain, me dit-il, tu reprendras ta vie ordinaire; je ne fais pas les choses à demi.

» — Sans conditions?

» — Sans conditions.

» — Partons, lui dis-je.

» — Suis moi.

» Nous descendîmes.

» Au bout de quelques instans nous étions devant la maison où l'on m'avait fait appeler quatre jours auparavant.

» Nous montâmes.

» Je reconnus le perron, le vestibule, l'antichambre. Les abords du salon étaien pleins de monde. C'était une fête éblouissante de lumières, de fleurs, de pierreries et de femmes.

» On dansait.

» A la vue de cette joie, je crus à ma résurrection.

» Je me penchai à l'oreille de Satan, qui ne m'avait pas quitté.

» — Où est-elle? lui dis je.

» — Dans son boudoir.

» J'attendis que la contredanse fût finie. Je traversai le salon; les glaces aux feux des bougies me renvoyèrent mon image pâle et sombre. Je revis ce sourire qui m'avait glacé; mais là ce n'était plus la solitude, c'était le monde; ce n'était plus le cimetière, c'était un bal; ce n'était plus la tombe, c'était l'amour. Je me laissai enivrer, et j'oubliai un instant d'où je venais, ne pensant qu'à celle pour qui j'étais venu.

» Arrivé à la porte du boudoir, je la vis, elle était plus belle que la beauté, plus chaste que la foi. Je m'arrêtai un instant comme en extase; elle était vêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, les épaules et les bras nus. Je revis, plutôt en imagination qu'en réalité, un petit point rouge à l'endroit que j avais saigné. Quand je parus, elle était entourée de jeunes gens qu'elle écoutait à peine; elle leva nonchalamment ses beaux yeux si pleins de volupté, m'aperçut, sembla hésiter à me reconnaître, puis, me faisant un sourire charmant, quitta tout le monde et vint à moi.

» — Vous voyez que je suis forte, me dit-elle.

» L'orchestre se fit entendre.

» — Et pour vous le prouver, continua t elle en me prenant le bras, nous allons valser ensemble.

» Elle dit quelques mots à quelqu'un qui passait à côté d'elle. Je vis Satan auprès de moi.

» — Tu m'a tenu parole, lui dis je, merci; mais il me faut cette femme cette nuit même.

» — Tu l'auras, me dit Satan; mais essuie toi le visage, tu as un ver sur la joue.

» Et il disparut, me laissant encore plus glacé qu'auparavant. Comme pour me rendre à la vie, je pressai le bras de celle que je venais chercher du fond de la tombe, et je l'entraînai dans le salon.

» C'était une de ces valses enivrantes où tous ceux qui nous entourent disparaissent, où l'on ne vit plus que l'un pour l'autre, où les mains s'enchaînent, où les haleines se confondent, où les poitrines se touchent. Je valsais les yeux fixés sur ses yeux, et son regard, qui me souriait éternellement, semblait me dire : « Si tu savais les trésors d'amour et de passion que je donnerais à mon amant! si tu savais ce qu'il y a de volupté dans mes caresses, ce qu'il y a de feu dans mes baisers! A celui qui m'aime ait, toutes les beautés de mon corps, toutes les pensées de mon âme, car je suis jeune, car je suis aimante, car je suis belle! »

» Et la valse nous emportait dans son tourbillon lascif et rapide.

» Cela dura longtemps. Quand la mesure cessa, nous étions les seuls à valser encore.

» Elle tomba sur mon bras, la poitrine oppressée, souple comme un serpent, et leva sur moi ses grands yeux, qui semblèrent me dire, à défaut de la bouche : « Je t'aime! »

» Je l'entraînai dans le boudoir, où nous étions seuls. Les salons devenaient déserts.

» Elle se laissa tomber sur une causeuse, fermant à demi les yeux sous la fatigue, comme sous une étreinte d'amour.

» Je me penchai sur elle et lui dis à voix basse :

» — Si vous saviez comme je vous aime!

» — Je le sais, me dit-elle, et je vous aime aussi, moi.

» C'était à devenir fou.

» — Je donnerais ma vie, dis je, pour une heure d'amour avec vous, et mon âme pour une nuit.

» — Ecoute, fit elle en ouvrant une porte cachée dans la tapisserie, dans un instant nous serons seuls. Attends-moi.

» Elle me poussa doucement, et je me trouvai seul dans sa chambre à coucher, éclairée encore par la lampe d'albâtre.

» Tout y avait un parfum de mystérieuse volupté impossible à décrire. Je m'assis près du feu, car j'avais froid; je me regardai dans la glace, j'étais toujours aussi pâle. J'entendais les voitures qui partaient une à une; puis quand la dernière eut disparu, il se fit un silence morne et solennel. Peu à peu mes terreurs me revinrent; je n'osais plus me retourner, j'avais froid. Je m'étonnais qu'elle ne vînt pas; je comptais les minutes, et je n'entendais aucun bruit. J'avais les coudes sur mes genoux et la tête dans mes mains.

» Alors je me mis à penser à ma mère, ma mère qui pleurait à cette heure son fils mort, ma mère dont j'étais toute la vie, et qui n'avait eu que ma seconde pensée. Tous les jours de mon enfance me repassèrent devant les yeux comme un riant songe. Je vis que partout où j'avais eu une blessure à panser, une douleur à éteindre, c'était toujours à ma mère que j'avais eu recours. Peut-être, à l'heure où je me préparais à une nuit d'amour, se préparait-elle à une nuit d'insomnie, seule, silencieuse, auprès des objets qui me rappellent à elle, ou veillant avec mon seul souvenir. Cette pensée était affreuse; j'avais des remords; les larmes me vinrent aux yeux. Je me levai. Au moment où je regardais la glace, j'aperçus une ombre pâle et blanche derrière moi, me regardant fixement.

» Je me retournai, c'était ma belle maîtresse.

» Heureusement que mon cœur ne battait pas, car, d'émotion en émotion, il eût fini par se briser.

» Tout était silencieux, au dehors comme au dedans.

» Elle m'attira près d'elle, et bientôt j'oubliai tout. Ce fut une nuit impossible à raconter, avec des plaisirs inconnus, avec des voluptés telles, qu'elles approchent de la souffrance. Dans mes rêves d'amour je ne retrouvais rien de pareil à cette femme que je tenais dans mes bras, ardente comme une messaline, chaste comme une madone, souple comme une tigresse, avec des baisers qui brûlaient les lèvres, avec des mots qui brûlaient le cœur. Elle avait en elle quelque chose de si puissamment attractif, qu'il y avait des momens où j'en avais peur.

» Enfin la lampe commença à pâlir quand le jour commença à poindre.

» — Ecoute, me dit cette femme, il faut partir; voici le

jour, tu ne peux rester ici ; mais le soir, à la première heure de la nuit, je t'attends, n'est-ce pas?

» Une dernière fois je sentis ses lèvres sur les miennes, elle pressa convulsivement mes mains, et je partis.

» C'était toujours le même calme dehors.

» Je marchais comme un fou, croyant à peine à ma vie, n'ayant même pas la pensée d'aller chez ma mère ou de rentrer chez moi, tant cette femme entourait mon cœur.

» Je ne sais qu'une chose qu'on désire plus qu'une première nuit à passer avec sa maîtresse : c'est une seconde.

» Le jour s'était levé, triste, sombre, froid. Je marchai au hasard dans la campagne déserte et désolée, pour attendre le soir.

» Le soir vint de bonne heure.

» Je courus à la maison du bal.

» Au moment où je franchissais le seuil de la porte, je vis un vieillard pâle et cassé qui descendait le perron.

» — Où va monsieur? me dit le concierge.

» — Chez madame de P..., lui dis-je.

» — Madame de P..., fit-il en me regardant étonné et en me montrant le vieillard, c'est monsieur qui habite cet hôtel; il y a deux mois qu'elle est morte.

» Je poussai un cri et je tombai à la renverse. »

— Et après? dis je à celui qui venait de parler.

— Après? dit-il en jouissant de notre attention et en pesant sur ses mots, après je me réveillai, car tout cela n'était qu'un rêve.

UNE AME A NAITRE.

Il y a six mille ans à peu près....

Le monde était créé depuis un demi-siècle. Dieu avait déjà chassé Adam et Eve du paradis terrestre. Il n'y avait donc dans le ciel que les âmes qui devaient descendre un jour sur la terre, et animer successivement les corps qui naîtraient.

La première qui revint à Dieu fut celle d'Abel, et les chants des archanges et la bénédiction du Seigneur accueillirent le retour de l'âme exilée et martyre qui dut le jour à une faute et la mort à un crime.

La seconde fut celle d'Eve, et lorsque les portes du ciel s'étaient rouvertes devant cette âme pécheresse, flétrie par le péché, mais épurée par la douleur, toutes les âmes de l'avenir s'étaient pressées autour d'elle pour apprendre quelque chose de la terre.

Eve s'était contentée de répondre : « J'ai péché, j'ai souffert, j'ai prié ; la vie a beaucoup de passions, beaucoup de douleurs et bien peu de joies. » Puis elle s'était retirée à la droite de Dieu, pour achever auprès de lui sa prière commencée ici-bas.

Pour toutes ces âmes qui ne connaissaient que le ciel, c'étaient deux mots bien inconnus que les passions et les douleurs. Elles ne comprenaient qu'une éternité de calme, comme elles ne voyaient qu'une étendue de sérénité; aussi se promenaient-elles toutes rêveuses dans les jardins d'étoiles que Dieu fit éclore sous leurs pas, se demandant les unes aux autres ce que pouvaient être les choses ignorées au ciel qu'on appelait sur la terre passions et douleurs.

Alors elles s'éloignaient quelquefois du groupe que forment les élus auprès du Seigneur, et suivaient mystérieusement une route isolée, jusqu'à ce qu'arrivées dans un endroit où nulle autre ne les avaient suivies, elles pussent se pencher sur la voûte du ciel, et chercher à voir ce qui se passait parmi les hommes; mais les ténèbres des passions restaient aussi impénétrables à leurs yeux célestes que les lueurs de l'éternité à notre science humaine.

Or, parmi toutes ces âmes curieuses de cette terre nouvelle, il y en avait une à qui son bon ange avait dit : « Tu naîtras un jour du sein d'une femme, tu quitteras ta forme immortelle pour le monde que le Seigneur vient de faire. »

— Et quand dois-je naître? avait demandé l'âme.

— Attends et prie en attendant, avait répondu l'ange.

Et il s'était envolé à l'orient du ciel, laissant la pauvre âme encore plus curieuse qu'auparavant.

Un jour, le soleil se voila dans les cieux, une autre âme venait de quitter la terre, et quand elle s'était présentée à la porte du Seigneur, l'ange de justice l'en avait chassée.

Tout le cortége radieux du Seigneur s'était mis à genoux, redoublant de louanges et de prières, et demandant ce qu'avait fait celui que Dieu chassait.

Dieu répondit :

— Il se nommait Caïn, et il a tué Abel.

Et le ciel se voila pour le premier crime comme il s'était voilé pour la première faute.

— Que peut-il y avoir dans le monde, se demandait l'âme qui devait naître, pour qu'un frère tue son frère?

Et elle attendait toujours, et elle priait en attendant.

Cependant, la première faute et le premier crime avaient excité la colère de Dieu, si bien que les morts se succédaient avec rapidité, et qu'il revenait au ciel bien moins d'âmes qu'il n'en était parti. Mais chaque fois qu'il en arrivait une, on lui demandait des nouvelles de la terre; ce à quoi elle répondait : « Devant Dieu l'on perd le souvenir des hommes; mais tout ce que Dieu fait est beau, et la terre, au milieu de ses douleurs, a bien des joies. »

Et elle allait rendre compte au Seigneur de ce qu'elle avait de douleurs et de prières à opposer à ce qu'elle avait de de fautes.

Les siècles se passaient, et l'âme attendait toujours.

Un jour, les anges, courbés devant le trône éternel, virent, non pas de la colère, mais une larme dans les yeux du Seigneur, et cette larme fit le déluge.

Quarante jours le ciel pleura sur les fautes de la terre, et la terre disparut.

Du haut de la voûte céleste, les anges suivaient du regard et de la prière, comme d'ici-bas nous suivons une étoile, quelque chose qui glissait sur les eaux : c'était l'arche de Noé.

La pauvre âme qui attendait sa naissance avait cru un moment que le monde était effacé pour l'éternité, et qu'elle ne naîtrait jamais; l'arche lui rendit l'espoir : le monde se refit.

Chaque fois qu'une âme quittait le ciel pour la terre, celle qui attendait l'accompagnait le plus loin possible et lui disait :

— Ma sœur, au retour tu me raconteras ce qu'on fait dans le monde.

Et elle disparaissait.

Chaque fois qu'à l'heure de la prière l'âme de l'avenir se trouvait auprès de son bon ange, elle lui disait :

— Naîtrai-je bientôt?

— Attends et prie.

Et les siècles passaient.

Cependant le monde se faisait tout-à-fait méchant. Les louanges redoublaient au ciel à mesure que le culte se perdait sur la terre. A peine si de temps en temps il revenait une âme exilée, mais celle-là était reçue avec des chants et des fleurs, et Dieu la bénissait.

Comme le châtiment n'avait pas arrêté les crimes, Dieu voulut essayer du pardon. Il fit une âme à l'image de sa pureté, et il l'envoya sur la terre. Les anges l'accompagnaient en chantant, et ils restèrent longtemps agenouillés derrière elle quand ils l'eurent perdue de vue.

A peine cette âme, à qui Dieu avait donné le nom de son fils, et à qui la terre avait donné le nom de Jésus, eut elle passé trente ans dans son exil, que les âmes commencèrent à revenir au ciel épurées par cet homme divin. Chaque jour c'était fête, chaque jour l'éternité de bonheur recommençait radieuse et splendide, et chaque jour le ciel se peuplait de vierges et de martyrs.

Enfin le fils de Dieu reparut après sa mission, tenant à ses mains déchirées sa couronne d'épines.

Dieu lui dit:

— Viens, mon fils, tes pieds se sont meurtris aux pierres de la route, mais ton cœur est resté pur devant les tentations.

Et il le fit asseoir à sa droite.

— Quel peut être ce monde, se disait l'âme rêveuse, où l'on ose faire mourir le fils de Dieu !

Il n'était bruit au ciel que d'une grande pécheresse que le Christ avait convertie, et que l'on attendait avec impatience.

Elle arriva.

La première âme qui vint au devant d'elle fut celle qui attendait toujours sa naissance. Elle lui dit :

— Ma sœur, quel était ton nom?

— Magdeleine, répondit la pécheresse.

— Et la terre, a-t-elle bien des joies?

— Oui; mais elles sont passagères, et celles du Seigneur sont éternelles.

Et Magdeleine alla s'agenouiller aux pieds de Dieu.

L'âme continuait d'attendre; elle avait entendu le Seigneur dire à Magdeleine : « Il te sera beaucoup remis, parce que tu as beaucoup aimé. » Et elle se demandait ce qu'était cet amour, dont on ne savait rien au ciel, qui avait perdu Eve et qui sauvait Magdeleine.

Aussi devenait elle de plus en plus impatiente de se voir révéler les mystères de ce monde où Dieu exilait tant d'âmes; de ce monde éloigné et inconnu, où pour quelques années de passions on sacrifiait une éternité de bonheur. Ce n'était pas du désir, sa nature lui défendait d'en avoir, c'était de l'espérance. Peut être voulait elle subir comme les autres son martyre, pour revenir à Dieu ceinte d'une double couronne; peut-être, après tout, était elle d'une essence moins divine que ses sœurs, et avait elle ressenti le souffle de colère qu'en quittant le paradis l'ange tombé jeta sur elles. Toujours est il qu'au milieu de la béatitude immense, c'était cette joie temporelle qu'elle attendait.

Et chaque fois qu'elle rencontrait son ange, elle lui faisait la même question, à laquelle il faisait la même réponse.

Les nouvelles qu'on recevait de la terre n'étaient cependant pas bien entraînantes pour une fille du ciel. Les apôtres avaient suivi de près le Christ, et, s'ils arrivaient l'âme pure, ils étaient bien défigurés quant au corps. Les hommes ne paraissaient pas vouloir suivre le chemin tracé par la main divine. Les vierges qui revenaient au ciel remerciaient Dieu de les avoir dépouillées de leur enveloppe terrestre, et quand elles parlaient de la terre, elles parlaient sans regrets.

L'âme attendait toujours.

Les siècles passaient.

Enfin la loi du Seigneur reprit le dessus. La lumière avait d'abord été trop forte, si bien qu'au lieu d'éclairer elle avait aveuglé; c'était un moment charmant pour venir sur la terre. Il n'y avait plus d'empereurs cruels; il n'y avait plus d'apôtres martyrs; tout semblait marcher selon la volonté éternelle, et pour l'âme solitaire qui se serait contentée d'ombre et d'amour, la terre aurait eu bien des joies; c'est du moins ce que disaient certaines âmes dont le premier soin, en arrivant au ciel, était de chercher celles qu'elles avaient perdues sur la terre, et de continuer sous le regard de Dieu, l'amour commencé parmi les hommes.

— Il n'y a que là-bas qu'on trouve cet amour, se disait l'âme. Quand donc naîtrai-je ?

— Attends et prie, répondait l'ange.

C'était désolant, d'autant plus que le ciel s'était tout à coup illuminé d'un astre merveilleux, qu'on appelait une comète, qui était encore ignorée des hommes, et que l'âme craignait que ce ne fût pour la destruction du monde que Dieu eût fait ce nouvel instrument de justice, puisqu'il avait dit que le monde périrait par le feu.

L'âme comprit qu'il fallait se hâter. Elle alla trouver son ange et lui dit :

— Dieu permettra-t-il bientôt ma naissance?

— Bientôt, reprit l'ange.

— Et quand?

— Dans un siècle, un siècle et demi, à peu près.

Où serait-on patient, si l'on ne l'était au ciel? L'âme attendit.

Décidément le monde devenait heureux et semblait retourner à l'âge d'or. Le Christ s'était servi de l'amour terrestre pour arriver à la foi. Il avait mis une révélation dans ce premier péché de la première femme, et grâce à cela on pouvait passer quelques mois sur la terre sans trop se compromettre.

Cependant l'âme comprenait que cette espérance d'un autre monde que celui de Dieu était déjà un péché, et qu'elle y arriverait souillée d'une faute originelle d'autant plus grande qu'elle était commise au milieu de l'innocence éternelle. Aussi, lorsqu'elle priait pour les autres, elle priait un peu pour elle.

Le temps marchait rapidement, car devant les yeux du Seigneur et devant l'éternité chaque siècle ne met pas plus de temps à passer que le grain de sable qui tombe du sablier.

L'âme voyait arriver avec bonheur le moment tant attendu. Plus il approchait, plus elle questionnait celles qui revenaient de notre monde, plus elle avait hâte de connaître ce monde mystérieux, plus elle avait soif de cet amour terrestre et presque de ces douleurs qui rompraient la monotonie de la béatitude.

Aussi se promenait elle, à l'heure où la nuit descend sur la terre, dans les chemins les plus cachés du ciel, tâchant de soulever un coin du voile diamanté que chaque soir Dieu étend sur le ciel. Elle suivait en rêvant la voix lactée, se disant : « Quelle punition Dieu me fera-t-il subir pour la faute que je commets auprès de lui quand je ne devrais avoir qu'un désir, sa vue; qu'un bonheur, la prière; qu'une joie, l'éternité? »

De temps en temps l'ange passait auprès d'elle et lui disait : « Patience ! »

L'âme attendait.

Enfin un soir qu'elle rêvait, comme de coutume, en regardant une révolution qui s'opérait dans une étoile, l'ange s'approcha d'elle :

— Ta mère est née aujourd'hui, lui dit-il

— Ma mère ! s'écria l'âme.

— Oui.

— Alors je n'ai guère plus que dix huit ans à attendre ; car j'espère qu'elle se mariera jeune, ma mère.

— Attends, et prie en attendant

L'âme était triomphante Elle quitta sa solitude, elle oublia la révolution de son étoile, et vint se mêler aux autres, faisant part de tous côtés de la naissance de sa mère.

Maintenant qu'elle avait la certitude de naître, une chose l'inquiétait encore : c'était de savoir si elle naîtrait homme ou femme. Mais, pour ceci, les mystères de l'avenir étaient impénétrables : il fallait attendre.

Chaque jour elle demandait à l'ange :

— Comment va ma mère aujourd'hui ?

— Elle vient de faire sa première dent.

— Quel bonheur ! disait l'âme

Et le lendemain elle recommençait ses questions.

Cependant chaque jour elle entrait de plus en plus dans son péché ; avant même de naître, elle avait déjà à expier.

Un matin l'ange vint au devant d'elle et lui dit :

— Ta mère s'est mariée aujourd'hui.

— Ma mère s'est mariée!

— Il y a une heure.

— Et je n'ai plus à attendre?....

— Que neuf mois, dit l'ange.

L'âme alla faire part du mariage de sa mère, comme elle avait fait part de sa naissance et de sa première dent; elle reçut les félicitations de tout le ciel. La chronique dit même qu'elle reçut des commissions de celles qui avaient oublié ou laissé quelque chose sur la terre.

Du reste, comme un péché ne va jamais sans l'autre, elle devenait d'une fierté insupportable, il n'y avait plus moyen de l'approcher, et depuis qu'elle devait aller sur la terre, cela lui avait tellement tourné la tête qu'elle s'était fait beaucoup d'ennemis, et elle était complètement brouillée avec deux prophètes et cinq martyrs

Quel châtiment Dieu réservait-il à cette âme qui troublait ainsi la sérénité éternelle du firmament?

Plus elle approchait du moment tant attendu depuis six mille ans, plus elle voulait savoir quelque chose du monde qu'elle allait habiter; mais on eût dit qu'à mesure qu'elle approchait de sa naissance, elle avançait dans l'ombre : si bien qu'elle ne se doutait pas de ce qu'elle allait trouver.

Sur ces entre altes elle rencontra l'ange.

— Eh bien? lui dit-elle.

— Eh bien! ta mère est enceinte.

— De moi?

— De toi.

L'âme poussa une exclamation qui sur la terre serait un péché, et qui dans le ciel serait un crime.

Jamais on n'avait vu une âme plus occupée et plus désireuse de la vie corporelle; aussi celles qui n'avaient d'autre amour que Dieu la laissaient à ses amours terrestres, et l'on commençait à prier pour elle.

Sa joie augmentait donc à mesure que le temps passait, et un jour qu'elle était plus joyeuse, parce qu'elle venait de calculer qu'elle n'avait plus que quelques jours à attendre, l'ange vint à elle.

— Eh bien? dit l'âme.

— Hélas ! fit l'ange, ta mère est morte en couches.

— Et moi? s'écria l'âme égoïste.

— Toi tu es morte en venant au monde

La punition suivit de près la faute.

L'âme sentit que le ciel manquait sous ses pieds : elle était précipitée dans les limbes.

LA MAIN DROITE

DU SIRE DE GIAC.

1425-1426.

I.

Si le lecteur, qui nous a déjà si souvent et si complaisamment suivi dans nos excursions historiques à travers la vieille France, veut bien, cette fois encore, faire avec nous un pas rétrograde, nous le transporterons à quelques lieues de la jolie petite ville d'Avranches, entre Trans et Saint-Hilaire, au pied d'un château fort dont les murailles, cachées à cette heure sous l'herbe, ceignaient bravement, à l'époque où commence cette chronique, le bourg de Saint-James de Beuvron.

Sur l'emplacement occupé par les vertes et grasses prairies qui s'étendent jusqu'à Pontorson, s'élevaient alors les logis de l'armée de Bretagne, qui, depuis le commencement du carême de 1425, était venue mettre le siége devant le château de Saint James. En jetant les yeux sur le fossé qui ceint le camp et sur la palissade qui le protége, en suivant les contours anguleux que forment dans leur circuit ce fossé et cette palissade, on reconnaîtra tout d'abord que c'est un capitaine savant dans l'art de mener une bataille qui a tracé le plan de ces fortifications établies à la fois pour l'attaque et pour la défense. C'est que dans les guerres bizarres du moyen-âge, où tout se faisait, non point d'après un plan de campagne unitaire, mais selon le caprice des chefs aventureux qui avaient une volonté individuelle dès qu'ils trouvaient 25 hommes pour les aider dans l'accomplissement de cette volonté, il ne fallait qu'une garnison inopinément dérivée qui se mettait en campagne et marchait instinctivement au secours d'une garnison captive, pour que les assiégeants d'aujourd'hui fussent assiégés demain; or, c'est ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre à l'armée de Bretagne, s'il plaisait aux Anglais d'Avranches de venir en aide à leurs frères de Saint-James de Beuvron.

Mais à cette heure et grâce aux précautions si habilement prises, tout était calme dans le camp; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des hommes de garde, qui de quart-d'heure en quart-d'heure faisaient entendre le cri de veille; tous les feux étaient éteints dans les baraques des soldats et dans les logis des capitaines; une seule tente plus élevée que les autres, et au-dessus de laquelle flottait à chaque bouffée du vent qui venait de la mer, la bannière de France et de Bretagne, était éclairée encore; c'est que dans cette tente veillait, plein de soucis, le chef de toute cette armée qui dormait tranquille, se reposant sur lui, comme le troupeau sur le berger.

Aussi s'était-il jeté tout cuirassé sur les peaux de loup qui lui servaient de lit; son casque seul, posé près de la couche militaire, manquait à son armure, ce qui permettait de reconnaître que celui sur lequel pesait une si grande responsabilité que celle de la vie de ses frères, était un beau jeune homme de trente deux à trente-trois ans à peine, aux longs cheveux châtains, tombant carrément sur ses épaules, au teint clair, aux yeux bleus, et dont la physionomie aurait eu une expression de douceur parfaite, si un léger froncement de sourcil, qui lui était habituel, n'avait dénoncé cette volonté puissante et continue, qui chez les Bretons dégénère parfois en entêtement. Une lampe de cuivre, la seule qui, comme nous l'avons dit, veillât encore par tout le camp, éclairait un manuscrit qu'il lisait, la tête appuyée sur la main gauche, et dans lequel il faisait, de la main droite, des corrections en écriture trois fois plus grosse que celle du texte. Ce manuscrit avait pour titre : *Histoire d'Arthus, comte de Richemont et connétable de France, contenant ses mémoires faicts depuis l'an* 1413 *jusqu'à la fin de l'an* 1424.

— Ah! mon pauvre Guillaume, murmura le jeune homme, lorsqu'il fut arrivé au dernier feuillet, j'ai bien peur que tu n'aies écrit à cette heure les plus riches pages de mon his-

toire, et que cette année 1425, qui commence si mal, ne tourne au pire.

— Voilà de tristes pensées, monseigneur, répondit un homme vêtu d'un habit de paysan, qui était entré dans la tente d'Artus, et s'était approché de son lit sans que celui-ci l'aperçût. Et malheureusement, continua le nouveau venu en soupirant, les nouvelles que j'apporte ne sont point de nature à les rendre plus joyeuses.

— Ah! c'est toi, le Gruel! répondit Artus avec un demi-sourire qui prouvait que, quoique les nouvelles promises fussent tristes, le messager n'en était pas moins le bienvenu. Sur mon âme, mon pauvre Guillaume, je te croyais pendu, et je comptais envoyer demain une compagnie avec ordre de visiter, les uns après les autres, tous les arbres des environs, afin de te donner, si besoin était, une sépulture chrétienne.

— Et cela aurait bien pu arriver, monseigneur, si je n'avais pris la précaution de substituer cet habit de manant à votre noble livrée. Les Anglais battent, nuit et jour, la campagne sous les ordres du comte de Suffolk et du sire de Scales, et quoique je ne rapporte pas grand argent, ils auraient cependant pu faire une plus mauvaise prise. A ces mots, Guillaume le Gruel vida son escarcelle dans le casque du comte.

— Et jusqu'où as-tu été?

— Jusqu'à Rennes, pardieu!

— Tu n'y as point appris des nouvelles du roi?

— Si fait; il est à Issoudun avec monsieur de Giac et la cour.

— Mais les cent mille écus promis?

— Je n'en ai point entendu parler.

— De sorte que cet argent que tu rapportes?... reprit Artus en tournant négligemment les yeux sur son casque plein d'or.

— Se compose du prix des bijoux que vous m'avez chargé de vendre, et de deux cents écus d'or, dont moitié m'a été donnée par votre frère, monseigneur Gilles, et l'autre par mesdames d'Alençon et de Lomaigne.

— Mes bonnes sœurs! murmura Artus.

— Quant au duc Jean, il était en voyage du côté de Morlaix ou de Quimper; mais eût-il été à Rennes, vous savez qu'il est plus bourguignon que dauphinais.

— De sorte que notre fortune se monte?...

— A quatre cent quatre-vingts écus d'or.

— Allons, il y aura du moins de quoi payer les marchands qui nous approvisionnent de vivres; quant aux soldats, ils se résigneront à attendre le bon plaisir de notre roi.

— Dieu le veuille! répondit Guillaume, avec l'accent d'un homme qui fait à tout hasard une prière, mais sans grand espoir qu'elle sera exaucée.

— Qu'est-ce à dire? murmura Artus en serrant les dents et en fronçant le sourcil. Et qui peut te faire douter de la patience de l'armée quand son chef lui donne l'exemple?

— Quelques mots que j'ai entendus en rentrant dans les logis, et qu'ont échangés entre eux les soldats de garde à qui j'ai été forcé de me faire connaître.

— Et ces mots?...

— Promettaient une révolte pour demain, si au point du jour les troupes ne touchaient pas la solde qu'elles attendent depuis cinq mois.

— Une révolte! s'écria Artus en bondissant de son lit. Une révolte! tu as mal entendu, Guillaume.

— Non, monseigneur, je suis sûr de ce que je dis; ainsi prenez toute précaution, je vous prie.

— Une révolte! continua Artus en souriant dédaigneusement et en se promenant à grands pas; une révolte! ce serait chose curieuse à voir. Quant à la précaution que je prendrai, ce sera de ne point sortir sans mon épée.

— Mais, monseigneur, ne vaudrait-il pas mieux faire attendre les marchands, et donner un à-compte aux troupes?

— Les marchands ont livré leurs marchandises sur ma parole, et je ferai honneur à ma parole; quant aux soldats, je leur dois le pain, l'eau et le fer, et tant qu'ils auront à manger, à boire et à se battre, ils n'ont rien à dire.

— Cependant, monseigneur...

— Prends cet or, va régler les comptes des marchands, et s'il en reste quelque chose, fais-en don de ma part aux familles les plus pauvres, en leur recommandant de prier pour la gloire du roi Charles VII et le salut de la France.

Guillaume regarda son maître et sortit. Il avait reconnu à l'expression de son visage que ce n'était point la peine de répliquer. Quant à Artus, il se rejeta sur son lit, et soit fatigue d'une veille aussi prolongée, soit confiance en lui-même, soit force de volonté, un quart d'heure après il dormait profondément.

Au point du jour, ce sommeil fut interrompu par une grande rumeur qui se faisait dans le camp. Artus se réveilla en sursaut, sauta à bas de son lit, et allait s'élancer hors de sa tente lorsque le Gruel entra.

— Qu'est-ce que ce bruit, Guillaume, et que se passe-t-il donc au dehors?

— Ce que j'avais prévu, monseigneur.

— Une révolte! s'écria Artus en saisissant une masse d'arme accrochée au chevet de son lit.

— Non, pas encore.

— Mais enfin, qu'est ce donc?

— La garde des portes n'a pas voulu laisser sortir les marchands de bestiaux.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'elle a été prévenue, par le soldat qui était en sentinelle devant votre tente, que tout l'argent que j'avais rapporté avait été employé au paiement des vivres et que rien n'était resté pour la solde de l'armée.

— De sorte que?.. continua Artus impatiemment.

— De sorte que les troupes veulent reprendre cet or aux marchands, qui, le regardant comme un salaire légitime, ne veulent pas le rendre.

— Ils ont raison, par Notre-Dame! et je vais leur courir en aide, comme à de braves gens.

— Ne prenez-vous point votre casque, monseigneur?

— Non, non; il faut que ces drôles me reconnaissent du plus loin qu'ils me verront, afin que si l'un d'eux hésite à obéir, il n'ait pas d'excuse. Mon cheval, Jehan, mon cheval.

L'écuyer auquel étaient adressées ces paroles, et qui devait, à toute heure du jour et de la nuit, tenir une monture de guerre prête à tout hasard et à tout besoin, remit la bride aux mains du connétable, et voulut comme d'habitude, lui présenter le genou; mais Artus, malgré le poids de son armure, s'élança en selle, comme s'il n'eût été vêtu que d'un habit de chasse, et ayant écouté de quel côté venaient les cris, il lança son cheval au galop dans cette direction.

Comme Guillaume l'avait dit, les gardes de la porte, prévenus que les marchands avaient été payés, s'étaient opposés à leur sortie, s'ils ne remettaient la moitié de l'argent reçu. On devine qu'une pareille proposition avait été repoussée à l'unanimité; mais les soldats, qui avaient prévu cette résistance, s'étaient promptement décidés à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur donner de bonne volonté.

Alors les marchands, qui comprenaient qu'une fois abandonnés aux mains des gens de guerre, la répartition de leur argent ne se ferait pas avec une grande exactitude, s'étaient réunis sous prétexte de délibérer, mais au fait pour se préparer à la défense; en conséquence, ils avaient placé les femmes et les enfans au centre, s'étaient fait un rempart de leurs charrettes, et, armés de bâtons, ils se préparaient à disputer ce que tout digne commerçant a appris, dès sa jeunesse, à mettre au-dessus de sa propre vie, son argent. Les soldats, de leur côté, pour qui une semblable guerre n'était qu'un jeu, s'y préparaient avec cette joie féroce qu'éprouvent l'homme et le tigre lorsqu'ils savent que leur victime, trop faible pour leur résister, se dispose cependant à combattre, et donnera, par ce semblant de résistance, une apparence de raison à leur cruauté. Ils étaient en conséquence, accourus de tous les coins du camp, ignorant pour la plupart ce dont il s'agissait, mais disposés, par esprit de corps, à prendre, sans plus ample information, le parti des gens de guerre contre les manans, et criant: *A mort! à mort!* sans savoir encore ce qu'avaient fait ceux qu'ils condamnaient d'avance à mourir.

Tout-à-coup, au milieu de ce bruit et de ce désordre, un cri se fit entendre :

— Le connétable ! le connétable !

Au même instant, cette foule si pressée, qu'on n'aurait pas cru qu'un trait d'arbalète eût pu s'y faire jour, se sépara pour faire une route large et libre à son chef, qui, la traversant au galop, ne s'arrêta que lorsque son cheval alla donner de la tête contre les barricades qu'avaient établies les marchands, et au milieu desquelles ils attendaient, plus morts que vifs, ce que Dieu allait décider de leurs personnes et de leur argent. Mais à la vue du connétable, ils reprirent courage, dérangèrent une charrette pour ouvrir un passage au renfort qui leur arrivait, et, se jetant au pied du cheval d'Artus, ils se mirent à crier, les uns, grâce ; les autres, justice.

— Pourquoi n'êtes-vous point partis au point du jour, comme je vous l'avais ordonné ? dit Artus d'une voix qui couvrit toutes les autres, et fut entendue des derniers rangs de l'armée.

— Parce que la garde a refusé de nous ouvrir la porte du camp, répondit d'une voix plus basse celui qui paraissait le chef de la troupe.

Artus fit signe qu'on lui ouvrît un nouveau passage, et, s'avançant vers la porte du camp :

— Pourquoi dit-il aux sentinelles avec le même accent, n'avez-vous point laissé sortir ces hommes ?

— Parce qu'ils n'avaient pas le mot de passe, monseigneur, répondit un des soldats.

— C'est juste, dit Artus, et il rentra dans les barricades, se pencha à l'oreille de celui qui lui avait parlé :

— *Bretagne et Bourgogne*, lui dit-il. Maintenant, allez.

Le marchand alla vers sa charrette, prit son cheval par la bride, et s'avança vers la barrière, suivi de tous ses camarades :

— *Bretagne et Bourgogne*, répéta-t-il aux soldats.

— Passez, répondirent les gardes.

Et tout le convoi défila sans obstacle.

Lorsque la dernière charrette eut franchi les portes, Artus qui avait suivi le convoi des yeux, se retourna et aperçut, à quelques pas de lui, plusieurs chevaliers de Bretagne qui étaient accourus pour le seconder, si besoin était.

— Messieurs, leur dit Artus, paraissant avoir complètement oublié la cause qui les avait amenés, je suis fort aise de vous voir réunis, car nous allons donner l'assaut. Messire Alain de La Motte, invitez vos archers à visiter leurs arcs et à mettre leurs trousses au complet. Messire de Molac, ordonnez à ceux de Ploermel et du Roc-Saint-André de préparer les fascines et les échelles. Monsieur de Cœtivi, prenez deux cents cavaliers et faites une reconnaissance du côté d'Avranches et de Pontorson, afin que les Anglais ne viennent pas nous distraire. Quant à vous, Guillaume Eder, nous monterons à l'assaut en même temps chacun de notre côté ; et maintenant, que chacun rejoigne sa bannière, et que, dès que tout sera prêt, les trompettes sonnent.

A ces mots, chaque capitaine rejoignit son quartier suivi des hommes qui marchaient sous sa bannière, de sorte que cet emplacement, sur lequel s'agitaient un quart-d'heure auparavant trois ou quatre mille personnes, se trouva à peu près désert ; car il ne restait que les soldats de garde et le connétable, qui, voyant chacun se rendre à son poste, s'achemina vers sa tente pour faire, lui aussi, ses préparatifs de combat.

II.

Une heure après, l'armée de Bretagne sortait de ses logis et s'avançait en bon ordre pour livrer assaut au château de Saint-James de Beuvron.

Les ordres donnés par le connétable avaient été ponctuellement exécutés. Monsieur de Cœtivi, avec vingt-cinq lances, s'était avancé du côté de Pontorson. Messire Alain de La Motte avait divisé ses archers en deux troupes, et gardant le commandement de l'une, avait confié celui de l'autre à Guillaume son fils. Monseigneur de Molac avait rassemblé ses écheliers, et Guillaume Eder, selon les ordres du connétable, se préparait à gravir la muraille du côté de l'occident, tandis qu'Artus, prenant avec lui la moitié de l'armée, tournait le château et s'apprêtait à donner l'assaut du côté du midi. Les Anglais, à leur tour, suivaient les mouvemens des troupes assiégeantes avec une attention qui prouvait toute l'inquiétude que leur donnaient ces différentes manœuvres, et garnissaient, vers les deux points menacés, les remparts de leurs meilleures troupes. Aussi, à peine l'armée du connétable fut-elle à portée du trait, que les assiégés poussèrent de grands cris, un sifflement aigu leur succéda, et trois ou quatre hommes tombèrent percés de part en part par les longues flèches des archers anglais.

Artus ordonna à ses hommes de serrer le front de la bataille en se couvrant de leurs boucliers, et continua de s'avancer vers les murailles. A peine avaient-ils fait trente pas que de nouveaux messagers de mort pénétrèrent dans ses rangs ; quelques blasphèmes se firent entendre : cependant la troupe ne continua pas moins sa marche, laissant derrière elle ses morts et ses blessés se débattre sur un chemin de sang. Enfin, arrivé à une demi-portée de trait des remparts, Artus donna l'ordre de faire halte, et échelonna ses hommes sur une triple ligne ; alors les archers bretons plantèrent devant eux leurs boucliers à pointe, et s'agenouillant derrière, ils s'apprêtèrent à renvoyer aux Anglais flèche pour flèche, mort pour mort.

Lorsqu'Artus vit le combat ainsi engagé, il donna l'ordre aux porteurs de fascines de s'avancer vers les fossés, en se faisant un bouclier de leur fardeau, et aux écheliers de les suivre ; puis lui-même, prenant un arc aux mains d'un archer breton qui venait de tomber, il protégea leur entreprise. Plusieurs chevaliers vinrent alors se ranger près de lui, comme de nos jours quelques officiers impatiens se mêlent aux tirailleurs, pour peloter en attendant partie ; ce jeu, du reste, était d'autant moins dangereux, que leur armure les mettait à l'abri des traits qui venaient s'émousser sur leurs cuirasses flamandes que la lance elle-même avait peine à percer.

Cependant, parmi ces volées de flèches qui cliquetaient contre son armure comme la grêle sur un toit, Artus en sentit une le frapper plus violemment que les autres, et une légère douleur à l'épaule gauche lui prouva que, si éprouvée que fût sa cuirasse, la pointe de l'arme ennemie avait pénétré jusqu'à la chair. Il l'arracha aussitôt, et l'examinant avec soin, il reconnut dans l'empennure le chiffre de Mathieu de Duncaster, fameux ouvrier anglais, qui s'était rendu célèbre par le choix du bois qu'il employait dans la fabrication de ses arcs, et la qualité du fer dont il garnissait ses flèches. A peine avait-il fini cet examen, qu'il se sentit de nouveau frappé à la cuisse. La flèche, cette fois encore, avait entamé la cuirasse, mais n'avait pu la traverser.

— Seriez-vous blessé, monseigneur ? s'écria avec inquiétude Guillaume de La Motte qui était à ses côtés.

— Non point, grâce à ma bonne armure de Gand, reprit Artus. Mais il est urgent que je reconnaisse le drôle qui nous envoie de pareils cadeaux et que j'en fasse promptement justice, car chacune de ces flèches tirées sur les gens des communes serait la mort d'un homme, et vous-même, Guillaume, s'il vous apercevait au milieu de nous, armé à la légère com-

me vous l'êtes, votre jaquette de maille ne vous protégerait guère plus qu'un filet de pêcheur, et vous seriez bientôt criblé de flèches comme une pelote d'épingles.

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Guillaume de La Motte, en tombant sur un genou.

— Qu'y a-t-il, Guillaume, mon pauvre enfant? dit Artus.

— Il y a que je suis mortellement frappé, monseigneur; mais, voyez vous ce damné Gallois qui se penche sur le rempart, pour me montrer à ses camarades? c'est celui-là, c'est celui là qui m'a tué.

Artus jeta les yeux sur l'archer, puis les reporta vers le blessé, et vit qu'en effet une de ces longues flèches anglaises qui avaient près de trois pieds de long, lui entrait au-dessous du sein droit et lui sortait entre les deux épaules. Artus comprit du premier coup d'œil que le pauvre Guillaume ne se trompait pas et que sa blessure était mortelle.

— Eh bien ! que désires tu, Guillaume? lui répondit Artus, et si l'accomplissement de ton désir est au pouvoir de l'homme, ta dernière volonté sera faite.

Guillaume ne pouvait plus parler, des flots de sang sortaient de sa bouche ; mais il montrait de la main l'archer qui l'avait blessé et qui s'applaudissait de sa victoire.

— Oui, oui, je te comprends, murmura Artus en ajustant sa meilleure flèche sur son arc ; et quoique ton dernier désir ne soit peut être pas celui d'un bon chrétien, il n'en sera pas moins accompli. Meurs en paix, Guillaume.

La flèche d'Artus parcourut l'espace en sifflant, et allant frapper le but où l'œil de son maître l'avait dirigée, elle traversa les deux tempes de l'archer, malgré le casque de cuir qui lui protégeait la tête. L'Anglais étendit les bras, laissa échapper son arc, et, se renversant en arrière, tomba entre les bras de ses camarades. Artus se retourna vers Guillaume. Un rayon de sanglante joie passait comme un éclair dans les yeux du mourant, qui poussa presque aussitôt un gémissement, se tordit et expira.

— Aux murailles! aux murailles! s'écria Artus, profitant du désir de vengeance dont ce spectacle venait d'animer les chevaliers; aux murailles! Les fossés sont comblés et les échelles sont prêtes. Et donnant l'exemple, il s'élança aussitôt vers les remparts, suivi de ses capitaines et de ses hommes d'armes. Les archers restèrent en arrière pour protéger l'assaut, en écartant les Anglais de la muraille.

En un instant cinquante échelles furent dressées, et animé par l'exemple du connétable, chacun s'élança pour combattre main à main.

Déjà les assiégeans étaient arrivés à la moitié de la hauteur des remparts, lorsque le cri : *les Anglais! les Anglais!* se fit entendre derrière eux. Aussitôt les archers chargés de protéger l'attaque, se croyant surpris, arrachèrent leurs boucliers du sol, et les jetant sur leurs épaules, se prirent à fuir en répétant eux-mêmes le cri qui les avait alarmés. Alors les assiégés, voyant qu'ils n'avaient plus à combattre que les chevaliers et les hommes d'armes, commencèrent à faire pleuvoir sur leur tête du haut des remparts, des pierres, des charpentes, des poutres, et enfin tous ces projectiles que la tactique des siéges a l'habitude d'amasser sur les murailles lorsqu'un assaut se prépare; en même temps un corps de cavalerie se fit ouvrir la porte la plus voisine, et se déployant dans la plaine, vint charger par derrière cette armée, qui, d'assaillante qu'elle était tout à l'heure, avait grand'peine maintenant à garder la défensive.

Artus s'était jeté un des premiers au bas de l'échelle pour faire face à cette nouvelle attaque, et chacun le reconnaissant à son cri de guerre et aux coups qu'il portait, s'était rallié autour de lui. Le combat s'était donc bientôt rétabli avec un nouvel acharnement au bas des murailles ; mais les chevaliers bretons, à pied et couverts de leurs lourdes armures, écrasés comme ils l'étaient par les pierres lancées du haut des remparts, percés sur les flancs par les flèches des archers, et attaqués de face par la cavalerie, ne pouvaient espérer ressaisir l'avantage qu'ils avaient perdu; c'était donc plutôt pour mourir que pour vaincre qu'ils continuaient de se défendre, et parce que, voyant le connétable engagé de sa personne, ils avaient honte de l'abandonner. Mais il était évident que sa chute aurait mis à l'instant même fin au combat : aussi tous les efforts des Anglais se dirigeaient-ils contre lui, d'autant plus aisément que lui-même les rappelait sur sa tête en jetant son cri de guerre aussitôt qu'ils semblaient s'égarer d'un autre côté.

Tout à coup le cri de *Bretagne et Richemont*, poussé par des voix amies, retentit de l'autre côté de cette masse qui pressait les assiégeans contre la muraille ; les cris *les Bretons! les Bretons !* se firent entendre ; à leur tour, les soldats des remparts les répétèrent avec inquiétude; un désordre visible se mit dans les rangs des Anglais; hommes et chevaux s'écartaient ou étaient renversés devant une puissance invisible encore, mais qui se rapprochait de plus en plus ; enfin, comme des mineurs qui se rencontrent, le faible rempart qui séparait Artus du secours qui lui arrivait fut renversé et monseigneur de Cœtivi, sanglant et mutilé, vint tomber expirant aux pieds du connétable.

C'était cette troupe, destinée à battre la campagne, qui avait donné l'alarme aux archers bretons, et qui voyant que, dans la terreur panique qui les avait saisis, ils avaient abandonné leur général, s'était précipitée à son secours et venait effectivement de le sauver.

Artus s'élança sur le premier cheval qu'on lui présenta, renfonça dans son fourreau le tronçon de son épée de connétable, et, s'emparant d'une hache d'armes qu'il trouva par hasard à l'arçon de la selle, il poursuivit la cavalerie anglaise jusqu'à la porte de la ville qui se referma derrière elle. Alors il revint à l'endroit où l'assaut avait été donné, mais les échelles avaient été brisées par les assiégés ; des torches résineuses jetées sur les fascines, les avaient enflammées; ses troupes elles-mêmes, harassées de fatigue, indiquaient, par leur contenance, que l'obéissance seule les entraînait sur les pas de leur connétable. Artus comprit que la journée était perdue, et, tout en pleurant de rage, donna le signal de la retraite, que ne songèrent point à troubler les Anglais.

En arrivant au camp, il apprit que l'attaque commandée par Guillaume Eder n'avait pas été plus heureuse que la sienne; dès le commencement de l'assaut, Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher que les Anglais avaient fait rouler sur les échelles. Monseigneur de Molac avait été tué d'un coup de flèche. Messire Alain de La Motte, acculé contre un étang, s'y était précipité avec son cheval, et n'avait plus reparu. Enfin, cette escarmouche avait été aussi fatale à la chevalerie bretonne qu'aurait pu l'être une grande bataille perdue.

Artus donna les mots de garde, et, se retirant dans sa tente, défendit que personne vînt l'y troubler.

Il y resta ainsi sans prendre aucune nourriture jusqu'à dix heures du soir. Enfin, mourant de besoin, il appela la sentinelle qui devait veiller devant sa tente. La sentinelle ne répondit point.

Ne comprenant rien à ce silence, il s'avança jusqu'à la porte : la porte n'était point gardée. Alors il appela son secrétaire, ses écuyers, ses pages, et les interrogea. Mais il n'en put rien apprendre, si ce n'est que quelque chose d'étrange s'était préparé toute la soirée dans le camp. — Ils avaient vu des figures sinistres, ils avaient questionné sans obtenir de réponse. Enfin ils étaient rentrés à l'heure du couvre-feu, et depuis lors, s'étant tenus cois et couverts, ils n'en savaient pas plus que lui.

En ce moment, une lueur sanglante commença de paraître vers l'extrémité orientale du camp : les étoiles rougirent ; le ciel se teignit de pourpre ; le feu venait de prendre aux logis des archers, et cependant aucun signal d'alarme n'en avait donné connaissance.

Artus regardait avec stupéfaction cet incendie silencieux qui s'approchait rapidement, sans qu'aucun effort s'opposât à sa violence. A tout moment il s'attendait à entendre jeter des clameurs de détresse, à voir ses soldats apparaître au milieu des flammes. Mais tout, au contraire, restait muet et mort, comme si, depuis un siècle, ces logis avaient cessé d'être la demeure des hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il poussa lui-même un grand cri d'alarme.

Un cheval, à demi brûlé, qui s'élança d'une baraque croulante, et qui passa rapidement près de lui, en hennissant de douleur, fut la seule créature vivante qui lui répondit.

Alors la vérité lui apparut hideuse comme un fantôme. Ses genoux tremblèrent sous lui, et la sueur de la honte coula sur son visage.

L'armée tout entière s'était retirée en mettant le feu à ses logis, et avait abandonné son connétable.

III.

Cette défection inattendue et qui avait pour cause le défaut de solde des gens de guerre, conduisait les affaires du roi Charles VII plus bas qu'elles n'avaient jamais été. C'était à grand'peine que le comte de Richemont avait levé, dans le duché de son frère, les 20 000 hommes avec lesquels il était venu mettre le siége devant Saint-James de Beuvron ; il les avait soutenus de ses propres ressources tant qu'il avait pu, et comptant toujours sur une somme de 100.000 écus que lui avait positivement promis le roi, et qui avaient même été levés par une taille extraordinaire qu'avaient votée les trois états assemblés à Meun sur-Yèvre, mais enfin ces 100 000 écus avaient manqué, on ne savait par quel cause, et ce nouvel effort d'un des grands vassaux de la couronne s'était encore épuisé dans sa lutte contre l'apathie royale.

Les Anglais occupaient la Normandie, la Champagne, l'Ile de France et la Guyenne ; ils avaient la Bourgogne pour alliée; ils possédaient tous les ports de France, et recevaient éternellement des secours d'hommes et d'argent de la mère-patrie, qui, éloignée du théâtre de la guerre, s'était maintenue riche et populeuse. On ne comprendrait donc pas comment le dauphin conservait, même en France, les dernières provinces qui lui servaient non pas de royaume, mais de refuge, si l'on ne songeait que les guerres de cette époque n'avaient point encore pris l'aspect unitaire et régulier qu'elles ont de nos jours.

Au contraire, chaque capitaine marchait à sa fantaisie, et selon la direction qui lui plaisait ; son armée s'augmentait ou diminuait avec ses moyens de la payer. La solde manquait-elle, les soldats se dispersaient et allaient chercher un autre capitaine que le besoin ou la cupidité leur faisait choisir parfois dans le camp ennemi ; les campagnes étaient dévastées ; les villes, prises et reprises, changeaient souvent de maître trois ou quatre fois dans la même année : partout ce n'était qu'une guerre de partisans qui n'avait d'autre résultat que la désolation des provinces, aussi maltraitées par leurs défenseurs que par leurs conquérans. Au milieu de tout cela, les Anglais faisaient, comme nous l'avons dit, des progrès ; mais ces progrès étaient lents, parce que leurs capitaines songeaient beaucoup plus à leur fortune ou à leur honneur particulier, qu'à la fortune ou à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

Charles VII, que nous avons laissé enfant dans nos dernières chroniques de France, s'était, pendant les quatre ans qui se sont écoulés entre la mort de son père et le moment où nous reprenons cette histoire, fait homme par l'âge, mais non par le caractère. Il avait les qualités qui font aimer un souverain de son peuple, mais non celles qui font respecter un roi de ses voisins. Toujours au-dessous des grandes circonstances au milieu desquelles il était jeté, il n'avait point encore essayé de lutter de sa personne, et il avait éternellement appelé à son secours de nouveaux alliés, les choisissant parfois même plutôt selon la nécessité que selon la prudence.

C'est ainsi que l'épée de connétable, qui se trouvait, depuis le 7 mars 1424, au côté de Richemont, et qui portait sur son fourreau les fleurs de lis de France, s'était égarée un moment entre les mains d'un Ecossais. C'est ainsi que le comte de Douglas avait été nommé *lieutenant général, sur le fait de guerre, dans tout le royaume de France*. C'est encore ainsi que Stuart, qui avait été battu et fait prisonnier à Crevant, fut échangé contre un frère du comte de Suffolk, et avait reçu, en récompense de ses bons services, le comté de Dreux, tandis qu'en même temps son beau-frère entrait en possession du duché de Touraine. La confiance de Charles dans ses alliés d'outre-mer avait même été si grande, qu'il en avait formé une compagnie d'élite à laquelle il avait confié la garde de sa personne, et que, de cette formation, est venu le titre de Compagnie écossaise, que portait encore, en 1829, la première section des gardes-du-corps des rois de France.

On comprendra dans quelle situation toujours plus précaire les changemens de politique, si souvent renouvelés, plongeaient la fortune de la France. Chaque nouveau protecteur arrivait avec des prétentions, des amitiés et des haines qu'il fallait que le roi satisfît et partageât. Ainsi Richemont, loin de recevoir l'épée de connétable comme une faveur, avait dicté lui-même les conditions moyennant lesquelles il consentirait à l'accepter. Ces conditions étaient : le renvoi des ministres qui avaient pris part à l'entreprise de Champtonceaux, et l'exil de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat du duc Jean ; c'est que le nouveau connétable, arrivant au pouvoir avec des vues plus grandes et des relations plus étendues que ceux qui l'avaient précédé, avait rêvé tout d'abord la réconciliation des ducs de Bretagne et de Bourgogne avec le roi de France ; déjà même il avait réalisé une partie de ce rêve, en détachant le duc Jean, son frère, de l'alliance des Anglais, et, encouragé par cette réussite, il avait incontinent ouvert des pourparlers avec Philippe-le-Bon, donnant pour preuve de repentir de la part du roi, le renvoi de Tanneguy Duchâtel, nommé sénéchal à Beaucaire, et l'exil du président Louvet qui s'était retiré à Avignon ; quant au vicomte de Narbonne, il avait été tué à Verneuil, et les Anglais, en vertu de leurs promesses au duc de Bourgogne, avaient fait écarteler et suspendre à un gibet le cadavre retrouvé sur le champ de bataille. Il n'était donc resté près du roi, et comme président de ses conseils, que le sire de Giac, dont les crimes passés étaient restés ignorés, et qu'on croyait toujours le fidèle de la maison de Bourgogne.

Cependant une puissance inconnue et malfaisante neutralisait, les uns après les autres, les efforts que tentait Artus : le roi, plein de force et de bonne volonté, tant qu'il était soutenu par la présence du connétable, retombait, dès qu'il l'avait quitté, dans son apathie habituelle. Retiré à Issoudun, ayant pour tout titre celui de *roi de Bourges*, que lui donnaient en riant les Anglais, il passait les journées à la chasse à courre ou au vol, les soirées au jeu de cartes et de dés, et ses nuits entre son amour expirant pour Marie d'Anjou et son amour naissant pour Agnès Sorel.

A la fin d'une de ces journées futiles, qui faisaient dire à La Hire *que jamais il ne s'estoit trouvé roy qui perdist si joyeulsement son royauime*, Charles, qui mérita depuis le nom de *victorieux*, mais qu'on ne pouvait raisonnablement appeler à cette époque que *l'insouciant*, jouait aux dés avec le sire de Giac, son favori, dans l'une des salles du château d'Issoudun ; encore, ce jeu, tout à la mode qu'il fût alors, paraissait il avoir été adopté par le roi plutôt comme une distraction contre l'ennui, que comme un plaisir réel : aussi de temps en temps une de ses mains, pendant le long de son fauteuil, allait elle chercher la tête d'un magnifique lévrier blanc couché à ses pieds, et qui répondait à cet appel en cambrant son long cou de serpent et en entr'ouvrant à demi ses yeux expressifs comme des yeux humains. Enfin le roi laissa tomber le cornet d'ivoire qu'il tenait, fit tourner son fauteuil sur lui-même, et se penchant vers son chien favori, il fit entendre un faible sifflement auquel l'animal était habitué ; car aussitôt, se levant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur la cuisse du roi.

— Bien, Fido, bien, dit Charles; vous êtes une belle bête, bien dévouée comme votre nom le dit, et je sais plus gré au duc de Milan de ce cadeau que de ses trois mille Lombards, qui ont commencé par piller mes provinces, et qui ont fini par me faire perdre la bataille de Verneuil : aussi vous aurez un beau collier d'or, tant que j'aurai une couronne sur la tête.

— Entendez-vous cette promesse, Fido? dit de Giac en se mêlant de la conversation. Elle veut dire que vous mourrez avec les armes de France au cou.

Fido fit entendre un léger grognement.

— Ce n'est pas sûr, de Giac, reprit mélancoliquement Charles, en continuant de caresser son lévrier; car cette couronne est cruellement convoitée, et déjà les plus beaux fleurons y manquent. Il faut que nos fautes aient grandement courroucé contre nous monseigneur saint Denis, qui est le patron de la France, ou Dieu, qui est le juge des rois, pour que tout aille ainsi de mal en pire dans le royaume.

En achevant ces paroles, le roi poussa un soupir, auquel Fido répondit par un gémissement.

— Tenez, de Giac, continua le roi, depuis que j'ai été si souvent trahi par les hommes, il m'a plus d'une fois pris l'envie de choisir mon chien pour conseiller, et de me fier à son instinct dans mes amitiés ou dans mes haines.

— A ce compte, je ne serais pas longtemps le chef des conseils de Votre Altesse, dit de Giac, car je ne suis pas dans les bonnes grâces de Fido.

— On a vu de pareils miracles, continua le roi, répondant à sa pensée plutôt qu'à l'observation de son favori, et souvent Dieu a chargé des animaux de servir de guide aux hommes. L'autre jour, dans la forêt de Dun-le-Roy, n'étions-nous pas perdus, et toute la chasse n'était-elle pas à se demander quel chemin il fallait prendre, sans que personne osât indiquer une route? Eh bien! j'eus l'idée de lâcher Fido et de le suivre. Un quart d'heure après nous avions rejoint les chevaux et les pages qui nous attendaient à la lisière du bois.

— Votre Altesse confond l'instinct avec la pensée, le cœur de l'animal avec l'âme de l'homme.

— C'est vrai; et cependant regardez ces yeux magnifiques, Pierre. Ne dirait-on pas vraiment qu'on y voit briller un rayon d'intelligence humaine? Examinez ces oreilles qui se dressent pour écouter ce que je dis; ne croirait-on pas qu'elles s'ouvrent ainsi pour entendre? Elles entendent, d'ailleurs. Je n'ai qu'à chasser Fido, pour qu'il parte; qu'à le rappeler, pour qu'il revienne; qu'à faire un signe, pour qu'il se couche. Mes courtisans ne savent pas faire autre chose, et cependant on leur donne le titre d'hommes. Il est vrai qu'il y a une chose qui les séparera toujours de cette belle race canine, c'est qu'ils ne savent pas retrouver leur maître quand il se perd, et qu'ils le mordent quand il tombe.

Le silence qui succéda à cette boutade misanthropique, se serait indéfiniment prolongé peut-être, grâce aux réflexions différentes qu'elle avait fait naître dans l'esprit des deux interlocuteurs, si Fido, par un mouvement brusque et inquiet, n'eût annoncé qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la chambre voisine. Le roi suivit la direction des yeux de l'intelligent animal; il vit qu'ils étaient fixés vers la porte des gardes.

— Tenez, Pierre, dit le roi, voici un étranger qui nous arrive; voyons comment le recevra Fido : je réglerai ma conduite sur la sienne, et je le fais pour cette fois chef de mes conseils.

En ce moment la tapisserie se souleva, et un page annonça : *Monseigneur Artus*, *comte de Richemont*, *connétable de France.*

Le roi tressaillit, de Giac devint pâle, Fido courut à la porte. Au même instant le connétable parut : le lévrier, qui le voyait pour la première fois, lui lécha la main.

— C'est vous, mon cousin, dit le roi d'une voix légèrement altérée. Mais c'est vraiment merveille de vous voir. Je vous croyais à cette heure occupé à guerroyer sur les côtes de Normandie, pour le plus grand intérêt de la couronne et la plus grande gloire de la France.

— Ainsi faisais-je, sire, répondit Artus, en caressant du bout des doigts le lévrier, dont, au premier coup-d'œil, il avait apprécié la race et la beauté. Et ce n'est point ma faute si je suis ici à cette heure, au lieu de planter les trois fleurs de lis de France sur les murailles de Saint-James de Beuvron.

— Et qui vous ramène sans notre congé, mon cousin?

— Plusieurs demandes que j'ai à vous adresser, sire.

— Parlez, dit le roi.

Artus se rapprocha de quelques pas. Charles lui offrit un siége de la main; mais le connétable fit signe qu'il désirait rester debout.

— Sire, dit gravement Artus, je ne vous parlerai pas de la maison de Bretagne, vous la connaissez, car elle est de noblesse égale à la maison de France. Je suis fils, vous le savez, du bon et vaillant duc Jehan, qui recouvra son pays de Bretagne à l'épée, tandis que le roi votre père perdait le sien.

— Monsieur mon cousin! interrompit Charles VII en fronçant le sourcil.

Fido se coucha aux pieds du connétable.

— Sire, continua Artus, laissez-moi dire; lorsque j'aurai dit, vous me punirez si j'ai tort. Le noble duc mon père mourut, que nous étions encore bien jeunes; le duc Philippe-le-Hardi, qui était comme vous fils de roi, sire, se chargea de notre tutelle et nous emmena dans le pays de Picardie; mais bientôt il mourut à son tour, et je passai aux mains de monseigneur le duc de Berry, autre fils de roi, lequel chargea un brave écuyer, qui était du pays de Navarre, et qui avait nom Perouit, de faire mon éducation militaire, que le duc votre oncle surveilla lui-même avec le même soin que si j'eusse été son enfant; c'est pour cela que, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, je fus du parti opposé au duc de Bourgogne; c'était mon premier engagement, et ce fut de cette époque que je pris l'habitude de tenir les promesses que je faisais.

— Oui, je sais que vous êtes un loyal serviteur, mon cousin.

Artus s'inclina froidement et continua sans répondre directement à l'éloge du roi.

— De sorte qu'en 1415, lorsque monseigneur le duc de Bourgogne et le roi Charles VI, votre père, contrairement aux intérêts du royaume, mirent le siége devant Bourges, je courus en Bretagne chercher du secours, et cela à telles enseignes, que je m'y pris de querelle avec Gilles, mon frère cadet, qui était bourguignon. Je n'en obtins pas moins du duc Jean, mon frère aîné, 1,600 chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient le vicomte de La Belière, messire Armel de Châteaugiron et messire Eustache de La Monnaye : assemblée si formidable, et capitaines si vaillans, qu'en passant nous prîmes Sillé-le-Guillaume, Beaumont et Laigle d'assaut.

— Je me rappelle ces exploits, quoique je fusse bien jeune, mon cousin, interrompit une seconde fois le roi avec un mouvement marqué d'impatience; mais Artus ne parut aucunement le remarquer, et continua.

— En 1415, à la première requête du roi Charles VI, et quoique j'assiégeasse Parthenay, je levai le camp de devant la ville pour aller à la rencontre du roi Henri d'Angleterre, qui assiégeait Harfleur. Monseigneur de Guyenne me donna pour cette entreprise tous les gens de sa maison et ses écuyers. J'y joignis cinq cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient Bertrand de Montauban, le sire de Combour et Edouard de Rohan, qui portait ma bannière. Je rejoignis sur les bords de la Somme messeigneurs d'Orléans, de Bourbon, d'Albret, d'Alençon, de Brabant, de Nevers et d'Eu. Le vendredi 26 octobre 1415, nos bataillons s'assemblèrent près d'Azincourt, dans une place trop étroite pour combattre tant de vaillans hommes. Voilà pourquoi nous perdîmes la journée. J'y fus fait prisonnier de la propre main du roi Henri, dont je brisai la couronne royale d'un coup de hache, après avoir abattu à ses pieds son frère Clarence. Je lui jurai d'être son captif, secouru ou non secouru, tant qu'il serait vivant. Je restai prisonnier cinq ans

en Angleterre. Je revins sur parole en Normandie, où je devins amoureux de madame de Guyenne, que je demandai pour femme, mais qui me fit répondre qu'elle ne voulait pas épouser un prisonnier. Je pris patience et tins ma parole, quoique je l'aimasse fort, je vous jure, jusqu'au 31 août 1422, époque à laquelle le roi mourut au château de Vincennes, près Paris. Dès lors je devins libre, car homme vivant n'avait plus rien à me demander. J'épousai madame de Guyenne et vins offrir mes services à Votre Altesse.

— Oui, mon cousin ; nous vous vîmes à Angers, et c'est alors que je vous offris l'épée de connétable, libre depuis la mort de Buchan.

— Le 7 mars 1424, je la reçus de votre main, sire, dans les prés de Chinon, et, en la recevant, je pris l'engagement de lever à mes frais sur mes terres vingt mille hommes de troupes ; en échange, sire, vous prîtes celui de m'envoyer cent mille écus pour les solder pendant la campagne. Est-ce vrai ?

— Oui, mon cousin.

— J'ai levé ces vingt mille hommes à mes frais et sur mes terres, je les ai conduits en Normandie ; j'ai pris Pontorson, dont j'ai passé la garnison au fil de l'épée, et de là j'ai été mettre le siége devant Saint-James de Beuvron.

— Je connais tous ces exploits, mon cousin, et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir ici.

— C'est que je vous rapporte votre épée de connétable, sire, car j'ai tenu toutes mes promesses, tandis que vous avez manqué à toutes les vôtres. Pardon de vous la rendre en si mauvais état, continua Artus en la tirant du fourreau, mais elle s'est ainsi ébréchée et tronquée à force de frapper sur des armures anglaises.

— J'ai manqué à mes promesses! dit le roi en regardant le tronçon d'épée que lui présentait le connétable, et auxquelles, mon cousin ?

De Giac fit un mouvement pour se lever et sortir.

— Restez, dit le roi en lui faisant signe de s'asseoir. Vous voyez qu'on nous accuse ; restez pour nous défendre.

De Giac retomba sur son fauteuil.

— Il n'y a pas de ma faute, sire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour soutenir ma troupe ; j'ai fait vendre chez des marchands de Rennes toutes mes orfévreries et toutes mes vaisselles d'argent. J'ai fait vendre jusqu'à ma chaîne et à mes éperons d'or, qui prouvaient que j'étais chevalier, jusqu'à la couronne de mon casque, qui prouvait que j'étais comte, et dont les perles m'avaient été données par ma mère, la reine d'Angleterre ; mais cela n'a pu suffire. Aussi mon armée s'est-elle débandée pendant la nuit, faute d'argent, mettant le feu à ses logis, abandonnant ses bagages, son artillerie, ses machines. J'ai couru après ces félons et ces couards. Je me suis jeté à la tête de leurs escadrons, priant et menaçant ; mais ils n'ont rien écouté, ni menaces, ni prières ; ils m'ont renversé de cheval, ils m'ont passé sur le corps. Ils m'ont laissé évanoui sur la route ; et toute cette honte, sire, ne serait pas arrivée à la maison de Bretagne, qui vaut la maison de France, si Votre Majesté avait tenu sa parole.

— Mais en quoi donc y ai-je manqué, monsieur mon cousin ? dit à son tour, en se levant et en pâlissant de colère, le roi Charles VII.

— En ne m'envoyant pas les cent mille écus que Votre Majesté m'avait promis.

— Ce que vous dites là est étrange, mon cousin, dit Charles en se rasseyant et en jetant un regard sur Pierre de Giac ; car les cent mille écus ont été décrétés à Meun-sur-Yèvre par les trois états du royaume, à telles enseignes qu'un évêque, nommé maître Hugues Comberel, a soutenu que cette taxe était encore une nouvelle pillerie, et passerait aux mains de mes favoris, au lieu d'être employée à l'honneur du royaume. Ces cent mille écus ont été levés sur les bonnes villes, et ne sont certes pas restés dans notre caisse où il n'y a que quatre écus à cette heure, et la preuve, c'est que nous avons été forcé de faire crédit pour quarante livres au chapelain qui a baptisé le dauphin Louis.

— Mais alors, où donc est passée cette somme ? dit Artus avec étonnement.

— Demandez au chevalier de Giac, mon cousin, répondit timidement le roi ; il doit en savoir quelque chose, car je crois que c'est à lui qu'elle a été remise.

— Mais je crois, dit négligemment le chevalier en jouant avec sa chaîne d'or, et sans attendre l'interrogation de Richemont, je crois qu'elle sera passée : une partie à acheter ces six magnifiques gerfauts blancs que des marchands de Hongrie nous ont apportés ; l'autre à remonter à neuf nos équipages de chasse, qui étaient dans un état indigne d'un grand roi, et le reste..

— Et le reste, continua Artus en tremblant de colère, à remettre à neuf la maison de madame Catherine de l'Ile-Bouchard, laquelle était indigne de la veuve du comte de Turenne et de la maîtresse de monsieur de Giac.

— Peut-être, répondit le chevalier d'un air moitié embarrassé, moitié insolent.

Artus s'agenouilla aux pieds du roi, y déposa le tronçon d'épée qu'il avait jusque-là tenu à la main, et, se relevant avec dignité, fit un mouvement pour sortir.

— Arrêtez, mon cousin! lui dit Charles en le retenant. Nous ne reprenons pas votre parole.

— Sire, prenez-y garde, répondit Artus ; vous savez quelles sont les prérogatives du connétable du royaume.

— Oui, mon cousin, nous savons qu'elles sont presque égales à celles du roi.

— Vous savez que, parmi mes droits, est le droit de justice basse et haute, et que les sénéchaux, baillis, prevôts, maires, échevins, gardes et gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts, ports et passages, et généralement tous vos justiciers, doivent nous obéir comme à vous-même.

— Je le sais.

— Et Votre Altesse me confirme dans ces droits qu'elle m'a donnés, au reste, par sa lettre-patente du 7 mars 1424.

Le roi ramassa l'épée qui était restée à ses pieds, et la présentant à Richemont :

— Remettez cette épée en son fourreau, mon cousin, lui dit-il ; nous nous chargeons seulement d'y faire mettre une autre lame et de la choisir plus solide.

Richemont s'inclina.

— Maintenant Votre Altesse veut-elle me faire remettre les clefs de la ville ?

— Et pourquoi cela, mon cousin ?

— Parce que je désire aller faire mes dévotions à Notre-Dame du Bourg de Deolz, demain, dès la pointe du jour, répondit Artus.

— Vous pouvez les prendre, dit le roi.

— Et maintenant que je n'ai plus rien à dire à Votre Altesse, permettra-t-elle que je me retire ?

— Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde.

Le connétable salua profondément le roi, et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Fido, qui l'avait pris en amitié.

Le lendemain, au point du jour, comme monseigneur Artus de Richemont était dans l'église de Notre-Dame de Deolz, et que le prêtre montait à l'autel, un écuyer vint lui dire que monsieur de Giac était arrêté selon ses ordres, et qu'on attendait son bon plaisir pour savoir ce qu'il en fallait faire.

— Qu'Alain Giron et Robert de Montauban l'accompagnent jusque dans les prisons de Dun-le-Roi, avec cent lances ; une fois qu'il y sera déposé, mon bailli sait quel est son office. Allez. Quant à vous, Jehan de la Boissière, ajouta le connétable en se tournant vers un autre écuyer, partez pour Bourges, et prévenez le bourreau qu'il se rende en diligence à Dun-le-Roi où l'attend de la besogne qui sera bien payée.

Ces ordres donnés, Richemont se mit à genoux, et écouta dévotement la messe.

IV.

Maintenant nos lecteurs comprennent facilement pourquoi Artus de Richemont avait demandé au roi les clefs de la ville. C'était de peur que le chevalier de Giac ne prît la fuite pendant la nuit. Mais le chef des conseils se reposait trop sur la faveur dont l'honorait Charles pour concevoir aucune crainte, et pour chercher, par conséquent, à se soustraire au sort qui l'attendait. Aussi, lorsque les gens du connétable pénétrèrent dans sa maison, après avoir enfoncé la porte à coup de hache, ils le trouvèrent tranquillement couché et endormi. Les soldats le forcèrent de se lever sans lui donner le temps de passer d'autres vêtemens qu'une longue robe de velours, et, l'entraînant jusqu'à la porte de la rue, ils le firent monter sur une petite haquenée qui avait, d'avance, été amenée pour lui Alors arriva l'écuyer qui apportait les nouveaux ordres du connétable. La troupe se mit en marche pour Dun-le-Roi. Trois heures après, le chevalier était écroué dans les prisons de la ville, et le soir du même jour, le bailli lui lisait sa sentence de mort.

De Giac l'écouta, assis dans un coin, les pieds nus sur la dalle, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses deux mains. Lorsque la lecture fut finie, le bailli lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Un prêtre, répondit sourdement de Giac.

C'était la seul parole qu'il avait prononcée depuis son arrestation, ayant refusé obstinément de répondre aux interrogatoires. Le bailli sortit.

L'homme de Dieu trouva, en entrant, le chevalier dans la même position, et voyant qu'une sueur abondante tombait du front du patient, il commença de l'exhorter à supporter la mort avec courage.

—Ce n'est pas la mort que je crains, dit de Giac; nous nous sommes trop souvent vus de près pour que j'en aie peur. Je la connais, c'est une vieille amie; et si elle venait seule, je la bénirais.

— La mort vient avec la miséricorde de Dieu, mon fils, dit le prêtre.

— Ou avec sa vengeance, mon père, répondit de Giac.

— Ayez confiance en celui qui est mort pour la désarmer, continua le moine tirant de sa poitrine un crucifix qu'il présenta au chevalier.

Celui-ci étendit la main droite pour le prendre; mais à peine l'eut-il touché qu'il jeta un cri comme s'il eût été de fer rouge. Le crucifix tomba à terre.

— Sacrilége! s'écria le moine.

— Ce n'est point un sacrilége, mon père, c'est un oubli, répondit de Giac. J'aurais dû prendre ce crucifix de la main gauche, puisque la droite est déjà damnée; et vous voyez, ajouta-t-il en le ramassant, en effet, de la main qu'il avait dite, et en baisant l'image sainte avec amour, que je n'ai point voulu insulter au symbole sacré de notre rédemption.

— Vous devez être un grand pécheur, mon fils, répondit le moine.

— Si grand, que je crains qu'il n'y ait pas de pardon pour mes crimes.

— Vous êtes cependant bien jeune?

— Jeune d'âge, vieux de cœur. Les années font marcher la vie, les douleurs la font courir. Le temps n'a pas de durée par lui-même; c'est le bonheur et le malheur qui le divisent en minutes ou en siècles. Et croyez-moi, moi, mon père, quoique je n'aie pas un cheveu blanc sur la tête, peu de vieillards ont vécu autant que moi.

—Nos douleurs dans ce monde nous sont pafois comptées dans l'autre, mon fils. Rien n'est perdu pour qui se repent, et cette demande que vous avez faite d'un prêtre commence à me faire espérer que cette eau qui coule sur votre face, et que j'ai prise pour la sueur de la crainte, était celle du remords.

— Je vous ai fait demander comme un malade fait demander un médecin, quoiqu'il sache que sa maladie est mortelle. Je vous ai fait demander, parce que l'espoir est une chose si profondément enracinée au cœur de l'homme, que lorsqu'il s'éteint dans cette vie, on espère le voir se rallumer dans l'autre. Je vous ai fait demander, enfin, parce que depuis dix ans mon sein renferme des secrets si terribles, qu'il faut que je m'habitue à les dire à un homme afin d'avoir le courage de les répéter à Dieu.

Le moine chercha des yeux un siége.

—Asseyez-vous sur cette pierre, lui dit de Giac, en se laissant tomber sur ses genoux et lui donnant sa place.

Le prêtre s'assit.

— J'ai été heureux, mon père. Les vingt-cinq premières années de ma vie se sont passées dans la joie et le plaisir. J'étais riche, noble, brave. J'étais le favori du duc Jean sans-Peur, qui, comme vous le savez, était le plus puissant duc de la chrétienté.

— Oui, murmura le prêtre, pour le malheur de ce pauvre pays de France.

— Ah! vous êtes dauphinais, mon père?

— J'ai été élevé dans l'amour de mes princes et dans la haine des Anglais.

— Moi, je n'avais ni amour ni haine. Je me trompe, j'avais de l'amour, mais non point de cet amour dont vous me parlez; peu m'importait qui tenait le royaume de France, de ses rois légitimes ou du roi conquérant, pourvu que le bras de Catherine s'appuyât sur le mien, pourvu que ses yeux me regardassent avec tendresse, pourvu que sa bouche me dît: Je t'aime..... Je devins son époux; toute ma vie était dans cette femme, mon père, joie et douleur, depuis le sourire jusqu'au sanglot; j'aurais donné pour elle, je ne dirai pas mon rang, mon bien, mes richesses, mais ma vie, mon honneur, mon âme; mon père, cette femme me trompait. Un jour, je surpris une lettre, cette lettre indiquait un rendez-vous; je ne voulus croire que mes yeux; je me cachai, et je vis Catherine s'avancer, appuyée au bras de son amant, ses yeux perdus dans ceux de son amant; je l'entendis échanger le mot *je t'aime* avec son amant, et cet amant, c'était celui que je respectais comme mon prince, que j'aimais comme mon père; cet amant, c'était le duc Jean de Bourgogne.

— Sa plus grande trahison n'est point celle que vous lui reprochez, mon fils.

— Grande et petite, il les a payées toutes deux ensemble; c'est moi qui le décidai à l'entrevue de Montereau, mon père; c'est moi qui fis établir les tentes de manière à ce qu'il n'y eût point de barrière; c'est moi qui donnai le signal à Tanneguy Duchâtel, à Narbonne et à Robert de Loire, et si je ne le frappai pas après eux, c'est qu'une dernière blessure aurait terminé son agonie, et m'aurait volé la volupté de ses dernières douleurs.

Le duc méritait la mort, dit le prêtre en fronçant les sourcils, que l'absolution du Seigneur descende donc sur ceux qui l'ont frappé, car ils ont sauvé la France.

— Ce n'est pas tout, mon père: je n'avais puni que l'un des coupables, restait encore sa complice; j'allai la trouver. Faut-il tout vous dire, et ne savez-vous pas à quels excès de vengeance la jalousie peut porter le cœur de l'homme? Je versai, oui, je versai de ma main du poison dans le verre de cette femme pour laquelle, deux ans auparavant, j'aurais donné ma vie; puis, quand elle eut avalé le poison, je la fis monter à cheval derrière moi, liée autour de moi, enchaînée à moi, et je lançai mon cheval par la solitude, l'espace et la nuit; pendant deux heures, je sentis se tordre dans les douleurs ce corps que j'avais si souvent porté avec délice dans mes bras pour lui épargner une fatigue. Pendant deux heures j'entendis se lamenter cette voix dont le son m'avait si souvent fait tressaillir de joie et de bonheur; enfin, au bout de deux heures, je ne sentis plus rien, je n'entendis plus rien. Mon cheval s'était arrêté sur les bords de la Seine; je descendis, Catherine était morte; cheval et cadavre, je poussai tout dans la rivière, et tout disparut.

— Quelque grande que fût sa faute, vous avez outre-passé vos droits en vous faisant justice. En état de vie ordinaire,

c'est un crime qui ne peut être remis que par le Saint-Père, mais, à l'heure de la mort, tout prêtre a les mêmes pouvoirs : espérez donc, mon fils, car la miséricorde de Dieu est grande.

— Alors, mon père, je me jetai dans tout ce que l'homme appelle les joies, les plaisirs, les honneurs de la vie : débauches, gloire, richesses, j'épuisai tout; les hommes avaient été sans foi et sans honneur pour moi, je fus sans foi et sans honneur pour eux. Je trahis qui m'aimait, comme j'avais été trahi de ceux que j'avais aimés : amis, maîtresses, pays, ne furent plus que de vains mots que je sacrifiai à un caprice. Et cela dura dix ans, mon père, dix ans de damnation, que les hommes crurent dix ans de bonheur, dix ans pendant lesquels il ne se passa pas une minute du jour et une heure de la nuit sans que je visse le duc et Catherine dans les bras l'un de l'autre : veille ou sommeil n'y faisait rien, tant ce souvenir était passé dans mon cœur et faisait partie de ma vie, et cependant j'entendais dire, quand je passais. Voilà le favori, voilà le puissant, voilà l'heureux !...

— Et comment ces crimes restèrent-ils cachés aux yeux des hommes ?

— C'est qu'une puissance supérieure à la puissance humaine m'avait pris sous sa protection fatale, car je ne vous ai pas tout dit, mon père : dans un moment de douleur, de désespoir, dans un moment où je souffrais tant que je croyais que j'allais mourir, j'offris ma main droite à qui m'offrirait les moyens de me venger.

— Eh bien ? dit le prêtre.

— Le pacte fut accepté, mon père, murmura de Giac en devenant plus pâle encore : voilà pourquoi je me suis si bien vengé ; voilà pourquoi ma vengeance est restée cachée aux regards des hommes ; voilà pourquoi, lorsque vous m'avez présenté le crucifix, et que j'ai voulu le prendre, il m'a brûlé comme une flamme.

— Arrière ! s'écria le prêtre en frissonnant de terreur et en se dressant dans l'angle du mur, arrière ! toi qui as fait alliance avec Satan !

— Mon père !...

— Ne m'approche pas, maudit ! Notre Saint-Père le pape lui-même voudrait t'absoudre qu'il ne le pourrait pas ; car, ouvrît-il à ton corps les portes du ciel, ta main n'en brûlerait pas moins éternellement en enfer. Laisse-moi donc sortir, car je n'ai plus besoin ici.

De Giac fit place, et le prêtre s'avança vers la porte qu'il ouvrit.

— Ainsi, malgré mes prières, mon repentir, mes remords, tu refuses de m'absoudre, prêtre ! continua de Giac.

— Je ne le puis, répondit le moine, tant que ta main tiendra à ton corps.

— Eh bien ! s'écria de Giac, prêtre, rends-moi un dernier service.

— Lequel ? dit le moine en ouvrant la porte.

— Envoie-moi le bourreau, et quand tu le verras sortir, rentre.

Et de Giac se rassit avec tranquillité sur la pierre où le moine l'avait trouvé.

— La chose sera faite comme vous le désirez, dit le prêtre en refermant la porte.

Et l'on entendit le bruit de ses sandales se perdre dans le corridor.

De Giac, resté seul, tira les bagues qu'il portait à la main gauche et les passa aux doigts de la main droite. A peine avait-il achevé cette mutation, que le bourreau entra. De Giac marcha à lui.

— Ecoute, lui dit-il, voici à cette main pour plus de deux cents écus d'or de bagues et de pierreries, que je pourrais donner à un prêtre, afin qu'il dise des messes pour le salut de mon âme.

De Giac fit une pause, regarda le bourreau dont les yeux étincelaient de cupidité.

— Eh bien ! continua de Giac en relevant la manche de sa robe, en posant son bras sur une colonne tronquée qui s'élevait au milieu du cachot, prends ton épée, coupe cette main, et les bagues sont à toi.

Le bourreau tira son épée sans dire une parole, lui fit faire deux tours pour prendre sa mesure, et du troisième, abattit la main du sire de Giac ; puis, ramassant cette main, il la mit dans sa poche de cuir et sortit. Un instant après, le moine rentra.

— Maintenant lui dit de Giac, en marchant à lui et en lui montrant son poignet sanglant et mutilé, tu peux me donner l'absolution, prêtre, je n'ai plus ma main.

Le lendemain le sire de Giac fut jeté à l'eau et noyé.

Paris. — Typ. Morris et Comp., 64, rue Amelot.



LA SALLE D'ARMES

PAULINE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I.

Vers la fin de l'année 1834, nous étions réunis un samedi soir dans un petit salon attenant à la salle d armes de Grisier, écoutant, le fleuret à la main et le cigare à la bouche, les savantes théories de notre professeur, interrompues de temps en temps par des anecdotes à l'appui, lorsque la porte s'ouvrit, et que Alfred de Nerval entra.

Ceux qui ont lu mon *Voyage en Suisse* se rappelleront peut-être ce jeune homme qui servait de cavalier à une femme mystérieuse et voilée qui m'était apparue pour la première fois à Fluélen, lorsque je courais avec Francesco pour rejoindre la barque qui devait nous conduire à la pierre de Guillaume Tell : ils n'auront point oublié alors que, loin de m'attendre, Alfred de Nerval, que j'espérais avoir pour compagnon de voyage, avait hâté le départ des bateliers, et, quittant la rive au moment où j'en étais encore éloigné de trois cents pas, m'avait fait de la main un signe, à la fois d'adieu et d'amitié, que je traduisis par ces mots : « Pardon, cher ami, j'aurais grand plaisir à te voir, mais je ne suis pas seul, et... » A ceci j'avais répondu par un autre signe qui voulait dire : « Je comprends parfaitement. » Et je m'étais arrêté et incliné en marque d'obéissance à cette décision, si sévère qu'elle me parût ; de sorte que faute de barque et de bateliers, ce ne fut que le lendemain que je pus partir; de retour à l'hôtel, j'avais alors demandé si l'on connaissait cette femme, et l'on m'avait répondu que tout ce qu'on savait d'elle, c'est qu'elle paraissait fort souffrante, et qu'elle s'appelait *Pauline*.

J'avais oublié complétement cette rencontre, lorsqu'en allant visiter la source d'eau chaude qui alimente les bains de Pfeffers, je vis venir, peut-être se le rappellera-t-on encore, sous la longue galerie souterraine, Alfred de Nerval, donnant le bras à cette même femme que j'avais déjà entrevue à Fluélen, et qui, là, m'avait manifesté son désir de rester inconnue de la manière que j'ai racontée. Cette fois encore elle me parut désirer garder le même incognito, car son premier mouvement fut de retourner en arrière. Malheureusement le chemin sur lequel nous marchions ne permettait de s'écarter ni à droite ni à gauche : c'était une espèce de pont composé de deux planches humides et glissantes, qui, au lieu d'être jetées en travers d'un précipice, au fond duquel grondait la Tamina sur un lit de marbre noir, longeaient une des parois du souterrain, à quarante pieds à peu près au-dessus du torrent, soutenues par des poutres enfoncées dans le rocher. La mystérieuse compagne de mon ami pensa donc que toute fuite était impossible; alors, prenant son parti, elle baissa son voile, et continua de s'avancer vers moi. Je racontai alors la singulière impression que me fit cette femme blanche et légère comme une ombre, marchant au bord de l'abîme sans plus paraître s'en inquiéter que si elle appartenait déjà à un autre monde. En la voyant s'approcher, je me rangeai contre la muraille, afin d'occuper le moins de place possible. Alfred voulut

a faire passer seule ; mais elle refusa de quitter son bras, de sorte que nous nous trouvâmes un instant à trois sur une largeur de deux pieds tout au plus ; mais cet instant fut prompt comme un éclair : cette femme étrange, pareille à une de ces fées qui se penchent au bord des torrens et font flotter leur écharpe dans l'écume des cascades, s'inclina sur le précipice, et passa comme par miracle, mais pas si rapidement encore que je ne pusse entrevoir son visage calme et doux, quoique pâle et amaigri par la souffrance. Alors il me sembla que ce n'était point la première fois que je voyais cette figure ; il s'éveilla dans mon esprit un souvenir vague d'une autre époque, une réminiscence de salons, de bals, de fêtes ; il me semblait que j'avais connu cette femme, au visage si défait et si triste aujourd'hui, joyeuse, rougissante et couronnée de fleurs, emportée au milieu des parfums et de la musique dans quelque valse langoureuse ou quelque galop bondissant : où cela ? je n'en savais plus rien ; à quelle époque ? il m'était impossible de le dire ; c'était une vision, un rêve, un écho de ma mémoire, qui n'avait rien de précis et de réel, et qui m'échappait comme si j'eusse voulu saisir une vapeur. Je revins en me promettant de la revoir, dussé-je être indiscret pour parvenir à ce but ; mais, à mon retour, quoique je n'eusse été absent qu'une demi-heure, ni Alfred ni elle n'étaient déjà plus aux bains de Pfeffers.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cette seconde rencontre ; je me trouvais à Baveno, près du lac Majeur : c'était par une belle soirée d'automne ; le soleil venait de disparaître derrière la chaîne des Alpes, et l'ombre montait à l'orient, qui commençait à se parsemer d'étoiles. La fenêtre de ma chambre donnait de plain-pied sur une terrasse toute couverte de fleurs ; j'y descendis, et je me trouvai au milieu d'une forêt de lauriers-roses, de myrtes et d'orangers. C'est une si douce chose que les fleurs, que ce n'est point encore assez d'en être entouré, on veut en jouir de plus près, et, quelque part qu'on en trouve, fleurs des champs, fleurs des jardins, l'instinct de l'enfant, de la femme et de l'homme, est de les arracher à leur tige, et d'en faire un bouquet dont le parfum les suive, et dont l'éclat soit à eux. Aussi ne résistai-je pas à la tentation ; je brisai quelques branches embaumées, et j'allai m'appuyer sur la balustrade de granit rose qui domine le lac, dont elle n'est séparée que par la grande route qui va de Genève à Milan. J'y fus à peine, que la lune se leva du coté de Sesto, et que ses rayons commencèrent à glisser aux flancs des montagnes qui bornaient l'horizon et sur l'eau qui dormait à mes pieds, resplendissante et tranquille comme un immense miroir : tout était calme ; aucun bruit ne venait de la terre, du lac, ni du ciel, et la nuit commençait sa course dans une majestueuse et mélancolique sérénité. Bientôt, d'un massif d'arbres qui s'élevait à ma gauche, et dont les racines baignaient dans l'eau, le chant d'un rossignol s'élança harmonieux et tendre ; c'était le seul son qui veillât ; il se soutint un instant, brillant et cadencé, puis tout-à-coup il s'arrêta à la fin d'une roulade. Alors, comme si ce bruit en eût éveillé un autre d'une nature bien différente, le roulement lointain d'une voiture se fit entendre venant de Doma d'Ossola, puis le chant du rossignol reprit, et je n'écoutai plus que l'oiseau de Juliette. Lorsqu'il cessa, j'entendis de nouveau la voiture plus rapprochée ; elle venait rapidement ; cependant, si rapide que fût sa course, mon mélodieux voisin eut encore le temps de reprendre sa nocturne prière. Mais cette fois, à peine eut-il lancé sa dernière note, qu'au tournant de la route j'aperçus une chaise de poste qui roulait, emportée par le galop de deux chevaux, sur le chemin qui passait devant l'auberge. A deux cents pas de nous, le postillon fit claquer bruyamment son fouet, afin d'avertir son confrère de son arrivée. En effet, presque aussitôt la grosse porte de l'auberge grinça sur ses gonds, et un nouvel attelage en sortit ; au même instant, la voiture s'arrêta au-dessous de la terrasse à la balustrade de laquelle j'étais accoudé.

La nuit, comme je l'ai dit, était si pure, si transparente et si parfumée, que les voyageurs, pour jouir des douces émanations de l'air, avaient abaissé la capote de la calèche. Ils étaient deux, un jeune homme et une jeune femme : la jeune femme enveloppée dans un grand châle ou dans un manteau, et la tête renversée en arrière sur le bras du jeune homme qui la soutenait. En ce moment le postillon sortit avec une lumière pour allumer les lanternes de la voiture, un rayon de clarté passa sur la figure des voyageurs, et je reconnus Alfred de Nerval et Pauline.

Toujours lui et toujours elle ! il semblait qu'une puissance plus intelligente que le hasard nous poussait à la rencontre les uns des autres. Toujours elle, mais si changée encore depuis Pfeffers, si pâle, si mourante, que ce n'était plus qu'une ombre ; et cependant ces traits flétris rappelèrent encore à mon esprit cette vague image de femme qui dormait au fond de ma mémoire, et qui, à chacune de ces apparitions, montait à sa surface et glissait sur ma pensée comme sur le brouillard une rêverie d'Ossian. J'étais tout près d'appeler Alfred, mais je me rappelai combien sa compagne désirait ne pas être vue. Et pourtant un sentiment de si mélancolique pitié m'entraînait vers elle, que je voulus qu'elle sût du moins que quelqu'un priait pour que son âme tremblante et prête à s'envoler n'abandonnât pas sitôt avant l'heure le corps gracieux qu'elle animait. Je pris une carte de visite dans ma poche ; j'écrivis au dos avec mon crayon : « Dieu garde les voyageurs, console les affligés et guérisse les souffrans. » Je mis la carte au milieu des branches d'orangers, de myrtes et de roses que j'avais cueillies, et je laissai tomber le bouquet dans la voiture. Au même instant le postillon repartit, mais pas si rapidement que je n'aie eu le temps de voir Alfred se pencher en dehors de la voiture afin d'approcher ma carte de la lumière. Alors il se retourna de mon côté, me fit un signe de la main, et la calèche disparut à l'angle de la route.

Le bruit de la voiture s'éloigna, mais sans être interrompu cette fois par le chant du rossignol. J'eus beau me tourner du côté du buisson et rester une heure encore sur la terrasse, j'attendis vainement. Alors une pensée profondément triste me prit : je me figurai que cet oiseau qui avait chanté, c'était l'âme de la jeune fille qui disait son cantique d'adieu à la terre, et que, puisqu'il ne chantait plus, c'est qu'elle était déjà remontée au ciel.

La situation ravissante de l'auberge, placée entre les Alpes qui finissent et l'Italie qui commence, ce spectacle calme et en même temps animé du lac Majeur, avec ses trois îles, dont l'une est un jardin, l'autre un village et la troisième un palais ; ces premières neiges de l'hiver qui couvraient les montagnes et ces dernières chaleurs de l'automne qui venaient de la Méditerranée, tout cela me retint huit jours à Baveno ; puis je partis pour Arona, et d'Arona pour Sesto Calende.

Là m'attendait un dernier souvenir de Pauline ; là, l'étoile que j'avais vue filer à travers le ciel s'était éteinte ; là, ce pied si léger au bord du précipice avait heurté la tombe ; et jeunesse usée, beauté flétrie, cœur brisé, tout s'était englouti sous une pierre, voile du sépulcre, qui, fermée aussi mystérieusement sur ce cadavre que le voile de la vie avait été tiré sur le visage, n'avait laissé pour tout renseignement à la curiosité du monde que le prénom de *Pauline*.

J'allai voir cette tombe : au contraire des tombes italiennes, qui sont dans les églises, celle-ci s'élevait dans un charmant jardin, au haut d'une colline boisée, sur le versant qui regardait et dominait le lac. C'était le soir ; la pierre commençait à blanchir aux rayons de la lune ; je m'assis près d'elle, forçant ma pensée à ressaisir tout ce qu'elle avait de souvenirs épars et flottans de cette jeune femme ; mais cette fois encore ma mémoire fut rebelle ; je ne pus réunir que des vapeurs sans forme, et non une statue aux contours arrêtés, et je renonçai à pénétrer ce mystère jusqu'au jour où je retrouverais Alfred de Nerval.

On comprendra facilement maintenant combien son apparition inattendue, au moment où je songeais le moins à lui, vint frapper tout à la fois mon esprit, mon cœur et mon imagination d'idées nouvelles ; en un instant je revis tout : cette barque qui m'échappait sur le lac ; ce pont souterrain, pareil à un vestibule de l'enfer, où les voyageurs semblent des ombres ; cette petite auberge de Baveno, au pied de laquelle était passée la voiture mortuaire ; puis enfin cette pierre blanchissante, où, aux rayons de la lune glissant entre les branches

les orangers et des lauriers-roses, on peut lire, pour toute épitaphe, le prénom de cette femme morte si jeune et probablement si malheureuse.

Aussi m'élançai-je vers Alfred comme un homme enfermé depuis longtemps dans un souterrain s'élance à la lumière qui entre par une porte que l'on ouvre ; il sourit tristement en me tendant la main, comme pour me dire qu'il me comprenait; et ce fut alors moi qui fis un mouvement en arrière et qui me repliai en quelque sorte sur moi-même, afin que Alfred, vieil ami de quinze ans, ne prît pas pour un simple mouvement de curiosité le sentiment qui m'avait poussé au-devant de lui.

Il entra. C'était un des bons élèves de Grisier, et cependant depuis près de trois ans il n'avait point paru à la salle d'armes. La dernière fois qu'il y était venu, il avait un duel pour le lendemain, et, ne sachant encore à quelle arme il se battrait, il venait, à tout hasard, *se refaire la main* avec le maître. Depuis ce temps, Grisier ne l'avait pas revu ; il avait entendu dire seulement qu'il avait quitté la France et habitait Londres.

Grisier, qui tient à la réputation de ses élèves autant qu'à la sienne, n'eut pas plutôt échangé avec lui les complimens d'usage, qu'il lui mit un fleuret dans la main, lui choisit parmi nous un adversaire de sa force ; c'était, je m'en souviens, ce pauvre Labattut, qui partait pour l'Italie, et qui, lui aussi, allait trouver à Pise une tombe ignorée et solitaire.

A la troisième passe, le fleuret de Labattut rencontra la poignée de l'arme de son adversaire, et, se brisant à deux pouces au-dessous du bouton, alla en passant à travers la garde, déchirer la manche de sa chemise, qui se teignit de sang. Labattut jeta aussitôt son fleuret; il croyait, comme nous, Alfred sérieusement blessé.

Heureusement ce n'était qu'une égratignure; mais, en relevant la manche de sa chemise, Alfred nous découvrit une autre cicatrice qui avait dû être plus sérieuse; une balle de pistolet lui avait traversé les chairs de l'épaule.

— Tiens ! lui dit Grisier avec étonnement, je ne vous savais pas cette blessure?

C'est que Grisier nous connaissait tous, comme une nourrice son enfant ; pas un de ses élèves n'avait une piqûre sur le corps dont il ne sût la date et la cause. Il écrirait une histoire amoureuse bien amusante et bien scandaleuse, j'en suis sûr, s'il voulait raconter celle des coups d'épée dont il sait les antécédens; mais cela ferait trop de bruit dans les alcôves, et, par contre-coup, trop de tort à son établissement; il en fera des mémoires posthumes.

— C'est, lui répondit Alfred, que je l'ai reçue le lendemain du jour où je suis venu faire assaut avec vous, et que, le jour où je l'ai reçue, je suis parti pour l'Angleterre.

— Je vous avais bien dit de ne pas vous battre au pistolet. Thèse générale : l'épée est l'arme du brave et du gentilhomme, l'épée est la relique la plus précieuse que l'histoire conserve des grands hommes qui ont illustré la patrie : on dit l'épée de Charlemagne, l'épée de Bayard, l'épée de Napoléon, qui est-ce qui a jamais parlé de leur pistolet? Le pistolet est l'arme du brigand : c'est le pistolet sous la gorge qu'on fait signer de fausses lettres de change; c'est le pistolet à la main qu'on arrête une diligence au coin d'un bois ; c'est avec un pistolet que le banqueroutier se brûle la cervelle... Le pistolet !... fi donc !... L'épée, à la bonne heure ! c'est la compagne, c'est la confidente, c'est l'amie de l'homme ; elle garde son honneur ou elle le venge.

— Eh bien ! mais, avec cette conviction, répondit en souriant Alfred, comment vous êtes-vous battu il y a deux ans au pistolet?

— Moi, c'est autre chose : je dois me battre à tout ce qu'on veut : je suis maître d'armes; et puis il y a des circonstances où l'on ne peut pas refuser les conditions qu'on vous impose...

— Eh bien ! je me suis trouvé dans une de ces circonstances, mon cher Grisier, et vous voyez que je ne m'en suis pas mal tiré...

— Oui, avec une balle dans l'épaule.

— Cela valait toujours mieux qu'une balle dans le cœur.

— Et peut-on savoir la cause de ce duel ?

— Pardonnez-moi, mon cher Grisier, mais toute cette histoire est encore un secret; plus tard, vous la connaîtrez.

— Pauline ?... lui dis-je tout bas.

— Oui, me répondit-il.

— Nous la connaîtrons, bien sûr ?... dit Grisier.

— Bien sûr, reprit Alfred ; et la preuve, c'est que j'emmène souper Alexandre, et que je la lui raconterai ce soir ; de sorte qu'un beau jour, lorsqu'il n'y aura plus d'inconvénient à ce qu'elle paraisse, vous la trouverez dans quelque volume intitulé : *Contes bruns* ou *Contes bleus*. Prenez donc patience jusque-là.

Force fut donc à Grisier de se résigner. Alfred m'emmena souper comme il me l'avait offert, et me raconta l'histoire de *Pauline*.

Aujourd'hui le seul inconvénient qui existât à sa publication a disparu. La mère de Pauline est morte, et avec elle s'est éteinte la famille et le nom de cette malheureuse enfant, dont les aventures semblent empruntées à une époque ou à une localité bien étrangères à celles où nous vivons.

II.

— Tu sais, me dit Alfred, que j'étudiais la peinture lorsque mon brave homme d'oncle mourut et nous laissa, à ma sœur et à moi, chacun trente mille livres de rente.

Je m'inclinai en signe d'adhésion à ce que me disait Alfred, et de respect pour l'ombre de celui qui avait fait une si belle action en prenant congé de ce monde.

— Dès lors, continua le narrateur, je ne me livrai plus à la peinture que comme à un délassement : je résolus de voyager, de voir l'Ecosse, les Alpes, l'Italie ; je pris avec mon notaire des arrangemens d'argent, et je partis pour le Havre, désirant commencer mes courses par l'Angleterre.

Au Havre, j'appris que Dauzats et Jadin étaient de l'autre côté de la Seine, dans un petit village nommé Trouville ; je ne voulus pas quitter la France sans serrer la main à deux camarades d'atelier. Je pris le paquebot ; deux heures après j'étais à Honfleur et le lendemain matin à Trouville : malheureusement ils étaient partis depuis la veille.

Tu connais ce petit port avec sa population de pêcheurs; c'est un des plus pittoresques de la Normandie. J'y restai quelques jours, que j'employai à visiter les environs ; puis, le soir, assis au coin du feu de ma respectable hôtesse, madame Oseraie, j'écoutais le récit d'aventures assez étranges dont, depuis trois mois, les départemens du Calvados, du Loiret et de la Manche étaient le théâtre. Il s'agissait de vols commis avec une adresse ou une audace merveilleuse : des voyageurs avaient disparu entre le village du Buisson et celui de Sallenelles. On avait retrouvé le postillon les yeux bandés et attaché à un arbre, la chaise de poste sur la grande route et les chevaux paissant tranquillement dans la prairie voisine. Un soir que le receveur général de Caen donnait à souper à un jeune homme de Paris nommé Horace de Beuzeval, et à deux de ses amis qui étaient venus passer avec lui la saison des chasses dans le château de Burcy, distant de Trouville d'une quinzaine de lieues, on avait forcé sa caisse et enlevé une somme de 70,000 francs. Enfin, le percepteur de Pont-l'Évêque, qui allait faire un versement de 12,000 francs à Lisieux, avait été assassiné, et son corps, jeté dans la Touques et repoussé par ce petit fleuve sur son rivage, avait seul révélé le meurtre, dont les auteurs étaient restés parfaitement inconnus, malgré l'activité de la police parisienne, qui ayant commencé à s'inquiéter de ces brigandages, avait envoyé dans ces départemens quelques-uns de ses plus habiles suppôts.

Ces événemens, qu'éclairait de temps en temps un de ces incendies dont on ignorait la cause, et qu'à cette époque les journaux de l'opposition attribuaient au gouvernement, jetaient par toute la Normandie une terreur inconnue jusqu'à

lors dans ce bon pays, très renommé pour ses avocats et ses plaideurs, mais nullement pittoresque à l'endroit des brigands et des assassins. Quant à moi, j'avoue que je n'ajoutais pas grande foi à toutes ces histoires, qui me paraissaient appartenir plutôt aux gorges désertes de la Sierra ou aux montagnes incultes de la Calabre qu'aux riches plaines de Falaise et aux fertiles vallées de Pont-Audemer, parsemées de villages, de châteaux et de métairies. Les voleurs m'étaient toujours apparus au milieu d'une forêt ou au fond d'une caverne. Or, dans tous les trois départemens, il n'y a pas un terrier qui mérite le nom de caverne et pas une garenne qui ait la présomption de se présenter comme une forêt.

Cependant force me fut bientôt de croire à la réalité de ces récits : un riche Anglais, venant du Havre et se rendant à Alençon, fut arrêté avec sa femme à une demi-lieue de Dives, où il venait de relayer; le postillon, bâillonné et garrotté, avait été jeté dans la voiture à la place de ceux qu'il conduisait, et les chevaux, qui savaient leur route, étaient arrivés au train ordinaire à Ranville, et s'étaient arrêtés à la poste, où ils étaient restés tranquillement jusqu'au jour, attendant qu'on les dételât; au jour, un garçon d'écurie, en ouvrant la grande porte, avait trouvé la calèche encore attelée et ayant pour tout maître le pauvre postillon bâillonné. Conduit aussitôt chez le maire, cet homme déclara avoir été arrêté sur la grande route par quatre hommes masqués qui, par leur mise, semblaient appartenir à la dernière classe de la société, lesquels l'avaient forcé de s'arrêter et avaient fait descendre les voyageurs ; alors l'Anglais ayant essayé de se défendre, un coup de pistolet avait été tiré ; presque aussitôt il avait entendu des gémissemens et des cris; mais il n'avait rien vu, ayant la face contre terre : d'ailleurs, un instant après, il avait été bâillonné et jeté dans la voiture, qui l'avait amené à la poste aussi directement que s'il eût conduit ses chevaux, au lieu d'être conduit par eux. La gendarmerie se porta aussitôt vers l'endroit désigné comme le lieu de la catastrophe : en effet on retrouva le corps de l'Anglais dans un fossé : il était percé de deux coups de poignard. Quant à sa femme, on n'en découvrit aucune trace. Ce nouvel événement s'était passé à dix ou douze lieues à peine de Trouville ; le corps de la victime avait été transporté à Caen : il n'y avait donc plus moyen de douter, eussé-je même été aussi incrédule que saint Thomas, car je pouvais, en moins de cinq ou six heures, aller mettre comme lui le doigt dans les blessures.

Trois ou quatre jours après cet événement, et la veille de mon départ, je résolus de faire une dernière visite aux côtes que j'allais quitter : je fis appareiller le bateau que j'avais loué pour un mois, comme à Paris on loue un remise ; puis, voyant le ciel pur et la journée à peu près certaine, je fis porter à bord mon dîner, mon bristol et mes crayons, et je mis à la voile, composant à moi seul tout mon équipage.

—En effet, interrompis-je, je connais tes prétentions comme marin, et je me rappelle que tu as fait ton apprentissage entre le pont des Tuileries et le pont de la Concorde, dans une embarcation au pavillon d'Amérique.

— Oui, continua Alfred en souriant; mais cette fois ma prétention faillit m'être fatale : d'abord tout alla bien ; j'avais une petite barque de pêcheur à une seule voile, que je pouvais manœuvrer du gouvernail ; le vent venait du Havre et me faisait glisser sur la mer à peine agitée avec une rapidité vraiment merveilleuse. Je fis ainsi à peu près huit ou dix lieues dans l'espace de trois heures ; puis tout-à-coup le vent tomba, et l'Océan devint calme comme un miroir. J'étais justement en face de l'embouchure de l'Orne : j'avais à ma droite le raz de Langrune et les rochers de Lyon, et à ma gauche les ruines d'une espèce d'abbaye attenante au château de Burcy; c'était un paysage tout composé; je n'avais qu'à copier pour faire un tableau. J'abattis ma voile et je me mis à l'ouvrage.

J'étais tellement occupé de mon dessin, que je ne saurais dire depuis combien de temps je travaillais, lorsque je sentis passer sur mon visage une de ces brises chaudes qui annoncent l'approche d'un orage; en même temps la mer changea de couleur, et, de verte qu'elle était, devint gris de cendre. Je me retournai vers le large : un éclair sillonnait le ciel couvert de nuages si noirs et si pressés, qu'il sembla fendre une chaîne de montagnes; je jugeai qu'il n'y avait pas un instant à perdre : le vent, comme je l'avais espéré en venant le matin, avait tourné avec le soleil; je hissai ma petite voile et je mis le cap sur Trouville, en serrant la côte afin de m'y faire échouer en cas de danger. Mais je n'avais pas fait un quart de lieue, que je vis ma voile fasier contre le mât; j'abattis aussitôt l'un et l'autre, car je me défiais de ce calme apparent. En effet, au bout d'un instant, plusieurs courans se croisèrent, la mer commença à clapoter, un coup de tonnerre se fit entendre; c'était un avertissement à ne pas mépriser : en effet, la bourrasque s'approchait avec la rapidité d'un cheval de course. Je mis bas mon habit, je pris un aviron de chaque main et je commençai à ramer vers le rivage.

J'avais à peu près deux lieues à faire avant de l'atteindre; heureusement c'était l'heure du flux, et, quoique le vent fût contraire, ou plutôt qu'il n'y eût réellement point de vent, mais seulement des rafales qui se croisaient en tous sens, la vague me poussait vers la terre. De mon côté, je faisais merveille en ramant de toutes mes forces; cependant la tempête allait encore plus vite que moi, de sorte qu'elle me rejoignit. Pour comble de disgrâce, la nuit commençait à tomber; cependant j'espérais encore toucher le rivage avant que l'obscurité fût complète.

Je passai une heure terrible : mon bateau, soulevé comme une coquille de noix, suivait toutes les ondulations des vagues, remontant et retombant avec elles. Je ramais toujours ; mais voyant bientôt que je m'épuisais inutilement, et prévoyant le cas où je serais obligé de me sauver à la nage, je tirai mes deux avirons de leurs crochets, je les jetai au fond de la barque, auprès de la voile et du mât, et, ne gardant que mon pantalon et ma chemise, je me débarrassai de tout ce qui pouvait gêner mes mouvemens. Deux ou trois fois je fus sur le point de me jeter à la mer ; mais la légèreté de la barque même me sauva; elle flottait comme un liége, et n'embarquait pas une goutte d'eau; seulement il y avait à craindre que d'un moment à l'autre elle ne chavirât; une fois je crus sentir qu'elle touchait; mais la sensation fut si rapide et si légère, que je n'osai l'espérer. L'obscurité était d'ailleurs tellement profonde, que je ne pouvais distinguer à vingt pas devant moi ; de sorte que j'ignorais à quelle distance j'étais encore du rivage. Tout-à-coup, j'éprouvai une violente secousse : il n'y avait plus de doute cette fois, j'avais touché; mais était-ce contre un rocher? était-ce contre le sable? Une vague m'avait remis à flot, et pendant quelques minutes je me trouvai emporté avec une nouvelle violence. Enfin la barque fut poussée en avant avec tant de force, que, lorsque la mer se retira, la quille se trouva engravée. Je ne perdis pas un instant, je pris mon paletot et sautai par-dessus bord, abandonnant tout le reste; j'avais de l'eau seulement jusqu'aux genoux, et, avant que la vague, que je voyais revenir comme une montagne, m'eût rejoint, j'étais sur la grève.

Tu comprends que je ne perdis pas de temps : je mis mon paletot sur mes épaules, et je m'avançai rapidement vers la côte. Bientôt je sentis que je glissais sur ces cailloux ronds, qu'on appelle du galet, et qui indiquent les limites du flux ; je continuai de monter quelque temps encore ; le terrain avait de nouveau changé de nature; je marchais dans ces grandes herbes qui poussent sur les dunes : je n'avais plus rien à craindre, je m'arrêtai.

C'est une magnifique chose que la mer vue la nuit à la lueur de la foudre et pendant une tempête : c'est l'image du chaos et de la destruction; c'est le seul élément à qui Dieu ait donné le pouvoir de se révolter contre lui en croisant ses vagues avec ses éclairs. L'Océan semblait une immense chaîne de montagnes mouvantes, aux sommets confondus avec les nuages, et aux vallées profondes comme des abîmes ; à chaque éclat de tonnerre, une lueur blafarde serpentait de ces cimes à ces profondeurs, et allait s'éteindre dans des gouffres aussitôt fermés qu'ouverts, aussitôt ouverts que fermés. Je contemplais avec une terreur pleine de curiosité ce spectacle prodigieux, que Vernet voulut voir et regarda inutilement du mât du vaisseau où il s'était fait attacher; car jamais pin

ceau humain n'en pourra rendre l'épouvantable grandiose et la terrible majesté. Je serais resté toute la nuit peut-être, immobile, écoutant et regardant, si je n'avais senti tout-à-coup de larges gouttes de pluie fouetter mon visage. Quoique nous ne fussions encore qu'au milieu de septembre, les nuits étaient déjà froides; je cherchais dans mon esprit où je pourais trouver un abri contre cette pluie : je me souvins alors des ruines que j'avais aperçues de la mer, et qui ne devaient pas être éloignées du point de la côte où je me trouvais. En conséquence, je continuai de monter par une pente rapide; bientôt je me trouvai sur une espèce de plateau; j'avançais toujours, car j'apercevais devant moi une masse noire que je ne pouvais distinguer, mais qui, quelle qu'elle fût, devait m'offrir un couvert. Enfin un éclair brilla, je reconnus le porche dégradé d'une chapelle; j'entrai, et je me trouvai dans un cloître; je cherchai l'endroit le moins écroulé, et je m'assis dans un angle à l'ombre d'un pilier, décidé à attendre là le jour; car, ne connaissant pas la côte, je ne pouvais me hasarder par le temps qu'il faisait à me mettre en quête d'une habitation. D'ailleurs j'avais, dans mes chasses de la Vendée et des Alpes, dans une chaumière bretonne ou dans un chalet suisse, passé vingt nuits plus mauvaises encore que celle qui m'attendait; la seule chose qui m'inquiétait était un certain tiraillement d'estomac qui me rappelait que je n'avais rien pris depuis dix heures du matin, quand tout-à-coup je me rappelai que j'avais dit à madame Oseraie de songer aux poches de mon paletot : j'y portai vivement la main; ma brave hôtesse avait suivi ma recommandation : je trouvai dans l'une un petit pain et dans l'autre une gourde pleine de rhum. C'était un souper parfaitement adapté à la circonstance : aussi, à peine l'eus-je achevé, que je sentis une douce chaleur renaître dans mes membres, qui commençaient à s'engourdir; mes idées, qui avaient pris une teinte sombre dans l'attente d'une veille affamée, se ranimèrent dès que le besoin fut éteint; je sentis le sommeil qui allait venir, conduit par la lassitude : je m'enveloppai dans mon paletot, je m'établis contre mon pilier, et bientôt je m'assoupis, bercé par le bruit de la mer qui venait se briser contre le rivage et le sifflement du vent qui s'engouffrait dans les ruines.

Je dormais depuis deux heures à peu près, lorsque je fus réveillé par le bruit d'une porte qui se refermait en grinçant sur ses gonds et en battant la muraille. J'ouvris d'abord les yeux tout grands, comme il arrive lorsqu'on est d'un sommeil inquiet; puis je me levai aussitôt, en prenant la précaution instinctive de me cacher derrière mon pilier..... Mais j'eus beau regarder autour de moi, je ne vis rien, je n'entendis rien; cependant je n'en restai pas moins sur mes gardes, convaincu que le bruit qui m'avait réveillé s'était bien réellement fait entendre, et que l'illusion d'un rêve ne m'avait pas trompé.

III.

L'orage était apaisé, et, quoique le ciel fût toujours chargé de nuages noirs, de temps en temps, dans leur intervalle, la lune parvenait a glisser un de ses rayons. Pendant un de ces momens de clarté rapide que l'obscurité venait bientôt éteindre, je détournai mes regards de cette porte que je croyais avoir entendue crier, pour les étendre autour de moi. J'étais, comme j'avais cru le distinguer malgré les ténèbres, au milieu d'une vieille abbaye en ruines : autant qu'on en pouvait juger par les restes encore debout, je me trouvais dans la chapelle : à ma droite et à ma gauche s'étendaient les deux corridors du cloître, soutenus par des arcades basses et cintrées, tandis qu'en face, quelques pierres brisées et posées à plat au milieu de grandes herbes indiquaient le petit cimetière où les anciens habitans de ce cloître venaient se reposer de la vie au pied de la croix de pierre, mutilée et veuve de son Christ, mais encore debout.

Tu le sais, continua Alfred, et tous les hommes véritablement braves l'avoueront, les influences physiques ont un immense pouvoir sur les impressions de l'âme. Je venais d'échapper, la veille, à un orage terrible; j'étais arrivé à moitié glacé au milieu de ruines inconnues; je m'étais endormi d'un sommeil de fatigue, troublé bientôt par un bruit extraordinaire dans cette solitude; enfin, à mon réveil, je me trouvais sur le théâtre même de ces vols et de ces assassinats qui, depuis deux mois, désolaient la Normandie; je m'y trouvais seul, sans armes, et, comme je te le dis, dans une de ces dispositions d'esprit où les antécédens physiques empêchent le moral engourdi de reprendre toute son énergie. Tu ne trouveras donc rien d'étonnant à ce que tous ces récits du coin du feu me revinssent en mémoire et à ce que je restasse immobile et debout contre mon pilier, au lieu de me recoucher et d'essayer de me rendormir. Au reste, ma conviction était si grande, qu'un bruit humain m'avait réveillé, que, tout en interrogeant les ténèbres des corridors et l'espace plus éclairé du cimetière, mes yeux revenaient constamment se fixer sur cette porte enfoncée dans la muraille, où j'étais certain que quelqu'un était entré : vingt fois j'eus le désir d'aller écouter à cette porte si je n'entendrais pas quelque bruit qui pût éclaircir mes doutes; mais il fallait, pour arriver jusqu'à elle, franchir un espace que les rayons de la lune éclairaient en plein. Or, d'autres hommes pouvaient comme moi être cachés dans ce cloître, et n'échapper à mes regards que comme j'échappais aux leurs, c'est-à-dire en restant dans l'ombre et sans mouvement. Néanmoins, au bout d'un quart d'heure, tout ce désert était redevenu si calme et si silencieux, que je résolus de profiter du premier moment où un nuage obscurcirait la lune, pour franchir l'intervalle de quinze à vingt pas qui me séparait de cet enfoncement, et aller écouter à cette porte : ce moment ne se fit pas attendre; la lune se voila bientôt, et l'obscurité fut si profonde, que je pensai pouvoir me hasarder sans danger à accomplir ma résolution. Je me détachai donc lentement de ma colonne, à laquelle jusque-là j'étais resté adhérent comme une sculpture gothique; puis, de pilier en pilier, retenant mon haleine, écoutant à chaque pas, je parvins enfin jusqu'au mur du corridor. Je le suivis un instant en m'appuyant contre lui; enfin j'arrivai aux degrés qui conduisaient sous la voûte, je descendis trois marches, et je touchai la porte.

Pendant dix minutes j'écoutai sans rien entendre, et peu à peu ma première conviction s'éteignit pour faire place au doute. J'en revenais à croire qu'un rêve m'avait trompé, et que j'étais le seul habitant de ces ruines qui m'avaient offert un asile : j'allais quitter la porte et rejoindre mon pilier, lorsque la lune reparut en éclairant de nouveau l'espace qu'il me fallait traverser pour retourner à mon poste; j'allais me mettre en route, malgré cet inconvénient, qui pour moi avait cessé d'en être un, lorsqu'une pierre se détacha de la voûte et tomba. J'entendis le bruit qu'elle fit, et, quoique j'en connusse la cause, je tressaillis comme à un avertissement, et, au lieu de suivre mon premier sentiment, je demeurai encore un instant dans l'ombre que projetait la voûte en avançant au-dessus de ma tête. Tout-à-coup je crus distinguer derrière moi un bruit lointain et prolongé, pareil à celui que ferait une porte en se fermant au fond d'un souterrain; bientôt des pas éloignés encore se firent entendre, puis se rapprochèrent; on montait l'escalier profond auquel appartenaient les trois marches que j'avais descendues. En ce moment la lune disparut de nouveau. D'un seul bond je m'élançai dans le corridor, et, à reculons, les bras étendus derrière moi, l'œil fixé sur l'enfoncement que je venais de quitter, je regagnai ma colonne protectrice, et je repris ma place. Au bout d'un instant, le même grincement qui m'avait réveillé se fit entendre de nouveau; la porte s'ouvrit et se referma; puis un homme parut, sortant à moitié de l'ombre, s'arrêta un instant pour écouter et regarder autour de lui; et, voyant que tout était tranquille, il entra dans le corridor et s'avança vers l'extrémité opposée à celle où je me trouvais. Il n'eut pas fait dix pas que je le perdis de vue, tant l'obscurité était épaisse. Au bout d'un instant la lune reparut de nouveau, et à l'extrémité du petit cimetière j'aperçus le mystérieux inconnu, une bêche à la main. Il enleva une ou deux pelletées de terre, jeta un objet que je ne pus distinguer dans le trou qu'il avait creusé, et, sans doute pour que toute trace de ce qu'il venait

de faire fût cachée aux hommes, il laissa retomber sur l'endroit auquel il avait confié son dépôt la pierre d'une tombe qu'il avait soulevée. Ces précautions prises, il regarda de nouveau autour de lui, et, ne voyant rien, n'entendant rien, il alla reposer sa bêche contre un des piliers du cloître, et disparut sous une voûte.

Ce moment avait été court, et la scène que je viens de raconter s'était passée à quelque distance de moi ; cependant, malgré la rapidité de l'exécution et l'éloignement de l'acteur, j'avais pu distinguer un jeune homme de vingt-huit à trente ans, aux cheveux blonds et de moyenne taille. Il était vêtu 'un simple pantalon de toile bleue, pareil à celui que portent habituellement les paysans les jours de fête ; mais ce qui indiquait qu'il appartenait à une autre classe que celle que l'apparence première lui assignait, c'était un couteau de chasse pendu à sa ceinture, et dont je vis briller aux rayons de la lune la garde et l'extrémité. Quant à sa figure, il m'eût été difficile d'en donner le signalement précis; mais cependant j'en avais vu assez pour le reconnaître, s'il m'arrivait de le rencontrer.

Tu comprends que cette scène étrange suffisait à chasser pour le reste de la nuit, non-seulement tout espoir, mais encore toute idée de sommeil. Je restai donc debout sans éprouver un moment de fatigue, tout entier aux mille pensées qui se croisaient dans mon esprit, et bien résolu à approfondir ce mystère ; mais pour le moment la chose était impossible : j'étais sans armes, comme je l'ai dit ; je n'avais ni la clef de cette porte ni une pince pour l'enfoncer ; puis il fallait penser si mieux ne valait pas faire une déposition que tenter par moi-même une aventure au bout de laquelle je pourrais bien, comme Don Quichotte, trouver quelque moulin à vent. En conséquence, dès que je vis blanchir le ciel, je repris le chemin du porche par lequel j'étais entré ; bientôt je me retrouvai sur la déclivité de la montagne : un vaste brouillard couvrait la mer ; je descendis sur la plage, et je m'assis en attendant qu'il fût dissipé. Au bout d'une demi-heure, le soleil se leva, et ses premiers rayons fondirent la vapeur qui couvrait l'Océan encore ému et furieux de l'orage de la veille.

J'avais espéré retrouver ma barque, que la marée montante avait dû jeter à la côte : en effet je l'aperçus échouée au milieu des galets ; j'allai à elle. Mais, outre qu'en se retirant, la mer me mettait dans l'impossibilité de la lancer à flot, une des planches du fond s'était brisée à l'angle d'une roche : il était donc inutile de penser à m'en servir pour retourner à Trouville. Heureusement la côte est abondante en pêcheurs, et une demi-heure ne s'était pas écoulée, que j'aperçus un bateau. Bientôt il fut à portée de la voix, je fis signe et j'appelai : je fus vu et entendu, le bateau se dirigea de mon côté ; j'y transportai le mât, la voile et les avirons de ma barque, qu'une nouvelle marée pouvait emporter ; quant à la carcasse, je l'abandonnai ; son propriétaire viendrait voir lui-même si elle était encore en état de servir, et j'en serais quitte pour en payer la réparation partielle ou la perte entière. Les pêcheurs, qui me recueillaient comme un nouveau Robinson Crusoé, étaient justement de Trouville. Ils me reconnurent et me témoignèrent leur joie de me retrouver vivant : ils m'avaient vu partir la veille, et, sachant que je n'étais pas revenu, ils m'avaient cru noyé. Je leur racontai mon naufrage ; je leur dis que j'avais passé la nuit derrière un rocher, et à mon tour je leur demandai comment on nommait ces ruines qui s'élevaient sur le sommet de la montagne, et que nous commencions à apercevoir en nous éloignant du rivage. Ils me répondirent que c'étaient celles de l'abbaye de Grand-Pré, attenantes au parc du château de Burcy, qu'habitait le comte Horace de Beuzeval.

C'était la seconde fois que ce nom était prononcé devant moi, et faisait tressaillir mon cœur en y rappelant un ancien souvenir. Le comte Horace de Beuzeval était le mari de mademoiselle Pauline de Meulien.

— Pauline de Meulien ! m'écriai-je en interrompant Alfred, Pauline de Meulien !.... Et toute ma mémoire me revint... Oui, c'est bien cela... c'est bien la femme que j'ai rencontrée avec toi en Suisse et en Italie. Nous nous étions trouvés ensemble dans les salons de la princesse B., du duc de F., de madame de M. Comment ne l'ai-je pas reconnue, toute pâle et défaite qu'elle était ? Oh ! mais une femme charmante, pleine de talens, de charmes et d'esprit ! De magnifiques cheveux noirs, avec des yeux doux et fiers ! Pauvre enfant ! pauvre enfant ! Oh ! je me la rappelle et je la reconnais maintenant.

— Oui, me dit Alfred d'une voix émue et étouffée, oui... c'est cela... Elle aussi t'avait reconnu, et voilà pourquoi elle te fuyait avec tant de soin. C'était un ange de beauté, de grâce et de douceur : tu le sais, car, ainsi que tu l'as dit, nous l'avons vue plus d'une fois ensemble ; mais ce que tu ne sais pas, c'est que je l'aimais alors de toute mon âme, que j'eusse certes tenté d'être son époux, si, à cette époque, j'avais eu la fortune que je possède aujourd'hui, et que je me suis tu, parce que j'étais pauvre comparativement à elle. Je compris donc que, si je continuais de la voir, je jouais tout mon bonheur à venir contre un regard dédaigneux ou un refus humiliant. Je partis pour l'Espagne ; et pendant que j'étais à Madrid, j'appris que mademoiselle Pauline de Meulien avait épousé le comte Horace de Beuzeval.

Les nouvelles pensées que le nom que ces pêcheurs venaient de prononcer avait fait naître en moi commencèrent à effacer les impressions qu'avait jusqu'alors laissées dans mon esprit l'accident étrange de la nuit ; d'ailleurs le jour, le soleil, le peu d'analogie qu'il y a entre notre vie habituelle et de pareilles aventures contribuaient à me faire regarder tout cela comme un songe. L'idée de faire une déposition était complétement évanouie ; celle de tenter de tout éclaircir par moi-même m'était seule restée au fond du cœur ; d'ailleurs je me reprochais cette terreur d'un moment dont je m'étais senti saisi, et je voulais me donner à moi-même une réparation qui me satisfît.

J'arrivai à Trouville vers les onze heures du matin. Tout le monde me fit fête ! on me croyait ou noyé ou assassiné, et l'on était enchanté de voir que j'en étais quitte pour une courbature ; en effet, je tombais de fatigue, et je me couchai en recommandant qu'on me réveillât à cinq heures du soir, et qu'on me tînt une voiture prête pour me conduire à Pont-l'Évêque, où je comptais aller coucher. Mes recommandations furent ponctuellement suivies, et à huit heures j'étais arrivé à ma destination. Le lendemain, à six heures du matin, je pris un cheval de poste, et, précédé de mon guide, je partis à franc-étrier pour Dives. Mon intention était, arrivé à cette ville, de m'en aller en simple promeneur au bord de la mer, de suivre la côte jusqu'à ce que je rencontrasse les ruines de l'abbaye de Grand-Pré, et alors de visiter le jour, en simple amateur de paysage, ces localités que je désirais parfaitement étudier, afin de les reconnaître et d'y revenir pendant la nuit. Un incident imprévu détruisit ce plan, et me conduisit au même but par un autre chemin.

En arrivant chez le maître de poste de Dives, qui était en même temps le maire, je trouvai la gendarmerie à sa porte et toute la ville en révolution. Un nouveau meurtre venait encore d'être commis, mais cette fois avec une audace sans pareille. Madame la comtesse de Beuzeval, arrivée quelques jours auparavant de Paris, venait d'être assassinée dans le parc même de son château, habité par le comte et deux ou trois de ses amis. Comprends-tu ? Pauline... la femme que j'avais aimée, celle dont le souvenir, réveillé dans mon cœur, y vivait tout entier... Pauline, assassinée... assassinée pendant la nuit, assassinée dans le parc de son château, tandis que j'étais, moi, dans les ruines de l'abbaye attenante, c'est-à-dire à cinq cents pas d'elle ! C'était à n'y pas croire... Mais tout-à-coup cette apparition, cette porte, cet homme, tout cela me revint à l'esprit ; j'allais parler, j'allais tout dire, lorsque je ne sais quel pressentiment me retint ; je n'avais pas encore assez de certitude, et je résolus, avant de rien révéler, de pousser mon investigation jusqu'au bout.

Les gendarmes, qui avaient été prévenus à quatre heures du matin, venaient chercher le maire, le juge de paix et deux médecins pour dresser le procès-verbal ; le maire et le juge de paix étaient prêts ; mais un des deux médecins, absent pour affaires de clientèle, ne pouvait se rendre à l'invitation de l'autorité : j'avais fait pour la peinture quelques études

d'anatomie à la Charité, je m'offris comme élève en chirurgie. Je fus accepté à défaut de mieux, et nous partîmes pour le château de Burcy : toute ma conduite était instinctive ; j'avais voulu revoir Pauline avant que les planches du cercueil ne se fermassent pour elle, ou plutôt j'obéissais à une voix intérieure qui me venait du ciel.

Nous arrivâmes au château ; le comte en était parti le matin même pour Caen : il allait solliciter du préfet la permission de faire transporter le cadavre à Paris, où étaient les caveaux de sa famille, et il avait profité, pour s'éloigner, du moment où la justice remplirait ses froides formalités, si douloureuses pour le désespoir.

Un de ses amis nous reçut et nous conduisit à la chambre de la comtesse. A peine si je pouvais me soutenir, mes jambes pliaient sous moi, mon cœur battait avec violence ; je devais être pâle comme la victime qui nous attendait. Nous entrâmes dans la chambre, elle était encore toute parfumée d'une odeur de vie. Je jetai autour de moi un regard effaré : j'aperçus sur un lit une forme humaine que trahissait le linceul déjà étendu sur elle ; alors je sentis tout mon courage s'évanouir, je m'appuyai contre la porte : le médecin s'avança vers le lit avec ce calme et cette insensibilité incompréhensible que donne l'habitude. Il souleva le drap qui recouvrait le cadavre et découvrit la tête : alors je crus rêver encore, ou bien que j'étais sous l'empire de quelque fascination. Ce cadavre étendu sur le lit, ce n'était pas celui de la comtesse de Beuzeval ; cette femme assassinée et dont nous venions constater la mort, ce n'était pas Pauline !

IV.

C'était une femme blonde et aux yeux bleus, à la peau blanche et aux mains élégantes et aristocratiques ; c'était une femme jeune et belle, mais ce n'était pas Pauline.

La blessure était au côté droit ; la balle avait passé entre deux côtes et était allée traverser le cœur ; de sorte que la mort avait dû être instantanée. Tout ceci était un mystère si étrange, que je commençais à m'y perdre ; mes soupçons ne savaient où se fixer : mais ce qu'il y avait de certain dans tout cela, c'est que cette femme, ce n'était pas Pauline, que son mari déclarait morte, et sous le nom de laquelle on allait enterrer une étrangère.

Je ne sais trop à quoi je fus bon pendant toute cette opération chirurgicale ; je ne sais trop ce que je signai sous le titre de procès-verbal ; heureusement que le docteur de Dives, tenant sans doute à établir sa supériorité sur un élève, et la prééminence de la province sur Paris, se chargea de toute la besogne, et ne réclama que ma signature. L'opération dura deux heures à peu près ; puis nous descendîmes dans la salle à manger du château, où l'on nous avait préparé quelques rafraîchissemens. Pendant que mes compagnons répondaient à cette politesse en s'attablant, j'allai m'appuyer la tête contre le carreau d'une fenêtre qui donnait sur le devant. J'y étais depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'un homme couvert de poussière rentra au grand galop de son cheval dans la cour, se jeta en bas de sa monture sans s'inquiéter si quelqu'un était là pour la garder, et s'élança rapidement vers le perron. J'avançais de surprise en surprise : cet homme, quoique je n'eusse fait que l'entrevoir, je l'avais reconnu malgré son changement de costume. Cet homme, c'était celui que j'avais vu au milieu des ruines sortant du caveau ; c'était l'homme au pantalon bleu, à la bêche et au couteau de chasse. J'appelai un domestique et lui demandai quel était le cavalier qui venait de rentrer. —C'est mon maître, me dit-il, le comte de Beuzeval, qui revient de Caen, où il était allé chercher l'autorisation de transfert. Je lui demandai s'il comptait repartir bientôt pour Paris. —Ce soir, me dit-il, car le fourgon qui doit transporter le corps de madame est préparé, et les chevaux de poste commandés pour cinq heures. En sortant de la salle à manger, nous entendîmes des coups de marteau ; c'était le menuisier qui clouait la bière. Tout se faisait régulièrement, mais en hâte, comme on le voit.

Je repartis pour Dives : à trois heures j'étais à Pont-l'Evêque, et à quatre heures à Trouville.

Ma résolution était prise pour cette nuit. J'étais décidé à tout éclaircir moi-même, et, si ma tentative était inutile, à tout déclarer le lendemain, et à laisser à la police le soin de terminer cette affaire.

En conséquence, la première chose dont je m'occupai en arrivant fut de louer une nouvelle barque ; mais cette fois je retins deux hommes pour la conduire, puis je montai dans ma chambre, je passai une paire d'excellens pistolets à deux coups dans ma ceinture de voyage, qui supportait en même temps un couteau-poignard ; je boutonnai mon paletot par-dessus, pour déguiser à mon hôtesse ces préparatifs formidables ; je fis porter dans la barque une torche et une pince, et j'y descendis avec mon fusil, donnant pour prétexte à mon excursion le désir de tirer des mouettes et des guillemots.

Cette fois encore le vent était bon ; en moins de trois heures nous fûmes à la hauteur de l'embouchure de la Dive : arrivé là, j'ordonnai à mes matelots de rester en panne jusqu'à ce que la nuit fût tout-à-fait venue ; puis, lorsque je vis l'obscurité assez complète, je fis mettre le cap sur la côte et j'abordai.

Alors je donnai mes dernières instructions à mes hommes : elles consistaient à m'attendre dans un creux de rocher, à veiller chacun à leur tour, et à se tenir prêts à partir à mon premier signal. Si, au jour, je n'étais pas revenu, ils devaient se rendre à Trouville et remettre au maire un paquet cacheté : c'était ma déposition écrite et signée, les détails de l'expédition que je tentais et les renseignemens à l'aide desquels on pourrait me retrouver mort ou vivant. Cette précaution prise, je mis mon fusil en bandoulière ; je pris ma pince et ma torche, un briquet pour l'allumer au besoin, et j'essayai de reprendre le chemin que j'avais suivi lors de mon premier voyage.

Je ne tardai pas à le retrouver, je gravis la montagne, et les premiers rayons de la lune me montrèrent les ruines de la vieille abbaye ; je franchis le porche, et comme la première fois je me trouvai dans la chapelle.

Cette fois encore mon cœur battait avec violence ; mais c'était plus d'attente que de terreur. J'avais eu le temps d'asseoir ma résolution, non pas sur cette excitation physique que donne le courage brutal et momentané, mais sur cette réflexion morale qui fait la résolution prudente, mais irrévocable.

Arrivé au pilier au pied duquel je m'étais couché, je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil autour de moi. Tout était calme, aucun bruit ne se faisait entendre, si ce n'est ce mugissement éternel, qui semble la respiration bruyante de l'Océan ; je résolus de procéder par ordre, et de fouiller d'abord l'endroit où j'avais vu le comte de Beuzeval, car j'étais bien convaincu que c'était lui, cacher un objet que je n'avais pu distinguer. En conséquence, je laissai la pince et la torche contre le pilier, j'armai mon fusil pour être prêt à la défense en cas d'événement ; je gagnai le corridor, je suivis ses arcades sombres ; contre une des colonnes que les soutenaient était appuyée la bêche, je m'en emparai ; puis, après un instant d'immobilité et de silence, qui me convainquit que j'étais bien seul, je me hasardai à gagner l'endroit du dépôt ; je soulevai la pierre de la tombe, comme l'avait fait le comte, je vis la terre fraîchement remuée, je couchai mon fusil à terre, j'enfonçai ma bêche dans la même ligne déjà découpée, et, au milieu de la première pelletée de terre, je vis briller une clef ; je remplis le trou, replaçai la pierre sur la tombe, ramassai mon fusil, remis la bêche où je l'avais trouvée, et m'arrêtai un instant dans l'endroit le plus obscur, pour remettre un peu d'ordre dans mes idées.

Il était évident que cette clef ouvrait la porte par laquelle j'avais vu sortir le comte ; dès lors je n'avais plus besoin de la pince : en conséquence, je la laissai derrière le pilier, je pris seulement la torche, je m'avançai vers la porte voûtée, je descendis les trois marches, je présentai la clef à la serrure, elle y entra, au second tour le pêne s'ouvrit, j'entrai ; j'allais refermer la porte, lorsque je pensai qu'un accident

quelconque pouvait m'empêcher de la rouvrir avec la clef; j'allai rechercher la pince, je la couchai dans l'angle le plus profond de la quatrième à la cinquième marche; je refermai la porte derrière moi; me trouvant alors dans l'obscurité la plus profonde, j'allumai ma torche, et le souterrain s'éclaira.

Le passage dans lequel j'étais engagé ressemblait à l'entrée d'une cave, il avait tout au plus cinq ou six pieds de large, les murailles et la voûte étaient de pierre; un escalier d'une vingtaine de marches se déroulait devant moi; au bas de l'escalier je me trouvai sur une pente inclinée qui continuait de s'enfoncer sous la terre; devant moi, à quelques pas, je vis une seconde porte, j'allai à elle, j'écoutai en appuyant l'oreille contre ses parois de chêne, je n'entendis rien encore; j'essayai la clef, elle ouvrait ainsi qu'elle avait ouvert l'autre; comme la première fois j'entrai, mais sans la refermer derrière moi, et je me trouvai dans les caveaux réservés aux supérieurs de l'abbaye : on enterrait les simples moines dans le cimetière.

Là, je m'arrêtai un instant : il était évident que j'approchais du terme de ma course; ma résolution était trop bien prise pour que rien lui portât atteinte; et cependant, continua Alfred, tu comprendras facilement que l'impression des lieux n'était pas sans puissance; je passai la main sur mon front couvert de sueur, et je m'arrêtai un instant pour me remettre. Qu'allais-je trouver? sans doute quelque pierre mortuaire, scellée depuis trois jours; tout-à-coup je tressaillis! J'avais cru entendre un gémissement.

Ce bruit, au lieu de diminuer mon courage, me le rendit tout entier; je m'avançai rapidement; mais de quel côté ce gémissement était-il venu? Pendant que je regardais autour de moi, une seconde plainte se fit entendre; je m'élançai du côté d'où elle venait, plongeant mes regards dans chaque caveau, sans y rien voir autre chose que les pierres funèbres, dont les inscriptions indiquaient le nom de ceux qui dormaient à leur abri; enfin, arrivé au dernier, au plus profond, au plus reculé, j'aperçus dans un coin une femme assise, les bras tordus, les yeux fermés et mordant une mèche de ses cheveux; près d'elle, sur une pierre, était une lettre, une lampe éteinte et un verre vide. Étais-je arrivé trop tard? était-elle morte? J'essayai la clef, elle n'était pas faite pour la serrure; mais au bruit que je fis la femme ouvrit des yeux hagards, écarta convulsivement les cheveux qui lui couvraient le visage, et d'un mouvement rapide et mécanique se leva debout comme une ombre. Je jetai à la fois un cri et un nom : Pauline !

Alors la femme se précipita vers la grille et tomba à genoux.

— Oh! s'écria-t-elle avec l'accent de la plus affreuse agonie, tirez-moi d'ici. Je n'ai rien vu, je ne dirai rien, je le jure par ma mère.

— Pauline! Pauline! répétai-je en lui prenant les mains à travers la grille, Pauline, vous n'avez rien à craindre, je viens à votre aide, à votre secours : je viens vous sauver.

— Oh! dit-elle en se relevant, me sauver, me sauver!.... oui, me sauver. Ouvrez cette porte, ouvrez-la à l'instant; tant qu'elle ne sera pas ouverte, je ne croirai à rien de ce que vous me direz. Au nom du ciel, ouvrez cette porte. — Et elle secouait la grille avec une puissance dont j'aurais cru une femme incapable.

— Remettez-vous, remettez-vous, lui dis-je, je n'ai pas la clef de cette porte, mais j'ai des moyens de l'ouvrir : je vais aller chercher.....

— Ne me quittez pas! s'écria Pauline en me saisissant le bras à travers la grille avec une force inouïe; ne me quittez pas, je ne vous reverrais plus.

— Pauline, lui dis-je en rapprochant la torche de mon visage, ne me reconnaissez-vous pas? Oh! regardez-moi, et songez si je puis vous abandonner.

Pauline fixa ses grands yeux noirs sur les miens, chercha un instant dans ses souvenirs; puis tout-à-coup :

— Alfred de Nerval! s'écria-t-elle.

— Oh! merci, merci, lui répondis-je, ni vous non plus, vous ne m'avez pas oublié. Oui, c'est moi qui vous ai tant aimée, qui vous aime tant encore. Voyez si vous pouvez vous confier à moi.

Une rougeur subite passa sur son visage pâle, tant la pudeur est inhérente au cœur de la femme; puis elle lâcha mon bras.

— Serez-vous longtemps? me dit-elle

— Cinq minutes.

— Allez donc, mais laissez-moi cette torche, je vous en supplie, les ténèbres me tueraient.

Je lui donnai la torche : elle la prit, passa son bras à travers la grille, appuya son visage entre deux barreaux afin de me suivre des yeux le plus longtemps possible, et je me hâtai de reprendre le chemin par lequel j'étais venu. Au moment de franchir la première porte, je me retournai et je vis Pauline dans la même posture, immobile comme une statue qui eût tenu un flambeau avec son bras de marbre.

Au bout de vingt pas je trouvai le second escalier et à la quatrième marche la pince que j'y avais cachée; je revins aussitôt : Pauline était toujours à la même place. En me revoyant elle jeta un cri de joie. Je me précipitai vers la grille.

La serrure en était tellement solide, que je vis qu'il fallait me tourner du côté des gonds : je me mis donc à attaquer la pierre; Pauline m'éclairait; au bout de dix minutes, les deux attaches de l'un des battans étaient descellées, je le tirai, il céda. Pauline tomba à genoux : ce n'était que de ce moment qu'elle se croyait libre.

Je la laissai un instant à son action de grâces, puis j'entrai dans le caveau. Alors elle se retourna vivement, saisit la lettre ouverte sur la pierre et la cacha dans son sein. Ce mouvement me rappela le verre vide; je m'en emparai avec anxiété, un demi-pouce de matière blanchâtre restait au fond.

— Qu'y avait-il dans ce verre? dis-je épouvanté.

— Du poison, me répondit Pauline.

— Et vous l'avez bu! m'écriai-je

— Savais-je que vous alliez venir? me dit Pauline en s'appuyant contre la grille; car alors seulement elle se rappela qu'elle avait vidé ce verre une heure ou deux avant mon arrivée.

— Souffrez-vous? lui dis-je.

— Pas encore, me répondit-elle.

Alors un espoir me vint.

— Et y avait-il longtemps que le poison était dans ce verre?

— Deux jours et deux nuits à peu près, car je n'ai pas pu calculer le temps.

Je regardai de nouveau le verre, le détritus qui en couvrait le fond me rassura un peu : pendant ces deux jours et ces deux nuits, le poison avait eu le temps de se précipiter. Pauline n'avait bu que de l'eau, empoisonnée il est vrai, mais peut-être pas à un degré assez intense pour donner la mort.

— Il n'y a pas un instant à perdre, lui dis-je en l'enlevant sous un de mes bras, il faut fuir pour trouver du secours.

— Je pourrai marcher, dit Pauline en se dégageant avec cette sainte pudeur qui avait déjà coloré son visage.

Aussitôt nous nous acheminâmes vers la première porte, que nous refermâmes derrière nous; puis nous arrivâmes à la seconde, qui s'ouvrit sans difficulté, et nous nous retrouvâmes sous le cloître. La lune brillait au milieu d'un ciel pur; Pauline étendit les bras, et tomba une seconde fois à genoux.

— Partons, partons, lui dis-je, chaque minute est peut-être mortelle.

— Je commence à souffrir, dit-elle en se relevant. Une sueur froide me passa sur le front, je la pris dans mes bras comme j'aurais fait d'un enfant, je traversai les ruines, je sortis du cloître et je descendis en courant la montagne : arrivé sur la plage, je vis de loin le feu de mes deux hommes.

— A la mer, à la mer! criai-je de cette voix impérative qui indique qu'il n'y a pas un instant à perdre.

Ils s'élancèrent vers la barque et la firent approcher le plus près qu'ils purent de la rive, j'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux; ils prirent Pauline de mes bras et la déposèrent dans la barque. Je m'y élançai après elle.

— Souffrez-vous davantage?

— Oui, me dit Pauline.

Ce que j'éprouvais était quelque chose de pareil au désespoir : pas de secours, pas de contre-poison; tout-à-coup je

pensai à l'eau de mer, j'en remplis un coquillage qui se trouvait au fond de la barque, et je le présentai à Pauline.

— Buvez, lui dis-je.

Elle obéit machinalement.

— Qu'est-ce que vous faites donc? s'écria un des pêcheurs; vous allez la faire vomir, c'te p'tite femme.

C'était tout ce que je voulais : un vomissement seul pouvait la sauver. Au bout de cinq minutes elle éprouva des contractions d'estomac d'autant plus douloureuses que, depuis trois jours, elle n'avait rien pris que ce poison. Mais, ce paroxisme passé, elle se trouva soulagée; alors je lui présentai un verre plein d'eau douce et fraîche, qu'elle but avec avidité. Bientôt les douleurs diminuèrent, une lassitude extrême leur succéda. Nous fîmes au fond de la barque un lit des vestes de mes pêcheurs et de mon paletot : Pauline s'y coucha, obéissante comme un enfant; presque aussitôt ses yeux se fermèrent, j'écoutai un instant sa respiration; elle était rapide, mais régulière : tout était sauvé.

— Allons, dis-je joyeusement à mes matelots, maintenant à Trouville, et cela le plus vite possible : il y a vingt-cinq louis pour vous en arrivant.

Aussitôt mes braves bateliers, jugeant que la voile était insuffisante, se penchèrent sur leurs rames, et la barque glissa sur l'eau comme un oiseau de mer attardé.

V.

Pauline rouvrit les yeux en rentrant dans le port; son premier mouvement fut tout à l'effroi; elle croyait avoir fait un rêve consolant; et elle étendit les bras comme pour s'assurer qu'ils ne touchaient plus les murs de son caveau; puis elle regarda autour d'elle avec inquiétude.

— Où me conduisez-vous? me dit-elle.

— Soyez tranquille, lui répondis-je; ces maisons que vous voyez devant vous appartiennent à un pauvre village; ceux qui l'habitent sont trop occupés pour être curieux; vous y resterez inconnue aussi longtemps que vous voudrez. D'ailleurs, si vous désirez partir, dites-moi seulement où vous allez, et demain, cette nuit, à l'instant, je pars avec vous, je vous conduis, je suis votre guide

— Même hors de France?

— Partout!

— Merci, me dit-elle; laissez-moi seulement songer une heure à cela; je vais essayer de rassembler mes idées, car en ce moment-j'ai la tête et le cœur brisés; toute ma force s'est usée pendant ces deux jours et ces deux nuits, et je sens dans mon esprit une confusion qui ressemble à de la folie.

— A vos ordres; quand vous voudrez me voir, vous me ferez appeler. Elle me fit un geste de remercîment. En ce moment nous arrivions à l'auberge.

Je fis préparer une chambre dans un corps de logis entièrement séparé du mien, pour ne pas blesser la susceptibilité de Pauline; puis je recommandai à notre hôtesse de ne lui monter que du bouillon coupé, toute autre nourriture pouvant devenir dangereuse dans l'état d'irritation et d'affaiblissement où devait être l'estomac de la malade. Ces ordres donnés, je me retirai dans ma chambre.

Là, je pus me livrer tout entier au sentiment de joie qui remplissait mon âme, et que, devant Pauline, je n'avais point osé laisser éclater. Celle que j'aimais encore, celle dont le souvenir, malgré une séparation de deux ans, était resté vivant dans mon cœur, je l'avais sauvée, elle me devait la vie. J'admirais par combien de détours cachés et de combinaisons diverses le hasard ou la Providence m'avait conduit à ce résultat; puis tout-à-coup il me passait un frisson mortel par les veines en songeant que, si une de ces circonstances fortuites avait manqué; que si un seul de ces petits événemens dont la chaîne avait formé le fil conducteur qui m'avait guidé dans ce labyrinthe n'était pas venu au devant de moi, à cette heure même, Pauline, enfermée dans un caveau, se tordrait les bras dans les convulsions du poison ou de la faim; tandis que moi, moi, dans mon ignorance, occupé ailleurs d'une futilité, d'un plaisir peut-être, je l'eusse laissée agonisante ainsi, sans qu'un souffle, sans qu'un pressentiment, sans qu'une voix fût venue me dire : Elle se meurt, sauve-la !... Ces choses sont affreuses à penser, et la peur de réflexion est la plus terrible. Il est vrai que c'est aussi la plus consolante, car, après nous avoir fait épuiser le cercle du doute, elle nous ramène à la foi, qui arrache le monde des mains aveugles du hasard pour le remettre à la prescience de Dieu.

Je restai une heure ainsi, et, je te le jure, continua Alfred, pas une pensée qui ne fût pure ne me vint au cœur ou à l'esprit. J'étais heureux, j'étais fier de l'avoir sauvée; cette action portait avec elle sa récompense, et je n'en demandais pas d'autre que le bonheur même d'avoir été choisi pour l'accomplir. Au bout de cette heure elle me fit demander : je me levai vivement, comme pour m'élancer vers sa chambre, mais à la porte les forces me manquèrent, je fus obligé de m'appuyer un instant contre le mur, et il fallut que la fille d'auberge revînt sur ses pas en m'invitant à entrer, pour que je prisse sur moi de surmonter mon émotion.

Elle s'était jetée sur son lit, mais sans se déshabiller. Je m'approchai d'elle avec l'apparence la plus calme que je pus : elle me tendit la main.

— Je ne vous ai pas encore remercié, me dit-elle: mon excuse est dans l'impossibilité de trouver des termes qui expriment ma reconnaissance. Faites la part de la terreur d'une femme dans la position où vous m'avez trouvée, et pardonnez-moi.

— Écoutez-moi, madame, lui dis-je en essayant de réprimer mon émotion, et croyez à ce que je vais vous dire. Il est de ces situations si inattendues, si étranges, qu'elles dispensent de toutes les formes ordinaires et de toutes les préparations convenues. Dieu m'a conduit vers vous et je l'en remercie; mais ma mission n'est point accomplie, je l'espère, et peut-être aurez-vous encore besoin de moi. Écoutez-moi donc et pesez chacune de mes paroles.

Je suis libre... je suis riche... rien ne m'enchaîne sur un point de la terre plutôt que sur un autre. Je comptais voyager, je partais pour l'Angleterre sans aucun but; je puis donc changer mon itinéraire, et me diriger vers telle partie de ce monde où il plaira au hasard de me pousser. Peut-être devez-vous quitter la France? Je n'en sais rien, je ne demande aucun de vos secrets, et j'attendrai que vous me fassiez un signe pour former même une supposition. Mais, soit que vous restiez en France, soit que vous la quittiez, disposez de moi, madame, à titre d'ami ou de frère; ordonnez que je vous accompagne de près, ou que je vous suive de loin, faites-vous de moi un défenseur avoué, ou exigez que j'aie l'air de ne pas vous connaître, et j'obéirai à l'instant; et cela, madame, croyez-le bien, sans arrière-pensée, sans espoir égoïste, sans intention mauvaise. Et maintenant que j'ai dit, oubliez votre âge, oubliez le mien, ou supposez que je suis votre frère.

— Merci, me dit la comtesse avec une voix pleine d'une émotion profonde; j'accepte avec une confiance pareille à votre loyauté; je me remets tout entière à votre honneur, car je n'ai que vous au monde : vous seul savez que j'existe.

Oui, vous l'avez supposé avec raison, il faut que je quitte la France. Vous alliez en Angleterre, vous m'y conduirez; mais je n'y puis pas arriver seule et sans famille; vous m'avez offert le titre de votre sœur; pour tout le monde désormais je serai mademoiselle de Nerval.

— Oh! que je suis heureux! m'écriai-je. La comtesse me fit signe de l'écouter.

— Je vous demande plus que vous ne croyez peut-être, me dit-elle; moi aussi j'ai été riche, mais les miens ne possèdent plus rien.

— Mais je le suis, moi, mais toute ma fortune...

— Vous ne me comprenez pas, me dit-elle, et, en ne me laissant pas achever, vous me forcez à rougir.

— Oh! pardon.

— Je serai mademoiselle de Nerval, une fille de votre père, si vous voulez, une orpheline qui vous a été confiée. Vous devez avoir des lettres de recommandation; vous me présen-

terez comme institutrice dans quelque pensionnat. Je parle l'anglais et l'italien comme ma langue maternelle; je suis bonne musicienne, du moins on me le disait autrefois, je donnerai des leçons de musique et de langues.

— Mais c'est impossible ! m'écriai-je.

— Voilà mes conditions, me dit la comtesse; les refusez-vous, monsieur, ou les acceptez-vous, mon frère?

— Oh ! tout ce que vous voudrez, tout, tout, tout !

— Eh bien ! alors il n'y a pas de temps à perdre, il faut que demain nous partions; est-ce possible?

— Parfaitement.

— Mais un passeport?

— J'ai le mien.

— Au nom de monsieur de Nerval?

— J'ajouterai : Et de sa sœur.

— Vous ferez un faux?

— Bien innocent. Aimez-vous mieux que j'écrive à Paris qu'on m'envoie un second passeport?...

— Non, non... cela entraînerait une trop grande perte de temps. D'où partirons-nous?

— Du Havre.

— Comment?

— Par le paquebot, si vous voulez.

— Et quand cela?

— A votre volonté.

— Pouvons-nous tout de suite?

— N'êtes-vous pas bien faible?

— Vous vous trompez, je suis forte. Dès que vous serez disposé à partir, vous me trouverez prête.

— Dans deux heures.

— C'est bien. Adieu, frère.

— Adieu, madame.

— Ah ! reprit la comtesse en souriant, voilà déjà que vous manquez à nos conventions.

— Laissez-moi le temps de m'habituer à ce nom si doux.

— M'a-t-il donc tant coûté, à moi?

— Oh ! vous!... m'écriai-je. Je vis que j'allais en dire trop. Dans deux heures, repris-je, tout sera préparé selon vos désirs. Puis je m'inclinai et je sortis.

Il n'y avait qu'un quart d'heure que je m'étais offert, dans toute la sincérité de mon âme, à jouer le rôle de frère, et déjà j'en ressentais toute la difficulté. Être le frère adoptif d'une femme jeune et belle est déjà chose difficile; mais lorsqu'on a aimé cette femme, lorsqu'on l'a perdue, lorsqu'on l'a retrouvée seule et isolée, n'ayant d'appui que vous; lorsque le bonheur auquel on n'aurait osé croire, car on le regardait comme un songe, est là près de vous en réalité, et qu'en étendant la main on le touche, alors, malgré la résolution prise, malgré la parole donnée, il est impossible de renfermer dans son âme ce feu qu'elle couve, et il en sort toujours quelque étincelle par les yeux ou par la bouche.

Je retrouvai mes bateliers soupant et buvant; je leur fis part de mon nouveau projet de gagner le Havre pendant la nuit, afin d'y être arrivé au moment du départ du paquebot; mais ils refusèrent de tenter la traversée dans la barque qui nous avait amenés. Comme ils ne demandaient qu'une heure pour préparer un bâtiment plus solide, nous fîmes prix à l'instant, ou plutôt ils laissèrent la chose à ma générosité. J'ajoutai cinq louis aux vingt-cinq qu'ils avaient déjà reçus; pour cette somme ils m'eussent conduit en Amérique.

Je fis une visite dans les armoires de mon hôtesse. La comtesse s'était sauvée avec la robe qu'elle portait au moment où elle fut enfermée, et voilà tout. Je craignais pour elle, faible et souffrante comme elle l'était encore, le vent et le brouillard de la nuit; j'aperçus sur la planche d'honneur un grand tartan écossais dont je m'emparai, et que je priai madame Oseraie de mettre sur ma note; grâce à ce châle et à mon manteau, j'espérais que ma compagne de voyage ne serait pas incommodée de la traversée. Elle ne se fit pas attendre, et lorsqu'elle sut que les bateliers étaient prêts, elle descendit aussitôt. J'avais profité du temps qu'elle m'avait donné pour régler tous mes petits comptes à l'auberge; nous n'eûmes donc qu'à gagner le port et à nous embarquer.

Comme je l'avais prévu, la nuit était froide, mais calme et belle. J'enveloppai la comtesse de son tartan, et je voulus la faire entrer sous la tente que nos bateliers avaient faite à l'arrière du bâtiment avec une voile; mais la sérénité du ciel et la tranquillité de la mer la retinrent sur le pont; je lui montrai un banc, et nous nous assîmes l'un près de l'autre.

Tous deux nous avions le cœur si plein de nos pensées, que nous demeurâmes ainsi sans nous adresser la parole. J'avais laissé retomber ma tête sur ma poitrine, et je songeais avec étonnement à cette suite d'aventures étranges qui venaient de commencer pour moi, et dont la chaîne allait probablement s'étendre dans l'avenir. Je brûlais de savoir par quelle suite d'événemens la comtesse de Beuzeval, jeune, riche, aimée en apparence de son mari, en était arrivée à attendre, dans un des caveaux d'une abbaye en ruines, la mort à laquelle je l'avais arrachée. Dans quel but et pour quel résultat son mari avait-il fait courir le bruit de sa mort et exposé sur le lit mortuaire une étrangère à sa place? Était-ce par jalousie?... ce fut la première idée qui se présenta à mon esprit, elle était affreuse.... Pauline aimer quelqu'un !.... Oh ! alors voilà qui désenchantait tous mes rêves; car pour cet homme qu'elle aimait elle reviendrait à la vie sans doute; quelque part qu'elle fût, cet homme la rejoindrait. Alors je l'aurais sauvée pour un autre; elle me remercierait comme un frère, et tout serait dit; cet homme me serrerait la main en me répétant qu'il me devait plus que la vie; puis ils seraient heureux d'un bonheur d'autant plus sûr, qu'il serait ignoré !... Et moi, je reviendrais en France pour y souffrir comme j'avais déjà souffert, et mille fois davantage; car cette félicité, que d'abord je n'avais entrevue que de loin, s'était rapprochée de moi, pour m'échapper plus cruellement encore; et alors il viendrait un moment peut-être où je maudirais l'heure où j'avais sauvé cette femme, où je regretterais que, morte pour tout le monde, elle fût vivante pour moi, loin de moi; et pour un autre, près de lui... D'ailleurs, si elle était coupable, la vengeance du comte était juste... A sa place je ne l'eusse pas fait mourir... mais certes... je l'eusse tuée... elle et l'homme qu'elle aimait... Pauline aimant un autre !... Pauline coupable !... Oh ! cette idée me rongeait le cœur... Je relevai lentement le front; Pauline, la tête renversée en arrière, regardait le ciel, et deux larmes coulaient le long de ses joues.

— Oh ! m'écriai-je... qu'avez-vous donc, mon Dieu?

— Croyez-vous, me dit-elle en gardant son immobilité, croyez-vous que l'on quitte pour toujours sa patrie, sa famille, sa mère, sans que le cœur se brise? Croyez-vous qu'on passe, sinon du bonheur, mais du moins de la tranquillité au désespoir, sans que le cœur saigne? Croyez-vous qu'on traverse l'Océan à mon âge pour aller traîner le reste de sa vie sur une terre étrangère, sans mêler une larme aux flots qui vous emportent loin de tout ce qu'on a aimé?...

— Mais, lui dis-je, est-ce donc un adieu éternel?

— Eternel ! murmura-t-elle en secouant doucement la tête.

— De ceux que vous regrettez ne reverrez-vous personne?

— Personne...

— Et tout le monde doit-il ignorer à jamais, et... sans exception, que celle que l'on croit morte et qu'on regrette est vivante et pleure?

— Tout le monde... à jamais... sans exception...

— Oh !... m'écriai-je, oh ! que je suis heureux, et quel poids vous m'enlevez du cœur !...

— Je ne vous comprends pas, dit Pauline.

— Oh ! ne devinez-vous point tout ce qui s'éveille en moi de doutes et de craintes?... N'avez-vous point hâte de savoir vous-même par quel enchaînement de circonstances je suis arrivé jusques auprès de vous?... Et rendez-vous grâce au ciel de vous avoir sauvée, sans vous informer à moi de quels moyens il s'est servi?. ..

— Vous avez raison, un frère ne doit point avoir de secrets pour sa sœur... Vous me raconterez tout... et, à mon tour, je je ne vous cacherai rien...

— Rien... Oh ! jurez-le-moi... Vous me laisserez lire dans votre cœur comme dans un livre ouvert?...

— Oui... et vous n'y trouverez que le malheur, la résignation et la prière... Mais ce n'est ni l'heure ni le moment

D'ailleurs je suis trop près encore de toutes ces catastrophes pour avoir le courage de les raconter...

— Oh ! quand vous voudrez... à votre heure... à votre temps... J'attendrai...

Elle se leva. — J'ai besoin de repos, me dit elle : ne m'avez vous pas dit que je pourrais dormir sous cette tente?

Je l'y conduisis ; j'étendis mon manteau sur le plancher, puis elle me fit signe de la main de la laisser seule. J'obéis ; et je retournai m'asseoir sur le pont, à la place qu'elle avait occupée ; je posai ma tête où elle avait posé la sienne, et je demeurai ainsi jusqu'à notre arrivée au Havre.

Le lendemain soir nous abordions à Brighton ; six heures après nous étions à Londres.

VI.

Mon premier soin en arrivant fut de me mettre en quête d'un appartement pour ma sœur et pour moi ; en conséquence je me présentai le même jour chez le banquier auprès duquel j'étais accrédité : il m'indiqua une petite maison toute meublée, qui faisait parfaitement l'affaire de deux personnes et de deux domestiques; je le chargeai de terminer la négociation, et le lendemain il m'écrivit que le cottage était à ma disposition.

Aussitôt, et tandis que la comtesse reposait, je me fis conduire dans une lingerie : la maîtresse de l'établissement me composa à l'instant un trousseau d'une grande simplicité, mais parfaitement complet et de bon goût ; deux heures après, il était marqué au nom de Pauline de Nerval et transporté tout entier dans les armoires de la chambre à coucher de celle à qui il était destiné : j'entrai immédiatement chez une modiste, qui mit, quoique française, la même célérité dans sa fourniture ; quant aux robes, comme je ne pouvais me charger d'en donner les mesures, j'achetai quelques pièces d'étoffe, les plus jolies que je pus trouver, et je priai le marchand de m'envoyer le soir même une couturière.

J'étais de retour à l'hôtel à midi : on me dit que ma sœur était réveillée et m'attendait pour prendre le thé : je la trouvai vêtue d'une robe très simple qu'elle avait eu le temps de faire faire pendant les douze heures que nous étions restés au Havre. Elle était charmante ainsi.

— Regardez, me dit-elle en me voyant entrer, n'ai-je pas déjà bien le costume de mon emploi, et hésiterez-vous maintenant à me présenter comme une sous-maîtresse?

— Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez de faire, lui dis-je.

— Oh ! mais ce n'est pas ainsi que vous devez me parler, et si je suis à mon rôle, il me semble que vous oubliez le vôtre : les frères, en général, ne sont pas soumis aussi aveuglément aux volontés de leur sœur, et surtout les frères aînés. Vous vous trahirez, prenez garde.

— J'admire vraiment votre courage, lui dis-je, laissant tomber mes bras et la regardant : — la tristesse au fond du cœur, car vous souffrez de l'âme; la pâleur sur le front, car vous souffrez du corps ; éloignée pour jamais de tout ce que vous aimez, vous me l'avez dit, vous avez la force de sourire. Tenez, pleurez, pleurez, j'aime mieux cela, et cela me fait moins de mal.

— Oui, vous avez raison, me dit-elle, et je suis une mauvaise comédienne. On voit mes larmes, n'est-ce pas, à travers mon sourire? Mais j'avais pleuré pendant que vous n'y étiez pas, cela m'avait fait du bien ; de sorte qu'à un œil moins pénétrant, à un frère moins attentif, j'aurais pu faire croire que j'avais déjà tout oublié.

— Oh ! soyez tranquille, madame, lui dis-je avec quelque amertume, car tous mes soupçons me revenaient, soyez tranquille, je ne le croirai jamais.

— Croyez-vous qu'on oublie sa mère quand on sait qu'elle vous croit morte et qu'elle pleure votre mort?. . O ma mère, ma pauvre mère ! s'écria la comtesse en fondant en larmes et en se laissant retomber sur le canapé.

— Voyez comme je suis égoïste, lui dis-je en m'approchant d'elle, je préfère vos larmes à votre sourire. Les larmes sont confiantes et le sourire est dissimulé ; le sourire, c'est le voile sous lequel le cœur se cache pour mentir. Puis, quand vous pleurez, il me semble que vous avez besoin de moi pour essuyer vos pleurs... Quand vous pleurez, j'ai l'espoir que lentement, à force de soins, d'attentions, de respect, je vous consolerai ; tandis que, si vous étiez consolée déjà, quel espoir me resterait-il?

— Tenez, Alfred, me dit la comtesse avec un sentiment profond de bienveillance et en m'appelant pour la première fois par mon nom, ne nous faisons pas une vaine guerre de mots; il s'est passé entre nous des choses si étranges, que nous sommes dispensés, vous de détours envers moi, moi de ruse envers vous. Soyez franc, interrogez-moi ; que voulez-vous savoir ? je vous répondrai.

— Oh ! vous êtes un ange, m'écriai-je, et moi je suis un fou: je n'ai le droit de rien savoir, de rien demander. N'ai-je pas été aussi heureux qu'un homme puisse l'être, quand je vous ai retrouvée dans ce caveau, quand je vous ai emportée dans mes bras en descendant cette montagne, quand vous vous êtes appuyée sur mon épaule dans cette barque? Aussi je ne sais, mais je voudrais qu'un danger éternel vous menaçât, pour vous sentir toujours frissonner contre mon cœur : ce serait une existence vite usée qu'une existence pleine de sensations pareilles. On ne vivrait qu'un an peut-être ainsi, puis le cœur se briserait; mais quelle longue vie ne changerait-on pas pour une pareille année? Alors vous étiez toute à votre crainte, et moi j'étais votre seul espoir. Vos souvenirs de Paris ne vous tourmentaient pas. Vous ne feigniez pas de sourire pour me cacher vos larmes ; j'étais heureux !.. je n'étais pas jaloux.

— Alfred, me dit gravement la comtesse, vous avez fait assez pour moi pour que je fasse quelque chose pour vous. D'ailleurs, il faut que vous souffriez, et beaucoup, pour me parler ainsi ; car en me parlant ainsi vous me prouvez que vous ne vous souvenez plus que je suis sous votre dépendance entière. Vous me faites honte pour moi ; vous me faites mal pour vous.

— Oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi ! m'écriai-je en tombant à ses genoux ; mais vous savez que je vous ai aimée jeune fille, quoique je ne vous l'aie jamais dit; vous savez que mon défaut de fortune seul m'a empêché d'aspirer à votre main ; et vous savez encore que depuis que je vous ai retrouvée, cet amour, endormi peut-être, mais jamais éteint, s'est réveillé plus ardent, plus vif que jamais. Vous le savez, car on n'a pas besoin de dire de pareilles choses pour qu'elles soient sues. Eh bien ! voilà ce qui fait que je souffre également à vous voir sourire et à vous voir pleurer ; c'est que, quand vous souriez, vous me cachez quelque chose; c'est que, quand vous pleurez, vous m'avouez tout. Ah ! vous aimez, vous regrettez quelqu'un.

— Vous vous trompez, me répondit la comtesse; si j'ai aimé, je n'aime plus ; si je regrette quelqu'un, c'est ma mère!

— Oh ! Pauline ! Pauline ! m'écriai-je, me dites-vous vrai ? ne me trompez-vous pas? Mon Dieu, mon Dieu !

— Croyez-vous que je sois capable d'acheter votre protection par un mensonge ?

— Oh ! le ciel m'en garde !... Mais d'où est venue la jalousie de votre mari ? car la jalousie seule a pu le porter à une pareille infamie.

— Ecoutez, Alfred, un jour ou l'autre il aurait fallu que je vous avouasse ce terrible secret ; vous avez le droit de le connaître. Ce soir vous le saurez, ce soir vous lirez dans mon âme ; ce soir, vous disposerez de plus que de ma vie, car vous disposerez de mon honneur et de celui de toute ma famille, mais à une condition.

— Laquelle ? dites; je l'accepte à l'avance.

— Vous ne me parlerez plus de votre amour ; je vous promets, moi, de ne pas oublier que vous m'aimez.

Elle me tendit la main ; je la baisai avec un respect qui tenait de la religion.

— Asseyez-vous là, me dit-elle, et ne parlons plus de tout cela jusqu'au soir : qu'avez-vous fait?

— J'ai cherché une petite maison bien simple et bien isolée, où vous soyez libre et maîtresse, car vous ne pouvez rester dans un hôtel.

— Et vous l'avez trouvée?

— Oui, à Piccadilly. Et, si vous voulez, nous irons la voir après le déjeuner.

— Alors, tendez donc votre tasse.

Nous prîmes le thé; puis nous montâmes en voiture, et nous nous rendîmes au cottage.

C'était une jolie petite fabrique à jalousies vertes, avec un jardin plein de fleurs; une véritable maison anglaise, à deux étages seulement. Le rez-de-chaussée devait nous être commun; le premier était préparé pour Pauline. Je m'étais réservé le second.

Nous montâmes à son appartement: il se composait d'une antichambre, d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un boudoir et d'un cabinet de travail, où l'on avait réuni tout ce qu'il fallait pour faire de la musique et dessiner. J'ouvris les armoires; la lingère m'avait tenu parole.

—Qu'est-ce cela? me dit Pauline,

— Si vous entrez dans une pension, lui répondis-je, on exigera que vous ayez un trousseau. Celui-ci est marqué à votre nom, un P et un N, Pauline de Nerval.

— Merci, mon frère, me dit-elle en me serrant la main. C'était la première fois qu'elle me redonnait ce titre depuis notre explication; mais cette fois ce titre ne me fit pas mal.

Nous entrâmes dans la chambre à coucher; sur le lit étaient deux chapeaux d'une forme toute parisienne et un châle de cachemire fort simple.

— Alfred, me dit la comtesse en les apercevant, vous eussiez dû me laisser entrer seule ici, puisque j'y devais trouver toutes ces choses. Ne voyez-vous pas que j'ai honte devant vous de vous avoir donné tant de peine?... Puis vraiment je ne sais s'il est convenable...

— Vous me rendrez tout cela sur le prix de vos leçons, interrompis-je en souriant: un frère peut prêter à sa sœur.

— Il peut même lui donner lorsqu'il est plus riche qu'elle, dit Pauline, car, dans ce cas-là, c'est celui qui donne qui est heureux.

— Oh! vous avez raison, m'écriai-je, et aucune délicatesse du cœur ne vous échappe... Merci, merci!..

Nous passâmes dans le cabinet de travail; sur le piano étaient les romances les plus nouvelles de madame Duchange, de Labarre et de Plantade; les morceaux les plus à la mode de Bellini, de Meyerbeer et de Rossini. Pauline ouvrit un cahier de musique et tomba dans une profonde rêverie.

— Qu'avez-vous? lui dis-je, voyant que ses yeux restaient fixés sur la même page, et qu'elle semblait avoir oublié que j'étais là.

— Chose étrange! murmura-t-elle, répondant à la fois à sa pensée et à ma question, il y a une semaine au plus que je chantais ce même morceau chez la comtesse M.; alors j'avais une famille, un nom, une existence. Huit jours se sont passés... et je n'ai plus rien de tout cela... Elle pâlit et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil, et l'on eût dit que véritablement elle allait mourir. Je m'approchai d'elle, elle ferma les yeux; je compris qu'elle était tout entière à sa pensée, je m'assis près d'elle, et lui appuyant la tête sur mon épaule:

— Pauvre sœur! lui dis-je.

Alors elle se reprit à pleurer, mais cette fois sans convulsions ni sanglots: c'étaient des larmes mélancoliques et silencieuses, de ces larmes enfin qui ne manquent pas d'une certaine douceur, et qu'il faut que ceux qui les regardent sachent laisser couler. Au bout d'un instant elle rouvrit les yeux avec un sourire.

— Je vous remercie, me dit-elle, de m'avoir laissée pleurer.

— Je ne suis plus jaloux, lui répondis-je.

Elle se leva. — N'y a-t-il pas un second étage? me dit-elle.

— Oui; il se compose d'un appartement tout pareil à celui-ci.

— Et doit-il être occupé?

— C'est vous qui en déciderez.

— Il faut accepter la position qui nous est imposée par la destinée avec toute franchise. Aux yeux du monde vous êtes mon frère, il est tout simple que vous habitiez la maison que j'habite, tandis qu'on trouverait sans doute étrange que vous allassiez loger autre part. Cet appartement sera le vôtre. Descendons au jardin.

C'était un tapis vert avec une corbeille de fleurs. Nous en fîmes deux ou trois fois le tour en suivant une allée sablée et circulaire qui l'enveloppait; puis Pauline alla vers le massif et y cueillit un bouquet.

— Voyez donc ces pauvres roses, me dit-elle en revenant à moi, comme elles sont pâles et presque sans odeur. N'ont-elles pas l'air d'exilées qui languissent après leur pays? Croyez-vous qu'elles aussi ont une idée de ce que c'est que la patrie, et qu'en souffrant elles ont le sentiment de leur souffrance?

— Vous vous trompez, lui dis-je, ces fleurs sont nées ici; cet air est l'atmosphère qui leur convient; ce sont des filles du brouillard et non de la rosée; un soleil plus ardent les brûlerait. D'ailleurs, elles sont faites pour parer des cheveux blonds et pour s'harmonier avec le teint mat des filles du Nord. A vous, à vos cheveux noirs il faudrait de ces roses ardentes comme il en fleurit en Espagne. Nous irons en chercher là quand vous en voudrez.

Pauline sourit tristement. — Oui, dit-elle, en Espagne... en Suisse... en Italie.. partout... excepté en France... Puis elle continua de marcher sans parler davantage, effeuillant machinalement les roses sur le chemin.

— Mais, lui dis-je, avez-vous donc à tout jamais perdu l'espoir d'y rentrer?

— Ne suis-je pas morte?

— Mais en changeant de nom?...

— Il me faudrait aussi changer de visage.

— Mais c'est donc bien terrible, ce secret?

— C'est une médaille à deux faces, qui porte d'un côté du poison et de l'autre un échafaud. Écoutez, je vais vous raconter tout cela; il faut que vous le sachiez, et le plus tôt est le mieux. Mais vous, dites-moi d'abord par quel miracle de la Providence vous avez été conduit vers moi?

Nous nous assîmes sur un banc au-dessous d'un platane magnifique, qui couvrait de sa tente de feuillage une partie du jardin. Alors je commençai mon récit à partir de mon arrivée à Trouville. Je lui racontai tout: comment j'avais été surpris par l'orage et poussé sur la côte; comment, en cherchant un abri, j'étais entré dans les ruines de l'abbaye; comment, réveillé au milieu de mon sommeil par le bruit d'une porte, j'avais vu sortir un homme du souterrain; comment cet homme avait enfoui quelque chose sous une tombe, et comment, dès lors, je m'étais douté d'un mystère que j'avais résolu de pénétrer. Puis je lui dis mon voyage à Dives, la nouvelle fatale que j'y appris, la résolution désespérée de la revoir une fois encore, mon étonnement et ma joie en reconnaissant que le linceul couvrait une autre femme qu'elle; enfin mon expédition nocturne, la clef sous la tombe, mon entrée dans le souterrain, mon bonheur et ma joie en la retrouvant; et je lui racontai tout cela avec cette expression de l'âme, qui, sans prononcer le mot d'amour, le fait palpiter dans chaque parole que l'on dit; et pendant que je parlais, j'étais heureux et récompensé, car je voyais ce récit passionné l'inonder de mon émotion, et quelques-unes de mes paroles filtrer secrètement jusqu'à son cœur. Lorsque j'eus fini, elle me prit la main, la serra entre les siennes sans parler, me regarda quelque temps avec une expression de reconnaissance angélique; puis enfin, rompant le silence:

— Faites-moi un serment, me dit-elle.

— Lequel? parlez.

— Jurez-moi, sur ce que vous avez de plus sacré, que vous ne révèlerez à qui que ce soit au monde ce que je vais vous dire, à moins que je ne sois morte, que ma mère ne soit morte, que le comte ne soit mort.

— Je le jure sur l'honneur, répondis-je.

— Et maintenant, écoutez, dit-elle.

VII.

— Je n'ai pas besoin de vous dire quelle était ma famille, vous la connaissez; ma mère, puis des parens éloignés, voilà tout. J'avais quelque fortune.

— Hélas ! oui, interrompis-je, et plût au ciel que vous eussiez été pauvre !

— Mon père, continua Pauline sans paraître remarquer le sentiment qui m'avait arraché mon exclamation, laissa en mourant quarante mille livres de rentes à peu près. Comme je suis fille unique, c'était une fortune. Je me présentai donc dans le monde avec la réputation d'une riche héritière.

— Vous oubliez, dis-je, celle d'une grande beauté, jointe à une éducation parfaite.

— Vous voyez bien que je ne puis pas continuer, me répondit Pauline en souriant, puisque vous m'interrompez toujours.

— Oh ! c'est que vous ne pouvez pas dire comme moi tout l'effet que vous produisîtes dans ce monde; c'est que c'est une partie de votre histoire que je connais mieux que vous-même; c est que, sans vous en douter, vous étiez la reine de toutes les fêtes. Reine à la couronne d'hommages, invisible à vos seuls regards. C'est alors que je vous vis. La première fois, ce fut chez la princesse de Bel.... Tout ce qu'il y avait de talens et de célébrités était réuni chez cette belle exilée de Milan. On chanta; alors nos virtuoses de salon s'approchèrent tour à tour du piano. Tout ce que l'instrumentation a de science et le chant de méthode se réunirent d'abord pour charmer cette foule de dilettanti, étonnés toujours de rencontrer dans le monde ce fini d'exécution que l'on demande et qu'on trouve si rarement au théâtre; puis quelqu'un parla de vous et prononça votre nom. Pourquoi mon cœur battit-il à ce nom que j'entendais pour la première fois? La princesse se leva, vous prit par la main, et vous conduisit presque en victime à cet autel de la mélodie: dites-moi encore pourquoi, en vous voyant si confuse, eus-je un sentiment de crainte comme si vous étiez ma sœur, moi qui vous avais vue depuis un quart d'heure à peine. Oh ! je tremblai plus que vous, peut-être, et certes vous étiez loin de penser que, dans toute cette foule, il y avait un cœur frère de votre cœur, qui battait de votre crainte et allait s'enivrer de votre triomphe. Votre bouche sourit, les premiers sons de votre voix, tremblans et incertains, se firent entendre; mais bientôt les notes s'échappèrent pures et vibrantes: vos yeux cessèrent de regarder la terre et se fixèrent vers le ciel. Cette foule qui vous entourait disparut, et je ne sais même si les applaudissemens arrivèrent jusqu'à vous, tant votre esprit semblait planer au-dessus d'elle; c'était un air de Bellini, mélodieux et simple, et cependant plein de larmes, comme lui seul savait les faire. Je ne vous applaudis pas, je pleurai. On vous reconduisit à votre place au milieu des félicitations; moi seul n'osai m'approcher de vous; mais je me plaçai de manière à vous voir toujours. La soirée reprit son cours, la musique continua d'en faire les honneurs, secouant sur son auditoire enchanté ses ailes harmonieuses et changeantes; mais je n'entendis plus rien: depuis que vous aviez quitté le piano, tous mes sens s'étaient concentrés en un seul. Je vous regardais. Vous souvenez-vous de cette soirée?

— Oui, je crois me la rappeler, dit Pauline.

— Depuis, continuai-je, sans penser que j'interrompais son récit, depuis, j'entendis encore une fois, non pas cet air lui-même, mais la chanson populaire qui l'inspira. C'était en Sicile, vers le soir d'un de ces jours comme Dieu n en a fait que pour l'Italie et la Grèce; le soleil se couchait derrière Girgenti, la vieille Agrigente. J'étais assis sur le revers d'un chemin; j'avais à ma gauche, et commençant à se perdre dans l'ombre naissante, toute cette plage couverte de ruines, au milieu desquelles ses trois temples seuls restaient debout. Au delà de cette plage, la mer, calme et unie comme un miroir d'argent; j'avais à ma droite la ville se détachant en vigueur sur un fond d'or, comme un de ces tableaux de la première école florentine, qu'on attribue à Gaddi, ou qui sont signés de Cimabué ou de Giotto. J'avais devant moi une jeune fille qui revenait de la fontaine, portant sur sa tête une de ces longues amphores antiques à la forme délicieuse; elle passait en chantant, et elle chantait cette chanson que je vous ai dite. Oh ! si vous saviez quelle impression je ressentis alors ! Je fermai les yeux, je laissai tomber ma tête dans mes mains: mer, cité, temples, tout disparut, jusqu'à cette fille de la Grèce, qui venait comme une fée de me faire reculer de trois ans et de me transporter dans le salon de la princesse Bel... Alors je vous revis; j'entendis de nouveau votre voix; je vous regardai avec extase, puis tout-à-coup une profonde douleur s'empara de mon âme, car vous n'étiez déjà plus la jeune fille que j'avais tant aimée, et qu'on appelait Pauline de Meulien: vous étiez la comtesse Horace de Beuzeval. Hélas!...hélas!

— Oh ! oui, hélas! murmura Pauline.

Nous restâmes tous deux quelques instans sans parler. Pauline se remit la première.

— Oui, ce fut le beau temps, le temps heureux de ma vie, continua-t-elle. Oh ! les jeunes filles, elles ne connaissent pas leur félicité; elles ne savent pas que le malheur n'ose toucher au voile chaste qui les enveloppe et dont un mari vient les dépouiller. Oui, j'ai été heureuse pendant trois ans; pendant trois ans ce fut à peine si ce soleil brillant de mes jeunes années s'obscurcit un jour, et si une de ces émotions innocentes que les jeunes filles prennent pour de l'amour y passa comme un nuage. L'été, nous allions dans notre château de Meulien; l'hiver, nous revenions à Paris. L'été se passait au milieu des fêtes de la campagne, et l'hiver suffisait à peine aux plaisirs de la ville. Je ne pensais pas qu'une vie si pure et si sereine pût jamais s'assombrir. J'avançais joyeuse et confiante; nous atteignîmes ainsi l automne de 1830.

Nous avions pour voisine de villégiature madame de Lucienne, dont le mari avait été grand ami de mon père; elle nous invita un soir, ma mère et moi, à passer la journée du lendemain à son château. Son mari, son fils et quelques jeunes gens de Paris s'y étaient réunis pour chasser le sanglier, et un grand dîner devait célébrer la victoire du moderne Méléagre. Nous nous rendîmes à son invitation.

Lorsque nous arrivâmes, les chasseurs étaient déjà partis; mais comme le parc était fermé de murs, nous pouvions facilement les rejoindre; d'ailleurs, de temps en temps, nous devions entendre le son du cor, et en nous rendant vers lui nous pouvions prendre tout le plaisir de la chasse sans en risquer la fatigue; monsieur de Lucienne était resté pour nous tenir compagnie, à sa femme, à sa fille, à ma mère et à moi; Paul, son fils, dirigeait la chasse.

A midi, le bruit du cor se rapprocha sensiblement; nous entendîmes sonner plus souvent le même air: monsieur de Lucienne nous dit que c'était l'à vue; que le sanglier se fatiguait, et que, si nous voulions, il était temps de monter à cheval; dans ce moment, un des chasseurs arrive au grand galop, venant nous chercher de la part de Paul, le sanglier ne pouvant tarder à faire tête aux chiens. Monsieur de Lucienne prit une carabine qu'il pendit à l'arçon de sa selle; nous montâmes à cheval tous trois et nous partîmes. Nos deux mères, de leur côté, se rendirent à pied dans un pavillon autour duquel tournait la chasse.

Nous ne tardâmes point à la rejoindre, et quelle qu'ait été ma répugnance d'abord à prendre part à cet événement, bientôt le bruit du cor, la rapidité de la course, les aboiemens des chiens, les cris des chasseurs. nous atteignirent nous-mêmes, et nous galopâmes, Lucie et moi, moitié riant, moitié tremblant, à l'égal des plus habiles cavaliers. Deux ou trois fois nous vîmes le sanglier traverser des allées, et chaque fois les chiens le suivaient plus rapprochés. Enfin il alla s'appuyer contre un gros chêne, se retourna et fit tête à la meute. C'était au bord d'une clairière sur laquelle donnaient justement les fenêtres du pavillon; de sorte que madame de Lucienne et ma mère se trouvèrent parfaitement pour ne rien perdre du dénoûment.

Les chasseurs étaient placés en cercle à quarante ou cinquante pas de distance du lieu où se livrait le combat; les chiens excités par une longue course, s'étaient jetés ons

sur le sanglier, qui avait presque disparu sous leur masse mouvante et tachetée. De temps en temps, un des assaillans était lancé à huit ou dix pieds de hauteur, et retombait en hurlant et tout ensanglanté; puis il se rejetait au milieu de la meute, et, tout blessé qu'il était, revenait contre son ennemi. Ce combat dura un quart d'heure à peine, et plus de dix ou douze chiens étaient déjà blessés mortellement. Ce spectacle sanglant et cruel devenait pour moi un supplice, et le même effet était produit, à ce qu'il paraît, sur les autres spectateurs, car j'entendis la voix de madame de Lucienne qui criait : — Assez, assez! je t'en prie, Paul, assez. — Aussitôt Paul sauta en bas de son cheval, sa carabine à la main, fit quelques pas à pied vers le sanglier, l'ajusta au milieu des chiens et fit feu.

Au même instant, car ce qui se passa fut rapide comme un éclair, la meute s'ouvrit, le sanglier blessé passa au milieu d'elle, et avant que madame de Lucienne elle-même eût eu le temps de jeter un cri, il était sur Paul; Paul tomba renversé, et l'animal furieux, au lieu de suivre sa course, s'arrêta acharné sur son nouvel ennemi.

Il y eut alors un silence terrible; madame de Lucienne, pâle comme la mort, les bras tendus vers son fils, essayait de parler et murmurait d'une voix presque inintelligible : Sauvez-le! sauvez-le! Monsieur de Lucienne, qui était le seul armé, prit sa carabine et voulut ajuster l'animal; mais Paul était dessous, la plus légère déviation de la balle, et le père tuait le fils. Un tremblement convulsif s'empara de lui; il vit son impuissance, et, laissant tomber son arme, il courut vers Paul en criant : Au secours! au secours! Les autres chasseurs le suivirent. Au même instant, un jeune homme s'élança à bas de cheval, sauta sur le fusil, et de cette voix ferme et puissante qui commande : Place! cria-t-il. Les chasseurs s'écartèrent pour laisser passer le messager de mort qui devait arriver avant eux. Ce que je viens de vous dire s'était passé en moins d'une minute.

Tous les yeux se fixèrent aussitôt sur le tireur et sur le terrible but qu'il avait choisi; quant à lui, il était ferme et calme, comme s'il eût eu sous les yeux une simple cible. Le canon de la carabine se leva lentement de terre; puis, arrivé à une certaine hauteur, le chasseur et le fusil devinrent immobiles comme s'ils étaient de pierre; le coup partit, et le sanglier blessé à mort roula à deux ou trois pas de Paul, qui, débarrassé de son adversaire, se releva sur un genou, son couteau de chasse à la main. Mais c'était inutile, la balle avait été guidée par un œil trop sûr pour qu'elle ne fût pas mortelle. Madame de Lucienne jeta un cri et s'évanouit, Lucie s'affaissa sur son cheval et serait tombée, si l'un des piqueurs ne l'eût soutenue : je sautai à bas du mien et je courus vers madame de Lucienne; quant aux chasseurs, ils étaient tous autour de Paul et du sanglier mort, à l'exception du tireur, qui, le coup parti, reposa tranquillement sa carabine contre le tronc d'un arbre.

Madame de Lucienne revint à elle dans les bras de son fils et de son mari : Paul n'avait qu'une légère blessure à la cuisse, tant s'était passé rapidement ce que je viens de vous raconter. La première émotion effacée, madame de Lucienne regarda autour d'elle : elle avait toute sa gratitude maternelle à exprimer à un homme; elle cherchait le chasseur qui avait sauvé son fils. Monsieur de Lucienne devina son intention et le lui amena. Madame de Lucienne lui saisit la main, voulut le remercier, fondit en larmes, et ne put prononcer que ces mots : Oh! monsieur de Beuzeval!....

— C'était donc lui? m'écriai-je.

— Oui, c'était lui. Je le vis ainsi pour la première fois, entouré de la reconnaissance d'une famille entière et de tout le prestige de l'émotion que m'avait causée cette scène dont il avait été le héros. C'était un jeune homme pâle, et plutôt petit que grand, avec des yeux noirs et des cheveux blonds. Au premier aspect, il paraissait à peine avoir vingt ans; puis, en regardant plus attentivement, on voyait quelques légères rides partir du coin de la paupière en s'élargissant vers les tempes, tandis qu'un pli imperceptible lui traversait le front, indiquant, au fond de son esprit ou de son cœur, la présence habituelle d'une pensée sombre; des lèvres pâles et minces, de belles dents et des mains de femme complétaient cet ensemble, qui, au premier abord, m'inspira plutôt un sentiment de répulsion que de sympathie, tant était froide, au milieu de l'exaltation générale, la figure de cet homme qu'une mère remerciait de lui avoir conservé son fils.

La chasse était finie : on revint au château. En rentrant au salon, le comte Horace de Beuzeval s'excusa de ne pouvoir rester plus longtemps; mais il avait un engagement pris pour dîner à Paris. On lui fit observer qu'il avait quinze lieues à faire et quatre heures à peine pour arriver à temps; le comte répondit en souriant que son cheval avait pris à son service l'habitude de ces sortes de courses, et donna ordre à son domestique de le lui amener.

Ce domestique était un Malais que le comte Horace avait ramené d'un voyage qu'il avait fait dans l'Inde pour recueillir une succession considérable, et qui avait conservé le costume de son pays. Quoiqu'il fût en France depuis trois ans, il ne parlait que sa langue maternelle, dont le comte savait quelques mots à l'aide desquels il se faisait servir; il obéit avec une promptitude merveilleuse, et à travers les carreaux du salon nous vîmes bientôt piaffer les deux chevaux, sur la race desquels tous ces messieurs se récrièrent : c'était en effet, autant que j'en pus juger, deux magnifiques animaux; aussi le prince de Condé avait eu le désir de les avoir; mais le comte Horace avait doublé le prix que l'altesse royale voulait y mettre, et il les lui avait enlevés.

Tout le monde reconduisit le comte jusqu'au perron. Madame de Lucienne semblait n'avoir pas eu le temps de lui exprimer toute sa reconnaissance, et elle lui serrait les mains en le suppliant de revenir. Le comte le promit en jetant un regard rapide qui me fit baisser les yeux comme un éclair, car, je ne sais pourquoi, il me sembla qu'il m'était adressé; lorsque je relevai la tête, le comte était à cheval, il s'inclina une dernière fois devant madame de Lucienne, nous fit un salut général, adressa de la main un signe d'amitié à Paul, et lâchant la bride à son cheval, qui l'emporta au galop, il disparut en quelques secondes au tournant du chemin.

Chacun était resté à la même place, le regardant en silence; car il y avait dans cet homme quelque chose d'extraordinaire qui commandait l'attention. On sentait une de ces organisations puissantes que souvent la nature, comme par caprice, s'amuse à enfermer dans un corps qui semble trop faible pour la contenir : aussi le comte paraissait-il un composé de contrastes. Pour ceux qui ne le connaissaient pas, il avait l'apparence faible et languissante d'un homme atteint d'une maladie organique; pour ses amis et ses compagnons, c'était un homme de fer, résistant à toutes les fatigues, surmontant toutes les émotions, domptant tous les besoins : Paul l'avait vu passer des nuits entières, soit au jeu, soit à table; et le lendemain, tandis que ses convives de table ou de jeu dormaient, partir, sans avoir pris une heure de sommeil, pour une chasse ou pour une course avec de nouveaux compagnons, qu'il lassait comme les premiers, sans que la fatigue se manifestât chez lui autrement que par une pâleur plus grande et une toux sèche qui lui était habituelle, mais qui, dans ce cas, devenait plus fréquente.

Je ne sais pourquoi j'écoutai tous ces détails avec un intérêt infini; sans doute la scène dont j'avais été témoin, le sang-froid dont le comte avait fait preuve, l'émotion toute récente que j'avais éprouvée, étaient cause de cette attention que je prêtais à tout ce qu'on racontait de lui. Au reste, le calcul le plus habile n'eût rien inventé de mieux que ce départ subit, qui laissait en quelque sorte le château désert, tant celui qui s'était éloigné avait produit une immense impression sur ses habitans.

On annonça que le dîner était servi. La conversation, interrompue pendant quelque temps, reprit au dessert une nouvelle activité, et, comme pendant toute l'après-midi, le comte en fut l'objet; alors, soit que cette constante attention pour un seul parût à quelques-uns désobligeante pour les autres, soit qu'en effet plusieurs des qualités qu'on lui accordait fussent contestables, une légère discussion s'éleva sur son existence étrange, sur sa fortune, dont la source était inconnue, et sur son courage, que l'un des convives attribuait

à sa grande habileté à manier l'épée et le pistolet. Paul se fit alors tout naturellement le défenseur de celui qui lui avait sauvé la vie. L'existence du comte Horace était celle de presque tous les hommes à la mode; sa fortune venait de la succession d'un oncle de sa mère, qui était resté quinze ans dans l'Inde. Quant à son courage, c'était, à son avis, la chose la moins contestable; car non-seulement il avait fait ses preuves dans quelques duels dont il était toujours sorti à peu près sain et sauf, mais encore en d'autres circonstances. Paul alors en raconta plusieurs, dont une surtout se grava profondément dans mon esprit.

Le comte Horace, en arrivant à Goa, trouva son oncle mort; mais un testament avait été fait en sa faveur, de sorte qu'aucune contestation n'eut lieu, et quoique deux jeunes Anglais, parens du défunt, car la mère du comte était Anglaise, se trouvassent héritiers au même degré que lui, il se vit seul en possession de l'héritage qu'il venait réclamer. Au reste, ces deux jeunes Anglais étaient riches; tous deux au service et occupant des grades dans l'armée britannique en garnison à Bombay. Ils reçurent donc leur cousin, sinon avec affection, du moins avec politesse, et, avant son départ pour la France, ils lui offrirent avec leurs camarades, officiers du régiment où ils servaient, un dîner d'adieu que le comte Horace accepta.

Il était plus jeune de quatre ans à cette époque, et en paraissait à peine dix-huit, quoiqu'il en eût réellement vingt-cinq; sa taille élégante, son teint pâle, la blancheur de ses mains, lui donnaient l'apparence d'une femme déguisée en homme. Aussi, au premier coup d'œil, les officiers anglais mesurèrent-ils le courage de leur convive à son apparence. Le comte, de son côté, avec cette rapidité de jugement qui le distingue, comprit aussitôt l'effet qu'il avait produit, et certain de l'intention railleuse de ses hôtes, se tint en garde, résolu à ne pas quitter Bombay sans y laisser un souvenir quelconque de son passage. En se mettant à table, les deux jeunes officiers demandèrent à leur parent s'il parlait anglais; mais, quoique le comte connût cette langue aussi bien que la nôtre, il répondit modestement qu'il n'en entendait pas un mot et il pria les officiers de vouloir bien, lorsqu'ils désireraient qu'il y prît part, soutenir la conversation en français.

Cette déclaration donna une grande latitude aux convives, et, dès le premier service, le comte s'aperçut qu'il était l'objet d'une raillerie continue. Cependant il dévora tout ce qu'il entendit, le sourire sur les lèvres et la gaîté dans les yeux; seulement ses joues devinrent plus pâles, et deux fois ses dents brisèrent les bords du verre qu'il portait à sa bouche. Au dessert, le bruit redoubla avec le vin de France, et la conversation tomba sur la chasse; alors on demanda au comte quel genre de gibier il chassait en France, et de quelle manière il le chassait. Le comte, décidé à poursuivre son rôle jusqu'au bout, répondit qu'il chassait tantôt en plaine et avec le chien d'arrêt la perdrix et le lièvre, tantôt au bois et à courre, le renard et le cerf.

— Ah! ah! dit en riant un des convives, vous chassez le lièvre, le renard et le cerf! Eh bien! nous, ici, nous chassons le tigre.

— Et de quelle manière? dit le comte Horace avec une bonhomie parfaite.

— De quelle manière? répondit un autre; mais montés sur des éléphans, et avec des esclaves, dont les uns, armés de piques et de haches, font face à l'animal, tandis que les autres nous chargent nos fusils, et que nous tirons.

— Ce doit être un charmant plaisir, répondit le comte.

— Il est malheureux, dit l'un des jeunes gens, que vous partiez si vite, mon cher cousin... nous aurions pu vous le procurer.

— Vrai, reprit Horace, je regrette bien sincèrement de manquer une pareille occasion, et s'il ne fallait pas attendre trop longtemps, je resterais.

— Mais, répondit le premier, cela tombe à merveille. Il y a justement à trois lieues d'ici, dans un marais qui longe les montagnes et qui s'étend du côté de Surate, une tigresse et ses petits. Des Indiens à qui elle a enlevé des moutons nous en ont prévenus hier seulement; nous voulions attendre que les petits fussent plus forts, afin de faire une chasse en règle, mais puisque nous avons une si bonne occasion de vous être agréables, nous avancerons l'expédition d'une quinzaine de jours.

— Je vous en suis tout-à-fait reconnaissant, dit en s'inclinant le comte; mais est-il bien certain que la tigresse soit où on la croit?

— Il n'y a aucun doute.

— Et sait-on précisément à quel endroit est son repaire?

— C'est facile à voir en montant sur un rocher qui domine le marais; ses chemins sont tracés au milieu des roseaux brisés, et tous aboutissent à un centre, comme les rayons d'une étoile.

— Eh bien! dit le comte en remplissant son verre et en se levant comme pour porter une santé, — à celui qui ira tuer la tigresse au milieu de ses roseaux, entre ses deux petits, seul, à pied, et sans autre arme que ce poignard! A ces mots, il prit à la ceinture d'un esclave un poignard malais, et le posa sur la table.

— Êtes-vous fou? dit un des convives.

— Non, messieurs, je ne suis pas fou, répondit le comte avec une amertume mêlée de mépris, et la preuve, c'est que je renouvelle mon toast. Écoutez donc bien, afin que celui qui voudra l'accepter sache à quoi il s'engage en vidant son verre: A celui, dis-je, qui ira tuer la tigresse au milieu de ses roseaux, entre ses deux petits, seul, à pied, et sans autre arme que ce poignard!

Il se fit un moment de silence, pendant lequel le comte interrogea successivement tous les yeux, qui tous se baissèrent.

— Personne ne répond? dit-il avec un sourire; personne n'ose accepter mon toast... personne n'a le courage de me faire raison... Eh bien! alors, c'est moi qui irai... et si je n'y vais pas, vous direz que je suis un misérable, comme je dis que vous êtes des lâches.

A ces mots, le comte vida son verre, le reposa tranquillement sur la table, et, s'avançant vers la porte: — A demain, messieurs, dit-il, et il sortit.

Le lendemain, à six heures du matin, il était prêt pour cette terrible chasse, lorsque ses convives entrèrent dans sa chambre. Ils venaient le supplier de renoncer à son entreprise, dont le résultat ne pouvait manquer d'être mortel pour lui. Mais le comte ne voulut rien entendre. Ils reconnurent d'abord qu'ils avaient eu tort la veille; que leur conduite était celle de jeunes fous. Le comte les remercia de leurs excuses, mais refusa de les accepter. Ils lui offrirent alors de choisir l'un d'eux, et de se battre avec lui, s'il se croyait trop offensé pour que la chose pût se passer sans réparation. Le comte répondit avec ironie que ses principes religieux lui défendaient de verser le sang de son prochain; que, de son côté, il retirait les paroles amères qu'il avait dites; mais que, quant à cette chasse, rien au monde ne pouvait l'y faire renoncer. A ces mots, il invita ces messieurs à monter à cheval et à le suivre, les prévenant, au reste, que s'ils ne voulaient pas l'honorer de leur compagnie, il n'irait pas moins attaquer la tigresse tout seul. Cette décision était prononcée d'une voix si ferme, et paraissait tellement inébranlable, qu'ils ne tentèrent même plus de l'y faire renoncer, et que, montant à cheval de leur côté, ils vinrent le rejoindre à la porte orientale de la ville, où le rendez-vous avait été donné.

La cavalcade s'achemina en silence vers l'endroit indiqué, chacun des cavaliers s'était muni d'un fusil à deux coups ou d'une carabine. Le comte seul était sans armes; son costume, parfaitement élégant, était celui d'un jeune homme du monde qui va faire sa promenade du matin au bois de Boulogne. Tous les officiers se regardaient avec étonnement, ne pouvant croire qu'il conserverait ce sang-froid jusqu'à la fin.

En arrivant sur la lisière du marais, les officiers firent un nouvel effort pour dissuader le comte d'aller plus avant. Au milieu de la discussion, et comme pour leur venir en aide, un rugissement se fit entendre, parti de quelques centaines de pas à peine; les chevaux, inquiets, piaffèrent et hennirent.

— Vous voyez, messieurs, dit le comte, il est trop tard, nous sommes reconnus, l'animal sait que nous sommes là; et je ne veux pas, en quittant l'Inde, que je ne reverrai probablement jamais, laisser une fausse opinion de moi, même à un tigre. En avant, messieurs! — Et le comte poussa son cheval pour gagner, en longeant les marais, le rocher du haut duquel on dominait les roseaux où la tigresse avait mis bas.

En arrivant au pied du rocher, un second rugissement se fit entendre, mais si fort et si rapproché, que l'un des chevaux fit un écart et que son cavalier manqua d'être désarçonné; tous les autres, l'écume à la bouche, les naseaux ouverts et l'œil hagard, frissonnaient et tremblaient sur leurs quatre pieds comme s'ils venaient de sortir de l'eau glacée. Alors les cavaliers descendirent, les montures furent confiées aux domestiques, et le comte, le premier, commença de gravir le point élevé du haut duquel il comptait examiner le terrain.

En effet, du sommet du rocher il suivait des yeux, aux roseaux brisés, la trace du terrible animal qu'il allait combattre; des espèces de chemins, larges de deux pieds à peu près, étaient frayés dans les hautes herbes, et chacun, comme l'avaient dit les officiers, aboutissait à un centre, où les plantes, tout-à-fait battues, formaient une clairière. Un troisième rugissement, qui partait de cet endroit, vint dissiper tous les doutes, et le comte sut où il devait aller chercher son ennemi.

Alors le plus âgé des officiers s'approcha de nouveau du comte; mais celui-ci, devinant son intention, lui fit froidement signe de la main que tout était inutile. Puis il boutonna sa redingote, pria l'un de ses cousins de lui prêter l'écharpe de soie qui lui serrait la taille pour s'envelopper le bras gauche; fit signe au Malais de lui donner son poignard, se le fit assurer autour de la main avec un foulard mouillé; alors, posant son chapeau à terre, il releva gracieusement ses cheveux, et, par le chemin le plus court, s'avança vers les roseaux, au milieu desquels il disparut à l'instant, laissant ses compagnons s'entre-regardant épouvantés, et ne pouvant croire encore à une pareille audace.

Quant à lui, il s'avança lentement et avec précaution par le chemin qu'il avait pris, et qui était tracé si directement qu'il n'y avait à s'écarter ni à droite ni à gauche. Au bout de deux cents pas à peu près, il entendit un rauquement sourd, qui lui annonçait que son ennemie était sur ses gardes, et que, s'il n'avait point été vu encore, il était déjà éventé; cependant il ne s'arrêta qu'une seconde, et aussitôt que le bruit eut cessé, il continua de marcher. Au bout de cinquante pas à peu près, il s'arrêta de nouveau; il lui semblait que, s'il n'était pas arrivé, il devait au moins être bien près, car il touchait à la clairière, et cette clairière était parsemée d'ossemens, dont quelques-uns conservaient encore des lambeaux de chair sanglante. Il regarda donc circulairement autour de lui, et, dans un enfoncement pratiqué dans l'herbe et pareil à une voûte de quatre ou cinq pieds de profondeur, il aperçut la tigresse couchée à moitié, la gueule béante et les yeux fixés sur lui; ses petits jouaient sous son ventre comme de jeunes chats.

Ce qui se passa dans son âme à cette vue, lui seul peut le dire; mais son âme est un abîme d'où rien ne sort. Quelque temps la tigresse et lui se regardèrent immobiles; et, voyant que, de peur de quitter ses petits sans doute, elle ne venait pas à lui, ce fut lui qui alla vers elle.

Il en approcha ainsi jusqu'à la distance de quatre pas; puis, voyant qu'enfin elle faisait un mouvement pour se soulever, il se rua sur elle. Ceux qui regardaient et écoutaient entendirent à la fois un rugissement et un cri; ils virent pendant quelques secondes les roseaux s'agiter; puis le silence et la tranquillité leur succédèrent : tout était fini.

Ils attendirent un instant pour voir si le comte reviendrait; mais le comte ne revint pas. Alors ils eurent honte de l'avoir laissé entrer seul, et se décidèrent, puisqu'ils n'avaient pas sauvé sa vie, à sauver du moins son cadavre. Ils s'avancèrent dans le marais tous ensemble et pleins d'ardeur, s'arrêtant de temps en temps pour écouter, puis se remettant aussitôt en chemin; enfin ils arrivèrent à la clairière et trouvèrent les deux adversaires couchés l'un sur l'autre : la tigresse était morte, et le comte évanoui. Quant aux deux petits, trop faibles pour dévorer le corps, ils léchaient le sang.

La tigresse avait reçu dix-sept coups de poignard, le comte un coup de dent qui lui avait brisé le bras gauche, et un coup de griffe qui lui avait déchiré la poitrine.

Les officiers emportèrent le cadavre de la tigresse et le corps du comte; l'homme et l'animal rentrèrent à Bombay couchés à côté l'un de l'autre, et portés sur le même brancard. Quant aux petits tigres, l'esclave malais les avait garrottés avec la percale de son turban, et ils pendaient aux deux côtés de sa selle.

Lorsqu'au bout de quinze jours le comte se leva, il trouva devant son lit la peau de la tigresse avec des dents en perles, des yeux en rubis et des ongles d'or; c'était un don des officiers du régiment dans lequel servaient ses deux cousins.

VIII.

Ces récits firent une impression profonde dans mon esprit. Le courage est une des plus grandes séductions de l'homme sur la femme : est-ce à cause de notre faiblesse et parce que, ne pouvant rien par nous-mêmes, il nous faut éternellement un appui? Aussi, quelque chose que l'on eût dite au désavantage du comte Horace, le seul souvenir qui resta dans mon esprit fut celui de cette double chasse, à l'une desquelles j'avais assisté. Cependant ce n'était pas sans terreur que je pensais à ce sang-froid terrible auquel Paul devait la vie. Combien de combats terribles s'étaient passés dans ce cœur avant que la volonté fût arrivée à comprimer à ce point ses pulsations, et un bien long incendie avait dû dévorer cette âme avant que sa flamme ne devînt toute cendre et que sa lave ne se changeât en glace.

Le grand malheur de notre époque est la recherche du romanesque et le mépris du simple. Plus la société se dépoétise, plus les imaginations actives demandent cet extraordinaire, qui tous les jours disparaît du monde pour se réfugier au théâtre ou dans les romans; de là, cet intérêt fascinateur qu'exercent sur tout ce qui les entoure les caractères exceptionnels. Vous ne vous étonnerez donc pas que l'image du comte Horace, s'offrant à l'esprit d'une jeune fille entourée de ce prestige, soit restée dans son imagination, où si peu d'événemens avaient encore laissé leur trace. Aussi, lorsque, quelques jours après la scène que je viens de vous raconter, nous vîmes arriver deux cavaliers par la grande allée du château, et qu'on annonça monsieur Paul de Lucienne et monsieur le comte Horace de Beuzeval, pour la première fois de ma vie je sentis mon cœur battre à un nom, un nuage me passa sur les yeux, et je me levai avec l'intention de fuir; ma mère me retint, ces messieurs entrèrent.

Je ne sais ce que je leur dis d'abord; mais certes je dus paraître bien timide et bien gauche; car lorsque je levai les yeux, ceux du comte Horace étaient fixés sur moi avec une expression étrange et que je n'oublierai jamais: cependant, peu à peu j'écartai cette préoccupation et je redevins moi-même; alors je pus le regarder et l'écouter comme si je regardais et j'écoutais Paul.

Je lui retrouvai la même figure impassible, le même regard fixe et profond qui m'avait tant impressionnée, et de plus une voix douce qui, comme ses mains et ses pieds, paraissait bien plus appartenir à une femme qu'à un homme; cependant, lorsqu'il s'animait, cette voix prenait une puissance qui semblait incompatible avec les premiers sons qu'elle avait proférés : Paul, en ami reconnaissant, avait mis la conversation sur un sujet propre à faire valoir le comte : il parla de ses voyages. Le comte hésita un instant à se laisser entraîner à cette séduction d'amour-propre : on eût dit qu'il craignait de s'emparer de la conversation et de substituer le *moi* aux généralités banales des premières entrevues; mais bientôt le souvenir des lieux parcourus se présenta à sa mémoire, la vie

pittoresque des contrées sauvages entra en lutte avec l'existence monotone des pays civilisés et déborda sur elle; le comte se retrouva tout entier au milieu de la végétation luxuriante de l'Inde et des aspects merveilleux des Maldives. Il nous raconta ses courses dans le golfe du Bengale, ses combats avec les pirates malais; il se laissa emporter à la peinture brillante de cette vie animée, où chaque heure apporte une émotion à l'esprit ou au cœur; il fit passer sous nos yeux les phases tout entières de cette existence primitive, où l'homme dans sa liberté et dans sa force, étant, selon qu'il veut l'être, esclave ou roi, n'a de liens que son caprice, de bornes que l'horizon, et lorsqu'il étouffe sur la terre, déploie les voiles de ses vaisseaux, comme les ailes d'un aigle, et va demander à l'Océan la solitude et l'immensité; puis, il retomba d'un seul bond au milieu de notre société usée, où tout est mesquin, crimes et vertus, où tout est factice, visage et âme, où, esclaves emprisonnés dans les lois, captifs garrottés dans les convenances, il y a pour chaque heure du jour de petits devoirs à accomplir, pour chaque partie de la matinée des formes d'habits et des couleurs de gants à adopter, et cela sous peine de ridicule, c'est-à-dire de mort: car le ridicule, en France, tache un nom plus cruellement que ne le fait la boue ou le sang.

Je ne vous dirai pas ce qu'il y avait d'éloquence amère, ironique et mordante contre notre société dans cette sortie du comte: c'était véritablement, aux blasphèmes près, une de ces créations de poëtes, Manfred ou Karl Moor; c'était une de ces organisations orageuses se débattant au milieu des plates et communes exigences de notre société; c'était le génie aux prises avec le monde, et qui, vainement enveloppé dans ses lois, ses convenances et ses habitudes, les emporte avec lui, comme un lion ferait de misérables filets tendus pour un renard ou pour un loup.

J'écoutais cette philosophie terrible, comme j'aurais lu une page de Byron ou de Goëthe: c'était la même énergie de pensée, rehaussée de toute la puissance de l'expression. Alors cette figure si impassible avait jeté son masque de glace; elle s'animait à la flamme du cœur, et ses yeux lançaient des éclairs; alors cette voix si douce prenait successivement des accens éclatans et sombres; puis, tout-à-coup, enthousiasme ou amertume, espérance ou mépris, poésie ou matière, tout cela se fondait dans un sourire comme je n'en avais point vu encore, et qui contenait à lui seul plus de désespoir et de dédain que n'aurait pu le faire le sanglot le plus douloureux.

Après une visite d'une heure, Paul et le comte nous quittèrent. Lorsqu'ils furent sortis, nous nous regardâmes un instant ma mère et moi, en silence, et je me sentis le cœur soulagé d'une oppression énorme: la présence de cet homme me pesait comme celle de Méphistophélès à Marguerite: l'impression qu'il avait produite sur moi était si visible, que ma mère se mit à le défendre sans que je l'attaquasse; depuis longtemps elle avait entendu parler du comte, et, comme sur tous les hommes remarquables, le monde émettait sur lui les jugemens les plus opposés. Ma mère, au reste, le regardait d'un point de vue complétement différent du mien: tous ces sophismes émis si hardiment par le comte lui paraissaient un jeu d'esprit, et voilà tout; une espèce de médisance contre la société, comme tous les jours on en dit contre les individus. Ma mère ne le mettait donc ni si haut ni si bas que je le faisais intérieurement; il en résulta que cette différence d'opinion que je ne voulais pas combattre me détermina à paraître ne plus m'occuper de lui. Au bout de dix minutes, je prétextai un léger mal de tête, et je descendis dans le parc; là rien ne vint distraire mon esprit de sa préoccupation, et je n'avais pas fait cent pas, que je fus forcée de m'avouer à moi-même que je n'avais pas voulu parler du comte afin de mieux penser à lui. Cette conviction m'effraya; je n'aimais pas le comte cependant, car, à l'annonce de sa présence, mon cœur eût certes plutôt battu de crainte que de joie; pourtant je ne le craignais pas non plus, ou logiquement je ne devais pas le craindre, car enfin en quoi pouvait-il influer sur ma destinée? Je l'avais vu une fois par hasard, une seconde fois par politesse, je ne le reverrais peut-être jamais; avec son caractère aventureux et son goût des voyages, il pouvait quitter la France d'un moment à l'autre, alors son passage dans ma vie était une apparition, un rêve, et voilà tout; quinze jours, un mois, un an écoulés, je l'oublierais. En attendant, lorsque la cloche du dîner retentit, elle me surprit au milieu des mêmes pensées et me fit tressaillir de sonner si vite: les heures avaient passé comme les minutes.

En rentrant au salon, ma mère me remit une invitation de la comtesse M..., qui était restée à Paris malgré l'été, et qui donnait, à propos de l'anniversaire de la naissance de sa fille, une grande soirée, moitié dansante, moitié musicale. Ma mère, toujours excellente pour moi, voulait me consulter, avant de répondre. J'acceptai avec empressement: c'était une distraction puissante à l'idée qui m'obsédait; en effet, nous n'avions que trois jours pour nous préparer, et ces trois jours suffisaient si strictement aux préparatifs du bal, qu'il était évident que le souvenir du comte se perdrait, ou du moins s'éloignerait dans les préoccupations si importantes de la toilette. De mon côté, je fis tout ce que je pus pour arriver à ce résultat: je parlai de cette soirée avec une ardeur que ne m'avait jamais vue ma mère; je demandai à revenir le même soir à Paris, sous prétexte que nous avions à peine le temps de commander nos robes et nos fleurs, mais en effet parce que le changement de lieu devait, il me le semblait du moins, m'aider encore dans ma lutte contre mes souvenirs. Ma mère céda à toutes mes fantaisies avec sa bonté ordinaire: après le dîner nous partîmes.

Je ne m'étais pas trompée; les soins que je fus obligée de donner aux préparatifs de cette soirée, un reste de cette insouciance joyeuse de jeune fille, que je n'avais pas perdue encore, l'espoir d'un bal, dans une saison où il y en a si peu, firent diversion à mes terreurs insensées, et éloignèrent momentanément le fantôme qui me poursuivait. Le jour désiré arriva enfin; il s'écoula pour moi dans une espèce de fièvre d'activité que ma mère ne m'avait jamais connue; elle était tout heureuse de la joie que je me promettais. Pauvre mère!

Dix heures sonnèrent, j'étais prête depuis vingt minutes, je ne sais comment cela s'était fait: moi, toujours en retard c'était moi qui, ce soir-là, attendais ma mère. Nous partîmes enfin; presque toute notre société d'hiver était revenue comme nous à Paris pour cette fête. Je retrouvai mes amies de pension, mes danseurs d'habitude, et jusqu'à ce plaisir vif et joyeux de jeune fille, qui, depuis un an ou deux déjà, commençait à s'amortir.

Il y avait un monde fou dans les salons de danse; pendant un moment de repos, la comtesse M.... me prit par le bras, et pour fuir la chaleur étouffante qu'il faisait, m'emmena dans les chambres de jeu; c'était en même temps une inspection curieuse à faire; toutes les célébrités artistiques, littéraires et politiques de l'époque étaient là; j'en connaissais beaucoup déjà, mais cependant quelques-unes encore m'étaient étrangères. Madame M... me les nommait avec une complaisance charmante, accompagnant chaque nom d'un commentaire que lui eût souvent envié le plus spirituel feuilletoniste, quand tout-à-coup, en entrant dans un salon, je tressaillis en laissant échapper malgré moi ces mots: — Le comte Horace!

— Eh bien! oui, le comte Horace, me dit madame M... en souriant; le connaissez-vous?

— Nous l'avons rencontré chez madame de Lucienne, à la campagne.

— Ah! oui, reprit la comtesse, j'ai entendu parler d'une chasse, d'un accident arrivé à monsieur de Lucienne fils, n'est-ce pas? En ce moment le comte leva les yeux et nous aperçut. Quelque chose comme un sourire passa sur ses lèvres.

— Messieurs, dit-il aux trois joueurs qui faisaient sa partie, voulez-vous me permettre de me retirer? Je me charge de vous envoyer un quatrième.

— Allons donc, dit Paul; tu nous gagnes quatre mille francs, et tu nous enverras un remplaçant qui se cavera de dix louis. Non pas, non pas.

Le comte, à moitié levé, se rassit; mais au premier tour, un des joueurs ayant engagé le jeu, le comte fit son argent. Il fut tenu. L'adversaire du comte abattit son jeu; le comte jeta le sien sans le montrer en disant: J'ai perdu, poussa l'or

et les billets de banque qu'il avait devant lui en face du gagnant, et, se levant de nouveau :

— Suis-je libre de me retirer cette fois ? dit-il à Paul.

— Non, pas encore, cher ami, répondit Paul qui avait relevé les cartes du comte et regardé son jeu, car tu as cinq carreaux, et monsieur n'a que quatre piques.

— Madame, dit le comte en se retournant de notre côté et en s'adressant à la maîtresse de la maison, je sais que mademoiselle Eugénie doit quêter ce soir pour les pauvres, voulez-vous me permettre d'être le premier à lui offrir mon tribut ? A ces mots, il prit un panier à ouvrage qui se trouvait sur un guéridon à côté de la table de jeu, y mit les huit mille francs qu'il avait devant lui, et les présenta à la comtesse.

— Mais je ne sais si je dois accepter, répondit madame M... ; cette somme est vraiment si considérable.....

— Aussi, reprit en souriant le comte Horace, n'est-ce point en mon nom seul que je vous l'offre ; ces messieurs y ont largement contribué, c'est donc eux plus encore que moi que mademoiselle M... doit remercier au nom de ses protégés. A ces mots, il passa dans la salle de bal, laissant le panier plein d'or et de billets de banque aux mains de la comtesse.

— Voilà bien une de ses originalités, me dit madame M... ; il aura aperçu une femme avec laquelle il a envie de danser, et voilà le prix dont il paie ce plaisir. Mais il faut que je serre ce panier ; laissez-moi donc vous reconduire dans le salon de danse.

Madame M... me ramena près de ma mère. A peine y étais-je assise, que le comte s'avança vers moi et m'invita à danser.

Ce que venait de me dire la comtesse se présenta aussitôt à mon esprit ; je me sentis rougir, je compris que j'allais balbutier ; je lui tendis mon calepin, six danseurs y avaient pris rang ; il retourna le feuillet, et comme s'il ne voulait pas que son nom fût confondu avec les autres noms, il l'inscrivit au haut de la page pour la septième contredanse ; puis il me rendit le livret en prononçant quelques mots que mon trouble m'empêcha d'entendre, et alla s'appuyer contre l'angle de la porte. Je fus sur le point de prier ma mère de quitter le bal, car je tremblais si fort, qu'il me semblait impossible de me tenir debout ; heureusement un accord rapide et brillant se fit entendre. Le bal était suspendu. Listz s'asseyait au piano. Il joua l'invitation à la valse de Weber.

Jamais l'habile artiste n'avait poussé si haut les merveilles de son exécution, ou peut-être jamais ne m'étais-je trouvée dans une disposition d'esprit aussi parfaitement apte à sentir cette composition si mélancolique et si passionnée ; il me sembla que c'était la première fois que j'entendais supplier, gémir et se briser l'âme souffrante, dont l'auteur du *Freyschütz* a exhalé les soupirs dans ses mélodies. Tout ce que la musique, cette langue des anges, a d'accens, d'espoir, de tristesse et de douleur, semblait s'être réuni dans ce morceau, dont les variations, improvisées selon l'inspiration du traducteur, arrivaient à la suite du motif comme des notes explicatives. J'avais souvent moi-même exécuté cette brillante fantaisie, et je m'étonnais, aujourd'hui que je l'entendais reproduire par un autre, d'y trouver des choses que je n'avais pas soupçonnées alors ; était-ce le talent admirable de l'artiste qui les faisait ressortir ? était-ce une disposition nouvelle de mon esprit ? main savante qui glissait sur les touches avait-elle si prodément creusé la mine, qu'elle y trouvait des filons incon-? ou mon cœur avait-il reçu une si puissante secousse, e des fibres endormies s'y étaient réveillées ? En tout cas, ffet fut magique ; les sons flottaient dans l'air comme une apeur, et m'inondaient de mélodie ; en ce moment je levai les yeux, ceux du comte étaient fixés de mon côté ; je baissai rapidement la tête, il était trop tard ; je cessai de voir ses yeux, mais je sentis son regard peser sur moi, le sang se porta rapidement à mon visage, et un tremblement involontaire me saisit. Bientôt, Listz se leva ; j'entendis le bruit des personnes qui se pressaient autour de lui pour le féliciter ; j'espérai que, dans ce mouvement, le comte avait quitté sa place ; en effet, je me hasardai à relever la tête, il n'était plus contre la porte ; je respirai, mais je me gardai de pousser la recherche plus loin ; je craignais de retrouver son regard, j'aimais mieux ginorer qu'il fût là.

Au bout d'un instant le silence se rétablit ; une nouvelle personne s'était mise au piano ; j'entendis aux chuts prolongés jusque dans les salles attenantes que la curiosité était vivement excitée ; mais je n'osai lever les yeux. Une gamme mordante courut sur les touches, un prélude large et triste lui succéda, puis une voix vibrante, sonore et profonde, fit entendre ces mots sur une mélodie de Shubert :

« J'ai tout étudié, philosophie, droit et médecine ; j'ai fouillé dans le cœur des hommes, je suis descendu dans les entrailles de la terre, j'ai attaché à mon esprit les ailes de l'aigle pour planer au-dessus des nuages ; où m'a conduit cette longue étude ? au doute et au découragement. Je n'ai plus, il est vrai, ni illusion ni scrupule, je ne crains ni Dieu ni Satan ; mais j'ai payé ces avantages au prix de toutes les joies de la vie. »

Au premier mot, j'avais reconnu la voix du comte Horace. On devine donc facilement quelle singulière impression durent faire sur moi ces paroles de Faust dans la bouche de celui qui les chantait : l'effet fut général, au reste. Un moment de silence profond succéda à la dernière note, qui s'envola plaintive comme une âme en détresse ; puis des applaudissemens frénétiques partirent de tous côtés. Je me hasardai alors à regarder le comte ; pour tous peut-être sa figure était calme et impassible, mais pour moi le léger froncement de sa bouche indiquait clairement cette agitation fiévreuse dont un des accès l'avait pris pendant sa visite au château. Madame M... s'approcha de lui pour le féliciter à son tour ; alors son visage prit l'aspect souriant et insoucieux que commandent aux esprits les plus préoccupés les convenances du monde ; le comte Horace lui offrit le bras et ne fut plus qu'un homme comme tous les hommes ; à la manière dont il la regardait, je jugeai que de son côté il lui faisait des complimens sur sa toilette. Tout en causant avec elle, il jeta rapidement de mon côté un regard qui rencontra le mien ; je fus sur le point de laisser échapper un cri, j'avais en quelque sorte été surprise ; il vit sans doute ma détresse et en eut pitié, car il entraîna madame M... dans la salle voisine et disparut avec elle Au même moment, les musiciens donnèrent de nouveau le signal de la contredanse ; le premier inscrit de mes danseurs s'élança vers moi, je pris machinalement sa main et je me laissai conduire à la place qu'il voulut ; je dansai, voilà tout ce dont je me souviens, puis deux ou trois contredanses se suivirent, pendant lesquelles je repris un peu de calme ; enfin une nouvelle pause destinée à un nouvel intermède musical leur succéda.

Madame M... s'avança vers moi ; elle venait me prier de faire ma partie dans le duo du premier acte de *Don Juan* ; je refusai d'abord, car je me voyais incapable en ce moment, toute timidité naturelle à part, d'articuler une note. Ma mère vit ce débat, et, avec son amour-propre de mère, vint se joindre à la comtesse, qui s'offrait pour accompagner ; j'eus peur, si je continuais à résister, que ma mère ne se doutât de quelque chose ; j'avais chanté si souvent ce duo, que je ne pouvais opposer une bonne raison à leurs instances ; je finis donc par céder. La comtesse M... me prit par la main et me conduisit au piano, où elle s'assit : j'étais derrière sa chaise, debout et les yeux baissés, sans oser regarder autour de moi, de peur de retrouver encore ce regard qui me suivait partout. Un jeune homme vint se placer de l'autre côté de la comtesse, je me hasardai à lever les yeux sur mon partner ; un frisson me courut par tout le corps : c'était le comte Horace qui chantait le rôle de don Juan.

Vous comprendrez quelle fut mon émotion ; cependant il était trop tard pour me retirer, tous les yeux étaient fixés sur nous ; madame M... préludait. Le comte commença ; c'était une autre voix, c'était un autre homme qui chantait, et lorsqu'il commença : *Là ci darem la mano,* je tressaillis, espérant que je m'étais trompée, et ne pouvant pas croire que la voix puissante qui venait de nous faire frémir avec la mélodie de Schubert pouvait se plier à des intonations d'une gaîté si fine et si gracieuse. Aussi, dès la première phrase, un murmure d'applaudissement courut-il par toute la salle ; il est vrai que, lorsqu'à mon tour je dis en tremblant : *Vorrei e non vorrei mi trema un poco il cor,* il y avait dans ma voix une telle expression de crainte, que les applaudissemens con-

tenus éclatèrent; puis on fit tout-à-coup un silence profond pour nous écouter. Je ne puis vous dire ce qu'il y avait d'amour dans la voix du comte, lorsqu'il reprit : *Vieni, mio bel diletto*, et ce qu'il mit de séduction et de promesses dans cette phrase : *Io cangierò tua sorte*; tout cela était si applicable à moi, ce duo semblait si bien choisi pour la situation de mon cœur, qu'effectivement je me sentis prête à m'évanouir, en disant : *Presto non so più forte* : certes la musique avait ici changé d'expression; au lieu de la plainte coquette de Zerline, c'était le cri de la détresse la plus profonde; en ce moment je sentis que le comte s'était rapproché de mon côté, sa main toucha ma main pendante près de moi, un voile de flamme s'abaissa sur mes yeux, je saisis la chaise de la comtesse M... et je m'y cramponnai; grâce à ce soutien, je parvins à me tenir debout; mais lorsque nous reprîmes ensemble : *Andiamo, andiam mio bene*, je sentis son haleine passer dans mes cheveux, son souffle courir sur mes épaules; un frisson me passa par les veines, je jetai en prononçant le mot *amor* un cri dans lequel s'épuisèrent toutes mes forces, et je m'évanouis....

Ma mère s'élança vers moi; mais elle serait arrivée trop tard, si la comtesse M... ne m'avait reçue dans ses bras. Mon évanouissement fut attribué à la chaleur; on me transporta dans une chambre voisine, des sels qu'on me fit respirer, une fenêtre qu'on ouvrit, quelques gouttes d'eau qu'on me jeta au visage me rappelèrent à moi; madame M... insista pour me faire rentrer au bal, mais je ne voulus entendre à rien; ma mère, inquiète elle-même, fut cette fois de mon avis, on fit avancer la voiture et nous rentrâmes à l'hôtel.

Je me retirai aussitôt dans ma chambre; en ôtant mon gant je fis tomber un papier qui y avait été glissé pendant mon évanouissement, je le ramassai et je lus ces mots écrits au crayon : *Vous m'aimez!... merci, merci!*

IX.

Je passai une nuit affreuse, une nuit de sanglots et de larmes. Vous ne savez pas, vous autres hommes, vous ne saurez jamais quelles angoisses sont celles d'une jeune fille élevée sous l'œil de sa mère, dont le cœur, pur comme une glace, n'a encore été terni par aucune haleine, dont la bouche n'a jamais prononcé le mot amour, et qui se voit tout-à-coup, comme un pauvre oiseau sans défense, prise et enveloppée dans une volonté plus puissante que sa résistance; qui sent une main qui l'entraîne, si fort qu'elle se raidisse contre elle, et qui entend une voix qui lui dit : Vous m'aimez, avant qu'elle n'ait dit : Je vous aime.

Oh! je vous le jure, je ne sais comment il se fit que je ne devins pas folle pendant cette nuit; je me crus perdue. Je me répétais tout bas et incessamment : — Je l'aime! je l'aime! et cela avec une terreur si profonde, qu'aujourd'hui encore je ne sais si je n'étais pas en proie à un sentiment tout-à-fait contraire à celui que je croyais ressentir. Cependant il était probable que toutes ces émotions que j'avais éprouvées étaient des preuves d'amour, puisque le comte, à qui aucune d'elles n'était échappée, les interprétait ainsi. Quant à moi, c'étaient les premières sensations de ce genre que je ressentais. On m'avait dit que l'on ne devait craindre ou haïr que ceux qui nous ont fait du mal; je ne pouvais alors ni haïr ni craindre le comte, et si le sentiment que j'éprouvais pour lui n'était ni de la haine ni de la crainte, ce devait donc être de l'amour.

Le lendemain matin, au moment où nous nous mettions à table pour déjeuner, on apporta à ma mère deux cartes du comte Horace de Beuzeval : il avait envoyé s'informer de ma santé et demander si mon indisposition avait eu des suites. Cette démarche, toute matinale qu'elle était, parut à ma mère une simple manifestation de politesse. Le comte chantait avec moi lorsque l'accident m'était arrivé : cette circonstance excusait son empressement. Ma mère s'aperçut alors seulement combien je paraissais fatiguée et souffrante [illegible] s'en inquiéta d'abord; mais je la rassurai en lu[illegible] j'éprouvais aucune douleur, et que d'ailleurs l'air et la tranquillité de la campagne me remettraient, si elle voulait que nous y retournassions. Ma mère n'avait qu'une volonté, c'était la mienne : elle ordonna que l'on mît les chevaux à la voiture; vers les deux heures nous partîmes.

Je fuyais Paris avec l'empressement que, quatre jours auparavant, j'avais mis à fuir la campagne; car ma première pensée, en voyant les cartes du comte, avait été qu'aussitôt que l'heure où l'on est visible serait arrivée, il se présenterait en personne. Or, je voulais le fuir, je voulais ne plus le revoir; après l'idée qu'il avait prise de moi, après la lettre qu'il m'avait écrite, il me semblait que je mourrais de honte en me retrouvant avec lui. Toutes ces pensées qui se heurtaient dans ma tête faisaient passer sur mes joues des rougeurs si subites et si ardentes, que ma mère crut que je manquais d'air dan cette voiture fermée, et ordonna au cocher d'arrêter, afin qu le domestique pût abaisser la couverture de la calèche. On éta aux derniers jours de septembre, c'est-à-dire au plus doux moment de l'année; les feuilles de certains arbres commençaient à rougir dans les bois. Il y a quelque chose du printemps dans l'automne, et les derniers parfums de l'année ressemblent parfois à ses premières émanations. L'air, le spectacle de la nature, tous ces bruits de la forêt qui n'en forment qu'un, prolongé, mélancolique, indéfinissable, commençaient à distraire mon esprit, lorsque tout-à-coup, à l'un des détours de la route, j'aperçus devant nous un cavalier. Quoiqu'il fût encore à une grande distance, je saisis le bras de ma mère dans l'intention de lui dire de retourner vers Paris, — car j'avais reconnu le comte; — mais je m'arrêtai aussitôt. Quel prétexte donner à ce changement de volonté, qui paraîtrait un caprice sans raison aucune? Je rassemblai donc tout mon courage.

Le cavalier allait au pas, aussi le rejoignîmes-nous bientôt. Comme je l'ai dit, c'était le comte.

A peine nous eut-il reconnues, qu'il s'approcha de nous, s'excusa d'avoir envoyé de si bonne heure pour savoir de mes nouvelles; mais devant partir dans la journée pour la campagne de monsieur de Lucienne, où il allait passer quelques jours, il n'avait pas voulu quitter Paris avec l'inquiétude où il était; si l'heure eût été convenable, il se serait présenté lui-même. Je balbutiai quelques mots, ma mère le remercia. — Nous aussi nous retournions à la campagne, lui dit-elle, pour le reste de la saison. — Alors vous me permettrez de vous servir d'escorte jusqu'au château, répondit le comte. Ma mère s'inclina en souriant; la chose était toute simple : notre maison de campagne était de trois lieues plus rapprochée que celle de monsieur de Lucienne, et la même route conduisait à toutes les deux.

Le comte continua donc de galoper près de nous pendant les cinq lieues qui nous restaient à faire. La rapidité de notre course, la difficulté de se tenir près de la portière, fit que nous n'échangeâmes que quelques paroles. Arrivé au château, il sauta à bas de son cheval, aida ma mère à descendre, puis m'offrit sa main à mon tour. Je ne pouvais refuser; je tendis la mienne en tremblant; il la prit sans vivacité, sans affectation, comme il eût pris celle de toute autre; mais je sentis qu'il y laissait un billet. Avant que je n'aie pu dire un mot ni faire un mouvement, le comte s'était retourné vers ma mère et la saluait; puis il remonta à cheval, résistant aux instances qu'elle lui faisait pour qu'il se reposât un instant; alors, reprenant le chemin de Lucienne, où il était attendu, disait-il, il disparut au bout de quelques secondes.

J'étais restée immobile à la même place; mes doigts crispés retenaient le billet, que je n'osais laisser tomber, et que cependant j'étais bien résolue à ne pas lire. Ma mère m'appela, je la suivis. Que faire de ce billet? Je n'avais pas de feu pour le brûler; le déchirer, on en pouvait trouver les morceaux : je le cachai dans la ceinture de ma robe.

Je ne connais pas de supplice pareil à celui que j'éprouvai jusqu'au moment où je rentrai dans ma chambre : ce billet me brûlait la poitrine; il semblait qu'une puissance surnaturelle rendait chacune de ses lignes lisibles pour mon cœur, qui le touchait presque; ce papier avait une vertu magnétique. Cert[illegible] [illegible] moment où je l'avais reçu, je l'eusse dé-

chiré, brûlé à l'instant même sans hésitation, eh bien ! lorsque je rentrai chez moi, je n'en eus plus le courage. Je renvoya, ma femme de chambre en lui disant que je me déshabillerais seule, puis je m'assis sur mon lit, et je restai ainsi une heure, immobile et les yeux fixes, le billet froissé dans ma main fermée.

Enfin je l'ouvris et je lus :

« Vous m'aimez, Pauline, car vous me fuyez. Hier vous avez quitté le bal ou j'étais, aujourd'hui vous quittez la ville où je suis; mais tout est inutile. Il y a des destinées qui peuvent ne se rencontrer jamais, mais qui, dès qu'elles se rencontrent, ne doivent plus se séparer.

» Je ne suis point un homme comme les autres hommes : à l'âge du plaisir, de l'insouciance et de la joie, j'ai beaucoup souffert, beaucoup pensé, beaucoup gémi ; j'ai vingt-huit ans. Vous êtes la première femme que j'aie aimée, car je vous aime, Pauline.

» Grâce à vous, et si Dieu ne brise pas cette dernière espérance de mon cœur, j'oublierai mon passé et j'espérerai dans l'avenir. Le passé est la seule chose pour laquelle Dieu est sans pouvoir et l'amour sans consolation. L'avenir est à Dieu, le présent est à nous, mais le passé est au néant. Si Dieu, qui peut tout, pouvait donner l'oubli du passé, il n'y aurait dans le monde ni blasphémateurs, ni matérialistes, ni athées.

» Maintenant tout est dit, Pauline; car que vous apprendrais-je que vous ne sachiez pas, que vous dirais-je que vous n'ayez pas deviné? Nous sommes jeunes tous deux, riches tous deux, libres tous deux ; je puis être à vous, vous pouvez être à moi : un mot de vous, je m'adresse à votre mère, et nous sommes unis. Si ma conduite, comme mon âme, est en dehors des habitudes du monde, pardonnez-moi ce que j'ai d'étrange et acceptez-moi comme je suis, vous me rendrez meilleur.

» Si, au contraire de ce que j'espère, Pauline, un motif que je ne prévois pas, mais qui cependant peut exister, vous faisait continuer à me fuir comme vous avez essayé de le faire jusqu'à présent, sachez bien que tout serait inutile : partout je vous suivrais comme je vous ai suivie ; rien ne m'attache à un lieu plutôt qu'à un autre, tout m'entraine au contraire où vous êtes ; aller au devant de vous ou marcher derrière vous sera désormais mon seul but. J'ai perdu bien des années et risqué cent fois ma vie et mon âme pour arriver à un résultat qui ne me promettait pas le même bonheur.

» Adieu, Pauline ! je ne vous menace pas, je vous implore ; je vous aime, vous m'aimez. Ayez pitié de vous et de moi. »

Il me serait impossible de vous dire ce qui se passa en moi à la lecture de cette étrange lettre ; il me semblait être en proie à un de ces songes terribles où, menacé d'un danger, on tente de fuir ; mais les pieds s'attachent à la terre, l'haleine manque à la poitrine ; on veut crier, la voix n'a pas de son. Alors l'excès de la peur brise le sommeil, et l'on se réveille le cœur bondissant et le front mouillé de sueur.

Mais là, là, il n'y avait pas à me réveiller ; ce n'était point un rêve que je faisais, c'était une réalité terrible qui me saisissait de sa main puissante et qui m'entraînait avec elle ; et cependant qu'y avait-il de nouveau dans ma vie? Un homme y avait passé, et voilà tout. A peine si avec cet homme j'avais échangé un regard et une parole. Quel droit se croyait-il donc de garrotter comme il le faisait ma destinée à la sienne, et de me parler presque en maître, lorsque je ne lui avais pas même accordé les droits d'un ami? Cet homme, je pouvais demain ne plus le regarder, ne plus lui parler, ne plus le connaître. Mais non, je ne pouvais rien... j'étais faible... j'étais femme... je l'aimais.

En savais-je quelque chose, au reste? ce sentiment que j'éprouvais était-ce de l'amour? l'amour entre-t-il dans le cœur précédé d'une terreur aussi profonde? Jeune et ignorante comme je l'étais, savais-je moi-même ce que c'était que l'amour? Cette lettre fatale, pourquoi ne l'avais-je pas brûlée avant de la lire? n'avais-je pas donné au comte le droit de croire que je l'aimais en la recevant? Mais aussi que pouvais-je faire? un éclat devant des valets, des domestiques. Non ; mais la remettre à ma mère, lui tout dire, lui tout avouer... Lui avouer quoi? des terreurs d'enfant, et voilà tout. Puis ma mère, qu'eût-elle pensé à la lecture d'une pareille lettre? Elle aurait cru que d'un mot, d'un geste, d'un regard, j'avais encouragé le comte. Sans cela, de quel droit me dirait-il que je l'aimais? Non, je n'oserais jamais rien dire à ma mère...

Mais cette lettre, il fallait la brûler d'abord et avant tout. Je l'approchai de la bougie, elle s'enflamma, et ainsi que tout ce qui a existé et qui n'existe plus, elle ne fut bientôt qu'un peu de cendre. Puis je me déshabillai promptement, je me hâtai de me mettre au lit, et je soufflai aussitôt mes lumières afin de me dérober à moi-même et de me cacher dans la nuit. Oh ! comme malgré l'obscurité je fermai les yeux, comme j' puyai mes mains sur mon front, et comme, malgré ce do voile, je revis tout! Cette lettre fatale était écrite sur les de la chambre. Je ne l'avais lue qu'une fois, et cepen elle s'était si profondément gravée dans ma mémoire, chaque ligne, tracée par une main invisible, semblait para à mesure que la ligne précédente s'effaçait ; et je lus et re ainsi cette lettre dix fois, vingt fois, toute la nuit. Oh ! vous assure qu'entre cet état et la folie il y avait une barrière bien étroite à franchir, un voile bien faible à déchirer.

Enfin, au jour je m'endormis, écrasée de fatigue. Lorsque je me réveillai, il était déjà tard ; ma femme de chambre m'annonça que madame de Lucienne et sa fille étaient au château. Alors une idée subite m'illumina ; je devais tout dire à madame de Lucienne : elle avait toujours été parfaite pour moi ; c'était chez elle que j'avais vu le comte Horace, le comte Horace était l'ami de son fils ; c'était la confidente la plus convenable pour un secret comme le mien ; Dieu me l'envoyait. En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, et madame de Lucienne parut. Oh ! alors je crus vraiment à cette mission ; je me soulevai sur mon lit et je lui tendis les bras en sanglotant : elle vint s'asseoir près de moi.

— Allons, enfant, me dit elle après un instant et en écartant mes mains dont je me voilais le visage, voyons, qu'a vous-nous ?

— Oh ! je suis bien malheureuse ! m'écriai-je.

— Les malheurs de ton âge, mon enfant, sont comme les orages du printemps, ils passent vite et font le ciel plus pur.

— Oh ! si vous saviez !

— Je sais tout, me dit madame de Lucienne.

— Qui vous l'a dit ?

— Lui.

— Il vous a dit que je l'aimais !

— Il m'a dit qu'il avait cet espoir, du moins ; se trompe-t-il ?

— Je ne sais moi-même ; je ne connaissais de l'amour que le nom, comment voulez-vous que je voie clair dans mon cœur, et qu'au milieu du trouble que j'éprouve j'analyse le sentiment qui l'a causé ?

— Allons, allons, je vois que Horace y lit mieux que vous. — Je me mis à pleurer. — Eh bien ! continua madame de Lucienne, il n'y a pas là dedans une grande cause de larmes, ce me semble. Voyons, causons raisonnablement. Le comte Horace est jeune, beau, riche, voilà plus qu'il n'en faut pour excuser le sentiment qu'il vous inspire. Le comte Horace est libre, vous avez dix-huit ans, ce serait une union convenable sous tous les rapports.

— Oh ! madame !...

— C'est bien, n'en parlons plus ; j'ai appris tout ce que je voulais savoir. Je redescends près de madame de Meulien et je vous envoie Lucie.

— Oh !... mais pas un mot, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille, je sais ce qui me reste à faire ; au revoir, chère enfant. Allons, essuyez ces beaux yeux et embrassez-moi...

Je me jetai une seconde fois à son cou. Cinq minutes après, Lucie entra ; je m'habillai et nous descendîmes.

Je trouvai ma mère sérieuse, mais plus tendre encore que d'ordinaire. Plusieurs fois, pendant le déjeuner, elle me regarda avec un sentiment de tristesse inquiète, et à chaque fois je sentis la rougeur de la honte me monter au visage. A quatre heures, madame de Lucienne et sa fille nous quittèrent ; ma mère fut la même avec moi qu'elle avait coutume d'être ; pas

un mot sur la visite de madame de Lucienne, et le motif qui l'avait amenée ne fut prononcé. Le soir, comme de coutume, j'allai, avant de me retirer dans ma chambre, embrasser ma mère : en approchant mes lèvres de son front, je m'aperçus que ses larmes coulaient ; alors je tombai à genoux devant elle en cachant ma tête dans sa poitrine. En voyant ce mouvement, elle devina le sentiment qui me le dictait, et, abaissant ses deux mains sur mes épaules, et me serrant contre elle : —Sois heureuse, ma fille, dit-elle, c'est tout ce que je demande à Dieu.

Le surlendemain, madame de Lucienne demanda officiellement ma main à ma mère.

Six semaines après, j'épousai le comte Horace.

X.

Le mariage se fit à Lucienne, dans les premiers jours de novembre ; puis nous revînmes à Paris au commencement de la saison d'hiver.

Nous habitions l'hôtel tous ensemble. Ma mère m'avait donné vingt-cinq mille livres de rentes par mon contrat de mariage, le comte en avait déclaré à peu près autant ; il en restait quinze mille à ma mère. Notre maison se trouva donc au nombre, sinon des maisons riches, du moins des maisons élégantes du faubourg Saint-Germain.

Horace me présenta deux de ses amis, qu'il me pria de recevoir comme ses frères : depuis six ans ils étaient liés d'un sentiment si intime, qu'on avait pris l'habitude de les appeler les inséparables. Un quatrième, qu'ils regrettaient tous les jours et dont ils parlaient sans cesse, s'était tué au mois d'octobre de l'année précédente en chassant dans les Pyrénées, où il avait un château. Je ne puis vous révéler le nom de ces deux hommes, et à la fin de mon récit vous comprendrez pourquoi ; mais comme je serai forcée parfois de les désigner, j'appellerai l'un Henri et l'autre Max.

Je ne vous dirai pas que je fus heureuse : le sentiment que j'éprouvais pour Horace m'a été et me sera toujours inexplicable : on eût dit un respect mêlé de crainte ; c'était, au reste, l'impression qu'il produisait généralement sur tous ceux qui l'approchaient. Ses deux amis eux-mêmes, si libres et si familiers qu'ils fussent avec lui, le contredisaient rarement et lui cédaient toujours, sinon comme à un maître, du moins comme à un frère aîné. Quoique adroits aux exercices du corps, ils étaient loin d'être de sa force. Le comte avait transformé la salle de billard en une salle d'armes, et une des allées du jardin était consacrée à un tir : tous les jours ces messieurs venaient s'exercer à l'épée ou au pistolet. Parfois j'assistais à ces joûtes : Horace alors était plutôt leur professeur que leur adversaire ; il gardait dans ces exercices ce calme effrayant dont je lui avais vu donner une preuve chez madame de Lucienne, et plusieurs duels, qui tous avaient fini à son avantage, attestaient que, sur le terrain, ce sang-froid, si rare au moment suprême, ne l'abandonnait pas un instant. Horace, chose étrange ! restait donc pour moi, malgré l'intimité, un être supérieur et en dehors des autres hommes.

Quant à lui, il paraissait heureux, il affectait du moins de répéter qu'il l'était, quoique souvent son front soucieux attestât le contraire. Parfois aussi des rêves terribles agitaient son sommeil, et alors cet homme, si calme et si brave le jour, avait, s'il se réveillait au milieu de pareils songes, des instans d'effroi où il frissonnait comme un enfant. Il en attribuait la cause à un accident qui était arrivé à sa mère pendant sa grossesse : arrêtée dans la Sierra par des voleurs, elle avait été attachée à un arbre, et avait vu égorger un voyageur qui faisait la même route qu'elle ; il en résultait que c'étaient habituellement des scènes de vol et de brigandage qui s'offraient ainsi à lui pendant son sommeil. Aussi, plutôt pour prévenir le retour de ces songes que par une crainte réelle, posait-il toujours avant de se coucher, quelque part qu'il fût, une paire de pistolets à portée de sa main. Cela me causa d'abord une grande terreur, car je tremblais toujours que, dans quelque accès de somnambulisme il ne fît usage de ces armes ; mais peu à peu je me rassurai, et je contractai l'habitude de lui voir prendre cette précaution. Une autre plus étrange encore, et dont seulement aujourd'hui je me rends compte, c'est qu'on tenait constamment, jour ou nuit, un cheval sellé et prêt à partir.

L'hiver se passa au milieu des fêtes et des bals. Horace était fort répandu de son côté ; de sorte que, ses salons s'étant joints aux miens, le cercle de nos connaissances avait doublé. Il m'accompagnait partout avec une complaisance extrême, et, chose qui surprenait tout le monde, il avait complétement cessé de jouer. Au printemps nous partîmes pour la campagne.

Là nous retrouvâmes tous nos souvenirs. Nos journées s'écoulaient moitié chez nous, moitié chez nos voisins ; nous avions continué de voir madame de Lucienne et ses enfans comme une seconde famille à nous. Ma situation de jeune fille se trouvait donc à peine changée, et ma vie était à peu près la même. Si cet état n'était pas du bonheur, il y ressemblait tellement que l'on pouvait s'y tromper. La seule chose qui le troublât momentanément, c'étaient ces tristesses sans cause dont je voyais Horace de plus en plus atteint ; c'étaient ces songes qui devenaient plus terribles à mesure que nous avancions. Souvent j'allais à lui pendant ces inquiétudes du jour, ou je le réveillais au milieu de ces rêves de la nuit ; mais dès qu'il me voyait, sa figure reprenait cette expression calme et froide qui m'avait tant frappée ; cependant il n'y avait point à s'y tromper, la distance était grande de cette tranquillité apparente à un bonheur réel.

Vers le mois de juin, Henri et Max, ces deux jeunes gens dont je vous ai parlé, vinrent nous rejoindre. Je savais l'amitié qui les unissait à Horace, et ma mère et moi les reçûmes, elle comme des enfans, moi comme des frères. On les logea dans des chambres presque attenantes aux nôtres ; le comte fit poser des sonnettes, avec un timbre particulier, qui allaient de chez lui chez eux, et de chez eux chez lui, et ordonna que l'on tînt constamment trois chevaux prêts au lieu d'un. Ma femme de chambre me dit en outre qu'elle avait appris des domestiques que ces messieurs avaient la même habitude que mon mari, et ne dormaient qu'avec une paire de pistolets au chevet de leur lit.

Depuis l'arrivée de ses amis, Horace était livré presque entièrement à eux. Leurs amusemens étaient, au reste, les mêmes qu'à Paris : des courses à cheval et des assauts d'armes et de pistolet. Le mois de juillet s'écoula ainsi ; puis, vers la moitié d'août, le comte m'annonça qu'il serait obligé de me quitter dans quelques jours pour deux ou trois mois. C'était la première séparation depuis notre mariage : aussi m'effrayai-je à ces paroles. Le comte essaya de me rassurer en me disant que ce voyage, que je croyais peut-être lointain, était au contraire dans une des provinces de la France les plus proches de Paris, c'est-à-dire en Normandie : il allait avec ses amis au château de Burcy. Chacun d'eux possédait une maison de campagne, l'un dans la Vendée, l'autre entre Toulon et Nice ; celui qui avait été tué avait la sienne dans les Pyrénées, et le comte Horace en Normandie ; de sorte que, chaque année, ils se recevaient successivement pendant la saison des chasses, et passaient trois mois les uns chez les autres. C'était au tour d'Horace, cette année, à recevoir ses amis. Je m'offris aussitôt à l'accompagner pour faire les honneurs de sa maison, mais le comte me répondit que le château n'était qu'un rendez-vous de chasse, mal tenu, mal meublé, bon pour des chasseurs habitués à vivre tant bien que mal, mais non pour une femme accoutumée à tout le confortable et à tout le luxe de la vie. Il donnerait, au reste, des ordres pendant son prochain séjour afin que toutes les réparations fussent faites, et pour que désormais, quand son année viendrait, je pusse l'accompagner et faire en noble châtelaine les honneurs de son manoir.

Cet incident, tout simple et tout naturel qu'il parût à ma mère, m'inquiéta horriblement. Je ne lui avais jamais parlé des tristesses ni des terreurs d'Horace ; mais, quelque explication qu'il eût tenté de m'en donner, elles m'avaient toujours paru si peu naturelles, que je leur supposais un autre mo-

tif qu'il ne voulait ou ne pouvait dire. Cependant il eût été si ridicule à moi de me tourmenter pour une absence de trois mois, et si étrange d'insister pour suivre Horace, que je renfermai mon inquiétude en moi-même et que je ne parlai plus de ce voyage.

Le jour de la séparation arriva : c'était le 27 d'août. Ces messieurs voulaient être installés à Burcy pour l'ouverture des chasses, fixée au 1er septembre. Ils partaient en chaise de poste et se faisaient suivre de leurs chevaux, conduits en main par le Malais, qui devait les rejoindre au château.

Au moment du départ, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes; j'entraînai Horace dans une chambre et le priai une dernière fois de m'emmener avec lui : je lui dis mes craintes inconnues, je lui rappelai ces tristesses, ces terreurs incompréhensibles qui le saisissaient tout-à-coup. A ces mots, le sang lui monta au visage, et je le vis me donner pour la première fois un signe d'impatience. Au reste, il le réprima aussitôt, et, me parlant avec la plus grande douceur, il me promit, si le château était habitable, ce dont il doutait, de m'écrire d'aller le rejoindre. Je me repris à cette promesse et à cet espoir; de sorte que je le vis s'éloigner plus tranquillement que je ne l'espérais.

Cependant les premiers jours de notre séparation furent affreux; et pourtant, je vous le répète, ce n'était point une douleur d'amour : c'était le pressentiment vague, mais continu, d'un grand malheur. Le surlendemain du départ d'Horace, je reçus de lui une lettre datée de Caen : il s'était arrêté pour diner dans cette ville et avait voulu m'écrire, se rappelant dans quel état d'inquiétude il m'avait laissée. La lecture de cette lettre m'avait fait quelque bien, lorsque le dernier mot renouvela toutes ces craintes, d'autant plus cruelles qu'elles étaient réelles pour moi seule, et qu'à tout autre elles eussent paru chimériques : au lieu de me dire *au revoir*, le comte me disait *adieu*. L'esprit frappé s'attache aux plus petites choses : je faillis m'évanouir en lisant ce dernier mot.

Je reçus une seconde lettre du comte, datée de Burcy; il avait trouvé le château, qu'il n'avait pas visité depuis trois ans, dans un délabrement affreux; à peine s'il y avait une chambre où le vent et la pluie ne pénétrassent point; il était en conséquence inutile que je songeasse pour cette année à aller le rejoindre; je ne sais pourquoi, mais je m'attendais à cette lettre, elle me fit donc moins d'effet que la première.

Quelques jours après, nous lûmes dans notre journal la première nouvelle des assassinats et des vols qui effrayèrent la Normandie; une troisième lettre d'Horace nous en dit quelques mots à son tour; mais il ne paraissait pas attacher à ces bruits toute l'importance que leur donnaient les feuilles publiques. Je lui répondis pour le prier de revenir le plus tôt possible : ces bruits me paraissaient un commencement de réalisation pour mes pressentimens.

Bientôt les nouvelles devinrent de plus en plus effrayantes; c'était moi qui, à mon tour, avais des tristesses subites et des rêves affreux; je n'osais plus écrire à Horace, ma dernière lettre était restée sans réponse. J'allai trouver madame de Lucienne, qui depuis le soir où je lui avais tout avoué, était devenue ma conseillère : je lui racontai mon effroi et mes pressentimens; elle me dit alors ce que m'avait dit vingt fois ma mère, que la crainte que je ne fusse mal servie au château avait seule empêché Horace de m'emmener; elle savait mieux que personne combien il m'aimait, elle à qui il s'était confié tout d'abord, et que si souvent depuis il avait remerciée du bonheur qu'il disait lui devoir. Cette certitude qu'Horace m'aimait me décida tout-à-fait; je résolus, si le prochain courrier ne m'annonçait pas son arrivée, de partir moi-même et d'aller le rejoindre.

Je reçus une lettre : loin de parler de retour, Horace se disait forcé de rester encore six semaines ou deux mois loin de moi; sa lettre était pleine de protestations d'amour; il fallait ces vieux engagemens pris avec des amis pour l'empêcher de revenir, et la certitude que je serais affreusement dans ces ruines, pour qu'il ne me dit pas d'aller le retrouver; si j'avais pu hésiter encore, cette lettre m'aurait déterminée : je descendis près de ma mère, je lui dis que Horace m'autorisait à aller le rejoindre, et que je partirais le lendemain soir; elle voulait absolument venir avec moi, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que, s'il craignait pour moi, à plus forte raison craindrait-il pour elle.

Je partis en poste, emmenant avec moi ma femme de chambre qui était de la Normandie; en arrivant à Saint-Laurent-du-Mont, elle me demanda la permission d'aller passer trois ou quatre jours chez ses parens qui demeuraient à Crèvecœur; je lui accordai sa demande sans songer que c'était surtout au moment où je descendrais dans un château habité par des hommes que j'aurais besoin de ses services; puis aussi je tenais à prouver à Horace qu'il avait eu tort de douter de mon stoïcisme.

J'arrivai à Caen vers les sept heures du soir; le maître de poste, apprenant qu'une femme qui voyageait seule demandait des chevaux pour se rendre au château de Burcy, vint lui-même à la portière de ma voiture : là il insista tellement pour que je passasse la nuit dans la ville et que je ne continuasse ma route que le lendemain, que je cédai. D'ailleurs, j'arriverais au château à une heure où tout le monde serait endormi, et peut-être, grâce aux événemens au centre desquels il se trouvait, les portes en seraient-elles si bien closes, que je ne pourrais me les faire ouvrir : ce motif, bien plus que la crainte, me détermina à rester à l'hôtel.

Les soirées commençaient à être froides; j'entrai dans le salon du maître de poste, tandis qu'on me préparait une chambre. Alors l'hôtesse, pour ne me laisser aucun regret sur la résolution que j'avais prise et le retard qui en était la suite, me raconta tout ce qui se passait dans le pays depuis quinze jours ou trois semaines; la terreur était à son comble : on n'osait pas faire un quart de lieue hors de la ville, dès que le soleil était couché.

Je passai une nuit affreuse; à mesure que j'approchais du château, je perdais de mon assurance; le comte avait peut-être eu d'autres motifs de s'éloigner de moi que ceux qu'il m'avait dits, comment alors accueillerait-il ma présence? Mon arrivée subite et inattendue était une désobéissance à ses ordres, une infraction à son autorité; ce geste d'impatience qu'il n'avait pu retenir, et qui était le premier et le seul qu'il eût jamais laissé échapper, n'indiquait-il pas une détermination irrévocablement prise? J'eus un instant l'envie de lui écrire que j'étais à Caen, et d'attendre qu'il vînt m'y chercher; mais toutes des craintes, inspirées et entretenues par ma veille fiévreuse, se dissipèrent lorsque j'eus dormi quelques heures et que le jour vint éclairer mon appartement. Je repris donc tout mon courage, et je demandai des chevaux. Dix minutes après, je repartis.

Il était neuf heures du matin, lorsqu'à deux lieues du Buisson, le postillon s'arrêta et me montra le château de Burcy, dont on apercevait le parc, qui s'avance jusqu'à deux cents pas de la grande route. Un chemin de traverse conduisait à une grille. Il me demanda si c'était bien à ce château que j'allais : je répondis affirmativement, et nous nous engageâmes dans les terres.

Nous trouvâmes la porte fermée : nous sonnâmes à plusieurs reprises sans que l'on répondit. Je commençais à me repentir de ne point avoir annoncé mon arrivée. Le comte et ses amis pouvaient être allés à quelque partie de chasse : en ce cas, qu'allais-je devenir dans ce château solitaire, dont je ne pourrais peut-être même pas me faire ouvrir les portes? Me faudrait-il attendre dans une misérable auberge de village qu'ils fussent revenus? C'était impossible. Enfin, dans mon impatience, je descendis de voiture et sonnai moi-même avec force. Un être vivant apparut alors à travers le feuillage des arbres, au tournant d'une allée; je reconnus le Malais, je lui fis signe de se hâter, il vint m'ouvrir.

Je ne pris pas la peine de remonter en voiture, je suivis en courant l'allée par laquelle je l'avais vu venir; bientôt j'aperçus le château : au premier coup-d'œil, il me parut en assez bon état; je m'élançai vers le perron, j'entrai dans l'antichambre, j'entendis parler, je poussai une porte, et je me trouvai dans la salle à manger, en face d'Horace, qui déjeunait avec Henri; chacun d'eux avait à sa droite une paire de pistolets sur la table.

Le comte, en m'apercevant, se leva tout debout et devint pâle à croire qu'il allait se trouver mal. Quant à moi, j'étais si tremblante que je n'eus que la force de lui tendre les bras ; j'allais tomber, lorsqu'il accourut à moi et me retint.

— Horace, lui dis-je, pardonnez moi ; je n'ai pas pu rester loin de vous... j'étais trop malheureuse, trop inquiète... je vous ai désobéi.

— Et vous avez eu tort, dit le comte d'une voix sourde.

— Oh! si vous voulez, m'écriai-je effrayée de son accent, je repartirai à l'instant même... Je vous ai revu... c'est tout ce qu'il me faut...

— Non, dit le comte, non ; puisque vous voilà, restez... restez, et soyez la bienvenue.

A ces mots, il m'embrasa, et, faisant un effort sur lui-même, il reprit immédiatement cette apparence calme qui parfois m'effrayait davantage que n'eût pu le faire le visage le plus irrité.

XI.

Cependant peu à peu ce voile de glace que le comte semblait avoir tiré sur son visage se fondit ; il m'avait conduite dans l'appartement qu'il me destinait: c'était une chambre entièrement meublée dans le goût Louis XV.

— Oui, je la connais, interrompis-je, c'est celle où je suis entré. O mon Dieu, mon Dieu, je commence à tout comprendre !...

— Là, reprit Pauline, il me demanda pardon de la manière dont il m'avait reçue ; mais la surprise que lui avait causée mon arrivée inattendue, la crainte des privations que j'allais éprouver en passant deux mois dans cette vieille masure, avaient été plus fortes que lui. Cependant, puisque j'avais tout bravé, c'était bien, et il tâcherait de me rendre le séjour du château le moins désagréable qu'il serait possible ; malheureusement il avait, pour le jour même ou le lendemain, une partie de chasse arrêtée, et il serait peut-être obligé de me quitter pour un ou deux jours ; mais il ne contracterait plus de nouvelles obligations de ce genre, et je lui serais un prétexte pour les refuser. Je lui répondis qu'il était parfaitement libre et que je n'étais pas venue pour gêner ses plaisirs, mais bien pour rassurer mon cœur effrayé du bruit de tous ces assassinats. Le comte sourit.

J'étais fatiguée du voyage, je me couchai et je m'endormis. A deux heures, le comte entra dans ma chambre et me demanda si je voulais faire une promenade sur mer : la journée était superbe, j'acceptai.

Nous descendîmes dans le parc; l'Orne le traversait. Sur une des rives de ce petit fleuve une charmante barque était amarrée; sa forme était longue et étrange ; j'en demandai la cause. Horace me dit qu'elle était taillée sur le modèle des barques javanaises, et que ce genre de construction augmentait de beaucoup sa vitesse. Nous y descendîmes, Horace, Henri et moi ; le Malais se mit à la rame, et nous avançâmes rapidement, aidés par le courant. En entrant dans la mer, Horace et Henri déroulèrent la longue voile triangulaire qui était liée autour du mât, et, sans le secours des rames, nous marchâmes avec une rapidité extraordinaire.

C'était la première fois que je voyais l'Océan : ce spectacle magnifique m'absorba tellement, que je ne m'aperçus pas que nous gouvernions vers une petite barque qui nous avait fait des signaux. Je ne fus tirée de ma rêverie que par la voix d'Horace, qui héla un des hommes de la barque.

— Holà ! hé ! monsieur le marinier, lui cria-t-il, qu'avons-nous de nouveau au Havre ?

— Ma foi, pas grand'chose, répondit une voix qui m'était connue; et à Burcy?

— Tu le vois, un compagnon inattendu qui nous est arrivé, une ancienne connaissance à toi : madame Horace de Beuzeval, ma femme.

— Comment ! madame de Beuzeval ? s'écria Max, que je reconnus alors.

— Elle-même ; et si tu en doutes, cher ami, viens lui présenter tes hommages.

La barque s'approcha ; Max la montait avec deux matelots : il avait un costume élégant de marinier, et sur l'épaule un filet qu'il s'apprêtait à jeter à la mer. Arrivé près de nous, nous échangeâmes quelques paroles de politesse; puis Max laissa tomber son filet, monta à bord de notre canot, parla un instant à voix basse avec Henri, me salua et redescendit dans son embarcation.

— Bonne pêche ! lui cria Horace.

— Bon voyage ! répondit Max ; et la barque et le canot se séparèrent.

L'heure du dîner s'approchait, nous regagnâmes l'embouchure de la rivière ; mais le flux s'était retiré, il n'y avait plus assez d'eau pour nous porter jusqu'au parc : nous fûmes obligés de descendre sur la grève et de remonter par les dunes.

Là, je fis le chemin que vous-même fîtes trois ou quatre nuits après : je me trouvai sur les galets d'abord, puis dans les grandes herbes ; enfin je gravis la montagne, j'entrai dans l'abbaye, je vis le cloître et son petit cimetière, je suivis le corridor, et de l'autre côté d'un massif d'arbres je me retrouvai dans le parc du château.

Le soir se passa sans aucune circonstance remarquable ; Horace fut très gai, il parla pour l'hiver prochain d'embellissemens à faire à notre hôtel de Paris, et pour le printemps d'un voyage : il voulait emmener ma mère et moi en Italie, et peut-être acheter à Venise un de ses vieux palais de marbre, afin d'y aller passer les saisons du carnaval. Henri était beaucoup moins libre d'esprit, et paraissait préoccupé et inquiet au moindre bruit. Tous ces petits détails, auxquels je fis à peine attention dans le moment, se représentèrent plus tard à mon esprit avec toutes leurs causes qui m'étaient cachées alors, et que leur résultat me fit comprendre depuis.

Nous nous retirâmes laissant Henri au salon ; il avait à veiller pour écrire, nous dit-il. On lui apporta des plumes et de l'encre : il s'établit près du feu.

Le lendemain matin, comme nous étions à déjeuner, on entendit sonner d'une manière particulière à la porte du parc : — Max !... dirent ensemble Horace et Henri ; en effet, celui qu'ils avaient nommé entra presque aussitôt dans la cour au grand galop de son cheval.

— Ah ! te voilà, dit en riant Horace, je suis enchanté de te revoir ; mais une autre fois ménage un peu plus mes chevaux, vois dans quel état tu as mis ce pauvre Pluton.

— J'avais peur de ne pas arriver à temps, répondit Max ; puis, s'interrompant et se retournant de mon côté : — Madame, me dit-il, excusez-moi de me présenter ainsi botté et éperonné devant vous ; mais Horace a oublié, et je conçois cela, que nous avons pour aujourd'hui une partie de chasse à courre, avec des Anglais, continua-t-il, en appuyant sur ce mot : ils sont arrivés hier soir exprès par le bateau à vapeur ; de sorte qu'il ne faut pas que nous, qui sommes tout portés, nous nous trouvions en retard en leur manquant de parole.

— Très bien, dit Horace, nous y serons.

— Cependant, reprit Max en se retournant de mon côté, je ne sais si maintenant nous pouvons tenir notre promesse ; cette chasse est trop fatigante pour que madame nous accompagne.

— Oh! tranquillisez-vous, messieurs, m'empressai-je de répondre, je ne suis pas venue ici pour être une entrave à vos plaisirs : allez, et en votre absence je garderai la forteresse.

— Tu vois, dit Horace, Pauline est une véritable châtelaine des temps passés. Il ne lui manque vraiment que des suivantes et des pages, car elle n'a pas même de femme de chambre ; la sienne est restée en route, et ne sera ici que dans huit jours.

— Au reste, dit Henri, si tu veux demeurer au château, Horace, nous t'excuserons auprès de nos insulaires : rien de plus facile.

— Non pas, reprit vivement le comte; vous oubliez que

c'est moi qui suis le plus engagé dans le pari : il faut donc que je le soutienne en personne. Je vous l'ai dit, Pauline nous excusera.

— Parfaitement, repris-je, et, pour vous laisser toute liberté, je remonte dans ma chambre.

— Je vous y rejoins dans un instant, me dit Horace ; et, venant à moi avec une galanterie charmante, il me conduisit jusqu'à la porte et me baisa la main.

Je remontai chez moi ; au bout de quelques instans, Horace m'y suivit ; il était déjà en costume de chasse, et venait me dire adieu. Je redescendis avec lui jusqu'au perron, et je pris congé de ces messieurs ; ils insistèrent alors de nouveau pour que Horace restât près de moi. Mais j'exigeai impérieusement qu'il les accompagnât : ils partirent enfin en me promettant d'être de retour le lendemain matin.

Je restai seule au château avec le Malais : cette singulière société eût peut-être effrayé une autre femme que moi ; mais je savais que cet homme était tout dévoué à Horace depuis le jour où il l'avait vu avec son poignard aller attaquer la tigresse dans ses roseaux : subjugué par cette admiration puissante que les natures primitives ont pour le courage, il l'avait suivi de Bombay en France, et ne l'avait pas quitté un instant depuis. J'eusse donc été parfaitement tranquille, si je n'avais eu pour cause d'inquiétude que son air sauvage et son costume étrange ; mais j'étais au milieu d'un pays qui, depuis quelque temps, était devenu le théâtre des accidens les plus inouïs, et quoique je n'en eusse entendu parler ni à Horace ni à Henri qui, en leur qualité d'hommes, méprisaient ou affectaient de mépriser un semblable danger, ces histoires lamentables et sanglantes me revinrent à l'esprit dès que je fus seule ; cependant, comme je n'avais rien à craindre pendant le jour, je descendis dans le parc, et je résolus d'occuper ma matinée à visiter les environs du château que j'allais habiter pendant deux mois.

Mes pas se dirigèrent naturellement vers la partie que je connaissais déjà : je visitai de nouveau les ruines de l'abbaye, mais cette fois en détail. Vous les avez explorées, je n'ai pas besoin de vous les décrire. Je sortis par le porche ruiné, et j'arrivai bientôt sur la colline qui domine la mer.

C'était la seconde fois que je voyais ce spectacle : il n'avait donc encore rien perdu de sa puissance ; aussi restai-je deux heures assise, immobile et les yeux fixes, à le contempler. Au bout de ce temps, je le quittai à regret ; mais je voulais visiter les autres parties du parc. Je redescendis vers la rivière, j'en suivis quelque temps les bords ; je retrouvai amarrée à sa rive la barque sur laquelle nous avions fait la veille notre promenade, et qui était appareillée de manière à ce qu'on pût s'en servir au premier caprice. Elle me rappela, je ne sais pourquoi, ce cheval toujours sellé dans l'écurie. Cette idée en éveilla une autre : c'était celle de cette défiance éternelle qu'avait Horace et que partageaient ses amis, ces pistolets qui ne quittaient jamais le chevet de son lit, ces pistolets sur la table quand j'étais arrivée. Tout en paraissant mépriser le danger, ils prenaient donc des précautions contre lui ? Mais alors, si deux hommes croyaient ne pas pouvoir déjeuner sans armes, comment me laissaient-ils seule, moi qui n'avais aucune défense ? Tout cela était incompréhensible ; mais, par cela même, quelque effort que je fisse pour chasser ces idées sinistres de mon esprit, elles y revenaient sans cesse. Au reste, comme tout en songeant je marchais toujours, je me trouvai bientôt dans le plus touffu du bois. Là, au milieu d'une véritable forêt de chênes, s'élevait un pavillon isolé et parfaitement fermé : j'en fis le tour ; mais portes et volets étaient si habilement joints, que je ne pus, malgré ma curiosité, rien en voir que l'extérieur. Je me promis, la première fois que je sortirais avec Horace, de diriger la promenade de ce côté ; car j'avais déjà, si le comte ne s'y opposait pas, jeté mon dévolu sur ce pavillon pour en faire mon cabinet de travail, sa position le rendant parfaitement apte à cette destination.

Je rentrai au château. Après l'exploration extérieure vint la visite intérieure : la chambre que j'occupais donnait d'un côté dans un salon, de l'autre dans la bibliothèque ; un corridor régnait d'un bout à l'autre du bâtiment et le partageait en deux. Mon appartement était le plus complet ; le reste du château était divisé en une douzaine de petits logemens séparés, composés d'une antichambre, d'une chambre et d'un cabinet de toilette, le tout fort habitable, quoi que m'en eût dit et écrit le comte.

Comme la bibliothèque me paraissait le plus sûr contre-poison à la solitude et à l'ennui qui m'attendaient, je résolus de faire aussitôt connaissance avec les ressources qu'elle pouvait m'offrir : elle se composait en grande partie de romans du dix-huitième siècle, qui annonçaient que les prédécesseurs du comte avaient un goût décidé pour la littérature de Voltaire, de Crébillon fils et de Marivaux. Quelques volumes plus nouveaux, et qui paraissaient achetés par le propriétaire actuel, faisaient tache au milieu de cette collection : c'étaient des livres de chimie, d'histoire et de voyages : parmi ces derniers, je remarquai une belle édition anglaise de l'ouvrage de Daniel, sur l'Inde ; je résolus d'en faire le compagnon de ma nuit, pendant laquelle j'espérais peu dormir. J'en tirai un volume de son rayon, et je le portai dans ma chambre.

Cinq minutes après, le Malais vint m'annoncer par signes que le dîner était servi. Je descendis et trouvai la table dressée dans cette immense salle à manger. Je ne puis vous dire quel sentiment de crainte et de tristesse s'empara de moi quand je me vis forcée de dîner ainsi seule, éclairée par deux bougies dont la lumière n'atteignait pas la profondeur de l'appartement, et permettait à l'ombre d'y donner aux objets sur lesquels elle s'étendait les formes les plus bizarres. Ce sentiment pénible s'augmentait encore de la présence de ce serviteur basané, à qui je ne pouvais communiquer mes volontés que par des signes auxquels, du reste, il obéissait avec une promptitude et une intelligence qui donnaient encore quelque chose de plus fantastique à ce repas étrange. Plusieurs fois j'eus envie de lui parler, quoique je susse qu'il ne pourrait pas me comprendre ; mais, comme les enfans qui n'osent crier dans les ténèbres, j'avais peur d'entendre le son de ma propre voix. Lorsqu'il eut servi le dessert, je lui fis signe d'aller me faire un grand feu dans ma chambre ; la flamme du foyer est la compagnie de ceux qui n'en ont pas ; d'ailleurs, je comptais ne me coucher que le plus tard possible, car je me sentais une terreur à laquelle je n'avais pas songé pendant la journée, et qui était venue avec les ténèbres

Lorsque je me trouvai seule dans cette grande salle à manger, ma terreur s'augmenta : il me semblait voir s'agiter les rideaux blancs qui pendaient devant les fenêtres, pareils à des linceuls ; cependant ce n'était pas la crainte des morts qui m'agitait : les moines et les abbés dont j'avais foulé en passant les tombes dormaient de leur sommeil béni, les uns dans leur cloître, les autres dans leurs caveaux ; mais tout ce que j'avais lu à la campagne, tout ce qu'on m'avait raconté à Caen, me revenait à la mémoire, et je tressaillais au moindre bruit. Le seul qu'on entendît cependant était le frémissement des feuilles, le murmure lointain de la mer, et ce bruit monotone et mélancolique du vent qui se brise aux angles des grands édifices et s'abat dans les cheminées, comme une volée d'oiseaux de nuit. Je restai ainsi immobile pendant dix minutes à peu près, n'osant regarder ni à droite ni à gauche, lorsque j'entendis un léger bruit derrière moi ; je me retournai : c'était le Malais. Il croisa les mains sur sa poitrine et s'inclina : c'était sa manière d'annoncer que les ordres qu'il avait reçus étaient accomplis. Je me levai ; il prit les bougies et marcha devant moi ; mon appartement, du reste, avait été parfaitement préparé pour la nuit par ma singulière femme de chambre, qui posa les lumières sur une table et me laissa seule.

Mon désir avait été exécuté à la lettre : un feu immense brûlait dans la grande cheminée de marbre blanc supportée par des amours dorés ; sa lueur se répandait dans la chambre et lui donnait un aspect gai, qui contrastait si bien avec ma terreur, qu'elle commença à se passer. Cette chambre était tendue de damas rouge à fleurs, et ornée au plafond et aux portes d'une foule d'arabesques et d'enroulemens plus capricieux les uns que les autres, représentant des danses de faunes et de satyres dont les masques grotesques riaient d'un

rire d'or au foyer qu'ils reflétaient. Je n'étais cependant pas rassurée au point de me coucher; d'ailleurs, il était à peine huit heures du soir. Je substituai donc simplement un peignoir à ma robe, et, comme j'avais remarqué que le temps était beau, je voulus ouvrir ma fenêtre afin d'achever de me rassurer par la vue calme et sereine de la nature endormie; mais, par une précaution dont je crus pouvoir me rendre compte en l'attribuant à ces bruits d'assassinats répandus dans les environs, les volets en avaient été fermés en dedans. Je revins donc m'asseoir près de la table, au coin de mon feu, m'apprêtant à lire mon voyage dans l'Inde, lorsqu'en jetant les yeux sur le volume, je m'aperçus que j'avais apporté le tome second au lieu du tome premier. Je me levai pour aller le changer, lorsqu'à l'entrée de la bibliothèque ma crainte me reprit. J'hésitai un instant; enfin je me fis honte à moi-même d'une terreur aussi enfantine: j'ouvris hardiment la porte, et je m'avançai vers le panneau où était le reste de l'édition.

En approchant ma bougie des autres tomes pour voir leurs numéros, mes regards plongèrent dans le vide causé par l'absence du volume que, par erreur, j'avais pris d'abord, et derrière la tablette je vis briller un bouton de cuivre pareil à ceux que l'on met aux serrures, et que cachaient aux yeux les livres rangés sur le devant du panneau. J'avais souvent vu des portes secrètes dans les bibliothèques, et dissimulées par de fausses reliures; rien n'était donc plus naturel qu'une porte du même genre s'ouvrît dans celle-ci. Cependant la direction dans laquelle elle était placée rendait la chose presque impossible: les fenêtres de la bibliothèque étaient les dernières du bâtiment; ce bouton était scellé au lambris en retour de la seconde fenêtre: une porte pratiquée à cet endroit se serait donc ouverte sur le mur extérieur.

Je me reculai pour examiner, à l'aide de ma bougie, si je n'apercevais pas quelque signe qui indiquât une ouverture; mais j'eus beau regarder, je ne vis rien. Je portai alors la main sur le bouton, et j'essayai de le faire tourner, mais il résista; je le poussai et je le sentis fléchir; je le poussai plus fortement, alors une porte s'échappa avec bruit, renvoyée vers moi par un ressort. Cette porte donnait sur un petit escalier tournant, pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

Vous comprenez qu'une pareille découverte n'était point de nature à calmer mon effroi. J'avançai ma bougie au-dessus de l'escalier, et je le vis s'enfoncer perpendiculairement. Un instant j'eus l'intention de m'y engager, je descendis même les deux premières marches; mais le cœur me manqua. Je rentrai à reculons dans la bibliothèque, et je repoussai la porte, qui se referma si hermétiquement, que même, avec la certitude qu'elle existait, je ne pus découvrir ses jointures. Je replaçai aussitôt le volume, de peur qu'on ne s'aperçût que j'y avais touché, car je ne savais qui intéressait ce secret. Je pris au hasard un autre ouvrage, je rentrai dans ma chambre, je fermai au verrou la porte qui donnait sur la bibliothèque, et je revins m'asseoir près du feu.

Les événemens inattendus acquièrent ou perdent de leur gravité selon les dispositions d'esprit tristes ou gaies, ou selon les circonstances plus ou moins critiques dans lesquelles on se trouve. Certes, rien de plus naturel qu'une porte cachée dans une bibliothèque et qu'un escalier tournant pratiqué dans l'épaisseur d'un mur; mais si l'on découvre cette porte et cet escalier la nuit, dans un château isolé, qu'on habite seule et sans défense; si ce château s'élève au milieu d'une contrée qui retentit chaque jour du bruit d'un vol ou d'un assassinat nouveau, si toute une mystérieuse destinée vous enveloppe depuis quelque temps, si des pressentimens sinistres vous ont, vingt fois, fait passer, au milieu d'un bal, un frisson mortel dans le cœur, tout alors devient, sinon réalité, du moins spectre et fantôme; et personne n'ignore par expérience que le danger inconnu est mille fois plus saisissant et plus terrible que le péril visible et matérialisé.

C'est alors que je regrettai bien vivement ce congé imprudent que j'avais donné à ma femme de chambre. La terreur est une chose si peu raisonnée qu'elle s'excite ou se calme sans motifs plausibles. L'être le plus faible, un chien qui nous caresse, un enfant qui nous sourit, quoique ni l'un ni l'autre ne puissent nous défendre, sont, en ce cas, des appuis pour le cœur, sinon des armes pour le bras. Si j'avais eu près de moi cette fille, qui ne m'avait pas quittée depuis cinq ans, dont je connaissais le dévoûment et l'amitié, sans doute que toute crainte eût disparu, tandis que seule comme j'étais, il me semblait que j'étais dévouée à l'avance, et que rien ne pouvait me sauver.

Je restai ainsi deux heures immobile, la sueur de l'effroi sur le front. J'écoutai sonner à ma pendule dix heures, puis onze heures; et à ce bruit si naturel cependant, je me cramponnais chaque fois au bras de mon fauteuil. Entre onze heures et onze heures et demie, il me sembla entendre la détonation lointaine d'un coup de pistolet, je me soulevai à demi, appuyée sur le chambranle de la cheminée; puis, tout étant rentré dans le silence, je retombai assise et la tête renversée sur le dossier de ma bergère. Je restai encore ainsi quelque temps les yeux fixes et n'osant les détourner du point que je regardais, de peur qu'ils ne rencontrassent, en se retournant, quelque cause de crainte réelle. Tout-à-coup il me sembla, au milieu de ce silence absolu, que la grille qui était en face du perron et qui séparait le jardin du parc grinçait sur ses gonds. L'idée que Horace rentrait chassa à l'instant toute ma terreur; je m'élançai à la fenêtre, oubliant que mes volets étaient clos; je voulus ouvrir la porte du corridor; soit maladresse, soit précaution, le Malais l'avait fermée en se retirant: j'étais prisonnière. Je me rappelai alors que les fenêtres de la bibliothèque donnaient comme les miennes sur le préau, je tirai le verrou, et, par un de ces mouvemens bizarres qui font succéder le plus grand courage à la plus grande faiblesse, j'y entrai sans lumière, car ceux qui venaient à cette heure pouvaient n'être pas Horace et ses amis, et ma lumière dénonçait que ma chambre était habitée. Les volets étaient poussés seulement, j'en écartai un, et au clair de la lune j'aperçus distinctement un homme qui venait d'ouvrir l'un des battans de la grille et le tenait entrebâillé, tandis que deux autres, portant un objet que je ne pouvais distinguer, franchissaient la porte que leur compagnon referma derrière eux. Ces trois hommes ne s'avançaient pas vers le perron, mais tournaient autour du château; cependant, comme le chemin qu'ils suivaient les rapprochait de moi, je commençai à reconnaître la forme du fardeau qu'ils portaient; c'était un corps enveloppé dans un manteau. Sans doute, la vue d'une maison qui pouvait être habitée donna quelque espoir à celui ou à celle qu'on enlevait. Une espèce de lutte s'engagea sous ma fenêtre; dans cette lutte un bras se dégagea, ce bras était couvert d'une manche de robe; il n'y avait plus de doute, la victime était une femme... Mais tout ceci fut rapide comme l'éclair; le bras, saisi vigoureusement par un des trois hommes, rentra sous le manteau; l'objet reprit l'apparence informe d'un fardeau quelconque; puis tout disparut à l'angle du bâtiment et dans l'ombre d'une allée de marronniers, qui conduisait au petit pavillon fermé que j'avais découvert la veille au milieu du massif de chênes.

Je n'avais pas pu reconnaître ces hommes; tout ce que j'en avais distingué, c'est qu'ils étaient vêtus en paysans: mais, s'ils étaient véritablement ce qu'ils paraissaient être, comment venaient-ils au château? comment s'étaient-ils procuré une clef de la grille? Était-ce un rapt? était-ce un assassinat? Je n'en savais rien. Mais certainement c'était l'un ou l'autre: tout cela, d'ailleurs, était si incompréhensible et si étrange, que parfois je me demandais si je n'étais pas sous l'empire d'un rêve; au reste, on n'entendait aucun bruit, la nuit poursuivait son cours calme et tranquille, et moi j'étais restée debout à la fenêtre, immobile de terreur, n'osant quitter ma place, de peur que le bruit de mes pas n'éveillât le danger, s'il en était qui me menaçât. Tout-à-coup je me rappelai cette porte dérobée, cet escalier mystérieux; il me sembla entendre un bruit sourd de ce côté; je m'élançai dans ma chambre, refermai et verrouillai la porte; puis j'allai retomber dans mon fauteuil sans remarquer que, pendant mon absence, une des deux bougies s'était éteinte.

Cette fois ce n'était plus une crainte vague et sans cause qui m'agitait, c'était quelque crime bien réel qui rôdait autour de moi et dont j'avais de mes yeux distingué les agens

Il me semblait à tout moment que j'allais voir s'ouvrir une porte cachée, ou entendre glisser quelque panneau inaperçu : tous ces petits bruits si distincts pendant la nuit et que cause un meuble qui craque ou un parquet qui se disjoint, me faisaient bondir d'effroi, et j'entendais, dans le silence, mon cœur battre à l'unisson du balancier de la pendule. A ce moment, la flamme de ma bougie consumée atteignit le papier qui l'entourait, une lueur momentanée se répandit par toute la chambre, puis s'en alla décroissante; un pétillement se fit entendre pendant quelques secondes; puis la mèche s'enfonçant dans la cavité du flambeau, s'éteignit tout-à-coup et me laissa sans autre lumière que celle du foyer.

Je cherchai des yeux autour de moi si j'avais du bois pour l'alimenter : je n'en aperçus point. Je rapprochai les tisons les uns des autres, et pour un moment le feu reprit une nouvelle ardeur; mais sa flamme tremblante n'était point une lumière propre à me rassurer : chaque objet était devenu mobile comme la lueur nouvelle qui l'éclairait, les portes se balançaient, les rideaux semblaient s'agiter, de longues ombres mouvantes passaient sur le plafond et sur les tapisseries. Je sentais que j'étais près de me trouver mal, et je n'étais préservée de l'évanouissement que par la terreur même; en ce moment, ce petit bruit qui précède le tintement de la pendule se fit entendre, et minuit sonna.

Cependant je ne pouvais passer la nuit entière dans ce fauteuil; je sentais le froid me gagner lentement. Je pris la résolution de me coucher tout habillée, je gagnai le lit sans regarder autour de moi, je me glissai sous la couverture, et je tirai le drap par-dessus ma tête. Je restai une heure à peu près ainsi sans songer même à la possibilité du sommeil. Je me rappellerai cette heure toute ma vie : une araignée faisait sa toile dans la boiserie de l'alcôve, et j'écoutais le travail incessant de l'ouvrière nocturne : tout-à-coup il cessa, interrompu par un autre bruit; il me sembla entendre le petit cri qu'avait fait, lorsque j'avais poussé le bouton de cuivre, la porte de la bibliothèque; je sortis vivement ma tête de la couverture, et, le cou raidi, retenant mon haleine, la main sur mon cœur pour l'empêcher de battre, j'aspirai le silence, doutant encore; bientôt je ne doutai plus.

Je ne m'étais pas trompée, le parquet craqua sous le poids d'un corps; des pas s'approchèrent et heurtèrent une chaise; mais sans doute celui qui venait craignit d'être entendu, car tout bruit cessa aussitôt, et le silence le plus absolu lui succéda. L'araignée reprit sa toile... Oh! tous ces détails, voyez-vous!... tous ces détails, ils sont présens à ma mémoire comme si j'étais là encore, couchée sur ce lit et dans l'agonie de la terreur.

J'entendis de nouveau un mouvement dans la bibliothèque, on se remit en marche en s'approchant de la boiserie à laquelle était adossé mon lit; une main s'appuya contre la cloison : je n'étais plus séparée de celui qui venait ainsi que par l'épaisseur d'une planche. Je crus entendre glisser un panneau... Je me tins immobile et comme si je dormais : le sommeil était ma seule arme; le voleur, si c'en était un, comptant que je ne pourrais ni le voir ni l'entendre, m'épargnerait peut-être, jugeant ma mort inutile; mon visage tourné vers la tapisserie était dans l'ombre, ce qui me permit de garder les yeux ouverts. Alors je vis remuer mes rideaux, une main les écarta lentement; puis, encadrée dans leur draperie rouge, une tête pâle s'avança; en ce moment la dernière lueur du foyer, tremblante au fond de l'alcôve, éclaira cette apparition. Je reconnus le comte Horace, et je fermai les yeux!...

Lorsque je les rouvris, la vision avait disparu; quoique mes rideaux fussent encore agités, j'entendis le frôlement du panneau qui se refermait, puis le bruit décroissant des pas, puis le cri de la porte; enfin tout redevint tranquille et silencieux. Je ne sais combien de temps je restai ainsi sans haleine et sans mouvement; mais vers le commencement du jour à peu près, brisée par cette veille douloureuse, je tombai dans un engourdissement qui ressemblait au sommeil.

XII

Je fus réveillée par le Malais, qui frappait à la porte que j'avais fermée en dedans; je m'étais couchée tout habillée, comme je vous l'ai dit; j'allai donc tirer les verrous, le domestique ouvrit mes volets, et je vis rentrer dans ma chambre le jour et le soleil. Je m'élançai vers la fenêtre.

C'était une de ces belles matinées d'automne où le ciel, avant de se couvrir de son voile de nuages, jette un dernier sourire à la terre; tout était si calme et si tranquille dans ce parc, que je commençai à douter presque de moi-même. Cependant les événemens de la nuit étaient demeurés bien vivans dans mon cœur; puis les lieux mêmes qu'embrassait ma vue me rappelaient leurs moindres détails. Je revoyais la grille qui s'était ouverte pour donner passage à ces trois hommes et à cette femme, l'allée qu'ils avaient suivie, les pas dont l'empreinte était restée sur le sable, plus visibles à l'endroit où la victime s'était débattue, car ceux qui l'emportaient s'étaient cramponnés avec force pour maîtriser ses mouvemens; ces pas suivaient la direction que j'ai déjà indiquée, et disparaissaient sous l'allée de tilleuls. Je voulus voir alors, pour renforcer encore, s'il était possible, le témoignage de mes sens, si quelques nouvelles preuves se joindraient à celle-ci; j'entrai dans la bibliothèque, le volet était à demi ouvert comme je l'avais laissé, une chaise renversée au milieu de la chambre était celle que j'avais entendue tomber; je m'approchai du panneau, et, regardant avec une attention profonde, je vis la rainure imperceptible sur laquelle il glissait; j'appuyai ma main sur la moulure, il céda; en ce moment on ouvrit la porte de ma chambre; je n'eus que le temps de repousser le panneau et de saisir un livre dans la bibliothèque.

C'était le Malais, il venait me chercher pour déjeuner, je le suivis.

En entrant dans la salle à manger je tressaillis de surprise; je comptais y trouver Horace, et non-seulement il n'y était pas, mais encore je ne vis qu'un couvert. — Le comte n'est-il point rentré? m'écriai-je.

Le Malais me fit signe que non.

— Non! murmurai-je stupéfaite.

— Non, répéta-t-il encore du geste. Je tombai sur ma chaise : le comte n'était pas rentré!... et cependant je l'avais vu, moi, il était venu à mon lit, il avait soulevé mes rideaux une heure après que ces trois hommes... Mais ces trois hommes... n'étaient-ce pas le comte et ses deux amis; Horace, Max et Henri, qui enlevaient une femme!... Eux seuls en effet pouvaient avoir la clef du parc, entrer ainsi librement sans être vus ni inquiétés; plus de doute, c'était cela. Voilà pourquoi le comte n'avait pas voulu me laisser venir au château; voilà pourquoi il m'avait reçue si froidement; voilà pourquoi il avait prétexté une partie de chasse. L'enlèvement de cette femme était arrêté avant mon arrivée; l'enlèvement était accompli. Le comte ne m'aimait plus, il aimait une autre femme, et cette femme était dans le château : dans le pavillon, sans doute!

Oui; et le comte, pour s'assurer que je n'avais rien vu, rien entendu, que j'étais enfin sans soupçons, était remonté par l'escalier de la bibliothèque, avait poussé la boiserie, écarté mes rideaux, et certain que je dormais, était retourné à ses amours. Tout m'était expliqué, clair et précis comme si je l'eusse vu. En un instant, ma jalousie avait percé l'obscurité, abattu les murailles; rien ne me restait plus à apprendre : je sortis, j'étouffais!

On avait déjà effacé la trace des pas; le râteau avait nivelé le sable. Je suivis l'allée de tilleuls, je gagnai le massif de chênes, je vis le pavillon, je tournai autour : il était clos et semblait inhabité, comme la veille. Je rentrai au château, je montai dans ma chambre, je me jetai dans cette bergère où la nuit précédente j'avais passé de si cruelles heures, et je m'étonnai de mon effroi!... C'était l'ombre, c'étaient les ténèbre

ou plutôt c'était l'absence d'une passion violente, qui avait ainsi affaibli mon cœur!...

Je passai une partie de la journée à me promener dans ma chambre, à ouvrir et fermer la fenêtre, attendant le soir avec autant d'impatience que j'avais, la veille, de crainte de le voir venir. On vint m'annoncer que le dîner était servi. Je descendis; je vis, comme le matin, un seul couvert, et près du couvert une lettre. Je reconnus l'écriture d'Horace, et je brisai vivement le cachet.

Il s'excusait auprès de moi de me laisser deux jours ainsi seule; mais il n'avait pu revenir, sa parole était engagée avant mon arrivée, et il avait dû la tenir, quoiqu'il lui en coûtât. Je froissai la lettre entre mes mains sans l'achever, et je la jetai dans ma cheminée; puis je m'efforçai de manger pour détourner les soupçons du Malais, et je remontai dans ma chambre.

Ma recommandation de la veille n'avait pas été oubliée: je trouvai grand feu; mais ce soir, ce n'était plus cela qui me préoccupait. J'avais tout un plan à arrêter; je m'assis pour réfléchir. Quant à la peur de la veille, elle était complétement oubliée!

Le comte Horace et ses amis étaient rentrés par la grille; car ces hommes, c'étaient bien eux et lui. Ils avaient conduit cette femme au pavillon; puis le comte était remonté par l'escalier dérobé pour s'assurer si j'étais bien endormie, et si je n'avais rien vu ni entendu. Je n'avais donc qu'à suivre l'escalier; à mon tour, je faisais le même chemin que lui, j'allais là d'où il était venu: j'étais décidée à suivre l'escalier.

Je regardai la pendule, elle marquait huit heures un quart; j'allai à mes volets, ils n'étaient pas fermés. Sans doute il n'y avait rien à voir cette nuit, puisque la précaution de la veille n'avait pas été prise: j'ouvris la fenêtre.

La nuit était orageuse, j'entendais le tonnerre au loin, et le bruit de la mer qui se brisait sur la plage venait jusqu'à moi. Il y avait dans mon cœur une tempête plus terrible que celle de la nature, et mes pensées se heurtaient dans ma tête plus sombres et plus pressées que les vagues de l'Océan. Deux heures s'écoulèrent ainsi sans que je fisse un mouvement, sans que mes yeux quittassent une petite statue perdue dans un massif d'arbres: il est vrai que je ne la voyais pas.

Enfin je pensai que le moment était venu: je n'entendais plus aucun bruit dans le château; cette même pluie qui, pendant cette même soirée du 27 au 28 septembre, vous fit chercher un abri dans les ruines, commençait à tomber par torrens: je laissai un instant ma tête exposée à l'eau du ciel, puis je rentrai, refermant ma fenêtre et repoussant mes volets.

Je sortis de ma chambre et fis quelques pas dans le corridor. Aucun bruit ne veillait dans le château; le Malais était couché sans doute, ou il servait son maître dans une autre partie de l'habitation. Je rentrai chez moi et je mis les verrous; il était dix heures et demie: on n'entendait que les plaintes de l'ouragan, dont le bruit me servait en couvrant celui que je pourrais faire. Je pris une bougie, et je m'avançai vers la porte de la bibliothèque: elle était fermée à clef!...

On m'y avait vue le matin, on craignait que je ne découvrisse l'escalier: on m'en avait clos l'issue. Heureusement que le comte avait pris la peine de m'en indiquer une autre.

Je passai derrière mon lit, je pressai la moulure mobile, la boiserie glissa, et je me trouvai dans la bibliothèque.

J'allai droit, d'un pas ferme et sans hésiter, à la porte dérobée; j'enlevai le volume qui cachait le bouton, je poussai le ressort, le panneau s'ouvrit.

Je m'engageai dans l'escalier; il offrait juste passage à une personne; je descendis trois étages. A chaque étage j'écoutai, je n'entendis rien.

Je me trouvai sous une voûte qui s'enfonçait hardiment et en droite ligne. Je la suivis pendant cinq minutes à peu près; puis je trouvai une troisième porte; comme la seconde, elle n'opposa aucune résistance; elle donnait sur un autre escalier pareil à celui de la bibliothèque, mais qui n'avait que deux étages. De celui-là on sortait par un panneau de fer carré: en l'entr'ouvrant j'entendis des voix. J'éteignis ma bougie, je la posai sur la dernière marche; puis je me glissai par l'ouverture: elle était produite par le déplacement d'une plaque de cheminée. Je la repoussai doucement, et je me trouvai dans une espèce de laboratoire de chimiste, très faiblement éclairé, la lumière de la chambre voisine ne pénétrant dans ce cabinet qu'au moyen d'une ouverture ronde, placée au haut d'une porte et voilée par un petit rideau vert. Quant aux fenêtres, elles étaient si soigneusement fermées, que, même pendant le jour, toute clarté extérieure devait être interceptée.

Je ne m'étais pas trompée lorsque j'avais cru entendre parler. La conversation était bruyante dans la chambre attenante: je reconnus la voix du comte et de ses amis. J'approchai une chaise de la porte, et je montai sur la chaise; de cette manière j'atteignis jusqu'au carreau, et ma vue plongea dans l'appartement.

Le comte Horace, Max et Henri étaient à table; pourtant l'orgie tirait à sa fin. Le Malais les servait, debout derrière le comte. Chacun des convives était vêtu d'une blouse bleue, portait un couteau de chasse à la ceinture, et avait une paire de pistolets à portée de sa main. Horace se leva comme pour s'en aller.

— Déjà? lui dit Max.

— Que voulez-vous que je fasse ici? répondit le comte.

— Bois! dit Henri en levant son verre.

— Le beau plaisir de boire avec vous, reprit le comte; à la troisième bouteille vous voilà ivres comme des portefaix.

— Jouons!...

— Je ne suis pas un filou pour vous gagner votre argent quand vous n'êtes pas en état de le défendre, dit le comte en haussant les épaules et en se tournant à demi.

— Eh bien! alors, fais la cour à notre belle Anglaise; ton domestique a pris ses précautions pour qu'elle ne soit pas cruelle. Sur ma parole, voilà un gaillard qui s'y entend. Tiens, mon brave.

Max donna au Malais une poignée d'or.

— Généreux comme un voleur! dit le comte.

— Voyons, voyons, ce n'est pas répondre, repartit Max en se levant à son tour. Veux-tu de la femme ou n'en veux-tu pas?

— Je n'en veux pas.

— Alors je la prends.

— Un instant! s'écria Henri en étendant la main; il me semble que je suis bien quelqu'un ou quelque chose ici, et que j'ai des droits comme un autre. Qu'est-ce qui a tué le mari?

— Au fait, c'est un antécédent, dit en riant le comte.

Un gémissement se fit entendre à ce mot. Je tournai les yeux du côté où il venait: une femme était étendue sur un lit à colonnes, les bras et les jambes liés aux quatre supports du baldaquin. Mon attention avait été tellement absorbée sur un seul point, que je ne l'avais pas aperçue d'abord.

— Oui, continua Max; mais qui les a attendus au Havre? qui est accouru ici à franc étrier pour vous avertir?

— Diable! fit le comte, voilà qui devient embarrassant, et il faudrait être le roi Salomon en personne pour décider qui a le plus de droits, de l'espion ou de l'assassin.

— Il faut pourtant que cela se décide, dit Max. Tu m'y as fait penser, à cette femme, et voilà que j'en suis amoureux maintenant.

— Et moi de même, dit Henri. Ainsi, puisque tu ne t'en soucies pas, toi, donne-la à celui de nous deux que tu voudras.

— Pour que l'autre m'aille dénoncer à la suite de quelque orgie où, comme aujourd'hui, il ne saura plus ce qu'il fait, n'est-ce pas? Oh! que non, messieurs. Vous êtes beaux, vous êtes jeunes, vous êtes riches, vous avez dix minutes pour lui faire la cour. Allez, mes don Juan.

— A la cour près, ce que tu viens de dire est une idée, répondit Henri. Qu'elle choisisse elle-même celui qui lui conviendra le mieux.

— Allons, soit, répondit Max; mais qu'elle se dépêche. Explique-lui cela, toi qui parles toutes les langues.

— Volontiers, dit Horace. Puis, se tournant vers la malheureuse femme : — Milady, lui dit-il dans l'anglais le plus pur, voici deux brigands de mes amis, tous deux de bonne famille, au reste, ce dont on peut vous donner la preuve sur parchemin, si vous le désirez, qui, élevés dans les principes de la secte platonique, c'est-à-dire du partage des biens, ont commencé par manger les leurs; puis, trouvant alors que tout était mal arrangé dans la société, ont eu la vertueuse idée de s'embusquer sur les grandes routes où elle passe, pour corriger ses injustices, rectifier ses erreurs et équilibrer ses inégalités. Depuis cinq ans, à la plus grande gloire de la philosophie et de la police, ils s'occupent religieusement de cette mission, qui leur donne de quoi figurer de la manière la plus honorable dans les salons de Paris, et qui les conduira, comme cela est arrivé pour moi, à quelque bon mariage qui les dispensera de continuer de faire les Karl Moor et les Jean Sbogar. En attendant, comme il n'y a dans ce château que ma femme, et que je ne veux pas la leur donner, ils vous supplient bien humblement de choisir, entre eux deux, celui qui vous conviendra le plus; faute de quoi, ils vous prendront tous les deux. Ai-je parlé en bon anglais, madame, et m'avez-vous compris?...

— Oh! si vous avez quelque pitié dans le cœur, s'écria la pauvre femme, tuez-moi! tuez-moi!

— Que répond-elle? murmura Max.

— Elle répond que c'est infâme, voilà tout, dit Horace; et j'avoue que je suis un peu de son avis.

— Alors..... dirent ensemble Max et Henri en se levant.

— Alors, faites comme vous voudrez, répondit Horace; et il se rassit, se versa un verre de vin de Champagne et but.

— Oh! tuez-moi donc! tuez-moi donc! s'écria de nouveau la femme en voyant les deux jeunes gens prêts à s'avancer vers elle.

En ce moment, ce qu'il était facile de prévoir arriva : Max et Henri, échauffés par le vin, se trouvèrent face à face, et, poussés par le même désir, se regardèrent avec colère.

— Tu ne veux donc pas me la céder? dit Max.

— Non! répondit Henri.

— Eh bien! alors, je la prendrai.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Henri! Henri! dit Max en grinçant des dents, je te jure sur mon honneur que cette femme m'appartiendra!

— Et moi, je te promets sur ma vie qu'elle sera à moi; et je tiens plus à ma vie, je crois, que tu ne tiens à ton honneur.

Alors ils firent chacun un pas en arrière, tirèrent leurs couteaux de chasse et revinrent l'un contre l'autre.

— Mais, par grâce, par pitié, au nom du ciel, tuez-moi donc! cria pour la troisième fois la femme couchée.

— Qu'est-ce que vous venez de dire? s'écria Horace toujours assis, s'adressant aux deux jeunes gens d'un ton de maître.

— J'ai dit, répondit Max en portant un coup à Henri, que ce serait moi qui aurais cette femme.

— Et moi, reprit Henri, pressant à son tour son adversaire, j'ai dit que ce serait non pas lui, mais moi; et je maintiens ce que j'ai dit.

— Eh bien! murmura Horace, vous en avez menti tous les deux; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

A ces mots, il prit sur la table un pistolet, le leva lentement dans la direction du lit et fit feu : la balle passa entre les combattans et alla frapper la femme au cœur.

A cette vue, je jetai un cri affreux et je tombai évanouie, et aussi morte en apparence que celle qui venait d'être frappée.

XIII.

Lorsque je revins à moi j'étais dans le caveau : le comte, guidé par le cri que j'avais poussé et par le bruit de ma chute, m'avait sans doute trouvée dans le laboratoire, et, profitant de mon évanouissement, qui avait duré plusieurs heures, m'avait transportée dans cette tombe : il y avait près de moi, sur une pierre, une lampe, un verre, une lettre : le verre contenait du poison; quant à la lettre, je vais vous la dire :

— Hésitez-vous à me la montrer, m'écriai-je, et n'êtes-vous confiante qu'à demi?

— Je l'ai brûlée, me répondit Pauline; mais, soyez tranquille : je n'en ai pas oublié une parole.

« Vous avez voulu que la carrière du crime fût complète pour moi, Pauline : vous avez tout vu, tout entendu : je n'ai donc plus rien à vous apprendre : vous savez qui je suis, ou plutôt ce que je suis.

» Si le secret que vous avez surpris était à moi seul, si nulle autre vie que la mienne n'était en jeu, je la risquerais plutôt que de faire tomber un seul cheveu de votre tête. Je vous le jure, Pauline.

» Mais une indiscrétion involontaire, un signe d'effroi arraché à votre souvenir, un mot échappé dans vos rêves, peut conduire à l'échafaud non-seulement moi, mais encore deux autres hommes. Votre mort assure trois existences : il faut donc que vous mouriez.

» J'ai eu un instant l'idée de vous tuer pendant que vous étiez évanouie; mais je n'en ai pas eu le courage, car vous êtes la seule femme que j'aie aimée, Pauline : si vous aviez suivi mon conseil, ou plutôt obéi à mes ordres, vous seriez à cette heure près de votre mère. Vous êtes venue près de moi : ne vous en prenez donc qu'à vous de votre destinée.

» Vous vous réveillerez dans un caveau où nul n'est descendu depuis vingt ans, et dans lequel, d'ici à vingt ans peut-être, nul ne descendra encore. N'ayez donc aucun espoir de secours, car il serait inutile. Vous trouverez du poison près de cette lettre : tout ce que je puis faire pour vous est de vous offrir une mort prompte et douce au lieu d'une agonie lente et douloureuse. Dans l'un ou l'autre cas, et quelque parti que vous preniez, à compter de cette heure, vous êtes morte.

» Personne ne vous a vue, personne ne vous connaît; cette femme que j'ai tuée pour mettre Max et Henri d'accord sera ensevelie à votre place, ramenée à Paris dans les caveaux de votre famille, et votre mère pleurera sur elle, croyant pleurer sur son enfant.

» Adieu, Pauline. Je ne vous demande ni oubli ni miséricorde : il y a longtemps que je suis maudit, et votre pardon ne me sauverait pas. »

— C'est atroce! m'écriai-je; ô mon Dieu, mon Dieu! que vous avez dû souffrir!

— Oui. Aussi tout ce qui me resterait à vous raconter ne serait que mon agonie : ainsi donc...

— N'importe, m'écriai-je en l'interrompant, n'importe, dites-la.

— Je lus cette lettre deux ou trois fois : je ne pouvais pas me convaincre moi-même de sa réalité. Il y a des choses contre lesquelles la raison se révolte : on les a devant soi, sous la main, sous les yeux; on les regarde, on les touche, et l'on n'y croit pas. J'allai en silence à la grille; elle était fermée; je fis deux ou trois fois en silence le tour de mon caveau, frappant ses murs humides de mon poing incrédule; puis je revins m'asseoir en silence dans un angle de mon tombeau. J'étais bien enfermée; à la lueur de la lampe je voyais bien la lettre et le poison; cependant je doutais encore; je disais, comme on se le dit quelquefois en songe : Je dors, je vais m'éveiller.

Je restai ainsi assise et immobile jusqu'au moment où ma lampe se mit à pétiller. Alors une idée affreuse, qui ne m'était pas venue jusque là, me vint tout-à-coup; c'est qu'elle allait s'éteindre. Je jetai un cri de terreur et m'élançai vers elle : l'huile était presque épuisée. J'allais faire dans l'obscurité mon apprentissage de la mort.

Oh! que n'aurais-je pas donné pour avoir de l'huile à verser dans cette lampe. Si j'avais pu l'alimenter de mon sang, je me serais ouvert les veines avec mes dents. Elle pétillait toujours; à chaque pétillement, sa lumière était moins vive, et le cercle de ténèbres, qu'elle avait éloigné lorsqu'elle brillait dans toute sa force, se rapprochait graduellement de moi. J'étais près d'elle, à genoux, les mains jointes; je ne pensais pas à prier Dieu, je la priais, elle...

Enfin elle commença de lutter contre l'obscurité, comme j'allais bientôt moi-même commencer de lutter contre la mort. Peut-être l'animais-je de mes propres sentimens; mais il me semblait qu'elle se cramponnait à la vie, et qu'elle tremblait de laisser éteindre ce feu qui était son âme. Bientôt l'agonie arriva pour elle avec toutes ses phases: elle eut des lueurs brillantes, comme un moribond a des retours de force; elle jeta des clartés plus lointaines qu'elle n'avait jamais fait, comme au milieu de son délire l'esprit fiévreux voit quelquefois au-delà des limites assignées à la vue humaine; puis la langueur de l'épuisement leur succéda; la flamme vacilla pareille à ce dernier souffle qui tremble aux lèvres d'un mourant; enfin elle s'éteignit, emportant avec elle la clarté, qui est la moitié de la vie.

Je retombai dans l'angle de mon cachot. A compter de ce moment, je ne doutai plus : car, chose étrange, c'était depuis que j'avais cessé de voir la lettre et le poison que j'étais bien certaine qu'ils étaient là.

Tant que j'avais vu clair, je n'avais point fait attention au silence : dès que la lumière fut éteinte, il pesa sur mon cœur de tout le poids de l'obscurité. Au reste, il y avait quelque chose de si funèbre et de si profond, qu'eussé-je eu la chance d'être entendue, j'eusse hésité peut-être à crier. Oh! c'était bien un de ces silences mortuaires qui viennent s'asseoir pendant l'éternité sur la pierre des tombes.

Une chose bizarre, c'est que l'approche de la mort m'avait presque fait oublier celui qui la causait : je pensais à ma situation, j'étais absorbée dans ma terreur; mais je puis le dire, et Dieu le sait, si je ne pensai pas à lui pardonner, je ne songeai pas non plus à le maudire. Bientôt je commençai à souffrir de la faim.

Un temps que je ne pus calculer s'écoula, pendant lequel probablement le jour s'était éteint et la nuit était venue : car, lorsque le soleil reparut, un rayon, qui pénétrait par quelque gerçure du sol, vint éclairer la base d'un pilier. Je jetai un cri de joie, comme si ce rayon m'apportait un espoir.

Mes yeux se fixèrent sur ce rayon avec tant de persévérance, que je finis par distinguer parfaitement tous les objets répandus sur la surface qu'il éclairait : il y avait quelques pierres, un éclat de bois et une touffe de mousse : en revenant toujours à la même place, il avait fini par tirer de terre cette pauvre et débile végétation. Oh! que n'aurais-je pas donné pour être à la place de cette pierre, de cet éclat de bois et de cette mousse, afin de revoir le ciel encore une fois à travers cette ride de la terre.

Je commençai à éprouver une soif ardente et à sentir mes idées se confondre : de temps en temps des nuages sanglans passaient devant mes yeux, et mes dents se serraient comme dans une crise nerveuse; cependant j'avais toujours les yeux fixés sur la lumière. Sans doute elle entrait par une ouverture bien étroite, car lorsque le soleil cessa de l'éclairer en face, le rayon se ternit et devint à peine visible. Cette disparition m'enleva ce qui me restait de courage : je me tordis de rage et je sanglotai convulsivement.

Ma faim s'était changée en une douleur aiguë à l'estomac. La bouche me brûlait; j'éprouvais le désir de mordre; je mis une tresse de mes cheveux entre mes dents, et je la broyai. Bientôt je me sentis prise d'une fièvre sourde, quoique mon pouls battît à peine. Je commençai à penser au poison : alors je me mis à genoux et je joignis les mains pour prier; mais j'avais oublié mes prières : impossible de me rappeler autre chose que quelques phrases entrecoupées et sans suite. Les idées les plus opposées se heurtaient à la fois dans mon cerveau; un motif de musique de *la Gazza* bourdonnait incessamment à mes oreilles; je sentais moi-même que j'étais en proie à un commencement de délire. Je me laissai tomber tout de mon long et la face contre terre.

Un engourdissement, produit par les émotions et la fatigue que j'avais éprouvées, s'empara de moi : je m'assoupis, sans que le sentiment de ma position cessât de veiller en moi. Alors commença une série de rêves plus incohérens les uns que les autres. Ce sommeil douloureux, loin de me rendre quelque repos, me brisa. Je me réveillai avec une faim et une soif dévorantes: alors je pensai une seconde fois au poison qui était là près de moi, et qui pouvait me donner une fin douce et rapide. Malgré ma faiblesse, malgré mes hallucinations, malgré cette fièvre sourde qui frémissait dans mes artères, je sentais que la mort était encore loin, qu'il me faudrait l'attendre bien des heures, et que de ces heures les plus cruelles n'étaient point passées : alors je pris la résolution de revoir une fois encore ce rayon de jour qui, la veille, était venu me visiter, comme un consolateur qui se glisse dans le cachot du prisonnier. Je restai les yeux fixés vers l'endroit où il devait paraître: cette attente et cette préoccupation calmèrent un peu les souffrances atroces que j'éprouvais.

Le rayon désiré parut enfin. Je le vis descendre pâle et blafard : ce jour-là le soleil était voilé sans doute. Alors tout ce qu'il éclairait sur la terre se représentait à moi : ces arbres ces prairies, cette eau si belle; Paris, que je ne reverrais plus; ma mère, que j'avais quittée pour toujours, ma mère, qui déjà peut-être avait reçu la nouvelle de ma mort et qui pleurait sa fille vivante. A tous ces aspects et à tous ces souvenirs, mon cœur se gonfla, j'éclatai en sanglots et je fondis en pleurs : c'était la première fois depuis que j'étais dans ce caveau. Peu à peu le paroxisme se calma, mes sanglots s'éteignirent, mes larmes coulèrent silencieuses. Ma résolution était toujours prise de m'empoisonner; cependant je souffrais moins.

Je restai, comme la veille, les yeux sur ce rayon tant qu'il brilla; puis, comme la veille, je le vis pâlir et disparaître.. Je le saluai de la main... et je lui dis adieu de la voix, car j'étais décidée à ne pas le revoir.

Alors je me repliai sur moi-même et me concentrai en quelque sorte dans mes dernières et suprêmes pensées. Je n'avais pas fait dans toute ma vie, comme jeune fille ou comme femme, une action mauvaise; je mourais sans aucun sentiment de haine ni sans aucun désir de vengeance: Dieu devait donc m'accueillir comme sa fille, la terre ne pouvait me manquer que pour le ciel. C'était la seule idée consolante qui me restât; je m'y attachai.

Bientôt il me sembla que cette idée se répandait non-seulement en moi, mais autour de moi; je commençai d'éprouver cet enthousiasme saint qui fait le courage des martyrs. Je me levai tout debout et la tête vers le ciel, et il me sembla que mes yeux perçaient la voute, perçaient la terre et arrivaient jusqu'au trône de Dieu. En ce moment, mes douleurs mêmes étaient comprimées par l'exaltation religieuse; je marchai vers la pierre où était posé le poison, comme si je voyais au milieu des ténèbres; je pris le verre, j'écoutai si je n'entendais aucun bruit, je regardai si je ne voyais aucune lumière; je relus en souvenir cette lettre qui me disait que depuis vingt ans personne n'était descendu dans ce souterrain, et qu'avant vingt ans peut-être personne n'y descendrait encore; je me convainquis bien dans mon âme de l'impossibilité où j'étais d'échapper aux souffrances qui me restaient à endurer, je pris le verre de poison, je le portai à mes lèvres et je le bus, en mêlant ensemble, dans un dernier murmure de regret et d'espérance, le nom de ma mère, que j'allais quitter, et celui de Dieu que j'allais voir.

Puis je retombai dans l'angle de mon caveau; ma vision céleste s'était éteinte, le voile de la mort s'étendait entre elle et moi. Les douleurs de la faim et de la soif avaient reparu; à ces douleurs allaient se joindre celles du poison. J'attendais avec anxiété cette sueur de glace qui devait m'annoncer ma dernière agonie... Tout-à-coup j'entendis mon nom; je rouvris les yeux et je vis de la lumière : vous étiez là, debout à la grille de ma tombe!... vous, c'est-à-dire le jour, la vie, la li-

berté... Je jetai un cri et je m'élançai vers vous. Vous savez le reste.

Et maintenant, continua Pauline, je vous rappelle sur votre honneur le serment que vous m'avez fait de ne rien révéler de ce terrible drame tant que vivra encore un des trois principaux acteurs qui y ont joué un rôle.

Je le lui renouvelai.

XIV.

La confidence que m'avait faite Pauline me rendait sa position plus sacrée encore. Je sentis dès lors toute l'étendue que devait acquérir ce dévoûment dont mon amour pour elle me faisait un bonheur; mais en même temps je compris quelle indélicatesse il y aurait de ma part à lui parler de cet amour autrement que par des soins plus empressés et des attentions plus respectueuses. Le plan convenu entre nous fut adopté; elle passa pour ma sœur et m'appela son frère: cependant j'obtins d'elle, en lui faisant comprendre la possibilité d'être reconnue par quelque personne qui l'aurait rencontrée dans les salons de Paris, qu'elle renonçât à l'idée de donner des leçons de langue et de musique. Quant à moi, j'écrivis à ma mère et à ma sœur que je comptais rester pendant un an ou deux en Angleterre. Pauline éleva encore quelques difficultés lorsque je lui fis part de cette décision; mais elle vit qu'il y avait pour moi un tel bonheur à l'accomplir, qu'elle n'eut plus le courage de m'en parler, et que cette résolution prit entre nous force de chose convenue.

Pauline avait hésité longtemps pour décider si elle révélerait ou ne révélerait pas son secret à sa mère, et si, morte pour tout le monde, elle serait vivante pour celle à qui elle devait la vie: moi-même je l'avais pressée de prendre ce parti; faiblement il est vrai: car il m'enlevait, à moi, cette position de protecteur qui me rendait si heureux à défaut d'un autre titre; mais Pauline, après y avoir réfléchi, avait repoussé, à mon grand étonnement, cette consolation, et quelques instances que je lui eusse faites pour connaître le motif de son refus, elle avait refusé de me le révéler, prétendant qu'il m'affligerait.

Cependant nos journées passaient ainsi, pour elle dans une mélancolie qui semblait parfois n'être point sans charmes, pour moi dans l'espérance, sinon dans le bonheur; car je la voyais de jour en jour se rapprocher de moi par tous les petits contacts du cœur, et, sans s'en apercevoir elle-même, elle me donnait des preuves lentes mais visibles du changement qui s'opérait en elle: si nous travaillions l'un et l'autre, elle à quelque ouvrage de broderie, moi à un dessin ou à une aquarelle, il m'arrivait souvent, en levant les yeux vers elle, de trouver les siens fixés sur moi: si nous sortions ensemble, l'appui qu'elle me demandait d'abord était celui d'une étrangère à un étranger; puis, au bout de quelque temps, soit faiblesse, soit abandon, je la sentais peser mollement à mon bras; si je sortais seul, presque toujours, en tournant le coin de la rue Saint-James, je l'apercevais de loin à la fenêtre, regardant du côté où elle savait que je devais venir: tous ces signes, qui pouvaient simplement être ceux d'une familiarité plus grande et d'une reconnaissance plus continuelle, m'apparaissaient à moi comme des révélations d'une félicité à venir; je lui savais gré de chacun d'eux, et je l'en remerciais intérieurement, car je craignais, si je le faisais tout haut, de lui faire apercevoir à elle-même que son cœur prenait peu à peu l'habitude d'une amitié plus que fraternelle.

J'avais fait usage de mes lettres de recommandation, et, tout isolés que nous vivions, nous recevions parfois quelque visite: car nous devions fuir à la fois et le tumulte du monde et l'affectation de la solitude. Parmi nos connaissances les plus habituelles était un jeune médecin qui avait acquis, depuis trois ou quatre ans, à Londres, une grande réputation pour ses études profondes de certaines maladies organiques: chaque fois qu'il venait nous voir, il regardait Pauline avec une attention sérieuse, qui, après son départ, me laissait toujours quelques inquiétudes; en effet, ces belles et fraîches couleurs de la jeunesse dont j'avais vu son teint autrefois si riche, et dont j'avais d'abord attribué l'absence à la douleur et à la fatigue, n'avaient point reparu depuis la nuit où je l'avais trouvée mourante dans ce caveau, ou, si quelque teinte revenait colorer momentanément ses joues, c'était pour leur donner, tant qu'elle y demeurait, un aspect fébrile plus inquiétant que la pâleur elle-même. Il arrivait aussi parfois que tout-à-coup, sans cause comme sans régularité, elle éprouvait des spasmes qui la conduisaient à des évanouissemens, et que, pendant les jours qui suivaient ces accidens, une mélancolie plus profonde s'emparait d'elle. Enfin ils se renouvelèrent avec une telle fréquence et une gravité si visiblement croissante, qu'un jour que le docteur Sercey était venu nous faire une de ses visites habituelles, je l'arrachai aux préoccupations qu'éveillait toujours en lui la vue de Pauline, et lui prenant le bras, je descendis avec lui dans le jardin.

Nous fîmes plusieurs fois sans parler le tour de la petite pelouse; puis enfin nous vînmes nous asseoir sur le banc où Pauline m'avait raconté cette terrible histoire. Là, nous restâmes un moment pensifs; enfin j'allais rompre le silence, lorsque le docteur me prévint:

— Vous êtes inquiet sur la santé de votre sœur? me dit-il.

—Je l'avoue, répondis-je, et vous-même m'avez laissé apercevoir des craintes qui augmentent les miennes.

— Et vous avez raison, continua le docteur, elle est menacée d'une maladie chronique de l'estomac. A-t-elle éprouvé quelque accident qui ait pu altérer cet organe?

—Elle a été empoisonnée...

Le docteur réfléchit un instant.

—Oui, c'est bien cela, me dit-il, je ne m'étais point trompé: je vous prescrirai un régime qu'elle suivra avec une grande exactitude. Quant au côté moral du traitement, il dépend de vous; procurez à votre sœur le plus de distraction possible. Peut-être est-elle prise de la maladie du pays, et un voyage en France lui ferait-il du bien.

— Elle ne veut pas y retourner.

— Eh bien! une course en Écosse, en Irlande, en Italie, partout où elle voudra; mais je crois la chose nécessaire.

Je serrai la main du docteur, et nous rentrâmes. Quant à l'ordonnance, il devait me l'envoyer à moi-même. Je comptais, pour ne pas inquiéter Pauline, substituer sans rien dire le régime qui lui serait prescrit à notre manière de vivre ordinaire; mais cette précaution fut inutile; à peine le docteur nous eût-il quittés, que Pauline me prit la main.

— Il vous a tout avoué, n'est-ce pas? me dit-elle. Je fis semblant de ne pas comprendre, elle sourit tristement. — Eh bien! continua-t-elle, voilà pourquoi je n'ai pas voulu écrire à ma mère: à quoi bon lui rendre son enfant pour qu'un an ou deux après, la mort vienne la lui reprendre? C'est bien assez de pleurer une fois ceux qu'on aime.

— Mais, lui dis-je, vous vous abusez étrangement sur votre état: c'est une indisposition, et voilà tout.

— Oh! c'est plus sérieux que cela, répondit Pauline avec son même sourire doux et triste, et je sens que le poison a laissé des traces de son passage et que je suis atteinte gravement; mais écoutez-moi, je ne me refuse pas à espérer. Je ne demande pas mieux que de vivre: sauvez-moi une seconde fois, Alfred. Que voulez-vous que je fasse?

— Que vous suiviez les prescriptions du docteur: elles sont faciles; un régime simple mais continu, de la distraction, des voyages.

— Où voulez-vous que nous allions? je suis prête à partir.

— Choisissez vous-même le pays qui vous est le plus sympathique.

— L'Écosse, si vous voulez, puisque la moitié de la route est faite.

— L'Ecosse, soit.

Je fis aussitôt mes préparatifs de départ, et trois jours après nous quittâmes Londres. Nous nous arrêtâmes un instant sur les bords de la Twed pour la saluer de cette belle imprécation que Schiller met dans la bouche de Marie Stuart:

« La nature jeta les Anglais et les Ecossais sur une planche étendue au milieu de l'Océan : elle la sépara en deux parties inégales, et voua ses habitans au combat éternel de sa possession. Le lit étroit de la Twed sépare seul les esprits irrités, et bien souvent le sang des deux peuples se mêla à ses eaux : la main sur la garde de leur épée, depuis mille ans ils se regardent et se menacent debout sur chaque rive : jamais ennemi n'opprima l'Angleterre, que l'Ecossais n'ait marché avec lui ; jamais guerre civile n'embrasa les villes de l'Ecosse, sans qu'un Anglais n'ait approché une torche de ses murailles, et cela durera ainsi, et la haine sera implacable et éternelle jusqu'au jour où un même parlement unira les deux ennemies comme deux sœurs, et où un seul sceptre s'étendra sur l'île tout entière. »

Nous entrâmes en Ecosse.

Nous visitâmes, Walter Scott à la main, toute cette terre poétique que, pareil à un magicien qui évoque des fantômes, il a repeuplée de ses antiques habitans, auxquels il a mêlé les originales et gracieuses créations de sa fantaisie : nous retrouvâmes les sentiers escarpés que suivait, sur son bon cheval Gustave, le prudent Dalgetty. Nous côtoyâmes le lac sur lequel glissait, la nuit, comme une vapeur, la Dame blanche d'Avenel. Nous allâmes nous asseoir sur les ruines du château de Lochleven, à l'heure même où la reine d'Ecosse s'en était échappée, et nous cherchâmes sur les bords de la Tay le champ clos où Torquil du Chêne vit tomber ses sept fils sous l'épée de l'armurier Smith, sans proférer d'autre plainte que ces mots, qu'il répéta sept fois : *Encore un pour Eachar*!...

Cette excursion sera éternellement pour moi un rêve de bonheur dont jamais n'approcheront les réalités de l'avenir : Pauline avait une de ces organisations impressionnables comme il en faut aux artistes, et sans laquelle un voyage n'est qu'un simple changement de localités, une accélération dans le mouvement habituel de la vie, un moyen de distraire son esprit par la vue même des objets qui devraient l'occuper : pas un souvenir historique ne lui échappait; pas une poésie de la nature, soit qu'elle se manifestât à nous dans la vapeur du matin ou le crépuscule du soir, n'était perdue pour elle. Quant à moi, j'étais sous l'empire d'un charme; jamais un seul mot des événemens accomplis n'avait été prononcé entre nous depuis l'heure où elle me les avait racontés; pour moi, le passé disparaissait parfois comme s'il n'avait jamais existé. Le présent seul qui nous réunissait était tout à mes yeux : jeté sur une terre étrangère, où je n'avais que Pauline, où Pauline n'avait que moi, les liens qui nous unissaient se resserraient chaque jour davantage par l'isolement; chaque jour je sentais que je faisais un pas dans son cœur, chaque jour un serrement de main, chaque jour un sourire, son bras appuyé sur mon bras, sa tête posée sur mon épaule, était un nouveau droit qu'elle me donnait sans s'en douter pour le lendemain; et plus elle s'abandonnait ainsi, plus, tout en aspirant chaque émanation naïve de son âme, plus je me gardais de lui parler d'amour, de peur qu'elle ne s'aperçût que depuis longtemps nous avions dépassé les limites de l'amitié.

Quant à la santé de Pauline, les prévisions du docteur s'étaient réalisées en partie; cette activité que le changement des lieux et les souvenirs qu'ils rappelaient entretenaient dans son esprit, détournait sa pensée des souvenirs tristes qui l'oppressaient aussitôt qu'aucun objet important ne venait l'en distraire. Elle-même commençait presque à oublier, et à mesure que les abîmes du passé se perdaient dans l'ombre, les sommets de l'avenir se coloraient d'un jour nouveau. Sa vie, qu'elle avait crue bornée aux limites d'un tombeau, commençait à reculer ses horizons moins sombres, et un air de plus en plus respirable venait se mêler à l'atmosphère étouffante au milieu de laquelle elle s'était sentie précipitée.

Nous passâmes l'été tout entier en Écosse; puis nous revînmes à Londres : nous y retrouvâmes notre petite maison de Piccadilly, et ce charme que l'esprit le plus enclin aux voyages éprouve dans les premiers momens d'un retour. Je ne sais ce qui se passait dans le cœur de Pauline, mais je sais que, quant à moi, je n'avais jamais été si heureux.

Quant au sentiment qui nous unissait, il était pur comme la fraternité : je n'avais pas, depuis un an, redit à Pauline que je l'aimais, depuis un an Pauline ne m'avait point fait le moindre aveu, et cependant nous lisions dans le cœur l'un de l'autre comme dans un livre ouvert, et nous n'avions plus rien à nous apprendre. Désirais-je plus que je n'avais obtenu?... Je ne sais; il y avait tant de charme dans ma position, que j'aurais peut-être craint qu'un bonheur plus grand ne la précipitât vers quelque dénoûment fatal et inconnu. Si je n'étais pas amant, j'étais plus qu'un ami, plus qu'un frère; j'étais l'arbre auquel, pauvre lierre, elle s'abritait, j'étais le fleuve qui emportait sa barque à mon courant, j'étais le soleil d'où lui venait la lumière; tout ce qui existait d'elle existait par moi, et probablement le jour n'était pas loin où ce qui existait par moi existerait aussi pour moi.

Nous en étions là de notre vie nouvelle, lorsqu'un jour je reçus une lettre de ma mère. Elle m'annonçait qu'il se présentait pour ma sœur un parti non-seulement convenable, mais avantageux : le comte Horace de Beuzeval, qui joignait à sa propre fortune vingt-cinq mille livres de rente qu'il avait héritées de sa première femme, mademoiselle Pauline de Meulien, demandait Gabrielle en mariage!...

Heureusement j'étais seul lorsque j'ouvris cette lettre, car ma stupéfaction m'eût trahi : cette nouvelle que je recevais n'était-elle pas bien étrange en effet, et quelque nouveau mystère de la Providence ne se cachait-il pas dans cette bizarre prédestination qui conduisait le comte Horace en face du seul homme dont il fût connu? Quelque empire que je fusse parvenu à prendre sur moi-même, Pauline ne s'en aperçut pas moins, en rentrant, qu'il m'était arrivé, pendant son absence, quelque chose d'extraordinaire; au reste, je n'eus pas de peine à lui donner le change, et, dès que je lui eus dit que des affaires de famille me forçaient de faire un voyage en France, elle attribua tout naturellement au chagrin de nous séparer l'abattement dans lequel elle me retrouvait. Elle-même pâlit et fut forcée de s'asseoir : c'était la première fois que nous nous éloignions l'un de l'autre depuis près d'un an que je l'avais sauvée; puis il y a, entre cœurs qui s'aiment, au moment d'une séparation, quoique en apparence courte et sans danger, de ces pressentimens intimes qui nous la font inquiétante et douloureuse, quelque chose que la raison dise pour nous rassurer.

Je n'avais pas une minute à perdre; j'avais donc décidé que je partirais le lendemain. Je montai chez moi pour faire quelques préparatifs indispensables. Pauline descendit au jardin, où j'allai la rejoindre aussitôt que ces apprêts furent terminés.

Je la vis assise sur le banc où elle m'avait raconté sa vie. Depuis ce temps, je l'ai dit, comme si elle eût été réellement endormie dans les bras de la mort, ainsi qu'on le croyait, aucun écho de la France n'était venu la réveiller, mais peut être approchait-elle du terme de cette tranquillité, et l'avenir pour elle allait-il douloureusement se rattacher à ce passé que tous mes efforts avaient eu pour but de lui faire oublier. Je la trouvai triste et rêveuse; je vins m'asseoir à son côté; ses premiers mots m'apprirent la cause de sa préoccupation.

— Ainsi vous partez? me dit-elle.

— Il le faut, Pauline, répondis-je d'une voix que je cherchais à rendre calme, vous savez mieux que personne qu'il y a des événemens qui disposent de nous, et qui nous enlèvent aux lieux que nous voudrions ne pas quitter d'une heure, comme le vent fait d'une feuille. Le bonheur de ma mère, de ma sœur, le mien même, dont je ne vous parlerais pas s'il était le seul compromis, dépendent de ma promptitude à faire ce voyage.

— Allez donc, reprit Pauline tristement; allez, puisqu'il le faut; mais n'oubliez pas que vous avez en Angleterre aussi une sœur qui n'a pas de mère, dont le seul bonheur dépend désormais de vous, et qui voudrait pouvoir quelque chose pour le vôtre!...

— Oh! Pauline! m'écriai-je en la pressant dans mes bras, dites-moi, doutez-vous un instant de mon amour? croyez-vous que je ne m'éloigne pas le cœur brisé? croyez-vous que le moment le plus heureux de ma vie ne sera pas celui où je rentre-

rai dans cette petite maison qui nous dérobe au monde tout entier?... Vivre avec vous de cette vie de frère et de sœur, avec l'espoir seulement de jours plus heureux encore, croyez-vous que ce n'était pas pour moi un bonheur plus grand que je n'avais jamais osé l'espérer?..... oh! dites-moi, le croyez-vous?...

— Oui, je le crois, me répondit Pauline; car il y aurait de l'ingratitude à en douter. Votre amour a été pour moi si délicat et si élevé, que je puis en parler sans rougir, comme je parlerais d'une de vos vertus... Quant à ce bonheur plus grand que vous espérez, Alfred, je ne le comprends pas!... Notre bonheur, j'en suis certaine, tient à la pureté même de nos relations; et plus ma position est étrange et sans pareille peut-être, plus je suis déliée de mes devoirs envers la société, plus, pour moi-même, je dois être sévère à les accomplir...

— Oh! oui... oui, lui dis-je, je vous comprends, et Dieu me punisse si j'essayais jamais de détacher une fleur de votre couronne de martyre pour y mettre en place un remords! mais enfin il peut arriver tels événemens qui vous fassent libre... La vie même adoptée par le comte, pardon si je reviens sur ce sujet, l'expose plus que tout autre...

— Oh! oui... oui, je le sais... Aussi, croyez-le bien, je n'ouvre jamais un journal sans frémir... L'idée que je puis voir le nom que j'ai porté figurer dans quelque procès sanglant, l'homme que j'ai appelé mon mari menacé d'une mort infâme... Eh bien!... que parlez-vous de bonheur dans ce cas-là, en supposant que je lui survécusse?...

— Oh! d'abord... et avant tout, Pauline, vous n'en seriez pas moins la plus pure comme la plus adorée des femmes..... N'a-t-il pas pris soin de vous mettre à l'abri de lui-même, si bien qu'aucune tache de sa boue ni de son sang ne peut vous atteindre?... Mais je ne voulais point parler de cela, Pauline! Dans une attaque nocturne, dans un duel même, le comte peut trouver la mort... Oh! c'est affreux, je le sais, de n'avoir d'autre espérance de bonheur que celle qui doit couler de la blessure ou sortir de la bouche d'un homme avec son sang et son dernier soupir!... Mais enfin, pour vous-même... une telle fin ne serait-elle pas un bienfait du hasard... un oubli de la Providence?

— Eh bien?... dit en m'interrogeant Pauline.

— Eh bien! alors, Pauline, l'homme, qui, sans conditions, s'est fait votre ami, votre protecteur, votre frère, n'aurait-il pas droit à un autre titre?

— Mais cet homme a-t-il bien réfléchi à l'engagement qu'il prendrait en le sollicitant?

— Sans doute, et il y voit bien des promesses de bonheur sans y découvrir une cause d'effroi...

— A-t-il pensé que je suis exilée de France, que la mort du comte ne viendra pas rompre mon ban, et que les devoirs que je me suis imposés envers sa vie, je me les imposerai envers sa mémoire?...

— Pauline, lui dis-je, j'ai songé à tout... L'année que nous venons de passer ensemble a été l'année la plus heureuse de ma vie. Je vous l'ai dit, je n'ai aucun lien réel qui m'attache sur un point du monde plutôt que sur un autre... Le pays où vous serez sera ma patrie!

— Eh bien! me dit Pauline avec un si doux accent que mieux qu'une promesse il renfermait toutes les espérances, — revenez avec ces sentimens, laissons faire à l'avenir, et confions-nous en Dieu.

Je tombai à ses pieds et je baisai ses genoux.

La même nuit je quittai Londres; vers midi, j'arrivai au Havre; je pris aussitôt une voiture de poste et je partis; à une heure du matin j'étais chez ma mère.

Elle était en soirée avec Gabrielle. Je m'informai dans quelle maison: c'était chez L..rd G., ambassadeur d'Angleterre. Je demandai si ces dames étaient seules, on me répondit que le comte Horace était venu les prendre; je fis une toilette rapide, je me jetai dans un cabriolet de place, et je me fis conduire à l'ambassade.

Lorsque j'arrivai, beaucoup de personnes s'étaient déjà retirées; les salons commençaient à s'éclaircir; mais cependant il y restait encore assez de monde pour que j'y pénétrasse sans être remarqué. Bientôt j'aperçus ma mère assise et ma sœur dansant, l'une avec toute sa sérénité d'âme habituelle, l'autre avec une joie d'enfant. Je restai à la porte, je n'étais pas venu pour faire une reconnaissance au milieu d'un bal; d'ailleurs je cherchais encore une troisième personne, je présumais qu'elle ne devait pas être éloignée. En effet, mon investigation ne fut pas longue: le comte Horace était appuyé au lambris de la porte en face de laquelle je me trouvais moi-même.

Je le reconnus au premier abord: c'était bien l'homme que m'avait dépeint Pauline, c'était bien l'inconnu que j'avais entrevu aux rayons de la lune dans l'abbaye de Grand-Pré; je retrouvai tout ce que je cherchais en lui, sa figure pâle et calme, ses cheveux blonds qui lui donnaient cet air de première jeunesse, ses yeux noirs qui imprimaient à sa physionomie un caractère si étrange, enfin ce pli du front que depuis un an, à défaut de remords, les soucis avaient dû faire plus large et plus profond.

La contredanse finie, Gabrielle alla se rasseoir près de sa mère. Aussitôt je priai un domestique de dire à madame de Nerval et à sa fille que quelqu'un les attendait dans la salle des pelisses et des manteaux. Ma mère et ma sœur jetèrent un cri de surprise et de joie en m'apercevant. Nous étions seuls, je pus les embrasser. Ma mère n'osait en croire ses yeux qui me voyaient et ses mains qui me serraient contre son cœur. J'avais fait une telle diligence, qu'à peine pensait-elle que sa lettre m'était arrivée. En effet, la veille, à pareille heure, j'étais encore à Londres.

Ni ma mère ni ma sœur ne pensaient à rentrer dans les salons de danse; elles demandèrent leurs manteaux, s'enveloppèrent dans leurs pelisses et donnèrent l'ordre au domestique de faire avancer la voiture. Gabrielle dit alors quelques mots à l'oreille de ma mère:

— C'est juste! s'écria celle ci; — et le comte Horace...

— Demain je lui ferai une visite et vous excuserai près de lui, répondis-je.

— Le voilà, dit Gabrielle.

En effet, le comte avait remarqué que ces dames quittaient le salon; au bout de quelques minutes, ne les voyant pas reparaître, il s'était mis à leur recherche, et il venait de les retrouver prêtes à partir.

J'avoue qu'il me passa un frissonnement par tout le corps en voyant cet homme s'avancer vers nous. Ma mère sentit mon bras se crisper sous le sien, elle vit mes regards se croiser avec ceux du comte, et, avec cet instinct maternel qui devine tous les dangers, avant que ni l'un ni l'autre de nous deux eût ouvert la bouche:

— Pardon, dit-elle au comte, c'est mon fils que nous n'avions pas vu depuis près d'un an, et qui arrive de Londres. — Le comte s'inclina.

— Serai-je le seul, dit-il d'une voix douce, à m'affliger de ce retour, madame, et me privera-t-il du bonheur de vous reconduire?

— C'est probable, monsieur, répondis-je me contenant à peine; car, là où je suis, ma mère et ma sœur n'ont pas besoin d'autre cavalier.

— Mais c'est le comte Horace! me dit ma mère en se retournant vivement vers moi.

— Je connais monsieur, répondis-je avec un accent dans lequel j'avais essayé de mettre toutes les insultes.

Je sentis ma mère et ma sœur trembler à leur tour: le comte Horace devint affreusement pâle; cependant aucun autre signe que cette pâleur ne trahit son émotion. Il vit les craintes de ma mère, et avec un goût et une convenance qui me donnaient la mesure de ce que j'aurais peut-être dû faire moi-même, il s'inclina et sortit. Ma mère le suivit des yeux avec anxiété; puis, lorsqu'il eut disparu:

— Partons! partons! dit-elle en m'entraînant vers le perron.

Nous descendîmes l'escalier, nous montâmes en voiture, et nous rentrâmes à la maison sans avoir échangé une parole.

XV

Cependant, on peut le comprendre facilement, nos cœurs étaient pleins de pensées différentes : aussi ma mère, à peine rentrée, fit-elle signe à Gabrielle de se retirer dans sa chambre. La pauvre enfant vint me présenter son front, comme elle avait l'habitude de le faire autrefois : mais à peine eut-elle senti mes lèvres la toucher et mes bras la serrer sur ma poitrine, qu'elle fondit en larmes. Alors ma vue, en s'abaissant sur elle, pénétra jusqu'à son cœur, et j'en eus pitié.

— Chère petite sœur, lui dis-je, il ne faut pas m'en vouloir des choses qui sont plus fortes que moi. C'est Dieu qui fait les événemens, et les événemens commandent aux hommes. Depuis que mon père est mort, je réponds de toi à toi-même; c'est à moi de veiller sur ta vie et de la faire heureuse.

— Oh ! oui, oui, tu es le maître, me dit Gabrielle; ce que tu ordonneras, je le ferai, sois tranquille. Mais je ne puis m'empêcher de craindre sans savoir ce que je crains, et de pleurer sans savoir pourquoi je pleure.

— Rassure-toi, lui dis-je, le plus grand de tes dangers est passé maintenant, grâce au ciel, qui veillait sur toi. Remonte dans ta chambre, prie comme une jeune âme doit prier : la prière dissipe les craintes et sèche les pleurs. Va.

Gabrielle m'embrassa et sortit. Ma mère la suivit des yeux avec anxiété; puis, lorsque la porte fut refermée :

— Que signifie tout cela ? me dit-elle.

— Cela signifie, ma mère, lui répondis-je d'un ton respectueux mais ferme, que ce mariage dont vous m'avez parlé est impossible, et que Gabrielle ne peut épouser le comte Horace.

— C'est que je suis presque engagée, dit ma mère.

— Je vous dégagerai, je m'en charge.

— Mais enfin, me diras-tu pourquoi, sans raison aucune ?...

— Me croyez-vous donc assez insensé, interrompis-je, pour briser des choses aussi sacrées que la parole, si je n'avais pas de motifs de le faire ?

— Mais tu me les diras, je pense ?

— Impossible, impossible, ma mère; je suis lié par un serment.

— Je sais qu'on dit bien des choses contre Horace; mais on n'a rien pu prouver encore. Croirais-tu à toutes ces calomnies ?

— Je crois mes yeux, ma mère, j'ai vu !...

— Oh !...

— Écoutez. Vous savez si je vous aime et si j'aime ma sœur ; vous savez si, lorsqu'il s'agit de votre bonheur à toutes deux, je suis capable de prendre légèrement une résolution immuable; vous savez enfin si, dans une circonstance aussi suprême, je suis homme à vous effrayer par un mensonge; eh bien ! ma mère, je vous le dis, je vous le jure, si ce mariage s'était fait, si je n'étais pas venu à temps, si mon père, en mon absence, n'était pas sorti de la tombe pour se placer entre sa fille et cet homme, si Gabrielle s'appelait à cette heure madame Horace de Beuzeval, il ne me resterait qu'une chose à faire, et je la ferais, croyez-moi : ce serait de vous enlever, vous et votre fille, de fuir la France avec vous pour n'y rentrer jamais, et d'aller demander à quelque terre étrangère l'oubli et l'obscurité, au lieu de l'infamie qui nous attendrait dans notre patrie.

— Mais ne peux-tu pas me dire ?...

— Je ne puis rien dire... j'ai fait serment... Si je pouvais parler, je n'aurais qu'à prononcer une parole, et ma sœur serait sauvée.

— Quelque danger la menace-t-il donc?

— Non, pas tant que je serai vivant du moins.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit ma mère, tu m'épouvantes ! Je vis que je m'étais laissé emporter malgré moi.

— Écoutez, continuai-je : peut-être tout cela est-il moins grave que je ne le crains. Rien n'était arrêté positivement entre vous et le comte, rien n'était encore connu dans le monde; quelque bruit vague, quelques suppositions, n'est-ce pas, et rien de plus ?

— C'était ce soir seulement la seconde fois que le comte nous accompagnait.

— Eh bien ! ma mère, prenez le premier prétexte venu pour ne pas recevoir ; fermez votre porte à tout le monde, au comte comme aux autres. Je me charge de lui faire comprendre que ses visites seraient inutiles.

— Alfred, dit ma mère effrayée, de la prudence surtout, des ménagemens, des procédés. Le comte n'est pas un homme que l'on congédie ainsi sans lui donner une raison plausible.

— Soyez tranquille, ma mère, j'y mettrai toutes les convenances nécessaires. Quant à une raison plausible, je lui en donnerai une.

— Agis comme tu voudras : tu es le chef de la famille, Alfred, et je ne ferai rien contre ta volonté ; mais, au nom du ciel, mesure chacune des paroles que tu diras au comte, et, si tu refuses, adoucis le refus autant que tu pourras. Ma mère me vit prendre une bougie pour me retirer. — Oui, tu as raison, continua-t-elle : je ne pense pas à ta fatigue. Rentre chez toi, il sera temps de penser demain à tout cela. J'allai à elle et l'embrassai : elle me retint la main. — Tu me promets, n'est-ce pas, de ménager la fierté du comte ?

— Je vous le promets, ma mère ; et je l'embrassai une seconde fois et me retirai.

Ma mère avait raison, je tombais de fatigue. Je me couchai et dormis tout d'une traite jusqu'au lendemain dix heures du matin.

Je trouvai en me réveillant une lettre du comte : je m'y attendais. Cependant je n'aurais pas cru qu'il eût gardé tant de calme et de mesure : c'était un modèle de courtoisie et de convenances. La voici :

« Monsieur,

» Quelque désir que j'eusse de vous faire promptement parvenir cette lettre, je n'ai voulu vous l'adresser ni par un domestique ni par un ami. Ce mode d'envoi, qui est cependant généralement adopté en pareille circonstance, eût pu éveiller des inquiétudes parmi les personnes qui vous sont chères, et que vous me permettez, je l'espère, de regarder encore, malgré ce qui s'est passé hier chez lord G., comme ne m'étant ni étrangères ni indifférentes.

» Cependant, monsieur, vous comprendrez facilement que les quelques mots échangés entre nous demandent une explication. Serez-vous assez bon pour m'indiquer l'heure et le lieu où vous pourrez me la donner? La nature de l'affaire exige, je crois, qu'elle soit secrète et qu'elle n'ait d'autres témoins que les personnes intéressées; cependant, si vous le désirez, je conduirai deux amis.

» Je crois vous avoir donné la preuve hier que je vous regardais déjà comme un frère, croyez qu'il m'en coûterait beaucoup pour renoncer à ce titre, et qu'il me faudrait faire violence à toutes mes espérances et à tous mes sentimens pour vous traiter jamais en adversaire et en ennemi.

» Comte HORACE. »

Je répondis aussitôt :

« Monsieur le comte,

» Vous ne vous étiez pas trompé, j'attendais votre lettre, et je vous remercie bien sincèrement des précautions que vous avez prises pour me la faire parvenir. Cependant, comme ces précautions seraient inutiles vis-à-vis de vous, et qu'il est important que vous receviez promptement ma réponse, permettez que je vous l'envoie par mon domestique.

» Ainsi que vous l'avez pensé, une explication est nécessaire entre nous ; elle aura lieu, si vous le voulez bien, aujourd'hui même. Je sortirai à cheval et me promènerai de midi à une heure au bois de Boulogne, allée de la Muette. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le comte, que je serai enchanté de vous y rencontrer. Quant aux témoins, mon avis, parfaitement d'accord avec le vôtre, est qu'ils sont inutiles à cette première entrevue.

» Il ne me reste plus, monsieur, pour avoir répondu en tous

point à votre lettre, qu'à vous parler de mes sentimens pour vous. Je désirerais bien sincèrement que ceux que je vous ai voués pussent m'être inspirés par mon cœur; malheureusement, ils me sont dictés par ma conscience.

» Alfred DE NERVAL. »

Cette lettre écrite et envoyée, je descendis près de ma mère : elle s'était effectivement informée si personne n'était venu de la part du comte Horace, et sur la réponse que lui avaient faite les domestiques, je la trouvai plus tranquille. Quant à Gabrielle, elle avait demandé et obtenu la permission de rester dans sa chambre. A la fin du déjeuner on m'amena le cheval que j'avais demandé. Mes instructions avaient été suivies, la selle était garnie de fontes : j'y plaçai d'excellens pistolets de duel tout chargés; je n'avais pas oublié qu'on m'avait prévenu que le comte Horace ne sortait jamais sans armes.

J'étais au rendez-vous à onze heures un quart, tant mon impatience était grande. Je parcourus l'allée dans toute sa longueur; en me retournant, j'aperçus un cavalier à l'autre extrémité : c'était le comte Horace. A peine chacun de nous eut-il reconnu l'autre, qu'il mit son cheval au galop; nous nous rencontrâmes au milieu de l'allée. Je remarquai que, comme moi, il avait des fontes à la selle de son cheval.

— Vous voyez, me dit le comte Horace en me saluant avec courtoisie et le sourire sur les lèvres, que mon désir de vous rencontrer était égal au vôtre, car tous deux nous avons devancé l'heure.

— J'ai fait cent lieues en un jour et une nuit pour avoir cet honneur, monsieur le comte, lui répondis-je en m'inclinant à mon tour; vous voyez que je ne suis point en reste.

— Je présume que les motifs qui vous ont ramené avec tant d'empressement ne sont point des secrets que je ne puisse entendre; et, quoique mon désir de vous connaître et de vous serrer la main m'eût facilement déterminé à faire une pareille course en moins de temps encore, s'il eût été possible, je n'ai pas la fatuité de croire que ce soit une pareille raison qui vous ait fait quitter l'Angleterre.

— Et vous croyez juste, monsieur le comte. Des intérêts plus puissans, des intérêts de famille, dans lesquels notre honneur était sur le point d'être compromis, ont été la cause de mon départ de Londres et de mon arrivée à Paris.

— Les termes dont vous vous servez, reprit le comte en s'inclinant de nouveau, et avec un sourire dont l'expression devenait de plus en plus amère, me font espérer que ce retour n'a point eu pour cause la lettre que vous a adressée madame de Nerval, et dans laquelle elle vous faisait part d'un projet d'union entre mademoiselle Gabrielle et moi.

— Vous vous trompez, monsieur, répondis-je en m'inclinant à mon tour; car je suis venu uniquement pour m'opposer à ce mariage, qui ne peut se faire.

Le comte pâlit et ses lèvres se serrèrent; mais presque aussitôt il reprit son calme habituel.

— J'espère, me dit-il, que vous apprécierez le sentiment qui m'ordonne d'écouter avec sang-froid les réponses étranges que vous me faites. Ce sang-froid, monsieur, est une preuve du désir que j'attache à votre alliance; et ce désir est tel que j'aurai l'indiscrétion de pousser l'investigation jusqu'au bout. Me ferez-vous l'honneur de me dire, monsieur, quelles sont les causes qui peuvent me valoir de votre part cette aveugle antipathie, que vous exprimez si franchement? Marchons, si vous voulez, l'un à côté de l'autre, et nous continuerons de causer.

Je mis mon cheval au pas du sien, et nous suivîmes l'allée avec l'apparence de deux amis qui se promènent.

— Je vous écoute, monsieur, reprit le comte.

— D'abord, permettez-moi, répondis-je, monsieur le comte, de rectifier votre jugement sur l'opinion que j'ai de vous : ce n'est point une antipathie aveugle, c'est un mépris raisonné.

Le comte se dressa sur ses étriers comme un homme arrivé au bout de sa patience; puis il passa la main sur son front, et, d'une voix où il était difficile de distinguer la moindre altération :

— De pareils sentimens sont assez dangereux, monsieur, pour qu'on ne les adopte et surtout qu'on ne les manifeste qu'après une connaissance parfaite de l'homme qui les a inspirés.

— Et qui vous dit que je ne vous connais pas parfaitement, monsieur? répondis-je en le regardant en face

— Cependant, si ma mémoire ne m'abuse, reprit le comte, je vous ai rencontré hier pour la première fois.

— Et cependant le hasard, ou plutôt la Providence, nous avait déjà rapprochés; il est vrai que c'était la nuit, et que vous ne m'avez pas vu.

— Aidez mes souvenirs, dit le comte; je suis fort gauche aux énigmes.

— J'étais dans les ruines de l'abbaye de Grand-Pré pendant la nuit du 27 au 28 septembre.

Le comte tressaillit et porta la main à ses fontes : je fis le même mouvement; il s'en aperçut.

— Eh bien? reprit-il en se remettant aussitôt.

— Eh bien! je vous ai vu sortir du souterrain, je vous ai vu enfouir une clef.

— Et quelle détermination avez-vous prise à la suite de toutes ces découvertes?

— Celle de ne pas vous laisser assassiner mademoiselle Gabrielle de Nerval comme vous avez tenté d'assassiner mademoiselle Pauline de Meulien.

— Pauline n'est point morte! s'écria le comte arrêtant son cheval et oubliant, pour cette fois seulement, ce sang-froid infernal qui ne l'avait pas quitté d'une minute.

— Non, monsieur, Pauline n'est point morte, répondis-je en m'arrêtant à mon tour; Pauline vit, malgré la lettre que vous lui avez écrite, malgré le poison que vous lui avez versé, malgré les trois portes que vous avez fermées sur elle, et que j'ai rouvertes, moi, avec cette clef que je vous avais vu enfouir. Comprenez-vous maintenant?

— Parfaitement, monsieur, reprit le comte la main cachée dans une de ses fontes; mais ce que je ne comprends pas, c'est que, possédant ces secrets et ces preuves, vous ne m'ayez pas tout bonnement dénoncé.

— C'est que j'ai fait un serment sacré, monsieur, et que je suis obligé de vous tuer en duel comme si vous étiez un honnête homme. Ainsi laissez là vos pistolets, car, en m'assassinant, vous pourriez gâter votre affaire.

— Vous avez raison, répondit le comte en boutonnant ses fontes et en remettant son cheval au pas. Quand nous battons-nous?

— Demain matin, si vous le voulez, repris-je en lâchant la bride du mien.

— Parfaitement. Où cela?

— A Versailles, si le lieu vous plaît.

— Très bien. A neuf heures je vous attendrai à la pièce d'eau des Suisses avec mes témoins.

— Messieurs Max et Henri, n'est-ce pas?...

— Avez-vous quelque chose contre eux?

— J'ai que je veux bien me battre avec un assassin, mais que je ne veux pas qu'il prenne pour seconds ses deux complices Cela se passera autrement, si vous le permettez.

— Faites vos conditions, monsieur, dit le comte en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Comme il faut que notre rencontre reste un secret pour tout le monde, quelque résultat qu'elle puisse avoir, nous choisirons chacun nos témoins parmi les officiers de la garnison de Versailles, pour qui nous resterons inconnus; ils ignoreront la cause du duel, et ils y assisteront seulement pour prévenir l'accusation de meurtre. Cela vous convient-il?

— A merveille, monsieur. Maintenant, vos armes?

— Maintenant, monsieur, comme nous pourrions nous faire avec l'épée quelque pauvre et mesquine égratignure, qui nous empêcherait peut-être de continuer le combat, le pistolet me paraît préférable. Apportez votre boîte, j'apporterai la mienne.

— Mais, répondit le comte, nous avons tous deux nos armes, toutes nos conditions sont arrêtées : pourquoi re-

mettre à demain une affaire que nous pourrions terminer aujourd'hui même?

— Parce que j'ai quelques dispositions à prendre pour lesquelles ce délai m'est nécessaire. Il me semble que je me conduis à votre égard de manière à obtenir cette concession. Quant à la crainte qui vous préoccupe, soyez parfaitement tranquille, monsieur, je vous répète que j'ai fait un serment.

— Cela suffit, monsieur, répondit le comte en s'inclinant : à demain, neuf heures.

— A demain, neuf heures.

Nous nous saluâmes une dernière fois, et nous nous éloignâmes au galop, gagnant chacun une extrémité de la route.

En effet, le délai que j'avais demandé au comte n'était point plus long qu'il ne me le fallait pour mettre ordre à mes affaires; aussi, à peine rentré chez moi, je m'enfermai dans ma chambre.

Je ne me dissimulai pas que les chances du combat où j'étais engagé étaient hasardeuses; je connaissais le sang-froid et l'adresse du comte, je pouvais donc être tué; en ce cas-là j'avais à assurer la position de Pauline.

Quoique dans tout ce que je viens de te raconter je n'aie pas une fois prononcé son nom, continua Alfred, je n'ai pas besoin de te dire que son souvenir ne s'était pas éloigné un instant de ma pensée. Les sentimens qui s'étaient réveillés en moi lorsque j'avais revu ma sœur et ma mère s'étaient placés près du sien, mais sans lui porter atteinte; et je sentis combien je l'aimais, au sentiment douloureux qui me saisit lorsque, prenant la plume, je pensai que je lui écrivais pour la dernière fois peut-être. La lettre achevée, j'y joignis un contrat de rentes de 10,000 francs, et je mis le tout sous enveloppe, à l'adresse du docteur Sercey, Grosvenor-Square, à Londres.

Le reste de la journée et une partie de la nuit se passèrent en préparatifs de ce genre; je me couchai à deux heures du matin en recommandant à mon domestique de me réveiller à six.

Il fut exact à la consigne donnée : c'était un homme sur lequel je savais pouvoir compter, un de ces vieux serviteurs comme on en trouve dans les drames allemands, que les pères lèguent à leurs fils et que j'avais hérité de mon père. Je le chargeai de la lettre adressée au docteur, avec ordre de la porter lui-même à Londres, si j'étais tué. Deux cents louis que je lui laissai étaient destinés, en ce cas, à le défrayer de son voyage; dans le cas contraire, il les garderait à titre de gratification. Je lui montrai, en outre, le tiroir où étaient renfermés, pour lui être remis si la chance m'était fatale, les derniers adieux que j'adressais à ma mère; il devait, de plus, me tenir une voiture de poste prête jusqu'à cinq heures du soir, et si, à cinq heures je n'étais pas revenu, partir pour Versailles et s'informer de moi. Ces précautions prises, je montai à cheval; à neuf heures moins un quart j'étais au rendez-vous avec mes deux témoins : c'étaient, comme la chose avait été arrêtée, deux officiers de hussards qui m'étaient totalement inconnus, et qui cependant n'avaient point hésité à me rendre le service que je demandais d'eux. Il leur avait suffi de savoir que c'était une affaire dans laquelle l'honneur d'une famille recommandable était compromis, pour qu'ils acceptassent sans faire une seule question. Il n'y a que les Français pour être tout à la fois, et selon les circonstances, les plus bavards ou les plus discrets de tous les hommes.

Nous attendions depuis cinq minutes à peine, lorsque le comte arriva avec ses seconds; nous nous mîmes en quête d'un endroit convenable, et nous ne tardâmes pas à le trouver, grâce à nos témoins, habitués à découvrir ce genre de localité. Arrivés sur le terrain, nous fîmes part à ces messieurs de nos conditions, et nous les priâmes d'examiner les armes; c'étaient, de la part du comte, des pistolets de Lepage, et de ma part, à moi, des pistolets de Devismes, les uns et les autres à double détente et du même calibre, comme sont, au reste, presque tous les pistolets de duel.

Le comte alors ne démentit point sa réputation de bravoure et de courtoisie; il voulut me céder tous les avantages, mais je refusai. Il fut donc décidé que le sort règlerait les places et l'ordre dans lequel nous ferions feu; quant à la distance, elle fut fixée à vingt pas; les limites étaient marquées pour chacun de nous par un second pistolet tout chargé, afin que nous pussions continuer le combat dans les mêmes conditions, si ni l'une ni l'autre des deux premières balles n'était mortelle.

Le sort favorisa le comte deux fois de suite : il eut d'abord le choix des places, puis la priorité : il alla aussitôt se placer en face du soleil, adoptant de son plein gré la position la plus désavantageuse : je lui en fis la remarque, mais il s'inclina, en répondant que, puisque le hasard l'avait fait maître d'opter, il désirait garder le côté qu'il avait choisi : j'allai prendre la mienne à la distance convenue.

Les témoins chargeaient nos armes, j'eus donc le temps d'examiner le comte, et, je dois le dire, il garda constamment l'attitude froide et calme d'un homme parfaitement brave : pas un geste, pas un mot ne lui échappa qui ne fût dans les convenances. Bientôt les témoins se rapprochèrent de nous, nous présentèrent à chacun un pistolet, placèrent l'autre à nos pieds, et s'éloignèrent. Alors le comte me renouvela une seconde fois l'invitation de tirer le premier : une seconde fois je refusai. Nous nous inclinâmes chacun vers nos témoins pour les saluer; puis je m'apprêtai à essuyer le feu, m'effaçant autant que possible, et me couvrant le bas de la figure avec la crosse de mon pistolet, dont le canon retombait sur ma poitrine dans le vide formé entre l'avant-bras et l'épaule. J'avais à peine pris cette précaution, que les témoins nous saluèrent à leur tour, et que le plus vieux donna le signal en disant : « Allez, messieurs. » Au même instant je vis briller la flamme, j'entendis le coup du pistolet du comte, et je sentis une double commotion à la poitrine et au bras : la balle avait rencontré le canon du pistolet, et, en déviant, m'avait traversé les chairs de l'épaule. Le comte parut étonné de ne pas me voir tomber.

— Vous êtes blessé ? me dit-il en faisant un pas en avant.

— Ce n'est rien, répondis-je en prenant mon pistolet de la main gauche. A mon tour, monsieur. Le comte jeta le pistolet déchargé, reprit l'autre et se remit en place.

Je visai lentement et froidement, puis je fis feu. Je crus d'abord que je ne l'avais pas touché, car il resta immobile, et je lui vis lever le second pistolet; mais, avant que le canon n'arrivât à ma hauteur, un tremblement convulsif s'empara de lui; il laissa échapper l'arme, voulut parler, rendit une gorgée de sang et tomba raide mort : la balle lui avait traversé la poitrine.

Les témoins s'approchèrent d'abord du comte, puis revinrent à moi. Il y avait parmi eux un chirurgien-major : je le priai de donner ses soins à mon adversaire, que je croyais plus blessé que moi.

— C'est inutile, me répondit-il en secouant la tête, il n'a plus besoin des soins de personne.

— Ai-je fait en homme d'honneur, messieurs? leur demandai-je.

Ils s'inclinèrent en signe d'adhésion.

— Alors, docteur, ayez la bonté, dis-je en défaisant mon habit, de me mettre la moindre chose sur cette égratignure, afin d'arrêter le sang, car il faut que je parte à l'instant même.

— A propos, me dit le plus vieux des officiers, comme le chirurgien achevait de me panser, où faudra-t-il faire porter le corps de *votre ami?*

— Rue de Bourbon, n° 16, répondis-je en souriant malgré moi de la naïveté de ce brave homme, à l'hôtel de monsieur de Beuzeval.

A ces mots, je sautai sur mon cheval, qu'un hussard tenait en main avec celui du comte, et, remerciant une dernière fois ces messieurs de leur bonne et loyale assistance, je les saluai de la main et je repris au galop la route de Paris.

Il était temps que j'arrivasse; ma mère était au désespoir : ne me voyant pas descendre à l'heure du déjeuner, elle était montée dans ma chambre, et dans un des tiroirs de mon secrétaire elle avait trouvé la lettre qui lui était adressée.

Je la lui arrachai des mains et la jetai au feu avec celle qui était destinée à Pauline, puis je l'embrassai comme on embrasse une mère qu'on a manqué de ne plus revoir et que l'on va quitter sans savoir quand on la reverra

XVI.

Huit jours après la scène que je viens de te raconter, continua Alfred, nous étions dans notre petite maison de Piccadilly, assis et déjeunant de chaque côté d'une table à thé, lorsque Pauline, qui lisait une gazette anglaise, pâlit tout-à-coup affreusement, laissa tomber le journal, poussa un cri et s'évanouit. Je sonnai violemment, les femmes de chambre accoururent; nous la transportâmes chez elle; et, tandis qu'on la déshabillait, je descendis pour envoyer chercher le docteur et voir sur le journal la cause de son évanouissement. A peine l'eus-je ouvert, que mes yeux tombèrent sur ces lignes traduites du *Courrier français*.

« Nous recevons à l'instant les détails les plus singuliers et les plus mystérieux sur un duel qui vient d'avoir lieu à Versailles, et qui paraissait emprunter ses causes aux motifs inconnus d'une haine violente.

» Avant hier matin, 5 août 1833, deux jeunes gens qui paraissaient appartenir à l'aristocratie parisienne arrivèrent dans notre ville, chacun de son côté, à cheval et sans domestique. L'un se rendit à la caserne de la rue Royale, l'autre au café de la Régence; là, prière fut faite par eux à deux officiers de les accompagner sur le terrain. Chacun des combattans avait apporté ses armes; les conditions de la rencontre furent réglées, et les adversaires, placés à vingt pas de distance, firent feu l'un sur l'autre; l'un des deux est mort sur le coup, l'autre, dont on ignore le nom, est reparti à l'instant même pour Paris, malgré une blessure grave, la balle de son ennemi lui ayant traversé les chairs de l'épaule.

» Celui des deux qui a succombé se nomme le comte Horace de Beuzeval; on ignore le nom de son adversaire. »

Pauline avait lu cet article, et l'effet qu'il avait produit sur elle avait été d'autant plus grand, qu'aucune précaution ne l'y avait préparée. Depuis mon retour, je n'avais point prononcé le nom de son mari devant elle; et, il y a plus, quoique je sentisse la nécessité de lui faire connaître, un jour ou l'autre, l'accident qui la rendait libre, tout en lui laissant ignorer la cause de sa liberté, je ne m'étais encore arrêté à aucun mode de révélation, bien éloigné que j'étais de penser que les journaux prendraient les devans sur ma prudence et lui annonceraient brutalement et violemment ainsi une nouvelle qui demandait, pour être dite, à elle surtout dont la santé était toujours chancelante, plus de ménagemens encore qu'à toute autre femme.

En ce moment le docteur entra; je lui dis qu'une émotion violente venait d'amener chez Pauline une nouvelle crise. Nous remontâmes ensemble chez elle; la malade était toujours évanouie, malgré l'eau qu'on lui avait jetée au visage et les sels qu'on lui avait fait respirer. Le docteur parla de la saigner, et commença les préparatifs de cette opération; alors le courage me manqua, et, tremblant comme une femme, je me sauvai dans le jardin.

Là, je restai une demi-heure à-peu-près, la tête appuyée dans mes mains et le front brisé par mille pensées qui se heurtaient dans mon esprit. Dans tout ce qui venait de se passer j'avais suivi passivement le double intérêt de ma haine pour le comte et de mon amitié pour ma sœur; je détestais cet homme du jour où il m'avait enlevé tout mon bonheur en épousant Pauline, et le besoin d'une vengeance personnelle, le désir de rendre le mal physique en échange de la douleur morale m'avait emporté comme malgré moi; javais voulu tuer ou être tué, voilà tout. Maintenant que la chose était accomplie, j'en voyais se dérouler toutes les conséquences.

On me frappa sur l'épaule, c'était le docteur.

— Et Pauline ! m'écriai-je en joignant les mains.

— Elle a repris connaissance.

Je me levai pour courir à elle, le docteur m'arrêta.

— Écoutez, continua-t-il : l'accident qui vient de lui arriver est grave ; elle a besoin avant tout de repos... N'entrez pas dans sa chambre en ce moment.

— Et pourquoi cela ? lui dis-je.

— Parce qu il est important qu'elle n'éprouve aucune émotion violente. Je ne vous ai jamais fait de question sur votre position vis-à-vis d'elle, je ne vous demande pas de confidence ; vous l'appelez votre sœur : êtes-vous ou n'êtes-vous pas son frère, cela ne me regarde point comme homme, mais cela m'importe beaucoup comme médecin. Votre présence, votre voix même ont sur Pauline une influence visible... Je l'ai toujours remarqué, et tout-à-l'heure encore, comme je tenais sa main, votre nom seul prononcé accéléra d'une manière sensible le mouvement de son pouls. J'ai défendu que personne entrât dans son appartement aujourd'hui, que moi et ses femmes de chambre ; n'allez pas contre mon ordonnance.

— Est-ce donc dangereux ? m'écriai-je.

— Tout est dangereux pour une organisation ébranlée comme l'est la sienne : il aurait fallu que je pusse donner à cette femme un breuvage qui lui fit oublier le passé; il y a en elle quelque souvenir, quelque chagrin, quelque regret qui la dévore.

— Oui, oui, répondis-je, rien ne vous est caché, et vous avez tout vu avec les yeux de la science... Non, ce n'est pas ma sœur, non, ce n'est pas ma femme, non, ce n'est pas ma maîtresse; c'est un être angélique que j'aime au-dessus de tout, à qui cependant je ne puis rendre le bonheur, et qui mourra dans mes bras avec sa couronne de vierge et de martyre !... Je ferai ce que vous voudrez, docteur, je n'entrerai que lorsque vous me le permettrez, je vous obéirai comme un enfant; mais quand vous reverrai-je ?

— Je reviendrai dans la journée...

— Et moi, que vais-je faire, mon Dieu?..

— Allons, du courage !... Soyez homme...

— Si vous saviez comme je l'aime !...

Le docteur me serra la main, je le reconduisis jusqu'à la porte, puis je restai immobile à l'endroit où il m'avait quitté. Enfin je sortis de cette apathie ; je montai machinalement les escaliers; je m'approchai de sa porte, et, n'osant pas entrer, j'écoutai. Je crus d'abord que Pauline dormait; mais bientôt quelques sanglots étouffés parvinrent jusqu'à mon oreille je mis la main sur la clef. Alors je me rappelai ma promesse, et, pour ne pas y manquer, je m'élançai hors de la maison, je sautai dans la première voiture venue, et je me fis conduire à Regent's-Park.

J'errai deux heures à peu-près, comme un fou, au milieu des promeneurs, des arbres et des statues ; puis je revins. Je rencontrai sur la porte un domestique qui sortait en courant ; il allait chercher le docteur; Pauline avait éprouvé une nouvelle crise nerveuse, à la suite de laquelle le délire s'était emparé d'elle. Cette fois je n'y pus pas tenir, je me précipitai dans sa chambre, je me jetai à genoux et je pris sa main qui pendait hors du lit; elle ne parut pas s'apercevoir de ma présence; sa respiration était entrecoupée et haletante, elle avait les yeux fermés, et quelques mots sans suite et sans raison s'échappaient fiévreusement de sa bouche. Le docteur arriva.

— Vous ne m'avez pas tenu parole, me dit-il.

— Hélas ! elle ne m'a pas reconnu ! lui répondis-je.

Néanmoins, au son de ma voix, je sentis sa main tressaillir. Je cédai ma place au docteur, il s'approcha du lit, tâta le pouls de la malade et déclara qu'une seconde saignée était nécessaire. Cependant, malgré le sang tiré, l'agitation alla toujours croissant; le soir une fièvre cérébrale s'était déclarée.

Pendant huit jours et huit nuits, Pauline resta en proie à ce délire affreux, ne reconnaissant personne, se croyant toujours menacée et appelant sans cesse à son aide ; puis le mal commença à perdre de son intensité, une faiblesse extrême, une prostration complète de forces, succéda à cette exaltation insensée. Enfin, le matin du neuvième jour, en rouvrant les yeux après un sommeil un peu plus tranquille elle me reconnut et prononça mon nom. Ce qui se passa en moi alors est impossible à décrire; je me jetai à genoux, la tête appuyée contre son lit, et je me mis à pleurer comme un enfant. En ce moment le docteur entra, et craignant pour elle les émotions, il

exigea que je me retirasse; je voulus résister; mais Pauline me serra la main, en me disant d'une voix douce :

— Allez!...

J'obéis. Il y avait huit jours et huit nuits que je ne m'étais couché, je me mis au lit, et, un peu rassuré sur son état, je m'endormis d'un sommeil dont j'avais presque autant besoin qu'elle.

En effet, la maladie inflammatoire disparut peu à peu, et au bout de trois semaines il ne restait plus à Pauline qu'une grande faiblesse; mais pendant ce temps la maladie chronique dont elle avait déjà été menacée un an auparavant avait fait des progrès. Le docteur nous conseilla le remède qui l'avait déjà guérie, et je résolus de profiter des derniers beaux jours de l'année pour parcourir avec elle la Suisse et de là gagner Naples, où je comptais passer l'hiver. Je fis part de ce projet à Pauline : elle sourit tristement de l'espoir que je fondais sur cette distraction; puis, avec une soumission d'enfant, elle consentit à tout. En conséquence, vers les premiers jours de septembre, nous partîmes pour Ostende : nous traversâmes la Flandre, remontâmes le Rhin jusqu'à Bâle; nous visitâmes les lacs de Bienne et de Neuchâtel, nous nous arrêtâmes quelques jours à Genève; enfin nous parcourûmes l'Oberland, nous franchîmes le Brunig, et nous venions de visiter Altorf, lorsque tu nous rencontras, sans pouvoir nous joindre, à Fluelen, sur les bords du lac des Quatre-Cantons.

Tu comprends maintenant pourquoi nous ne pûmes t'attendre : Pauline, en voyant ton intention de profiter de notre barque, m'avait demandé ton nom, et s'était rappelé t'avoir rencontré plusieurs fois, soit chez madame la comtesse M.., soit chez la princesse Bel... A la seule idée de se retrouver en face de toi, son visage prit une telle expression d'effroi, que j'en fus effrayé, et que j'ordonnai à mes bateliers de s'éloigner à force de rames, quelque chose que tu dusses penser de mon impolitesse.

Pauline se coucha au fond de la barque, je m'assis près d'elle, et elle appuya sa tête sur mes genoux. Il y avait juste deux ans qu'elle avait quitté la France ainsi souffrante et appuyée sur moi. Depuis ce temps, j'avais tenu fidèlement l'engagement que j'avais pris : j'avais veillé sur elle comme un frère, je l'avais respectée comme une sœur, toutes les préoccupations de mon esprit avaient eu pour but de lui épargner une douleur ou de lui ménager un plaisir; tous les désirs de mon âme avaient tourné autour de l'espérance d'être aimé un jour par elle. Quand on a vécu longtemps près d'une personne, il y a de ces idées qui vous viennent à tous deux en même temps. Je vis ses yeux se mouiller de larmes, elle poussa un soupir, et, me serrant la main qu'elle tenait entre les siennes :

— Que vous êtes bon! me dit-elle.

Je tressaillis de la sentir répondre aussi complètement à ma pensée.

— Trouvez-vous que j'aie fait ce que je devais faire? lui dis-je.

— Oh! vous avez été pour moi l'ange gardien de mon enfance, qui s'était envolé un instant, et que Dieu m'a rendu sous le nom d'un frère!

— Eh bien! en échange de ce dévoûment, ne ferez-vous rien pour moi?

— Hélas! que puis-je maintenant pour votre bonheur? dit Pauline; vous aimer?... Alfred, en face de ce lac, de ces montagnes, de ce ciel, de toute cette nature sublime, en face de Dieu qui les a faits, oui, Alfred, je vous aime! Je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant cela.

— Oh! oui, oui, je le sais, lui répondis-je; mais ce n'est point assez de m'aimer, il faut que votre vie soit attachée à la mienne par des liens indissolubles; il faut que cette protection, que j'ai obtenue comme une faveur, devienne pour moi un droit.

Elle sourit tristement.

— Pourquoi souriez-vous ainsi? lui dis-je.

— C'est que vous voyez toujours l'avenir de la terre, et moi l'avenir du ciel.

— Encore!... lui dis-je.

— Pas d'illusions, Alfred : ce sont les illusions qui rendent les douleurs amères et inguérissables. Si j'avais conservé quelque illusion, moi, croyez-vous que je n'eusse point fait connaître à ma mère que j'existais encore? Mais alors il m'aurait fallu quitter encore une seconde fois ma mère et vous, et c'eût été trop. Aussi ai-je eu d'avance pitié de moi-même et me suis-je privée d'une grande joie pour m'épargner une suprême douleur.

Je fis un mouvement de prière.

— Je vous aime! Alfred, me répéta-t-elle : je vous redirai ce mot tant que ma bouche pourra prononcer deux paroles; ne me demandez rien de plus, et veillez vous-même à ce que je ne meure pas avec un remords...

Que pouvais-je dire, que pouvais-je faire en face d'une telle conviction? prendre Pauline dans mes bras et pleurer avec elle sur la félicité que Dieu aurait pu nous accorder et sur le malheur que la fatalité nous avait fait.

Nous demeurâmes quelques jours à Lucerne, puis nous partîmes pour Zurich; nous descendîmes le lac et nous arrivâmes à Pfeffers. Là nous comptions nous arrêter une semaine ou deux; j'espérais que les eaux thermales feraient quelque bien à Pauline. Nous allâmes visiter la source féconde sur laquelle je basais cette espérance. En revenant, nous te rencontrâmes sur ce pont étroit, dans ce souterrain sombre : Pauline te toucha presque, et cette nouvelle rencontre lui donna une telle émotion, qu'elle voulut partir à l'instant même. Je n'osai insister, et nous prîmes sur-le-champ la route de Constance.

Il n'y avait plus à en douter pour moi-même, Pauline s'affaiblissait d'une manière visible. Tu n'as jamais éprouvé, tu n'éprouveras jamais, je l'espère, ce supplice atroce de sentir un cœur qu'on aime cesser lentement de vivre sous votre main, de compter chaque jour, le doigt sur l'artère, quelques battemens fiévreux de plus, et de se dire, chaque fois que, dans un sentiment réuni d'amour et de douleur, on presse sur sa poitrine ce corps adoré, qu'une semaine, quinze jours, un mois encore, peut-être, cette création de Dieu, qui vit, qui pense, qui aime, ne sera plus qu'un froid cadavre sans parole et sans amour!

Quant à Pauline, plus le temps de notre séparation semblait s'approcher, plus on eût dit qu'elle avait amassé pour ces derniers momens les trésors de son esprit et de son âme. Sans doute mon amour poétise ce crépuscule de sa vie; mais, vois-tu, ce dernier mois qui s'écoula entre le moment où nous te rencontrâmes à Pfeffers et celui où, du haut de la terrasse d'une auberge, tu laissas tomber au bord du lac Majeur ce bouquet d'oranger dans notre calèche, ce dernier mois sera toujours présent à ma pensée, comme a dû l'être à l'esprit des prophètes l'apparition des anges qui leur apportaient la parole du Seigneur.

Nous arrivâmes ainsi à Arona. Là, quoique fatiguée, Pauline semblait si bien renaître aux premières bouffées de ce vent d'Italie, que nous ne nous arrêtâmes qu'une nuit; car tout mon espoir était maintenant de gagner Naples. Cependant le lendemain elle était tellement souffrante, qu'elle ne put se lever que fort tard, et qu'au lieu de continuer notre route en voiture, je pris un bateau pour atteindre Sesto-Calende. Nous nous embarquâmes vers les cinq heures du soir. A mesure que nous nous approchions, nous voyions aux derniers rayons tièdes et dorés du soleil la petite ville, couchée aux pieds des collines, et sur ces collines ses délicieux jardins d'orangers, de myrtes et de lauriers-roses. Pauline les regardait avec un ravissement qui me rendit quelque espoir que ses idées étaient moins tristes.

— Vous pensez qu'il serait bien doux de vivre dans ce délicieux pays? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle : je pense qu'il serait moins douloureux d'y mourir. J'ai toujours rêvé les tombes ainsi, continua Pauline, placées au milieu d'un beau jardin embaumé, entourées d'arbustes et de fleurs. On ne s'occupe pas assez, chez nous, de la dernière demeure de ceux qu'on aime : on pare leur lit d'un jour, et on oublie leur couche de l'éternité!... Si je mourais avant vous, Alfred, reprit-elle en souriant, après un moment de silence, et que vous fussiez assez généreux pour continuer à la mort les soins de la vie, je

voudrais que vous vous souvinssiez de ce que je viens de vous dire.

— Oh ! Pauline ! Pauline ! m'écriai-je en la prenant dans mes bras et en la serrant convulsivement contre mon cœur, ne me parlez pas ainsi, vous me tuez.

— Eh bien ! non, me répondit-elle; mais je voulais vous dire cela, mon ami, une fois pour toutes; car je sais qu'une fois que je vous l'aurai dit, vous ne l'oublierez jamais. Non, vous avez raison, ne parlons plus de cela.... D'ailleurs, je me sens mieux; Naples me fera du bien. Il y a longtemps que j'ai envie de voir Naples...

— Oui, continuai-je en l'interrompant, oui, nous y serons bientôt. Nous prendrons pour cet hiver une petite maison à Sorrente ou à Résina; vous y passerez l'hiver, réchauffée au soleil, qui ne s'éteint pas; puis, au printemps, vous reviendrez à la vie avec toute la nature.... Qu'avez-vous ? mon Dieu !...

— Oh ! que je souffre ! dit Pauline en se raidissant et en portant sa main à sa poitrine. Vous le voyez, Alfred, la mort est jalouse même de nos rêves, et elle m'envoie la douleur pour nous réveiller !....

Nous demeurâmes en silence jusqu'au moment où nous abordâmes. Pauline voulut marcher; mais elle était si faible, que ses genoux plièrent. Il commençait à faire nuit; je la pris dans mes bras et je la portai jusqu'à l'hôtel.

Je me fis donner une chambre près de la sienne. Depuis long-temps il y avait entre nous quelque chose de saint, de fraternel et de sacré qui faisait qu'elle s'endormait sous mes yeux comme sous ceux d'une mère. Puis, voyant qu'elle était plus souffrante que je ne l'avais vue encore, et désespérant de pouvoir continuer notre route le lendemain, j'envoyai un exprès en poste, dans ma voiture, pour aller chercher à Milan et ramener à Sesto le docteur Scarpa.

Je remontai près de Pauline : elle était couchée; je m'assis au chevet de son lit. On eût dit qu'elle avait quelque chose à me demander et qu'elle n'osait le faire. Pour la vingtième fois, je surpris son regard fixé sur moi avec une expression inouïe de doute.

— Que voulez-vous ? lui dis-je; vous désirez m'interroger et vous n'osez pas le faire. Voilà déjà plusieurs fois que je vous vois me regarder ainsi : ne suis-je pas votre ami, votre frère?

— Oh ! vous êtes bien plus que tout cela, me répondit-elle, et il n'y a pas de nom pour dire ce que vous êtes. Oui, oui, un doute me tourmente, un doute horrible ! Je l'éclaircirai plus tard... dans un moment où vous n'oserez pas me mentir; mais l'heure n'est pas encore venue. Je vous regarde pour vous voir le plus possible... je vous regarde, parce que je vous aime !

Je pris sa tête et je la posai sur mon épaule. Nous restâmes ainsi une heure à peu près, pendant laquelle je sentis son souffle haletant mouiller ma joue, et son cœur bondir contre ma poitrine. Enfin elle m'assura qu'elle se sentait mieux et me pria de me retirer. Je me levai pour lui obéir, et, comme d'habitude, j'approchais ma bouche de son front, lorsqu'elle me jeta les bras autour du cou, et appuyant ses lèvres sur les miennes : Je t'aime ! murmura-t-elle dans un baiser, et elle retomba la tête sur son lit. Je voulus la prendre dans mes bras; mais elle me repoussa doucement, et sans rouvrir les yeux : Laisse-moi, mon Alfred, me dit-elle ; je t'aime !... je suis bien... je suis heureuse !...

Je sortis de la chambre; je n'aurais pas pu y rester dans l'état d'exaltation où ce baiser fiévreux m'avait mis. Je rentrai chez moi ; je laissai la porte de communication entr'ouverte, afin de courir près de Pauline au moindre bruit; puis, au lieu de me coucher, je me contentai de mettre bas mon habit, et j'ouvris la fenêtre pour chercher un peu de fraîcheur.

Le balcon de ma chambre donnait sur ces jardins enchantés que nous avions vus du lac en nous approchant de Sesto. Au milieu des touffes de citronniers et des massifs de lauriers-roses, quelques statues debout sur leurs piédestaux se détachaient aux rayons de la lune, blanches comme des ombres. A force de fixer les yeux sur une d'elles, ma vue se troubla, il me sembla la voir s'animer et qu'elle me faisait signe de la main en me montrant la terre. Bientôt cette illusion fut si grande, que je crus m'entendre appeler; je portai mes deux mains à mon front, car il me semblait que je devenais fou. Mon nom, prononcé une seconde fois d'une voix plus plaintive, me fit tressaillir; je rentrai dans ma chambre et j'écoutai; une troisième fois mon nom arriva jusqu'à moi, mais plus faible. La voix venait de l'appartement à côté, c'était Pauline qui m'appelait, je m'élançai dans sa chambre.

C'était bien elle... elle, expirante, et qui n'avait pas voulu mourir seule, et qui, voyant que je ne lui répondais pas, était descendue de son lit pour me chercher dans son agonie; elle était à genoux sur le parquet... Je me précipitai vers elle, voulant la prendre dans mes bras, mais elle me fit signe qu'elle avait quelque chose à me demander... Puis, ne pouvant parler et sentant qu'elle allait mourir, elle saisit la manche de ma chemise, l'arracha avec ses mains, mit à découvert la blessure à peine refermée, que trois mois auparavant m'avait faite la balle du comte Horace, et me montrant du doigt la cicatrice, elle poussa un cri, se renversa en arrière et ferma les yeux.

Je la portai sur son lit, et je n'eus que le temps d'approcher mes lèvres des siennes pour recueillir son dernier souffle et ne pas perdre son dernier soupir.

La volonté de Pauline fut accomplie; elle dort dans un de ces jardins qui dominent le lac, au milieu du parfum des orangers et sous l'ombrage des myrtes et des lauriers-roses.

— Je le sais, répondis-je à Alfred, car je suis arrivé à Sesto quatre jours après que tu l'avais quitté; et, sans savoir qui elle renfermait, j'ai été prier sur sa tombe.

Paris. — Imprimerie E. Voisvenel, 16, rue du Croissant.



OTHON L'ARCHER

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I.

Vers la fin de l'année 1340, par une nuit froide mais encore belle de l'automne, un cavalier suivait le chemin étroit qui côtoie la rive gauche du Rhin. On aurait pu croire, attendu l'heure avancée et le pas rapide qu'il avait fait prendre à son cheval, si fatigué qu'il fût de la longue journée déjà faite, qu'il allait s'arrêter au moins pendant quelques heures dans la petite ville d'Oberwinter, dant laquelle il venait d'entrer; mais, au contraire, il s'engagea du même pas, et en homme à qui elles sont familières, au milieu de rues étroites et tortueuses qui pouvaient abréger de quelques minutes son chemin, et reparut bientôt de l'autre côté de la ville, sortant par la porte opposée à celle par laquelle il était entré. Comme, au moment où l'on baissait la herse derrière lui, la lune, voilée jusque-là, venait justement d'entrer dans un espace pur et brillant comme un lac paisible, au milieu de cette mer de nuages qui roulait au ciel ses flots fantastiques, nous profiterons de ce rayon fugitif pour jeter un coup d'œil rapide sur le nocturne voyageur.

C'était un homme de quarante-huit à cinquante ans, de moyenne taille, mais aux formes athlétiques et carrées, et qui semblait, tant ses mouvements étaient en harmonie avec ceux de son cheval, avoir été taillé dans le même bloc de rocher. Comme on était en pays ami et par conséquent éloigné de tout danger, il avait accroché son casque à l'arçon de sa selle, et n'avait pour garantir sa tête de l'air humide de la nuit qu'un petit capuchon de mailles doublé de drap, qui, lorsque le casque était en son lieu ordinaire, retombait en pointe entre les deux épaules. Il est vrai qu'une longue et épaisse chevelure qui commençait à grisonner rendait à son maître le même service qu'aurait pu faire la coiffure la plus confortable, enfermant en outre, comme dans son cadre naturel, sa figure à la fois grave et paisible comme celle d'un lion. Quant à sa qualité, ce n'eût été un secret que pour le peu de personnes qui à cette époque ignoraient la langue héraldique, car en jetant les yeux sur son casque, on en voyait sortir à travers une couronne de comte qui en formait le cimier, un bras nu levant une épée nue, tandis que de l'autre côté de la selle brillaient, sur fond de gueules, au bouclier attaché en regard, les trois étoiles d'or posées deux et une de la maison de Hombourg, l'une des plus vieilles et des plus considérées de toute l'Allemagne. Maintenant, si l'on veut en savoir davantage sur le personnage que nous venons de mettre en scène, nous ajouterons que le comte Karl arrivait de Flandre, où il était allé, sur l'ordre de l'empereur, Louis V de Bavière, prêter le secours de sa vaillante épée à Édouard III d'Angleterre, nommé dix-huit mois auparavant vicaire-général de l'empire, lequel, grâce aux trêves d'un an qu'il venait de signer avec Philippe de Valois par l'intercession de madame Jeanne, sœur du roi de France et mère du comte de Hainaut, lui avait rendu momentanément sa liberté.

Parvenu à la hauteur du petit village de Melhem, le voyageur quitta la route qu'il avait suivie depuis Coblentz pour prendre un sentier qui entrait directement dans les terres. Un instant le cheval et le cavalier s'enfoncèrent dans un ravin, puis bientôt reparurent de l'autre côté, suivant à travers la plaine un chemin qu'ils semblaient bien connaître tous deux. En effet, au bout de cinq minutes de marche, le cheval releva la tête et hennit comme pour annoncer son arrivée, et cette fois, sans que son maître eût besoin de l'exciter ni de la parole ni de l'éperon, il redoubla d'ardeur, si bien qu'au bout d'un instant ils laissèrent dans l'ombre, à leur gauche, le petit village de Godesberg, perdu dans un massif d'arbres, et quittant le chemin qui conduit de Rolandseck à Bone, en prenant une seconde fois à gauche, ils s'avancèrent directement vers le château situé au haut d'une colline, et qui porte le même nom que la ville, soit qu'il l'ait reçu d'elle, soit qu'il le lui ait donné.

Il était dès lors évident que le château de Godesberg était le but de la route du comte Karl; mais ce qui était plus sûr encore, c'est qu'il allait arriver au lieu de sa destination au milieu d'une fête. A mesure qu'il gravissait le chemin en spirale qui partait du bas de la montagne et aboutissait à la grande porte, il voyait chaque façade à son tour jeter de la lumière par toutes ses fenêtres; puis derrière les tentures chaudement éclairées, se mouvoir des ombres nombreuses dessinant des groupes variés. Il n'en continua pas moins sa route, quoiqu'il eût été facile de juger, au léger froncement de ses sourcils, qu'il eût préféré tomber au milieu de l'intimité de la famille que dans le tumulte d'un bal, de sorte que quelques minutes après il franchissait la porte du château.

La cour était pleine d'écuyers, de valets, de chevaux et de litières, car, ainsi que nous l'avons dit, il y avait fête à Godesberg. Aussi à peine le comte Karl eut-il mis pied à

terre, qu'une troupe de valets et de serviteurs se présenta pour s'emparer de son cheval, et le conduire dans les écuries. Mais le chevalier ne se séparait pas si facilement de son fidèle compagnon : aussi n'en voulut-il confier la garde à personne, et le prenant lui-même par la bride, le conduisit-il dans une écurie isolée, où l'on mettait les propres chevaux du landgrave de Godesberg. Les valets, quoique étonnés de cette hardiesse, le laissèrent faire, car le chevalier avait agi avec une telle assurance, qu'il leur avait inspiré cette conviction qu'il avait le droit de faire ainsi.

Lorsque *Hans*, c'était le nom que le comte donnait à son cheval, eut été attaché à l'une des places vacantes, que sa litière eut été comfortablement garnie de paille, son auge d'avoine et son râtelier de foin, le chevalier songea alors à lui-même, et après avoir fait quelques caresses encore au noble animal, qui interrompit son repas déjà commencé pour répondre par un hennissement, il s'achemina vers le grand escalier, et malgré l'encombrement formé dans toutes les voies par les pages et les écuyers, il parvint jusqu'aux appartemens où se trouvait réunie pour le moment toute la noblesse des environs.

Le comte Karl s'arrêta un instant à l'une des portes du salon principal pour jeter un coup-d'œil sur l'ensemble le plus bruyant de la fête. Elle était animée et bruyante, toute bariolée de jeunes gens vêtus de velours et de nobles dames aux robes blasonnées; et parmi ces jeunes gens et ces nobles dames, le plus beau jeune homme était Othon, et la plus belle châtelaine madame Emma, l'un le fils et l'autre la femme du landgrave Ludwig de Godesberg, seigneur du château et frère d'armes du bon chevalier qui venait d'arriver.

Au reste, l'apparition de celui-ci avait fait son effet : seul au milieu de tous les invités, il apparaissait, comme Vilhelm à Lenore, tout couvert encore de son armure de bataille dont l'acier sombre contrastait étrangement avec les couleurs joyeuses et vives du velours et de la soie. Aussi tous les yeux se tournèrent-ils aussitôt de son côté, à l'exception cependant de ceux du comte Ludwig, qui, debout à la porte opposée, paraissait plongé dans une préoccupation si profonde, que ses regards ne changèrent pas un instant de direction. Karl reconnut son vieil ami, et sans s'inquiéter autrement de la chose qui le préoccupait, il fit le tour par les appartemens voisins, et après une lutte acharnée mais victorieuse avec la foule, il atteignit cette chambre reculée, à l'une des portes de laquelle il aperçut en entrant par l'autre le comte Ludwig n'ayant point changé d'attitude et toujours sombre et debout.

Karl s'arrêta de nouveau un instant pour examiner cette étrange tristesse, plus étrange encore chez l'hôte lui-même, qui semblait avoir donné aux autres toute la joie et n'avoir gardé que les soucis; puis enfin il s'avança, et voyant qu'il était arrivé jusqu'à son ami sans que le bruit de ses pas eût pu le tirer de sa préoccupation, il lui posa la main sur l'épaule.

Le landgrave tressaillit et se retourna. Son esprit et sa pensée étaient si profondément enfoncés dans un ordre d'idées différent de celle qui venait le distraire, qu'il regarda quelque temps, et sans le reconnaître à visage découvert, celui que dans un autre temps il eût nommé, visière baissée, au milieu de toute la cour de l'empereur. Mais Karl prononça le nom de Ludwig et tendit les bras; le charme fut rompu, Ludwig se jeta sur la poitrine de son frère d'armes, plutôt en homme qui y cherche un refuge contre une grande douleur qu'en ami joyeux de revoir un ami.

Cependant ce retour inattendu parut produire sur l'hôte soucieux de cette joyeuse fête une heureuse distraction. Il entraîna l'arrivant à l'autre extrémité de la chambre, et là le faisant asseoir sur une large stalle de chêne surmontée d'un dais de drap d'or, il prit place près de lui; et tout en cachant sa tête dans l'ombre et lui prenant la main, il lui demanda le récit de ce qui lui était arrivé pendant cette longue absence de trois ans qui les avait séparés l'un et l'autre.

Karl lui raconta tout avec la prolixité guerrière d'un vieux soldat; comment les troupes anglaises, brabançonnes et impériales, conduites par Edouard III lui-même, étaient venues mettre le siége devant Cambrai, brûlant et ravageant tout; comment les deux armées s'étaient rencontrées à Buironfosse sans combattre, parce qu'un message du roi de Sicile, qui était très savant en astrologie, était venu annoncer, au moment d'en venir aux mains, à Philippe de Valois, que toute bataille qu'il livrerait aux Anglais et dans laquelle commanderait Edouard en personne lui serait fatale (prédiction qui se réalisa plus tard à Crécy), et comment enfin des trêves d'un an avaient été conclues entre les deux rois rivaux en la plaine d'Esplechin, et cela, comme nous l'avons dit, à la requête et prière de madame Jeanne de Valois, sœur du roi de France.

Le landgrave avait écouté ce récit avec un silence qui pouvait jusqu'à un certain point passer pour de l'attention, quoique de temps en temps il se fût levé avec une inquiétude visible pour aller jeter un coup-d'œil dans la salle de bal : mais comme à chaque fois il était revenu prendre sa place, le narrateur, momentanément interrompu, n'en avait pas moins continué son récit, comprenant cette nécessité dans laquelle se trouve un maître de maison de suivre des yeux l'ordonnance de la fête qu'il donne, afin que rien ne manque de ce qui peut la rendre agréable aux convives invités. Cependant, attendu qu'à la dernière interruption le landgrave, comme s'il eût oublié son ami, ne revenait pas prendre place auprès de lui, celui-ci se leva; il se rapprocha de nouveau de la porte du bal par laquelle entrait dans cette petite chambre retirée et sombre un flot de lumière, et cette fois celui qu'il venait rejoindre l'entendit, car il leva le bras sans détourner la tête. Le comte Karl prit la place indiquée par ce geste, et le bras du landgrave retomba sur l'épaule de son frère d'armes qu'il serra convulsivement contre lui.

Il se passait évidemment une lutte terrible et secrète dans le cœur de cet homme, et néanmoins Karl avait beau jeter les yeux sur cette foule joyeuse qui tourbillonnait devant lui, il ne voyait rien qui pût lui indiquer la cause d'une pareille émotion; cependant elle était trop visible pour qu'un ami aussi dévoué que le comte ne s'en aperçût pas et n'en prît point quelque inquiétude. Cependant, celui-ci resta muet, comprenant que le premier devoir de l'amitié est la religion du secret pour les choses qu'elle veut cacher; mais aussi, dans les cœurs habitués à se deviner, il existe un contact sympathique : de sorte que le landgrave, comprenant ce silence intime, regarda son ami, passa la main sur son front, poussa un soupir, puis, après un dernier moment d'hésitation :

— Karl, lui dit-il d'une voix sourde et en lui montran du doigt son fils, ne trouves-tu pas qu'Othon ressemble étrangement à ce jeune seigneur qui danse avec sa mère?

Le comte Karl tressaillit à son tour. Ce peu de paroles était pour lui ce qu'est pour le voyageur perdu dans le désert un éclair illuminant la nuit; à sa lueur orageuse, si rapide qu'elle eût été, il avait vu le précipice, et cependant quelque amitié qu'il eût pour le landgrave, la ressemblance était si frappante de l'adolescent à l'homme, que le comte ne put s'empêcher de lui répondre, quoiqu'il devinât l'importance de sa réponse :

— C'est vrai, Ludwig, on dirait deux frères.

Cependant, à peine eut-il prononcé ces mots, que sentant un frisson courir par tout le corps de celui contre lequel il était appuyé, il se hâta d'ajouter :

— Après tout, qu'est-ce que cela prouve?

— Rien, répondit le landgrave d'une voix sourde; seulement j'étais bien aise d'avoir ton avis là-dessus. Maintenant viens me raconter la fin de ta campagne.

Et il le ramena sur cette même stalle où Karl avait commencé son récit, récit qu'il acheva cette fois sans être interrompu.

A peine cessait-il de parler, qu'un homme parut à la

porte par laquelle Karl était entré. A sa vue le landgrave se leva vivement et s'avança vers lui. Les deux hommes se parlèrent un instant à voix basse sans que Karl pût rien entendre de ce qu'il disaient. Cependant il vit facilement à leurs gestes qu'il s'agissait d'une communication de la plus haute importance, et il en fut plus convaincu que jamais, lorsqu'il vit revenir à lui le landgrave avec un visage plus sombre qu'auparavant.

— Karl, lui dit-il, mais sans s'asseoir cette fois, tu dois, après une route aussi longue que celle que tu as faite aujourd'hui, avoir plus besoin de repos que de bals et de fêtes. Je vais te faire conduire à ton appartement; bonne nuit; nous nous reverrons demain.

Karl vit que son ami désirait être seul; il se leva sans répondre, lui serra silencieusement la main, l'interrogeant une dernière fois du regard; mais le landgrave ne lui répondit que par un de ces sourires tristes qui indiquent au cœur que le moment n'est pas encore venu de lui confier le dépôt sacré qu'il réclame. Karl lui indiqua par un dernier serrement de main qu'à toute heure il le trouverait, et se retira dans l'appartement qui lui était destiné et jusqu'auquel, tout éloigné qu'il était, le bruit de la fête parvenait encore.

Le comte se coucha l'âme remplie d'idées tristes et l'oreille pleine de sons joyeux: pendant quelque temps cet étrange contraste écarta le sommeil par sa lutte. Mais enfin la fatigue l'emporta sur l'inquiétude, le corps vainquit l'âme. Peu à peu, les pensées et les objets devinrent moins distincts, ses sens s'engourdirent et ses yeux se fermèrent. Il y eut encore entre ce moment de somnolence et le sommeil réel un intervalle pareil à celui du crépuscule qui sépare le jour de la nuit, intervalle bizarre et indescriptible pendant lequel la réalité se confond avec le rêve, de manière qu'il n'y avait ni rêve ni réalité; puis un repos profond lui succéda. Il y avait si longtemps que le chevalier ne dormait plus que sous une tente et dans son harnais de guerre, qu'il céda avec volupté aux douceurs d'un bon lit, si bien que lorsqu'il se réveilla il vit tout d'abord au jour que la matinée devait être assez avancée. Mais aussitôt un spectacle inattendu et qui lui rappelait toute la scène de la veille s'offrit à sa vue et attira toute son attention. Le landgrave était assis dans un fauteuil, immobile et la tête inclinée sur sa poitrine, comme s'il attendait le réveil de son ami, et cependant sa rêverie était si profonde qu'il ne s'était pas aperçu de ce réveil. Le comte le regarda un instant en silence, puis voyant que deux larmes roulaient sur ses joues creuses et pâlies, il n'y put tenir plus longtemps, et tendant les bras vers lui :

— Ludwig! s'écria-t-il, au nom du ciel! qu'y a t-il donc?

— Hélas! hélas! répondit le landgrave, il y a que je n'ai plus ni femme ni fils!

Et à ces mots, se levant avec effort, il vint, en chancelant comme un homme ivre, tomber dans les bras que le comte ouvrait pour le recevoir.

II.

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, il faut que nos lecteurs consentent à remonter avec nous dans le passé.

Il y avait seize ans que le landgrave était marié: il avait épousé la fille du comte de Ronsdorf, qui avait été tué en 1316, pendant les guerres entre Louis de Bavière, pour lequel il avait pris parti, et Frédéric-le-Beau d'Autriche, et dont les propriétés étaient situées sur la rive droite du Rhin, au-delà et au pied de cette chaîne de collines appelée les Sept Monts. La douairière de Ronsdorf, femme d'une haute vertu et d'une réputation intacte, était alors restée veuve avec sa fille unique âgée de cinq ans, mais comme elle était de race princière, elle avait soutenu pendant son veuvage la splendeur primitive de sa maison, de sorte que sa suite continua d'être une des plus élégantes des châteaux environnans.

Quelque temps après la mort du comte, la maison de la douairière de Ronsdorf s'augmenta d'un jeune page, fils, disait-elle, d'une de ses amies morte sans fortune. C'étai un bel enfant, plus âgé qu'Emma de trois ou quatre ans à peine; et dans cette occasion la comtesse ne démentit point sa réputation de généreuse bonté. Le petit orphelin fut reçu par elle comme un fils, élevé près de sa fille, et partagea avec celle-ci les caresses de la douairière, et cela d'une manière si égale, qu'il était difficile de distinguer lequel des deux était l'enfant de ses entrailles ou l'enfant de son adoption.

Ils grandirent ainsi l'un auprès de l'autre, et beaucoup disaient l'un pour l'autre, lorsqu'au grand étonnement de la noblesse des bords du Rhin, le jeune comte Ludwig de Godesberg, âgé de dix-huit ans alors, fut fiancé à la petite Emma de Ronsdorf, qui n'en avait encore que dix: seulement il fut convenu entre le vieux margrave et la douairière que les fiancés attendraient cinq ans encore avant d'être époux.

Pendant ce temps Emma et Albert grandissaient; l'un devenait un beau chevalier et l'autre une gracieuse jeune fille: la comtesse de Ronsdorf avait, au reste, surveillé avec un soin extrême les progrès de leur amitié, et reconnu avec plaisir que, si vive que fût leur affection, elle n'avait aucun des caractères de l'amour. Cependant Emma avait treize ans et Albert dix-huit; leur cœur, comme une rose en bouton, allait s'ouvrir au premier souffle de l'adolescence: c'était ce moment que redoutait pour eux la comtesse. Malheureusement en ce moment même elle tomba malade; quelque temps on espéra que la force de la jeunesse (la comtesse douairière avait à peine trente-quatre ans) triompherait de l'opiniâtreté de la maladie. On se trompait, elle était mortellement atteinte. Elle le sentit elle-même, fit venir son médecin, et l'interrogea avec tant d'insistance et de fermeté qu'il ne put se refuser à lui dire que la science des hommes était insuffisante, et qu'il n'y avait plus pour elle de secours à attendre que du ciel. La comtesse reçut cette nouvelle en chrétienne, fit venir Albert et Emma, leur ordonna de s'agenouiller devant son lit, et la voix basse, et sans autre témoin que Dieu, elle leur révéla un secret que personne n'entendit. Seulement on remarqua avec étonnement qu'à l'heure de l'agonie, au lieu que ce fût la mourante qui bénît les enfans, ce furent les enfans qui bénirent la mourante, et qu'ils eurent l'air de lui pardonner d'avance sur la terre une faute dont elle allait sans doute recevoir l'absolution dans le ciel. Le même jour où cette confidence avait été faite, la comtesse trépassa saintement, et Emma, qui avait encore une année à attendre avant de devenir de fiancée épouse, alla passer cette année au couvent de Nonenwerth, bâti au milieu du Rhin, sur l'île du même nom située en face du petit village de Honnef. Quant à Albert, il resta à Ronsdorf, et la douleur qu'il montra de la perte de sa bienfaitrice fut égale à celle qu'il eût éprouvé pour une mère.

Le temps fixé s'écoula, Emma avait atteint sa quinzième année, et elle avait continué de fleurir, au milieu de ses larmes, et dans son île sainte, comme une de ces fraîches roses des eaux qui flottent à la surface des lacs, tout étincelantes de rosée. Ludwig rappela au vieux landgrave l'engagement pris par la douairière et ratifié par sa fille : c'est que depuis un an le jeune homme avait constamment dirigé ses promenades vers le Rolandwerth, jolie colline qui domine le fleuve et du haut de laquelle on voit, étendue au-dessous de soi et coupant le courant comme ferait la proue d'un vaisseau, l'île gracieuse au milieu de laquelle s'élève encore aujourd'hui le monastère devenu une auberge. Là, il passait des heures entières les yeux fixés sur le cloître, car souvent une jeune fille, qu'il reconnais-

sait à son habit de novice qu'elle devait quitter bientôt, venait elle-même s'asseoir sous les arbres qui bordent le Rhin, et là, restait des heures entières immobile et plongée dans une rêverie qui avait peut-être pour cause le même objet qui attirait Ludwig. Il n'était donc pas étonnant que le jeune homme se souvînt le premier que le deuil était expiré, et qu'il rappelât au landgrave que, par un hasard favorable, cette époque correspondait avec celle fixée pour la célébration de son mariage.

Par une espèce de convention tacite, chacun regardait Albert, qui avait alors vingt ans à peine, mais qui s'était toujours fait remarquer par un gravité au-dessus de son âge, comme le tuteur d'Emma ; ce fut donc à lui que le landgrave rappela que l'époque était venue de remplacer les vêtemens de deuil par les habits de fête. Albert se rendit au couvent, prévint Emma que le jeune Ludwig réclamait la promesse faite par sa mère. Emma rougit et tendit la main à Albert en lui répondant qu'elle était prête à le suivre partout où il la conduirait. Le voyage n'était pas long, il n'y avait que la moitié du Rhin à traverser et deux lieues à faire le long de ses rives ; ce n'était donc point le trajet qui devait retarder le moment tant désiré par le jeune comte. Aussi, trois jours après l'expiration de sa quinzième année, Emma, accompagnée d'une suite digne de l'héritière de Ronsdorf, et conduite par Albert, fut-elle remise aux mains de son seigneur et maître le comte Ludwig de Godesberg.

Deux années, pendant lesquelles la jeune comtesse mit au monde un fils qui fut appelé Othon, s'écoulèrent dans un bonheur parfait. Albert, qui avait trouvé une nouvelle famille, avait passé ces deux années tantôt à Ronsdorf, tantôt à Godesberg, et pendant ce temps avait atteint l'âge où un homme de noble race doit faire ses premières armes. Il avait en conséquence pris du service comme écuyer parmi les troupes de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, l'un des plus braves chevaliers de son époque, et l'avait suivi au siége de Cassel, où il était venu donner bonne aide au roi Philippe de Valois, qui avait entrepris de rétablir le comte Louis de Crécy dans ses états, dont il avait été chassé par les bonnes gens de Flandre. Il s'était donc trouvé à la bataille où ceux-ci furent taillés en pièces ous les murs de Cassel, et pour son coup d'essai il avait fait une telle déconfiture de vilains que Jean de Luxembourg l'avait nommé chevalier sur le champ de bataille. La victoire avait, au reste été si décisive, qu'elle avait terminé la campagne du coup, et que la Flandre se trouvant pacifiée, Albert était revenu au château de Godesberg, out fier qu'il était de montrer à Emma sa chaîne d'or et ses éperons.

Il trouva le comte absent pour le service de l'empereur ; les Turcs avaient fait une invasion en Hongrie, et à l'appel de Louis V, Ludwig était parti avec son frère d'armes le comte Karl de Hombourg ; il n'en fut pas moins bien reçu au château de Godesberg, où il demeura près de six mois. Au bout de ce temps, fatigué de son inaction et voyant les souverains de l'Europe assez tranquilles entre eux, il était parti pour guerroyer contre les Sarrasins d'Espagne, à qui Alphonse XI, roi de Castille et de Léon, faisait la guerre. Là il avait fait des prodiges de valeur en combattant contre Muley-Mohamed ; mais ayant été blessé grièvement devant Grenade, il était revenu une seconde fois à Godesberg, où il avait retrouvé le mari d'Emma qui venait de se mettre en possession du titre et des biens du vieux landgrave, qui était passé de vie à trépas vers le commencement de l'année 1332.

Le jeune Othon grandissait, c'était un beau garçon de cinq ans, à la tête blonde, aux joues roses et aux yeux bleus Le retour d'Albert fut une fête pour toute la famille et surtout pour l'enfant, qui l'aimait beaucoup. Albert et Ludwig se revirent avec plaisir, tous deux venaient de combattre contre les infidèles, l'un au midi, l'autre au nord ; tous deux avaient été vainqueurs, et tous deux rapportaient de nombreux récits pour les longues soirées d'hiver : aussi une année s'écoula-t-elle comme un jour, mais au bout de cette année le caractère aventureux d'Albert l'emporta de nouveau, il visita les cours de France et d'Angleterre, suivit le roi Édouard dans sa campagne contre l'Écosse, rompit une lance avec James Douglas, puis se retournant contre la France, il était revenu prendre l'île de Cadsand avec Gaulhier de Mauny ; se retrouvant alors sur le continent, il en avait profité pour faire une visite à ses anciens amis, et était rentré pour la troisième fois au château de Godesberg, où il avait trouvé un nouvel hôte.

C'était un des parens du landgrave, nommé Godefroy, qui n'ayant rien à espérer de la fortune paternelle avait tenté de s'en faire une dans les armes. Lui aussi avait été combattre les infidèles, mais en Terre-Sainte : les liens de parenté, le renom qu'il avait acquis dans la croisade, un certain luxe qui annonçait que sa foi avait porté plutôt le caractère de l'exaltation que celui du désintéressement, lui avait ouvert les portes du château de Godesberg comme à un hôte distingué ; puis bientôt Hombourg et Albert s'étant éloignés, il était arrivé à rendre sa société à peu près indispensable au landgrave Ludwig, qui l'avait retenu lorsqu'il avait voulu s'en aller. Godefroy était donc établi au château, non plus comme hôte, mais sur le pied de commensal.

L'amitié a sa jalousie comme l'amour : soit prévention, soit réalité, Albert crut voir que Ludwig le recevait avec plus de froideur que de coutume ; il s'en plaignit à Emma, qui lui dit que de son côté elle s'apercevait de quelques changemens dans les manières de son mari à son égard. Albert resta quinze jours à Godesberg, puis sous prétexte que Ronsdorf réclamait sa présence pour des réparations indispensables, il traversa le fleuve et la petite gorge de montagnes qui séparaient seuls un domaine de l'autre et quitta le château.

Au bout de quinze jours, il reçut des nouvelles d'Emma. Elle ne comprenait rien au caractère de son mari ; et de doux et bienveillant qu'elle l'avait toujours connu, il était devenu défiant et taciturne. Il n'y avait pas jusqu'au jeune Othon qui n'eût à souffrir de ses brusqueries inconnues jusqu'alors, et cela était d'autant plus sensible à la mère et à l'enfant qu'ils avaient été jusqu'alors, de la part du landgrave, les objets de l'affection la plus vive et la plus profonde. Au reste, à mesure que cette affection diminuait, ajoutait Emma, Godefroy paraissait faire des progrès étranges dans la confiance du landgrave, comme s'il héritait de cette partie de sentimens que celui-ci enlevait à sa femme et à son fils pour les reporter sur un homme qui lui était presque étranger.

Albert plaignit du fond de son cœur cette haine de soi-même qui fait que l'homme heureux, comme s'il était tourmenté de son bonheur, cherche tous les moyens de le modérer ou de l'éteindre comme il ferait d'un feu trop violent auquel il craindrait de voir consumer son cœur. Les choses en étaient arrivées à ce point lorsqu'il reçut, comme toute la noblesse des environs, une invitation pour se rendre au château de Godesberg, le landgrave donnant une fête pour l'anniversaire de la naissance d'Othon, qui venait d'entrer dans sa seizième année.

Cette fête, à la fin de laquelle nous avons introduit nos lecteurs dans le château, produisait, comme nous l'avons dit, un contraste singulier avec la tristesse de celui qui la donnait ; c'est que, dès le commencement du bal, Godefroy avait fait remarquer au landgrave, comme une chose qui le frappait pour la première fois, la ressemblance d'Othon avec Albert. En effet, à l'exception de cette fleur de jeunesse qui brillait sur le visage de l'adolescent et qu'avait brûlé chez l'homme le soleil d'Espagne, c'étaient les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus, et il n'y avait pas même jusqu'à certaines expressions de physionomie dont la ressemblance indique le même sang qu'on ne pût remarquer entre eux avec une attention un peu soutenue. Cette révélation avait été un coup de poignard pour le landgrave ; depuis longtemps, grâce à Godefroy, il suspectait la pureté des relations d'Emma et d'Albert ; mais l'idée que ces relations coupables existaient déjà avant son ma-

riage, l'idée plus poignante encore et à laquelle cette ressemblance singulière donnait une nouvelle force, qu'Othon qu'il avait tant aimé était l'enfant de l'adultère, brisait son cœur et le rendait presque insensé : ce fut en ce moment, comme nous l'avons raconté, qu'arriva le comte Karl, et nous avons vu qu'emporté par la vérité, il avait encore augmenté la douleur de son malheureux ami en avouant que cette ressemblance d'Albert et d'Othon était incontestable ; cependant, comme nous l'avons vu, il s'était retiré sans attacher à la tristesse de Ludwig toute l'importance qu'elle avait acquise véritablement.

C'est que cet homme qui était venu parler si mystérieusement au landgrave, dans la petite chambre où il s'était retiré avec Karl, était ce même Godefroy dont la présence avait fait naître dans l'heureuse famille le premier trouble qui eût obscurci son bonheur. Il venait lui dire qu'il croyait être sûr, d'après quelques paroles qu'il avait entendues, qu'Emma avait accordé un rendez-vous à Albert, qui devait partir dans la nuit même pour l'Italie, où il allait commander un corps de troupes qu'y envoyait l'empereur; la certitude de cette trahison était au reste facile à acquérir : le rendez-vous était donné à l'une des portes du château, et Emma devait traverser tout le jardin pour s'y rendre.

Une fois entré dans la voie du soupçon on ne s'arrête plus : aussi le landgrave, voulant à quelque prix que ce fût acquérir une certitude, étouffa-t-il ce sentiment généreux et instinctif qui fait que tout homme de cœur répugne à s'abaisser au métier d espion ; il rentra dans sa chambre avec Godefroy, et entr'ouvrant la fenêtre qui donnait sur le jardin, il attendit avec anxiété cette dernière preuve qui devait amener chez lui une décision encore incertaine. Godefroy ne s'était pas trompé : vers les quatre heures du matin Emma descendit le perron, traversa furtivement le jardin et s'enfonça dans un massif d'arbres qui cachait la porte. Cette disparition dura dix minutes à peu près, puis elle revint jusqu'au perron en compagnie d'Albert, au bras duquel elle était appuyée. A la lueur de la lune le landgrave les vit s'embrasser, et il lui sembla même distinguer sur le visage renversé de l'épouse les larmes que lui faisait répandre le départ de son amant.

Dès lors il n'y eut plus de doute pour Ludwig, et il prit aussitôt la résolution d'éloigner de lui l'épouse coupable et l'enfant de l'adultère. Une lettre remise à Godefroy ordonnait à Emma de le suivre, et l'ordre fut donné au chef des gardes d'arrêter Othon au point du jour et de le conduire à l'abbaye de Kirberg, près de Cologne, où il changerait l'avenir brillant du chevalier contre l'étroite cellule d'un moine.

Cet ordre venait d'être accompli, et Emma et Othon étaient depuis une heure sortis du château, l'un pour se rendre au monastère de Nonenwerth et l'autre à l'abbaye de Kirberg, lorsque le comte Karl se réveilla, et, comme nous l'avons raconté, trouva près de lui son vieil ami pareil à un chêne dont le vent a enlevé les feuilles et la foudre brisé les branches.

Hombourg écouta avec une attention grave et affectueuse le récit que Ludwig lui fit de tout ce qui s'était passé. Puis, sans essayer de consoler ni le père ni l'époux : — Ce que je ferai sera bien fait, n'est-ce pas? lui dit-il. — Oui, répondit le landgrave ; mais que peux-tu faire? — Cela me regarde, reprit le comte Karl. Et embrassant son ami, il s'habilla, ceignit son épée, sortit de la chambre, descendit aux écuries, sella lui-même son fidèle Hans, et reprit lentement et dans des idées bien différentes le chemin en spirale que la veille il avait franchi d'une course si rapide et dans un espoir si doux.

Arrivé au bas de la colline, le comte Karl prit le chemin de Rolandseck, qu'il suivit lentement et plongé dans une rêverie profonde, laissant à son cheval liberté entière de le conduire d'une course lente ou rapide ; cependant arrivé à un chemin creux au fond duquel était une petite chapelle où priait un prêtre, il regarda autour de lui, et voyant probablement que le lieu était tel qu'il pouvait le désirer, il s'arrêta. En ce moment le prêtre qui sans doute avait fini sa prière, se relevait et allait partir. Mais Karl l'arrêta, lui demandant s'il n'y avait pas d'autre chemin pour se rendre du couvent au château, et sur sa réponse négative il le pria de s'arrêter, attendu que probablement, avant qu'il fût longtemps, un homme allait avoir besoin de son ministère. Le prêtre comprit à la voix calme du vieux chevalier qu'il avait dit vrai, et sans demander qui était condamné pria pour celui qui allait mourir.

Le comte Karl était un de ces types de la vieille chevalerie qui commençaient déjà à disparaître au quinzième siècle, et que Froissard décrit avec tout l'amour que porte l'antiquaire à un débris des temps passés. Pour lui, tout relevait de l'épée et dépendait de Dieu, et dans sa conscience, l'homme était certain de ne pas errer en remettant chaque chose à son jugement. Or, le récit du landgrave lui avait inspiré sur les intentions de Godefroy des doutes que la réflexion avait presque changés en certitude, d'ailleurs personne, excepté ce conseiller funeste, n'avait jamais mis en doute l'amour et la fidélité d'Emma pour son époux. Il avait été l'ami du comte de Ronsdorf comme il était celui du landgrave de Godesberg. Leur honneur à tous deux faisait une part du sien, c'était donc à lui d'essayer de leur rendre cette splendeur ternie un moment par un calomniateur ; en conséquence de cette résolution, il avait pris sans en rien dire à personne le parti de venir l'attendre sur le chemin qu'il devait suivre, et là, de lui faire avouer sa trahison ou de lui faire rendre l'âme, et au besoin même de mener à bout cette double entreprise.

Alors il baissa la visière de son casque, fit arrêter Hans au milieu de la route, et cheval et cavalier demeurèrent une heure immobiles comme une statue équestre. Au bout de ce temps il vit apparaître un chevalier armé de toutes pièces, à l'extrémité du chemin creux. Celui-ci s'arrêta un instant, voyant le passage gardé ; mais s'étant assuré que celui qui le gardait était seul, il se contenta de s'asseoir sur ses arçons, de s'assurer que son épée sortait facilement du fourreau, et continua sa route. Arrivé à quelques pas du comte, et voyant que celui-ci ne paraissait pas avoir l'intention de se déranger, il s'arrêta à son tour.

— Messire chevalier, lui dit-il, êtes-vous le seigneur de céans, et votre intention est-elle de fermer le chemin à tout voyageur qui passe ?

— Non pas à tous, messire, répondit Karl, mais à un seul, et celui-là est un lâche et un traître, à qui j'ai à demander raison de sa trahison et de sa lâcheté.

— La chose alors ne pouvant me regarder, continua Godefroy, je vous prierai de ranger votre cheval à droite ou à gauche, afin qu'il y ait, sur le milieu de la route, place pour deux hommes du même rang.

— Vous vous trompez, messire, répondit le comte Karl avec la même tranquillité, et cela, au contraire, ne regarde que vous ; quant à partager le haut du pavé avec un misérable calomniateur, c'est ce que ne fera jamais un noble et loyal chevalier.

Le prêtre s'élança alors entre les deux hommes.

— Frères, leur dit-il, voudriez-vous vous égorger ?

— Vous vous trompez, messire prêtre, répondit le comte ; cet homme n'est pas mon frère, et je ne tiens pas précisément à ce qu'il meure. Qu'il avoue avoir calomnié la comtesse Ludwig de Godesberg, et je le laisse libre d'aller faire pénitence où il voudra.

— Il ne lui manquait plus, comme preuve d'innocence, dit en riant Godefroy, qui prenait le cavalier pour Albert, que d'être si bien défendue par son amant.

— Vous vous trompez, répondit le chevalier en secouant sa tête masquée de fer, je ne suis pas celui que vous croyez ; je suis le comte Karl de Hombourg. Je n'ai donc contre vous que la haine que j'ai pour tout traître, que le mépris que j'ai pour tout calomniateur. Avouez que vous avez menti, et vous êtes libre.

— Ceci, répondit en riant Godefroy, est une affaire qui ne regarde que Dieu et moi.

— Que Dieu la juge donc, s'écria le comte Karl en se préparant au combat.

— Ainsi soit-il, murmura Godefroy en abaissant d'une main sa visière et en tirant de l'autre son épée. Le prêtre se remit en prières.

Godefroy était brave, et il avait donné plus d'une preuve de son courage en Palestine ; mais alors il combattait pour Dieu, au lieu de combattre contre Dieu. Aussi, quoique le combat fût long et acharné, quoiqu'il fît en courageux et habile homme d'armes, il ne put résister à la force que donnait au comte Karl la conscience de son droit : il tomba percé d'un coup d'épée qui était entré dans la cuirasse et avait profondément pénétré dans la poitrine. Quant au cheval de Godefroy, effrayé de la chute de son maître, il reprit la route par laquelle il était venu et disparut bientôt derrière le sommet du chemin creux.

— Mon père, dit tranquillement le comte Karl au prêtre tremblant de frayeur, je crois que vous n'avez pas de temps à perdre pour accomplir votre sainte mission. Voilà la confession que je vous avais promise ; hâtez-vous de la recevoir. Et remettant son épée dans le fourreau, il reprit sa monumentale immobilité.

Le prêtre s'approcha du moribond, qui s'était relevé sur un genou et sur une main, mais qui n'avait pu faire davantage. Il lui détacha son casque ; il avait le visage pâle et les lèvres pleines de sang. Karl crut un instant qu'il ne pourrait point parler ; mais il se trompait. Godefroy s'assit, et le prêtre agenouillé près de lui écouta la confession qu'il lui fit d'une voix basse et entrecoupée. Aux derniers mots, le blessé sentit que sa fin était proche, et avec l'aide du prêtre, s'étant mis à genoux, il leva les deux mains au ciel en disant à trois reprises : — « Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi ! » Mais à la troisième il poussa un profond soupir et retomba sans mouvement. Il était mort.

— Mon père, dit le comte Karl au prêtre, n'êtes-vous pas autorisé à révéler la confession qui vient de vous être faite?

— Oui, répondit le prêtre, mais à une seule personne : au landgrave de Godesberg.

— Montez donc sur mon cheval, continua le chevalier en mettant pied à terre, et allons le trouver.

—Que faites-vous, mon frère ? répondit le prêtre, habitué à voyager d'une manière plus humble.

— Montez, montez, mon père, dit en insistant le chevalier ; il ne sera pas dit qu'un pauvre pécheur comme moi ira à cheval lorsque l'homme de Dieu marchera à pied. Et, à ces mots, il l'aida à se mettre en selle ; et, quelque résistance que pût faire l'humble cavalier, il le conduisit par la bride jusqu'au château de Godesberg. Puis, arrivé là, il remit contre son habitude Hans aux mains des valets, amena le prêtre devant le landgrave, qu'il retrouva dans la même chambre, au même endroit et assis dans le même fauteuil, quoique sept heures se fussent écoulées depuis qu'il était sorti du château. Au bruit que firent les arrivans, le landgrave leva son front pâle et les regarda d'un air étonné.

— Tiens, frère, lui dit Karl, voilà un digne serviteur de Dieu, qui a une confession *in extremis* à te révéler.

— Qui donc est mort ? s'écria le comte en devenant plus pâle encore.

— Godefroy, répondit le chevalier.

— Et qui l'a tué? murmura le landgrave.

— Moi, dit Karl ; et il se retira tranquillement, fermant la porte derrière lui et laissant le landgrave seul avec le prêtre.

Or, voici ce que raconta le prêtre au landgrave :

« Godefroy avait connu en Palestine un chevalier allemand des environs de Cologne, que l'on nommait Ernest de Huningen : c'était un homme grave et sévère, qui était entré depuis quinze ans dans l'ordre de Malte, et que l'on renommait pour sa religion, sa loyauté et son courage.

» Godefroy et Ernest combattaient l'un près de l'autre à Saint-Jean-d'Acre, lorsque Ernest fut blessé mortellement. Godefroy le vit tomber, le fit emporter hors de la mêlée et revint à l'ennemi.

» La bataille finie, il rentra sous sa tente pour changer de vêtement; mais à peine y était-il qu'on vint le prévenir que messire Ernest de Huningen était au plus mal et désirait le voir avant que de mourir.

» Il se rendit à son désir, et trouva le blessé soutenu par une fièvre brûlante qui devait consumer en peu de temps le reste de sa vie. Aussi, comme il sentait lui-même sa position, il lui expliqua en peu de mots le service qu'il attendait de lui.

» A l'âge de vingt ans Ernest avait aimé une jeune fille et en avait été aimé ; mais, cadet de famille, sans titre et sans fortune, il n'avait pas pu l'obtenir. Les amans, au désespoir, oublièrent qu'il ne pourraient jamais être époux, et un fils naquit, qui ne pouvait porter le nom ni de l'un ni de l'autre.

» Quelque temps après, la jeune fille avait été forcée par ses parens d'épouser un seigneur noble et riche. Ernest était parti, s'était arrêté à Malte pour prononcer des vœux, et depuis ce temps il combattait en Palestine. Dieu avait récompensé son courage. Après avoir vécu saintement, il mourait en martyr.

» Ernest présenta un papier à Godefroy : c'était la donation de tout ce qu'il possédait à son fils Albert : soixante mille florins à peu près. Quant à la mère, comme elle était morte depuis six ans, il avait cru pouvoir lui révéler son nom, pour que ce nom le guidât dans ses recherches. C'était la comtesse de Ronsdorf.

» Godefroy était revenu en Allemagne dans l'intention d'accomplir les dernières volontés de son ami. Mais en arrivant chez son parent le landgrave, et en apprenant la situation des choses, il vit du premier coup-d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer du secret qu'il possédait. Le landgrave n'avait qu'un fils, et Othon et Emma éloignés, Godefroy se trouvait le seul héritier du comte. »

Nous avons vu comment il avait mis ce projet à exécution, au moment ou il rencontra dans le chemin creux de Rolandswerth le comte Karl de Hombourg.

— Karl ! Karl ! s'écria le landgrave en s'élançant comme un insensé dans le corridor où l'attendait son frère d'armes. Karl ! ce n'était pas son amant ; c'était son frère !

Et aussitôt il donna l'ordre que l'on ramenât à Godesberg Emma et Othon. Les deux messagers partirent, l'un remontant le Rhin, l'autre le descendant.

Pendant la nuit, le premier revint. Emma, malheureuse depuis longtemps, offensée de la veille, demandait à finir sa vie dans le monastère où s'était écoulée sa jeunesse, et faisait répondre qu'au besoin elle invoquerait l'inviolabilité du lieu.

Au point du jour, le second messager revint ; il était accompagné des hommes d'armes qui devaient conduire Othon à Kirberg ; mais Othon n'était point parmi eux. Comme ils descendaient nuitamment le Rhin, Othon, qui savait dans quelle intention on l'emmenait, avait choisi le moment où tout l'équipage était occupé à diriger la barque dans un courant rapide, s'était élancé au plus profond du fleuve et avait disparu.

III.

Cependant le malheur du landgrave n'était point encore si grand qu'il le croyait. Othon s'était élancé dans le fleuve, non pas pour y chercher la mort mais la liberté. Elevé sur ses rives, le vieux Rhin était un ami contre lequel il avait trop souvent essayé ses jeunes forces pour le craindre. Il plongea donc au plus profond, nagea sous l'eau tant que sa respiration le lui permit, et lorsqu'il reparut à sa surface pour reprendre haleine, la barque était si éloignée et la nuit si noire que les gardes qui l'accompagnaient purent croire qu'il était resté englouti dans le fleuve.

Othon se hâta de gagner la rive. La nuit était froide, ses

habits étaient ruisselans, il avait besoin d'un feu et d'un lit. Il se dirigea donc vers la première maison dont il vit les fenêtres briller dans l'ombre, se présenta comme un voyageur égaré, et, comme il était impossible de reconnaître s'il était mouillé par la pluie du ciel ou par l'eau du fleuve, il n'excita aucun soupçon, et l'hospitalité lui fut accordée avec toute la franchise et la discrétion allemandes.

Le lendemain il partit au jour et se dirigea sur Cologne. C'était le saint jour du dimanche, et comme il y entrait à l'heure de la messe, il vit chacun se diriger vers l'église. Il suivit la foule, car lui aussi avait à prier Dieu... d'abord pour son père à cause de l'erreur et de l'isolement dans lesquels il l'avait laissé... pour sa mère enfermée dans un monastère... enfin pour lui, libre mais sans appui, et perdu dans ce monde immense qui ne lui avait encore montré pour tout horizon que celui du château natal. Cependant il se cacha derrière une colonne pour faire sa prière ; si près de Godesberg il pouvait être reconnu par quelques-uns des seigneurs qui étaient venus à la fête de la veille, ou par l'archevêque de Cologne lui-même, messire Walerand de Juliers, qui était un des plus vieux et des plus fidèles amis de son père.

Lorsque Othon eut fait sa prière il regarda autour de lui et vit avec étonnement qu'au nombre des spectateurs se trouvait une si grande quantité d'archers de différens pays, que sa première pensée fut que la messe que l'on disait était célébrée en l'honneur de saint Sébastien, protecteur de la corporation. Il s'en informa aussitôt à celui qui se trouvait le plus proche de lui, et il apprit alors qu'ils se rendaient à la fête de l'arc, que donnait tous les ans à la même époque le prince Adolphe de Clèves, l'un des seigneurs les plus riches et les plus renommés parmi ceux dont les châteaux s'élèvent depuis Strasbourg jusqu'à Nimègue.

Othon sortit aussitôt de l'église, se fit indiquer le tailleur le mieux assorti de la ville, changea ses habits de velours et de soie contre un justaucorps de drap vert serré avec une ceinture de cuir, acheta un arc du meilleur bois d'érable qu'il put trouver, choisit une trousse garnie de ses douze flèches, puis ayant demandé à quelle hôtellerie se réunissaient plus particulièrement les archers, et ayant appris que c'était au Héron d'Or, il se dirigea vers cette auberge, qui était située sur la route de Verdingen, en dehors de la porte de l'Aigle.

Il y trouva une trentaine d'archers réunis et faisant grande chère. Il s'assit au milieu d'eux, et quoiqu'il fût inconnu de tous, tous le reçurent bien, grâce à sa jeunesse et à sa bonne mine. D'ailleurs, il avait été au-devant d'un bienveillant accueil en disant tout d'abord qu'il se rendait à Clèves pour la fête de l'arc et désirait faire route avec d'aussi braves et aussi joyeux compagnons. La proposition avait donc été reçue à l'unanimité.

Comme les archers avaient encore trois jours devant eux, et comme le dimanche est un jour saint consacré au repos, il ne se mirent en route que le lendemain au matin, suivant les rives du fleuve et devisant joyeusement de faits de chasse et de guerre. Tout en faisant route, les archers remarquèrent qu'Othon n'avait point de plumes à sa toque, ce qui était contre l'uniforme, chacun ayant une plume, dépouille et trophée en même temps de quelque oiseau victime de son adresse, et ils le raillèrent sur son arc neuf et ses flèches neuves. Othon avoua en souriant que ni arc ni flèches n'avaient encore servi, mais qu'à la première occasion, il tâcherait grâce à eux de se procurer l'ornement indispensable qui manquait à son chapeau. En conséquence, il banda son arc. Chacun attendit avec curiosité une occasion de juger l'adresse de son nouveau camarade.

Les occasions ne manquaient pas ; un corbeau croassait à la dernière branche desséchée d'un chêne, et les archers montrèrent en riant ce but à Othon, mais le jeune homme répondit que le corbeau était un animal immonde, dont les plumes étaient indignes d'orner la toque d'un franc archer. La chose était vraie. Aussi les joyeux voyageurs se contentèrent-ils de cette réponse.

Un peu plus loin ils aperçurent un épervier immobile à la pointe d'un rocher, et la même proposition fut faite au jeune homme. Mais cette fois il répondit que l'épervier était un oiseau de race, dont les hommes de race avaient seuls le droit de disposer, et que lui, fils d'un paysan, ne se permettrait pas de tuer un pareil oiseau sur les terres d'un seigneur aussi puissant que l'était le comte de Worringen, dont en ce moment ils traversaient les propriétés. Quoiqu'il y eût du vrai au fond de cette réponse, et que pas un des archers peut-être n'eût osé se permettre l'action qu'il conseillait à Othon, tous accueillirent cette réponse avec un sourire plus ou moins moqueur, car ils commençaient à prendre cette idée, que le jeune camarade, peu sûr de son adresse, cherchait à retarder le moment d'en donner une preuve aussi décisive que celle qu'on lui demandait.

Othon avait vu le sourire des archers et l'avait compris : mais il n'avait paru y faire aucune attention, et continuait sa route riant et causant, lorsque tout à coup, à cinquante pas à peu près de la troupe bruyante, un héron se leva des bords du fleuve. Othon alors se retourna vers l'archer qui était le plus près de lui et qu'on lui avait désigné comme un des plus habiles tireurs.

— Frère, lui dit-il, j'aurais grande envie pour ma toque d'une plume de cet oiseau ; vous qui êtes le plus habile parmi nous tous, rendez-moi donc le service de l'abattre.

— Au vol, répondit l'archer étonné.

— Sans doute, au vol, continua Othon ; voyez comme il s'élève lourdement ; à peine a-t-il fait dix pas depuis qu'il a quitté la terre, et il n'est qu'à une demi-portée de trait.

— Tire, Robert, tire ! crièrent tous les archers.

Robert fit un signe de tête indiquant qu'il se rendait à l'invitation générale plutôt par obéissance pour les ordres de l'honorable société que dans l'espoir de réussir. Il n'en visa pas moins avec toute l'attention dont il était capable, et la flèche, lancée par un bras robuste et par un œil exercé, partit, suivie de tous les regards, et passa si près de l'oiseau qu'il en poussa un cri d'effroi auquel répondirent les acclamations de tous les archers.

— Bien tiré ! dit Othon ; maintenant, à vous, Hermann, ajouta-t-il en se tournant vers l'archer qui se trouvait à sa gauche.

Soit que celui auquel il s'adressait se fût attendu à cette invitation, soit qu'il eût été entraîné par l'exemple, il était prêt au moment où Othon lui adressa la parole, et à peine avait-il achevé qu'une autre flèche, aussi habile et aussi rapide que la première poursuivit le fuyard, qui poussa un nouveau cri au sifflement que fit entendre en passant à quelques pouces seulement de lui ce second messager de mort. Les archers applaudirent de nouveau.

— A mon tour, dit Othon.

Tous les regards se tournèrent de son côté, car le héron, sans être hors de portée, commençait à atteindre une distance assez considérable, et ayant d'air ce qu'il fallait à ses larges ailes, il filait avec une rapidité qui devait bientôt le mettre hors de tout danger. Othon avait sans doute aussi calculé tout cela, car ce ne fut qu'après avoir bien mesuré la distance des yeux qu'il leva avec une attention lente sa flèche à la hauteur de l'animal ; puis lorsqu'il l'eut amenée à la ligne de l'œil, il retira la corde presque derrière sa tête, à la manière des archers anglais, faisant plier son arc comme une baguette de saule. Un instant il demeura immobile comme une statue, puis tout à coup on entendit un léger sifflement, car la flèche était partie si rapide que personne ne l'avait vue. Tous les yeux se portèrent sur l'oiseau, qui s'arrêta comme si un éclair invisible l'eût frappé, et qui tomba, percé de part en part d'une hauteur telle qu'on n'eût pas même cru que la flèche aurait pu l'y suivre.

Les archers étaient stupéfaits ; une pareille preuve d'adresse était à peine croyable pour eux-mêmes ; quant à Othon, qui s'était arrêté pour juger de l'effet du coup, à

peine eut-il vu tomber l'animal qu'il se remit en marche sans paraître remarquer l'étonnement de ses compagnons. Arrivé au héron, il arracha de son cou ces plumes fines et élégantes qui forment une aigrette naturelle, et les attacha à son bonnet. Quant aux archers ils avaient compté la distance : l'oiseau était tombé à trois cent vingt pas.

Cette fois l'admiration n'avait point éclaté en applaudissemens; les archers s'étaient regardés les uns les autres, étonnés d'une telle preuve d'adresse; puis ils avaient compté les pas, comme nous l'avons dit, et lorsque Othon avait eu fini d'orner sa toque du bouquet de plumes si miraculeusement acquis, Frantz et Hermann, les deux archers qui avaient tiré avant lui, lui avaient tendu la main, mais avec un sentiment de déférence qui indiquait que, non-seulement ils le reconnaissaient pour leur camarade, mais encore pour leur maître.

La troupe voyageuse, qui ne s'était arrêtée à Worringen que pour déjeuner, arriva vers les quatre heures du soir, à Neufs. On dîna en toute hâte, car à trois lieues de Neufs était l'*église de Roche*, près de laquelle de religieux archers ne pouvaient passer sans y faire un pèlerinage. Othon, qui avait adopté la vie et les habitudes de ses nouveaux compagnons, les suivit dans cette excursion, et vers le jour tombant ils arrivèrent à la Roche-Sainte : c'était une immense pierre ayant l'aspect d'une église.

C'est qu'autrefois cette pierre fut effectivement la première église chrétienne bâtie sur les bords du Rhin par un chef de la Germanie, qui mourut en odeur de sainteté, laissant sept filles belles et vertueuses pour prier autour de son tombeau. C'était le temps des grandes migrations barbares. Des peuples inconnus poussés par une main invisible descendaient des plateaux de l'Asie et venaient changer la face du monde européen. Une biche avait conduit Attila à travers les Palus Méotides, et il descendait vers l'Allemagne précédé par la terreur qu'inspirait son nom. Le Rhin, effrayé au bruit des pas de ces nations fauves, hésitait à poursuivre son cours vers les sables où il s'engloutit, et frémissait dans toute sa longueur comme un immense serpent. Bientôt les Huns apparurent sur la rive droite, et le même jour on vit l'incendie s'allumer sur tout l'horizon, c'est-à-dire depuis Colonia Agrippina (1) jusqu'à Aliso (2). Le danger était instant; il n'y avait aucune pitié à attendre de pareils ennemis, et le lendemain matin, au moment où elles leur virent lancer à l'eau les radeaux qu'ils avaient construits pendant la nuit avec les arbres d'une forêt qui avait disparue, les jeunes filles se retirèrent dans l'église et s'agenouillèrent autour du tombeau de leur père, le priant, par le saint amour qu'il leur avait porté pendant sa vie, de les protéger même après sa mort. La journée et la nuit se passèrent en prières, et elles espéraient déjà être sauvées lorsqu'au point du jour elles entendirent les Barbares s'approcher. Ils commencèrent à frapper avec le pommeau de leurs épées à la porte de chêne qui fermait l'église, mais voyant qu'elle résistait, les uns retournèrent au bourg pour y prendre des échelles afin d'escalader les fenêtres; les autres allèrent couper un sapin qu'ils dépouillèrent de ses branches et dont ils firent un bélier pour enfoncer la porte. Puis, lorsqu'ils se furent procuré les instrumens nécessaires à leurs projets sacriléges, ils s'acheminèrent avec eux vers l'église qui servait d'asile aux sept sœurs, mais lorsqu'ils arrivèrent près d'elles il n'y avait plus ni portes ni fenêtres. L'église était bien encore là, mais elle était devenue un rocher et s'était faite toute de pierre; seulement, du milieu de cette masse de granit on entendait sortir un chant bas, triste et doux comme le chant des morts. C'était le cantique d'actions de grâces des sept vierges qui remerciaient le Seigneur.

Les archers firent leur prière à l'église de Roche, puis revinrent coucher à Strump.

Le lendemain il se remirent en route; la journée se passa sans autre incident qu'un renfort successif. Les archers venaient de toutes parties de l'Allemagne à cette fête annuelle dont le prix était, pour cette fois, une toque de velours vert entourée de deux branches de frêne en or, nouées par une agrafe de diamant. Il devait être donné par la fille unique du margrave lui-même, la jeune princesse Héléna, qui venait d'entrer dans sa quatorzième année. Le concours de tant d'adroits archers n'avait donc rien d'étonnant.

(1) Nom antique de Cologne. — (2) Wesel.

La petite troupe, qui montait maintenant à quarante ou cinquante hommes, voulait arriver à Clèves le lendemain matin, le tir devant commencer aussitôt la dernière messe, c'est-à-dire à onze heures. En conséquence, les archers avaient résolu de venir coucher à Kervenheim. La journée était forte, aussi s'arrêta-t-on à peine pour déjeuner et pour dîner. Cependant, quelque diligence que fissent les voyageurs, ils n'atteignirent cette ville qu'après la fermeture des portes. Il s'agissait de passer la nuit dehors, et le moins mal possible; on avisa un château en ruines sur une montagne voisine; c'était le château de Windeck.

Chacun fut d'avis de profiter de cette circonstance favorable, excepté le plus vieux des archers, qui s'y opposa de tout son pouvoir; mais, comme il était seul de son avis, sa voix n'eut aucune influence, et force lui fut d'accompagner ses jeunes camarades sous peine de rester seul; il les suivit.

La nuit était sombre; pas une étoile ne brillait au ciel, des nuages lourds et chargés de pluie glissaient au-dessus de la tête de nos voyageurs, comme les vagues d'une mer aérienne. Un pareil abri, si incomplet qu'il fût, était donc un bienfait du ciel.

Les archers gravissaient la colline en silence, et cependant au bruit de leurs pas ils entendaient tout le long du sentier, couvert de ronces, fuir les animaux sauvages, dont la présence multipliée indiquait que ces ruines solitaires étaient gardées contre la présence des hommes par quelque superstitieuse terreur. Tout à coup ceux qui marchaient en tête virent se dresser devant eux comme un fantôme la première tour, sentinelle gigantesque chargée en d'autres temps de défendre l'entrée du château.

Le vieil archer proposa de s'arrêter à cette tour et de se contenter de son abri. En conséquence on fit halte; un des archers battit le briquet, alluma une branche de sapin et franchit la porte.

Alors on s'aperçut que les toits s'étaient écroulés, que les murailles seules étaient debout, et comme la nuit menaçait d'être pluvieuse, il n'y eut qu'une voix pour continuer la route jusqu'au corps de logis : cependant on laissa de nouveau le vieil archer libre de s'arrêter en cet endroit. Mais il refusa une seconde fois, préférant suivre ses compagnons partout où ils iraient que de rester seul par une pareille nuit et dans un semblable voisinage. La troupe se remit donc en chemin; seulement, pendant cette halte de quelques minutes, chacun avait brisé une branche de sapin et s'était fait une torche résineuse, de sorte que la montagne, d'obscure qu'elle était auparavant, était devenue tout à coup resplendissante, et qu'on commençait à distinguer à l'extrémité du cercle de lumière la masse triste, vague et sombre du château, qui, à mesure qu'on approchait, se dessinait d'une manière plus précise, montrant ses colonnes massives et ses voutes surbaissées, dont les premières pierres avaient peut-être été posées par Charlemagne lui-même, lorsqu'il étendait des montagnes pyrènes aux marais bataves, cette ligne de forteresses destinées à briser l'invasion des hommes du nord.

A l'approche des archers et à la vue des flambeaux, les hôtes du château s'enfuirent à leur tour : c'étaient des hiboux et des orfraies au vol nocturne qui, après avoir fait deux ou trois cercles silencieux au-dessus de la tête de ceux qui venaient les troubler, s'éloignèrent en hurlant. A cette vue et à ces cris sinistres, les plus braves ne furent pas exempts d'un mouvement de terreur, car ils savaient qu'il est certains dangers contre lesquels ne peuvent rien ni le courage ni le nombre. Ils n'en pénétrèrent pas moins dans la première cour et se trouvèrent au centre d'un grand carré formé par des bâtimens dont quelques-uns tombaient en ruines, tandis que d'autres au

contraire se trouvaient dans un état de conservation d'autant plus remarquable qu'ils faisaient contraste avec les débris qui couvraient la terre en face d'eux.

Les archers entrèrent dans le corps de bâtiment qui leur paraissait le plus habitable, et se trouvèrent bientôt dans une grande salle qui paraissait avoir été autrefois celle des gardes. Des débris de volets fermaient les fenêtres de manière à briser la plus grande force du vent. Des bancs de chêne adossés contre les murailles et régnant tout à l'entour de la chambre pouvaient encore servir au même usage auquel ils avaient été destinés. Enfin une immense cheminée leur offrait un moyen d'éclairer et de réchauffer à la fois leur sommeil. C'était tout ce que pouvaient désirer les hommes faits pour les durs travaux de la chasse et de la guerre, et habitués à passer les nuits n'ayant pour tout oreiller que les racines, et pour tout abri que les feuilles d'un arbre.

Le pire de tout cela était de n'avoir point à souper. La course avait été longue, et depuis midi le dîner était loin; mais c'était encore là un de ces inconvéniens auxquels des chasseurs devaient être accoutumés. En conséquence on serra la boucle des ceinturons, on fit grand feu dans la cheminée, on se chauffa largement ne pouvant faire mieux, puis le sommeil commençant à descendre sur les voyageurs, chacun s'établit le plus comfortablement qu'il put pour passer la nuit, après avoir toutefois pris la précaution, sur l'avis du vieil archer, de faire veiller successivement quatre personnes que désignerait le hasard, afin que le sommeil du reste de la troupe fût tranquille. On tira au sort, et le sort tomba sur Othon, sur Hermann, sur le vieil archer et sur Frantz. Les veilles furent fixées à deux heures chacune; en ce moment neuf heures et demie sonnaient à l'église de Kervenheim. Othon commença la sienne, et, au bout d'un instant, il se trouva seul éveillé au milieu de ses nouveaux camarades.

C'était le premier moment de tranquillité qu'il trouvait pour parler avec lui-même. Trois jours auparavant, à la même heure, il était heureux et fier, faisant les honneurs du château de Godesberg à la chevalerie la plus noble des environs; et maintenant, sans qu'il fût pour rien dans le changement survenu, et dont il ignorait presque la cause, il se trouvait déshérité de l'amour paternel, banni sans savoir le terme de son bannissement, et mêlé parmi une troupe d'hommes braves et loyaux sans doute, mais sans naissance et sans avenir, et veillant sur leur sommeil, lui, fils de prince, habitué à dormir tandis qu'on veillait sur le sien ! Ces réflexions lui firent paraître sa veillée courte. Dix heures, dix heures et demie et onze heures sonnèrent successivement sans qu'il se fût aperçu de la marche du temps, et sans que rien fût venu troubler ses réflexions. Cependant la fatigue physique commençait à lutter avec la préoccupation morale, et lorsque onze heures et demie sonnèrent, il était temps qu'arrivât la fin de sa veille, car ses yeux se fermaient malgré lui. En conséquence il réveilla Hermann, qui devait lui succéder, en lui annonçant que son tour était venu. Hermann se réveilla de fort mauvaise humeur : il rêvait qu'il faisait rôtir un chevreuil qu'il venait de tuer, et au moment de faire du moins en rêve un bon souper, il se retrouvait à jeun, l'estomac vide et sans aucune chance de le remplir. Fidèle à la consigne donnée, il n'en céda pas moins sa place à Othon et prit la sienne. Othon se coucha; ses yeux à demi ouverts distinguèrent encore pendant quelque temps les objets qui l'entouraient d'une manière incertaine, et parmi ces objets Hermann debout contre une des colonnes massives de la cheminée; bientôt tout se confondit dans une vapeur grisâtre, dans laquelle chaque chose perdit sa forme et sa couleur, enfin il ferma les yeux tout à fait et s'endormit.

Hermann était, comme nous l'avons dit, resté debout contre un des supports massifs de la cheminée, écoutant le bruit du vent dans les hautes tourelles et plongeant aux lueurs mourantes du feu ses regards dans les angles les plus sombres de l'appartement. Ses yeux étaient fixés sur une porte fermée et qui semblait devoir conduire aux appartemens intérieurs du château, lorsque minuit sonna. Hermann, tout brave qu'il était, compta avec un certain frémissement intérieur, et les yeux toujours fixés sur le même point, les onze coups du battant, lorsqu'au moment où frappait le douzième, la porte s'ouvrit, et une jeune fille, belle, pâle et silencieuse, parut sur le seuil, éclairée par une lumière cachée derrière elle. Hermann voulut appeler, mais comme si elle eût deviné son intention, la jeune fille porta un doigt à sa bouche pour lui commander le silence, et de l'autre main lui fit signe de la suivre.

IV.

Hermann hésita un moment; mais songeant aussitôt qu'il était honteux à un homme de trembler devant une femme, il fit quelques pas vers la mystérieuse inconnue, qui, le voyant venir à elle, rentra dans la chambre, prit une lampe posée sur une table, alla ouvrir une autre porte, et, du seuil de celle-ci, se retourna pour faire un nouveau signe à l'archer resté debout à l'entrée de la seconde chambre. Le signe était accompagné d'un si gracieux sourire que les dernières craintes d'Hermann disparurent. Il s'élança derrière la jeune fille, qui, entendant ses pas pressés, se retourna une dernière fois pour lui faire signe de marcher derrière elle en conservant quelques pas de distance. Hermann obéit.

Ils s'avancèrent ainsi en silence à travers une suite d'appartemens déserts et sombres, jusqu'à ce qu'enfin le guide mystérieux poussât la porte d'une chambre ardemment éclairée, dans laquelle était dressée une table avec deux couverts. La jeune fille entra la première, posa la lampe sur la cheminée et alla s'asseoir, sans dire une parole, sur l'une des chaises qui attendaient les convives. Puis voyant qu'Hermann intimidé et hésitant était resté debout sur le seuil de la porte :

— Soyez le bienvenu, lui dit-elle, au château de Windeck.

— Mais dois-je accepter l'honneur que vous m'offrez? répondit Hermann.

— N'avez-vous pas faim et soif, seigneur archer? reprit la jeune fille; mettez-vous à cette table, et buvez et mangez; c'est moi qui vous y invite.

— Vous êtes sans doute la châtelaine? dit Hermann en s'asseyant.

— Oui, répondit avec un signe de tête la jeune fille.

— Et vous habitez seule ces ruines? continua l'archer en regardant autour de lui avec étonnement.

— Je suis seule.

— Et vos parens?

La jeune fille lui montra du doigt deux portraits suspendus à la muraille, l'un d'homme, l'autre de femme, et dit à voix basse :

— Je suis la dernière de la famille.

Hermann la regarda, sans savoir encore que penser de l'être étrange qu'il avait devant lui. En ce moment ses yeux rencontrèrent les yeux de la jeune fille qui étaient humides de tendresse. Hermann ne songeait plus à la faim ni à la soif; il voyait devant lui, pauvre archer, une noble dame, oubliant sa naissance et sa fierté pour le recevoir à sa table; il était jeune, il était beau, il ne manquait pas de confiance en lui-même; il crut que cette heure qui se présente, dit-on, à tout homme de faire fortune une fois dans sa vie se présentait à lui dans ce moment.

— Mangez donc, lui dit la jeune fille en lui servant un morceau de la hure d'un sanglier. Buvez donc, dit la

jeune fille en lui versant un verre de vin vermeil comme du sang.

— Comment vous nommez-vous, ma belle hôtesse ? dit Hermann enhardi et levant son verre.

— Je me nomme Bertha.

— Eh bien ! à votre santé, belle Bertha ! continua l'archer. Et il but le vin d'un seul trait.

Bertha ne répondit rien, mais sourit tristement.

L'effet de la liqueur fut magique, les yeux d'Hermann étincelèrent à leur tour, et profitant de l'invitation de la châtelaine, il attaqua le souper avec un acharnement qui prouvait que ce n'était pas à un ingrat qu'il avait été offert, et qui pouvait excuser l'oubli où il était tombé en ne faisant pas le signe de la croix, comme c'était son habitude de le faire chaque fois qu'il se mettait à table. Bertha le regardait sans l'imiter.

— Et vous, lui dit-il, ne mangez-vous pas?

Bertha fit signe que non, et lui versa une seconde fois du vin. C'était déjà une habitude à cette époque que les belles dames regardassent comme une chose indigne d'elles de boire et de manger, et Hermann avait vu souvent, dans les dîners auxquels il avait assisté comme serviteur, les châtelaines rester ainsi, tandis que les chevaliers mangeaient autour d'elles, afin de faire croire que, pareilles aux papillons et aux fleurs dont elles avaient la légèreté et l'éclat, elles ne vivaient que de parfums et de rosée. Il crut qu'il en était ainsi de Bertha, et continua de manger et de boire comme si elle lui tenait entière compagnie. D'ailleurs sa gracieuse hôtesse ne restait pas inactive, et, voyant que son verre était vide, elle le lui remplit pour la troisième fois.

Hermann n'éprouvait plus ni crainte ni embarras, le vin était délicieux et bien réel, car il faisait sur le cœur du convive nocturne son effet accoutumé ; Hermann se sentait plein de confiance en lui-même, et en récapitulant tous les mérites qu'il se trouvait à cette heure, il ne s'étonnait plus de la bonne fortune qui lui arrivait ; et la seule chose qui l'étonnât c'est qu'elle eût tant tardé. Il était dans cette heureuse disposition quand ses yeux tombèrent sur un luth posé sur une chaise comme si l'on s'en était servi dans la journée même ; alors il pensa qu'un peu de musique ne gâterait rien à l'excellent repas qu'il venait de faire. En conséquence, il invita gracieusement Bertha à prendre son luth et à lui chanter quelque chose.

Bertha étendit la main, prit l'instrument, et en tira un accord si vibrant, qu'Hermann sentit tressaillir jusqu'à la dernière fibre de son cœur ; et il était à peine remis de cette émotion lorsque d'une voix douce et à la fois profonde, la jeune fille commença une ballade dont les paroles avaient avec la situation où il se trouvait une telle analogie qu'on eût pu croire que la mystérieuse virtuose improvisait.

C'était une châtelaine amoureuse d'un archer.

L'allusion n'avait point échappé à Hermann, et s'il lui fût resté quelques doutes, la ballade les lui eût ôtés ; aussi au dernier couplet se leva-t-il, et faisant le tour de la table, il alla se placer derrière Bertha, et si près d'elle, que lorsque sa main glissa des cordes de l'instrument, elle tomba entre les mains d'Hermann. Hermann tressaillit, car cette main était glacée ; mais aussitôt il se remit.

— Hélas ! lui dit-il, madame, je ne suis qu'un pauvre archer sans naissance et sans fortune, mais pour aimer j'ai le cœur d'un roi.

— Je ne demande qu'un cœur, répondit Bertha.

— Vous êtes donc libre ? hasarda Hermann.

— Je suis libre, reprit la jeune fille.

— Je vous aime, dit Hermann.

— Je t'aime, répondit Bertha.

— Et vous consentez à m'épouser ? s'écrie Hermann.

Bertha se leva sans répondre, alla vers un meuble, et, ouvrant un tiroir, elle y prit deux anneaux qu'elle présenta à Hermann ; puis, revenant au meuble, elle en tira, toujours en silence, une couronne de fleurs d'oranger et un voile de fiancée. Alors elle attacha le voile sur sa tête, l'y fixa avec la couronne, et se retournant :

— Je suis prête, dit-elle.

Hermann frissonna presque malgré lui ; cependant il s'était trop avancé pour ne pas aller jusqu'au bout. D'ailleurs que risquait-il, lui, pauvre archer, qui ne possédait pas un coin de terre, et pour qui la seule argenterie armoiriée dont la table était couverte eût été fortune.

Il tendit donc la main à sa fiancée, en lui faisant à son tour signe de la tête qu'il était prêt à la suivre.

Bertha prit de sa main froide la main brûlante d'Hermann, et ouvrant une porte, elle entra dans un corridor sombre, qui n'était plus éclairé que par la lueur blafarde que la lune sortie des nuages projetait à travers les fenêtres étroites placées de distance en distance. Puis, au bout du corridor, ils trouvèrent un escalier qu'ils descendirent dans des ténèbres complètes : alors, Hermann saisi d'un frisson involontaire s'arrêta et voulut retourner en arrière ; mais il lui sembla que la main de Bertha serrait la sienne avec une force surnaturelle ; de sorte que, moitié honte, moitié entraînement, il continua de la suivre.

Cependant ils descendaient toujours : au bout d'un instant, il sembla à Hermann, d'après l'impression humide qu'il éprouvait, qu'ils étaient dans une région souterraine ; bientôt il n'en douta plus ; ils avaient cessé de descendre, et il marchaient sur un terrain uni, et qu'il était facile de reconnaître pour le sol d'un caveau.

Au bout de dix pas Bertha s'arrêta, et se tournant à droite :

— Venez, mon père, dit-elle.

Et elle se remit en marche.

Au bout de dix autres pas, elle s'arrêta de nouveau, et se tournant à gauche :

— Venez, ma mère, dit-elle.

Et elle continua sa route jusqu'à ce qu'ayant fait dix autres pas encore, elle dit une troisième fois :

— Venez, mes sœurs.

Et, quoique Hermann ne put rien distinguer, il lui sembla entendre derrière lui un bruit de pas et un frémissement de robes. En ce moment sa tête toucha la voûte ; mais Bertha poussa la pierre du bout du doigt, et la pierre se souleva. Elle donnait entrée dans une église splendidement éclairée ; ils sortaient d'une tombe et se trouvaient devant un autel. Au même moment deux dalles se soulevèrent dans le chœur, et Hermann vit paraître le père et la mère de Bertha dans le même costume où ils étaient sur les deux tableaux de la chambre où il avait soupé, et derrière eux, dans la nef, sortir de la même manière les nonnes de l'abbaye attenante au château, et qui depuis un siècle tombait en ruines. Tout était donc réuni pour le mariage, fiancés, parens et invités. Le prêtre seul manquait : Bertha fit un signe, et un évêque de marbre couché sur son tombeau se leva lentement et vint se placer devant l'autel. Hermann alors se repentit de son imprudence, et eut donné bien des années de sa vie pour être dans la salle des gardes et couché près de ses compagnons ; mais il était entraîné par une puissance surhumaine, et pareil à un homme en proie à un rêve affreux, et qui ne peut ni crier ni fuir.

Pendant ce temps, Othon s'était réveillé, et ses yeux s'étaient portés tout naturellement vers la place où devait veiller Hermann ; Hermann n'y était plus, et personne n'était debout à sa place ; Othon se leva ; un de ses derniers souvenirs était, au moment où il s'endormait, d'avoir vu vaguement une porte s'ouvrir et une femme apparaître ; il avait pris cela pour le commencement d'un songe, mais l'absence d'Hermann donnait à ce songe une apparence de réalité ; ses yeux se tournèrent aussitôt vers la porte qu'il se rappelait parfaitement avoir vue fermée pendant que lui-même était en sentinelle, et qu'il revoyait ouverte.

Cependant Hermann fatigué pouvait avoir cédé au sommeil, Othon prit une branche de sapin, l'alluma au foyer, alla d'un dormeur à l'autre, et ne reconnut pas celui qu'il cherchait. Alors il réveilla le vieil archer dont c'était le tour de faire sentinelle ; Othon lui raconta ce qui s'était

passé, et le pria de veiller tandis que lui irait à la recherche de son compagnon perdu. Le vieil archer secoua la tête, puis :

— Il aura vu la châtelaine de Windeck, dit-il ; en ce cas il est perdu.

Othon pressa le vieillard de s'expliquer ; mais il n'en voulut pas dire davantage. Cependant ces quelques paroles, au lieu d'éteindre chez Othon le désir de tenter la recherche, lui donnèrent une nouvelle ardeur ; il voyait dans toute cette aventure quelque chose de mystérieux et de surnaturel que son courage s'énorgueillissait d'avance d'approfondir ; d'ailleurs il aimait Hermann ; les deux jours de n arche qu'il avait faits avec lui le lui avaient révélé comme un brave et joyeux compagnon qu'il était fâché de perdre ; puis enfin il avait grande confiance en une médaille miraculeuse rapportée de Palestine par un de ses ancêtres qui lui avait fait toucher le tombeau du Christ, don que sa mère lui avait fait dans son enfance, et qu'il avait toujours religieusement porté sur sa poitrine.

Quelque observation que pût lui faire le vieil archer, Othon n'en persista donc pas moins dans la résolution prise, et à la lueur de sa torche, il entra dans la chambre voisine dont la porte était restée ouverte ; tout y était dans son état habituel, seulement une seconde porte était ouverte comme la première ; il pensa qu'Hermann entré par l'une était sorti par l'autre ; il prit la même route que lui, et comme lui traversa cette longue suite d'appartemens qu'Hermann avait traversés. Elle se terminait par la salle du festin.

En approchant de cette salle, il lui sembla entendre parler ; il s'arrêta aussitôt, tendit l'oreille, et après un instant d'attention ne conserva plus aucun doute ; seulement ce n'était pas la voix d'Hermann ; mais pensant que ceux qui parlaient pourraient lui en donner des nouvelles, il s'approcha de la porte : arrivé sur le seuil, il s'arrêta surpris par l'étrange spectacle qui se présenta à ses yeux ; la table était restée servie et illuminée, seulement les convives étaient changés, les deux portraits s'étaient détachés de la toile, étaient descendus de leur cadre, et, assis de chaque côté de la table, causaient gravement comme il convenait à des personnes de leur âge et de leur condition. Othon crut que sa vue le trompait, il avait sous les yeux des personnages qui semblaient par leurs habitudes avoir appartenus à une génération disparue depuis plus d'un siècle, et qui parlaient l'allemand du temps de Karl-le-Chauve. Othon n'en prêta qu'une attention plus profonde à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait.

— Malgré toutes vos raisons, mon cher comte, disait la femme, je n'en soutiendrai pas moins que le mariage que fait en ce moment notre fille Bertha est une mésalliance dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans notre famille, fi donc ! un archer...

— Madame, répondit le mari, vous avez raison, mais depuis plus de dix ans personne n'était venu dans ces ruines, et elle sert un maître moins difficile que nous, et pour qui une âme est une âme... D'ailleurs on peut porter l'habit d'un archer et n'être pas un vilain pour cela. Témoin ce jeune Othon qui vient pour s'opposer à leur union, qui nous écoute insolemment, et que je vais pourfendre de mon épée s'il ne rejoint à l'instant même ses camarades.

A ces mots, se tournant vers la porte où se tenait le jeune homme muet et immobile d'étonnement, il tira son épée, et vint à lui d'un pas lent et automatique, comme s'il marchait à l'aide de ressorts habilement combinés, et non de muscles vivans.

Othon le regarda venir avec un effroi dont il n'était pas le maître. Il n'en songeait pas moins à se mettre en défense, et à soutenir le combat, quel que fût l'adversaire. Cependant, voyant à quel étrange ennemi il avait affaire, il comprit qu'il n'aurait pas trop pour se défendre des armes spirituelles et temporelles ; en conséquence, avant de tirer son épée, il fit le signe de la croix.

Au même moment les flambeaux s'éteignirent, la table disparut, et le vieux chevalier et son épouse s'évanouirent comme des visions. Othon resta un moment étourdi, puis, ne voyant et n'entendant plus rien, il entra dans la salle tout à l'heure si pleine de lumière et maintenant si sombre, et à la lueur de sa torche de résine, il vit que les convives fantastiques avaient repris leur place dans leurs cadres, les yeux seuls du vieux chevalier semblaient vivans encore et suivaient Othon en le menaçant.

Othon continua sa route. D'après ce qu'il avait entendu, il jugeait qu'un danger pressant menaçait Hermann, et voyant une porte ouverte, il suivit l'indication donnée et entra dans le corridor. Arrivé au bout du passage, il atteignit l'escalier, descendit les premières marches, et bientôt se trouva de plain-pied avec le cimetière de l'abbaye, au-delà duquel il voyait l'église illuminée ; une porte descendant aux souterrains était ouverte et paraissait conduire aussi à l'église, mais Othon aima mieux passer à travers le cimetière que sous le cimetière. Il entra donc dans le cloître, et se dirigea vers l'église, la porte en était fermée, mais il n'eut qu'à la pousser, et la serrure se détacha du chêne, tant la porte tombait elle-même de vétusté.

Alors il se trouva dans l'église, il vit tout, les religieux, les fiancés, les parens, et prêt à passer au doigt d'Hermann pâle et tremblant l'anneau nuptial, l'évêque de marbre qui venait de se lever du tombeau. Il n'y avait pas de doute, c'était le mariage dont parlaient le vieux chevalier et sa femme. Othon étendit la main vers un bénitier, puis portant ses doigts humides à son front, il fit le signe de la croix.

Au même instant tout s'évanouit comme par magie, évêque, fiancés, parens, religieuses ; les flambeaux s'éteignirent, l'église trembla comme si en rentrant dans leur tombe les morts en ébranlaient les fondemens ; un coup de tonnerre se fit entendre, un éclair traversa le chœur, et comme s'il était frappé de la foudre, Hermann tomba sans connaissance sur les dalles du sanctuaire.

Othon alla à lui, éclairé encore par sa torche prête à s'éteindre, et le prenant sur son épaule il essaya de l'emporter : en ce moment la branche de résine était arrivée à sa fin ; Othon la jeta loin de lui et chercha à regagner la porte ; mais l'obscurité était si profonde qu'il n'en put venir à bout, et qu'il s'en alla pendant plus d'une demi-heure se heurtant de pilier en pilier, le front couvert de sueur et les cheveux hérissés au souvenir des choses infernales qu'il avait vues. Enfin il trouva la porte tant cherchée.

Au moment où il mettait le pied dans le cloître, il entendit son nom et celui d'Hermann répétés par plusieurs voix, puis au même instant des torches étincelèrent aux fenêtres du château, enfin quelques-unes apparurent au bas de l'escalier et se répandirent sous les arcades du cloître ; Othon répondit alors par un seul cri, dans lequel s'éteignit le reste de ses forces, et tomba épuisé près d'Hermann évanoui.

Les archers portèrent les deux jeunes gens dans la salle des gardes, où bientôt il rouvrirent les yeux. Hermann et Othon racontèrent alors chacun à son tour ce qui leur était arrivé ; quant au vieil archer, entendant ce coup de tonnerre qui venait sans orage, il avait réveillé à l'instant tous les dormeurs, et s'était mis à la recherche des aventureux jeunes gens, qu'il avait retrouvés comme nous l'avons vu dans un état peu différent l'un de l'autre.

Nul ne se rendormit, et aux premiers rayons du jour la troupe sortit silencieusement des ruines du château de Windeck, et reprit sa route pour Clèves, où elle arriva sur les neuf heures du matin.

V.

La lice préparée pour le tir de l'arc était une plaine qui s'étendait du château de Clèves jusqu'aux bords du Rhin.

Du côté du château une estrade était dressée et attendait le prince et sa suite ; de l'autre côté et sur la rive, le peuple de tous les villages environnans était déjà rangé, attendant le spectacle dont il allait jouir et dont il était d'autant plus fier que le triomphateur du jour devait sortir de ses rangs. Un groupe d'archers arrivés des autres parties de l'Allemagne attendait déjà à l'une des extrémités de la prairie, tandis qu'à l'autre, le but que devaient atteindre les flèches présentait à cent cinquante pas de distance, au milieu d'une pancarte blanche, un point noir entouré de deux cercles, l'un rouge et l'autre bleu.

A dix heures on entendit sonner les trompettes : les portes du château s'ouvrirent, et une riche cavalcade en sortit : elle se composait du prince Adolphe de Clèves, de la princesse Héléna et du comte souverain de Ravenstein. Une suite nombreuse de pages et de valets à cheval comme leurs maîtres, quoique la distance qui séparait le château de la prairie fût à peine d'un demi-mille, suivait les seigneurs et semblait, en se déroulant sur le sentier étroit qui descendait de la colline à la plaine, un long serpent diapré qui venait se désaltérer au fleuve.

De longues acclamations accueillirent le roi et la reine de la fête au moment où ils montèrent sur l'estrade qui leur était préparée. Quant à Othon, ils avaient déjà pris place, que pas un cri n'était encore sorti de sa bouche, tant il était tombé dans une contemplation muette et profonde à la vue de la jeune princesse Héléna.

C'était, en effet, une des plus gracieuses créations que pouvait produire cette Allemagne du nord, si féconde en types pâles et gracieux. Comme les plantes qui poussent à l'ombre en trempant leurs racines dans un sol humide, Héléna manquait peut-être de ces vives couleurs de la jeunesse qui éclosent sous un soleil plus ardent ; mais en revanche elle avait toute la souplesse et toute la grâce de ces jolies fleurs des lacs que l'on voit sortir de l'eau le jour pour regarder un instant autour d'elles et prendre part à la fête de la vie, mais qui se referment au crépuscule et se couchent la nuit sur ces larges feuilles rondes aux tiges invisibles que la nature leur a données pour berceau. Elle suivait son père et était elle-même suivie par le comte de Ravenstein, qui devait, disait-on, recevoir bientôt le titre de fiancé ; derrière eux marchaient des pages portant sur un coussin de velours rouge la toque destinée à servir de prix au vainqueur. Enfin, les officiers du prince Adolphe achevèrent de remplir les places d'honneur réservées sur l'estrade, et après que la princesse Héléna eut répondu par un gracieux signe de tête au murmure d'admiration qui l'avait accueillie, son père fit signe que l'on pouvait commencer.

Il y avait cent vingt archers à peu près, et les conditions étaient ainsi imposées :

» Ceux qui, à la première épreuve, auraient manqué complètement la pancarte blanche devaient se retirer immédiatement et renoncer à concourir ;

» Ceux qui, à la seconde épreuve, auraient mis leurs flèches hors du cercle rouge devaient se retirer à leur tour ;

» Enfin, il ne devait rester pour la lutte définitive que ceux qui, après la troisième épreuve, se seraient maintenus dans le cercle bleu. »

De cette manière, on évitait la confusion entre les concurrens ; puis, ce qui était encore possible, que le hasard au lieu de l'adresse ne fît un vainqueur d'un médiocre archer.

Aussitôt le signal donné, tous les archers tendirent leurs arcs et préparèrent leurs flèches. Chacun s'était fait inscrire, et le rang avait été réglé par ordre alphabétique. Un héraut appela les noms, et selon qu'ils étaient appelés, les tireurs s'avancèrent, et lancèrent leurs flèches.

Une vingtaine d'archers succombèrent à cette première épreuve et se retirèrent honteux et accompagnés des rires des spectateurs dans une enceinte réservée où devaient bientôt les rejoindre de nouveaux compagnons d'infortune.

Au second tour, le nombre fut plus considérable encore, car plus la tâche devenait difficile, plus il devait y avoir d'exclus. Enfin, au troisième, il ne resta pour disputer le prix que onze tireurs, parmi lesquels se trouvaient Frantz, Hermann et Othon. C'était l'élite des archers depuis Strasbourg jusqu'à Nimègue. Aussi l'attention redoubla-t-elle, et les tireurs eux-mêmes qui n'avaient plus droit à la lutte, oubliant leur défaite, partagèrent-ils cette attente générale, faisant chacun des vœux pour que le sort qui les avait abandonnés protégeât un ami, un compatriote ou un frère.

Une nouvelle convention fut faite alors entre les archers eux-mêmes, c'est qu'une quatrième épreuve allait être tentée : toute flèche qui ne toucherait pas cette fois le noir lui-même devait exclure son tireur et réduire encore le nombre des concurrens. Sept tireurs succombèrent, Frantz et Hermann avaient fait le coup qu'en terme de tir on appelle *baillet*, c'est-à-dire qu'ils avaient mis leurs flèches moitié noir. Mildar et Othon avaient fait coup franc et en plein but.

Ce Mildar, que nous nommons pour la première fois, était un archer du comte de Ravenstein, dont la réputation avait remonté le Rhin, depuis l'endroit où il se perd dans les sables d'Utrecht, jusqu'à celui où il sort faible ruisseau de la chaîne du Saint-Gothard ; depuis longtemps Frantz et Hermann, qui avaient leur renommée à soutenir, désiraient se rencontrer avec ce terrible adversaire qu'on leur opposait toujours. Le procès venait d'être jugé sans qu'ils fussent éconduits ; l'avantage était resté à Mildar, qu'Othon seul avait constamment balancé.

Plus le nombre des tireurs diminuait, plus l'intérêt des spectateurs était augmenté. Aussi les quatre archers qui restaient dans la lice étaient-ils le but de tous les regards. Trois étaient déjà célèbres pour avoir disputé et emporté bien des prix, mais le quatrième et le plus jeune était complètement inconnu à tout le monde ; chacun se demandait son nom, et nul ne pouvait en faire connaître d'autre que celui qu'il avait choisi lui-même... *Othon l'archer.*

Selon l'ordre alphabétique Frantz devait tirer le premier. Il s'avança jusqu'à la limite marquée par une corde de gazon, choisit sa meilleure flèche, ajusta lentement en levant son arc de bas en haut, visa quelques secondes avec toute l'attention dont il était capable, puis lâcha la corde, et la flèche alla s'enfoncer en plein noir. Des acclamations partirent de toutes parts : Frantz se retira sur le côté pour faire place à ses camarades.

Hermann s'avança le second, prit les mêmes précautions que son devancier, et obtint le même résultat.

C'était le tour de Mildar. Il vint prendre sa place au milieu du silence le plus profond, choisit avec un soin extrême une flèche dans sa trousse, la posa en équilibre sur son doigt, de manière à voir si le fer de la pointe ne pesait pas plus que l'ivoire de l'encoche, puis, satisfait de l'examen, il l'ajusta sur la corde ; en ce moment le comte de Ravenstein son patron se leva, et tirant une bourse de sa poche : « Mildar, lui dit-il, si tu touches plus près de la broche que tes deux adversaires, cette bourse est à toi. » Puis il jeta la bourse, qui vint rouler aux pieds de l'archer. Mais celui-ci était si préoccupé qu'il sembla faire à peine attention à ce que lui disait son maître. La bourse tomba retentissante près de lui sans qu'il détournât la tête ; quelques regards cherchèrent un instant dans l'herbe cet or brillant au milieu des mailles de soie qui le renfermaient, puis se reportèrent aussitôt vers Mildar.

L'attente du comte de Ravenstein ne fut pas trompée ; la flèche de Mildar brisa la broche elle-même, et alla s'enfoncer au centre du but ; un cri partit de tous côtés, le comte Ravenstein battit des mains. Héléna, au contraire, pâlit si visiblement que son père inquiet se pencha vers elle en lui demandant si elle souffrait ; mais celle-ci pour toute réponse secoua sa blonde tête en souriant, et le prince Adolphe rassuré reporta ses yeux vers les tireurs. Mildar ramassait la bourse.

Restait Othon, que son nom avait rejeté le dernier et à

qui l'adresse de Mildar ne paraissait laisser aucune chance. Cependant lui aussi avait souri comme la princesse, et dans ce sourire on avait pu voir qu'il ne se regardait pas encore comme battu.

Mais ceux qui paraissaient prendre l'intérêt le plus vif à cette lutte d'adresse étaient Frantz et Hermann. Frantz et Hermann, vaincus, avaient reporté tout leur espoir sur leur jeune camarade. Eux n'avaient pas une bourse d'or à jeter à ses pieds, comme l'avait fait le comte de Ravenstein, mais ils s'approchèrent d'Othon et lui serrèrent la main.

— Songe à l'honneur des archers de Cologne, lui dirent-ils, quoiqu'en conscience nous ne sachions pas comment tu pourras le défendre.

— Je puis, répondit Othon, si l'on veut ôter la flèche de Mildar, enfoncer la mienne dans le trou que la sienne aura fait.

Frantz et Hermann se regardèrent avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction. Othon avait fait cette proposition d'un ton si calme et avec un tel sang-froid qu'ils ne doutaient pas, d'après les preuves d'adresse qu'il leur avait données, qu'il ne fût en état de faire ce qu'il avançait. Or, comme une grande rumeur courait par toute l'assemblée, ils firent signe qu'ils voulaient parler, et le silence se rétablit. Alors Hermann, se tournant vers l'estrade où était le prince de Clèves, éleva la voix et lui transmit la demande d'Othon. Elle était si juste et si extraordinaire qu'elle lui fut accordée à l'instant même ; et cette fois ce fut Mildar qui sourit, mais avec un air de doute qui prouvait qu'il regardait la chose comme impossible.

Alors Othon posa à terre sa toque, son arc et ses flèches, et alla lui-même d'un pas lent et mesuré examiner le coup ; il était bien ainsi que le marqueur l'avait dit, arrivé au but, Mildar, qui l'avait suivi, arracha lui-même sa flèche. Frantz et Hermann voulurent en faire autant, mais Othon les arrêta d'un regard : ils comprirent que leur jeune camarade désirait se servir de leurs traits comme de deux guides, et répondirent par un signe d'intelligence. Othon cueillit alors une petite marguerite des champs, l'enfonça dans la cavité formée par la flèche de Mildar, afin, au milieu du rond noir, d'être guidé par un point blanc ; cette précaution prise, il revint à sa place, sans humilité comme sans orgueil, convaincu que, perdît-il le prix, il l'avait disputé assez longtemps pour n'avoir pas de honte à le voir passer aux mains d'un autre.

Arrivé à la limite, il attendit un instant que chacun eût repris sa place. Puis l'ordre rétabli, il ramassa son arc, parut prendre au hasard une des flèches, quoiqu'un œil exercé eût remarqué qu'il avait été chercher sous les autres celle qu'il avait prise, secoua la tête pour écarter ses longs cheveux blonds, que le mouvement qu'il avait fait avait ramenés sur ses yeux, puis calme et souriant comme l'Apollon Pythien, il posa sa flèche sur son arc, la leva lentement à la hauteur du but et de son œil, ramena sa main droite en arrière, jusqu'à ce que la corde de l'arc touchât presque son épaule, demeura un instant immobile comme un archer de pierre : puis tout à coup on vit passer la flèche comme un éclair et en même temps disparaître la marguerite. Othon avait tenu ce qu'il avait promis, et sa flèche avait remplacé au centre du but la flèche de Mildar ! Un cri de surprise sortit de toutes les bouches, la chose tenait du miracle. Othon se tourna vers le prince et salua. Héléna rougit de plaisir et Ravenstein de dépit.

Alors le prince Adolphe de Clèves se leva et déclara qu'à partir de ce moment il comptait deux vainqueurs, et que par conséquent il y aurait deux prix, l'un serait la toque brodée par sa fille, l'autre, la chaîne d'or qu'il portait lui-même au cou. Cependant, comme cette lutte d'adresse l'intéressait ainsi que toute l'assemblée, il désirait que chacun des adversaires proposât une dernière épreuve à son choix, que l'autre serait obligé d'admettre. Othon et Mildar acceptèrent en hommes qui l'eussent demandée, si on ne la leur eût pas offerte, et la foule, joyeuse de voir prolonger un spectacle si intéressant pour elle, battit des mains par un mouvement unanime, en remerciant le prince de sa générosité.

L'ordre alphabétique donnait à Mildar le choix de la première épreuve. Il alla au bord du fleuve, coupa deux branches de saule, revint en planter une à une demi-distance du but primitif, puis s'étant rendu jusqu'à la limite, il la fendit avec sa flèche.

Othon dressa l'autre et en fit autant.

C'était à son tour : il prit deux flèches ; en passa une à sa ceinture, posa l'autre sur son arc, la lança de manière à lui faire décrire un cercle, et tandis que la première retombait presque verticalement, il la brisa avec la seconde.

La chose parut si miraculeuse à Mildar qu'il déclara que, ne s'étant jamais adonné à un pareil exercice, il regardait comme impossible de réussir. En conséquence il s'avouait vaincu, et laissait le choix à son adversaire entre la toque brodée par la princesse Héléna, ou la chaîne d'or du prince Adolphe de Clèves.

Othon choisit la toque, et alla s'agenouiller devant la princesse, au milieu d'une triple acclamation de la multitude.

VI.

Lorsque Othon se releva le front paré de la toque qu'il venait de gagner, son visage était rayonnant de joie et de bonheur. Les cheveux d'Héléna avaient presque touché les siens, leur haleine s'était confondue, c'était la première fois qu'il aspirait le souffle d'une femme.

Son justaucorps vert allait si bien à sa taille souple et déliée, ses yeux étaient si brillans de ce premier orgueil qu'éprouve l'homme à son premier triomphe, il était si beau et si fier de son bonheur enfin, que le prince Adolphe de Clèves pensa à l'instant même combien il lui serait avantageux de s'attacher un pareil serviteur. En conséquence, se tournant vers le jeune homme, qui était prêt à redescendre les degrés de l'estrade :

« Un instant, mon jeune maître, lui dit-il, j'espère que nous ne nous quitterons point comme cela.

— Je suis aux ordres de votre seigneurie, répondit le jeune homme.

— Comment vous nommez-vous ?

— Je me nomme Othon, monseigneur.

— Eh bien ! Othon, continua le prince, vous me connaissez puisque vous êtes venu à la fête que je donne. Vous savez que mes serviteurs et mes gens me considèrent comme un bon maître. Êtes-vous sans condition ?

— Je suis libre, monseigneur, répondit Othon.

— Eh bien ! alors, voulez-vous entrer à mon service ?

— En quelle qualité ? répondit le jeune homme.

— Mais en celle qui me paraît convenir à votre condition et à votre adresse. Comme archer.

Othon sourit avec une expression indéfinissable pour ceux qui ne devaient voir en lui qu'un habile tireur d'arc, et allait sans doute répondre selon son rang et non selon son apparence, lorsqu'il vit les yeux d'Héléna se fixer sur lui avec une telle expression d'anxiété, que les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres. En même temps la jeune fille joignit les mains en signe de prière ; Othon sentit son orgueil se fondre à ce premier rayon d'amour, et se tournant vers le prince :

— J'accepte, lui dit il.

Un éclair de joie passa sur la figure d'Héléna.

— Eh bien ! c'est chose dite, continua le prince ; à compter de ce jour vous êtes à mon service. Prenez cette bourse, ce sont les arrhes du marché.

— Merci, monseigneur, répondit Othon en souriant, j'ai encore quelque argent qui me vient de ma mère.

Lorsque je n'en aurai plus, je réclamerai de votre seigneurie la paie qui me sera due en raison de mon service. Seulement, puisque votre seigneurie est si bien disposée pour moi, je réclamerai d'elle une autre grâce.

— Laquelle? dit le prince.

— C'est, reprit Othon, d'engager en même temps que moi ce brave garçon que votre seigneurie voit là-bas appuyé sur son arc, et qui s'appelle Hermann : c'est un bon camarade que je ne voudrais pas quitter.

— Eh bien! dit le prince, va lui faire de ma part la même offre que je t'ai faite, et s'il accepte, donne-lui cette bourse dont tu n'as pas voulu, il ne sera peut-être pas si fier que toi, lui.

Othon salua le prince, descendit de l'estrade, et alla offrir à Hermann la proposition et la bourse; il reçut l'une avec joie, et l'autre avec reconnaissance; puis aussitôt les deux jeunes gens revinrent prendre place à la suite du prince.

Cette fois, il ne donnait plus la main à sa fille; c'était le comte de Ravenstein qui avait sollicité cet honneur et l'avait obtenu : le noble cortége fit quelques pas à pied pour atteindre la place où étaient les chevaux; celui de la princesse Héléna était sous la garde d'un simple valet, le page qui devait tenir l'étrier à la princesse étant resté plus longtemps qu'il n'aurait dû le faire parmi la foule des spectateurs, où l'avait conduit la curiosité.

Othon vit son absence, et oubliant que c'était se trahir, puisqu'un jeune homme noble devait seul remplir la fonction de page ou d'écuyer, il s'élança pour le remplacer.

— Il paraît, mon jeune maître, lui dit le comte de Ravenstein en l'écartant du bras, que la victoire te fait oublier ton rang. Pour cette fois, nous te pardonnons ton orgueil en faveur de ta bonne volonté.

La sang monta au visage d'Othon si rapidement, qu'il lui passa comme une flamme devant les yeux; mais il comprit que dire un mot ou faire un signe c'était se perdre : il resta donc immobile et muet. Héléna le remercia d'un coup d'œil. Il y avait déjà entre ces deux jeunes cœurs, qui venaient de se rencontrer à peine, une intelligence aussi profonde et aussi sympathique que s'ils eussent toujours été frères.

Le cheval du page était resté libre, et le valet le menait en bride. Le prince l'aperçut, et derrière lui Othon, qui venait avec Hermann.

— Othon, dit le prince, sais-tu monter à cheval?

— Oui, monseigneur, répondit en souriant celui-ci.

— Eh bien! prends le cheval du page, il n'est pas juste qu'un triomphateur marche à pied.

Othon salua de la tête, en signe d'obéisssance et de remercîment. Puis, s'approchant du coursier, il se mit en selle sans l'aide de l'étrier, avec tant de justesse et de grâce qu'il était évident que ce nouvel exercice lui était aussi familier que celui auquel il venait de donner, il n'y a qu'un instant, une si grande preuve d'adresse.

La cavalcade continua son chemin vers le château; arrivé à la porte d'entrée, Othon remarqua l'écusson qui la surmontait, et sur lequel étaient sculptées et peintes les armes de la maison de Clèves, qui étaient d'azur à un cygne d'argent sur une mer de sinople : il se rappela alors que ce cygne se rattachait à une vieille tradition de la maison de Clèves, qu'il avait souvent entendu raconter dans son enfance; au dessus de cette porte était un balcon lourd et massif qu'on appelait le balcon de la princesse Béatrix, et entre la porte et le balcon une sculpture du commencement du treizième siècle, qui représentait un chevalier endormi dans une barque traînée par un cygne; enfin, cette figure héraldique se trouvait reproduite de tous côtés, s'enlaçant gracieusement à l'ornementation plus moderne de certaines parties du château nouvellement bâties.

Le reste de la journée se passa en fêtes. Othon, en sa qualité de vainqueur, fut pendant toute cette journée l'objet de l'attention générale; et tandis que le prince donnait de son côté un riche banquet, les camarades d'Othon lui offrirent un dîner dont lui, Othon, fut le prince. Mildar seul refusa d'y prendre part.

Le lendemain, on apporta à Othon un costume complet d'archer aux armes du prince. Othon regarda quelque temps cette livrée qui, toute militaire qu'elle fût, n'en était pas moins une livrée; mais en songeant à Héléna, il prit courage, quitta les habits qu'il avait fait faire à Cologne, et revêtit ceux qui lui étaient destinés à l'avenir.

Le même jour le service commença : c'était la garde sur les tourelles et les galeries. Le tour d'Othon vint, et le jeune archer fut placé en sentinelle sur une terrasse située en face des fenêtres du château. Il remercia le ciel de ce hasard; à travers les fenêtres ouvertes pour aspirer un rayon du soleil qui venait de percer les nuages, il espérait apercevoir Héléna. Son attente ne fut pas trompée : Héléna parut bientôt avec son père et le comte de Ravenstein; ils s'arrêtèrent à regarder le jeune archer; il sembla même à Othon que les nobles seigneurs daignaient s'occuper de lui. En effet, il était l'objet de leur entretien. Le prince Adolphe de Clèves faisait remarquer au comte de Ravenstein la bonne mine de son nouveau serviteur, et le comte de Ravenstein faisait observer au prince Adolphe de Clèves que son nouveau serviteur, au mépris de toutes les lois divines et humaines, portait les cheveux longs comme un noble, tandis qu'il aurait dû avoir des cheveux courts comme il convenait à un homme d'obscure condition. Héléna hasarda un mot pour sauver des ciseaux la chevelure blonde et bouclée de son protégé; mais le prince Adolphe de Clèves, frappé de la justesse de l'observation de son futur gendre, jaloux des prérogatives réservées à la noblesse, répondit que les autres archers auraient droit de se plaindre si on s'écartait en faveur d'Othon d'une règle à laquelle ils étaient soumis.

Othon était loin de se douter de ce qui se tramait à cette heure contre cette parure aristocratique que sa mère aimait tant; il passait et repassait devant les fenêtres plongeant un ragard avide dans l'intérieur des appartemens qu'habitait celle qu'il aimait déjà de toute son âme : alors c'étaient des rêves de bonheur et des projets de vengeance qui s'offraient ensemble à son esprit, enlacés comme un serpent mortel à un arbre chargé de fruits délicieux. Puis, de temps en temps enfin, un souvenir de la colère paternelle obscurcissait son front, et passait comme un nuage entre l'avenir et le soleil naissant de son amour.

En descendant sa garde, Othon trouva le barbier du château qui l'attendait : il était envoyé par le comte et venait pour lui couper les cheveux.

Othon lui fit répéter deux fois cet ordre, car ne pouvant chasser les souvenirs si vivans de sa récente splendeur, il ne voulait pas croire que ce fût à lui que cet ordre fût adressé. Mais en y réfléchissant, il comprit que ce que le prince exigeait était tout simple : pour le prince, Othon n'était qu'un archer, plus adroit que les autres, il est vrai, mais l'adresse n'anoblissait point, et les nobles seuls avaient le droit de porter des cheveux longs. Il fallait donc qu'Othon quittât le château ou obéît.

Telle était l'importance que les jeunes seigneurs attachaient alors à cette partie de leur parure qu'Othon resta en suspens : il lui semblait que pour son honneur et celui de sa famille il ne devait pas souffrir une telle dégradation. D'ailleurs, du moment qu'il l'aurait soufferte, aux yeux d'Héléna il devenait véritablement un simple archer, et mieux valait penser à s'éloigner d'elle que d'être ainsi classé devant elle. Il en était là de ses réflexions, lorsque le prince passa donnant le bras à sa fille.

Othon fit un mouvement vers le prince, et le prince, qui vit que le jeune homme voulait lui parler, s'arrêta.

— Monseigneur, dit le jeune archer, pardonnez-moi si j'ose vous adresser une pareille question : mais est-ce réellement par votre ordre que cet homme est venu pour me couper les cheveux?

— Sans doute, répondit le prince étonné. Pourquoi cela?

— C'est que votre seigneurie ne m'a point parlé de cette

condition lorsqu'elle m'a offert de prendre du service parmi ses archers.

— Je ne t'ai point parlé de cette condition, dit le prince, parce que je n'ai pas pensé que tu eusses l'espérance de conserver une parure qui n'est point de ton état. Es-tu d'origine noble pour porter des cheveux longs comme un baron ou un chevalier?

— Et cependant, dit le jeune homme éludant la question, si j'eusse su que votre seigneurie exigeât de moi un pareil sacrifice, peut-être eussé-je refusé ses offres, quelque désir que j'eusse eu de les accepter.

— Il est encore temps de retourner en arrière, mon jeune maître, répondit le prince, qui commençait à trouver étrange une pareille obstination de la part d'un homme du peuple. Mais prends garde que cela ne te serve pas à grand chose, et que le premier seigneur sur les terres duquel tu passeras n'exige le même sacrifice sans t'offrir le même dédommagement.

— Pour tout autre que vous, monseigneur, répondit Othon en souriant avec une expression de dédain qui étonna le prince et fit trembler Héléna, ce serait chose facile à entreprendre, mais difficile à mener à bien. Je suis archer, et, continua-t-il en posant les mains sur ses flèches, je porte, comme votre seigneurie peut le voir, la vie de douze hommes à ma ceinture.

— Les portes du château sont ouvertes, répondit le comte, reste ou pars à ta volonté. Je n'ai rien à changer à l'ordre que j'ai donné ; décide-toi librement. Tu sais les conditions à cette heure, et tu ne pourras pas dire que j'ai surpris ton engagement.

— Je suis décidé, monseigneur, répondit Othon en s'inclinant avec un respect mêlé de dignité, et en prononçant ces paroles avec un accent qui prouvait qu'en effet sa résolution était prise.

— Tu pars? dit le prince.

Othon ouvrit la bouche pour répondre, mais avant de prononcer les mots qui devaient le séparer pour jamais d'Héléna, il voulut jeter un dernier regard sur elle : une larme tremblait dans les yeux de la jeune fille.

Othon vit cette larme.

— Tu pars? reprit une seconde fois le prince, étonné d'attendre si longtemps la réponse d'un de ses serviteurs.

— Non, monseigneurs, je reste, dit Othon.

— C'est bien, dit le prince, je suis aise de te voir plus raisonnable.

Et il continua son chemin.

Héléna ne répondit rien, mais elle regarda Othon avec une telle expression de reconnaissance que, lorsque le père et la fille furent hors de sa vue, le jeune homme se retourna joyeusement vers le barbier, qui attendait sa réponse.

— Allons, mon maître, lui dit-il, à la besogne, et le poussant dans la première chambre qu'il trouva ouverte sur la galerie, il s'assit et livra sa tête au pauvre frater, qui commença l'opération pour laquelle il avait été mandé, sans rien comprendre à tout ce qui venait de se passer devant lui. Il n'en procéda pas moins avec une telle activité qu'au bout d'un instant les dalles étaient couvertes de cette charmante chevelure dont les flots blonds et bouclés encadraient, cinq minutes auparavant, avec tant de grâce le visage du jeune homme.

Othon était resté seul, et, quel que fût son dévoûment aux moindres ordres d'Héléna, il ne pouvait regarder sans regret les boucles soyeuses avec lesquelles aimait tant à jouer sa mère, lorsqu'il crut entendre au bout du corridor un léger bruit ; il prêta l'oreille, et reconnut le pas de la jeune fille. Alors, quoique le sacrifice eût été fait pour elle, il eut honte de se montrer à elle le front dépouillé de ses cheveux, et se jeta précipitamment dans un renfoncement devant lequel pendait une tapisserie. Il y était à peine qu'il vit paraître Héléna ; elle marchait lentement et comme si elle eut cherché quelque chose. En passant devant la porte, ses yeux se portèrent sur le parquet. Alors regardant autour d'elle et voyant qu'elle était seule, elle s'arrêta un instant, écouta, puis aussitôt, rassurée par le silence, elle entra doucement, se baissa, toujours écoutant et regardant; puis, ayant ramassé une boucle de cheveux du jeune archer, elle la cacha dans sa poitrine et se sauva.

Quant à Othon, il était tombé à genoux devant la tapisserie, la bouche ouverte et les mains jointes.

Deux heures après, et au moment où l'on s'y attendait le moins, le comte de Ravenstein commanda à sa suite de se tenir prête à quitter le lendemain avec lui le château de Clèves. Chacun s'étonna de cette résolution subite, mais le même soir le bruit se répandit, parmi les serviteurs du prince, que, pressée par son père de répondre à la demande qui lui avait été faite de sa main, la jeune comtesse avait déclaré qu'elle préférait entrer dans un couvent plutôt que d'être jamais la femme du comte de Ravenstein.

VII.

Huit jours après les événemens que nous avons racontés dans notre dernier chapitre, et au moment où le prince Adolphe de Clèves allait se lever de table, on annonça qu'un héraut du comte de Ravenstein venait d'entrer dans la cour du château apportant les défiances de son maître. Le prince se tourna vers sa fille avec une expression dans laquelle se mêlaient d'une manière profonde la tendresse et le reproche. Héléna rougit et baissa les yeux ; puis, après un moment de silence, le prince ordonna que le messager fût introduit.

Le héraut entra : c'était un noble jeune homme, vêtu aux couleurs du comte et portant ses armes sur la poitrine; il salua profondément le prince, et, avec une voix à la fois pleine de fermeté et de courtoisie, il accomplit sa mission de guerre. Le comte de Ravenstein, sans indiquer les motifs de sa déclaration, défiait le prince Adolphe partout où il pourrait le rencontrer, soit seul à seul, soit vingt contre vingt, soit armée contre armée, de jour ou de nuit, sur la montagne ou dans la plaine.

Le prince écouta les défiances du comte, assis et couvert, puis, lorsqu'elles furent faites, il se leva, prit sur une stalle, où il était jeté, son propre manteau de velours doublé d'hermine, l'ajusta sur les épaules du héraut, détacha une chaîne d'or de son cou, la passa à celui du messager, et recommanda qu'on lui fît faire grande chère, afin qu'il quittât le château en disant que chez le prince Adolphe de Clèves un défi de guerre était reçu comme une invitation de fête.

Cependant le prince, sous cette apparente tranquillité, cachait une inquiétude profonde. Il était arrivé à cet âge où l'armure commence à peser aux épaules du guerrier. Il n'avait ni fils ni neveu à qui confier la défense de sa querelle, des amis seulement, parmi lesquels, au milieu de ces temps de trouble où chacun avait affaire, soit pour son propre compte, soit pour la cause de l'empereur, il ne se dissimulait pas qu'il obtiendrait difficilement non pas sympathie, mais secours. Il n'en envoya pas moins de tous côtés des lettres qui en appelaient aux alliances et aux amitiés. Puis il s'occupa activement de réparer son château, d'en fortifier les endroits faibles et d'y faire entrer le plus de vivres possible.

De son côté, le comte de Ravenstein avait mis à profit les huit jours d'avance qu'il avait eus sur son adversaire. Aussi, quelques jours après le message reçu, et avant que les alliés du prince de Clèves n'eussent eu le temps d'arriver à son secours, on entendit tout à coup une voix qui criait aux armes. Cette voix était celle d'Othon, qui se trouvait de garde sur les murailles, et qui venait d'apercevoir à l'horizon et du côté de Nimègue un nuage de poussière

au milieu duquel brillaient des armes, comme les étincelles dans la fumée.

Le prince, sans penser que l'attaque serait si prompte, se tenait cependant prêt à tout heure. Il fit fermer les portes, baisser les herses, et ordonna à la garnison de monter sur les remparts. Quant à Héléna, elle descendit dans la chapelle de la comtesse Béatrix et se mit à prier.

Cependant, lorsque les troupes du comte de Ravenstein ne furent plus qu'à une demi-lieue du château, le même héraut, qui était déjà venu au nom de son maître, se détacha de l'armée précédé d'un trompette et s'approcha jusqu'au pied des murailles. Arrivé là, le trompette sonna trois fois, et le héraut, de la part du comte, défia de nouveau le prince en personne, ou tout champion qui voudrait combattre à sa place, accordant trois jours, pendant lesquels il devait chaque matin venir dans la prairie qui séparait les remparts du fleuve requérir le combat singulier, après lequel temps, si son défi n'était pas tenu, il offrirait le combat général; puis, ce nouveau défi porté, il s'avança jusqu'à la porte et cloua dans le chêne le gant du comte avec son poignard.

Le prince, pour toute réponse, jeta le sien du haut du la muraille. Puis, comme la nuit s'avançait, assiégés et assiégeans firent leurs dispositions, les uns d'attaque et les autres de défense.

Cependant Othon, relevé de son poste et voyant que le danger n'était pas imminent, était descendu des remparts dans le château; car en parcourant le quartier réservé aux archers et aux serviteurs du prince, il arrivait parfois qu'il apercevait Héléna dans quelque corridor. Alors la jeune fille, quoiqu'elle ignorât qu'elle eût été vue par le jeune archer le jour où elle ramasssait la boucle de cheveux, souriait parfois et rougissait toujours. Puis, sous un prétexte quelconque, elle adressait, mais rarement, la parole à Othon: ces jours-là, c'était fête dans le cœur de l'archer, et aussitôt qu'elle l'avait quitté, il allait se cacher dans quelque coin retiré et solitaire du château, où il écoutait en souvenir les paroles de la jeune châtelaine, et revoyait, en fermant les yeux, le sourire ou la rougeur qui les avait accompagnées.

Cette fois ce fut en vain; il eut beau plonger ses regards à travers toutes les fenêtres, parcourir tous les corridors, il ne la vit ni ne la rencontra. Se doutant alors qu'elle priait dans l'église du château, il y descendit; l'église était solitaire. Il ne restait plus que la chapelle de la comtesse Béatrix où elle pût être; mais cette chapelle était la chapelle réservée, et les serviteurs n'y entraient jamais que lorsqu'ils y étaient appelés.

Othon hésita un instant à la suivre dans ce sanctuaire, mais pensant que la gravité des circonstances pouvait lui servir d'excuse, il se dirigea enfin du côté où il espérait la trouver, et soulevant la tapisserie qui pendait devant la porte, il aperçut Héléna agenouillée au pied de l'autel.

Pour la première fois Othon entrait dans cet oratoire: c'était une retraite obscure et religieuse où le jour ne pénétrait qu'à travers les vitraux coloriés, et où tout disposait l'âme à la prière. Une seule lampe suspendue audessus de l'autel brûlait devant un tableau qui représentait toujours cette même tradition d'un chevalier traîné par un cygne; seulement ici, la tête du chevalier était entourée d'une auréole brillante, et aux deux colonnes qui encadraient le tableau étaient suspendus d'un côté un glaive de croisé, dont la poignée et le fourreau étaient d'or, et de l'autre un cor d'ivoire incrusté de perles et de rubis, puis entre les colonnes, et au-dessus du tableau, comme c'est encore aujourd'hui la coutume en Allemagne, était suspendu un bouclier surmonté d'un casque: c'étaient le même bouclier et le même casque que l'on voyait sur le tableau, et il était facile de les reconnaître, car, sur la toile comme sur l'acier, on voyait briller le même blason, qui était d'or à une croix de gueules couronnée d'épines sur un mont de sinople. Ce glaive, ce cor, ce casque et ce bouclier étaient donc très probablement ceux du chevalier au cygne, et ce chevalier, sans doute, était un de ces anciens preux qui avaient pris part aux croisades.

Othon s'approcha doucement de la jeune fille: elle priait à voix basse devant le chevalier, comme elle aurait pu faire devant le Christ ou devant un martyr, et tenait à la main un rosaire à grains d'ébène incrustés de nacre, au bout duquel pendait une petite clochette qui ne rendait plus aucun son, le battant s'en étant détaché par vétusté sans doute et n'ayant point été remplacé.

Au bruit que fit Othon en heurtant une chaise, la jeune fille se retourna, et loin que sa figure marquât aucun ressentiment d'avoir été suivie ainsi, elle le regarda avec un sourire triste mais doux.

— Vous le voyez, lui dit-elle, chacun de nous fait selon l'esprit que Dieu a mis en lui. Mon père se prépare à combattre, et moi je prie. Vous espérez triompher par le sang, moi j'espère vaincre par les larmes.

— Et quel saint priez-vous, répondit Othon, cédant à la curiosité que lui inspirait la vue de cette image reproduite ainsi, tantôt sur la pierre et tantôt sur la toile. Est-ce saint Michel ou saint Georges? dites-moi son nom, que je puisse prier le même saint que vous.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, répondit la jeune fille, c'est Rodolphe d'Alost; et le peintre s'est trompé lorsqu'il lui a mis l'auréole, c'était la palme qui lui appartenait, car il était martyr et non pas saint.

— Et cependant, reprit Othon, vous le priez comme s'il était assis à la droite de Dieu; que pouvez-vous espérer de lui?

— Un miracle comme celui qu'il a fait pour notre aïeule en occasion pareille. Mais, hélas! le rosaire de la comtesse Béatrix est muet aujourd'hui, et le son de la clochette bénie n'ira pas une seconde fois réveiller Rodolphe en terre sainte.

— Je ne puis vous donner ni crainte ni espoir, répondit Othon, car je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ne connaissez-vous point cette tradition de notre famille? répondit Héléna.

— Je ne connais que ce que j'en vois; ce chevalier, qui traverse le Rhin dans une barque conduite par un cygne, a sans doute délivré la comtesse Béatrix de quelque danger.

— D'un danger pareil à celui qui nous menace en ce moment, et voilà pourquoi je le prie. Dans un autre temps, je vous raconterai cette histoire, continua Héléna en se levant pour se retirer.

— Et pourquoi pas maintenant? répondit Othon en faisant un geste respectueux pour arrêter la jeune fille. Le temps et le lieu sont bien choisis pour une légende guerrière et pour une tradition sainte.

— Asseyez-vous donc là, et écoutez, répondit la jeune fille, qui ne demandait pas mieux que de trouver un prétexte pour rester avec Othon.

Othon fit un signe de la tête, indiquant qu'il se rappelait la distance qu'Héléna voulait bien oublier, et resta debout auprès d'elle.

— Vous savez, dit la jeune fille, que Godefroy de Bouillon était l'oncle de la princesse Béatrix de Clèves, notre aïeule.

— Je sais cela, répondit en s'inclinant le jeune homme,

— Mais, ce que vous ignorez, continua Héléna, c'est que le prince Robert de Clèves, qui avait épousé la sœur du héros brabançon, résolut de suivre son beau frère à la croisade, et, malgré les prières de sa fille Béatrix, prépara tout pour accomplir cette sainte résolution. Godefroy, si pieux qu'il fût, avait d'abord voulu le détourner de ce projet, car, en partant pour la terre sainte, Robert laissait seule et sans appui sa fille unique, âgée de quatorze ans à peine. Mais rien ne put arrêter le vieux soldat, et à tout ce qu'on put lui dire, il répondit par la devise qu'il avait déjà inscrite sur sa bannière: — Dieu le veut!

» Godefroy de Bouillon devait prendre en passant son beau frère: le chemin de la croisade était tracé à travers l'Allemagne et la Hongrie, et cela ne l'écartait point de sa

route ; d'ailleurs il voulait dire adieu à sa jeune nièce Béatrix. Il laissa donc son armée, qui se composait de dix mille hommes à cheval et de soixante-dix mille fantassins, sous les ordres de ses frères Eustache et Beaudoin, leur adjoignit pour ce commandement provisoire son ami Rodolphe d'Alost, et descendit le Rhin de Cologne à Clèves.

» Il n'avait pas vu la jeune Béatrix depuis six ans. Pendant cet intervalle, elle était devenue d'enfant jeune fille ; on citait partout sa beauté naissante, qui devint si merveilleuse par la suite qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on veut parler dans le pays d'une femme accomplie sous ce rapport, on dit : — Belle comme la princesse Béatrix.

» Godefroy tenta de nouveaux efforts auprès de son beau-frère pour obtenir de lui qu'il restât près de son enfant. Mais ce fut en vain, le prince avait déjà pris toutes les mesures pour accompagner le futur souverain de Jérusalem. Un écuyer, nommé Gérard, renommé par sa force et son courage, et qui possédait toute la confiance de son maître, fut choisi par lui pour protéger la jeune princesse, et reçut à cet effet tous les droits d'un tuteur et tout le pouvoir d'un mandataire.

» Quand à Godefroy qui, dans un moment de prescience sans doute, voyait avec peine tous ces arrangemens, il donna pour tout don à sa nièce ce chapelet que je tenais entre les mains lorsque vous êtes entré tout à l'heure : il avait été rapporté de Terre-Sainte par Pierre-l'Hermite lui-même ; il avait touché le saint tombeau de Notre-Seigneur, et avait été béni par le révérend père gardien du Saint-Sépulcre. Pierre-l'Hermite l'avait donné à Godefroy de Bouillon comme un talisman sacré auquel étaient attachées des propriétés miraculeuses, et Godefroy assura à la jeune fille que si quelque danger la menaçait, elle n'avait qu'à prendre ce chapelet, dire avec lui sa prière d'un cœur religieux et fervent, et qu'alors il entendrait, quelque part qu'il fût, le son de la clochette qui y était attachée, fût-il séparé d'elle par des montagnes et par des mers. Béatrix reçut avec reconnaissance le précieux rosaire dont son père, son oncle et elle connaissaient seuls la vertu, et demanda au prince la permission de fonder une chapelle qui renfermerait dignement dans son écrin de marbre un aussi riche joyau. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette demande lui fut accordée.

» Les croisés partirent. Une inscription que vous verrez à la porte du château, et que l'on dit gravée par la main de Godefroy lui-même, indique que ce fut le 3 septembre de l'année 1096. Ils traversèrent paisiblement et sans opposition l'Allemagne et la Hongrie, atteignirent les frontières de l'empire grec, et, après avoir séjourné quelque temps à Constantinople, entrèrent en Bithynie. Ils se rendaient à Nicée, et il n'y avait pas à se tromper de route, car la route leur était indiquée par les ossemens de deux armées qui avaient précédé la leur, l'une conduite par Pierre-l'Hermite, et l'autre par Gauthier-sans-Argent.

» Ils arrivèrent devant Nicée. Vous connaissez les détails de ce siége. Au troisième assaut, le prince Robert de Clèves fut tué. Cette nouvelle mit six mois à traverser l'espace et à venir habiller de deuil la jeune princesse Béatrix.

» L'armée continua sa route marchant vers le midi, au milieu de telles fatigues et de telles souffrances que, à chaque ville que les croisés apercevaient, ils demandaient si ce n'était point là enfin la cité de Jérusalem où ils allaient : enfin la chaleur devint si grande que les chiens des seigneurs expiraient en laisse et que les faucons mouraient sur le poing. En une seule halte, cinq cents personnes trépassèrent, dit-on, par la grande soif qu'elles éprouvaient et ne pouvaient apaiser. Dieu ait leurs âmes !

» Pendant toute cette longue et douloureuse marche, les souvenirs d'Occident revenaient aux malheureux croisés plus frais et plus chers que jamais. Ils avaient été ranimés chez Godefroy par la mort de son beau-frère, Robert de Clèves. Aussi, peu de jours se passaient-ils sans que le général chrétien parlât à son jeune ami, Robert d'Alost, de sa charmante nièce Béatrix. Sûr qu'elle ne disposerait pas de sa main sans sa permission, il avait l'espoir, si l'entreprise sainte ne l'enchaînait pas en Palestine pour un trop long temps, d'unir Rodolphe à Béatrix, et il avait si souvent et si chaudement parlé d'elle au jeune guerrier, que celui-ci en était devenu amoureux sur le portrait qu'il lui en avait fait, et que si, par hasard, pendant une journée, Godefroy ne parlait pas de Béatrix à Rodolphe, c'était Rodolphe qui en parlait à Godefroy.

» On arriva enfin devant Antioche. Après un siége de six mois la ville fut prise ; mais aux marches sous un soleil ardent, à la soif dans le désert, succéda bientôt un autre fléau non moins terrible : la faim. Il n'y avait pas moyen de rester plus longtemps dans cette ville qu'on avait souhaité comme un port. Jérusalem était devenue non seulement un but, mais encore une nécessité. Les croisés sortirent d'Antioche en chantant le psaume : *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dispersés*, et marchèrent sur Jérusalem, qu'ils aperçurent enfin en arrivant sur les hauteurs d'Emmaüs. Ils étaient quarante mille seulement de neuf cent mille qu'ils étaient partis.

» Le lendemain, le siége commença : trois assauts se succédèrent sans résultat ; le dernier durait depuis trois jours, lorsqu'enfin le vendredi 15 juillet 1099, le jour et à l'heure même où Jésus-Christ fut crucifié, deux hommes atteignirent le haut des remparts. Mais l'un tomba et l'autre resta debout, celui qui resta debout fut Godefroy de Bouillon, et celui qui tomba Rodolphe d'Alost, le fiancé de Béatrix. Le rêve doré du vainqueur était évanoui.

» Godefroy de Bouillon fut élu roi sans cependant cesser d'être soldat. Au retour d'une expédition contre le sultan de Damas, l'émir de Césarée vint à lui et lui présenta des fruits de la Palestine. Godefroy prit une pomme de cèdre et la mangea. Quatre jours après, le 18 juillet de l'an 1100, il expirait après onze mois de règne et quatre ans d'absence.

« Il demanda que son tombeau fût élevé près du tombeau de son jeune ami Rodolphe d'Alost, et ses dernières volontés furent exécutées.

VIII.

» Ces nouvelles venaient les unes après les autres retentir en Occident, et de tous les échos qu'elles éveillaient, le plus douloureux était celui qui pleurait au cœur de Béatrix : elle avait tour à tour appris la mort du prince de Clèves son père, de Rodolphe d'Alost son fiancé, et de Godefroy de Bouillon son oncle. La moins douloureuse de ces trois nouvelles était celle de la mort de Rodolphe, qu'elle n'avait point connu ; mais les deux autres morts la faisaient deux fois orpheline : en perdant Godefroy de Bouillon elle crut perdre un second père.

» Une nouvelle douleur vint se joindre à celle-ci : pendant les cinq ans qui s'étaient écoulés depuis le départ pour la croisade jusqu'à la mort de Godefroy, Béatrix avait grandi en beauté : c'était alors une gracieuse jeune fille de 19 ans, et elle s'était aperçue que cet écuyer auquel elle avait été confiée n'était point insensible au sentiment qu'elle inspirait à tous ceux qui s'approchaient d'elle. Cependant, tant qu'il lui était resté un défenseur, Gérard avait renfermé son amour en son âme. Mais dès qu'il vit Béatrix orpheline et sans appui, il s'enhardit au point de lui déclarer qu'il l'aimait. Béatrix reçut cet aveu comme devait le recevoir la fille d'un prince ; mais Gérard, avant de jeter le masque, avait pris sa résolution : il répondit à la jeune fille qu'il lui accordait un an et un jour pour son deuil, mais que passé ce temps elle eût à se préparer à le recevoir pour époux. Une transformation complète s'était opérée : le serviteur parlait en maître. Béatrix était faible,

isolée et sans défense : nul secours ne lui pouvait venir des hommes, elle se réfugia en Dieu, et Dieu lui envoya, sinon l'espérance, du moins la résignation. Quant à Gérard, il fit le même jour fermer les portes du château, et mit à chacune double garde, de peur que Béatrix ne tentât de s'échapper.

» Vous vous rappelez que Béatrix avait fait bâtir cette chapelle pour enfermer le rosaire miraculeux que lui avait donné son oncle. Si Godefroy eût encore vécu, elle eût été sans crainte, car elle avait le cœur plein de foi, et il lui avait dit qu'en quelque lieu qu'il fût, séparé par des montagnes ou par des mers, il entendrait le bruit de la clochette sainte et viendrait à son secours; mais Godefroy était mort, et à chaque *Pater* la clochette avait beau sonner, il n'y avait plus d'espérance que ce son amenât vers elle un défenseur.

» Les jours s'écoulèrent, puis les mois, puis l'année; Gérard ne s'était point un instant relâché de sa garde, de sorte que nul ne savait l'extrémité où était réduite Béatrix. D'ailleurs, à cette époque la fleur de la noblesse était en Orient, et à peine restait-il sur les bords du Rhin deux ou trois chevaliers qui eussent osé, tant la force et le courage de Gérard étaient connus, prendre la défense de la belle captive.

» Le dernier jour s'était levé. Béatrix venait, ainsi que d'habitude, d'achever sa prière; le soleil était brillant et pur, comme si la lumière céleste n'éclairait que du bonheur. La jeune fille vint s'asseoir sur son balcon, et là ses yeux se portèrent vers l'endroit du rivage où elle avait perdu de vue son père et son oncle. A ce même endroit, ordinairement désert, il lui sembla apercevoir un point mouvant dont elle ne pouvait, à cause de l'éloignement, distinguer la forme; mais, du moment où elle l'eut aperçu, chose étrange, il lui sembla que ce point se mouvait ainsi pour elle, et avec cette superstition que les affligés ont seuls, elle mit tout son espoir, sans savoir quel espoir pouvait lui rester encore, en ce point inconnu, qui, à mesure qu'il descendait le Rhin, commençait à prendre une forme. Les yeux de Béatrix étaient fixés sur lui avec tant de persistance, que la fatigue plus encore que la douleur lui faisait verser des larmes. Mais à travers ces larmes, elle commençait à distinguer une barque. Quelques instans après, elle vit que cette barque était conduite par un cygne et montée par un chevalier qui se tenait debout à sa proue, le visage tourné vers elle, comme elle-même avait le visage tourné vers lui, tandis qu'à la poupe hennissait un cheval harnaché en guerre. A mesure que la barque approchait, les détails devenaient visibles : le cygne était attaché avec des chaînes d'or, le chevalier était armé de toutes pièces, à l'exception de son casque et de son bouclier, qui étaient posés près de lui, de sorte qu'il fut bientôt facile de voir que c'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, au teint hâlé par le soleil d'Orient, mais dont les cheveux blonds et flottans trahissaient l'origine septentrionale : Béatrix était tellement plongée dans la contemplation qu'elle n'avait point vu les remparts se garnir de soldats, attirés comme elle par cet étrange spectacle, et cette contemplation était d'autant plus profonde qu'il n'y avait plus à s'y tromper à cette heure, la barque venait bien droit au château; car aussitôt qu'elle fut en face, le cygne prit terre, le chevalier se couvrit la tête de son casque, passa son écu au bras gauche, sauta sur le rivage, tira son cheval après lui, s'élança en selle, et faisant un signe de la main à l'oiseau obéissant, il s'avança vers le château, tandis que la barque reprenait, en remontant le fleuve, la route qu'elle avait suivie en le descendant.

» Arrivé à cinquante pas de la porte principale, le chevalier prit un cor d'ivoire qu'il portait en sautoir, et l'approchant de ses lèvres il en tira trois sons puissans et prolongés comme pour commander le silence, puis ensuite d'une voix forte :

» — Moi, cria-t-il, soldat du Ciel et noble de la terre, à toi Gérard, châtelain du château, ordonnons au nom des lois divines et humaines de renoncer à tes prétentions sur la main de la princesse Béatrix, que tu tiens prisonnière au mépris de sa naissance et de son rang, et de quitter à l'instant même ce château où tu es entré comme serviteur et où tu oses commander en maître : faute de quoi nous te défions à outrance, à la lance et à l'épée, à la hache et au poignard, comme un traître et un déloyal que tu es, ce que nous prouverons avec l'aide de Dieu et de Notre-Dame du Mont-Carmel, en signe de quoi voici notre gant.

» Alors le chevalier tira son gant qu'il jeta à terre, et l'on vit briller à l'un de ses doigts le diamant que vous avez dû remarquer à la main de mon père, et qui est si beau qu'il vaut à lui seul la moitié d'un comté.

» Gérard était brave; aussi pour toute réponse la porte principale s'ouvrit. Un page sortit qui vint ramasser le gant, et derrière le page s'avança le châtelain revêtu de son armure de guerre et monté sur un cheval de bataille.

» Pas une parole ne fut échangée entre les deux adversaires. Le chevalier inconnu abaissa la visière de son casque, Gérard en fit autant. Les champions prirent chacun de leur côté le champ qu'ils crurent nécessaire, mirent leurs lances en arrêt, et revinrent l'un sur l'autre au galop de leurs chevaux.

» Gérard, je vous l'ai dit, passait pour un des hommes les plus forts et les plus braves de l'Allemagne. Il avait une cuirasse forgée par le meilleur ouvrier de Cologne. Le fer de sa lance avait été trempé dans le sang d'un taureau mis à mort par des chiens, au moment où ce sang bouillait encore des dernières agonies de l'animal, et cependant sa lance se brisa comme du verre contre l'écu du chevalier, tandis que la lance du chevalier perçait du même coup le bouclier, la cuirasse et le cœur de son adversaire. Gérard tomba, sans prononcer une seule parole, sans avoir le temps de se repentir, et comme s'il eût été foudroyé; le chevalier se retourna vers Béatrix : elle était à genoux et remerciait Dieu.

» Le combat avait été si court et la stupéfaction qui l'avait suivi si grande, que les hommes d'armes de Gérard n'avaient pas même pensé en voyant tomber leur maître à fermer la porte du château. Le chevalier entra donc sans résistance dans la première cour, mit pied à terre, passa la bride de son cheval à un crochet de fer, et s'avança vers le perron : au moment où il mettait le pied sur la première marche, Béatrix parut sur la dernière : elle venait au devant de son libérateur.

» — Ce château est à vous, chevalier, lui dit-elle; car vous venez de le conquérir. Regardez-le donc comme vôtre. Plus longtemps vous y demeurerez, plus ma reconnaissance sera grande.

» — Madame, répondit le chevalier, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais Dieu, car c'est Dieu qui m'envoie à votre aide. Quant à ce château, c'est la demeure de vos pères depuis dix siècles, et je désire qu'il soit dix siècles encore celle de leurs descendans.

» Béatrix rougit, car elle était la dernière de sa famille.

» Cependant le chevalier avait accepté l'hospitalité offerte : il était jeune, il était beau. Béatrix était seule et maîtresse de son cœur. Au bout de trois mois, les deux jeunes gens s'aperçurent qu'il y avait entre eux d'un côté plus que de l'amitié, et de l'autre plus que de la reconnaissance. Le chevalier parla d'amour, et comme il paraissait d'une naissance élevée, quoiqu'on ne lui connût ni terres, ni comté, Béatrix, riche pour deux, heureuse de faire quelque chose pour celui qui avait tant fait pour elle, lui offrit avec sa main cette principauté qu'il lui avait conservée d'une manière si courageuse, et surtout si inattendue. Le chevalier tomba aux pieds de Béatrix : la jeune fille voulut le relever.

» — Pardon, madame, dit le chevalier, car ayant besoin de votre indulgence, je resterai ainsi jusqu'à ce que je l'obtienne.

» — Parlez, répondit Béatrix. Je vous écoute, prête à vous obéir d'avance comme si vous étiez déjà mon maître et mon seigneur.

» — Hélas ! dit le chevalier, il va sans doute vous paraître étrange que, recevant un si grand bonheur de vous, je ne puisse l'accepter qu'à une condition.

» — Elle est accordée, répondit Béatrix. Maintenant, quelle est-elle ?

» — C'est que jamais vous ne me demanderez ni mon nom, ni d'où je viens, ni d'où j'avais appris le danger dont vous étiez menacée, car, si vous me le demandiez, je vous aime tant que je n'aurais point le courage de vous refuser, et une fois que je vous l'aurais dit, je ne pourrais plus demeurer près de vous et nous serions séparés pour toujours. Telle est la loi qui m'est imposée par la puissance qui m'a guidée à travers les monts, les plaines et les mers, pendant le long voyage que j'ai fait pour venir vous délivrer.

» — Qu'importe votre nom ? qu'importe d'où vous venez ? qu'importe qui vous a dit que j'étais en péril ? j'abandonne le passé pour l'avenir. Votre nom, c'est le chevalier du Cygne. Vous veniez d'une terre bénie et c'est Dieu qui vous envoyait. Qu'ai-je besoin de rien savoir de plus ? Voici ma main.

» Le chevalier la baisa avec transport, et un mois après le chapelain les unissait dans ce même oratoire où Béatrix, dans la crainte d'un autre mariage, avait pendant une année et un jour tant prié et tant pleuré.

» Le ciel bénit cette union : en trois ans Béatrix rendit le chevalier père de trois fils qui furent nommés Robert, Godefroy et Rodolphe. Puis trois ans s'écoulèrent encore dans l'union la plus parfaite, et dans un bonheur qui semblait appartenir à un autre monde que celui-ci.

» — Ma mère, dit un jour le jeune Robert en rentrant au château, dis-moi donc le nom de mon père.

» — Et pourquoi cela ? répondit la mère en tressaillant.

» — Parce que le fils du baron d'Asperen me le demande,

» — Ton père s'appelle le chevalier du Cygne, dit Béatrix, et n'a point d'autre nom.

» L'enfant se contenta de cette réponse et retourna jouer avec ses jeunes amis. Une année s'écoula encore, non plus dans les transports de bonheur qui avait accompagné les premières, mais dans ce doux repos qui annonce l'intimité des âmes.

» — Ma mère, dit un jour le jeune Godefroy, quand il est arrivé en ce pays, dans une barque traînée par un cygne, d'où venait mon père ?

» — Et pourquoi cela ? répondit la mère en soupirant.

» — C'est que le fils du comte de Megen me l'a demandé.

» — Il venait d'un pays lointain et inconnu, dit la mère. Voilà tout ce que je sais.

» Cette réponse suffit à l'enfant, qui la transmit à ses jeunes camarades et continua de jouer sur les bords du fleuve avec l'insouciante indifférence de son âge.

» Une année s'écoula encore, mais pendant laquelle e chevalier surprit plus d'une fois Béatrix rêveuse et inquiète; cependant il ne parut pas s'en apercevoir et redoubla pour elle de soins et de caresses.

» — Ma mère, dit un jour le jeune Rodolphe, quand il t'a délivrée du méchant Gérard, qui avait dit à mon père que tu avais besoin de secours ?

» — Et pourquoi cela ? répondit la mère en pleurant.

» — C'est que le fils du margrave de Gorkum me l'a demandé.

» — Dieu, répondit la mère, qui voit ceux qui souffrent et qui leur envoie ses anges pour les secourir.

» L'enfant n'en demanda point davantage. On l'avait habitué à regarder Dieu comme un père, et il ne s'étonna point qu'un père fît pour son enfant ce que Dieu avait fait pour sa mère.

» Mais la princesse Béatrix envisageait les choses autrement : elle avait réfléchi que le premier trésor des fils était le nom de leur père. Or, ses trois fils étaient sans nom. Souvent la question que chacun d'eux lui avait faite leur serait répétée par des hommes, et ils ne pouvaient répondre à des hommes ce qu'ils avaient répondu à des enfans. Elle tomba donc dans une tristesse profonde et continue, car quelque chose qui pût arriver, elle était décidée à exiger de son époux le secret qu'elle avait promis de ne jamais demander.

Le chevalier vit cette mélancolie croissante, et en devina la cause. Plus d'une fois à l'aspect de Béatrix si malheureuse, il fut sur le point de lui tout dire, mais à chaque fois il fut retenu par l'idée terrible que cette confidence serait suivie d'une séparation éternelle.

Enfin Béatrix n'y put résister davantage, elle vint trouver le chevalier, et tombant à ses genoux elle le supplia au nom de ses enfans de lui dire qui il était, d'où il venait et qui l'avait envoyé.

» Le chevalier pâlit, comme s'il était près de mourir, puis abaissant ses lèvres sur le front de Béatrix et lui donnant un baiser.

» Hélas ! cela devait être ainsi, murmura-t-il en soupirant ; ce soir, je te dirai tout.

IX.

» Il était six heures du soir à peu près lorsque le chevalier et sa femme vinrent s'asseoir sur le balcon. Béatrix paraissait contrainte et embarrassée : le chevalier était triste. Tous deux demeurèrent quelques instans en silence, et leurs regards se portèrent instinctivement vers l'endroit où était apparu le chevalier, le jour de son combat avec Gérard. Le même point se faisait apercevoir à la même place. Béatrix tressaillit, le chevalier soupira. Cette même impression qui frappait en même temps leurs deux âmes les ramena l'un à l'autre : leurs yeux se rencontrèrent. Ceux du chevalier étaient humides et exprimaient un sentiment de tristesse si profonde que Béatrix ne put le supporter et tomba à genoux.

» — Oh ! non ! non ! mon ami, lui dit-elle, pas un mot de ce secret qui doit nous coûter si cher. Oublie la demande que je t'ai faite, et si tu ne laisses pas de nom à nos fils, ils seront braves comme leur père et s'en feront un.

» — Écoute, Béatrix, répondit le chevalier, toutes choses sont prévues par le Seigneur, et puisqu'il a permis que tu me fisses la demande que tu m'as faite, c'est que mon jour est venu. J'ai passé neuf ans près de toi, neuf ans d'un bonheur qui n'était pas fait pour ce monde; c'est plus qu'aucun homme n'en a jamais obtenu. Remercie Dieu comme je le fais et écoute ce que je vais te dire.

» — Pas un mot ! pas un mot ! s'écria Béatrix; pas un mot, je t'en supplie. Le chevalier étendit la main vers le point qui depuis quelques minutes commençait à devenir plus distinct, et Béatrix reconnut la barque conduite par le cygne.

» — Tu vois bien qu'il est temps, dit-il ; écoute donc ce que tu as eu si longtemps le désir secret d'apprendre et que je dois t'apprendre du moment que tu me l'as demandé.

» Béatrix laissa tomber en sanglottant sa tête sur les genoux du chevalier. Celui-ci la regarda avec une expression indéfinissable de tristesse et d'amour, et lui laissant tomber les mains sur les épaules :

» Je suis, lui dit-il, le compagnon d'armes de ton père, Robert de Clèves, l'ami de ton oncle Godefroy de Bouillon. Je suis le comte Rodolphe d'Alost, tué au siége de Jérusalem.

» Béatrix jeta un cri, releva sa tête pâlie, et fixa sur le chevalier des yeux effrayés et hagards : elle voulut parler, mais sa voix ne put proférer que des sons inarticulés, comme ceux qu'on laisse échapper pendant un rêve.

» — Oui, je sais, continua le chevalier, ce que je te dis là est inouï. Mais souviens-toi, Béatrix, que j'étais tombé sur la terre des miracles. Le Seigneur fit pour moi ce qu'il

fit pour la fille de Jaïre et le frère de Madeleine. Voilà tout!

» — Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Béatrix en se relevant sur ses genoux, ce que vous dites-là n'est pas possible!

» — Je te croyais plus de foi, Béatrix, répondit le chevalier.

» — Vous êtes Rodolphe d'Alost? murmura la princesse.

» — Lui-même : Godefroy, tu le sais, m'avait laissé, ainsi qu'à ses deux frères, le commandement de l'armée pour venir chercher ton père. Lorsqu'il revint à nous il était tellement émerveillé de ta jeune beauté que pendant toute la route il ne parla que de toi. Si Godefroy t'aimait comme une fille, je puis dire qu'il m'aimait comme un fils; aussi du moment où il t'avait revue, une seule idée s'était emparée de lui, celle de nous unir l'un à l'autre. J'avais vingt ans alors, une âme vierge comme celle d'une jeune fille. Le portrait qu'il me fit de toi enflamma mon cœur, et bientôt je t'aimais aussi ardemment que si je te connaissais depuis mon enfance. Toutes choses étaient si bien convenues entre nous qu'il ne m'appelait plus que son neveu.

» Ton père fut tué; je le pleurai comme s'il eût été mon père. En mourant il me donna sa bénédiction et me renouvela son consentement. Dès lors je te regardai comme mienne, ton souvenir inconnu, mais toujours présent, fleurit au milieu de toutes mes pensées; ton nom se mêla à toutes mes prières.

» Nous arrivâmes devant Jérusalem; nous fûmes repoussés pendant trois assauts : le dernier dura soixante heures. Il fallait renoncer à tout jamais à la Cité sainte ou l'emporter cette fois. Godefroy ordonna une dernière attaque. Nous prîmes ensemble la conduite d'une colonne; nous marchâmes en tête; nous dressâmes deux échelles, et nous montâmes côte à côte; enfin nous touchions au haut du rempart; je levais le bras pour saisir un créneau, lorsque je vis briller le fer d'une lance : une douleur aiguë succéda à cette espèce d'éclair, un frisson glacé me courut partout le corps. Je prononçai ton nom, puis je tombai à la renverse sans plus rien sentir ni rien voir; j'étais tué.

» Je n'ai aucune idée du temps où je restai endormi de ce sommeil sans rêve qu'on appelle la mort. Enfin un jour il me sembla sentir une main qui se posait sur mon épaule. Je crus vaguement que le jour de Josaphat était arrivé. Un doigt toucha mes paupières, j'ouvris les yeux, j'étais couché dans une tombe dont le couvercle se tenait soulevé tout seul, et devant moi debout était un homme que je reconnus pour Godefroy, quoiqu'il eût un manteau de pourpre sur les épaules, une couronne sur la tête et une auréole autour du front; il se pencha vers moi, me souffla sur la bouche, et je sentis rentrer dans ma poitrine la vie et le sentiment. Cependant il me semblait encore être attaché au sépulcre par des crampons de fer. Je voulus parler, mais mes lèvres remuèrent sans proférer aucun son.

» — Réveille-toi, Rodolphe, le Seigneur le permet, dit Godefroy, et écoute ce que je vais te dire.

» Je fis un alors un effort surhumain dans lequel se réunirent toutes les forces naissantes de ma nouvelle vie, et je prononçai ton nom.

» — C'est d'elle que je viens te parler, me dit Godefroy.

» — Mais, interrompit Béatrix, Godefroy était mort aussi?

» — Oui, répondit Rodolphe, et voici ce qui était arrivé :

» Godefroy était mort empoisonné et avait demandé avant de mourir que son corps reposât près du mien; ses volontés avaient été suivies, il avait été inhumé dans son costume royal; seulement au manteau de pourpre et au diadème Dieu avait ajouté une auréole. Godefroy me raconta ces choses, qui étaient arrivées depuis ma propre mort à moi, et que par conséquent je ne pouvais savoir.

» — Et Béatrix? lui dis-je.

» — Nous voici arrivés à ce qui la regarde, me répondit-il. Je dormais donc, comme toi, dans ma tombe, attendant l'heure du jugement, lorsqu'il me sembla peu à peu, comme si je m'éveillais d'un sommeil profond, revenir au sentiment et à la vie. Le premier sens qui s'éveilla en moi fut celui de l'ouïe : je crus entendre le bruit d'une petite sonnette, et à mesure que l'existence revenait en moi le son devenait plus distinct. Bientôt je le reconnus pour celui de la clochette que j'avais donnée à Béatrix. En même temps la mémoire me revint et je me rappelai la propriété miraculeuse attachée au rosaire rapporté par Pierre-l'Ilermite. Béatrix était en danger, et le Seigneur avait permis que le son de la clochette sacrée pénétrât dans mon tombeau et me réveillât jusque dans les bras de la mort.

» J'ouvris les yeux et je me trouvai dans la nuit. Une crainte terrible s'empara alors de moi : comme je n'avais aucune conscience du temps écoulé, je crus avoir été enterré vivant; mais au même instant une odeur d'encens parfuma le caveau. J'entendis des chants célestes, deux anges soulevèrent la pierre de ma tombe, et j'aperçus le Christ assis près de sa sainte mère, sur un trône de nuages.

» Je voulus me prosterner, mais je ne pus faire aucun mouvement.

» Cependant je sentis se dénouer les liens qui retenaient ma langue et je m'écriai : — Seigneur, Seigneur! que votre saint nom soit béni!

» Le Christ ouvrit la bouche à son tour et ses paroles arrivèrent à moi douces comme un chant.

» — Godefroy, mon noble et pieux serviteur, n'entends-tu rien? me dit-il.

» — Hélas! monseigneur Jésus, répondis-je, j'entends le son de la clochette sainte, qui m'apprend que celle dont le père est mort pour vous, dont le fiancé est mort pour vous, et dont l'oncle est mort pour vous, est en danger à cette heure et n'a plus que vous pour la secourir.

» — Eh bien! que puis-je faire pour toi? dit le Christ. Je suis le Dieu rémunérateur : demande, et ce que tu me demanderas te sera accordé.

» — O monseigneur Jésus! répondis-je, je n'ai rien à demander pour moi-même, car vous avez fait pour moi plus que pour aucun homme. Vous m'avez choisi pour conduire la croisade et délivrer la ville sainte; vous m'avez donné la couronne d'or là où vous aviez porté la couronne d'épines, et vous avez permis que je mourusse dans votre grâce. Je n'ai donc rien à vous demander pour moi, ô monseigneur Jésus! maintenant surtout que de mes yeux mortels j'ai contemplé votre divinité. Mais si j'osais vous prier pour un autre?...

» — Ne t'ai-je pas dit que ce que tu demanderais te serait accordé. Après avoir cru à ma parole pendant ta vie, douteras-tu de ma parole après ta mort.

» — Eh bien! monseigneur Jésus! lui répondis-je, vous qui lisez au plus profond du cœur des hommes, vous savez avec quel regret je suis mort : pendant quatre ans j'avais nourri un espoir bien doux : c'était d'unir celui que j'aime comme un frère à celle que j'aime comme une fille; la mort les a séparés. Rodolphe d'Alost est mort pour votre sainte cause. Eh bien! monseigneur Jésus; rendez-lui les jours qu'il devait vivre, et permettez qu'il aille au secours de sa fiancée, qu'un grand danger presse en ce moment, si j'en crois le son de la clochette qui ne cesse de retentir, preuve qu'elle ne cesse de prier.

» — Qu'il soit fait ainsi que tu le désires, dit le Christ; que Rodolphe d'Alost se lève et aille au secours de sa fiancée. Je lui donne congé de la tombe jusqu'au jour où sa femme lui demandera qui il est, d'où il vient et qui l'a envoyé. Ces trois questions seront le signe auquel il reconnaîtra que je le rappelle à moi.

» — Seigneur! Seigneur! m'écriai-je une seconde fois, que votre saint nom soit béni. A peine avais-je prononcé ces paroles qu'il passa comme un nuage entre moi et le ciel, et que tout disparut.

» Alors je me levai de ma tombe et je vins à la tienne. J'appuyai la main sur ton épaule pour t'éveiller de la mort. Je touchai du doigt tes paupières pour t'ouvrir les yeux; je soufflai mon souffle sur les lèvres pour te rendre la vie et la parole. Et maintenant, Rodolphe d'Alost, lève-

toi, car c'est la volonté du Christ que tu ailles au secours de Béatrix, et que tu restes près d'elle jusqu'au jour où elle te demandera qui tu es, d'où tu viens, et quel est celui qui t'a envoyé.

» Godefroy avait à peine cessé de parler que je sentis se rompre les liens qui m'attachaient au sépulcre. Je me dressai dans ma tombe aussi plein de vie qu'avant que j'eusse reçu le coup mortel, et comme on m'avait enseveli dans ma cuirasse, je me retrouvai tout armé, à l'exception de mon épée que j'avais laissé échapper en tombant, et que probablement on n'avait pu retrouver.

» Alors Godefroy me ceignit de son propre glaive, qui était d'or, me suspendit à l'épaule le cor dont il avait l'habitude de se servir au milieu de la mêlée, et passa à mon doigt l'anneau qui lui avait été donné par l'empereur Alexis. Puis, m'ayant embrassé :

» — Frère, me dit-il, Dieu me rappelle à lui, je le sens. Remets sur moi la pierre de ma tombe, et, ce soin accompli, va, sans perdre un instant, au secours de Béatrix.

» A ces mots, il se recoucha dans son sépulcre, ferma les yeux et murmura une seconde fois : —Seigneur, Seigneur! que votre saint nom soit béni. Je me penchai sur lui pour l'embrasser encore une fois, mais il était sans souffle et déjà endormi dans le Seigneur.

» Je laissai retomber sur lui la pierre qu'un doigt divin avait soulevée; j'allai m'agenouiller à l'autel, je fis ma prière, et, sans perdre un instant, je résolus de venir à ton secours. Sous le porche de l'église je trouvai un cheval tout caparaçonné; une lance était dressée contre le mur : je ne doutai point un instant que l'un et l'autre ne fussent pour moi. Je pris la lance, je montai à cheval, et, pensant que le Seigneur avait confié à son instinct le soin de me conduire, je lui jetai la bride sur le cou et lui laissai prendre la route qui lui convenait.

» Je traversai la Syrie, la Cappadoce, la Turquie, la Thrace, la Dalmatie, l'Italie et l'Allemagne; enfin, après un an et un jour de voyage, j'arrivai aux bords du Rhin. Là, je trouvai une barque à laquelle était attaché un cygne avec des chaînes d'or. Je montai dans la barque et elle me conduisit en face du château. Tu sais le reste, Béatrix.

» — Hélas! s'écria Béatrix, voilà le cygne et la barque qui abordent au même endroit où ils ont abordé alors; mais cette fois, malheureuse que je suis, ils viennent te reprendre. Rodolphe, Rodolphe! pardonne-moi.

» — Je n'ai rien à te pardonner, Béatrix, dit Rodolphe en l'embrassant. Le temps est écoulé. Dieu me rappelle, et voilà tout. Remercions-le des neuf années de bonheur qu'il nous a accordées, et demandons-lui des années pareilles pour notre paradis.

» Alors, il appela ses trois fils, qui jouaient dans la prairie; ils accoururent aussitôt. Il embrassa d'abord Robert, qui était l'aîné, lui donna son écu et son épée, et le nomma son successeur. Puis, il embrassa Godefroy, qui était le second, lui donna son cor et lui abandonna le comté de Louën; enfin, il embrassa à son tour Rodolphe, qui était le troisième, et lui donna l'anneau et le comté de Messe. Puis, ayant une dernière fois serré Béatrix dans ses bras, il lui ordonna de demeurer où elle était, recommanda à ses trois fils de consoler leur mère, qu'ils voyaient pleurer sans rien comprendre à ses larmes; puis, il descendit dans la cour où il retrouva son cheval tout sellé, traversa la prairie, en se retournant à chaque pas, monta dans la barque, puis reprit aussitôt le chemin par lequel elle était venue, et disparut bientôt dans l'ombre nocturne qui commençait à descendre du ciel.

» Depuis cette heure jusqu'à celle de sa mort, la princesse Béatrix revint tous les jours sur le balcon, mais elle ne vit jamais reparaître ni la barque, ni le cygne, ni le chevalier. »

— Et je venais prier Rodolphe d'Alost, continua Héléna, de demander à Dieu qu'il fasse pour moi un miracle pareil à celui que, dans sa miséricorde, il voulut bien faire pour la princesse Béatrix.

— Ainsi soit-il, répondit Othon en souriant.

X.

Le comte de Ravenstein avait tenu sa promesse. Au lever du soleil, on vit, dans la prairie qui séparait le fleuve du château, flotter sa bannière sur sa tente dressée. A la porte de sa tente était suspendu son écu, au cœur duquel brillaient ses armes, qui étaient de gueules à un lion d'or rampant sur un rocher d'argent; et, d'heure en heure, un trompette, sortant de la tente et se tournant successivement vers les quatre points de l'horizon, faisait entendre une fanfare de défi.

La journée se passa sans que personne ne répondît à l'appel du comte de Ravenstein; car, ainsi que nous l'avons dit, les amis, les alliés ou les parens du prince Adolphe de Clèves en avaient été prévenus trop tard, ou étaient occupés pour leur compte ou pour celui de l'empereur, de sorte que pas un n'était venu. Le vieux guerrier se promenait d'un air soucieux sur les remparts. Héléna priait dans la chapelle de la princesse Béatrix, et Othon offrait de parier qu'il mettrait trois flèches de suite dans le lion rampant du comte de Ravenstein. Quant à Hermann, il était disparu sans que l'on sût pour quelle cause, et à l'appel du matin, il n'avait pas répondu, ni personne pour lui.

La nuit vint sans apporter aucun changement à la situation respective des assiégés et des assiégeans. Héléna n'osait lever les yeux sur son père. Ce n'était qu'à cette heure que lui apparaissaient toutes les conséquences de son refus, et ce refus avait été si soudain et si inattendu qu'elle tremblait à tout moment que le vieux prince ne lui en demandât les causes.

Le jour parut aussi triste et aussi menaçant que la veille, et, avec le jour, les fanfares du comte de Ravenstein se réveillèrent. Le vieux prince montait d'heure en heure sur les remparts, se tournant comme le trompette vers les quatre coins de l'horizon, et jurant qu'au temps de sa jeunesse pareille chose ne fût pas arrivée sans que dix champions se fussent déjà présentés pour défendre une cause aussi sacrée que l'était la sienne. Héléna ne quittait point la chapelle de la princesse Béatrix. Othon paraissait toujours calme et insoucieux au milieu de l'inquiétude générale. Hermann n'avait pas reparu.

La nuit se passa pleine d'inquiétudes et de troubles. Le jour qui se levait était le dernier. Le lendemain, allaient commencer les assauts et les escalades, et la vie de plusieurs centaines d'hommes allait payer le caprice d'une jeune fille. Aussi, lorsque les premiers rayons du jour parurent à l'orient, Héléna, qui avait passé toute la nuit à pleurer et à prier dans la chapelle, était-elle résolue à se sacrifier pour terminer cette querelle. Elle traversait donc la cour pour aller trouver son père, qui était, lui avait-on dit, dans la salle d'armes, lorsqu'elle apprit qu'à l'appel du matin Othon avait manqué à son tour, et que l'on croyait que, ainsi qu'Hermann, il avait quitté le château. Cette nouvelle porta le dernier coup à la résistance d'Héléna. Othon abandonnant son père, Othon fuyant lorsque l'aide de tout homme, et surtout d'un homme aussi adroit que lui, était si nécessaire à la défense du château, c'était une de ces choses qui ne s'étaient pas même présentées à son esprit, et qui devait avoir sur sa détermination une influence rapide et décisive.

Elle trouva son père qui s'armait. Le vieux guerrier en avait appelé à ses souvenirs de jeunesse, et, confiant en Dieu, il espérait que Dieu lui rendrait la force de ses belles années : il était donc décidé à combattre lui-même le comte de Ravenstein.

Héléna comprit au premier coup-d'œil tout ce qu'une résolution pareille pouvait amener de malheurs. Elle tomba aux genoux de son père, lui disant qu'elle était prête à épouser le comte. Mais, en disant cela, il y avait tant de douleur dans sa voix et tant de larmes dans ses yeux, que

le vieux prince vit bien que mieux valait pour lui mourir que vivre, et voir sa fille unique souffrir éternellement une souffrance pareille à celle qu'elle éprouvait à cette heure.

Au moment où le prince relevait Héléna et la pressait sur son cœur, on entendit le défi que d'heure en heure faisait retentir le comte de Ravenstein. Le père et la fille tressaillirent en même temps et comme frappés du même coup. Un silence de mort succéda à ce bruit guerrier. Mais, cette fois, le silence fut court: le son d'un cor répondit à l'appel qui venait d'être fait. Le prince et Héléna tressaillirent de nouveau, mais de joie. Il leur arrivait un défenseur.

Tous deux montèrent au balcon de la princesse Béatrix, pour voir de quel côté leur arrivait ce secours inespéré ; et cela leur fut chose facile, car tous les bras et tous les yeux étaient tendus vers la même direction. Un chevalier, armé de toutes pièces et visière baissée, descendait le Rhin dans une barque, ayant à ses côtés son écuyer, armé comme lui. Son cheval de guerre était à la proue, tout couvert de fer comme son maître, et répondait par des hennissemens au double appel guerrier qu'il venait d'entendre. A mesure qu'il s'avançait, on pouvait distinguer ses armes, qui étaient de gueules à un cygne d'argent. Héléna ne revenait pas de sa surprise. Rodolphe d'Alost avait-il entendu ses prières? et un défenseur surnaturel renouvelait-il pour elle le miracle que Dieu avait fait en faveur de la comtesse Béatrix?

Quoi qu'il en fût, la barque continuait d'avancer au milieu de l'étonnement général. Enfin, elle prit terre à l'endroit même où s'était arrêtée, deux siècles et demi auparavant, celle du comte Rodolphe d'Alost. Le chevalier inconnu sauta sur le rivage, tira son cheval après lui, s'élança en selle, et tandis que son écuyer restait sur le bateau, il alla saluer le prince Adolphe et la princesse Héléna, et, montant droit à la tente du comte de Ravenstein, il toucha son écu du fer de sa lance, ce qui était un signe qu'il le défiait à fer émoulu et à outrance. L'écuyer du comte de Ravenstein sortit aussitôt et regarda quelles étaient les armes du chevalier inconnu. Il avait une lance à la main, une épée au côté, et une hache pendue à l'arçon de sa selle ; de plus il portait au cou le petit poignard que l'on appelait le poignard de merci. Cet examen fini, l'écuyer rentra dans la tente ; quant au chevalier, après avoir salué une seconde fois ceux qu'il venait secourir, il prit du champ ce qu'il lui en fallait, et, s'arrêtant à cent pas de la tente à peu près, il attendit son adversaire.

L'attente ne fut pas longue: le comte se tenait tout armé, de sorte qu'il n'avait que son casque à placer sur sa tête pour être prêt à entrer en lice. Il sortit donc bientôt de sa tente. On lui amena son cheval, et il s'élança dessus avec une ardeur qui prouvait le désir qu'il avait de ne pas retarder d'un instant le combat que venait lui offrir d'une manière si inattendue le chevalier au cygne d'argent. Cependant, si pressé qu'il fût, il jeta un coup-d'œil sur son ennemi, afin de reconnaître, s'il était possible, par quelque signe héraldique, à quel homme il avait affaire. Le chevalier portait au cimier de son casque, pour toute marque distinctive, une petite couronne d'or dont les fleurons étaient découpés en feuilles de vigne ; ce qui indiquait qu'il était prince ou fils de prince.

Il y eut alors un moment de silence, pendant lequel chacun des deux champions apprêtait ses armes, et qui fut employé par les spectateurs à un examen rapide de chacun d'eux.

Le comte de Ravenstein, âgé de trente à trente-cinq ans, arrivé à toute la puissance de l'âge, carrément posé sur son cheval de guerre, était le type de la force matérielle. On sentait qu'on aurait autant de peine à l'arracher de ses arçons qu'à déraciner un chêne, et qu'il faudrait un rude bûcheron pour mener à bien une pareille besogne.

Le chevalier inconnu, au contraire, autant qu'on en pouvait juger par la grâce de ses mouvemens, sortait à peine de l'adolescence ; son armure, si bien fermée qu'elle fût, avait la souplesse d'une peau de serpent : on sentait, pour ainsi dire, sous ce fer élastique, circuler un jeune sang : et, vainqueur ou vaincu, on comprenait qu'il devait attaquer ou se défendre par des ressources toutes différentes de celles que la nature avait mises à la disposition du comte de Ravenstein.

La trompette du comte sonna ; le cor du chevalier inconnu y répondit, et le prince Adolphe de Clèves, qui, de son balcon, dominait le combat comme un juge du camp, emporté par les souvenirs de sa jeunesse, cria d'une voix forte : *Laissez aller !*

Au même instant les deux adversaires s'élancèrent l'un sur l'autre et se joignirent à peu près au milieu de la distance qu'ils avaient choisie. La lance du comte glissa sur le bord de l'écu du chevalier, et alla se briser contre la targe qu'il portait suspendue au cou, tandis que la lance du chevalier atteignit le cimier du casque de son adversaire, brisa les courroies qui l'attachaient sous le menton, et l'enleva du front du comte, qui resta la tête nue et désarmée; au même moment quelques gouttes de sang roulant sur son visage indiquèrent que le fer de lance, en même temps qu'il lui arrachait son casque, lui avait effleuré le crâne.

Le chevalier au cygne d'argent s'arrêta pour donner au comte le temps de prendre un autre casque et une autre lance, indiquant par là qu'il ne voulait pas profiter d'un premier avantage et qu'il était prêt à recommencer le combat avec des chances égales.

Le comte comprit cette courtoisie et hésita un instant avant de se décider à en profiter. Cependant, comme son adversaire lui avait donné la preuve par cette première rencontre qu'il n'était pas un adversaire à dédaigner, il jeta le tronçon inutile, prit des mains de son écuyer un casque nouveau, et repoussant du bras la lance qu'il lui présentait, il tira son épée, indiquant qu'il préférait continuer le combat à cette arme. Aussitôt le chevalier imita son ennemi en tout point, et, jetant à son tour sa lance et tirant son épée, il salua en signe qu'il attendait son bon plaisir. Les trompettes retentirent une seconde fois, et les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre.

Dès les premiers coups, les spectateurs virent que leur prévisions ne les avaient pas trompés ; l'un des combattans comptait sur sa force et l'autre sur son adresse. Chacun agissait donc en conséquence, le premier frappant d'estoc, le second de pointe, le comte de Ravenstein essayant d'entamer l'armure de son adversaire; le chevalier inconnu cherchant tous les moyens de fausser celle de son ennemi.

C'était une lutte terrible ; le comte de Ravenstein, frappant à deux mains comme un bûcheron, enlevait à chaque coup quelques éclats de fer ; le cygne d'argent avait complètement disparu, le bouclier tombait, morceaux par morceaux, la couronne d'or était brisée; de son côté le chevalier inconnu avait cherché toutes les voies par lesquelles la mort pouvait se glisser jusqu'au cœur de son adversaire ; et du gorgerin de son casque, des épaulières de sa cuirasse, des gouttes de sang coulant sur l'armure du comte indiquaient que la pointe de l'épée avait pénétré par chaque ouverture qui lui avait été offerte. En continuant de cette sorte, l'issue du combat devenait une question de temps. L'armure du chevalier au cygne d'argent résisterait-elle jusqu'au moment où le comte de Ravenstein perdrait ses forces par les deux ou trois blessures qu'il paraissait avoir déjà reçues? Voilà ce que chacun se demandait en voyant la tactique adoptée par chacun des combattans. Enfin un dernier coup de l'épée du comte de Ravenstein brisa entièrement le cimier du casque de son adversaire et lui laissa le haut de la tête à peu près désarmé. Dès lors toutes les chances parurent devoir être pour le comte : il y eut un instant d'angoisse terrible pour le prince et pour Héléna.

Mais leur crainte ne fut pas longue : leur jeune champion comprit qu'il était temps de changer de tactique, il cessa à l'instant même de porter des coups pour ne plus s'occuper que de parer. Alors on vit une joûte merveilleuse ; le

chevalier au cygne d'argent s'arrêta immobile comme une statue : son bras et son épée semblaient seuls vivans, et dès lors l'épée de son adversaire, rencontrant partout la sienne, ne toucha pas une seule fois son armure. Le comte était habile dans les armes, mais toutes les ressources des armes paraissaient être connues à son ennemi. Les deux lames se suivaient comme si un aimant les eût attirées l'une vers l'autre : c'était l'éclair croisant l'élair, deux dards de serpens qui jouent.

Cependant une pareille lutte ne pouvait durer ; les blessures du comte, si légères qu'elles fussent, laissaient échapper du sang qui coulait jusque sur les housses de son cheval ; le sang s'amassait dans le casque, et de temps en temps le comte était obligé de souffler par les trous de sa visière. Il sentit que ses forces commençaient à diminuer et que ses regards se troublaient ; l'adresse de son adversaire lui était maintenant trop visiblement démontrée pour qu'il espérât rien de son épée ; aussi, prenant une résolution désespérée, d'une main il jeta loin de lui l'arme inutile, et de l'autre il arracha vivement la hache qui pendait à l'arçon de sa selle. Le chevalier en fit autant avec une justesse et une promptitude qui tenaient de la magie, et les deux adversaires se retrouvèrent prêts à recommencer un nouveau combat, qui cette fois ne pouvait manquer d'être décisif.

Mais aux premiers coups qu'ils se portèrent, les deux champions s'aperçurent avec étonnement que les choses avaient changé de face : c'était le comte de Ravenstein qui se tenait sur la défensive, et c'était le chevalier au cygne d'argent qui attaquait à son tour, et cela avec une telle force et une telle rapidité qu'il était impossible de suivre des yeux l'arme courte et massive qui flamboyait dans sa main. Le comte se montra un instant digne de son nom et de sa renommée ; mais enfin étant arrivé trop tard à la parade, un coup de l'arme de son adversaire tomba d'aplomb sur son casque, brisa le cimier et la couronne de comte, et, quoique la hache ne pénétrât point jusqu'à la tête, elle fit l'effet d'une massue. Le comte, étourdi, baissa sa tête jusque sur le cou de son cheval, qu'il saisit de ses deux mains, cherchant instinctivement un appui ; puis laissa tomber sa hache ; et vacillant un instant lui-même, il tomba à son tour sans que son adversaire eût eu besoin de redoubler.

Ses écuyers accoururent et ouvrirent son casque : le comte rendait le sang par le nez et par la bouche, et était complètement évanoui. Ils le transportèrent dans sa tente et en le désarmant lui trouvèrent, outre les blessures de la tête, cinq autres blessures en différens endroits du corps.

Quant au chevalier au cygne d'argent, il rattacha sa hache à l'arçon de sa selle, remit son épée au fourreau, reprit sa lance, et s'avançant de nouveau vers le balcon de la comtesse Béatrix, il salua le prince Adolphe et sa fille, puis au moment où ils croyaient que leur libérateur allait entrer au château, il se dirigea vers le rivage, descendit de cheval et rentra dans sa barque, qui remonta aussitôt le fleuve, emportant le vainqueur mystérieux.

Deux heures après, le comte, revenu à lui, ordonna à l'instant même de lever le camp et de reprendre le chemin de Ravenstein.

Le soir, arriva le comte Karl de Hombourg avec une vingtaine d'hommes d'armes. Il venait au secours du prince Adolphe de Clèves qui, ainsi que nous l'avons dit, avait envoyé des messages à tous les amis et alliés qu'il avait dans les environs.

Le secours était maintenant inutile : mais le vieux guerrier n'en fut pas moins grandement accueilli et dignement fêté.

XI.

Pendant que les événemens que nous avons racontés se passaient à Clèves, le landgrave Ludwig, n'ayant plus près de lui que son vieil ami le comte Karl de Hombourg, était demeuré dans le château de Godesberg pleurant Emma, qui ne voulait pas revenir près de lui, et Othon qu'il croyait mort. Vainement le comte essayait de lui rendre un double espoir en lui disant que sa femme lui pardonnerait et que son fils s'était sans doute échappé à la nage ; le pauvre landgrave ne voulait pas croire à cette parole d'espoir, et disait qu'ayant condamné sans miséricorde il était à son tour condamné sans merci. Cet état violent ne pouvait durer, mais une mélancolie profonde lui succéda, et le landgrave s'enferma dans les appartemens les plus reculés du château de Godesberg.

Hombourg était seul admis près de lui, et encore des jours se passaient-ils quelquefois tout entiers sans qu'il pût parvenir jusqu'à son ami. Le bon chevalier ne savait plus que faire : tantôt il voulait aller rechercher Emma au couvent de Nonenwerth, mais il craignait qu'un nouveau refus ne redoublât les chagrins de l'époux ; tantôt il voulait se mettre en quête d'Othon, mais il tremblait qu'une recherche inutile ne portât au comble les angoisses du père.

Ce fut dans ces entrefaites qu'arrivèrent au château de Godesberg les dépêches du prince Adolphe de Clèves. Dans toute autre circonstance, le landgrave Ludwig se fût empressé de se rendre en personne à cette invitation de guerre, mais il était tellement absorbé dans sa douleur qu'il donna ses pouvoirs à Hombourg, et que le bon chevalier, après avoir lui-même selon sa coutume, revêtu son ami Hans de son harnais de bataille, se mit à la tête de vingt hommes d'armes et s'achemina vers la principauté de Clèves, où il arriva le soir même du jour où avait eu lieu, entre le chevalier au cygne d'argent et le comte de Ravenstein, le combat que nous avons décrit.

Le comte Karl avait été reçu comme un ancien compagnon d'armes et avait trouvé le château en fête. Une seule circonstance dont nul ne pouvait se rendre compte venait jeter son ombre sur la joie du prince : c'était la disparition du chevalier inconnu, qui s'était éloigné d'une manière si inattendue et si rapide, que le prince l'avait vu disparaître avant d'avoir trouvé un moyen de le retenir. Il ne fut pendant toute la soirée question que de cette étrange aventure, et chacun se retira sans y avoir rien pu comprendre.

L'esprit du prince avait tellement été fixé sur une seule pensée, depuis l'issue du combat, que ce ne fut que lorsqu'il se retrouva seul qu'il se rappela la disparition de ses deux archers, Hermann et Othon. Une conduite pareille au moment du danger lui parut si étrange de la part de ces deux hommes, qu'il résolut, s'il reparaissaient au château sans pouvoir donner d'excuse valable, de les renvoyer honteusement aux yeux de tous. En conséquence l'ordre fut donné aux gardes de nuit de prévenir le prince, dès le matin, dans le cas où Othon et Hermann seraient rentrés pendant la nuit.

Le lendemain au point du jour, un serviteur entra dans la chambre du prince. Les deux déserteurs étaient rentrés dans le quartier des gardes vers les deux heures du matin.

Le prince s'habilla aussitôt, et ordonna que l'on fit venir Othon.

Dix minutes après, le jeune archer se présenta devant son maître. Il avait l'air aussi calme que s'il ne se fut pas douté de la cause pour laquelle il était monté. Le prince le

regarda sévèrement, mais le motif qui fit baisser les yeux à Othon devant ce regard terrible fut visiblement un sentiment de respect et non de honte. Le prince ne comprenait rien à une pareille assurance.

Alors il interrogea Othon, et le jeune homme répondit à toutes les questions du prince avec respect mais avec fermeté; il avait été occupé pendant toute cette journée d'une affaire importante dans laquelle Hermann l'avait secondé: voilà tout ce qu'il pouvait dire. Quant à la faute d'Hermann, il la prenait sur son compte, attendu que c'était lui Othon qui avait usé de son influence sur ce jeune homme, qui lui devait la vie, pour le faire manquer à ses devoirs.

Le prince ne comprenait rien à cette obstination, mais comme à une faute contre les règles de la discipline militaire elle ajoutait une désobéissance au pouvoir seigneurial, il dit à Othon qu'il regrettait de se séparer d'un aussi adroit archer, mais qu'il était hors des règles établies au château qu'un serviteur s'éloignât ainsi, sans demander la permission de le faire, et rentrât sans vouloir dire d'où il venait; en conséquence, le jeune archer pouvait se regarder comme libre et prendre du service chez tel seigneur qui lui conviendrait. Deux larmes parurent au bord des paupières d'Othon, mais furent aussitôt séchées par la flamme qui lui monta au visage; et sans rien répondre, le jeune archer s'inclina et sortit.

Ce n'était pas sans peine que le prince avait pris une pareille résolution, et il avait fallu en appeler au sentiment de colère qu'avait éveillé en lui l'obstination du coupable pour le punir aussi sévèrement. Aussi, pensant que le jeune homme se repentirait, le prince alla à la fenêtre qui donnait sur la cour que devait traverser Othon pour se rendre au quartier des archers, et se cacha derrière un rideau afin de n'être point aperçu, certain qu'il était de le voir revenir sur ses pas. Mais Othon s'éloigna lentement et sans détourner la tête; et le prince le suivait des yeux, perdant une espérance à chaque pas qu'il faisait, lorsqu'il vit revenir du côté opposé de la cour le comte Karl de Hombourg, qui venait de veiller lui-même à ce que le déjeuner de Hans lui fût servi à son heure accoutumée. Le vieux comte et le jeune archer marchaient donc au-devant l'un de l'autre, lorsqu'en levant les yeux l'un sur l'autre, ils s'arrêtèrent tous deux comme frappés de la foudre. Othon avait reconnu Karl; Karl avait reconnu Othon.

Le premier mouvement du jeune homme fut de s'éloigner, mais Hombourg lui jeta les bras autour du cou et le retint en l'appuyant contre son cœur avec toute la force de la vieille amitié qui depuis trente ans l'unissait à son père.

Le prince pensa que le bon chevalier devenait fou; un comte embrassant un archer lui paraissait un spectacle si étrange qu'il n'y pouvait croire: aussi ouvrit-il sa fenêtre en appelant Karl de toutes ses forces. A cette apparition, le jeune homme n'eut que le temps de faire promettre au vieux chevalier qu'il lui garderait le secret, et s'élança dans le quartier des gardes, tandis que Hombourg se rendait à l'invitation du prince.

Le prince interrogea Hombourg, mais ce fut Hombourg qui à son tour ne voulut rien dire. Il se contenta de répondre qu'Othon ayant été longtemps au service du landgrave de Godesberg, il l'avait connu là tout enfant et s'était attaché à lui, de sorte que lorsqu'il l'avait rencontré il n'avait pas été maître d'un premier mouvement de joie: il convenait au reste, avec la bonhomie qui lui était habituelle, que ce premier mouvement l'avait entraîné au-delà des bornes du décorum. Le prince, qui regrettait sa sévérité envers Othon parce qu'il soupçonnait quelque mystère dans cette bizarre absence, saisit cette occasion de revenir sur ce qu'il avait fait: en conséquence il appela un serviteur et lui ordonna d'aller dire à son archer qu'il pouvait rester au château, et qu'à la sollicitation du comte Karl de Hombourg, le prince lui pardonnait; mais le serviteur revint en disant que le jeune homme avait disparu avec Hermann, et que nul n'avait pu lui dire ce qu'ils étaient devenus. Le prince fut quelque temps tellement préoccupé de cette disparition qu'il en oublia le combat de la veille, mais bientôt ce souvenir revint à son esprit, et avec lui le regret de laisser sans récompense le dévoûment du chevalier inconnu. Il consulta le comte Karl sur ce qu'il avait à faire à ce sujet, et le vieux chevalier lui donna le conseil de proclamer que la main d'Héléna appartenant de droit à son défenseur, le chevalier au cygne d'argent n'avait qu'à se présenter pour recevoir une récompense que rendait précieuse, même pour un fils de roi, la beauté et la richesse d'Héléna. Le même soir, le comte Karl quitta le château malgré les instances du prince; des affaires de la dernière importance le rappelant, disait-il, auprès de son vieil ami le landgrave de Godesberg.

Othon attendait le chevalier à Kerveinheim: ce fut là qu'il apprit le désespoir du landgrave. Tout avait disparu devant l'idée de son père souffrant et malheureux; tout jusqu'à son amour pour Héléna. Aussi exigea-t-il du comte qu'ils se remissent en route à l'instant même. Mais le comte avait une autre espérance: c'était de ramener à la fois au landgrave son épouse et son fils, car il espérait qu'un mot du fils obtiendrait de la mère ce que n'avaient pu obtenir les prières de l'époux.

Hombourg ne se trompait pas: trois jours après il regardait à travers des larmes de joie son vieil ami serrant entre ses bras sa femme et son enfant, qu'il avait cru perdus pour toujours.

Cependant le château de Clèves paraissait vide: Othon, en partant, en avait enlevé la vie. Héléna priait sans cesse dans la chapelle de la princesse Béatrix, et le prince Adolphe de Clèves ne cessait de regarder au balcon s'il ne voyait pas revenir le chevalier au cygne d'argent: le père et la fille ne se rassemblaient plus qu'aux heures des repas. Chacun s'inquiétait de la tristesse de l'autre; enfin le prince Adolphe résolut de mettre à exécution le conseil que lui avait donné le comte de Hombourg. Et un soir qu'Héléna avait prié toute la journée et qu'elle se retirait pour prier encore, son père l'arrêta au moment où elle allait franchir le seuil de la porte.

— Héléna, lui dit-il, n'as-tu pas plus d'une fois, depuis le jour du combat qui t'a si heureusement délivrée du comte de Ravenstein, pensé au chevalier inconnu?

— Si fait, monseigneur, répondit la jeune fille, car je crois n'avoir pas adressé une prière à Dieu, depuis ce jour, sans lui avoir demandé de le récompenser, puisque vous ne pouvez le faire, vous.

— La seule récompense qui conviendrait à un aussi noble jeune homme que celui-là paraissait être, c'est la main de celle qu'il a sauvée, répondit le prince.

— Que dites-vous, mon père! s'écria Héléna en rougissant.

— Je dis, répondit le prince reconnaissant dans l'expression du visage de sa fille plus de surprise que d'inquiétude, que je regrette de n'avoir pas mis plus tôt à exécution le conseil que m'a donné Hombourg.

— Et quel est ce conseil? demanda Héléna.

— Tu le sauras demain, répondit le comte.

Le lendemain, des hérauts partirent pour Dortreck et pour Cologne, proclamant partout que le prince Adolphe, n'ayant pas trouvé de plus noble récompense à offrir à celui qui avait combattu pour sa fille que la main même de sa fille, faisait prévenir le chevalier au cygne d'argent que cette récompense l'attendait au château de Clèves.

Vers la fin du septième jour, comme le prince et sa fille étaient assis sur le balcon de la princesse Béatrix, Héléna posa vivement une de ses mains sur le bras de son père, tandis qu'elle lui montrait de l'autre un point noir qui apparaissait sur le fleuve, à la pointe de Dornick, c'est-à-dire à l'endroit même où avait disparu Rodolphe d'Alost.

Bientôt ce point devint visible. Héléna reconnut la première que c'était une barque montée par trois maîtres et six rameurs. Bientôt elle put distinguer que ces hommes étaient revêtus d'armures, avaient la visière baissée, et que celui qui se tenait au milieu des deux autres portait au bras gauche un écu armorié. Dès lors ses yeux ne quittèrent

plus le bouclier : au bout d'un instant il n'y eut plus de doute, ce bouclier portait pour armes un champ d'azur avec un cygne d'argent; le prince lui-même, malgré sa vue affaiblie, commençait à le distinguer. Le prince ne pouvait contenir sa joie; Héléna tremblait de tous ses membres.

La barque prit terre : les trois chevaliers descendirent sur le rivage et s'acheminèrent vers le château. Le prince saisit Héléna par la main, et, la forçant de descendre, il la conduisit presque de force au-devant de son libérateur. Au haut du perron, les forces lui manquèrent, et le prince fut forcé de s'arrêter; en ce moment, les trois chevaliers s'avancèrent dans la cour.

— Soyez les bien reçus, qui que vous soyez, leur cria le prince, et si l'un de vous est véritablement le brave chevalier qui est venu si courageusement à notre aide, qu'il s'approche et lève la visière de son casque, afin que je puisse l'embrasser à visage découvert.

Alors celui qui portait l'écu armorié s'arrêta un instant lui-même, s'appuyant sur l'épaule des deux chevaliers qui l'accompagnaient, car il paraissait aussi tremblant que la jeune fille; mais bientôt il sembla se remettre, et montant une à une les marches du perron, toujours escorté de ses deux compagnons, il s'arrêta sur l'avant-dernière, fléchit le genou devant Héléna, et, après un dernier moment d'hésitation, leva la visière de son casque.

— Othon l'archer! s'écria le prince stupéfait.

— J'en étais sûre, murmura la jeune fille en cachant son visage dans la poitrine de son père.

— Mais qui t'avait donné le droit de porter un casque couronné? s'écria le prince.

— Ma naissance, répondit le jeune homme avec cette voix douce et ferme que le père d'Héléna lui connaissait.

— Qui me l'attestera? continua Adolphe de Clèves, doutant encore de la parole de son archer.

— Moi, son parrain, dit le comte Karl de Hombourg.

— Moi, son père, dit le landgrave Ludwig de Godesberg

Et tous deux, en disant ces mots, levèrent à leur tour la visière de leur casque.

Huit jours après, les deux jeunes gens furent unis dans la chapelle de la princesse Béatrix.

Voilà l'histoire d'Othon l'archer telle que je l'ai entendu raconter sur les bords du Rhin.

Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ PUBLIERA LES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue, Scribe, Frédéric Soulié, Jules Sandeau, Bayard, Lockroy, Dumanoir, Anicet-Bourgeois, Léon Gozlan, Marc-Fournier, Mélesville, Duvert et Lauzanne, Dennery, Paul Féval, Félix Pyat, Bouchardy, Labiche et Marc-Michel, Rosier, Michel Masson, Méry, de Saint-Georges, Jules de Prémaray, Henry Murger, Auguste Maquet, Émile Souvestre, Ferdinand Dugué, Cogniard frères, Amédée Achard, Léon Guillard, Th. Barrière, A. Decourcelle, Michel Carré, Jules Barbier, Charles Desnoyer, Alphonse Royer, Gustave Vaez, A. Lefranc, Delacour, etc., etc.

PIÈCES EN VENTE :

Première Série. — Prix : 1 franc.

Le Chiffonnier de Paris	FÉLIX PYAT	20 c.
La Closerie des Genêts	FRÉDÉRIC SOULIÉ	40
Une Tempête dans un verre d'eau	LÉON GOZLAN	
Le Morne au Diable	EUGÈNE SUE	40
Pas de fumée sans feu	BAYARD	

Deuxième Série. — Prix : 1 franc.

Trois Rois, trois Dames	LÉON GOZLAN	20 c.
La Marâtre	H. DE BALZAC	40
La Ferme de Primerose	CORMON — DUTERTRE	
Le Chevalier de Maison-Rouge	ALEX. DUMAS — AUG. MAQUET	40
L'Habit vert	ALF. DE MUSSET.—EM. AUGIER	

Troisième Série. — Prix : 1 franc.

Benvenuto Cellini	PAUL MEURICE	40
Frisette	LABICHE — LEFRANC	
Clarisse Harlowe	DUMANOIR — GUILLARD	20
La Reine Margot	ALEX. DUMAS — AUG. MAQUET	40
Jean le Postillon	CARMOUCHE—PAUL VERMOND	

Quatrième Série. — Prix : 1 franc.

La Foi, l'Espérance et la Charité	ROSIER	40 c.
Le Bal du Prisonnier	GUILLARD — DECOURCELLE	
Hamlet	ALEX. DUMAS—PAUL MEURICE	40
Le Lait d'ânesse	GABRIEL — DUPEUTY	
Hortense de Blengie	FRÉDÉRIC SOULIÉ	20

Cinquième Série. — Prix : 1 franc.

Le Fils du Diable	PAUL FÉVAL — SAINT-YVES	40 c.
Une Dent sous Louis XV	LABICHE — LEFRANC	
Le Livre noir	LÉON GOZLAN	40
Midi à quatorze heures	TH. BARRIÈRE	
La petite Fadette, d'après	GEORGES SAND	20

Sixième Série. — Prix : 1 franc.

La Vie de Bohême	TH. BARRIÈRE — H. MURGER	40 c.
Graziella	d'après LAMARTINE	
La Chambre rouge	THÉODORE ANNE	40
Un Jeune Homme pressé	LABICHE	
Le Docteur noir	ANICET BOURGEOIS-DUMANOIR	20

Septième Série. — Prix : 1 franc.

Martin et Bamboche	EUGÈNE SUE	40 c.
Les deux Sans-culottes	MOREAU — SIRAUDIN	
Les Mystères du Carnaval	ANICET — M. MASSON	40
Croque-Poule	ROSIER	
Une Fièvre brûlante	MÉLESVILLE	20

Huitième Série. — Prix : 1 franc.

Bataille de Dames	E. SCRIBE — LEGOUVÉ	20 c.
Le Pardon de Bretagne	MARC FOURNIER	40
La Pariure de Jules Denis	Mme A. BOISGONTIER	
Paris qui dort	DELACOUR — THIBOUST	40
Paris qui s'éveille	LAURENCIN — CORMON	

Neuvième Série. — Prix : 1 franc.

Intrigue et Amour	ALEXANDRE DUMAS	40 c.
Le Marchand de Jouets d'Enfants	MÉLESVILLE — GUILLARD	
Gentil Bernard	DUMANOIR — CLAIRVILLE	40
Jobin et Nanette	MICHEL CARRÉ — LÉON BATTU	
Le Collier de Perles	MAZÈRES	20

Dixième Série. — Prix . 1 franc.

Le Bourgeois de Paris	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20 c.
Les Contes de la Reine de Navarre	SCRIBE — LEGOUVÉ	40
Qui se dispute s'adore	H. DE KOCK — CH. POTIER	
Marie Simon	ALBOIZE — SAINT-YVES	40
La Famille Poisson	SAMSON	

Onzième Série. — Prix : 1 franc.

Les Nuits de la Seine	MARC FOURNIER	40 c.
Un Garçon de chez Véry	EUGÈNE LABICHE	
Un Chapeau de Paille d'Italie	MARC-MICHEL — E. LABICHE	20
L'Oncle Tom	L. DE WAILLY — E. TEXIER	40
Chasse au Lion	G. VATTIER — E. DE NAJAC	

Douzième Série. — Prix : 1 franc.

Berthe la Flamande	M.-GENTILHOMME—GUÉROULT	40 c.
Un Mari qui n'a rien à faire	FOURNIER — LAURENCIN	
Le Testament d'un Garçon	CH. DESNOYER — E. NUS	20
La Chatte Blanche	COGNIARD frères	40
L'Amour pris aux cheveux	GALOPPE D'ONQUAIRE	

Treizième Série. — Prix : 1 franc.

Le Courrier de Lyon	MOREAU-SIRAUDIN-DELACOUR	40
Par les Fenêtres	AMÉDÉE ACHARD	
Le Roi de Rome	DESNOYER — L. BEAUVALLET	20
Un Monsieur qui suit les Femmes	TH. BARRIÈRE —DECOURCELLE	40
La Terre promise	A. DURANTIN — R. DESLANDES	

Quatorzième Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Péchés capitaux	ANICET BOURGEOIS—D'ENNERY	40
La Tête de Martin	GRANGÉ — DECOURCELLE	
Le Sage et le Fou	MÉRY — B. LOPEZ	20
Le Muet	ANICET BOURGEOIS — M. MASSON	20
Un Merlan en bonne fortune	VARIN — LABIE — GERARD	

Quinzième Série. — Prix : 1 franc.

Les Quatre fils Aymon	A. BOURGEOIS — MIC. MASSON	40
Scapin	CARMOUCHE — PAUL VERMOND	
Un Premier coup de Canif	A. BOURGEOIS — E. BRISEBARRE	20
Roquelaure	FERDINAND DUGUÉ	40
Une Nuit Orageuse	A. DARTOIS — J. ADENIS	

Seizième Série. — Prix : 1 franc.

La Mendiante	A. BOURGEOIS — MIC. MASSON	40
La Tonelli	T. SAUVAGE	
Les Avocats	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20
Marianne	A. BOURGEOIS — MIC. MASSON	40
Une Charge de cavalerie	LABICHE - MOREAU - DELACOUR	

Dix-septième Série. — Prix : 1 franc.

Les Coulisses de la Vie	DUMANOIR — CLAIRVILLE	40
Un Ami acharné	E. LABICHE — A. JOLLY	
La Bergère des Alpes	CH. DESNOYER — A. D'ENNERY	40
Les Paniers de la Comtesse	LÉON GOZLAN	
Marie ou l'Inondation	A. BOURGEOIS — F. CORNU	20

Dix-huitième Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Merveilles du Monde	AD. D'ENNERY — E. GRANGÉ	40
Un Coup de vent	VARIN, BRUNSWICK, BEAUPLAN	
Notre-Dame de Paris	PAUL FOUCHER	40
Les Lundis de Madame	FEU-ALLART	
Le Château des Sept-Tours	MALLIAN — ALBOIZE	20

Dix-neuvième Série. — Prix : 1 franc.

Les Mystères de l'Eté	LAMB. THIBOUST — DELACOUR	40
Voyage autour d'une jolie Femme	J. BARBIER — MICHEL CARRÉ	
Le Cœur et la Dot	FÉLICIEN MALEFILLE	40
Un Ut de Poitrine	LABICHE — LEFRANC	
Léonard le Perruquier	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20

Vingtième Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Merveilles du N° 7	CORMON — E. GRANGÉ	40
L'ami François	BOURDOIS — EMILE COLLIOT	
Les Enfers de Paris	R. DE BEAUVOIR — L. THIBOUST	40
Atala	ALEXANDRE DUMAS FILS	
La Nuit du Vendredi-Saint	OCTAVE FEUILLET—P. BOCAGE	20

Vingt et unième Série. — Prix : 1 franc.

Les Cosaques	A. ARNAULT — L. JUDICIS	40
Le Vingt-Quatre Février	PAUL FÉVAL — P. ZACCONE	
Bertram le Matelot	J. BOUCHARDY	40
L'Amour au Daguerréotype	VARIN, SAINT-YVES, BUREAU	
Irène, ou le Magnétisme	SCRIBE — LOCKROY	20

Vingt-deuxième Série. — Prix : 1 franc.

Les Mystères de Londres	PAUL FÉVAL	40
Un vilain Monsieur	A. DECOURCELLE — BARRIÈRE	
Le Lys dans la Vallée	BARRIÈRE — DE BEAUPLAN	40
Un Homme entre deux Airs	DELACOUR — MONTJOIE	
La Forêt de Senart	GASTON DE MONTHEAU	20

Vingt-troisième Série. — Prix : 1 franc.

Catilina	ALEX. DUMAS — MAQUET	40
Théodore	E. BRISBARRE — E. NYON	
Le Voile de Dentelle	LÉONCE — EUG. NUS	40
Les Fureurs de l'Amour	R.	
Les Folies dramatiques	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20

Vingt-quatrième Série. — Prix : 1 franc.

La Comtesse de Sennecey	BAYARD — D'ENNERY	40
Edgard et sa Bonne	LABICHE — MARC MICHEL	
Manon Lescaut	TH. BARRIÈRE—M. FOURNIER	40
Les Mémoires de Richelieu	DENNERY	
L'Ane mort	TH. BARRIÈRE — JAIME	20

Vingt-cinquième Série. — Prix : 1 franc.

Le vieux Caporal	DUMANOIR — D'ENNERY	40
Diane de Lys et de Camélias	DELACOUR—LAMBERT THIBOUST	
Grandeur et Décad. de Prudhomme	HENRI MONNIER — GUST. VAEZ	40
Le Roman d'une heure	HOFFMMANN	
Thérèse ou Ange et Diable	BAYARD — A. DE BEAUPLAN	20

Vingt-sixième Série. — Prix : 1 franc.

Paris qui pleure et Paris qui rit	LAURENCIN — CORMON	40
Le Chêne et le Roseau	G. D'ONQUAIRE — DECOURCELLE	
Les Orphelines de Valneige, d'après	DE LAMARTINE	40
Marie-Rose	A. BOURGEOIS—MICHEL MASSON	
L'Ambigu en Habits neufs	FERDINAND DUGUÉ	20

Vingt-septième Série. — Prix : 1 franc.

Un Notaire à marier	MARC MICHEL — LABICHE	40
Les Rendez-vous Bourgeois	HOFFMANN	
L'Honneur de la Maison	LÉON BATTU — M. DESVIGNES	40
Le Laquais d'Arthur	RENÉ LORDEREAU	
L'Argent du Diable	VICTOR SÉJOUR — JAIME FILS	20

Vingt-huitième Série. — Prix : 1 franc.

La Boisière	TH. BARRIÈRE — JAIME FILS	40
Quand on attend sa Bourse	MARC MICHEL — LAURENCIN	
Le Ciel et l'Enfer	H. LUCAS — E. BARRÉ	40
Souvent Femme varie	AMÉDÉE ACHARD	
Gastibelza	D'ENNERY — CORMON	20

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

IL PARAIT

Une ou deux livraisons par semaine
Chaque livraison contient une pièce. Prix : 20 centimes.

Une série tous les mois
Chaque série contient cinq pièces. — Prix : 1 franc.

CHAQUE PIÈCE SERA PUBLIÉE AVEC UN DESSIN REPRÉSENTANT UNE DES PRINCIPALES SCÈNES DE L'OUVRAGE.

Paris.—Typ. de Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.



LA COLOMBE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE LETTRE.

5 mai, 1637.

Belle colombe au plumage d'argent, au collier noir et aux pieds roses, puisque ta prison te semble si cruelle que tu menaces de te tuer aux barreaux de ta prison, je te rends la liberté ! Mais, comme tu ne veux me quitter sans doute que pour aller rejoindre une personne que tu aimes mieux que moi, c'est à moi de te justifier de tes huit jours d'absence. J'atteste donc que j'ai voulu te faire payer d'une captivité éternelle le service que je t'avais rendu, tant le cœur humain est égoïste, qu'il ne sache rien faire sans exiger le payement de ce qu'il a fait, souvent au double de sa valeur. Va donc, gentille messagère, va donc rendre la présence et porter mes regrets à celui ou à celle qui t'appelle malgré la distance et que tu cherches des yeux malgré l'espace. Ce billet, que j'attache à ton aile, est la sauvegarde de ta fidélité. Adieu donc encore une fois ; la fenêtre s'ouvre, le ciel t'attend... Adieu !

DEUXIÈME LETTRE.

6 mai, 1637.

Merci, qui que vous soyez, qui m'avez rendu ma seule compagne; mais, vous le voyez, votre sainte action a sa récompense, comme si le charmant messager qui m'a apporté votre billet eût compris que j'avais des grâces à vous rendre, et que ma seule crainte, ne sachant pas où vous habitez, était d'être accusée par vous de froideur. Cette même inquiétude qui l'avait prise chez vous, l'a prise chez moi. Hier, son retour a été tout à la joie de me retrouver; mais ce matin, voyez la changeante qu'elle est, ce matin je ne lui suffis plus; elle heurte de son bec et de ses ailes non pas les barreaux de sa cage, car jamais elle n'a eu de cage, mais les carreaux de ma fenêtre ; elle ne veut plus être à moi seule ; elle veut être à nous deux. Soit; contre l'avis de beaucoup, je pense, moi, que l'on double ce que l'on possède en le partageant. Nous aurons donc désormais deux Iris; et remarquez que je l'avais appelée *Iris* dans la prévision sans doute qu'elle serait un jour notre messagère, votre Iris qui vous portera mes lettres, mon Iris qui m'apportera les vôtres; car, je l'espère, vous voudrez bien me dire quel est le service que vous lui avez rendu, et comment elle était tombée entre vos mains. Il vous étonne peut-être que je me livre ainsi tout d'abord et du premier coup à vous inconnu ou inconnue. Mais vous êtes bon ou bonne, puisque vous m'avez renvoyé ma colombe; ensuite, vous me l'avez renvoyée avec un billet qui dénonce celui ou celle qui l'a écrit comme personne de distinction et d'esprit; or, toutes les âmes élevées son sœurs, tous les esprits supérieurs sont frères : traitez-moi donc en frère ou en sœur, comme vous voudrez, car j'ai besoin de donner à quelqu'un ce titre de frère ou de sœur que je n'ai donné à personne.

Iris, ma belle amie, vous allez retourner d'où vous venez, et vous direz à celui ou à celle qui vous a renvoyée à moi, que je vous renvoie à lui ou à elle, et ajoutez que j'aimerais mieux que ce fût à *elle* qu'à *lui*.

Partez, Iris, et songez que je vous attends.

TROISIÈME LETTRE.

Même jour, l'*Angelus* sonné.

Ma sœur,

Vous n'accusez ni Iris, ni moi, n'est-ce pas? Je n'étais point dans ma chambre lorsque votre messagère estarri-

vée ; seulement la fenêtre était ouverte pour cueillir les premiers souffles de la brise du soir. Iris est entrée, et, comme si la charmante petite créature avait compris qu'elle avait une lettre à rendre et une réponse à emporter, elle a patiemment attendu mon retour, et, lorsque je suis rentré, de la planche sur laquelle elle était posée, elle a volé sur mon épaule.

Hélas ! dans la chute que j'ai faite à travers les divers degrés de la grandeur humaine, j'ai, aux deux côtés du chemin, trouvé bien des émotions tristes ou joyeuses. Eh bien ! nulle n'a été plus triste que celle dont je me sentis saisi, lorsqu'en vous renvoyant votre colombe, dont je ne savais pas même le nom, nom prédestiné, vous l'avez dit vous-même, j'ai cru me séparer d'elle à jamais. Nulle n'a été plus joyeuse que celle que j'ai éprouvée, lorsque, croyant m'être séparé d'elle à jamais, je l'ai aperçue dans ma chambre et que j'ai senti la fraîcheur de son aile caresser ma joue en venant se poser sur mon épaule. O mon Dieu ! pour l'homme, cet éternel esclave de tout ce qui l'entoure, vous faites donc des joies et des douleurs relatives ! et tel qui n'a pas pleuré en perdant presque un royaume, tel qui n'a pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de lui, celui-là pleurera un jour en voyant fuir un oiseau dans l'espace ; celui-là frissonnera en sentant l'agitation que fait dans l'air la plume agitée d'une colombe. C'est là un de vos mystères, ô mon Dieu ! et vous savez si vos mystères divins ont un plus humble et plus fervent adorateur que celui qui se prosterne en ce moment au pied de la croix de votre divin fils pour vous glorifier et pour vous bénir !

Voilà donc tout ce que je me suis dit en revoyant la pauvre colombe, que je croyais perdue, avant même que j'eusse lu le billet dont elle était porteur. Puis, lorsque j'eus lu ce billet, je suis tombé dans une rêverie profonde.

— A quoi bon ? me demandais-je, pauvre naufragé que je suis, quand j'avais déjà pactisé avec la tempête et fraternisé avec la mort ; à quoi bon m'accrocher, perdu dans l'immensité de l'Océan, à cette poutre flottante, dernier débris peut-être d'un navire brisé comme le mien et que le hasard bien plutôt que la Providence pousse à la portée de ma main ? N'est-ce pas, si je me laisse prendre à l'espérance, n'est-ce pas me laisser prendre en même temps à la tentation ? Avais-je donc, sans le savoir, quelque pan de mon habit pris dans cette porte qui ouvre sur le monde, et ne m'étais-je pas, comme je le croyais, arraché tout entier aux vanités et aux illusions de la terre ?

C'était, vous le voyez, ma sœur, une ample matière à rêver et à réfléchir : Dieu sur ma tête, l'abîme sous mes pieds, tout autour de moi le monde que je ne voyais plus parce que je fermais les yeux, que je n'entendais plus parce que je fermais les oreilles, mais que je vais entendre bruire comme par le passé, mais que je vais voir tourbillonner de nouveau. Si imprudent que je sois, je r'ouvre les oreilles et les yeux.

Mais peut-être vois-je avec mon imagination au delà de la réalité ; peut-être ai-je élevé un fait sans force et sans portée à la hauteur d'un événement.

Vous demandez un simple récit, ma sœur ; je vais vous le faire. Il y a huit jours, j'étais assis dans le jardin, je lisais. — Voulez-vous savoir quel livre je lisais, ma sœur ? — Je lisais ce trésor d'amour, de religion et de poésie qu'on appelle les *Confessions de saint Augustin*. Je lisais, et ma pensée tout entière était absorbée dans celle du bienheureux évêque qui eut une sainte pour mère et qui fut saint à son tour.

Tout à coup j'entends au dessus de ma tête comme un battement d'aile ; je lève les yeux, et à mes pieds, me demandant secours, se précipite une colombe, serrée de si près par un épervier, qu'elle avait laissé quelques-unes de ses plumes déjà aux serres et au bec de l'oiseau de proie. Dieu, pour la majesté duquel un passereau qui tombe est l'égal d'un empire qui croûle, Dieu lui avait-il dit, à ce pauvre oiseau, qu'en moi était la protection, comme dans l'épervier était la menace.

Quoi qu'il en fût, je la pris toute tremblante et même un peu ensanglantée ; je la mis dans ma poitrine où elle se blottit les yeux fermés, le cœur bondissant ; puis, à la vue de l'épervier qui s'était reposé à la cîme d'un peuplier, je l'emportai dans ma cellule.

Pendant cinq ou six jours l'épervier ne quitta son observatoire que pour quelques instans, et je le voyais jour et nuit immobile sur la branche sèche où il guettait sa proie.

De son côté la colombe sentait sa présence, sans doute ; car, pendant ces cinq ou six jours, triste mais comme résignée, elle n'alla même point à la fenêtre.

Enfin, avant-hier, l'épervier disparut, et l'instinct de la prisonnière lui dit que son ennemi s'était lassé, car presque aussitôt elle s'élança vers la vitre transparente, si rudement qu'elle faillit la briser.

Dès lors, je ne fus plus pour elle un protecteur, mais un geôlier ; ma chambre cessa d'être un asile, et devint une prison. Pendant tout un jour, j'essayai de la réconcilier avec moi ; pendant tout un jour, je la retins, et elle se débattit. Enfin, hier, j'eus pitié d'elle : j'écrivis la lettre que vous avez reçue, et, les larmes aux yeux, j'ouvris la fenêtre par laquelle je croyais la voir disparaître pour toujours.

Depuis, j'ai pensé bien souvent à cet épervier qui se tenait immobile et guettant sur la plus haute branche de ce pin, et dans lui je vis le symbole de cet ennemi du genre humain qu'on entend rugir, mais qu'on ne voit pas, et qui tourne sans cesse autour de nous, *quærens quem devoret* : cherchant quelqu'un pour le dévorer.

Et maintenant, si je n'éprouvais un plaisir qui m'effraie à revoir cette colombe et à recevoir vos lettres, je vous dirais : Racontez-moi, ma sœur, comment Iris vous a quittée, maintenant que je vous ai dit comment Iris est venue à moi.

Demain, le rayon du jour trouvera ma fenêtre ouverte, et sur ce premier rayon votre messagère partira, vous portant cette réponse.

En attendant, que tous les enfans ailés qu'on appelle les songes se penchent respectueux sur votre couche et rafraîchissent votre front du battement de leurs ailes.

QUATRIÈME LETTRE.

10 mai, après matines.

J'ai été trois jours à vous répondre, comme vous le voyez par la date de ma lettre ; c'est que la vôtre ne me laissait aucun doute. J'espérais vous appeler ma sœur, et il faut que je renonce à vous écrire ou que je vous appelle mon frère.

Vous craignez, dites-vous, d'avoir un pan de votre habit pris dans la porte qui ouvre sur le monde. Vous êtes donc passé du monde dans la solitude ?

Vous avez chu à travers les divers degrés de la grandeur humaine, dites-vous encore. Vous étiez placé au premier rang de la société, pour que votre chute traversât tant d'espaces intermédiaires.

Vous avez perdu presque un royaume, et vous n'avez pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de vous, dites-vous aussi. Vous avez donc vécu de la vie des grands, vous avez donc pris part aux luttes des princes ?

Comment voulez-vous que je concilie tout avec votre âge, car vous êtes jeune ; avec votre humilité, car vous parlez à genoux ?

Et cependant, quel intérêt auriez-vous à me tromper ? Vous ne me connaissez pas ; vous ne savez pas si je suis noble ou vassale, jeune ou vieille, laide ou jolie ?

Au reste, il ne vous importe pas plus à vous de savoir qui je suis qu'à moi de savoir qui vous êtes. Nous sommes deux créatures étrangères l'une à l'autre, séparées l'une

de l'autre, inconnues l'une à l'autre, et qu'aucune puissance ne saurait matériellement réunir.

Mais en dehors de la réunion matérielle, il y a la communion de la pensée; en dehors du toucher et de la vue des corps, il y a la fraternité des âmes, agape mystérieuse où l'on boit dans la même coupe la parole du Seigneur et les rayons de flamme de l'Esprit-Saint.

Voilà tout ce que je désire de vous, voilà tout ce que vous pouvez vouloir de moi.

Ceci arrêté, s'il y a quelque sympathie entre nos esprits, quelque affinité entre nos âmes, quel mal peut-il y avoir aux yeux du Seigneur à ce que nos esprits et nos âmes communiquent à travers l'espace, comme feraient les rayons de deux étoiles amies qui se croiseraient dans les solitudes éthérées du firmament?

Maintenant, voici comment la pauvre Iris avait quitté ma chambre :

La veille du jour où vous lui avez sauvé la vie, je priais agenouillée ; ma lampe était posée près des rideaux de mon lit. Vers minuit, tout en priant, je m'endormis. Dix minutes après peut-être, ma porte, mal fermée, s'ouvrit, poussée par le vent; mes rideaux soulevés flottèrent, atteignirent la lampe et prirent feu. En un instant, ma chambre, qui est petite, fut pleine de flamme et de chaleur. Je m'éveillai suffoquée à demi. Ma pauvre colombe voletait au plafond, se débattant au milieu de la fumée. Je courus à la fenêtre et l'ouvris. A peine la fenêtre fut-elle ouverte qu'elle s'élança et que je l'entendis se heurter dans l'obscurité aux branches des arbres bien connus, aux branches desquels elle se joue une partie de la journée. Espérant qu'elle rentrerait au point du jour, je laissai ma fenêtre ouverte; mais le jour vint et s'écoula sans que je la revisse. Epouvantée par l'incendie, elle avait fui sans doute tant qu'elle avait eu d'ailes. Le lendemain, à son retour, elle aura été poursuivie par l'épervier, contre lequel elle a été vous demander secours. Vous l'avez recueillie, gardée, et je la croyais perdue, quand tout à coup j'ai entendu battre de l'aile à mon carreau. J'ai ouvert ma fenêtre : c'était la fugitive qui apportait son excuse avec elle, mais qui, ne l'eût-elle pas apportée, était pardonnée d'avance.

Voilà l'histoire de la pauvre Iris. Est-ce tout ce que vous voulez savoir, et n'avez-vous plus autre chose à me demander? Dans ce cas-là notre messagère, reviendra sans lettre et sans billet. Je saurai ce que cela veut dire, et d'ici je vous écrirai.

Adieu, mon frère ; le Seigneur soit avec vous !

CINQUIÈME LETTRE

Le 11 mai, au point du jour.

Iris est revenue sans lettre ni billet. La pauvre petite avait l'air tout attristée de reparaître ainsi déchue de son rang de messagère ; elle levait d'elle-même son aile comme pour m'interroger sur ce que cela voulait dire.

Cela veut dire, chère Iris, que tu es à moi toute seule, que le jour qui s'était fait sur notre ciel sombre s'est éteint, que le frère était un étranger, que l'ami était un indifférent.

Et ceci, chère petite, je l'écris pour moi seule. Cette plainte de mon âme qui se lamente dans son isolement n'arrivera pas jusqu'à lui; je te dis à toi que je souffre, je te dis à toi que je pleure, je te dis à toi que je suis malheureuse.

Hélas! hélas! mon Dieu, votre justice ne s'égare-t-elle pas quelquefois, et les coups que vous réservez aux coupables, détournés par quelque ange invisible et mauvais, ne vont-ils pas frapper les innocens ? Les douleurs de cette vie préparent la félicité de l'autre, nous dit-on; mais pourquoi des douleurs à celle qui n'a rien fait, qui a peut-être une faute, mais qui n'a certes pas un crime à expier ? pourquoi le pardon de Jésus à la Madeleine? pourquoi l'indulgence du Christ pour la femme adultère ? pourquoi cette rigueur pour moi, pour moi seule, mon Dieu !

J'ai aimé, c'est vrai; mais j'ai répondu en aimant à un autre amour ; j'étais née pour la vie du monde et non pour la vie du cloître. J'ai suivi en aimant la loi imposée par vous aux animaux, aux hommes, aux plantes. Tout aime dans ce monde ; tout cherche à se joindre et à se fondre dans une même vie : les ruisseaux aux rivières, les rivières aux fleuves, les fleuves à l'Océan. Ces étoiles qui, la nuit, traversent le ciel partant d'un horizon, rayant le firmament d'une ligne d'or et allant s'éteindre à l'horizon opposé, vont s'éteindre dans le sein d'une autre étoile ; nos âmes elles-mêmes, ces émanations de notre souffle divin, ne cherchent une autre âme sur la terre que pour se faire une compagne d'amour, et lorsqu'elles quittent notre corps pour aller d'un même vol se fondre en vous qui êtes l'âme universelle et l'amour sans fin.

Eh bien ! mon Dieu, un instant je m'étais réjouie à cet espoir d'avoir, à l'extrémité de mon horizon, retrouvé une âme inconnue, mais sœur, sœur pour la souffrance, car, aux premières plaintes, j'avais vu que c'était la bouche du cœur qui se plaignait. Pourquoi, pauvre âme endolorie, ne veux-tu pas prendre ta part de ma peine, comme je prendrais ma part de ta douleur? C'est la loi que les fardeaux partagés soient moins lourds et que le poids qui écrase deux forces isolées paraisse léger parfois à deux réunies.

Voici l'office qui sonne ; vous m'appelez, mon Dieu ! et je vais à vous ; je vais à vous dans la confiance de ma pureté, le cœur ouvert pour que vous puissiez y lire ; et si, par quelque action ou par quelque omission, je vous avais offensé, ô mon Dieu ! faites-le moi connaître par un signe, par une intention, par une révélation quelconque, et je resterai prosternée à votre autel le front dans la poussière, les mains tendues jusqu'à ce que vous m'ayez pardonnée.

Toi, chère colombe, sois la gardienne fidèle de ces pensées de mon faible cœur, de ces élans de ma pauvre âme ! couvre de tes ailes ce papier que je plie pour le soustraire à tous les regards, et qui m'attendra comme la coupe à moitié pleine attend le reste du breuvage amer qui lui est promis!

SIXIÈME LETTRE.

11 mai, à midi.

En effet, vous avez deviné juste, pauvre âme en peine : j'avais résolu de ne plus vous écrire ; car à quoi bon, couché qu'on est dans la tombe, de s'obstiner à sortir encore les mains du sépulcre, si ce n'est pour les élever vers Dieu? Mais une espèce de miracle vient altérer ma résolution. Cette lettre, que vous aviez écrite pour vous seule, cette lettre dans laquelle vous répandez votre âme au pied du Seigneur, cette lettre, confidente de votre pensée, coupe à moitié pleine d'amertume, et qui devait à votre retour déborder sous vos larmes, cette lettre, la colombe, infidèle cette fois, me l'a apportée, non plus liée par vous sous son aile, mais d'elle-même, mais à son bec, comme la colombe de l'Arche portait le rameau vert qui indiquait que les eaux commençaient à s'écouler sur la face du globe, comme tarissent enfin les larmes sur le visage d'un pécheur pardonné.

Eh bien ! soit; j'accepte cette tâche que vous me donnez, de porter une part de votre douleur; car, aussi bien, je ne m'appartiens plus à moi-même, et des forces que Dieu m'a laissées, je dois faire un levier pour soulever les infortunes d'autrui. Mon âme, à partir de ce moment, est vide de mes propres infortunes; versez-y les vôtres, ruisseau

qui cherchez une rivière où vous confondre, météore qui cherchez une étoile où vous éteindre.

Vous demandez pourquoi vous souffrez, n'ayant rien fait. Prenez garde ! vous interrogez Dieu, et de l'interrogatoire au blasphème, la distance est faible, la chute rapide.

Notre orgueil est notre plus grand ennemi ici-bas. On dit qu'il y a en ce moment un philosophe qui vient de diviser la nature entière en tourbillons. Au compte de ce philosophe, chaque étoile fixe serait un soleil, — centre d'un monde comme le nôtre, — et tous ces mondes, soumis aux lois de la pondération, tourneraient et graviteraient dans l'espace, chacun autour de son centre, sans se heurter ni se confondre.

Voilà un système, n'est-ce pas, qui grandirait bien Dieu, mais rapetisserait bien l'homme?

Ainsi, notre pauvre monde à nous peut se subdiviser en des millions de mondes. Notre orgueil nous fait croire à chacun que nous sommes un soleil, centre d'un tourbillon, tandis que nous sommes tout au plus un des atomes, un des grains de poussière que le soufle du Seigneur fait graviter et tourner par millions autour de ces étoiles plus ou moins brillantes qu'on appelle les rois, les empereurs, les princes, les héros, les puissans de ce monde enfin, auxquels Dieu a remis, comme signes de leur puissance, le sceptre ou la crosse, la tiare ou l'épée.

Eh bien ! qui vous dit que les choses immatérielles ne se pondèrent pas comme les choses matérielles? Qui vous dit que les malheurs d'un monde ne concourent pas au bonheur de l'autre? Qui vous dit qu'une des lois de la nature morale n'est point qu'une moitié du cœur soit dans les larmes, afin que l'autre côté soit dans la joie, comme il faut qu'une part de la terre soit dans l'obscurité pour que l'autre soit dans la lumière?

Dites-moi donc vos malheurs, pauvre âme affligée, car quels que soient vos malheurs, ils n'atteindront point, j'en suis sûr, à la hauteur des miens; — dites, et j'aurai, je l'espère, — une consolation pour chacune de vos plaintes, — un baume pour chacune de vos blessures.

Mais de votre côté, je vous en supplie, buvez au ruisseau de mes paroles, sans chercher la fontaine d'où elles sortent;— faites comme font les noirs Ethiopiens et les pâles enfans de l'Egypte, qui se désaltèrent aux rives du Nil, et qui croiraient commettre une impiété en remontant le fleuve jusqu'à sa source.

D'après quelques mots qui me sont échappés, vous avez pensé lire dans ma vie passée; — vous avez fait de moi un grand de ce monde; — vous avez cru qu'un sillon de lumière avait accompagné ma chute, et que j'étais tombé du ciel sur la terre comme un ange foudroyé. Détrompez-vous tout d'abord : je suis un humble religieux portant un humble nom; — de mon passé sombre ou brillant, humble ou orgueilleux, j'ai perdu toute mémoire, et moins clairvoyant dans la vie que le philosophe antique qui se rappelait avoir combattu au siége de Troie ne l'était dans la mort, aujourd'hui je ne me souviens pas d'hier, et demain je ne me souviendrai pas d'aujourd'hui.

C'est ainsi que je veux marcher pas à pas dans l'éternité, effaçant chaque vestige que je laisse après moi, afin d'arriver au jour de ma mort devant le Seigneur tel que je suis sorti du sein de ma mère : — *Solus, pauper et nudus*: —seul, pauvre et nu.

Adieu, ma sœur; ne me demandez pas plus que je ne puis vous donner, afin que je puisse vous donner toujours.

SEPTIÈME LETTRE.

12 mai.

Oui, vous avez tout compris; oui, pendant que j'étais prosternée au pied de Dieu, lui demandant compte de sa rigueur, au lieu de lui demander pardon de mes doutes; oui, par une espèce de miracle, Dieu me rendait cette consolation que je croyais m'être ôtée, et notre messagère, infidèle à force de dévouement, vous portait d'elle-même ce trop plein de ma pensée ou plutôt de mon cœur qui avait débordé sur le papier.

Vous voulez rester inconnu ; soit ! que m'importe que le soleil se cache dans les nuages, que le feu se voile dans sa fumée, si, à travers fumée ou nuage, le rayon de l'un m'éclaire ou la flamme de l'autre me réchauffe? Dieu aussi est invisible et inconnu : sent-on moins pour cela la main de Dieu étendue sur le monde?

Je ne vous dirai pas que je suis une humble femme ; je vous dirai : J'ai été noble, j'ai été riche, j'ai été heureuse: je ne suis plus rien de tout cela; j'ai aimé de toute mon âme un homme qui de toute son âme m'aimait aussi ; cet homme est mort. La main glacée de la douleur m'a dépouillée de mes vêtemens mondains et m'a revêtue de la robe sainte, habit intermédiaire, parure funèbre de ceux qui ne vivent plus et qui cependant ne sont pas encore trépassés.

Maintenant, voilà où est la plaie.

Je me suis faite religieuse pour oublier celui qui est mort et ne me souvenir que de Dieu; et parfois, j'oublie Dieu pour ne me souvenir que de celui qui est mort.

Voilà pourquoi je me plains; voilà pourquoi je me lamente; voilà pourquoi je crie au Seigneur : Seigneur, ayez pitié de moi !

Oh ! dites-moi comment vous avez agi, vous, pour faire votre âme vide de cette douleur qui la remplissait? L'avez-vous penchée comme on penche une coupe? Je fais ainsi dans mes prières, et après chaque prière, je retrouve mon âme plus pleine d'amour terrestre qu'auparavant, comme si, au lieu d'épancher la liqueur amère qu'elle contient, elle ne savait en s'inclinant que puiser au lac ardent une liqueur nouvelle.

Votre réponse sera simple et je l'entends d'avance : « Je n'ai jamais aimé. »

Alors, si vous n'avez jamais aimé, de quel droit vous vantez-vous d'avoir souffert ?

Il fallait commencer par là et me dire : « Je n'ai jamais aimé. »

Alors, je ne vous eusse demandé ni secours ni consolation ; alors j'eusse non-seulement admis votre éloignement et votre silence, mais j'eusse passé près de vous comme on passe près d'un marbre à qui le statuaire a donné une forme humaine, mais dans la poitrine duquel un cœur n'a jamais battu.

Si vous n'avez jamais aimé, c'est moi qui viens vous dire cette fois : Ne me répondez pas, nous ne sommes pas du même monde, nous n'avons pas vécu de la même vie. Je me suis trompée à des apparences ; à quoi bon échanger désormais des paroles inutiles? Vous ne comprendriez pas ce que je dis ; je ne comprendrais pas ce que vous diriez ; nous ne parlons pas la même langue.

Oh ! mais si vous aviez aimé, au contraire, dites-moi où, dites-moi qui, dites-moi comment, ou, si vous ne voulez rien me dire de tout cela, parlez-moi des choses les plus indifférentes, peu importe, tout me sera intéressant, rien ne me sera inutile ; dites-moi comment est votre chambre, si elle s'ouvre sur l'est ou sur le couchant, sur le midi ou sur le nord ; si vous saluez le soleil lorsqu'il paraît, si vous lui dites adieu quand il fuit, ou si, les yeux éblouis par les rayons ardens de son midi, vous cherchez à distinguer la face de Dieu du milieu de son inextinguible rayonnement. Dites-moi tout cela; puis dites-moi encore ce que vous voyez de votre fenêtre, plaines ou montagnes, cimes ou vallées, ruisseaux ou rivières, lac ou océan ; dites-moi tout cela , j'occuperai mon esprit à tous ces mystérieux problèmes de l'inconnu rendu visible par la volonté, et peut-être mon cœur, distrait par ma pensée, parviendra-t-il à oublier, ne fût-ce qu'un instant.

Non, non, non, ne me dites rien de tout cela ; je ne veux pas oublier.

HUITIÈME LETTRE

13 mai.

Celui que vous avez aimé est mort, voilà pourquoi vous avez encore des larmes; celle que j'ai aimée m'a trahi, voilà pourquoi je n'en ai plus!

Parlez-moi de lui tant que vous voudrez; n'exigez pas que je vous parle d'elle.

Depuis quatre ans, j'habite un monastère, et cependant je ne suis point prêtre encore!

Pourquoi cela? me demanderez-vous. Je vais vous le dire.

Quand son amour, qui était le dernier lien qui m'attachait à la vie, m'a manqué, je suis tombé dans un tel désespoir, que ce n'était point un mérite à moi de me donner à Dieu à la suite d'une pareille douleur. Alors j'ai attendu que ce désespoir se calmât, afin que le Seigneur ne me reçût pas comme le gouffre reçoit l'aveugle ou l'insensé qui se précipite, mais comme un hôte hospitalier reçoit le pèlerin fatigué qui vient lui demander le repos de la nuit au bout d'une rude marche, à la fin d'une lourde journée.

Je voulais lui donner un cœur fervent et non un cœur brisé, un corps et non un cadavre.

Et voilà plus de quatre ans que je m'isole par la solitude, que je m'épure par la prière, et je n'ai pas, jusqu'à présent, osé dépouiller l'habit du novice pour la robe du moine, tant il reste encore du vieil homme en moi, tant je trouve que ce serait un sacrilége, après m'être donné si complétement à la créature, de me donner si incomplétement au Créateur.

Maintenant vous savez de ma vie passée et intime tout ce que vous pouvez savoir de ma vie présente et extérieure : voilà ce que je puis vous dire.

J'habite, non pas dans un couvent, mais dans un ermitage bâti à mi-côte d'une colline, une chambre aux murs blanchis, sans autre ornement que le portrait d'un roi pour lequel j'ai une vénération toute particulière, et un christ d'ivoire, chef-d'œuvre du seizième siècle, et qui m'a été donné par ma mère. Ma fenêtre, toute garnie d'un immense jasmin dont les branches, chargées de fleurs, entrent dans ma chambre qu'elles parfument, s'ouvre sur le soleil levant et probablement sur le point de l'horizon que vous habitez, car je vois de loin et d'un vol direct encore notre colombe, que je vois repartir dans la même direction et que je suis dans les airs jusqu'à la distance d'un quart de lieue à peu près; après quoi, le point qui la représente et qui a été sans cesse diminuant le fond dans le firmament azuré ou dans le nuage grisâtre, selon que le ciel est pur ou nébuleux. L'aube a, pour moi, des charmes tout particuliers et qui tiennent à la disposition du terrain formant le paysage que mon regard peut embrasser et que je vais essayer de vous décrire.

Mon horizon est fermé au midi par la grande chaîne des Pyrénées, aux flancs violets, aux sommets neigeux; à l'est par un contretort de collines qui va, en s'élevant toujours, se rattacher, chaînon secondaire, à cette chaîne principale; enfin au nord, il s'étend aussi loin que la vue peut pénétrer dans un pays de plaines, tout parsemé de bouquets d'olivier, tout sillonné de petits ruisseaux au milieu desquels, comme une souveraine recevant le tribut de ses sujets, se déroule majestueusement une des plus grandes rivières qui arrosent la France.

Le plateau que je domine est incliné du midi au nord des montagnes à la plaine.

Il présente trois aspects bien différens: au matin, au midi, au soir. Au matin, le soleil se lève derrière la chaîne des collines de l'est; dix minutes avant qu'il apparaisse, je vois monter une vapeur rose qui s'empare lentement mais victorieusement du ciel, assombrissant encore la noire silhouette des collines qui se découpent sur elle à travers cette vapeur qui va passer par tous les tons intermédiaires, depuis le rose vif jusqu'au jaune ardent, et se glissent comme des fers de lance quelques rayons précurseurs du soleil, qui continue de monter derrière les collines, dont les contours commencent à se dorer à ses rayons. Bientôt flotte à la double cime que forme l'arête la plus élevée de cette chaîne comme un feu mouvant qui va s'élargissant toujours, jusqu'à ce que l'astre lui même, splendide, étincelant, ruisselant de flammes, apparaisse, cratère inextinguible du volcan divin.

Alors, et au fur et à mesure qu'il monte au ciel, tout renaît à la vie sur la terre : la cime des Pyrénées passe d'un blanc mat aux reflets de l'argent le plus vif; leurs flancs noirs s'éclairent peu à peu, glissant du noir au violet, du violet au bleu clair. Comme une inondation de lumière qui descendrait des hauts sommets, le jour se répand dans la plaine. Alors les ruisseaux luisent comme des fils d'argent, la rivière se tord et ondoie comme un ruban de moire; les petits oiseaux chantent dans les buissons de laurier-rose, dans les haies de grenadier, dans les touffes de myrtes, et un aigle, roi du firmament, tourne dans l'éther, embrassant de son large vol un cercle de plus d'une lieue dans lequel je le vois disparaître et reparaître alternativement.

Au midi, tout le bassin que je viens de décrire se change en une ardente fournaise; éclairées de haut en bas, les montagnes ne savent plus cacher leurs flancs nus que trouent les ossemens granitiques de la terre; on voit rejaillir sur les surfaces luisantes du roc les rayons brisés du soleil; les ruisseaux et la rivière se font pareils à des torrens de plomb fondu, les fleurs se fanent, les feuilles s'inclinent, les oiseaux se taisent; les cigales invisibles chantent aux branches des oliviers qui pétillent et à l'écorce des pins qui craquent, et les seuls êtres vivans qui animent avec elles ce désert de flammes sont tantôt un lézard vert qui monte au treillage de ma croisée, tantôt une couleuvre marbrée, qui, roulée en spirale, aspire, avec sa gueule entr'ouverte et dans laquelle joue un dard noir et inoffensif, les moucherons qui passent à portée de son haleine,

Au soir, la vie renaît pour un instant, comme pour un instant renaît la lueur de la lampe qui va mourir; alors les cigales se taisent les unes après les autres, et le cri plaintif et monotone du grillon succède à leur grésillement; les lézards fuient, les couleuvres disparaissent, les buissons s'agitent sous le vol inquiet des oiseaux qui cherchent une hôtellerie où passer la nuit; le soleil descend à l'horizon qui m'est caché, et à mesure qu'il descend, je vois les neiges pyrénéennes passer du rose tendre au rose pourpre, tandis que les ténèbres écloses au fond de la plaine montent chaque degré de l'escalier gigantesque que la lumière abandonne, jusqu'à ce que, selon la loi naturelle, le monde entier leur appartienne à son tour; alors tout bruit cesse, toute lueur terrestre s'éteint, les étoiles naissent silencieusement au ciel, et au milieu du silence nocturne, une seule mélodie s'éveille dans l'espace, c'est le chant du rossignol, l'amant des étoiles, l'improvisateur de l'obscurité.

Vous m'avez demandé ce que je voyais de ma fenêtre, je vous l'ai dit; fixez ce triple aspect dans votre pensée, occupez votre esprit pour distraire votre cœur. Votre salut en ce monde et dans l'autre est tout dans ce mot :

Oubliez!

NEUVIÈME LETTRE.

13 mai.

Vous me dites d'oublier. Ecoutez ce qui se passe en moi. Dès que se répand l'obscurité, alors comprenez-vous une chose effrayante, inouïe, hors de nature? C'est que pendant mon sommeil, le mort n'est plus le mort, le trépassé revient à la vie, il est là près de moi avec ses longs cheveux noirs, sa figure pâle, son mâle visage tout empreint de la noblesse de sa race. Il est là, je lui parle, j'étends la main, je m'écrie : Mais tu vis donc encore! tu

m'aimes donc toujours! Et il me répond que oui, qu'il vit encore, qu'il m'aime toujours, et la même vision, incessante, réglée, presque matérielle, se renouvelle chaque nuit pour ne disparaître qu'aux premiers rayons du jour. Eh! que n'ai-je pas fait, mon Dieu, pour que cette vision, œuvre de l'ange des ténèbres sans doute, cessât de me tourmenter! Je me suis ensevelie sous le buis bénit, j'ai roulé des rosaires saints autour de mon cou et de mes poignets, j'ai posé un crucifix sur ma poitrine et je me suis endormie les mains croisées sur les pieds du martyr divin : tout a été vain, inutile, infructueux; le jour me ramène à Dieu, mais l'obscurité à lui; je suis comme cette reine dont parle le poëte Homère et dont chaque nuit défaisait l'ouvrage de chaque jour.

Qu'il n'y ait plus de nuit, qu'il n'y ait plus de sommeil, qu'il n'y ait plus de rêves, et j'oublierai peut-être.

Pouvez-vous obtenir cela de Dieu?

DIXIÈME LETTRE.

14 mai.

Tout ce que l'on peut obtenir de Dieu par la prière, je l'obtiendrai pour vous, car vous êtes véritablement blessée, et la blessure est profonde et saignante.

Prions.

ONZIÈME LETTRE.

15 mai.

Je ne sais pas si depuis que je vous écris, j'éprouve plus de calme, mais à coup sûr j'éprouve plus de soulagement.

C'est qu'une puissante distraction est entrée dans ma vie; j'étais sans famille, isolée dans le monde moral et dans le monde matériel, tantôt à genoux, tantôt couchée sur une tombe, tantôt pleurant, désespérant toujours, et voici que tout à coup je retrouve un frère.

Car il me semble que vous êtes pour moi un frère. Il me semble que ce frère, que je ne connaissais pas, a quitté la France avant que je fusse née. Il me semble que je l'ai attendu, cherché sans cesse. Maintenant le voici revenu; maintenant, sans se révéler par la présence, il se révèle par la voix. Je ne le vois pas, mais je l'écoute. Je ne le touche pas, mais je l'entends.

Vous n'avez point idée combien ce paysage si brillamment coloré par votre plume a occupé ma pensée. Qu'on ne vienne pas me nier les miracles de la double vue : la double vue existe. Par la force constante de ma volonté, ce paysage est là présent, réfléchi dans mon esprit comme dans un miroir. Je vois tout, depuis les vapeurs roses du matin s'élevant derrière la colline jusqu'à l'envahissement grisâtre des ombres du soir; j'entends tout, depuis le bruit de la fleur qui ouvre son calice à la rosée du matin jusqu'au chant du rossignol se prolongeant dans la solitude et le silence de la nuit.

Et je vois tout cela de telle façon que si jamais je me trouvais dans le cercle embrassé par vos regards, je dirais: Voilà les collines enflammées, voici les montagnes de neige, voici les ruisseaux d'argent, voici les rivières de moire, voici les oliviers, voici les grenadiers, voici les lauriers-roses, voici les myrtes, c'est ici, c'est ici.

Puis je vois encore votre ermitage s'élevant au-dessus des murs du jardin avec sa fenêtre voilée de jasmins et de pampres; puis je vous vois vous-même dans votre cellule blanche, agenouillé au pied de votre beau christ, priant pour vous et surtout pour moi.

Dites-moi quel est ce roi dont le portrait est dans votre cellule, ce roi pour lequel vous avez une vénération particulière, afin que moi aussi j'aie un portrait de ce roi, afin que j'aie une religion de plus qui soit votre religion?

Puis vous aussi je voudrais vous voir... oh! par la pensée seulement; tranquillisez-vous. Vous m'avez dit que pour vous le passé n'existait plus, et que je ne vous interrogeasse que sur le présent et sur l'avenir. Laissons le passé au néant, et dites-moi quel âge vous avez, sous quels traits il faut que je me fasse une image semblable à la vôtre; dites-moi depuis quelle époque vous êtes entré dans cet ermitage, dites-moi quand vous comptez dire un adieu définitif au monde.

Je voudrais savoir aussi à quelle distance nous sommes. Est-ce possible de calculer cela?

Vous me semblez si bon que je ne crains pas de vous lasser. Vous me semblez si savant que je ne crains pas de vous demander l'impossible.

Je vais penser à ce que peut renfermer votre réponse, et quand je l'aurai, je penserai à ce qu'elle renfermera.

Pars, colombe chérie, pars et reviens vite.

DOUZIÈME LETTRE.

15 mai, à trois heures précises de l'après-midi.

Vous le voyez, en occupant votre esprit, je suis parvenu un instant à distraire votre cœur.

Il faut traiter l'âme comme le corps : faites oublier pendant un instant à un malade qu'il souffre, et pendant un instant il ne souffrira plus.

Vous voulez que je vous parle de moi; vous voulez chercher si dans l'homme physique et dans l'homme moral, vivant et inconnu, il y a quelque chose du mort que vous avez aimé : soit, écoutez.

Je suis né à Fontainebleau le 1er mai 1607; j'ai donc trente ans et quatorze jours. Je suis grand, je suis brun; j'ai les yeux bleus, le teint pâle, le front haut.

Je me suis retiré du monde depuis le 17 janvier 1633, et j'ai fait vœu, si certaines choses ne changeaient pas dans ma destinée, de me consacrer à Dieu dans les cinq ans de ma retraite.

Je me suis retiré du monde à la suite d'une grande catastrophe politique dans laquelle mes plus chers amis ont été engloutis, à la suite d'une grande douleur personnelle dans laquelle mon cœur a été brisé.

Le portrait de ce roi qui est dans ma cellule, et pour lequel j'ai une vénération toute particulière, est celui du roi Henri IV.

Maintenant, vous désirez savoir à quelle distance nous sommes l'un de l'autre : il est trois heures moins quelques minutes; je vais dater ma lettre de trois heures précises, moment où je lâcherai notre messagère.

Les pigeons font de quinze à seize lieues à l'heure: c'est ce que j'ai eu l'occasion d'étudier dans certaines circonstances où je me suis servi de leur office : notez l'heure à laquelle vous recevrez cette lettre, et calculez.

Ne me répondez que dans deux ou trois jours; employez ces deux ou trois jours à bâtir des chimères ou des réalités; puis jetez sur le papier, pauvre recluse, tout ce qui vous passera dans l'esprit, et envoyez-moi le résumé de vos recherches, le résultat de vos rêves.

Dieu soit avec vous!

TREIZIÈME LETTRE.

15 mai, deux heures après avoir reçu votre lettre.

Ecoutez! écoutez! Ce n'est point dans deux, ce n'est pas dans trois jours qu'il faut que je vous réponde, c'est tout de suite.

Mon Dieu! quelle idée folle s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mon âme! Si celui que j'aime n'était pas mort! Si vous étiez celui que j'aime, celui que j'appelle, celui que je cherche, celui qui m'apparaît toutes les nuits!

Vous êtes né le 1er mai 1607; lui aussi! Vous êtes grand; lui aussi! Vous êtes brun; lui aussi! Vous avez les yeux bleus, le teint pâle, le front haut; lui aussi!

Puis, rappelez-vous les paroles que vous m'avez déjà

dites dans une autre lettre, et qui sont restées vivantes dans ma mémoire :

Vous avez chu à travers les différens degrés de la grandeur humaine; vous n'avez pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de vous; vous avez, en tombant, perdu presque un royaume.

Je ne sais si tout cela s'applique à vous; mais tout cela, mon Dieu! mon Dieu! s'applique bien réellement à lui.

Vous avez dans votre cellule le portrait d'un roi que vous entourez de vénération et d'amour! Le portrait est celui du roi Henri IV. Et lui, lui, il était fils du roi Henri IV.

Si vous n'êtes pas Antoine de Bourbon, comte de Moret, que l'on dit tué à la bataille de Castelnaudary, qui êtes-vous donc?

Répondez! au nom du ciel, répondez!

QUATORZIÈME LETTRE.

16 mai, au point du jour.

Si vous n'êtes pas Isabelle de Lautrec que je crus infidèle, qui êtes-vous donc?

Moi, je suis Antoine, comte de Moret, que l'on crut tué à la bataille de Castelnaudary et qui vis encore, non point par la miséricorde, mais par la vengeance du Seigneur.

Oh! si les choses sont comme je crains qu'elles soient, malheur à nous deux!

La colombe s'est perdue dans la nuit, ou, fatiguée peut-être, elle a été forcée de se reposer.

Elle n'est arrivée qu'aux premiers rayons du jour.

QUINZIÈME LETTRE.

16 mai, sept heures du matin.

Oui, oui, oui, malheureux! oui, je suis Isabelle de Lautrec! Vous m'avez cru infidèle, moi? comment, pourquoi, à quelle occasion? car je ne me défends plus, j'accuse.

Savez-vous que la colombe ne met que deux heures à aller de vous à moi et de moi à vous? Savez-vous par conséquent que nous ne sommes qu'à trente lieues l'un de l'autre?

Voyons, comment vous ai-je trompé? comment vous ai-je trahi? dites, dites!

Va, colombe, tu portes ma vie!

SEIZIÈME LETTRE.

16 mai, onze heures.

Mes yeux, mon cœur, mon âme, tout m'a-t-il trompé à la fois?

Est-ce ou n'est-ce pas Isabelle de Lautrec que j'ai vue entrer dans l'église cathédrale de Valence, le 5 janvier 1663?

Était-elle vêtue en fiancée ? et celui qui marchait derrière elle en habit de fiancé n'était-il pas le vicomte Emmuel de Pontis?

Ou bien tout cela n'était-il qu'une illusion du mauvais esprit? Pas de doute, pas d'hésitation, pas de demi-réponse. Le silence ou la preuve.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

16 mai, trois heures de l'après-midi.

Oui, la preuve! soit; elle me sera facile à donner.

Tout ce que vous avez vu paraissait être vrai, et cependant tout ce que vous avez vu était faux.

Seulement, j'ai un long récit à vous faire ; tant mieux, notre pauvre colombe est épuisée et a besoin de repos.

Elle a mis près de quatre heures, au lieu de deux, pour revenir.

Je vais écrire une partie de la nuit.

Mon Dieu! Seigneur, donnez-moi un peu de calme; ma main tremble au point de ne pouvoir tenir ma plume.

Mon Dieu! je vais d'abord aller vous remercier de ce qu'il vit.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Six heures du soir.

J'ai passé trois heures à genoux, priant, appuyant mon front brûlant sur les dalles glacées, et me voilà plus calme.

Je reviens à vous.

Laissez-moi tout vous dire, tout vous raconter, depuis le moment où je vous ai quitté à Valence, jusqu'à celui où, malheureuse que je suis, j'ai prononcé mes vœux.

C'était, vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas? c'était le 14 août 1632, que nous nous séparâmes; vous me dites adieu, sans me dire où vous alliez; j'étais pleine de sombres pressentimens; je ne pouvais lâcher le pan de votre manteau. Il me semblait que ce n'était pas une absence de quelques jours comme vous me le promettiez, mais une absence éternelle dans laquelle nous allions entrer.

Onze heures du soir sonnaient à l'église de la ville; vous montiez un cheval blanc; vous étiez enveloppé d'un manteau de couleur sombre; vous partîtes doucement d'abord, et trois fois vous revîntes sur vos pas pour me dire adieu ; à la troisième fois, vous me forçâtes à rentrer, car, me dites-vous, si je restais à la porte, vous ne pourriez vous décider à partir.

Pourquoi ne suis-je pas restée? pourquoi êtes-vous parti?

Je rentrai, mais ce ne fut que pour courir à mon balcon. Vous regardiez en arrière; vous me vîtes apparaître faisant voltiger mon mouchoir tout mouillé de larmes; vous levâtes votre chapeau aux plumes flottantes, et j'entendis passer sur les ailes du vent votre adieu, qui, affaibli par la distance, était devenu plaintif comme un soupir.

Un grand nuage noir flottait au ciel et marchait rapidement à l'encontre de la lune; j'étendis les mains vers ce nuage comme pour l'arrêter, car il allait éteindre le rayon argenté à l'aide duquel je vous voyais encore; enfin, pareil à un monstre aérien, il s'avança la gueule ouverte et engloutit la pâle déesse, qui disparut dansses sombres flancs. Alors j'abaissai mes yeux du ciel sur la terre et je vous cherchai vainement; j'entendais encore le bruit des fers se cognant sur le pavé dans la direction d'Orange; mais je ne vous voyais plus. Tout à coup un éclair ouvrit la nuée, et à la lueur de l'éclair, je distinguai encore votre cheval blanc. Quant à vous, votre manteau sombre vous avait déjà confondu avec la nuit. L'animal s'éloignait rapidement, mais semblait s'éloigner sans cavalier. Deux autres éclairs brillèrent encore, qui me montrèrent le cheval s'éloignant toujours, blanchissant comme un fantôme. Depuis quelques secondes, je n'entendais plus même le bruit de son galop. Un quatrième éclair vient accompagné du grondement de la foudre ; mais, soit qu'il eût tourné à quelque coude du chemin, soit qu'il fût éloigné, le cheval avait disparu.

Toute la nuit le tonnerre gronda, toute la nuit le vent et la pluie battirent mes fenêtres; le lendemain, la nature éperdue, échevelée, mourante, semblait en deuil comme mon cœur.

Je savais ce qui se passait du côté où je vous avais vu disparaître, c'est-à-dire en Languedoc. Le duc de Montmorency, votre ami, qui en avait le gouvernement, avait, disait-on, adoptant le parti de la reine mère exilée et celui de Monsieur, qui venait de traverser la France pour le rejoindre, le duc de Montmorency avait fait révolter la province, et levait des troupes pour marcher contre le roi et M. de Richelieu. Vous alliez donc, pour servir un de vos frères, combattre contre l'autre; vous alliez, ce qui était bien plus dangereux encore, tirer l'épée et risquer votre tête contre le terrible cardinal de Richelieu,

qui avait fait déjà tomber tant de têtes et brisé tant d'épées.

Vous le savez, mon père était à Paris près du roi. Je partis avec deux de mes femmes sous prétexte d'aller visiter ma tante, qui était abbesse de Saint-Pons ; mais en réalité pour me rapprocher de ce théâtre des événemens où vous alliez jouer un rôle.

Il me fallut huit jours de voyage pour franchir la distance qui sépare Valence de Saint-Pons. J'arrivai au monastère le 23 août. Si peu que les saintes filles eussent l'habitude de se mêler aux choses du monde, les événemens qui se passaient autour d'elles se faisaient si graves qu'ils étaient l'objet de toutes les conversations et que tous les serviteurs du couvent étaient en quête de nouvelles.

Voilà ce que l'on disait:

On disait que le frère du roi, Monseigneur Gaston d'Orléans, avait fait sa jonction avec le maréchal duc de Montmorency, lui amenant deux mille hommes qu'il avait levés dans la principauté de Trèves, qui, joints à quatre mille qu'avait déjà M. de Montmorency, faisaient un total de six mille soldats.

Avec ces six mille soldats, il tenait Lodève, Albi, Uzès, Alais, Lunel et Saint-Pons, — où je me trouvais. — Nîmes, Toulouse, Carcassonne et Beziers, quoique peuplés de protestans, avaient refusé de se joindre à lui.

On disait encore que deux armées marchaient contre l'armée du duc de Montmorency. L'une venait par le Pont-Saint-Esprit et était commandée par le maréchal de Schomberg.

En outre, le cardinal avait jugé nécessaire que Louis XIII se rapprochât du théâtre de la guerre, et il était, assurait-on, arrivé à Lyon. Une lettre que l'on m'apporta de Valence, non-seulement me confirma cette nouvelle, mais m'apprit que mon père, le baron de Lautrec, était près de lui.

Cette lettre était de mon père lui-même. Il m'annonçait la résolution prise entre son vieil ami le comte de Pontis et lui de resserrer encore les liens d'amitié et de parenté qui unissaient les deux maisons, en me mariant au vicomte de Pontis. Je vous avais déjà, vous vous le rappelez, parlé de ce projet de mariage, et c'est alors que vous m'aviez dit : Laissez-moi trois mois encore ; pendant ces trois mois, de grands événemens peuvent s'accomplir qui changeront bien des destinées. Laissez-moi trois mois encore, et je demanderai votre main au baron de Lautrec.

Ainsi donc, au tourment de vous savoir parmi ceux que mon père appelait les rebelles se joignait cette crainte de voir une haine s'élever entre votre maison et celle de mon père, — si fidèle et si loyal serviteur du roi, qu'il confondait le cardinal et lui dans une même admiration, et qu'il disait au moins une fois le jour ce que le roi disait une fois la semaine : — Qui n'ayme pas M. le cardinal, n'ayme pas le roi.

Le 23 août, un arrêt parut qui déclarait le duc de Montmorency déchu de tous ses honneurs et dignités, ses biens étant confisqués et l'ordre étant donné au parlement de Toulouse de lui faire son procès.

Le lendemain, le bruit se répandit que même déclaration avait paru pour vous, tout fils de roi que vous étiez, et pour M. de Rieux.

Jugez des émotions de mon pauvre cœur à tous ces bruits!

Le 24, je vis passer à Saint-Pons un émissaire du cardinal; il allait, disait-on, proposer la paix à M. de Montmorency. J'obtins de ma tante qu'elle lui fît offrir des rafraîchissemens. Il accepta, s'arrêta un instant au parloir. Je le vis, je l'interrogeai. Ce que l'on avait dit était vrai. J'eus quelque espoir.

Cet espoir s'augmenta encore lorsque j'appris que l'archevêque de Narbonne, ami particulier de M. de Montmorency, était passé à Carcassonne dans le même but d'obtenir que le maréchal-duc mît bas les armes. Les propositions qu'il était chargé de faire au gouverneur du Languedoc étaient, disait-on, fort acceptables et même avantageuses à sa fortune et à son honneur.

Le bruit se répandit bientôt que le maréchal-duc avait tout refusé.

Quant à vous, — car vous comprenez bien que l'on parlait beaucoup de vous, ce qui était à la fois un motif de terreur et de consolation pour moi, — quant à vous, on disait qu'une lettre vous avait été écrite par le cardinal lui-même, mais que vous aviez répondu que votre parole était engagée depuis longtemps à Monsieur, et que Monsieur seul pouvait vous rendre votre parole.

Hélas ! lâche et égoïste, il ne vous la rendit pas.

Le 29 août, nous apprîmes que l'armée de M. de Schomberg et celle de M. de Montmorency étaient en présence. Cependant le vieux maréchal n'oubliait pas que M. de Richelieu n'était qu'un ministre et pouvait tomber, que le roi n'était qu'un homme et pouvait mourir. Alors Monsieur, celui contre lequel il marchait, étant l'héritier présomptif de la couronne, devenait le roi de France. Il ouvrit donc avec Monsieur une dernière négociation, et envoya M. de Cavoie pour parlementer.

Nous savions tous cela. Mon âme se suspendait à chaque espérance qui l'enlevait au ciel. J'attendis, anxieuse, cette dernière réponse de M. de Montmorency.

Soit désespoir, soit présomption, le malheureux, confiant dans sa bravoure, répondit, vous le savez :

« — Combattons d'abord ; après la bataille on parlementera. »

Dès lors, tout espoir d'accommodement fut perdu, et comme une victoire du duc de Montmorency était votre seul salut, j'oubliai mes devoirs de fille, j'oubliai mes devoirs de sujette, et, prosternée au pied des autels, je priai le Dieu des armées d'avoir un regard favorable pour le vainqueur de Vellano et le fils du vainqueur d'Ivry.

A partir de ce moment, je n'attendis plus qu'une nouvelle, celle de la bataille.

Hélas ! le 1er septembre, à cinq heures du soir, cette nouvelle arriva terrible, fatale, désespérée.

La bataille était perdue ; le maréchal-duc était prisonnier, et vous étiez, vous, les uns disaient blessé mortellement, les autres disaient mort !...

Je n'en demandai pas davantage ; j'envoyai quérir le jardinier, que je m'étais acquis d'avance. Je lui dis de se procurer deux chevaux et de m'attendre à la nuit tombante à la porte du jardin.

La nuit venue, je descendis. Nous montâmes à cheval, nous longeâmes la base des montagnes, nous franchîmes deux ou trois ruisseaux, nous laissâmes à gauche le petit village de la Lavinière, et à huit heures du soir, nous nous arrêtâmes à Cannes.

Mon cheval s'était blessé et boitait ; je le changeai contre un cheval neuf et pris des nouvelles pendant ce temps.

On disait M. de Montmorency mort, ainsi que M. de Rieux. Quant à vous, les rapports étaient toujours flottans : les uns vous disaient mort ; les autres, blessé mortellement.

Blessé mortellement, je voulais vous fermer les yeux ; mort, je voulais vous mettre dans votre linceul.

Nous partîmes de Cannes vers huit heures et demie à travers champs, sans suivre aucune route tracée ; le jardinier était de Saissac et connaissait le pays ; nous piquâmes droit sur Montolieu.

Le temps était absolument semblable à celui qu'il faisait la nuit où nous nous quittâmes ; de gros nuages noirs roulaient au ciel ; le vent de la tempête sifflait dans les oliviers, vent chaud, lourd, étouffant, qui de temps en temps s'arrêtait pour laisser tomber verticalement de larges gouttes de pluie ; le tonnerre grondait derrière Castelnaudary.

Nous ne fîmes que passer à travers Montolieu, sans nous arrêter. En avant de cette petite ville, nous rencontrâmes les premiers postes de M. de Schomberg. Je renouvelai les questions. Le combat s'était engagé vers onze heures du matin et avait duré une heure à peu près ; cent personnes à peine avaient été tuées.

Je demandai si vous étiez au nombre des morts. On

s'en informa. Un enfant perdu dit vous avoir vu tomber. Je le fis venir; il avait vu en effet tomber un chef, mais il n'était pas bien sûr que ce fût vous. Je voulus l'emmener avec moi ; il était de garde et ne put venir.

Seulement il donna tous les renseignemens au jardinier. C'était le comte de Moret qui avait engagé l'action, et s'il avait été tué il avait été tué par un officier de carabiniers nommé Biléran.

J'entendais tous ces détails avec un frissonnement glacé; ma poitrine était oppressée à ne pouvoir parler, et des gouttes de sueur aussi grosses que mes larmes roulaient sur mon visage et se confondaient avec elles.

Nous nous remîmes en route, — nous avions fait douze ou treize lieues en cinq heures, — mais comme j'avais changé de cheval à Cannes, je pouvais arriver à Castelnaudary; si celui du jardinier tombait en chemin, il promettait de me suivre en s'attachant à la crinière du mien.

En sortant de Montolieu, nous tombâmes dans un bois qui était gardé. Nous nous fîmes reconnaître. On nous conduisit aux bords du ruisseau de Bernassonne, que nous passâmes à gué, ainsi que deux autres ruisseaux que nous rencontrâmes encore sur notre chemin. Entre Ferrals et Villespy, le cheval du jardinier tomba et ne put se relever ; mais par bonheur nous étions presque arrivés : nous apercevions les bivouacs de l'armée royale, et, dans la prairie où avait eu lieu le combat, des lumières errantes.

Mon compagnon de route me dit que ces lumières étaient celles des soldats qui sans doute s'apprêtaient à enterrer les morts ; je le priai de faire un dernier effort pour me suivre ; j'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, prêt à tomber lui-même, et nous dépassâmes le dernier feu du camp.

Nous venions de laisser le village de Saint-Papoul à notre droite, quand mon cheval se cabra.

Je me penchai, je vis une masse informe, c'était un soldat mort.

Je venais de heurter le premier cadavre.

Je sautai à bas de mon cheval, que je laissai aller à l'aventure. J'étais arrivée.

Le jardinier courut aux torches et aux groupes les plus proches de nous. Je m'assis sur un tertre de gazon, et j'attendis.

Le ciel était toujours assombri par de gros nuages noirs, le tonnerre continuait de gronder à l'ouest; quelques éclairs illuminaient de temps en temps le champ de bataille.

Le jardinier revint avec une torche et quelques soldats. Il les avait trouvés creusant une grande fosse pour y jeter tous les cadavres, mais nul cadavre n'y avait encore été jeté.

Là je commençai à avoir des nouvelles plus positives : monsieur de Montmorency, quoique atteint de douze blessures, n'était pas mort, mais prisonnier; il avait été pris, porté dans une métairie à un quart de lieue du champ de bataille, s'était confessé à l'aumônier de M. de Schomberg, après quoi, pansé par le chirurgien des chevau-légers, il avait été porté à Castelnaudary sur une échelle.

M. de Rieux était tué ; on avait retrouvé son corps.

Quant à vous, on vous avait vu tomber de cheval, mais on ne pouvait dire ce que vous étiez devenu.

Je demandai où l'on vous avait vu tomber ; on me dit que c'était à l'embuscade.

Les soldats voulurent savoir qui j'étais.

— Regardez-moi, leur dis-je, et devinez.

Les sanglots m'étouffaient, les larmes ruisselaient sur mon visage.

— Pauvre femme, dit l'un d'eux, elle l'aime !

Je sais's la main de cet homme ; je l'eusse embrassé.

— Reviens avec moi, lui dis-je, et aide-moi, mort ou vivant, à leretrouver.

— Nous vous aiderons, dirent deux ou trois soldats.

Puis, à l'un deux,

— Marche devant dirent-ils.

Celui qu'on venait de choisir pour être notre guide prit la torche et nous éclaira.

Je les suivis.

L'un d'eux m'offrit de m'appuyer sur lui.

— Merci, lui dis-je, je suis forte.

En effet, je ne me sentais aucune fatigue, et il me semblait que j'eusse pu aller jusqu'au bout du monde.

Nous fîmes trois cents pas à peu près; de dix pas en dix pas, il y avait un cadavre ; à chaque cadavre, je voulais m'arrêter pour voir si c'était bien vous ; mais les soldats me poussaient en avant en me disant : Ce n'est point ici, madame.

Enfin, nous arrivâmes vers un chemin creux, couronné de quelques têtes d'olivier ; un ruisseau courait au fond du chemin creux.

— C'est ici, dirent les soldats.

Je passai ma main sur mon front ; je chancelai, et me sentis prête à m'évanouir.

Nous commençâmes par chercher sur la hauteur; il y avait là une douzaine de cadavres; je pris la torche des mains de celui qui la portait, et je la penchai vers la terre.

L'un après l'autre, je visitai tous les cadavres ; deux avaient la face contre terre. Un de ces deux hommes était un officier ; il avait les cheveux noirs comme vous ; je le fis tourner sur le dos; j'écartai ses cheveux : ce n'était pas vous.

Tout à coup, je poussai un cri. Je me baissai; j'avais reconnu votre chapeau ; je le ramassai. Les plumes étaient celles que j'y avais attachées moi-même ; il n'y avait pas à s'y tromper.

C'était là que vous étiez tombé ; seulement, étiez-vous tombé mort ou blessé? là était la question.

Les soldats qui m'accompagnaient se parlèrent bas. Je vis l'un d'eux allonger le bras dans la direction du ruisseau.

— Que dites-vous ? leur demandai-je.

— Nous disons, madame, répondit celui qui avait allongé le bras que, lorsqu'on est blessé, surtout d'un coup de feu, on a soif. Si le comte de Moret a été blessé seulement, peut-être se sera-t-il traîné pour boire jusqu'au ruisseau qui coule au fond de ce ravin.

— Oh ! c'est un espoir ! m'écriai-je. Venez !

Et je m'élançai à travers les oliviers. La descente était rapide. Je ne m'en aperçus pas. Cérès, la torche à la main, cherchant Proserpine perdue, ne marchait pas, toute déesse qu'elle fût, d'un pas plus rapide et plus sûr que moi.

En un instant je fus au bord du ruisseau. Deux ou trois blessés en effet avaient tenté des efforts pour l'atteindre. L'un avait expiré en route. Le second l'avait atteint de la main, mais n'avait pu aller plus loin. Le troisième avait la tête dans le ruisseau même et était mort en buvant.

Un de ces trois corps poussa un soupir.

Je courus à lui. C'était l'homme qui avait atteint le ruisseau de la main, mais qui n'avait pu l'atteindre de la bouche. Il était évanoui.

La fraîcheur de la nuit ou un miracle du ciel lui rendait le sentiment. Je me mis à genoux, j'éclairai son visage avec ma torche, je jetai un cri.

C'était votre écuyer Armand.

A ce cri, il ouvrit les yeux et me regarda d'un air effaré. Il me reconnaissait.

— A boire! demanda-t-il.

J'allai puiser de l'eau dans votre feutre et la lui donnai. Un soldat m'arrêta.

— Ne lui donnez pas à boire, me dit-il à l'oreille. Parfois on meurt en buvant.

— A boire ! répéta le moribond.

— Oui, lui dis-je, vous allez avoir à boire, mais dites-moi ce qu'est devenu le comte de Moret.

Il me regarda plus fixement qu'il n'avait fait encore et me reconnut.

— Mademoiselle de Lautrec ! murmura-t-il.

— Oui, c'est moi, Armand ; c'est moi qui cherche votre maître, répondis-je. Où est-il ? où est-il ?

— A boire ! demanda le blessé d'une voix mourante.

Je me rappelai que j'avais dans ma poche un flacon d'eau de mélisse. Je lui en versai quelques gouttes sur les lèvres.

Il parut se ranimer un peu.

— Où est-il, au nom du ciel ? lui demandai-je.

— Je ne sais, répondit-il.

— L'avez-vous vu tomber ?

— Oui.

— Mort ou blessé ?

— Blessé.

— Qu'est-il devenu ?

— On l'a emporté.

— De quel côté ?

— Du côté de Fondeille.

— Les gens du roi ou les gens de M. de Montmorency ?

— Les gens de M. de Montmorency.

— Ensuite ?

— Je ne sais rien de plus en ce moment. Je fus blessé moi-même, mon cheval fut tué, je tombai. La nuit venue, je me traînai jusqu'ici, car j'avais soif. En arrivant près du ruisseau, je m'évanouis sans pouvoir y atteindre. A boire ! à boire !

— Donnez-lui à boire maintenant, dit le soldat ; il a dit tout ce qu'il savait.

Je puisai de l'eau dans votre chapeau, les soldats lui soulevèrent la tête, j'approchai l'eau de ses lèvres, il but avidement trois ou quatre gorgées, puis se renversa en arrière, poussa un soupir et se raidit.

Il était mort.

— Vous voyez que vous avez bien fait de le faire parler avant de lui donner à boire, dit le soldat en lâchant la tête du pauvre Armand, qui retomba lourdement à terre.

Je restai un moment immobile, me tordant les bras par un mouvement insensible.

— Que faisons-nous maintenant, madame ? demanda le jardinier.

— Sais-tu où est Fondeille ? lui demandai-je.

— Oui.

— Allons du côté de Fondeille.

Puis me retournant du côté des soldats,

— Qui vient avec moi ? demandai-je.

— Nous ! dirent-ils tous trois.

— Venez donc.

Nous gravîmes jusqu'à la cime du chemin creux, puis nous descendîmes dans la prairie.

Un officier faisait une ronde à la tête d'une douzaine de soldats ; mes compagnons se regardèrent et se parlèrent tout bas.

— Que dites-vous ? demandai-je.

— Nous disons que voilà un officier qui pourrait vous donner des renseignemens.

— Lequel ?

— Celui-là.

Et ils me montraient le capitaine qui conduisait la ronde.

— Et pourquoi pourrait-il me donner des renseignemens ?

— Parce que justement il combattait ici.

— Allons à lui, alors.

Et je fis quelques pas rapides dans la direction de l'officier.

Un soldat m'arrêta.

— Mais, dit-il, c'est que...

— Pourquoi m'arrêtez-vous ? lui demandai-je.

— Vous voulez à tout prix avoir des renseignemens ? demanda le soldat.

— A tout prix.

— Quel que soit celui qui vous les donne ?

— Quel qu'il soit.

— Alors, j'appellerai le capitaine.

Et à son tour, il fit quelques pas en avant.

— Capitaine Bitéran ? dit-il.

L'officier s'arrêta, essaya de percer l'obscurité du regard.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

— On voudrait parler à vous, mon officier.

— Qui cela ?

— Une dame.

— Une dame ! à cette heure, sur le champ de bataille ?

— Pourquoi pas, monsieur, si cette femme vient sur le champ de bataille chercher celui qu'elle aime, pour le soigner s'il n'est que blessé, pour l'ensevelir s'il est mort ?

L'officier s'approcha : c'était un homme de trente ans. En m'apercevant, il ôta son chapeau, et je vis une figure douce et distinguée, encadrée par des cheveux blonds.

— Qui cherchez-vous, madame ? me demanda-t-il.

— Antoine de Bourbon, comte de Moret, répondis-je.

L'officier me regarda avec plus d'attention qu'il n'avait fait encore.

Puis pâlissant légèrement et d'une voix altérée,

— Le comte de Moret ? demanda-t-il. Vous cherchez le comte de Moret ?

— Oui, le comte de Moret ; ces braves gens m'ont dit que, mieux que personne, vous pouviez me donner des nouvelles sûres de ce qui lui était arrivé.

Il regarda les soldats, et son regard jeta une double flamme sous ses sourcils froncés.

— Dame ! mon capitaine, dit l'un d'eux, il paraît que c'est son fiancé, à cette dame, et elle veut savoir ce qu'il est devenu.

— Monsieur, au nom du ciel ! m'écriai-je, vous avez vu le comte de Moret, vous savez quelque chose de lui ; dites-moi ce que vous en savez.

— Madame, voici ce que j'en sais : On m'avait envoyé avec ma compagnie de carabins pour masquer l'embuscade qui était là dans le chemin creux ; nous devions nous retirer après la première décharge, afin de laisser l'ennemi s'engager. M. le comte de Moret, qui tenait à montrer son courage, ne s'étant jamais trouvé à aucun combat, chargea témérairement sur nous, et commença l'attaque en tirant un coup de pistolet sur... — ma foi ! madame, je ne vois pas pourquoi je mentirais... — en tirant un coup de pistolet sur moi. La balle du pistolet coupa la plume de mon feutre. Je ripostai, et j'eus le malheur de tirer plus juste.

Je poussai un cri de terreur.

— C'est vous ? fis-je en reculant d'un pas.

— Madame, dit le capitaine, le combat a été loyal. Je croyais n'avoir affaire qu'à un simple officier de l'armée du maréchal-duc. Certes, si j'eusse su que celui qui me chargeait était un prince et que ce prince était le fils du roi Henri IV, j'eusse laissé ma vie à sa disposition plutôt que d'attenter à la sienne. Mais ce fut lorsqu'il tomba seulement que je l'entendis crier : « A moi, Bourbon ! » Je me doutai alors qu'il venait d'arriver un grand malheur.

— Oh ! oui, m'écriai-je, un grand malheur. Mais enfin, est-il mort ?

— Je ne sais, madame ; en ce moment, la mousquetade s'engagea. Mes carabins reculèrent, selon l'ordre qu'ils avaient reçu. Je reculai avec eux et je vis qu'on emportait le comte, tout sanglant et sans chapeau.

— Oh ! son chapeau, le voilà !

Et je le portai passionnément à mes lèvres.

— Madame, dit le capitaine avec une douleur qui n'était pas feinte, donnez-moi vos ordres. Après avoir causé un si grand malheur, comment puis-je, je ne dirai pas l'expier, mais vous être utile dans vos recherches ? Dites, et je ferai tout au monde pour vous aider.

— Merci, monsieur, dis-je en essayant de reprendre ma puissance sur moi-même, mais vous ne pouvez rien pour moi, que m'indiquer la direction dans laquelle on a emporté le comte.

— Dans la direction de Fondeille, madame, répondit-il ; mais pour plus grande sûreté, prenez le chemin que vous trouverez à cent pas d'ici, à votre droite ; à un quart de lieue, vous rencontrerez une maison où vous vous informerez.

— C'est bien, dis-je au jardinier. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Allons.

— Je pourrais offrir des chevaux à madame, hasarda timidement l'officier.

— Merci, monsieur, répondis-je ; je vous ai demandé tout ce que je désirais savoir de vous et vous m'avez rendu tous les services que vous pouviez me rendre.

Je partageai une poignée de louis entre les trois soldats.

Deux s'éloignèrent, mais le troisième voulut absolument me conduire vers la maison indiquée.

Je marchai rapidement dans la direction de cette maison. Cependant je ne pus résister au désir de saluer une dernière fois, en me retournant, le terrain consacré par votre sang, et je vis le capitaine immobile, demeurant à la place où je l'avais quitté, et les yeux fixés sur moi et me regardant m'éloigner comme un homme frappé d'atonie.

Nous arrivâmes à la maison. Tout le long de la route, nous avions rencontré des cadavres gisant sur notre chemin ; mais j'étais déjà habituée à ce spectacle et je marchais d'un pas ferme, presque sur les hommes, dans cette herbe ensanglantée qui montait jusqu'à mes genoux.

Nous atteignîmes la maison ; elle était occupée par des blessés des deux partis, couchés sur la paille étendue à terre. Je pénétrai dans cet asile de douleur; j'interrogeai les mourans de la voix, comme j'avais interrogé les morts du regard; à mes instances, un moribond se souleva sur le coude.

— Le comte de Moret, dit-il, je l'ai vu passer dans le carrosse de Monsieur.

— Mort ou blessé ? demandai-je.

— Blessé, dit le moribond, mais il était comme moi : il ne valait guère mieux blessé que mort.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, et où le conduisait-on ?

— Je ne sais pas; seulement je lui ai entendu dire un nom.

— Lequel ?

— Celui de madame de Ventadour, et la voiture a pris un chemin de traverse.

— Oui, je comprends; il se sera fait conduire chez madame de Ventadour, à l'abbaye de Prouille ; c'est cela. Merci, mon ami.

— Et laissant quelques louis près de lui, je sortis en disant au jardinier : A l'abbaye de Prouille.

L'abbaye de Prouille était située à deux lieues à peu près de l'endroit où nous nous trouvions. Le cheval du jardinier était tombé de fatigue, j'avais laissé le mien dans la prairie du champ de bataille. Impossible de se procurer un carrosse, même une charrette. D'ailleurs, toutes les recherches eussent pris du temps. Je ne ressentais aucune fatigue, nous partîmes à pied.

A peine avions-nous fait un quart de lieue que la pluie commença de tomber et que l'orage contenu jusqu'alors éclata. Mais j'étais tout entière avec vous, je ne sentais pas la pluie, je n'entendais pas l'orage, je continuai mon chemin au milieu des torrens d'eau qui ruisselaient autour de moi, à la lueur des éclairs qui parfois illuminaient le paysage à le voir comme en plein jour. Nous passâmes près d'un grand chêne. Le jardinier me suppliait de m'y abriter un instant et d'attendre sous cet abri que l'orage fût calmé ; je secouai la tête et continuai mon chemin sans lui répondre; une minute après, la foudre tomba sur le chêne, le mit en pièces et en dévora les débris.

Je me contentai de lui montrer de la main ce qui venait d'arriver.

— C'est vrai, madame, dit-il, et vous êtes protégée du ciel, et puisque Dieu vous donne la force, allons.

Nous allâmes donc pendant une heure encore à peu près. Au bout d'une heure, un éclair nous montra l'abbaye où nous nous rendions. Je doublai le pas et nous arrivâmes.

Tout dormait dans l'abbaye ou faisait semblant de dormir. Je me suis toujours défiée depuis de ce sommeil si profond de la tourière, des sœurs et de l'abbesse elle-même.

On m'ouvrit enfin, mais avec mille précautions. Il est évident qu'en nous entendant frapper, on avait craint la visite de quelque corps perdu ou de quelque horde pillarde. Je me hâtai de me faire reconnaître, et aussitôt je demandai de vos nouvelles.

La sœur tourière ne savait ce que je voulais dire ; elle affirmait ne pas vous avoir vu, ne pas même savoir que vous fussiez blessé.

Je demandai à parler à Mme de Ventadour.

On me conduisit à elle.

Je la trouvai tout habillée. Au bruit que nous avions fait, ignorant qui faisait ce bruit, elle s'était vêtue. Je crus remarquer qu'elle était pâle et tremblante.

Elle rejeta cette pâleur et ce tremblement sur la crainte qu'elle avait eue, en entendant frapper, que ce ne fussent des soldats malintentionnés qui frappassent.

Je la rassurai ; je lui dis comment j'étais partie de Saint-Pons, comment j'étais arrivée sur le champ de bataille, comment j'avais retrouvé la place où vous étiez tombé. Je lui montrai votre chapeau, que je tenais toujours dans ma main crispée. Je lui dis les renseignemens que m'avait donnés le mourant, et je finis par la conjurer, au nom du ciel, de me dire ce qu'elle savait de vous.

Elle me répondit que l'on m'avait trompée sans doute, ou bien que le carrosse, après avoir pris le chemin de l'abbaye, s'était égaré, soit à droite, soit à gauche, dans quelque chemin aboutissant à cette route ; quant à elle, elle ne vous avait pas vu, elle n'avait pas même entendu parler de vous.

Je laissai tomber mes bras et me couchai sur une chaise longue qui se trouvait là ; mes forces m'avaient abandonnée avec l'espérance.

L'abbesse appela ses femmes; on me dépouilla de mes habits, que la pluie d'orage avait collés sur moi; j'avais laissé mes souliers dans la boue des chemins, et sans m'en douter, j'avais fait plus d'une lieue pieds nus; on apporta un bain dans lequel on me mit et où je tombai dans une espèce de torpeur qui ressemblait à un évanouissement.

Je revins à moi en entendant dire que l'on avait vu un carrosse prendre la route de Mazères. J'interrogeai : on tenait ce renseignement d'un paysan qui avait dans la soirée apporté du lait au couvent.

L'abbesse m'offrit sa propre voiture et ses propres chevaux, en supposant que je voulusse continuer mes recherches.

J'acceptai.

On m'apporta alors des habits ; car voyant venir les premiers rayons du jour, je ne voulais pas perdre un instant pour continuer mon chemin. Il était d'autant plus possible que vous vous fussiez fait conduire à Mazères, que Mazères était un château-fort que l'on disait tenir pour M. de Montmorency.

Madame de Ventadour me donna son propre cocher, et nous partîmes.

A Villeneuve-le-Comtat, à Payra, à Sainte-Lamette, nous nous informâmes ; non-seulement personne n'avait rien vu, mais on ignorait encore dans ces trois villages que le combat de Castelnaudary eût eu lieu.

Nous n'en poursuivîmes pas moins notre chemin jusqu'à Mazères. Là, les renseignemens devaient être positifs; les portes étaient gardées ; ceux qui gardaient ces portes étaient à M. de Montmorency : ils n'avaient donc aucun motif de dissimuler la présence du comte de Moret parmi eux.

Nous arrivâmes aux portes ; on n'avait vu aucun carrosse, on ignorait que le comte de Moret fût blessé ; nous apportions la première nouvelle du combat de Castelnaudary.

Nous eûmes bientôt la preuve que cette réponse était vraie ; car un officier accourut à toute bride, annonçant de

la part de Monsieur que M. de Montmorency était prisonnier; que M. de Rieux était blessé; que tout enfin était perdu, et que chacun eût à songer à soi.

Dès lors, on ne s'occupa plus de nous, et l'on ne répondit plus à nos questions.

J'avais complétement perdu votre trace : nous nous mîmes à chercher au hasard ; nous enveloppâmes le théâtre des événemens d'un grand cercle, comme font les chasseurs à la piste du gibier. Nous visitâmes Belpech, Cahusac, Faujaux, Alzonnet, Conques, Peyrac; en aucune de ces localités il n'y avait vestige de votre passage: c'était entre Fondeille et l'abbaye que votre carrosse avait disparu comme une vision.

A Peyrac, je trouvai l'intendant de notre maison de Valence. Mon père avait fait prévenir qu'il allait passer deux ou trois mois au château. On s'était mis alors à ma recherche, et l'on me suppliait de venir.

J'avais perdu tout espoir de vous retrouver pendant les trois semaines de courses que j'avais faites. Je revins au château.

Mon père arriva le lendemain. Il me trouva mourante.

Tout le monde au château m'avait dans une si profonde vénération, que, sur un mot qu'avait dit l'intendant, nul ne parla de mon voyage.

Mon père vint à moi, s'assit sur mon lit. C'est un homme grave et sévère, comme vous savez. Je lui avais parlé de mon amour pour vous, de cette promesse que vous m'aviez faite d'être mon époux. L'honneur de votre alliance était tel qu'il avait dû renoncer à son projet favori, qui était de me marier avec le vicomte de Pontis, le fils de son vieil ami. Mais, vous mort, ce projet rentrait dans son esprit avec plus de force et de réalité.

D'ailleurs, Louis XIII lui avait parlé de cet amour de sa fille pour un rebelle. Louis XIII était d'autant plus irrité contre vous que vous étiez son frère. Tous vos biens avaient été confisqués, et si l'on ne vous eût pas su mort, votre procès, tout fils de roi que vous étiez, vous était fait comme à M. de Montmorency.

Ainsi donc, c'était un bonheur que vous fussiez mort, mort sur le champ de bataille. Ce capitaine que j'avais vu, que j'avais interrogé, ce meurtrier que j'avais maudit et dont la pâle figure a reparu plus d'une fois dans mes rêves, ce meurtrier vous avait sauvé de l'échafaud. J'écoutais tristement, sombrement mon père ; j'avais jugé que son parti était pris. M. le comte de Pontis, qui avait combattu dans l'armée du maréchal de Schomberg, était en toute faveur. Mon père aurait pour lui contre moi le roi et le cardinal.

Je pris parti de mon côté.

Je demandai trois mois à mon père, m'engageant, ces trois mois écoulés, si je n'avais aucune nouvelle de vous, ou si votre mort se confirmait, à suivre le vicomte de Pontis à l'église.

Le 30 octobre, M. de Montmorency fut exécuté.

Alors je bénis presque votre meurtrier, car si je vous eusse su souffrant tout ce que souffrait le pauvre duc, je serais morte.

Il n'y avait plus aucun doute sur vous; chacun disait que vous aviez été tué. J'étais veuve sans avoir été épouse !

Les trois mois s'écoulèrent; le dernier jour du troisième mois, mon père se présenta au château avec le vicomte de Pontis.

Je connaissais la ponctualité de mon père, et je ne voulais pas le faire attendre.

Il me trouva en costume de fiancée.

Onze heures sonnaient; le prêtre nous attendait à l'église ; je me levai et appuyai mon bras sur celui de mon père.

Le comte de Pontis marcha derrière nous avec son fils.

Cinq ou six amis communs, une douzaine de familiers et quelques serviteurs nous suivirent.

Nous nous acheminâmes vers l'église.

Mon père ne me parlait point; il me regardait seulement, et visiblement il s'étonnait de me trouver si calme.

Comme les martyrs qui marchent à la mort, mon visage s'éclairait au fur et à mesure que je me rapprochais du lieu du supplice.

En entrant dans l'église, j'étais pâle, mais souriante; comme le naufragé battu de la tempête, je voyais le port.

Le prêtre nous attendait à l'autel; nous nous approchâmes et nous nous mîmes à genoux. J'avais craint un moment qu'arrivée à ce point, la force me manquât.

Je remerciai le Seigneur de toute mon âme. La force était en moi.

Le prêtre demanda à M. de Pontis s'il me prenait pour épouse.

— Oui, répondit M. de Pontis.

Il me fit la même question, me demandant à mon tour si je prenais M. de Pontis pour époux.

— Mon époux dans ce monde et dans l'autre, répondis-je, est mon divin Sauveur Jésus, et je n'aurai jamais d'autre époux.

J'accentuai cette réponse d'un ton si calme et si ferme à la fois, que les assistans n'en perdirent pas une parole.

M. de Pontis me regarda d'un air effrayé et comme si j'eusse été folle.

Mon père fit un pas en avant.

Quant à moi, je franchis la grille qui me séparait de l'autel, et d'une voix haute ,

— A partir de ce moment, m'écriai-je les bras au ciel, j'appartiens à Dieu, et nul n'a le droit de me réclamer que Dieu!

— Isabelle ! cria mon père, oseriez-vous méconnaître mon autorité ?

— Il y a une autorité plus haute et plus sainte que la vôtre, mon père, répondis-je respectueusement : c'est celle de celui qui m'a fait rencontrer la foi sur la route du malheur. Mon père, je ne suis plus du monde terrestre : priez pour moi. Je prierai pour vous tous.

Mon père voulut franchir la grille à son tour pour m'arracher de l'autel; mais le prêtre étendit les deux bras vers lui.

— Malheur ! dit-il, à celui qui force la vocation, ou qui veut l'arrêter ! Cette jeune fille s'est donnée à Dieu, je la reçois dans la maison de Dieu comme dans un saint asile d'où nul, pas même son père, n'a le droit de l'arracher violemment.

Peut-être mon père n'eût-il pas été arrêté par cette menace ; mais le comte de Pontis l'entraîna. Le vicomte et les autres assistans suivirent les vieillards, et la porte se referma sur eux.

Le prêtre demanda où je voulais me retirer. Je me fis conduire au couvent des Ursulines.

Mon père partit à l'instant même pour Paris, où était le cardinal. Mais tout ce qu'il obtint du cardinal fut que je ne pourrais faire vœux qu'au bout d'un an.

L'année s'écoula. Au bout d'un an et un jour, je pris le voile.

Il y a quatre ans de cela.

Depuis quatre ans, il ne s'est point passé un seul jour sans que je priasse pour vous, en baisant les plumes de ce chapeau que j'avais ramassé sur le champ de bataille de Castelnaudary, seule relique qui me restât de vous.

Vous savez tout maintenant.

Maintenant donc, à votre tour, parlez, racontez-moi chaque chose en détail; dites-moi par quel miracle vous vivez ; dites-moi où vous êtes ; dites-moi comment je puis vous revoir. Dites vite tout cela, ou je deviens folle !

17 mai, quatre heures du matin.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Six heures du matin, aussitôt votre lettre lue.

Dieu a détourné un instant ses yeux de nous, et pendant cet instant, l'ange du mal a passé au-dessus de nos têtes et nous a touchés.

Ecoutez à votre tour.

Vous savez quels étaient mes engagemens avec mon frère Gaston. D'ailleurs, en agissant pour l'un, je croyais agir pour l'autre. Le ministre me paraissait peser plus encore sur le roi que sur nous tous

Une pareille oppression était intolérable pour des fils de France, et à chaque instant le cardinal forçait la volonté du roi, disposait de son sceau sans le consulter, de ses armes malgré lui. Il dépensait six fois plus en un jour dans sa maison que tous les fils de Henri IV, y compris celui qui était sur le trône, ne faisaient dans les leurs. Et tandis qu'à lui seul il avait englouti plus de deux cents millions, un tiers à peine des habitans de la France mangeait du pain ordinaire ; l'autre tiers ne vivait que de pain d'avoine, et le dernier tiers, pareil à un troupeau d'animaux immondes, ne se substantait que de glands.

Il avait à lui dans le royaume autant de places et de forteresses que le roi. Il avait Brouage, Oleron, Rhé, la Rochelle, Saumur, Angers, Brest, Amboise, le Havre, Pont-de-l'Arche et Pontoise ; en sorte qu'il venait jusqu'aux portes de Paris. Il était maître de la province et de la citadelle de Verdun. Outre les troupes employées dans ces places, dans ces forteresses, dans ces citadelles, il avait une armée de mer. Il sortait avec des gardes. Il tenait toutes les clefs de la France dans ses mains. La France entière se réunissant contre lui n'était pas capable de lever une armée assez forte pour l'opposer à la sienne. Les prisons étaient devenues des sépulcres destinés à ensevelir les vrais serviteurs du roi, et le crime de lèse-majesté n'était plus d'attenter contre le roi ou contre son Etat, mais de n'avoir pas un zèle et une obéissance aveugles pour toutes les volontés et les desseins de son ministre.

Voilà ce que je devais vous dire, d'abord et avant tout; car ce que je vous dis là, c'est mon excuse de vous avoir quittée et d'avoir pris le parti de celui qui plus tard nous devait tous renier, vivans ou morts.

Ce fut le procès et l'exécution du vieux maréchal de Marillac qui décida tout. J'étais en correspondance avec mon frère Gaston et avec la reine Marie de Médicis, qui avait toujours été parfaite pour moi. Je résolus de joindre ma fortune à la leur.

Vous rappelez-vous ma tristesse à cette époque ? vous rappelez-vous mon émotion, le trouble de ma voix allant jusqu'aux sanglots, quand je vous disais que mon avenir était plus incertain que celui de la feuille naissante sur l'arbre au pied duquel nous étions assis, et quand je vous demandai trois mois, avant de faire de vous ma femme, tout en vous disant que le jour le plus heureux de ma vie serait celui où je deviendrais votre époux ?

En effet, dès ce moment-là, je savais tous les projets de mon frère Gaston, et j'étais l'intermédiaire entre lui et le pauvre Montmorency.

Vous me dites de n'omettre aucun détail. Oh! j'ai trop besoin de me justifier à vos yeux pour rien omettre ou rien oublier.

Nous devions avoir pour nous les Espagnols et les Napolitains. Les Napolitains, au moment où Montmorency se déclara, parurent en effet sur la côte de Narbonne, mais ils n'osèrent débarquer. Quant aux Espagnols, ils vinrent de leur côté jusqu'à Urgel, mais ils ne passèrent pas la frontière.

Vous vîtes l'insurrection grandir tout autour de vous; vous entendîtes les cris de révolte de Bagnols, de Lunel, de Beaucaire et d'Alais. Je vous montrai un matin, et cela le cœur serré, car je sentais que c'était notre séparation, je vous montrai un matin un manifeste dans lequel mon frère Gaston prenait le titre de lieutenant général du royaume. Peu de temps après, vous apprîtes par une lettre du roi adressée à votre père, et qui lui ordonnait de se rendre à Paris, vous apprîtes qu'il était rentré en France avec 1,800 chevaux, qu'il avait brûlé le faubourg de Saint-Nicolas de Dijon et les maisons des membres du parlement qui avaient jugé Marillac.

Un jour, à mon tour, je reçus une lettre. Mon frère m'écrivait d'Albi et me sommait de tenir ma parole.

Ce jour fut celui où je pris congé de vous, le 14 août 1632, date fatale, restée profondément et d'une manière aussi sombre empreinte dans mon cœur que dans le vôtre.

Oh ! tous les détails de ce départ sont bien vrais. La peinture de cette nuit est bien fidèle. Seulement je vous vis, moi, plus longtemps que vous ne pûtes me voir. Vous étiez sur le balcon de votre chambre, éclairée derrière vous, tandis que moi, je m'enfonçais dans un horizon toujours plus sombre.

Cependant il vint un moment où la route tourna et où je cessai de vous voir.

En ce moment j'arrêtai mon cheval, je me demandai s'il ne valait pas mieux pour moi oublier toutes les promesses faites, tous les engagemens pris, — sacrifier l'honneur à l'amour et retourner près de vous.

Votre fenêtre se referma, votre lumière s'éteignit, je crus que c'était un avertissement de Dieu de continuer mon chemin ; j'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, j'enveloppai ma tête dans mon manteau et je m'élançai dans les profondeurs toujours plus obscures de l'horizon, en me criant à moi-même pour m'étourdir : En avant ! en avant !

Le surlendemain, j'étais à Albi, près de mon frère, qui me laissa dans cette place avec cinq cents Polonais, et marcha sur Béziers.

Le 29 août, je reçus l'ordre du maréchal-duc de venir le joindre. Je partis avec mes cinq cents hommes, et le 30 août au soir, je fis ma jonction.

La journée du 31 se passa à s'éclairer mutuellement. —Nous avions avis que M. de Schomberg marchait sur Castelnaudary. Nous y marchâmes de notre côté. Mais M. de Schomberg nous y devança, s'empara même d'une maison qui n'était qu'à dix minutes de chemin de nous et en fit un corps de garde.

Cela se passait le 1er septembre, à huit heures du matin.

Le maréchal-duc apprit ce qui venait de s'accomplir ; il prit cinq cents hommes, alla reconnaître l'armée du maréchal, et se trouvant à portée de cette maison, il chargea ceux qui étaient dedans, lesquels abandonnèrent aussitôt leur poste.

M. de Montmorency mit cent cinquante hommes dans cette maison et revint vers nous fort gai de ce premier succès.

Il nous trouva réunis dans la première maison du village, mon frère Gaston, M. de Rieux, M. de Chaudebonne et moi.

Alors, s'avançant vers mon frère,

— Monsieur, dit-il, voici le jour où vous serez victorieux de tous vos ennemis, le jour où vous réunirez le fils avec la mère. Mais, ajouta-t-il en montrant son épée nue et ensanglantée, il faut que ce soir votre épée soit comme est la mienne ce matin, c'est-à-dire rouge jusqu'à la garde.

Mon frère n'aime pas les épées nues, et surtout les épées sanglantes; il détourna les yeux.

— Eh ! monsieur, dit-il, ne perdrez-vous donc jamais l'habitude de vos rodomontades ? Il y a longtemps que tout en me promettant de grandes victoires, vous ne m'avez encore donné que des espérances.

— En tout cas, dit le maréchal, et en supposant que je ne vous aie encore, comme vous le dites, donné que des espérances, je fais plus que ne fait pour vous le roi votre frère ; car au lieu de vous donner des espérances, il vous les ôte, même celle de la vie.

— Eh ! monsieur, reprit Gaston en haussant les épaules, croyez-vous que la vie de l'héritier présomptif soit jamais en jeu ? Arrive qu'arrive, je suis toujours sûr de faire ma paix pour moi et trois personnes.

Le maréchal sourit amèrement, et sans plus répondre au prince, il vint à nous.

— Allons, dit-il, allons, voilà que cela commence, et notre homme saigne déjà du nez. Il parle de s'enfuir, lui

troisième. Mais ce ne sera ni vous, monsieur de Moret, ni vous, monsieur de Rieux, ni moi qui, à ce compte-là, lui servirons d'escorte.

Nous répondîmes que non certainement.

— Eh bien! continua le maréchal-duc, joignez-vous donc à moi, car il faut que nous l'engagions si avant aujourd'hui, que nous le voyions enfin l'épée à la main.

En ce moment, on vint nous annoncer que l'on voyait l'armée du maréchal de Schomberg sortir d'un bois et s'avancer vers nous.

— Allons, messieurs, dit le maréchal-duc, le moment est venu, chacun à son poste.

Nous avions une rivière à traverser sur un petit pont; on pouvait nous disputer le passage, mais personne n'y songea. Le plan de M. de Schomberg était, au contraire, de nous laisser avancer jusqu'à une embuscade qu'il avait dressée dans ce chemin creux où vous retrouvâtes mon pauvre écuyer.

Le pont franchi, je pris mon poste à l'aile gauche, qui était placée sous mon commandement.

C'était, comme on vous l'a dit, ma première action. J'avais hâte de montrer que, quoique du même sang que Monsieur, mon sang était plus ardent que le sien. Je vis un corps de carabins détaché en enfans perdus : je le chargeai.

J'avais particulièrement remarqué cet officier que vous rencontrâtes le soir du combat.

Il faisait en brave gentilhomme, calme au feu comme s'il eût été à la parade. Je piquai droit à lui et lui envoyai un coup de pistolet, qui, comme il vous l'a dit, coupa la plume de son chapeau. Il riposta. Je sentis comme un coup de poing au flanc gauche; j'y portai la main sans savoir ce que c'était, et je retirai ma main pleine de sang. Au même moment, sans douleur réelle, quelque chose comme un nuage rouge passa devant mes yeux; la terre tourna sous moi. Mon cheval fit un mouvement que je n'eus pas la force de réprimer ni de suivre. Je sentis que je glissais de ma selle. Je criai : — A moi Bourbon! et je m'évanouis en pensant à vous.

En fermant les yeux, il me sembla que j'entendais comme une mousquetade des plus vives et que je voyais un rideau de flamme se dérouler devant moi.

Sans doute mes Polonais m'emportèrent, car à partir de ce moment et jusqu'à celui où je repris mes sens, à une demi-lieue de là à peu près, dans le carrosse de mon frère, je n'ai plus conscience de ce qui m'arriva.

D'épouvantables douleurs me rappelèrent à la vie. J'ouvris les yeux; je vis une grande foule se pressant avec curiosité et parlant vivement autour de mon carrosse. Je compris qu'il s'agissait de savoir où l'on me conduirait. Je me souvins que la sœur de M. de Ventadour, l'un de mes bons amis, devait être abbesse dans les environs. Je fis un effort, et, passant la tête par la portière, je donnai l'ordre de me conduire chez Mme de Ventadour.

Vous le voyez, votre admirable dévoûment vous avait parfaitement mise sur ma trace, et il n'a pas tenu à vous que vous me retrouvassiez.

La douleur m'avait tiré de mon évanouissement, la douleur m'y replongea. Je ne sais qui se chargea de mon introduction près de Mme de Ventadour; mais je me retrouvai couché sur un excellent lit, seulement j'étais dans un caveau souterrain. J'avais près de moi le médecin du couvent, et dans la ruelle quelqu'un qui, me voyant rouvrir les yeux, me dit tout bas :

— Ne dites pas qui vous êtes.

De même que vous aviez été mon dernier souvenir, vous fûtes ma première pensée. Je regardai si vous n'étiez point là quelque part. Je ne vis que des visages étrangers, au milieu desquels un homme aux manches retroussées et aux mains sanglantes. C'était le médecin qui venait de me panser.

Je refermai les yeux.

Ce fut pendant cette nuit que vous vous présentâtes à l'abbaye et que, dans la crainte qu'inspirait le cardinal, on vous répondit que l'on ne m'avait pas vu.

Ainsi, vous ignorâtes que j'existais; ainsi, j'ignorai que vous étiez venue. Nous nous étions presque touchés sans nous voir.

Je n'ai aucun sentiment de ce qui se passa pendant les quinze jours qui suivirent ma blessure. Ce n'était point une convalescence, c'était une halte à la porte du tombeau.

Enfin, la jeunesse et la force de mon tempérament l'emportèrent; je sentis une certaine fraîcheur se répandre dans mes membres allanguis et fiévreux, et à partir de ce moment, le médecin déclara que j'étais sauvé.

Mais à quelle condition? que je ne parlerais pas, que je ne quitterais pas mon lit, que je ne prendrais aucune part de la vie extérieure; je ne vivrais qu'à la condition d'être un mois ou six semaines sans vivre.

C'est pendant cette période de temps que fut jugé et exécuté le maréchal-duc. Cette exécution redoubla la terreur des pauvres filles qui m'avaient donné l'hospitalité. Il n'y avait, au reste, aucun doute, si l'on apprenait mon existence, que je ne fusse traité, tout prince du sang que j'étais, comme M. de Montmorency. M. de Montmorency n'était-il pas allié à Marie de Médicis!

Il fut donc décidé que j'étais mort, et par toutes les voix intéressées à ce que l'on y crût, le bruit de ma mort se répandit.

Au bout de deux mois, je pus me lever. Jusque-là, j'étais resté caché dans les souterrains du couvent; l'air devenait nécessaire à ma convalescence; nous étions en novembre; mais le doux hiver du Languedoc autorisait cependant quelques sorties nocturnes. On me permit d'aller respirer la nuit dans le jardin du couvent.

Avec la pensée, avec le sentiment, je ne dirai pas avec la force, car j'étais encore d'une telle faiblesse que je ne pouvais ni descendre ni monter les escaliers, tout mon amour pour vous, engourdi par la mort, était revenu. Je ne parlais que de vous, je n'aspirais qu'à vous. Dès que je pus tenir une plume, je demandai à vous écrire; on me donna ce que je demandais, on fit partir un messager devant moi, mais comme le message devait révéler mon existence, et que mon existence, dans la terreur de Mme de Ventadour, c'était la persécution, l'emprisonnement, la mort peut-être, le messager resta dans les environs et rentra au bout de douze ou quinze jours, disant que votre père vous avait emmenée à Paris, et qu'il avait remis ma lettre à celle de vos femmes qui lui avait paru la plus dévouée.

Dès lors, je fus plus tranquille; je m'en rapportais à votre amour de me faire passer une réponse prompte.

Un mois se passa dans cette attente; chaque jour qui passait portait une nouvelle atteinte à ma confiance en vous et emportait un lambeau de mon espoir.

Trois mois s'étaient déjà écoulés. Je voulus savoir les nouvelles qui pouvaient m'intéresser. Blessé au commencement du combat que j'avais engagé, j'en ignorais l'issue. On hésitait à me donner ces nouvelles; je menaçai de les aller chercher moi-même. Alors on me dit tout; alors je sus la perte de la bataille; la fuite et la réconciliation de Gaston, lui troisième, comme il l'avait dit; le procès et la mort de M. de Montmorency; la confiscation de mes biens; la reprise de mon rang et de mes dignités.

Je reçus toutes ces nouvelles avec plus de force qu'on ne s'y attendait. Certes, la mort du pauvre maréchal fut un rude coup. Mais après la mort de M. de Marillac, ce coup nous l'avions plus d'une fois prévu avec M. de Montmorency et pour lui et pour moi. Quant à la ruine de mon rang, de mes dignités et de ma fortune, je les accueillis avec un sourire de mépris. Les hommes m'avaient ôté tout ce que pouvaient me donner les hommes; mais ils avaient été forcés de me laisser ce qui me venait de Dieu, votre amour.

Aussi, votre amour fût-il, à partir de ce moment, la seule espérance de ma vie. C'était l'étoile qui brillait seule

au ciel de l'avenir, devenu aussi sombre que celui du passé avait été brillant.

Un messager ne vous avait pas trouvée; je résolus d'être mon propre messager. Votre réponse ne m'était point parvenue ; je résolus d'aller chercher moi-même votre réponse.

Au reste, ce n'était pas chose facile de sortir du couvent. J'étais surveillé, on craignait que je ne fusse vu ou reconnu. Je ne parlai donc pas de sortir du couvent, mais de quitter la France.

Cette proposition était la plus agréable que je pusse faire à la bonne abbesse. Il fut convenu que l'on s'entendrait avec des pêcheurs, que je gagnerais Narbonne, et que là, je m'embarquerais. De l'abbaye à Narbonne, je ferais la route avec le costume ecclésiastique et dans le carrosse et avec les chevaux de l'abbesse.

D'ailleurs, tout le monde me croyait si bien mort, qu'il n'y avait pas probabilité que dans ce pays, où je venais pour la première fois, je fusse reconnu.

La bonne abbesse mit ses coffres à ma disposition, mais je la remerciai ; j'avais sur moi, au moment où j'avais été blessé, deux cents louis à peu près que l'on retrouva dans ma bourse ; plus, en bagues et en agrafes, pour une dizaine de mille livres de diamans.

Vous étiez riche, qu'avais-je besoin d'être riche !

Vers le commencement de janvier, je quittai l'abbaye, plein de reconnaissance pour l'hospitalité qu'on m'y avait donnée; hélas! j'ignorais que cette hospitalité allait me coûter si cher.

J'étais à vingt-huit lieues de Narbonne, je me sentais encore si faible que nous ne pouvions marcher qu'à petites journées. Dailleurs, peut-être exagérais-je encore un peu ma faiblesse, pour que l'on se défiât moins de moi.

Le premier jour, nous allâmes coucher à Villepinte; le second, à Barbeira; le troisième, à Narbonne.

Dès le lendemain, marché était fait pour me conduire à Marseille. J'étais un prélat malade de la poitrine et à qui l'on avait ordonné l'air de Hyères ou de Nice.

Je me reposai un jour à Narbonne, et m'embarquai le lendemain. Quarante-huit heures après, grâce à un bon vent, j'étais à Marseille.

Là, je payai mes bateliers, je renvoyai les deux serviteurs de l'abbesse qui m'avaient accompagné et je redevins parfaitement libre.

Je fis aussitôt marché pour me faire conduire en carrosse jusqu'à Avignon, et pour remonter le Rhône d'Avignon à Valence.

Comme mon air cavalier pouvait me trahir, je me fis faire un uniforme d'officier aux gardes de M. le cardinal. Sous cet uniforme, j'étais sûr de ne pas être inquiété.

Je partis de Marseille et gagnai Avignon en trois jours. A Avignon, les vents venant de la mer, et par conséquent la navigation étant bonne, je me confiai au Rhône ; d'ailleurs, quand le vent nous manquait, nous attelions des chevaux à notre barque, et nous remontions à l'aide d'un câble tiré par eux.

De loin et dès le point du jour, je voyais votre château. C'était là que vous étiez, là que vous m'attendiez, ou du moins, si ce que l'on m'avait dit était vrai, si votre père vous avait emmenée à Paris, c'était là quo j'aurais de vos nouvelles.

Je voulais me faire mettre à terre, cette barque allait si lentement ! malheureusement j'étais trop faible encore.

Oh ! si j'eusse gagné une heure ! si je vous eusse revue ! Mais cela ne devait pas être ainsi, nous étions condamnés...

Je n'y pus tenir cependant ; une demi-lieue avant Valence, je débarquai. Je ne pouvais marcher vite encore; cependant ma vitesse dépassait de beaucoup celle de la barque.

D'ailleurs, l'espérance de vous revoir m'avait rendu presque toutes mes forces. Depuis longtemps je voyais votre balcon, celui d'où vous m'aviez dit adieu, car j'avais tourné l'angle du chemin ; seulement, votre balcon était vide, les jalousies en étaient fermées. Il y avait dans tout l'aspect de ce château, que j'avais tant désiré revoir, quelque chose de morne et de vide qui me glaçait.

Tout à coup, je vis s'ouvrir la porte principale et sortir un cortége qui tourna du côté de la ville et disparut.

J'étais encore à un demi quart de lieue environ ; je sentis, sans que je pusse deviner pourquoi, mon cœur se serrer et mes forces défaillir.

Je m'appuyai contre un arbre du chemin ; j'essuyai mon front couvert de sueur et je repris ma course.

Je rencontrai un domestique.

— Mon ami, lui demandai-je d'une voix à moitié éteinte, n'est-ce donc plus Mlle Isabelle de Lautrec qui habite ce château ?

— Si fait, mon officier, répondit-il ; c'est toujours Mlle Isabelle de Lautrec. Seulement, dans une demi-heure, il faudra l'appeler autrement.

— Il faudra l'appeler autrement ! Et comment faudra-t-il l'appeler ?

— Mme la vicomtesse de Pontis.

— Pourquoi madame la vicomtesse de Pontis ?

— Parce que, dans une demi-heure, elle sera la femme de mon maître, M. le vicomte de Pontis.

Je sentis que je devenais livide; je cachai mon front sur mon mouchoir.

— Ainsi, demandai-je, ce cortége que j'ai vu sortir du château...

— C'était celui des fiancés.

— Et dans ce moment ?...

— Dans ce moment ils sont à l'église.

— Oh ! c'est impossible !

— Impossible ! dit le serviteur. Ma foi, si vous voulez vous assurer de la chose par vos yeux, mon officier, il en est temps encore. Prenez le plus court, et vous serez à l'église en même temps qu'eux.

Je ne me le fis pas redire, car j'avais hâte de m'assurer par mes yeux de la terrible réalité; je ne pouvais croire au récit de cet homme. Il avait un motif quelconque pour me faire ce hardi mensonge, mais à coup sûr il mentait.

Je connaissais Valence pour l'avoir habitée trois mois; je traversai rapidement le pont, j'entrai dans la ville, je pris les ruelles qui devaient plus directement me conduire à l'église. D'ailleurs, j'étais guidé par le son des cloches qui sonnaient à pleine volée.

La place de la cathédrale était encombrée de monde. Eh bien ! malgré ces cloches sonnant, malgré cette foule encombrant la place, je ne pouvais croire ; je me disais que c'était une autre que vous qui marchait à l'autel ; je me répétais que cet homme s'était trompé ou m'avait trompé.

Et cependant, en me mêlant à la foule, je n'osais interroger personne.

Si je n'eusse été vêtu de l'uniforme des gardes du cardinal, certes, je n'eusse jamais pu, tant la foule était grande, arriver au premier rang. Mais devant mon uniforme, tout s'écarta.

Alors, oh ! — il me faut encore aujourd'hui toute ma force pour vous donner ces terribles détails; hier, quand j'ignorais que ce fût vous qui m'écriviez, je n'eusse point renouvelé cette douleur sans rouvrir une plaie mortelle...— oh ! vous n'avez souffert que de ma mort ; moi, j'ai souffert de votre trahison.

Pardon, pardon, Isabelle, votre trahison, je le sais maintenant, c'était de l'apparence ; mais pour moi, oh ! pour moi, malheureux, c'était de la réalité !

Je vous vis apparaître à travers un nuage pareil à celui qui passa sur mes yeux lorsque, frappé par cet officier, je tombai de mon cheval à terre. Ce fut la même sensation, plus douloureuse encore, car ce que la première fois j'avais senti au flanc, cette fois je le sentais au cœur.

Je vous vis apparaître; vous étiez pâle mais presque souriante ; vous marchiez d'un pas ferme en traversant la place ; vous sembliez avoir hâte d'arriver à l'église.

Je passai ma main sur mes yeux... Courbé, haletant, murmurant à demi-voix au milieu de mes voisins étonnés :

Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas vrai... mon Dieu, ce n'est pas elle... Mon Dieu, mes yeux, mes oreilles, tous mes sens me trompent... Elle seule, elle seule ne me trompe pas; elle seule ne peut me tromper.

Puis, comme vous passiez à dix pas de moi, je restai sans voix, espérant toujours que vous n'iriez pas jusqu'à l'église, que vous vous arrêteriez en route, et que vous crieriez qu'on vous faisait violence, que vous en appelleriez à toutes les femmes de la sincérité de votre amour; et alors moi, moi je m'élançais, moi je risquais ma vie pour dire : Oui, je l'aime; oui, elle m'aime ; oui, je suis le comte de Moret, mort pour tout le monde, excepté pour elle, excepté pour Isabelle de Lautrec, ma fiancée dans ce monde et dans l'autre... Laissez-moi passer avec ma fiancée.

Et je vous eusse enlevée en face de tous et malgré tous, car je me sentais la force d'un géant.

Oh ! Isabelle ! Isabelle ! vous restâtes muette, vous ne vous arrêtâtes point, vous entrâtes à l'église. Un long cri, commencé dès longtemps au fond de ma poitrine, sortit en la déchirant au moment où vous disparûtes sous le porche, et avant qu'on ne m'eût demandé pourquoi ce cri, j'avais écarté tout le monde, j'étais sorti de la foule, j'avais disparu.

Je regagnai les bords du fleuve, je retrouvai ma barque, je me rejetai au milieu de mes mariniers, enfonçant mes mains dans mes cheveux et criant : Isabelle ! Isabelle !

Ils me laissèrent un instant à mon désespoir. Puis ils me demandèrent où il fallait aller.

Je leur montrai le cours du fleuve. Ils détachèrent la barque, et le Rhône nous emporta.

Que vous dirai-je de plus ? J'ai vécu sans doute depuis quatre ans, puisque aujourd'hui vous me retrouvez vivant et vous aimant ; mais je n'ai pas existé. J'attendais que le terme que je me suis imposé arrivât pour prononcer mes vœux. Ce terme, vous le rapprochez, merci. Depuis que je sais que vous ne m'avez pas trahi, depuis que je sais que vous m'aimez toujours, la vocation m'est plus facile et je vais plus calme à Dieu.

Priez pour votre frère... votre frère priera pour vous.

Trois heures de l'après-midi.

VINGTIÈME LETTRE.

Cinq heures et demie, même jour.

Que me dites-vous là ! je ne comprends pas bien. Vous m'avez retrouvée, vous êtes sûr que je ne vous ai pas trahi, vous êtes sûr que je vous aime, et cela, dites-vous, rapproche le terme de vos vœux, et cela vous rend la vocation plus facile, et cela vous fait plus calme pour vous consacrer à Dieu !

O mon Dieu ! auriez-vous toujours cet étrange projet de renoncer au monde ?

Mais écoutez-moi bien : Dieu n'est pas injuste. Quand je me suis consacrée à lui, c'était dans la croyance de votre mort ; vous viviez : Dieu n'a pu recevoir des vœux arrachés au désespoir, puisque la cause du désespoir n'existait pas ; je suis donc libre, libre malgré mes vœux.

Oh ! oui, oui, vous le dites : nous nous sommes presque touchés un instant dans cette abbaye, et rien ne nous a dit que nous étions si près l'un de l'autre. Oh ! je me trompe, je suis ingrate envers mon propre cœur. Une voix me criait : Insiste, reste, demeure, il est ici.

Oui, je comprends, elle a tremblé pour elle, pauvre femme, elle a tremblé que l'hospitalité qu'elle vous donnait ne fût sa perte. Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas retrouvé, moi ; j'eusse été fière de la mission que Dieu m'avait donnée de sauver le fils de Henri IV. J'eusse tout affronté, pour le seul orgueil, pour la seule gloire de dire : Quand le monde entier l'abandonnait, moi seule l'ai reçu, moi seule l'ai protégé.

Folle que je suis ! en disant cela, je vous eusse trahi, et vous étiez perdu comme l'a été le maréchal-duc.

Mieux vaut donc qu'elle ait caché votre existence même à moi et que vous viviez ; mieux vaut donc que je souffre, que je sois malheureuse, que je meure.

Mais pourquoi serais-je malheureuse ? pourquoi mourrais-je ? vous n'avez pas fait de vœux, je regarde les miens comme rompus. Partons ; allons en Italie, en Espagne, au bout du monde. Je suis riche encore ; d'ailleurs, qu'avons-nous besoin de richesse? vous m'aimez, je vous aime ! partons, partons !

Oh ! répondez-moi. Oui, dites-moi où vous êtes, dites-moi où je puis aller vous chercher.

Songez que vous m'avez soupçonnée, moi, votre Isabelle, soupçonnée d'une infamie, et que vous me devez une expiation.

J'attends, j'attends !

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Cinq heures du matin.

Votre lettre a fait tressaillir jusqu'aux fibres les plus secrètes de mon cœur.

Ah ! quelle destinée est la nôtre ! Vous m'offrez le bonheur cherché, attendu, désiré pendant toute ma vie, et je ne puis accepter ce bonheur.

Isabelle! Isabelle ! vous êtes gentifemme comme je suis gentilhomme. Une promesse, une simple promesse faite aux hommes nous engagerait, à plus forte raison un serment fait à Dieu.

N'essayez pas de vous faire illusion. Vos vœux sont bien réels et Dieu n'admet pas de pareilles subtilités.

Il n'y a donc plus pour nous qu'un seul avenir, celui dans lequel le malheur nous a poussés. Vous m'avez montré la route sainte en y entrant la première. Je vous suis : nous arriverons ensemble, puisque nous poursuivons le même but. Je prierai pour vous, vous prierez pour moi. Chacun mettra dans sa prière une ardeur qu'il ne mettait pas pour lui-même, et la vie éternelle avec l'éternel amour nous sera donnée par le Seigneur, au lieu de l'amour périssable, au lieu de la vie mortelle.

Et ne croyez point, parce que je vous dis cela que je vous aime moins que vous ne m'aimez. Non, je ne vous aime pas davantage, je le sais, mais je vous aime avec la force d'un homme d'autant plus fort qu'il est tombé de plus haut et que la chute a été plus profonde, et qui s'étant relevé après avoir touché la mort de la main, a rapporté du tombeau ce visage pâle que donnent à ceux qui les ont eues les révélations d'une autre vie.

Croyez-moi donc, Isabelle, plus je vous aime et plus j'insisterai sur ce point. Ne risquez pas votre salut éternel sur un sophisme. La vie de ce monde est à l'éternité ce que la seconde est à un siècle. Nous vivons une seconde sur la terre, nous vivons une éternité près de Dieu.

Puis, d'ailleurs, écoutez bien ceci, ma fiancée dans ce monde et dans l'autre : le pouvoir qui lie a le droit de délier, et c'est Dieu qui a voulu cela pour que le désespoir ne pût pas entrer dans un cœur trompé comme l'a été le vôtre. Urbain VIII est pape, votre famille a de puissantes alliances en Italie. Obtenez la rupture de vos vœux. Ce jour-là, Isabelle, dites-moi : Je suis libre... et alors, alors...Oh ! je n'ose pas penser à ce bonheur des anges, à cette félicité sans remords qui nous est réservée !

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Deux heures de l'après-midi.

Eh bien ! oui, vous avez raison, rien ne doit troubler notre bonheur. Il ne faut dans notre cœur ni crainte ni remords ; il faut qu'à notre ciel orageux et sombre succède un ciel pur tout constellé d'étoiles. Oui, celui auquel je m'adresserai m'écoutera ; oui, tout inflexible qu'il est, il aura pitié de moi ; oui, je vous demande trois mois pour

me faire libre, et si dans trois mois notre colombe ne vous a point porté la bulle qui me délie, alors c'est que tout notre espoir est au ciel.

Alors, vouez-vous à Dieu comme moi, vouez-vous par des nœuds indissolubles. Oh ! je serais trop jalouse de vous savoir libre encore, étant enchaînée comme je le suis.

Demain je serai partie.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

4 heures et 1/2 de l'après-midi.

Allez, et que Dieu soit avec vous !

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

1er juin 1638.

Il y a juste aujourd'hui un mois que j'ai reçu votre dernière lettre ; un mois que je n'ai vu venir notre colombe ; un mois que rien ne m'a parlé de vous, excepté mon cœur.

Mais il n'y a pas de temps à perdre. Seulement les minutes sont devenues des heures, les heures des jours, les jours des années. Pourrai-je attendre ainsi deux mois encore?

Oui, car je ne perdrai l'espoir qu'au dernier jour.

J'écris cette lettre sans savoir si vous la recevrez jamais ; mais je l'écris pour qu'au jour qui doit nous séparer ou nous réunir, vous sachiez, Isabelle, que j'ai pensé à vous à chaque battement de mon cœur.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

22 juin 1638.

Vole, colombe bien-aimée, vole vers mon cher ressuscité, dis-lui que ce sont ses prières qui m'ont protégée, dis-lui que je suis libre, dis-lui que nous sommes heureux.

Libre ! libre ! libre ! Laisse-moi te raconter cela, mon bien-aimé.

Je ne sais par où commencer, je suis folle de bonheur

Tu sais que le jour même où je t'ai écrit ma dernière lettre, cette heureuse nouvelle s'est répandue officiellement que la reine était enceinte. A cette occasion, il devait y avoir de grandes fêtes dans toute la France, et des grâces accordées par le roi et par le cardinal.

Je résolus d'aller me jeter aux pieds du cardinal, qui a sur toutes nos questions ecclésiastiques les pleins pouvoirs de Rome.

Voilà pourquoi je te demandais trois mois seulement.

Le jour même où je t'ai écrit, je suis partie avec un congé de notre supérieure. Ma voisine de cellule se chargea de veiller sur notre colombe. J'étais sûre d'elle comme de moi, je la laissais donc sans crainte.

Je partis. Mais quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver à Paris qu'en dix-sept jours. Le cardinal était à sa campagne de Rueil. Je partis aussitôt pour Rueil.

Il était souffrant et ne recevait pas. Je me logeai dans le village et j'attendis. J'avais laissé mon nom au père Joseph.

Le troisième jour, le père Joseph lui-même vint m'annoncer que Son Eminence était prête à me recevoir.

Je me levai à cette nouvelle ; mais je retombai sur ma chaise ; j'avais pâli comme pour mourir ; mon cœur semblait prêt à se briser, mes jambes pliaient sous moi.

Le père Joseph n'a pas le cœur tendre, dit-on, et cependant, quand il me vit presque expirante à cette seule idée de me trouver en face du cardinal, il m'encouragea de son mieux, m'annonçant que si j'avais quelque chose à demander à Son Eminence, le moment était bon, le cardinal se trouvant mieux qu'il n'avait été depuis bien longtemps.

Oh ! c'est que toute ma vie, toute la vôtre dépendait de ce qui allait se passer entre cet homme et moi.

Je suivis le père Joseph sans rien voir ; mes yeux étaient fixés sur lui, son pas réglait mon pas, comme si ses mouvemens eussent réglé les miens. Nous traversâmes une partie du village ; nous entrâmes dans le parc. Nous suivîmes une allée de grands arbres ; chacun de ces changemens me frappait par l'ensemble, mais les détails m'échappaient.

Enfin, j'aperçus de loin, sous une tonnelle de chèvrefeuilles et de clématites, un homme à moitié couché sur une chaise longue. Il était vêtu d'une simarre blanche et portait la calotte rouge, signe du cardinalat. J'étendis la main vers cet homme, le père Joseph comprit l'interrogation.

— Oui, dit-il, c'est lui.

Je passai en ce moment près d'un grand arbre ; je m'y appuyai, car je sentais qu'un pas de plus sans soutien, je tombais.

Il vit mon hésitation, ce mouvement qui indiquait ma faiblesse ; il se souleva.

—Venez sans crainte, dit-il.

Je ne sais quel sentiment lui fit adoucir pour moi sa voix ordinairement rude ; mais enfin cette voix m'arriva pleine d'espérance.

Je repris mes forces, et presque courant, j'allai me jeter à ses pieds.

Il fit signe de la main au père Joseph de s'éloigner. Celui-ci obéit, se retirant hors de la portée de la voix, mais non hors de la portée de la vue.

J'inclinai la tête, étendant les deux mains vers lui.

— Que voulez-vous de moi, ma fille? demanda le cardinal-duc.

— Monseigneur, monseigneur, une grâce de laquelle dépend non-seulement ma vie, mais mon salut.

— Votre nom ?

— Isabelle de Lautrec.

— Ah ! votre père était un fidèle serviteur du roi. C'est chose rare dans nos temps de rébellions. Nous avons eu le malheur de le perdre.

— Oui, monseigneur. M'est-il donc permis d'invoquer sa mémoire près de vous ?

— Je lui eusse accordé vivant ce qu'il m'aurait demandé, excepté les choses qui relèvent du Seigneur seul, et pour lesquelles je ne suis que son simple vicaire. Parlez, que désirez-vous ?

— Monseigneur, j'ai fait des vœux.

— Je me le rappelle, car, sur la demande de votre père, je me suis opposé à ces vœux de tout mon pouvoir, et j'ai, au lieu de les avancer, comme vous le demandiez vous-même, fixé un an d'épreuves. Donc, malgré cette année, vous avez prononcé des vœux?

— Hélas ! hélas ! monseigneur.

— Oui, vous vous repentez, maintenant?

J'aimais mieux mettre mon repentir sur le compte de mon inconstance que sur le compte de ma fidélité.

— Monseigneur, lui dis-je, je n'avais que dix-huit ans, et la mort d'un homme que j'aimais m'avait rendue folle.

Il sourit.

— Oui, et vous avez vingt-quatre ans maintenant et vous êtes devenue raisonnable.

J'admirai la mémoire prodigieuse de cet homme qui se souvenait de l'époque d'un événement si peu important que devait être pour lui la prise de voile d'une pauvre enfant qu'il n'avait jamais vue.

J'attendis, les mains jointes toujours.

— Et maintenant, dit-il, vous voudriez rompre ces vœux, car la femme a vaincu la religieuse, car les souvenirs du monde vous ont poursuivie dans votre retraite, car vous avez voué le corps à Dieu, mais l'âme, l'âme, n'est-ce pas, l'âme est restée sur la terre ? O faiblesse humaine !

— Monseigneur ! monseigneur ! m'écriai-je, je suis perdue si vous n'avez pitié de moi !

— C'est cependant bien librement et bien volontairement que vous avez prononcé vos vœux ?

— Oh! oui, librement et volontairement. Je vous le répète, monseigneur, j'étais folle.

— Et quelle excuse pouvez-vous donner à Dieu de ce peu de persistance dans votre volonté?

Mon excuse, cette excuse bien connue de Dieu, qui vous a conservé la vie, mon bien-aimé, je ne pouvais la lui donner, puisque c'était vous perdre. Je me tus, laissant échapper seulement un second gémissement.

— D'excuses, vous n'en avez pas, dit le duc.

Je me tordis les bras de douleur.

— Eh bien! il faut donc que j'en trouve une, moi, dit-il, un peu mondaine, peut-être.

— Oh! secondez-moi, aidez-moi, monseigneur, et vous serez béni par moi jusqu'au dernier soupir de ma vie.

— Soit! je ne veux pas, comme ministre du roi Louis XIII, qu'un si beau et si loyal nom que celui que vous portez périsse; votre nom est une des vraies gloires de la France, et les vraies gloires de la France me sont chères.

Puis, me regardant fixement,

— Vous aimez quelqu'un? me demanda-t-il.

J'inclinai mon front jusque dans la poussière.

— Oui, c'est cela, reprit le duc, j'ai bien deviné, vous aimez quelqu'un; celui que vous aimez est-il libre?

— Oui, monseigneur.

— Il sait la démarche que vous avez faite, et il attend?

— Il attend.

— C'est bien. Cet homme joindra à son nom, quel qu'il soit, le nom de Lautrec, afin que le nom du vainqueur de Ravennes et de Brescia soit impérissable comme sa mémoire, et vous serez libre.

— Oh! monseigneur! m'écriai-je en baisant ses pieds.

Il me releva haletante de joie.

Il fit un signe au père Joseph, qui se rapprocha.

— Reconduisez mademoiselle Isabelle de Lautrec où vous l'avez été prendre, dit le cardinal, et dans une heure vous lui porterez la bulle qui la délie de ses vœux.

— Monseigneur, monseigneur, comment faire pour vous remercier?

— C'est bien facile: quand on vous demandera votre opinion sur moi, dites que je sais punir et récompenser. Vivant, j'ai puni le traître Montmorency; mort, je récompense le loyal Lautrec. Allez, ma fille, allez.

Je baisai dix fois encore ses mains, et je suivis le père Joseph.

Une heure après, il m'apporta la bulle qui rompt mes vœux.

Je partis à l'instant même, sans perdre une minute, la précieuse bulle sur mon cœur, et certes plus fervente à Dieu depuis que Dieu m'avait rendu ma parole que jamais je n'avais été auparavant.

— Je n'employai que treize journées à mon retour, et me voilà, et je vous écris, mon bien-aimé, non pas tout ce que j'ai à vous dire, car alors je vous écrirais un volume, et vous seriez huit jours sans savoir que je suis libre, que je vous aime, et que nous allons être heureux.

Je me hâte de terminer pour que vous appreniez cette riche nouvelle une minute plus tôt.

Les chevaux resteront attelés, et au retour de la colombe... je pars.

Dites-moi seulement où vous êtes, et attendez-moi.

Va, ma colombe: je n'ai jamais eu si grand besoin de tes ailes.

Va et reviens.

— Tu entends, mon bien-aimé: rien autre chose que l'endroit où je te trouverai. Je ne veux pas que tu retardes notre réunion d'une minute, fût-ce pour écrire ces deux bienheureux mots:

Je t'aime!...

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

Dix minutes après.

Oh! malheur! malheur sur nous!... Cet homme nous est fatal, mon bien-aimé, peut-être plus encore la seconde fois que la première.

Oh! écoute, écoute, quoique tu ne m'entendes pas; écoute, quoique tu ne doives savoir peut-être jamais ce que je vais te dire. Écoute! J'avais attaché comme d'habitude ma lettre à l'aile de notre colombe, cette lettre où je te racontais tout, cette lettre qui te portait tout un avenir de bonheur. J'avais lâché la pauvre Iris, je la suivais des yeux dans les profondeurs du ciel où elle commençait à s'élancer, quand tout à coup, de l'autre côté des murs du cloître, j'entends un coup de feu et je vois notre colombe, arrêtée dans son vol, qui tourbillonne et tombe.

Oh! je jetai un tel cri de douleur, que je crus mon âme élancée hors de mon corps avec ce cri.

Puis aussitôt je me précipitai hors du couvent tellement égarée, tellement éperdue, que l'on comprit qu'il venait de m'arriver un grand malheur et que l'on ne chercha point à m'arrêter.

J'avais vu la direction dans laquelle était tombée la colombe; j'y courus.

A cinquante pas au-delà des murs du cloître, je vis un capitaine qui chassait: c'était lui qui venait de tirer sur la colombe; il la tenait entre ses mains; il regardait avec étonnement, avec regret surtout, la lettre qu'elle portait attachée à son aile.

J'arrivai à lui les bras tendus. Je ne pouvais plus parler; je m'écriai seulement: Oh! malheur! oh! malheur! oh! malheur!

A quatre pas je m'arrêtai, blémissante, frappée au cœur, foudroyée; cet homme, ce capitaine, celui qui venait de blesser notre colombe, c'était le même que j'avais vu la nuit sur le champ de bataille de Castelnaudary. C'était ce Bitevan qui avait tiré sur vous et qui vous avait jeté à bas de votre cheval.

Nous nous reconnûmes.

Oh! je vous le dis: alors sa pâleur fut presque égale à la mienne; il me vit habillée en religieuse, et comprit que c'était lui qui m'avait revêtue de cet habit.

— Oh! madame, murmura-t-il; en vérité, je suis bien malheureux.

Et il me tendit notre pauvre colombe, qui se débattait dans sa main et qui tomba à terre.

Je la ramassai; heureusement elle n'a que l'aile cassée. Mais elle avait le secret de votre demeure, mon bien-aimé. Ce secret, elle l'emporte avec elle. Où vous trouverai-je, et comment vous trouverai-je maintenant si elle ne peut plus voler vers vous?

Voler pour vous dire où je suis moi-même, pour vous dire que je suis libre, pour vous dire que nous allions être heureux?

Oh! bien certainement, il y a une âme dans cette pauvre petite créature. Oh! si vous aviez vu, mon bien-aimé comte, comme elle me regardait, tandis que je la rapportais au couvent, tandis qu'immobile et sans voix, son meurtrier me suivait m'éloignant comme il m'avait vue m'éloigner à travers l'herbe ensanglantée de cette prairie qui avait été un champ de bataille.

Oh! je ne sais si cet homme nous rendra jamais en bien le mal qu'il nous a fait; mais il faudra cela pour que je ne le maudisse pas à mon heure dernière!

J'ai couché la colombe dans un panier. Je la tiens dans ce panier sur mes genoux. Heureusement elle n'est point atteinte dans le corps l'extrémité de l'aile est seule cassée.

Je viens de détacher de sa pauvre aile la lettre ensanglantée. Mon Dieu! mon Dieu! sans cet événement inattendu, vous seriez près maintenant de la recevoir.

Où êtes-vous? où êtes-vous? qui me dira où vous êtes?

Oh! voici venir le médecin du couvent que j'ai envoyé chercher.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

Quatre heures.

Le médecin est un bon et excellent homme; il a compris que dans certaines situations mystérieuses de la vie, l'existence d'une colombe était aussi précieuse que l'existence d'un roi. Il a compris cela en voyant mon désespoir; il a compris cela en voyant la lettre ensanglantée.

La blessure n'est rien par elle-même; dans trois jours elle eût été guérie, s'il lui eût coupé l'aile.

Mais je m'y suis opposée; je suis tombée à genoux devant lui, et je lui ai dit :

— Cette aile que vous voulez abattre, ma vie y est attachée. Il faut qu'elle vole! il faut qu'elle vole!

— Ceci, m'a-t-il dit, c'est plus difficile, et je ne saurais en répondre; mais du moins je ferai tout pour cela. En tout cas, ce ne serait que dans quinze jours ou trois semaine qu'elle volerait.

— Soit, dans quinze jours ou trois semaines; mais qu'elle vole! qu'elle vole!

Vous comprenez bien, mon ami, tout mon espoir est là.

On lui a attaché l'aile contre le corps; il semble qu'elle comprenne cela, pauvre petite; elle ne fait aucun mouvement; seulement, elle me regarde.

J'ai mis à portée de son bec et l'eau et le grain. D'ailleurs, elle a ma main où prendre sa nourriture.

Que faire, en attendant, pour que vous sachiez ce qui est arrivé? quel messager vous envoyer qui vous trouve? vers quel point du ciel me tourner, pour faire, comme le naufragé perdu au milieu de l'océan, mon signal de détresse?

Pourquoi n'est-ce pas un de mes bras qui a été brisé, au lieu d'une de ses ailes?

VINGT-HUITIÈME LETTRE.

Juin.

Oui, tu avais raison, mon bien-aimé; je le sens, si je n'eusse obtenu la rupture de mes vœux, il y aurait toujours eu un remords au fond de notre bonheur, ou plutôt il n'y aurait pas eu de bonheur, puisque ce bonheur, Dieu ne l'eût pas sanctionné! Quand je te disais : « Je suis libre, nous fuirons ensemble, nous serons heureux », je m'étourdissais moi-même; je voulais oublier; mais, au fond de mon âme, une voix se lamentait, qui, si forte que fût celle de mon amour, la faisait taire parfois.

Aujourd'hui, je suis bien malheureuse, puisque je ne sais comment te retrouver, te revoir; mais ma conscience est tranquille; mais quand je dis, quand je répète : « Je t'aime, mon fiancé », je ne sens plus au cœur cette douleur aiguë que j'y ressentais, même au moment où je te disais : « Sois tranquille, mon bien-aimé, nous serons heureux. »

J'ai veillé notre pauvre colombe comme j'aurais veillé une sœur malade. Elle souffre beaucoup, et de temps en temps ferme les yeux de douleur. Je laisse tomber goutte à goutte de l'eau glacée sur son aile, et cela semble lui faire du bien. Elle me caresse avec son bec rose comme pour me remercier. Pauvre colombe! elle ne se doute pas de ce qu'il y a d'égoïsme dans les soins que je lui donne!

Mais toi, toi, que dois-tu penser, mon Dieu!

VINGT-NEUVIÈME LETTRE.

1er juillet 1638.

Seize jours écoulés, et pas de nouvelles. Et mes yeux s'usent à percer l'horizon dans lequel je cherche vainement notre colombe bien-aimée. Chaque point noir qui tache l'espace, je me dis : C'est elle; puis, au bout d'un instant, je m'aperçois de mon erreur, et ma poitrine haletante d'espoir se dégonfle dans un soupir.

N'importe, j'attends toujours, j'espère toujours; puisque tu vis, puisque tu m'aimes, pourquoi donc désespérerais-je du bonheur?

Seulement, le temps se passe. Il y a deux mois que vous êtes partie. Oh! si je calcule bien, depuis huit ou dix jours vous devriez être revenue.

O mon Dieu! mon Dieu! ce cœur de bronze aurait-il refusé?

On dit cependant qu'il a aimé, cet homme!

Mon Dieu, Seigneur, ne nous abandonnez pas!

TRENTIÈME LETTRE.

5 juillet.

Oh! si tu savais, pauvre bien-aimé de mon cœur, tout ce que je t'ai écrit depuis quinze jours! Il y a là, vois-tu, tout un monde de pensées, de désirs, d'espérances, de regrets et de souvenirs! Si jamais nous nous retrouvons, hélas! hélas! Dieu le veuille, comme je l'en prie ardemment le jour, la nuit surtout; si jamais nous nous retrouvons, tu liras tout cela, et alors, seulement alors, je te le jure, tu comprendras combien tu étais aimé!

Si nous ne nous revoyons pas... oh! toutes les tortures de l'enfer sont dans cette crainte... eh bien! c'est moi qui relirai ces lettres, c'est moi qui y ajouterai chaque jour un feuillet plus désespéré que celui de la veille, c'est moi qui mourrai sur le dernier en t'écrivant : Je t'aime!

Oh! moi qui croyais avoir épuisé pour toi toutes les angoisses et toutes les joies de mon cœur; oh! je sens qu'il y a encore dans l'avenir des abîmes de joies ou de douleurs que je n'avais pas même entrevus!

Demain! — Pourquoi ma main tremble-t-elle si fort en écrivant ce mot? — c'est que demain sera le jour qui va décider de ma vie; demain je verrai si la colombe peut voler. Il y a trois jours déjà qu'elle est sortie de son panier, qu'elle étend ses ailes, qu'elle s'essaie dans ma chambre, qu'elle vole de la porte à la fenêtre. On dirait qu'elle comprend, la pauvre petite, de quelle importance est, pour nous deux, qu'elle retrouve toute la puissance de son aile.

Demain! demain! demain!

J'écrirai un billet bien court pour ne pas la charger d'un poids inutile. Quatre mots seulement, mais qui te diront tout.

A demain donc, mon bien-aimé! je vais passer la nuit en prières. Je n'essaierai pas même de dormir, ce serait chose parfaitement inutile. Que fais-tu, toi, mon Dieu! te doutes-tu seulement combien je t'aime et combien je souffre?

TRENTE ET UNIÈME LETTRE.

6 juillet.

Voici l'aube, mon bien-aimé, et comme je te l'ai dit, je n'ai point fermé l'œil un seul instant, et j'ai passé la nuit en prières. J'espère que Dieu m'aura exaucée, et qu'aujourd'hui tu sauras où je suis, que je suis libre et que je t'attends.

La colombe est aussi impatiente que moi; elle bat les carreaux de son bec et de ses ailes. On va t'ouvrir la fenêtre, pauvre petite. Dieu veuille que ton aile soit assez forte pour la course que tu vas entreprendre.

J'interromps cette lettre pour écrire le billet qu'elle te portera, ou peut-être, hélas! qu'elle va essayer de te porter.

Quatre heures sonnent.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE.

Quatre heures du matin, 6 juillet.

Si la colombe arrive jusqu'à toi, mon bien-aimé, lis ce billet et pars; pars sans perdre une seconde, comme je partirais, moi, si je savais où te trouver.

Je suis libre, je t'aime et je t'attends au monastère de Montolieu, entre Foix et Tarascon, sur les bords de l'Ariége.

Tu sauras pourquoi je ne t'en dis pas davantage, pourquoi ce billet est si court, et pourquoi le papier est si fin.

Tu sauras tout cela et mille choses encore, tous nos malheurs, toutes nos angoisses, toutes nos espérances, si notre messagère chérie arrive jusqu'à toi ; car, si elle arrive jusqu'à toi, tu partiras à l'instant même, n'est-ce pas?

Je t'attends, mon bien-aimé, comme l'aveugle attend la lumière, comme le mourant attend la vie, comme le mort attend la résurrection.

Va, colombe bien-aimée, va !

TRENTE-TROISIÈME LETTRE.

6 juillet, cinq heures du matin.

Nous sommes maudits ! Oh ! mon bien-aimé comte, qu'allons-nous devenir? Il ne me reste donc plus qu'à mourir dans le désespoir et dans les larmes. Elle ne peut plus voler ; au bout de cent pas, son aile a faibli. Elle a rencontré les dernières branches d'un peuplier au-dessus desquelles elle a voulu passer ; elle s'y est heurtée, et de branche en branche elle est tombée jusqu'à terre.

J'ai couru à elle les bras étendus, le cœur brisé ; toute ma course n'a été qu'un gémissement qui s'est terminé par un cri de douleur. Je l'ai ramassée, et d'elle-même, après un instant de repos, elle a essayé de s'envoler une seconde fois ; mais une seconde fois elle est retombée, et moi je suis tombée près d'elle, me roulant désespérée sur la terre, arrachant l'herbe avec mes mains et avec mes dents.

Mon Dieu ! mon Dieu! que vais-je devenir? J'étais trop fière, trop heureuse, trop sûre de mon bonheur ; je le tenais dans ma main, la fatalité me l'a ouverte, et mon cher trésor est parti.

— Oh ! Seigneur! Seigneur, vous ne m'enverrez donc pas une inspiration, une lumière, une flamme !

Seigneur, Seigneur, secourez-moi ! Seigneur, regardez-moi en pitié! Seigneur, Seigneur, je deviens folle !

Attends, attends.

Bonté divine, tu m'as entendue, tu m'as exaucée.

Ecoute, écoute, bien-aimé, il vient de me renaître un espoir dans le cœur, ou plutôt, cet espoir, c'est une illumination d'en-haut.

Ecoute! de ma fenêtre, j'ai si souvent suivi des yeux le vol de notre colombe, au moment de son départ, que, sans me tromper, je puis faire au moins deux ou trois lieues dans la même direction qu'elle. Elle passait au-dessus des sources de la large petite rivière qui vient se jeter dans l'Ariége à Foix. Elle devait passer au-dessus du petit bois d'Amourtier, au-dessus de la Salat entre Saint-Girons et Oust.

Eh bien ! voici ce que je vais faire : je vais revêtir un habit de pèlerine ; je vais me mettre à la recherche, j'irai jusqu'au petit village de Rieupregan ; je la perdais toujours de vue dans la direction de ce village, et quand je l'aurai dépassé, eh bien ! je m'en rapporterai à elle. Elle peut en volant franchir à chaque vol une distance de cent pas à peu près. Soit ! elle volera cent pas, puis se reposera et volera cent pas encore, me servant de guide ; je la suivrai, je la suivrai comme les Hébreux suivaient la colonne de flamme la nuit et la colonne de fumée le jour, car moi aussi, je serai à la recherche de la terre promise, et je la trouverai ou je mourrai de fatigue et de douleur sur le chemin.

Hélas ! je le sais, la route sera longue, la pauvre colombe,— pardonne-moi ce que je te ferai souffrir, douce martyre de notre amour!—la pauvre colombe ne pourra faire plus d'une ou deux lieues par jour ; n'importe, mon bien-aimé, dussé-je user le reste de ma vie à te chercher.... oh ! oui, je te chercherai jusqu'à la fin de ma vie !

Ainsi je pars. Je pars sans tarder, aujourd'hui même. J'ai tout dit à notre supérieure, tout, excepté ton nom. C'est une sainte et digne femme, qui a souffert de mes douleurs et pleuré de mes larmes. Elle m'a offert quelqu'un pour m'accompagner, j'ai refusé. Je ne veux personne ; ce que je veux faire est une chose d'instinct, un mystère entre le ciel et nous ; seulement, je lui ai promis de lui écrire si je te retrouvais. Si je ne lui écris pas, elle saura que je suis morte, morte folle, désespérée, au coin de quelque bois, au revers de quelque route, au bord de quelque rivière.

Je pars, j'emporte avec moi toutes ces lettres que je t'ai écrites, que tu n'as pas reçues, que tu ne recevras peut-être jamais. Oh ! si je puis les jeter toutes un jour à tes pieds en te disant : Lis ! lis! mon bien-aimé ! et tu verras combien j'ai souffert! ce jour-là, ce jour-là, je serai bien heureuse !

Je pars, il est trois heures de l'après-midi ; j'irai, je l'espère, jusqu'à Rieupregan aujourd'hui.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE

7 juillet, pendant la nuit.

Je suis passée par l'église, avant de me mettre en route, afin d'emporter Dieu pour ainsi dire avec moi. Je me suis prosternée devant l'autel, j'ai appuyé mon front sur une pierre sculptée, à l'endroit même où la sculpture figurait une croix sur cette pierre, et j'ai prié.

Oh ! c'est bien vrai, il y a un baume dans la prière. La prière, c'est le tertre vert où l'on s'assied, après une route fatigante, et où l'on se repose. La prière, c'est le ruisseau que l'on trouve au milieu des sables du désert et où l'on se rafraîchit.

Je suis sortie de l'église pleine de force et d'espérance ; il me semblait que Dieu venait d'attacher à mes épaules les ailes de quelqu'un de ses anges : c'était la prière toujours qui m'enlevait de la terre et m'emportait vers le Seigneur.

N'est-ce pas, Seigneur, que c'est une épreuve seulement? n'est-ce pas, Seigneur, que vous ne m'avez pas condamnée? n'est-ce pas, Seigneur, qu'il est à l'extrémité de la route dont je viens de franchir les premières distances ?

Attends-moi, bien-aimé, attends-moi, car, je te le jure, un jour ou l'autre, j'arriverai.

. . . .

Je t'ai quitté un instant pour m'appuyer à la barre d'une fenêtre qui donne sur le village de Boussenac. Ce village est situé sur ma route et j'y passerai demain, à moins que notre colombe ne m'en écarte. Un chien hurlait tristement, perdu sans doute dans un petit bois que j'aperçois à ma droite, faisait une tache sombre à la terre. Je me suis dit : Si le chien cesse de hurler, ce sera bon signe, et je le retrouverai.

Le chien s'est tu.

Comme on est superstitieux quand on souffre, pauvre bien-aimé de mon cœur ! Sais-tu cela ? souffres-tu, toi?

Quelle belle nuit, mon Dieu ! Je me dis que peut-être tu es à une fenêtre comme je suis à la mienne, que tu regardes de mon côté comme je regarde du tien, que tu penses à Dieu et à moi comme je pense à toi et à Dieu.

As-tu vu cette belle étoile qui a rayé le ciel d'un sillon de feu ? combien de lieues a-t-elle fait ainsi en une seconde ?

Oh ! si je pouvais en une seconde aller comme elle d'ici à toi, dussé-je, arrivée à toi, m'éteindre comme elle !

J'accepterais cette lumineuse seconde de bonheur, dût-elle être suivie de l'éternelle nuit.

A demain, mon bien-aimé; demain, je l'espère, va encore me rapprocher de toi.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE.

9 juillet.

Me voilà arrêtée à un petit village nommé Saulan. Quel orage, bon Dieu! Et qu'avait donc fait la terre, pour que le Seigneur la menaçât ainsi de sa voix terrible! L'eau qui a tombé par torrens a grossi la Salat, il n'y a plus de gué possible, et pour trouver un pont il me faudrait remonter jusqu'à Saint-Girons, c'est-à-dire perdre deux jours.

Demain, on m'assure que je pourrai me remettre en route, et que la rivière aura repris son niveau.

Oh! un jour perdu! un jour pendant lequel tu m'attends, à coup sûr! un jour pendant lequel tu m'accuses peut-être!

TRENTE-SIXIÈME LETTRE.

12 juillet au soir, au village d'Alos.

Un paysan a consenti à me servir de guide; j'ai traversé la rivière sur sa mule. La rivière un instant a failli nous entraîner tous; pendant un tiers du courant l'animal a perdu pied. J'ai levé les yeux au ciel, j'ai croisé mes mains sur ma poitrine, et j'ai dit :

— Si je meurs, mon Dieu, vous savez que c'est pour lui!

Tu vois bien que nous devons nous retrouver, puisque je ne suis pas morte.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE.

15 juillet.

J'ai repris mes courses à pied, toujours guidée par notre colombe. Le 13, j'ai été d'Alos à Castillon : c'était une forte journée pour la pauvre petite. Je devrais avoir plus de pitié d'elle ; j'ai fait au moins trois lieues.

Le lendemain 14, j'ai payé ma cruauté de la veille en faisant une lieue à peine, et aujourd'hui 15, me voici arrivée à Saint-Lary, de l'autre côté d'un petit ruisseau sans nom qui va se jeter dans la Salat.

Au reste, je suis sur la route, j'en suis certaine. La colombe n'hésite pas un instant, ne dévie pas une seconde. Elle va droit devant elle sans hésitation aucune. Seulement le temps se passe et tu attends; le temps se passe et tu as fait un vœu.

Oh! ce vœu, ne te hâte pas de l'accomplir, bien aimé! Crois en moi, crois dans ton Isabelle!

Tu as douté d'elle un instant, et cela nous a coûté cher à tous deux.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE.

18 juillet.

Voilà trois jours que j'erre presque au hasard, contournant des bois, longeant des ruisseaux. Hélas! l'air n'a pas tous les obstacles que m'oppose la terre. La colombe passait là où je suis forcée de m'arrêter parfois. Je te l'avoue, ô mon bien-aimé! le courage et les forces me manquent à la fois, et je me couche au pied de quelque arbre, mourante, désespérée.

Il y a déjà onze jours que je suis partie, et j'ai fait à peine quinze ou dix-huit lieues, ce qu'elle faisait en une heure elle, quand elle était notre messagère d'amour et qu'elle passait rapide comme la flèche au-dessus de ces misérables reptiles qui s'intitulent les rois de la création, qui n'ont pas l'instinct d'un oiseau, et qui mettent onze jours à faire le chemin qu'une colombe fait dans une heure.

Dis-moi, comment se fait-il qu'une misérable aiguille aimantée sache où est le nord, et que moi, moi, une créature vivante, pensante, agissante, faite à l'image du Créateur, je ne sache pas où tu es?

Comment se fait-il qu'un vaisseau qui part d'un point du monde aille à l'autre bout de ce monde retrouver une île au milieu de l'Océan, et que moi, moi, je ne puisse te retrouver, toi vers lequel je n'ai pour ainsi dire qu'à étendre les bras?

Oh! je le sens bien, mon Dieu, si je veux le retrouver, ce n'est pas vers lui qu'il faut que j'étende les bras, c'est vers vous!

Mon Dieu, soutenez-moi! mon Dieu, conduisez-moi! mon Dieu, guidez-moi!

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE.

29 juillet.

Je reviens à moi, au jour, à la vie.

J'ai cru mourir, mon bien-aimé comte, et peu s'en est fallu que je ne sache enfin où tu étais, car les morts savent tout; peu s'en est fallu que ce soit le fantôme de ton Isabelle qui soit entré dans ta cellule, la nuit, à l'heure où entrent les fantômes.

C'est pour cela que je regrette de vivre. En voyant mon ombre, tu aurais compris que j'étais morte, tandis qu'en ne revoyant ni ombre ni corps, tu peux croire que je t'ai oublié ou trahi. Ne dis pas non, hélas! tu l'as bien cru une fois.

Oh! je ne t'ai ni oublié ni trahi ; je t'aime! je t'aime! mais j'ai failli mourir, voilà tout.

Tu te rappelles ce blessé qui avait eu soif, qui s'était traîné près du ruisseau, en perdant les dernières gouttes de son sang, les dernières haleines de son souffle, tout cela pour atteindre l'eau, et qui était mort en buvant la première gorgée? Eh bien, il en a été presque ainsi de moi. Après une longue course dans des bois qu'on m'a dit être ceux de Mauléon, je suis arrivée haletante à une source. Cette source sortait de terre et était glacée. J'ai bu, croyant reprendre des forces et pouvoir continuer ma route. Je suis repartie, en effet; mais j'avais marché cent pas à peine, que je me suis arrêtée grelottante, un frisson a envahi tout mon corps, et je suis tombée évanouie sur le bord du petit sentier que je suivais.

Ce qui s'est passé à la suite de cet évanouissement, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'hier je me suis éveillée très faible, qu'en regardant autour de moi, je me suis trouvée dans une chambre assez propre ; au pied de mon lit veillait une femme inconnue ; à mon chevet se tenait notre colombe caressant ma joue de sa pauvre aile brisée.

Cette femme revenait du marché de Mauléon avec deux hommes qui, voyant que je respirais encore, ont eu pitié de moi et m'ont conduite où je suis.

Où je suis, c'est à un petit village près de Nertier, à ce que l'on m'a dit; la chambre que j'habite domine les environs, à ce qu'il paraît, car de mon lit je ne vois que le ciel.

Oh! le ciel, le ciel! c'est de lui seul que j'attends secours.

Hier, j'ai demandé la date du mois: on m'a dit que nous étions au 28 juillet. Hélas! voilà plus de vingt jours que je suis partie et que j'erre à l'aventure. Où suis-je? loin ou près de toi?

J'ai demandé du papier, de l'encre et une plume; mais aux premières lettres que j'ai tracées, la tête m'a tourné et il m'a été impossible de continuer.

Ce soir je vais mieux; j'écris presque sans fatigue et ne me suis reposée que trois fois pour écrire les trente ou quarante lignes qui composent déjà cette lettre.

J'ai remercié la bonne femme qui me garde. Je n'ai plus besoin d'être veillée, je suis mieux, je me sens forte. Cette nuit j'essaierai de me lever, et demain de me mettre en route.

Je mourrais à rester ainsi inactive, tandis que tu m'at-

tends ; car tu m'attends, n'est-ce pas, bien-aimé de mon cœur, tu m'attends?

La colombe aussi est bien reposée ; j'espère qu'elle pourra fournir de plus longs vols et par conséquent me rapprocher plus rapidement de toi.

J'espérais passer la nuit entière à t'écrire, mais j'avais trop présumé de mes forces; il faut que je m'arrête, il faut que je te dise adieu ; mes oreilles tintent, tout vacille autour de moi, et les lettres que trace ma plume me semblent de feu.

Ah !...

QUARANTIEME LETTRE.

Quatre heures du matin.

J'ai dormi deux heures à peu près d'un sommeil horriblement agité et qui ressemblait fort à du délire. Heureusement, en rouvrant les yeux, je vois le jour près de naître.

Oh! mon bien-aimé. la belle chose que la naissance du jour, si nous étions l'un près de l'autre, si nous comptions ensemble, et au fur à mesure qu'elles disparaissent, toutes les étoiles dont tu sais les noms, et qui se fondent et s'évanouissent dans l'éther quelques instans avant que le soleil, qui les chasse, n'apparaisse à son tour!

Je viens d'ouvrir ma fenêtre : il me semble qu'elle doit donner sur une étendue immense. Hélas! plus l'étendue est grande et plus je suis perdue.

Mon Dieu! cette belle fable amoureuse de Thésée et d'Ariane n'est-elle véritablement qu'une fable, et ma prière, ma prière profonde, ardente, éternelle, ne me détachera-t-elle pas de votre droite bénie quelque ange qui m'apporte le fil conducteur qui doit me conduire à lui?

Oh ! j'écoute, je regarde, j'attends.

Rien, rien, mon Dieu ! rien que le soleil, c'est-à-dire votre image, qui, sans paraître encore, colore d'une teinte rose toute l'atmosphère qui baigne la chaîne de montagnes derrière laquelle il se lève en ce moment. Oh ! pour un cœur calme que ce spectacle serait beau ! Comme ces collines, dont le contour bleuâtre se découpe sur ses rayons dorés, sont d'une belle et gracieuse forme ! Comme cette autre chaîne de montagnes qui forme l'horizon est gigantesque et belle avec ses pics neigeux qui s'argentent et qui s'étincellent aux premières flammes de l'astre divin ! Comme cette grande rivière qui sillonne la plaine, et dont le cours vient à moi, est unie, majestueuse et profonde! Comme... oh ! mon Dieu!

Mon Dieu! je ne me trompe pas ; mon Dieu ! cet ange que j'implorais, que j'attends, il est donc venu, invisible, mais réel. Mon Dieu! ces collines derrière lesquelles le soleil se lève, cette double arête au centre de laquelle il se balance en ce moment, ces montagnes de neige qui semblent des piliers d'argent soutenant la voûte du ciel, cette grande rivière qui coule du sud au nord et qui reçoit les ruisseaux voisins comme une souveraine reçoit le tribut de ses sujets... ce sont les collines, ce sont les montagnes, c'est la rivière qu'il m'a décrits et qu'il voit de ses fenêtres; mon horizon, c'est le sien. Mon Dieu! ne m'avez-vous égarée que pour mieux me conduire près de lui? Ne m'avez-vous fermé les yeux que pour me montrer la lumière lorsque je les ouvrirais?

Mon Dieu ! mon Dieu ! votre miséricorde est infinie!

Vous êtes grand, vous êtes saint, vous êtes bon, et ce n'est qu'à genoux qu'on doit vous parler.

A genoux donc, cœur sans foi qui as douté de la bonté du Seigneur ! à genoux ! à genoux ! à genoux!

QUARANTE ET UNIÈME LETTRE.

Quatre heures du matin.

J'ai remercié Dieu et je pars. Oh ! la force m'est revenue avec la foi. Je n'étais faible que parce que j'étais désespérée.

Un dernier coup d'œil, un dernier regard.

Oh ! comme le tableau était fidèle, mon bien-aimé ! Peintre, comme tu as bien vu ! poëte, comme tu as bien décrit! Voilà les cimes des Pyrénées qui passent du blanc mat au reflet de l'argent le plus vif ; voici leurs flancs noirs qui s'éclairent peu à peu, glissant du noir au violet, du violet au bleu clair, comme une inondation de lumière qui descendrait des hauts sommets. Voilà le jour qui se répand dans la plaine ; voilà les ruisseaux qui luisent comme des fils d'argent ; voilà la rivière qui se tord et ondoie comme un ruban de moire ; voilà les petits oiseaux qui chantent dans les buissons de lauriers-roses, dans les haies de grenadiers, dans les touffes de myrtes ; voilà, voilà l'aigle, roi du firmament, qui tourne dans l'éther.

Oh ! mon bien-aimé, nous sommes donc déjà réunis par le regard, et je vois ce que tu vois.

Seulement, d'où le vois-tu?

Attends, attends, ta lettre est là. Oh! tes lettres, elles ne me quittent pas un instant; quand je mourrai, elles seront sur mon cœur, et ceux qui me déposeront dans la tombe auront mission, sous peine de sacrilége, de les y enfermer avec moi.

D'où le vois-tu?

Mon Dieu ! c'est à peine si je puis lire; heureusement je les sais par cœur; si je les perdais, je pourrais les récrire de la première à la dernière ligne.

Je les ai tant lues!

« Ma fenêtre, toute garnie d'un immense jasmin dont les branches chargées de fleurs entrent dans ma chambre qu'elles parfument, s'ouvre au soleil levant. »

C'est cela, c'est cela !

Le soleil vient de se lever à ma gauche, toi tu es à ma droite.

« Le plateau que je domine est incliné du midi au nord, des montagnes à la plaine. »

C'est cela, toujours.

Oui, voici là-bas, là-bas à l'horizon,— merci, Seigneur, de ce que le jour que tu viens de faire est si pur,—voici là-bas le plateau où est situé ton ermitage. Oh ! pourquoi est-il si loin encore ou pourquoi le regard humain est-il si faible! Je vois des centaines de points blancs semés au milieu des arbres verts; lequel de tous ces points blancs est ton ermitage? Oh! colombe chérie, colombe bien-aimée, colombe fille du ciel, c'est à toi de me dire cela.

Je pars, mon bien-aimé, je pars ; chaque minute perdue est un vol fait à ton bonheur et au mien; perdre une minute, ce serait tenter Dieu.

N'est-ce pas pour être arrivé trop tard d'une minute que tu m'as perdue, moi ?

Viens, colombe. Oui, oui, n'est-ce pas, demain, ce soir peut-être nous allons le revoir ?

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE.

31 juillet.

La nuit a interrompu notre recherche, mon bien-aimé; mais j'espère, j'espère!

J'ai interrogé tout le monde, et de loin on m'a montrée s'élevant sur la côte, un couvent de Camaldules, et près de ce couvent une petite maison qui ressemble bien à celle que tu m'as décrite. Oh! je la voyais blanchissante dans la vapeur azurée du soir ; peut-être était-ce la tienne, peut-être de ton côté embrassais-tu des yeux ton horizon, sans savoir que dans cet horizon, invisible pour toi, s'agitait cette pauvre créature qui ne vit plus que par toi, qui va mourir sans toi.

Je me suis informée, t'ai-je dit, et l'on m'a répondu que cette maison était habitée par un solitaire, par un sage, par un homme de Dieu, jeune encore, beau toujours. Cet homme visite la maison du pauvre et le lit du mourant : il a des paroles consolantes pour la souffrance et même pour la mort. Cet homme, c'est toi, mon bien-aimé ; n'est-ce pas, n'est-ce pas que c'est toi?

Si c'est toi, tu as passé dans la journée au village de Camons, où je suis.

Tu as visité un pauvre ouvrier charpentier qui s'est cassé la cuisse en tombant d'un toit. Tu l'as pansé, tu l'as soigné. Puis à toute la famille, à genoux sur ton passage, tu as dit en sortant :

— Vous voilà consolés, priez pour le consolateur.

Oh ! c'est bien toi, et je t'ai reconnu à cette parole douloureuse. Tu m'attends ; tu ne sais pas ce que je suis devenue, et tu souffres.

Tu souffres, car tu doutes. Oh! l'homme doute toujours; moi, je n'ai pas douté : je t'ai cru mort.

Quand je pense que si j'étais arrivée deux heures plus tôt, je te rencontrais peut-être !

Je dis *peut-être*, car si j'étais sûre que ce fût toi, toute brisée que je suis, je partirais à l'instant même; je prendrais un guide ; je me ferais porter. Mais si je me trompais, si ce n'était pas toi ? Oh ! l'instinct de la colombe vaut mieux que tout ; il n'a pas erré un instant. Ce sont les forces qui m'ont manqué et non pas elle qui a failli.

Que fais-tu en ce moment, quelque part que tu sois, mon bien aimé? A moins que tu ne penses à Dieu, tu penses à moi, je l'espère.

Oh ! moi, quand je pense à toi, je pense à Dieu. Quand je pense à Dieu, je pense à toi.

Il est onze heures du soir ; à demain ! à demain ! Un immense espoir, qui est trop puissant pour ne pas venir du ciel, me dit que je te reverrai demain.

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE.

31 juillet, onze heures du soir.

Je ne sais si je te reverrai jamais, bien-aimée de mon cœur ; mais hâte-toi, hâte-toi, minuit sonne, et minuit en sonnant va finir le dernier jour de ma vie qui sonnera sur le monde.

C'est demain le jour indiqué pour mes vœux. J'ai attendu religieusement l'accomplissement entier des trois mois, mais je ne puis manquer ainsi éternellement de parole à Dieu. Dieu me parle, puisque tu te tais; Dieu me réclame, puisque tu m'abandonnes.

Oh ! ce n'est pas sans une douleur profonde que je renonce à cet espoir que pendant un instant tu m'avais rendu.

J'étais rentré corps et âme dans le passé, c'est-à-dire dans le bonheur ; il m'en coûtera plus pour sortir de ce bonheur qu'il ne m'en coûterait pour sortir de la vie.

C'est que la vie du cloître n'est, quoi qu'on dise, ni la mort du corps ni la mort de l'âme. J'ai souvent examiné des cadavres, j'ai abaissé mes yeux sur leurs fronts pâles et livides : c'était la matière qui se décomposait, voilà tout. Aucun rêve ne s'agitait dans ce cerveau endormi pour toujours, aucune douleur matérielle ni morale ne faisait tressaillir ces fibres détendues à jamais.

J'ai souvent examiné au contraire ces cadavres vivans qu'on appelle des moines; pour être plus pâle et plus livide que le front d'un mort, leur front cependant n'était pas celui d'un trépassé, les larmes qui coulaient incessamment de leur cœur comme d'une source profonde et intarissable avaient tiré leurs yeux au fond de leur orbite et avaient creusé le long de leurs joues ce sillon d'amertume auquel Dieu reconnaîtra les élus de la souffrance, dont il fera, je l'espère du moins, les élus de son amour.

Ce frémissement nerveux qui atteste la vie et qui constate la douleur agitait incessamment leurs membres crispés. Ce n'était ni la quiétude de la vie ni le calme du sépulcre : c'était l'agonie lente, fiévreuse, dévorante, qui mène de ce monde à l'autre, de la vie à la mort, du lit au tombeau.

Eh bien, Isabelle, je ne me le dissimule pas, et je descends dans l'abîme après en avoir mesuré toute la profondeur ; moi aussi, je vais entrer dans cette agonie : puisse-t-elle promptement me conduire à la mort!

Adieu, je vais passer la nuit en prière. Les cloches du couvent tinteront à partir de deux heures du matin pour annoncer qu'une âme, sinon un corps, va quitter la terre pour le ciel.

C'est à neuf heures que ceux qui vont être mes frères en Dieu doivent venir me chercher.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE.

1er août, cinq heures du matin.

Je viens de voir se lever une dernière fois le soleil. Jamais il n'avait été plus brillant, plus magnifique, plus splendide. Que lui importent, à lui, les douleurs de ce pauvre petit monde qu'il éclaire ! que lui importent les larmes que je répands et qui trempent le papier ! Je n'ai qu'à les exposer dix minutes à ses rayons, et il les aura bues comme il boit la goutte de rosée qui tremble à l'extrémité du brin d'herbe ou qui roule comme un diamant au fond du calice d'une fleur.

Je ne le verrai plus. La cellule qui m'est destinée donne sur une cour fermée de hautes murailles ; par l'échancrure d'une arcade j'apercevrai seulement un coin du cimetière ; je tâcherai que ce coin me soit accordé pour ma tombe.

Il faut avoir le plus près possible de soi ce que l'on désire atteindre promptement.

Prions !

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE.

Neuf heures du matin.

Les chants s'approchent ; ils viennent me chercher. Je ne veux pas que ces hommes montent ici. Je ne veux pas qu'ils voient vos lettres, qu'ils voient ce papier. Je ne veux pas qu'ils voient mes larmes.

Je vais les attendre sur le seuil ; l'âme reste avec vous, ils n'emporteront que le cadavre.

Adieu.

Le cri qu'a poussé la création tout entière à la mort de son Dieu n'est pas plus profond, plus déchirant, plus lamentable que celui que je jette sur la mort de notre amour.

Adieu ! adieu ! adieu !

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE.

Dix heures.

Votre cellule vide ! votre lettre toute trempée de larmes ! votre suprême adieu !

J'arrive une demi-heure trop tard.

Si cependant les vœux n'étaient pas encore prononcés !

Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi la force.

Oh ! colombe, colombe, si j'avais ton aile, toute brisée qu'elle est !

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE.

(*Fragment d'une lettre retrouvée dans les archives du couvent des Ursulines de Montolieu, mais dont la première partie manque.*)

. . . .
. . . . Au point du jour, je suis partie du village de Camons, où, comme je vous l'ai dit, très chère mère en Dieu, tout me faisait croire qu'il était venu dans la journée.

J'avais interrogé toute la famille du pauvre charpentier blessé, et à son signalement je l'eusse reconnu, si déjà mon cœur ne m'eût dit que c'était lui.

D'ailleurs, ces paroles qu'il avait prononcées en les quittant :

« Vous voilà consolés, priez pour le consolateur ! »

Ne pouvaient venir que de cette âme souffrante et prête à se vouer à Dieu.

Je repris donc des forces dans l'espérance de le revoir;

il fallait, si je prenais un cheval ou une voiture, faire un immense détour pour atteindre cette petite maison qui m'apparaissait comme un point blanc, près de ce sombre et massif couvent des Camaldules, qui, quoique distant de près de trois lieues à vol d'oiseau, m'envoyait le bruit de ses cloches sur l'aile du vent.

En sortant du village, je lâchai la colombe; la pauvre petite fit un de ses plus longs vols, près de deux cents pas, dans la direction de la maison que mon regard dévorait. Je n'eus plus de doutes; l'approche du but lui avait donné, comme à moi, des forces.

Par malheur, il n'y avait aucun chemin tracé; il me fallait suivre le penchant de la montagne, tantôt coupée par des ravins, tantôt sillonnée par des ruisseaux, tantôt chargée de petits bois dans lesquels je n'osais m'engager de peur de me perdre.

Je marchai trois heures sans m'arrêter; mais à peine, à cause des détours, avais-je fait deux lieues.

Souvent la maison disparaissait, et, sans ma colombe chérie, je me serais égarée. Je la jetais en l'air et suivais la direction que son vol m'avait tracée.

Enfin, il me sembla qu'en m'approchant la route devenait moins hérissée de difficultés. J'entendis sonner huit heures à un petit village; je ne sais pourquoi il me sembla que le timbre de cette horloge avait quelque chose de triste qui me serra le cœur. On eût dit que chaque heure, en passant près de moi sur ses ailes de bronze, me disait :

Hâte-toi! hâte-toi!

Je me hâtai, et bientôt je commençai à distinguer la petite maison dans ses détails. A mesure que j'en approchais, je reconnaissais la description qu'il m'en avait faite : la fenêtre par laquelle il regardait se lever le soleil, le jasmin qui ombrageait cette fenêtre et qui n'était de loin, pour moi, qu'une palissade verte.

Un instant je crus l'apercevoir à cette fenêtre, et, soit vision, soit réalité, j'étendis les bras, je poussai un cri.

Hélas! j'étais à plus d'un quart de lieue encore! il ne me vit ni ne m'entendit.

Les cloches du couvent tintaient toujours; je me rappelai malgré moi ce tintement nocturne et incessant qui avait précédé pour moi la prise de voile, et parfois, comme un terrible soupçon, il me passait par l'esprit et par le cœur que c'était pour lui que les cloches tintaient ainsi.

Mais je me disais à moi-même en secouant la tête : Non non, non!

J'approchai toujours; alors je vis une longue procession composée de moines qui se rendaient à la petite maison blanche et qui, un instant après, reprirent le chemin du couvent.

Qu'allaient-ils chercher à cette maison?

Etait-ce un vivant ou un mort?

J'allais le savoir, car je n'étais plus qu'à quelques centaines de pas de la maison, lorsqu'un torrent me barra le passage.

Il descendait si rapide, si chargé de pierres, si fangeux; il paraissait si profond, que je ne tentai pas même de le traverser.

Je remontai vers sa source en courant, malgré ma fatigue; mais je sentais que j'arriverais jusqu'à cette maison. Il est vrai que là, selon toute probabilité, toute cette force factice m'abandonnerait.

Au bout d'un quart d'heure de marche, j'arrivai à un arbre jeté d'un bord à l'autre. Dans tout autre temps, je n'aurais jamais osé me hasarder sur ce pont mouvant, le paradis eût-il été de l'autre côté. Je m'y élançai et le traversai d'un pied sûr comme je l'avais mesuré d'un œil ferme.

Arrivée là, plus d'obstacle, une espèce de chemin frayé; je continuai ma course; seulement ma course devenait plus rapide au fur et à mesure que j'approchais.

Je l'atteignis, ce but si désiré; la porte était ouverte : je franchis le seuil; un escalier s'offrait à ma droite, je m'y élançai, mais silencieuse, sans appeler personne. Je n'osais pas depuis que j'avais touché la porte; j'avais la conviction que je trouverais la chambre vide.

La chambre était vide, la fenêtre ouverte, et sur une table une lettre toute trempée encore de larmes.

Cette lettre, ô ma mère! cette lettre, dont les dernières lignes étaient tracées depuis une demi-heure à peine, cette lettre, c'était son suprême adieu.

J'arrivais une demi-heure trop tard : il était à l'église, il prononçait ses vœux.

Je sentis la maison trembler sous mes pieds; il me sembla que tout tournait autour de moi. Je commençai un cri qui devait se terminer par mon dernier soupir, quand tout à coup cette idée me vint que le sacrifice n'était peut-être point accompli, que les vœux n'étaient pas encore prononcés.

Je m'élançai hors de la maison, reprenant instinctivement ma colombe, qui s'était posée sur une branche de buis bénit.

Le couvent était à cent pas à peu près; mais cette fois je sentais bien qu'il ne me resterait pas assez de forces pour atteindre l'église. Je n'avais plus qu'un reste de raison dans le cerveau, qu'un reste de souffle dans la poitrine.

J'entendais les prêtres qui chantaient le *Magnificat*;

J'entendais l'orgue qui jouait le *Veni Creator.*

Mon Dieu! mon Dieu! il me restait quelques secondes, et voilà tout.

Malheur! trois fois malheur! l'église se présentait à moi du côté de l'abside; il fallait en faire le tour pour trouver la porte.

La fenêtre du milieu était ouverte; mais comment espérer que ma voix dominerait le bruit de l'orgue et le chant des prêtres?

J'essayai de crier cependant; un râlement sourd sortit de ma poitrine, et voilà tout.

Il y a des instans où l'on comprend que tout nous abandonne et que tout est perdu.

Je sentis mes idées se confondre; tout se brisa en moi; puis, au milieu de ce chaos, un éclair, une flamme, une lueur traversa mon cœur.

Je lançai la colombe vers la fenêtre ouverte, et je tombai évanouie.

Bonté du ciel! quand je revins à moi, j'étais dans ses bras.

Il avait déjà la robe du moine, il avait déjà la tonsure du prêtre, et cependant il était à moi, à moi, à moi!

A moi, pour toujours!

Le serment déjà commencé sur les lèvres, la colombe, descendant comme l'Esprit Saint sur un rayon de soleil, l'avait interrompu.

Colombe bien-aimée, tu seras sculptée sur notre tombeau, endormie dans nos mains entrelacées.

Je vous ai promis de vous écrire si je le retrouvais, sainte mère. Dieu, dans sa miséricorde infinie, a permis que je le retrouve, et je vous écris.

Votre fille bien respectueuse et bien reconnaissante,

ISABELLE DE LAUTREC, Csse DE MORET.

Palerme l'heureuse, 10 septembre 1638.

FIN DE LA COLOMBE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant.

MURAT.

I.

TOULON.

Le 18 juin 1815, à l'heure même où les destinées de l'Europe se décidaient à Waterloo, un homme habillé en mendiant suivait silencieusement la route de Toulon à Marseille. Arrivé à l'entrée des gorges d'Ollioulles, il s'arrêta sur une petite éminence qui lui permettait de découvrir tout le paysage qui l'entourait : alors, soit qu'il fût parvenu au terme de son voyage, soit qu'avant de s'engager dans cet âpre et sombre défilé, qu'on appelle les Thermopyles de la Provence, il voulût jouir encore quelque temps de la vue magnifique qui se déroulait à l'horizon méridional, il alla s'asseoir sur le talus du fossé qui bordait la grande route, tournant le dos aux montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre au nord de la ville, et ayant par conséquent à ses pieds une riche plaine, dont la végétation asiatique rassemble, comme dans une serre, des arbres et des plantes inconnus au reste de la France. Au delà de cette plaine resplendissante des derniers rayons du soleil, s'étendait la mer, calme et unie comme une glace, et à la surface de l'eau glissait légèrement un seul brick de guerre, qui, profitant d'une fraîche brise de terre, lui ouvrait toutes ses voiles, et, poussé par elles, gagnait rapidement la mer d'Italie. Le mendiant le suivit avidement des yeux, jusqu'au moment où il disparut entre la pointe du cap de Gien et la première des îles d'Hyères, puis, dès que la blanche apparition se fut effacée, il poussa un profond soupir, laissa retomber son front entre ses mains, et resta immobile et absorbé dans ses réflexions, jusqu'au moment où le bruit d'une cavalcade le fit tressaillir ; il releva aussitôt la tête, secoua ses longs cheveux noirs, comme s'il voulait faire tomber de son front les amères pensées qui l'accablaient, et fixant les yeux vers l'entrée des gorges, du côté d'où venait le bruit, il en vit bientôt sortir deux cavaliers qu'il reconnut sans doute ; car aussitôt, se relevant de toute sa hauteur, il laissa tomber le bâton qu'il tenait à la main, croisa les bras et se tourna vers eux. De leur côté, les nouveaux arrivans l'eurent à peine aperçu qu'ils s'arrêtèrent, et que celui qui marchait le premier descendit de cheval, jeta la bride au bras de son compagnon, et mettant le chapeau à la main, quoiqu'il fût à plus de cinquante pas de l'homme aux haillons, s'avança respectueusement vers lui ; le mendiant le laissa approcher d'un air de dignité sombre et sans faire un seul mouvement ; puis, lorsqu'il ne fut plus qu'à une faible distance :

— Eh bien ! monsieur le maréchal, lui dit-il, avez-vous reçu des nouvelles ?

— Oui, sire, répondit tristement celui qui l'interrogeait.

— Et quelles sont-elles ?...

— Telles que j'eusse préféré que tout autre que moi les annonçât à votre majesté...

— Ainsi l'empereur refuse mes services ! il oublie les victoires d'Aboukir, d'Eylau, de la Moscowa ?

— Non, sire ; mais il se souvient du traité de Naples, de la prise de Reggio et de la déclaration de guerre au vice-roi d'Italie.

Le mendiant se frappa le front.

— Oui, oui, à ses yeux peut-être ai-je mérité ces reproches ; mais il me semble cependant qu'il devrait se rappeler qu'il y eut deux hommes en moi, le soldat dont il a fait son frère, et son frère dont il a fait un roi.... Oui, comme frère, j'eus des torts et de grands torts envers lui ; mais comme roi, sur mon âme ! je ne pouvais faire autrement... Il me fallait choisir entre mon sabre et ma couronne, entre un régiment et un peuple !... Tenez, Brune, vous ne savez pas comment la chose s'est passée ! Il y avait une flotte anglaise dont le canon grondait dans le port ; il y avait une population napolitaine qui hurlait dans les rues. Si j'avais été seul, j'aurais passé avec un bateau au milieu de la flotte, avec mon sabre au milieu de la foule ; mais j'avais une femme, des enfans. Cependant j'ai hésité, l'idée que l'épithète de traître et de transfuge s'attacherait à mon nom m'a fait verser plus de larmes que ne m'en coûtera jamais la perte de mon trône, et peut-être la mort des êtres que j'aime le plus... Enfin, il ne veut pas de moi, n'est-ce pas ?... Il me refuse comme général, comme capitaine, comme soldat ?... Que me reste-t-il donc à faire ?

— Sire, il faut que votre majesté sorte à l'instant de France*.

— Et si je n'obéissais pas?

— Mes ordres sont alors de vous arrêter et de vous livrer à un conseil de guerre!

— Ce que tu ne ferais pas, n'est-ce pas, mon vieux camarade?

— Ce que je ferais, en priant Dieu de me frapper de mort au moment où j'étendrais la main sur vous!

— Je vous reconnais là, Brune; vous avez pu rester brave et loyal, vous! Il ne vous a pas donné un royaume, il ne vous a pas mis autour du front ce cercle de feu qu'on appelle une couronne et qui rend fou; il ne vous a pas placé entre votre conscience et votre famille. Ainsi il me faut quitter la France, recommencer la vie errante, dire adieu à Toulon qui me rappelait tant de souvenirs. Tenez, Brune, continua Murat en s'appuyant sur le bras du maréchal, ne voilà-t-il pas des pins aussi beaux que ceux de la villa Pamphile, des palmiers pareils à ceux du Caire, des montagnes qu'on croirait une chaine du Tyrol? Voyez, à gauche, ce cap de Gien, n'est-ce pas, moins le Vésuve, quelque chose comme Castellamare et Sorrente? Et tenez, Saint-Mandrier, qui ferme là-bas le golfe, ne ressemble-t-il pas à mon rocher de Caprée, que Lamarque a si bien escamoté à cet imbécile d'Hudson Lowe? Ah! mon Dieu! et il me faut quitter tout cela! Il n'y a pas moyen de rester sur ce coin de terre française, dites, Brune?...

— Sire, vous me faites bien mal? répondit le maréchal.

— C'est vrai; ne parlons plus de cela. Quelles nouvelles?

— L'empereur est parti de Paris pour rejoindre l'armée; on doit se battre à cette heure...

— On doit se battre à cette heure, et je ne suis pas là! Oh! je sens que je lui aurais été cependant bien utile un jour de bataille! Avec quel plaisir j'aurais chargé sur ces misérables Prussiens et sur ces infâmes Anglais! Brune, donnez-moi un passeport, je partirai à franc étrier, j'arriverai où sera l'armée, je me ferai reconnaître à un colonel, je lui dirai: Donnez-moi votre régiment; je chargerai avec lui, et si le soir l'empereur ne me tend pas la main, je me brûlerai la cervelle, je vous en donne ma parole d'honneur!... Faites ce que je vous demande, Brune, et de quelque manière que cela finisse, je vous en aurai une reconnaissance éternelle!

— Je ne puis, sire....

— C'est bien, n'en parlons plus.

— Et votre majesté va quitter la France?

— Je ne sais; du reste, accomplissez vos ordres, maréchal, et si vous me retrouvez, faites-moi arrêter; c'est encore un moyen de faire quelque chose pour moi!... La vie m'est aujourd'hui un lourd fardeau, et celui qui m'en délivrera sera le bienvenu... Adieu, Brune.

Et il tendit la main au maréchal; celui-ci voulut la lui baiser, mais Murat ouvrit ses bras, les deux vieux compagnons se tinrent un instant embrassés, la poitrine gonflée de soupirs, les yeux pleins de larmes; puis enfin ils se séparèrent. Brune remonta à cheval, Murat reprit son bâton, et ces deux hommes s'éloignèrent chacun de son côté, l'un pour aller se faire assassiner à Avignon, et l'autre pour aller se faire fusiller au Pizzo.

Pendant ce temps, comme Richard III, Napoléon échangeait à Waterloo sa couronne pour un cheval.

Après l'entrevue que nous venons de rapporter, l'ex-roi de Naples se retira chez son neveu, qui se nommait Bonafoux, et qui était capitaine de frégate; mais cette retraite ne pouvait être que provisoire, la parenté devait éveiller les soupçons de l'autorité. En conséquence, Bonafoux songea à procurer à son oncle un asile plus secret. Il jeta les yeux sur un avocat de ses amis, dont il connaissait l'inflexible probité, et le soir même il se présenta chez lui. Après avoir causé de choses indifférentes, il lui demanda s'il n'avait pas une campagne au bord de la mer, et, sur sa réponse affirmative, il s'invita pour le lendemain à déjeuner chez lui; la proposition, comme on le pense, fut acceptée avec plaisir.

Le lendemain, à l'heure convenue, Bonafoux arriva à Bonette, c'était le nom de la maison de campagne qu'habitaient la femme et la fille de monsieur Marouin. Quant à lui, attaché au barreau de Toulon, il était obligé de rester dans cette ville. Après les premiers complimens d'usage, Bonafoux s'avança vers la fenêtre, et faisant signe à Marouin de le rejoindre:

— Je croyais, lui dit-il avec inquiétude, que votre campagne était située plus près de la mer.

— Nous en sommes à dix minutes de chemin à peine.

— Mais on ne l'aperçoit pas.

— C'est cette colline qui nous empêche de la voir.

— En attendant le déjeuner, voulez-vous que nous allions faire un tour sur la côte?

— Volontiers. Votre cheval n'est pas encore dessellé, je vais faire mettre la selle au mien, et je viens vous reprendre.

Marouin sortit. Bonafoux resta devant la fenêtre, absorbé dans ses pensées. Au reste, les maîtresses de la maison, distraites par les préparatifs du déjeuner, ne remarquèrent point ou ne parurent point remarquer sa préoccupation. Au bout de cinq minutes, Marouin rentra; tout était prêt. L'avocat et son hôte montèrent à cheval et se dirigèrent rapidement vers la mer. Arrivé sur la grève, le capitaine ralentit le pas de sa monture, et, longeant la plage pendant une demi-heure à peu près, il parut apporter la plus grande attention au gisement des côtes. Marouin le suivait sans lui faire de question sur cet examen, que la qualité d'officier de marine rendait tout naturel. Enfin, après une heure de marche, les deux convives rentrèrent à la maison de campagne. Marouin voulut faire desseller les chevaux; mais Bonafoux s'y opposa, disant qu'aussitôt après le déjeuner il était obligé de retourner à Toulon. Effectivement, à peine le café était-il enlevé que le capitaine se leva et prit congé de ses hôtes. Marouin, rappelé à la ville par ses affaires, monta à cheval avec lui, et les deux amis reprirent ensemble le chemin de Toulon.

Au bout de dix minutes de marche, Bonafoux se rapprocha de son compagnon de route, et lui appuyant la main sur la cuisse:

— Marouin, lui dit-il, j'ai quelque chose de grave à vous dire, un secret important à vous confier.

— Dites, capitaine. Après les confesseurs, vous savez qu'il n'y a rien de plus discret que les notaires, et après les notaires que les avocats.

— Vous pensez bien que je ne suis pas venu à votre campagne pour le seul plaisir de faire une promenade. Un objet plus important, une responsabilité plus sérieuse me préoccupent, et je vous ai choisi entre tous mes amis, pensant que vous m'étiez assez dévoué pour me rendre un grand service.

— Vous avez bien fait, capitaine.

— Venons au fait clairement et rapidement, comme il convient de le faire entre hommes qui s'estiment et qui comptent l'un sur l'autre. Mon oncle, le roi Joachim, est proscrit; il est caché chez moi, mais il ne peut y rester, car je suis la première personne chez laquelle on viendra faire visite. Votre campagne est isolée, et, par conséquent, on ne peut plus convenable pour lui servir de retraite. Il faut que vous la mettiez à notre disposition jusqu'au moment où les événemens permettront au roi de prendre une détermination quelconque.

— Vous pouvez en disposer, dit Marouin.

— C'est bien; mon oncle y viendra coucher cette nuit.

— Mais donnez-moi le temps au moins de la rendre digne de l'hôte royal que je vais avoir l'honneur de recevoir.

— Mon pauvre Marouin, vous vous donneriez une peine inutile, et vous nous imposeriez un retard fâcheux. Le roi Joachim a perdu l'habitude des palais et des courtisans; il est trop heureux aujourd'hui quand il trouve une chaumière et un ami; d'ailleurs je l'ai prévenu, tant d'avance j'étais sûr de votre réponse. Il compte coucher chez vous ce soir; si maintenant j'essayais de changer quelque chose à sa détermination, il verrait un refus dans ce qui ne serait qu'un délai, et vous perdriez tout le mérite de votre belle et bonne action.

* Madame la duchesse d'Abrantès a, dans ses *Mémoires sur la Restauration*, magnifiquement raconté cette scène, dont, comme le général T., elle connaissait les détails par un tém in oculaire.
Note de l'Éditeur.

Ainsi, c'est chose dite : ce soir, à dix heures, au Champ-de-Mars.

A ces mots, le capitaine mit son cheval au galop et disparut. Marouin fit tourner bride au sien, et revint à sa campagne donner les ordres nécessaires à la réception d'un étranger dont il ne dit pas le nom.

A dix heures du soir, ainsi que la chose avait été convenue, Marouin était au Champ-de-Mars, encombré alors par l'artillerie de campagne du maréchal Brune. Personne n'était arrivé encore. Il se promenait entre les caissons, lorsque le factionnaire vint à lui et lui demanda ce qu'il faisait. La réponse était assez difficile : on ne se promène guère pour son plaisir à dix heures du soir au milieu d'un parc d'artillerie; aussi demanda-t-il à parler au chef du poste. L'officier s'avança : monsieur Marouin se fit reconnaître à lui pour avocat, adjoint au maire de la ville de Toulon, lui dit qu'il avait donné rendez-vous à quelqu'un au Champ-de-Mars, ignorant que ce fût chose défendue, et qu'il attendait cette personne. En conséquence de cette explication, l'officier l'autorisa à rester et rentra au poste. Quant à la sentinelle, fidèle observatrice de la subordination, elle continua sa promenade mesurée sans s'inquiéter davantage de la présence d'un étranger.

Quelques minutes après, un groupe de plusieurs personnes parut du côté des Lices. Le ciel était magnifique, la lune brillante. Marouin reconnut Bonafoux et s'avança vers lui. Le capitaine lui prit aussitôt la main, le conduisit au roi, et s'adressant successivement à chacun d'eux : « Sire, dit-il, voici l'ami dont je vous ai parlé. » Puis, se retournant vers Marouin : « Et vous, lui dit-il, voici le roi de Naples, proscrit et fugitif, que je vous confie. Je ne parle pas de la possibilité qu'il reprenne un jour sa couronne; ce serait vous ôter tout le mérite de votre belle action... Maintenant servez-lui de guide, nous vous suivrons de loin, marchez. »

Le roi et l'avocat se mirent en route aussitôt. Murat était alors vêtu d'une redingote bleue, moitié militaire moitié civile, et boutonnée jusqu'en haut; il avait un pantalon blanc et des bottes à éperons. Il portait les cheveux longs, de larges moustaches et d'épais favoris qui lui faisaient le tour du cou. Tout le long de la route il interrogea son hôte sur la situation de la campagne qu'il allait habiter et sur la facilité qu'il aurait, en cas d'alerte, à gagner la mer. Vers minuit, le roi et Marouin arrivèrent à Bonette; la suite royale les rejoignit au bout de dix minutes : elle se composait d'une trentaine de personnes. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, cette petite troupe, dernière cour du roi déchu, se retira pour se disperser dans la ville et ses environs, et Murat resta seul avec les femmes, ne gardant auprès de lui qu'un seul valet de chambre nommé Leblanc.

Murat resta un mois à peu près dans cette solitude, occupant toutes ses journées à répondre aux journaux qui l'avaient accusé de trahison envers l'empereur. Cette accusation était sa préoccupation, son fantôme, son spectre : jour et nuit il essayait de l'écarter, en cherchant dans la position difficile où il s'était trouvé toutes les raisons qu'elle pouvait lui offrir d'agir comme il avait agi. Pendant ce temps, la désastreuse nouvelle de la défaite de Waterloo s'était répandue. L'empereur, qui venait de proscrire, était proscrit lui-même, et il attendait à Rochefort, comme Murat à Toulon, ce que les ennemis allaient décider de lui. On ignore encore à quelle voix intérieure a cédé Napoléon lorsque, repoussant les conseils du général Lallemand et le dévoûment du capitaine Bodin, il préféra l'Angleterre à l'Amérique, et s'en alla, moderne Prométhée, s'étendre sur le rocher de Sainte-Hélène. Nous allons dire, nous, quelle circonstance fortuite conduisit Murat dans les fossés de Pizzo; puis nous laisserons les fatalistes tirer de cette étrange histoire telle déduction philosophique qu'il leur plaira. Quant à nous, simple annaliste, nous ne pouvons que répondre de l'exactitude des faits que nous avons déjà racontés et de ceux qui vont suivre.

Le roi Louis XVIII était remonté sur le trône; tout espoir de rester en France était donc perdu pour Murat; il fallait partir. Son neveu Bonafoux fréta un brick pour les Etats-Unis, sous le nom du prince Rocca Romana. Toute la suite se rendit à bord, et l'on commença d'y faire transporter les objets précieux que le proscrit avait pu sauver dans le naufrage de sa royauté. D'abord ce fut un sac d'or pesant cent livres à peu près, une garde d'épée sur laquelle étaient les portraits du roi, de la reine et de ses enfans, et les actes de l'état civil de sa famille, reliés en velours et ornés de ses armes. Quant à Murat, il avait gardé sur lui une ceinture dans laquelle était, entre quelques papiers précieux, une vingtaine de diamans démontés qu'il estimait lui-même à une valeur de quatre millions.

Tous ces préparatifs de départ arrêtés, il fut convenu que le lendemain, 1er août, à cinq heures du matin, la barque du brick viendrait chercher le roi dans une petite baie distante de dix minutes de chemin de la maison de campagne qu'il habitait. Le roi passa la nuit à tracer à monsieur Marouin un itinéraire à l'aide duquel il devait arriver jusqu'à la reine, qui alors était, je crois, en Autriche. Au moment de partir il fut terminé, et en quittant le seuil de cette maison hospitalière, où il avait trouvé un refuge, il le remit à son hôte avec un volume de Voltaire que son édition stéréotype rendait portatif. Au bas du conte de *Micromégas*, le roi avait écrit : *

« Tranquillise-toi, ma chère Caroline; quoique bien malheureux, je suis libre. Je pars sans savoir où je vais; mais partout où j'irai mon cœur sera à toi et à mes enfans.

» J. M. »

Dix minutes après, Murat et son hôte attendaient sur la plage de Bonette l'arrivée du canot qui devait conduire le fugitif à son bâtiment.

Ils attendirent ainsi jusqu'à midi, et rien ne parut; et cependant ils voyaient à l'horizon le brick sauveur qui, ne pouvant tenir l'ancre à cause de la profondeur de la mer, courait des bordées, au risque, par cette manœuvre, de donner l'éveil aux sentinelles de la côte. A midi, le roi, écrasé de fatigue, brûlé par le soleil, était couché sur la plage, lorsqu'un domestique arriva portant quelques rafraîchissemens que madame Marouin, inquiète, envoyait à tout hasard à son mari. Le roi prit un verre d'eau rougie, mangea une orange, se releva un instant pour regarder si, dans l'immensité de cette mer, il ne verrait pas venir à lui la barque qu'il attendait. La mer était déserte, et le brick seul se courbait gracieusement à l'horizon, impatient de partir comme un cheval qui attend son maître.

Le roi poussa un soupir et se recoucha sur le sable. Le domestique retourna à Bonette avec l'ordre d'envoyer à la plage le frère de monsieur Marouin. Un quart d'heure après il arrivait, et presque aussitôt il repartait à grande course de cheval pour Toulon, afin de savoir de monsieur Bonafoux la cause qui avait empêché la barque de venir prendre le roi. En arrivant chez le capitaine, il trouva la maison envahie par la force armée; on faisait une visite domiciliaire dont Murat était l'objet. Le messager parvint enfin au milieu du tumulte jusqu'à celui auprès duquel il était envoyé, et là il apprit que le canot était parti à l'heure convenue, et qu'il fallait qu'il se fût égaré dans les calanges de Saint-Louis et de Sainte-Marguerite. C'est en effet ce qui était arrivé. A cinq heures, monsieur Marouin rapportait ces nouvelles à son frère et au roi. Elles étaient embarrassantes. Le roi n'avait plus le courage de défendre sa vie, même par la fuite; il était dans un de ces momens d'abattement qui saisissent parfois l'homme le plus fort, incapable d'émettre une opinion pour sa propre sûreté, et laissant monsieur Marouin maître d'y pourvoir comme bon lui semblerait. En ce moment un pêcheur rentrait en chantant dans le port. Marouin lui fit signe de venir, il obéit.

Marouin commença par acheter à cet homme tout le poisson qu'il avait pris; puis, après qu'il l'eut payé avec quelques pièces de monnaie, il fit briller de l'or à ses yeux, et lui offrit trois louis s'il voulait conduire un passager au brick que l'on apercevait en face de la Croix-des-Signaux. Le pêcheur

* Ce volume est encore entre les mains de M. Marouin, à Toulon

accepta. Cette chance de salut rendit à l'instant même toutes ses forces à Murat ; il se leva, embrassa monsieur Marouin, lui recommanda d'aller trouver sa femme et de lui remettre le volume de Voltaire, puis il s'élança dans la barque, qui s'éloigna aussitôt.

Elle était déjà à quelque distance de la côte, lorsque le roi arrêta le rameur et fit signe à Marouin qu'il avait oublié quelque chose. En effet, sur la plage était un sac de nuit dans lequel Murat avait renfermé une magnifique paire de pistolets montés en vermeil, qui lui avait été donnée par la reine, et à laquelle il tenait prodigieusement. A peine fut-il à la portée de la voix, qu'il indiqua à son hôte le motif de son retour. Celui-ci prit aussitôt la valise, et, sans attendre que Murat touchât terre, il la lui jeta de la plage dans le bateau; en tombant, le sac de nuit s'ouvrit, et un des pistolets en sortit. Le pêcheur ne jeta qu'un coup d'œil sur l'arme royale, mais ce fut assez pour qu'il remarquât sa richesse et qu'il conçût des soupçons. Il n'en continua pas moins de ramer vers le bâtiment. Monsieur Marouin, le voyant s'éloigner, laissa son frère sur la côte, et, saluant une dernière fois le roi, qui lui rendit son salut, retourna vers la maison pour calmer les inquiétudes de sa femme et prendre lui-même quelques heures de repos dont il avait grand besoin.

Deux heures après, il fut réveillé par une visite domiciliaire; sa maison, à son tour, était envahie par la gendarmerie. On chercha de tous les côtés sans trouver trace du roi. Au moment où les recherches étaient le plus acharnées, son frère rentra; Marouin le regarda en souriant, car il croyait le roi sauvé; mais à l'expression du visage de l'arrivant, il vit qu'il était advenu quelque nouveau malheur. Aussi, au premier moment de relâche que lui donnèrent les visiteurs, il s'approcha de son frère :

— Eh bien! dit-il, le roi est à bord, j'espère?

— Le roi est à cinquante pas d'ici, caché dans la masure.

— Pourquoi est-il revenu?

— Le pêcheur a prétexté un gros temps, et a refusé de le conduire jusqu'au brick.

— Le misérable!

Les gendarmes rentrèrent.

Toute la nuit se passa en visites infructueuses dans la maison et ses dépendances; plusieurs fois ceux qui cherchaient le roi passèrent à quelques pas de lui, et Murat put entendre leurs menaces et leurs imprécations. Enfin, une demi heure avant le jour, ils se retirèrent. Marouin les laissa s'éloigner, et aussitôt qu'il les eut perdus de vue, il courut à l'endroit où devait être le roi. Il le trouva couché dans un enfoncement et tenant un pistolet de chaque main. Le malheureux n'avait pu résister à la fatigue et s'était endormi. Il hésita un instant à le rendre à cette vie errante et tourmentée; mais il n'y avait pas une minute à perdre. Il le réveilla.

Aussitôt ils s'acheminèrent vers la côte ; le brouillard matinal s'étendait sur la mer. On ne pouvait distinguer à deux cents pas de distance : ils furent obligés d'attendre. Enfin les premiers rayons du soleil commencèrent à attirer à eux cette vapeur nocturne ; elle se déchira, glissant sur la mer, pareille aux nuages qui glissent au ciel. L'œil avide du roi plongeait dans chacune des vallées humides qui se creusaient devant lui, sans y rien distinguer; cependant il espérait toujours que derrière ce rideau mobile il finirait par apercevoir le brick sauveur. Peu à peu l'horizon s'éclaircit; de légères vapeurs, semblables à des fumées, coururent encore quelque temps à la surface de la mer, et dans chacune d'elles le roi croyait reconnaître les voiles blanches de son vaisseau. Enfin la dernière s'effaça lentement, la mer se révéla dans toute son immensité ; elle était déserte. Le brick, n'osant attendre plus long-temps, était parti pendant la nuit.

— Allons, dit le roi en se retournant vers son hôte, le sort en est jeté, j'irai en Corse.

Le même jour, le maréchal Brune était assassiné à Avignon.

II.

LA CORSE

C'est encore sur cette même plage de Bonette, dans cette même baie où nous l'avons vu attendre inutilement le canot de son brick, que toujours accompagné de son hôte fidèle, nous allons retrouver Murat le 22 août de la même année. Ce n'était plus alors par Napoléon qu'il était menacé, c'est par Louis XVIII qu'il était proscrit : ce n'était plus la loyauté militaire de Brune qui venait, les larmes aux yeux, lui signifier les ordres qu'il avait reçus, c'était l'ingratitude haineuse de monsieur de Rivière, qui mettait à prix * la tête de celui qui avait sauvé la sienne **. Monsieur de Rivière avait bien écrit à l'ex-roi de Naples de s'abandonner à la bonne foi et à l'humanité du roi de France, mais cette vague invitation n'avait point paru au proscrit une garantie suffisante, surtout de la part d'un homme qui venait de laisser égorger, presque sous ses yeux, un maréchal de France porteur d'un sauf-conduit signé de sa main. Murat savait le massacre des Mameluks à Marseille, l'assassinat de Brune à Avignon ; il avait été prévenu la veille par le commissaire de police de Toulon *** que l'ordre formel avait été donné de l'arrêter : il n'y avait donc pas moyen de rester plus longtemps en France. La Corse, avec ses villes hospitalières, ses montagnes amies et ses forêts impénétrables, était à cinquante lieues à peine; il fallait gagner la Corse, et attendre dans ses villes, dans ses montagnes ou dans ses forêts, ce que les rois décideraient relativement au sort de celui qu'ils avaient appelé sept ans leur frère.

A dix heures du soir, le roi descendit sur la plage. Le bateau qui devait l'emporter n'était pas encore au rendez-vous; mais, cette fois, il n'y avait aucune crainte qu'il y manquât ; la baie avait été reconnue, pendant la journée, par trois amis dévoués à la fortune adverse : c'étaient messieurs Blancard, Langlade et Donadieu, tous trois officiers de marine, hommes de tête et de cœur, qui s'étaient engagés sur leur vie à conduire Murat en Corse, et qui en effet allaient exposer leur vie pour accomplir leur promesse. Murat vit donc sans inquiétude la plage déserte : ce retard, au contraire, lui donnait quelques instans de joie filiale. Sur ce bout de terrain, sur cette langue de sable, le malheureux proscrit se cramponnait encore à la France, sa mère, tandis qu'une fois le pied posé sur ce bâtiment qui allait l'emporter, la séparation devait être longue, sinon éternelle.

Au milieu de ces pensées, il tressaillit tout-à-coup et poussa un soupir : il venait d'apercevoir, dans l'obscurité transparente de la nuit méridionale, une voile glissant sur les vagues comme un fantôme. Bientôt un chant de marin se fit entendre; Murat reconnut le signal convenu, il y répondit en brûlant l'amorce d'un pistolet, et aussitôt la barque se dirigea vers la terre; mais, comme elle tirait trois pieds d'eau, elle fut forcée de s'arrêter à dix ou douze pas de la plage; deux hommes se jetèrent aussitôt à la mer, et gagnèrent le bord, le troisième resta enveloppé dans son manteau et couché près du gouvernail.

— Eh bien! mes braves amis, dit le roi en allant au-devant de Blancard et de Langlade jusqu'à ce qu'il sentit la vague mouiller ses pieds, le moment est arrivé, n'est-ce pas? Le vent est bon, la mer calme ; il faut partir.

— Oui, répondit Langlade, oui, sire, il faut partir, et peut-être cependant serait-il plus sage de remettre la chose à demain.

— Pourquoi? reprit Murat.

Langlade ne répondit point; mais, se tournant vers le couchant, il leva la main, et, selon l'habitude des marins, il siffla pour appeler le vent.

— C'est inutile, dit Donadieu, qui était resté dans la barque, voici les premières bouffées qui arrivent, bientôt tu en auras

* A 48,000 fr.

** Conspiration de Pichegru.

*** M. Joliclerc.

à n'en savoir que faire... Prends garde, Langlade, prends garde, parfois en appelant le vent on éveille la tempête. — Murat tressaillit, car il semblait que cet avis, qui s'élevait de la mer, lui était donné par l'esprit des eaux; mais l'impression fut courte, et il se remit à l'instant.

— Tant mieux, dit-il, plus nous aurons de vent, plus vite nous marcherons.

— Oui, répondit Langlade, seulement Dieu sait où il nous conduira, s'il continue à tourner ainsi.

— Ne partez pas cette nuit, sire, dit Blancard, joignant son avis à celui de ses deux compagnons.

— Mais enfin, pourquoi cela?

— Parce que, vous voyez cette ligne noire, n'est-ce pas? eh bien! au coucher du soleil elle était à peine visible, la voilà maintenant qui couvre une partie de l'horizon; dans une heure il n'y aura plus une étoile au ciel.

— Avez-vous peur? dit Murat.

— Peur! répondit Langlade, et de quoi? de l'orage? il haussa les épaules. C'est à-peu-près comme si je demandais à votre majesté si elle a peur d'un boulet de canon... Ce que nous en disons, c'est pour vous, sire; mais que voulez-vous que fasse l'orage à des chiens de mer comme nous?

— Partons donc! s'écria Murat en poussant un soupir. Adieu, Marouin... Dieu seul peut vous récompenser de ce que vous avez fait pour moi. Je suis à vos ordres, messieurs.

A ces mots, les deux marins saisirent le roi chacun par une cuisse, et l'élevant sur leurs épaules, ils entrèrent aussitôt dans la mer; en un instant il fut à bord, Langlade et Blancard montèrent derrière lui, Donadieu resta au gouvernail; les deux autres officiers se chargèrent de la manœuvre et commencèrent leur service en déployant les voiles. Aussitôt, comme un cheval qui sent l'éperon, la petite barque sembla s'animer; les marins jetèrent un coup d'œil insoucieux vers la terre, et Murat, sentant qu'il s'éloignait, se retourna du côté de son hôte et lui cria une dernière fois :

— Vous avez votre itinéraire jusqu'à Trieste. . N'oubliez pas ma femme!... Adieu!... Adieu.

— Dieu vous garde, sire, murmura Marouin. — Et quelque temps encore, grâce à la voile blanche qui se dessinait dans l'ombre, il put suivre des yeux la barque qui s'éloignait rapidement; enfin elle disparut. Marouin resta encore quelque temps sur le rivage, quoiqu'il ne vît plus rien; alors un cri affaibli par la distance parvint encore jusqu'à lui : ce cri était le dernier adieu de Murat à la France.

Lorsque monsieur Marouin me raconta un soir, au lieu même où la chose s'était passée, ces détails que je viens de décrire, ils lui étaient si présens, quoique vingt ans se fussent écoulés depuis lors, qu'il se rappelait jusqu'aux moindres accidens de cet embarquement nocturne. De ce moment, il m'assura qu'un pressentiment de malheur l'avait saisi, qu'il ne pouvait s'arracher de cette plage, et que plusieurs fois l'envie lui prit de rappeler le roi; mais, pareil à un homme qui rêve, sa bouche s'ouvrait sans laisser échapper aucun son. Il craignait de paraître insensé; et ce ne fut qu'à une heure du matin, c'est-à-dire deux heures et demie après le départ de la barque, qu'il rentra chez lui avec une tristesse mortelle dans le cœur.

Quant aux aventureux navigateurs, ils s'étaient engagés dans cette large ornière marine qui mène de Toulon à Bastia, et d'abord l'événement parut, aux yeux du roi, démentir la prédiction de nos marins : le vent, au lieu de s'augmenter, tomba peu à peu, et deux heures après le départ, la barque se balançait sans reculer ni avancer sur des vagues qui, de minute en minute, allaient s'aplanissant. Murat regardait tristement s'éteindre, sur cette mer où il se croyait enchaîné, le sillon phosphorescent que le petit bâtiment traînait après lui : il avait amassé du courage contre la tempête, mais non contre le calme; et, sans même interrompre ses compagnons de voyage, à l'inquiétude desquels il se méprenait, il se coucha au fond du bateau, s'enveloppa de son manteau, et fermant les yeux comme s'il dormait, il s'abandonna au flot de ses pensées, bien autrement tumultueux et agité que celui de la mer. Bientôt les deux marins, croyant à son sommeil, se réunirent au pilote, et, s'asseyant près du gouvernail, commencèrent à tenir conseil.

— Vous avez eu tort, Langlade, dit Donadieu, de prendre une barque ou si petite ou si grande . sans pont nous ne pouvons résister à la tempête, et sans rames nous ne pouvons avancer dans le calme.

— Sur Dieu! je n'avais pas le choix. J'ai été obligé de prendre ce que j'ai rencontré, et si ce n'était pas l'époque des madragues, je n'aurais pas même trouvé cette mauvaise péniche, ou bien il me l'aurait fallu aller chercher dans le port, et la surveillance est telle que j'y serais bien entré, mais que je n'aurais probablement pas pu en sortir.

— Est-elle solide au moins? dit Blancard.

— Pardieu! tu sais bien ce que c'est que des planches et des clous qui trempent depuis dix ans dans l'eau salée. Dans les occasions ordinaires on n'en voudrait pas pour aller de Marseille au château d'If; dans une circonstance comme la nôtre on ferait le tour du monde dans une coquille de noix.

— Chut! dit Donadieu. Les marins écoutèrent : un grondement lointain se fit entendre, mais si faible, qu'il fallait l'oreille exercée d'un enfant de la mer pour le distinguer.

— Oui, oui, dit Langlade; c'est un avertissement pour ceux qui ont des jambes ou des ailes de regagner le nid qu'ils n'auraient pas dû quitter.

— Sommes-nous loin des îles? dit vivement Donadieu.

— A une lieue environ.

— Mettez le cap sur elles.

— Et pour quoi faire? dit Murat en se soulevant.

— Pour y relâcher, sire, si nous le pouvons...

— Non, non! s'écria Murat, je ne veux plus remettre le pied à terre qu'en Corse; je ne veux pas quitter encore une fois la France. D'ailleurs, la mer est calme, et voilà le vent qui nous revient...

— Tout à bas! cria Donadieu.

Aussitôt Langlade et Blancard se précipitèrent pour exécuter la manœuvre. La voile glissa le long du mât, et s'abattit au fond du bâtiment.

— Que faites-vous? cria Murat; oubliez-vous que je suis roi et que j'ordonne?

— Sire, dit Donadieu, il y a un roi plus puissant que vous ici, c'est Dieu; il y a une voix qui couvre la vôtre, c'est celle de la tempête... Laissez-nous sauver votre majesté, si la chose est possible, et n'exigez rien de plus...

En ce moment un éclair sillonna l'horizon, un coup de tonnerre, plus rapproché que le premier, se fit entendre, une légère écume monta à la surface de l'eau, la barque frissonna comme un être animé. Murat commença à comprendre que le danger venait; alors il se leva en souriant, jeta derrière lui son chapeau, secoua ses longs cheveux, aspira l'orage comme il aspirait la fumée; le soldat était prêt à combattre.

— Sire, dit Donadieu, vous avez bien vu des batailles; mais peut-être n'avez-vous point vu une tempête : si vous êtes curieux de ce spectacle, cramponnez-vous au mât et regardez, car en voilà une qui se présente bien.

— Que faut-il que je fasse? dit Murat; ne puis-je vous aider en rien?

— Non! pas pour le moment, sire; plus tard nous vous emploierons aux pompes...

Pendant ce dialogue, l'orage avait fait des progrès; il arrivait sur les voyageurs comme un cheval de course, soufflant le vent et le feu par ses naseaux, hennissant le tonnerre et faisant voler l'écume des vagues sous ses pieds. Donadieu pressa le gouvernail, la barque céda comme si elle comprenait la nécessité d'une prompte obéissance, et présenta sa poupe au choc du vent; alors la bourrasque passa laissant derrière elle la mer tremblante, et tout parut rentrer dans le repos. La tempête reprenait haleine.

— En sommes-nous donc quittes pour cette rafale? dit Murat.

— Non, votre majesté, dit Donadieu, ceci n'est qu'une affaire d'avant-garde; tout-à-l'heure le corps d'armée va donner.

— Et ne faisons-nous pas quelques préparatifs pour le recevoir? répondit gaîment le roi.

— Lesquels? dit Donadieu. Nous n'avons plus un pouce de

toile où le vent puisse mordre, et tant que la barque ne fera pas eau nous flotterons comme un bouchon de liége. Tenez-vous bien, sire!...

En effet, une seconde bourrasque accourait, plus rapide que la première, accompagnée de pluie et d'éclairs. Donadieu essaya de répéter la même manœuvre, mais il ne put virer si rapidement que le vent n'enveloppât la barque; le mât se courba comme un roseau ; le canot embarqua une vague.

— Aux pompes, cria Donadieu! Sire, voilà le moment de nous aider...

Blancard, Langlade et Murat saisirent leurs chapeaux et se mirent à vider la barque. La position de ces quatre hommes était affreuse, elle dura trois heures. Au point du jour le vent faiblit; cependant la mer resta grosse et tourmentée. Le besoin de manger commença à se faire sentir; toutes les provisions avaient été atteintes par l'eau de mer, le vin seul avait été préservé du contact. Le roi prit une bouteille, en avala le premier quelques gorgées ; puis il la passa à ses compagnons, qui burent à leur tour : la nécessité avait chassé l'étiquette. Langlade avait par hasard sur lui quelques tablettes de chocolat, qu'il offrit au roi. Murat en fit quatre parts égales et força ses compagnons de manger; puis, le repas fini, on orienta vers la Corse ; mais la barque avait tellement souffert qu'il n'y avait pas probabilité qu'elle pût gagner Bastia.

Le jour se passa tout entier sans que les voyageurs pussent faire plus de dix lieues ; il naviguaient sous la petite voile ; de foque, n'osant tendre la grande voile, et le vent était si variable, que le temps se perdait à combattre ses caprices. Le soir une voie d'eau se déclara ; elle pénétrait à travers les planches disjointes ; les mouchoirs réunis de l'équipage suffirent pour tamponner la barque, et la nuit, qui descendit triste et sombre, les enveloppa pour la seconde fois de son obscurité. Murat écrasé de fatigue, s'endormit ; Blancard et Langlade reprirent place près de Donadieu ; et ces trois hommes, qui semblaient insensibles au sommeil et à la fatigue, veillèrent à la tranquillité de son sommeil.

La nuit fut, en apparence, assez tranquille ; cependant quelquefois des craquemens sourds se faisaient entendre. Alors les trois marins se regardaient avec une expression étrange; puis leurs yeux se reportaient vers le roi, qui dormait au fond de ce bâtiment, dans son manteau trempé d'eau de mer, aussi profondément qu'il avait dormi dans les sables de l'Egypte et dans les neiges de la Russie. Alors l'un d'eux se levait, s'en allait à l'autre bout du canot en sifflant entre ses dents l'air d'une chanson provençale... puis, après avoir consulté le ciel, les vagues et la barque, il revenait auprès de ses camarades, et se rasseyait en murmurant : — C'est impossible ; à moins d'un miracle, nous n'arriverons jamais. — La nuit s'écoula dans ces alternatives. Au point du jour on se trouva en vue d'un bâtiment : — Une voile ! s'écria Donadieu, une voile ! A ce cri le roi se réveilla. En effet, un petit brick marchand apparaissait, venant de Corse et faisant route vers Toulon. Donadieu mit le cap sur lui, Blancard hissa les voiles au point de fatiguer la barque, et Langlade courut à la proue, élevant le manteau du roi au bout d'une espèce de harpon. Bientôt les voyageurs s'aperçurent qu'ils avaient été vus ; le brick manœuvra de manière à se rapprocher d'eux ; au bout de dix minutes ils se trouvèrent à cinquante pas l'un de l'autre. Le capitaine parut sur l'avant. Alors le roi le héla, lui offrant une forte récompense s'il voulait le recevoir à bord avec ses trois compagnons et les conduire en Corse. Le capitaine écouta la proposition ; puis aussitôt, se tournant vers l'équipage, il donna à demi-voix un ordre que Donadieu ne put entendre, mais qu'il saisit probablement par le geste, car aussitôt il commanda à Langlade et à Blancard une manœuvre qui avait pour but de s'éloigner du bâtiment. Ceux-ci obéirent avec la promptitude passive des marins ; mais le roi frappa du pied :

— Que faites-vous, Donadieu ? que faites-vous ? s'écria-t-il ; ne voyez-vous pas qu'il vient à nous?

— Oui, sur mon âme ! je le vois... Obéissez, Langlade ; alerte, Blancard. Oui, il vient sur nous, et peut-être m'en suis-je aperçu trop tard. C'est bien, c'est bien ; à moi maintenant. Alors il se coucha sur le gouvernail, et lui imprima un mouvement si subit et si violent, que la barque, forcée de changer immédiatement de direction, sembla se raidir contre lui, comme ferait un cheval contre le frein ; enfin elle obéit. Une vague énorme, soulevée par le géant qui venait sur elle, l'emporta avec elle comme une feuille ; le brick passa à quelques pieds de sa poupe.

— Ah ! traître! s'écria le roi, qui commença seulement à s'apercevoir de l'intention du capitaine ; en même temps il tira un pistolet de sa ceinture, en criant : A l'abordage, à l'abordage ! et essaya de faire feu sur le brick; mais la poudre était mouillée et ne s'enflamma point. Le roi était furieux, et ne cessait de crier : A l'abordage, à l'abordage !

— Oui, oui, le misérable, ou plutôt l'imbécile, dit Donadieu, il nous a pris pour des forbans, et il a voulu nous couler, comme si nous avions besoin de lui pour cela.

En effet, jetant les yeux sur le canot, il était facile de s'apercevoir qu'il commençait à faire eau. La tentative de salut que venait de risquer Donadieu avait effroyablement fatigué la barque, et la mer entrait par plusieurs écartemens de planches; il fallut se mettre à puiser l'eau avec les chapeaux; ce travail dura dix heures. Enfin Donadieu fit, pour la seconde fois, entendre le cri sauveur : — Une voile ! une voile !...

Le roi et ses deux compagnons cessèrent aussitôt leur travail ; on hissa de nouveau les voiles, on mit le cap sur le bâtiment qui s'avançait et l'on cessa de s'occuper de l'eau, qui, n'étant plus combattue, gagna rapidement.

Désormais c'était une question de temps, de minutes, de secondes, voilà tout ; il s'agissait d'arriver au bâtiment avant de couler bas. Le bâtiment, de son côté, semblait comprendre la position désespérée de ceux qui imploraient son secours, il venait au pas de course ; Langlade le reconnut le premier, c'était une balancelle du gouvernement, un bateau de poste qui faisait le service entre Toulon et Bastia. Langlade était l'ami du capitaine, il l'appela par son nom avec cette voix puissante de l'agonie, et il fut entendu. Il était temps, l'eau gagnait toujours ; le roi et ses compagnons étaient déjà dans la mer jusqu'aux genoux ; le canot gémissait comme un mourant qui râle ; il n'avançait plus et commençait à tourner sur lui-même. En ce moment, deux ou trois câbles, jetés de la balancelle, tombèrent dans la barque ; le roi en saisit un, s'élança et saisit l'échelle de corde : il était sauvé. Blancard et Langlade en firent autant presque aussitôt ; Donadieu resta le dernier, comme c'était son devoir de le faire, et au moment où il mettait un pied sur l'échelle du bord, il sentit sous l'autre s'enfoncer la barque qu'il quittait ; il se retourna avec la tranquillité d'un marin, vit le gouffre ouvrir sa vaste gueule au-dessous de lui, et aussitôt la barque dévorée tournoya et disparut. Cinq secondes encore, et ces quatre hommes, qui maintenant étaient sauvés, étaient à tout jamais perdus !... *

Murat était à peine sur le pont, qu'un homme vint se jeter à ses pieds ; c'était un mameluk qu'il avait autrefois ramené d'Egypte, et qui s'était depuis marié à Castellamare ; des affaires de commerce l'avaient attiré à Marseille, où, par miracle, il avait échappé au massacre de ses frères ; et, malgré le déguisement qui le couvrait et les fatigues qu'il venait d'essuyer, il avait reconnu son ancien maître. Ses exclamations de joie ne permirent pas au roi de garder plus longtemps son incognito ; alors le sénateur Casabianca, le capitaine Oletta, un neveu du prince Baciocchi, un ordonnateur nommé Boërco, qui fuyaient eux-mêmes les massacres du Midi, se trouvant sur le bâtiment, le saluèrent du nom de majesté et lui improvisèrent une petite cour : le passage était brusque, il opéra un changement rapide ; ce n'était plus Murat le proscrit, c'était Joachim Ier, roi de Naples. La terre de l'exil disparut avec la barque engloutie ; à sa place, Naples et son

* Ces détails sont populaires à Toulon, et m'ont été racontés vingt fois à moi-même pendant le double séjour que je fis en 1834 et 1835 dans cette ville ; quelques-uns de ceux qui me les rapportaient les tenaient de la bouche même de Langlade et de Donadieu.

golfe magnifique apparurent à l'horizon comme un merveilleux mirage, et sans doute la première idée de la fatale expédition de Calabre prit naissance pendant ces jours d'enivrement qui suivirent les heures d'agonie. Cependant le roi, ignorant encore quel accueil l'attendait en Corse, prit le nom de comte de Campo Melle, et ce fut sous ce nom que le 25 août il prit terre à Bastia. Mais sa précaution fut inutile; trois jours après son arrivée, personne n'ignorait plus sa présence dans cette ville. Des rassemblemens se formèrent aussitôt, des cris de : Vive Joachim ! se firent entendre, et le roi, craignant de troubler la tranquillité publique, sortit le même soir de Bastia avec ses trois compagnons et son mameluk. Deux heures après il entrait à Viscovato, et frappait à la porte du général Franceschetti, qui avait été à son service tout le temps de son règne, et qui, ayant quitté Naples en même temps que le roi, était revenu en Corse habiter avec sa femme la maison de monsieur Colona Cicaldi, son beau-père Il était en train de souper lorsqu'on vint lui dire qu'un étranger demandait à lui parler : il sortit et trouva Murat enveloppé d'une capote militaire, la tête enfoncée dans un bonnet de marin, la barbe longue, et portant un pantalon, des guêtres et des souliers de soldat. Le général s'arrêta étonné ; Murat fixa sur lui son grand œil noir; puis, croisant les bras : — Franceschetti, lui dit-il, avez-vous à votre table une place pour votre général qui a faim? avez-vous sous votre toit un asile pour votre roi qui est proscrit?... Franceschetti jeta un cri de suprise en reconnaissant Joachim, et ne put lui répondre qu'en tombant à ses pieds et en lui baisant la main. De ce moment, la maison du général fut à la disposition de Murat.

A peine le bruit de l'arrivée du roi fut-il répandu dans les environs que l'on vit accourir à Viscovato des officiers de tous grades, des vétérans qui avaient combattu sous lui, et des chasseurs corses que son caractère aventureux séduisait; en peu de jours la maison du général fut transformée en palais, le village en résidence royale, et l'ile en royaume. D'étranges bruits se répandirent sur les intentions de Murat; une armée de neuf cents hommes contribuait à leur donner quelque consistance. C'est alors que Blancard, Langlade et Donadieu prirent congé de lui; Murat voulut les retenir; mais ils s'étaient voués au salut du proscrit, et non à la fortune du roi.

Nous avons dit que Murat avait rencontré à bord du bateau de poste de Bastia un de ses anciens mameluks nommé Othello, et que celui-ci l'avait suivi à Viscovato : l'ex-roi de Naples songea à se faire un agent de cet homme. Des relations de famille le rappelaient tout naturellement à Castellamare; il lui ordonna d'y retourner, et le chargea de lettres pour les personnes sur le dévoûment desquelles il comptait le plus. Othello partit, arriva heureusement chez son beau-père, et crut pouvoir lui tout dire; mais celui-ci, épouvanté, prévint la police : une descente nocturne fut faite chez Othello et sa correspondance saisie.

Le lendemain, toutes les personnes auxquelles étaient adressées des lettres furent arrêtées et reçurent l'ordre de répondre à Murat comme si elles étaient libres, et de lui indiquer Salerne comme le lieu le plus propre au débarquement : cinq sur sept eurent la lâcheté d'obéir, les deux autres, qui étaient deux frères espagnols, s'y refusèrent absolument : on les jeta dans un cachot.

Cependant, le 17 septembre, Murat quitta Viscovato, le général Franceschetti, ainsi que plusieurs officiers corses, lui servirent d'escorte; il s'achemina vers Ajaccio par Cotone, les montagnes de Serra et Bosco, Venaco, Vivaro, les gorges de la forêt de Vezzanovo et Bogognone; partout il fut reçu et fêté comme un roi, et à la porte des villes il reçut plusieurs députations qui le haranguèrent en le saluant du titre de majesté; enfin le 23 septembre il arriva à Ajaccio. La population tout entière l'attendait hors des murs; son entrée dans la ville fut un triomphe; il fut porté jusqu'à l'auberge qui avait été désignée d'avance par les maréchaux-de-logis : il y avait de quoi tourner la tête à un homme moins impressionnable que Murat : quant à lui, il était dans l'ivresse; en entrant dans l'auberge, il tendit la main à Franceschetti. — Voyez, lui dit-il, à la manière dont me reçoivent les Corses, ce que feront pour moi les Napolitains. — C'était le premier mot qui lui échappait sur ses projets à venir, et dès ce jour même il ordonna de tout préparer pour son départ.

On rassembla dix petites felouques : un Maltais, nommé Barbara, ancien capitaine de frégate de la marine napolitaine, fut nommé commandant en chef de l'expédition; deux cent cinquante hommes furent engagés et invités à se tenir prêts à partir au premier signal. Murat n'attendait plus que les réponses aux lettres d'Othello ; elles arrivèrent dans la matinée du 28. Murat invita tous les officiers à un grand dîner, et fit donner double paye et double ration à ses hommes.

Le roi était au dessert lorsqu'on lui annonça l'arrivée de monsieur Maceroni : c'était un envoyé des puissances étrangères qui apportait à Murat la réponse qu'il avait attendue si longtemps à Toulon. Murat se leva de table et passa dans une chambre à côté. Monsieur Maceroni se fit reconnaître comme chargé d'une mission officielle, et remit au roi l'ultimatum de l'empereur d'Autriche. Il était conçu en ces termes :

« Monsieur Maceroni est autorisé par les présentes à prévenir le roi Joachim que sa majesté l'empereur d'Autriche lui accordera un asile dans ses États, sous les conditions suivantes :

« 1° Le roi prendra un nom privé. La reine ayant adopté celui de Lipano, on propose au roi de prendre le même nom.

» 2° Il sera permis au roi de choisir une ville de la Bohême, de la Moravie, ou de la Haute-Autriche, pour y fixer son séjour. Il pourra même, sans inconvénient, habiter une campagne dans ces mêmes provinces.

» 3° Le roi engagera sa parole d'honneur envers S. M. I. et R. qu'il n'abandonnera jamais les Etats autrichiens sans le consentement exprès de l'empereur, et qu'il vivra comme un particulier de distinction, mais soumis aux lois qui sont en vigueur dans les Etats autrichiens.

» En foi de quoi, et afin qu'il en soit fait un usage convenable, le soussigné a reçu l'ordre de l'empereur de signer la présente déclaration.

» Donné à Paris le 1er septembre 1815.

» Signé le prince de METTERNICH. »

Murat sourit en achevant cette lecture, puis il fit signe à monsieur Maceroni de le suivre. Il le conduisit alors sur la terrasse de la maison, qui dominait toute la ville et qui était dominée elle-même par sa bannière qui flottait comme sur un château royal. De là on pouvait voir Ajaccio toute joyeuse et illuminée, le port où se balançait la petite flottille et les rues encombrées de monde, comme un jour de fête. A peine la foule eut-elle aperçu Murat, qu'un cri partit de toutes les bouches : Vive Joachim ! vive le frère de Napoléon ! vive le roi de Naples! Murat salua, et les cris redoublèrent, et la musique de la garnison fit entendre les airs nationaux. Monsieur Maceroni ne savait s'il devait en croire ses yeux et ses oreilles. Lorsque le roi eut joui de son étonnement, il l'invita à descendre au salon. Son état-major y était réuni en grand uniforme : on se serait cru à Caserte ou à Capodimonte. Enfin, après un instant d'hésitation, Maceroni se rapprocha de Murat.

— Sire, lui dit-il, quelle réponse dois-je faire à sa majesté l'empereur d'Autriche?

— Monsieur, lui répondit Murat avec cette dignité hautaine qui allait si bien à sa belle figure, vous raconterez à mon frère François ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu; et puis vous ajouterez que je pars cette nuit même pour reconquérir mon royaume de Naples.

III.

LE PIZZO.

Les lettres qui avaient déterminé Murat à quitter la Corse lui avaient été apportées par un Calabrais nommé Luidgi. Il s'était présenté au roi comme un envoyé de l'Arabe Othello, qui avait été jeté, comme nous l'avons dit, dans les prisons de Naples, ainsi que les personnes auxquelles les dépêches dont il était porteur avaient été adressées. Ces lettres, écrites par le ministre de la police de Naples, indiquaient à Joachim le port de la ville de Salerne comme le lieu le plus propre au débarquement; car le roi Ferdinand avait rassemblé sur ce point trois mille hommes de troupes autrichiennes, n'osant se fier aux soldats napolitains, qui avaient conservé de Murat un riche et brillant souvenir. Ce fut donc vers le golfe de Salerne que la flottille se dirigea; mais, arrivée en vue de l'île de Caprée, elle fut assaillie par une violente tempête, qui la chassa jusqu'à Paola, petit port situé à dix lieues de Cosenza. Les bâtimens passèrent en conséquence la nuit du 5 au 6 octobre dans une espèce d'échancrure du rivage qui ne mérite pas le nom de rade. Le roi, pour ôter tout soupçon aux gardes des côtes et aux scorridori * siciliens, ordonna d'éteindre les feux et de louvoyer jusqu'au jour; mais, vers une heure du matin, il s'éleva de terre un vent si violent, que l'expédition fut repoussée en haute mer, de sorte que le 6, à la pointe du jour, le bâtiment que montait le roi se trouva seul Dans la matinée il rallia la felouque du capitaine Cicconi, et les deux navires mouillèrent à quatre heures de l'après-midi en vue de Santo-Lucido. Le soir, le roi ordonna au chef de bataillon Ottoviani de se rendre à terre pour y prendre des renseignemens. Luidgi s'offrit pour l'accompagner, Murat accepta ses bons offices. Ottoviani et son guide se rendirent donc à terre, tandis qu'au contraire, Cicconi et sa felouque se remettaient en mer avec mission d'aller à la recherche du reste de la flotte.

Vers les onze heures de la nuit, le lieutenant de quart sur le navire royal distingua au milieu des vagues un homme qui s'avançait en nageant vers le bâtiment. Dès qu'il fut à la portée de la voix, il le héla. Aussitôt le nageur se fit reconnaître : c'était Luidgi. On lui envoya la chaloupe et il remonta à bord. Alors il raconta que le chef de bataillon Ottoviani avait été arrêté, et qu'il n'avait échappé lui-même à ceux qui le poursuivaient qu'en se jetant à la mer. Le premier mouvement de Murat fut d'aller au secours d'Ottoviani; mais Luidgi fit comprendre au roi le danger et l'inutilité de cette tentative; néanmoins Joachim resta jusqu'à deux heures du matin agité et irrésolu. Enfin, il donna l'ordre de reprendre le large. Pendant la manœuvre qui eut lieu à cet effet, un matelot tomba à la mer et disparut avant qu'on eût eu le temps de lui porter secours. Décidément les présages étaient sinistres

Le 7 au matin, on eut connaissance de deux bâtimens. Le roi ordonna aussitôt de se mettre en mesure de défense; mais Barbara les reconnut pour être la felouque de Cicconi et la balancelle de Courrand, qui s'étaient réunies et faisaient voile de conserve. On hissa les signaux, et les deux capitaines se rallièrent à l'amiral.

Pendant qu'on délibérait sur la route à suivre, un canot aborda le bâtiment de Murat. Il était monté par le capitaine Pernice et un lieutenant sous ses ordres. Ils venaient demander au roi la permission de passer à son bord, ne voulant point rester à celui de Courrand, qui, à leur avis, trahissait. Murat l'envoya chercher; et, malgré ses protestations de dévoûment, il le fit descendre avec cinquante hommes dans une chaloupe, et ordonna d'amarrer la chaloupe à son bâtiment. L'ordre fut exécuté aussitôt, et la petite escadre continua sa route, longeant, sans les perdre de vue, les côtes de la Calabre; mais, à dix heures du soir, au moment où l'on se trouvait à la hauteur du golfe de Sainte-Euphémie, le capitaine Courrand coupa le câble qui le traînait à la remorque, et, faisant force de rames, il s'éloigna de la flottille. Murat s'était jeté sur son lit tout habillé : on le prévint de cet événement. Il s'élança aussitôt sur le pont, et arriva à temps encore pour voir la chaloupe, qui fuyait dans la direction de la Corse, s'enfoncer et disparaître dans l'ombre. Il demeura immobile, sans colère et sans cris; seulement il poussa un soupir et laissa tomber sa tête sur sa poitrine : c'était encore une feuille qui tombait de l'arbre enchanté de ses espérances.

Le général Franceschetti profita de cette heure de découragement pour lui donner le conseil de ne point débarquer dans les Calabres et de se rendre directement à Trieste, afin de réclamer de l'Autriche l'asile qu'elle lui avait offert. Le roi était dans un de ces instans de lassitude extrême et d'abattement mortel où le cœur s'affaisse sur lui-même : il se défendit d'abord, et puis finit par accepter. En ce moment, le général s'aperçut qu'un matelot, couché dans des enroulemens de câbles, se trouvait à portée d'entendre tout ce qu'il disait; il s'interrompit et le montra du doigt à Murat. Celui-ci se leva, alla voir l'homme et reconnut Luidgi; accablé de fatigue, il s'était endormi sur le pont. La franchise de son sommeil rassura le roi, qui d'ailleurs avait toute confiance en lui. La conversation interrompue un instant se renoua donc : il fut convenu que, sans rien dire des nouveaux projets arrêtés, on doublerait le cap Spartivento, et qu'on entrerait dans l'Adriatique; puis le roi et le général redescendirent dans l'entrepont.

Le lendemain 8 octobre, on se trouvait à la hauteur du Pizzo, lorsque Joachim, interrogé par Barbara sur ce qu'il fallait faire, donna ordre de mettre le cap sur Messine; Barbara répondit qu'il était prêt à obéir, mais qu'il avait besoin d'eau et de vivres; en conséquence, il offrit de passer sur la felouque de Cicconi, et d'aller avec elle à terre pour y renouveler ses provisions; le roi accepta; Barbara lui demanda alors les passeports qu'il avait reçus des puissances alliées, afin, disait-il, de ne pas être inquiété par les autorités locales. Ces pièces étaient trop importantes pour que Murat consentît à s'en dessaisir; peut-être le roi commençait-il à concevoir quelque soupçon : il refusa donc. Barbara insista; Murat lui ordonna d'aller à terre sans ces papiers; Barbara refusa positivement; le roi, habitué à être obéi, leva sa cravache sur le Maltais; mais en ce moment, changeant de résolution, il ordonna aux soldats de préparer leurs armes, aux officiers de revêtir leur grand uniforme; lui-même leur en donna l'exemple : le débarquement était décidé, et le Pizzo devait être le golfe Juan du nouveau Napoléon. En conséquence, les bâtimens se dirigèrent vers la terre. Le roi descendit dans une chaloupe avec vingt-huit soldats et trois domestiques, au nombre desquels était Luidgi. Arrivé près de la plage, le général Franceschetti fit un mouvement pour prendre terre, mais Murat l'arrêta : « C'est à moi de descendre le premier, » dit-il; et il s'élança sur le rivage. Il était vêtu d'un habit de général, avait un pantalon blanc avec des bottes à l'écuyère, une ceinture dans laquelle étaient passés deux pistolets, un chapeau brodé en or, dont la cocarde était retenue par une ganse formée de quatorze brillans; enfin il portait sous le bras la bannière autour de laquelle il comptait rallier ses partisans : dix heures sonnaient à l'horloge du Pizzo.

Murat se dirigea aussitôt vers la ville, dont il était éloigné de cent pas à peine, par le chemin pavé de larges dalles disposées en escalier qui y conduit. C'était un dimanche; on allait commencer la messe, et toute la population était réunie sur la place lorsqu'il y arriva. Personne ne le reconnut, et chacun regardait avec étonnement ce brillant état-major, lorsqu'il vit parmi les paysans un ancien sergent qui avait servi dans sa garde de Naples. Il marcha droit à lui, et lui mettant la main sur l'épaule : « Tavella, lui dit-il, ne me reconnais-tu pas? » Mais comme celui-ci ne faisait aucune réponse : « Je suis Joachim Murat; je suis ton roi, lui dit-il : à toi l'honneur de crier le premier vive Joachim! » La suite de Murat fit aussitôt retentir l'air de ses acclamations; mais le Calabrais resta silencieux, et pas un de ses camarades ne répéta le cri dont le roi lui-même avait donné le signal; au

* Bâtimens légers armés en guerre.

contraire, une rumeur sourde courait par la multitude. Murat comprit ce frémissement d'orage. « Eh bien ! dit-il à Tavella, si tu ne veux pas crier vive Joachim, va au moins me chercher un cheval, et de sergent que tu étais, je te fais capitaine. » Tavella s'éloigna sans répondre ; mais au lieu d'accomplir l'ordre qu'il avait reçu, il rentra chez lui et ne reparut plus. Pendant ce temps, la population s'amassait toujours sans qu'un signe amical annonçât à Murat la sympathie qu'il attendait. Il sentit qu'il était perdu s'il ne prenait une résolution rapide. « A Monteleone ! » s'écria-t-il en s'élançant le premier vers la route qui conduisait à cette ville. « A Monteleone ! répétèrent en le suivant ses officiers et ses soldats. Et la foule, toujours silencieuse, s'ouvrit pour les laisser passer.

Mais à peine avait-il quitté la place, qu'une vive agitation se manifesta. Un homme nommé Georges Pellegrino sortit de chez lui armé d'un fusil et traversa la place en courant et en criant : Aux armes ! Il savait que le capitaine Trenta Capelli, qui commandait la gendarmerie de Cosenza, était en ce moment au Pizzo, et il allait le prévenir. Le cri aux armes eut plus d'écho dans cette foule que n'en avait eu celui de vive Joachim. Tout Calabrais a un fusil, chacun courut chercher le sien, et lorsque Trenta Capelli et Pellegrino revinrent sur la place, ils trouvèrent près de deux cents hommes armés. Ils se mirent à leur tête et s'élancèrent aussitôt à la poursuite du roi ; ils le rejoignirent à dix minutes de chemin à peu près de la place, à l'endroit où est aujourd'hui le pont. Murat en les voyant venir s'arrêta et les attendit.

Trenta Capelli s'avança alors le sabre à la main vers le roi.

—Monsieur, lui dit celui-ci, voulez-vous troquer vos épaulettes de capitaine contre des épaulettes de général ? Criez vive Joachim ! et suivez moi avec ces braves gens à Monteleone.

— Sire, répondit Trenta Capelli, nous sommes tous fidèles sujets du roi Ferdinand, et nous venons pour vous combattre et non pour vous accompagner : rendez-vous donc si vous voulez prévenir l'effusion du sang.

Murat regarda le capitaine de gendarmerie avec une expression impossible à rendre ; puis, sans daigner lui répondre, il lui fit signe de la main de s'éloigner, tandis qu'il portait l'autre à la crosse de l'un de ses pistolets. Georges Pellegrino vit le mouvement.

— Ventre à terre, capitaine ! ventre à terre ! cria-t-il. Le capitaine obéit, aussitôt une balle passa en sifflant au-dessus de sa tête et alla effleurer les cheveux de Murat.

— Feu ! ordonna Franceschetti.

— Armes à terre ! cria Murat ; et, secouant de sa main droite son mouchoir, il fit un pas pour s'avancer vers les paysans ; mais au même instant une décharge générale partit : un officier et deux ou trois soldats tombèrent. En pareille circonstance, quand le sang a commencé de couler, il ne s'arrête pas ; Murat savait cette fatale vérité, aussi son parti fut-il pris, rapide et décisif. Il avait devant lui cinq cents hommes armés, et derrière lui un précipice de trente pieds de hauteur : il s'élança du rocher à pic sur lequel il se trouvait tomba dans le sable, et se releva sans être blessé, le général Franceschetti et son aide-de-camp Campana firent avec le même bonheur le même saut que lui, et tous trois descendirent rapidement vers la mer, à travers un petit bois qui s'étend jusqu'à cent pas du rivage, et qui les déroba un instant à la vue de leurs ennemis. A la sortie de ce bois, une nouvelle décharge les accueillit ; les balles sifflèrent autour d'eux, mais n'atteignirent personne, et les trois fugitifs continuèrent leur course vers la plage.

Ce fut alors seulement que le roi s'aperçut que le canot qui l'avait déposé à terre était reparti. Les trois navires qui composaient sa flottille, loin d'être restés pour protéger son débarquement, avaient repris la mer et s'éloignaient à pleines voiles. Le Maltais Barbara emportait non-seulement la fortune de Murat, mais encore son espoir, son salut, sa vie : c'était à n'y pas croire à force de trahison. Aussi le roi prit-il cet abandon pour une simple manœuvre, et, voyant une barque de pêcheur tirée au rivage sur des filets étendus, il cria à ses deux compagnons : — La barque à la mer.

Tous alors commencèrent à la pousser pour la mettre à flot, avec l'énergie du désespoir, avec les forces de l'agonie. Personne n'avait osé franchir le rocher pour se mettre à leur poursuite ; leurs ennemis, forcés de prendre un détour, leur laissaient quelques instans de liberté. Mais bientôt des cris se firent entendre : Georges Pellegrino, Trenta Capelli, suivis de toute la population du Pizzo, débouchèrent à cent cinquante pas à peu près de l'endroit où Murat, Franceschetti et Campana s'épuisaient en efforts pour faire glisser la barque sur le sable. Ces cris furent immédiatement suivis d'une décharge générale. Campana tomba : une balle venait de lui traverser la poitrine. Cependant la barque était à flot : le général Franceschetti s'élança dedans ; Murat voulut le suivre, mais il ne s'était point aperçu que les éperons de ses bottes à l'écuyère s'étaient embarrassés dans les mailles du filet. La barque, cédant à l'impulsion donnée par lui, se déroba sous ses mains, et le roi tomba les pieds sur la plage et le visage dans la mer. Avant qu'il eût eu le temps de se relever, la population s'était ruée sur lui : en un instant elle lui arracha ses épaulettes, sa bannière et son habit, et elle allait le mettre en morceaux lui-même, si Georges Pellegrino et Trenta Capelli, prenant sa vie sous leur protection, ne lui avaient donné le bras de chaque côté, en le défendant à leur tour contre la populace. Il traversa ainsi en prisonnier la place qu'une heure auparavant il abordait en roi. Ses conducteurs le menèrent au château ; on le poussa dans la prison commune, on referma la porte sur lui, et le roi se trouva au milieu des voleurs et des assassins, qui, ne sachant pas qui il était, et le prenant pour un compagnon de crimes, l'accueillirent par des injures et des huées.

Un quart d'heure après, la porte du cachot se rouvrit, le commandant Mattei entra : il trouva Murat debout, les bras croisés, la tête haute et fière. Il y avait une expression de grandeur indéfinissable dans cet homme à demi nu, et dont la figure était souillée de boue et de sang. Il s'inclina devant lui.

— Commandant, lui dit Murat, reconnaissant son grade à ses épaulettes, regardez autour de vous, et dites si c'est là une prison à mettre un roi !

Alors une chose étrange arriva : ces hommes du crime, qui, croyant Murat un de leurs complices, l'avaient accueilli avec des vociférations et des rires, se courbèrent devant la majesté royale, que n'avaient point respectée Pellegrino et Trenta Capelli, et se retirèrent silencieux au plus profond de leur cachot. Le malheur venait de donner un nouveau sacre à Joachim.

Le commandant Mattei murmura quelques excuses, et invita Murat à le suivre dans une chambre qu'il venait de lui faire préparer ; mais, avant de sortir, Murat fouilla dans sa poche, en tira une poignée d'or, et la laissant tomber comme une pluie au milieu du cachot :

— Tenez, dit-il en se retournant vers les prisonniers, il ne sera pas dit que vous avez reçu la visite d'un roi, tout captif et découronné qu'il est, sans qu'il vous ait fait largesse.

— Vive Joachim ! crièrent les prisonniers.

Murat sourit amèrement. Ces mêmes paroles, répétées par un pareil nombre de voix, il y a une heure, sur la place publique, au lieu de retentir dans une prison, le faisaient roi de Naples ! Les résultats les plus importans sont amenés parfois par des causes si minimes, qu'on croirait que Dieu et Satan jouent aux dés la vie ou la mort des hommes, l'élévation ou la chute des empires.

Murat suivit le commandant Mattei : il le conduisit dans une petite chambre qui appartenait au concierge, et que celui-ci céda au roi. Il allait se retirer lorsque Murat le rappela :

— Monsieur le commandant, lui dit-il, je désire un bain parfumé.

— Sire, la chose est difficile.

— Voilà cinquante ducats ; qu'on achète toute l'eau de Cologne qu'on trouvera. Ah ! que l'on m'envoie des tailleurs.

— Il sera impossible de trouver ici des hommes capables de faire autre chose que des costumes du pays.

— Qu'on aille à Monteleone, et qu'on me ramène ici tous ceux qu'on pourra réunir.

Le commandant s'inclina et sortit.

Murat était au bain lorsqu'on lui annonça la visite du chevalier Alcala, général du prince de l'Infantado et gouverneur de la ville. Il faisait apporter des couvertures de damas, des draps et des fauteuils. Murat fut sensible à cette attention, et il en reprit une nouvelle sérénité.

Le même jour, à deux heures, le général Nunziante arriva de Saint-Tropea avec trois mille hommes. Murat revit avec plaisir une vieille connaissance; mais au premier mot, le roi s'aperçut qu'il était devant un juge, et que sa présence avait pour but, non pas une simple visite, mais un interrogatoire en règle. Murat se contenta de répondre qu'il se rendait de Corse à Trieste en vertu d'un passeport de l'empereur d'Autriche, lorsque la tempête et le défaut de vivres l'avaient forcé de relâcher au Pizzo. A toutes les autres questions, Murat opposa un silence obstiné; puis enfin, fatigué de ses instances : — Général, lui dit-il, pouvez-vous me prêter des habits, afin que je sorte du bain ?

Le général comprit qu'il n'avait rien à attendre de plus, salua le roi et sortit. Dix minutes après, Murat reçut un uniforme complet; il le revêtit aussitôt, demanda une plume et de l'encre, écrivit au général en chef des troupes autrichiennes à Naples, à l'ambassadeur d'Angleterre et à sa femme, pour les informer de sa détention au Pizzo. Ces dépêches terminées, il se leva, marcha quelque temps avec agitation dans la chambre ; puis enfin, éprouvant le besoin d'air, il ouvrit la fenêtre. La vue s'étendait sur la plage même où il avait été arrêté.

Deux hommes creusaient un trou dans la sable, au pied de la petite redoute ronde. Murat les regarda faire machinalement. Lorsque ces deux hommes eurent fini, ils entrèrent dans une maison voisine, et bientôt ils en sortirent portant entre leurs bras un cadavre. Le roi rappela ses souvenirs, et il lui sembla en effet qu'il avait, au milieu de cette scène terrible, vu tomber quelqu'un auprès de lui; mais il ne savait plus qui. Le cadavre était complètement nu; mais à ses longs cheveux noirs, à la jeunesse de ses formes, le roi reconnut Campana : c'était celui de ses aides-de-camp qu'il aimait le mieux. Cette scène, vue à l'heure du crépuscule, vue de la fenêtre d'une prison; cette inhumation dans la solitude, sur cette plage, dans le sable, émurent plus fortement Murat que n'avaient pu le faire ses propres infortunes. De grosses larmes vinrent au bord de ses yeux et coulèrent silencieusement sur sa face de lion. En ce moment le général Nunziante rentra et le surprit les bras tendus, le visage baigné de pleurs. Murat entendit du bruit, se retourna, et voyant l'étonnement du vieux soldat : — Oui, général, lui dit-il, oui, je pleure. Je pleure sur cet enfant de vingt-quatre ans, que sa famille m'avait confié, et dont j'ai causé la mort; je pleure sur cet avenir vaste, riche et brillant, qui vient de s'éteindre dans une fosse ignorée, sur une terre ennemie, sur un rivage hostile. O Campana ! Campana ! si jamais je remonte sur le trône, je te ferai élever un tombeau royal.

Le général avait fait préparer un dîner dans la chambre attenante à celle qui servait de prison au roi : Murat l'y suivit, se mit à table, mais ne put manger. Le spectacle auquel il venait d'assister lui avait brisé le cœur; et cependant cet homme avait parcouru sans froncer le sourcil les champs de bataille d'Aboukir, d'Eylau et de la Moskowa !

Après le dîner, Murat rentra dans sa chambre, remit au général Nunziante les diverses lettres qu'il avait écrites, et le pria de le laisser seul. Le général sortit.

Murat fit plusieurs fois le tour de sa chambre, se promenant à grands pas et s'arrêtant de temps en temps devant la fenêtre, mais sans l'ouvrir. Enfin il parut surmonter une répugnance profonde, porta la main sur l'espagnolette et tira la croisée à lui. La nuit était calme, on distinguait toute la plage. Il chercha des yeux la place où était enterré Campana : deux chiens qui grattaient la tombe la lui indiquèrent. Le roi repoussa la fenêtre avec violence, et se jeta tout habillé sur son lit. Enfin, craignant qu'on attribuât son agitation à une crainte personnelle, il se dévêtit, se coucha et dormit, ou parut dormir toute la nuit.

Le 9 au matin, les tailleurs que Murat avait demandés arrivèrent. Il leur commanda force habits, dont il prit la peine de leur expliquer les détails avec sa fastueuse fantaisie. Il était occupé de ce soin, lorsque le général Nunziante entra. Il écouta tristement les ordres que donnait le roi : il venait de recevoir des dépêches télégraphiques qui ordonnaient au général de faire juger le roi de Naples, comme ennemi public, par une commission militaire. Mais celui-ci trouva le roi si confiant, si tranquille, et presque si gai, qu'il n'eut pas le courage de lui annoncer la nouvelle de sa mise en jugement; il prit même sur lui de retarder l'ouverture de la commission militaire jusqu'à ce qu'il eût reçu une dépêche écrite. Elle arriva le 12 au soir. Elle était conçue en ces termes :

Naples, 9 octobre 1815

« Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc., avons décrété et décrétons ce qui suit :

» Art. 1er. Le général Murat sera traduit devant une commission militaire, dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

» Art. 2. Il ne sera accordé au condamné qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion.

» *Signé* FERDINAND. »

Un autre arrêté du ministre contenait les noms des membres de la commission ; c'étaient :

Giuseppe Fasculo, adjudant, commandant et chef de l'état-major, président;

Laffaello Scalfaro, chef de la légion de la Calabre Inférieure;

Latereo Natali, lieutenant-colonel de la marine royale;

Gennaro Lanzetta, lieutenant-colonel du corps du génie;

W. T., capitaine d'artillerie;

François de Vengé, idem ;

Francesco Martellari, lieutenant d'artillerie,

Francesco Froio, lieutenant au 3e régiment;

Giovanni della Camera, procureur-général au tribunal criminel de la Calabre inférieure;

Et Francesco Papavassi, greffier.

La commission s'assembla dans la nuit. Le 13 octobre, à six heures du matin, le capitaine Stratti entra dans la prison du roi, il dormait profondément : Stratti allait sortir, lorsqu'en marchant vers la porte il heurta une chaise ; ce bruit réveilla Murat. — Que me voulez-vous, capitaine ? demanda le roi.

Stratti voulut parler, mais la voix lui manqua.

— Ah ! ah ! dit Murat, il paraît que vous avez reçu des nouvelles de Naples ?...

— Oui, sire, murmura Stratti.

— Qu'annoncent-elles ? dit Murat.

— Votre mise en jugement, sire.

— Et par qui l'arrêt sera-t-il prononcé, s'il vous plaît ? Où trouvera-t-on des pairs pour me juger ? Si l'on me considère comme un roi, il faut assembler un tribunal de rois ; si l'on me considère comme un maréchal de France, il me faut une cour de maréchaux, et si l'on me considère comme général, et c'est le moins qu'on puisse faire, il me faut un jury de généraux.

— Sire, vous êtes déclaré ennemi public, et comme tel vous êtes passible d'une commission militaire; c'est la loi que vous avez rendue vous-même contre les rebelles.

— Cette loi fut faite pour des brigands, et non pour des têtes couronnées, monsieur, dit dédaigneusement Murat. Je suis prêt, que l'on m'assassine, c'est bien ; je n'aurais pas cru le roi Ferdinand capable d'une pareille action.

— Sire, ne voulez-vous pas connaître la liste de vos juges ?

— Si fait, monsieur, si fait ; ce doit être une chose curieuse : lisez, je vous écoute.

Le capitaine Stratti lut les noms que nous avons cités. Murat les entendit avec un sourire dédaigneux.

— Ah ! continua-t-il lorsque le capitaine eut achevé, il paraît que toutes les précautions sont prises.

— Comment cela, sire ?

— Oui, ne savez-vous pas que tous ces hommes, à l'excep-

tion du rapporteur Francesco Froio, me doivent leurs grades; ils auront peur d'être accusés de reconnaissance, et, moins une voix peut-être, l'arrêt sera unanime.

— Sire, si vous paraissiez devant la commission, si vous plaidiez vous-même votre cause ?

— Silence, monsieur, silence..... dit Murat. Pour que je reconnaisse les juges que l'on m'a nommés, il faudrait déchirer trop de pages de l'histoire ; un tel tribunal est incompétent, et j'aurais honte de me présenter devant lui ; je sais que je ne puis sauver ma vie, laissez-moi sauver au moins la dignité royale.

En ce moment, le lieutenant Francesco Froio entra pour interroger le prisonnier, et lui demanda ses noms, son âge, sa patrie. A ces questions, Murat se leva avec une expression de dignité terrible : — Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles, lui répondit-il, et je vous ordonne de sortir. — Le rapporteur obéit.

Alors Murat passa un pantalon seulement, et demanda à Stratti s'il pouvait adresser des adieux à sa femme et à ses enfans. Celui-ci, ne pouvant plus parler, répondit par un geste affirmatif ; aussitôt Joachim s'assit à une table, et écrivit cette lettre * :

« Chère Caroline de mon cœur,

» L'heure fatale est arrivée, je vais mourir du dernier des supplices ; dans une heure tu n'auras plus d'époux, et nos enfans n'auront plus de père : souvenez-vous de moi et n'oubliez jamais ma mémoire.

» Je meurs innocent, et la vie m'est enlevée par un jugement injuste.

» Adieu, mon Achille ; adieu, ma Lætitia ; adieu, mon Lucien ; adieu, ma Louise.

» Montrez-vous dignes de moi ; je vous laisse sur une terre et dans un royaume pleins de mes ennemis : montrez-vous supérieurs à l'adversité, et souvenez-vous de ne pas vous croire plus que vous n'êtes, en songeant à ce que vous avez été.

» Adieu, je vous bénis. Ne maudissez jamais ma mémoire. Rappelez-vous que la plus grande douleur que j'éprouve dans mon supplice est celle de mourir loin de mes enfans, loin de ma femme, et de n'avoir aucun ami pour me fermer les yeux.

» Adieu, ma Caroline ; adieu, mes enfans ; recevez ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes et mes derniers baisers.

» Adieu, adieu ; n'oubliez pas votre malheureux père.

» Pizzo, ce 13 octobre 1815.

» JOACHIM MURAT. »

Alors il coupa une boucle de ses cheveux et la mit dans la lettre : en ce moment le général Nunziante entra ; Murat alla à lui et lui tendit la main : — Général, lui dit-il, vous êtes père, vous êtes époux, vous saurez un jour ce que c'est que de quitter sa femme et ses fils. Jurez-moi que cette lettre sera remise.

— Sur mes épaulettes, dit le général ** en s'essuyant les yeux.

— Allons, allons, du courage, général, dit Murat ; nous sommes soldats, nous savons ce que c'est que la mort. Une seule grâce : vous me laisserez commander le feu, n'est-ce pas ? Le général fit signe de la tête que cette dernière faveur lui serait accordée ; en ce moment le rapporteur entra, la sentence du roi à la main. Murat devina ce dont il s'agisssait : — Lisez, monsieur, lui dit-il froidement, je vous écoute. — Le rapporteur obéit. Murat ne s'était pas trompé ; il y avait eu, moins une voix, unanimité pour la peine de mort.

Lorsque la lecture fut finie, le roi se retourna vers Nunziante : — Général, lui dit-il, croyez que je sépare, dans mon esprit, l'instrument qui me frappe de la main qui le dirige. Je n'aurais pas cru que Ferdinand m'eût fait fusiller comme un chien ; il ne recule pas devant cette infamie ! c'est bien, n'en parlons plus. J'ai récusé mes juges, mais non pas mes bourreaux. Quelle est l'heure que vous désignez pour mon exécution ?

— Fixez-la vous-même, sire, dit le général.

Murat tira de son gousset une montre sur laquelle était le portrait de sa femme ; le hasard fit qu'elle était tournée de manière que ce fut le portrait et non le cadran qu'il amena devant ses yeux ; il le regarda avec tendresse :

— Tenez, général, dit-il en le montrant à Nunziante, c'est le portrait de la reine, vous la connaissez ; n'est-ce pas qu'elle est bien ressemblante ?

Le général détourna la tête. Murat poussa un soupir et remit la montre dans son gousset.

— Eh bien ! sire, dit le rapporteur, quelle heure fixez-vous ?

— Ah ! c'est juste, dit Murat en souriant, j'avais oublié pourquoi j'avais tiré ma montre en voyant le portrait de Caroline. — Alors il regarda sa montre de nouveau, mais cette fois du côté du cadran. — Eh bien ! ce sera pour quatre heures, si vous voulez ; il est trois heures passées, c'est cinquante minutes que je vous demande, est-ce trop, monsieur ?

Le rapporteur s'inclina et sortit. Le général voulut le suivre.

— Ne vous reverrai-je plus, Nunziante ? dit Murat.

— Mes ordres m'enjoignent d'assister à votre mort, sire ; mais je n'en aurai pas la force.

— C'est bien, général, c'est bien ; je vous dispense d'être là au dernier moment ; mais je désire vous dire adieu encore une fois et vous embrasser.

— Je me trouverai sur votre route, sire.

— Merci. Maintenant laissez-moi seul.

— Sire, il y a là deux prêtres. — Murat fit un signe d'impatience. — Voulez-vous les recevoir ? continua le général.

— Oui, faites-les entrer.

Le général sortit. Un instant après les deux prêtres parurent au seuil de la porte ; l'un se nommait don Francesco Pellegrino : c'était l'oncle de celui qui avait causé la mort du roi ; et l'autre don Antonio Masdea.

— Que venez-vous faire ici ? leur dit Murat

— Vous demander si vous voulez mourir en chrétien.

— Je mourrai en soldat. Laissez-moi

Don Francesco Pellegrino se retira. Sans doute, il était mal à l'aise devant Joachim. Quant à Antonio Masdea, il resta sur la porte.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? dit le roi.

— Si fait, répondit le vieillard ; mais permettez-moi, sire, de ne pas croire que c'est votre dernier mot. Ce n'est pas pour la première fois que je vous vois et que je vous implore ; j'ai déjà eu l'occasion de vous demander une grâce.

— Laquelle ?

— Lorsque votre majesté vint au Pizzo, en 1810, je lui demandai 25,000 francs pour faire achever notre église ; votre majesté m'en envoya 40,000.

— C'est que je prévoyais que j'y serais enterré, répondit en souriant Murat.

— Eh bien ! sire, j'aime à croire que vous ne refuserez pas plus ma seconde prière que vous ne m'avez refusé la première. Sire, je vous le demande à genoux.

Le vieillard tomba aux pieds de Murat.

— Mourez en chrétien !

— Cela vous fera donc bien plaisir ? dit le roi.

— Sire, je donnerais le peu de jours qui me restent pour obtenir de Dieu que son esprit vous visitât à votre dernière heure.

— Eh bien ! dit Murat, écoutez ma confession : Je m'accuse, étant enfant, d'avoir désobéi à mes parens ; depuis que je suis devenu un homme, je n'ai jamais eu autre chose à me reprocher.

— Sire, me donnerez-vous une attestation que vous mourez dans la religion chrétienne ?

— Sans doute, dit Murat ; et il prit une plume et écrivit :

* Nous pouvons en garantir l'authenticité, l'ayant transcrite nous-même au Pizzo, sur la copie qu'avait conservée de l'original le chevalier Alcala.

** Cette lettre n'est jamais parvenue à madame Murat.

« Moi, Joachim Murat, je meurs en chrétien, croyant à la » sainte Église catholique, apostolique et romaine. » Et il signa.

— Maintenant, mon père, continua le roi, si vous avez une troisième grâce à me demander, hâtez-vous, car dans une demi-heure il ne serait plus temps. En effet, l'horloge du château sonna en ce moment trois heures et demie.

Le prêtre fit signe que tout était fini. — Laissez-moi donc seul, dit Murat. Le vieillard sortit.

Murat se promena quelques minutes à grands pas dans la chambre ; puis il s'assit sur son lit et laissa tomber sa tête dans ses deux mains. Sans doute, pendant le quart d'heure où il resta ainsi absorbé dans ses pensées, il vit repasser devant lui sa vie tout entière, depuis l'auberge d'où il était parti jusqu'au palais où il était entré ; sans doute, son aventureuse carrière se déroula pareille à un rêve doré, à un mensonge brillant, à un conte des *Mille et une Nuits*. Comme un arc-en-ciel, il avait brillé pendant un orage, et comme un arc-en-ciel, ses deux extrémités se perdaient dans les nuages de sa naissance et de sa mort. Enfin il sortit de sa contemplation intérieure et releva son front pâle, mais tranquille. Alors il s'approcha d'une glace, arrangea ses cheveux : son caractère étrange ne le quittait pas. Fiancé de la mort, il se faisait beau pour elle.

Quatre heures sonnèrent.

Murat alla lui-même ouvrir la porte.

Le général Nunziante l'attendait.

— Merci, général, lui dit Murat : vous m'avez tenu parole ; embrassez-moi, et retirez-vous ensuite, si vous le voulez.

Le général se jeta dans les bras du roi en pleurant et sans pouvoir prononcer une parole :

— Allons, du courage, lui dit Murat ; vous voyez bien que je suis tranquille.

C'était cette tranquillité qui brisait le courage du général ! il s'élança hors du corridor et sortit du château en courant comme un insensé.

Alors le roi marcha vers la cour : tout était prêt pour l'exécution. Neuf hommes et un caporal étaient rangés en ligne devant la porte de la chambre du conseil. Devant eux était un mur de douze pieds de haut ; trois pas avant ce mur était un seuil d'un seul degré : Murat alla se placer sur cet escalier, qui lui faisait dominer d'un pied à peu près les soldats chargés de son exécution. Arrivé là, il tira sa montre, baisa le portrait de sa femme, et les yeux fixés sur lui, il commanda la charge des armes. Au mot feu ! cinq des neuf hommes tirèrent : Murat resta debout. Les soldats avaient eu honte de tirer sur leur roi ; ils avaient visé au-dessus de sa tête.

Ce fut peut-être en ce moment qu'éclata le plus magnifiquement ce courage de lion qui était la vertu particulière de Murat. Pas un trait de son visage ne s'altéra, pas un muscle de son corps ne faiblit ; seulement, regardant les soldats avec une expression de reconnaissance amère :

— Merci, mes amis, leur dit-il ; mais, comme tôt ou tard vous serez obligés de viser juste, ne prolongez pas mon agonie. Tout ce que je vous demande, c'est de viser au cœur et d'épargner la figure. Recommençons.

Et avec la même voix, avec le même calme, avec le même visage, il répéta les paroles mortelles les unes après les autres, sans lenteur, sans précipitation, et comme il eût commandé une simple manœuvre ; mais cette fois, plus heureux que la première, au mot feu ! il tomba percé de huit balles, sans faire un mouvement, sans pousser un soupir, sans lâcher la montre qu'il tenait serrée dans sa main gauche*.

Les soldats ramassèrent le cadavre, le couchèrent sur le lit, où dix minutes auparavant il était assis, et le capitaine mit une garde à la porte.

Le soir, un homme se présenta pour entrer dans la chambre mortuaire : la sentinelle lui en refusa l'entrée ; mais cet homme demanda à parler au commandant du château. Conduit devant lui, il lui montra un ordre. Le commandant le lut avec une surprise mêlée de dégoût ; puis, la lecture achevée, il le conduisit jusqu'à la porte qu'on lui avait refusée.

— Laissez passer le seigneur Luidgi, dit-il à la sentinelle. La sentinelle présenta les armes à son commandant. Luidgi entra.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'il sortit tenant à la main un mouchoir ensanglanté. Dans ce mouchoi était un objet que la sentinelle ne put reconnaître.

Une heure après, un menuisier apporta le cercueil qui devait renfermer les restes du roi. L'ouvrier entra dans la chambre ; mais presque aussitôt il appela la sentinelle avec un accent indicible d'effroi. Le soldat entrebâilla la porte pour regarder ce qui avait pu causer la terreur de cet homme. Le menuisier lui montra du doigt un cadavre sans tête.

A la mort du roi Ferdinand, on retrouva dans une armoire secrète de sa chambre à coucher cette tête conservée dans de l'esprit-de-vin*.

Huit jours après l'exécution du Pizzo, chacun avait déjà reçu sa récompense : Trenta Capelli était fait colonel, le général Nunziante était créé marquis, et Luidgi était empoisonné.

* Madame Murat a racheté cette montre 200 louis.

** Comme je ne crois pas aux atrocités sans motifs, je demandai au général T. la raison de celle-ci ; il me répondit que, comme Murat avait été jugé et fusillé dans un coin perdu de la Calabre, le roi de Naples craignait toujours que quelque aventurier ne se présentât sous le nom de Joachim : on lui eût répondu alors en lui montrant la tête de Murat.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant.

